Louis Cousin

Histoire de l'Eglise
Tome 3

Histoire Ecclésiastique de

Sozomène

1686

Suivie
(afin de compenser tant que faire se peut la qualité parfois médiocre de numérisation de l'édition de Cousin)
d'une traduction anglaise
du même texte

HISTOIRE DE L'EGLISE,

E'crite par

SOZOMENE.

Traduite par Monsieur COUSIN, *Président en la Cour des Monnoies.*

TOME III.

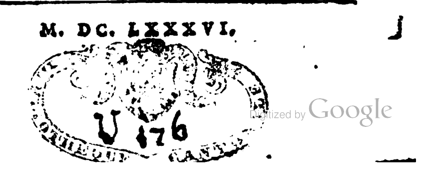


Suivant la Copie imprimée

A PARIS,

Chez DAMIEN FOUCAULT, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roi.

M. DC. LXXXVI.





A

MONSEIGNEUR COLBERT,

MARQUIS DE SEIGNELAY, &c.

Conſeiller du Roi en tous ſes Conſeils, Secrétaire d'Etat, Grand Tréſorier des Ordres de Sa Majeſté, Contrôlleur Général des Finances, Sur-Intendant & Ordonnateur Général des Bâtimens de Sa Majeſté, Arts & Manufactures de France.

ONSEIGNEUR,

S'il n'y avoit dans cét Ouvrage que ce qui vient de moi, bien loin d'avoir eu la penſée de Vous l'offrir,

 je

je l'aurois tenu tout-à-fait indigne de Vous. Mais il est si considérable par son sujet, que je n'appréhende point de dire, qu'il mérite d'être lû, d'être estimé, & d'être admiré par tout ce qu'il y a de plus grand, & de plus relevé dans le monde.

Il contient ce qui s'est passé dans l'Eglise pendant le quatrième siecle, & au commencement du cinquiéme, qui est le tems où Elle a eu les Hommes les plus éminens en sience & en sainteté, le tems où Elle a produit les Hilaires, les Ambroises, les Jerômes, les Augustins, les Athanases, les Basiles, les Gregoires, & les Chrisostomes.

Il n'y a que deux ans, MONSEIGNEUR, que le Texte grec de l'Histoire de ces deux siécles, revû sur d'anciens Manuscrits, & accompagné d'une excellente version latine, parut soûs l'autorité de vôtre Nom, & qu'il reçut de Vous, & ensuite du public un accueil tres-favorable. Mais ce n'étoit pas assez que cette Histoire fût publiée de nouveau en des Langues étrangéres, il faloit qu'elle le fût aussi en la nôtre. La Religion Chrétienne n'a retenu ces Langues mortes, que dans ses priéres publiques, dans la célébration des Mystéres, & dans l'administration des Sacremens. Quand Elle a entrepris de convertir les Infidéles, Elle a été obligée d'apprendre leur Langue, & Elle parle encore tous les jours dans toutes les parties de l'Univers, celle des peuples qui ont reçu la Foi, & n'a point d'autre moyen de leur découvrir ses secrets, de leur déclarer ses volontez, ou de leur raconter les divers succez de ses entreprises.

Je me persuade, MONSEIGNEUR, que

c'est

c'est suivre ses intentions, que de tâcher, comme je fais, de donner aux pensées de ses plus célébres Historiens, des paroles autorisées par l'usage d'un Royaume, qui tient à honneur de l'avoir toûjours plus respectueusement reçuë qu'aucun autre, de l'avoir plus fidélement servie, & plus généreusement défenduë, & de representer d'une maniére qui soit au goût de ce siécle, les mémorables évenemens dont ces Grands Hommes nous ont conservé la connoissance. J'osé même me promettre, MONSEIGNEUR, que ce travail ne vous sera pas desagréable, quand ce ne seroit que par la raison qu'en célébrant l'Eminence de la Science, & la Fermeté de la Foi, avec laquelle les Evêques de ce Royaume s'opposérent autrefois à l'Arianisme soûtenu de toute la Puissance de l'Empire, il contribue en même tems à l'honneur de la Nation, & entre en quelque sorte dans le dessein de son Histoire.

Il n'y eut jamais, MONSEIGNEUR, de pensée plus digne de la noble ambition d'un grand Prince, que celle qu'a eu le Roi de faire assembler les ouvrages de tous les Ecrivains, qui ont travaillé à une partie de cette Histoire, & d'en former comme un corps, où l'on voye dans une juste étenduë, ce que les Rois ses Prédécesseurs ont entrepris & exécuté depuis douze siécles, de plus éclatant, & de plus illustre.

Il n'y eut aussi jamais, MONSEIGNEUR, rien de plus digne de l'ardeur avec laquelle vous-vous appliquez à faire exécuter les Commandemens d'un si grand Prince. Il étoit bien juste, qu'au tems où suivant les Intentions de Sa Majesté, vous portez vos pen-

sées au de-là des mers, & où vous faites chercher jusques aux extrémitez du Levant, ce qui s'y trouve de Livres en toute sorte de siences, & ce qui peut y étre échapé à l'ignorance, ou à la fureur des peuples les plus barbares, vous travaillassiez aussi soûs ses Ordres à conserver parmi Nous, les plus précieux monumens qui nous restent des héroïques Actions, & des incomparables Vertus de nos Rois & de nos Généraux d'Armée.

Ce noble projet qui relévera infiniment la gloire de la France, contribuera aussi MONSEIGNEUR, à l'immortalité de Vôtre Nom. Car quand l'Histoire qui fait profession de ne pouvoir ni dissimuler, ni déguiser la vérité, aura à raconter ce qui sera arrivé en ce tems-ci, Elle ne manquera pas de Vous donner les loüanges que vôtre Modestie refuse, & que Vos autres Vertus méritent.

Elle tracera un fidéle tableau de la force de Vôtre Génie, qui bien que chargé des plus importantes Affaires, ne ploye jamais soûs le poids. Elle représentera Vôtre Zele infatigable au Service du Roi, Vôtre Vigilance nonpareille à administrer Ses Finances, & à lui tenir toûjours prêt cét Instrument de Ses Victoires, & Vôtre Application continuelle à faire observer ce que Sa Majesté a si sagement Ordonné pour réprimer le Luxe, pour bannir l'Oisiveté, pour maintenir la Police, pour entretenir le Commerce & l'Abondance, & pour faire fleurir les Siences, & les Arts.

Ce Tableau, MONSEIGNEUR, sera exposé aux yeux des siecles à venir, & fera l'admiration, & l'étonnement de la postérité la plus reculée. Je

croi

croi bien que Vôtre Modestie auroit peine à en supporter l'éclat, & j'appréhende même qu'elle ne soit un peu offensée de ce crayon, quoi que foible & imparfait, que je viens de commencer de ce qu'il doit contenir. C'est pourquoi au lieu de le continuer en cét endroit, je me contenterai de Vous assurer de la profonde vénération que j'ai pour toutes Vos grandes Qualitez, & de Vous faire une protestation tres-sincére de l'ardeur de la passion avec laquelle je veux être toute ma vie.

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéissant serviteur

COUSIN.



AVERTISSEMENT.

IL y a si peu d'Auteurs qui aient parlé de Sozomene, que nous ne saurions presque rien de ce qui regarde son païs, sa famille, sa naissance, son éducation, ou ses emplois, s'il n'avoit pris le soin de nous en informer lui-même. Son
Liv. Aieul étoit de Béthelie, Bourg de Palestine, né de
5.ch. parens paiens, & avoit été élevé dans leur super-
15. stition. Mais il fut attiré à la Foi avec toute sa famille, à l'occasion d'un miracle opéré par les priéres d'Hilarion ce Solitaire si célébre de Palestine, en la personne d'Alaphion homme considérable du païs, qui avoit été long-tems possedé d'un démon. Dés qu'il en eut fait profession publique, il s'appliqua à la lecture des livres sacrez, & comme il avoit l'esprit fort pénétrant, & qu'il s'étoit toûjours exercé à l'étude, il y fit en peu de tems de grands progrés. Ses dêcendans furent les premiers, qui fondérent des Monastéres, & des Eglises dans le païs, & qui s'y rendirent fort recommandables par leur piété. Sozoméne témoigne que dans sa jeunesse, il eut habitude particuliére avec quelques-uns d'entre eux, qui étoient dés-lors fort avancez en âge, & quoi qu'il ne les nomme point, il y a apparence qu'il parle de Salamane, de Phuscon, de Malchion, & de Crispion freres, qui furent en leur siécle les principaux ornemens des deserts de la Palestine.

Il conçut dés ce tems-là, la haute idée de l'éminence de leur vertu, & de l'excellence de leur profession, laquelle il a depuis tracée en plusieurs endroits

droits de ses ouvrages. Il choisit néanmoins un genre de vivre fort différent, puisqu'il suivit le Bareau, & qu'il s'y rendit tres-assidu, au tems même qu'il composoit son histoire. Son stile est préférable à *celui* de Socrate, selon le jugement de Photius. En traitant le même sujet que lui, il l'a suivi en plusieurs points, l'a abandonné en quelques-uns, & soit en le suivant ou en l'abandonnant, s'est quelquefois éloigné de la vérité. Il ne s'accorde pas avec *lui* dans la maniére de rapporter les sentimens qu'Eusébe, Théognis, Maris, Patrophile, & Second eurent de la décision du Concile de Nicée. Car au lieu que Socrate dit que ces cinq Evêques refusérent de la signer, Sozoméne assure positivement qu'ils la signérent. Il ajoûte pourtant que les deux premiers, savoir Eusébe & Théognis, ne consentirent point à la déposition d'Arius, bien qu'ils eussent consenti à la décision de la foi ; & que l'on disoit qu'ils avoient eu l'adresse de gagner le dépositaire des actes du Concile, & d'effacer leurs signatures, & qu'ensuite ils avoient déclaré publiquement, qu'il ne faloit point tenir que le Fils de Dieu fût de même substance que son Pere.

Il y a plusieurs remarques à faire sur ce récit de Sozoméne. Ce qu'il dit que Second Evêque de Ptolémaïde signa la définition de la doctrine du Concile, est contraire à la lettre du Concile-même, où il est expressément marqué, que Second, & Théonas refusérent de la signer, & suivirent ouvertement l'impiété d'Arius. Ce que Sozoméne ajoûte qu'Eusébe, & Théognis approuvérent que l'on condamnât les erreurs, sans approuver que l'on les imputât à Arius, n'est fondé ni sur la lettre des Evêques assemblez au Concile, ni sur le témoignage de Théodoret, de saint Jérôme, ou d'aucun autre ancien. Il n'est fondé que sur la lettre qu'Eusébe & Théognis, écrivirent du lieu de leur exil à quelques Evêques,

par laquelle ils déclarérent qu'ils ne s'étoient jamais éloignez de la doctrine du Concile de Nicée, bien qu'ils n'eussent pû consentir à la déposition d'Arius, parce qu'ils étoient persuadez qu'il ne tenoit point les erreurs qui lui étoient imputées. Le Cardinal Baronius s'est imaginé que cette distinction de la doctrine, & de la personne avoit été faite dans le Concile, que la condamnation de l'une, & la déposition de l'autre avoient été prononcées séparément, & que les Evêques dont nous parlons, avoient signé la premiére, & refusé de signer la seconde. Mais c'est une imagination, qui n'est soûtenuë d'aucune autorité, & un fait qui est avancé sans preuves. Ce qui est certain, & qui ne peut être revoqué en doute, est qu'Eusébe, & Théognis consentirent à ce qui avoit été ordonné dans cette sainte assemblée, puisque les Evêques qui l'avoient composée, le déclarérent formellement. On ne peut donc pas prétendre qu'ils aient été enveloppez dans la condamnation prononcée contre Arius & contre ses Sectateurs; ni qu'ils aient été envoiez en exil par un ordre rendu ensuite, & comme en exécution de cette condamnation. Il est vrai qu'ils furent depuis exilez, & chassez de leurs Eglises, & qu'Amphion, & Chreste furent ordonnez en leur place. Mais il n'y a nulle raison d'assurer que leur exil ait été le châtiment du refus qu'ils eussent fait de signer la déposition d'Arius. S'ils avoient été exilez pour avoir refusé de signer la déposition d'Arius, ils l'auroient signée, pour être rappelez de leur exil. Or bien loin d'offrir de la signer, pour obtenir leur rappel, ils déclarérent par leur lettre qu'ils n'avoient pû se resoudre à approuver la déposition d'un Prêtre, qui leur avoit paru fort éloigné de l'hérésie qui lui étoit attribuée, & on ne voit point que quand ils furent rétablis dans leurs siéges, ils aient été obligez à aucune signature. Il n'y a pas plus d'apparence de croire que ces deux
Evê-

Evêques aient été exilez, pour avoir corrompu le dépositaire des Actes du Concile de Nicée, pour avoir ensuite effacé leur signature, & avoir ouvertement déclaré, qu'ils ne tenoient point que le Fils de Dieu fût de même substance que son Pere. Sozoméne, qui fait seul mention de ces faits, témoigne lui-même qu'ils n'avoient rien de probable, & qu'ils n'étoient appuiez que sur des bruits confus & incertains. Ainsi il ne faut point chercher d'autre raison du bannissement de ces deux Evêques, que celle qui est marquée dans la lettre de l'Empereur aux Habitans de Nicomédie, savoir l'habitude particuliére qu'ils avoient eüe avec des personnes d'Aléxandrie infectées de l'Arianisme, & retranchées de l'Eglise. On y peut encore ajoûter une aversion secréte de ce Prince contre Eusébe, fondée sur le soupçon, qu'il avoit autrefois favorisé le parti de Licinius. Il n'est pas possible de former une idée fort claire de ces circonstances, qui sont répanduës en divers endroits de l'Histoire de nôtre Auteur; à moins que les lecteurs ne les ramassent, & ne les placent dans leur ordre. Il faut pour cela qu'ils prennent la peine d'ôter la confusion que ses redites ont mises dans ses narrations, & qu'ils rapportent chaque évenement au tems, où il est arrivé. Je m'assure que la vérité de ce que j'avance ici, sera reconnuë par ceux qui liront avec attention le vint-uniéme Chapitre du premier livre de Sozoméne, & le seiziéme & vint-uniéme du second, où il est parlé du bannissement, & du rappel d'Eusébe, & de Théognis. Elle sera encore confirmée par les exemples que je produirai dans la suite, pour faire voir que nôtre Historien n'a pas toûjours été aussi exact, qu'il auroit été à souhaiter.

Quand il fait le dénombrement des Evêques Liv. qui assistérent au Concile de Nicée, il dit que le 1. ch. Pape Jules ne pût s'y trouver, à cause de son grand 17. âge, mais qu'il y envoia Viton & Vincent. Il est

certain que Silvestre étoit alors assis sur le siége de
l'Eglise Romaine, & que ce fut lui qui envoia Vi-
Liv. ton & Vincent à ce Concile Oecumenique. Sozo-
2.ch. méne le reconnoît lui-même dans la suite de son
20. Histoire, où aprés avoir rapporté la mort de Sil-
vestre, & de Marc son successeur, il décrit l'é-
Liv. lection de Jules. En touchant la mort d'Aléxan-
1.ch. dre Evêque d'Aléxandrie, & l'ordination de saint
17. Athanase, il ne met ces deux notables évenemens
qu'aprés le rétablissement d'Eusébe, & de Théo-
gnis sur leurs siéges, bien qu'il soit indubitable
qu'Aléxandre mourut dés l'année trois cens vint-
cinquiéme, cinq mois aprés la célébration du Con-
cile de Nicée, & qu'en mourant il nomma saint
Athanase son successeur, & que ces deux Evêques
Ariens ne furent rappelez de leur exil qu'en l'an-
née trois cens vint-huitiéme, comme je l'ai prou-
vé invinciblement, si je ne me trompe, dans l'a-
vertissement du volume précédent.

Liv. Quand il raconte la maniére dont Grégoire
3.ch. s'empara de l'Eglise d'Aléxandrie en 342. il don-
6. ne lieu de croire qu'il y entra à main armée, &
qu'il y exerça de grandes cruautez. Cependant les
autres écrivains demeurent d'accord que l'intru-
sion de Grégoire arriva sans violence, au lieu que
celle de George fut accompagnée de meurtres, &
Liv. d'une horrible effusion de sang. Nôtre Historien
4.ch. parle de cette derniére en deux endroits. Dans le
4. premier, il la rapporte au tems auquel Vetranion
fut dépoüillé par l'Empereur Constance de l'au-
cha. torité qu'il avoit usurpée, c'est-à-dire à l'an 351.
10. & dans le second, il la rapporte l'an trois cens cin-
quante sixiéme, qui fut celui où George fut en ef-
fet mis en possession du siége de saint Athanase, &
où il exerça une sanglante persécution, contre les
défenseurs de la foi du Concile de Nicée. Il n'a
pas fait avec beaucoup de soin le catalogue
des Evêques des autres Eglises. Il a mis Ro-
main

main parmi ceux d'Antioche, bien que selon le témoignage d'Eusébe il n'ait jamais été que Diacre. Peut-être que ces circonstances paroîtront à quelques-uns trop légéres, pour être relevées ; mais je prie ceux qui auront cette pensée, de considérer que l'exactitude de l'Histoire ne souffre rien de ce qui blesse la vérité, & c'est ce qui m'oblige à remarquer encore comme en passant, que nôtre Auteur a fait Démocrite de l'Isle de Co, au lieu qu'il étoit d'Abdére ville de Thrace, qui tenoit à un notable avantage d'avoir produit ce célébre Philosophe, qui avoit pénétré plus avant que nul autre *dans* les secrets de la nature.

Il commet à peu prés les mêmes fautes que Socrate *dans* le récit du voiage de saint Athanase à Rome, où il le fait aller deux fois, bien qu'il n'y ait été qu'une seule, comme M. de Valois l'a fait voir tres-clairement dans ses observations. En rapportant la lettre de Jules aux Evéques du Concile d'Antioche, il attribuë à ce Pape des termes encore plus forts, que ceux que Socrate lui avoit attribuez & non content de lui faire dire qu'il y a une loi qui *défend* de rien ordonner sans son consentement, il lui fait dire qu'il y a une loi qui déclare nul, tout ce qui auroit été ordonné sans sa participation. Cette loi ne se trouve dans aucun recuëil de canons, & il n'en paroît aucun vestige dans la tradition. La lecture de la lettre du Pape Jules suffit pour convaincre toutes les personnes équitables, qu'il n'a jamais prétendu un pouvoir aussi absolu qu'auroit été celui-là, & celle des Evêques assemblez à Antioche ne fait que trop voir que celui qu'ils lui accordoient n'avoit pas toute l'étenduë qu'il prétendoit. Ainsi il est clair que cét endroit de Sozoméne ne doit pas être passé légérement, & qu'il mérite une réflexion particuliére. Puisque je me trouve engagé à parler ici du Pape Jules, je ne dois pas ômettre deux fausses

circonstances, que nôtre Historien mêle au récit de sa mort. L'une est qu'il la fait suivre celle de Gallus arrivée en trois cens cinquante quatre, au lieu qu'elle l'avoit précédée de deux ans, l'autre est qu'il étend son Pontificat jusques à l'espace de vint-cinq ans, quoi qu'il n'en ait duré que quinze.

Liv. 3.ch. 9. Aprés avoir fait l'extrait de la lettre de ces Evêques, il décrit les mauvais artifices dont ils usérent, pour surprendre l'Empéreur Constance, & pour le porter à chasser Paul Evêque de Constantinople, du siége de son Eglise. Mais il se trompe en deux points dans le récit de cette violence. Le premier regarde le lieu de son bannissement, qu'il croit avoir été Thessalonique, bien que ç'ait été une petite ville, nommée Cucuse, où ce saint Evêque fut depuis étranglé par la fureur des Ariens. Le second regarde le tems où cette violence fut commise. Car nôtre Auteur la met au tems-même du Concile d'Antioche, c'est-à-dire en l'an trois cens quarante & un. Il est néanmoins aisé de justifier qu'elle n'arriva que plus de neuf ans depuis. St. Athanase assure que Philippe Préfet du prétoire, qui en fut le principal ministre périt misérablement l'année suivante. Or il est certain qu'il fut envoié en ambassade vers Magnence avant la bataille de Mursa, donnée en trois cens cinquante & un. Ainsi il est fort probable qu'il ne mourut qu'en trois cens cinquante-deux, & partant qu'il rélégua Paul l'année précédente.

Sozoméne ne distingue point non plus que Socrate, les Conciles de Sirmich, & quoi qu'il y en ait eu plusieurs assemblez en cette ville, comme je l'ai fait voir assez amplement ailleurs, il n'en reconnoît qu'un, auquel il attribuë trois Formulaires, qui ont été composez en trois tems différens, & par différens Evêques. Or chacun sait combien il est important de marquer exactement le tems des Conciles, qui sont comme des Epoques certai-
nes

nes qui servent à ranger d'autres évenemens moins considérables en leur ordre, & combien un Historien qui néglige ce soin-là, répand de ténébres & d'obscurité sur son ouvrage. Nôtre Auteur en a répandu sur le sien, non seulement en ômettant de distinguer les Conciles de Sirmich, & les Formulaires qui y furent composez. Mais en oubliant plusieurs circonstances dans le récit qu'il fait de quelques autres Conciles. Il a seul fait mention d'un Concile tenu dans la ville d'Antioche, où George fut ordonné par les Ariens, Evêque d'Aléxandrie, mais il le met en un autre tems, que celui où il a été tenu. Un tres-savant homme de ce siécle croit qu'il le met soûs le régne de Constant, qui fut tué en trois cens cinquante. Mais il me semble que ses paroles laissent quelque lieu de douter qu'il l'ait mis en ce tems-là. Il le met certainement un peu aprés la défaite de Magnence, qui arriva en 354. Or il n'a été tenu que depuis, puisque George qui y fut ordonné Evêque d'Aléxandrie, n'usurpa qu'en 356. la chaise de cette Eglise. Liv. 4. ch. 8.

En parlant incontinent aprés du Concile de Milan, qui fut tenu en 355. il témoigne qu'il y eut fort peu d'Evêques d'Orient, & qu'il y en eut plus de trois cens d'Occident. La lettre que ce Concile écrivit à Eusébe Evêque de Verceil, n'est signée que de trente Evêques, ce qui donne sujet de croire, ou que Sozoméne & Socrate se sont trompez au nombre, ou que leur texte a été corrompu par les Copistes, qui ont mis trois cens, au lieu de trente. Liv. 4. ch. 9.

Il est probable que Sozoméne s'est encore trompé, lorsqu'en racontant les persécutions que les Ariens firent en Orient aux Orthodoxes, un peu avant la convocation des Conciles de Seleucie & de Rimini, il assûre qu'Acace & Patrophile chassérent Maxime de l'Eglise de Jérusalem, & mirent Cyrille en sa place. Saint Jérôme rapporte dans sa Chronique cette histoire, tout d'une autre sorte; Liv. 4. ch. 10.

Il dit que Maxime, qui avoit succédé à Macaire dans l'Evêché de Jérusalem étant mort, les Ariens s'emparérent de ce Siége Apostolique, & promirent à Cyrille de le placer dessus, s'il vouloit renoncer à l'Ordre de Prêtrise, qu'il avoit reçu par l'imposition des mains de Maxime, que Cyrille eût la lâcheté d'y renoncer pour contenter son ambition, & que pour monter sur le Trône Episcopal, auquel il aspiroit, il se dégrada lui-même, & dêcendit au Diaconat. Il reçut la récompense qu'il avoit attenduë de son impiété, & quand il fut en possession de l'Eglise de Jérusalem, il reduisit à l'Ordre de Prêtre, Heraclius, que Maxime avoit choisi pour être son successeur. On ne peut douter que S. Jérôme n'ait été mieux informé que Sozoméne, des affaires de l'Eglise de Jérusalem, & de la suite des Evêques qui l'ont gouvernée; & qu'il ne mérite plus de créance que lui, sur ce sujet.

J'ajoûterai ici une autre histoire, dans le récit de
Liv. laquelle le même Pere paroît plus exact que nôtre
5.ch. Auteur. Celui-ci décrivant d'horribles cruautez
10. exercées en diverses villes contre les Fidéles, dit que quand le célébre Hilarion se retira de Gaza, pour éviter les effets de la fureur des habitans, il traversa en Sicile, où il vêcut, de ce qu'il gagna à couper du bois dans les forets, & à le porter dans les villes. St. Jérôme qui a écrit la vie de cét illustre Solitaire, raconte son voiage en Sicile d'une autre sorte. Il dit qu'au tems que Julien fut proclamé Empéreur, les habitans de Gaza obtinrent de lui un ordre, pour exécuter à mort Hilarion; ils cherchérent avec toute la diligence qui leur fut possible, & ne l'ayant point trouvé, ils ruinérent son Monastére. Pour lui, il s'échappa, & aiant traversé une vaste solitude, il arriva au desert d'Oasis, où il demeura environ un an, jusques à ce qu'aiant appris d'un de ses disciples nommé Adrien, qui fut depuis fort décrié pour sa perfidie & pour son avarice,

ce, que l'Empereur Julien étoit mort, il loüa un chameau, pour aller en Libye, & monta ensuite sur un vaisseau prêt de faire voile en Sicile. Durant la navigation, il délivra le fils du Pilote d'un démon, dont il étoit agité avec violence. Quand il fut arrivé en Sicile, il lui offrit un livre des Evangiles pour le passage. Mais le Pilote qu'il avoit si sensiblement obligé, ne le voulut pas recevoir. Il paroit par la conférence de ces deux récits, que saint Jérôme & Sozoméne conviennent du voiage de saint Hilarion en Sicile, mais qu'ils ne conviennent pas des circonstances, & que St. Jérôme les marque plus distinctement, & plus particuliérement que Sozoméne.

Je trouve un autre endroit, où celui-ci ne s'accorde pas avec Eusébe Evêque de Césarée, & où je croi qu'on le doit abandonner, pour suivre ce célébre Historien. Voici ce que c'est. Sozoméne célébrant la grandeur des miracles que le divin Sauveur a opérez durant sa vie mortelle, non seulement pour le salut des ames, mais aussi pour la guérison des corps, & décrivant une fontaine, dont l'eau chasse les maladies, dit qu'elle est proche d'Emaüs, & qu'aprés la défaite des Juifs, & la prise de Jérusalem, les Romains donnérent le nom de Nicopole à ce bourg de Palestine, afin qu'il servît comme d'un monument éternel de leur victoire. Eusébe assure au contraire dans sa Chronique, que le bourg d'Emaüs ne fut érigé en ville, soûs le nom de Nicopole, qu'en la quatriéme année du régne d'Heliogabale, à la poursuite & à la sollicitation d'Afriquain envoié Ambassadeur à Rome pour ce sujet. Il est clair que le nom de Nicopole a été donné à ce bourg à l'occasion de quelque victoire. S'il lui avoit été donné à l'occasion de celle que les Romains remportérent sur les Juifs, soûs le régne d'Adrien, il faudroit supposer que cette ville de Nicopole auroit été détruite depuis, & que soûs le régne d'Heliogabale, les habitans auroient

Liv. 5. ch. 21.

de-

député Afriquain, pour implorer la clémence de ce Prince, & pour le supplier de relever leur ville de ses ruines. Ce qu'il n'est pas aisé de justifier, & partant il y a plus de lieu de croire que ce changement de nom arriva plutôt au tems que marque Eusébe, qu'en celui que marque Sozoméne.

Je pourrois faire un assez long dénombrement de plusieurs autres évenemens qu'il met en d'autres tems, que ceux où ils sont en effet arrivez, ce qui apporte sans doute quelque confusion dans son Histoire. Mais je me contenterai d'en toucher seulement trois ou quatre.

.iv. ..ch. Il assure que pendant le régne de Julien, le ciel donna perpétuellement des marques de sa colére par des tremblemens de terre, & par des inondations. Il est constant néanmoins que les tremblemens de terre & les inondations, dont il veut parler, n'arrivérent que sous le Consulat de Valentinien & de Valens, c'est-à-dire deux ans aprés la mort de ce Prince.

Il dit que l'Impératrice Justine fit publier sous le nom de Valentinien son fils avant la mort de Gratien une Loi, en faveur de la doctrine décidée dans le Concile de Rimini. Cette Loi est demeurée dans le Code Théodosien, bien qu'elle favorise ouvertement les Ariens, & qu'elle autorise leurs assemblées, & est dattée du Consulat d'Honorius & d'Evodius. Honorius & Evodius furent Consuls en 386. & l'Empereur Gratien étoit mort dés l'an 383. Ainsi Sozoméne s'est trompé de 3. ans au moins, dans la datte de cette loi.

Il s'est trompé plus grossiérement, quand il a rapporté la sédition d'Antioche, au tems auquel l'Empereur Théodose ramassa les forces de l'Empire, pour s'opposer aux desseins du Grammairien Eugéne, qui avoit eu l'insolence d'usurper l'autorité Souveraine. Le Cardinal Baronius a fort bien prouvé par le témoignage de Zosime, que les habitans

tans de cette grande ville se soulevérent, & renversérent la statuë de l'Impératrice avant la guerre entreprise contre Maxime, en l'année 388. l'expédition contre le Grammairien Eugéne ne fut faite qu'en 394. c'est-à-dire six ans depuis. Il a fait encore une faute semblable contre la Chronologie, dans le récit du massacre de Thessalonique commis par l'ordre de l'Empéreur Théodose, en ne le mettant qu'aprés la défaite & la mort d'Eugéne. Je viens de dire que cét usurpateur fut pris, & tué en 394. Or le Cardinal Baronius prouve que le massacre de Thessalonique fut commis en 390.

Il y a encore quelques autres endroits, où de savans hommes ont crû que nôtre Historien s'étoit trompé. Scaliger le reprend d'avoir fait décendre le nom des Sarasins de celui de Sara. Il est vrai que Sozoméne décrivant la conversion des Arabes à la Religion Chrêtienne, dit qu'ils sont issus d'Ismaël, & que pour ce sujet, on les appelloit autrefois Ismaëlites, mais qu'aiant voulu effacer la honte de leur origine, ils se firent appeler Sarasins, du nom de Sara femme d'Abraham. Scaliger soûtient que le nom de Sarasins ne peut être venu de celui de Sara, & qu'il est venu de celui de Sarac, qui signifie voleurs, parce que ces peuples-là ne vivoient que de vols, & de brigandages. Liv. 6. ch. 38.

Usserius dans la Dissertation qu'il a faite sur l'année solaire des Macédoniens, & des peuples d'Asie, reprend deux fautes faites par Sozoméne, dans la maniére, dont il rapporte que les Montanistes célébroient la fête de Pâque. L'une est en ce qu'il dit que les mois des Montanistes & des Phrygiens, étoient de trente jours. Usserius soûtient qu'ils se servoient des mois des Macédoniens, & des peuples d'Asie, qui étant des mois Solaires, étoient les uns de trente jours, & les autres de trente & un. L'autre faute est qu'il a crû que le quatorziéme jour de la Lune, auquel les Montanistes Liv. 7. ch. 18.

niſtes célébroient la fête de Pâque, étoit le huitiéme de devant les Ides d'Avril, ſelon la maniére de compter des Romains, ou le ſixiéme jour d'Avril ſelon la nôtre. Le quatorziéme jour de la Lune étoit dans le ſentiment d'Uſſerius, le ſeptiéme de devant les Ides d'Avril, ou comme nous parlons dans l'uſage ordinaire, le ſeptiéme jour du même mois.

Le Cardinal Baronius reprend Sozoméne d'avoir écrit qu'on ne chantoit Alleluia à Rome, que le jour de Pâque, & prouve au contraire par le témoignage de ſaint Jérôme, qu'on le chantoit en d'autres jours, & qu'on le chanta aux funérailles de Fabiole. Monſieur de Valois ne laiſſe pas de ſoûtenir le ſentiment de Sozoméne, à cauſe que Caſſiodore, qui ne pouvoit ignorer l'uſage de l'Egliſe de Rome, n'a rien changé de cét endroit dans ſa verſion de l'hiſtoire tripartite. Je ne déciderai rien ſur ce point, & laiſſerai à chacun la liberté d'en juger, comme il lui plaira.

C'eſt ici le lieu d'avertir ceux qui prendront la peine de jetter les yeux ſur ces lignes, que dans l'Avertiſſement que j'ai mis à la tête de la Traduction de Socrate, je me ſuis ſervi d'un paſſage du quatriéme Sermon de S. Léon, ſur le jeûne du Carême, pour ſoûtenir ce que cét Hiſtorien avoit avancé qu'en Caréme les Romains ne jeûnoient point le Samedi. Mais aiant appris par la nouvelle publication qu'un tres-ſavant homme a faite des œuvres de ce grand Pape, que le paſſage eſt ſuppoſé, & qu'il ne ſe trouve point dans les meilleurs manuſcrits, je ſuis obligé d'abandonner cette preuve.

Voila les principaux endroits, dont j'ai crû devoir avertir ceux qui prendront la peine de lire ma Traduction, de peur que ſuivant aveuglément Sozoméne, ils ne s'écartaſſent de la vérité contre leur propre intention. Comme je ſuis fort éloigné de défendre les fautes qui lui ſont échapées par inadvertance, je me tiens auſſi obligé de repouſſer des

des reproches, où je ne voi aucun fondement, & sur tout de dissiper l'accusation que le Cardinal Baronius lui a faite d'avoir été attaché au parti des Novatiens, & infecté de leur hérésie.

Quand on est accusé d'attachement à un parti séparé de l'Eglise, il n'y a point de meilleur moien de se justifier, que de montrer que l'on est toûjours demeuré uni à la même Eglise. C'est ainsi que Sozoméne se justifie lui-même, en faisant voir qu'ils s'est aquité des devoirs de la Religion dans la société des Orthodoxes.

Il le fait en plusieurs endroits de son Histoire, & principalement en celui, où relevant la gloire des Eglises, que le grand Constantin avoit consacrées dans sa nouvelle Capitale, comme des monumens publics de sa magnificence, & de sa piété, il décrit celle qui àvoit été dédiée soûs l'invocation de saint Michel, célébre la grandeur des miracles qui y étoient souvent obtenus de la divine puissance, par les priéres de cét Arcange, & publie avec une humble reconnoissance les faveurs, qu'il avoit reçuës dans ses besoins par son intercession. Je me persuade que tout le monde demeurera aisément d'accord, que la conduite que Sozoméne a gardée en recourant au mérite de saint Michel, dans l'assemblée des Orthodoxes, & que le langage qu'il a tenu, en reconnoissant les graces dont il avoit été comblé dans un lieu consacré aux exercices de nôtre Religion, ne sont ni la conduite ni le langage d'un Novatien. Quand ceux de cette secte étoient dans quelque nécessité publique ou particuliére, ils ne s'assembloient pas avec les Catholiques, pour implorer le secours du Ciel, & s'ils sentoient quelque soûlagement dans leurs maux, ils ne l'attribuoient pas aux priéres communes d'une société Orthodoxe. Ainsi l'aveu que nôtre Auteur fait d'avoir senti les effets de la protection de saint Michel dans le lieu, où il étoit invoqué par les Catho-

tholiques, est une preuve certaine qu'il n'étoit point de la communion des Novatiens.

Liv. 1.ch. 22. Il est encore plus aisé de faire voir par son propre témoignage qu'il a été tres-éloigné de leur doctrine. Il louë l'Empereur Constantin d'avoir blâmé dans Acese leur Evêque, la rigueur qu'ils exerçoient envers les pénitens, en leur ôtant toute espérance d'être jamais réconciliez, & l'orgueil qu'ils avoient de se croire exemts de péché.

Liv. 7.ch. 16. Il établit ouvertement dans un autre endroit la vérité Catholique, sur la parole du Sauveur, qui a commandé de pardonner aux pécheurs, qui paroissent touchez d'un regret sincére de leurs crimes, bien qu'ils y soient retombez plusieurs fois. Peut-on rien avancer de plus opposé, ou à l'erreur, ou à la pratique des Novatiens? Enfin aprés avoir fait le récit de la nouveauté introduite par Nectaire Evêque de Constantinople, sur le sujet du Sacrement de Pénitence, il y ajoûte une réfléxion, qui ruine le Novatianisme jusques dans son fondement. Il juge que le conseil qui avoit été donné à ce Prélat, changea peu-à-peu la sévérité des premiers tems, en relâchement & en licence, qu'il rendit les crimes plus fréquens, en les laissant impunis, & les pécheurs plus insolens & plus emportez dans leurs desordres, en leur ôtant la honte de la confession, & en les déchargeant des exercices laborieux de la satisfaction Canonique. Un Novatien qui auroit écrit l'histoire de la revocation du Pénitencier de Constantinople, se seroit bien gardé de parler de cette sorte. Il auroit loüé Nectaire, d'avoir supprimé un ministére inutile, ou il l'auroit blâmé de l'avoir autorisé jusques à ce que l'usage qu'on en faisoit, eût excité un scandale aussi public, que celui qui avoit éclaté en ce tems-là. Ainsi la différence du langage que tient nôtre auteur, doit être prise pour une conviction manifeste de la difference de sa créance, & pour une justification entiere de la pureté de sa foi.

Je

Je finirois ici cét Avertissement, si je ne me trouvois obligé à lever encore une difficulté, que font quelques personnes, qui reconnoissant de bonne foi, que Sozoméne n'a eu aucun engagement ni dans le schisme, ni dans l'hérésie des Novatiens, & qui ne doutant point qu'il n'ait été Orthodoxe dans ses sentimens, & sincére dans sa maniére d'écrire, ne laissent pas d'improuver en général le dessein de son ouvrage. Qu'étoit-il besoin, disent-ils, qu'il continuât l'histoire d'Eusébe, qui étoit déja continuée, qu'il entreprît ce que Socrate avoit achevé, & qu'il fit une répétition également inutile & ennuieuse des mêmes évenemens, & des mêmes circonstances ? Cette objection tend à rejetter indifféremment tous les livres, où il est traité de matiéres qui ne sont pas tout-à-fait nouvelles, & ne regardent pas plus Sozoméne que les autres Historiens, ni les autres Historiens plus que les Philosophes, les Orateurs ou les Poëtes, qui ont choisi des sujets, sur lesquels d'autres avoient travaillé avant eux. C'est pourquoi je pourrois apporter une réponse aussi générale qu'est l'objection, qui seroit, que quelque suffisance qu'aient eu les anciens, ils ont laissé plusieurs choses à dire à ceux qui les ont suivis. Ceux qui ont inventé les arts, ne les ont pas portez à leur perfection. Ils n'ont fait que des essais, ausquels il a falu que leurs imitateurs aient beaucoup ajoûté pour achever des chef-d'œuvres ; & partant il a été non seulement utile, mais nécessaire, que plusieurs se soient appliquez aux mêmes sujets.

Mais pour emploier une défense, qui ne soit pas si commune, & qui ait quelque chose de plus propre & de plus particulier à nôtre Auteur, je ne ferai point de difficulté d'avancer, que quand il a pris la plume pour écrire aprés Socrate, ce qui s'étoit passé durant le quatriéme siécle, & au commencement du cinquiéme, il a fait une entreprise, qui

bien

bien loin d'être rejettée comme superfluë, doit être reçuë comme tres avantageuse à la vérité. On douteroit peut-être des faits, qui ne seroient appuiez que sur le témoignage de Socrate, au lieu qu'on ne sauroit douter raisonnablement de ceux qui sont appuiez sur le témoignage de Socrate, de Sozoméne, & de Théodoret. Quand ces trois auteurs qui ont travaillé séparément, s'accordent sur un point, on ne peut les soupçonner d'avoir conspiré ensemble, pour imposer à leur siécle, & à la postérité. Ainsi leur consentement est un grand préjugé de la vérité, lequel nous n'aurions point, s'ils s'étoient occupez sur trois différentes matiéres. Mais bien loin de s'accorder, dira-t-on, ils se combattent quelquefois, & se détruisent les uns les autres.

Il est vrai qu'il y a des points, sur lesquels ils ne sont pas d'accord. Mais ce sont des points de peu d'importance. Ce sont pour l'ordinaire de légéres circonstances, qui n'altérent en rien le récit des principaux évenemens. Ces circonstances-là-mêmes qui se rencontrent dans l'un de ces Ecrivains, & qui ne se rencontrent point dans les autres, sont comme des traits & des lumiéres, qui relévent la beauté de l'histoire qui leur est commune, ou qui reparent au même tems les défauts qui leur sont particuliers. On est bien aise de voir dans l'un d'eux, ou des récits, ou des preuves, ou des faits, ou des titres, qui aient quelque chose de singulier, & quand on y en trouve, on les lit comme un supplément nécessaire, bien loin de les négliger comme une redite incommode. On joint avec autant d'utilité, que de plaisir leurs pensées & leurs expressions pour former une idée, qui comprenne entiérement le dessein qu'ils s'étoient proposé, & qui réponde également à l'étenduë de leur matiére. Il faut lire pour cét effet leurs ouvrages entiers, & je ne doute point que ceux qui les auront lûs avec l'application qui est nécessaire, ne demeurent d'accord de ce que j'avance.

HISTOI-



HISTOIRE DE L'EGLISE,

Ecrite par Sozoméne.

LIVRE PREMIER.

Discours adressé à l'Empéreur Théodose, contenant l'Argument de cette Histoire.



IL n'y a point eu d'Empéreur dans l'antiquité, qui n'ait eu quelque inclination particuliére. Les uns ont été curieux de riches étoffes teintes en pourpre, de couronnes, & de semblables ornemens. Les autres se sont plûs

à l'éloquence, aux fictions de la poësie, & aux inventions ingénieuses. Les autres ont aimé la guerre, la chasse, les exercices du corps, comme à tirer de l'arc, à lancer le javelot, & à monter à cheval. Ceux qui ont eu dequoi entretenir ou flater l'inclination de ces Princes, n'ont pas manqué de tâcher de se produire en leur Cour. Les uns leur ont apporté des pierres dont la rareté fait le prix ; les autres des étofes d'une teinture extraordinaire & d'un nouvel éclat ; les autres ont récité en leur presence des Poëmes, ou des Panégyriques ; les autres ont inventé de nouvelles armes, & de nouvelles machines de guerre. On se contentoit que ces Princes eussent une de ces vertus, & on croyoit que c'étoit un assez grand avantage. Mais aucun d'eux n'a eu un fort grand soin de la piété, bien qu'elle soit le principal ornement des Diadêmes, & des Empires. Il n'y a que vous, Théodose, qui étant conduit de Dieu comme par la main, avez recherché toutes les vertus, & qui vous étes paré de la douceur & de la piété, comme des plus précieux ornemens de la dignité Souveraine, & comme de la pourpre, & de la couronne la plus éclatante. Les Poëtes, les Orateurs, les Gouverneurs de Provinces, les Officiers, & vos autres sujets travaillent à l'envi pour relever vos actions par leurs loüanges. Vous jugez de leurs ouvrages avec une lumiére à laquelle rien n'échape. Vous considérez le dessein, l'invention, l'ordre, la conduite, le choix des termes, leur disposition, le style, les raisonnemens, les pensées, & donnez à chaque chose son juste prix. Vous honorez les Orateurs non seulement par vôtre approbation, & par vos applaudissemens, mais encore par de magnifiques presens, & par des statuës. Vous exercez envers eux la même libéralité que les habitans de l'Isle de Créte exercérent

cérent autrefois envers le fameux Homére ; les Rois de Thessalie envers Simonide ; Denys tiran de Sicile, envers Platon disciple de Socrate ; Philippe Roi de Macédoine envers Théopompe ; l'Empéreur Sévére envers Oppien, qui avoit écrit en Vers de la nature des poissons, de leurs espéces, & de la pêche. Les habitans de l'Isle de Créte aiant récompensé un Poëme d'Homére de mille piéces d'or, en firent graver une inscription sur une colonne pour célébrer eux-mêmes la grandeur de leur magnificence. Les Rois de Thessalie surnommez Alévades, Denys, & Philippe eussent érigé une colonne aussi bien qu'eux pour *servir* de monument de leur libéralité, si leur libéralité n'eût été trop médiocre pour être ainsi publiée. L'Empereur Sévére donna à Oppien autant de piéces d'or qu'il avoit fait de Vers, bien que ces Vers ne fussent que médiocres, & on les a appellez depuis des Vers d'or. Voila les magnifiques presens qui ont été faits autrefois par ceux qui aimoient l'éloquence & les siences. Mais vous ne cédez en rien à ceux qui ont eu la plus noble passion d'obliger les gens de lettres. Vous les surpassez tous par l'éminence de vos vertus, vous aggrandissez de jour en jour vôtre Empire, & vous étudiez l'histoire des Grecs & des Romains, qui se sont rendus les plus célébres par leurs belles actions. On dit qu'aprés avoir employé le jour aux exercices du corps, & à régler les affaires de vos sujets, à juger leurs différens, à donner les ordres nécessaires, & à signer des expéditions, vous passez la nuit sur les livres : vous-vous servez pour cét effet d'une lampe où l'huile coule de soi-même sans qu'aucun de vos domestiques soit obligé de veiller pour la verser, & de combattre contre le sommeil. Vous faites paroître de la sorte vôtre douceur & vôtre bonté envers les Officiers de vôtre maison, aussi bien qu'envers le

le reste de vos sujets à l'imitation du Maître des Empéreurs qui prend plaisir à répandre la pluie, à faire éclater la lumiére du Soleil, & à verser ses autres faveurs indifféremment sur tous les hommes, sur les bons, & sur les méchans. J'apprens que vous avez eu une si forte passion pour les siences, que vous connoissez aussi parfaitement que Salomon les pierreries, les plantes, la force qu'elles ont de guérir les maladies les plus desespérées. Mais vous le surpassez en vertu. Car au lieu qu'il a été esclave de ses passions, & qu'il n'a pas conservé jusqu'à la fin de sa vie la piété qui étoit la source de tous ses biens, & même de sa sagesse, vous avez fait triompher en vous la raison, & appris à commander à vos passions avec un pouvoir plus absolu qu'à vos sujets. Que s'il faut que je dêcende au détail de toutes ces choses, j'apprens que vous avez vaincu le plaisir du boire, & du manger, & que vous ne desirez, ni les figues, ni les autres fruits qu'on recherche dans la saison. Que si vous en goûtez, ce n'est que légérement, & aprés avoir rendu des actions de graces à Dieu qui les donne. Vous-vous étés accoûtumé à souffrir la soif, le froid, & le chaud, & vous avez contracté une si forte habitude de tempérance, qu'elle vous tient lieu comme d'une seconde nature. Il n'y a pas longtems que vous hâtant d'aller visiter Héraclée ville de Pont, pour reparer les ruines que le tems y avoit faites, vous traversates la Bithynie durant les plus grandes ardeurs de l'Eté. Un de vos Gardes s'étant apperçu que sur le midi vous étiez tout couvert de sueur, & de poussiére, vous presenta un verre qui luisoit au Soleil avec un merveilleux éclat, & versa dedans un brûvage délicieux, & une eau extrémement fraiche. Vous prîtes le verre de la main du Garde, & aprés avoir loüé son zele, vous fîtes réflexion

qu'il

qu'il n'y avoit personne dans vôtre armée qui n'enviât vôtre bonheur, & qui n'eût voulu avoir une pareille liqueur pour appaiser la soif dont il étoit pressé, & vous la rendites au Garde pour en disposer, comme il le jugeroit à propos. Il me semble que vous avez surpassé en ce point Aléxandre fils de Philippe, à qui un soldat aiant presenté de l'eau comme il passoit par un païs extrémement sec, selon le rapport d'un de ses Admirateurs, il la répandit au lieu de la boire. Vous étes plus digne de l'Empire qu'aucun Empéreur qui vous ait précédé, pour parler aux termes d'Homére. Car au lieu que les uns n'avoient aucune bonne qualité, & que les autres n'en avoient qu'une, ou deux, qui les pussent rendre recommandables, vous les avez surpassez tous en piété, en valeur, en tempérance, en justice, en libéralité, en magnificence. Tous les siécles célébreront vôtre régne, comme un régne heureux qui n'a été soüillé par le sang de qui que ce soit. Vous portez vos sujets à la vertu par d'agréables remontrances, & à vôtre service par l'affection que vous leur témoignez, & par la honte qu'ils auroient de n'y pas répondre.

Toutes ces considérations m'ont obligé a vous dédier cette Histoire de l'Eglise. En effet, à qui aurois-je pû adresser plûtôt qu'à vous cét ouvrage, où je décris les actions merveilleuses de tant d'hommes éminens en sainteté, les évenemens les plus considérables qui soient arrivez dans l'Eglise. Les tempêtes que la fureur de ses ennemis a excitées contre elle, & la sureté, & le repos qu'elle a trouvez sur vos terres, & sur celles de vos peres. Faites-moi donc la grace de recevoir favorablement cét Ouvrage, vous qui avez toutes les belles connoissances, qui possédez toutes les vertus, & principalement la piété, qui selon le témoi-

gnage de l'Ecriture eſt la ſource dela ſageſſe. Aiez la bonté de l'examiner, de le polir, d'en retrancher, & d'y ajoûter tout ce que vous jugerez à propos. Tout le monde l'eſtimera, s'il a le bonheur de vous plaire, & perſonne n'y trouvera rien à redire, ſi vous l'honorez de vôtre approbation. Il commence au troiſiéme Conſulat de Criſpe, & de Conſtantin, & finit au dixſeptiéme des vôtres. Je le diviſerai en neuf Livres. Le premier & le ſecond contiendront les affaires arrivées à l'Egliſe ſoûs le régne de Conſtantin; le troiſiéme & le quatriéme celles qui lui ſont arrivées ſoûs le régne des enfans de ce Prince; le cinquiéme, & le ſixiéme, l'état où elle a été ſoûs Julien, couſin de ces mêmes enfans de Conſtantin, & ſoûs Jovien, Valentinien, & Valens; le ſeptiéme, & le huitiéme repreſenteront ce qui y eſt arrivé de remarquable ſoûs le régne de Gratien, & de Valentinien, juſques à la proclamation de Théodoſe vôtre aieul, & ce qui s'eſt fait ſoûs ſon régne, juſques au tems auquel Arcadius vôtre pere prit poſſeſſion de la ſouveraine puiſſance avec le tres-pieux Honorius vôtre oncle; le neuviéme contiendra ce qui s'eſt paſſé dans la même Egliſe, ſous le régne de vôtre perſonne ſacrée, à qui je prie Dieu de donner une proſpérité continuelle, une pleine & entiere victoire ſur ſes ennemis, & la grace d'avoir des ſujets obéïſſans, & ſes enfans pour ſucceſſeurs par le mérite du Sauveur, par qui & avec qui gloire ſoit au Pere, & au ſaint Eſprit durant tous les ſiécles.

CHA-

CHAPITRE PREMIER.

1. De la Nation des Juifs. 2. D'où l'Auteur a tiré ce qu'il écrit. 3. Du soin qu'il a eu de ne dire que la vérité.

JE me suis souvent étonné de ce que les autres peuples se sont trouvez mieux disposez que les Juifs à croire l'Evangile, bien que ceux-ci eussent reçu dés le commencement le véritable culte de Dieu, & qu'ils eussent été avertis par les Prophétes de l'avenement du Sauveur. Abraham chef de leur nation, & auteur de la circoncision a mérité de voir & de recevoir le Fils de Dieu. Isâc son fils a eu l'honneur d'étre la figure de son sacrifice, quand il a été mis sur le bucher par son pere, comme le témoignent ceux qui ont pénétré le sens des saintes Ecritures. Jacob a prédit le mystére qui faisoit l'attente des nations, & le tems auquel il devoit étre accompli, quand il a dit que les Princes de la tribu de Juda manqueroient parmi les Juifs. Il désignoit le tems de la principauté d'Hérode, qui étoit né d'un pere Iduméen & d'une mere Arabe, & qui reçut de l'Empéreur Auguste, & du Sénat le Gouvernement de Judée. D'autres Prophétes ont prédit la Naissance de Jésus-Christ, sa Conception ineffable, sa famille, sa patrie, & le privilége admirable que sa mere auroit de demeurer Vierge. D'autres ont parlé de ses actions toutes divines, de sa Mort, & de son Ascension glorieuse. Que si quelqu'un ignore la vérité de ce que je dis, il lui est aisé de s'en instruire par la lecture des Livres sacrez. Joseph Sacrificateur fils de Mathias, homme célébre parmi les Juifs, & les

les Romains, a rendu un témoignage irréprochable à l'avantage de Jésus-Christ. Il fait difficulté de l'appeler homme, à cause des miracles qu'il a opérez, & de la vérité qu'il a enseignée. Mais il l'appele Christ, & dit qu'il parut vivant trois jours aprés qu'il eut expiré sur la croix. Il paroît n'avoir pas ignoré les prédictions si admirables que les Prophétes ont faites de lui, & témoigne que plusieurs tant Juifs, que Grecs qu'il avoit attirez à lui, demeurérent fermes dans sa doctrine, & que la secte de ceux qui portent son nom s'étoit toûjours conservée. Il me semble qu'en écrivant de la sorte, il publie hautement qu'il est Dieu, & qu'étonné de la grandeur de ses miracles, il use de ce tempérament de ne rien dire contre ceux qui avoient crû en lui, & d'approuver plûtôt leur foi par son silence. Quand je fais réflexion sur toutes ces choses, je ne puis n'étre pas surpris d'un extréme étonnement, de ce que les Juifs n'ont pas embrassé la piété Chrêtienne avant tous les autres peuples. Car bien que la vérité des mystéres qui devoient être accomplis en la personne de Jésus-Christ, ait été prédite par la Sibylle, & par d'autres Oracles, il ne faut pas accuser pour cela tous les Grecs d'infidélité; parce que ces Oracles étant conçus, au moins la plûpart, en Vers, & en termes obscurs & peu intelligibles au peuple, ils ne pouvoient étre connus que d'un petit nombre de savans. C'a été à mon sens, une sage conduite de la Providence, de découvrir l'avenir non seulement à ses Prophétes, mais encore à ceux qui sembloient éloignez de la connoissance de la vérité, afin de réünir les peuples dans une même créance. Elle semble avoir fait en cela quelque chose de semblable à ce que font les Musiciens, quand pour joüer quelque air nouveau, ils touchent des cordes inutiles. Voila ce que

j'avois à dire au sujet des Juifs, qui ont reconnu plus tard que les autres peuples la vérité de nôtre Religion, bien qu'ils eussent été avertis de l'avenement de Jesus-Christ par des Prophéties tres-claires & tres-expresses. Il ne faut pas pour cela trouver étrange que l'Eglise ait été accruë dans son commencement par la conversion des Paiens. Dieu fait dans les occasions importantes de ces changemens extraordinaires, contre l'opinion commune des hommes. Nôtre Religion fut établie par la vertu de ceux qui la gouvernérent en sa naissance; car ils vinrent heureusement à bout de ce qu'ils avoient entrepris, bien qu'ils n'eussent jamais appris l'art de parler, & qu'ils n'usassent point d'argumens de Mathématiques pour convaincre leurs auditeurs. Quand on vit qu'ils renonçoient par un généreux mêpris, à la possession de leurs biens; qu'ils souffroient les plus cruels supplices, avec la même patience que s'ils les eussent soufferts dans un corps emprunté; qu'ils n'étoient ni touchez des caresses des Peuples & des Magistrats, ni ébranlez de leurs ménaces, on jugea qu'il faloit qu'ils attendissent de magnifiques récompenses. Ils n'eurent donc pas besoin d'éloquence pour persuader leur doctrine, puisque leurs actions & leurs souffrances imposoient quelque sorte de nécessité de la recevoir.

2. Dieu aiant apporté un changement si surprenant dans le monde, que les hommes ont renoncé à la Religion de leurs peres, & aux loix de leur païs, ne seroit-il pas étrange que les plus célébres Ecrivains de la Gréce, à qui la nature avoit donné d'excellentes qualitez pour entreprendre & pour achever de beaux ouvrages, se soient appliquez à décrire le Sanglier de Calydoine, le Taureau de Marathone, & d'au-

tres choses semblables qui sont arrivées ; ou qui ont été feintes en quelques païs, & que je ne tâchasse pas de m'élever au dessus de moi-même pour écrire l'Histoire de l'Eglise ? Puisque les évenemens qu'elle renferme sont des effets de la puissance de Dieu, plûtôt que de celle dés hommes, ne lui est-il pas aisé de me rendre capable d'en parler ? J'avois dessein de la commencer dés son origine. Mais parce que plusieurs l'ont commencée de la sorte, & l'ont continuée jusques à leur tems, comme Clément, & Hegesippe hommes d'une éminente sagesse, qui n'ont pas été éloignez du siécle des Apôtres ; Africain, & Eusébe surnommé Pamphile, tres-savant dans l'Ecriture & dans la doctrine des Grecs tant Poëtes, qu'Historiens, j'ai abrégé tout ce qui s'est fait dans l'Eglise depuis l'Ascension du Sauveur, jusques à la déposition de Licinius, & l'ai renfermé en deux Livres. Je tâcherai maintenant, avec l'aide de Dieu, d'écrire la suite.

3. Je rapporterai les choses que j'ai vûës, ou que j'ai apprises de ceux qui les avoient vûës, & qui sont arrivées en mon tems, ou peu auparavant. Quant à celles qui sont plus anciennes, j'ai tâché de m'en instruire par la recherche que j'ai faite des Conciles qui ont été tenus, des Canons qui ont été faits dans ces Conciles ; des lettres qui ont été écrites par les Empéreurs & par les Evêques, dont quelques-unes sont gardées avec soin dans les Palais des Princes, & dans les Eglises ; & les autres se trouvent entre les mains des savans. J'avois resolu de les insérer entiéres dans mon Ouvrage ; mais leur longueur m'a fait juger depuis, que je ferois mieux d'en rapporter le sens en peu de paroles ; si ce n'est lorsqu'il s'agit de quelque sujet touchant lequel tout le monde n'est pas d'accord. Car alors je n'appréhenderai point la peine de transcrire une piéce qui
servira

servira à l'éclaircissement de la vérité. Que personne, pour ne pas savoir les choses, ne m'accuse d'avoir déguisé la vérité, soûs prétexte qu'il aura trouvé des rélations & des mémoires contraires à ce que j'ai écrit. Car il faut savoir que les Evêques aiant eu des différens entr'eux touchant les dogmes d'Arius, & touchant d'autres qui se sont élevez depuis, ils ont écrit à ceux qui étoïent de leur sentiment, ont tenu des Conciles, ont ordonné ce qu'il leur a plû ; & ont souvent condamné ceux qui n'étoient pas de leur avis, sans les avoir entendus. Ils ont fait tout leur possible pour engager dans leur parti les Empéreurs & les Grands de l'Empire, & pour faire accroire à tout le monde que leur doctrine étoit orthodoxe, ils ont ramassé les Epîtres qui avoient été écrites en leur faveur, & ont ômis celles qui leur étoient contraires. Ce qui nuit, sans doute, beaucoup au dessein que l'on a de découvrir la vérité. Mais parce qu'il est absolument nécessaire de la savoir quand on veut écrire une histoire qui soit exacte, j'ai crû devoir rechercher avec soin toutes ces piéces. Que si je rapporte les troubles & les séditions que des Ecclésiastiques ont excitées, soit lorsqu'ils ont aspiré aux premiéres places, ou lorsqu'ils ont disputé opiniâtrément pour la défense de leurs dogmes, je prie ceux qui prendront la peine de lire mon ouvrage, de ne le point trouver mauvais ; & de ne l'attribuer à aucune malignité. Car, comme je l'ai déja dit, un Historien doit préférer la vérité à toute autre chose. De plus, les efforts que les ennemis de l'Eglise font pour altérer sa doctrine, sont une épreuve à laquelle on en reconnoît la pureté, Dieu l'aiant toûjours rendüe victorieuse, & lui aiant donné la force d'attirer & de s'assujetir tous les peuples. J'avois eu dessein d'abord de ne parler que de ce qui est arrivé à l'Eglise dans l'étendüe de l'Empire ;

pire ; mais depuis j'ai jugé que je ferois bien de rapporter aussi ce qui lui est arrivé parmi les Perses, & les autres Etrangers. J'ai crû aussi que je ne ferois rien d'éloigné de mon sujet, si je parlois des Fondateurs & des premiers Supérieurs des Monastéres, & de leurs successeurs que j'avois vûs, ou que j'avois appris s'être rendus célébres dans la même profession. Ainsi on verra que leur vertu ne m'a pas été inconnuë, & que je ne lui ai pas refusé les éloges qu'elle mérite. Le portrait que j'en ferai pourra servir de modéle à ceux qui voudront l'imiter, & à les conduire au comble de la félicité & de la gloire. Je m'en vai commencer, en priant Dieu de m'aider dans mon travail.

CHAPITRE II.

Des Evêques des grandes villes soûs le régne de Constantin.

L'an de N. S. 324. *Constantin.*

SIlvestre gouvernoit l'Eglise de Rome soûs le Consulat de Crispe & de Constantin, Aléxandre celle d'Aléxandrie, & Macaire celle de Jérusalem. Antioche cette ville si célébre assise sur le fleuve Oronte n'avoit point d'Evêque depuis la mort de Romain, & il est probable que la persécution avoit empêché de procéder à l'élection. Mais les Evêques s'étant assemblez bien-tôt aprés à Nicée, ils conçûrent une si haute estime du mérite, & de la doctrine d'Eustate, qu'ils le jugérent digne de remplir ce siége Apostolique, & qu'ils le tirérent de Berée pour l'y placer. Les Chrêtiens qui demeuroient en Orient, en Libye, & proche d'Egypte n'osoient plus faire publiquement leurs assemblées en ce tems-là, parce que Licinius avoit changé de sentiment, & perdu toute la bonne volonté qu'il avoit autrefois euë pour eux. Mais

ceux

ceux qui demeuroient en Occident, en Gréce, en Macédoine, en Illirie, s'aquittoient sans crainte des exercices de leur Religion soûs la protection de Constantin.

L'an de N. S. Constantin.

CHAPITRE III.

Constantin est converti à la Religion Chrêtienne par la vûë du signe de la Croix.

ENtre les évenemens par lesquels nous avons appris qu'il fut porté à embrasser la Religion Chrêtienne, il y fut porté par la vûë d'un signe qui lui parut dans le Ciel. Il y a apparence que quand il eut resolu de faire la guerre à Maxence, il commença à en apréhender le succez, & à songer de qui il pourroit implorer la protection. Comme il avoit l'esprit occupé de cette pensée, il vit dans le Ciel une Croix toute éclatante de lumiére ; & cette vûë lui aiant donné de l'étonnement, les Anges de Dieu qui l'environnoient lui dirent, Constantin, remportez la victoire à la faveur de ce signe. On dit même que JESUS-CHRIST lui apparut, & que lui aiant montré l'Etendart de la Croix, il lui commanda d'en faire faire un semblable, & de s'en servir dans les combats pour vaincre ses ennemis. Eusébe surnommé Pamphile assure qu'il lui a ouï raconter avec serment, qu'il avoit vû sur le midi le trophée de la Croix tout brillant de lumiére, avec cette inscription : VAINQUEZ A LA FAVEUR DE CE SIGNE. Les soldats à la tête desquels il marchoit le virent aussi bien que lui, & comme il doutoit de ce qu'il signifioit, il entendit une voix qui venoit du Ciel. JESUS-CHRIST lui apparut depuis durant son sommeil, avec le même signe, & lui commanda d'en faire faire un semblable pour s'en servir dans ses armées. Etant alors pleinement persuadé de la

vérité

L'an de N. S. Constantin.

vérité de la divinité, il envoia quérir les Prêtres pour s'instruire des maximes de la Religion. Ces Prêtres lui apportérent l'Ecriture, & lui expliquérent de quelle maniére les Prophéties avoient été accomplies en la personne du Sauveur. Ils lui dirent que le signe qu'il avoit vû étoit le trophée par lequel il avoit vaincu l'enfer, soit durant le cours de sa Vie mortelle, ou au tems de sa Passion, & de sa Résurrection; que tous les hommes ressusciteroient de la même sorte à la fin des siécles pour vivre éternellement, & que les uns recevroient la récompense de leur vertu, & les autres le châtiment de leurs crimes. Que ceux qui ont commis des péchez durant cette vie en peuvent être lavez; savoir ceux qui n'ont point encore participé aux mystéres en y participant selon l'usage de l'Eglise, & ceux qui y ont participé en s'abstenant de pécher. Mais parce qu'un si rare bon-heur n'est accordé qu'à un petit nombre de personnes, Dieu a eu la bonté d'instituer un second reméde qui est la pénitence, par laquelle il pardonne à ceux qui conçoivent un sincére repentir, & qui le témoignent par leurs actions.

CHAPITRE IV.

Constantin fait porter l'Etendart de la Croix dans ses armées.

Constantin aiant admiré les Propheties que les Prêtres lui avoient expliquées de Jesus-Christ, commanda à d'excellens ouvriers de faire l'Etendart de la Croix, & de l'enrichir d'or & de perles. Il étoit beaucoup plus beau que les autres; parce qu'il devoit être toûjours por-

porté devant l'Empereur, & être adoré par les soldats. Je me persuade que ce Prince fit du trophée de nôtre Religion l'E'tendart de son armée, afin que les Romains l'aiant continuellement devant les yeux, renonçassent peu à peu à la superstition de leurs peres, & reconnussent le seul Dieu que l'Empereur adoroit, & par le secours duquel il remportoit la victoire. Ce signe étoit toûjours à la tête de ses troupes, & leur servoit comme de rempart pour les couvrir. Il y avoit des soldats qui le portoient tour à tour, & qui l'opposoient aux attaques des ennemis. On dit qu'un soldat qui le portoit aiant été saisi de peur le donna à un autre, & prit la fuite, & quand il fut hors de la portée du trait il reçut un coup mortel, au lieu que celui qui tenoit l'E'tendart ne pût jamais être blessé, bien que les ennemis tirassent sans cesse sur lui. Tous les traits tomboient sur l'E'tendart, & aucun ne touchoit au soldat qui le portoit. On dit que jamais aucun de ceux qui l'ont porté n'a été, ni blessé, ni pris.

L'An de N. S. Constantin

CHAPITRE V.

Réfutation de ceux qui disent, que Constantin se fit Chrétien à l'occasion du meurtre de Crispe son fils.

JE sai que les Paiens ont accoûtumé de dire, que quand Constantin eût fait mourir quelques-uns de ses proches, & qu'il eût consenti au meurtre de Crispe son fils, il en conçut du regret, & demanda au Philosophe Sopater qui enseignoit dans l'école de Plotin, quel moien il y avoit d'expier ces crimes. Que Sopater lui aiant répondu qu'il n'y en avoit point, il trouva des

An de N. S. — Constantin.

des Evêques qui lui promirent de les effacer par la pénitence, & par le bâtême. Qu'aiant été fort satisfait de leur réponse, il avoit admiré leur Religion, l'avoit embrassée, & excité les autres à l'embrasser aussi bien que lui. Tout cela me semble avoir été inventé par ceux qui se plaisent à des-honorer la piété Chrêtienne. Crispe, dont on prétend que Constantin eut besoin d'expier la mort, ne mourut que la vintiéme année de son regne. Comme il tenoit le premier rang aprés son pere en qualité de César, il avoit publié avec lui plusieurs loix, en faveur des Chrêtiens. Je n'avance rien qu'il ne soit aisé de justifier par les années, & par les dates. Il n'y a point d'apparence que Sopater ait jamais parlé à Constantin, puisque ce Prince étoit alors vers l'Océan & vers le Rhin. Car ses différens avec Maxence qui régnoit en Italie, avoient apporté de si grands troubles dans l'Empire, qu'il n'étoit pas aisé d'aller aux Gaules, en Angleterre, ni aux autres Provinces, où il est constant que Constantin fit profession de la Religion Chrêtienne, avant qu'il eût déclaré la guerre à Maxence, & avant qu'il eût été en Italie, & à Rome, comme les loix qu'il fit en faveur des Chrêtiens le font voir. Mais supposé que Constantin ait consulté Sopater par lettres, il n'est pas probable que ce Philosophe ait ignoré qu'aprés qu'Hercule fils d'Alcméne se fut soüillé par le meurtre de ses enfans, & d'Iphite son hôte, & son ami, il se purifia à Athénes par les mystéres de Cerés. Cét exemple fait voir tres-clairement que les Grecs prétendoient avoir des moiens d'expier les plus grands crimes, & que c'est une imposture d'assurer que Sopater répondit le contraire; car je ne saurois me persuader que cela ait été ignoré par un des plus savans hommes de la Gréce.

CHA-

CHAPITRE VI.

Constance permet l'accroissement de la Religion Chrêtienne, & Constantin l'accroît lui-même.

L'Eglise florissoit soûs le régne de Constantin, & croissoit de jour en jour. Elle avoit joüi dés auparavant d'une paix profonde. Car au lieu qu'elle étoit persécutée en plusieurs Provinces de l'Empire, elle avoit la liberté de ses exercices dans l'étenduë de celles qui obéïssoient à Constance. J'ai appris qu'il fit un jour une action merveilleuse, qui mérite d'être rapportée. Voulant éprouver la vertu des Chrêtiens qui avoient des charges dans sa maison, il ordonna que ceux qui desireroient de les conserver sacrifiassent aux Dieux, & que ceux qui n'en voudroient rien faire se retirassent. Ces Officiers s'étant donc partagez en deux bandes, & les uns aiant trahi leur Religion, & les autres l'aiant préférée à leur fortune, il estima & honora ceux qui étoient demeurez fermes dans leur créance, & méprisa comme des lâches ceux qui avoient changé de sentiment, ne voulut jamais se servir d'eux, & ne crût pas qu'ils lui pussent étre fidéles, puisqu'ils ne l'avoient point été à Dieu. Ceux qui habitoient dans les Gaules, dans l'Angleterre, vers les Pyrénées, & jusques sur les bords de l'Océan, eurent la liberté de l'exercice de leur Religion. Mais depuis que ces Provinces-là furent échuës à Constantin par droit de succession, l'Eglise reçut un notable accroissement. Car Maxence fils d'Herculius aïant été tué, & les païs de son obéïssance aiant été reduits soûs celle de Constantin, les peuples qui habi-

L'an de N. S. Constantin.

habitent aux environs du Tibre, du Pô, & de l'Aquilin, où l'on dit que le Vaisseau d'Argos fut tiré, eurent une pleine liberté de rendre à Dieu leurs adorations, & leurs hommages. On dit que quand les Argonautes s'enfuïrent de peur de tomber entre les mains d'Ætez, ils ne prirent pas le même chemin par-où ils étoient venus, mais qu'aiant passé la mer de Scythie, ils arrivérent en Italie par l'embouchûre de quelque fleuve, & qu'y étant demeurez durant l'Hiver, ils y fondérent la ville d'Emone, & que l'Eté suivant, ils traînérent leur vaisseau l'espace de quatre cens stades, avec le secours de ceux du païs, & le mirent sur l'Aquilin qui se décharge dans le Pô, & avec le Pô dans la mer d'Italie. Au reste les Grecs, les Macédoniens, les peuples qui habitent sur les bords du Danube dans l'Achayïe, & dans l'Illirie reconnûrent Constantin aprés la bataille de Cibale.

CHAPITRE VII.

Différend entre Licinius & Constantin à l'occasion des Chrétiens. Défaite de Licinius, & sa mort.

LIcinius qui avoit parû favorable aux Chrétiens changea de sentiment depuis cette bataille, & commença à persécuter les Prêtres qui demeuroient dans l'étenduë de son Empire, & quantité d'autres personnes, & principalement les Officiers de l'armée. Les différens qu'il avoit avec Constantin l'avoient extraordinairement aigri contre les Chrétiens, & il affectoit de les mal-traiter, tant pour fâcher Constantin, que pour se venger de ce qu'il croioit qu'ils souhaitoient

toient de le voir seul en possession de l'Empire. L'an de N. S.
Etant prêt de lui donner une seconde bataille, il sacrifia des victimes, & consulta les Devins. Et s'étant laissé tromper par des imposteurs qui lui promettoient la victoire, il s'abandonna entiérement aux superstitions Paiennes. Les Paiens racontent eux-mêmes, que Licinius aiant consulté en ce têms-là l'Oracle d'Apollon Didyméen qui est dans la ville de Miléte, touchant l'évenement de la guerre, il lui répondit par ces vers d'Homére : Constantin.

De jeunes combattans dans la fleur de leur âge,
Sur la fin de tes jours, t'abbattront le courage.

J'ai reconnu en plusieurs rencontres le soin particulier que la divine Providence prend de protéger & d'aggrandir la Religion Chrêtienne, mais je l'ai principalement reconnu en celle dont je parle. Car dans le moment que Licinius étoit prêt de persécuter l'Eglise, la guerre de Bithynie s'éleva. Dieu y fut si favorable à Constantin, qu'il vainquit ses ennemis sur mer, & sur terre. Licinius fut contraint de se rendre à Nicomédie, & aprés avoir demeuré quelque tems à Thessalonique comme simple particulier, il y fut enfin tué. Il s'étoit rendu fort célébre au commencement de son régne, tant durant la paix, que durant la guerre, & avoit eu l'honneur d'épouser la sœur 325.
de Constantin. Mais il eut depuis le malheur de finir de la maniére que je viens de dire.

CHA-

L'an de N. S. 325.

CHAPITRE VIII.

Con- ftan- tin.

Conftantin autorife l'exercice de la Religion Chrêtienne, & fait bâtir des Eglifes.

QUand Conftantin fe vit en poffeffion paifible de tout l'Empire, il fit publier un Edit, par lequel il exhorta les peuples d'Orient à faire profeffion de la Religion Chrêtienne, & à reconnoître un feul Dieu dont la puiffance eft éternelle, qui comble de toute forte de biens ceux qui l'adorent; qui fait heureufement réüffir toutes leurs entreprifes; & qui châtie en tout tems, foit durant la paix ou durant la guerre, ceux qui l'offenfent. Il ajoûte, non par une ridicule vanité, mais par une humble reconnoiffance, que Dieu lui aiant fait l'honneur de le choifir, pour étre le miniftre & l'exécuteur de fes ordres, il a paffé depuis l'Océan Britannique jufques en Orient, y a accru le culte de la véritable Religion, & y a fait refpecter ceux qui avoient fignalé leur foi par la générofité de leur confeffion, ou par leur conftance dans les tourmens. Aprés avoir rapporté ces chofes, & plufieurs autres qu'il jugeoit propres à porter les peuples à la piété, il révoque tout ce qui avoit été ordonné par les perfécuteurs de l'Eglife, rappele les Chrêtiens qui avoient été ou réléguez dans les Ifles, ou condamnez aux métaux, aux ouvrages publics, aux manufactures, ou aux charges de la Cour. Il laiffa la liberté à ceux qui avoient été privez des Charges de l'armée, ou de les exercer comme auparavant, ou de vivre en repos. Il ne fe contenta pas de leur rendre les honneurs & les dignitez, il les rétablit en la poffeffion de leurs

leurs biens ; & parce que quelques-uns de ceux qui avoient été injustement dépoüillez étoient morts, il ordonna que ce qui leur avoit été ôté seroit rendu à leurs heritiers, & qu'au défaut d'heritiers l'Eglise en joüiroit, soit qu'il eût été usurpé par des particuliers, ou par l'Etat. A l'égard des biens qui avoient été achêtez des Empéreurs, ou donnez, il promit d'y pourvoir. Aussi-tôt que cette Ordonnance eut été publiée, elle fut par tout observée tres-exactement. Depuis ce tems-là les principales Charges de l'Empire furent exercées par les Chrêtiens, & il fut défendu à toutes personnes de sacrifier aux Dieux, de consulter les devins, de se faire initier, de dédier des statuës, & d'observer les fêtes du paganisme. On abolit alors de tres-anciennes coûtumes. On ne porta plus depuis dans les Temples la mesure avec laquelle on mesure la hauteur & l'accroissement du Nil ; mais on la porta dans les Eglises. On défendit les combats des Gladiateurs. Parmi les Phéniciens qui habitent le Mont Liban & la ville d'Héliopole, il ne fut plus permis aux filles de se prostituer avant que d'être mariées. On répara les Eglises qui étoient assez grandes, & on augmenta celles qui ne l'étoient pas assez. On en bâtît de neuves en quelques endroits, & l'Empéreur fournit tout ce qui fut nécessaire pour la dépense. Il écrivit aux Evêques, qu'ils demandassent ce qu'il leur plairoit, & aux Gouverneurs de Provinces, qu'ils donnassent aux Evêques ce qu'ils auroient demandé. La prospérité de l'Eglise croissoit de jour en jour, à mesure que croissoit celle de l'Empire. Depuis la défaite de Licinius, Constantin fut si heureux dans toutes les guerres étrangéres, qu'il vainquit les Sarmates, & les Gots, & fit enfin la paix avec eux.

L'an de N.S. 325.

Constantin.

L'an de N. S. 325.

Constantin.

eux. Ces peuples habitent au de-là du Danube, & comme ils sont fort nombreux & fort aguerris, ils remportent de l'avantage sur les autres Nations, & ne trouvent de la resistance que de la part des Romains. On dit que Constantin eut des songes & des visions durant cette guerre, par lesquelles il reconnut clairement combien Dieu prenoit de soin de le protéger. Aiant donc remporté la victoire sur tous les ennemis qui s'étoient opposez à sa puissance, il en témoigna à Dieu sa reconnoissance par le zele qu'il fit paroître pour la véritable Religion, & par le soin qu'il prit d'exciter les peuples à en faire profession. Il donna aux Eglises une partie des impositions publiques. Il mit la croix sur les armes de ses soldats, pour les accoûtumer à respecter ce signe de la rédemption. Il fit bâtir un Oratoire dans son Palais, & lorsqu'il alloit à la guerre, il y faisoit porter une tente en forme de Chapelle où on pouvoit loüer Dieu, faire des priéres, & participer aux saints mystéres. Il y avoit des Prêtres & des Diacres qui suivoient les troupes, pour faire leurs fonctions. Depuis ce tems-là chaque Légion a eu dans sa tente une Chapelle, des Prêtres & des Diacres. Outre cela Constantin a ordonné que le jour du Dimanche, que les Juifs appelloient le premier d'aprés le Sabbat, & que les Paiens avoient consacré au Soleil, & que le jour de devant le Sabbat on s'abstint de plaider & de travailler, & on s'appliquât à la priére & au service de Dieu. Il honora de la sorte ces deux jours, parce que le Sauveur étoit mort en l'un, & ressuscité en l'autre. Il avoit un respect singulier pour la croix, tant en reconnoissance des victoires qu'il avoit remportées à sa faveur, que de ce qu'elle lui étoit apparuë dans l'air d'une maniére miraculeuse. Il abolit le supplice de la croix, qui étoit en usage parmi les Romains. Il la fit graver sur ses mon-

noies

noies & peindre avec son portrait. Il rapporta ses actions, ses discours, & principalement ses loix au culte de Dieu. Il défendit la fornication, qui avoit été permise jusques alors, comme il paroît par les loix qu'il fit sur ce sujet. Je serois trop long si je voulois les rapporter. Je me contenterai de celles qu'il a publiées en faveur de la Religion, parce qu'elles font une partie considérable de l'Histoire de l'Eglise.

L'an de N. S. 324.

Constantin.

CHAPITRE IX.

Loix faites en faveur des Ecclésiastiques, & de ceux qui gardoient la Continence.

Il y avoit une ancienne loi parmi les Romains, par laquelle il étoit ordonné que ceux qui aiant plus de vint-cinq ans vivoient encore dans le célibat, ne joüiroient pas des mêmes droits que ceux qui étoient mariez, & que sur tout ils ne pourroient rien recevoir par testament de ceux dont ils n'étoient point parens. La même loi privoit ceux qui n'avoient plus d'enfans de la moitié des biens qui leur avoient été léguez. Ceux qui avoient inventé cette loi, avoient prétendu repeupler par ce moien Rome & les Provinces, & reparer les pertes que l'Empire avoit faites dans les guerres qui avoient précédé. L'Empereur aiant considéré que cette loi rendoit la condition de ceux qui vivent pour l'amour de Dieu, ou dans la virginité, ou dans le célibat, moins avantageuse que celle des autres, crût que c'étoit une extravagance de s'imaginer que la multiplication du genre humain fût un effet de nos soins, au lieu de se persuader qu'il croît & diminuë selon l'ordre de la Providence. Il fit donc une nouvelle ordon-

L'an de N. S. Constantin.

ordonnance, par laquelle il ordonna que ceux qui vivoient dans le célibat, & qui n'avoient point d'enfans, jouïroient des mêmes droits que les autres. Il accorda même des privilèges à ceux qui vivoient dans la virginité & dans la continence, en leur permettant de faire testament avant le tems de la puberté contre l'usage reçu dans toute l'étenduë de l'Empire. Il jugea que ceux qui n'ont point d'autre emploi que l'étude de la sagesse, ni d'autre soin que de servir Dieu, ne pouvoient jamais faire un mauvais usage de leurs biens. Les anciens Romains avoient ordonné pour la même raison, que les Vestales pourroient faire testament dés l'âge de six ans. La loi qu'il fit en faveur des Ecclésiaques est une preuve illustre de la piété qu'il avoit pour l'Eglise. Il permit à toutes les parties qui auroient des différens, de les porter devant les Evêques, si elles ne vouloient pas plaider devant les juges séculiers, & ordonna que les sentences des Evêques prévaudroient à celles des autres Juges, de la même sorte que si elles avoient été prononcées par l'Empéreur, & qu'elles eussent été mises à exécution par les Gouverneurs des Provinces. Il ordonna de plus que les Canons des Conciles demeureroient fermes, & inébranlables. Puisque je suis venu si avant, je ne dois pas ômettre ce qu'il a ordonné en faveur de ceux qui sont affranchis dans l'Eglise. Comme il étoit tres-difficile, à cause de la rigueur des anciennes loix, d'obtenir la liberté entiére par laquelle on devient citoien Romain lors même que les maîtres étoient disposez à l'accorder, il fit trois loix par lesquelles il ordonna que ceux qui seroient affranchis dans l'Eglise en presence des Prêtres, l'aquéreroient. Ces trois loix sont encore aujourd'hui les premiéres parmi celles, où il est parlé des maniéres d'aquérir la liberté, & elles servent d'un monument à la piété de ce Prince.

CHA-

L'an de N. S. 324.

CHAPITRE X.

Constantin.

Des Confesseurs qui vivoient encore en ce tems-là.

Bien que ces privilèges dont je viens de parler relevassent merveilleusement l'éclat de la Religion Chrêtienne, la vertu de ceux qui en faisoient profession le relevoit encore davantage. L'Eglise étoit remplie d'un grand nombre de personnes de piété, & conservoit au milieu de la paix de généreux défenseurs qui avoient fait profession de sa foi durant la violence des persécutions. Elle avoit Osius Evêque de Cordouë, Amphion Evêque d'Epiphanie en Cilicie, Maxime qui avoit succédé à Macaire dans le gouvernement de l'Eglise de Jérusalem, & Paphnuce natif d'Egypte, dont on dit que Dieu s'étoit servi pour faire plusieurs miracles, pour guérir les maladies, & pour chasser les démons. Paphnuce & Maxime étoient du nombre de ceux que Maximin avoit condamnez à travailler aux métaux, aprés leur avoir fait créver un œil, & leur avoir fait couper le nerf de la jambe.

L'an de N. S. 324.

Constantin.

CHAPITRE XI.

Vertu admirable de Spyridion Evêque de Chypre.

SPyridion Evêque de Trimite en Chypre vivoit dans le même-tems. La grandeur de la réputation où il est encore aujourd'hui, est une preuve certaine de l'éminence de sa vertu. Les miracles que Dieu a opérez par son ministére, sont dans la mémoire, & dans la bouche de ceux du païs. Je rapporterai ici ceux qui sont venus à ma connoissance. Il n'étoit fils que d'un païsan. Il eut dans sa jeunesse une femme & des enfans, & n'en fut pas en moindre considération devant Dieu. On dit que des voleurs étant allez une nuit à sa bergerie pour voler ses moutons, ils furent liez par une main invisible. Spyridion étant arrivé à la pointe du jour, & les aiant trouvez en cét état, les délia, & les reprit d'avoir voulu voler les moutons au lieu de les demander. En les renvoiant, il leur donna un bélier, & leur dit : Il n'est pas juste que vous aiez pris tant de peine inutilement, ni que vous-vous en retourniez les mains vuides, aprés avoir veillé toute la nuit. Si cette histoire est admirable, celle que je vai raconter le paroîtra encore plus. Un particulier aiant confié un dépôt à Iréne sa fille, elle le cacha soûs la terre afin qu'il fût plus surement, & mourut bien-tôt aprés sans le déclarer à personne. Celui qui avoit confié le dépôt étant retourné pour le demander, Spyridion le chercha dans la maison, & ne l'aiant point trouvé alla au tombeau de sa fille, l'appela à haute voix, & lui demanda ce qu'elle avoit fait du dépôt. Quand elle

elle lui eut déclaré l'endroit où elle l'avoit caché, il retourna à sa maison, le trouva, & le rendit à celui à qui il appartenoit. Puisque je me suis engagé à parler de ce saint homme, j'ajoûterai encore quelque chose. Il avoit accoûtumé de distribuer une partie de ses fruits aux pauvres, & de prêter l'autre sans intérêt à ceux qui en avoient besoin. Quand quelqu'un en alloit emprunter, il lui montroit le cellier, & lui disoit, qu'il prît ce qu'il voudroit. Quand il le rapportoit, il lui disoit qu'il le remît où il l'avoit pris. Un homme étant allé un jour pour rendre ce qu'il avoit emprunté, Spyridion lui dit, qu'il le remît dans le cellier. Mais au lieu de le remettre, il l'emporta. Sa tromperie fut bien-tôt découverte. Car étant retourné une autrefois pour emprunter des grains, Spyridion lui dit, qu'il en allât prendre. Cét homme n'en aiant point trouvé dans le cellier, en avertit Spyridion. Alors ce saint homme lui dit: Je m'étonne que vous trouviez seul le cellier vuide. Faites un peu réfléxion sur vous-même, & songez, si vous n'avez point négligé de rendre ce que vous aviez emprunté; car sans cela vous n'auriez jamais manqué de trouver ce dont vous avez besoin. Aiez confiance en Dieu, & vous trouverez ce que vous cherchez. Cét homme aiant été surpris de la sorte, reconnut sa faute, & en demanda pardon. Spyridion s'aquittoit des fonctions Ecclésiastiques avec une gravité, & une vigilance qui donnoient de l'admiration. On dit que les Evêques de Chypre s'étant assemblez pour les affaires de l'Eglise, Triphyllius Evêque de Lédres homme tres-éloquent, & qui avoit étudié long-tems les loix Romaines à Béryte, fut choisi pour prêcher. En prêchant, & citant cette parole de l'Evangile: *Levez-vous, & emportez vôtre lit*, il usa d'une façon de parler qui lui sembloit plus élégante.

L'an de N. S. 324.

Constantin.

S. Jean. Chap. 5.

L'an de N. S. 324. Constantin.

Alors Spyridion ému d'indignation lui dit: Valez-vous mieux que celui qui a dit, emportez vôtre lit, & avez-vous honte de vous servir des termes, dont il s'est servi ? Il se leva à l'heure même en presence de tout le peuple, & réprima de la sorte la vanité que Triphyllius tiroit de son éloquence. Son âge, la gravité de ses mœurs, & la sévérité de sa vertu imprimoient du respect. Ce que je raconterai ici peut faire connoître de quelle maniére il recevoit les étrangers. Un homme étant allé le visiter durant le tems auquel il jeûnoit avec toute sa famille, & auquel aprés avoir mangé un jour, il passoit les autres, sans manger, il dit à sa fille, lavez les piés de cét étranger, & lui donnez de quoi manger. La fille lui ayant répondu qu'il n'y avoit ni pain, ni farine dans la maison ; parce qu'il auroit été inutile d'en garder au tems du jeûne ; il se mit en priéres, & aiant demandé pardon à Dieu, il commanda à sa fille de faire cuire du porc salé. Quand il fut cuit, il se mit à table, y fit mettre l'étranger avec lui, mangea de la viande, & invita l'étranger à en manger. Comme il s'en excusoit sur ce qu'il étoit Chrétien. C'est pour cela, lui dit Spyridion, que vous ne devez pas vous en excuser. Car l'Ecriture sainte enseigne que toutes choses sont pures pour ceux qui sont purs.

CHA-

L'an de N. S. 324.

CHAPITRE XII.

Con-stan-tin.

De la maniére de vivre des Moines, & de leurs Fondateurs.

CEux qui embrassérent en ce tems-là la vie Monastique firent grand honneur à l'Eglise, & confirmerent extrémement la vérité de sa doctrine par la pureté de leurs mœurs. La Philosophie dont ils font profession, est un des plus riches presens que le Ciel ait jamais fait à la terre. Ils négligent les démonstrations de Mathématique, & les argumens de Logique, parce qu'ils sont persuadez qu'ils dérobent beaucoup de tems, & qu'ils ne servent de rien pour bien vivre, & s'adonnent à la prudence naturelle qui retranche absolument le vice, ou au moins le diminuë. Ils ne mettent point au nombre des biens ce qui tient comme le milieu entre le vice, & la vertu, & ils croient que c'est étre méchant que de s'abstenir du mal, & de ne point faire de bien. Ils recherchent la vertu pour elle-même, & non pour les loüanges des hommes. Ils commbattent généreusement leurs passions, sans céder, ni aux néceffitez de la nature, ni aux infirmitez du corps. Etant soûtenus par la force toute puissante de leur Créateur, ils le regardent, & l'adorent jour & nuit, & lui adressent sans cesse leurs priéres. Faisant consister le culte qu'ils lui rendent dans la pureté de leur cœur, & dans la sainteté de leur vie : ils se mettent fort peu en peine des purifications extérieures. Ils ne croient point qu'il y ait de veritables tâches que celles qui viennent du péché, & ainsi ne se soucient point de laver celles du corps. Comme ils sont au dessus des accidens, & des dangers qui survien-

An de N. S. 324. Constantin.

viennent dans le cours de la vie : l'inconſtance qui régne avec tant de pouvoir dans le monde, & la néceſſité qui y exerce un empire tirannique, ne les font jamais changer de ſentiment. Ils ne ſe fâchent point des injures qu'on leur fait, & ne méditent point de s'en venger. Ils ne perdent point courage quand ils ſont attaquez par la maladie, ou preſſez par la diſette. Ils en font plûtôt gloire, & le ſouffrent avec patience. Ils s'accoûtument durant toute leur vie à ſe contenter de peu, & ils s'approchent par-là de l'indépendance de Dieu, autant qu'il eſt poſſible à l'infirmité humaine. Ils ne s'inquiétent point pour aquérir des biens, parce qu'ils ne regardent cette vie que comme un paſſage, & qu'ils ne font des proviſions qu'autant que la neceſſité les y oblige. Ils loüent la maniére de vivre la plus ſimple, & ne ſongent qu'à la félicité qui nous eſt promiſe. Ils ne reſpirent que la piété, & évitent dans leurs diſcours les impuretez, qu'ils ont bannies de leurs actions. Ils accoûtument leur corps à ſe contenter de peu, & ſurmontent l'intempérance par la tempérance, l'injuſtice par la juſtice, la vérité par le menſonge. Ils entretiennent la paix, & la bonne intelligence avec tous ceux qui approchent d'eux. Ils ont ſoin de leurs amis, & des étrangers, ils communiquent ce qu'ils ont à ceux qui n'ont rien. Ils conſolent ceux qui ſont dans l'affliction, & n'affligent point ceux qui ſont dans la joie. Comme ils ſont ſérieux en toutes choſes, & qu'ils rapportent toutes leurs actions au ſouverain bien, ils inſtruiſent par de ſages & judicieuſes remontrances, où il n'y a ni flaterie, ni aigreur, & où ceux qui les écoutent trouvent des remédes ſalutaires qui guériſſent les maladies de leurs ames. Ils s'entretiennent enſemble avec honneur, & avec reſpect ſans conteſtation, ſans raillerie, ſans colére, n'agiſſant que par la raiſon. Ils répriment tous les mou-

mouvemens qui y sont contraires, & commandent aux passions de l'esprit & du corps. Quelques-uns assurent que le Prophéte Elie, & Jean Bâtiste ont été les deux Auteurs de cette sublime Philosophie. Philon Pythagoricien dit, que les plus excellens hommes qu'il y eût parmi les Juifs s'assemblérent de son tems sur une colline proche du lac de Maréote, pour suivre ce genre de vie. Ils décrit leurs bâtimens & leurs exercices tels que sont aujourd'hui ceux des Moines. Il témoigne que dés qu'ils commencent à s'appliquer à l'étude de la sagesse, ils laissent leurs biens à leurs proches, qu'ils renoncent aux affaires & au mariage, & qu'ils se retirent dans des jardins hors des villes: Qu'ils ont des Monastéres, & des Chapelles où ils célébrent les saints Mystéres, & où ils chantent des Pseaumes, & des Hymnes, qu'ils ne mangent point avant que le Soleil soit couché, que quelques-uns ne mangent qu'une fois en trois jours, & d'autres plus rarement, qu'ils couchent certains jours sur la terre, qu'ils s'abstiennent de vin, & de tout ce qui a eu vie, qu'ils ne mangent que du pain, du sel, & de l'hyssope, & ne boivent que de l'eau, qu'il y a parmi eux de vieilles filles qui ont renoncé au mariage pour aquérir une plus haute perfection. Philon semble décrire par ce discours, des Juifs qui aiant embrassé la Religion Chrêtienne, retenoient encore quelques cérémonies de leur païs; car il ne paroît aucun vestige de ce genre de vie parmi les autres nations, ce qui me fait croire que depuis ce tems-là il a toûjours fleuri en Egypte. D'autres assurent qu'il ne procéde que des persécutions dont l'Eglise a été agitée de tems en tems, & que les Chrêtiens qui s'étoient retirez dans les solitudes, dans les forêts, & sur les montagnes, se sont accoûtumez à y demeurer.

L'an de N. S. 324.

Constantin.

L'an de N. S. 324.

Constantin.

CHAPITRE XIII.

Maniére de vivre de saint Antoine, & de saint Paul.

SOit que la gloire d'avoir inventé cette sublime Philosophie, soit duë aux Egyptiens, ou à d'autres ; il est certain qu'elle a été portée par le grand Antoine à une haute perfection. L'éclat avec lequel sa vertu brilloit au milieu de la solitude, porta Constantin à rechercher son amitié, & à lui offrir tout ce qu'il pourroit desirer. Il étoit d'un bourg d'Egypte nommé Coma, proche d'Héraclée. Aiant perdu ses pere & mere en bas âge, il laissa les terres qu'il avoit euës de leur succession à ceux du païs, & aiant vendu ses meubles, il en distribua le prix aux pauvres, dans la créance qu'un véritable Philosophe ne doit pas se contenter de se dépoüiller de son bien sans en faire un bon usage. Il contracta habitude particuliére avec tous ceux de son siécle qui étoient les plus éminens en sainteté, & s'efforça de les imiter. Sachant que l'exercice de la vertu est amére à ceux qui commencent, & qu'il devient doux à ceux qui y ont fait quelques progrés, il s'y appliqua de telle sorte qu'il se rendit de jour en jour plus sévére à soi-même, & qu'il renouvella incessamment son ardeur, & son zele. Il réprima les mouvemens de la volupté par les austéritez de la pénitence, & combattit les passions les plus spirituelles, & les plus subtiles par les maximes saintes de la sagesse de Dieu. Il ne mangeoit que du pain & du sel, & ne beuvoit que de l'eau ; il ne rompoit l'abstinence qu'aprés que le Soleil étoit couché. Il passoit souvent deux jours, & quel-

quelquefois davantage sans boire, & sans manger. Il prioit toute la nuit, & quand il dormoit, ce n'étoit que sur une natte, & fort peu de tems. Il couchoit le plus souvent à terre. Il ne se frottoit jamais d'huile, & ne se baignoit jamais, & disoit que c'étoit une délicatesse qui amolissoit le corps. On dit que jamais il ne le vit nud. Il n'étoit point savant, & n'estimoit point les siences, mais il loüoit le bon esprit, & le bon sens qui est plus ancien que les siences, & qui les a inventées. Il étoit extrémement doux, prudent, & généreux. Il avoit une conversation honnête & agréable, & ne fâchoit jamais personne, non pas même ceux qui aimoient les disputes, & les quéreles. Il usoit toûjours d'une si merveilleuse adresse, qu'il ne manquoit jamais d'appaiser les contestations dans leur naissance. Bien que Dieu lui eût accordé la connoissance de l'avenir en récompense de sa vertu, il ne tenoit pas que ce fût une vertu que de connoître l'avenir. Il ne conseilloit à personne de rechercher cette connoissance ; parce que ceux qui ne l'ont point n'en seront pas punis, & que ceux qui l'ont n'en seront pas récompensez, & que la véritable félicité ne consiste que dans le culte de Dieu, & dans l'accomplissement de sa volonté. Que si néanmoins, ajoûtoit-il, quelqu'un desire d'aquérir la connoissance de l'avenir, qu'il ait soin de purifier son ame : car plus elle sera dégagée des ténébres des péchez, plus elle aura de pénétration & de lumiére. Il n'étoit jamais oisif, & il exhortoit tout le monde à travailler continuellement, à s'examiner soi-même, à se rendre conte de ce qu'on avoit fait le jour & la nuit, & à dire ses fautes, afin d'en avoir de la confusion, & d'appréhender qu'elles ne vinssent à la connoissance des autres. Il avoit un zele plus ardent que nul autre pour la défense de ceux qui souffroient quelque injustice, & il alloit souvent

L'an de N. S. 324. Constantin.

L'an de N. S. 324. Constantin.

dans les villes à leur priére pour parler en leur faveur aux Gouverneurs & aux Magistrats. Il n'y en avoit pas un qui ne fût ravi de le voir, de l'écouter, & de lui accorder ce qu'il desiroit. Mais il aimoit mieux demeurer caché & inconnu, que de paroître & d'être estimé. Dés qu'il avoit fait les affaires pour lesquelles il étoit allé à la ville, il retournoit à sa solitude, & disoit qu'un Moine hors de sa cellule est comme un poisson hors de l'eau, & que comme un poisson perd la vie sur la terre, un Moine perd sa gravité & sa réputation dans le monde. Il affectoit d'être civil & modeste, & évitoit de paroître fier & méprisant. Voila ce que j'avois à dire d'Antoine pour tracer une image de son excellente Philosophie.

Il eut plusieurs disciples, dont les uns fleurirent en Egypte, & les autres en Lybie, en Palestine, en Syrie, en Arabie, & qui non contens d'imiter sa vertu, & de suivre sa maniére de vivre, l'enseignérent à plusieurs autres. Il étoit néanmoins difficile de les trouver, parce qu'ils prenoient autant de soin de se cacher, que les autres en prennent de se produire. Nous ne laisserons pas de parler des plus célébres, & sur tout de Paul, surnommé le simple. On dit qu'il demeuroit à la campagne, où il avoit une belle femme, & que l'aiant trouvée avec un autre homme, il lui dit en riant qu'il ne demeureroit jamais avec elle, & qu'à l'heure-même il alla trouver Antoine. On assure qu'il avoit une douceur, & une patience admirable, & qu'Antoine l'aiant éprouvé par tous les exercices de la vie Monastique ausquels il n'étoit point du tout accoûtumé, bien qu'il fût fort avancé en âge, il s'en aquitta de telle sorte qu'il fût jugé capable d'être abandonné à sa propre conduite, comme un parfait solitaire qui n'avoit plus besoin de Directeur. Dieu confirma ce témoignage par les dons qu'il lui

lui départit, par la grace de faire des miracles, par lesquels il le rendit plus célébre qu'Antoine même, & par la force de chasser les démons.

L'an de N. S. 324.

Constantin.

CHAPITRE XIV.

Vie admirable d'Ammon, & d'Eutychien.

Ammon Egyptien s'adonna dans le même-tems aux exercices de la vie Monastique. On dit qu'il se maria à la priére de ses parens, mais qu'aprés la célébration du mariage, au lieu de coucher avec sa femme, il lui representa les avantages que la sainte Ecriture attribuë à la virginité, & tâcha de lui faire trouver bon qu'ils se séparassent. Elle consentit de garder sa virginité, mais elle eut peine à être privée de sa présence. Il demeura donc avec elle dix-huit ans dormant toûjours à part, & observant exactement les régles de la vie Monastique. Sa femme aiant imité sa vertu durant tout ce tems, elle crût ne devoir plus retenir davantage dans l'obscurité tant de talens éclatans, & lui proposa de se séparer de demeure. Il loüa Dieu de cette resolution qu'elle avoit prise, & se retira dans une solitude proche du lac de Marécte, du côté de Midi aux environs de la montagne de Nitrie, & y vécut vingt-deux ans dans les exercices continuels de la sainte Philosophie. Il alloit visiter sa femme deux fois chaque année. Il fonda plusieurs Monastéres en ces païs-là, & instruisit plusieurs disciples qui devinrent depuis fort célébres, & que nous ferons paroître dans la suite de cet ouvrage. Les Moines d'Egypte ont écrit un grand nombre de ses miracles, selon la loüable coûtume qu'ils ont de célébrer les grands hommes de leur profession.

L'an de N. S. 324. Je ne marquerai ici qu'une partie de ceux qui sont venus à ma connoissance. Faisant un jour voiage avec un de ses disciples nommé Théodore, ils se trouvérent obligez de passer un fossé que ceux du païs appelent le Lyque. Ammon commanda à Théodore de se mettre à l'écart, de peur qu'ils ne se vissent nuds. Mais aiant peur de se voir nud soi-même, il fut miraculeusement transporté sur l'autre bord du fossé, sans que ses habits fussent moüillez. Théodore étant passé ensuite, & aiant remarqué que les habits, & les piés d'Ammon étoient secs, il le supplia de lui dire d'où cela procédoit. Ammon s'excusa long-tems de le déclarer, mais enfin étant préssé par Théodore, il lui fit promettre de ne le rapporter à personne durant sa vie, & lui avoüa comment cela étoit arrivé. Je raconterai encore ici un autre miracle semblable. Des personnes injustes lui aiant amené leur fils qui avoit été mordu par un chien enragé, & l'aiant supplié de le guérir, il leur répondit, vôtre fils n'a pas besoin de mon ministére. Si vous voulez qu'il soit guéri, rendez le bœuf à ceux à qui vous l'avez pris. Cette parole fut accomplie, & le bœuf aiant été rendu, l'enfant fut guéri. On dit que quand Ammon mourut, Antoine vit son ame que les Anges portoient au Ciel en chantant des Hymnes. Comme il regardoit ce spectacle avec autant d'attention que d'étonnement, & que ceux qui étoient avec lui en étoient surpris, il leur dit ce qu'il avoit vû. La nouvelle de la mort d'Ammon aiant depuis été apportée, la vérité de la vision d'Antoine fut reconnuë. Tout le monde jugea qu'ils étoient tous deux fort heureux : l'un d'avoir été retiré de cette vie aprés y avoir exercé toute sorte de vertus, & l'autre d'avoir vû miraculeusement ce qui se passoit en un lieu éloi-

Constantin.

éloigné de plusieurs journées. Ceux qui ont familiérement conversé avec Ammon & avec Antoine, rapportent d'eux ce que je viens de dire. J'ai appris qu'Eutychien faisoit profession du même genre de vie, soûs le même régne, en Bithynie, aux environs du mont Olympe. Il étoit de la secte des Novatiens, avoit reçu de Dieu le don de faire des miracles, & de guérir des maladies, & étoit connu & aimé de Constantin. Un des Gardes de l'Empéreur aiant été mis en prison aux environs du Mont Olympe soûs quelques soupçons qu'il avoit conjuré contre son maître, Eutychien fut prié de s'interposer en sa faveur, & de le soulager cependant du poids de ses chaînes, de peur qu'il n'en fût accablé. On dit qu'Eutychien envoia prier les Gardes d'avoir la bonté de lui ôter les fers; mais que n'en aiant rien voulu faire, Eutychien alla à la prison, qu'à sa presence les portes s'ouvrirent, & les chaînes tombérent d'elles-mêmes. Il alla ensuite trouver l'Empéreur à Constantinople, & obtint sans peine la grace qu'il lui demandoit, ce Prince l'estimant trop pour lui refuser aucune chose. Voila ce que j'avois à dire en peu de paroles de ceux qui se sont rendus les plus célébres dans la profession de la vie Monastique. Ceux qui desireront s'en instruire plus particuliérement, pourront lire les vies de plusieurs qui ont été données au public.

L'an de N. S. 324.

Constantin.

L'an de N. S. 325.

Constantin.

CHAPITRE XV.

Origine de l'erreur d'Arius : Son progrés. Contestations entre les Evêques.

BIen que l'état de l'Eglise fût alors fort heureux, soit que l'on considére l'éclat quelle tiroit de la vertu des Solitaires dont je viens de tracer l'image, ou de la paix dont la piété de Constantin la faisoit joüir, elle ne laissa pas d'être inquiétée par certaines questions, dont on n'avoit jamais entendu parler, & que quelques-uns agitérent soûs prétexte de parvenir à une plus haute piété, & d'aquérir une plus parfaite connoissance de Dieu. Ce fut Arius Prêtre de la ville d'Aléxandrie en Egypte qui les proposa le premier. Il sembla d'abord défendre la saine doctrine, mais depuis il favorisa les nouveautez de Méléce. L'aiant en-suite abandonné, il fut ordonné Diacre par Pierre Evêque d'Aléxandrie. Il fut aprés chassé de l'Eglise par lui-même, parce qu'il ne pouvoit souffrir que cét Evêque eût excommunié les partisans de Méléce, & qu'il ne reçût point leur bâtême. Lorsque Pierre eut souffert le martyre, il demanda pardon à Achillas, fut rétabli dans les fonctions de son Ordre, & depuis élevé à celui de Prêtre. Il fut fort considéré par Aléxandre successeur d'Achillas. Comme il s'adonnoit à l'art de raisonner, il s'engagea en des discours fort impertinens, & osa publier dans l'Eglise ce que personne n'avoit jamais avancé, que le Fils de Dieu a été fait de ce qui n'étoit point auparavant, qu'il y a eu un tems auquel il n'étoit point, qu'étant libre il étoit capable de se porter au vice, ou à la vertu, qu'il étoit

étoit créé & fait, & plusieurs autres choses qu'on est obligé de dire quand on veut soûtenir de semblables propositions. Quelques-uns de ceux qui avoient entendu parler de ces nouveautez, blâmoient Aléxandre de ce qu'il souffroit qu'on les avançât. Mais cét Evêque jugeant qu'il étoit à propos de laisser la liberté aux deux partis de disputer sur une matiére obscure, de peur que s'il la leur ôtoit on ne crût qu'il auroit appaisé leur contestation par autorité & par force, plûtôt que par persuasion, & par raison, il s'assit au milieu de son Clergé, & permit à chacun de dire ce qu'il voudroit. Il arriva dans cette dispute ce qui arrive d'ordinaire dans les autres, qui est que les deux partis tâchérent de vaincre. Arius défendit opiniâtrément ses sentimens, & ceux du parti contraire soûtinrent que le Fils de Dieu est de même substance que son Pere, & éternel comme lui. S'étant assemblez une seconde fois, ils disputérent encore sans se pouvoir accorder. Aléxandre inclinoit tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre: mais enfin il se déclara pour ceux qui soûtenoient que le Fils de Dieu est consubstanciel, & coéternel à son Pere, & commanda à Arius de tenir le même sentiment; & parce qu'il refusa de le faire, il le chassa de l'Eglise, avec les Prêtres, & les Diacres qui croioient que sa doctrine étoit Orthodoxe. Les Prêtres étoient Aitalas, Achillas, Carpon, Sarmate, & Arius; & les Diacres Euzoius, Macaire, Jules, Menas, & Helladius. Plusieurs personnes du peuple suivirent leur parti, soit qu'ils fussent persuadez qu'ils défendoient la vérité, ou qu'ils eussent compassion de leur disgrace, & qu'ils crussent qu'ils avoient été injustement chassez de l'Eglise. Les partisans d'Arius tâchérent de prévenir les Evêques des autres villes, & pour cét effet leur envoiérent leur profession de foi, & les priérent au cas

L'an de N. S. 325.

Constantin

L'an de N. S. 325. Constantin.

cas qu'ils la trouvassent Orthodoxe, qu'ils écrivissent à Aléxandre qu'il cessât de les persécuter, & s'ils jugeoient qu'il y eût quelque chose à redire, qu'ils leur fissent la grace de le leur apprendre. Cette députation ne leur fut pas inutile; car le bruit de ces contestations s'étant répandu par tout, elles commencérent à partager les Pasteurs. Les uns écrivirent à Aléxandre qu'il n'admît point Arius, ni ses partisans à sa communion qu'ils n'eussent rétracté leur doctrine, & les autres le priérent de ne les en point retrancher. Aléxandre voiant qu'Arius étoit appuié par plusieurs personnes considérables par leur éloquence, & par la réputation de leur piété, & entr'autres par Eusébe Evêque de Nicomédie, homme savant & fort estimé à la Cour, écrivit aux Evêques qu'ils ne les reçussent point dans leur communion. Cette lettre aigrit extrémement les esprits, & augmenta la chaleur de la dispute. Car aprés qu'Eusébe, & ses partisans eurent plusieurs fois conjuré Aléxandre de ne point rompre l'unité sans avoir pû le fléchir, ils commencérent à se plaindre de sa dureté, & à soûtenir avec plus d'animosité les sentimens d'Arius. S'étant donc assemblez à Bithynie, ils écrivirent à tous les Evêques de communiquer avec les partisans d'Arius, comme avec les autres Orthodoxes, & d'exhorter Aléxandre à y communiquer aussi. Aléxandre n'aiant point déféré à leur priére, Arius envoia à Paulin Evêque de Tyr, à Eusébe surnommé Pamphile Evêque de Césarée, à Patrophile Evêque de Scythopole pour leur demander qu'il lui fût permis, & aux autres Prêtres de son parti de faire leurs fonctions, & d'assembler le peuple, selon la coûtume qui s'observe encore aujourd'hui à Aléxandrie, que les Prêtres aient soûs l'Evêque, des Eglises où ils assemblent les Fidéles. Ces trois Evêques s'é-

tant assemblez avec les autres de Palestine, accordérent à Arius sa demande, lui permirent d'assembler le peuple, comme il avoit accoûtumé, à condition de demeurer cependant soûmis à Alexandre, & de le supplier de l'admettre à sa communion.

L'an de N. S. 325. Constantin.

CHAPITRE XVI.

L'Empéreur Constantin exhorte les Evêques à s'accorder touchant la question de la consubstancialité du Fils de Dieu, & touchant la célébration de la fête de Pâque.

APrés que plusieurs Conciles eurent été tenus en Egypte sans que les contestations eussent été appaisées, le bruit qu'elles faisoient se répandit jusques dans le Palais de l'Empéreur Constantin, qui fut tres-fâché de voir qu'elles troublassent la Religion, au tems qu'elle commençoit à s'accroître, & qu'elles détournassent plusieurs personnes de faire profession de la foi. Il en rejetta la faute sur Arius, & sur Aléxandre, & les reprit d'avoir agité une question inutile, qui ne leur devoit jamais étre entrée dans l'esprit, ou qui si elle y étoit entrée, devoit avoir été ensevelie soûs le silence. Que quand ils auroient eu de différens sentimens, ils n'auroient pas dû pour cela se séparer: qu'il faut tenir la même foi touchant la Providence divine; mais que quand on ne s'accorde pas touchant des questions subtiles & difficiles, il les faut tenir secrétes. Ainsi il leur ordonna de renoncer à leurs disputes, & de s'unir dans le même sentiment: & ajoûta, que leur contestation l'avoit si fort touché, qu'elle l'avoit empêché de faire un voiage en Orient. Voila ce qu'il

L'an de N. S 325. qu'il manda à Arius, & à Aléxandre, tant pour blâmer leur opiniâtreté, que pour les exhorter à la paix.

Constantin. Il eut encore un sensible déplaisir de ce que quelques-uns célébroient en Orient la fête de Pâque autrement que les autres ; car bien qu'ils ne rompissent pas l'union de l'Eglise, ils suivoient la coûtume des Juifs, & ternissoient, par cette différence, l'éclat de cette grande solennité. Il souhaitoit avec passion de terminer ces différens, & il choisit pour cét effet Osius Evêque de Cordouë, qui s'étoit rendu fort célébre par la générosité avec laquelle il avoit fait profession de la foi durant les persécutions, & l'envoia pour tâcher de réünir à l'Eglise, tant ceux qui tenoient en Egypte une doctrine contraire à la foi, que ceux qui célébroient en Orient la fête de Pâque à la façon des Juifs.

CHAPITRE XVII.

Concile de Nicée.

Osius aiant trouvé les contestations trop aigries pour les pouvoir appaiser, & étant revenu sans rien faire, l'Empéreur convoqua à Nicée ville de Bithynie, les Evêques de toutes les Eglises. Les Pasteurs de trois Eglises fondées par les Apôtres, se trouvérent à ce Concile, savoir Macaire Evêque de Jérusalem, Eustate Evêque d'Antioche ville assise sur le fleuve Oronte, & Aléxandre Evêque d'Aléxandrie. Jules Evêque de Rome ne pût s'y trouver à cause de son grand âge ; mais Viton & Vincent Prêtres de son Eglise, s'y trouvérent en sa place. Il s'y fit un merveilleux concours des Prélats de toutes les Provin-

Provinces, dont les uns étoient recommandables par leur sience, les autres par leur éloquence, les autres par leur piété, & quelques-uns par toutes ces qualitez jointes ensemble. Il y avoit environ trois cens vints Evêques, & quantité de Prêtres & de Diacres qui les accompagnoient. Il y avoit aussi des hommes exercez dans l'art de disputer, qui étoient prêts à les aider, & à disposer les matiéres. Plusieurs Evêques regardant le Concile, comme ils auroient regardé un Tribunal, qui auroit été établi pour décider leurs affaires particuliéres, entreprirent d'y faire reformer ce qui leur déplaisoit, & presentérent à l'Empéreur des mémoires qui contenoient le sujet de leurs plaintes. Comme l'Empéreur étoit importuné presque tous les jours d'accusations de cette sorte, il les remit toutes à un certain jour. Quand ce jour-là fut arrivé, il dit : Toutes ces plaintes seront jugées au jour du jugement par le Juge commun de tous les hommes. Il ne m'appartient pas d'en connoître à moi qui ne suis qu'un homme, puisque les accusez & les accusateurs
» sont des Evêques, qui ne doivent rien faire qui
» les soûmette à être jugez par d'autres. Imitons
» la miséricorde de Dieu en nous pardonnant les
» uns aux autres, & en renonçant à toutes ces
» accusations ; accordons-nous pour examiner
» les questions de foi pour lesquelles nous-nous
» sommes assemblez. Aprés avoir parlé de la sorte, il commanda de jetter tous les mémoires dans le feu, & marqua le jour auquel on commenceroit à agiter les questions pour lesquelles on étoit assemblé. Avant que ce jour-là fût arrivé, les Evêques s'assemblérent en particulier, envoiérent quérir Arius, & chacun proposa son opinion. Aprés de longues contestations, les uns furent d'avis qu'on n'introduisît aucune nouveauté contraire à la foi, & ceux-là étoient les plus simples, qui étoient

L'an de N. S. 325.

Constantin.

L'an de N. S. 325. Constantin.

étoient accoûtumez à croire les véritez de la Religion sans les examiner avec trop de curiosité. Les autres soûtenoient au contraire, qu'il ne faloit pas suivre les sentimens des anciens sans les avoir examinez. Il y eut un grand nombre d'Evêques, & d'autres Ecclesiastiques de leur suite qui aquirent de la réputation par ces disputes, & qui se firent connoître de l'Empéreur & de la Cour. Athanase Diacre de l'Eglise d'Aléxandrie, qui avoit suivi son Evêque, eut dés-lors la principale part dans cette importante affaire.

CHAPITRE XVIII.

Deux Philosophes convertis à la foi par des personnes simples.

IL y eut des Philosophes qui se mêlérent de cette dispute, les uns par la curiosité d'apprendre la matiére dont il s'agissoit, & les autres par le dépit de ce que leur Religion commençoit à perdre son crédit, & par le desir de diviser les Chrêtiens, & de mettre parmi eux la mauvaise intelligence. On dit que comme un d'entr'eux tiroit avantage de son éloquence pour insulter à la simplicité des Prêtres, un homme simple, mais qui avoit eu le courage de faire profession publique de la foi durant la persécution, ne pouvant souffrir son insolence, entreprit de conférer avec lui bien qu'il ne fût rien de l'art de raisonner & de discourir. Les moins sérieux qui connoissoient le vieillart, se moquérent de la témérité de son entreprise, & les plus graves appréhendérent qu'il ne se rendît ridicule. Néanmoins l'autorité qu'il s'étoit aquise ne leur permettant pas de lui imposer silence, il parla de cette sorte: ,, Philosophe, je

,, vous

,, vous conjure au nom de Jésus-Christ de m'é- *L'an de N. S. 325.*
,, couter. Il n'y a qu'un Dieu qui a créé le ciel &
,, la terre, & toutes les choses visibles, qui a tout
,, fait par la force de son Verbe, & tout affermi
,, par la sainteté de son esprit. Ce Verbe que *Constantin.*
,, nous appelons le Fils de Dieu, aiant eu pitié
,, de l'égarement des hommes, & de l'ignorance
,, où ils vivoient comme des bêtes, a bien voulu
,, naître d'une femme, vivre parmi les hommes,
& mourir pour leur salut. Il viendra un jour pour juger ce que chacun aura fait durant cette vie. Nous croions simplement toutes ces choses. N'entreprenez point inutilement de combattre des véritez qui ne peuvent être comprises que par la foi, & ne cherchez point des raisonnemens pour prouver qu'elles ont pû, ou qu'el-
,, les n'ont pû être accomplies. Répondez-
,, moi seulement si vous croiez. Le Philosophe
,, surpris de ce discours, répondit qu'il croioit, remercia le vieillart de l'avoir vaincu, conseilla à ceux dont il avoit tenu les sentimens, de suivre son exemple, leur protestant qu'il avoit été excité par une inspiration divine à faire profession de la Religion Chrétienne. On dit qu'Aléxandre Evêque de Constantinople fit un semblable miracle. Lorsque Constantin retourna dans cette ville, quelques Philosophes se plaignirent à lui du changement qu'il avoit apporté dans la Religion, & de la nouveauté du culte qu'il avoit introduit contre les loix de tous ses prédécesseurs, & demandérent à conférer avec Aléxandre, touchant la Religion. Bien que cét Evêque ne fût point accoûtumé à disputer, il accepta le défi par déférence à la volonté de l'Empereur ; & lorsque tous les Philosophes furent assemblez, il leur dit qu'ils en choisissent un d'entr'eux pour porter la parole. Quand ils en eurent choisi un, Aléxandre lui dit : Je vous commande au

nom

L'an de N. S. 325. Constantin.

nom de Jésus-Christ de vous taire, & à l'heure même il se tut. Je laisse à juger à tout le monde, si ce ne fut pas un aussi grand miracle de lier ainsi la langue d'un Philosophe, que de fendre une pierre par la force de la parole, comme j'apprens que fit autrefois un nommé Julien natif de Caldée.

CHAPITRE XIX.

Discours de Constantin aux Evêques.

LEs Evêques s'assembloient continuellement, & aiant Arius au milieu d'eux, examinoient avec soin les propositions qu'il avoit avancées. Lorsque le jour auquel ils devoient prononcer la décision fut arrivé, ils se trouvérent dans une grande sale du Palais; parce que l'Empéreur desiroit d'y étre present. Il passa au milieu d'eux, & s'étant mis sur une chaise qui lui avoit-été préparée, il leur commanda de s'asseoir sur les bans qui étoient rangez des deux côtez le long des murailles. Alors Eusébe surnommé Pamphile se léva, & prononça un discours en l'honneur de Constantin. Dés qu'il eut achevé, ce Prince prenant la parole dit: ,, Je remercie Dieu de toutes choses; mais principalement de ce qu'il ,, m'a fait la grace d'assembler dans le même lieu ,, tant de saints Evêques. Il ne me reste plus ,, qu'à souhaiter de vous voir réünis dans le même ,, sentiment, ne trouvant rien de si fâcheux ,, que les différens qui divisent l'Eglise. Je n'ai ,, jamais eu de douleur si sensible, que d'apprendre ,, que vous ayiez entre vous des contestations ,, que vous ne devriez point avoir, étant, comme ,, vous étes, les ministres de Dieu, & les dispen-

,, sa-

„ fateurs de la paix. L'honneur que j'ai d'être af- „ fis fur le trône,& de fervir le même Maître que „ vous, me fait fouhaiter une grace qu'il ne vous „ fera pas moins glorieux de me faire, qu'à moi „ de la recevoir, qui eft que vous examiniez vos „ différens, & que vous les terminiez, afin que „ nous érigions tous enfemble le trophée de la „ paix contre la jaloufie du démon, qui de rage „ de ce que nous avons abbatu la puiffance des „ ufurpateurs & des tirans, nous a fufcité ces dif- „ putes & ces quérelles. L'Empéreur prononça „ ce difcours en Latin,& le fit expliquer en Grec.

L'an de N.S. 325.

Conftantin.

CHAPITRE XX.

Les Evêques conviennent d'une même doctrine. Les partisans d'Arius sont condamnez au bannissement.

LEs Evêques commencérent enfuite à examiner la doctrine. L'Empéreur les écoutoit avec patience, approuvant ceux qui tenoient le bon fentiment, tâchant d'appaifer les opiniâtres, & parlant à tous avec beaucoup de civilité, autant qu'il les pouvoit entendre, ne fachant que médiocrement la langue Gréque. Enfin ils s'accordérent, & convintent que le Fils de Dieu eft de même fubftance que fon Pére. On dit qu'il n'y en eut que dix-fept qui approuvérent d'abord la doctrine d'Arius, mais que la plûpart de ceux-là revinrent à l'avis des autres. L'Empéreur attribuant à un ordre particulier de Dieu la conformité de leurs fentimens, déclara que ceux qui defobéïroient à ce qui avoit été décidé par le Concile, feroient condamnez au banniffement, comme des perfonnes qui s'oppoferoient au jugement

L'an de N. S. 325. ment de Dieu même. J'avois crû d'abord devoir transcrire le Symbole qui fut composé dans cette sainte assemblée, afin de laisser à la postérité un monument public de la vérité ; mais des personnes de vertu, avec qui je suis lié par une étroite amitié, m'aiant conseillé de passer soûs silence des choses qui ne doivent être connuës que des Prêtres, & des fidéles, j'ai déféré à leur sentiment. Car il y a apparence que mon ouvrage tombera entre les mains de quelques personnes qui n'ont point connoissance de nos mystéres.

Constantin.

CHAPITRE XXI.

Arius est condamné, & ses livres sont brûlez.

BIen que je ne veüille rien découvrir de ce qui doit demeurer secret, je ne puis néanmoins me dispenser de dire que les Evêques définirent que le Fils de Dieu est de même substance que son Pere, & qu'ils retranchérent de l'Eglise ceux qui assurent qu'il y a eu un têms auquel il n'étoit point, qu'il n'étoit point avant qu'il eût été fait, qu'il a été fait de ce qui n'étoit point auparavant, qu'il a une autre nature, & une autre substance que son Pere, & qu'il est sujet au changement. Cette profession de foi fut approuvée par Eusébe Evêque de Nicomédie, par Théognis Evêque de Nicée, par Maris Evêque de Calcédoine, par Patrophile Evêque de Scythopole, par Second Evêque de Ptolemaïde en Lybie. Eusébe surnommé Phamphile sembla douter durant quelque-tems s'il l'approuveroit ; mais enfin aprés l'avoir examinée, il l'approuva. Arius, & ses partisans furent excommuniez par le Concile, & il lui fut défendu d'entrer dans Aléxandrie. Le Livre

livre qu'il avoit composé sur le même sujet, & qui avoit pour titre Thalie, fut condamné, ainsi que les expressions dont il s'étoit servi pour expliquer son opinion. Je n'ai point lû ce livre-là. Mais j'ai ouï dire que le stile est un stile lâche, & étendu & semblable à celui des Odes de Sotade. Il est bon de savoir qu'encore qu'Eusébe Evêque de Nicomédie, & Théognis Evêque de Nicée eussent consenti à l'exposition de la foi qui avoit été faite dans le Concile, ils ne signérent point la déposition d'Arius. L'Empéreur Constantin l'envoia en exil, & fit publier un Edit par lequel il étoit déclaré impie, & ordonné que ses livres seroient brûlez, afin qu'il ne restât plus aucun vestige de sa doctrine, soûs peine du dernier supplice contre ceux qui au lieu de brûler ces livres les auroient gardez. Il écrivit plusieurs lettres contre Arius & ses sectateurs. Il en écrivit deux entr'autres aux habitans de Nicomédie, & de Nicée, pour les exhorter à tenir la foi qui avoit été proposée dans le Concile, & à élire des Evêques en la place d'Eusébe & de Théognis qu'il avoit condamnez au bannissement. Il ménaça par les mêmes lettres de châtier ceux qui suivroient leurs erreurs, & témoigna quelque ressentiment contre Eusébe pour avoir autrefois favorisé le parti du tiran, & avoir tramé des intrigues contre lui. Eusébe & Théognis aiant été chassez de la sorte de leurs Eglises, Amphion, & Chreste furent élus en leur place. Aprés que le Concile eut décidé les différens touchant la doctrine, il ordonna que la fête de Pâque seroit célébrée le même jour par toute l'Eglise.

L'an de N. S. 325. Constantin.

L'an de N. S. 325.

CHAPITRE XXII.

Con-stan-tin.

Acése Evêque des Novatiens est invité d'assister au Concile.

ON dit que comme l'Empéreur souhaittoit avec passion de réünir tous les Chrêtiens, il invita Acése Evêque des Novatiens d'assister au Concile, & que lui aiant montré ce qui avoit été ordonné pour la décision de la doctrine, & pour la célébration de la fête de Pâque, il lui demanda s'il y consentoit: qu'Acése lui aiant répondu qu'il n'y avoit rien de nouveau dans cette définition, qu'il avoit toûjours tenu cette doctrine, & toûjours célébré la fête de Pâque de cette sorte, l'Empéreur lui dit, pourquoi vous séparez-vous donc de la communion de ceux dont vous tenez la doctrine? Acése aiant rapporté le différend qui s'étoit ému entre Novat & Corneille soûs le régne de Déce, & aiant déclaré qu'il tenoit, que ceux qui avoient commis depuis leur bâtéme quelqu'un des péchez que l'Ecriture appele, péchez à la mort, étoient indignes de la communion de l'Eglise, & que la remission de ces péchez-là dependoit de la volonté de Dieu, & non de celle des Prêtres. Constantin lui dit, prenez une échelle, Acése, & montez seul au Ciel: ce que je me persuade qu'il lui dit, non pour le loüer, mais pour le blâmer de ce qu'étant homme, il se tenoit exemt de péché.

CHA-

L'an de N. S. 325. Constantin.

CHAPITRE XXIII.

Paphnuce empêche que le Concile ne fasse un Canon, pour obliger les Ecclésiastiques à la continence.

LE Concile desirant reformer les mœurs des Ecclésiastiques, fit plusieurs loix que l'on appele Canons. Quelques Prélats aiant proposé *qu'il ne* fût plus permis à l'avenir aux Evêques, aux Prêtres, aux Diacres, & aux Soûdiacres de demeurer avec les femmes qu'ils avoient épousées avant leur ordination, un Confesseur nommé Paphnuce se leva, & s'y opposa, en disant que le mariage est un état honorable, & un état de chasteté, que la loi qui étoit proposée seroit difficile à observer, & serviroit d'occasion d'incontinence, tant aux Ecclésiastiques qu'à leurs femmes; que l'ancienne tradition de l'Eglise étoit que ceux qui avoient été promus aux Ordres dans le Célibat ne pussent plus se marier; mais que ceux qui s'étoient mariez avant que d'être promûs ne fussent point séparez de leurs femmes. Voila l'avis que Paphnuce proposa bien qu'il ne fût point marié. Le Concile le suivit, & au lieu de faire un Canon sur ce sujet, laissa à la liberté des Ecclésiastiques d'en user comme il leur plairoit. Il fit plusieurs autres Canons pour le Gouvernement de l'Eglise. Chacun les peut lire, parce qu'ils sont entre les mains de tout le monde.

L'an de N. S. 325.

Constantin.

CHAPITRE XXIV.

Des Ordinations faites par Méléce.

LE Concile aiant examiné la conduite que Méléce avoit tenuë en Egypte, ordonna qu'il demeureroit dans la ville de Lyce avec la qualité d'Evêque sans faire aucune Ordination. A l'égard de ceux qui avoient reçu de lui les Ordres, il leur permit de demeurer dans la communion de l'Eglise, & dans l'exercice de leur ministére, à la charge néanmoins qu'ils n'auroient rang qu'aprés les autres Ecclésiastiques, & qu'ils pourroient pourtant leur succéder aprés leur mort, s'ils en étoient jugez dignes par le peuple, & que l'Evêque d'Aléxandrie y consentît, que pour eux ils n'auroient aucun suffrage dans les élections. Voila ce que le Concile trouva à propos de prononcer pour châtier la témérité avec laquelle Méléce avoit usurpé le droit d'imposer les mains au préjudice de Pierre Evêque d'Aléxandrie, qui remporta depuis la couronne du martyre, dans le tems qu'il fut obligé de se retirer pour éviter la fureur de la persécution.

CHAPITRE XXV.

Honneurs rendus aux Evêques par l'Empéreur.

LOrsque le Concile fut terminé, on fit dans la vintiéme année du régne de Constantin, les réjoüissances publiques qui se renouvellent tous les dix ans, en contant du commencement de

de chaque régne, il fit un festin, & des presens aux Evêques, & lorsqu'ils furent prêts à partir pour retourner à leurs Eglises, il les exhorta à tenir tous la même doctrine, sans avoir plus ensemble aucune contestation. En les renvoiant, il les supplia de prier Dieu pour lui, pour sa famille, & pour l'Empire. Il écrivit à toutes les Eglises pour les informer de ce qui avoit été fait dans le Concile, & en particulier à celle d'Aléxandrie, pour l'exhorter à recevoir la définition qui avoit été resoluë aprés un sérieux examen, & une meure délibération, par un grand nombre d'Evêques remplis de l'esprit de Dieu.

L'an de N. S. 325.

Constantin.



HISTOIRE DE L'EGLISE,

Ecrite par Sozoméne.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Invention de la Croix, & des Clous du Sauveur.

L'an de N. S. 326.

Constantin.

LE Concile de Nicée aiant été terminé de la sorte que je viens de dire, les Evêques partirent pour retourner en leurs Eglises. Constantin fut ravi de joye de les voir réünis dans le même sentiment, & pour en témoigner à Dieu sa reconnoissance, il fit bâtir une Eglise à Jérusalem à l'endroit nommé le Calvaire. Heléne sa mere alla à la même ville au même tems, à dessein d'y faire ses priéres, & d'y visiter les saints lieux. Le zele dont elle brûloit pour la Religion lui faisoit souhaiter sur toutes choses de trouver la Croix adorable du Sauveur. Mais il n'étoit pas aisé de la trouver, non plus que son tombeau, parce que les Paiens pour étoufer la Religion Chrêtienne dans sa naissance, avoient rempli de terre le lieu de la Résurrection,

&

& du Calvaire, l'avoient fermé d'une muraille, & y avoient élevé un Temple en l'honneur de Venus. Ils se persuadérent que quand les Chrêtiens voudroient aller au lieu dont je parle, on croiroit qu'ils y adoreroient Venus, & que le tems effaçant la mémoire du premier objet de leur culte, ne laisseroit que l'erreur du second, sans que nous eussions aucun moien de désabuser les peuples. La tromperie fut néanmoins découverte, & ce lieu que les ennemis de l'Eglise cachoient avec tant de soin, fut montré par un Juif qui avoit gardé des mémoires de ses peres, où il en étoit parlé, ou plûtôt il fut révélé durant le sommeil, ou autrement à des personnes de piété. Car quand il plaît à Dieu de rendre quelque chose manifeste, il n'a pas besoin du ministére des hommes. Aprés que l'on eut foüillé par le commandement de l'Empereur, on trouva d'un côté le tombeau, d'où le Sauveur étoit ressuscité, & de l'autre, trois Croix, & un écriteau sur lequel ces paroles étoient écrites en Hebreu, en Grec, & en Latin, *Jésus de Nazareth Roi des Juifs*. Cet écriteau avoit été fait, & mis au dessus de la tête du Sauveur par le commandement de Pilate, comme il est rapporté dans l'Evangile. Aprés tout cela, il étoit tres-difficile de reconnoître la vraie Croix, parce que l'écriteau en étoit arraché, & qu'elles avoient été jettées confusément par les soldats lorsqu'ils en avoient détaché les corps. L'histoire fait foi qu'ils trouvérent le Sauveur mort sur la Croix, & que l'en aiant ôté, ils le donnérent pour l'ensevelir. Quant aux deux voleurs, ils leur cassérent les cuisses pour avancer leur mort, & jettérent leurs croix au hazard. Car comme il étoit tard, & qu'ils se hâtoient de se retirer, il n'y a point d'apparence qu'ils aient pris la peine de les ranger dans l'ordre, où elles avoient été placées pour l'exécution. Il faloit donc que la Divine puissance fît pa-

L'an de N. S. 326.

Constantin.

L'an de N. S. 326. roître quelque signe, auquel on reconnût la Croix du Sauveur, & voici celui qu'elle eut agréable de donner. Il y avoit dans Jérusalem une Dame de qualité fort malade, que Macaire Evêque de cette ville-là alla trouver avec Heléne, mere de l'Empéreur, & aprés avoir fait ses priéres, il déclara à l'assemblée que la Croix par laquelle cette Dame seroit guérie, seroit reconnuë pour la vraie. Lui aiant donc fait toucher les trois croix, les deux premiéres ne lui apportérent aucun soulagement, & la troisiéme la guérit si parfaitement, qu'aussitôt qu'elle l'eut touchée, elle ouvrit les yeux, reprit ses forces, & se leva. On dit qu'un mort fut ressuscité de la même sorte. La plus grande partie de cette Croix se conserve encore aujourd'hui à Jérusalem dans une chasse d'argent. L'autre partie fut envoiée avec les trois Clous par l'Impératrice Heléne, à Constantin son fils. On dit qu'il en fit faire un casque, & un mors, comme pour accomplir cette Prophêtie de Zacarie, *ce qui est sur le mors du cheval sera consacré au Seigneur Tout-puissant.* Il n'y a pas grand sujet de s'étonner de cette Prophétie, puisque les Paiens demeurent d'accord que la Sibylle avoit fait une pareille Prédiction en ces termes.

Constantin.

chap. 14.

Que l'Arbre fut heureux, où Dieu fut attaché!

J'ai rapporté toutes ces choses comme je les ai apprises de ceux qui en étoient bien informez, & qui les avoient reçuës comme par tradition, ou qui les avoient écrites pour les faire passer à d'autres.

CHA-

L'an de N. S. 326.

CHAPITRE II.

Constantin.

Piété d'Heléne mere de Constantin.

L'Empéreur Constantin aiant resolu, comme je viens de dire, de faire bâtir une Eglise à Jérusalem, donna charge aux Gouverneurs d'avoir soin qu'elle fût la plus magnifique, & la plus superbe qu'il seroit possible. Heléne sa mere en fit bâtir deux, une à Bétléem lieu de la naissance du Sauveur, & l'autre sur la montagne des Oliviers, d'où il monta au ciel. Entre les preuves qu'elle donna d'une singuliére piété, on dit qu'elle fit un festin à un tres-grand nombre de saintes filles de la ville de Jérusalem, qu'elle leur donna à laver, & les servit à table. En visitant les villes d'Orient, elle fit des presens aux Eglises, enrichit ceux qui avoient été dépoüillez de leurs biens, soulagea les pauvres, rappella les exilez, délivra les prisonniers, & ceux qui travailloient aux métaux. Tant de saintes actions n'ont pas été privées de la récompense qui leur étoit duë. Elle est montée durant cette vie au comble de la grandeur humaine. Elle a été proclamée Impératrice; Elle a fait battre de la monnoie d'or à son image; Elle a puisé dans le tresor de l'épargne, & en a disposé comme elle a voulu. Sa mort n'a pas été moins glorieuse que sa vie; car en mourant à l'âge de quatre-vints ans, elle a laissé son fils, & ses petits-fils maîtres du monde. Que si la réputation qui reste aprés la mort fait une partie de la félicité humaine, son nom ne sauroit jamais être effacé de la mémoire des hommes; puisqu'il y a deux villes, une en Bithynie; & l'autre en Palestine, qui le conserveront à la postérité.

L'an de N. S. 328.

CHAPITRE III.

Constantin.

Fondation de Constantinople.

L'Empéreur Constantin consacroit tous ses soins à la piété, & élevoit des Eglises dans toutes les parties de l'Empire. Il élevoit les plus magnifiques dans les plus grandes villes, comme dans Nicomédie, dans Antioche, & dans Byzance. Il entreprit d'élever cette derniére à une grandeur égale à celle de Rome. Car aprés étre venu à bout de tous ses desseins, & avoir heureusement terminé les guerres étrangéres, il se resolut de fonder une ville qui portât son nom, & qui ne fût pas moins célébre que Rome. Il choisit pour cét effet une plaine assise le long de l'Hellespont, où étoit le tombeau d'Ajax, & où avoit été autrefois le camp des Grecs, lorsqu'ils assiégérent Troye. Il y traça le plan d'une ville, & éleva des portes, qui sont vûës encore aujourd'hui par ceux qui navigent sur cette mer. Mais Dieu lui apparut durant la nuit, & lui commanda de choisir un autre lieu. L'aiant ensuite conduit comme par la main à Byzance ville de Thrace, au de-là de Calcédoine ville de Bithynie, il l'avertit de la rebâtir, & de lui donner son nom. Suivant les ordres de Dieu, il augmenta l'enceinte de la ville de Byzance, y fit bâtir quantité de belles maisons; & parce qu'il n'y avoit pas assez d'habitans pour les remplir, il y fit aller des plus considérables, tant de Rome, que des Provinces. Il imposa des tributs pour emploier aux ornemens de la ville, & à la nourriture du peuple; y fit un hippodrome, des fontaines, des galeries, l'appela Constantinople, & nouvelle Rome, & l'établit la capi-

capitale des villes de l'Empire des côtez de Septentrion, d'Orient, & de Midi, depuis le Danube & la ville de Duras, jusques à celle de Cyréne, & jusques à la Lybie. Il y créa un Sénat égal à celui de Rome, & lui attribua les mêmes honneurs, & les mêmes privilèges que ceux dont joüissent les Romains. Enfin il vint à bout du dessein qu'il avoit de l'égaler à l'ancienne Capitale de l'Empire, étant certain qu'elle est, & plus peuplée, & plus riche. Je ne puis attribuer un aggrandissement si promt, & si extraordinaire, qu'à la piété des habitans, & à la libéralité qu'ils ont exercée envers les pauvres. Ils ont un zele si ardent pour la foi, qu'il n'y a presque plus de Juifs parmi eux, ni plus de Païens qu'ils n'aient convertis. La ville de Constantinople aiant commencé à commander aux nations dans le même tems, que nôtre Religion commença à se multiplier, & à s'accroître, elle n'a jamais été soüillée par les Temples, par les Autels, ni par les Sacrifices des Dieux, si ce n'est soûs le régne de Julien, qui autorisa l'Idolatrie pour un peu de tems. Constantin souhaitant avec passion d'honorer cette ville qui portoit son nom, y éleva un grand nombre de belles Eglises. Dieu témoigna par des marques sensibles combien leur dédicace lui étoit agréable. La plus célébre & la plus fréquentée, tant par ceux du Païs, que par les Etrangers, est celle qui est bâtie à l'endroit nommé Hesties. On l'appele maintenant Michaëlion. Elle est à la droite de ceux qui vont à la ville par le Pont-Euxin ; il n'y a que trente-cinq stades par mer ; mais il y en a plus de soixante & dix par terre, quand on côtoie le Golphe. On l'a ainsi nommée, parce que l'on croit que l'Arcange saint Michel y est apparu. Je puis rendre témoignage des bienfaits que j'ai reçus par son intercession, & la vérité de ce que j'en assure, sera confirmée par l'expérience de plusieurs personnes, qui aiant eu

L'an de N. S. 328.

Constantin.

L'an de N. S. 328. Constantin.

recours à Dieu dans leurs maladies, & dans leurs disgraces, ont senti du soulagement. Je serois trop long, si je voulois rapporter en détail ces guérisons miraculeuses. Mais je ne puis ômettre celle d'Aquilin célébre Avocat, avec qui je suis tous les jours au Bareau. Je dirai donc ce que j'en ai vû, & ce que j'en ai appris de lui-même. Aiant été attaqué d'une fiévre violente qui procédoit de l'excés de la bile, il prit une médecine. Mais à peine l'eut-il prise, qu'il la rejetta, & que l'effort qu'il fit en la rejettant, répandit de telle sorte sa bile, que sa peau en demeura toute teinte. Il ne gardoit plus depuis cela de nourriture, & les Médecins desespéroient de sa guérison. Etant comme à demi-mort, il commanda à ses domestiques de le porter à l'Eglise, dans l'esperance ou d'y guérir, ou d'y mourir. Quand il y fut, Dieu lui apparut durant la nuit, & lui commanda de prendre un breuvage composé de miel, de vin & de poivre. Et ce breuvage le guérit, bien que les Médecins le jugeassent trop chaud pour une maladie qui procédoit de bile. J'ai appris que Probien Médecin de la Cour y fut guéri, par une vision extraordinaire, des douleurs qu'il avoit aux piés. Il s'étoit fait Chrêtien, & approuvoit toutes les maximes de nôtre Religion, excepté qu'il trouvoit étrange que les hommes eussent été sauvez par la croix. Comme il avoit ce doute dans l'esprit, il eut une vision qui lui montra la croix qui étoit sur l'autel de cette Eglise, & lui déclara que depuis que la croix avoit été consacrée par les souffrances du Sauveur, il ne se faisoit plus rien sans elle, par le ministére des Anges, ni des hommes, soit pour le bien commun de l'Eglise, ou pour l'utilité particuliére de chaque fidéle. N'aiant pû raconter tous les miracles qui ont été faits dans cette Eglise, j'ai choisi ceux-ci entre les autres.

CHA-

L'an de N. S. 328.

CHAPITRE IV.

Constantin.

Superstition abolie par Constantin.

JE croi être obligé de rapporter ce que Constantin ordonna touchant un lieu qui est proche du Chêne de Mambré. On l'appele maintenant Térébinte. Il est à quinze stades de Chébron, & à deux cens cinquante de Jérusalem. L'histoire Sainte fait foi que le Fils de Dieu y apparut à Abraham avec les Anges qui avoient été envoiez contre les Sodomites, & lui prédit qu'il seroit pere d'un fils. Ceux du païs, les habitans de Palestine, de Phénicie & d'Arabie s'y assemblent tous les ans en Eté, pour y célébrer une fête fort solemnelle. Il y a aussi un concours fort extraordinaire de Marchands. Chaque nation, & chaque secte a un motif particulier de s'y trouver. Les Juifs y vont, parce qu'ils se glorifient d'être décendus d'Abraham. Les Paiens, parce que les Anges y ont apparu, & les Chrêtiens, parce que celui qui est né d'une Vierge, pour le salut des hommes, eut autrefois la bonté de s'y faire voir à un homme de piété. Chacun y rend ses hommages selon l'idée qu'il a de la Religion. Les uns y prient Dieu, & les autres invoquent les Anges, soit en répandant du vin, en brûlant de l'encens, en sacrifiant un bœuf, un bouc, un mouton, ou un coq. Car ils gardent avec soin la meilleure victime qu'ils aient, pour la manger, avec leurs proches dans cette fête. Ils s'abstiennent en ce tems-là de leurs femmes, bien qu'elles paroissent alors en public, & qu'elles soient mieux parées qu'aux jours ordinaires; & c'est, ou par le respect qu'ils ont pour la sainteté du lieu, ou par l'appréhension de déplai-

L'an de N. S. 328.

Constantin.

plaire à Dieu, & d'attirer sur eux les châtimens de sa vengeance, qu'ils en usent de la sorte. Ils ne prennent pas même la moindre liberté contraire à l'honnêteté, quoi qu'ils couchent tous ensemble soûs des tentes; car il n'y a point de maisons, si ce n'est proche du Chêne, & du Puits d'Abraham. On ne tire point d'eau de ce Puits-là durant tout le tems de la fête. Les uns y allumoient des cierges, par une superstition paienne; les autres y versoient du vin; les autres y jettoient de l'argent, des gâteaux, & des parfums; & comme l'eau étoit gâtée par le mélange de toutes ces choses, on n'en beuvoit point en ce tems-là. La belle-mere de l'Empéreur Constantin étant allée en ce lieu-là, durant le tems auquel on y faisoit toutes ces superstitions, elle lui en donna avis, & à l'heure-même il reprit les Evêques de Palestine, de la négligence avec laquelle ils avoient souffert, que la sainteté de ce lieu fût prophanée par l'impiété des libations, & des sacrifices; comme il paroît par les lettres, qu'il écrivit sur ce sujet, à Macaire Evêque de Jérusalem, à Eusébe surnommé Pamphile Evêque de Césarée, & aux autres Evêques de la Province, par lesquelles il leur ordonna de faire démolir l'Autel, de faire brûler les Statües, & de faire tracer le plan d'une Eglise, afin que ce lieu, bien loin d'étre soüillé par l'impiété des sacrifices des Paiens, fût sanctifié par l'exercice de la véritable Religion. Il leur commanda aussi de l'avertir, si quelqu'un continuoit d'y offrir des sacrifices, ou d'y faire quelque cérémonie prophane, afin qu'il fût puni comme il le mériteroit. Les Gouverneurs, & les Evêques satisfirent exactement à ce qui étoit ordonné par ces lettres.

L'an de N. S. 328.

Constantin.

CHAPITRE V.

Démolition des Temples des Dieux.

COmme il y avoit dans l'étenduë de l'Empire quantité de villes & de peuples, qui par quelque reste de crainte, & de respect qu'ils conservoient pour les Images des Dieux, demeuroient attachez aux anciennes superstitions, & avoient de l'éloignement de la Religion Chrétienne, Constantin se crut obligé de les détromper, & ne trouva point de meilleur moyen à cét effet, que de les accoûtumer peu à peu à mépriser les Temples, & les Statuës. Il n'eut point besoin pour cela de gens de guerre; car ses ordres furent exécutez dans les villes, & dans les bourgs par les Chrêtiens de sa Cour. Les habitans n'osérent faire aucune resistance, de peur d'étre mal-traitez, & les Prêtres se voiant abandonnez par le peuple, livrérent ces Statuës qui leur étoient si précieuses, & qu'ils disoient étre tombées du ciel, & exposérent à la vuë de tout le monde, ces lieux où ils avoient accoûtumé d'entrer seuls. Les Statuës d'or, & d'argent furent fonduës, pour étre converties en monnoie. Celles qui n'étoient que de cuivre, mais qui étoient bien travaillées, furent portées à Constantinople, où elles servent encore d'ornement dans les places publiques, dans l'Hippodrome, & dans le Palais. Ce fut-là le sort de la Statuë d'Apollon, par laquelle la Prêtresse rendoit ses Oracles, de celles des Muses qui furent tirées de l'Helicon, des Trépiez de Delphes, de la Statuë si fameuse de Pan, que Pausanias Lacédémonien, & les villes de Gréce consacrérent aprés la victoire remportée sur les Médes,

L'an de N. S. 331. Constantin.

des. On ôta les portes & la couverture des Temples, qui étant négligez de la sorte tombérent pour la plûpart en ruine. On démolit entiérement celui d'Esculape qui étoit à Egide, ville de Cilicie, & celui de Venus qui étoit à Aphaca proche du mont-Liban, & du fleuve Adonis. Ces deux Temples étoient fort fameux, & fort fréquentez par les anciens. Les habitans d'Egide publioient que Dieu apparoissoit la nuit aux malades dans leurs Temples, & les guerissoit de leurs maladies. Quant à celui d'Aphaca, on y voioit en certains jours, un feu semblable à celui d'une étoile qui passoit au dessus de la cime du mont-Liban, & s'alloit éteindre dans les eaux du fleuve. Et ils disoient que ce feu étoit Uranie ou Venus. Tout cela contribuoit merveilleusement aux desseins de l'Empéreur. Car quelques-uns voiant que les Temples qui leur avoient autrefois paru si saints & si vénérables, étoient si fort méprisez qu'ils ne servoient plus qu'à serrer de la paille & du foin, négligérent leur propre Religion, & se moquérent de l'aveuglement de leurs peres. Les autres enviant le bon-heur que les Chrétiens avoient d'être estimez de Constantin, crûrent devoir suivre ses sentimens. Les autres aiant examiné nôtre doctrine furent portez, soit par des visions & des prodiges, ou par les conférences qu'ils eurent avec les Evêques & les Moines, à en reconnoître la vérité. Aprés cela les villes, & les nations entiéres se convertirent volontairement à la foi. Les habitans de Mujume, Port de Gaza, qu'on avoit toûjours vûs fort attachez aux anciennes cérémonies du Paganisme, se soûmirent tout d'un coup à la doctrine de Jésus-Christ: & en faveur d'un si heureux changement, Constantin érigea le bourg à la dignité de ville, & lui donna le nom de Constance, qui étoit celui de ses fils qui lui étoit le plus cher. J'ai appris que

Con-

Constantine ville de Phénicie reçut ce nom pour une semblable occasion. Je serois trop long si je voulois parler de toutes les autres villes qui embrassérent en ce tems-là d'elles-mêmes la piété Chrêtienne, & qui renversérent leurs Temples & leurs Idoles pour élever des Eglises au vrai Dieu.

L'an de N. S. 331. Constantin.

CHAPITRE VI.

Conversion de plusieurs Nations étrangéres.

LA Religion Chrêtienne s'étant accruë de la sorte dans toute l'étenduë de l'Empire Romain, elle commença à se répandre parmi les Nations les plus reculées. Il y avoit déja long-tems que ceux qui habitent sur les bors du Rhin, les Celtes les plus éloignez de la Gaule, & qui approchent de l'Océan, les Goths, & les autres peuples qui sont aussi bien qu'eux voisins du Danube, l'avoient reçuë, & qu'en la recevant ils s'étoient accoûtumez à une maniére de vivre plus civile, & plus polie que celle qu'ils tenoient auparavant. Les guerres que les Romains eurent avec les étrangers soûs les régnes de Galien, & de ses successeurs, servirent d'occasion à la conversion de ces peuples. Car une multitude incroyable composée de diverses nations aiant passé en ce tems-là de Thrace en Asie, & y aiant fait un effroiable dégât, plusieurs Prêtres qui avoient été emmenez captifs guérirent les malades, & chassérent les démons par le seul nom de Jésus-Christ, menérent une vie sainte, & irrépréhensible, & surmontérent l'envie par leur vertu, si bien que ces peuples crûrent ne pouvoir rien faire mieux que de les imiter & de reconnoître le Dieu qu'ils adoroient. Aiant donc été in-

L'an de N. S. 331.

Constantin.

instruits par leur bouche, des véritez de nôtre Religion, ils reçûrent de leur main le saint Bâtéme, & furent admis à la communion de l'Eglise.

CHAPITRE VII.

Conversion des Ibéres.

ON dit que soûs le régne du même Constantin les Ibéres arrivérent à la connoissance de Jésus-Christ. C'est une Nation fort nombreuse, & fort guerriére, qui habite au de-là de l'Arménie du côté de Septentrion. Une Chrêtienne qui étoit captive parmi eux fut cause qu'ils renoncérent à la superstition de leurs peres. Elle avoit une foi & une piété si constante, qu'elle ne relâchoit rien de la rigueur de ses saints exercices dans l'état où Dieu avoit permis qu'elle fût réduite de prisonniére parmi ces étrangers. Elle n'avoit point de si agréable occupation que de mortifier son corps par les jeûnes, que de sanctifier son ame par la priére, que d'honorer Dieu par ses loüanges. Les Barbares lui aiant demandé pourquoi elle se donnoit tant de peine: Elle leur répondit fort simplement, que c'est parce que le Fils de Dieu vouloit étre servi de la sorte. Les Barbares étonnez de cette réponse, s'informérent du nom de ce Dieu, & de la maniére dont il veut étre adoré. Il arriva au même-tems qu'un enfant fut malade, & que sa mere le porta par toutes les maisons, pour voir s'il y auroit quelqu'un qui lui donnât un reméde. L'enfant aiant été porté à l'étrangére, elle dit: Je ne sai aucun reméde dont il faille le frotter, ni qu'il faille appliquer sur le mal, mais je croi que Jésus-Christ qui est le Dieu véritable que j'adore,

dore, guérira vôtre fils. Et à l'heure-même s'étant mise en priéres, elle guérit l'enfant dans le tems qu'on croyoit qu'il étoit prêt d'expirer. Elle guérit bien-tôt aprés de la même sorte la femme du Roi du païs, d'une maladie dangereuse, l'instruisit des véritez de la foi de Jesus-Christ, & lui apprit qu'il est le maître de la santé, & de la vie, le dispensateur de l'autorité, de la puissance, & de tous les autres avantages, dont peuvent joüir les hommes. La Reine jugeant de la vérité de ses discours par l'épreuve qu'elle avoit faite de sa vertu, y ajoûta entiére créance, embrassa la Religion Chrêtienne, & conserva une estime particuliére pour cette étrangére, qui lui en avoit inspiré les premiers sentimens. Le Roi surpris d'une guérison si promte, & si miraculeuse, en apprit la cause de la Reine sa femme, & lui dit qu'il faloit récompenser cette étrangére. La Reine lui répondit, elle se soucie peu des presens pour grands & pour riches qu'ils puissent étre, & n'estime que le service qu'on rend à son Dieu. C'est pourquoi si nous voulons faire quelque chose qui lui soit agréable, & qui nous soit en même-tems honorable & avantageux, adorons ce Dieu qui a le pouvoir de guérir & de sauver, qui main„ tient quand il lui plaît les Rois sur le trône, „ qui abaisse les grands, éléve les petits, & de„ livre les opprimez. Bien que la Reine répé„ tât souvent les mêmes discours, & qu'ils parussent probables au Roi son mari, il ne laissoit pas de demeurer irrésolu, quand il considéroit combien l'entreprise étoit nouvelle & étrange, & d'être encore attaché par quelque respect à la religion de ses peres. Etant allé à la chasse quelques jours aprés, il s'éleva tout-à-coup des nuages qui cachérent le Soleil, & qui couvrirent la forêt d'une nuit épaisse. Tous ceux de la suite du Roi s'étant dissipez, il demeura seul, & ne sachant que fai-

L'an de N. S. 331.

Constantin.

L'an de N. S.

Constantin.

faire, il songea à JESUS-CHRIST, & se resolut de le reconnoître, & de l'adorer, s'il le délivroit de ce péril. A peine avoit-il pris cette resolution, que les nuages se dissipérent, que l'air s'éclaircit, & que le Soleil parut. Le Roi aiant échapé de la sorte le péril, alla raconter à la Reine sa femme ce qui lui étoit arrivé, envoia quérir l'étrangére, & lui demanda de quelle maniére Dieu veut être servi, & adoré. Aprés qu'elle le lui eut expliqué, le mieux qu'il lui fut possible: il assembla ses sujets, leur exposa les bienfaits qu'il avoit reçus de la bonté de Dieu, & leur expliqua les maximes de la véritable Religion, bien qu'il n'eût pas encore été admis à la participation des mystéres. Enfin il persuada aux hommes de se faire Chrêtiens, & la Reine & l'étrangére le persuadérent aux femmes. Ils tracérent à l'heure-même le plan d'une Eglise, du consentement de toute la nation. Lorsque l'enceinte fut achevée, ils préparérent des machines pour placer les colonnes. On dit qu'aprés en avoir élevé deux, ils prirent beaucoup de peine à élever la troisiéme, & n'en pûrent venir à bout avec toute l'adresse des Ingénieurs, & la multitude des personnes qui y mettoient la main. Le soir étant arrivé, & tout le monde s'étant retiré, l'étrangére demeura seule, & pria Dieu durant toute la nuit qu'il lui plût de faire en sorte que l'on plaçât la colonne. Elle n'étoit élevée qu'à demi, & étoit si fort enfoncée dans la terre par un bout, qu'il étoit impossible de la remuër. Mais Dieu vouloit faire encore ce miracle par le ministére de cette étrangére, pour affermir de plus en plus la foi des Ibéres. Ils coururent dés la pointe du jour au bâtiment de leur Eglise, & furent surpris de voir que la colonne qu'ils n'avoient pû élever de terre, étoit suspenduë en l'air audessus de sa base, & avoüérent d'un commun consentement que JESUS-CHRIST est le seul Dieu. La colonne

ne dêcendit doucement sur sa base en leur presence, sans que personne y touchât. Les autres furent placées sans peine, & l'Eglise achevée en peu de tems, avec une ardeur incroiable. Aprés cela les Ibéres envoiérent par l'avis de l'étrangére une Ambassade à l'Empéreur Constantin, pour lui offrir leur alliance, & pour lui demander des Prêtres. Il apprit avec joie la conversion de ces peuples à la foi où ils sont encore tres-fermes aujourd'hui, & leur accorda tres-volontiers leurs demandes.

CHAPITRE VIII.

Conversion des Arméniens, & des Perses.

LA Religion Chrêtienne s'étendit bien-tôt aprés aux nations voisines. & reçut un notable accroissement. J'ai appris qu'elle avoit été embrassée dés auparavant par les Arméniens. On dit que Téridate Roi de cette nation aiant été converti à la foi par un miracle qui étoit arrivé dans son Palais, fit publier par un Héraut qu'à l'avenir tous ses sujets en fissent profession. Elle se répandit incontinent aprés parmi les nations voisines, & fit un merveilleux progrez. Je croi que les premiers Perses qui l'embrassérent, y furent excitez par l'exemple des habitans de l'Osroëne, & de l'Arménie, & instruits par les conférences qu'ils eurent avec d'excellens hommes de ces deux nations.

CHA-

L'an de N. S.

Conſtantin.

CHAPITRE IX.

Chrêtiens perſecutez par Sapor.

LOrſque leur nombre ſe fut accrû par la ſuite du tems & qu'ils commencérent à s'aſſembler,& à avoir des Diacres, & des Prêtres,les Mages qui poſſedent comme par droit de ſucceſſion le Sacerdoce parmi les Perſes, & les Juifs qui ſont comme naturellement jaloux, & ennemis de la proſpérité des Chrêtiens, défererent Siméon Archevêque de Seleucie, & de Cteſiphon villes célébres de Perſe devant le Roi Sapor, & l'accuſérent d'avoir intelligence avec l'Empéreur des Romains. Sapor aiant prêté l'oreille à ces calomnies accabla les Chrétiens d'impôts, & donna charge de les lever à des hommes impitoiables, afin que la durété avec laquelle ils ſeroient traitez, & la miſére ſoûs laquelle ils gémiroietnt les obligeaſſent de renoncer à leur créance. Il commanda enſuite qu'on fît mourir les Prêtres,qu'on démolît les Egliſes, qu'on confiſcât les vaſes, & les ornemens, & qu'on amenât devant lui Siméon, comme un traitre, & un ennemi de l'Etat. Les Egliſes furent renverſées en tres peu de tems par la fureur des Mages,& des Juifs.Siméon fut chargé de chaînes, & mené devant le Roi devant qui il ſignala ſa vertu, & ſon courage. Car ce Prince ne l'aiant mandé qu'à deſſein de le faire tourmenter, il ne témoigna aucune crainte, & ne voulut pas même ſe proſterner à terre pour le ſaluer. Sapor lui aiant demandé en colére, pourquoi il ne l'adoroit pas comme il avoit accoûtumé : C'eſt, répondit-il, qu'on ne m'amenoit pas les autres fois chargé de chaînes,

pour

pour me faire renoncer au vrai Dieu. Je satisfaisois alors à la coûtume, sans résistance ; mais il ne m'est plus permis maintenant d'y satisfaire, puisque je viens combattre pour la défense de la bonne doctrine, & de la vraie piété. Le Roi lui commanda d'adorer le Soleil, & lui promit, s'il le faisoit, de lui donner des récompenses ; sinon, le ménaça de l'exterminer, avec tous les Chrêtiens. Siméon ne s'étant laissé ni fléchir par les promesses, ni ébranler par les ménaces, & aiant répondu avec une constance intrépide, qu'il n'adoreroit jamais le Soleil, & que jamais il ne renonceroit à sa Religion, le Roi le renvoia en prison, dans la créance qu'il y pourroit changer de sentiment. Usthazade qui étoit un vieil Eunuque, qui avoit élevé Sapor, & qui avoit l'Intendance de sa maison, l'aiant apperçu, se leva pour le saluer profondément. Siméon ne l'aiant presque pas regardé, le reprit avec véhémence de la lâcheté avec laquelle, aprés avoir fait profession de la Religion Chrêtienne, il avoit depuis adoré le Soleil. A l'heure-même, l'Eunuque fondant en pleurs, quitta l'habit blanc, dont il étoit vêtu, en prit un noir, qui est l'habit de dueil, & se mit à crier à la porte du Palais : Malheureux que je suis, quel traitement puis-je attendre de Dieu, auquel j'ai renoncé, puisque Siméon, qui étoit autrefois mon ami intime, se détourne de moi, sans me vouloir parler ? Sapor l'aiant envoié quérir, & lui aiant demandé le sujet de sa douleur, & de ses plaintes, & s'il étoit survenu quelque malheur à sa famille, il répondit : Il ne m'est arrivé aucune disgrace temporelle ; mais plût à Dieu que toutes les miséres temporelles me fussent arrivées, plûtôt que ce qui m'est arrivé : J'ai regret de vivre, & de voir le Soleil que j'ai fait semblant d'adorer, pour obéir extérieurement à vos ordres, & il y a long-tems que je devrois être

L'an de N. S. Constantin.

mort, tant pour avoir renoncé à Jésus-Christ, que pour vous avoir trompé. Il jura ensuite au nom de Dieu Créateur du ciel, & de la terre, qu'il ne changeroit plus de sentiment. La conversion si peu attenduë de l'Eunuque, mit le Roi dans une extréme colére contre les Chrêtiens, qu'il accusoit de l'avoir procurée par des enchantemens. Aiant néanmoins quelque reste d'affection pour ce vieillart, il fit tout ce qu'il pût par douceur, ou par rigueur pour èbranler sa constance. Mais quand il vit que tout ce qu'il faisoit ne servoit de rien, & qu'Ustazade protestoit, qu'il ne seroit jamais si insensé que d'adorer les créatures, au lieu du Créateur, il commanda de lui trancher la tête. Comme les exécuteurs le menoient au supplice, il leur demanda un peu de tems pour déclarer quelque chose au Roi, à l'heure-même il lui envoia dire ce qui suit, par un Eunuque dont il connoissoit la fidélité. ,, Je n'ai besoin du témoignage de personne pour vous assurer de la fidélité inviolable avec laquelle je vous ai servi depuis ma jeunesse, & le Roi vôtre pere, puisque vous en étes mieux informé que nul autre. Je ne vous demande point d'autre récompense de mes services, que de ne pas permettre que ceux qui ne sauront pas le sujet de ma mort, croient que je la souffre pour vous avoir trahi, ou pour avoir été convaincu de quelqu'autre crime. C'est pourquoi je vous supplie de faire publier par un Héraut, qu'on tranche sa tête à Ustazade, non pour avoir commis aucun crime, mais parce qu'il est Chrêtien, & qu'il n'a pas voulu renoncer à son Dieu. Sapor fit publier par un Héraut ce qu'Ustazade souhaitoit, dans la créance que personne ne voudroit plus étre Chrétien, quand on verroit qu'il n'épargnoit pas un vieillart, qui avoit été autrefois son Gouverneur, & qui lui avoit toûjours gardé une inviolable fidéli-

té:

té : & Ustazade le souhaitoit, pour lever en quelque sorte le scandale de son idolatrie, & pour exciter les Chrétiens à mourir constamment, à son exemple, au lieu qu'il avoit ébranlé la foi de plusieurs, en adorant le Soleil.

L'an de N. S. Constantin.

CHAPITRE X.

Chrêtiens persécutez par Sapor.

Siméon apprit en prison la mort qu'Ustazade avoit soufferte pour la défense de la foi, & rendit à Dieu de tres-humbles graces de la force qu'il lui avoit donnée. Le jour suivant, qui étoit le sixiéme de la semaine, & qui précédoit immédiatement le Dimanche auquel on célébre la fête de la Resurrection, Sapor commanda qu'on tranchât aussi la tête à Siméon, qui aiant été mené quelques jours auparavant, de la prison au Palais, avoit parlé en sa presence, avec beaucoup de courage, de la vérité de la Religion Chrêtienne, & avoit constamment refusé de l'adorer, & d'adorer le Soleil. Il ordonna encore qu'on en tirât cent autres, parmi lesquels il y avoit des Evêques, des Prêtres, & d'autres Ecclésiastiques, & qu'on les fit mourir en presence de Siméon. Comme on les menoit au supplice, le premier des Mages s'avança au milieu d'eux, & leur demanda, s'ils vouloient conserver leur vie en tenant la Religion du Prince, & en adorant le Soleil. Aucun d'eux n'aiant voulu accepter la vie à cette condition, les bourreaux commencérent à les tuer. Siméon les exhortoit à souffrir constamment la mort, dans l'esperance d'une resurrection glorieuse, & leur faisoit voir, par l'autorité de la sainte Ecriture, que la mort soufferte de la sorte, est une veritable vie ; au lieu que la vie de ceux qui renoncent à Dieu par là-

Un de N. S. Constantin.

lâcheté, est une véritable mort; qu'ils mourroient bien-tôt d'eux-mêmes, sans aucune violence étrangére, puisque la mort est une suite naturelle de la naissance; qu'aprés cette vie, qui est si courte, il faudra rendre un conte exact de ses actions, & commencer une autre vie, qui aura des récompenses éternelles pour la vertu, & des châtimens éternels pour le crime. Qu'entre toutes les vertus, il n'y en a point de si éminente, ni de si glorieuse que de mourir volontairement pour la cause de Dieu. Les Martyrs écoutérent avec joie ce discours de Siméon, & allérent guaiement à la mort. Lorsqu'ils eurent été exécutez, Siméon le fut, avec deux Prêtres de son Eglise, dont l'un se nommoit Abdecalas, & l'autre Ananias.

CHAPITRE XI.

Continuation de la persécution.

PUsice Intendant & Directeur des ouvriers de Sapor, qui assistoit à cette sanglante exécution, aiant remarqué qu'Ananias trembloit de peur, au moment qu'on le préparoit au supplice, il lui dit: Fermez les yeux, & aiez bon courage, vous verrez bien-tôt la lumiére de Jésus-Christ. Il n'eut pas si-tôt achevé cette parole, qu'il fut pris, & conduit devant Sapor. Il lui avoüa franchement qu'il étoit Chrêtien; & parce qu'il lui parla avec une grande liberté, de la vérité de nôtre Religion, & de l'innocence des Martyrs, il fut condamné à un genre de mort extraordinaire. Les bourreaux lui percérent le cou au haut des muscles, & par-là lui arrachérent la langue. Sa fille, qui avoit consacré à Dieu sa virginité, fut défé-

déférée au même tems, & exécutée à mort. L'année suivante le jour auquel on célébroit la mémoire de la Passion du Sauveur, & auquel on se préparoit à célébrer celle de sa Resurrection, on publia dans toute la Perse un Edit, par lequel il étoit ordonné que tous les Chrêtiens seroient punis du dernier supplice. On dit qu'il y en eut un nombre innombrable qui passérent par le tranchant de l'épée. Les Mages cherchérent dans les villes, & dans les bourgs ceux qui s'étoient cachez, & plusieurs s'offrirent d'eux-mêmes, de peur qu'ils ne semblassent trahir Jésus-Christ par leur silence. Plusieurs furent exécutez dans le Palais, & entr'autres, Azadas Eunuque, de la perte duquel Sapor témoigna un tres-sensible regret. Il défendit aprés cela, de tuer indifféremment toute sorte de Chrêtiens, & ne permit de faire mourir que ceux qui enseignoient la doctrine Chrêtienne aux autres.

L'an de N. S.

Constantin.

CHAPITRE XII.

Martyre de Tarbula sœur de Siméon.

LA Reine aiant été attaquée dans le même tems d'une maladie, Tarbula sœur de l'Evêque Siméon, fille de piété, fut arrêtée avec sa sœur, qui étant veuve, avoit renoncé aux secondes nôces, & avec une servante qui vivoit dans les mêmes exercices de devotion. Elles furent prises de la sorte sur ce qu'elles avoient été accusées par les Juifs d'avoir usé de maléfices contre la Reine, en haine de ce que Siméon avoit été mis à mort. Comme les malades croient aisément les choses les plus tristes & les plus funestes, la Reine ajoûta foi à cette accusation, & la reçut

L'an de N. S. Constantin.

d'autant plus volontiers, qu'elle venoit de la part des Juifs, qu'elle tenoit fort sincéres dans leurs paroles, & fort attachez à son service. Elle faisoit profession de leur Religion, & observoit toutes leurs cérémonies. Les Mages s'étant saisis de Tarbula, & des deux autres, les coupérent avec des scies, & aiant fait attacher leurs corps à des fourches, conseillérent à la Reine de passer à travers, pour ruiner le maléfice, & être guérie de sa maladie. On dit que Tarbula étoit fort belle, & qu'un Mage en étant devenu éperdûment amoureux, envoia lui offrir de la sauver avec ses compagnes, si elle vouloit consentir à son desir. Mais au lieu d'y consentir, elle lui reprocha son impudicité, & courut avec joie à la mort, aimant mieux perdre la vie, que la virginité. Comme par l'Edit de Sapor, il n'étoit plus permis de persécuter indifféremment les Chrêtiens; mais seulement les Prêtres, & les Docteurs; les Mages en firent une recherche tres-exacte, dans toute la Perse, & principalement dans le païs des Adiabéniens, où il y avoit un plus grand nombre de Chrêtiens que dans les autres.

CHAPITRE XIII.

Martyre de saint Acepsime, & de ses compagnons.

ILs prirent au même tems Acepsime Evêque, & plusieurs Ecclésiastiques de son Clergé. Les aiant pris, ils tinrent conseil, & renvoiérent les Ecclésiastiques, aprés les avoir dépoüillez de leurs biens. Il y eut un Prêtre nommé Jaques, qui suivit volontairement Acepsime, & obtint des Mages la permission de demeurer en prison avec lui. Il

le

le servoit avec joie, & pansoit ses blessures ; car les Mages l'avoient foüetté avec des laniéres, pour le contraindre à adorer le Soleil, & parce qu'il n'en avoit rien voulu faire, ils l'avoient remis en prison. Deux Prêtres, dont l'un se nommoit Aithalas, & l'autre Jaques, & deux Diacres Azadane, & Abdiese furent traitez pour le même sujet, de la même sorte. Long-tems depuis, le premier des Mages demanda au Roi, ce qu'il lui plaisoit qu'on fit de ces prisonniers, & aiant obtenu permission de les traiter comme il le jugeroit à propos, à moins qu'ils n'adorassent le Soleil, il leur déclara l'ordre qu'il avoit reçu. Quand ils lui eurent répondu, que jamais ils ne trahiroient Jésus-Christ, ni n'adoreroient le Soleil, il les fit tourmenter avec une horrible cruauté. Acepsime mourut en faisant une généreuse profession de la foi. Son corps fut emporté & enterré par des Arméniens, qui étoient en ôtage parmi les Perses. Les autres aiant été cruellement fustigez, sans mourir de la violence de ce supplice, furent remenez en prison. Aithalas fut de ce nombre ; il eut les bras rompus par la violence, avec laquelle on l'avoit étendu pour le battre, & il en perdit de telle sorte l'usage des mains, qu'il faloit lui mettre les alimens dans la bouche. Il y eut un nombre innombrable de Prêtres, de Diacres, de Moines, de saintes Vierges, & d'autres personnes consacrées au service de l'Eglise, dont la vertu fut couronnée par le martyre. Voici les noms des Evêques, comme je les ai appris : Barbasyme, Paul, Gaddiabe, Sabin, Maréas, Mocius, Jean, Hormisdas, Papas, Jaques, Romas, Maarés, Agas, Bochrés, Abdas, Abdiése, Jean, Abraham, Agdélas, Sapor, Isac, & Dausas. Ce dernier aiant été fait prisonnier par les Perses, & emmené d'un lieu nommé Zabdée, il souffrit généreusement la mort pour la défense de la foi, avec Maréabde Chorévêque, & environ deux cens cinquante Ecclésiastiques.

L'an de N. S. Constantin.

CHA-

L'an de N. S.

Constantin.

CHAPITRE XIV.

Martyre d'un Evêque nommé Mille. Cruauté de Sapor contre les Chrêtiens.

Mille souffrit en ce tems-là le martyre. Il avoit d'abord porté les armes parmi les Perses ; mais il avoit depuis renoncé à cette profession, pour suivre la maniére de vivre des Apôtres. On dit qu'aiant été ordonné Evêque d'une ville de Perse, il y souffrit divers tourmens, & que n'aiant pû persuader à personne de se faire Chrêtien, il fit des imprécations contre la ville, & la quitta. Les principaux habitans aiant bien-tôt aprés fâché le Roi, virent chez eux des troupes, avec trois cens Eléphans ; la ville fut ruinée de fond en comble, de sorte qu'on sema du blé à l'endroit même, où les maisons avoient été autrefois. Mille alla par dévotion à Jérusalem, ne portant que le livre des Evangiles, & de-là en Egypte, pour y voir les Moines. Les Syriens qui ont écrit sa vie, savent combien elle a été pleine de miracles. Pour moi, je ne dirai rien davantage, ni de lui, ni des autres, qui ont souffert le martyre en Perse. Il seroit difficile de faire un récit exact de tout ce qui les regarde, & de parler de leurs noms, de leur païs, du genre de leur supplice, & des cruautez nouvelles qui furent inventées contr'eux : Je dirai seulement qu'on assure que les hommes, & les femmes dont on sait les noms, montent à seize mille, & que le nombre des autres est si grand, que les Perses, les Syriens, & les Edessiens n'ont jamais pû le savoir au vrai, quelque soin qu'ils aient pris de le rechercher.

CHA-

L'an de N. S. Constantin.

CHAPITRE XV.

Constantin écrit à Sapor en faveur des Chrêtiens.

L'Empéreur Constantin fut touché d'une extréme douleur, lorsqu'il apprit la cruelle persécution que les Chrêtiens souffroient en Perse. Comme il souhaitoit avec passion de les soulager, & qu'il ne savoit que faire pour cét effet, il reçut des Ambassadeurs de la part de Sapor. Aprés leur avoir accordé leurs demandes, & en les renvoiant il crût avoir trouvé une favorable occasion d'écrire pour le soulagement des Chrêtiens qui étoient en Perse, & de supplier le Roi de les traiter avec plus de douceur. Il n'y a rien, lui écrivit-il, dans leur Religion où l'on puisse trouver à redire. Quand ils veulent appaiser la colére de Dieu, ils ne se servent pour cela que de priéres; car leur Dieu ne se plaît point au sang. Il ne demande que la pureté d'une ame, qui tend à la vertu, & à la piété. L'Empéreur fait ensuite espérer à Sapor que Dieu lui sera propice, s'il traite humainement les Chrêtiens, & confirme cette espérance par l'exemple de ce qui étoit arrivé, tant à Valérien qu'à lui-même. Quant à lui, il étoit parti dés-lors de l'Océan, & de l'extrémité d'Occident avec le secours du Ciel, qu'il avoit attiré par le mérite de sa piété, & avoit réduit à son obéïssance tout l'Empire, avoit heureusement terminé plusieurs guerres, tant contre les étrangers, que contre les usurpateurs domestiques, & n'avoit pour cela ni sacrifié de victimes, ni consulté de devins, mais fait seulement une priére sainte, & porté à la tê-

L'an de N. S. — te de son armée l'Etendart de la Croix. Pour Valérien il régna fort heureusement, tant qu'il s'abstint de persécuter l'Eglise. Mais depuis qu'il l'eut persécutée, la Justice divine le livra aux Perses, & le laissa misérablement périr entre leurs mains. Voila ce que Constantin écrivit à Sapor en faveur des Chrêtiens de Perse, ne se contentant pas de traiter humainement ceux d'entr'eux, qui relevoient de sa puissance, s'il ne protégeoit encore ceux qui vivoient dans les païs étrangers.

Con-stan-tin.

CHAPITRE XVI.

Eusébe & Théognis sont rétablis dans leurs Eglises.

ARius obtint bien-tôt aprés la célébration du Concile de Nicée, permission de sortir du lieu où il avoit été exilé, bien qu'il ne l'eût pû obtenir de rentrer dans Aléxandrie. Nous dirons dans la suite de cét ouvrage ce qu'il fit pour avoir la liberté de retourner en Egypte. Eusébe Evêque de Nicomédie, & Théognis Evêque de Nicée se rétablirent peu aprés dans leurs siéges, & en chassérent Amphion, & Chreste qui avoient été sacrez en leur place. Pour se rétablir de la sorte, ils presentérent aux Evêques un écrit, contenant une espece de rétractation, dont voici les termes. Quoi que nous ayions été condamnez par vôtre piété, sans avoir été entendus, nous n'avions pas crû devoir rompre le silence, pour nous plaindre de cette condamnation. Mais parce qu'il n'est pas juste de le garder dans un tems, où il ne serviroit qu'à ,, autoriser contre nous la calomnie : Nous vous ,, déclarons que nous sommes unis avec vous ,, dans la profession de la même foi, que nous n'a-

,, vons

„vons jamais tenu aucune erreur, & qu'aprés L'an
„avoir examiné avec soin le terme de consubstan- de
„ciel,nous acceptons la paix de tout nôtre cœur. N. S.
„Aiant proposé pour la seureté, & pour la tran-
„quillité de l'Eglise les pensées,qui nous sont ve- Con-
„nuës dans l'esprit,& aiant pris soin de confirmer stan-
„ceux, ausquels nous étions obligez de rendre ce tin.
„devoir, nous avons signé la décision de la foi
„sans signer les anathêmes. Ce n'est pas que
„nous trouvassions aucune chose à redire à la dé-
„cision. Mais c'est que nous n'étions pas persua-
„dez que l'accusé fût tel que l'on disoit, & que
„les lettres qu'il nous avoit écrites, & les dis-
„cours qu'il avoit tenus en nôtre presence, nous
„obligeoient à avoir de lui d'autres sentimens.
„Nous approuvons, & confirmons par cét écrit,
„tout ce qu'il vous a plû d'ordonner dans le saint
„Concile ; & nous l'approuvons, non pour étre
„ennuiez de demeurer en exil,mais pour ne vou-
„loir donner aucun sujet de nous soupçonner
„d'hérésie. Si vous nous faites la grace de nous
„permettre de vous aller trouver,vous reconnoî-
„trez que nous sommes dans le même sentiment
„que vous, & parfaitement attachez à vos déci-
„sions. L'accusé s'étant justifié de ce qu'on lui
imposoit, & aiant été rappelé, il seroit étrange
que nous fournissions par nôtre silence des preu-
ves contre nous à la calomnie. Nous vous con-
jurons donc par la charité, que vous avez pour
Jésus-Christ, de presenter nos priéres à
l'Empéreur, & d'ordonner promtement de nous,
ce que vous jugerez à propos. Voila comment
Eusébe, & Théognis aiant changé de sentiment,
furent remis en possession de leurs Eglises.

L'an de N. S.

CHAPITRE XVII.

Constantin.

Athanase est ordonné Evêque d'Aléxandrie. De sa jeunesse, & de son éducation.

CE fut dans le même-tems qu'Aléxandre Evêque d'Aléxandrie se sentant proche de sa fin, désigna par l'ordre de Dieu, comme je me le persuade, Athanase pour être son successeur. On dit que ce dernier tâcha de s'enfuir de peur d'être ordonné, & qu'Aléxandre l'obligea d'y consentir. Apollinaire Syrien, en rend témoignage en ces termes. ,, L'impiété fait une ,, guerre continuelle à la piété. Elle se déclara ,, d'abord contre le bien-heureux maître de ce ,, saint homme auquel il étoit soûmis, comme ,, un fils l'est à son pere, & ensuite contre lui-,, même, lorsqu'étant appellé à la dignité Epis-,, copale, il s'enfuit pour l'éviter; & fut trouvé ,, par l'aide de Dieu, qui avoit révélé à son bien-,, heureux prédécesseur, que c'étoit lui qui de-,, voit remplir sa place. Quand il fut proche de ,, sa mort, il appela Athanase qui étoit absent. Un autre du même nom qui étoit présent lui aiant répondu, il ne lui dit rien, parce que ce n'étoit pas lui qu'il avoit appelé, & continua toûjours d'appeler, non celui qui étoit present, mais l'autre qui étoit absent, & qu'il nommoit pour lui succéder. Le bien-heureux Aléxandre étant rempli de l'esprit de prophétie: dit,,, Tu penses ,, t'être échapé Athanase, mais tu ne t'échaperas ,, pas, marquant par-là qu'il étoit destiné à com-,, battre. Voila ce qu'Apollinaire rapporte. Les Ariens assurent qu'aprés la mort d'Aléxandre, tant ceux qui avoient suivi son parti, que ceux

qui

qui suivoient celui de Méléce demeurérent unis de communion, & que les Evêques de la Thébaïde, & de l'Egypte s'étant assemblez au nombre de cinquante quatre, convinrent ensemble, & se promirent réciproquement avec serment de n'élire que d'un commun consentement un Evêque d'Aléxandrie, mais que sept de ces Evêques ordonnérent secrétement Athanase contre la volonté des autres, & contre leur propre serment, & que pour ce sujet plusieurs tant du peuple que du Clergé d'Egypte s'éloignérent de sa communion. Pour moi, je suis persuadé qu'il est parvenu par un ordre particulier de la Providence à la dignité Episcopale, étant intelligent, éloquent, & courageux pour resister aux desseins de ses ennemis, tel qu'il faloit qu'un Evêque fût en ce tems-là. Il étoit tres capable d'instruire le peuple, & de s'aquiter des autres fonctions Pastorales, & il semble qu'il les avoit apprises de lui-même. On dit qu'il lui arriva dans sa jeunesse ce que je raconterai en cét endroit. Les habitans d'Aléxandrie célébrent tous les ans avec une grande solennité la fête d'un de leurs Evêques nommé Pierre, qui souffrit autrefois le martyre. Aléxandre aiant dit la Messe le jour de cette fête selon la coûtume, attendoit ceux qui devoient dîner avec lui; étant seul il jetta les yeux du côté de la mer, & apperçut de loin des enfans qui joüoient sur le rivage, & qui imitoient les cérémonies de l'Eglise. Il prit plaisir à ce divertissement, tant qu'il le crut innocent; mais quand il vit que ces enfans representoient ce qu'il y a de plus auguste, & tout ensemble de plus secret dans les Mystéres, il en fut un peu troublé, & aiant appelé les principaux de ses Ecclésiastiques; il fit prendre ces enfans, & leur demanda à quel jeu ils joüoient, & ce qu'ils avoient accoûtumé d'y faire, & d'y dire. Ils ne voulurent pas d'abord avoüer la vérité. Mais enfin étant pressez par Aléxandre, ils

L'an de N. S.

Constantin.

An de N. S. Constantin.

confeſſérent qu'Athanaſe étoit leur Evêque, & qu'il avoit bâtiſé quelques enfans. Aléxandre les aiant envoié querir les interrogea exactement touchant ce qu'Athanaſe leur avoit fait & dit en joüant, touchant ce qu'il leur avoit appris, & ce qu'ils lui avoient répondu; & aiant reconnu que l'uſage de l'Egliſe avoit été ponctuellement obſervé, il en conféra avec ſes Prêtres, & jugea ne devoir pas bâtiſer une ſeconde fois, ces enfans, qui avoient été ſi heureux, que de recevoir la grace du bâtéme dans la ſimplicité. Il ſuppléa ſeulement en eux ce qui dépend abſolument du miniſtére du Prêtre. Il remit Athanaſe, & les autres enfans qui avoient fait les Prêtres, & les Diacres, entre les mains de leurs parens, avec charge de les faire ſi bien inſtruire, qu'ils devinſſent un jour capables des fonctions, qu'ils avoient voulu imiter. Il prit bien-tôt aprés Athanaſe dans ſa maiſon, & ſe ſervit de lui en qualité de Secrétaire. Comme il avoit été fort bien élevé, & qu'il avoit étudié en Grammaire, & en Rhétorique, il donna des preuves de ſa ſageſſe, & de ſa ſuffiſance avant que d'étre élevé à la dignité d'Evêque. Mais depuis qu'il eut été élu, pour ſuccéder à Aléxandre, ſa réputation s'accrut beaucoup plus qu'auparavant, & fut ſoûtenuë d'un côté par le mérite de ſes vertus, & de l'autre par le témoignage du grand Antoine. Ce ſaint Solitaire l'alloit trouver toutes les fois qu'il l'envoioit quérir, & approuvoit ſes ſentimens ſur le ſujet de la divinité du Fils de Dieu. Enfin il fut toûjours ſon ami particulier, & eût de l'éloignement de ſes ennemis.

CHA-

L'an de N. S.

Constantin.

CHAPITRE XVIII.

Athanase refuse d'admettre Arius à la communion. Contestations entre les Evêques.

LEs partisans d'Arius, & de Méléce le rendirent fort célébre : car quelque piége qu'ils lui tendissent, ils ne pûrent jamais le surprendre. Eusébe Evêque de Nicomédie lui écrivit, pour le porter à admettre les Ariens à sa communion, & le fit ménacer de lui rendre de mauvais offices, s'il refusoit de les y admettre. Athanase ne s'étant rendu, ni à ses priéres, ni à ses ménaces, & aiant soûtenu qu'on ne devoit point recevoir dans l'Eglise, les auteurs d'une nouvelle hérésie, & qui avoient été condamnez par le Concile de Nicée, Eusébe fit ensorte que l'Empéreur permit à Arius de sortir du lieu où il avoit été exilé. Je dirai incontinent de quelle maniére cela se passa. Les Evêques eurent alors des contestations ensemble, touchant le terme de consubstanciel ; qu'ils examinérent fort exactement. Les uns croioient qu'on ne le pouvoit approuver sans impiété, sans ôter au Fils de Dieu sa subsistance, & sans tomber dans l'erreur de Montan, & de Sabellius. Ceux qui le soûtenoient n'avoient pas moins d'éloignement des défenseurs du sentiment contraire, qu'ils en avoient des Paiens, & se persuadoient qu'ils introduisoient, comme eux, la pluralité des Dieux. Eusébe surnommé Pamphile, & Eustate Evêque d'Antioche prirent plus grande part que les autres dans cette dispute. Car quoi qu'ils avoüassent tous deux, que le Fils de Dieu a sa propre subsistance, ils ne laissoient pas de s'accuser réciproquement, comme s'ils ne se fussent pas entendus. Eustate accusoit Eusébe d'altérer

ce qui avoit été ordonné dans le Concile de Nicée; & Eusébe soûtenant qu'il approuvoit tout ce qui avoit été ordonné dans ce Concile, reprochoit à Eustate, qu'il tenoit l'erreur de Sabellius.

CHAPITRE XIX.

Concile d'Antioche.

UN Concile aiant été assemblé à Antioche, Eustate fut déposé du Siége de cette Eglise. La plûpart disent, qu'il ne fut déposé qu'en haine de ce qu'il soûtenoit la foi du Concile de Nicée, & qu'il accusoit d'Arianisme Eusébe surnommé Pamphile, Paulin Evêque de Tyr, & Patrophile Evêque de Scythopole, desquels presque tous les Evêques d'Orient suivoient les sentimens, bien qu'on eût cherché un autre prétexte, qui étoit de l'accuser d'avoir deshonoré par ses crimes, la dignité du Sacerdoce. Sa déposition excita une si grande sédition, que peu s'en falut que le peuple ne prît les armes. Cela lui nuisit extrémement dans l'esprit de l'Empéreur, qui le soupçonna d'avoir été auteur de ce desordre. Il envoia néanmoins un Officier de son Palais, pour l'appaiser par sa seule autorité, & sans ordonner de peine. Ceux qui avoient déposé Eustate, s'étant persuadez que leur sentiment seroit embrassé de tout le monde, s'ils pouvoient mettre sur le Siége de l'Eglise d'Antioche, un homme qui fût de leur parti, & qui fût tout ensemble connu de l'Empéreur, & en grande réputation de doctrine & d'éloquence, & aiant jetté pour cét effet les yeux sur Eusébe surnommé Pamphile, ils écrivirent à l'Empéreur, que le peuple souhaitoit de l'avoir pour Evêque. Il est vrai qu'il avoit été demandé

par

par tous ceux tant du peuple, que du Clergé qui n'étoient pas amis d'Eustate. Mais il écrivit à l'Empéreur, pour s'excuser d'accepter cette dignité; & l'Empéreur approuvant son excuse, parce qu'il étoit défendu par les régles de l'Eglise, de passer d'un Evêché à un autre, lui récrivit qu'il étoit heureux d'étre estimé digne d'étre Evêque non d'une ville, mais de l'univers. Il écrivit aussi au peuple d'Antioche, pour lui remontrer qu'il ne devoit pas desirer l'Evêque d'une autre ville, puisqu'on ne doit point desirer le bien d'autrui. Enfin il écrivit au Concile & lui fit dans sa lettre, l'éloge de la modestie qu'Eusébe avoit euë de refuser l'Evêché de la ville d'Antioche. Et parce qu'il avoit appris qu'Euphronius de Cappadoce, & George d'Arétuse étoient deux Prêtres d'une doctrine tres-orthodoxe, il manda aux Evêques qu'ils sacrassent l'un des deux, ou quelque autre qu'ils en auroient jugé digne. Les Evêques aiant reçu cette lettre de l'Empéreur, sacrérent Euphronius. J'ai appris qu'Eustate souffrit cette accusation calomnieuse, & cette déposition injuste avec beaucoup de modération. C'étoit un homme qui, outre sa grande probité, avoit aquis une rare éloquence, comme il paroît par ses ouvrages, qui sont écrits d'un style digne des anciens, & avec une grande élégance, & une grande pureté de langage.

L'an de N. S.

Constantin.

CHAPITRE XX.

Maxime succéde à Macaire dans le gouvernement de l'Eglise de Jérusalem.

MArc qui avoit succédé à Silvestre, & qui avoit gouverné fort peu de tems aprés lui l'Eglise de Rome, étant mort, Jules fut élû pour remplir sa place. Quant à celle de Jérusalem, Maxime en prit le gouvernement aprés Macaire. On dit que ce Macaire l'avoit ordonné Evêque de Diospole, mais que le peuple de Jérusalem, à qui la générosité avec laquelle il avoit confessé le nom de Jésus-Christ, & la réputation de ses autres vertus, le rendoit fort recommandable, le retint, parce qu'il le désignoit secrétement pour étre un jour son Pasteur. L'apprehension qu'on eut d'exciter une sédition, fut cause que l'on élut un autre Evêque de Diospole, & que l'on laissa Maxime à Jérusalem, pour y exercer les fonctions de la Charge Episcopale, conjointement avec Macaire. Ceux qui ont examiné cette affaire avec soin, assurent que Macaire consentit au desir que le peuple avoit de retenir Maxime, & qu'aprés l'avoir ordonné Evêque de Diospole, il se repentit de ne l'avoir pas plûtôt reservé pour étre son successeur, en considération de la pureté de sa foi, & de la générosité de sa confession, qui le rendoit si cher au peuple. Il apprehendoit qu'Eusébe & Patrophile partisans d'Arius, n'en choisissent un aprés sa mort, qui fût infecté de leur erreur; & il l'apprehendoit avec d'autant plus de fondement, qu'ils avoient déja excité des troubles durant sa vie, & ne se tenoient en repos que depuis qu'il les avoit retranchez de sa communion.

CHA-

CHAPITRE XXI.

Accord entre les partisans d'Arius, & de Méléce. Erreur d'Arius favorisée par Eusébe, & par Théognis.

LA contestation excitée entre les Egyptiens, n'avoit pû encore étre terminée. Le Concile de Nicée avoit absolument condamné l'hérésie d'Arius, & reçu les partisans de Méléce aux conditions que j'ai dites. Lorsqu'Aléxandre retourna en Egypte, Méléce lui rendit les Eglises qu'il avoit usurpées, & passa le reste de sa vie dans la ville de Lyco. S'étant senti, peu de tems aprés, proche de sa fin, il nomma Jean son ami particulier, pour étre son successeur, contre l'ordonnance du Concile, & excita de nouveaux troubles. Quand les Ariens virent que les sectateurs de Méléce troubloient l'Eglise, ils commencérent aussi à se remuer. Car comme il arrive souvent qu'on se partage en de pareilles contestations, les uns approuvérent la doctrine d'Arius; les autres soûtinrent, qu'il étoit juste que ceux qui avoient été ordonnez par Méléce, eussent le gouvernement de l'Eglise. Bien que les sectateurs de Méléce, & ceux d'Arius eussent été par le passé de différens sentimens, ils s'accordérent alors par jalousie de ce que le peuple étoit fort attaché aux Prêtres de l'Eglise Catholique, & s'unirent ensemble contre le Clergé d'Aléxandrie, attaquérent leurs ennemis communs, & se défendirent contr'eux, de sorte que par la suite du tems, ceux qui tenoient l'opinion d'Arius, furent appelez Méléciens en Egypte, bien que ceux-ci n'eussent aucun différent avec les Catholiques,

L'an de N. S. Constantin.

liques, si ce n'est touchant la primauté, & touchant le gouvernement de l'Eglise; au lieu que les Ariens tiennent la même doctrine qu'Arius. Mais bien que les uns & les autres ne fussent point d'accord ensemble touchant le fond des questions, & qu'ils se condamnassent réciproquement dans le secret de leur cœur, ils dissimulérent leurs sentimens, pour exercer la haine commune, qu'ils portoient aux Catholiques, & pour venir à bout de leurs desseins. Les Méléciens aiant souvent conféré depuis ce tems-là, touchant les matiéres contestées, apprirent les sentimens des Ariens, & commencérent à les soûtenir. Ces contestations aigrirent de nouveau les esprits, de sorte que plusieurs tant du Clergé, que du peuple se séparérent de la communion des autres. On renouvella la dispute touchant l'opinion d'Arius à Constantinople, & en plusieurs autres villes, & principalement en celles des Provinces de Bithynie & d'Hellespont. Enfin on dit qu'Eusébe Evêque de Nicomédie, & Théognis Evêque de Nicée aiant corrompu le Secrétaire entre les mains duquel Constantin avoit mis les actes du Concile de Nicée, effacérent leurs signatures, & eurent la hardiesse de publier que le Fils de Dieu ne doit point étre appelé consubstanciel à son Pere. On dit qu'Eusébe aiant été accusé sur ce sujet devant l'Empéreur, il lui répondit avec une grande assurance: Si cette robe, lui dit-il, avoit été coupée en ma presence, je ne dirois jamais que les parties fussent de la même substance. L'Empéreur fut tres-fâché de voir renaître des questions qu'il croioit que le Concile de Nicée avoit entiérement éteintes. Il trouva sur tout, fort mauvais qu'Eusébe, & Théognis eussent admis à leur communion certains habitans d'Aléxandrie, dont la doctrine n'étoit point orthodoxe, & que le Concile avoit soûmis à la pénitence, & qu'il avoit lui-même relé-

guez

guez comme les principaux auteurs des discordes. Quelques-uns assurent qu'il les condamna au bannissement pour ce sujet. Mais j'en ai déja dit ce que j'en avois appris par le rapport de ceux qui étoient les mieux informez de cette affaire.

L'an de N. S. Constantin.

CHAPITRE XXII.

Entreprises des Ariens & des Méléciens contre saint Athanase.

EUsébe, & Théognis furent les premiers auteurs de tous les maux que souffrit saint Athanase. Comme ils avoient grand crédit auprés de l'Empéreur, ils l'emploierent, pour faire en sorte qu'Arius, avec qui ils étoient liez & d'amitié, & de doctrine, fût rétabli dans Aléxandrie, & qu'Athanase en fût chassé. Ils l'accusérent devant l'Empéreur d'avoir excité tous les troubles dont l'Eglise étoit agitée, & d'en fermer seul la porte à ceux qui souhaitoient de tout leur cœur d'y rentrer; qu'il n'y avoit que lui seul à éloigner, pour rétablir la paix, & la bonne intelligence. Ces accusations étoient appuiées par un grand nombre d'Evêques, & d'autres Ecclésiastiques qui étoient avec Jean, qui prétendoient étre fort orthodoxes, & qui attribuoient à Athanase, & aux Evêques de son parti toutes les violences qui avoient été commises, comme l'embrasement des Eglises, les emprisonnemens, les tourmens, & les meurtres. Mais lorsqu'Athanase eut écrit à l'Empéreur, & que par sa lettre, il eut reproché aux sectateurs de Jean, que leur ordination étoit illégitime, qu'ils renversoient ce qui avoit été établi au Concile de Nicée; qu'ils tenoient une mauvaise doctrine; qu'ils intentoient des accu-

L'an de N. S. Constantin.

cusations calomnieuses, & excitoient des séditions contre ceux qui tenoient une doctrine Orthodoxe, touchant la divinité, ce Prince ne savoit à qui il devoit ajoûter foi. Comme il se sentoit fort importuné des accusations que les deux partis formoient continuellement, & qu'il ne souhaitoit rien tant que la paix, il écrivit à Athanase, qu'il ne refusât plus l'entrée de l'Eglise à personne; & que s'il apprenoit qu'il l'eût refusée, il le chasseroit d'Aléxandrie. Voici les termes de sa lettre: Puisque vous savez mon intention, ne fermez l'Eglise à aucun de ceux qui desireront d'y entrer; car si j'apprens que vous l'aiez fermée, j'envoierai vous déposer, & vous conduire hors d'Aléxandrie. Mais Athanase aiant récrit à Constantin, & lui aiant persuadé que les Ariens ne devoient point étre admis à la communion Ecclésiastique, Eusébe desespéra de venir à bout de ses desseins, tant qu'Athanase les traverseroit, & crût devoir se défaire de lui par quelque moien que ce fût. Mais parce qu'il n'avoit point de prétexte de faire une si grande entreprise, il promit aux Méléciens de leur étre favorable auprés de l'Empéreur, pourvû qu'ils voulussent intenter une accusation contre Athanase. Ils l'accusérent donc d'abord, d'avoir imposé aux Egyptiens un tribut sur les tuniques de lin, & les accusateurs assurérent qu'il avoit exigé d'eux, leur part de ce tribut. Mais Apis & Macaire Prêtres de l'Eglise d'Aléxandrie, qui étoient alors à la Cour, tâchérent de dissiper cette calomnie. Athanase aiant été mandé pour y répondre, fut encore accusé d'avoir conjuré contre l'Empéreur, & d'avoir envoié pour cét effet une cassette pleine d'or à un nommé Philuméne. Mais l'Empéreur aiant reconnu la vérité, permit à Athanase de retourner en son païs, & écrivit au peuple d'Aléxandrie que c'étoit un homme d'une saine doctrine,

ne, & d'une parfaite équité, qu'il avoit été bien-aise de l'entretenir, & qu'il avoit reconnu qu'il avoit l'esprit de Dieu, & que n'aiant été accusé que par jalousie, son innocence avoit triomphé de la calomnie. Et parce qu'il avoit appris qu'il y avoit de grandes contestations en Egypte au sujet d'Arius, & de Méléce, il exhorta le peuple par la même lettre à faire une sérieuse réfléxion sur les jugemens de Dieu, à vivre en bonne intelligence, & à éloigner ceux qui troubloient la paix. Voila comment ce Prince prenoit tous les soins possibles pour rétablir la concorde, & l'union entre les fidéles.

L'an de N. S. 333.

Constantin.

CHAPITRE XXIII.

Saint Athanase est faussement accusé d'avoir coupé la main à Arséne.

CEs premiéres accusations n'aiant pas réüssi aux Méléciens, ils en intentérent de nouvelles; l'une fut de charger Athanase d'avoir rompu un vase qui servoit à la célébration des Mistéres, & l'autre d'avoir tué Arséne, de lui avoir coupé le bras, & de s'en servir pour faire des maléfices. On dit que cét Arséne étoit un Clerc, qui aiant commis quelque crime s'étoit caché de peur d'étre convaincu, & d'étre puni par son Evêque. Les accusateurs d'Athanase aiant cherché cét Arséne avec soin, & l'aiant trouvé, lui promirent toute sorte de protection, & de sureté, & le menérent secrétement dans un Monastére chez un Prêtre de ses amis, & de leur parti, nommé Prine. Aprés l'avoir caché de la sorte, ils allérent publier par tout qu'Athanase l'avoit fait mourir. Ils avoient

avoient suborné un Moine nommé Jean pour lui faire appuier cette accusation. Le bruit en aiant été répandu par tout, & étant arrivé jusques aux oreilles de l'Empereur, Athanase apprehenda d'être condamné par des juges prévenus de ces faux préjugez, usa d'autant d'adresse que ses ennemis avoient de malice, & n'oublia rien pour empêcher que la vérité ne fût obscurcie par la calomnie. Il étoit difficile de ruiner l'accusation, autrement qu'en montrant qu'Arséne, qu'on disoit qu'il avoit fait mourir, étoit vivant. Il envoia donc le chercher par un Diacre de la fidélité duquel il étoit tres-assuré. Ce Diacre étant allé dans la Thébaïde, apprit de quelques Moines qu'il étoit caché chez Prine, & s'y étant rendu, il n'y trouva plus Arséne qu'on avoit emmené dans l'Egypte inférieure, au premier bruit de son arrivée; mais il y trouva Prine, & Elie un de ses amis qu'on disoit avoir mené Arséne ailleurs, & les déféra tous deux au Commandant des troupes d'Egypte, qui les aiant interrogez leur fit avouër qu'Arséne étoit vivant, qu'il avoit été caché dans leur maison, & qu'il étoit en Egypte. Athanase aiant eu soin que tout ceci fût rapporté à Constantin, ce Prince lui écrivit qu'il continuât à s'aquiter de ses fonctions avec sa vigilance ordinaire, sans se mettre en peine des piéges que les Méléciens lui tendoient, qu'il savoit qu'ils ne lui avoient suscité que par jalousie ces accusations calomnieuses qui troubloient la paix de l'Eglise, & qu'il les puniroit selon la rigueur des loix, s'ils ne demeuroient en repos. Il ordonna que sa lettre fût luë devant tout le peuple, afin que chacun sût son intention. Les Méléciens étonnez de ces ménaces, vêcurent dans quelque sorte de retenuë. Cependant toutes les Eglises d'Egypte jouïssoient d'une paix profonde, sous la conduite d'un si grand Evêque, & étoient accruës de jour en jour par la multitude incroia-

ble,

ble, tant de Paiens, que d'Hérétiques qu'il convertissoit à la foi.

CHAPITRE XXIV.

Les Indiens font profession de la Religion Chrêtienne.

NOus avons appris qu'en ce tems-là, les peuples les plus éloignez des Indes, qui n'avoient rien entendu de la prédication de saint Barthelémi, furent convertis à la foi par le ministére d'un Prêtre nommé Frumentius. Il est nécessaire de remarquer par quelle occasion il fut ordonné, pour faire voir que la Religion Chrêtienne n'est pas une invention humaine, comme le prétendent certains imposteurs qui avancent les mensonges les plus ridicules. Les plus célébres Philosophes de la Gréce ont eu la curiosité de voiager dans les païs étrangers. Platon ami de Socrate a demeuré long-tems en Egypte, pour apprendre les Mystéres de cette nation. Il a aussi fait voile en Sicile, pour y voir des montagnes d'où sortent des fleuves de feu, qui inondant la campagne la rendent si stérile, qu'elle ne peut porter ni arbres, ni grains, non plus que les champs de Sodome. Empédocle fameux Philosophe qui a expliqué sa doctrine en Vers Héroïques, considérant attentivement ces feux, & recherchant la cause de leur saillies, se jetta dedans, sans savoir pourquoi il se procuroit ce genre de mort. Democrite de l'Isle de Cô témoigne lui-même avoir beaucoup voiagé, & avoir passé quatre-vints ans dans les païs étrangers. Plusieurs autres des plus sages de la Gréce, tant anciens que modernes ont été touchez de la même curiosité. Mérope Philosophe natif

L'an de N. S. Constantin.

natif de Tyr, ville de Phénicie aiant voulu ſuivre leur exemple, alla juſques aux Indes accompagné de deux jeunes hommes qui étoient ſes parens, & qu'il avoit ſoin d'inſtruire, dont l'un ſe nommoit Frumentius, & l'autre Edéſius. Aprés avoir parcouru les Indes, & y avoir vû ce qu'il lui plut, il ſe reſolut de s'en retourner ſur un vaiſſeau, qui étoit prêt de partir pour l'Egypte. Le vaiſſeau étant abordé à un Port pour prendre de l'eau, ou quelque proviſion, les Indiens, qui venoient de rompre l'alliance qui étoit auparavant entr'eux & les Romains, s'en rendirent maîtres, & firent mourir tous ceux qui étoient deſſus, à la reſerve de Frumentius, & d'Edéſius dont la jeuneſſe leur donna de la compaſſion. Ils en firent un preſent à leur Roi, qui fit Edéſius ſon Echanſon, & Frumentius dont il reconnut d'abord la fidélité, & la prudence, ſon Treſorier. Aprés qu'ils l'eurent ſervi durant pluſieurs années avec une parfaite fidélité, quand il fut prêt de mourir, il les affranchit, & leur permit de demeurer où il leur plairoit. Ils avoient deſſein de retourner à Tyr. Mais la Reine les pria de demeurer à la Cour, & de prendre la conduite des affaires juſques à ce que le Roi ſon fils fût en âge de gouverner par lui-même. Ils ſe rendirent aux priéres de cette Princeſſe, & prirent l'adminiſtration du Roiaume. Frumentius, ſoit de lui-même, ou par une inſpiration divine, s'enquit s'il y avoit des Chrêtiens dans les Indes, où s'il y avoit des marchands Romains. Quand on en eut trouvé, & qu'on les lui eut amenez, il les reçut tres-civilement, & leur commanda de bâtir des Egliſes pour s'y aſſembler, & pour y ſervir Dieu ſelon l'uſage, & les cérémonies qui s'obſervent dans l'étenduë de l'Empire Romain. Lorſque le Roi fut parvenu à l'âge de puberté, ils le ſuppliérent, & la Reine ſa mere de leur permettre de s'en retourner. Bien

que

que leur départ fût fort fâcheux à ce Prince, & à cette Princesse, ils ne laissérent pas d'y consentir. Edésius alla à Tyr pour y voir ses parens, & y fut élevé peu de tems aprés à l'honneur du Sacerdoce. Frumentius préférant la piété, & le service de Dieu à l'amour de sa patrie & de ses proches, alla à Aléxandrie, y conféra avec Athanase, lui representa l'état où étoit la Religion Chrêtienne dans les Indes, & le besoin qu'elle avoit d'un Evêque, Athanase aiant assemblé les Prêtres qui étoient alors dans son Clergé, & aiant conferé avec eux sur ce sujet, jugea qu'il n'y avoit personne si propre que Frumentius pour être Evêque des Indes, puisqu'il y avoit déja jetté les premiéres semences de la foi. Frumentius étant donc retourné aux Indes, s'y aquitta si dignement des fonctions de la charge Episcopale, qu'il n'y fut pas moins admiré qu'un Apôtre. Dieu l'y rendit célébre par les miracles, & par les guérisons extraordinaires.

L'An de N. S. Constantin.

CHAPITRE XXV.

Concile de Tyr. Déposition de saint Athanase.

LA malignité des ennemis de saint Athanase lui suscita de nouvelles affaires, & excita contre lui la haine de l'Empéreur, & un grand nombre d'accusateurs. Le Prince importuné de leurs plaintes, & de leurs clameurs, convoqua un Concile à Césarée, ville de Palestine. L'appréhension qu'Athanase eut d'être opprimé par les artifices d'Eusébe Evêque de Césarée, d'Eusébe Evêque de Nicomédie, & de quelques autres de leur parti, l'empêcha de se trouver à ce Concile, bien qu'il y eût été invité. Il différa du-

335.

L'an de N. S. 335. Constantin.

rant trente mois d'y comparoître, quelques instances dont on usât pour l'y obliger. Mais enfin, il fut contraint de se rendre à cette ville. Les Evêques d'Orient qui y étoient assemblés le pressérent de répondre à l'accusation formée contre lui, de la part de Jean, par Callinique Evêque, & par Ischyrion Prêtre. Les chefs de cette accusation étoient qu'il avoit rompu un vase, qui servoit à la célébration des Mystéres; qu'il avoit renversé la chaise Episcopale; qu'il avoit fait mettre plusieurs-fois cét Ischyrion soûs les fers, & qu'il l'avoit calomnieusement accusé devant Hygin Gouverneur d'Egypte, d'avoir jetté des pierres aux statuës de l'Empéreur; qu'il avoit déposé Callinique Evêque de Péluse, qui avoit communiqué avec Aléxandre en haine de ce qu'il avoit refusé de communiquer avec lui, jusques à ce qu'il se fût justifié de ce qu'on l'accusoit, d'avoir rompu un vase destiné à la célébration des Mystéres; qu'il avoit commis le gouvernement de l'Eglise de Péluse à un Prêtre nommé Marc, bien qu'il eût été déposé; qu'il avoit fait garder Callinique par des soldats, lui avoit fait donner la question, & l'avoit traduit devant divers Tribunaux. Il y avoit outre cela plusieurs Evêques du parti de Jean, comme Euple, Pacome, Isac, Achillas, & Herméon qui l'accusoient d'avoir commis des violences, & des outrages. De plus, ils l'accusoient tous ensemble, de n'avoir été élevé à la dignité Episcopale, que par le pariure de quelques personnes; parce que les Evêques étoient demeurez d'accord qu'aucun ne seroit ordonné, qu'il ne se fût auparavant justifié devant eux des crimes qui lui étoient imposez; de les avoir trompez, de n'avoir voulu leur faire aucune satisfaction depuis qu'ils s'étoient séparez de sa communion; & au contraire de leur avoir fait des violences, & de les avoir mis en prison. Ils renouvellérent aprés cela l'accusation d'avoir fait

mou-

mourir Arséne, & de lui avoir coupé la main ; & comme il arrive d'ordinaire dans les affaires où plusieurs conspirent pour perdre un ennemi commun, il parut tout d'un coup de nouveaux accusateurs, qui jusques alors avoient toûjours passé pour amis de l'accusé. Enfin, on lût un écrit contenant les acclamations que le peuple d'Aléxandrie avoit faites à son occasion, & par lesquelles il sembloit refuser de s'assembler dans l'Eglise, selon la coûtume. Athanase aiant été pressé de se justifier, & s'étant plusieurs fois presenté devant les Juges, repoussa quelques-unes des accusations, qui étoient formées contre lui, & demanda du tems pour répondre aux autres. Il étoit dans une extréme perpléxité quand il considéroit le crédit que ses accusateurs avoient auprés de ses Juges, le nombre des sectateurs d'Arius, & de Méléce qui étoient prêts de déposer contre lui, l'indulgence dont on usoit envers ses accusateurs aprés qu'il les avoit convaincus de calomnie, comme dans la cause d'Arséne, auquel on prétendoit qu'il avoit coupé le bras, & dans celle d'une femme, à laquelle on disoit qu'il avoit donné de l'argent pour la corrompre. On avoit tres-clairement reconnu, non seulement la fausseté, mais encore l'extravagance de ces deux accusations. Comme cette femme accusoit Athanase en presence des Evêques de l'avoir violée, Timothée Prêtre de l'Eglise d'Aléxandrie qui étoit auprés d'Athanase, & qui étoit convenu avec lui de répondre à cette femme, lui dit : Quoi vous ai-je violée ? La femme lui répondit, qu'oüi, & lui marqua les circonstances du lieu, & du temps. Quant à Arséne, Athanase le produisit devant les Juges, fit voir qu'il avoit deux mains, & deux bras, & demanda que ses accusateurs rendissent raison du bras, & de la main qu'ils avoient montrée pour appuier leur calomnie. On dit que cét Arséne aiant appris qu'A-

L'an de N. S. 335. Constantin.

L'an de N. S. 335. Constantius.

thanase étoit accusé de l'avoir tué, & étoit en peine pour ce sujet, s'enfuit du lieu où l'on l'avoit caché, & arriva à Tyr, le jour de devant celui auquel l'affaire devoit étre jugée. Ces deux accusations aiant été repoussées de la sorte, on ne fit aucune mention de la prémiére dans les actes du Concile; parce qu'elle parut trop contraire à l'honnêteté, & à la bien-séance. Quant à la seconde, les accusateurs croioient se justifier suffisamment, en disant qu'un Evêque nommé Plusien avoit brûlé la maison d'Arséne par le commandement d'Athanase, & l'avoit fait ensuite attacher à une colonne, & cruellement fustiger, & enfin enfermer dans une étroite prison, qu'aiant trouvé moien de s'enfuir, il s'étoit caché & qu'on avoit eu raison de croire qu'il étoit mort, puisqu'il ne paroissoit plus: que la réputation qu'il avoit aquise par la générosité avec laquelle il avoit fait profession de la foi durant la persécution, l'aiant rendu tres-cher aux Evêques du parti de Jean, ils l'avoient cherché avec tout le soin qui leur avoit été possible. Lorsqu'Athanase faisoit réfléxion sur toutes ces circonstances, il ne pouvoit s'empêcher de craindre le succez du jugement, ni même d'appréhender que ses ennemis ne lui tendissent un piége pour le perdre. Enfin aprés plusieurs séances, le Concile étant rempli de confusion & de desordre, & les accusateurs criant confusément avec quantité d'autres personnes qui étoient autour des Siéges, qu'Athanase étoit un violent, un scélérat, un homme indigne du Sacerdoce, & qu'il le faloit déposer, ceux qui étoient préposez de la part de l'Empéreur pour maintenir l'ordre & la discipline, le firent sortir secrétement de peur qu'il ne fût mis en piéces par ces furieux. Pour lui quand il vit qu'il ne pouvoit demeurer à Tyr en sureté, ni espérer aucune justice de ses Juges qui étoient dévoüez à ses ennemis, il alla à Constantinople. Le Concile le condamna

en

en son absence, le déposa, & lui défendit de retourner à Aléxandrie, de peur qu'il n'y excitât des séditions. Il rétablit Jean, & ceux de son parti dans les fonctions de leur ordre, déclarant qu'ils en avoient été privez injustement. Ces Evêques envoiérent ensuite à l'Empéreur une rélation de ce qu'ils avoient fait dans leur assemblée, & écrivirent aux autres Evêques pour les avertir de n'entretenir plus aucune communion avec Athanase; parce qu'il avoit été convaincu des crimes, dont ils avoient pris connoissance, & que la maniére dont il s'étoit retiré, donnoit lieu de croire qu'il étoit coûpable de ceux pour lesquels ils n'avoient pû le juger. Ils déclarérent ensuite qu'ils avoient été obligez de le condamner comme ils avoient fait. Premiérement, parce qu'au lieu de se presenter l'année précédente au Concile que l'Empéreur avoit convoqué à Césarée, il avoit fait attendre tres-long-tems les Evêques, & méprisé tous les ordres du Prince. De plus, parce que les Evêques s'étant assemblez à Tyr, il s'y étoit rendu avec une grande suite, à dessein d'exciter sédition, que tantôt il avoit refusé de se justifier des crimes dont on l'accusoit, que tantôt il avoit dit des injures aux Prélats, & que d'autres fois il avoit refusé de se soûmettre à leur jugement. Ils mandérent par la même lettre qu'il avoit été manifestement convaincu d'avoir brisé un Calice, & que cela étoit justifié par le rapport de Théognis Evêque de Nicée, de Maris Evêque de Calcédoine, de Théodore Evêque d'Heraclée, de Valens, d'Ursace, & de Macédonius qui avoient été envoiez en un bourg d'Egypte, où le fait étoit arrivé pour en informer. Voila la maniére dont ces Evêques parcoururent les chefs d'accusation qui avoient été proposez contre Athanase, & les representérent avec le même art que font les Sophistes à dessein de leur donner quel-

L'an de N. S. 335. Constantin.

L'an de N. S. Constantin.

que couleur. Il y eut néanmoins plusieurs Prélats dans ce Concile qui jugérent que la condamnation étoit injuste. On dit que Paphnuce Confesseur prit Maxime Evêque de Jérusalem par la main, pour le faire lever, dans la créance que des Confesseurs de Jésus-Christ, qui avoient eû les yeux crévez, & les jarets coupez pour la défense de son nom, ne devoient pas demeurer dans une assemblée de méchans.

CHAPITRE XXVI.

Dédicace d'une Eglise bâtie par Constantin à Jérusalem.

L'Eglise du Calvaire que l'on nomme le grand Martyre, aiant été achevée en la trentiéme année du régne de Constantin, un de ses Secrétaires nommé Marien, porta de sa part une lettre aux Evêques assemblez à Tyr, pour leur ordonner de se rendre en diligence à Jérusalem, & d'y dédier la nouvelle Eglise. Bien que ce Prince souhaitât fort cette dédicace, il n'avoit point voulu que les Evêques la fissent, qu'ils n'eussent auparavant terminé leurs différens. Ces Evêques s'étant donc rendus à Jérusalem y dédiérent l'Eglise, & une multitude incroiable de riches ornemens qu'on ne pouvoit voir sans admiration. On a depuis ce tems-là célébré tous les ans la fête de cette dédicace, avec une si grande solennité, que l'on y a conféré le Bâtéme, & que l'on s'est assemblé durant sept jours, durant lesquels il y a eu un concours prodigieux de personnes qui viennent de toutes les parties du monde visiter les saints lieux.

L'an de N. S. Constantin.

CHAPITRE XXVII.

Arius est rappelé d'exil par l'Empéreur, & lui presente sa profession de foi.

LEs Evêques qui suivoient l'erreur d'Arius trouvérent alors une occasion favorable de procurer son rétablissement, & celui d'Euzoïus, en faisant en sorte que l'on tînt un Concile dans la ville de Jérusalem. Voici comment ils vinrent à bout de ce dessein. Un Prêtre qui loüoit continuellement Arius, avoit l'honneur de visiter souvent Constancie, sœur de l'Empéreur Constantin. Personne ne savoit au commencement qu'il étoit dans ces sentimens, mais lorsqu'il fut devenu assez familier avec cette Princesse pour les lui découvrir, il prit la liberté de se plaindre à elle de l'injustice, par laquelle Arius étoit obligé de vivre loin de son païs, & de l'animosité particuliére qui avoit porté Aléxandre Evêque d'Aléxandrie à le retrancher de la communion de l'Eglise. L'estime, lui dit-il, qu'il s'étoit aquise parmi le peuple, donna à cét Evêque de la jalousie contre lui. Constancie crût que ce Prêtre lui disoit la vérité, & n'entreprit rien pourtant de contraire aux décisions du Concile de Nicée. Etant tombée dans une maladie, dont elle crût ne pouvoir pas guérir, elle pria l'Empéreur son frere qui l'étoit allé visiter, de lui accorder la derniére grace qu'elle avoit à lui demander. Cette grace fut d'honorer de son amitié le Prêtre, dont je parle, & d'avoir créance en lui, comme en un homme tres-Orthodoxe. „ Pour moi, ajoûta-t-elle „ je suis proche de la mort, & ne suis plus touchée „ d'aucun soin de cette vie. La seule appréhen-

L'an de N.S. Constantin.

„ sion qui me reste, est qu'il ne vous arrive quelque grand mal-heur, comme seroit la perte de „ l'Empire, ou enfin que vous ne souffriez quelque châtiment terrible de la Justice divine, „ pour avoir condamné des gens de bien au ban„ nissement, à la suscitation des méchans. Depuis ce tems-là, l'Empéreur admit ce Prêtre dans ses bonnes graces, & lui aiant donné plusieurs fois la liberté de l'entretenir des mêmes choses, dont il avoit entretenu Constancie sa sœur, il crût qu'il faloit examiner de nouveau l'affaire d'Arius, soit qu'il ajoûtât foi aux discours de ce Prêtre, ou qu'il eût seulement dessein de l'obliger, à cause de la recommandation de sa sœur. Il rappela bien-tôt aprés Arius, du lieu où il étoit exilé; & lui demanda sa profession de foi. Arius évita toutes les nouvelles expressions qu'il avoit inventées auparavant, & ne se servit que des termes les plus simples, & qui sont souvent emploiez dans l'Ecriture. De plus il assura avec serment, qu'il tenoit cette doctrine, & qu'il n'avoit aucun sens caché dans le cœur. Voici comment cette profession de foi étoit conçuë,

Arius, & Euzoius Prêtres, au tres-Religieux Empéreur, & tres-chéri de Dieu Constantin, nôtre Souverain.

„ SEigneur Empéreur, nous vous exposons nôtre „ foi, selon ce que vôtre piété nous a comman„ dé, & nous vous protestons par écrit devant „ Dieu, que nous, & ceux qui sont avec nous, cro„ ions sincérement, ce qui suit. Nous croions un „ seul Dieu, Pere tout-puissant, & nôtre-Seigneur „ Jésus-Christ son Fils, qu'il a engendré avant „ tous les siécles, Dieu Verbe par qui toutes choses „ ont été faites, qui sont dans le Ciel, & sur la ter„ re, qui est dêcendu ici bas, & s'y est fait homme, „ qui a souffert la mort, est ressuscité, est monté au „ Ciel, d'où il viendra juger les vivans, & les morts.

„ Nous

„Nous croions l'Esprit Saint, la resurrection de la „chair, la vie du siécle avenir, le roiaume du Ciel, „une Eglise Catholique répanduë par toute la ter-„re. Nous avons appris cette foi dans les saints „Evangiles, où le Seigneur dit à ses Apôtres: Allez, „enseignez toutes les Nations, les bâtisant, au nom „du Pere, du Fils, & du Saint Esprit. Si nous ne „sommes dans cette créance, & si nous ne rece-„vons véritablement le Pere, le Fils, & le St. Es-„prit, comme l'Eglise Catholique, & la sainte „Ecriture que nous suivons en toutes choses l'en-„seignent, que Dieu soit nôtre Juge dans ce siécle, „& dans l'autre. C'est pourquoi, nous supplions „tres-humblement vôtre piété, Empéreur tres-„chéri de Dieu, que puisque nous avons l'hon-„neur d'étre des membres du Clergé, & que nous „tenons la foi de l'Eglise, & le sens de l'Ecriture, „elle nous réconcilie avec cette Eglise qui est nôtre „Mere, afin que les questions, & les disputes inuti-„les étant retranchées, nous entretenions tous en-„semble la paix, & nous fassions à Dieu des prié-„res solennelles, pour la prospérité de l'Empire, „& pour la gloire de vôtre famille. Quelques-uns assuroient que cette profession de foi étoit capti-euse, & bien qu'elle semblât contraire à la do-ctrine d'Arius, elle lui étoit en effet conforme, parce qu'elle étoit conçuë en termes vagues ausquels on pouvoit donner divers sens. L'Empéreur crût qu'Arius, & Euzoius étoient dans le même sentiment que les Evêques du Concile de Nicée, & en eut beaucoup de joie. Il n'entreprit pas néanmoins de les rétablir dans la communion, sans la participation, & l'approbation de ceux qui selon les régles de l'Eglise sont juges de la doctrine. Il les envoia donc vers les Evêques qui étoient alors assemblez à Jérusalem, ausquels il écrivit qu'ils examinassent la profession de foi qu'Arius & Euzoius avoient donnée, & qu'ils jugeassent leur

L'an de N.S. Constantin.

L'an de N. S. Constantin.

affaire favorablement, soit qu'ils reconnussent qu'ils tenoient une doctrine Orthodoxe, & qu'ils n'avoient été condamnez que par la jalousie de leurs ennemis, soit que n'aiant aucun sujet de se plaindre de la condamnation qui étoit intervenuë, ils eussent depuis changé de sentiment. Ceux qui souhaittoient depuis long-tems de les admettre à la communion, furent ravis d'en avoir trouvé l'occasion, & écrivirent à l'heure-même à l'Empéreur, à l'Eglise d'Aléxandrie, aux Evêques, & aux Ecclésiastiques de l'Egypte, de la Libye, & de la Thébaïde, pour les exhorter à les recevoir, puisque l'Empéreur approuvoit leur foi, & que l'approbation de ce Prince étoit confirmée par les suffrages de tout le Concile. Ils ajoûtérent au bas de leur lettre la profession de foi d'Arius, & d'Euzoius. Voila ce qui fut fait avec beaucoup de chaleur dans ce Concile de Jérusalem.

CHAPITRE XXVIII.

Lettre de Constantin. Exil de saint Athanase.

Saint Athanase s'étant enfui de la ville de Tyr, comme nous l'avons dit, vint à Constantinople, & se plaignit à l'Empéreur de l'injustice avec laquelle il avoit été condamné, & le supplia de faire examiner en sa presence ce qui avoit été ordonné dans la ville de Tyr. L'Empéreur aiant trouvé cette demande fort juste écrivit aux Evêques en ces termes. » Je ne sai ce que » vôtre assemblée a ordonné en confusion, & en » desordre ; mais il semble qu'elle a ordonné » quelque chose au préjudice de la vérité, & que » vos contestations ausquelles vous ne voulez » point mettre de fin, vous empêchent de consi-

» dérer

„dérer ce qui est agréable à Dieu. Mais la Pro- *L'an de N. S.*
„vidence divine dissipera ces contestations, & me
„fera reconnoître, si vous avez eû quelque soin de
„la vérité, & si vous n'avez point jugé par ami- *Constantin.*
„tié, ou par haine. Je desire que vous veniez ici
„en diligence pour me rendre compte de ce que
„vous avez fait. Vous saurez le sujet pour lequel
„je vous mande de la sorte. Comme je rentrois
„à cheval en cette ville heureuse que je regarde
„comme ma patrie, & que j'ai appelée de mon
„nom ; l'Evêque Athanase a paru si inopinément
„au milieu de la ruë, avec quelques autres qui
„l'accompagnoient, que j'en ai été surpris. Dieu
„qui voit tout m'est témoin, que je ne l'ai pas
„reconnu d'abord, & qu'il a falu que quelques-
„uns de ma suite m'aient dit qui il étoit, & de-
„quoi il venoit se plaindre. Je ne l'entretins point
„sur l'heure. Comme il me pressoit de lui don-
„ner audiance, & que je la lui refusois, & que peu
„s'en falut même, que je ne commandasse qu'on
„le fit retirer, il me dit avec plus de liberté, & de
„hardiesse qu'auparavant, qu'il me supplioit seu-
„lement de vous ordonner de venir ici, afin qu'il
„pût se plaindre en vôtre presence des injustices,
„qu'il avoit souffertes. Cette priere m'aiant pa-
„ru raisonnable, & conforme à l'équité de mon
„régne, j'ai resolu de vous écrire, pour ordonner
„que tous ceux qui ont assisté au Concile de Tyr,
„se rendent incessamment à ma suite, pour me
„faire reconnoître par des effets la justice & l'é-
„quité du jugement que vous avez rendu, à moi,
„dis-je, que vous ne sauriez refuser de regarder
„comme un fidéle serviteur de Dieu. Ma piété
„a rétabli la paix par tout le monde, & a fait bé-
„nir le nom de Dieu à des nations, qui ne con-
„noissoient point auparavant la vérité. Or il est
„évident que quiconque ne connoît point la vé-
„rité, ne connoît point Dieu. Les barbares ont

L'an de N. S.

Constantin.

,,appris à le connoître, & à le servir par mon ,,moien, quand ils ont vû qu'il avoit soin en toutes rencontres de me protéger : & ils le respectent encore par l'appréhension qu'ils ont de ,,ma puissance. Mais nous qui semblons publier les mystéres de sa clémence ; car je ne dirai pas que nous les gardons, nous ne faisons ,,rien qui ne tende à la discorde, & à la ruine du ,,genre humain. Venez donc tous ici en diligence, & tenez pour certain que je ferai tout mon ,,possible, pour conserver la loi de Dieu inviolable, & pour écraser ses ennemis, qui soûs l'apparence d'une sainte profession, introduisent ,,d'horribles blasphêmes. Cette lettre de l'Empéreur épouvanta quelques Evêques, & les fit retourner en leurs Eglises. Eusébe Evêque de Nicomédie, & ceux de son parti vinrent trouver Constantin, & l'assurérent que le Concile de Tyr n'avoit rien prononcé que de tres-juste contre Athanase, & aiant pris à témoin Théognis, Maris, Théodore, Valens, & Ursace, lui firent accroire qu'il avoit brisé un Calice. Enfin, leurs calomnies l'emportérent sur l'innocence, soit que l'Empéreur eût ajoûté foi à leurs discours, ou qu'il espérât que les Evêques entretiendroient la paix ensemble, lorsqu'Athanase seroit éloigné, il le rélégua à Tréves ville des Gaules, où il fut conduit incontinent aprés.

CHA-

L'an de N. S. 336.

CHAPITRE XXIX.

Con-stantin.

Aléxandre Evêque de Constantinople refuse d'admettre Arius à la communion de l'Eglise. Arius meurt.

ARius alla en Egypte aprés le Concile de Jérusalem ; mais n'aiant pû être admis à la communion de l'Eglise d'Aléxandrie, il revint à Constantinople. Comme tous ceux qui soûtenoient sa doctrine, & qui étoient liez d'intelligence avec Eusébe Evêque de Nicomédie, s'y étoient rendus à dessein d'y tenir un Concile, Aléxandre Evêque de cette ville tâcha d'en empêcher l'assemblée ; mais n'en aiant pû venir à bout, il refusa ouvertement d'admettre Arius à la communion, & déclara qu'il n'étoit ni juste, ni conforme aux régles de l'Eglise, de renverser la doctrine des Evêques, qui s'étoient assemblez au Concile de Nicée, de toutes les parties du monde. Quand les partisans d'Eusébe virent qu'ils ne pouvoient fléchir Aléxandre par leurs paroles, ils le chargérent d'outrages, & le ménacérent avec serment, que s'il n'admettoit Arius à la communion avant cent jours, ils le feroient déposer, & qu'on éliroit un autre Evêque en sa place, qui consentiroit de communiquer avec Arius. Ils se séparérent de la sorte. Les partisans d'Eusébe attendoient le terme qu'ils avoient marqué pour exercer leur vengeance, & Aléxandre prioit Dieu qu'il lui plût détourner l'effet des ménaces des Eusébiens. Rien ne lui donnoit tant de peine que la connoissance qu'il avoit que l'Empéreur s'étoit laissé engager dans le parti de ses ennemis. La veille du jour qui avoit été marqué, il se prosterna contre ter-

L'an de N. S. 336. Constantin.

re, au pié de l'Autel, y pria Dieu toute la nuit, de ne pas permettre que les projets qui avoient été formez contre lui, fussent exécutez. Sur le soir du même jour Arius aiant eu mal au ventre, entra dans un lieu destiné pour satisfaire aux nécessitez de la nature. Comme il y demeuroit long-tems, quelques-uns qui l'attendoient y entrérent, & trouvérent qu'il étoit mort. Cette maniére de mourir ne fut pas regardée de tout le monde, de la même sorte. Les uns croient que l'excez de la joie qu'il avoit du bon succez de ses affaires, lui gagna le cœur, & l'étouffa tout d'un coup. D'autres ont crû que ce genre de mort étoit le châtiment de son impiété. Ceux qui soûtiennent ses opinions ont publié qu'on l'avoit fait mourir par de mauvais artifices.

CHAPITRE XXX.

Jugement de saint Athanase sur la mort d'Arius.

IL ne sera pas hors de propos de rapporter ici ce qu'Athanase Evêque d'Aléxandrie a écrit sur ,, ce sujet. Arius, dit-il, qui a été l'auteur de ,, cette hérésie, & le compagnon d'Eusébe, aiant ,, été mandé par l'Empéreur Constantin d'heu- ,, reuse mémoire, à la sollicitation des partisans ,, de l'Evêque de Nicomédie, & aiant reçu or- ,, dre de donner sa profession de foi, la dressa d'u- ,, ne maniére captieuse, & à l'imitation du dia- ,, ble, cacha son impiété soûs les paroles sim- ,, ples de l'Ecriture. Le bien-heureux Constan- ,, tin lui aiant dit, si vous ne cachez rien dans ,, vôtre cœur de contraire à vôtre écrit, rendez ,, témoignage à la vérité; Que si vous-vous par-

,, ju-

,, jurez, Dieu vous punira : le misérable jura L'an
,, qu'il ne tenoit rien que ce qu'il avoit écrit, & de
,, étant sorti incontinent aprés, il fut puni de son N. S.
,, parjure, & créva par le milieu du ventre. La vie 336.
,, de tous les hommes se termine à la mort. Il ne
,, faut jamais insulter à un mort, quoi qu'il ait été Con-
,, nôtre ennemi, parce que nous ne savons, si stan-
,, nous vivrons jusques au soir. Mais le genre de tin.
,, la mort d'Arius est si extraordinaire, que nous
,, avons été obligez de le remarquer. Car comme
,, les partisans d'Eusébe ménaçoient de le rétablir
,, dans la communion de l'Eglise, & qu'Aléxan-
,, dre Evêque de Constantinople s'opposoit à leurs
,, ménaces, Arius mettoit son espérence dans la
,, violence, & dans les emportemens d'Eusébe.
,, C'étoit un Samedi, & il espéroit rentrer le jour
,, suivant dans l'Eglise. La contestation étoit fort
,, échaufée. Les partisans d'Eusébe faisoient de
,, grandes ménaces, & Aléxandre n'avoit recours
,, qu'aux priéres. Dieu décida le différend, & con-
,, damna les injustes. Un peu avant que le Soleil
,, fût couché, Arius se trouva pressé d'entrer dans
,, un lieu public, où il perdit la vie, & l'espérance
,, d'être rétabli dans la communion de l'Eglise.
,, Constantin d'heureuse mémoire fut étonné de
,, ce genre de mort, qu'il regarda comme la con-
,, viction du parjure. Chacun reconnut alors
,, tres-clairement, combien les ménaces des par-
,, tisans d'Eusébe étoient foibles, & combien
,, l'attente d'Arius étoit vaine. Outre cela, il avoit
,, paru clairement que l'impiété d'Arius avoit
,, été condamnée par le Sauveur, tant ici que dans
,, l'assemblée des premiers Peres. N'y a-t-il donc
,, pas sujet de s'étonner qu'il se trouve encore des
,, personnes qui entreprennent d'excuser celui
,, qui a été condamné par le jugement du Sei-
,, gneur, & de défendre une erreur qu'il a décla-
,, rée contraire à la foi, quand il n'a pas permis

que

L'an de N. S. 336. Constantin.

„que son auteur rentrât dans l'Eglise ? Nous „avons appris qu'Arius mourut de cette sorte. On dit que long-tems depuis personne ne voulut se servir du siége sur lequel il étoit mort. Comme chacun entroit dans ce lieu public, il n'y avoit personne qui n'évitât avec horreur l'endroit où l'impiété avoit reçu un si promt & si redoutable châtiment. Depuis ce tems-là, un homme riche de la faction des Ariens, pour abolir la mémoire de cette mort, achêta le lieu, & y fit bâtir une maison.

CHAPITRE XXXI.

Nouveaux troubles dans l'Eglise d'Aléxandrie. Lettre de l'Empéreur Constantin.

LA fin de la vie d'Arius ne fut pas celle de la doctrine qu'il avoit inventée, & ceux qui la soûtenoient ne cessérent pas pour cela de tendre des piéges à ceux qui étoient dans un sentiment contraire. D'ailleurs, le peuple d'Aléxandrie se plaignoit publiquement de l'exil d'Athanase, & faisoit des vœus à Dieu pour son retour. Le grand Antoine écrivoit souvent à l'Empéreur, pour le suplier de n'ajoûter aucune créance aux discours des Méléciens, & de les rejetter plûtôt comme des calomnies. Mais ce Prince ne se laissa point fléchir. Il reprocha au peuple d'Alexandrie sa légéreté, & sa folie. Il ordonna aux Ecclésiastiques, & aux Religieuses de se tenir en repos ; leur déclarant qu'il ne changeroit point de sentiment, & qu'il ne rappeleroit point Athanase, parce que c'étoit un séditieux, qui avoit été condamné par le jugement de l'Eglise. A l'égard d'Antoine, il lui récrivit qu'il ne pouvoit mépriser l'avis d'un Concile ; que quand quelques-uns auroient jugé par haine, ou par complaisance, il n'y avoit au-

cune

cune apparence qu'un si grand nombre de bons Evêques se fussent trouvez dans cette mauvaise disposition ; qu'Athanase étoit un arrogant, & un injurieux, l'auteur des divisions, & des troubles. Les ennemis d'Athanase l'accusoient de ces crimes, parce qu'ils savoient que l'Empéreur en avoit grande aversion. Ce Prince aiant appris que l'Eglise étoit divisée en deux partis, dont l'un soûtenoit Athanase, & l'autre Jean : il en conçut une extréme indignation, & rélégua ce dernier. C'étoit celui qui avoit succédé à Méléce, qui avoit été admis à la communion de l'Eglise, & rétabli dans ses fonctions avec ceux de son parti par le Concile de Tyr. Ce Jean fut banni de la sorte contre l'inclination, & nonobstant le crédit des ennemis d'Athanase ; mais il le fut enfin, sans que les decrets du Concile de Tyr l'en pussent garantir ; parce que l'Empéreur étoit infléxible, & inéxorable à l'égard de ceux qui étoient soupçonnez d'exciter des divisions, & des troubles parmi le peuple.

L'an de N. S. 336. Constantin.

CHAPITRE XXXII.

L'Empéreur abolit diverses sectes.

Bien que dans les conversations particuliéres la doctrine d'Arius fût soûtenuë par un grand nombre de personnes, elle n'avoit point encore formé de parti auquel on eût donné son nom. Tous les Chrêtiens s'assembloient dans les mêmes Eglises, & participoient à la même communion, à la reserve des Novatiens, des Phrygiens, des Valentiniens, des Marcionites, des Paulianistes, & de quelques autres, qui suivoient des erreurs inventées depuis long-tems ; mais l'Empéreur fit alors une loi, par laquelle il ôta les Oratoires à toutes ces sectes, & ordonna qu'elles se réüni-

L'an de N. S. 336. Constantin.

réüniroient à l'Eglise Catholique sans pouvoir s'assembler, ni dans des maisons particuliéres, ni dans aucun lieu public, & elles furent presque toutes abolies par cette loi. Soûs le regne des Empéreurs précédens, tous ceux qui faisoient profession de la Religion Chrêtienne, étoient indifféremment traittez de même sorte par les Paiens,& persecutez avec une égale cruauté, bien qu'ils ne fussent pas dans les mêmes sentimens. Cette persecution même qu'ils souffroient en commun, les empêchoit de faire une recherche fort exacte des opinions les uns des autres. Chaque secte s'assembloit séparément, & bien qu'elle ne fût composée que d'un petit nombre de personnes, elle ne laissoit pas de se maintenir. Mais depuis cette loi, elles ne pûrent plus s'assembler, ni en public, parce qu'il étoit défendu, ni en particulier, parce que les Evêques, & les Ecclésiastiques les observoient avec une vigilance incroiable. Plusieurs se réünirent à l'Eglise Catholique, de peur d'étre mal-traitez. Les autres moururent sans laisser de successeurs, parce que n'aiant pas eu la liberté, ils n'avoient pas eu le moien de communiquer leurs sentimens, & de faire des disciples. La plûpart des Communautez étoient réduites au commencement à fort peu de personnes, soit que cela procédât de l'extravagance des opinions qu'elles soûtenoient, ou de l'ignorance de ceux qui les avoient inventées. Il n'y a eu que les Novatiens qui aiant trouvé de fort bons guides, & qui aiant toûjours conservé les mêmes sentimens que les Catholiques touchant la divinité, se soient vûs en fort grand nombre, sans que cette loi leur ait fait aucun préjudice. Constantin relacha quelque chose de sa sevérité en leur faveur, parce qu'il avoit moins dessein de perdre ses sujets, que de les épouvanter. Il y a apparence que l'estime particuliére qu'il avoit de la sainteté d'Acése, qui étoit

alors

alors Evêque des Novatiens dans Constantinople, servit à cette societé d'un puissant appui. Les Phrygiens souffrirent le même traitement que les autres hérétiques dans toutes les Provinces de l'Empire, si ce n'est en Phrygie, où depuis le tems de Montan, ils ont toûjours été en grand nombre, comme ils sont encore aujourd'hui. Eusébe Evêque de Nicomédie, & Théognis Evêque de Nicée commencérent alors à combattre par écrit la profession de foi, qui avoit été faite dans le Concile de Nicée. Ils n'osérent rejetter ouvertement la proposition, par laquelle le Fils de Dieu est appelé consubstanciel à son Pere; parce qu'ils savoient que l'Empéreur la soûtenoit. Mais aiant dressé une autre formule de foi; ils mandérent aux Evêques d'Orient, qu'ils avoient reçu celle du Concile de Nicée avec quelques explications. Ils renouvellérent de cette sorte des questions, & des disputes qui étoient comme assoupies.

L'an de N. S. Constantin.

CHAPITRE XXXIII.

Déposition de Marcel Evêque d'Ancyre.

DAns le même tems Marcel Evêque d'Ancyre en Galatie, fut déposé par les Evêques assemblez à Constantinople, comme auteur d'une nouvelle doctrine, par laquelle il soûtenoit, que le Fils de Dieu avoit commencé d'être, en naissant de la Vierge, & que son régne finiroit un jour; & pour la défense de laquelle, il avoit publié un livre. Ils donnérent la conduite de son Eglise à Basile, homme fort célébre par son érudition, & par son éloquence. Ils écrivirent aprés cela aux Eglises de Galatie, qu'elles cherchassent les exemplaires du Livre de Mar-

L'an de N. S. 336. Marcel, pour les supprimer, & qu'elles ramenassent à la doctrine de l'Eglise, ceux qui se trouveroient infectez de ses erreurs. Ils ajoûtérent qu'ils n'avoient pas transcrit le Livre entier, parce qu'il étoit trop long, & qu'ils s'étoient contentez d'en inserer quelques passages dans leur lettre, pour faire voir qu'il soûtenoit en effet la mauvaise doctrine qu'ils avoient condamnée.

Constantin. Quelques-uns disoient néanmoins, qu'il avoit seulement proposé des questions, sans les resoudre, & qu'Eusébe avoit malicieusement porté ces propositions à l'Empéreur, comme des resolutions. Il est certain que les partisans d'Eusébe étoient fort irritez contre lui, de ce qu'il n'avoit point consenti à ce qui avoit été ordonné dans le Concile de Tyr, ni à ce qui avoit été fait en faveur d'Arius dans celui de Jérusalem, & de ce qu'il ne s'étoit point trouvé à la dédicace de l'Eglise, de peur de participer à leur communion. Ils ne manquérent pas de l'accuser dans leur lettre à l'Empéreur, de ne s'étre point trouvé à cette dédicace, comme si en cela il eût eu dessein de lui faire injure. Au reste ce fut un Sophiste natif de Cappadoce nommé Astére, qui aiant composé un livre conforme à la doctrine d'Arius, & qui l'aiant lû dans plusieurs villes, & aiant assisté à presque tous les Conciles, obligea Marcel d'écrire pour le refuter. Mais au lieu de réüssir dans ce dessein, il tomba, soit avec délibération, ou par inadvertence, dans les erreurs de Paul Samosate. Il fut pourtant rétabli depuis dans son Evêché, par le Concile de Sardique, aprés avoir justifié qu'il n'avoit point tenu la doctrine, qui lui avoit été imputée.

CHA-

L'an de N. S. 337.

CHAPITRE XXXIV.

Mort de Constantin.

Constantin.

L'Empéreur aiant partagé l'Empire à ses fils, & aiant donné l'Occident à Constantin & à Constant, & l'Orient à Constance, & s'étant trouvé indisposé, alla vers Helenopole ville de Bithynie, à dessein d'y prendre les bains. Mais sa maladie s'étant augmentée, il se fit porter à Nicomédie, & reçut le bâtéme dans un des Faux-bourgs. En aiant senti une grande joie, & en aiant rendu à Dieu ses actions de graces, il fit son testament, par lequel il partagea l'Empire comme je viens de dire, & donna des privilèges à l'ancienne, & à la nouvelle Rome. Il mit son testament entre les mains de ce Prêtre qui loüoit toûjours Arius, & qui lui avoit été recommandé par Constancie sa sœur, comme un fort homme de bien ; & lui ordonna de le remettre entre celles de Constance son fils, dés qu'il seroit de retour ; car tous ses fils Césars étoient absens. Il mourut peu de jours aprés, en la soixante-cinquiéme année de son âge, & en la trente-uniéme de son régne. Il fut grand protecteur de la Religion Chrêtienne, & le premier qui accrut l'Eglise. Il fut plus heureux dans ses entreprises que nul autre ; parce qu'il n'en fit aucune, comme je me le persuade, sans l'ordre de Dieu. Il remporta la victoire dans toutes les guerres qu'il eut, soit contre les Goths, ou contre les Sarmates. Il changea avec si peu de peine la forme du gouvernement, qu'il fit un nouveau Sénat, & fonda une nouvelle Capitale de son nom. Il ruina tout d'un coup la superstition Paienne, qui avoit été observée durant plu-

L'an de N.S. 337. plusieurs siécles, par les Princes, & par les Peuples. Son corps fut mis dans un cercüeil d'or, porté à Constantinople, & déposé dans le Palais, où il fut servi quelques jours, comme s'il eût été vivant. Constance qui étoit alors en Orient, se rendit en diligence à Constantinople, fit de magnifiques obséques à l'Empéreur son pere, & mit le corps dans le tombeau qu'il avoit fait bâtir durant sa vie, en l'Eglise des Apôtres. Les Empéreurs suivans y ont eu leur sépulture, aussi bien que les Evêques, dont la dignité est égale à celle des Empéreurs, & plus grande même dans les matiéres spirituelles.

Constantin.

HI



HISTOIRE DE L'EGLISE,

Ecrite par Sozoméne.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

La doctrine du Concile de Nicée est de nouveau combatuë par Eusébe, & par Théognis.

L'an de N. S. 337. Constantin, Constance, & Constant.

VOila quel fut l'état de l'Eglise soûs le régne de Constantin. Incontinent aprés sa mort on commença à examiner de nouveau la doctrine du Concile de Nicée. Personne n'avoit osé la combattre durant la vie de Constantin, bien qu'il y en eût plusieurs qui ne la pouvoient approuver. Mais dés qu'il fut mort, quelques-uns l'abandonnérent, & ceux principalement qui étoient soupçonnez de la trahir. Eusébe, & Théognis entr'autres, firent tous leurs efforts pour rendre la doctrine d'Arius victorieuse. Ils prétendoient

venir

L'an de N. S. 337.

Constantin, Constance, & Constant.

venir aisément à bout de ce dessein, s'ils pouvoient empêcher le retour d'Athanase, & donner la conduite des Eglises d'Egypte, à un Evêque de leur faction. Le Prêtre qui avoit obtenu de Constantin le retour d'Arius, favorisoit extrémement leurs desseins. Le service qu'il avoit rendu à Constance, en lui remettant entre les mains le testament de l'Empéreur Constantin son pere, lui avoit aquis beaucoup de crédit; de sorte qu'il avoit contracté habitude particuliére avec les Eunuques de la Cour, & qu'il avoit l'accés libre auprés de l'Impératrice. Comme Eusébe, grand partisan d'Arius, avoit alors l'Intendance de la maison de l'Empéreur, il ne manqua pas d'attirer l'Impératrice, & un grand nombre de personnes de la Cour à son sentiment. Ainsi on recommença à agiter en public, & en particulier les matiéres contestées, à vomir des injures atroces, & à entretenir des animositez cruelles, ce qui plaisoit fort à Théognis, & à ceux de son parti.

CHAPITRE II.

Retour de saint Athanase. Entreprises de ses ennemis contre lui. Mort de Constantin.

ATHANASE retourna en ce tems-là de Tréves à Aléxandrie. Le feu Empéreur avoit eu dessein de le rappeler, & on assure même qu'il l'avoit ordonné par son testament. Mais aiant été prévenu par la mort, Constantin son fils, qui commandoit dans les Gaules, le rappela par une lettre écrite au peuple d'Aléxandrie, que j'ai trouvée traduite de Latin en Grec, de la maniére qui suit.

L'an de N. S. 337.

Constantin César : Au Peuple de l'Eglise Catholique d'Aléxandrie.

Constantin, Constance, & Constant.

JE croi que vous n'ignorez pas qu'Athanase, ce vénérable interpréte de la loi de Dieu, a été envoié pour un tems dans les Gaules, de peur qu'il ne fût opprimé par la cruauté de ses ennemis, qui conspiroient pour le perdre. Il a eu ordre de demeurer dans le païs de mon obéïssance, & on a eu soin de lui fournir tout ce qui lui „a été nécessaire, bien que la sevérité de sa ver-„tu, soûtenuë de la grace de Dieu, lui fasse mé-„priser les nécessitez de la vie. Constantin mon „Seigneur, & mon pere de divine mémoire, „avoit dessein de le rendre à vôtre piété; mais „puisqu'il en a été empêché par la mort, j'ai „crû devoir, en qualité de son heritier, exécuter „ses volontez. Vous apprendrez de lui avec com-„bien de respect je l'ai traité. Aussi n'y a-t-il pas „sujet de s'étonner, que j'aie fait quelque cho-„se en faveur d'un si grand homme. J'y ai été „porté par l'estime que je fais de sa vertu, & par „le desir que vous aviez de le revoir. Je prie „Dieu qu'il vous conserve, mes tres-chers freres.

Athanase retourna à Aléxandrie en vertu de cét ordre de l'Empéreur, & gouverna les Eglises d'Egypte selon sa coûtume. Ceux qui soûtenoient la doctrine d'Arius en eurent un extréme déplaisir, & recommencérent à exciter des séditions contre lui, & à lui tendre des piéges. Les partisans d'Eusébe l'accusérent devant l'Empéreur, d'étre un séditieux, & de s'étre remis en possession de son Siége, contre les régles de l'Eglise, & sans l'autorité des Evêques. Je dirai incontinent comment il fut chassé une seconde fois d'Aléxandrie, par leurs intrigues violentes. Eusébe surnommé Pamphile, étant mort dans le méme tems,

L'an de N. S. 337. Acace fut élevé sur le Siége de l'Eglise de Césarée en Cappadoce. Il avoit appris de lui la maniére d'entendre l'Ecriture. Il avoit d'ailleurs de l'élegance, & avoit composé quelques ouvrages. Constance & Constant. Constantin aiant déclaré la guerre, bien-tôt aprés, à Constant son frere, fut tué proche d'Aquilée par les Chefs de ses troupes, & ainsi une partie de ses Etats échut à Constant, & l'autre à Constance.

CHAPITRE III.

Paul est ordonné Evêque de Constantinople.

ALéxandre Evêque de Constantinople étant mort au même tems, Paul lui succéda. Les Ariens, & les Macédoniens assûrent qu'il usurpa cette dignité, sans la participation d'Eusébe Evêque de Nicomédie, & de Théodore Evêque d'Heraclée en Thrace, ausquels il appartenoit, comme aux plus proches, de l'ordonner. Mais presque tout le monde demeure d'accord, qu'il fut sacré par les Evêques, qui se trouvérent alors à Constantinople, à cause du témoignage avantageux qu'Aléxandre avoit rendu de lui. Cét Aléxandre étant prêt de mourir, à l'âge de quatre-vingts-neuf ans, dont il en avoit passé vingt-trois dans les fonctions de la charge Episcopale, ses Ecclésiastiques lui demanderent, à qui l'on devoit confier aprés lui le gouvernement de son Eglise. Si vous voulez, leur dit-il, un homme de piété, & en même-tems capable d'instruire le peuple, vous avez Paul. Que si vous aimez mieux un homme qui entend les affaires, & qui soit propre à les expliquer aux Juges, Macédonius est de cette sorte. Les Macédoniens mêmes reconnoiss-

tuoient qu'Aléxandre leur rendit à tous deux en mourant ce témoignage. Mais ils disent que Paul étoit plus propre à conduire les affaires, & à parler en public, au lieu que Macédonius étoit fort recommandable par la pureté de sa vertu, & par l'austérité de ses moeurs. Ils accusent Paul d'avoir trop aimé le plaisir, & d'avoir été adonné à la débauche. Ce qui est constant par leur propre reconnoissance, est qu'il étoit fort éloquent, & qu'il prêchoit avec grande réputation. L'évenement n'a que trop fait connoître qu'il n'étoit pas propre à se démêler des accidens qui surviennent inopinément, ni à traiter avec les grands. Jamais il n'a dissipé les cabales de ses ennemis, comme font ceux qui ont de l'intrigue, & de l'adresse. Bien qu'il fût fort aimé du peuple, il n'a pas laissé de tomber dans de grands malheurs par l'artifice de ceux qui rejettoient la doctrine établie dans le Concile de Nicée. Il fut premiérement chassé de l'Eglise de Constantinople, comme s'il eût commis des crimes qui l'eussent rendu digne de ce traitement. Il fut ensuite banni, & étranglé, par la cruauté de ses ennemis. Mais cela n'arriva pas si-tôt.

L'an de N. S. 340.

Constance & Constant.

CHAPITRE IV.

Sédition excitée au sujet de son ordination.

SOn ordination excita une furieuse sédition dans l'Eglise de Constantinople. Durant la vie d'Aléxandre, les Ariens n'eurent pas la hardiesse de rien entreprendre, parce que le peuple étoit tout-à-fait soûmis à sa conduite, & qu'il regardoit la mort si imprévuë, & si extraordinai-

L'an de N. S.

Constance & Constant.

re d'Arius, comme un châtiment du Ciel, attiré visiblement sur lui par le mérite, & par les priéres de ce saint Evêque. Mais aprés sa mort, il se divisa en deux partis, & en vint aux disputes, & aux quérelles. Les Ariens cabaloient pour faire en sorte que Macédonius fût ordonné. Ceux qui tiennent que le Fils de Dieu est de même substance que son Pere, vouloient avoir Paul pour Evêque, & leur parti l'emporta. Cependant lorsque l'Empéreur fut de retour à Constantinople, il eut cette ordination fort desagréable, comme si l'on eût choisi un sujet tout-à-fait indigne de cette charge. Aiant donc assemblé un Concile par les intrigues des ennemis de Paul, il le fit déposer, & fit élire Eusébe Evêque de Nicomédie en sa place.

CHAPITRE V.

Concile d'Antioche. Déposition de S. Athanase Deux formulaires de foi.

L'Empéreur alla ensuite à Antioche, ville de Syrie, où l'Eglise que le feu Empéreur Constantin avoit commencée par les soins de Constance son fils, étant achévée, on jugea que c'étoit une occasion fort propre pour assembler un Concile, comme les partisans d'Eusébe s'y étoient préparez. Ils s'assemblérent donc de divers endroits, avec les défenseurs de leur opinion, au nombre de quatre-vingts dix-sept Evêques, en apparence pour dédier cette nouvelle Eglise, mais en effet pour abolir les decrets du Concile de Nicée, comme l'évenement l'a fait voir. Flaccille qui avoit succédé à Euphronius gouvernoit alors l'Eglise d'Antioche, & il y avoit prés de cinq ans

ans que l'Empéreur Constantin étoit mort. Les Evéques s'étant donc assemblez en presence de l'Empéreur Constance : la plus grande partie témoignérent de l'indignation contre Athanáse, de ce qu'il avoit méprisé la régle qu'ils avoient faite, en reprenant possession de la chaise d'Aléxandrie, sans la permission d'un Concile. Ils l'accusérent aussi de ce que son retour aiant excité une sédition, il avoit été cause de la mort de plusieurs personnes, & de ce que plusieurs autres avoient été traduits devant des juges. Ces accusations l'aiant rendu fort odieux, ils ordonnérent que Grégoire gouverneroit au lieu de lui l'Eglise d'Aléxandrie. Aiant ensuite traité les matiéres de doctrine, ils ne trouvérent rien à reprendre dans les decrets du Concile de Nicée, & écrivirent à tous les Evéques qu'ils n'avoient point suivi Arius. Comment, direnr-ils, nous qui avons l'honneur d'étre Evéques, l'aurions-nous suivi, lui qui n'étoit que Prêtre? Nous ne l'avons donc point suivi; mais aprés avoir examiné sa doctrine, nous l'avons admise. Ils déclarérent par la même lettre qu'ils ne tenoient rien autre chose que la foi, qui a été enseignée dés le commencement par la tradition, & ils l'expliquérent au bas de leur lettre sans parler de la substance du Pere, & du Fils, ni de consubstanciel, & en affectant un sens si douteux, & si ambigu, que ni les Ariens, ni les défenseurs du Concile de Nicée, ne sauroient trouver à redire aux termes, ni prétendre qu'ils ne se lisent point dans la sainte Ecriture. Ils rejettérent à dessein toutes les expressions qui étoient rejettées par l'un, ou par l'autre des partis, & n'emploiérent que celles qui étoient généralement reçuës. Ils confessérent que le Fils est avec le Pere, qu'il est Fils unique, & Dieu, qu'il existe avant toutes choses, qu'il a pris chair humaine, & accompli la volonté de son Pére. Mais il ne dirent point, ni qu'il est, ni qu'il n'est

L'an de N. S.

Constance & Constant.

Ann de N. S.

Constance & Constant.

pas coéternel, & consubstanciel. Ce formulaire leur aiant déplû depuis, ils en composérent un autre qui est conforme à celui du Concile de Nicée, presqu'en toutes choses, si ce n'est qu'il n'y ait quelque sens caché soûs l'obscurité des termes, duquel je ne me sois pas aperçu. Aiant néanmoins évité, par je ne sai quelle raison, de dire que le Fils de Dieu est de même substance que son Pere, ils ont dit qu'il est immuable, que sa divinité n'est point sujette au changement, qu'il est l'image fidéle de la substance, du conseil, de la puissance, & de la gloire de son Pere, & le premier né de toutes les créatures. Ils disoient qu'ils avoient trouvé ce formulaire écrit de la main de Lucien, martyr de Nicomédie, homme d'une sainteté admirable, & d'une suffisance rare dans l'étude des lettres sacrées. Je ne sai, si ce qu'ils disoient étoit vrai, ou s'ils ne le disoient, que pour autoriser leur formulaire par le nom de ce martyr. Non seulement Eusébe qui avoit été transféré de l'Eglise de Nicomédie à celle de Constantinople, lorsque Paul en fut chassé, assista à ce Concile, mais aussi Acace successeur d'Eusébe surnommé Pamphile, Patrophile Evêque de Scythopole, Théodore Evêque d'Heraclée, que l'on appelloit autrefois Périnte, Eudoxe Evêque de Germanicie, qui a depuis gouverné l'Eglise de Constantinople, aprés que Macédonius en a été chassé; & enfin, Grégoire qui avoit été élu Evêque d'Aléxandrie. Il n'y avoit personne en ce tems-là, qui ne demeurât d'accord que tous ces Evêques étoient dans un même sentiment touchant la foi. Dianius Evêque de Césarée en Cappadoce, George Evêque de Laodicée en Syrie, & plusieurs autres Pasteurs d'Eglises Métropolitaines, ou au moins d'Eglises fort célébres, assistérent aussi à cette assemblée.

CHA-

L'an de N. S. Constance & Constant.

CHAPITRE VI.

Eusébe d'Emése, refuse l'Evêché d'Aléxandrie. Grégoire l'accepte, & en prend possession. Athanase s'enfuit à Rome.

EUsébe surnommé d'Emése assista aussi à ce Concile. Il étoit issu d'une noble famille d'Edesse ville de l'Osroëne. Il avoit été instruit dés sa jeunesse, selon la coûtume de son païs dans l'étude des saintes lettres, & depuis avoit étudié aux siences prophanes. Il aquit enfin une exacte connoissance de la sainte Ecriture, sous la conduite d'Eusébe, surnommé Pamphile, & de Patrophile Evêque de Scythopole. Etant allé à Antioche au tems qu'Eustate avoit été accusé par Cyrus, & déposé, il vécut fort familiérement avec Euphronius son successeur. Mais parce qu'il ne vouloit pas étre ordonné Prêtre, il alla à Aléxandrie, & écouta les Philosophes qui y enseignoient. Il retourna ensuite à Antioche, & demeura avec Flaccille, qui avoit succédé à Euphronius. Durant la célébration du Concile d'Antioche, Eusébe Evêque de Constantinople l'exhorta à accepter l'Evêché d'Aléxandrie, dans la créance qu'il affoibliroit par la réputation de sa vertu, & par la grandeur de son éloquence, l'affection que le peuple avoit pour Athanase. Mais il s'en excusa sur ce qu'il ne desiroit pas s'exposer à la haine des habitans d'Aléxandrie, qui ne vouloient point d'autre Evêque qu'Athanase. Ainsi il fut élu Evêque d'Emése, & Grégoire le fut d'Aléxandrie. Lorsqu'il en voulut prendre possession, le peuple se soûleva contre lui, & l'accusa de s'adonner à l'Astronomie judiciaire. S'étant enfui, il se retira à Lao-

L'an de N. S. Constance & Constant.

Laodicée, & demeura avec George Evêque de cette ville son ami particulier. Etant allé avec lui à Antioche, il fit si bien qu'il eut la liberté de retourner à Emése. Il étoit fort avant dans les bonnes graces de l'Empéreur Constance, qu'il suivoit toutes les fois qu'il faisoit la guerre aux Perses. Car on dit que Dieu opéroit des miracles par son ministére, comme le témoigne George de Laodicée, qui a rapporté beaucoup de choses de lui, outre ce que j'en viens de dire. Mais bien qu'il eût tant d'éminentes qualitez, il ne pût éviter la jalousie de ceux à qui la vertu d'autrui tient lieu de supplice. Car il fut accusé de croire la doctrine de Sabellius. Dans ce Concile d'Antioche, il fut de l'avis commun des autres Evêques. On dit que Maxime Evêque de Jérusalem ne s'y voulut point trouver, parce qu'il avoit regret d'avoir été surpris, & d'avoir consenti à la déposition d'Athanase. L'Evêque Rome, ni aucun autre Evêque d'Italie, & des Provinces plus éloignées n'assista à ce Concile. Au même-tems les François faisoient irruption dans les Gaules, & les Provinces d'Orient & sur tout Antioche, étoient ébranlées par un furieux tremblement de terre. Grégoire étant allé à Aléxandrie, avec une troupe de soldats qui avoient ordre de lui en rendre l'entrée seure & tranquille, & étant d'ailleurs appuié par les Ariens, Athanase qui appréhendoit que le peuple ne souffrît quelque violence à son sujet, assembla sur le soir les fidéles dans l'Eglise, & lorsque les soldats se furent emparez des portes, il ordonna de chanter un Pseaume. Les soldats eurent la retenuë de ne point entrer durant qu'on chanta ce Pseaume, & dans le même tems Athanase s'échapa, & se sauva par mer à Rome. Grégoire se mit ainsi en possession du Siége d'Aléxandrie. Le peuple irrité de la violence faite à Athanase, brûla une Eglise, à laquelle on avoit donné le nom de Denys, ancien Evêque de cette ville.

CHA-

L'an de N. S.

CHAPITRE VII.

Rétablissement de Paul dans le Siége de l'Eglise de Constantinople. Mort d'Hermogéne Maître de la Milice

Constance & Constant.

VOila comment réüssissoient les desseins des partisans de l'erreur, & comment ils déposoient les Evêques qui soûtenoient en Orient la foi du Concile de Nicée. Ils s'étoient rendus maîtres des premiers Siéges, d'Aléxandrie en Egypte, d'Antioche en Syrie, & de la Capitale assise sur l'Hellespont, & tenoient dans leur dépendance, tous les Evêques des villes des environs. L'Evêque de Rome, & les autres Evêques d'Occident, tenoient ce procédé à injure, & conservoient religieusement la foi du Concile de Nicée, qu'ils avoient reçuë dés le commencement. Ils reçûrent Athanase avec civilité, & prétendirent avoir droit de connoître de son affaire. Eusébe irrité de leur prétension, écrivit à Jules qu'il prit connoissance de ce qui avoit été ordonné contre Athanase dans le Concile de Tyr. Mais il mourut bien-tôt aprés la célébration du Concile d'Antioche, & avant que d'avoir pû apprendre quel étoit le sentiment de Jules. Paul fut aussi-tôt mené à l'Eglise, par ceux des habitans de Constantinople qui soûtenoient la doctrine du Concile de Nicée. D'autre part, Théognis Evêque de Nicée, Théodore Evêque d'Heraclée, & d'autres du même parti, soûtenus par la faction des Ariens, ordonnérent Macédonius dans une autre Eglise. Cette ordination excita une sédition, qui ne fut guéres moins sanglante qu'une guerre, puisqu'elle enleva un grand nombre d'habi-

L'an de N. S. Constance & Constant.

tans; de sorte que l'Empéreur, qui étoit alors à Antioche, aiant eu avis de ce desordre, en conçut une grande colére, & commanda que Paul fût chassé hors de l'Eglise. Hermogéne Maître de la cavalerie, passant par Constantinople, voulut exécuter ce commandement de l'Empéreur; mais le peuple bien loin de le souffrir, se mit en devoir de repousser la force par la force. Comme les soldats fondoient avec impétuosité pour satisfaire à leurs ordres, les séditieux entrérent dans la maison d'Hermogéne, y mirent le feu, le tuérent, & le traînérent par le pié avec une corde le long de la ville. L'Empéreur n'eut pas si-tôt receu nouvelle de cette revolte, qu'il partit en poste pour en châtier les auteurs. Mais le peuple étant allé au devant de lui, & aiant imploré sa clémence avec larmes, il lui pardonna. Il lui ôta pourtant environ la moitié des grains, que l'Empéreur Constantin son pere lui avoit accordé sur les impositions d'Egypte, dans la créance, peut-être, que la trop grande abondance le rendoit plus enclin au soûlevement, & à la revolte. Il déchargea toute sa colére sur Paul, & commanda qu'il fût conduit hors de Constantinople. Il entra aussi en grande colére contre Macédonius, tant parce qu'il avoit donné occasion au meurtre d'Hermogéne, & de plusieurs autres, que parce qu'il avoit été ordonné sans son consentement. Il s'en retourna néanmoins à Antioche, sans avoir ni approuvé, ni cassé son ordination. Les Ariens déposérent cependant Grégoire, comme un homme qui soûtenoit trop foiblement leur parti, & qui étoit devenu odieux aux habitans d'Aléxandrie, à cause des malheurs publics arrivez soûs son Pontificat, & principalement de l'embrasement de l'Eglise. Ils mirent en sa place George natif de Cappadoce, qui étoit en réputation d'avoir beaucoup d'adresse, & qui paroissoit fort zelé pour la défence de leurs sentimens.

CHA-

L'an de N. S. Constance & Constant.

CHAPITRE VIII.

Lettre de Jules Evêque de Rome, aux Evêques d'Orient. Leur réponse.

ATHanase s'étant échapé d'Aléxandrie, comme nous l'avons vû, se refugia à Rome. Paul Evêque de Constantinople, Marcel Evêque d'Ancyre, & Asclépas Evêque de Gaze s'y rendirent au même tems. Ce dernier avoit été accusé par les Ariens, ausquels il étoit fort contraire, d'avoir renversé un Autel, & Quintien avoit été mis en sa place. Lucius Evêque d'Andrinople, qui avoit été déposé pour un autre sujet, demeuroit aussi alors à Rome. L'Evêque de cette ville-là aiant pris connoissance de leur cause, & aiant trouvé qu'ils étoient de son sentiment, & qu'ils tenoient tous la doctrine du Concile de Nicée, les admit à sa communion; & parce qu'il est chargé du soin de tous les fidéles, à cause de la dignité de son Siége, il leur rendit leurs Eglises. Il reprit les Evêques d'Orient, par la lettre qu'il leur écrivit, d'avoir mal jugé les causes de ces Evêques, & de troubler l'état de l'Eglise, en s'opposant aux decrets du Concile de Nicée. Il en cita quelques-uns à jour préfix, pour lui rendre compte de leur jugement, & les ménaça de les châtier, s'ils continuoient à introduire des nouveautez. Athanase, & Paul se remirent sur leurs Siéges, & envoiérent la lettre de Jules aux Evêques d'Orient. Cette lettre les aiant fâchez, ils s'assemblérent dans la ville d'Antioche, pour y faire une réponse pleine d'ornemens, & mélée de railleries & de ménaces. Ils avoüérent par cette réponse, que l'Eglise de Rome mérite de grands hon-

341.

L'an de N. S.

Constance & Constant.

honneurs, parce qu'elle a été fondée par les Apôtres, & qu'elle joüit de la dignité de Métropole dés le commencement de la Religion Chrêtienne, bien que les premiers qui y ont répandu les semences de la foi, y soient allez d'Orient. Ils ajoûtérent, qu'ils ne devoient pas être mis au second rang, pour n'avoir pas l'avantage de la grandeur de la ville, ou de la multitude du peuple, puisqu'ils avoient celui de la fermeté & du zele. Ils accusérent Jules, d'avoir admis Athanase à sa communion, & lui témoignérent une grande indignation, de ce qu'il avoit entrepris de deshonorer leur assemblée, & de casser leur jugement; ce qu'ils reprenoient comme une action fort injuste, & fort contraire aux régles de l'Eglise. Aprés toutes ces plaintes, & toutes ces protestations, ils lui promirent d'entretenir avec lui la paix & la communion, s'il vouloit approuver la déposition de ceux qu'ils avoient chassez de leur Siége, & l'ordination de ceux qu'ils avoient élûs en leur place, sinon qu'ils n'entretiendroient point avec lui de communion, ni de paix. Ils ajoûtérent que les Evêques d'Orient, qui les avoient précédez, n'avoient point desapprouvé la déposition qui avoit été faite à Rome, de Novatien. Ils n'entrérent point dans le détail de ce qu'ils avoient fait de contraire aux decrets du Concile de Nicée, & se contentérent de lui marquer qu'ils avoient un grand nombre de raisons, pour justifier la conduite qu'ils avoient tenuë, bien qu'ils ne voulussent pas alors entrer dans cette justification, parce qu'ils étoient soupçonnez d'avoir violé la justice en tous les chefs.

CHA-

L'an de N. S.

CHAPITRE IX.

Constance & Constant.

Paul est chaßé du Siége de l'Eglise de Constantinople, & Macédonius y est rétabli.

APrés avoir écrit de la sorte à Jules, ils s'efforcérent de décrier dans l'esprit de l'Empéreur Constance, ceux qu'ils avoient déposez, & firent en sorte que ce Prince, qui étoit alors à Antioche, écrivit à Philippe Préfet du Prétoire, qu'il chassât Paul hors de Constantinople, & qu'il remît Macédonius en possession de l'Eglise. Le Préfet appréhendant que l'exécution de cét ordre, n'excitât une sédition parmi le peuple, le tint le plus secret qu'il lui fut possible, & s'étant rendu au bain public, qu'on appelloit le bain de Zeuxippe, il y manda Paul, comme pour lui communiquer d'autres affaires. Quand il y fut arrivé, il lui montra l'ordre de l'Empéreur, & à l'heure-même le fit conduire à la mer, par le Palais qui est proche du bain, & mener par mer à Thessalonique, d'où l'on disoit qu'étoient ses ancêtres. En l'envoiant de la sorte, il lui défendit de s'approcher du côté d'Orient, sans lui défendre d'aller du côté d'Occident, & vers l'Illirie. Il sortit ensuite du Prétoire, pour aller à l'Eglise, aiant Macédonius assis à son côté. Le peuple qui s'étoit assemblé dés le commencement de l'affaire, courut en foule vers l'Eglise ; & les deux partis, tant les Ariens, que les défenseurs de Paul, s'efforcérent à l'envi de s'en emparer. Lorsque Philippe, & Macédonius en furent proche, les soldats commencérent à pousser le peuple ; & parce qu'il étoit trop serré pour pouvoir se reculer, & faire place, ils crûrent qu'il avoit inten-

L'an de N.S. tion de s'opposer aux ordres de l'Empéreur, & tuérent quelques personnes. Il y en eut aussi quelques autres qui furent écrasez dans la presse. Voila comment Paul fut chassé de Constantinople, dans le tems où l'on s'y attendoit le moins, & Macédonius remis en possession de l'Eglise. Athanase s'étoit enfuï, & demeuroit caché dans le même tems, de peur d'être mis à mort, comme l'Empéreur l'en avoit ménacé; parce que les Ariens lui avoient fait accroire, que c'étoit un séditieux, & que plusieurs personnes avoient été tuées lorsqu'il étoit rentré dans Alexandrie. Mais rien ne l'avoit si fort aigri contre lui, que ce qu'il avoit oüi dire, qu'il avoit vendu le blé que l'Empéreur Constantin son pere avoit destiné au soulagement des pauvres d'Aléxandrie, & qu'il avoit profité du prix.

Constance & Constant.

CHAPITRE X.

Lettre de Jules Evêque de Rome, aux Evêques d'Orient, en faveur d'Athanase. Ils envoient en Italie trois d'entr'eux pour justifier leur conduite.

342. LEs Evêques d'Egypte aiant écrit que ces accusations n'étoient que des calomnies, & Jules aiant jugé qu'Athanase n'étoit pas en sureté, le manda à Rome. Il fit réponse dans le même tems, à la lettre des Evêques qui s'étoient assemblez à Antioche, les accusant d'introduire sourdement des nouveautez contraires à la doctrine du Concile de Nicée; d'avoir violé les régles de l'Eglise, en tenant un Concile sans l'y avoir invité, parce qu'il y a un Canon, qui déclare nul, tout ce qui est fait sans la participa-
tion

tion de l'Evêque de Rome ; de n'avoir rien fait selon l'ordre de la justice, ni à Tyr, ni à Maréote contre Athanase ; que tout ce qui avoit été fait à Tyr, étoit ruiné par l'accusation calomnieuse de la main d'Arséne ; & tout ce qui avoit été fait à Maréote en l'absence d'Athanase. Sur la fin de sa réponse, il se plaignoit de la fierté avec laquelle leur lettre étoit écrite. Toutes ces raisons le portoient à prendre la protection d'Athanase, & de Paul, dont le premier étoit allé depuis peu en Italie, pour se plaindre des violences qu'il souffroit. Mais quand il vit que les lettres qu'il écrivoit aux Evêques d'Orient en leur faveur, ne servoient de rien, il eut recours à l'Empéreur Constant, qui pria Constance son frere d'envoier quelques-uns des Evêques d'Orient pour rendre raison de ce qu'ils avoient déposé Paul, & Athanase. Il y en eut trois qui furent choisis pour cét effet, savoir Narcisse Evêque d'Irénopole en Cilicie. Théodore Evêque d'Heraclée en Thrace, & Marc Evêque d'Arétuse en Syrie. Quand ils furent en Italie, ils entreprirent la défense de leur Concile, en presence de l'Empéreur Constant, & tâchérent de lui persuader, que la sentence qu'ils avoient renduë étoit juste. Sur ce qu'on leur demanda raison de leur foi, ils supprimérent le formulaire qu'ils avoient composé dans le Concile d'Antioche, & en produisirent un autre qui n'étoit pas moins contraire au Concile de Nicée, que celui qu'ils supprimoient. Constant aiant reconnu que les Evêques assemblez dans Antioche avoient tendu des piéges à Paul & à Athanase, & les avoient retranchez de leur communion, non pour des crimes dont ils fussent coûpables, comme la Sentence le portoit, mais pour des différens de doctrine : il renvoia leurs Députez sans avoir ajoûté aucune foi à leurs paroles.

L'an de N. S.

Constance & Constant.

CHA-

L'an de N. S.

Constance & Constant.

CHAPITRE XI.

Concile de Sardique. Déposition de Jules, & d'Osius.

TRois ans aprés, les Evêques d'Orient envoiérent à ceux d'Occident un formulaire de foi, qui fut appelé Macrostiche, à cause de son excessive longueur. Ils n'y parlérent point du tout de la substance de Dieu, & excommuniérent
347. ceux qui disent que le Fils est de rien, ou d'une autre hypostase, & non de Dieu, & qu'il y a eu un tems, ou un siécle, auquel il n'étoit point. Ce formulaire fut apporté par Eudoxe, Evêque de Germanicie, par Martyrius, & par Macédonius, & rejetté par les Evêques d'Occident, qui dirent qu'ils se contentoient des decrets du Concile de Nicée, sans vouloir aprés cela examiner davantage les matiéres contestées. L'Empéreur Constant aiant supplié Constance son frere de rétablir Athanase sur son Siége, sans avoir pû obtenir de lui cette grace, à cause des cabales que firent les hérétiques pour empêcher ce rétablissement, & Paul & Athanase, aiant demandé à Constant qu'il eût agréable de faire assembler un Concile, parce qu'ils étoient persécutez par des gens dont les entreprises ne tendoient à rien moins qu'à la ruine de la foi, les deux Empéreurs demeurérent d'accord que les Evêques, tant d'Orient que d'Occident s'assemblassent à un jour préfix dans Sardique ville d'Illirie. Les Evêques d'Orient s'étant auparavant assemblez dans Philippopole ville de Thrace, envoiérent dire aux Evêques d'Occident qui étoient assemblez dans Sardique, qu'ils ne les iroient pas trouver, s'ils

s'ils ne chassoient Athanase de leur assemblée, & s'ils ne le privoient de leur communion, parce qu'il avoit été canoniquement déposé. S'étant depuis rendus à Sardique, ils protestérent qu'ils ne mettroient point le pié dans l'Eglise, tant que ceux qui avoient été déposez auroient la liberté d'y entrer. Les Evêques d'Occident firent réponse, qu'ils ne les avoient jamais retranchez de leur communion, & qu'ils ne les en retrancheroient point encore alors, vû principalement que Jules Evêque de Rome, ne les avoit point condamnez aprés avoir examiné leur affaire, & vû aussi qu'ils étoient presens, & qu'ils offroient de se justifier une seconde fois des crimes qu'on leur imputoit. Ces lettres, & ces réponses n'aiant servi qu'à les aigrir encore plus qu'auparavant, & le terme qu'ils s'étoient prescrit pour appaiser leurs différens étant expiré; ils s'assemblérent à part, & se condamnérent les uns les autres. Les Orientaux confirmérent ce qu'ils avoient ordonné contre Athanase, contre Paul, contre Marcel, & contre Asclépas, & déposérent Jules Evêque de Rome, pour les avoir admis le premier à sa communion, & Osius confesseur, tant pour le même sujet, que pour avoir été lié par une amitié particuliére avec Paulin, & Eustate Evêques d'Antioche. Ils firent le même traitement à Maximin Evêque de Tréves, pour avoir reçu un des premiers Paul en sa communion, & lui avoir conseillé de retourner à Constantinople, & d'avoir refusé d'admettre à la communion les Evêques d'Orient qui voiageoient dans les Gaules. Outre tous ceux-là, ils déposérent encore Protagéne Evêque de Sardique, & Gaudence: l'un parce qu'il favorisoit Marcel, bien qu'il l'eût condamné par le passé; & l'autre parce qu'il avoit tenu une conduite toute contraire à celle de Cyriaque son prédécesseur, & avoit soûtenu ceux qu'il avoit déposez. Ils écrivirent

L'an de N. S. 347.

Constance & Constant.

L'an de N. S. 347. rent ensuite à tous les Evêques, pour les avertir de n'entretenir aucune communion, avec tous ceux qui étoient déposez, de ne leur point écrire, & de ne point recevoir de leurs lettres. Ils leur enjoignirent aussi de croire touchant la nature de Dieu conformément à ce qui étoit contenu dans leur formulaire, où il n'étoit point fait de mention que le Fils de Dieu fût de même nature que son Pere, & où l'on déclaroit retranchez de l'Eglise, ceux qui disoient qu'il y a trois Dieux, que JESUS-CHRIST n'est pas Dieu, que le Pere, le Fils, & le saint Esprit, ne sont qu'une même personne, que le Fils n'a point été engendré, & qu'il y a eu un temps auquel il n'étoit point.

Constance & Constant.

CHAPITRE XII.

Les Evêques d'Occident déposent à leur tour ceux d'Orient, & composent un formulaire de foi.

LEs Evêques du parti d'Osius s'étant assemblez d'un autre côté, déclarerent qu'Athanase étoit innocent, & que les Evêques assemblez à Tyr lui avoient tendu des piéges. Ils firent une semblable déclaration en faveur de Marcel qui avoit protesté qu'il ne tenoit point la doctrine que ses accusateurs lui attribuoient, d'Asclépas qui avoit justifié par des actes autentiques, qu'il avoit été rétabli dans son Evêché par le jugement d'Eusébe surnommé Pamphile, & de plusieurs autres Evêques, & enfin de Lucius dont les accusateurs s'étoient enfuis, & écrivirent aux peuples de leurs Eglises qu'ils les reconnussent pour leurs Pasteurs légitimes, & qu'ils se préparassent à les recevoir dans peu de tems, que bien loin de

don-

donner à Grégoire le titre d'Evêque d'Aléxandrie, ni à Basile celui d'Evêque d'Ancyre, ni à Quintien celui d'Evêque de Gaze, ils n'eussent aucune communication avec eux, & ne les tinssent pas au nombre des fidéles. Ils déposérent Théodore Evêque d'une ville de Thrace, Narcisse Evêque d'Irenopole, Acace Evêque de Césarée en Palestine, Ménophante Evêque d'Ephése, Ursace Evêque de Singidon en Moësie, Valens Evêque de Mursa, en Pannonie, & enfin George Evêque de Laodicée, bien que ce dernier n'eût point assisté au Concile des Evêques d'Orient. Ils les privérent de leur dignité, & de la communion de l'Eglise, parce qu'ils séparoient le Fils de Dieu, de la substance de son Pere, qu'ils avoient admis à leur communion des Ecclésiastiques qui avoient été déposez pour les erreurs d'Arius, & qu'ils les avoient promus aux ordres plus élevez. Ils écrivirent ensuite à tous les autres Evêques, pour les prier de confirmer par leur suffrage, ce qu'ils avoient jugé, & de tenir la même doctrine. Au reste, ils composérent aussi un nouveau formulaire plus étendu que celui du Concile de Nicée, bien qu'il ne contint que le même sens, & qu'en plusieurs endroits il fût conçu en mêmes termes. Enfin Osius & Protogéne, qui tenoient le premier rang parmi les Evêques qui s'étoient trouvez au Concile de Sardique, appréhendant d'étre accusez d'avoir dérogé aux decrets du Concile de Nicée, écrivirent à Jules qu'ils les tenoient tres-religieusement, & qu'ils n'en avoient expliqué le sens en des termes un peu plus étendus, que de peur que les Ariens n'abusassent de la briéveté de ceux dont le Concile s'est servi, & ne trompassent les simples. Ce que je viens de rapporter aiant été fait de côté, & d'autre, le Concile fut achevé, & chaque Evêque retourna à son Eglise. Ce Concile fut tenu onze ans depuis la mort de Constantin, sous le Consulat

L'an de N. S. Constance & Constant.

de

L'an de N. S.

de Rufin, & d'Eusébe. Il y eut environ trois cens Evêques d'Occident, & soixante & seize d'Orient, entre lesquels étoit Ischyrion qui avoit été fait Evêque de Maréote par les ennemis d'Athanase.

Constance & Constant.

CHAPITRE XIII.

Séparation de communion entre l'Orient, & l'Occident.

DEpuis ce Concile, il n'y eut plus de communion entre les Eglises d'Orient & d'Occident, comme entre des assemblées qui font profession de la même foi. Ceux d'Occident n'avoient plus de communication au de-là de la Thrace, ni ceux d'Orient au de-là de l'Illirie. La diversité des sentimens produisoit par tout des dissensions, & des accusations calomnieuses. Bien que dés auparavant ils ne fussent pas d'accord touchant la doctrine, leurs contestations ne faisoient pas fort grand mal ; parce qu'elles ne les empêchoient pas d'entretenir la paix. Tout l'Occident avoit religieusement conservé l'ancienne tradition, sans prendre aucune part aux questions, & aux disputes. Les efforts qu'Auxence Evêque de Milan, Ursace, & Valens Evêques de Pannonie avoient fait pour introduire en ces païs-là, la doctrine d'Arius, étoient demeurez inutiles par la resistance que l'Evêque de Rome, & les autres y avoient apportée, & par les soins qu'ils avoient pris d'étoufer l'hérésie dans sa naissance. Pour ce qui est de l'Eglise d'Orient, bien que depuis le Concile d'Antioche elle eût toûjours été remplie de tumulte, & de troubles, & qu'elle se fût éloignée de la créance du Concile de Nicée, je suis pour-

pourtant persuadé que la plus grande partie de ceux qui la composoient, avoüoient que le Fils de Dieu est né de la substance de son Pere. Il est vrai néanmoins que quelques-uns rejettoient ce terme avec opiniatreté; parce qu'aiant refusé d'abord de l'admettre, ils avoient honte de se rendre à l'avis des autres, & de reconnoître qu'ils s'étoient trompez. Quelques-uns aiant été convaincus aprés de longues disputes, de la vérité du sentiment où il faut étre, touchant la nature de Dieu, y sont demeurez tres-attachez sans vouloir s'en départir. D'autres ne desirant pas s'engager dans ces contestations, ont suivi le parti, ou de leurs amis, ou des plus puissans, ou ont agi par d'autres motifs semblables, par lesquels les hommes n'ont que trop souvent la lâcheté de consentir à ce qu'ils devroient rejetter, ou à dissimuler la vérité qu'ils devroient dire librement. D'autres croiant que c'étoit une extravagance de consumer toute sa vie en ces sortes de disputes, se soûmirent à ce qui avoit été ordonné par le Concile de Nicée. Paul Evêque de Constantinople, Athanase Evêque d'Aléxandrie, le célébre Antoine qui vivoit encore, ses disciples, & une multitude incroiable de Moines, & quantité d'autres personnes, tant d'Egypte que des autres Provinces de l'Empire, soûtenoient avec vigueur la doctrine du Concile de Nicée.

L'an de N. S.

Constance & Constant.

CHA-

L'an de N. S.

CHAPITRE XIV.

Saints Solitaires de ce tems-là.

Constance & Constant.

PUisque j'ai eû occasion de parler de ces Saints Solitaires, je marquerai en peu de paroles ceux que j'ai appris avoir fleuri sous le régne de Constance. Je commencerai par les deux Macaires, ces deux célébres Supérieurs de Scéte, & de la montagne voisine. L'un étoit d'Egypte, & l'autre d'Aléxandrie. Ils étoient tous deux si parfaits dans les exercices de la vie Monastique, qu'ils imprimoient de la terreur aux démons. Ils prévoioient l'avenir, & faisoient des guérisons miraculeuses. On dit que celui qui étoit d'Egypte ressuscita un mort, pour convaincre un hérétique de la vérité de la Resurrection. Il vêcut quatre-vingts dix ans, & en passa soixante dans la solitude. Il fit de si notables progrez dans l'étude de la sainte Philosophie, dés qu'il commença à s'y adonner, que les Moines lui donnérent le nom de vieil enfant. Il fut ordonné Prêtre à l'âge de quarante ans. L'autre Macaire le fut plus tard. Il s'aquita tres-parfaitement des exercices les plus austéres de la vie Monastique, quelques-uns desquels il avoit inventé lui-même. On peut juger de la rigueur de ses jeûnes, par ce que sa peau s'étoit si fort desséchée, & retirée, que sa barbe ne croissoit plus.

Pambon, Heraclide, Crone, Paphnuce, Putubaste, Arsisius, le grand Serapion, Piturion qui demeuroit proche de Thébes, & Pacome chef, & instituteur des Moines nommez les Tabennisiens fleurirent au même lieu, & au même-tems. Leur maniére de se vêtir, & de vivre étoit

étoit un peu différente de celle des autres Moines. Elle ne laissoit pas pourtant de tendre à la vertu, de mépriser tout ce qu'il y a sur la terre, d'élever l'esprit au Ciel, & de le préparer à quitter le corps avec joie. Ils sont vêtus de peaux, comme l'étoit Elie, pour combattre comme lui la concupiscence qui tent au plaisir, & pour s'abstenir comme lui de la joüissance des objets, qui charment les sens, dans l'espérance d'obtenir une récompense égale à la sienne. On dit que les différences qui se remarquent dans les habits de ces Moines d'Egypte, ont quelque chose de mystérieux, & se rapportent à quelque secret de leur sainte Philosophie. Ils portent des tuniques sans manches, pour montrer que les mains ne doivent jamais être prêtes à faire le mal. Ils portent un capuce, pour montrer qu'ils doivent vivre dans la même simplicité, & la même pureté que les enfans que l'on ne nourrit que de lait, & ausquels on couvre la tête d'un bonnet de même figure. Leur ceinture, & une sorte d'écharpe qu'ils portent les avertissent d'être toûjours prêts à servir Dieu. Je sai bien que quelques-uns ont rendu d'autres raisons de cette maniére de se vêtir. Mais je me contente de ce que j'en viens de remarquer. On dit qu'au commencement Pacome vivoit seul dans une grotte, mais qu'un Ange lui apparut de la part de Dieu, & lui commanda d'assembler de jeunes Moines, & de leur enseigner les exercices qu'il avoit si exactement pratiquez, & la régle qu'il lui donneroit. On ajoûte que l'Ange lui donna une table qui est encore aujourd'hui entre les mains des Solitaires, par laquelle il lui étoit ordonné de permettre à chacun de boire, de manger, de travailler, & de jeûner selon ses forces, d'obliger ceux qui mangent à un plus grand travail que ceux qui jeûnent, de bâtir plusieurs cellules, de mettre trois Moines dans

L'an de N. S.

Constance & Constant.

L'an de N. S.

Constance & Constant.

dans chacune, de les faire manger dans un réfectoire commun en silence avec un voile sur la tête ; de sorte qu'ils ne se vissent point les uns les autres, & qu'ils ne pussent regarder que la table, & ce qui seroit dessus, de n'admettre personne de dehors à manger avec eux, excepté les étrangers, envers lesquels on exerceroit l'hospitalité : d'éprouver durant trois ans par les exercices les plus pénibles ceux qui desireroient embrasser leur maniére de vivre : de se vêtir de peaux, de se couvrir la tête de bonnets de laine, ornez de clous rouges, d'avoir des tuniques de toile, & des ceintures. De dormir avec leurs tuniques, & leurs robes sur des chaires fermées des deux côtez qui leur serviroient de lit, de communier tous les premiers, & tous les derniers jours de la semaine, & alors de dénoüer leur ceinture, & d'ôter leur habit de peau. De prier douze fois le jour, & autant le soir, & encore autant la nuit. De prier trois fois à la neuviéme heure. De chanter un Pseaume avant que de faire la priére qui précéde le repas. De diviser la congrégation en vint-quatre classes, à chacune desquelles on donne le nom de l'une des lettres de l'alphabet, comme par exemple celui d'iota aux plus simples, celui de zéta, ou de xi aux plus éclairez. Voila les régles que Pacome donna à ses disciples. Il avoit une douceur merveilleuse envers les hommes, & une piété si extraordinaire envers Dieu, qu'il savoit les choses avenir, & s'entretenoit souvent avec les Anges. Il demeuroit à Tabennese en Thébaïde, d'où vient qu'on appelle encore aujourd'hui Tabennesiens, les Moines qui vivent au même lieu sous les mêmes régles. Ils se sont rendus si célébres, & se sont si fort accrûs par la suite du tems, que l'on en a compté jusques à sept mille. Il y en avoit treize cens avec Pacome dans le seul lieu de Tabennese : le reste étoit dispersé dans l'Egypte,

&

& dans la Thébaïde. Ils obſervent tous la même maniére de vivre, & ne poſſédent rien qu'en commun. Ils regardent la congrégation de Tabenneſe comme leur mere, & ceux qui la gouvernent, comme leurs peres & leurs maîtres. L'an de N. S. Conſtance & Conſtant.

Apollonius aquit au même tems une grande réputation dans l'exercice de la même profeſſion. On dit qu'il s'y adonna dans le deſert, dés l'âge de quinze ans; mais qu'à celui de quarante, il reçut commandement de la part de Dieu, d'aller dans des lieux habitez par les hommes. Son Monaſtére étoit auſſi dans la Thébaïde. Il étoit tres-chéri de Dieu, & avoit le don de faire des miracles, & des guériſons ſurnaturelles. Il s'aquittoit tres-exactement de tous ſes devoirs, & montroit aux autres les exercices de la vie Monaſtique, avec une douceur & une bonté merveilleuſe. Il étoit ſi heureux qu'il obtenoit de Dieu tout ce qu'il lui demandoit : mais il étoit auſſi ſi prudent qu'il ne lui demandoit rien, que ce qu'il eſt bien-aiſe d'accorder. Je croi que le vénérable Anuph vivoit dans le même-tems. J'ai appris que depuis qu'il eut confeſſé durant la perſécution qu'il étoit Chrêtien, il ne dit jamais rien de contraire à la vérité, & ne ſouhaita jamais rien des biens du monde. Il vit depuis toutes ſes priéres accomplies, & eut un Ange qui lui enſeignoit à pratiquer toutes les vertus. Voilà les Saints ſolitaires que l'Egypte a portez. La Paleſtine jalouſe de ce bon-heur fit fleurir au même-tems le divin Hilarion. Il étoit natif de Tanata, bourg aſſis dans le voiſinage de la ville de Gaza du côté de Midi, proche d'un torrent qui ſe décharge dans la mer, & que les habitans du païs appelent du même nom, que le bourg. Lorſqu'il étudioit en Grammaire dans Aléxandrie, il alla viſiter le célébre Antoine dans le deſert, & aprés s'être entretenu avec lui touchant ſa maniére de vivre, il prit reſolution de le ſuivre. Ne joüiſſant pas là du repos

L'an de N. S.

Constance & Constant.

qu'il desiroit, à cause de la multitude des personnes qui étoient incessamment au tour de cet illustre Hermite, il retourna en son païs, où aiant trouvé ses pere & mere morts, il distribua son bien à ses freres, & aux pauvres, sans en reserver aucune partie. Il alla ensuite habiter un desert à vint stades du lieu de sa naissance. Sa cellule n'étoit que de briques, de tuilles rompuës, & de paille. Elle étoit si basse qu'il ne pouvoit s'y tenir de bout sans baisser la tête, & si courte qu'il ne pouvoit s'y coucher sans plier les jambes. Voila comment il évitoit en toutes choses les commoditez de la vie, & s'accoûtumoit à la peine, & à la fatigue. Jamais personne ne porta la veritable temperance plus loin que lui, ni ne supporta plus constamment le froid, le chaud, la faim, la soif, combattant incessamment les passions de l'ame, & les délicatesses du corps. Il étoit irréprehensible dans ses mœurs, grave dans ses discours, assidu à la lecture, & à l'étude de la sainte Ecriture. Il étoit si agréable à Dieu, que les malades sont guéris, & les posséder sont délivrez encore aujourd'hui à son tombeau. Etant mort dans l'Isle de Chypre, il y fut enterré avec beaucoup de respect par les habitans du païs, qui se tenoient fort heureux de posséder un si précieux dépôt. Mais Hesychius un des plus célébres de ses disciples déroba son corps, le transféra secrétement en Palestine, & le déposa dans son Monastére. Depuis ce temps-là les habitans ont célébré tous les ans sa fête, selon la coûtume qu'ils ont d'honorer de cette sorte la mémoire de ceux qui se sont rendus célébres parmi eux par leur sainteté, comme ils honorent celle d'Aurelius, d'Antedon, d'Alexion natif de Bethagatone, & d'Alapion natif d'Asalée, qui aiant couru généreusement dans la lice de la vie Monastique sous le régne de Constance, ont attiré par leur exemple un grand nombre de Paiens. Julien prati-

quoit

quoit au même-tems à Edesse, une maniére de vivre si austére, qu'il sembloit étre délivré de sa chair, & n'avoir plus que la peau, & les os. Ephrem natif de Syrie a écrit sa vie. L'opinion avantageuse que les hommes avoient conçuë de sa vertu, a été confirmée par le témoignage de Dieu-même, qui lui a donné le pouvoir de chasser les démons, & la grace de guérir les maladies, non par la force des remédes, mais par le seul mérite de ses priéres. Tout ce païs-là, le territoire d'Edesse, d'Amide, & le mont Gaugalion a été habité par quantité d'autres Solitaires éminens en sainteté, parmi lesquels Daniel, & Siméon ont été des plus illustres. Je ne dirai rien ici davantage touchant les Moines de Syrie. J'en parlerai plus exactement avec l'aide de Dieu dans un autre ouvrage. On dit qu'Eustate Evêque de Sébaste a institué un Ordre de Solitaires en Arménie, en Paphlagonie, & en Pont, & qu'il leur a donné une régle, où il leur a marqué toute leur maniere de vivre; les alimens dont ils se doivent abstenir; les habits qu'ils peuvent porter, & les autres pratiques semblables. Quelques-uns assurent qu'il est l'auteur des Ascétiques, qu'on attribuë ordinairement à Basile de Cappadoce. On dit qu'une trop grande severité l'a porté à certaines observations fort extravagantes, & tout-à-fait contraires aux régles de l'Eglise. Il y a néanmoins des personnes qui le justifient de cette accusation, & qui rejettent la faute sur quelques-uns de ses disciples, qui condamnent le mariage, qui refusent de prier Dieu dans les maisons des personnes mariées, qui méprisent les Prêtres qui ont des femmes, qui jeûnent le Dimanche, qui font leurs assemblées en des maisons particuliéres, qui ont aversion de ceux qui mangent de la viande, qui au lieu de s'habiller comme les autres, ont inventé un vêtement nouveau & extraordinaire, & introduit quantité d'autres nouveautez.

L'an de N. S.

Constance & Constant.

L'an de N. S. Con-stance & Con-stant.

On dit que plusieurs femmes trompées par leurs discours, & infectées de leurs erreurs, se sont séparées de leurs maris, & que ne pouvant plus aprés cela garder la continence, elles ont commis des adultéres. On ajoûte que quelques-unes ont coupé leurs cheveux, & se sont habillées en hommes. Les Evêques des environs de Gangre, ville Métropolitaine de Paphlagonie, s'étant assemblez, ont déclaré ceux qui tenoient ces maximes, retranchez du corps de l'Eglise, à moins qu'ils ne les condamnassent. On dit que depuis ce tems-là Eustate changea d'habit, & ne parut plus vêtu autrement que les autres Prêtres, pour faire voir que ce n'étoit pas par orgueil qu'il avoit introduit une pratique contraire, mais par le desir d'une plus grande perfection. Etant si recommandable par sa vie, il n'étoit pas moins admirable dans ses discours. Il est vrai pourtant qu'il n'avoit pas la véritable éloquence, & que jamais il n'en avoit appris les régles : mais de son naturel, il étoit si propre à persuader, qu'il convertit plusieurs femmes, & plusieurs jeunes hommes, qui faisoient auparavant un infame commerce de leurs corps. On dit qu'un homme, & une femme qui selon l'usage de l'Eglise faisoient profession de virginité, aiant été accusez d'avoir ensemble une habitude deshonnête, il les exhorta à y renoncer; mais que n'aiant pû rien gagner sur leur esprit, il jetta un profond soûpir, & dit qu'une femme mariée l'aiant entendu un jour discourir des avantages de la continence, elle fut si fort touchée de ses discours, qu'elle se priva volontairement du plaisir du mariage, qui est un plaisir permis, mais que ceux-ci, qui aprés l'avoir oüi, continuoient toûjours à en prendre un qui est défendu, faisoient voir la foiblesse de son éloquence.

Bien que les Thraces, les Illiriens, & les autres peuples de l'Europe n'aient point eû de congrégations de Moines, ils n'ont pas laissé d'avoir quelques per-

personnes qui ont fait profession de la Philosophie Chrêtienne. Martin a été un des plus illustres. Il étoit issu d'une noble famille de Sabarie ville de Pannonie. Il porta les armes dans sa jeunesse, & commanda les armées. Mais préférant le service de Dieu aux grandeurs du monde, il se retira en Illirie, & s'y adonna à la pratique de la vertu. Il y combattit généreusement pour la défense de la doctrine de l'Eglise, contre des Evêques qui soûtenoient le parti d'Arius, y souffrit de mauvais traitemens, & en fut chassé. Etant allé à Milan, il y vêcut dans la solitude. Mais il en sortit bientôt aprés pour éviter les piéges qu'Auxence Evêque de cette ville-là, partisan d'Arius, lui tendoit pour le perdre, & se retira dans l'Isle Gallinaria, où il fut long-tems à ne vivre que de racines. C'est une Isle deserte, & fort petite de la mer Tyrréne. Il fut depuis élevé à la dignité d'Evêque de Tours. Il avoit reçû le don des miracles en un si éminent degré, qu'il ressuscita un mort, & qu'il fit d'autres merveilles, aussi surprenantes que celles des Apôtres. Nous avons appris qu'Hilaire homme admirable par la sainteté de sa vie, & par l'éminence de sa doctrine, vivoit au même-tems dans la même partie de l'Empire. Il fut exilé aussi bien que Martin en haine du zele dont il brûloit pour la pureté de la foi. Voila ce que j'ai appris de ceux qui ont été les plus célébres dans l'Eglise par leur piété, & par les autres vertus Chrêtiennes. D'autres se sont rendus fort recommandables dûrant le même-tems par leur doctrine, & par leur éloquence, comme Eusébe Evêque d'Emése, Tite Evêque de Bostra, Serapion Evêque de Tmuis, Basile Evêque d'Ancyre, Eudoxe Evêque de Germanicie, Acace Evêque de Césarée, & Cyrille Evêque de Jérusalem. La multitude, & l'excellence des livres qu'ils ont laissez à la postérité, sont une preuve tres-certaine, & trés-évidente de ce que je dis.

L'an de N. S. Constance & Constant.

 CHA-

L'an de N. S.

Con-stance & Con-stant.

CHAPITRE XV.

Personnages célébres par leur sience.

Didyme écrivain Ecclésiastique, & Professeur des saintes Lettres dans la ville d'Aléxandrie, florissoit au même siécle. Il s'étoit rempli l'esprit de toute sorte de siences. Il savoit les Poëtes, les Orateurs, la Géometrie, l'Astronomie, l'Arithmétique, & les opinions différentes de toutes les sectes. Il n'avoit rien appris de toutes ces choses que par l'ouïe, & par l'esprit, aiant perdu la vûë dés son enfance. Lorsqu'il fut en âge de puberté, il se sentit agité d'un desir tres-ardent d'apprendre les Arts libéraux, & fréquenta les écoles, où il fit de si grands progrés, bien qu'il ne fût aidé que par l'ouïe, qu'il comprit les plus difficiles Théorémes des Mathématiques. On dit qu'il apprit à connoître les lettres en maniant des caractéres gravez sur du bois, & à assembler les syllabes, & les mots par le seul effort de son imagination, & de sa mémoire : ce qui étoit sans doute fort extraordinaire. Plusieurs personnes aiant oüi parler de lui, allérent exprés à Aléxandrie pour l'entendre, ou au moins pour le voir. La maniére dont il soûtenoit la doctrine du Concile de Nicée, déplaisoit extrémement aux Ariens. Il persuadoit aisément par la douceur, plûtôt que par la force de ses raisons, & en soûmettant lui-même ses preuves au jugement de ses auditeurs. Il étoit estimé & chéri par les Catholiques, par les Moines d'Egypte, & sur tout par le grand Antoine. On dit qu'étant allé à Aléxandrie pour appuier par son suffrage la doctrine d'Athanase, il dit à „ Didyme : Ce n'est pas un mal-heur fort grand,

ni

„ni fort déplorable d'être privé des yeux, *L'an de N. S.*
„dont les rats, les souris, & les plus vils ani-
„maux sont doüez; mais c'est un bon-heur fort
„souhaitable d'avoir comme les Anges les yeux *Constance & Constant.*
„de l'esprit, par lesquels vous contemplez Dieu.
Au reste, Eusébe, & Hilaire, dont j'ai déja parlé, & dont on dit qu'il y a des livres fort Orthodoxes, composez contre les hérétiques, ont été tous deux fort célébres en Italie, & en Occident, par la réputation qu'ils avoient aquise de bien écrire en leur langue. Lucifer chef d'une secte qui porte son nom, florissoit au même-tems. Aëce étoit aussi en grande estime parmi les hérétiques. Il étoit savant dans l'art de raisonner, & fort exercé à la dispute. La hardiesse avec laquelle il entreprenoit de discourir de la nature de Dieu, le fit surnommer Athée. On dit qu'il faisoit d'abord profession de Médecine dans Antioche, ville de Syrie, & que se trouvant souvent dans l'assemblée des fidéles, pour y conférer sur l'Ecriture, il eut l'honneur, d'être connu de Gallus, qui étoit alors César, & qui favorisoit extrémement la Religion, & les personnes de piété. Le desir qu'il eût d'entrer encore plus avant dans les bonnes graces de ce Prince, le porta, comme je me le persuade, à s'adonner à cette étude avec une plus grande application qu'auparavant. On disoit qu'il savoit parfaitement la Philosophie d'Aristote, & qu'il avoit écouté dans Aléxandrie ceux qui faisoient profession de l'enseigner. Outre ceux dont je viens de parler, il y en avoit plusieurs autres tres-capables d'instruire le peuple, de prêcher, & de conférer sur les matiéres de doctrine. Mais ce seroit un trop grand travail que de faire un dénombrement exact de tous. Au reste, je prie ceux qui prendront la peine de lire cét ouvrage, de ne point trouver étrange que j'aie donné des loüanges aux chefs des nouvelles sectes, ou à ceux qui les ont favorisées.

L'an de N. S. Constance Constant.

J'admire la grandeur de leur éloquence, & la force de leurs raisonnemens; mais je laisse le jugement de leur doctrine à ceux qui ont l'autorité. Il ne m'appartient pas d'en juger, & pour m'aquiter du devoir d'un Historien, je n'ai qu'à representer les choses de la maniére qu'elles sont arrivées. Voila ce que j'avois à dire tant des Grecs, que des Latins qui ont excellé en érudition, ou en éloquence.

CHAPITRE XVI.

Erudition, piété, charité, humilité, & autres vertus d'Ephrem.

IL n'y en a point eû qui ait mérité de si grandes loüanges, ni qui ait fait si grand honneur à l'Eglise qu'Ephrem. Il étoit de Nisibe ville de Syrie, ou des environs. Il s'accoûtuma dés sa plus tendre jeunesse aux exercices de la vie Monastique. Bien qu'il n'eût point de maître, & qu'on ne s'attendît pas qu'il dût jamais devenir savant, il comprit de lui-même les plus difficiles questions de la Philosophie, & se fit un stile rempli de tant de figures, & d'ornemens, & enrichi de tant de pensées sublimes, qu'il n'y a rien qui ne soit fort au dessous, dans tous les ouvrages des anciens Grecs. Si l'on avoit traduit en Syriaque les livres de ces auteurs, ils n'auroient plus rien d'agréable dés qu'ils seroient privez des beautez de la langue Gréque. Les livres d'Ephrem n'ont point ce desavantage. On les a traduits en Grec durant sa vie, & on les traduit encore aujourd'hui, sans que dans une langue étrangére ils perdent beaucoup de leur grace naturelle. Basile qui a depuis été Evêque de Césarée Métropole de Cappadoce, a admi-

ré

té la profondeur de sa doctrine ; & le jugement si avantageux de ce Basile qui étoit le plus bel esprit, & le plus éloquent de son siécle, reléve sans doute Ephrem au dessus de tout ce qu'on pourroit écrire en sa faveur. On dit qu'il a écrit environ cent mille Vers, & qu'il a eû plusieurs disciples fort attachez à sa doctrine. Les principaux ont été Abbas, Zénobe, Abraham, Maras, Siméon, que tout ce qu'il y a de savans parmi les Syriens regardent comme l'honneur de leur Nation. On met aussi Paulonas, & Aranad de ce nombre, comme deux hommes fort éloquens. Mais on les accuse de s'étre éloignez de la doctrine Orthodoxe. Je sai qu'il y a eû encore quelques savans hommes dans l'Osroëne, savoir Bardesanés, auteur d'une hérésie de son nom, & Harmonius son fils. On assure qu'aiant été fort bien instruit dans les siences des Grecs, il entreprit le premier de faire des Vers en sa langue, & qu'il les donna à chanter. Les Syriens chantent encore fort souvent, non les Vers qu'il leur a laissez, mais d'autres de même mesure, & de même nombre. Car comme Harmonius étoit un peu infecté des erreurs de son pere, & de celles des Philosophes Grecs touchant la nature de l'ame, la formation, la mort du corps & la métempsycose, il les a inserées dans ses ouvrages, qu'il a composez pour être chantez. Lorsqu'Ephrem vit que les Syriens étoient charmez par l'élégance des termes, & par la justesse des nombres d'Harmonius, il apprehenda qu'ils ne tombassent insensiblement dans ses fausses opinions, & bien qu'il ne sût point les siences des Grecs, il s'efforça de comprendre la mesure des Vers, & composa d'autres livres conformes à la doctrine de l'Eglise, comme ses Hymnes, & les éloges des Saints. Depuis ce tems-là les Syriens les chantent sur l'air de ceux d'Harmonius. Cét ouvrage suffit pour juger de la grandeur de son esprit. Pour ce qui est de

L'an de N. S.

Constance & Constant.

L'an de N. S. — Constance, & Constant.

sa vie, il s'étoit mis en grande réputation par la pureté de ses mœurs, & par la rigueur de la discipline qu'il s'imposoit à soi-même. Il avoit un amour singulier pour le repos. Il étoit si sérieux, & si grave, & évitoit avec un soin si exact, non seulement le moindre sujet de chûte, mais même la plus légére occasion de médisance ou de soupçon, qu'il ne regardoit jamais de femme. On dit qu'une débauchée, soit qu'elle eût dessein de le tenter, ou qu'elle eût reçu de l'argent pour faire ce qu'elle faisoit, se presenta un jour à lui dans la ruë, & le regarda fixement. Ephrem la reprit de son impudence, & lui commanda de baisser la vuë, „ & de regarder la terre. Pourquoi regarderai-je „ la terre, lui répondit cette femme, puisque je „ suis née, non d'elle, mais de vous? Il est plus „ juste que vous regardiez la terre d'où vous étes „ sorti, & que je vous regarde, puisque je suis sor- „ tie de vous. Ephrem étonné de la repartie de cette femme fit un livre qui contient toute cette Histoire, & qui passe au jugement des savans pour un des plus beaux de ses ouvrages. On dit encore de lui que bien qu'il fût naturellement tres-sujet à la colére, on ne l'en vit jamais transporté depuis qu'il eut fait profession de la vie Monastique. Dans le tems qu'il jeûnoit durant plusieurs jours selon sa coûtume, l'heure où il devoit rompre son jeûne étant arrivée, celui qui le servoit laissa tomber en sa presence le plat sur lequel il lui apportoit à manger. Ephrem aiant reconnu qu'il étoit rempli de honte, & de crainte, lui dit: Ne vous mettez „ point en peine; je m'approcherai du plat, puis- „ que le plat n'a pû venir jusqu'à moi, & à l'heure-même il se baissa & mangea ce qui étoit tombé auprés des morceaux du plat. Ce que vai dire fera connoître à tout le monde, combien il étoit au dessus de l'ambition, & de la vanité. Aiant été élu Evêque d'une ville, on lui apporta le decret de

l'é-

l'élection, & on voulut l'emmener pour le faire ordonner. Dés qu'il eut avis de ce dessein, il courut au marché, y parut d'un air extravagant; y mangea devant tout le monde, & fit semblant d'avoir l'esprit troublé. Ceux qui l'étoient venu chercher l'aiant vû en cét état, cesserent de le desirer pour Evêque, & s'en retournérent. Il se retira de son côté, & demeura caché jusques à ce qu'un autre eût été ordonné en sa place. Je ne dirai rien davantage d'Ephrem, bien que ceux de son païs en racontent beaucoup d'autres choses. Ce qu'il fit un peu avant sa mort, est trop remarquable pour étre passé soûs silence. La ville d'Edesse étant affligée de la famine, il sortit de sa cellule pour reprocher aux riches la dureté avec laquelle ils laissoient mourir les pauvres, au lieu de les assister du superflu de leurs biens, qu'ils gardoient avec tant de soin pour leur propre condamnation; & pour la perte de leur ame, qui vaut mieux que tous les tresors de la terre. Les riches persuadez par ses discours, lui répondirent qu'ils n'étoient pas fort attachez à leurs biens, mais qu'ils ne savoient à qui en confier la distribution; parce qu'ils ne connoissoient personne qui ne fût fort interessé, & capable de faire un mauvais usage de ce qu'ils lui mettroient entre les mains. Alors Ephrem leur demanda qu'elle opinion ils avoient de lui, & quand ils lui eurent reparti qu'ils le tenoient fort homme de bien, il s'offrit de se charger du soin de faire leurs aumônes? Aiant reçu leur argent, il fit dresser environ trois cens lits dans les galeries publiques, où il fit traiter tant ceux de la ville que la disette avoit rendus malades, que les étrangers. Dés que la famine fut appaisée, il retourna à sa cellule, & s'y appliqua à ses exercices ordinaires. Il mourut peu de tems aprés. Il ne fut élevé dans l'Eglise qu'à l'ordre de Diacre, bien que l'éminence de sa vertu

L'an de N. S. Constance & Constant.

L'an de N. S.

Constance & Constant.

ne lui eût pas aquis une moindre réputation qu'à ceux qui joüissent de l'honneur du sacerdoce. Voila un léger craion de ses excellentes qualitez. Car il faudroit un autre homme que moi pour en faire un portrait achevé, aussi bien que de cellles des autres personnes célébres dans la même profession, & il seroit à souhaitter qu'Ephrem y eût mis la main lui-même. J'avouë que la médiocrité de mon esprit, & le peu de connoissance que j'ai tant de ces hommes illustres, que de leurs actions importantes, me rendent incapable de cette entreprise. Les uns se sont cachez dans la solitude. Les autres qui ont vêcu dans le monde, ont affecté de n'y paroître, que comme des personnes ordinaires, de peur d'y recevoir les loüanges qu'ils méritoient. Car comme leur vertu ne tendoit qu'aux recompenses éternelles, elle ne vouloit point avoir d'autre témoin que Dieu-même qui les distribuë, & elle ne recherchoit pas à attirer les yeux des hommes.

CHAPITRE XVII.

Progrez de la Religion Chrêtienne.

PResque toutes les Eglises étant alors gouvernées par des Evêques d'une vertu exemplaire, il ne faut pas s'étonner que les peuples fussent fort attachez au service de Dieu, ni que la Religion Chrêtienne fit de jour en jour de nouveaux progrés sur le paganisme. Les Empéreurs qui étoient assis sur le trône, ne la favorisoient pas avec moins de zele qu'avoit fait Constantin leur pere. Ils accordoient des priviléges aux Ecclésiastiques, à leurs enfans, & à leurs escaves. Ils confirmoient les loix par lesquelles les sacrifices des Paiens, & les autres exer-

exercices de l'ancienne superstition étoient défendus,& en faisoient de nouvelles. Ils commandoient de fermer les temples des villes, & de la campagne. Ils en donnoient quelques-uns aux Chrêtiens, lorsqu'ils avoient besoin ou des matériaux, ou de la place. Ils réparoient les Eglises que le tems avoit ruinées, & en élevoient de neuves, avec une magnificence nonpareille. Celle d'Emése est une des plus considérables, & des plus renommées pour l'excellence de son architecture,& de sa beauté. Ils défendoient aux Juifs d'achêter des esclaves d'une autre Religion, soûs peine de confiscation de l'esclave, & soûs peine même de mort au cas qu'ils l'eussent circoncis. Car aiant dessein d'accroître par toute sorte de moiens la Religion Chrêtienne,ils crûrent devoir empêcher que les Juifs n'attirassent à leur religion ceux dont les ancêtres n'en avoient point fait profession, & reserver ces personnes-là pour l'Eglise, qui ne croissoit, & ne s'augmentoit que par la conversion des Paiens.

L'an de N. S.

Constance & Constant.

CHAPITRE XVIII.

Sentimens des Empéreurs touchant la foi.

Les Empéreurs avoient suivi dés le commencement les sentimens de Constantin leur pere, & avoient soûtenû la doctrine du Concile de Nicée. Constant demeura ferme, jusques à la fin de sa vie dans les mêmes sentimens. Mais Constance en changea, quand il vit que le terme de consubstanciel étoit décrié. Il ne laissa pas d'avoüer toûjours que le Fils de Dieu est semblable à son Pere, quant à la substance. Eusebe, & quelques-autres Evêques d'Orient qui étoient en grande réputation de sainteté & de doctri-

doctrine, mirent différence entre consubstanciel, & semblable, quant à la substance. Ils dirent que le terme de consubstantiel convient proprement aux créatures corporelles, comme aux hommes, aux animaux, aux arbres, & aux plantes qui sont produites par d'autres semblables, & que le terme de semblable, quant à la substance, a lieu dans les étres incorporels, comme sont Dieu, & les Anges, qui sont conçus chacun selon la substance, qui leur est propre. Constance fut trompé par cette distinction, & bien qu'à mon sens il tînt dans le fond la même doctrine que son pere, & son frere, il changea de termes, & se servit de celui de semblable, quant à la substance, au lieu de se servir de celui de consubstanciel. Ces Docteurs-là assuroient que pour parler exactement, il faloit parler de la sorte, & qu'autrement on se mettoit en danger de concevoir comme un corps, ce qui n'a point de corps. Il est vrai pourtant que plusieurs trouvent cette distinction ridicule, & disent qu'on ne sauroit exprimer les choses incorporelles sans emprunter des paroles tirées des choses corporelles, & qui tombent soûs les sens, & qu'il n'y a aucun danger à se servir de ces paroles, pourvû qu'on ne se soit point trompé dans l'idée qu'on a formée des choses.

L'an de N. S.

Constance & Constant.

CHAPITRE XIX.

Concile de Rimini.

IL ne faut pas trouver étrange que l'Empéreur Constance se soit trompé de la sorte, puisque plusieurs Evêques qui demeuroient attachez à la doctrine du Concile de Nicée, n'ont point fait de difficulté de se servir de ce terme. D'autres em-

plo-

ploioient indifféremment les deux termes pour exprimer le même sens. C'est pourquoi, je suis fort persuadé que les Ariens se sont extrémement éloignez de la vérité, lorsqu'ils ont publié qu'après le Concile de Nicée, plusieurs Evêques, entre lesquels étoient Eusébe, & Théognis, refusérent de reconnoître, que le Fils de Dieu est consubstanciel à son Pere, & que Constantin indigné de ce refus, les condamna au bannissement, que sa sœur aiant eû révélation soit durant le sommeil, ou autrement, que ces Evêques-là tenoient une doctrine Orthodoxe, & que la condamnation prononcée contre eux étoit injuste, ce Prince les rappela du lieu de leur exil, & leur demanda pourquoi ils s'éloignoient de la foi du Concile de Nicée, puisqu'ils l'avoient signée avec les autres Evêques. Qu'alors ces Evêques lui avoient répondu que leur signature n'avoit pas procédé d'une persuasion véritable, & qu'ils ne l'avoient faite que par la crainte, que si les contestations eussent continué en un tems où à peine il commençoit à faire profession de la Religion Chrêtienne, & où il n'avoit pas encore reçu le bâtéme, il ne doutât de la vérité de nos Mystéres, ne retournât aux superstitions Paiennes; & ne persécutât l'Eglise. Ils prétendent que Constantin satisfait de cette réponse se resolut de convoquer un autre Concile; mais qu'en aiant été empêché par la mort, il en laissa le soin à Constance son fils-aîné, & l'avertit qu'il ne lui serviroit de rien de posséder l'autorité Souveraine, s'il ne faisoit en sorte que Dieu fût servi dans l'unité d'une même créance, & que Constance avoit suivant l'ordre de l'Empéreur son pere, assemblé le Concile de Rimini. La circonstance du tems auquel ce Concile fut assemblé, suffit toute seule pour les convaincre d'imposture. Car il ne fut assemblé que sous le Consulat d'Eusébe, & d'Hypatius en la vint-deuxiéme année du régne

L'an de N. S.

Constance & Constant.

L'an de N. S. régne de Constance. Or il est certain que depuis la mort de l'Empereur Constantin jusqu'en ce tems-là, l'on a tenu plusieurs Conciles où l'on a disputé touchant le terme de consubstanciel, & touchant celui de semblable quant à la substance, & qu'aucun Evêque n'a osé avancer que le Fils de Dieu est dissemblable à son Pere quant à la substance, excepté Aëce, ce que Constance aiant trouvé fort mauvais, il ordonna aux Evêques de s'assembler à Rimini, & à Seleucie pour arrêter le cours de cette erreur. Ainsi le Concile de Rimini fut assemblé, non par le commandement de l'Empereur Constantin, mais à l'occasion de la fausse doctrine d'Aëce, ce que nous confirmerons encore plus solidement, par ce que nous dirons dans la suite.

Constance & Constant.

CHAPITRE XX.

1. Retour d'Athanase à Aléxandrie. 2. Evêques d'Antioche. 3. Demande faite à Athanase par Constance. 4. Réponse d'Athanase. 5. Maniéres différentes de glorifier Dieu à la fin des Hymnes.

1. LOrsque Constant eut été informé de ce qui s'étoit passé dans le Concile de Sardique, il écrivit à Constance son frere pour le prier de rétablir Athanase, & Paul dans leurs Siéges. Comme Constance usoit de remise, il lui écrivit une seconde fois, que s'il ne les vouloit rétablir, il se préparât à la guerre. Constance aiant conferé avec les Evêques d'Orient, & aiant jugé qu'il n'y avoit point d'apparence d'entreprendre une guerre civile pour ce sujet, envoia à Athanase des voitures publiques, & lui écrivit plusieurs lettres, pour l'inviter à revenir,

nir. Athanase étant parti d'Aquilée où il étoit alors, alla à Rome prendre congé de Jules, qui en le quittant lui rendit de grands témoignages d'affection, & lui donna une lettre pour le Clergé, & le peuple d'Aléxandrie, où il parloit de lui avec des marques d'une estime singuliére, comme d'un homme qui étoit devenu illustre par les périls qu'il avoit courus, les félicitoit de l'heureux retour d'un si excellent Pasteur, & les exhortoit à suivre ses sentimens.

L'an de N. S. Constance & Constant.

2. Il se rendit de Rome, à Antioche où l'Empéreur Constance étoit alors, & où Léonce joüissoit du gouvernement des Eglises. Les Ariens s'en étoient rendus maîtres aussi-tôt qu'Eustate avoit été exilé. Le premier Evêque qu'ils y eurent, fut Euphrone, le second Flacille, & enfin Etienne. Celui-ci aiant été déposé, comme indigne de cette charge, Léonce fut choisi pour remplir sa place. Athanase l'évita comme un hérétique, & communia dans une maison particuliére, avec ceux qu'on appeloit Eustatiens.

3. Aiant été accueilli avec beaucoup de douceur par l'Empéreur Constance, il lui demanda d'être rétabli sur son Siége. Alors ce Prince lui dit » à la suscitation des Ariens. Je suis prêt de faire » en vôtre faveur tout ce que je vous ai promis, » quand je vous ai rappelé. Mais il est juste aussi » que vous m'accordiez une grace, qui est d'aban- » donner une des Eglises qui vous sont soûmises, » à ceux qui font difficulté de participer à vôtre » communion.

» 4. Ce que vous desirez, repartit Athanase, est » trop raisonnable, & même trop nécessaire, pour » m'y vouloir opposer. Mais je vous supplie treshumblement de ne me pas refuser une pareille grace pour ceux d'Antioche, qui ne peuvent se resoudre de participer à la communion de ceux qui tiennent une autre doctrine que nous : qu'ils aient

aussi

L'an de N. S.

Constance & Constant.

aussi une Eglise où il leur soit libre de s'assembler. La demande d'Athanase aiant été trouvée juste par l'Empéreur, les Ariens crûrent devoir se désister de leur prétension, & se tenir en l'état où ils étoient. Ils considérérent que leur secte ne pourroit jamais faire de grands progrez dans Aléxandrie; parce qu'Athanase auroit toûjours assez de force pour retenir ceux de sa communion, & pour attirer ceux des autres: Que si l'on accordoit une Eglise particuliére dans Antioche à ceux qui n'étoient pas de leur sentiment, les partisans d'Eustate, dont le nombre étoit fort grand, ne manqueroient pas de s'y assembler, & d'entreprendre de faire des changemens, dans l'assurance que tel que pût étre l'évenement de leur entreprise, ils ne perdroient aucun de leur parti.

3. Ce qui confirmoit davantage les Ariens dans cette créance, étoit qu'ils voioient qu'encore qu'ils fussent maîtres des Eglises, il ne laissoit pas de se trouver un grand nombre de personnes, tant du Clergé, que du peuple, qui ne tenoient point leur doctrine. Comme selon leur coûtume ils étoient partagez en différens chœurs pour chanter, chacun déclaroit à la fin de chaque Hymne son sentiment. Car les uns rendoient gloire au Pere, & au Fils, comme à deux personnes dignes d'un honneur égal, & les autres glorifioient le Pere par le Fils, pour marquer par cette particule, que le Fils est inférieur au Pere. Léonce Evêque des Ariens n'osa jamais défendre de rendre gloire à Dieu, en des termes conformes à la doctrine du Concile de Nicée, de peur que le peuple ne fît sédition. On dit pourtant qu'aiant porté sa main à sa tête qui étoit déja toute blanche, il dit, lorsque cette nége-ci sera fonduë, il y aura beaucoup de bouë. Il vouloit faire entendre par cette façon de parler, que ces maniéres différentes de rendre gloire à Dieu à la fin des Hymnes, exciteroient

roient aprés sa mort d'horribles séditions parmi le peuple, pour lequel ses successeurs n'auroient pas la même condécendance que lui.

L'an de N. S.

Constance & Constant.

CHAPITRE XXI.

Lettre de l'Empéreur Constance en faveur d'Athanase.

L'Empéreur Constance en renvoiant Athanase en Egypte, écrivit en sa faveur aux Evêques de cette Province. Il écrivit aussi au peuple d'Aléxandrie, pour leur rendre témoignage de la vertu de leur Evêque, & pour les exhorter à servir, & à prier Dieu soûs sa conduite. Il ajoûta que si quelques personnes mal-intentionnées excitoient des troubles, elles seroient châtiées selon la rigueur des loix. Il déclara outre cela, que son intention étoit que tout ce qu'il avoit ordonné par le passé, tant contre Athanase, que contre ceux de sa communion, fût raié des régîtres publics, & que ses Ecclésiastiques joüissent comme auparavant des immunitez ordinaires ; & en fit avertir les gouverneurs d'Egypte, & de Libye. La premiére chose que fit Athanase, quand il fut de retour en Egypte, ce fut de déposer les Prêtres qu'il reconnut être favorables à la doctrine d'Arius, & de donner la conduite de l'Eglise à des Orthodoxes, ausquels il recommandoit, sur tout, de demeurer soûmis aux decrets du Concile de Nicée. On dit qu'il fit la même chose en d'autres Eglises qui ne dépendoient point de lui, quand il y trouva des Prêtres Ariens. Il est certain qu'il fut depuis accusé par ses ennemis d'avoir fait des ordinations dans des villes, où il n'avoit point de droit. Mais aiant alors obtenu son rétablissement malgré le cré-

L'an de N. S. Constance & Constant.

crédit de ses ennemis, & étant même entré dans les bonnes graces de l'Empéreur Constance, il fut plus considéré que jamais. Plusieurs Evêques se réconciliérent avec lui, & l'admirent à leur communion, & entre autres ceux de Palestine qui le reçûrent tres-civilement, & qui s'étant assemblez dans la ville de Jérusalem, écrivirent en sa faveur la lettre qui suit.

CHAPITRE XXII.

Lettre du Concile de Jérusalem en faveur d'Athanase.

Le saint Concile assemblé dans Jérusalem aux Prêtres, aux Diacres, & aux fidéles d'Egypte, de Libye, & d'Aléxandrie, nos tres-chers freres ; Salut en nôtre Seigneur.

„ NOus ne saurions jamais, mes tres-chers
„ freres, rendre à Dieu, l'auteur, & le
„ conservateur de toutes les créatures, d'assez
„ grandes actions de graces pour les merveilles
„ qu'il a faites en tout tems, & principalement
„ pour celles qu'il vient de faire dans vôtre Egli-
„ se en vous rendant Athanase, vôtre Pasteur,
„ nôtre Seigneur, & nôtre Compagnon dans le
„ saint Ministére. Qui avoit jamais osé espé-
„ rer cét avantage que vous possédez ? Dieu a eu
„ pitié de vôtre Eglise. Il a exaucé vos prié-
„ res. Il a regardé vos pleurs, & vos soûpirs.
„ Vous étiez comme des brebis errantes, & dis-
„ persées qui n'ont point de Pasteur. Le vérita-
„ ble Pasteur qui a soin de son troupeau vous a
„ regardé du haut du Ciel, & vous a donné celui
„ que vous desiriez. Pour nous qui ne respirons

„ que

,, que la paix de l'Eglise, & qui conspirons parfaitement avec vous pour l'entretenir, nous l'avons reçu de tout nôtre cœur, & l'avons prié de se charger de cette lettre, par laquelle nous vous témoignons la joie que nous avons de son rétablissement, afin que vous reconnoissiez que nous sommes unis de communion avec lui. Il est juste que vous fassiez des priéres pour la prospérité des tres-pieux Empéreurs, qui aiant reconnu son innocence, & le desir que vous aviez de le revoir, vous l'ont renvoié d'une maniére qui lui est fort honorable. Recevez-le donc, avec joie, & rendez en graces à Dieu par Jésus-Christ nôtre Seigneur, par qui gloire soit au Pere dans tous les siécles.

CHAPITRE XXIII.

Innocence d'Athanase reconnuë par Valens, & par Ursace.

ATHanase eut bien-tôt aprés la satisfaction de voir que l'injustice avec laquelle il avoit été condamné dans le Concile de Tyr, fût publiée par ceux-mêmes qui lui avoient été autrefois les plus contraires. Valens, & Ursace qui avoient été commis avec Théognis, & quelques autres pour aller informer dans la Maréote, touchant le Calice qu'Ischyrion l'accusoit d'avoir brisé, écrivirent à Jules une rétractation contenuë dans la lettre qui suit:

L'an de N. S.

Ursace, & Valens, au tres-heureux Seigneur, le Pape Jules; Salut:

Constance & Constant.

„ COmme les lettres que nous avons eû l'hon-„ neur de vous écrire par le passé, vous ont don-„ né de fort mauvaises impressions d'Athanase, & „ que nous n'avons point satisfait à ce que vous „ avez desiré de nous par les vôtres, nous avoüons „ en presence de tous les Prêtres, nos chers freres „ qui sont ici, que tout ce qui vous a été dit, jus-„ ques à ce jour au désavantage d'Athanase, est „ faux, & supposé. C'est pourquoi, nous en-„ trons avec joie dans sa communion, depuis sur „ tout que vous avez eû la bonté de nous pardon-„ ner nôtre faute. Nous vous déclarons de plus, „ que si les Evêques d'Orient ou Athanase même, „ nous appeloient à mauvais dessein en jugement, „ nous n'y comparoîtrions point sans vôtre con-„ sentement. Nous condamnons l'hérétique Arius, „ comme nous avons déja fait par l'écrit que nous „ avons presenté à Milan, & ses partisans, qui „ disent qu'il y a eu un tems, auquel le Fils de „ Dieu n'étoit point, qu'il a été fait de rien, & „ qui nient qu'il ait été avant les siécles. Nous „ condamnons encore une fois l'Arianisme, & ses „ auteurs. Moi Ursace, ai signé cette profession, „ & Valens de même. Voila ce qu'ils écrivirent à Jules. Il faut voir ce qu'ils écrivirent à Athanase. Le voici.

CHA-

L'an de N. S.

Constance & Constant.

CHAPITRE XXIV.

Lettre d'Ursace, & de Valens à Athanase.

Ursace, & Valens Evêques, au Seigneur Athanase nôtre frere.

» Aiant trouvé l'occasion de Musée nôtre fre-
» re, & nôtre compagnon dans l'honneur du
» Sacerdoce, qui alloit vous trouver, nôtre tres-
» cher frere, nous vous salüons de tout nôtre
» cœur, & souhaitons que vous receviez en santé
» nôtre lettre. Si vous nous honorez d'une réponse, vous nous donnerez la liberté de vous écrire plus souvent. Sachez que nous entretenons avec vous la paix, & la communion de l'Eglise.

Athanase étant retourné de la sorte d'Occident en Egypte, Paul, Marcel, Asclépas, & Lucius qui avoient aussi reçu de l'Empéreur permission de retourner à leurs Eglises, s'y rétablirent. Dés que Paul fut rentré dans Constantinople, Macedonius se cacha, & ne fit que des assemblées particuliéres. Il y eut un fort grand tumulte à Ancyre, lorsque Marcel reprit possession de son Siége, & que Basile en fut chassé. Les autres Evêques rentrérent dans leurs Eglises avec moins de peine.

HI-



HISTOIRE DE L'EGLISE,

Ecrite par Sozoméne.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Mort de l'Empéreur Constant.

L'an de N. S. 350.

Constance.

QUatre ans aprés le Concile de Sardique, Constant fut tué dans les Gaules. Magnence qui lui avoit tendu le piége pour le faire périr usurpa ses Etats. Dans le même-tems Vetranion fut proclamé Empereur à Sirmich par les troupes d'Illirie. Nepotien fils d'une sœur du feu Empereur Constantin, s'étant emparé d'un autre côté de l'autorité souveraine, à la faveur d'une troupe de Gladiateurs, l'ancienne Rome fut notablement incommodée par ces changemens; car Nepotien fut mis à mort par les soldats de Magnence. Constance s'étant vû ainsi seul maître

maître de l'Empire, se prépara à détruire la puissance des usurpateurs. Cependant Athanase s'étant rétabli dans le Siége de son Eglise d'Aléxandrie, y assembla les Evêques d'Egypte, & fit confirmer ce qui avoit été ordonné à son avantage à Sardique, & en Palestine. *L'an de N. S. Constance.*

CHAPITRE II.

Constance favorise les Ariens, & rélégue les Evêques Catholiques.

L'Empéreur trompé par les calomnies des Ariens changea de sentiment, & au mépris du Concile de Sardique rélégua encore une fois les Evêques qui avoient été rétablis dans leurs Eglises. Marcel aiant donc été chassé d'Ancyre, Basile reprit possession de son Siége. Lucius fut mis en prison, où il mourut. Paul fut emmené à Cucuse ville d'Arménie, où il mourut aussi. Mais je ne sai, si sa mort fut violente, ou si elle fut naturelle. Le bruit court encore aujourd'hui qu'il fut étranglé par les Macédoniens. Dés qu'il eut été chassé de l'Eglise de Constantinople, Macédonius s'en empara, & s'étant fortifié de plusieurs communautés de Moines qu'il avoit fondez, & de quelques Evêques des Eglises voisines, il livra, à cequ'on dit, une cruelle persécution aux sectateurs de Paul. Il les chassa d'abord de l'Eglise, puis les contraignit de participer à sa communion. Plusieurs moururent au milieu des tourmens par la violence de la douleur. D'autres furent dépoüillez de leurs biens; d'autres du droit de citoien; d'autres furent marquez au front avec un fer chaud. L'Empereur desaprouva ces violences, & en rejetta la faute sur Macédonius.

L'an de N. S.

Constance.

CHAPITRE III.

Mort de Martyrius, & de Marcien.

CEs violences allérent jusques au meurtre de plusieurs personnes. Martyrius & Marcien furent de ceux que l'on fit mourir. Ils avoient été domestiques de Paul, & furent livrez au Gouverneur par Macédonius, comme coûpables de la mort d'Hermogéne, & comme auteurs de la sédition par laquelle il avoit été chassé lui-même de l'Eglise de Constantinople. Martyrius étoit Soûdiacre, & Marcien Chantre, & Lecteur de la sainte Ecriture. Leur tombeau est vis-à-vis des murailles de la ville, & compris dans l'enceinte d'une Eglise qui a été commencée par Jean, & achevée par Sisinnius Evêques de cette ville. Ces Prélats jugérent qu'il n'y avoit point d'apparence qu'ils fussent privez de la gloire du martyre devant les hommes, dans le tems que Dieu les honoroit de la grace des miracles. Car le lieu où étoit leur tombeau aiant autrefois servi à mettre les têtes de ceux qui avoient été exécutez à mort pour leurs crimes, & étant demeuré desert par l'opinion où étoit le peuple qu'il y revenoit des esprits, il devint fort fréquenté, & fort célébre par les miracles qui s'y firent. Que si ce que je viens de dire de Martyrius, & de Marcien paroît à quelques-uns destitué d'apparence, ils peuvent consulter ceux qui en sont les mieux informez, & ils apprendront peut-être de leur bouche des choses beaucoup plus surprenantes, que celles que j'en viens de dire.

CHA-

L'an de N. S. 351.

CHAPITRE IV.

Con-stance.

Expéditions de Constance contre les usurpateurs de l'autorité souveraine.

ATHanase s'étant retiré, George traita fort mal en Egypte tous ceux qui refusérent de se conformer à ses sentimens. L'Empéreur marcha avec ses troupes vers l'Illirie, & alla à Sirmich, où Vetranion se rendit en exécution d'un accord fait entre-eux. Les soldats qui l'avoient proclamé Empéreur aiant changé tout d'un coup de sentiment, & aiant salüé Constance seul en cette qualité, il reconnut qu'il étoit trahi, se jetta aux piez de Constance, & lui demanda la vie. Ce Prince le dépoüilla des marques de l'autorité souveraine, le réduisit à une condition privée, lui assigna des revenus, & l'exhorta à vivre en repos, sans se vouloir charger dans un âge fort avancé des soins du gouvernement. Il envoia ensuite une puissante armée en Italie contre Magnence. Enfin, il déclara Gallus son cousin César, & lui commanda d'aller en Syrie, pour garder les frontieres d'Orient.

CHAPITRE V.

Apparition d'une Croix.

DAns le tems que Cyrille avoit succédé à Maxime au gouvernement de l'Eglise de Jérusalem, il parut au Ciel une Croix dont la lumiére étoit ramassée & vive, au lieu que celle des

L'an de N. S. 351. Constance.

Cométes est ordinairement dissipée, & languissante. Sa longueur étoit environ de quinze stades, depuis le Calvaire, jusques à la montagne des Oliviers, & sa largeur à proportion. Un prodige si extraordinaire, & si nouveau remplit tous les esprits d'admiration, & de fraieur ; de sorte qu'il n'y eut personne de quelque âge, ou de quelque condition qu'il fût, qui ne courût à l'Eglise pour y faire ses priéres. La nouvelle en fut bien-tôt répanduë dans toutes les Provinces par les étrangers qui en avoient été témoins. L'Empéreur en fut lui-même informé, tant par une lettre de Cyrille, que par les rélations de quelques autres personnes. On dit que ce prodige avoit été prédit par une prophétie contenuë dans la sainte Ecriture. Il servit à la conversion d'un grand nombre de Juifs, & de Paiens.

CHAPITRE VI.

Concile de Sirmich. Condamnation de Photin. Trois Formulaires de foi.

PHotin Evêque de Sirmich eut alors la hardiesse de publier en presence de l'Empéreur, une opinion qu'il avoit inventée quelque tems auparavant. La facilité qu'il avoit de parler le rendoit propre à persuader ; desorte qu'il attiroit à son sentiment beaucoup de personnes. Il avoüoit qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu Tout-puissant, qui avoit créé le monde par sa parole ; mais bien loin de reconnoître que le Fils eût été engendré avant tous les siécles, il disoit qu'il avoit commencé d'étre, quand il étoit né de Marie. Dés que cette nouveauté fut publiée, elle choqua également les Evêques d'Orient & d'Occident, &

& fut rejettée, tant par ceux qui avoient reçû la doctrine du Concile de Nicée, que par ceux qui avoient suivi les erreurs d'Arius. L'Empéreur qui étoit alors à Sirmich, en conçut de l'indignation, & assembla un Concile dans cette ville-là. Entre les Evêques d'Orient, George Evêque d'Aléxandrie, Basile Evêque d'Ancyre, & Marc Evêque d'Arétuse y assistérent. Entre ceux d'Occident, Valens Evêque de Mursa, & Osius Confesseur s'y trouvérent. Ce dernier n'y alla que malgré lui. Il avoit assisté au Concile de Nicée, & avoit depuis été exilé par le crédit des Ariens. Ils persuadérent à l'Empéreur de l'obliger de comparoître à Sirmich, dans la créance que s'ils pouvoient attirer par douceur ou par force à leur sentiment un homme d'un mérite si généralement reconnu, leur parti trouveroit en sa personne un puissant appui. L'année en laquelle ils s'assemblérent fut celle d'aprés le Consulat de Serge, & de Nigrinien, & en laquelle il n'y eut point de Consuls, ni en Orient, ni en Occident, à cause des troubles excitez par les factions des tirans. Les Evêques de ce Concile déposérent Photin, comme tenant les mêmes erreurs que Sabellius, & que Paul de Samosate. Aprés cela ils composerent trois formulaires contre tout ce qui avoit été décidé auparavant. Le premier étoit en Grec, & les deux autres en Latin. Mais ils n'étoient ni conformes entre eux, ni à aucun autre précédent, soit pour les termes, ou pour le sens. Il n'est point dit dans le formulaire Grec que le Fils de Dieu soit consubstanciel à son Pere, ni de semblable substance; mais il y est déclaré, que ceux qui disent qu'il n'a point eu de commencement, & ceux qui croient qu'il à été fait par une extension de la substance de Dieu, & qu'il est uni à son Pere sans lui être assujetti, sont hors de l'Eglise. Dans l'un des deux qui sont composez en Latin, il est défendu

L'an de N. S. 351.

Constance.

L'an de N. S. 351. Constance.

du de se servir du terme de substance, & de dire, si le Fils est de même, ou de semblable substance que son Pere ; parce qu'il n'en est point parlé dans l'Ecriture sainte, & que cela est au dessus de l'esprit humain. Il y est commandé de reconnoître que le Pere est plus grand que son Fils en honneur, en dignité, en divinité, & en qualité de Pere, que le Fils est sujet au Pere, comme les créatures, que le Pere n'a point de principe, & que la génération du Fils n'est connuë que du Pere. On dit qu'aprés que ce formulaire fut pubié, les Evêques en aiant reconnu les fautes, firent leur possible pour en retirer les copies, & les corriger, & que l'Empéreur usa de menaces envers ceux qui les retiendroient au lieu de les rapporter. Mais quelque soin qu'on pût prendre, il fut impossible de la supprimer. Le troisiéme formulaire est conforme aux deux autres, quant au sens. Il défend de se servir du mot de substan-
,, ce, & en rend la raison en ces termes. Nous
,, avons trouvé à propos de rejetter absolument
,, le nom de substance, qui aiant été emploié par
,, les Peres avec trop de simplicité, & n'aiant point
,, été entendu du peuple, a été à plusieurs un sujet
,, de chûte. Nous sommes d'avis qu'on n'en par-
,, le plus, quand on parlera de Dieu, parce qu'il
,, n'est dit en aucun endroit de l'Ecriture, que le
,, Pere, le Fils, & le saint Esprit n'aient qu'une
,, même substance. Mais nous disons que le Fils
,, est semblable au Pere, comme la sainte Ecritu-
,, re le témoigne. Voila ce qui fut décidé dans ce Concile touchant la foi en presence de l'Empéreur. Osius refusa d'abord d'y consentir. Mais il y consentit enfin par force, & aprés avoir été, à ce qu'on dit, chargé de coups dans une extréme vieillesse.

Les Evêques tâchérent de porter Photin à changer de sentiment, & lui promirent de le rétablir sur son Siége, s'il vouloit signer leur Formulaire.

Mais

Mais bien loin de retracter ses erreurs, il s'offrit de les soûtenir, & demanda pour cét effet une Conférence. Les Prélats s'étant assemblez au jour qui avoit été pris en presence des Juges qui présidoient au nom de l'Empereur, chargérent Basile Evêque d'Ancyre, de porter la parole contre Photin. La dispute fut fort longue, à cause de la multitude des demandes, & des réponses qui furent faites de côté & d'autre, & qui furent écrites à l'heure-même par des Secrétaires. Mais enfin Basile remporta la victoire. Photin fut exilé, & continua dans son exil, à soûtenir ses erreurs, & à faire des livres tant en Grec qu'en Latin, par lesquels il pretendoit faire voir qu'il n'y avoit que sa doctrine qui fût véritable. Voila ce que j'avois à dire sur ce sujet.

L'an de N. S. 351. Constance.

CHAPITRE VII.

Mort de Magnence, de Silvain, & de Gallus.

Magnence s'étant emparé de l'ancienne Rome, y fit mourir quantité de personnes, tant du Sénat, que du peuple. Sur l'avis que les troupes de Constance étoient proche, il se retira dans les Gaules, où il donna plusieurs petits combats, avec divers succés, aiant tantôt de l'avantage, & tantôt de la perte. Mais enfin, aiant été vaincu, il s'enfuit à Mursa, Fort des Gaules, où il tâcha de relever le courage de ses soldats, qui étoit abatu par leur défaite. Dés qu'ils l'apperçurent, ils se mirent en devoir de le salüer avec les proclamations ordinaires. Mais au lieu de le proclamer, ils proclamérent Constance, sans y faire aucune attention. Magnence aiant pris cette méprise des gens de guerre pour une

L'an de N. S. 353. Constance. marque que Dieu ne le destinoit pas à l'Empire, partit de Mursa, & se retira plus loin. L'armée de Constance l'aiant poursuivi sur le champ, il fut contraint d'en venir aux mains proche du mont de Seleucus, & s'étant échapé seul aprés la défaite de ses troupes, il se retira à Lion. Quand il y fut il tua d'abord sa mere, puis son frere qu'il avoit déclaré César, & enfin se tua soi-même. Décence, qui étoit un autre de ses freres, s'étrangla aussi bien-tôt aprés. La mort de tant de personnes turbulentes ne rétablit pas la tranquilité publique. Silvain entreprit au même-temps dans les Gaules d'usurper l'autorité souveraine. Mais les chefs de l'armée de Constance le firent mourir. Les Juifs de Diocésarée aiant pris les armes, & aiant fait des courses en Palestine, & aux environs, à dessein de secoüer le joug de la domination Romaine, Gallus qui étoit alors à Antioche envoia contre eux des troupes, les défit, & ruina Diocésarée de fond en comble. Mais ne pouvant se modérer dans sa prospérité, il se resolut de se rendre maître de l'Empire, & parce-que le grand Tresorier, & Domitien Préfet du Prétoire d'Orient avoient donné avis à Constance de ses desseins, il les fit mourir. L'Empéreur lui ayant envoié ordre de se rendre à la Cour, il n'osa désobéir, & se mit en chemin. Mais quand il fut à l'Ile de Flavone, il fut tüé par le commandement
354. de l'Empéreur durant son troisiéme Consulat, & le septiéme de Constance.

CHA-

L'an de N. S. 354.

CHAPITRE VIII.

Arrivée de Constance à Rome. Cabales des Ariens contre Athanase. Constance.

CONstance espérant joüir d'un profond repos aprés la mort des perturbateurs de l'Empire, partit de Sirmich pour se rendre à Rome, & pour y recevoir l'honneur du triomphe. Il avoit aussi dessein de convoquer un Concile en Occident, & d'y réünir, s'il étoit possible, les Evêques dans la profession de la même doctrine. Jules étant mort dans le même-tems, aprés avoir gouverné vint-cinq ans l'Eglise de Rome, Libére lui succéda. Ceux qui avoient rejetté la foi du Concile de Nicée, croiant avoir trouvé un tems favorable pour décrier les partisans de la doctrine contraire, firent tous leurs efforts à la Cour pour y rendre odieux ceux qu'ils avoient déposez, & pour les faire chasser, non seulement comme fauteurs d'un dogme dangereux, mais comme des ennemis de la tranquillité publique, qui durant la vie de Constant avoient tâché de commettre les deux Empéreurs ensemble. Il est certain que Constant ménaça son frere de lui déclarer la guerre s'il ne recevoit Paul & Athanase, comme nous l'avons dit. Les efforts de leurs calomnies tomboient principalement sur Athanase, pour lequel ils avoient une si violente aversion, qu'ils n'avoient pû s'empêcher de lui en donner des marques dans le tems que Constant le protégoit, & que Constance sembloit avoir pour lui de l'affection. Narcisse Evêque de Cilicie, Théodore Evêque de Thrace, Eugéne Evêque de Nicée, Patrophile Evêque de Scy-

L'an de N. S. 354. Constance.

thopole, Ménophante Evêque d'Ephése, & d'autres jusques au nombre de trente, s'étant assemblez dans la ville d'Antioche écrivirent une lettre à tous les Evêques du monde, par laquelle ils les avertissoient qu'Athanase avoit repris possession du Siége d'Aléxandrie, contre les régles de l'Eglise, sans s'être auparavant justifié dans un Concile, & par la faction de quelques-uns de son parti, & les exhortoient à n'entretenir aucune communion avec lui, mais à l'entretenir plûtôt avec George qui avoit été élû & ordonné pour lui succéder. Athanase méprisa ces efforts de ses ennemis. Mais il étoit cependant destiné à des persécutions plus cruelles que celles qu'il avoit souffertes. Dés que Magnence eut été tué, & que Constance se vit seul en possession de l'Empire, il appliqua tous ses soins à attirer les Evêques d'Occident au sentiment de ceux qui tenoient que le Fils de Dieu est semblable à son Pere quant à la substance. Il n'emploioit pas néanmoins son autorité à cét effet. Il se contentoit d'user de persuasion, dans la créance que s'il pouvoit faire consentir & souscrire tous les Prélats, à ce qui avoit été prononcé contre Athanase, il lui seroit aisé de terminer tous les différens de l'Eglise.

CHAPITRE IX.

Concile de Milan. Fuite d'Athanase.

L'Empéreur aïant donc extrémement pressé la célébration d'un Concile dans la ville de Milan, il s'y trouva tres-peu d'Evêques d'Orient: les uns s'étant excusez sur leur grand âge, & les autres sur la longueur, & la difficulté des chemins. Mais il s'y en trouva plus de trois cens d'Occident. Ceux d'O-

d'Orient aiant voulu absolument qu'Athanase fût condamné, afin qu'il fût chassé ensuite d'Alexandrie, les autres y consentirent, soit par crainte, ou par surprise, ou par ignorance. Il n'y eut que Denys Evêque d'Albe, Métropole d'Italie, Eusébe Evêque de Verceil en Ligurie; Paulin Evêque de Tréves; Rodanus & Lucifer qui reclamérent, & protestérent qu'il ne faloit pas condamner si légérement Athanase; que si l'on le condamnoit de la sorte, la condamnation retomberoit sur la doctrine Orthodoxe, & que c'étoit un artifice de l'Empéreur, & des Ariens qui prétendoient ruiner par ce moyen la foi du Concile de Nicée. Cette généreuse liberté fut punie à l'heure-même du bannissement, auquel Hilaire fut aussi condamné avec eux. Au reste l'évenement n'a que trop fait reconnoître que le Concile de Milan n'avoit été convoqué que pour ce sujet. Car ceux de Rimini, & de Seleucie qui furent convoquez un peu aprés, s'efforcérent de renverser ce qui avoit été établi à Nicée, comme nous le verrons incontinent. Athanase étant persuadé que l'on conduisoit à la Cour des intrigues pour le perdre, ne crût pas devoir hazarder d'y aller. Mais aiant choisi cinq Evêques d'Egypte, entre lesquels étoit Serapion Evêque de Tmuis, Prélat recommandable par l'éminence de sa vertu, & par la grandeur de son éloquence, il les envoia avec trois Prêtres vers l'Empéreur, qui étoit alors en Occident, pour tâcher de l'appaiser, pour répondre, s'il étoit besoin aux fausses accusations de ses ennemis, & pour faire ce qu'ils jugeroient plus avantageux à l'Eglise, & à lui. A peine avoient-ils fait voile qu'il reçut une letre, par laquelle l'Empéreur lui ordonnoit de le venir trouver. Cét ordre lui donna une grande inquiétude, & à tout le peuple d'Alexandrie. Car ils ne voioient aucune sureté, ni à obéïr, ni à desobéïr à un Prince Arien. Il fut

L'an de N. S. 355.

Constance.

L'an de N. S. 355. Constance.

pourtant resolu qu'il ne partiroit point d'Aléxandrie, & celui qui avoit apporté l'ordre s'en retourna sans avoir rien fait. L'Eté suivant il arriva avec les Gouverneurs de la Province un homme chargé d'un autre ordre, qui pressa fort Athanase de partir, & qui tourmenta extrémement les Ecclésiastiques. Il s'en retourna néanmoins sans avoir rien fait, non plus que le premier, quand il vit que le peuple prenoit courage, & étoit prêt de courir aux armes. On envoia bien-tôt aprés à Aléxandrie des troupes d'Egypte, & de Libye, & parce qu'on avoit appris qu'Athanase étoit caché dans l'Eglise de Théon, le Commandant des troupes, & Hilaire que l'Empéreur avoit chargé de prendre un soin particulier d'avancer cette affaire, fit rompre tout d'un coup la porte, entra dans l'Eglise à main-armée, & n'y trouva point Athanase. On dit qu'aiant eu révélation de cette irruption, il l'avoit évitée, comme plusieurs autres dangers par un effet visible de la protection du Ciel. Les soldats n'étoient entrez qu'incontinent aprés qu'il étoit sorti, & peu s'en étoit falu qu'il ne fût tombé entre leurs mains.

CHAPITRE X.

Athanase est délivré comme par miracle de plusieurs périls. George exerce de grandes violences.

IL n'est pas permis de douter qu'il n'ait été fort agréable à Dieu, & qu'il n'ait connu l'avenir. Il y en a des preuves plus claires, & plus surprenantes que celles que nous venons de produire. Constance aiant entrepris de le mal-traiter dans le tems que Constant vivoit encore, il se retira chez un

un de ses amis, & demeura long-tems caché dans un lieu obscur, qui avoit autrefois servi de reservoir. Personne ne savoit qu'il y fût qu'une femme qui le servoit, & qu'on avoit crûë assez fidelle pour être dépositaire de ce secret. Comme les Hérétiques apportoient tout le soin imaginable pour le prendre vif, ils firent tant, soit par presens, ou par caresses auprés de cette femme, qu'elle se resolut de leur découvrir où il étoit. Mais avant qu'elle le leur eut déclaré, il eut révélation de la trahison, & se sauva. La servante fut châtiée pour avoir déposé faussement contre ses maîtres qui s'étoient sauvez avec Athanase. Car ce n'étoit pas alors un crime léger d'avoir reçu chez soi cét Evêque, & de l'avoir caché. C'étoit une désobéïssance criminelle aux ordres de l'Empéreur, & une entreprise contre la tranquillité publique, pour laquelle on étoit traîné par les Ariens devant les tribunaux des Juges. J'ai appris qu'il évita une autre fois par un bonheur semblable de tomber entre les mains de ses ennemis. Comme il voguoit contre le cours du Nil pour s'enfuïr bien avant dans l'Egypte, ceux qui le cherchoient en aiant eu avis, le poursuivirent à l'heure-même. Mais Dieu lui aiant fait connoître le danger où il étoit, il retourna vers Aléxandrie, décendant au fil de l'eau, au lieu que ceux qui le cherchoient remontoient contre le fil, & étant arrivé à cette ville, s'y cacha aisément au milieu du grand peuple dont elle est remplie. La maniére dont il prévit, & évita ces périls, & plusieurs autres le fit accuser de magie par les Paiens, & par les Hérétiques. On dit qu'un jour, comme il passoit par la ruë une corneille qui voloit en l'air cria, & qu'une troupe de Paiens qui étoient presens lui aiant demandé en raillant ce que ce cri signifioit : il leur répondit, en soûriant, ce cras-là : c'est à dire demain en la langue des Romains, signifie que le jour de demain ne se-

L'an de N. S. Constance.

L'an de N. S. 356. Constance.

ra pas un jour heureux pour vous, que vous n'aurez pas la liberté d'y célébrer vôtre fête. Bien que cette réponse parût ridicule aux Paiens, elle ne laissa pas d'étre confirmée par l'évenement. Car le jour suivant les Magistrats reçurent ordre de l'Empéreur de ne point permettre que les idolatres s'assemblassent dans leurs Temples pour y faire leurs cérémonies ordinaires, & la fête la plus solennelle qu'ils eussent demeura ainsi abolie. Ce que je viens de dire n'est que trop suffisant, si je ne me trompe, pour faire voir que ce grand homme avoit reçu de Dieu le don de prophétie. Aprés qu'il eut évité de tomber entre les mains de ceux qui le cherchoient pour le prendre, le Peuple & le Clergé soûmis à sa conduite demeura en possession des Eglises, jusques à ce que le Gouverneur d'Egypte, & le Commandant des troupes les en chassérent pour les livrer à ceux du parti de George. George étant arrivé lui-même bien-tôt aprés s'en rendit maître, & s'y conduisit d'une maniére si éloignée de la douceur d'un Pasteur en se faisant redouter de tout le monde, en témoignant une haine implacable à ceux qui favorisoient le parti d'Athanase, en mettant dans les prisons, & tourmentant cruellement quantité d'hommes & de femmes, qu'il attira sur soi la haine publique comme un tiran; de sorte que le peuple s'étant soulevé, l'attaqua dans l'Eglise, & pensa le mettre en piéces. S'étant néanmoins échapé, il se retira auprés de l'Empéreur, & ceux qui participoient à la communion d'Athanase se remirent en possession des Eglises. Mais ils ne les possédérent pas long-tems. Car le Gouverneur d'Egypte étant allé bien-tôt aprés à Aléxandrie les rendit aux partisans de George. Un Secretaire de l'Empéreur aiant été envoié au même tems pour châtier les séditieux, en condamna plusieurs à étre tourmentez avec beaucoup de rigueur.

Geor-

George retourna, non seulement plus terrible, *L'an*
mais plus odieux que jamais ; parce qu'il avoit *de*
excité la colére de l'Empéreur, & l'avoit porté à *N.S.*
de grandes violences. D'ailleurs les Moines dont *356.*
les discours trouvoient d'autant plus de créance *Con-*
dans l'esprit du peuple qu'ils étoient soûtenus *stance.*
par l'estime qu'on faisoit de leur vertu, le décrioient comme un homme rempli d'un orgueil, & d'une arrogance tout-à-fait insupportable.

CHAPITRE XI.

Exil de Libére Evêque de Rome.

Bien que tout ce que je viens de dire ne soit pas arrivé dans le même-tems à Athanase & à l'Eglise d'Alexandrie, je l'ai rapporté tout de suite pour le rendre plus intelligible. Le Concile de Milan aiant été terminé sans aucun succez, l'Empéreur condamna au bannissement ceux qui s'étoient opposez aux desseins des ennemis d'Athanase. Comme il souhaitoit avec passion d'établir une créance uniforme dans toute l'Eglise, & de réünir tous les Evêques dans la profession d'une même doctrine, il méditoit de les assembler pour cet effet en Occident. La vaste étenduë des mers, & des terres qu'il faloit passer, rendoit cette entreprise difficile. Ne l'abandonnant pas néanmoins entiérement, avant que de rentrer dans Rome, & d'y paroître devant le peuple avec la pompe, & la magnificence d'un Vainqueur qui a réduit ses ennemis soûs sa puissance, il envoia quérir Libére, & tâcha de lui persuader de se conformer au sentiment des Evêques qui étoient à sa suite, & entre lesquels étoit Eudoxe. Libére aiant rejetté sa pro-

L'an de N. S. Constance.

proposition, & protesté qu'il ne feroit jamais rien de ce qu'il desiroit, il commanda de le conduire à Bérée ville de Thrace. On dit qu'une autre raison pour laquelle il fut ainsi rélégué est qu'il n'avoit jamais voulu se séparer de la communion d'Athanase, bien que l'Empéreur l'accusât d'avoir fait injure à l'Eglise, d'avoir été cause de la mort de l'aîné de ses freres, & d'avoir jetté des semences d'inimitié entre l'autre & lui. Comme l'Empéreur se servoit contre lui de l'autorité des jugemens qui avoient été rendus dans tous les Conciles, & principalement dans celui de Tyr, Libére lui répondit qu'il ne faloit pas avoir grand égard au jugement de Evêques, qui n'avoient condamné Athanase que par haine, ou par crainte, ou par faveur. Il demanda que tous les Prélats signassent la foi du Concile de Nicée, & que ceux qui étoient en exil pour l'avoir soûtenuë fussent rappellez. Qu'aprés cela les Evêques se transportassent à Aléxandrie chacun à leurs dépens sans qu'ils fussent à charge à personne, ni que le public leur fournît ni voiture, ni argent, & que l'on s'y informât exactement de la vérité, puisque ceux qui avoient fait les injures, & ceux qui les avoient souffertes y demeuroient, & que la preuve en étoit plus aisée en ce lieu-là, qu'en nul autre. Enfin il lui montra la lettre écrite par Valens, & par Ursace à Jules son prédécesseur, par laquelle ils reconnoissoient l'innocence d'Athanase, & demandoient pardon des fausses informations qu'ils avoient faites dans la Maréote contre lui, conjura l'Empéreur de ne point condamner un Evêque absent, & de n'avoir aucun égard au jugement qui avoit été rendu contre lui, parce qu'il étoit visible que c'étoit un piége de ses ennemis. Pour ce qui est de l'injure dont il se plaignoit touchant ses freres, il le supplia de ne s'en point venger par la main des Prêtres que Dieu a consacrée à la sancti-

édification des hommes, & à toute sorte de bonnes œuvres. L'Empéreur le voiant si peu disposé à suivre ses intentions, lui donna deux jours pour délibérer. Mais Libére au lieu de les accepter, lui dit, je suis tout resolu ; & je suis prêt de partir. On dit que comme on le conduisoit au lieu de son bannissement, Constance lui envoia cinq cens piéces d'or. Mais que Libére les refusa, en disant à celui qui les lui presentoit, dites à celui qui vous a donné cét or, qu'il le garde pour ses flateurs, & pour ses bouffons, que l'insatiable cupidité tient toûjours dans l'indigence. Jesus-Christ qui est en toutes choses semblable à son Pere, me fournit libéralement ce qui m'est nécessaire. Libére aiant été dépoüillé de la sorte de l'Evêché de Rome, la conduite en fut commise à Felix Diacre. On dit qu'il demeura toûjours fort attaché à la foi du Concile de Nicée, & qu'on ne trouva jamais rien à redire à sa conduite, si ce n'est qu'avant que d'être ordonné, il participa à la communion des Hérétiques. Quand l'Empéreur entra dans Rome, le peuple lui demanda Libére avec de grands cris. Ce Prince aiant délibéré avec les Evêques, fit répondre au peuple qu'il leur rendroit leur Pasteur, s'il vouloit s'accorder avec les autres qui étoient à sa suite.

L'an de N. S. Constance

CHAPITRE XII.

Aëce publie son erreur. Eudoxe s'empare de l'Eglise d'Antioche.

Aëce publia en ce tems-là l'erreur où il étoit touchant la Nature divine. Il étoit alors Diacre de l'Eglise d'Antioche, & avoit reçu cét ordre par l'imposition des mains de Léonce. Il tenoit

Ann. de N. S.

Constance.

tenoit comme Arius, que le Fils de Dieu est une créature: qu'il a été tiré du néant, & qu'il est dissemblable à son Pere. Comme il étoit fort opiniâtre dans la dispute, fort hardi à agiter les questions les plus sublimes de la Théologie, & fort subtil dans ses raisonnemens, ceux mêmes avec lesquels il étoit d'acoord touchant la doctrine, le crûrent Hérétique, & le privérent de leur communion. Il fit semblant alors de n'y vouloir avoir aucune part, à cause de celle qu'ils y avoient donnée à Arius contre toute sorte de justice, depuis qu'il s'étoit parjuré, en protestant avec serment à l'Empereur Constantin qu'il étoit dans le sentiment des Evêques du Concile de Nicée. Voila ce qu'on raconte d'Aëce.

La nouvelle de la mort de Léonce Evêque d'Antioche aiant été apportée dans le tems que l'Empéreur étoit encore en Occident, Eudoxe lui demanda permission de retourner en Syrie, pour prendre soin des affaires de cette Eglise, & l'aiant obtenuë, il y alla en diligence, & s'empara de la dignité Episcopale, sans la participation de George Evêque de Laodicée, de Marc Evêque d'Aréthuse, & des aûtres ausquels le droit de l'ordination appartenoit. Le bruit a couru qu'il n'avoit rien fait que du consentement de l'Empereur; & par la faveur des Eunuques du Palais qui suivoient le sentiment d'Aëce, & assuroient que le Fils de Dieu est dissemblable à son Pere. Quand il fut en possession de l'Eglise d'Antioche, il prit ouvertement la protection de cette erreur, & aiant assemblé d'autres Prélats qui la favorisoient aussi bien que lui, entre lesquels étoit Acace Evêque de Cesarée en Palestine, & Uranius Evêque de Tyr, il rejetta absolument les termes de consubstanciel, & de semblable quant à la substance, sous prétexte que les Evêques d'Occident les avoient aussi rejettez. Il est

est vrai qu'Osius pour arrêter l'opiniatreté de Valens, d'Ursace, & de Germinius, consentit par force, comme j'ai dit, avec quelques autres Evêques du Concile de Sirmich, qu'on ne se servît plus à l'avenir des termes de consubstanciel, ni de semblable quant à la substance, parce qu'ils ne se trouvent point dans la sainte Ecriture, & que la Nature de Dieu est au dessus de l'esprit de l'homme. Eudoxe leur écrivit, comme à des personnes qui avoient fidélement exprimé la pensée d'Osius, & remercia Valens, Ursace, & Germinius d'avoir été si heureux que de faire embrasser la doctrine orthodoxe aux Evêques d'Occident.

L'an de N. S.

Constance.

CHAPITRE XIII.

Lettre de George Evêque de Laodicée aux députez du Concile d'Ancyre vers Constance.

PLusieurs qui avoient voulu s'opposer à ces nouveautez d'Eudoxe aiant été chassez de l'Eglise d'Antioche, ils se retirerent vers George, Evêque de Laodicée qui leur donna une lettre pour Basile Evêque d'Ancyre, pour les autres Evêques qu'il avoit invitez à assister à la dédicace d'une nouvelle Eglise. Elle étoit conçuë en ces termes.

George à ses tres-honorez Seigneurs Macedonius, Basile, Cecropius, & Eugéne ; Salut en nôtre Seigneur.

» LE naufrage d'Aëce, s'est répandu presque par
» toute la ville d'Antioche. Ses disciples que
» vous aviez rejettez ont été accueillis par Eu-
» doxe, & promûs aux saints ordres, & l'hérétique
» Aëce a reçu de lui des honneurs extraordinai-
» res. Secourez-donc promtement cette grande
ville,

L'an de N. S. Constance.

„ ville, de peur que son naufrage n'inonde le reste „ du monde. Assemblez-vous au plus grand nombre qu'il vous sera possible, & solicitez les signatures des autres Evêques, par lesquelles il soit ordonné qu'Eudoxe chassera Aëce d'Antioche, & „ qu'il raiera du Catalogue des Ecclésiastiques les „ disciples de cét Hérétique qu'il a ordonnez. Que „ s'il continuë de dire avec Aëce que le Fils de „ Dieu est dissemblable à son Pere, & de préférer „ ceux qui le disent aux autres, la ville d'Antioche „ est perduë pour vous. Voila ce que contenoit la lettre de Basile.

Les Evêques qui s'étoient assemblez à Ancyre ayant clairement reconnu par la décision qu'Eudoxe avoit faite dans Antioche avec quelques autres, le dessein qu'il avoit d'apporter du changement dans la doctrine, en donnérent avis à l'Empéreur, & le suppliérent de faire en sorte que ce qui avoit été ordonné dans les Conciles de Sardique, & de Sirmich demeurât ferme & inébranlable; c'est à dire que le Fils de Dieu est semblable à son Pere, quant à la substance. On députa vers l'Empéreur, Basile Evêque d'Ancyre, Eustate Evêque de Sebaste, Eleusius Evêque de Cyzique, & Léonce qui aprés avoir été autrefois valet de chambre de l'Empéreur, avoit depuis été élevé à l'Ordre de Prêtrise. Quand ils furent arrivez à la Cour, ils y trouvérent Asphale Prêtre d'Antioche, défenseur passionné de la doctrine d'Aëce, qui aiant déja fait les affaires pour lesquelles il avoit entrepris ce voiage, & ayant obtenu une lettre de Constance, se disposoit à s'en retourner. Constance aiant appris des députez du Concile d'Ancyre, les erreurs qu'Eudoxe soûtenoit le condamna, retira sa lettre d'entre les mains d'Asphale, & au lieu de celle-là, écrivit celle qui suit.

CHA-

L'an de N. S.

Constance.

CHAPITRE XIV.

Lettre de Constance contre Eudoxe.

Constance vainqueur, tres-grand, Auguste à la sainte Eglise d'Antioche.

„ EUdoxe vous a été trouver sans que je l'aie „ envoié. Je suis tres-éloigné de vouloir fa„ voriser des personnes de cette sorte. S'ils im„ posent en autre chose comme en ceci, ils font „ voir clairement qu'ils se moquent de Dieu. De „ qu'elle retenuë pourroient être capables des „ gens, qui passent impudemment de ville en ville, „ & qui cherchent avec une passion fort déréglée „ toutes les occasions de s'enrichir? Le bruit est „ qu'il y a parmi eux des Sophistes, & des impos„ teurs, dont le nom est exécrable, & le commerce „ impie. Vous savez quelle est cette faction, & „ vous n'ignorez pas que c'est d'Aëce, & de ses se„ ctateurs que je parle, dont l'occupation la plus „ ordinaire, est de tâcher d'abuser de l'ignorance „ du peuple. Ces hommes fins & rusez ont eu „ l'insolence de publier, que j'approuve leur or„ dination. Mais cela n'est ni vrai, ni approchant „ de la vérité. Rappellez, je vous prie, dans vôtre „ mémoire les paroles dont nous nous sommes „ servis dés le commencement pour exprimer nô„ tre créance, par lesquelles nous avons déclaré „ que le Fils de Dieu est semblable à son Pere „ quant à la substance. Mais ces gens qui „ ont la témérité d'avancer touchant la nature „ de Dieu, tout ce qui leur entre dans la pen„ sée, tiennent une doctrine contraire à la véri„ té, & tâchent de l'inspirer aux autres. Je suis „ tres-persuadé que cette entreprise retombera sur „ leur tête. Il suffit quant à present de les exclure

des

L'an de N. S.

Constance.

„ des assemblées. Car je ne veux point maintenant „ parler du châtiment qu'ils souffriront, s'ils per- „ sistent dans leur fureur. Mais quel mal ne font- „ ils point, quand ils assemblent les plus scélé- „ rats, les auteurs des erreurs condamnées, & que „ les élevant au sacré ministére, ils infectent le „ Clergé, comme s'il leur étoit permis de renver- „ ser l'ordre, & la discipline de l'Eglise ? Qui „ pourroit souffrir ces personnes qui remplissent „ les villes d'impiété, qui soüillent les païs les plus „ éloignez par leurs sacriléges, & qui ne souhait- „ tent rien avec une ardeur si excessive que de nui- „ re aux gens de bien? Il est tems que ceux qui ont „ été élevez dans la connoissance de la vérité pa- „ roissent. Car l'artifice de ces impies est si clai- „ rement découvert, qu'il ne leur reste aucun „ moien de le cacher. Le devoir des personnes „ de probité, est de conserver la foi de leurs pe- „ res, & de l'augmenter, sans se mettre en pei- „ ne d'aucune autre chose. J'exhorte de tout mon „ cœur ceux qui sont sortis (quoi que tard) du „ précipice de cette hérésie, de se conformer au „ sentiment des saints Evêques.

Voila comment il s'en falut fort peu que cette hérésie, qu'on appele l'hérésie des Anoméens ne prévalût en ce tems-là.

CHAPITRE XV.

Libére a permission de retourner à Rome, & en gouverne l'Eglise conjointement avec Felix.

L'Empéreur étant retourné bien-tôt aprés de Rome à Sirmich, y reçut une députation de la part des Evêques d'Occident, & rappela Libére de Berée. Il le pressa en presence des députez des

es Evêques d'Orient, & des Evêques qui étoient L'an
faction, de reconnoître que le Fils de Dieu n'est de
point de même substance que son Pere. Il étoit N. S.
excité à cela par Basile, par Eustate, & par Eleu-
sius qui avoient grand crédit auprés de lui, & qui Con-
ayant fait un petit recueil de ce qui avoit été or- stance.
donné dans le Concile de Sirmich contre Paul de
Samosate, & contre Photin, & d'un formulaire
composé à Antioche au tems de la dédicace de
l'Eglise neuve, comme si quelques-uns eussent
eu dessein d'introduire une hérésie particuliére
sous le nom de consubstanciel, firent en sorte que
Libére, Athanase, Aléxandre, Séverien, & Cres-
cent Evêques d'Afrique consentirent à ce formu-
laire, auquel Ursace, Germinius Evêque de Sir-
mich, Valens Evêque de Mursa, & ce qu'il y avoit
d'Evêques d'Orient presens consentirent pareille-
ment. Ils acceptérent une profession de foi de
Libére, par laquelle il déclaroit retranchez de
l'Eglise ceux qui disent que le Fils de Dieu n'est
pas semblable à son Pere en toutes choses, &
quant à la substance. Eudoxe, & ceux qui favo-
risoient avec lui l'erreur d'Aëce n'avoient pas plû-
tôt reçu dans Antioche la lettre d'Osius, qu'ils
avoient publié que Libére condamnoit le terme
de consubstanciel, & avoüoit que le Fils de Dieu
est dissemblable à son Pere. Aprés cela l'Empe-
reur permit à Libére de retourner à Rome. Les
Evêques qui s'étoient assemblez à Sirmich, écri-
virent à Felix qui gouvernoit alors les fidéles de
cette ancienne capitale, & au Clergé qu'ils re-
çussent Libére, qu'ils demeurassent tous deux
assis sur le Siége Apostolique, qu'ils s'aquitassent
en bonne intelligence des sacrées fonctions de leur
ministére, & qu'ils oubliassent tout ce qui étoit
arrivé de fâcheux, soit dans l'ordination de l'un,
soit dans le bannissement de l'autre. Le peuple
aimoit le dernier comme un homme de bien, qui
avoit

avoit eû le courage de s'opposer à la volonté de l'Empéreur, & de défendre la vérité de la foi, & il avoit excité des séditions pour l'amour de lui, & s'étoit porté jusques à répandre du sang. Felix n'aiant survêcu que fort peu de tems, Libére gouverna seul l'Eglise de Rome. Et il semble que ce fut un ordre particulier de la Providence, qui voulut empêcher que le trône de saint Pierre ne fut deshonoré, s'il demeuroit rempli de deux Evêques, ce qui étant contraire aux régles de l'Eglise, auroit sans doute été une source de discorde.

L'an de N. S.

Constance.

CHAPITRE XVI.

Tremblement de terre à Nicomédie. Miracles faits par Arsace. Difficulté touchant le lieu où l'on assemblera un Concile.

IL sembloit que l'apprehension de déplaire à l'Empéreur avoit réüni l'Orient, & l'Occident dans la profession de la même foi. Ce Prince avoit resolu de convoquer un Concile à Nicée contre l'hérésie d'Aëce, & contre les nouveautez qu'on avoit taché d'introduire à Antioche. Mais Basile, & ceux de sa faction n'aiant pas souhaité qu'il se tint dans cette ville-là, parce qu'il y en avoit déja eu un, il fut arrété qu'il se tiendroit à Nicomédie en Bithynie, & qu'on y manderoit au plûtôt les plus savans, & les plus éloquens Evêques de chaque Province, qui y assisteroient au nom de leur nation. Plusieurs étoient déja en chemin lorsque le bruit se répandit que la ville de Nicomédie étoit presque toute ruinée, par un tremblement de terre & comme ces bruits-là courent pour l'ordinaire fort vîte, & font le mal encore plus grand qu'il n'est, on publia que Nicée, Pé-

tinte, les villes d'alentour, & Constantinople même, avoient été ébranlées par le même tremblement. Les Evêques qui étoient dans les bons sentimens furent tres-sensiblement touchez de cét accident, parce que les ennemis de nôtre Religion avoient pris occasion de la chûte de l'Eglise de cette ville, qui étoit une Eglise tres-magnifique, d'aller dire à l'Empereur, que quantité de Prélats, d'hommes, de femmes, & d'enfans qui s'y étoient refugiez dans l'esperance d'y trouver un azile assuré, avoient été accablez sous les ruines. Cela n'étoit pas pourtant véritable. Le tremblement étoit arrivé à la seconde heure du jour, qui est une heure, où il n'y a point d'assemblée dans l'Eglise. Il n'y eut que deux Evêques tuez, Cécrope Evêque de la ville même, & un autre de Bosphore, qui furent tous deux surpris hors de l'Eglise. Le tremblement ne dura presque qu'un moment, de sorte que personne n'aiant eu le loisir de se remüer, chacun fut ou sauvé, ou perdu en la place où il se trouva.

On dit qu'Arsace avoit prévu ce malheur. Il étoit Perse de nation, & avoit autrefois eu soin de nourir les lions de l'Empéreur. Mais aiant confessé généreusement qu'il êtoit Chrêtien, soûs le régne de Licinius, il renonça à cette charge, & vêcut depuis à Nicomédie dans les exercices de la vie Monastique. Aiant eu une vision par laquelle il lui étoit ordonné de sortir promtement de la ville, pour n'être point enveloppé dans le malheur, dont elle étoit prête d'être accablée, il courut à l'Eglise, & exhorta les Ecclésiastiques à se mettre en priéres, pour appaiser la colére du Ciel. Mais n'aiant pû leur persuader, que ce qu'il leur prédisoit étoit véritable, il re-

L'an de N. S.

Constance.

retourna à une Tour où il logeoit ordinairement, & s'étant prosterné contre terre, il pria Dieu de détourner un si funeste danger. La terre aiant été ébranlée avec violence dans le même tems, plusieurs périrent, & ceux qui échapérent s'enfuirent à la campagne. Le feu qui étoit demeuré allumé dans les cheminées, dans les bains, & dans les forges s'étant attaché à des matieres fort combustibles, fit en peu de tems un bucher de toute la ville. Comme il n'étoit plus possible de rentrer dans les maisons, ceux qui étoient restez allérent à la Citadelle, que le tremblement avoit épargné, & trouvérent Arsace mort dans la même posture, où il s'étoit mis pour prier. On dit qu'il avoit demandé à Dieu la mort comme une grace, pour n'être point témoin de la ruine d'une ville où il avoit commencé à connoître Jesus-Christ, & à pratiquer la sainte Philosophie. Puisque la suite de mon discours m'a engagé à parler de ce célébre Solitaire, j'ajoûterai que Dieu lui avoit donné le pouvoir de chasser les démons. Un homme possédé par un de ces esprits impurs, courant un jour en plein marché l'épée à la main, mit tout le le monde en fuite. Il n'y eut qu'Arsace qui alla au devant, & qui aiant prononcé le nom de Jesus-Christ, chassa le démon, & délivra le possédé. Il a fait beaucoup d'autres actions qui sont au-dessus des forces de la Nature. Il y avoit un dragon, ou un serpent d'une autre espéce, dans une caverne le long du chemin, qui tuoit les passans par son souffle. Arsace s'y étant transporté, & s'y étant mis en priéres, le serpent sortit de sa caverne, s'écrasa la téte contre des rochers, & se tua de la sorte. Tout ce que viens de dire a été rapporté par des persónnes qui assuroient l'avoir appris de ceux qui avoient vû Arsace. Le voiage des Evêques aiant été arrêté par la ruine de Nicomédie, les uns attendirent un nouvel ordre de l'Empereur,

& les

& les autres donnérent leurs avis par écrit. L'Empéreur aiant consulté Basile sur le doute où il étoit, s'il faloit assembler le Concile, cét Evêque lui fit une réponse, par laquelle aprés l'avoir consolé de la ruine de Nicomédie, par des exemples tirez de l'histoire sainte, il louë sa piété, & l'exhorte à achever une aussi loüable entreprise qu'étoit celle du Concile, & à ne point renvoyer les Pasteurs qui étoient hors de leurs Eglises. Il lui marqua aussi que le Concile se pourroit tenir à Nicée, au lieu de Nicomédie, & qu'ainsi les questions contestées seroient entiérement terminées, au lieu même où elles avoient été agitées dés le commencement, ce qu'il crut devoir étre d'autant plus agréable à Constance, qu'il avoit quelque-tems auparavant choisi cette ville-là pour cét effet. Ce Prince aiant reçu cette réponse de Basile, ordonna qu'au commencement de l'Eté les Evêques se trouvassent à Nicée, excepté ceux que l'indisposition empêcheroit de s'y rendre, à la charge néanmoins qu'ils y envoieroient des Prêtres, & des Diacres qui déclareroient leurs avis, afin qu'ils s'accordassent tous sur tous les points, sur lesquels il y avoit contestation. Que le Concile choisiroit dix personnes d'Occident, & autant d'Orient pour l'informer de ce qui auroit été resolu, afin qu'il examinât s'ils se seroient accordez suivant la régle de la sainte Ecriture, & qu'il ordonnât ce qu'il jugeroit à propos touchant ce qu'il y auroit à faire. Aiant ensuite tenu Conseil, il ordonna que tous les Evêques attendissent dans leurs Eglises, ou dans les lieux où ils se trouveroient jusques à ce qu'on eût choisi le lieu où se tiendroit le Concile, & qu'on les eût avertis de s'y rendre. Il écrivit aprés cela à Basile qu'il consultât les Prélats d'Orient, pour savoir quel lieu ils trouvoient le plus propre pour la célébration du Concile, afin qu'on le pût publier au commencement

L'an de N. S.

Constance.

L'an de N. S. Constance.

du Printems. Car il ne croioit pas que Nicée fut un lieu commode, à cause du tremblement de terre qui avoit agité la Province. Basile écrivit aux Evêques qu'ils avisassent ensemble sur le choix d'un lieu pour s'assembler, & mit à la tête de sa lettre la copie de celle de l'Empéreur. Les Evêques ne s'étant pas accordez touchant le lieu, & les uns en aiant choisi un, & les autres un autre, Basile alla trouver l'Empéreur à Sirmich, où il demeuroit alors, & où il trouva quelques Prélats qui y étoient allez pour leurs affaires particuliéres, & entre autres Marc Evêque d'Arétuse, & George Evêque d'Aléxandrie. Quand il eut été resolu que le Concile seroit tenu à Seleucie ville d'Isaurie, Valens qui étoit alors à Sirmich, & ceux de son parti qui favorisoient l'hérésie des Anoméens, firent signer par les Evêques qui étoient en Cour, un formulaire qui avoit été dressé exprés, où le nom de substance n'étoit point. Pendant qu'on se préparoit au Concile avec grand empressement, Eudoxe, Acace, Ursace, Valens, & ceux de leur faction aiant fait reflexion qu'il y avoit des Evêques tres-attachez à la doctrine du Concile de Nicée, & que d'autres aimoient mieux celle qui avoit été reçuë dans l'assemblée faite pour la dédicace de l'Eglise d'Antioche, mais que les uns & les autres approuvoient le nom de substance, & tenoient que le Fils de Dieu est en tout semblable à son Pere, & que s'ils s'assembloient dans un même lieu, ils condamneroient sans doute la doctrine d'Aëce, comme contraire, tant à celle du Concile de Nicée, qu'à celle de l'assemblée d'Antioche, ils firent en sorte que les Evêques d'Occident s'assembleroient à Rimini, & ceux d'Orient à Seleucie. Comme il est plus aisé de persuader un petit nombre de personnes, de ce qu'on veut, que d'en persuader tout le monde : ils espéroient que quand les Evêques seroient partagez

gez en deux assemblées, ils les attireroient toutes deux à leur sentiment, ou qu'ils y en attireroient au moins une, & qu'ainsi ils ne seroient pas condamnez généralement par tous les Prélats. L'Eunuque Eusébe valet de chambre de l'Empéreur ami particulier d'Eudoxe, & qui tenoit la même doctrine, & d'autres personnes de la Cour qui étoient bien aises d'obliger Eusébe, servirent beaucoup à ménager cette affaire, & à procurer ces deux Conciles.

L'an de N. S. 359. Constance.

CHAPITRE XVII.

Concile de Rimini.

L'Empéreur s'étant donc persuadé qu'il n'étoit avantageux, ni à l'Etat, à cause de la dépense, ni aux Evêques, à cause de la longueur des voiages, de les assembler tous dans la même ville, les partagea, & écrivit tant à ceux qui étoient à Rimini, qu'à ceux qui étoient à Seleucie, qu'ils décidassent les questions touchant la doctrine, & qu'ensuite ils examinassent les causes des Evêques qui se plaignoient d'avoir été injustement, ou déposez, ou envoiez en exil, comme faisoit Cyrille Evêque de Jérusalem, & qu'ils jugeassent les accusations qui avoient été intentées contre quelques-uns. Il y en avoit en effet plusieurs, ausquels on imputoit des crimes. George étoit chargé par les Egyptiens d'avoir commis des brigandages, & des violences. Enfin il leur ordonna de lui envoier dix Evêques de chaque Concile, pour l'informer de ce qui y auroit été resolu. Les Evêques s'assemblérent suivant cét ordre. L'assemblée de Rimini fut tenuë la premiére. Il y avoit plus

L'an de N. S. 359. Constance.

de quatre cens Evêques. Ceux qui étoient les plus envenimez contre Athanase jugérent eux-mêmes qu'il n'y avoit plus rien à prononcer à son égard. Lorsque l'on commença à examiner la doctrine, Valens, & Ursace appuiez par Germinius, par Auxence, par Caius, & par Demophile, s'avancérent au milieu de l'assemblée, & demandérent que tous les formulaires de foi, qui avoient été composez par le passé, fussent supprimez, & qu'il n'y eût que celui qu'ils avoient dressé depuis peu en latin dans Sirmich, qui fût reçu & autorisé. Il étoit enseigné dans ce formulaire que le Fils de Dieu est semblable à son Pere, selon le témoignage de l'Ecriture; mais il n'y étoit fait aucune mention du nom de substance. Ils assurérent que l'Empéreur l'avoit approuvé, que le Concile étoit obligé de le recevoir, qu'il ne faloit plus rechercher avec tant de soin l'opinion que chacun tenoit, parce qu'une discussion si scrupuleuse des termes n'étoit propre qu'à exciter des disputes, & qu'il valoit mieux tenir une saine doctrine au sujet de la Divinité, que d'introduire de nouvelles expressions en voulant être trop subtil. Ils prétendoient par-là, non seulement marquer obscurément, mais condamner clairement le nom de consubstanciel, comme un nom qui ne se trouve point dans l'Ecriture, & qui n'est entendu que d'un petit nombre de personnes; & mettre en sa place celui de semblable en toutes choses, selon le témoignage de l'Ecriture. Aprés qu'ils eurent lû le formulaire qui contenoit tout ceci, plusieurs Evêques leur dirent qu'il n'en faloit point de nouveau, que ceux qui avoient été faits par le passé suffisoient, & qu'ils étoient assemblez pour empêcher qu'il ne fût innové au contraire. Ils pressérent ensuite les auteurs de ce nouveau formulaire, de condamner ouvertement la doctrine d'Arius, comme la source de tous les troubles qui avoient agité

agité les consciences des Fidéles. Ursace, Valens, Germinius, Auxence, Demophile, & Caius aiant rejetté la proposition, le Concile fit lire tant les formulaires composez par divers partis, que celui du Concile de Nicée, afin de condamner ceux-là, & de confirmer celui-ci, tellement que personne ne pût plus y trouver à redire à l'avenir, ni demander de nouveaux Conciles. Que c'étoit une chose ridicule de composer tant de formulaires, comme s'ils eussent commencé à recevoir les premiéres lumiéres de la foi, & qu'ils voulussent rejetter la tradition ancienne, selon laquelle l'Eglise avoit toûjours été gouvernée, tant par eux que par leurs prédécesseurs, dont quelques uns avoient eu l'honneur de faire profession de la foi en presence des persecuteurs, & d'autres avoient remporté la couronne du martyre. Voila comment ils soûtinrent qu'il ne faloit apporter aucun changement, ni introduire aucune nouveauté. Et parce que Valens & Ursace bien loin de se rendre à leur avis, contestérent opiniâtrément pour faire recevoir leur formulaire, ils les déposérent, & jugérent que leur profession de foi n'auroit aucune autorité. Ils trouvérent que l'inscription par laquelle il étoit dit qu'elle avoit été proposée à Sirmich en presence de Constance Empéreur éternel soûs le Consulat d'Eusébe, & d'Hypatius, étoit fort impertinente. Athanase a fait la même remarque dans une lettre à ses amis, où il dit qu'il est ridicule d'appeler Constance éternel, & de faire difficulté de reconnoître que le Fils de Dieu le soit, & de datter une profession de foi, comme pour condamner la créance de toute l'Antiquité. Valens & Ursace irritez d'avoir été déposez, se rendirent en diligence auprés de l'Empéreur.

L'an de N. S. 359.

Constance.

L'an de N. S. 359.

CHAPITRE XVIII.

Lettre du Concile de Rimini à l'Empéreur Constance.

Constance.

LE Concile aiant choisi d'un consentement unanime vingt Evêques, les envoia à l'Empéreur avec cette lettre qui a été traduite de Latin en Grec. Nous croions que c'est par la permission de Dieu, aussi bien que par l'ordre de vôtre piété, que nous-nous sommes rendus de diverses Provinces d'Occident à Rimini pour y déclarer la foi de l'Eglise Catholique, & pour découvrir ceux qui tiennent des erreurs contraires à cette foi. Aprés un long & serieux examen, nous avons jugé qu'il faloit inviolablement conserver la créance ancienne, & qui a été prêchée par les Prophétes, par les Evangelistes, & par les Apôtres de J. CHRIST nôtre Seigneur, le conservateur de vôtre Empire, & l'Auteur de vôtre prospérité. Il y auroit eu autant d'extravagance que d'impiété, à changer quelque chose de ce qui a été tres-saintement, & tres-justement établi par les Evêques qui ont assisté au Concile de Nicée avec l'Empéreur Constantin, vôtre pere, de glorieuse mémoire. Leur doctrine a été répanduë par tout le monde, & a détruit l'erreur d'Arius, & toutes les autres. Il est dangereux d'y ajoûter, ni d'en retrancher, & on ne sauroit l'alterer le moins du monde, sans donner le moien aux ennemis de la piété de venir à bout de leurs détestables entreprises. Ursace & Valens aiant été infectez depuis long-tems de cette erreur, ont été retranchez de la communion de l'Eglise. Pour y étre rétablis ils reconnurent leur faute, en demandérent pardon, & l'obtinrent au Concile de Milan en presence des Légats de l'Eglise Romaine. Le formulaire de foi de Nicée aiant été composé avec tout le soin, & toute l'exactitude possible en presence de Constantin, qui l'a tenu constamment, & lorsqu'il a reçu le Bâtême, &

» lorf-

„lorsqu'il a quitté cette vie pour aller joüir de la „paix, & du repos de l'autre, nous ne croions pas „qu'il soit permis d'y rien changer, ni de faire cet- „te injure à tant d'illustres Confesseurs, à tant de „dignes successeurs des martyrs qui ont toûjours „fidélement conservé la tradition ancienne de l'E- „glise Catholique, que de rejetter leurs sentimens. „Dieu a fait passer leur doctrine jusqu'à vôtre ré- „gne par Jesus-Christ nôtre Maître, par qui „vous possédez l'Empire de l'Univers. Cependant „ces misérables dont l'égarement fait pitié, ont „été si hardis que de publier une doctrine impie, & „qui renverse la vérité. Aprés que nous eûmes re- „çu vôtre lettre, par laquelle vous nous ordonniez „d'examiner les questions de la foi, ces gens qui se „plaisent à troubler la paix de l'Eglise, étant ap- „puiez par Germinius, par Auxence, & par Caius, „nous presentérent un écrit rempli d'une perni- „cieuse doctrine. Lorsqu'ils virent que cét écrit ne „pouvoit étre approuvé, ils crûrent le devoir chan- „ger en plein Concile. Ils n'ont fait que trop sou- „vent de pareils changemens ; mais pour ne plus „souffrir que la tranquillité de l'Eglise soit trou- „blée de la sorte, nous avons jugé qu'il faut con- „server inviolablement l'ancienne doctrine, & re- „trancher de la communion ces personnes dont „nous venons de parler. Nous vous avons envoié „nos députez avec nos lettres, qui instruiront vô- „tre Religion, & vous exposeront les intentions „du Concile. Nous ne leur avons point donné „d'autre charge que de maintenir la vérité de „ce qui a été décidé par les Anciens, & de vous „faire reconnoître que ce qu'Ursace, & Va- „lens disent n'est pas vrai, qu'en changeant fort „peu de chose, on pourroit établir la paix. „Comment la paix seroit-elle entretenuë par ceux „qui la troublent ? Ils porteront dans toutes les „villes, & principalement dans celle de Rome la

L'an de N. S. 359. Constance.

L'an de N. S. 359.

Constance.

„ guerre, & la division plûtôt que la paix. C'est „ pourquoi nous vous supplions de recevoir favorablement nos députez, de ne pas permettre „ qu'on introduise aucune nouveauté, à la honte „ de tant de grands personnages, que Dieu a appellez à lui; mais de conserver la tradition que „ nous avons reçuë de nos Anciens, qui ont été „ hommes tres-prudens, & que nous pouvons „ croire avec un fondement tres-légitime avoir „ été conduits par l'esprit de Dieu. Non seulement ces nouveautez portent les fidéles à l'infidélité, mais elles détournent encore les infidéles de la foi. Nous vous supplions encore tres-humblement d'ordonner que les Evêques qui „ sont éloignez de leurs Eglises, & dont quelques-uns sont accablez de vieillesse, & incommodez de pauvreté, y retournent afin que les „ peuples ne demeurent pas plus long-tems „ privez des soins de leur vigilance Pastorale. Enfin, nous vous conjurons encore une fois, qu'on „ ne retranche rien de la foi, & qu'on n'y ajoûte „ rien; mais qu'elle demeure immuable, comme „ elle l'a été depuis le régne de Constantin vôtre „ pere, jusques au vôtre: Que nous ne soions „ plus obligez de soûtenir à l'avenir les fatigues „ des voïages; mais que nous demeurions en repos avec les peuples, sans avoir d'autre occupation, que de prier Dieu pour la conservation de „ vôtre personne, pour la paix, & la prospérité „ de vôtre Empire. Nos députez vous montreront les noms, & les signatures des Evêques & „ quelques-uns d'entr'eux instruiront vôtre Religion; & vous donneront des preuves de la „ sainte doctrine tirées de la sainte Ecriture.

CHA-

L'an de N. S. 391.

CHAPITRE XIX.

1. *Mauvaise réception faite aux députez du Concile* *Constance.* 2. *Réponse de l'Empereur.* 3. *Seconde lettre du Concile.* 4. *Approbation du formulaire de Valens, & d'Ursace.*

1. URsace, & Valens aiant prévenu les députez du Concile, lûrent leur formulaire de foi à l'Empéreur, & lui donnérent de mauvaises impressions des Evêques qui y avoient assisté. Ce Prince rempli d'indignation de ce qu'ils avoient rejetté une doctrine, qui avoit été reçuë & approuvée en sa presence au Concile de Sirmich, fit un accueil tres-favorable à Ursace, & à Valens, traita avec le dernier mêpris les députez du Concile, & les laissa fort long-tems à sa suite, sans leur donner audiance.

2. A la fin pourtant il écrivit au Concile, que l'expédition qu'il avoit été obligé d'entreprendre contre les étrangers, ne lui aiant pas permis de donner audiance aux députez, il leur avoit ordonné d'attendre à Andrinople qu'il fût de retour, afin qu'étant délivré de tout autre soin, il pût s'appliquer uniquement à l'affaire qu'ils lui vouloient proposer, étant juste d'apporter un esprit dégagé de toute sorte de soins à l'examen de ce qui concerne le culte de Dieu.

3. Le Concile lui fit réponse, que jamais il ne se départiroit de ce qui avoit été décidé, comme il l'avoit déja écrit, & comme il avoit chargé les députez de le déclarer, qu'il le prioit de les regarder de bon œil, de leur donner une audiance favorable, & de lire leur lettre. Qu'il jugeoit bien lui-même que c'étoit une chose tres-fâcheuse, qu'un si

L'an de N.S. 359. Constance.

si grand nombre d'Eglises fussent privées soûs son régne de la presence de leurs Pasteurs, & que s'il l'avoit agréable, ils s'en retourneroient avant l'Hiver. Aprés avoir écrit cette lettre, & l'avoir remplie de priéres fort soûmises, ils attendirent encore un peu de tems : mais n'aiant point reçu de réponse, ils retournérent chacun à leur Diocése.

4. Ce que j'ai dit jusques à present, fait voir tres-clairement, si je ne me trompe, que les Evêques qui assistérent au Concile de Rimini confirmérent ce qui avoit été resolu à Nicée. Voions maintenant comment ils consentirent au formulaire de foi de Valens, & d'Ursace. On en parle diversement : les uns disent, que l'Empéreur s'étant senti offensé de ce que les Evêques étoient partis de Rimini sans son consentement, permit à Valens, & à ceux de sa faction de gouverner, comme il leur plairoit les Eglises d'Occident, d'y publier leur formulaire, de déposer ceux qui refuseroient de le signer, & d'en mettre d'autres en leur place. Que Valens, & les autres de sa faction avoient en vertu de ce pouvoir contraint les Evêques de signer leur profession de foi, & qu'ils avoient chassé ceux qui avoient refusé d'y consentir, & entre autres Libére Evêque de Rome. Qu'ils avoient fait ensuite le même traitement aux Evêques d'Orient, & qu'en passant par la Thrace ils étoient arrivez à Nice, ville de cette Province, & qu'y aiant assemblé un Concile ils avoient traduit de Latin en Grec la profession de foi du Concile de Rimini, & avoient publié par tout qu'elle avoit été reçuë & approuvée par un Concile général ; qu'ils l'avoient appelée la profession de foi de Nice, pour tromper les simples par la ressemblance des noms, & pour leur faire accroire que c'étoit la profession de foi qui avoit autrefois été composée dans le Concile de Nicée,

cés. D'autres disent que les Evêques du Concile de Rimini étant las, & ennuiez du long séjour qu'ils avoient fait en cette ville-là, sans que l'Empéreur leur eût fait l'honneur de répondre à leur lettre, ni qu'il leur permît de retourner à leurs Eglises, les partisans de l'erreur d'Arius leur envoiérent dire par quelques personnes, qu'il n'étoit pas juste que tous les Ecclésiastiques du monde eussent entr'eux des contestations éternelles pour un mot, puisqu'il étoit si aisé de les accorder en supprimant le terme de consubstanciel, & en disant que le Fils de Dieu est semblable à son Pere, que sans cela les Pasteurs d'Orient ne demeureroient jamais en repos. Que les Evêques persuadez par ce discours avoient enfin consenti au formulaire dont Ursace, & ses partisans poursuivoient la réception avec tant d'empressement. Que ces partisans aiant apprehendé que quand les députez que le Concile avoit envoiez à l'Empéreur seroient de retour, ils ne déclarassent combien les Evêques d'Occident avoient eu de fermeté dans le commencement, & ne découvrissent le véritable motif pour lequel le terme de consubstanciel avoit été supprimé, ils les retinrent à Nice, soûs prétexte que les chemins étoient trop mauvais en Hiver, & qu'il n'y avoit point alors de voiture publique, & qu'ils leur persuadérent de traduire de Latin en Grec le formulaire qu'ils avoient lû, & de l'envoier aux Evêques d'Orient. Qu'ils avoient espéré que par ce moien le formulaire produiroit l'effet qu'ils se proposoient sans que la tromperie fût découverte; parce qu'il n'y avoit personne qui pût justifier que les Evêques du Concile de Rimini ne s'étoient point abstenus volontairement du terme de consubstanciel; mais par quelque sorte de déférance pour les Evêques d'Orient qui en avoient aversion. Ce qui étoit une fausseté manifeste car ils disoient presque tous que le Fils de

L'an de N. S. 359.

Conférence.

L'an de N. S. 359. Dieu est semblable à son Pere, quant à la substance; & l'unique différence qui étoit entr'eux, est que les uns disoient qu'il étoit de même substance, au lieu que les autres disoient qu'il étoit de semblable substance. Voila les deux maniéres dont cette affaire est rapportée. Constance.

CHAPITRE XX.

Mauvais traitemens faits aux défenseurs de la consubstantialité du Fils de Dieu. Eglise des Novatiens transférée d'un lieu à un autre.

PEndant que ce que je viens de rapporter se passoit en Italie, l'Orient étoit rempli de troubles, & dés avant la célébration du Concile de Seleucie. Acace, & Patrophile aiant chassé de l'Eglise de Jérusalem Maxime, qui avoit été ordonné par Macaire, en donnérent le gouvernement à Cyrille, qui avoit reçu du même Macaire l'ordre de Diacre. Macedonius exerça de grandes violences dans Constantinople, & dans les villes d'alentour, tant par lui-même, que par le ministére d'Eleusius, & de Maratonius, dont il fit le premier Evêque de Cyzique d'Officier de la maison de l'Empéreur, & le second Evêque de Nicomédie d'Administrateur tres-vigilant qu'il étoit auparavant, tant des hôpitaux des pauvres, que des Monastéres des hommes, & des filles. On dit qu'ils étoient tous deux hommes de bien, mais qu'ils avoient une grande passion de persécuter ceux qui tiennent que le Fils de Dieu est consubstanciel à son Pere, bien qu'ils n'en usassent pas de la même sorte que Macedonius. Car pour lui, non content de chasser ceux qui refusoient de participer à sa communion, il en enferma quelques-uns

uns dans les prisons, en traîna d'autres devant les Tribunaux des Juges, en contraignit d'autres de communier avec lui. Il enleva des femmes & des enfans pour les bâtiser, & démolit des Eglises soûs prétexte que l'Empéreur avoit ordonné, que les Eglises de ceux qui assurent que le Fils de Dieu est consubstantiel à son Pere, seroient abbatuës.

L'an de N. S. 359. Constance.

L'Eglise que les Novatiens avoient à Constantinople au quartier de Pélarge fut razée soûs ce prétexte. On dit que ceux de cette secte firent une fort belle action avec le secours des Catholiques, avec lesquels ils étoient d'accord touchant la divinité du Fils de Dieu. Car comme ceux qui avoient charge de faire démolir cette Eglise en pressoient l'exécution; les Novatiens la démolirent eux-mêmes, & portérent les matériaux au faux-bourg de Sycé, qui est de l'autre côté. Les hommes, les femmes, & les enfans travaillérent à l'envi à cét ouvrage, & offrirent à Dieu leur travail. L'Eglise aiant été relevée en tres-peu de tems, on l'appela Anastasie. Aprés la mort de Constance, Julien accorda aux Novatiens le même lieu dans Constantinople, & leur permit d'y rebâtir leur Eglise, ce qu'ils firent avec une ardeur incroiable, & en transportant les mêmes pierres du faux-bourg de Sycé. Mais cela n'arriva pas si-tôt. Il s'en falut peu que les Catholiques, & les Novatiens ne se réünissent en ce tems-là. Car comme ils n'avoient point de différens ensemble au sujet de la nature Divine, & qu'ils souffroient une commune persécution, ils s'assembloient, & faisoient leurs priéres au même endroit. Les Catholiques n'avoient plus de lieu pour prier, & les Ariens les leur avoient ôtez. Enfin leur fréquente conversation leur aiant fait reconnoître qu'ils s'étoient séparez sans sujet, ils eurent envie de rentrer dans la com-

L'an de N. S. 359. Constance.

munion les uns des autres, & cela eût été exécuté, si l'envie de quelques-uns ne s'y fût opposée, qui dirent qu'il y avoit une ancienne loi, par laquelle cette réconciliation étoit défenduë.

CHAPITRE XXI.

Novatiens persécutez à main-armée en Paphlagonie. Translation du corps de l'Empéreur Constantin.

Eleusius fit abbatre au même-tems l'Eglise que les Novatiens avoient dans la ville de Cyzique. Les habitans du reste de la Paphlagonie, & principalement les Mantiniens souffrirent une pareille persécution. Macedonius aiant appris que la plus grande partie d'entr'eux étoient de la secte de Novat, & que les Ecclésiastiques n'étoient pas assez forts pour les chasser, il persuada à l'Empéreur d'envoier quatre cohortes contre eux, dans la créance que quand ces personnes qui n'étoient point accoûtumées à l'exercice des armes, verroient des gens de guerre, elles seroient saisies de fraieur, & se rendroient à son sentiment. Mais la chose arriva tout autrement; car le peuple s'étant armé de haches, de faux, & de tout ce qu'il trouva soûs ses mains, marcha contre les soldats, & les tua presque tous. Les meilleurs amis de Macedonius le blâmérent d'avoir été cause d'une si grande effusion de sang, & l'Empéreur même en eut moins d'amitié pour lui. Ce Prince eut encore un autre sujet de n'être pas satisfait de ce Prélat. L'Eglise où étoit le cercueil de Constantin ménaçant de ruine, Macedonius eut dessein de le transférer autre part. Le peuple se partagea sur ce sujet, & si les uns consentoient à la trans-

lation,

lation, les autres s'y opposoient, comme si ç'eût été une entreprise aussi impie que de renverser un tombeau. Ceux qui faisoient profession de la doctrine du Concile de Nicée tenoient ce dernier, & ne voulurent pas permettre qu'on fit cette injure aux cendres d'un Prince qui avoit été de leur sentiment. Je me persuade que d'ailleurs, ils étoient bien-aises de traverser les desseins de Macedonius. Cependant sans différer, il fit transporter le corps de Constantin à l'Eglise où est le tombeau de saint Acace Martyr. Le peuple s'étant divisé en deux partis, ils coururent aux armes, & en vinrent aux mains avec une telle fureur, que l'Eglise fut remplie de sang. L'Empéreur qui étoit alors en Occident, attribua à Macedonius l'injure faite à la mémoire de Constantin son pere, & le massacre du peuple. En retournant en Orient, il manda Julien son cousin, le déclara César, & l'envoia dans les Gaules.

L'an de N. S.

Constance.

CHAPITRE XXII.

Concile de Seleucie.

Les Evêques d'Orient s'assemblérent au même-tems soûs le consulat d'Eusébe, & 359.
d'Hypatius au nombre d'environ cent soixante dans Seleucie ville d'Isaurie. Léonas qui avoit une des plus considérables charges de l'Empire y assista aussi par l'ordre de Constance, de même que Laurice Gouverneur de la Province, pour y rendre les services qui dépendoient de son ministére. Il y eut plusieurs Evêques qui n'assistérent point à la premiére séance, & entr'autres

L'an de N.S. 359. Constance.

tres Patrophile Evêque de Scythopole, Macedonius Evêque de Constantinople, & Basile Evêque d'Ancyre. Ils usérent de divers prétextes pour rendre leur absence légitime. Patrophile s'excusa sur un mal d'yeux, & Macedonius sur une autre indisposition. Mais on se doutoit qu'ils ne s'étoient absentez, que de peur d'être accusez de quelques crimes. Comme les Evêques ne vouloient examiner aucune question, à cause de leur absence, Léonas ordonna qu'on ne laissât pas d'en examiner. Alors les uns dirent qu'il faloit agiter les matiéres de doctrine, & les autres soûtinrent qu'il faloit examiner auparavant la vie & les mœurs de ceux d'entr'eux, contre lesquels il y avoit des accusations, comme Cyrille Evêque de Jérusalem, & Eustate Evêque de Sébaste. Les lettres de l'Empéreur qui étoient ambiguës, & qui leur prescrivoient de commencer tantôt par une matiére, & tantôt par une autre, leur donnérent lieu de former cette difficulté. Cette petite contestation les divisa de telle sorte qu'il n'y eut plus depuis entr'eux aucune amitié sincére. Néanmoins l'avis de ceux qui vouloient commencer par l'examen de la doctrine prévalut. Lorsque l'on agita les questions, les uns trouvérent à propos de supprimer entiérement le nom de substance, & se servirent de l'autorité du formulaire, qui avoit été composé à Sirmich par Marc, & reçu par plusieurs Evêques qui étoient à la Cour, & par Basile Evêque d'Ancyre. D'autres soûtinrent qu'il faloit retenir la profession de foi, qui avoit été publiée dans l'assemblée faite pour la dédicace de l'Eglise d'Antioche. Le premier avis étoit soûtenu par Eudoxe, par Acace, par Patrophile, par George Evêque d'Aléxandrie, par Uranius Evêque de Tyr, & par trente-deux autres Prélats. Le second l'étoit par George Evêque de Laodicée en Syrie, par Eleusius Evêque de Cyzique, par Sophronius Evê-

que

que de Pompéiopole, & par le plus grand nombre des autres. On soupçonnoit avec raison les partisans d'Acace de s'éloigner à dessein du sentiment le plus général touchant la doctrine, pour éluder l'examen des accusations qui avoient été intentées contre-eux. Car bien que par les lettres qu'ils avoient écrites à Macedonius Evêque de Constantinople, ils eussent reconnu que le Fils de Dieu est semblable en toutes choses à son Pere, & de même substance que lui, ils avoient alors l'impudence de combattre cette créance. Aprés de longues contestations de part, & d'autre, Silvain Evêque de Tarse s'écria qu'il ne faloit point souffrir qu'on introduisît d'autre formulaire de foi, que celui qui avoit été reçu à Antioche. Acace & ceux de son parti n'étant pas de cét avis se retirerent, & les Evêques qui étoient restez lûrent ce qui avoit été ordonné à Antioche, & le jour suivant s'étant assemblez dans l'Eglise, & en aiant fermé les portes, ils le confirmérent par une resolution prise clandestinement. Acace désaprouvant cette conduite, montra en particulier à Léonas, & à Laurice le formulaire qu'il soûtenoit. Trois jours aprés les mêmes Evêques s'étant assemblez, Macedonius, & Basile qui avoient été absens les jours précédens, se trouverent avec eux. Alors Acace & ceux de son parti refusérent d'assister au Concile, jusques à ce que ceux qui avoient été déposez, ou qui étoient accusez de quelque crime en fussent sortis. Ils sortirent en effet, & ceux de l'autre parti y consentirent pour ôter à Acace le prétexte de rompre l'assemblée, comme il le souhaitoit, tant pour empêcher l'examen de la doctrine d'Aëce, que pour éviter la condamnation de ceux de sa faction. Quand tous les Prélats furent assemblez, Léonas déclara qu'il avoit un écrit que les partisans d'Acace lui avoient mis entre les mains. C'étoit leur formulaire de foi

L'an de N. S. 359.

Constance.

avec

L'an de N. S. 359. Constance.

avec une Préface. Personne n'en avoit de connoissance ; parce que Léonas qui étoit dans le sentiment d'Acace avoit tenu cét écrit fort secret. Quand il eut été lû, il excita un grand tumulte. Car il contenoit qu'encore que l'Empéreur eût défendu de mêler dans les professions de foi aucun terme, qui ne fût tiré de l'Ecriture ; néanmoins quelques-uns aiant amené avec eux des Evêques, qui avoient été déposez, & d'autres, qui avoient été ordonnez contre les Canons, avoient renversé l'ordre, & la discipline du Concile en disant des injures aux uns, en ôtant la liberté de parler aux autres. Qu'ils ne rejettoient pas le formulaire qui avoit été composé à Antioche, bien que ceux qui s'étoient assemblez dans cette ville-là l'eussent dressé à l'occasion de la question, dont il s'agissoit alors. Mais que parce que les termes de consubstanciel, & de semblable, faisoient de la peine à plusieurs personnes, & que quelques-uns avoient voulu depuis peu de tems assurer qu'il y a de la dissemblance entre le Pere, & le Fils, il étoit à propos de rejetter les termes de consubstanciel, & de semblable quant à la substance, comme des termes éloignez de l'usage de l'Ecriture, condamner le terme de dissemblable, & avoüer clairement que le Fils de Dieu est semblable à son Pere. Car il est, comme saint Paul dit en quelque endroit de ses Epîtres, l'image de Dieu invisible. Cette Préface étoit suivie d'un formulaire qui n'étoit conforme, ni à la profession de foi de Nicée, ni à celle d'Antioche, & qui étoit conçu de telle sorte, que les Sectateurs d'Arius, & d'Aëce le pouvoient recevoir sans faire rien de contraire à leur créance. Car sans employer, ni les termes dont les Evêques du Concile de Nicée s'étoient servis pour condamner la doctrine d'Arius, ni ceux par lesquels le Concile d'Antioche avoit déclaré que le Fils de Dieu est immuable quant à sa Divinité,

&

& l'image fidéle de la ſubſtance, du conſeil, & de la puiſſance de ſon Pere, ils confeſſérent qu'ils croioient le Pere, le Fils, & le ſaint Eſprit, & aprés avoir donné à chaque perſonne quelques épitétes communes, qui ne combattoient, ni leur doctrine, ni celle des autres, ils déclarérent excommuniez ceux qui étoient dans un autre ſentiment. Voila ce que contenoit l'écrit que Léonas preſenta, & qui avoit été ſigné par Acace, & par ceux de ſon parti. Quand il eut été lû, Sophronius Evêque de Pompéiopole en Paphlagonie s'écria : ſi nous voulons recevoir chaque jour les opinions des particuliers, comme des profeſſions de foi, nous-nous éloignerons de la vérité. Acace aiant reparti qu'il n'y avoit point d'inconvenient de compoſer une nouvelle profeſſion de foi, puiſque celle du Concile de Nicée avoit été changée pluſieurs fois, Eleuſius dit, le Concile n'eſt pas aſſemblé pour apprendre ce qu'il ſait déja, ni pour recevoir une autre foi, que celle qui a été approuvée par le Concile d'Antioche, & qu'il étoit reſolu de conſerver juſques à la fin de ſa vie. La diſpute s'étant engagée de la ſorte, ils paſſérent à une autre queſtion, & demandérent aux partiſans d'Acace, en quoi ils reconnoiſſoient que le Fils de Dieu eſt ſemblable à ſon Pere. Ceux-ci aiant répondu qu'il ne lui eſt ſemblable que quant à la volonté, & non quant à la ſubſtance, les autres ſoûtinrent qu'il lui eſt auſſi ſemblable quant à la ſubſtance, & convainquirent Acace par un livre qu'il avoit autrefois publié, qu'il étoit alors de leur ſentiment. Acace aiant répondu qu'il ne faloit tirer aucun argument d'un livre contre ſon auteur, & la diſpute aiant duré fort long-tems, Eleuſius Evêque de Cyzique dit, le Concile n'a que faire de ſavoir ſi Baſile, & Marc ont fait quelque choſe en particulier, ou s'ils ont quelque choſe à ſe reprocher, ou aux autres Acaciens, il n'eſt point beſoin

L'an de N. S. 359.

Conſtance.

L'an de N. S. 359. Constance.

soin de prendre la peine d'examiner si leur profession de foi est bonne ou mauvaise, c'est assez de tenir celle qui a été confirmée dans Antioche, par les quatre-vint dix-sept Evêques qui ont été avant eux. Que si quelqu'un veut introduire quelque chose au de-là, il doit être retranché de l'Eglise, comme un impie. Ceux qui étoient de son sentiment aiant applaudi à son discours, l'assemblée se leva. Le jour suivant les partisans d'Acace, & de George refusérent d'assister au Concile, & Léonas même qui s'étoit alors déclaré ouvertement de leur sentiment, ne voulut jamais y paroître, quelque priére qu'on lui eût faite d'y prendre sa place. Ceux qui avoient été députez vers lui, le trouvérent avec des personnes de la faction d'Acace; & lorsqu'ils l'invitérent au Concile, il s'en excusa, soûs ce prétexte qu'il y avoit trop de division, & qu'il n'avoit ordre d'y être present, qu'en cas que les Evêques fussent d'accord entre eux. Il y eut beaucoup de tems consumé en contestations inutiles, pendant lequel les autres Evêques invitoient ceux de la faction d'Acace à se trouver aux assemblées, & ceux-ci demandoient tantôt une conférence particuliére dans la maison de Léonas, & tantôt assuroient que l'Empéreur leur avoit ordonné de prendre connoissance des affaires de ceux qui étoient accusez. Car ils ne vouloient, ni faire profession de la même foi que les autres, ni se justifier des crimes, dont ils étoient accusez, ni examiner la cause de Cyrille qu'ils avoient déposé; & il n'y avoit personne qui pût, ou qui voulût les contraindre à faire leur devoir. Enfin, néanmoins le Concile déposa plusieurs Evêques, & entr'autres George Evêque d'Aléxandrie, Acace Evêque de Césarée, Uranius Evêque de Tyr, Patrophile Evêque de Scythopole, & Eudoxe Evêque d'Antioche. Il retrancha aussi plusieurs personnes de la communion de l'Eglise, jusques à

ce

ce qu'elles se fussent purgées des crimes qu'on leur imputoit. Il écrivit à tous les Evêques ce qui avoit été décidé. Les Prélats ordonnérent en la place d'Eudoxe Evêque d'Antioche, Annien Prêtre de la même Eglise; mais ceux de la faction d'Acace s'étant saisis de lui, & l'aiant mis entre les mains de Léonas, & de Laurice, il fut gardé quelque tems par des soldats, & enfin envoié en exil. Voila en abrégé de quelle sorte fut terminé le Concile de Seleucie. Ceux qui desireront en avoir une connoissance plus particuliére, la pourront tirer des actes qui ont été rédigez par écrit.

L'an de N. S. 359. Constance.

CHAPITRE XXIII.

Les Députez du Concile de Seleucie reçoivent le formulaire du Concile de Rimini.

APrés la fin du Concile la plus grande partie des Evêques retournérent à leurs Eglises. Il n'y eut que ceux de la faction d'Acace qui se rendirent en diligence à la Cour. Les dix qui avoient été députez vers l'Empéreur d'un commun consentement y trouvérent, tant les dix autres qui avoient aussi été députez par le Concile de Rimini, que les partisans d'Acace, qui avoient déja attiré à leur sentiment les principaux de la Cour, & gagné par leur moien les bonnes graces de l'Empéreur. On disoit que quelques-uns étoient prévenus de leurs erreurs, que d'autres avoient été gagnez par des presens faits du bien de l'Eglise, & que d'autres avoient été trompez par la subtilité des discours, & par l'autorité qu'ils avoient laissé prendre sur leur esprit. En effet Acace n'étoit pas un homme du commun. Il avoit beaucoup d'esprit, parloit bien, & ne manquoit pas d'adresse pour

L'an de N. S. 359. Constance.

pour venir à bout de ses desseins. D'ailleurs, il présidoit à une Eglise fort célébre, & se vantoit d'être disciple aussi bien que successeur d'Eusébe, surnommé Pamphile. La réputation des ouvrages de son maître sembloit relever sa suffisance, & le mettre fort au dessus des autres. Aiant tous ces avantages, il n'entreprenoit rien qu'il ne fît réüssir. Comme il y avoit à Constantinople dix deputez de chaque Concile, & quantité d'autres Prélats que diverses occasions y avoient amenez, Honorat à qui l'Empéreur en retournant d'Occident, avoit donné le gouvernement de la ville, eut ordre de prendre connoissance de l'affaire d'Aëce, avec quelques Sénateurs. L'Empéreur aiant pris lui-même la peine de l'examiner avec quelques Juges, il fut reconnu clairement qu'Aëce tenoit des erreurs contraires à la foi, dont ce Prince & les autres furent fort scandalisez. On dit que ceux de la faction d'Acace aiant fait d'abord semblant de n'avoir aucune connoissance de ces erreurs, tâchérent de faire en sorte que l'Empéreur en prît connoissance, dans la créance que rien ne pourroit resister à l'éloquence de l'accusé, & qu'il feroit triompher son sentiment de l'opiniâtreté de ses ennemis. Mais lorsque l'évenement eût démenti leur attente, ils demandérent que les deputez du Concile de Seleucie, approuvassent le formulaire du Concile de Rimini. Ces deputez aiant protesté avec serment, qu'ils ne rejetteroient jamais le nom de substance, les partisans d'Acace leur jurérent aussi avec serment, qu'ils ne tenoient point le Fils de Dieu dissemblable à son Pere, quant à la substance, & que c'étoit une hérésie, qu'ils étoient prêts de condamner. Que ce formulaire leur plaisoit d'autant plus que les Evêques d'Occident qui l'avoient composé à Rimini, n'y avoient point emploié le nom de substance ; car si, disoient-ils, ce formulaire est une fois reçu, on ne

ne parlera non plus du nom de consubstanciel, auquel les Evêques d'Occident sont fort attachez par le respect qu'ils ont pour le Concile de Nicée, que de celui de substance. Enfin, l'Empereur Constance aiant considéré le grand nombre de Prélats, qui avoient assisté au Concile de Rimini, & aiant fait réfléxion qu'on peut sans erreur reconnoître que le Fils de Dieu est semblable, ou consubstanciel à son Pere, & qu'en s'abstenant des termes qui ne sont point autorisez par l'usage de la sainte Ecriture, & en se servant d'autres termes qui sont équivalens, & qui ne font point de difficulté, comme est celui de semblable, on n'apporte aucun changement essentiel au sens, il se resolut d'approuver ce formulaire, ordonna aux Evêques d'y consentir, & se préparant le jour suivant à la pompe solennelle, où suivant la coûtume des Romains, il devoit être proclamé Consul au commencement du mois de Janvier, il conféra avec les députez du Concile de Seleucie, jusques à ce qu'ils eussent enfin signé le formulaire du Concile de Rimini.

L'an de N. S. 359.

Constance.

CHAPITRE XXIV.

Formulaire du Concile de Rimini approuvé par les partisans d'Acace. Déposition de plusieurs Evêques.

Les partisans d'Acace s'étant arrêtez quelque-tems à Constantinople, y firent venir quelques Evêques de Bithynie, parmi lesquels étoit Maris Evêque de Calcédoine, Ulfila Evêque des Goths, & s'étant trouvez au nombre de cinquante, ils approuvérent le formulaire du Concile de Rimini avec cette seule clause, que personne ne di-

L'an de N. S. 359. Constance.

droit plus qu'il y eût en Dieu de substance, ou d'hypostase, & qu'excepté ce formulaire, tous les autres, tant ceux qui avoient été composez par le passé, que ceux qui le seroient à l'avenir, seroient condamnez. Aprés cela ils déposérent Aëce de son ordre de Diacre pour avoir composé des livres remplis de vaines disputes, & d'une sience éloignée de la profession Ecclésiastique, pour avoir avancé dans la chaleur de la contestation des discours contraires à la piété, & pour avoir troublé la paix de l'Eglise. Quelques-uns assurent, que ce fut contre leur inclination qu'ils le déposérent, & pour effacer de l'esprit de l'Empéreur le soupçon qu'il avoit qu'ils favorisoient ses sentimens. Abusant ensuite de la colére dont ce Prince étoit animé contre Macedonius, pour les raisons que nous avons dites ci-devant, ils le déposérent, & déposérent de plus Eleusius Evêque de Cyzique, Basile Evêque d'Ancyre, Heortase Evêque de Sardes, & Draconce Evêque de Pergame. Bien qu'ils ne fussent pas d'accord avec ces Evêques touchant la doctrine, néanmoins ils n'exprimérent point par la Sentence qu'ils prononcérent contre eux, que ce fût pour la doctrine qu'ils les déposoient. Ils énoncérent en général qu'ils avoient troublé la paix, & violé les régles de l'Eglise. Ils marquérent en particulier, que Basile avoit pris des papiers à Diogéne Prêtre d'Aléxandrie, comme il passoit par Ancyre, & lui avoit donné plusieurs coups; qu'il avoit prié les Gouverneurs de Province de condamner à l'exil, & à de sevéres supplices, sans connoissance de cause des Ecclésiastiques d'Antioche, d'autour de l'Euphrate, de Cilicie, de Galatie, & d'Asie; de sorte, que quelques-uns avoient été chargez de chaînes, & contraints de donner de l'argent aux soldats qui les conduisoient pour se rachêter des mauvais traitemens, qu'ils leur auroient fait souffrir. Ils marquérent encore que l'Empéreur aiant

autre-

autrefois commandé de mener Aëce, & quelques-uns de ses sectateurs à Cécrope, afin qu'ils répondissent devant lui sur les accusations qu'on avoit intentées contre eux, Basile persuada à celui qui avoit reçu cét ordre de faire ce qu'il lui plaisoit. Qu'il écrivit à Hermogéne Préfet du Prétoire, & Gouverneur de Syrie, qui étoient ceux qu'il faloit réléguer, & où chacun devoit être envoié, & que quand l'Empéreur les rappela, il fit ce qu'il pût pour les priver de l'effet de cette grace, s'opposant de la sorte à l'autorité du Prince, aussi bien qu'au repos des Pasteurs de l'Eglise. Ils ajoûtérent qu'il avoit soûlevé le Clergé de Sirmich contre Germinius, & que bien qu'il eût écrit qu'il admettoit ce Germinius, Ursace, & Valens à sa communion, il les avoit néanmoins déférez devant les Evêques d'Afrique, comme coûpables de divers crimes, & que quand il avoit été accusé de les avoir déférez, il avoit nié avec serment que ce fait fût véritable, & qu'en aiant depuis été convaincu, il avoit eu recours à de froides railleries pour éluder ce reproche. Ils marquérent de plus qu'il avoit fait mettre une servante en prison, pour l'obliger à faire une déposition calomnieuse contre sa maîtresse; qu'il avoit bâtisé, & conféré l'ordre de Diacre à un homme qui entretenoit un infame commerce avec une femme; qu'il n'avoit pas retranché de la communion un Médecin qui couroit de païs en païs, pour tromper les peuples, & qui avoit été cause de la mort de plusieurs personnes; qu'il avoit fait des sermens, & des imprécations à la sainte table, avec les Ecclésiastiques, par lesquelles ils s'étoient obligez réciproquement à n'intenter jamais d'accusation les uns contre les autres. On disoit que c'étoit un artifice, dont il avoit usé pour éviter la condamnation qu'il méritoit. Voila les raisons pour lesquelles ils marquérent qu'ils avoient déposé Ba-

L'an de N. S. 359.

Constance.

L'an de N. S. 359. Con-stance.

sile. Quant à Eustate, ils le déposérent, parce dans le tems qu'il n'étoit que Prêtre, il avoit été condamné & retranché de la communion des priéres par Eulalius Evêque de Césarée en Cappadoce son pere. De plus, parce qu'il avoit été excommunié par un Concile tenu à Néocésarée, ville de Pont, & déposé par Eusébe Evêque de Constantinople, pour avoir manqué de fidélité en certaines affaires qui lui avoient été confiées. Outre cela il avoit été privé de son Evêché par le Concile de Gangre pour avoir tenu, & publié une mauvaise doctrine, & gardé une conduite qui n'étoit pas irrépréhensible. Il avoit encore été convaincu de parjure dans le Concile d'Antioche. Il avoit tâché de renverser ce qui avoit été ordonné par les Evêques assemblez à Mélitine, enfin bien qu'il fût coûpable de plusieurs crimes, il avoit eu l'insolence de vouloir demeurer juge, & d'appeler les autres hérétiques. Quant à Eleusius ils le déposérent, premiérement pour avoir conféré légérement l'ordre de Diacre à un homme nommé Héraclius, natif de Tyr, qui aprés avoir été Prêtre d'Hercule dans cette ville-là, & y avoir été accusé de Magie, s'étoit retiré à Cyzique, où il avoit fait semblant d'être Chrêtien, & pour ne l'avoir pas retranché de l'Eglise depuis qu'il l'avoit connu. Enfin pour avoir témérairement ordonné des hommes condamnez par Maris Evêque de Calcédoine, qui étoit present à ce Concile. A l'égard d'Heortase, ils le déposérent, parce qu'il avoit été fait Evêque de Sardes, sans le consentement des Evêques de Lydie. Ils déposérent Draconce Evêque de Pergame, parce qu'il avoit eu auparavant un autre Evêché dans la Galatie; & déclarérent que toutes les deux fois il avoit été ordonné contre les Canons. S'étant assemblez une autrefois, ils déposérent encore Silvain Evêque de Tarse, Sophronius Evêque de Pompéiopole en Paphlagonie, Elpide Evêque de

Sa-

Satale, & Néonas Evêque de Seleucie en Isaurie. La raison pour laquelle Silvain fut déposé, est qu'il s'étoit rendu chef de parti dans Seleucie, & dans Constantinople, & qu'il y avoit porté d'autres Evêques à des desseins pleins de folie, & d'extravagance. Il avoit deplus donné l'Evêché de Castabale à Théophile, qui avoit auparavant été ordonné Evêque d'Eleutéropole par ceux de Palestine, & qui leur avoit promis avec serment qu'il n'accepteroit jamais d'autre Eglise, sans leur consentement. Sophronius fut déposé, à cause de son avarice, & pour avoir tâché de vendre des choses qui avoient été données à l'Eglise, & de profiter du prix. Ce qui contribua beaucoup à sa condamnation, est qu'aprés avoir été cité trois fois, il ne comparut qu'à peine, & au lieu de se justifier devant le Concile des crimes dont on le chargeoit: il se pourvût devant des Juges étrangers. Néonas fut déposé pour avoir cabalé, afin qu'Annien élu Evêque d'Antioche fût sacré dans son Eglise, & pour avoir ordonné Evêques, des hommes qui étoient auparavant Decurions, qui ne savoient rien de la sainte Ecriture, des Canons des Conciles, de la discipline de l'Eglise, & qui aprés avoir été ordonnez avoient préféré la jouïssance de leurs biens, à la dignité du Sacerdoce, & avoient déclaré par écrit qu'ils aimoient mieux conserver leurs charges du siécle, que d'y renoncer pour s'aquiter des fonctions de l'Episcopat. Enfin Elpide fut déposé pour s'être mêlé dans toutes les intrigues de Basile, pour avoir excité du tumulte, & des troubles, pour avoir rétabli Eusébe dans l'ordre de Prêtrise, contre le Concile de Mélitine, par lequel il avoit été déposé pour avoir honoré Nectarie de la charge de Diaconesse, bien qu'elle eût été privée de la communion, pour avoir commis un parjure, & que selon la disposition des Canons, elle fût incapable de toute charge.

L'an de N. S. 359.

Constance.

An de N.S. 359.

Constance.

CHAPITRE XXV.

Déposition de Cyrille. Contestation au sujet de ces dépositions.

OUtre tous ces Prélats, dont je viens de parler, Cyrille Evêque de Jérusalem fut aussi déposé pour avoir admis à sa communion Eustate, & Elpide qui avoient tâché d'abolir les decrets du Concile de Mélitine, auquel Cyrille même avoit assisté, pour avoir admis à sa communion Basile Evêque d'Ancyre, & George Evêque de Laodicée, depuis qu'ils avoient été déposez en Palestine. Quand il eut pris possession de l'Evêché de Jérusalem, il eut contestation avec Acace Evêque de Césarée, pour le droit de Métropole qu'il prétendoit appartenir à son Siége, comme à un Siége Apostolique. Cette contestation aiant excité de la haine entr'eux, ils s'accusérent réciproquement de n'avoir pas des sentimens orthodoxes touchant la nature divine. Il est vrai qu'ils avoient tous deux été soupçonnez; l'un savoir Acace, de tenir les erreurs d'Arius; & l'autre de favoriser ceux qui disent, que le Fils de Dieu est semblable à son Pere, quant à la substance. Acace étant donc dans cette disposition, & étant appuié des Evêques de Palestine qui tenoient les mêmes sentimens que lui, il prévint Cyrille, & le condamna avec eux pour les raisons que je rapporterai en ce lieu-ci. La ville de Jérusalem, & le païs d'alentour aiant été affligé par la famine, une multitude innombrable de pauvres eurent recours à Cyrille comme à leur Pasteur. Comme il n'avoit point d'argent pour achêter dequoi les nourrir, il vendit les ornemens, & les tapisseries

ries de l'Eglise. On dit qu'un homme aiant reconnu qu'une Comédienne étoit parée d'un present qu'il avoit autrefois fait à l'Autel, s'informa d'où il venoit, & apprit qu'un Marchand l'avoit vendu à la Comédienne, & l'Evêque au Marchand. Voila le prétexte, dont j'ai oüi dire qu'Acace se servit pour déposer Cyrille. Au reste les partisans d'Acace chassérent de Constantinople tous les Evêques qu'ils avoient déposez. Dix Evêques de leur assemblée aiant refusé de sousrire à ces dépositions, ils ordonnerent qu'ils seroient mis à part, où ils ne pourroient faire aucune fonction, jusques à ce qu'ils eussent approuvé les dépositions par leur signature. Que si dans six mois, ils ne changeoient de sentiment, & ne consentoient à tout ce qui avoit été fait, & ordonné par le Concile, ils seroient déposez eux-mêmes, & les Evêques de chaque Province seroient tenus de s'assembler pour en ordonner d'autres en leur place. Aprés cela le Concile écrivit à tous les Prélats, & à tous les Ecclésiastiques inférieurs, qu'ils ne manquassent pas d'exécuter ce qu'ils avoient resolu. Ainsi il y eut bien-tôt d'autres Pasteurs établis en la place de ceux qui avoient été déposez. Eudoxe fut mis en la place de Macedonius, Basile en la place d'Athanase, Eunome qui publia depuis une hérésie, qui a retenu son nom, en la place d'Eleusius, Méléce en la place d'Eustate.

L'an de N. S. 359.

Constance.

L'an de N. S. 359.

CHAPITRE XXVI.

Constance.

Mort de Macedonius. Troubles excitez par Eudoxe son successeur.

MAcedonius aiant été chassé de l'Eglise de Constantinople se retira dans un fauxbourg, où il mourut bien-tôt aprés. Eudoxe
360. prit possession de sa place soûs le dixiéme consulat de Constance, & le troisiéme de Julien. On assure que prêchant le jour de la dédicace de l'Eglise de sainte Sophie, il dit au commencement de son Sermon, le pere est impie, & le fils est pieux, & que le peuple s'étant émû à cette proposition, il ajoûta, ne faites point de bruit, le pere est impie, parce qu'il ne respecte personne, & le fils est pieux, parce qu'il respecte son pere. Cette explication fit rire son auditoire. Au reste s'étant joint à Acace, ils firent ensemble tout leur possible, pour abolir ce qui avoit été décidé dans le Concile de Nicée, & aiant envoié dans toutes les Provinces de l'Empire le formulaire du Concile de Rimini, avec les additions dont ils l'avoient difformé, ils entreprirent de faire réléguer en vertu d'un ordre de l'Empéreur, ceux qui refuseroient de le signer. Mais cette entreprise qui leur avoit paru si aisée, fut une source mal heureuse de troubles, qui agitérent l'Eglise, & d'une persécution presqu'aussi fâcheuse que celle qu'elle avoit soufferte soûs les Princes Paiens. Car d'un côté si elle n'étoit pas si sanglante ni armée d'un si terrible appareil de supplices, de l'autre elle paroissoit d'autant plus honteuse, qu'elle étoit faite à des Chrêtiens, par d'autres Chrêtiens, & que les proches rendoient à leurs proches de mauvais offices,

sices, que la loi de Dieu ne permet pas de rendre aux étrangers. L'an de N. S. 360. Constance.

CHAPITRE XXVII.

Nouvelle hérésie inventée par Macedonius, & appuiée par Maratonius.

LA nouveauté croit toûjours quand elle est autorisée. Bien loin de se contenter de la retenuë & de la foi de nos peres, elle méprise tout ce que l'antiquité a consacré, & fait des loix, & une Religion à sa fantaisie. Dés que Macedonius eut été chassé du Siége de l'Eglise de Constantinople, il renonça à la doctrine d'Acace, & d'Eudoxe, & commença à publier que le Fils est Dieu, est tout-à-fait semblable à son Pere quant à la substance, mais que l'Esprit saint n'est pas au même rang, qu'il n'est que le Ministre, & le serviteur, & dit de lui ce que sans erreur, on pourroit dire des Anges. Cette nouvelle hérésie fut embrassée par Eleusius, par Eustate, & par tous les autres qui avoient été déposez à Constantinople, & qui furent suivis par la plus grande partie des habitans de la Thrace, de la Bithynie, de l'Hellespont, & des Provinces voisines. Ils avoient un extérieur, & une maniére de vivre capables de faire grande impression sur le peuple. Leur contenance étoit grave, leur vie austére, leur discours agréable, & leur esprit propre à persuader. On assure que toutes ces bonnes qualitez se trouvoient réünies dans la personne de Maratonius. Aprés avoir amassé du bien dans l'exercice de la charge de Trésorier des troupes, qui servent soûs les Préfets du Prétoire, il fut administrateur des hôpitaux des pau-

L'an de N. S. 360. Constance.

vres, & des malades, & depuis il se fit Moine par l'avis d'Eustate Evêque de Sebaste, & fonda dans Constantinople un Monastére qui y subsiste encore aujourd'hui. Il appuia de telle sorte cette hérésie par son crédit, & par son argent, que ceux qui en font profession sont appelez Maratoniens, au lieu d'être appelez Macédoniens, & je suis aussi tres persuadé que sans lui elle se seroit abolie. En effet, depuis que Macédonius eut été déposé, les Macedoniens n'eurent plus, ni d'Eglise, ni d'Evêques, jusqu'au régne d'Arcadius, les Ariens qui persecutoient alors avec la derniére violence tous ceux qui n'étoient pas de leur sentiment, n'aiant garde de le permettre. Il ne seroit pas aisé de faire un denombrement exact de tous les Evêques, qui furent chassez en ce temps-là de leurs Siéges. Car je doute que dans l'étenduë de l'Empire il y ait eu quelque Province exemte de cette violence.

CHAPITRE XXVIII.

Méléce est transféré de Sébaste à Antioche. Il prêche la doctrine du Concile de Nicée. Il est exilé.

DAns le tems qu'Eudoxe étoit en possession du Siége de l'Eglise de Constantinople, plusieurs prétendoient au gouvernement de celle d'Antioche ; le Clergé, ni le peuple n'aiant point encore terminé leurs différens touchant la doctrine, & n'aiant pu s'accorder touchant la maniére de chanter les Pseaumes, que chaque parti accommodoit à sa doctrine : ils jettoient les yeux sur ceux par qui ils espéroient que leur sentiment seroit favorisé, & ils s'empressoient avec tant de cha-

chaleur pour se rendre maîtres de l'élection, qu'ils excitérent pour ce sujet des contestations, & des desordres. Les partisans d'Eudoxe crûrent que ce leur seroit un grand avantage, s'ils pouvoient tirer Méléce de Sébaste, & le mettre sur le Siége de cette grande ville. Comme il étoit naturellement éloquent, & qu'il persuadoit tout ce qu'il vouloit, & que d'ailleurs ils le tenoient fort homme de bien, & fort attaché à leurs sentimens, ils espéroient que sa réputation attireroit les habitans d'Antioche, & des villes voisines, & principalement ceux de la faction d'Eustate, qui ne s'étoient jamais départis de la doctrine du Concile de Nicée. Mais ils se trouvérent fort loin de leur espérance. On dit que quand il fut arrivé à Antioche, une multitude incroiable, tant de la faction des Ariens, que de ceux qui participoient à la communion de Paulin, accoururent les uns pour contenter leur curiosité, & pour voir si son mérite répondoit à ce que la renommée avoit publié de lui, & les autres pour apprendre ce qu'il diroit; car il s'étoit déja répandu un bruit qui en effet se trouva vrai, qu'il approuvoit la doctrine du Concile de Nicée. Ses premiers Sermons ne furent que des préceptes de morale. Mais depuis, il prêcha ouvertement, que le Fils de Dieu est de même substance que son Pere. On dit que l'Archidiacre de son Clergé lui ferma la bouche avec la main, mais qu'alors ils parla par signes au peuple en étendant trois doigts, puis en les fermant, & n'en retenant qu'un seul étendu. L'Archidiacre aiant quitté la bouche de Méléce pour lui prendre la main, il expliqua son sentiment encore plus clairement qu'auparavant, exhorta ses auditeurs à demeurer tres-attachez aux decrets du Concile de Nicée, protestant que s'ils s'en éloignoient, ils s'éloigneroient de la vérité. Comme il répétoit perpétuellement la même

L'an de N. S. 360.

Constance.

L'an de N.S. 360. Constance.

chose, tant qu'il avoit la bouche libre, & que quand l'Archidiacre la lui fermoit, il s'exprimoit par signes, les partisans d'Eustate témoignérent leur joie par leurs cris, & les sectateurs d'Arius, leur tristesse par leur silence. Eudoxe, & ceux de sa faction furent sensiblement touchez de ce Sermon de Méléce, & par leurs intrigues le firent chasser d'Antioche. Ils le rappelérent néanmoins incontinent aprés dans la créance qu'il avoit regret d'avoir soûtenu la doctrine du Concile de Nicée, & qu'il étoit prêt de prêcher la doctrine contraire. Mais étant toûjours demeuré ferme dans le même sentiment, il fut rélégué par l'ordre de l'Empéreur. Euzoius qui avoit été déposé avec Arius, aiant été élu pour remplir sa place, les sectateurs de Méléce se séparérent des Ariens, & s'assemblérent seuls à part. Ceux qui dés le commencement avoient fait profession de la consubstantialité du Fils de Dieu, refusoient de les admettre à leur communion; parce que Méléce avoit été ordonné par des Evêques, & que ceux de son parti avoient été bâtisez par des Prêtres Ariens. Voila le sujet qui les empêcha d'être unis de communion, comme ils l'étoient de créance. L'Empéreur aiant appris en ce tems-là, que les Perses méditoient de prendre les armes, se rendit à Antioche.

CHA-

L'an de N. S. 361.

CHAPITRE XXIX.

Constance.

Les partisans d'Acace excitent de nouveaux troubles, & favorisent la doctrine d'Arius.

LE partisans d'Acace ne pouvant demeurer en repos, s'assemblérent dans Antioche, & renversérent tout ce qu'ils avoient eux-mêmes ordonné. Ils ôtérent le nom de semblable du formulaire qui avoit été lû à Rimini, & à Constantinople, & publiérent que le Fils de Dieu est tout-à-fait dissemblable à son Pere, tant à l'égard de la substance qu'à l'égard de la volonté, comme Arius l'avoit enseigné d'abord. Les sectateurs d'Aëce qui avoit eu la hardiesse d'avancer le premier aprés Arius la même doctrine, & qui pour ce sujet avoit été appelé Athée, comme ses disciples avoient été appelez Anoméens, & Exucontiens, se joignirent à eux. Lorsque ceux qui soûtenoient la foi du Concile de Nicée, demandoient aux sectateurs d'Acace, comment ils osoient dire que le Fils de Dieu est dissemblable à son Pere, & qu'il a été tiré du néant contre les termes de leur confession de foi, puisqu'ils avoüoient qu'il est Dieu de Dieu, ils répondoient que l'Apôtre saint Paul a écrit toutes choses viennent de Dieu, & que le Fils est compris soûs ces termes de toutes choses, & que c'est en ce sens que ce qu'ils avoient ajoûté dans leur formulaire, selon les Ecritures, se doit entendre. Voila les subtilitez dont ils usoient pour s'échapper. Enfin ne pouvant satisfaire ceux qui les pressoient sur ce point, aprés que le formulaire qui avoit été approuvé à Constantinople eut été lû, ils se séparérent, & chacun s'en retourna en son païs.

L'an de N. S. 361.

CHAPITRE XXX.

Con-stance.

Violences de George Evêque d'Aléxandrie, aux Evêques de Jérusalem.

ATHanase n'osânt encore paroître, George retourna à Aléxandrie, & y livra une cruelle persécution, tant aux Paiens, qu'aux Chrêtiens qui n'étoient pas de son sentiment. Il contraignoit les uns & les autres à servir Dieu de la maniére qu'il lui plaisoit, & quand ils en faisoient difficulté, il les traitoit avéc une extréme rigueur. Son orgueil le rendoit odieux aux grans, & son pouvoir aux petis. Les Paiens le haïssoient plus que les autres, parce qu'il les avoit empêchez de sacrifier, & de célébrer leurs fêtes, & qu'aiant fait entrer dans la ville le Gouverneur d'Egypte avec des troupes, il avoit ôté les Images, & les ornemens de leur temple, ce qui fut cause de sa mort, comme nous le verrons dans la suite. Cyrille aiant été déposé, Herennius prit le gouvernement de l'Eglise de Jérusalem. Heraclius succéda à celui-ci, & Hilaire à Heraclius: mais soûs le régne de Théodose, Cyrille fut rétabli dans son Siége. Voila l'état où étoient alors les Eglises d'Orient.



HISTOIRE DE L'EGLISE,

Ecrite par Sozoméne.

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Apostasie de Julien. Mort de Constance.

CEpendant Julien aiant donné bataille aux peuples qui habitent sur les bors du Rhin, en tua un grand nombre, & en fit un grand nombre prisonniers. Cette victoire ayant accru sa réputation, & la douceur de son naturel lui aiant aquis l'affection des gens de guerre, ils le proclamérent Empéreur. Au lieu de se mettre en peine de faire agréer à Constance l'acceptation qu'il avoit faite de l'autorité souveraine, il changea les Officiers, & montra à tout le monde les lettres par lesquelles cét Empéreur avoit invité les étrangers à entrer sur les terres de l'Em-

L'an de N. S. 361.

Constance.

L'an de N. S. 361. Constance.

l'Empire, pour lui donner du secours contre Magnence. Aprés cela il changea tout d'un coup de Religion, & au lieu qu'il avoit fait profession d'être Chrêtien, il se déclara souverain Pontife, entra dans les temples des Paiens, y offrit des sacrifices, & tâcha de persuader à ses sujets de suivre son exemple. Comme l'on appréhendoit que les Perses ne fissent irruption sur les terres des Romains, & que Constance étoit allé en Syrie pour s'opposer à leurs desseins, Julien jugea qu'il pourroit sans peine se rendre maître de l'Illirie, & pour cét effet s'en approcha, soûs prétexte d'aller faire ses excuses à l'Empéreur, de ce qu'il avoit reçu sans son consentement les marques de la souveraine puissance. On dit que quand il fut sur la frontiére d'Illirie, les vignes parûrent chargées de grapes vertes, bien que le tems des vendanges fût passé, & que les Pleïades se couchassent, & qu'il tomba sur lui, & sur sa suite une rosée, dont chaque goûte avoit la figure d'une croix. Il prit les grapes pour un bon présage, & attribua au hazard la chûte de la rosée. D'autres jugérent que ces grapes vertes signifioient que Julien seroit enlevé par une mort précipitée, & que les croix formées par les goûtes de la rosée signifioient que la Religion Chrêtienne vient du Ciel, & qu'il n'y a personne qui n'en doive porter la marque. Pour moi, je suis persuadé que ceux qui prenoient ces deux évenemens pour des présages funestes à Julien, ne se trompoient point, & que le tems a fait voir la vérité de leur jugement. Au reste Constance aiant appris que Julien marchoit contre lui à la tête de ses troupes, renonça à l'expédition contre les Perses, & partit pour revenir à Constantinople. Mais en revenant, il mourut à Mopsucrénes entre la Cilicie, & la Cappadoce. Il vêcut quarante cinq ans, en régna treize avec Constantin son pere, & vint-cinq depuis sa mort. Julien qui dés aupara-

vant

vant étoit maître de la Thrace, entra dans Constantinople, où il fut proclamé Empereur. Les Paiens disoient que les Devins, & les Démons lui avoient prédit ce changement de fortune, & la mort de Constance, avant qu'il partît des Gaules, & lui avoient conseillé d'entreprendre cette expédition. On pourroit demeurer d'accord de la vérité de cette prédiction, si Julien n'étoit mort si-tôt aprés sans avoir joui autrement de l'Empire que comme du plaisir d'un songe. Mais il me semble que ce seroit une extravagance d'avancer qu'aiant prévû que Constance mourroit de la sorte, & qu'il seroit lui-même tué dans une bataille, contre les Perses, il se seroit jetté volontairement dans un danger, d'où il n'auroit tiré aucun fruit, que de passer au jugement de la postérité pour un Prince peu habile, & peu expérimenté en l'art de la guerre, & qui auroit causé aux Romains la perte d'une partie considerable de l'Empire. Je ne remarque ceci, que de peur d'être blâmé de l'avoir ômis & n'empêche pas que chacun en juge, comme il lui plaira.

L'an de N. S. 361.

Julien.

CHAPITRE II.

Education de Julien. Sa maniére de vivre, & son avenement à l'Empire.

DEs que Constance fut mort, les Chrêtiens commencérent à craindre la persécution, & a étre plus sensiblement tourmentez par cette crainte, qu'ils ne l'auroient été par la persécution-même. Ce qui procédoit sans doute de la longue paix dont ils avoient joui, du souvenir, & de l'horreur qu'ils conservoient de la cruauté que les

L'an de N. S. 361.

Julien.

les tirans avoient exercée contre leurs peres, & de la connoissance qu'ils avoient de la haine, dont Julien étoit animé contre eux. On dit qu'il renonça à la foi de JESUS-CHRIST, avec une si horrible impudence, qu'il eut recours à des sacrifices, & à des expiations, pour effacer son Bâtême, & que depuis ce tems là, il s'adonna tant en particulier, qu'en public, aux augures, au culte des Idoles, & à toutes les superstitions Paiennes. On assure que comme il consultoit un jour les entrailles des victimes, il y vit une Croix entourée d'une couronne, ce qui remplit de fraieur tous ceux qui étoient presens; parce qu'ils jugérent que la couronne qui est le symbole de la victoire, & le cercle que cette couronne faisoit au tour de la Croix en roulant toûjours sur soi-même, sans avoir ni fin, ni commencement, signifioient que nôtre Religion dureroit éternellement, & réduiroit ses ennemis soûs sa puissance. Néanmoins celui qui présidoit à cette cérémonie impie, tâcha de dissiper la crainte de l'Empéreur, en l'assurant que les entrailles des victimes ne ménaçoient rien de fâcheux, qu'au contraire, elles mettoient des bornes fort étroites, à la secte des Chrétiens, & l'enfermoient dans un petit espace, hors duquel il lui seroit impossible de s'étendre. J'ai oüi dire qu'étant un jour dêcendu dans un antre fameux, & terrible, soit pour participer à quelque mystére, ou pour consulter un Oracle, il fut tellement épouvanté de la vûë des spectres qu'on fit paroître devant lui, soit par le ressort de quelque machine, ou par la force des enchantemens, qu'oubliant le lieu où il étoit, & le sujet pour lequel il y étoit allé, il se munit sans y penser du signe de la Croix, selon la coûtume qu'observent les Chrêtiens, quand ils se sentent ménacez de quelque danger. A l'heure-même les spectres disparurent, & le mystére se dissipa. Le maître de la cérémonie fut d'a-

d'abord surpris de la fuite des demons, mais quand il en sût la cause, il dit que c'étoit une prophanation, exhorta l'Empéreur à ne rien craindre, & à ne rien faire qui eût rapport à la Religion Chrêtienne, & récommença le mystére. La passion qu'il témoignoit pour ces superstitions déplaisoit extrémement aux Chrêtiens, sur tout, parce qu'il avoit été lui-même Chrêtien. Il étoit né de parens fort attachez à nôtre Religion, avoit été bâtisé dés son enfance, selon l'usage de l'Eglise, élevé dans l'étude de l'Ecriture sainte soûs la conduite des Evêques, & des autres Ecclésiastiques. Gallus & lui étoient fils de Constance frere de l'Empéreur Constantin, & de Dalmatius, pere d'un autre Dalmatius qui aiant été déclaré César, fut tué par les soldats, aprés la mort de Constantin. Peu s'en falut que Gallus & Julien, qui n'avoient plus de pere, ni d'appui, ne fussent massacrez de la même sorte. Mais on abandonna Gallus à la maladie, dont il sembloit devoir bien-tôt mourir, & on épargna Julien par compassion de son bas âge. Il n'avoit pas encore huit ans accomplis lors qu'aiant été sauvé de la sorte avec son frere, on leur assigna pour leur demeure une maison nommée Macelle scize en Cappadoce, próche du mont-Argée, & non loin de Césarée, bien bâtie, & embellie de jardins, de fontaines, & de bains fort magnifiques. Il y furent élevez d'une maniére digne de la grandeur de leur naissance, y apprirent les siences, & les exercices dont l'âge les rendoit capables, & eurent des maîtres, tant des lettres humaines, que de l'Ecriture sainte, soûs lesquels ils firent des progrez si considérables, qu'ils furent reçus dans le Clergé, & emploiez à lire les livres sacrez devant le peuple. Leurs mœurs avoient aussi quelque apparence de piété. Ils respectoient les Ecclésiastiques, & les personnes les plus attachées aux de-

L'an de N. S. 361.

Julien.

L'an de N. S. 361. Julien.

devoirs de la Religion, se tenoient assidus à l'Eglise, & rendoient aux tombeaux des Martyrs les honneurs qui leur sont dûs. On dit qu'aiant entrepris d'enfermer dans une grande Eglise le tombeau de saint Mamas Martyr, ils partagérent entr'eux l'ouvrage, & que comme ils travailloient à l'envi pour se surpasser en piété, il arriva une chose merveilleuse, & qui seroit tout-à-fait incroiable, si elle n'étoit confirmée par le témoignage de plusieurs personnes qui l'ont vûë, & qui vivent encore. Le côté ou travailloit Gallus s'éleva, & s'avança autant qu'on le pouvoit desirer. Au contraire celui de Julien tomba en ruine. En un endroit les pierres se détachérent des fondemens, & en l'autre les fondemens mêmes se séparérent de la terre, comme si elle les eût repoussez par une force secréte. Cela fut regardé de tout le monde, comme un prodige. Le peuple n'en jugea que par l'évenement ; mais les sages se doutérent dés lors, que Julien n'étoit pas Chrêtien au fond de l'ame, qu'il n'en faisoit qu'une profession extérieure de peur de déplaire à l'Empéreur, & qu'il dissimuloit ses véritables sentimens, parce qu'il n'étoit pas seur de les découvrir. On pretend que ce fut la familiarité qu'il eut avec les Dévins qui le porta à renoncer à la Religion de ses peres. Car la colére que Constance avoit conçuë contre lui, & contre Gallus, s'étant un peu appaisée, ce dernier alla à Ephése, où il avoit la plus grande partie de son bien, & Julien vint à Constantinople, où aiant fréquenté les écoles des Professeurs, il fit bien-tôt connoître son esprit, & son savoir. Il paroissoit en public avec un habit de particulier, & conversoit familiérement avec un grand nombre de personnes. Mais parce qu'il étoit cousin de l'Empéreur, & capable de gouverner un Etat, & que plusieurs le destinoient à cét emploi si éminent, ou souhaitoient mê-

même publiquement de l'y voir élévé, il eut ordre d'aller demeurer à Nicomédie. Il y trouva le Philosophe Maxime, natif d'Ephése, qui lui enseigna la Philosophie, lui inspira la haine de la Religion Chrêtienne, & l'assura qu'il parviendroit un jour à l'Empire, où il sembloit déja porté par l'espérance, & par les souhaits du peuple. Julien flatté de cette promesse qui est toûjours fort douce dans le tems de la disgrace, contracta tres-étroite amitié avec Maxime. L'Empéreur Constance en aiant eu avis, il eut peur d'étre mal-traité, se fit raser, vêcut au dehors à la façon des Moines, & s'adonna en cachette aux superstitions des Paiens. Etant parvenu à l'âge viril, il s'attacha avec une passion plus extréme que jamais, à ces abominables secrets, & admirant l'art de prédire l'avenir, si toutefois il y en a un, il crût avoir besoin de l'apprendre, & fit des expériences que les Chrêtiens tiennent défenduës. Il conserva depuis ce tems-là, une habitude particuliére avec ceux de cette profession, & étant allé en Asie, s'appliqua à cette impiété avec une ardeur incroiable. Gallus César son frere aiant été exécuté à mort, pour avoir voulu apporter des changemens dangereux dans l'Etat, Constance soupçonna Julien de brûler d'un desir extréme de posséder la souveraine puissance, & lui donna des Gardes. Néanmoins, Eusébie femme de Constance aiant obtenu pour lui permission d'aller à Athénes, il s'y rendit, & soûs prétexte d'écouter les Philosophes, il consulta les Dévins touchant sa future grandeur. Constance le manda peu de tems aprés, le déclara César, lui promit Constancie sa sœur en mariage, & l'envoia dans les Gaules, où les étrangers, dont il avoit imploré le secours contre Magnence, n'aiant eu occasion de rendre aucun service, faisoient un horrible dégât ; & parce qu'il étoit encore fort jeune, il voulut que les

L'an de N. S. 361.

Julien.

L'an de N. S. 361.

Julien.

les chefs qu'il envoioit avec lui, formassent les resolutions : mais ces chefs là s'étant abandonnez à l'oisiveté, Julien se chargea seul du poids de la guerre, anima par toute sorte de moiens les soldats à affronter le danger, & principalement en promettant une certaine récompense à quiconque auroit tué un ennemi. Aiant gagné par-là l'affection des gens de guerre, il avertit l'Empereur Constance de la négligence des chefs, & quand on lui eut envoié un autre Général, il en vint aux mains avec les Barbares, & remporta la victoire. Ils lui envoiérent demander la paix, & montrer la lettre par laquelle Constance les avoit invités à entrer sur les terres de l'Empire ; mais au lieu d'expédier leur Ambassadeur, il le retint, & aiant trouvé une occasion avantageuse de donner une nouvelle bataille, il la gagna. Quelques-uns ont crû que Constance ne l'avoit chargé de cette guerre que pour l'exposer au péril ; mais cela ne me paroît nullement probable. Car puis qu'il ne dépendoit que de lui de le déclarer César, pourquoi l'auroit-il déclaré, s'il avoit eu dessein de le perdre ? Pourquoi lui auroit-il donné sa sœur en mariage ? Pourquoi auroit-il reçu favorablement la plainte qu'il lui faisoit de la negligence du Général, & pourquoi lui en auroit-il envoié un autre? Il en usa sans doute de la sorte, parce qu'il l'aimoit sincerement, & qu'il souhaitoit qu'il remportât la victoire. Pour moi, ma conjecture est, qu'il le déclara César, pour l'amour qu'il lui portoit, mais que quand il vit qu'il avoit été proclamé Empereur sans sa participation, il fut bien-aise de l'exposer aux hazars de la guerre, & aux armes des Barbares, qui couroient le long du Rhin, tant par l'aprehension qu'il n'eût envie de se venger des mauvais traitemens qu'il avoit reçus de lui avec Gallus son frere durant leur jeunesse, que par jalousie de ce qu'il entreprenoit de partager

avec

avec lui l'autorité souveraine. Mais enfin, c'est un fait dont on juge diversement. L'an de N. S. 361.

CHAPITRE III. Julien.

Julien diminuë & affoiblit la Religion Chrêtienne, & favorise le Paganisme.

LOrsqu'il se vit seul en possession paisible de l'autorité souveraine, il commanda qu'on ouvrît les temples des Dieux dans toute l'étenduë de l'Orient, qu'on reparât ceux qui avoient été négligez, qu'on relevât ceux qui étoient tombez en ruine, & qu'on redressât les Autels. Il assigna pour cela des revenus, rétablit les sacrifices, & les anciennes cérémonies. Il offrit lui même des sacrifices, répandit des liqueurs dans les temples, rendit de grands honneurs à ceux qui s'aquitoient de ces devoirs de l'ancienne superstition, & rétablit les Prêtres, & les ministres des Idoles dans la jouïssance de leurs priviléges, & les exemta comme autrefois des charges publiques, rendit aux gardes des temples les pensions dont ils avoient autrefois été gratifiez, & leur ordonna de s'abstenir des viandes, dont s'abstiennent ceux qui veulent vivre dans une pureté singuliére. Il commanda aussi qu'on portât la mesure du Nil, & les autres symboles au temple de Serapis, , au lieu que suivant l'ordre de Constantin, on les portoit à l'Eglise des Chrêtiens. Il écrivoit souvent aux habitans des villes adonnées aux superstitions Paiennes qu'ils lui demandassent ce qu'ils desireroient, & bien loin de faire le même traitement aux Chrêtiens, il leur donnoit des marques publiques de son indignation en refusant de les honorer de sa presence, & de recevoir

leurs

L'an de N. S. 361. leurs députez, ou d'écouter leurs plaintes. Les habitans de Nisible aiant envoié lui demander du secours contre les Perses, qui étoient prêts de faire irruption sur les terres de l'Empire, il leur en refusa, en haine de ce qu'ils n'ouvroient point les temples, & de ce qu'ils ne presentoient point de sacrifices, & les ménaça de n'entrer jamais dans leur ville qu'ils n'eussent fait profession du culte des Dieux. Il accusa du même crime les habitans de Constance en Palestine, & les rendit tributaires de ceux de Gaza. Constance s'appelloit autrefois Majume, & servoit de retraite aux navires de Gaza. Mais en faveur de la piété Chrêtienne, à laquelle elle étoit fort attachée, Constantin l'érigea en ville, & lui donna le nom de Constance son fils, dans la créance qu'il n'étoit pas juste qu'elle dépendît de Gaza, qui demeuroit assujettie au service des Idoles. Lorsque Julien fut parvenu à l'Empire, les habitans de Gaza firent un procez à ceux de Constance. Ce Prince jugea en faveur des premiers, & ordonna que Constance dépendroit de Gaza, bien qu'elles soient éloignées de vingt stades. Elle a été nommé depuis la partie maritime de Gaza. Ainsi elles ne font plus qu'une ville gouvernée par les mémes Magistrats: Elles ont néanmoins dans l'ordre Ecclésiastique, chacune leur Evéque, leur Clergé, les fêtes de leurs Martyrs, la commémoration des Evêques qui les ont autrefois conduits, & les limites qui séparent les territoires. Un Evêque de Majume étant mort de nos jours, celui de Gaza voulut réünir tout le Clergé, prétendant qu'une ville ne pouvoit avoir qu'un Evêque. Les habitans de Majume s'étant opposez à sa prétension, le Concile de la Province prit connoissance du différend, & ordonna un autre Evêque. Il jugea qu'il étoit de l'équité de conserver au moins l'avantage d'avoir un Evêque à des peuples qui n'avoient été pri-

Julien.

vez

vez du droit de Cité, qu'en haine du zele qu'ils avoient pour la véritable Religion. Mais cela n'arriva pas si-tôt.

L'an de N. S. 361. Julien.

CHAPITRE IV.

Julien persécute cruellement les habitans de Césarée. Maris Evêque de Calcédoine lui parle avec une généreuse liberté.

DAns le même-tems Julien dépoüilla Césarée, capitale de la Cappadoce, assise proche du mont-Argée, de la dignité de ville, & lui ôta même le nom de Césarée, qui lui avoit été donné soûs le régne de l'Empereur Claude, au lieu qu'elle se nommoit auparavant Mazaca. Il y avoit long-tems qu'il haïssoit les habitans, parce qu'ils étoient fort affectionnez à la Religion Chrêtienne, & qu'ils avoient autrefois démoli deux temples, celui de Jupiter tutélaire de la ville, & celui d'Apollon. Mais quand il sut que depuis qu'il étoit parvenu à l'Empire, ils avoient encore abatu celui de la Fortune, qui étoit le seul qui restoit dans leur ville, il en conçut une furieuse colére, & blâma fort les Paiens qui n'étoient qu'en petit nombre, de n'être pas accourus au secours, & de ne s'être pas exposez à toute sorte de dangers, pour la défense de la fortune publique. Il fit rechercher avec la derniere rigueur les heritages, & les meubles qui appartenoient tant aux Eglises de la ville, qu'à celles des lieux d'alentour, & commanda d'en porter trois cens livres d'or au tresor public. Il commanda outre cela, d'enroller tous les Ecclésiastiques parmi les soldats qui servent sous le Gouverneur de la Province, qui est la milice la plus

L'an de N. S. 361. Julien.

onéreuse, & tout ensemble la moins honorable. A l'égard du peuple, il en fit faire le dénombrement, sans excepter les femmes, ni les enfans, & leur imposa le même tribut qu'aux habitans des bourgs. Il les ménaça de plus, de leur faire sentir de plus terribles effets de sa vengeance, & de ne pas laisser aux Galiléens la joüissance de la vie, c'est ainsi qu'il appelloit par raillerie les Chrêtiens; s'ils ne relevoient promptement les temples. Je croi qu'il n'y eut que sa mort qui survint bien-tôt aprés, qui détourna les suites terribles de cette ménace. Ce ne fut par aucune tendresse pour les Chrêtiens qu'il les traita d'abord avec moins de rigueur que leurs premiers persécuteurs n'avoient fait. Mais c'est qu'il avoit reconnu que les Paiens n'avoient tiré aucun fruit de leur cruauté, au lieu que les Chrêtiens avoient été honorez par la générosité de ceux d'entr'eux, qui n'avoient point appréhendé de mourir pour la défense de leur foi. Ce ne fut donc par aucun desir de les épargner; mais par la seule jalousie qu'il avoit de leur gloire, qu'il n'emploia contre eux, ni le fer, ni le feu, & qu'il n'ordonna, comme avoient autrefois fait d'autres Princes, ni de les enterrer tous vivans, ni de les jetter dans la mer pour les contraindre de changer de sentiment, & qu'il usa plûtôt de douceur, & de persuasion pour les gagner, & pour les corrompre. On dit que comme il sacrifioit un jour à Constantinople dans le temple de la Fortune publique, Maris Evêque de Calcédoine y entra, & lui reprocha devant tout le monde, qu'il étoit un impie, un athée, & un apostat. Julien n'eut rien à lui répondre, sinon qu'il étoit aveugle; parce qu'aiant la vuë fort foible, il se faisoit conduire par un enfant, & ne pouvant s'abstenir de vomir toûjours quelque blasphéme, il ajoûta en raillant, le Galiléen, ton Dieu ne te guérira pas. Je remercie Dieu, répon-

dit

dit Maris, de ce que je suis aveugle, & de ce que je ne sçaurois voir un apostat, comme vous. Julien passa sans repartir, dans la créance que c'étoit un moien fort propre à augmenter, & à multiplier le Paganisme, que de faire paroître envers les Chrêtiens une plus grande douceur, & une plus grande patience, que selon les apparences on n'auroit pû espérer.

L'an de N. S. 361.

Julien.

CHAPITRE V.

Fausse indulgence de Julien. Nouvelle maniére de persécuter l'Eglise.

VOila pourquoi il permit à ceux qui avoient été exilez au sujet de la Religion de retourner en leur païs, & qu'il leur fit rendre le bien qui avoit été confisqué sur eux. Il défendit aussi au peuple de faire aucune injure, ni aucune insulte aux Chrêtiens, ni de les contraindre à sacrifier, & ordonna que quand ils voudroient sacrifier d'eux-mêmes, ils seroient obligez d'appaiser auparavant les démons, ausquels les Paiens attribuent la force de détourner les maux de dessus les hommes, & de se purifier par les expiations ordinaires. Il ôta aux Ecclésiastiques les immunitez, les prérogatives, & les pensions que Constantin leur avoit accordées; abolit les loix qui avoient été faites en leur faveur, & les soûmit, comme autrefois à la nécessité de s'aquitter des charges qu'ils avoient à la Cour. Il obligea même les filles, & les veuves qui par le privilége de leur pauvreté étoient considérées, comme une portion du Clergé, de rendre les aumônes qu'elles avoient reçuës des deniers publics. Car lorsque l'Empéreur Constantin régla les

An de N. S. 361. Julien.

les affaires de l'Eglise, il assigna au Clergé de chaque ville pour sa subsistance une certaine somme d'argent sur les impositions publiques, & pour lui en assurer la jouïssance, il fit une loi qui a toûjours été observée depuis la mort de Julien. On dit que cette exaction fut tres-fâcheuse, & tres-cruelle, comme il paroît par les décharges que les receveurs leur donnérent des sommes qu'ils reçurent d'elles. Elle ne pût néanmoins appaiser la haine que Julien avoit conçuë contre nôtre Religion. Il n'ômit rien de ce qu'il pût inventer à la ruine de l'Eglise. Il la dépoüilla de ses vases, & de ses ornemens, & condamna ceux qui avoient démoli les temples soûs le régne de Constantin, & de Constance, à les rebâtir, ou à en paier le prix. Quantité d'Evêques, d'Ecclésiastiques, & d'autres fidéles furent cruellement tourmentez, & mis en prison pour ce sujet. On peut juger par ce que je viens de dire, que si Julien a répandu moins de sang que les précédens persécuteurs de la piété, & s'il n'a point recherché comme eux de nouveaux supplices, pour tourmenter les corps, il n'a pas été pour cela moins animé contre-elle, ni moins ingénieux à lui nuire. Il est vrai qu'il rappela les Evêques que Constance avoit réléguez, mais on dit que ce ne fut qu'à dessein de les diviser, & d'accroître leurs contestations, ou au moins de deshonorer la mémoire de Constance, qu'il s'imaginoit pouvoir rendre odieuse à tous ses sujets, en favorisant d'un côté les Paiens, & en témoignant de l'autre quelque compassion pour les Chrêtiens, qui avoient souffert une persécution injuste soûs le régne précédent. Il chassa les Eunuques de la Cour, parce que Constance les avoit aimez. Il condamna à la mort Eusébe, Gouverneur du Palais, soûs un soupçon qu'il avoit, que c'étoit par son avis qu'on avoit fait mourir Gallus son frere. Il rappela Aëce

c he

chef de la secte de Eunoméens du lieu où Constance l'avoit rélégué, tant en haine de cette secte, que sur le soupçon qu'il avoit conçu contre lui ; à cause de l'amitié qu'il avoit autrefois entretenuë avec Gallus, & lui écrivit pour cét effet une lettre tres-obligeante, & lui fit fournir des voitures publiques. Il condamna par le même motif Eleusius Evêque de Cyzique à rebâtir en deux mois à ses dépens une Eglise de Novatiens qu'il avoit fait démolir. Il seroit aisé de remarquer beaucoup d'autres choses qu'il fit, ou qu'il permit, en haine de son prédécesseur.

L'an de N.S. 361. Julien.

CHAPITRE VI.

Retour d'Athanase à Aléxandrie.

LOrsqu'Athanase sut la mort de Constance, il sortit du lieu où il étoit demeuré si long-tems caché, & parut une nuit dans son Eglise au grand étonnement de tout le monde. Aiant évité de tomber entre les mains du Gouverneur d'Egypte, qui le cherchoit à la suscitation des amis de George, comme nous l'avons dit ci-devânt, il se cacha dans la maison d'une fille consacrée au service de Dieu. Nous avons appris qu'elle avoit une beauté si singuliére, que ceux qui la regardoient croioient voir un miracle de la nature, & que les hommes qui avoient quelque sorte de gravité, & de pudeur s'éloignoient d'elle pour éviter des bruits, ou des soupçons desavantageux à leur réputation. Elle avoit dans la fleur de sa jeunesse une modestie, & une sagesse qui auroient donné de la beauté à une personne qui n'en auroit point reçu de la nature. Car ce que quelques-uns

L'an de N. S. 361.

Julien.

croient n'est pas véritable, que la qualité de l'esprit dépend de la constitution du corps. Au contraire le corps est une image de l'esprit, un tableau qui le represente, un miroir qui reçoit l'impression de ses affections, & de ses pensées. C'est une vérité dont demeureront d'accord tous ceux qui auront pris la peine de l'examiner. Au reste, on dit qu'Athanase ne se retira chez cette sainte fille, que par une révélation de Dieu, qui le vouloit sauver par ce moien. Pour moi, quand je fais réfléxion sur la suite de cette affaire, je ne doute point qu'elle n'ait été conduite par un soin particulier de la Providence. Les parens d'Athanase auroient été par-là délivrez de peine, si on eût été le chercher chez-eux, & si on les eût obligez à jurer qu'il n'y étoit point caché. D'ailleurs, il n'y avoit point d'apparence de se douter qu'un Evêque fût caché dans la maison d'une si belle personne. Elle eut pourtant le courage de le recevoir, & la prudence de le garder. Elle lui rendit seule tous les services que la misére de nôtre nature rend nécessaires durant cette vie. Elle lui lava les piez, elle lui porta à manger, elle alla lui chercher les livres, dont il avoit besoin, & lui garda si fidélement le secret, pendant tout le tems qu'il fut chez-elle, que jamais personne n'en eût de connoissance.

CHA-

CHAPITRE VII.

Mort de George.

QUand Athanase se montra tout d'un coup contre l'attente de tout le monde, on ne savoit d'où il étoit sorti: mais, enfin le peuple fort joieux de son retour, le mit en possession des Eglises, d'où les Ariens aiant été chassez, ils furent contraints de s'assembler dans des maisons particuliéres soûs Lucius leur Evêque. George son prédécesseur avoit été tué un peu auparavant. Car les Magistrats n'eurent pas si-tôt fait savoir au peuple la mort de Constance, & l'avenement de Julien à l'Empire, que les Paiens qui demeuroient dans Aléxandrie se soûleverent, & se jettérent sur George, avec de grands cris, comme s'ils l'eussent voulu déchirer en piéces. Ils se contentérent pourtant alors de le mettre en prison; mais dés la pointe du jour suivant, ils le tuérent, mirent son corps sur un chameau, lui firent mille outrages durant tout le jour, & sur le soir le brûlérent. Je n'ignore pas que les Ariens publient qu'il reçut ce cruel traitement de la part des amis d'Athanase, mais je croi plûtôt qu'il le souffrit de la part des Paiens, parce qu'ils avoient de plus grands sujets de le haïr, pour les outrages qu'il avoit faits à leurs Temples, & à leurs Dieux, & pour la rigueur avec laquelle il les avoit privez de la liberté de sacrifier, & de s'aqiter des autres devoirs de leur religion, selon la coûtume qu'ils avoient reçuë de leurs ancêtres. D'ailleurs, le crédit extraordinaire qu'il s'étoit aquis auprés de l'Empéreur, avoit tellement accrû contre lui l'indignation publique, que le peu-

L'an de N. S. 361. ple à qui la grandeur est toûjours odieuse, ne le pouvoit plus souffrir. Outre cela, il étoit arrivé un accident dans un lieu appelé le Temple de Mitra. L'Empéreur Constance aiant donné ce lieu-là aux Chrêtiens, & George aiant voulu le faire nettoier pour y bâtir une Eglise; en creusant on trouva un antre, où il y avoit des Idoles, & des instrumens dont se servoient ceux qui participoient autrefois aux mystéres prophanes de l'antiquité paienne: les Chrêtiens aiant vû qu'ils étoient fort ridicules, les exposérent en public pour faire honte aux Paiens. Ceux-ci ne pouvant souffrir cét outrage, prirent les uns une épée, les autres un bâton, les autres des pierres, & tuérent un grand nombre de Chrêtiens, & même en crucifiérent quelques-uns, pour faire insulte à nôtre Religion. Cela fut cause que les Chrêtiens abandonnérent l'ouvrage qu'ils avoient commencé, & que les Paiens firent mourir George aussi-tôt que Julien fut parvenu à l'Empire. Il en demeure lui-même d'accord dans une de ses lettres, ce qu'il n'auroit jamais fait, s'il n'y avoit été contraint par la force de la vérité. Car il auroit sans doute mieux aimé rejetter ce meurtre sur les Chrêtiens, que sur les Paiens. Il témoigna une grande colére contre les habitans d'Aléxandrie, dans la lettre qu'il leur écrivit sur ce sujet: mais il leur pardonna pourtant, en considération de Serapis leur Dieu tutélaire, d'Aléxandre leur fondateur, & de Julien son oncle, autrefois Gouverneur d'Egypte, homme si fort attaché aux superstitions du Paganisme, & si fort envenimé contre les Chrêtiens, qu'il les persécutoit jusques à la mort, contre l'intention des Empéreurs.

Julian.

CHA-

L'an de N. S. 361.

CHAPITRE VIII.

Julien.

Mort de Théodore garde des vases de l'Eglise d'Antioche. Mort de Julien oncle de l'Empéreur du même nom.

CE Julien oncle de l'Empéreur aiant alors entrepris d'enlever quantité d'ornemens, & de vases précieux pour les porter au tresor de l'Empéreur, fit fermer l'Eglise. Les Ecclésiastiques s'étant enfuïs, il n'y eut qu'un Prêtre nommé Théodore, qui avoit charge de garder ces ornemens, qui demeura. Julien Gouverneur d'Egypte s'étant saisi de lui le fit tourmenter; & parce qu'il ne répondoit pas à son gré au milieu des tourmens, & qu'il défendoit sa Religion avec une fermeté inébranlable, il commanda de lui trancher la tête. Il pilla aprés cela les vases sacrez, les jetta à terre, se mit dessus, & s'en moqua avec une impiété incroiable. Mais sur le champ, il fut puni de cette impiété; car ses parties naturelles se corrompirent, les chairs d'alentour se resolurent en pourriture, & produisirent une si effroiable quantité de vers, que les Médecins avoüérent que la malignité de cette corruption étoit au dessus de la force de leur art. Ils éprouvérent pourtant tous leurs remédes, de peur d'encourir les mauvaises graces de l'Empéreur. Ils appliquérent sur ses chairs pourries les plus gras oiseaux qu'ils pûrent trouver, pour attirer les vers au dehors: mais cela ne servit de rien, parce qu'à mesure qu'ils en tiroient, il s'en formoit d'autres qui rongeoient toûjours les chairs, & qui ne cessérent point de le consumer jusques à ce qu'ils lui eussent ôté la vie. Quelques-uns

L'an de N. S. 361. crûrent que Dieu lui avoit envoié cette maladie pour punir son impiété, & cela est d'autant plus probable, que le Trésorier des deniers destinez aux largesses de l'Empéreur, & quelques autres Jul. Officiers considérables de la Cour, périrent misérablement pour avoir deshonoré la sainteté de nôtre Religion.

CHAPITRE IX.

Eusébe, Nestabe, & Zénon souffrent le martyre dans la ville de Gaza.

PUisque je suis engagé si avant dans ce discours, & que j'ai fait le récit de la mort de George, & de Théodore, je croi devoir aussi raconter celle de trois freres, Eusébe, Nestabe, & Zénon. Les habitans de la ville de Gaza étant animez contr'eux d'une haine tres-violente, allérent les prendre dans leur maison où ils s'étoient cachez, les fustigérent avec la derniére cruauté, & les enfermérent dans une affreuse prison. S'étant ensuite assemblez au théatre, ils commencérent à déclamer contr'eux, & à se plaindre de ce qu'ils avoient violé la sainteté de leurs temples, & avoient abusé du pouvoir que le régne précédent leur avoit donné pour deshonorer, & pour détruire, s'il leur eût été possible, leur Religion. En criant de la sorte, ils s'animérent si fort les uns les autres, qu'ils coururent en foule à la prison : les en tirérent avec une fureur nonpareille, les traînérent par les ruës, & par les places publiques, tantôt sur le ventre, & tantôt sur le dos, & les battirent cependant les uns à coups de pierre, les autres à coups de bâton. J'ai oüi dire qu'il y eut des femmes qui quittérent leur ouvrage pour les aller

aller piquer avec la pointe de leurs fuseaux, & que les cuisiniers sortirent de leurs cuisines, pour jetter sur eux l'eau boüillante de leurs marmites, & pour les percer avec leurs broches. Quand ils les eurent déchirez en piéces, & qu'ils eurent répandu leur cervelle sur le pavé: ils les traînérent hors de la ville, au lieu où l'on jette les corps des bêtes, & y ayant allumé un grand bucher, ils les brûlérent, & mêlérent les os que le feu n'avoit pû réduire en cendres avec les os des ânes, & des chameaux, afin qu'il fût mal-aisé de les distinguer. Il y eut pourtant une femme qui demeuroit dans cette ville-là, bien qu'elle n'en eût pas tiré sa naissance, qui les ramassa la nuit par l'inspiration de Dieu, & les aiant mis dans une marmite les donna à Zénon leur cousin, comme Dieu le lui avoit commandé en songe. Car elle ne le connoissoit point auparavant, & peu s'en étoit falu qu'il n'eût été pris: mais il s'étoit enfui durant que le peuple étoit acharné au meurtre de ses trois parens, & s'étoit sauvé à Antédone, ville maritime, distante d'environ vingt stades de Gaza, & fort adonnée à la superstition, & au culte des Idoles. Les habitans de cette ville-là aiant appris qu'il étoit Chrétien le fustigérent avec beaucoup de rigueur, & le chassérent. La femme le trouva au havre de Gaza, où il s'étoit retiré, & lui donna les Reliques. Il les garda avec grand soin dans sa maison jusques à ce qu'aiant été fait Evêque de cette même ville sous le régne de l'Empereur Théodose, il fit bâtir une Eglise hors des murailles, & mit les Reliques sous l'Autel, proche du corps de saint Nestor Confesseur. Ce Nestor avoit été lié durant sa vie d'une amitié tres-étroite avec ses cousins, il avoit été pris avec eux par le peuple de Gaza, fustigé, & emprisonné; mais ceux qui le traînoient pour le faire mourir aiant été touchez de sa bonne mine, le jettérent à

L'an de N. S. 361.

Julien.

L'an de N. S. 361.

Julien.

demi-mort hors de la ville. Quelques uns l'aiant enlevé le portérent à la maison de Zénon, où il expira comme on mettoit le premier appareil à ses blessures. Quand les habitans de Gaza firent réfléxion sur l'énormité de leur crime, ils appréhendérent d'en être punis, comme ils méritoient. Le bruit couroit que l'Empéreur en avoit conçû une tres-grande indignation, & qu'il avoit resolu de les décimer. Mais ce bruit-là n'étoit fondé que sur la crainte dont les coûpables étoient troublez, sur les reproches que leur consience leur faisoit de leur cruauté, & sur l'affreuse peinture qu'elle leur traçoit sans cesse des châtimens qu'ils n'avoient que trop méritez. En effet, Julien bien loin de les châtier du meurtre de ces trois Chrêtiens, ne les blâma pas seulement comme il avoit blâmé les habitans d'Aléxandrie du massacre de George. Au contraire, il déposa le Gouverneur de la Province, & aprés avoir ordonné d'instruire son procez, il voulut qu'on crût qu'il lui faisoit grande grace de ne lui pas ôter la vie. Le crime dont il l'accusoit, étoit d'avoir commandé d'arrêter quelques habitans de Gaza coûpables de sédition, & de meurtre, & d'avoir ordonné qu'on informât contre eux, & qu'on les jugeât selon les loix. Car qu'étoit-il besoin, dit-il, de se saisir d'eux, & de leur faire une affaire, de ce qu'ils avoient vengé sur un petit nombre de Galiléens, leurs injures, & celles de leurs Dieux? On dit que cela se passa de la sorte.

L'An du N. S. 361. Julien.

CHAPITRE X.

Humilité & miracles d'Hilarion. Martyre de quelques Vierges consacrées à Dieu, & de Marc Evêque d'Arétuse.

LEs habitans de Gaza aiant cherché au même-tems le Moine Hilarion à dessein de lui faire un pareil traitement, il s'enfuit en Sicile, où il gagna sa vie à ramasser du bois dans les deserts, & sur les montagnes, & à le porter sur son dos dans les villes. Un homme de qualité qu'il avoit délivré d'un démon qui le possédoit aiant découvert aux autres qui il étoit, il passa en Dalmatie, où par la force que Dieu lui donnoit, il fit quantité de miracles, & arrêta même l'inóndation de la mer. Mais ces miracles ne lui eurent pas si-tôt aquis la vénération des peuples, qu'il changea de païs selon la coûtume qu'il avoit de se cacher, & de tâcher de vivre inconnu, pour éviter les loüanges, & pour perdre l'estime des hommes. En côtoiant l'Isle de Chypre, il arriva à celle de Paphos, & à la priére de l'Evêque de Chypre, il demeura proche d'un lieu nommé Carburis. Peu s'en falut qu'il ne souffrit-là le martyre; mais il l'évita en pratiquant le précepte que le Sauveur nous a laissé de fuïr la persécution, si ce n'est que nous soions pris, & obligez de surmonter par nôtre patience, la fureur de nos persécuteurs.

Au reste les habitans de Gaza, & d'Alexandrie ne furent pas les seuls qui exercérent contre les Chrêtiens des violences pareilles à celles dont je viens de parler. Ceux d'Heliopole proche du mont-Liban, & ceux d'Arétuse en Syrie les surpassérent en

L'an de N. S. 361.

Julien.

cruauté. Les premiers se portérent à une action si inhumaine, que personne ne la pourroit croire, si elle n'avoit été rapportée par ceux-mêmes qui en ont été témoins. Ils dépoüillérent des vierges consacrées à Dieu, dont la pudeur & la modestie ne leur permettoient jamais de paroître aux yeux des hommes, & les exposérent toutes nuës devant le peuple. Aprés leur avoir fait mille outrages, ils les rasérent, leur fendirent le ventre, & mirent dessus la nourriture qu'ils avoient accoûtumé de donner aux porcs, afin que ces animaux leur déchirassent les entrailles. Je me persuade que les habitans de cette ville exercérent cette horrible cruauté contre ces sacrées vierges en haine de ce qu'on avoit aboli l'abominable coûtume qu'ils avoient de prostituer les filles avant que de les donner à celui qui les avoit épousées. Ce fut l'Empéreur Constantin qui aprés avoir fait raser le temple de Venus, & élever une Eglise sur ses ruines, défendit par une loi expresse cette infame prostitution.

Les habitans d'Arétuse firent mourir d'un cruel genre de mort Marc leur Evêque, vieillard encore plus vénérable par sa vertu, que par son âge, contre lequel ils étoient fort aigris depuis long-tems de ce qu'au lieu de se contenter d'user de persuasion pour les retirer du Paganisme, il avoit agi avec beaucoup de chaleur sous le régne de Constance, & avoit fait démolir un temple fort riche, & fort magnifique. Lorsque Julien fut parvenu à l'Empire, il le condamna ou à paier le prix que le temple seroit estimé, ou à le rebâtir. Marc voiant d'un côté les Paiens extrémement irritez contre lui, & considérant de l'autre qu'il n'avoit pas de quoi paier le prix du temple, & que quand il auroit eu de quoi le rebâtir, cela n'étoit permis à aucun Chrêtien, & bien moins à un Evêque qu'à un autre, il s'enfuit. Mais aiant appris

pris que plusieurs étoient en peine à son sujet, que les uns étoient traînez devant les Tribunaux, & les autres appliquez à la question, il retourna & s'offrit à souffrir toutes les cruautez que la fureur du peuple pourroit inventer. Ces Barbares au lieu d'admirer une action si généreuse, crûrent que son retour étoit une marque du mépris qu'il avoit pour eux, se jettérent sur lui, le trainérent par les ruës, & le chargérent de coups. Il n'y eut personne de quelque séxe, ni de quelque âge que ce fût, qui ne voulût avoir part à cette cruelle exécution. Les femmes, & les enfans y coururent avec la même ardeur que les autres. Les uns lui percérent les oreilles, & y passérent du fil, les écoliers s'en jouérent, en se le jettant les uns aux autres, & en le piquant avec leurs canifs. Lorsqu'il fut tout couvert de plaies, ils le frottérent de miel, & l'élevérent en l'air dans une corbeille de jonc. On dit que pendant qu'il étoit élevé de la sorte, & qu'il étoit piqué & mordu par les mouches, il dit aux habitans d'Arétuse qu'il les voioit fort bas au dessous de lui, & qu'il jugeoit par-là de la différence des états où ils se trouveroient en l'autre vie. On assure aussi que le Préfet du Prétoire qui étoit Paien, mais d'ailleurs si fort estimé, que sa mémoire est encore en vénération dans le païs, admira la constance de Marc, blâma la cruauté de l'Empéreur, & dit qu'il lui étoit honteux d'être vaincu par un vieillard, & qu'il se mettoit en danger de devenir ridicule, dans le tems même qu'il rendoit illustres ceux qu'il persécutoit. Voila comment Marc supporta avec une fermeté si inébranlable les tourmens, que les habitans de Gaza inventérent contre lui, qu'il en fut loüé par les Paiens mêmes.

L'an de N. S. 361. Julien.

CHA-

Ans de N. S. 361.

CHAPITRE XI.

Julien.

Martyre de Macedonius, de Théodule, de Tatien, de Busiris, de Basile, & d'Eupsyque.

MAcedonius, Théodule, & Tatien Phrygiens de nation, souffrirent au même-tems le martyre, avec un courage invincible. Le Gouverneur de la Province aiant ouvert dans la ville de Mero un temple qui avoit été fermé durant plusieurs années, ils y entrérent la nuit, & brisérent les Idoles. D'autres aiant été arrêtez, & étant prêts d'être condamnez pour ce sujet, ils se présentérent, & avoüérent qu'ils étoient les coupables. Il leur étoit aisé de s'exemter du supplice en sacrifiant aux Idoles. Mais le Gouverneur ne pût leur persuader d'expier par ce moien, la faute qu'ils avoient faite. N'aiant donc rien gagné sur leur esprit, il les fit tourmenter de diverses façons, & enfin les fit étendre sur un gril, au dessous duquel il y avoit un grand feu. Pendant qu'ils rotissoient, ils dirent au Gouverneur, Amaque; c'est ainsi qu'il s'appeloit, si vous voulez manger du rôti, commandez qu'on nous tourne de l'autre côté, de peur que nôtre chair à demi-cuite, ne vous donnât du dégoût. Ils moururent de la sorte au milieu des tourmens.

On dit que Busiris se signala aussi à Ancyre, ville de Galatie, par la générosité avec laquelle il fit profession publique de la foi, il étoit de la secte des ceux qu'on appelle Encratites. Le Gouverneur l'aiant fait arrêter pour s'être moqué des Paiens, commanda de l'étendre sur le chevalet. Mais Busiris levant ses mains, & découvrant ses côtez, lui dit, qu'il n'é-

n'étoit pas nécessaire que les soldats eussent la peine de l'élever sur le chevalet pour l'abaisser ensuite, & qu'il se presenteroit de lui-même pour recevoir les coups comme il lui plairoit. Le Gouverneur fut surpris de sa promesse, mais il le fut encore plus de la maniére dont il s'en aquita; car il tint toûjours ses mains levées, & demeura ferme dans la même place pendant qu'on lui déchiroit les côtez avec des ongles de fer. Il fut ensuite mené en prison; mais aprés la mort de Julien, il fut mis en liberté, & vêcut jusques soûs le régne de Theodose. Il renonça à l'erreur des Encratites, & rentra dans la communion de l'Eglise Catholique.

Lien de N. S. 361.

Julien.

On dit que Basile Prêtre de l'Eglise d'Ancyre, & Eupsyque homme de qualité, natif de Cesarée en Cappadoce, & qui étoit marié depuis tres-peu de jours couronnerent au même-temps leur vie par le martyre. Eupsyque, si je ne me trompe, dans ma conjecture, fut exécuté à mort à l'occasion du temple de la Fortune publique, dont la démolition mit l'Empereur en grande colére contre tous les habitans de Césarée. Il est certain que ceux qui en étoient auteurs, furent condamnez à la mort, ou à l'exil.

Pour Basile, il avoit toûjours défendu la Religion Chrêtienne avec une vigueur nonpareille, & avoit ressisté aux Ariens soûs le régne de Constance, en haine de quoi les partisans d'Eudoxe l'avoient empéché de tenir les assemblées des fidéles. Depuis que Julien fut parvenu à l'Empire, il parcourut la Province pour exhorter les Chrêtiens à demeurer fermes dans la foi de leurs peres, sans soüiller leur consience par les sacrifices, & par les autres cérémonies des Paiens, à mêpriser les honneurs que l'Empereur leur offroit, & à considerer que ne durant que tres-peu de temps, ils sont suivis d'une infamie qui dure éternellement. Il ne faut pas s'étonner que cette ardeur avec

L'an de N. S. 361. avec laquelle il veilloit pour conserver les semences de la foi dans le cœur des Chrêtiens, l'eût rendu non seulement suspect, mais odieux aux Infidéles. Les aiant un jour apperçus, comme ils faisoient un sacrifice en public, il s'arrêta, & aiant tiré un soupir du fond de son cœur, il pria Dieu de ne pas permettre qu'aucun Chrêtien tombât dans un si déplorable aveuglement. Aiant été arrêté à l'heure-même & mené devant le Gouverneur de la Province, il souffrit constamment de cruels supplices, & consomma sa vie, & sa charité par une mort glorieuse. Bien que toutes ces violences fussent exercées contre l'intention de l'Empéreur, elles ne laissent pas de faire voir qu'il y eût soûs son régne un grand nombre d'illustres martyrs. J'ai representé tous leurs combats au même endroit, pour les mettre en un plus beau jour, bien qu'ils n'aient pas été donnez en la même année.

Julien.

CHAPITRE XII.

Concile d'Aléxandrie.

UN peu aprés qu'Athanase eut repris possession des Eglises d'Aléxandrie, Lucifer Evêque de Cagliari en Sardaigne, & Eusébe Evêque de Verceil en Italie, allérent le trouver de la haute Thébaïde, où ils avoient été réléguez par l'ordre de Constance, & où ils étoient demeurez durant tout son régne. Aiant conféré ensemble touchant les moiens de rétablir les affaires de l'Eglise, ils demeurérent d'accord qu'Eusébe iroit à Aléxandrie, & qu'il y tiendroit un Concile avec Athanase pour confirmer la doctrine de celui de Nicée. Lucifer aiant envoié un Diacre avec Eusébe

sébe pour tenir sa place au Concile, alla à Antioche, dont il trouva l'Eglise fort divisée tant par les Ariens qui étoient alors gouvernez par Euzoius, que par les sectateurs de Méléce, qui avoient des différens avec ceux-mêmes qui tenoient la même doctrine qu'eux. Méléce n'étant pas encore alors de retour du lieu de son exil, Lucifer sacra Paulin Evêque. Plusieurs Prélats s'étant cependant assemblez dans Aléxandrie avec Athanase & Eusébe, ils confirmérent les decrets du Concile de Nicée, déclarérent que l'Esprit-saint est de même substance que le Pere & le Fils, se servirent du terme de Trinité, & décidérent qu'il faut croire que la nature humaine à laquelle le Verbe s'est uni, est une nature entiére, & parfaite, non seulement quant au corps; mais aussi quant à l'ame, ainsi que les Anciens Philosophes du Christianisme l'ont enseigné. Et parce que l'Eglise avoit été extrémement troublée par les disputes qui avoient été agitées touchant les termes de substance & d'hypostase, ils ordonnérent fort prudemment à mon sens, qu'on ne s'en serviroit pas légérement, lorsque l'on parleroit de Dieu, si ce n'est qu'on voulût refuter l'erreur des Sabelliens, & qu'alors on pourroit s'en servir, de peur que si l'on manquoit de termes, il semblât qu'on n'en eût pas autant qu'on auroit d'idées différentes à exprimer. Voila ce qui fut décidé par les Evêques, qui s'assemblérent en ce tems-là dans Aléxandrie. Athanase leur lût le discours qu'il avoit composé sur sa retraite, pour leur faire entendre les raisons qu'il avoit euës de se cacher, & d'éviter les violences de ses ennemis.

L'an de N.S. 361. Julien.

CHA-

L'an de N. S. 361.

CHAPITRE XIII.

Julien.

Différend entre Paulin & Méléce. Autre different entre Eusébe, & Lucifer. Hilaire concourt avec Eusébe, pour confirmer les peuples d'Occident, dans la foi du Concile de Nicée.

Lorsque le Concile fut terminé, Eusébe alla à Antioche, où il trouva grande division parmi les fidéles. Car ceux qui étoient affectionnez à Méléce ne vouloient point se soûmettre à la conduite de Paulin, & s'assembloient à part. Eusébe fut tres-fâché de ce que l'ordination de Paulin avoit été faite sans le consentement unanime du peuple, comme se doivent faire les ordinations. Il en dissimula pourtant son déplaisir par respect pour Lucifer, & sans participer à la communion de l'un ni de l'autre des partis, il leur promit de reformer dans un Concile tout ce qui leur avoit pû fournir quelque sujet de mécontentement. Pendant qu'Eusébe travailloit de la sorte à réünir les esprits divisez des Fidéles de cette ville, Méléce retourna du lieu de son exil, & aiant trouvé ceux de son parti séparez des autres, il s'assembla avec eux hors de la ville. Paulin s'assembloit dedans avec ceux qui étoient soûmis à sa conduite. Car Euzoius Evêque des Ariens, bien loin d'avoir dessein de le chasser lui avoit laissé une Eglise comme à un homme fort aimable pour la douceur de son naturel, & fort vénérable pour son âge, & pour sa vertu. Eusébe partit d'Antioche quand il vit que les soins qu'il prenoit d'y rétablir la paix ne servoient de rien. Lucifer tenant à injure le refus qu'il avoit fait d'approuver l'ordination

tion de Paulin, évita la communion d'Eusebe, & par un pur desir de contester, chercha à reprendre dans ce qu'il avoit ordonné avec les autres Evêques au Concile d'Aléxandrie. On peut dire que la secte des Lucifériens est née de cette démangeaison de disputer. Car ceux qui prenoient part à ses intérêts, & à ses sentimens se séparérent de l'Eglise. Pour lui, quelque indignation qu'il eût de ce qui avoit été fait à son desavantage, néanmoins parce qu'il avoit envoié un Diacre au Concile d'Aléxandrie, il consentit à ce qui y avoit été ordonné, retourna en Sardaigne, & demeura dans la communion de l'Eglise.

L'an de N. S. 361.

Julien.

Eusébe parcourut diverses Provinces d'Orient, où il reforma ce qui manquoit en la créance de quelques-uns, passa delà en Illirie, & ensuite en Italie, où il trouva Hilaire Evêque de Poitiers en Aquitaine, qui s'étoit aquité avant lui des mêmes devoirs. Comme il étoit parti avant lui du lieu de son bannissement, il avoit pris le soin d'enseigner aux peuples d'Italie, & des Gaules la doctrine qu'il faut tenir, & celle qu'il faut rejetter. Il étoit tres-éloquent en Latin, & a composé d'excellens livres contre l'erreur d'Arius. Voila comment Eusébe, & Hilaire soûtinrent en Occident la doctrine du Concile de Nicée.

CHA-

L'an de N. S. 361.

CHAPITRE XIV.

Jovien.]

Différend entre les partisans de Macédonius, & ceux d'Acace.

LEs partisans de Macedonius entre lesquels Eleusius, Eustate, & Sophronius tenoient les premiers rangs, aiant repris la liberté aprés la mort de Constance de rassembler tous ceux qui s'étoient autrefois trouvez avec eux à Seleucie, tinrent quelques Conciles où ils condamnérent les partisans d'Acace, & la doctrine confirmée dans le Concile de Rimini, & approuvérent celle qui avoit été d'abord publiée à Antioche, & depuis confirmée par eux à Seleucie. Lorsqu'on leur demanda pourquoi ils se séparoient des partisans d'Acace, avec lesquels ils avoient été autrefois si étroitement unis, ils répondirent par la bouche de Sophronius, que les Occidentaux avoient approuvé le terme de consubstanciel, & qu'Aëce avoit soutenu en Orient celui de dissemblable quant à la substance, que les premiers avoient confondu mal à propos soûs le terme de consubstanciel, les personnes du Pere & du Fils, bien qu'elles soient différentes, & que le second avoit mis une trop grande différence entre la nature du Pere & celle du Fils: mais que pour eux ils se tenoient dans les bornes de la piété, quand ils reconnoissoient que le Fils de Dieu est semblable à son Pere quant à l'hypostase, & qu'ils gardoient le juste milieu de la vérité entre les extrémitez de deux erreurs opposées. Voila comment ils défendoient leurs sentimens contre ce qu'on y trouvoit à redire.

CHA-

L'an de N. S. 361.

CHAPITRE XV.

Julien.

Bannissement d'Athanase, d'Eleusius, & de Tite. Ancêtres de Sozoméne.

LOrsque l'Empéreur eut appris qu'Athanase assembloit le peuple dans l'Eglise d'Aléxandrie, qu'il y prêchoit les maximes de la Religion Chrétienne, & qu'il convertissoit un grand nombre de Paiens, il lui fit un crime de ce qu'aiant été rélégué par Constance, il avoit repris sans sa permission la conduite de l'Eglise; parce qu'en rappellant ceux qui avoient été exilez par son prédécesseur, il n'avoit pas prétendu les rétablir dans l'exercice de leurs fonctions. Athanase étant obligé d'abandonner son troupeau pour obéir à cét ordre, dit au peuple qui étoit autour de lui, & qui fondoit en larmes: Consolez-vous, ce n'est qu'un nuage qui passera promtement. Aprés cela il recommanda le soin de son Eglise aux plus fidéles de ses amis, & partit.

Les habitans de Cyzique députérent au même-tems vers l'Empéreur touchant leurs affaires, & principalement touchant les moiens de reparer, & de relever les temples. Il loüa le zele qu'ils témoignoient avoir pour le culte des Dieux, & leur accorda tout ce qu'ils pouvoient souhaiter. Il chassa l'Evêque Eleusius de la ville en haine de ce qu'il avoit démoli des temples, détourné le peuple des sacrifices, bâti des maisons pour nourrir de pauvres veuves, & fondé des Monastéres pour enfermer des vierges consacrées à Dieu. Il défendit même aux Chrêtiens étrangers qui étoient avec lui de rentrer dans la ville; de peur qu'ils ne se joignissent aux autres Chrêtiens qui étoient dedans,

L'an de N. S. 361. Julien.

dans, & qu'ils ne fissent tous ensemble sédition. Il y avoit en effet un grand nombre d'ouvriers qui travailloient en laine, & à la monnoie, qui étoient divisez en deux bandes; & qui avoient obtenu permission des précédens Empéreurs de demeurer dans cette ville, à la charge de fournir tous les ans au tresor public des habits pour les gens de guerre, & une certaine quantité d'argent nouvellement monnoié. Bien que Julien eût resolu de favoriser la superstition Paienne par toute sorte de voies, il ne croioit pas néanmoins que la prudence permît d'user de contrainte, ni d'établir des supplices contre ceux qui refuseroient de sacrifier. Dailleurs le nombre des Chrêtiens étoit si grand en chaque ville, que les Juges auroient eu beaucoup de peine à en faire le dénombrement. Il ne leur défendit pas même de s'assembler pour faire leurs priéres, parce qu'il savoit que la violence est inutile dans les choses qui dépendent uniquement de la liberté. Il chassa pourtant les Evêques, & les Ecclésiastiques de toutes les villes sous prétexte qu'ils y excitoient des séditions, & en effet, à dessein d'abolir les assemblées par leur absence, & d'effacer par la suite du tems les maximes, & les pratiques de piété, de l'esprit, & du cœur des Fidéles, lorsqu'ils n'auroient plus de Pasteurs qui prissent le soin de les conserver. Il se servit de cette couleur pour chasser Eleusius, & ses disciples hors de Gyzique, bien qu'il n'y eût ni sédition, ni aucun sujet d'en appréhender. Il exhorta par un cri public les habitans de Bostra à chasser Tite leur Evêque. Je dirai ici sur quoi cét ordre pouvoit étre fondé. Julien l'aiant ménacé de rejetter sur lui, & sur ses Ecclésiastiques la faute des desordres, & des troubles qui se pourroient élever parmi le peuple, il lui envoya un écrit, par lequel il protesta qu'encore que les Chrêtiens fussent en plus grand nombre que les

Pe-

Paiens, suivant pourtant ses exhortations ils étoient tres-diposez à demeurer en repos, & tres-éloignez de se soûlever. Julien aiant dessein de rendre Tite odieux aux habitans de Bostra ne manqua pas de marquer dans la lettre qu'il leur écrivit, que cét Evêque avoit avancé contre eux une calomnie en faisant entendre que c'étoit plûtôt par déférence à ses avis, que par leur propre inclination qu'ils n'excitoient point de sédition; & les exhorta à le chasser de leur ville, comme un ennemi public. Il y a apparence que les Chrêtiens souffrirent de pareilles injustices en d'autres lieux, soit par des ordres secrets de Julien, ou par l'ardeur indiscréte du peuple. On en peut avec raison rejetter la faute sur ce Prince, puisqu'au lieu d'exercer la sevérité des loix contre les auteurs de ces violences, il se contentoit de les blâmer dans le tems qu'il les autorisoit par ses actions. Voila pourquoi les Chrêtiens fuioient de ville en ville, bien qu'il ne les poursuivît pas publiquement. Plusieurs de mes parens, & mon ajeul entre autres furent obligez de fuïr de la sorte. Il étoit né de parens Paiens, & avoit le premier avec toute sa maison, & avec toute la famille d'Alaphion embrassé la Religion Chrêtienne dans Béthélie bourg fort peuplé dépendant de la ville de Gaza, où il y a des temples que l'antiquité rend fort vénérables à ceux du païs, & entre autres le Panthéon bâti sur une hauteur faite de mains d'hommes, & qui commande le bourg de tous côtez. Le nom de ce temple a été traduit du Syriaque, & signifie que c'est le lieu, où les Dieux font leur demeure. On dit que ces familles-là furent converties à la foi par le ministére du Moine Hilarion. Car comme Alaphion étoit possédé du démon, & que ni les Paiens, ni les Juifs ne pouvoient l'en délivrer par la force de leurs enchantemens, ce saint Solitaire l'en délivra en invoquant seulement le nom de Dieu, & à l'heure-même

L'an de N.S. 361.

Julien.

L'an de N. S. 361.

Julien.

même il fit profession de la foi avec toute sa famille. Quant à mon aïeul il avoit l'esprit fort pénétrant, & excelloit dans l'explication de la sainte Ecriture. Il avoit aussi quelque teinture des siences prophanes, & savoit quelque chose de l'Arithmétique. La facilité avec laquelle il expliquoit les passages les plus obscurs des Livres sacrez, le fit aimer par les habitans d'Ascalon & de Gaza, comme un homme qui leur étoit absolument nécessaire. Personne ne sauroit jamais parler assez dignement du mérite & de la vertu de l'autre famille. Ceux qui la composoient fondérent les premiéres Eglises, & les premiers Monastéres qu'il y ait eu dans le païs, & les enrichirent par l'éclat de leur sainteté, & par la profusion de leurs aumônes. Quelques-uns d'entre eux ont survêcu jusques à nôtre temps, & j'ai eu le bonheur de les voir fort âgez lorsque j'étois encore fort jeune. Je serai obligé de parler d'eux plus amplement dans la suite de mon histoire.

CHAPITRE XVI.

Soins de Julien pour la propagation du Paganisme. Lettre qu'il écrivit à un Prêtre Paien sur ce sujet.

L'Empéreur étoit sensiblement affligé de voir que le Paganisme qu'il appuioit depuis long-tems de tout son pouvoir, ne faisoit point de progrez semblables à ceux de la Religion Chrêtienne. Il est vrai que les portes des Temples étoient ouvertes, que les Autels étoient chargez de Victimes, que les fêtes étoient célébrées avec les cérémonies ordinaires, mais cela ne le contentoit pas, parce qu'il p-
voi

voioit fort bien que ces observations-là seroient abolies aussi-tôt que son appui leur manqueroit. Une des choses qui lui donnoit le plus de peine étoit d'apprendre que les femmes, les enfans, & les domestiques des Sacrificateurs étoient Chrétiens. Considérant que rien ne contribuë tant à la réputation de la Religion Chrêtienne, que la maniére de vivre de ceux qui en font profession, il se resolut d'introduire dans les Temples l'ordre & la discipline de nos Eglises, des degrez, des hautes chaires, des Lecteurs, des Maîtres, des priéres à certains jours & à certaines heures, des Monastéres pour les hommes, & pour les femmes, qui desireroient vivre dans la solitude, & s'appliquer à l'étude de la sagesse, des hôpitaux pour les étrangers, pour les pauvres, & pour les malades. Il avoit encore envie d'établir parmi les Paiens, à l'imitation des Chrêtiens, le reméde de la pénitence contre les péchez volontaires, & involontaires. Mais il n'y avoit rien dans la discipline de l'Eglise qu'il estimât tant, ni qu'il souhaitât tant d'établir parmi les Paiens que la coûtume que les Evêques ont de donner des lettres de recommandation à ceux qui voiagent, afin qu'ils soient reçus par les autres Evêques avec toute sorte de témoignages d'affection & de charité. Voila comment il s'efforçoit d'introduire nos coûtumes parmi les Infidéles. Que si ce que je dis paroît incroiable, je n'en irai pas chercher la preuve fort loin, puisque je la trouve dans une lettre de ce Prince. En voici les termes.

L'an de N. S. 361.

Julien.

A Arsace Prince de Galatie.

» NOtre Religion n'est pas encore aussi floris-
» sante qu'elle le devroit être, & cela procéde
» sans doute de la faute de ceux qui en font pro-
» fession. Il ne manque rien au culte des Dieux.

L'an de N. S. 361. Julien.

„ Il a tout ce qu'il peut avoir de grand & de magnifique, & on peut dire qu'il est au dessus de nos espérances, & de nos souhaits. Il est certain que personne n'auroit jamais osé desirer un changement aussi surprenant que celui que nous avons vû. Mais croirons-nous que cela suffise, & ne considérerons-nous point, que rien n'a tant contribué à l'établissement, & au progrez de la superstition des Chrêtiens, que la charité qu'ils témoignent aux étrangers, le soin qu'ils ont d'honorer la mémoire des morts, & la fausse gravité qu'ils font paroître dans leurs actions ? J'estime que nous devons nous aquitter exactement de tous ces devoirs. Ce n'est pas assez que vous-vous en aquittiez, il faut faire en sorte que tous les Sacrificateurs de la Galatie vous ressemblent. Rendez-les tels qu'ils doivent étre, soit en usant de raison pour les persuader, ou en leur faisant honte pour les confondre. Que si ces moiens sont trop foibles pour les corriger,& qu'ils permettent que leurs femmes,leurs enfans,& leurs domestiques préférent l'impiété à la piété, privez-les de leurs fonctions. De plus,exhortez-les à n'aller ni au théatre, ni au cabaret, & qu'ils n'exercent aucun métier, ni aucun art infame. Honorez ceux qui déféreront à vos remontrances, & chassez ceux qui les mépriseront. Etablissez plusieurs hôpitaux dans chaque ville, afin que les étrangers ressentent le secours de nôtre charité. J'ai déja pourvû à la dépense, en ordonnant qu'on vous fournisse chaque année trente mille muis de blé, & soixante mille mesures de vin, dont la cinquiéme partie sera emploiée à la nourriture des pauvres,qui servent les Sacrificateurs, & le reste distribué aux pauvres, & aux étrangers. Car ce seroit une chose honteuse que nous abandonnassions nos pauvres, pen-

„ dan

,, dant que les Juifs n'en ont aucun, & que pendant que les impies Galiléens nourrissent non seulement ceux qui sont parmi eux, mais encore ceux qui sont parmi nous. Apprenez aux Paiens à contribuer à une si sainte œuvre, & faites en sorte que les bourgs offrent aux Dieux les prémices de leurs fruits. Accoûtumez-les à exercer cette libéralité, en leur representant qu'elle a été consacrée par l'usage des Anciens, puisque le Poëte introduit Eumée parlant de cette sorte.

L'an de N. S. 361.

Julien.

Toûjours à l'étranger ma main est secourable,
Quand de soi il n'auroit rien que de mêprisable.
Le pauvre, & l'étranger sont des presens des Cieux.
Ils ne sont parmi nous que par l'ordre des Dieux.
Si le don est petit, le cœur qui le presente
En rehausse le prix, & leurs desirs contente.

,, Ne permettons point que les autres nous surpassent en piété. Ne nous deshonorons point par nôtre négligence, & ne trahissons point le culte des Dieux. Je serai comblé de joie si j'apprens que vous agissiez en cela comme je souhaite. Visitez rarement les Gouverneurs, mais écrivez-leur souvent. Quand ils arriveront à la ville qu'aucun Sacrificateur n'aille au devant d'eux. Quand ils entreront au Temple, que le Sacrificateur n'aille au devant d'eux que jusques au vestibule; Qu'aucun Garde ne marche devant eux, que ceux qui voudront aller derriére y aillent. Depuis qu'ils ont passé la porte du Temple ils ne sont plus que particuliers, & c'est à vous à présider au dedans comme vous le savez & comme la Loi des Dieux l'ordonne. Ceux qui se soûmettent humblement à cette Loi ont une véritable piété; au lieu que ceux qui la mêprisent sont remplis d'orgueil, & de vaine gloire. Je suis fort disposé à soulager les habitans de Pesséne pourvû qu'ils appaisent la mere des Dieux.

L'an de N. S. 361. Julien.

Dieux. Que s'ils négligent de satisfaire à ce devoir ils encourront mon indignation.

Il ne m'est pas permis d'avoir de la pitié
De ceux, pour qui les Dieux ont de l'inimitié.

,, Persuadez-leur donc de faire leurs vœux à cette Déesse, s'ils veulent joüir des effets de ma clémence.

CHAPITRE XVII.

Julien use d'artifice pour détruire la Religion sans la vouloir persécuter ouvertement.

QUand Julien donnoit les ordres, ou qu'il gardoit la conduite que je viens de dire, il espéroit porter par ces moiens-là ses sujets à renoncer volontairement à leur Religion. Car bien qu'il souhaittât sur toutes choses de la détruire, il ne pouvoit se resoudre d'user de contrainte, de peur d'étre accusé d'une violence tirannique. Il remua pourtant toute sorte de machines pour attirer ses sujets à la superstition du Paganisme, & principalement les gens de guerre, qu'il tâcha de gagner tant par eux-mêmes que par leurs Officiers. Pour les accoûtumer en toutes choses au culte des Dieux, il rendit l'ancienne forme à l'Etendart auquel nous avons vû que Constantin avoit donné celle de la croix. Il fit peindre à côté de son portrait tantôt un Jupiter qui sort d'un nuage, & qui lui presente ou la couronne, ou la robe de pourpre, & tantôt un Mars, ou un Mercure qui ont les yeux arrêtez sur lui, & qui semblent témoigner par leurs regars, l'estime qu'ils font de son élo-

éloquence, ou de sa suffisance en l'art de la guerre. Il joignit ainsi les images des Dieux à la sienne, pour engager les peuples à les adorer soûs prétexte de lui rendre les honneurs qui lui étoient dûs, & pour dérober les hommages, & un culte souverain de Religion, soûs l'apparence d'un ancien ordre de police. Il jugea que s'ils lui obéïssoient en ce point, ils en seroient plus soûmis en tous les autres, & que s'ils avoient la hardiesse de lui desobéïr, il auroit sujet de les châtier, & de les traiter comme des infracteurs des loix, & comme des ennemis déclarez de l'Etat & de leur Prince. Il n'y eut qu'un petit nombre de personnes qui aiant pénétré son intention refusérent de saluër son portrait selon la coûtume, & qui furent punis. Les autres suivirent l'ancien usage par simplicité ou par ignorance, & adorérent les images sans y faire grande attention. Mais Julien n'aiant pas tiré grand fruit de cét artifice, eut recours à un autre plus grossier & plus visible, & tout ensemble plus violent & plus cruel, & qui servit d'épreuve à la foi des principaux Officiers de la Cour. Lorsque le tems auquel il devoit faire des largesses aux soldats fut arrivé, & ces largesses-là se font les jours de fête, les jours de de la naissance des Empéreurs, & de la fondation des grandes villes, il considéra que les soldats sont fort peu éclairez, & que d'ailleurs ils sont fort attachez au bien, croiant pour ces raisons avoir trouvé une occasion favorable de les engager au culte des Dieux, il fit mettre devant lui du feu & de l'encens, selon l'ancienne coûtume des Romains, & à mesure que chaque soldat s'approchoit pour recevoir la libéralité de l'Empéreur, les grands qui étoient autour de lui, lui commandoient de sacrifier. Il y en eut qui eurent assez de courage pour refuser ouvertement de faire ce sacrifice, & de recevoir le present. Il y en eut d'autres dont l'esprit se trouva si fort rempli de l'i-

L'an de N. S. 362.

Julien.

L'an de N. S. 362.

Ju-lien.

mage de l'ancien usage, qu'ils le suivirent sans croire faire aucun mal. D'autres aveuglez par l'éclat de l'or, & comme enchantez par la magnificence de cét appareil, soüillérent leur consience par cette cérémonie, dont ils reconnoissoient l'impiété. On dit que comme quelques-uns de ceux qui étoient ainsi misérablement tombez étoient à table ensemble, & qu'ils beuvoient à la santé les uns des autres, il y en eut un qui nomma le nom du Sauveur, & qu'un autre prenant la parole dit, c'est une chose étrange que vous invoquiez le nom de Jésus-Christ, auquel vous avez renoncé en recevant le present de l'Empéreur, & en jettant de l'encens dans le feu. Faisant réfléxion à cette parole sur l'énormité de leur crime, ils se levérent, & coururent en jettant des cris & des pleurs, & en prenant Dieu & les hommes à témoin qu'ils étoient Chrêtiens, qu'ils n'avoient sacrifié que de la main, sans savoir ce qu'ils faisoient, mais qu'ils n'avoient point sacrifié du cœur, & s'étant ensuite presentez à l'Empéreur, ils lui jettérent son present, & le suppliérent de les faire mourir en protestant que quelque tourment qu'on pût leur faire souffrir en toutes les parties de leur corps pour expier le crime que leur main avoit commis, ils ne changeroient jamais de sentiment. Quelque déplaisir que l'Empéreur eût de leur action, il ne voulut pas leur ôter la vie de peur qu'ils ne joüissent de l'honneur du martyre, il se contenta de les priver de leur charge, & de les éloigner de la Cour.

CHA-

L'an de N. S. 362.

CHAPITRE XVIII.

Julien défend aux Chrêtiens d'apprendre les lettres humaines. Ouvrages d'Apollinaire.

Julien.

IL étoit disposé de la même sorte envers les autres Chrêtiens qu'envers ceux-ci, & ne leur témoignoit que trop sa véritable disposition, quand il en avoit quelque sujet. Il priva du droit de Citoien, de l'entrée des assemblées, de l'exercice des charges, & des emplois publics, ceux qui refusérent de sacrifier aux Dieux, bien que d'ailleurs ils fussent irréprehensibles. Il défendit même que les enfans des Chrêtiens fussent admis dans les écoles de Grammaire,& de Rhétorique, & qu'ils apprissent les Poëtes, ni les Orateurs. Il conçut une extréme jalousie contre Appollinaire deSyrie homme d'une rare érudition, contre Basile, & Grégoire de Cappadoce, les plus célébres Orateurs de leur siécle, & contre plusieurs autres hommes tres-éloquens, dont les uns suivoient la doctrine du Concile de Nicée, & les autres tenoient les erreurs d'Arius. Il ne se porta à défendre que les enfans des Chrêtiens n'apprissent les lettres humaines, que dans la créance que c'est d'elles que procéde la force de persuader. Alors cét Appollinaire dont je viens de parler emploia heureusement son esprit, & sa suffisance à mettre en vers Héroïques les antiquitez des Juifs, depuis la création du Monde jusques au régne de Saül. Il divisa cét ouvrage en vingt-quatre livres, à chacun desquels il donna le nom d'une lettre Gréque. Il composa aussi des Comédies à l'imitation de Ménandre, des Tragédies à l'imitation d'Euripide, & des Odes à l'imitation de Pindare.

L'an de N. S. 362. Julien.

ré. Enfin, il fit en peu de tems sur divers sujets tirez de la sainte Ecriture, quantité d'excellens ouvrages, qui ne sont en rien inférieurs à ceux des anciens Grecs, soit que l'on considére l'invention, & la disposition, ou l'expression & l'élegance. Si les esprits n'étoient accoûtumez à avoir un trop grand respect pour l'antiquité, on estimeroit autant les Poësies d'Apollinaire, que celles d'Homére. On admireroit même d'autant plus la grandeur de son esprit, qu'il a excellé en tous les genres, au lieu que les anciens n'ont réüssi qu'en un. Le livre qu'il a composé contre les Philosophes Paiens soûs le titre de la vérité, est un des plus considérables de ses livres. Il y fait voir par des raisonnemens invincibles sans se servir de l'autorité de l'Ecriture, qu'ils sont tres-éloignez d'avoir les sentimens qu'on doit avoir de Dieu. L'Empéreur pour se môquer des ouvrages faits pour la défence de nôtre Religion, écrivit un jour aux Evêques en ces termes. *J'ai lû, j'ai entendu, & j'ai condamné.* Ils lui répondirent: *Vous avez lû, mais vous n'avez pas entendu. Car si vous aviez entendu, vous n'auriez pas condamné.* Quelques-uns attribuent cette réponse à Basile Evêque de Césarée en Cappadoce, & peut être avec raison. Mais soit qu'elle soit de lui, ou d'un autre, elle sert à faire voir la générosité, & l'érudition de son Auteur.

CHA-

CHAPITRE XIX.

Livre de Julien contre les habitans d'Antioche. Translation du corps de saint Babylas Martyr.

JUlien aiant resolu de faire la guerre aux Perses, alla à Antioche ville de Syrie. Le peuple aiant crié qu'il y avoit des vivres en abondance, mais qu'ils ne laissoient pas que d'être trop chers : il les mit à si bas prix, que les Marchands s'étant cachez, les habitans se trouvérent dans la disette des choses les plus nécessaires, ce qui leur aiant donné de l'indignation contre l'Empéreur, ils firent de sanglantes railleries sur la longueur de sa barbe, & sur ce qu'il y avoit des taureaux gravez sur ses monnoies, & dirent par raillerie, qu'il renversoit l'Univers de la même sorte que les Prêtres renversoient les taureaux qu'ils immoloient aux Idoles. Il ménaça de les châtier, & se prépara à partir pour aller à Tarse. Mais aiant réprimé tout d'un coup les mouvemens de sa colére, il ne se vengea de leurs railleries, que par des paroles, & par un ouvrage fort élégant qu'il fit sous le titre de Satyre sur la barbe. Au reste il fit le même traitement aux Chrétiens dans cette ville, que dans les autres, & y augmenta autant qu'il pût la superstition Païenne.

L'an de N. S. 362. Julien.

Je croi devoir rapporter ici ce qui arriva au même-tems dans le Temple d'Apollon, de Daphné, & touchant la chasse de saint Babylas Martyr. Daphné est un faux-bourg d'Antioche, planté de Cyprés, & d'autres arbres, sous lesquels toute sorte de fleurs croissent dans la saison. Les

L'an de N. S. 362. Julien.

branches des arbres y sont si épaisses, qu'elles y forment, je ne dirai pas une ombre, mais comme un lambris qui n'est jamais percé par les raions du Soleil. L'abondance, & la clarté des eaux qui arrosent la terre, jointe à la pureté, & à la température de l'air, rendent ce lieu-là un des plus agréables qu'il y ait au monde. Les Grecs ont feint que ce fut-là que Daphné fille du fleuve Ladon fut changée en un arbre de son nom, comme elle s'enfuioit d'Arcadie pour éviter les poursuites d'Apollon, de qui elle étoit aimée. Qu'Apollon n'aiant pû être délivré de sa passion par ce changement, embrassa l'arbre, & se fit une couronne de ses feüilles. Il demeura depuis tres-souvent au même endroit, comme en un endroit qu'il chérissoit plus que nul autre. Mais il n'y avoit point d'homme grave qui n'eût honte d'y mèttre le pié, parce que l'air & l'assiette sembloient porter à la débauche, & que la fable des amours d'Apollon, & de Daphné étoit comme un nouveau feu qui redoubloit l'ardeur de celui, dont brûloient les jeunes gens. L'exemple des Dieux les corrompoit de telle sorte, qu'ils ne pouvoient souffrir personne qui fit profession de continence. On passoit pour stupide, & pour insensible, quand on vivoit à Daphné, sans avoir une maîtresse, & on devenoit un objet d'horreur & d'exécration. Les Paiens avoient une grande vénération pour la statuë d'Apollon, & pour le Temple magnifique que l'on croit avoir été bâti par Seleucus pere d'Antiochus, qui a donné son nom à la ville d'Antioche. Ceux qui ajoûtent foi à ces sortes de superstitions, & qui les publient, croient qu'il sort une eau de la fontaine Castalie, qui donne la connoissance de l'avenir, & qui produit un effet semblable à celle de Delphes. On dit qu'Adrien n'étant que dans une fortune privée y reçut la prédiction de sa grandeur à venir, & qu'aiant trempé une feüille de lau-

laurier dans l'eau, il lût dessus ce qui lui devoit arriver, & que quand il fut sur le trône, il fit fermer la fontaine, afin que personne n'y pût plus puiser la connoissance des choses futures. Mais je laisse ces sortes d'observations à ceux qui y sont plus attachez que moi. Lorsque Gallus frere de Julien fut déclaré César par Constance, & qu'il demeura à Antioche, le zele dont il brûloit pour la Religion Chrêtienne, & la vénération qu'il avoit pour la mémoire de ceux qui en avoient confirmé la vérité par leur sang, le portérent à abolir l'abomination que la superstition avoit introduite dans Daphné. Il crût qu'il n'y avoit point de meilleur moien pour cét effet, que d'élever une Eglise à l'opposite du Temple, & d'y transférer la Chasse de saint Babylas, qui aprés avoir saintement gouverné l'Eglise d'Antioche, avoit été couronné par la gloire du martyre. On dit que depuis cette translation le démon ne rendit plus d'Oracles. Quelques-uns attribuoient son silence au mépris que les hommes faisoient de sa puissance, & au peu de soin qu'ils prenoient de lui offrir des sacrifices. Mais la suite du tems fit reconnoître qu'il ne procédoit que de la presence du saint Martyr. Car il le garda toûjours depuis que Julien fut seul maître de l'Empire, bien qu'il ne manquât alors ni d'odeurs, ni de fumée, ni d'encens, ni de victimes. Car ce Prince étant entré dans son temple à dessein de le consulter touchant certaines affaires, il lui fit des presens & des sacrifices, & le pria de resoudre ses doutes. Le démon n'avoüa pas franchement qu'il ne pouvoit répondre à cause que la Chasse du saint Martyr étoit proche, mais il dit qu'il étoit incommodé par la multitude des cadavres. Quoi qu'il y eût quantité de corps enterrez à Daphné, Julien jugea bien qu'il n'y avoit que saint

L'an de N. S. 362.

Julien.

L'an de N. S. 362. Babylas qui imposât silence à l'Oracle, & commanda que l'on transférât la Chasse. Les Chrétiens s'étant assemblez pour cét effet la transférérent à la ville, l'espace d'environ quarante stades, & la mirent au lieu où elle est; auquel on a donné le nom du Saint. On dit qu'il y eut des personnes de toute sorte d'âges, des hommes & des femmes, de jeunes hommes, & de jeunes filles, des enfans, & des vieillars qui y mirent la main, & qu'ils chantérent des Pseaumes le long du chemin pour se soulager de leur travail, ou plûtôt pour témoigner le zele qu'ils avoient pour leur Religion, dont l'Empéreur étoit l'ennemi. Ceux qui chantoient le mieux, chantoient les premiers, & le peuple leur répondoit du même ton : *Que tous ceux qui adorent les Idoles soient confondus ; que ceux qui se glorifient dans leurs faux-Dieux soient couverts de honte.*

Iulien.

CHAPITRE XX.

Constance de Théodore Confesseur. Embrasement du Temple d'Apollon.

L'Empéreur aussi irrité de cette action qu'il l'auroit été d'un grand outrage, médita de s'en venger. Mais Saluste Préfet du Prétoire tâcha de l'en détourner, bien qu'il fut Paien. N'aiant pourtant rien pû gagner sur son esprit, il fut obligé d'exécuter ses ordres, & de faire arrêter un grand nombre de Chrétiens. Le premier dont il se saisit fut un jeune homme nommé Théodore. Mais bien qu'il fût appliqué au chevalet, il ne céda jamais à la violence de la douleur, & ne s'abaissa point à demander quelque soulagement à Saluste. Au contraire il parut aussi insensible

aux

aux coups qu'il recevoit, que s'il les eût vû recevoir à un autre, & chanta incessamment le même Pseaume que le jour précédent, pour faire voir qu'il ne se repentoit point d'avoir fait ce qu'on punissoit en sa personne, avec une si grande rigueur. Le Préfet étonné de sa constance, l'alla rapporter à l'Empéreur, & lui dit que s'il ne renonçoit au dessein qu'il avoit pris de persécuter les Chrétiens, il se chargeroit de confusion; & les combleroit de gloire. Cét avis-là aiant été trouvé fort sage, tous les fidéles qui avoient été arrêtez furent mis en liberté. Quand on demanda depuis à Théodore, s'il avoit souffert beaucoup de mal, il répondit qu'il n'avoit pas été tout-à-fait exemt de douleur, mais qu'un jeune homme qui étoit debout à côté de lui, l'avoit soulagé en essuiant sa sueur avec un mouchoir, & en le rafraîchissant avec de l'eau. Je suis persuadé qu'un homme, quelque générosité naturelle qu'il puisse avoir, n'est point capable de mépriser son corps de la sorte, sans un secours tout particulier de la toute-puissance divine.

L'an de N.S. 362. Julien.

Le corps de saint Babylas martyr, fut donc transféré à Daphné, pour le sujet que je viens de dire, & en fut ôté depuis. Le feu prit peu de tems aprés au Temple d'Apollon, en ruïna toute la couverture, la statuë même de ce Dieu, & ne laissa que les quatre murailles & les colonnes qui soûtenoient le vestibule, & une partie du Temple. Les Chrétiens croioient que ce feu avoit été attiré du Ciel sur le démon, par les priéres du Martyr. Les Paiens accusoient au contraire les Chrétiens d'étre les auteurs de cét incendie. Ce soupçon-là s'étant accru, le Sacrificateur d'Apollon fut interrogé en justice, afin qu'il déclarât la vérité. Mais ni la violence des coups qu'on lui donna, ni la rigueur de la prison où l'on le mit, ne le portérent

An de N. S. 362. Julien.

rent jamais à nommer personne : d'où les Chrétiens tirérent un fort argument pour prouver que cét incendie étoit un effet de la Justice divine, & non de la malice des hommes. Au reste l'Empéreur aiant été averti que ce desordre n'avoit procédé que du corps de saint Babylas, qui étoit à Daphné, & qu'il y avoit des Reliques de Martyrs en quantité d'Eglises, & principalement dans le voisinage du Temple d'Apollon Didyméen proche de la ville de Milére, envoia ordre au Gouverneur de Carie de faire brûler ces Eglises-là si elles étoient achevées, & qu'il y eut une couverture & un Autel, & si elles étoient imparfaites, de les démolir.

CHAPITRE XXI.

Image de Jésus-Christ. Fontaine d'Emaüs. Arbre d'Egypte.

PArmi tant d'évenemens remarquables du régne de l'Empéreur Julien, je n'en dois pas oublier un, qui n'est pas une preuve moins sensible de la puissance du Sauveur, que de sa colére contre ce Prince. Quand il eut appris qu'il y avoit dans la ville de Césarée de Philippe en Phénicie, qu'on appelle Panéade, une Image du Sauveur, qui y avoit été érigée par la reconnoissance d'une femme qu'il avoit guérie du flux de sang, il la fit abattre pour mettre la sienne en la place. Mais le feu du Ciel étant tombé dessus à l'heure-même, la renversa, en brisa la tête, la perça & l'attacha à l'endroit du cœur. On la voit encore aujourd'hui noircie de ce coup de foudre. Celle du Sauveur fut traînée & rompuë par les Paiens. Mais elle a depuis été refaite par les Chrétiens, & placée dans l'E-

l'Eglise. Eusébe rapporte qu'il croissoit autour de la base de cette Image un simple inconnu aux Médecins, qui guérissoit de toutes les maladies. Il ne faut pas trouver étrange que Dieu ait répandu de nouvelles faveurs sur les hommes, depuis qu'il a eu la bonté de dêcendre sur la terre. Il y a apparence qu'il a fait en divers lieux quantité d'autres miracles, que ceux du païs savent par tradition, & qui ne sont connus que d'eux. En voici une preuve. Il y avoit autrefois en Palestine un Bourg que l'Evangile appellé Emaüs, & que depuis la défaite des Juifs & la ruïne de Jérusalem, les Romains ont appellé Nicopole, comme pour marquer l'évenement de la guerre. Hors de cette ville & en un endroit, où trois chemins se rencontrent, & où le Sauveur se sépara autrefois de Cléophas & de ses compagnons, il y a une fontaine où le Sauveur lava ses piés, & qui depuis ce tems-là a eu la force de guérir toute sorte de maladies. On dit aussi qu'il y a à Ermopole en Thébaïde un arbre dont les rejettons, les feüilles, & l'écorce guérissent toutes les maladies quand on les fait toucher aux malades. Les Egyptiens disent que quand saint Joseph s'enfuit avec Jésus-Christ & sa sainte Mere, pour éviter la fureur d'Herode, il alla à Ermopole, & que quand il fut proche de la porte de la ville, cét arbre se courba pour l'adorer. J'en rapporte fidélement ce que j'en ai oüi dire. Je croi que c'étoit un signe de la presence de Dieu, ou un effet de la crainte du démon, qui étoit adoré par les peuples dans cét arbre, qui étoit fort haut & fort étendu, & qui trembloit de peur comme les Idoles de l'Egypte, qui selon la prédiction d'Isaïe furent ébranlées à l'arrivée du Sauveur. L'arbre demeura en sa place pour servir de monument de la retraite du démon, & fut un remede à ceux qui crûrent avec une foi vive. Les habitans d'Egypte & de Palestine rendent témoignage de ces veritez qu'ils voient de leurs propres yeux.

L'an de N. S. 362.

Julien.

CHA-

L'an de N. S. 362.

CHAPITRE XXII.

Julien.

Les Juifs obtiennent permission de Julien de rebâtir leur Temple. Ils en sont empêchez par le feu du Ciel, & par des croix miraculeuses qui parurent sur leurs habits.

LA haine que l'Empereur portoit aux Chrétiens ne l'empêchoit pas d'avoir de l'affection pour les Juifs. Il écrivit aux Princes des Prêtres, aux premiers de la Nation, & au peuple-même qu'ils priassent Dieu pour sa prospérité, & pour celle de l'Empire. Ce qu'il ne faisoit pas à mon sens par persuasion, ni par aucune estime de leur Religion. Car il savoit qu'elle est comme la mere de la Chrétienne, & qu'elles sont toutes deux fondées sur l'autorité des Patriarches, & des Prophétes; mais par le desir de fâcher les Chrétiens en favorisant les Juifs, qui sont leurs plus irréconciliables ennemis. Il espéroit peut-être aussi les attirer à l'Idolatrie, comme des personnes qui ne savoient que la lettre de l'Ecriture, & qui n'en avoient jamais pénétré le sens, comme ont fait les Chrêtiens, & quelques-uns des plus spirituels d'entre les Juifs. L'évenement a fait reconnoître que c'étoit-là son véritable dessein. Car aiant envoié quérir les Princes de cette Nation, il les exhorta à observer les Loix de Moïse, & les coûtumes de leurs Ancêtres. Quand ils lui eurent répondu qu'il ne leur étoit pas permis d'offrir à Dieu des sacrifices en un autre lieu qu'au Temple de Jérusalem, qui avoit été détruit, il leur commanda de le rétablir, & leur donna de l'argent pour cét effet. Les Juifs entreprirent l'ouvrage sans se souvenir qu'ils ne le pourroient ache-

achever, comme il est marqué dans les Livres des saints Prophétes. Ils cherchérent les plus habiles ouvriers, ils amassérent des matériaux, ils enlevérent les démolitions superfluës, & les immondices, & s'appliquérent avec une ardeur si extraordinaire à ce travail, que les femmes portérent de la terre & des pierres, & vendirent leurs pierreries pour contribuer à la dépense. L'Empéreur, les Paiens, & les Juifs renonçoient à toute autre occupation pour avancer cette entreprise. Bien que les Paiens n'aimassent pas les Juifs, ils ne laissoient pas de les aider, dans l'espérance de venir à bout de l'ouvrage, & de convaincre de fausseté les Prophéties qui avoient été faites par le Sauveur. Outre que les Juifs étoient animez par la même espérance, ils étoient bien aises de se servir de cette occasion de relever leur Temple. Lorsqu'ils eurent ôté tous les restes des anciennes ruïnes, le jour même qu'ils devoient poser les fondemens, il arriva un tremblement de terre, qui jetta les pierres en l'air, & blessa plusieurs, tant de ceux qui travailloient, que de ceux que la seule curiosité avoit attirez. Les maisons qui sont proche du lieu où étoit autrefois le Temple, & les Galeries publiques furent renversées, & les uns furent écrasés, & les autres estropiez soûs les ruïnes. Quand le tremblement eut cessé, les ouvriers reprirent leur travail, tant parce qu'il leur étoit fort agréable, que parce que les ordres de l'Empéreur le leur rendoient nécessaire. Les hommes cherchent souvent ce qui leur est le plus nuisible, ils renoncent à leurs plus solides avantages, pour contenter leur passion, & croient faussement qu'il n'y a que ce qui le flâte qui leur soit utile. Quand ils sont une fois prévenus de cette erreur, ils ne sont plus capables de reconnoître ce qui leur est avantageux, ni profiter des malheurs qui leur arrivent. Je ne doute point que les Juifs ne fussent alors en cét état.

L'an de N. S. 363.

Julien.

Car

L'an de N. S. 363. Julien.

Car au lieu que ce tremblement si inopinément survenu étoit une marque visible que Dieu n'avoit pas agréable le rétablissement de leur Temple, ils ne laissérent pas de l'entreprendre une seconde fois. Mais on dit d'un commun consentement sans que personne le revoque en doute, qu'à peine avoient-ils recommencé leur travail, qu'il sortit du fond de la terre un feu qui en consuma plusieurs. Il n'y a que cette différence, dans la maniére dont on rapporte ce fait, qu'au lieu que les uns disent que le feu qui les dévora, sortit des entrailles de la terre; les autres assurent qu'il sortit du Temple même, lorsqu'ils y voulurent entrer. Mais de quelque façon que la chose soit arrivée, elle n'en est pas moins merveilleuse. Ce prodige fut suivi d'un autre plus manifeste, & plus surprenant: Qui est qu'il parut tout d'un coup des croix sur leurs habits; ce qui fut cause que quelques-uns avoüérent à l'heure même que Jésus-Christ est Dieu, & qu'il n'avoit pas le rétablissement du Temple agréable, & que d'autres s'étant presentez quelque tems depuis à l'Eglise, & aiant reçu le Bâtême, ils tâchérent d'effacer leur faute par leurs priéres, & par leurs larmes. Que si quelqu'un fait difficulté d'ajoûter foi à ce que je dis, qu'il s'informe des personnes qui l'ont appris de ceux qui en avoient été témoins, & qu'il le demande même aux Juifs & aux Paiens, dont les Peres commencérent cét ouvrage sans le pouvoir achever, ou plûtôt ne le pûrent commencer.

HI-



HISTOIRE DE L'EGLISE,

Ecrite par Sozoméne.

LIVRE SIXIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Expédition de Julien contre les Perses. Sa mort. Ce que Libanius en a écrit.

J'Ai rapporté dans le livre précédent tout ce que je savois être arrivé à l'Eglise soûs le régne de Julien. Cét Empéreur aiant resolu de faire la guerre aux Perses, passa l'Euphrate en diligence dés le commencement du Printemps; & n'aiant pas voulu entrer à Edesse en haine peut-étre de la Religion Chrêtienne dont les habitans faisoient profession depuis long-tems: il alla à Carras, où aiant trouvé un temple de Jupiter, il y fit ses priéres, & y offrit des sacrifices. Aiant ensuite choisi vingt mille hommes parmi toutes ses troupes, il les envoia vers le Tigre, afin

L'an de N. S. 363. Julien.

L'an de N. S. 363. Julien.

afin qu'ils gardassent les frontiéres, & qu'ils le pussent aisément venir trouver lorsqu'il auroit besoin de leur service. Il écrivit aprés cela à Arsace Roi d'Arménie son allié, pour l'avertir de tenir ses troupes prêtes pour le secourir. Sa lettre étoit remplie d'un orgueil insupportable. Il y relevoit avec une vanité nonpareille les grandes qualitez qui le rendoient digne de posséder l'Empire de l'Univers, & qui attiroient sur lui l'affection des Dieux, rabaissoit indignement Constance son prédécesseur, comme un Prince sans esprit, sans cœur, & sans piété, ménaçoit Arsace lui-même, avec une fierté sans exemple, que s'il manquoit de satisfaire à ce qu'il desiroit de lui, le Dieu qu'il adoroit ne le garentiroit pas de la rigueur de ses châtimens. Lorsqu'il crût avoir donné un bon ordre à ses affaires, il mena son armée à travers l'Assyrie, prit quantité de Villes, & de Forts par intelligence, ou par assaut, & s'engagea inconsidérément sans songer qu'il seroit obligé de retourner par le même chemin. Il pilloit toutes les places qu'il prenoit, abattant ou brûlant les celliers, & les granges. En marchant le long de l'Euphrate, il arriva à la ville de Ctesiphon, qui est une ville fort grande, où les Rois de Perse font leur demeure au lieu de la faire à Babylone. Le Tigre en est assez proche. N'aiant pû aborder à cette ville, à cause d'un espace de terre qui la sépare de l'eau, & s'étant vû engagé ou à aller plus loin par eau, ou à quitter ses vaisseaux pour aller à Ctesiphon par terre, il intérogea des prisonniers, & aiant appris qu'il y avoit un canal qui avoit été comblé par la suite du tems, il le fit nettoier, attira l'Euphrate dans le Tigre, & marcha vers la ville aiant toûjours ses vaisseaux qui voguoient à côté de son armée. Mais les Perses aiant paru sur le bord du Tigre avec un formidable appareil d'hommes, d'Eléphans, & de chevaux, Julien reconnut que

son armée étoit enfermée entre deux grands fleuves, où elle étoit en danger de périr, soit qu'elle y demeurât, ou qu'elle retournât par le païs, qu'elle avoit déja tellement ruiné par son passage, qu'il n'y restoit plus de vivres. Il s'avisa de lui donner le divertissement d'une course à cheval, & proposa les prix à ceux qui voudroient entrer dans la lice. Il commanda ensuite aux Officiers qui étoient sur les vaisseaux de jetter les provisions, & le bagage, afin que l'extrémité de la disete, & du péril où les gens de guerre seroient réduits redoublât l'ardeur de leur courage. Aprés le souper, il envoia quérir les Tribuns, & les autres chefs, fit mettre les troupes sur les vaisseaux. Elles passérent le Tigre durant la nuit, & aiant trouvé quelques Perses endormis sur l'autre bord les assommérent. Il y en eut pourtant quelques-uns qui s'étant apperçus du passage des Romains, prirent les armes pour s'y opposer. Quand le jour fut levé les deux partis en vinrent aux mains, & les Romains aprés avoir tué quantité d'ennemis, & avoir aussi perdu quantité de leurs gens passérent encore une fois le fleuve, & se campérent proche de la ville de Ctesiphon. L'Empéreur aiant perdu l'envie d'aller plus avant, fit brûler ses vaisseaux, parce qu'il faloit trop de monde pour les garder, & commença à s'en retourner le long du Tigre qu'il avoit à la gauche. Les prisonniers qui servoient de guides aux Romains, les menérent d'abord dans un païs fort fertile, où ils trouvérent des vivres en abondance. Quelques jours aprés un vieillard qui avoit resolu de s'exposer à la mort pour la délivrance de son païs, s'étant laissé prendre, fut conduit devant l'Empéreur. Ce Prince lui aiant demandé le chemin le plus court, & le plus commode pour remener son armée, il s'offrit de servir de guide, & promit de la remettre en peu de tems sur la frontiére, qu'il n'y

L'an de N. S. 363. Julien.

L'an de N. S. 363. Julien.

n'y avoit que trois ou quatre journées de mauvais chemin durant lequel il faloit porter des vivres. Julien trompé par les discours & les promesses de cét artificieux imposteur s'abandonna à sa conduite. Mais l'armée aprés une marche de trois jours se trouva dans un païs desert, stérile, & inculte. Le vieillard aiant été mis à la question avoüa qu'il s'étoit resolu de coure les plus extrémes hazars pour le bien public de la Perse, & qu'il étoit prêt de souffrir les plus rigoureux supplices. Alors les Perses attaquérent les Romains, fatiguez de la longueur du chemin, & de la disette des vivres. Au milieu de la plus grande chaleur du combat un vent furieux s'éleva, & remplit l'air de nuages, qui dérobérent la vûë du Ciel, & du Soleil. Durant cette obscurité un cavalier qui couroit à toute bride donna un coup de sa lance à l'Empéreur, le jetta à la renverse, & lui fit une blessure mortelle. Il s'échappa à l'heure-même, sans que l'on ait su qui il étoit : les uns disent que c'étoit un Perse, les autres que c'étoit un Sarrasin. Quelques-uns assurent que c'étoit un Romain, qui étoit indigné de ce que Julien par sa témérité, & son imprudence avoit engagé l'armée dans un si épouvantable péril. Voici ce que Libanius Sophiste, natif de Syrie, ami tres-particulier de Julien a écrit de l'auteur de sa mort. Vous seriez peut-être bien-aise de savoir le nom de celui qui l'a tué. Je n'ai garde de vous le dire, parceque je ne le sai pas moi-même. Mais ce qu'aucun des ennemis ,, n'a été récompensé de sa ,, mort, est une preuve évidente qu'aucun d'eux ,, n'en étoit l'auteur. Le Roi de Perse le fit chercher, & proclamer par un Héraut, & per- ,, sonne ne se presenta pour recevoir la récom- ,, pense. Nous leur sommes fort obligez de ne ,, s'être point attribué la gloire d'une action ,, qu'ils n'avoient point faite, & de nous avoir

laissé

„laissé la liberté d'en chercher l'auteur parmi „nous. Ceux qui n'avoient point intérêt de lui „conserver la vie, parce qu'ils ne régloient pas „la leur sur les loix qu'il avoit si sagement éta-„blies, qui lui avoient autrefois tendu des piéges, „ce furent ceux-là-mêmes qui prirent cette occa-„sion de le faire mourir, & qui furent portez à „cét exécrable attentat par le desir de la licence, & „de l'impunité, dont ils ne pouvoient jouïr soûs „son régne, & sur tout par le déplaisir de ce qu'il „étoit fort attaché au culte des Dieux, pour le-„quel ils n'avoient que de l'aversion.

L'an de N. S. 363. Julien.

CHAPITRE II.

Visions touchant la mort de Julien.

Libanius marque clairement par ces paroles, que Julien fut tué par un Chrétien, & cela est peut-être vrai. Il est au moins fort probable que quelque soldat de l'armée Romaine entreprit une action si hardie. Je ne sai rien de certain, que ce que je viens de dire touchant la mort de Julien. Mais tout le monde reçoit d'un commun consentement une histoire, par laquelle il paroît que ce fut un effet de la justice divine. J'ai ouï dire qu'un de ses amis eut la vision que je raconterai en cét endroit. En l'allant trouver en Perse, il s'arrêta sur le soir dans une ruë, & faute d'autre logement il coucha dans une Eglise. Il y vit durant la nuit, soit en songe, ou autrement une assemblée d'Apôtres, & de Prophétes qui se plaignoient des outrages que l'Empéreur avoit faits à l'Eglise, & qui conféroient touchant les moiens d'y apporter du remède. Aprés plusieurs avis, & plusieurs difficultez proposées de part & d'autre, il y

L'an de N. S. 363.

Julien.

en eut deux qui se levérent, & qui aiant exhorté l'assemblée à ne s'inquiéter de rien, partirent comme pour aller dépoüiller Julien de l'autorité souveraine. Celui qui avoit eu cette vision ne continua pas son voiage. Mais en attendant l'accomplissement de sa vision avec inquiétude, il passa la nuit au même lieu, où il vit encore la même assemblée. Ceux qu'il avoit vû partir retournérent, & apportérent la nouvelle de la mort de Julien.

Le même jour Didyme Philosophe Chrêtien qui demeuroit à Aléxandrie, & qui étant percé d'une vive douleur, tant de l'aveuglement de Julien, que de l'injustice avec laquelle il persécutoit l'Eglise, s'adonnoit continuellement au jeûne, & à la priére, s'endormit sur le soir dans sa chaise. Et étant comme en extase, & hors de lui-même, il vit des chevaux blancs qui couroient en l'air, & il entendit dire à ceux qui étoient dessus, allez dire à Didyme, que Julien vient d'étre tué, qu'il se léve, qu'il mange, & qu'il dise cette nouvelle à Athanase. J'ai oüi dire qu'un ami de Julien, & Didyme ont eu ces deux visions. L'évenement a fait reconnoître que ni l'une ni l'autre ne s'éloignoit de la vérité. Que si quelqu'un veut encore croire qu'elles ne suffisent pas pour faire voir que la mort de Julien fut un châtiment dont la justice divine voulut punir la fureur avec laquelle il avoit persécuté l'Eglise, qu'il prenne la peine de rappeler dans sa mémoire la prédiction qu'un Ecclésiastique fit au même tems. Comme Julien se préparoit à la guerre contre les Perses, & qu'il vantoit, que quand il l'auroit achevée, il traiteroit les Chrétiens avec beaucoup de rigueur, & que le fils du charpentier ne pourroit alors les secourir, cét Ecclésiastique assura que ce fils de charpentier lui faisoit un cercueil pour l'enterrer. Il reconnut bien lui même d'où étoit parti le coup dont il étoit percé. Car on dit qu'il prit du sang qui couloit

sa plaie, & qu'il le jetta contre le Ciel, comme L'an
s'il eût vû Jésus-Christ, qu'il l'eût jetté contre lui, de
& qu'il lui eût reproché sa mort. D'autres disent N. S.
que ce fut contre le Soleil qu'il jetta son sang, par 363.
indignation de ce qu'il l'avoit abandonné, bien Ju-
qu'il eût présidé à sa naissance. Je ne saurois dire si lien.
son ame commençant à se dégager du corps & à avoir une connoissance plus claire que celle de cette vie, il vit Jésus-Christ, parce qu'il y a fort peu de personnes qui aient parlé de ce fait: mais je n'oserois aussi le rejetter comme une fausseté, parce que Dieu permet qu'il arrive des choses plus étranges & plus admirables, pour faire voir que la Religion Chrêtienne n'est fondée ni sur la sagesse, ni sur la puissance des hommes. Il est certain que Dieu a donné des marques de sa colére durant tout le régne de ce Prince, & qu'il a répandu des calamitez publiques sur diverses provinces de l'Empire. Il a ébranlé la terre par des tremblemens si furieux, qu'il n'y avoit pas moins de danger hors des maisons que dedans. Ce que j'ai ouï dire me donne lieu de former une conjecture que ce fut soûs le régne de ce Prince, ou au moins dans le tems qu'il joüissoit de la dignité de César, que la mer passa ses bornes & inonda Aléxandrie avec une telle fureur, que quand elle fut retirée on trouva des bateaux sur la couverture des maisons. Les habitans de cette ville font tous les ans comméмoration du jour auquel ce malheur arriva, & font des feux de joie pour remercier Dieu de les en avoir délivrez. Il y eut aussi soûs son régne une si extréme séchereſſe que l'air en fut corrompu, & que les hommes faute des alimens ordinaires furent contraints d'avoir recours à ceux des bêtes. La peste succéda à la famine, & fit mourir à son tour les hommes. Voila l'état où l'Empire se trouva soûs la domination de Julien.

L'an de N. S. 363.

CHAPITRE III.

Jovien.

Jovien est proclamé Empereur.

APrés sa mort l'autorité souveraine fut déférée à Jovien par le commun consentement des gens de guerre. Il la refusa d'abord, en protestant qu'il étoit Chrêtien. Mais quand les soldats surent que sa Religion étoit la cause de son refus, ils s'écriérent qu'ils étoient de même Religion que lui. L'extrémité du péril où la témérité de Julien avoit mis la fortune de l'Empire, & la disette que souffroit l'armée dans un païs ennemi, obligérent Jovien à faire la paix avec les Perses, & à leur abandonner quelques [illegible] qui avoient relevé autrefois des Romains. Comme il avoit reconnu par expérience que l'impiété de son Prédécesseur avoit excité la colére de Dieu, & attiré les calamitez publiques, il écrivit aux Gouverneurs des Provinces que les peuples s'assemblassent dans les Eglises, & ne fissent profession d'aucune autre Religion que de la Chrêtienne. Il rendit aux Ecclésiastiques, aux veuves, & aux vierges les priviléges qui leur avoient été accordez par Constantin, & par les Princes ses fils, & ôtez par Julien. Il adressa aussi une Ordonnance à Second, Préfet du Prétoire, par laquelle il établit la peine de mort contre ceux non seulement qui tâcheroient d'épouser ou d'enlever une vierge consacrée à Dieu, mais qui la regarderoient avec un mauvais desir pour elle. Ce qui l'obligea à faire cette loi, est que sous le régne de Julien, quelques hommes perdus & débauchés épousérent des Religieuses, & les corrompirent de gré ou de force, comme il arrive toutes les fois qu'on persécute la piété, & qu'on autorise la licence.

CHA-

CHAPITRE IV.

Concile d'Antioche. Lettre du Concile à Jovien.

Les Evêques renouvellérent alors les questions, & recommencérent les disputes touchant la doctrine. Ils étoient demeurez en repos, & avoient gardé le silence, durant le régne de Julien, soûs lequel la Religion étoit en danger d'étre entiérement opprimée, sans avoir d'autre occupation, ni d'autre pensée que d'appaiser la colére de Dieu par l'assiduité, & par la ferveur de leurs priéres. C'est ainsi que les hommes ont accoûtumé de s'accorder avec leurs ennemis domestiques, quand ils sont attaquez par dès ennemis étrangers, & que quand ils sont délivrez de ceux-ci ils reprennent leur premiére animosité & se séparent des autres. Ce n'est pás ici le lieu de produire les exemples que l'histoire de divers peuples nous fournit de cette conduite. Basile Evêque d'Ancyre, Silvain Evêque de Tarse, Sophronius Evêque de Pompéiopole, & les autres de leur parti qui avoient grande aversion de l'hérésie des Anoméens, & qui recevoient le terme de semblable quant à la substance, au lieu de celui de consubstanciel, écrivirent une lettre à l'Empéreur, par laquelle aprés lui avoir témoigné qu'ils rendoient à Dieu d'humbles actions de graces de ce qu'il l'avoit élevé surle trône, ils le suppliérent ou d'ordonner que ce qui avoit été décidé dans les Conciles de Rimini, & de Seleucie demeurât ferme & inébranlable, & que ce qui avoit été fait par les intrigues & le crédit de quelques-uns fût déclaré nul, ou de permettre que les Evêques s'assemblassent où il leur plairoit, sans

L'an de N. S. 363. Jovien.

qu'on pût faire d'autres assemblées au même temps, comme il s'en étoit fait soûs le régne de Constance. Ils ajoûtérent qu'ils n'avoient point été à son camp pour ne lui point étre incommodes, & que s'il leur permettoit de s'assembler, ils feroient leur voiage sur leurs chevaux & à leurs dépens.

Un Concile aiant été tenu au même tems dans Antioche ville de Syrie, la foi du Concile de Nicée y fut confirmée, & il y fut décidé qu'il faut tenir que le Fils de Dieu est de même substance que son Pere, sans faire aucun doute de cette vérité. Méléce qui gouvernoit alors l'Eglise d'Antioche, Eusébe Evêque de Samosate, Pélage Evêque de Laodicée en Syrie, Acace Evêque de Césarée en Palestine, Irenion Evêque de Gaza, & Athanase Evêque d'Ancyre, assistérent à ce Concile. Quand il fut achevé ils informérent l'Empéreur de ce qu'ils y avoient résolu par une Lettre, dont voici les termes.

Au tres-pieux, & tres-chéri de Dieu, Seigneur Jovien, vainqueur, Auguste, le Concile des Evêques de diverses Provinces assemblez à Antioche.

„ EMpéreur tres-chéri de Dieu, nous savons que „ le premier, & le principal soin de vôtre piété „ est d'entretenir la paix, & la concorde dans l'E- „ glise. Nous n'ignorons pas non plus que vous „ avez reçu le seau de la véritable foi, qui est le „ fondement, & la marque de cette concorde, & de „ cette paix. C'est pourquoi de peur d'être mis au „ nombre de ceux qui troublent cette paix, & qui „ renversent cette foi: Nous déclarons à vôtre „ piété que nous approuvons, & tenons la do- „ ctrine du saint Concile, qui a été autrefois as- „ semblé dans la ville de Nicée. Or parce que le „ terme de consubstanciel qui choque quelques „ personnes, & qui leur paroît étrange, a reçu des „ Peres un sens tres-seur, & tres-Catholique, & „ qu'il

„ qu'il signifie que le Fils de Dieu est engendré de „ la substance de son Pere, & qu'il est semblable „ à lui quant à la substance, & qu'il est fort propre „ pour renverser l'erreur d'Arius, qui dit que le „ Fils est fait de ce qui n'étoit point auparavant, „ comme les Anoméens l'avancent encore avec „ une témérité, & une audace plus insupportable „ que les autres, pour ruiner entiérement la tran„ quillité, & l'unité de l'Eglise : Nous avons atta„ ché à nôtre rélation une copie de la profession „ de foi, composée par les Evêques du Concile de „ Nicée, laquelle nous recevons de tout nôtre cœur. Voila ce que les Evêques assemblez à Antioche ordonnérent pour la confirmation de la doctrine du Concile de Nicée, dont ils joignirent la profession de foi à leur lettre.

L'an de N. S. 363. Jovien.

CHAPITRE V.

Vertu d'Athanase reconnuë de l'Empéreur Jovien. Vision d'Antoine célébre Solitaire.

EN ce tems-là Athanase Evêque d'Aléxandrie crût par l'avis de ses amis devoir aller visiter l'Empéreur, puisqu'il faisoit profession de la Religion Chrétienne. S'étant donc rendu pour cét effet à Antioche, il lui proposa ce qu'il jugea à propos. Quelques-uns disent que l'Empéreur l'envoia quérir à dessein de le consulter touchant ce qu'il devoit faire pour le bien de la Religion, & pour l'établissement de la saine doctrine. Quand il eut achevé ce qu'il avoit pû faire à l'avantage de l'Eglise, il songea à son retour. Euzoius Evêque des Ariens de la ville d'Antioche, entreprit de faire Probatius Eunuque, Evêque des Ariens d'Aléxandrie, & comme tous

L'an de N. S. 363. Jovien.

ceux de son parti conspiroient avec lui à l'exécution du même dessein, Lucius natif de la ville même d'Aléxandrie qui avoit été autrefois ordonné Prêtre par George, tâcha de donner à l'Empéreur de mauvaises impressions d'Athanase, en le représentant comme un homme qui avoit été accusé de plusieurs crimes, & condamné plusieurs-fois à l'exil avant son régne, comme l'auteur des disputes, touchant la nature Divine, & des troubles de l'Eglise, & le supplia de mettre un autre Evêque en sa place. L'Empéreur qui étoit fort bien informé des piéges que les ennemis d'Athanase lui avoient autrefois dressez pour le perdre, bien loin d'ajoûter foi aux discours de Lucius le renvoia avec ménaces de châtier sa calomnie, & commanda à Probatius, & aux autres Eunuques de se tenir en repos, sans jamais exciter de pareils troubles. Depuis cette entrevuë, il eut toûjours une estime & une amitié particuliére pour Athanase, & lui permit de retourner en Egypte pour en gouverner les Eglises, comme il le jugeroit à propos. On dit même qu'en le renvoiant, il fit l'éloge de l'éminence de sa vertu, de la pureté de ses mœurs, de la sagesse de sa conduite, de la grandeur de son éloquence. Voila comment la doctrine du Concile de Nicée aprés avoir été long-tems combattuë demeura enfin victorieuse soûs ce régne de Jovien, bien qu'elle dût soûtenir dans la suite de nouveaux combats. Car il manquoit encore quelque chose à la prédiction d'Antoine ce Solitaire si célébre, qui ne devoit être accompli, que soûs le régne de Valens. On dit qu'avant que les Ariens se fussent rendus maîtres des Eglises au tems de Constance, il eut un songe durant lequel il crût voir des mulets dans l'Eglise qui en renversérent l'Autel à coups de piez; & que s'étant éveillé, il prédit que la paix de l'Eglise seroit troublée par des doctrines corrompuës,

&

& adultéres, qui naîtroient au milieu d'elle. La vérité de son songe, & de sa prédiction fut confirmée par l'évenement.

L'an de N. S. 364.

CHAPITRE VI.

Jovien & Valentinien.

Mort de Jovien. Proclamation de Valentinien. Association de Valens.

COmme l'Empéreur Jovien alloit à Constantinople, il mourut subitement à Dadastane, bourg de Bithynie, soit pour avoir mangé le soir avec excez, comme quelques-uns disent, ou pour avoir couché dans une chambre bâtie de neuf, & dont les murs étoient encore humides, & où l'on avoit allumé quantité de charbon durant l'hiver pour la seicher. Quand l'armée fut arrivée à Nicée ville de Bithynie, elle proclama Empéreur Valentinien, homme de cœur, & capable de commander. Il n'y avoit pas longtems qu'il étoit retourné du lieu de son exil: on dit que dés que Julien parvint à l'Empire, il le priva de sa charge de Tribun des Joviens, soûs prétexte qu'il s'en aquitoit mal, & qu'il ne menoit pas ses soldats, comme il faloit, contre l'ennemi; mais voici quel en fut le véritable sujet. Pendant que Julien étoit dans les Gaules, il alla un jour dans un Temple à dessein d'y faire un sacrifice. Valentinien étoit avec lui selon l'ancienne coûtume qui s'observe encore aujourd'hui, que les Joviens, & les Herculiens, qui sont des gens de guerre que l'on a ainsi appelez, des noms de Jupiter, & d'Hercule, sont toûjours derriére l'Empéreur, pour le garder. Lorsqu'ils furent prêts d'entrer dans le Temple, le Sacrificateur jetta de l'eau sur eux avec une branche d'arbre

L'an de N. S. 364. selon l'usage de la superstition Païenne. Une goûte de cette eau étant tombée sur la robe de Valentinien qui étoit Chrêtien, il s'en fâcha contre le Sacrificateur, & lui dit quelque parole assez rude. On dit même qu'il coupa l'endroit de sa robe qui étoit moüillé, & le jetta en presence de l'Empéreur. Ce Prince aiant toûjours conservé depuis dans le fond de son cœur de la haine contre lui, le relégua à Mélitine en Arménie, soûs prétexte qu'il négligeoit sa charge, ne voulant pas qu'on crût qu'il persécutoit sa Religion en sa personne, de peur de lui faire aquérir la qualité de Martyr, ou de Confesseur. Il épargnoit les autres Chrêtiens de la même sorte, comme nous l'avons déja dit, parce qu'il avoit reconnu que la persécution ne servoit qu'à rendre leur nom plus illustre, & à affermir de plus en plus les fondemens de leur Religion. Dés que Jovien fut parvenu à l'Empire, Valentinien fut rappelé à Nicée: mais ce Prince étant mort presqu'aussi-tôt, il fut élu du consentement de tous les grands pour lui succéder. Aprés qu'il eut été revêtu des marques de la souveraine puissance, les soldats s'écriérent qu'il lui faloit donner un collégue pour la partager avec lui. Il leur dit: *Il dépendoit de vous de me proclamer: mais depuis que vous m'avez proclamé, il ne dépend plus de vous, mais de moi de faire ce que vous proposez. Tenez-vous en repos, comme des sujets doivent faire, & j'ordonnerai en souverain, ce que je jugerai à propos.* Aprés avoir rejetté de la sorte la proposition des gens de guerre, il se rendit à Constantinople, déclara son frere Empéreur, & lui aiant donné l'Orient pour son partage, il se reserva ce qui s'étend vers l'Occident, & depuis l'Illirie jusques à l'Afrique. Ils faisoient tous deux profession de la Religion Chrêtienne; mais n'étoient pas de même opinion, ni de mêmes mœurs. Valens aiant été instruit & bâtisé par Eudoxe suivoit

Valentinien & Valens.

les erreurs d'Arius, & auroit volontiers contraint tout le monde à les suivre. Valentinien tenoit la doctrine du Concile de Nicée, & favorisoit ceux qui la tenoient, sans inquiéter les autres.

An de N.S. 364.

Valentinien & Valens.

CHAPITRE VII.

Concile de Lampsaque. Catholiques mis hors des Eglises par les Ariens.

365. COmme il passoit par la Thrace pour aller de Constantinole à Rome, les Evêques de l'Hellespont, de la Bithynie & quelques autres qui tenoient que le Fils de Dieu est de même substance que son Pere, députérent vers lui, Hypatien Evêque d'Heraclée, pour lui demander permission de s'assembler, afin de corriger ce qu'il y avoit à dire à la doctrine. Hypatien s'étant aquité de l'ordre qu'il avoit reçu, Valentinien lui répondit: il ne m'est pas permis à moi qui ne suis que laïque, de pénétrer trop avant dans ces sortes de matiéres, que les Evêques ausquels il appartient d'en juger s'assemblent où il leur plaira. Aprés cette réponse les Evêques s'assemblérent à Lampsaque, & aprés avoir conferé ensemble l'espace de deux mois, ils déclarérent nul tout ce qui avoit été resolu à Constantinople par les intrigues d'Eudoxe & d'Acace, ordonnérent que le formulaire que les partisans d'Eudoxe avoient produit, comme composé par les Evêques d'Occident, & avoient fait autoriser par un grand nombre de signatures, en promettant de condamner la doctrine de ceux qui disent que le Fils de Dieu est dissemblable à son Pere quant à la substance, bien qu'ils ne se soient point aquittez de cette promesse, seroit rejetté: que la doctrine de ceux

L'an de N. S. 365.

Valentinien & Valens.

qui assurent que le Fils de Dieu est semblable à son Pere quant à la substance seroit préférée ; parce qu'il faloit nécessairement se servir du terme de semblable, pour marquer la différence des personnes ; que toutes les Eglises tiendroient la doctrine qui avoit été proposée à la dédicace de l'Eglise d'Antioche, & confirmée à Seleucie. Outre cela ils ordonnérent que les Evêques qui avoient été déposez par ceux qui soûtenoient que le Fils de Dieu est dissemblable à son Pere, seroient rétablis dans leurs Eglises, comme en aiant été injustement déposez. Que néanmoins ceux qui les voudroient accuser, le pourroient faire, à la charge que si par l'évenement l'accusation étoit déclarée calomnieuse, ils seroient punis de la même peine dont les accusez l'auroient été, s'ils avoient été convaincus. Ils ordonnérent aussi que les Evêques de la province, & ceux des provinces voisines en seroient Juges, & qu'ils s'assembleroient en l'Eglise où seroient les témoins qui pourroient déposer du fait dont il s'agiroit. Aprés avoir ordonné ce que je viens de dire, ils offrirent aux Partisans d'Eudoxe de les admettre en leur Communion, s'ils vouloient changer de sentiment. Mais ceux-ci aiant rejetté cette condition, ils écrivirent aux Pasteurs de toutes les Eglises, ce qu'ils avoient décidé. Aiant ensuite jugé qu'Eudoxe ne manqueroit pas de tâcher d'insinuër ses sentimens à la Cour, & de donner de mauvaises impressions de leur foi, ils resolurent de le prevenir & d'informer l'Empéreur de ce qui s'étoit passé dans leur assemblée. Leurs Députez trouvérent Valens comme il retournoit de Thrace, où il avoit été pour accompagner Valentinien son frere qui alloit à Rome. Mais comme il avoit déja été gagné par Eudoxe, il les exhorta à s'accorder avec lui. Les Députez lui aiant representé la surprise dont Eudoxe avoit usé dans

Con-

Constantinople, & les intrigues qu'il avoit faites pour ruïner le Concile de Seleucie, il se mit en colére, les rélégua, & commanda que les Partisans d'Eudoxe gouverneroient les Eglises. Il alla ensuite en Syrie par l'appréhension que les Perses ne rompissent la tréve qu'ils avoient faite avec Jovien pour trente ans. Mais ces peuples n'aiant rien entrepris au préjudice du traité, il demeura à Antioche, condamna Méléce au bannissement, épargna Paulin par respect de sa vertu, chassa de l'Eglise, punit par amendes, & par d'autres peines ceux qui évitoient la Communion d'Euzoius.

L'an de N. S. 365. Valentinien & Valens.

CHAPITRE VIII.

Revolte de Procope. Sa mort. Chûte d'Eleusius. Sa pénitence. Eunome lui succéde.

LEs Catholiques eussent sans doute souffert en ce tems-là une persécution plus cruelle, si Procope n'eût excité une guerre civile, & si aiant levé en peu de tems une grande armée, il n'eût marché contre Valens. Cét Empéreur en étant venu aux mains avec lui proche de Nacolia ville de Syrie, le prit vif par la trahison d'Agilon, & de Gomoar Capitaines de son parti, & les fit tous trois périr d'un cruel genre de mort. Car on dit qu'il fit scier ces deux Capitaines, bien qu'il leur eût juré une amitié inviolable, & pour Procope il lui fit attacher les deux cuisses aux branches de deux arbres, qu'on avoit courbées avec violence, & quand on les lâcha elles reprirent leur état naturel, & le démembrérent. Cette guerre étant ainsi terminée, Valens retourna à Nicée, où joüissant d'un profond repos, il troubla ce-

Lan de N. S. 365.

Valentinien & Valens.

lui de ceux qui n'étoient pas de son sentiment, au sujet de la Nature divine, & entra dans une furieuse colére contre les Evêques du Concile de Lampsaque, de ce qu'ils avoient condamné les autres Evêques, qui soûtenoient la Doctrine d'Arius, & le formulaire de foi composé au Concile de Rimini. Etant dans cette disposition, il envoia quérir Eleusius Evêque de Cyzique, & le voulut contraindre à s'accorder avec des Evêques de son sentiment qu'il avoit assemblez. Eleusius en fit d'abord difficulté, & témoigna assez de courage. Mais depuis appréhendant d'étre chassé de son Eglise, & privé de son bien, comme il en étoit ménacé par l'Empéreur, il consentit à ce que ce Prince souhaitoit. Il n'eut pas si-tôt donné ce consentement, qu'il en conçut un sensible déplaisir. Etant retourné à Cyzique il confessa publiquement sa faute, & exhorta le peuple à élire un autre Pasteur, puisqu'il n'en pouvoit plus faire les fonctions, depuis qu'il avoit renoncé à la foi. L'estime que les habitans faisoient de sa vertu les aiant empêchez de procéder à l'élection, Eudoxe Evêque des Ariens de Constantinople, ordonna Eunome, dans l'espérance qu'il attireroit par son éloquence tout le peuple de Cyzique à son sentiment. Quand il fut arrivé à cette ville-là avec un ordre de l'Empéreur, & qu'en aiant chassé Eleusius, il se fut emparé des Eglises, ceux du peuple qui n'étoient pas de son sentiment en bâtirent une hors de la ville. J'aurai occasion de parler de lui dans la suite, & de l'hérésie qui porte son nom.

CHA-

CHAPITRE IX.

Mauvais traitemens faits à ceux qui soûtenoient la doctrine du Concile de Nicée.

Valentinien & Valens.

CEux qui soûtenoient dans Constantinople la foi du Concile de Nicée, & les Novatiens mêmes furent traitez avec la même rigueur. Ils furent chassez de la ville par l'ordre de l'Empéreur, & les Eglises de ces derniers furent fermées. Les autres n'en avoient point qu'on pût fermer, parce qu'il y avoit long-tems qu'elles leur avoient été ôtées soûs le régne de Constance. Agelius qui depuis ce régne-là gouvernoit l'Eglise des Novatiens à Constantinople, & qui observoit les saints Canons, avec une merveilleuse exactitude, fut condamné au bannissement. Il ne possédoit rien, ce qui est considéré comme l'effet de la plus sublime Philosophie. Aussi la maniére dont il vivoit ne lui rendoit pas la possession du bien fort nécessaire. Car il n'avoit qu'une tunique, & marchoit toûjours les piés nus. Il fut bien-tôt aprés rappelé, & rétabli dans le gouvernement de ses Eglises, par le crédit de Marcien, homme d'une rare vertu, & d'une singuliére érudition, qui avoit autrefois servi parmi les troupes du Palais, & qui aiant depuis été ordonné Prêtre parmi les Novatiens, enseignoit la Grammaire à Anastasie & à Carose, filles de l'Empéreur. Il y a encore aujourd'hui à Constantinople des bains qui portent le nom de ces deux Princesses.

CHA-

L'an de N. S. 366.

CHAPITRE X.

L'Empéreur Valens persécute les Catholiques. Ils députent à Valentinien, & à Libére.

Valentinien & Valens.

AU même tems il nâquit en Occident un fils à l'Empéreur Valentinien, qui lui donna son nom, & qui fit proclamer Empéreur, Gratien son autre fils, qu'il avoit eu avant que de parvenir à l'Empire. Bien que la colére du Ciel eût éclaté au même tems par une grêle d'une extraordinaire grosseur, & par de furieux tremblemens de terre, Valens & Eudoxe continuérent avec la même ardeur qu'auparavant la persécution qu'ils avoient commencée contre les Chrêtiens, qui n'étoient pas de leur sentiment. Elle leur avoit réüssi aussi avantageusement qu'ils avoient pû souhaiter contre ceux qui soûtenoient la doctrine du Concile de Nicée, puisqu'ils ne leur avoient plus laissé ni Eglises, ni Pasteurs en Thrace, en Bithynie, en Hellespont, ni dans les autres provinces plus éloignées. Ils tournérent donc leur colére contre les Macédoniens, qui étoient en plus grand nombre que les autres dans les Provinces dont je viens de parler, & leur firent de tres-rudes traitemens. Ceux-ci apprêhendant d'être tourmentez avec encore plus de rigueur, députérent en plusieurs villes à ceux de leur Communion, & convinrent avec eux d'avoir recours à Valentinien, & à Libére Evêque de Rome, plûtôt que de participer à la Communion de Valens, & d'Eudoxe. Ils choisirent donc Eustate Evêque de Sebaste, Silvain Evêque de Tarse, & Théophile Evêque des Castabaliens, & les députérent vers l'Empéreur Valentinien avec une lettre pour Libére Evêque de Rome,

&

& pour les autres Evêques d'Occident, par laquelle ils les prioient comme des Prélats qui étoient toûjours demeurez fermes dans la foi qu'ils avoient reçuë des Apôtres, & qui sembloient être plus particuliérement chargez que les autres du soin, & de l'obligation de conserver la pureté de la Religion, de recevoir favorablement leurs Députez, & de conférer avec eux touchant les moyens d'établir un bon ordre dans l'Eglise. Lorsque les Députez furent arrivez en Italie, ils y apprirent que l'Empéreur étoit occupé dans les Gaules à faire la guerre aux Barbares. Aiant jugé qu'il seroit difficile, & même périlleux de l'aller trouver, ils presentérent leur lettre à Libére, & aprés avoir conféré avec lui, ils condamnérent Arius & ses Sectateurs, rejettérent toute doctrine contraire à celle du Concile de Nicée, admirent le terme de consubstantiel, comme un terme qui signifie la même chose que semblable, quant à la substance. Quand ils eurent donné à Libére une profession de foi conforme à ce que je viens de dire, il les admit à sa Communion, & écrivit une lettre aux Evêques d'Orient, par laquelle il loüoit la pureté de leur foi, & faisoit un récit de la maniére dont s'étoit passée la conférence, qu'il avoit euë avec eux. Au reste, voici quelle étoit leur profession de foi.

L'an de N. S. 367.

Valentinien & Valens.

CHA-

L'an de N. S. 367.

CHAPITRE XI.

Valentinien & Valens.

Profession de foi d'Eustate, de Silvain, & de Théophile, Députez des Macédoniens vers Libére.

A Libére nôtre Seigneur, nôtre frere, & nôtre Collégue, Eustate, Silvain, & Théophile: Salut en nôtre Seigneur.

„ LE desir que nous avons d'ôter toute sorte „ d'occasions aux hérétiques de publier leurs „ opinions extravagantes, qui sont un sujet de „ chûte, & de scandale aux Fidéles, nous a portez „ à embrasser, & à soûtenir les décisions faites par „ les Evêques orthodoxes à Lampsaque, à Smyrne, & en d'autres villes. Aiant été députez par „ ces Evêques, tant vers vous, que vers les autres „ Evêques d'Italie, & d'Occident: Nous déclarons „ que nous embrassons la doctrine Catholique, qui „ a été approuvée par le suffrage de trois cens dix-„ huit Prélats inspirez de Dieu, dans le saint Con-„ cile de Nicée, tenu sous le régne de Constantin „ d'heureuse mémoire, qui est toûjours demeu-„ rée depuis inviolable, & dans laquelle on s'est „ servi avec raison du terme de consubstanciel „ contre les erreurs d'Arius. Nous attestons par „ nôtre signature que nous avons toûjours tenu la „ même doctrine que ces saints Evêques, que nous „ la tenons, & que nous la tiendrons jusques au „ dernier soupir. Nous condamnons Arius, sa „ doctrine, & ses disciples. Nous condamnons „ pareillement l'hérésie de Sabellius, de Marcion, „ de Marcel, de Paul de Samosate, & toutes les hé-„ résies qui sont contraires à la doctrine que ces

saints

„ saints Evêques du Concile de Nicée ont établie. L'an
„ Nous prononçons Anathéme contre Arius, & de
„ nous condamnons ce qui a été fait dans le Con- N. S.
„ cile de Rimini, de contraire à la doctrine du 367.
„ Concile de Nicée, bien qu'aiant été trompez Va-
„ par l'artifice, & par les parjures de quelques-uns lenti-
„ nous y aions souscrit à Constantinople, lorsque nien
„ l'on l'eut apporté de Nice ville de Thrace. Ils &
ajoûtérent à cette profession de foi le symbole en- Va-
tier du Concile de Nicée, & aiant reçu de Libére lens.
une lettre qui contenoit une rélation de tout ce qui s'étoit passé entr'eux, ils firent voile en Sicile.

CHAPITRE XII.

Concile de Sicile, & de Tyane. Persécution des Catholiques. Fuite & retour d'Athanase.

LEs Evêques s'étant assemblez dans cette Isle, & aiant ordonné la même chose que ce qui étoit contenu dans la profession de foi des députez du Concile de Lampsaque, ils s'en retournérent en leurs Eglises. Il y eut au même tems un Concile dans la ville de Tyane, où assistérent Eusébe Evêque de Césarée en Cappadoce, Athanase Evêque d'Ancyre, Pélage Evêque de Laodicée, Zenon Evêque de Tyr, Paul Evêque d'Emése, Otreius Evêque de Mélitine, Grégoire Evêque de Nazianze, & plusieurs autres qui s'étoient assemblez à Antioche sous le régne de Jovien, & avoient resolu de conserver inviolablement la doctrine de la consubstancialité du Fils de Dieu, & où les lettres de Libére, & des autres Evêques d'Occident furent lûës. La lecture de ce qui étoit contenu dedans, aiant comblé le Concile de joie, il écrivit à toutes les Eglises qu'elles prissent la peine de lire les decrets des Evêques d'Occident,

L'an de N. S. 367. Valentinien & Valens.

cident, & les lettres de Libére, & des Evêques d'Italie, d'Afrique, de Gaule, & de Sicile, que les députez du Concile de Lampsaque avoient apportées, & de faire réflexion sur le nombre de ces Prélats, qui étoit beaucoup plus grand que celui de ceux qui avoient assisté au Concile de Rimini, de participer à leur communion, & de déclarer par écrit qu'ils étoient de leur sentiment; & enfin de se trouver avant la fin du Printems à Tarse en Cilicie. Comme ils étoient prêts de s'y assembler, trente-quatre Evêques d'Asie ou environ, assemblez en Carie, témoignérent qu'ils approuvoient, & loüoient de tout leur cœur le dessein de réünir les Fideles dans la vérité d'un même sentiment, mais qu'ils ne pouvoient recevoir le terme de consubstanciel, & que la foi des Conciles d'Antioche, & de Seleucie, qui étoit aussi la foi de Lucien Martyr, & qui avoit été établie par leurs prédécesseurs avec des peines extrémes, devoit étre inviolable. L'Empéreur empêcha (à la sollicitation d'Eudoxe) qu'on ne tînt le Concile qu'on devoit tenir en Cilicie, & usa même de ménaces pour l'empêcher. Il manda aussi aux Gouverneurs des Provinces, qu'ils chassassent des Eglises les Evêques qui avoient été déposez soûs le régne de Constance, & rétablis soûs celui de Julien. Les principaux Magistrats d'Egypte voulurent faire sortir Athanase d'Aléxandrie en vertu de cét ordre, auquel il y avoit des peines pécunaires, & corporelles inférées contr'eux, au cas qu'ils manquent d'y satisfaire. Mais le peuple s'étant assemblé supplia le Gouverneur de ne pas chasser si légérement Athanase, & de faire attention particuliére aux termes de l'Edit, qui ne comprenoit que les Evêques, qui aiant été réléguez par Constance, avoient été rappelez par Julien, du nombre desquels il étoit clair qu'Athanase n'étoit point, parce

qu'il

qu'il avoit été rappelé par Constance même, persécuté depuis par Julien, & enfin rétabli par Jovien. Le Préfet ne fut point persuadé de ces raisons: mais néanmoins voiant que le peuple s'assembloit, & étoit tout prêt de faire sédition, il en informa l'Empéreur, & laissa Athanase dans Aléxandrie. Quelques jours aprés lorsque l'émotion fut appaisée, Athanase sortit de la ville, & se cacha. La nuit du même jour le Gouverneur d'Aléxandrie, & le Commandant des troupes d'Egypte s'emparérent de l'Eglise, où il logeoit ordinairement, & aprés l'avoir cherché jusques dans les voûtes, ils se retirérent sans l'avoir trouvé. Chacun s'étonna qu'Athanase se fût échappé de la sorte, soit par une révélation divine, ou par le conseil de ses amis. Mais enfin, il semble qu'il faloit avoir une prudence plus grande que la prudence ordinaire pour prévoir, & pour éviter un si pressant danger. Quelques-uns assurent que dés qu'il s'apperçut que le peuple étoit disposé à la sédition, il s'alla cacher dans le tombeau de ses ancétres, de peur qu'on ne lui attribuât les désordres, qui pourroient arriver. L'Empéreur Valens lui permit bien-tôt aprés de retourner à Aléxandrie, & d'en gouverner l'Eglise comme auparavant. Je doute que Valens ait agi en cela selon son inclination. Je m'imagine plutôt que faisant réfléxion sur la haute estime qu'Athanase avoit aquise dans l'esprit de tout le monde, il appréhenda que les mauvais traitemens qu'il lui feroit n'irritassent Valentinien, qu'il savoit être tres-attaché à la doctrine du Concile de Nicée, ou qu'il craignit que le peuple qui chérissoit son Evêque, ne se portât à quelque entreprise préjudiciable au bien de l'Etat. Je croi aussi qu'il est fort probable que les Evêques Ariens ne sollicitérent pas en cette rencontre fort puissamment contre lui, de peur qu'étant

chas-

L'an de N. S. 370. chassé d'Aléxandrie, il n'eût occasion d'aller à la Cour des deux Empéreurs, qu'il n'attirât l'un à son sentiment, & qu'il n'animât l'autre contre eux. L'idée que tout ce qui s'étoit passé soûs le régne de Constance leur avoit donné de son courage & de sa vertu, ne leur laissoit aucun repos. Il avoit en effet évité alors avec tant de sagesse, & tant de bon-heur les piéges de ses ennemis, qu'ils avoient été contraints de consentir qu'il reprît le gouvernement des Eglises d'Egypte, & qu'à peine avoit-il consenti lui-même d'y retourner, bien qu'il y fût invité par les lettres de Constance. Je me persuade que ce fut-là la véritable raison pour laquelle Athanase ne fut pas chassé de son Eglise, comme les autres Evéques, qui ne furent persécutez avec guéres moins de violence, que les Chrêtiens l'ont été autrefois par les tirans. On exiloit ceux qui ne vouloient pas changer de sentiment; on ôtoit les Pasteurs de leurs Eglises, pour en mettre d'autres en leur place. Il n'y eut que l'Egypte qui fut exemte de cette persécution durant la vie d'Athanase.

Valentinien & Valens.

CHAPITRE XIII.

Demophile est élu Evêque de Constantinople par les Ariens, & Evagre par les Orthodoxes.

L'Empéreur Valens étant parti pour aller à Antioche, avant qu'il y fût arrivé Eudoxe mourut aprés avoir joüi durant onze ans de la dignité d'Evêque de Constantinople. Les Ariens élurent aussi-tôt Demophile pour remplir sa place. Les défenseurs de la doctrine du Concile de Nicée croiant avoir le tems favorable, élurent de leur côté Evagre, qui fut ordonné par Eustate,

qui

qui avoit autrefois gouverné l'Eglise d'Antioche, & qui aiant été rappelé du lieu de son exil par l'Empéreur Jovien, demeuroit à Constantinople, instruisoit le peuple, & le confirmoit dans la créance de la consubstancialité du Fils de Dieu. Les Ariens s'étant émûs au sujet de cette ordination, commencérent à persécuter avec fureur ceux qui la soûtenoient. L'Empéreur Valens aiant eu avis de tout ce qui étoit arrivé à Constantinople depuis la mort d'Eudoxe, appréhenda que la sédition ne produisît de mauvais effets dans la capitale de l'Empire, & y envoia autant de troupes qu'il crût qu'il en faloit pour les détourner. Aiant fait arrêter Eustate, & Evagre, il envoia le premier à Bizye petite ville de Thrace, & le second en un autre lieu.

L'an de N. S. 370.

Valentinien & Valens.

CHAPITRE XIV.

L'Empéreur Valens fait mourir quatre-vingts Prêtres.

LA prospérité dont jouïssoient les Ariens aiant accru leur insolence, ils livrérent une si violente persécution à ceux qui n'étoient pas de leur sentiment, les tourmentant en leurs personnes, les trainant devant les Tribunaux, les enfermant dans les prisons, & diminuant peu à peu leur bien par des amendes, & par des impositions continuelles, qu'ils les contraignirent de prendre la resolution d'implorer la clémence de l'Empéreur. Ils lui députérent pour cét effet quatre-vingts Ecclésiastiques, parmi lesquels Urbain, Théodore, & Menedéme tenoient le premier rang. Quand ils furent arrivez à Nicomédie, ils presentérent à Valens un mémoire qui contenoit les principaux

L'an de N. S. 370.

Valentinien & Valens.

paux sujets de leur plainte. Ce Prince dissimula les mouvemens de la colére, dont il étoit agité, & commanda secrétement au Préfet de les faire exécuter à mort. Le Préfet appréhendant que le peuple ne se soulevât, s'il faisoit mourir publiquement tant de personnes de piété, contre toute sorte de justice, donna ordre qu'on les mît sur des vaisseaux, comme pour les mener en exil, ce qu'ils étoient prêts de souffrir avec beaucoup de constance. Lorsqu'ils furent au milieu du Golfe Astacéne, les matelots mirent le feu au vaisseau, comme il leur avoit été ordonné, & décendirent dans l'esquif. Le vaisseau fut poussé par le vent, jusques à Dacibize ville maritime de Bithynie. Mais il n'eut pas si-tôt touché le bord qu'il fut consumé avec tous les hommes qui étoient dessus.

CHAPITRE XV.

Différend entre Eusébe, & Basile touchant l'Eglise de Césarée.

L'Empéreur Valens étant parti de Nicomédie marcha vers Antioche, & en traversant la Cappadoce, il fit tout ce qu'il pût pour tourmenter les Catholiques, & pour mettre les Ariens en possession des Eglises. Il espéroit venir d'autant plus aisément à bout de ce dessein, qu'il y avoit des différens, & des contestations entre Basile, & Eusébe, qui gouvernoit alors l'Eglise de Césarée. Ces différens avoient porté Basile à se retirer au Pont, où il vivoit en repos avec de saints Solitaires. Les plus gens de bien, & les plus intelligens qu'il y eût parmi le peuple commençoient à avoir Eusébe suspect, & à le regarder comme

l'au-

l'auteur de la retraite d'un homme si célebre par son éloquence, & par sa piété, méditoient de se séparer de sa Communion. Basile appréhendant de son côté que l'Eglise qui n'étoit que trop troublée par les entreprises des Hérétiques, ne fût encore inquiétée à son occasion, se tint en repos dans les solitudes de Pont. Cependant son absence, & la haine dont le peuple étoit animé contre Eusébe, accrûrent la hardiesse de l'Empéreur Valens, & des Evêques Ariens qu'il avoit toûjours à sa suite, mais leurs desseins ne réüssirent pas. Car au premier bruit qui courut qu'ils marchoient vers la Cappadoce, Basile partit de Pont, & arriva à Césarée, où s'étant réconcilié avec Eusébe, il rendit de grands services à l'Eglise par son éloquence. Valens frustré de son attente s'en retourna sans avoir rien fait avec les Evêques de son parti.

L'an de N. S. 370.

Valentinien & Valens.

CHAPITRE XVI.

Basile succéde à Eusébe. Il parle avec une grande liberté.

L'Empéreur Valens étant retourné quelque tems depuis en Cappadoce, trouva qu'Eusébe étoit mort, & que Basile lui avoit succédé au gouvernement des Eglises de la Province. Il entreprit de l'en chasser: mais il fut contraint de se départir de son entreprise. On dit que sa femme fut inquiétée par de fâcheux songes durant la nuit, & que Galates son fils fut enlevé par une mort précipitée, que plusieurs attribuérent aux piéges qu'on avoit tendus à Basile. L'Empéreur en fit lui-même ce jugement, & n'inquiéta plus cét Evêque depuis la mort de son fils. Durant la plus grande violence de son mal, il

L'an de N. S. 370.

Valentinien & Valens.

l'envoia prier de demander à Dieu sa guérison. Voici comment la chose se passa. Aussi-tôt que Valens fut arrivé à Césarée, le Préfet du Prétoire envoia quérir Basile, & le ménaça de le condamner à la mort s'il ne faisoit profession de la foi de l'Empéreur. On dit qu'il répondit que ce lui seroit un grand avantage, d'être bien-tôt délivré des liens de son corps, & qu'il se tiendroit fort obligé à celui qui voudroit l'en délivrer. Le Préfet lui aiant donné le reste du jour, & la nuit suivante pour délibérer, & l'aiant exhorté à ne se pas jetter dans un péril évident: Je n'ai pas besoin, repartit-il, de tems pour délibérer. Je serai demain dans le sentiment, où je suis aujourd'hui. Je n'adorerai jamais, & jamais je ne reconnoîtrai pour Dieu une créature semblable à moi, & jamais je n'entrerai dans vôtre Communion, ni dans celle de l'Empéreur. L'éclat de vôtre puissance, l'avantage que vous avez de commander dans un des plus florissans Etats de „ l'Univers, ne me doit point porter à flater vos „ passions, ni à renoncer à la foi, dont l'exil, la „ proscription, ni la mort ne me feront jamais dé- „ partir. Ces châtimens-là n'ont rien qui me puisse „ causer de la crainte, ou de la douleur. Je ne posséde „ rien sur la terre qu'un manteau, & un peu de li- „ vres. J'y vis comme dans un païs étranger. Les „ tourmens ne sauroient m'abattre. Car le peu que „ j'ai de forces, & de santé ne me permettant pas „ de resister long-tems à leur violence, m'en fera „ triompher aprés la premiére attaque. Basile aiant „ répondu de la sorte, le Préfet du Prétoire admira sa fermeté, & en fit récit à l'Empéreur. Ce Prince alla à l'Eglise le jour de l'Epiphanie, suivi des grans de sa Cour, & de ses Gardes, offrit ses presens, conféra avec Basile, & admira sa sagesse, & sa gravité. Aiant néanmoins bien-tôt aprés prêté l'oreille aux calomnies de ses ennemis, il se resolut de l'exiler. Le jour auquel il devoit partir étant arrivé,

le

e fils de l'Empéreur fut attaqué d'une fiévre égaement violente, & dangereuse. L'Empéreur proterné contre terre le pleura comme s'il eût déja té mort, & ne sachant plus que faire pour obteir sa guérison, qu'il souhaitoit avec une passion u'on ne sauroit assez bien exprimer, il permit ue ses gens allassent quérir Basile, qu'il n'osoit nvoier quérir lui même, à cause de l'injustice u'il lui avoit faite. Dés que Basile fut arrivé, le eune Prince commença à se mieux porter, jusques-là même que quelques-uns ne font point de ifficulté d'assurer qu'il auroit été guéri, si Valens 'eût envoié quérir des hérétiques, afin qu'ils riassent Dieu pour lui. On dit que le Préfet du 'rétoire devint aussi malade, mais que s'étant onverti, & aiant demandé pardon à Dieu, il reouvra sa santé. Peut-étre que ce que je viens de ire de Basile ne paroîtra pas si admirable, parce u'il est comme obscurci par l'éclat de la réputaion, que la grandeur de son éloquence, & l'autérité de sa vie lui avoient aquise.

L'an de N. S. 370.

Valentinien & Valens.

CHAPITRE XVII.

Amitié de Basile, & de Grégoire.

GRégoire qui s'étoit rendu recommandable par les mêmes avantages florissoit au même ems. Ils avoient étudié ensemble à Athénes dans eur jeunesse soûs Himerius, & soûs Proheresius, es plus célébres Professeurs en éloquence de leur iécle, & depuis à Antioche soûs Libanius natif de yrie. Mais aiant pris du dégoût pour la Rhétoriue, & pour la profession du Barreau, ils se resolurent de s'adonner entierement à l'étude, & à la praique de la sainte Philosophie. Aprés avoir emploié

L'an de N. S. 370.

Valentinien & Valens.

quelque tems à apprendre les siences des Paiens, ils s'appliquérent à la lecture des Commentaires qu'Origéne, & d'autres Auteurs Ecclésiastiques ont faits sur les livres sacrez, tant avant, que depuis ce célébre écrivain, & aidérent extrémement ceux qui soûtenoient la foi du Concile de Nicée, en la soûtenant tres-fortement eux-mêmes, & en faisant voir aux Ariens qu'ils n'entendoient rien en aucune chose; mais sur tout en la doctrine d'Origéne, dont ils se servoient pour appuier leurs erreurs. Ils partagérent entre eux les travaux, & les dangers, soit par un commun accord, ou par sort ainsi que je l'ai appris. Basile eut pour son partage les villes voisines de Pont, où il fonda quantité de Monastéres, & où il affermit les peuples dans la créance de la véritable doctrine. Grégoire obtint aprés la mort de son pere l'Evêché de Nazianze, petite ville de Cappadoce, ce qui l'obligea de demeurer long-tems à Constantinople, & en plusieurs autres villes. Il fut élevé par le suffrage de plusieurs Evêques sur le Siége de cette capitale, où il sembloit qu'il n'y eût alors ni Eglise, ni Pasteur, & où peu s'en faloit que la foi du Concile de Nicée ne fût entiérement éteinte.

CHAPITRE XVIII.

Assemblée du peuple d'Edesse proche d'une Eglise de saint Thomas. Générosité des habitans pour soûtenir la vérité de la foi.

L'Empéreur Valens étant allé à Antioche chassa, tant des Eglises de cette ville-là, que des autres Eglises voisines, ceux qui faisoient profession de la doctrine du Concile de Nicée, & les persécuta avec une si extréme cruauté, qu'il en fit mou-

mourir quelques-uns par le fer, & d'autres en les noiant dans l'Oronte. Aiant appris qu'il y avoit une belle Eglise à Edesse dédiée sous le nom de saint Thomas Apôtre, il eut la curiosité de la voir. Quand il fut proche de la ville, il aperçut une grande multitude de Catholiques assemblez hors des murailles, pour faire leurs priéres, parce qu'on leur avoit ôté leurs Eglises, & entra dans une si furieuse colére contre le Gouverneur nommé Modeste, de ce qu'il n'avoit pas empêché ces assemblées, qu'on assure qu'il le frappa au visage. Bien que ce Gouverneur ne fût point Catholique, il ne laissa pas de les avertir secrétement de ne se point assembler le jour suivant au même lieu, de peur qu'il ne fût obligé de les châtier selon l'ordre exprés qu'il avoit reçu. Mais les Catholiques au lieu de déférer à cét avis s'assemblérent le jour suivant au même lieu en plus grand nombre, & avec plus d'ardeur que jamais. Le Gouverneur se trouva fort embarassé, & bien qu'il n'eût pris encore aucune resolution, il marcha vers le lieu de l'assemblée. Le long du chemin une femme qui traînoit un enfant par la main, fendit ses gardes, & passa à travers, comme si elle eût eu une affaire fort pressée. Le Gouverneur l'aiant fait arrêter, lui demanda où elle couroit si vîte. Elle répondit qu'elle alloit au lieu où le peuple de l'Eglise Catholique avoit accoûtumé de s'assembler. Ne savez-vous pas, lui repartit Modeste, que le Gouverneur y doit aller, & condamner à la mort tous ceux qu'il y trouvera ? Je l'ai oüi dire, répondit la femme, & c'est pour cela que je me hâte, de peur d'arriver trop tard, & d'être privée de la gloire du martyre. Le Gouverneur lui aiant demandé pourquoi elle traînoit avec elle cét enfant : elle répondit, qu'elle le traînoit, afin qu'il souffrît le martyre, & qu'il remportât la cou-

L'an de N. S. 370.

Valentinien & Valens.

L'an de N. S. 371. ronne comme les autres. Le Gouverneur étonné de la générosité de cette femme, en alla faire le récit à l'Empéreur, & lui persuada de se départir d'une entreprise qu'il n'étoit ni utile, ni honnête de continuer. Voila comment la foi Catholique fut publiquement confessée par toute la ville d'Edesse.

Valentinien & Valens.

CHAPITRE XIX.

Mort de saint Athanase. Lucius Arien s'empare de l'Eglise. Pierre se refugie à Rome.

ATHANASE Evêque d'Aléxandrie mourut dans le même-tems, aprés avoir gouverné cette Eglise l'espace de quarante six ans. La nouvelle de sa mort aiant été portée avec une extrême diligence, Euzoius Evêque des Ariens d'Antioche, & le grand Trésorier de l'Empéreur se saisirent de Pierre à qui Athanase avoit confié son Eglise, le mirent en prison, & établirent Lucius en sa place. Ce changement d'Evêques attira une cruelle persécution sur les Catholiques d'Egypte. Car Lucius étant entré dans Aléxandrie, & aiant entrepris de se mettre en possession des Eglises, le peuple y apporta de la résistance, & les Ecclésiastiques, & les vierges consacrées à Dieu furent accusées d'avoir excité la sédition. Les uns s'enfuioient, comme si la ville eût été réduite soûs la puissance d'un ennemi étranger. Les autres étoient pris & chargez de chaînes. Les uns étoient tirez hors des prisons pour être battus, & meurtris à coups de nerf de bœuf; les autres pour être déchirez avec des ongles de fer; les autres pour être brûlez avec des flambeaux ardens. On s'étonnoit qu'ils pus-

pussent survivre à des tourmens si horribles, & on jugeoit qu'il étoit à souhaiter, ou de mourir, ou d'être exilé avant que d'être mis à de si rudes épreuves. Pierre s'étant échapé de prison monta sur un vaisseau, & se refugia vers l'Evêque de Rome, qui faisoit profession de la même foi que lui. Ainsi les Ariens quoi qu'ils fussent en petit nombre demeurérent maîtres des Eglises. On publia dans le même tems un Edit de l'Empéreur, par lequel il étoit ordonné qu'on chasseroit d'Aléxandrie, & d'Egypte ceux qu'il plairoit à Lucius, d'entre les défenseurs de la doctrine du Concile de Nicée. Euzoius étant venu à bout de cette sorte de tout ce qu'il souhaitoit, retourna à Antioche.

L'an de N. S. 371.

Valentinien & Valens.

CHAPITRE XX.

Moines persécutez en Egypte. Miracles opérez par leur ministere.

Lucius aiant pris avec lui le Gouverneur d'Egypte, & une troupe de soldats, les mena contre les saints Solitaires, dans la créance que s'il les pouvoit réduire par l'amour qu'ils ont pour le repos, les habitans des villes ne lui feroient plus de resistance. Les Monasteres de ces païs-là étoient gouvernez par des hommes d'une admirable sainteté, & qui avoient grand éloignement des erreurs d'Arius. Le peuple qui ne vouloit, ni ne pouvoit agiter ces questions, s'en rapportoit à leur sentiment, parce qu'il croyoit qu'aiant autant de vertu, qu'ils en faisoient paroître dans toute la suite de leur vie, ils ne pouvoient être séparez de la vérité. Les deux Macaires, dont nous avons ci-devant parlé, Pambon, & Hera-

An de N. S. 371.

Valentinien & Valens.

clide, & d'autres Disciples d'Antoine, étoient des Supérieurs de ces Solitaires. Lucius aiant donc reconnu que jamais les Ariens ne pourroient avoir avantage sur les Catholiques, que les Moines ne fussent de son sentiment, il entreprit de les y attirer par force, puisqu'il ne pouvoit les y attirer par persuasion. Mais il ne pût venir à bout par ce moien-là de son dessein, parce que ces Solitaires étoient resolus de mourir, plûtôt que de se départir des Decrets du Concile de Nicée. On dit qu'au tems que les gens de guerre étoient prêts de les attaquer, on leur mena un homme dont les membres étoient tellement dessèichez, & rétrécis, qu'il ne pouvoit plus se tenir debout, & qu'aprés qu'ils l'eurent frotté d'huile, & qu'ils lui eurent commandé au nom de Jésus-Christ, que Lucius persécutoit de se lever, & de s'en retourner en sa maison, il fut guéri à l'heure-même, & fit voir par sa guérison qu'il faloit suivre le sentiment de ceux, que Dieu exauçoit quand ils l'invoquoient, en condamnant Lucius. Mais l'évidence de ce miracle ne convertit point les persécuteurs de ces Solitaires, & n'empêcha point qu'ils ne les conduisissent durant la nuit à une Isle environnée de marais, dont les habitans n'avoient jamais reçu aucune instruction de la Religion Chrêtienne, & étoient encore adonnez au culte des faux Dieux. On dit que comme ils sortoient du vaisseau, la fille du Sacrificateur qui étoit possédée par le démon, se presenta au devant d'eux, suivie d'un grand nombre des habitans, étonnez de la voir coure & crier comme elle faisoit. Quand elle fut proche elle se jetta à terre, & leur dit: Pourquoi êtes-vous venus ici serviteurs du grand Dieu ? Il y a long-tems que nous demeurons dans cette Isle sans incommoder personne. Nous y sommes enfermez de tous côtez par les marais, & ne sommes connus de qui que ce soit. Que si néanmoins vous voulez vous rendre maî-

maîtres de cette Isle, nous en sortirons. Macaire & ses compagnons aiant exorcisé le démon, la fille en fut délivrée. Le pere, sa famille & toute l'Isle se convertirent à la Religion Chrêtienne, & démolirent leur Temple pour en faire une Eglise. Lucius fut tres-fâché de ce changement, & aiant peur de devenir odieux à ceux-même de son parti, & d'être accusé de faire la guerre non à des hommes, mais à Dieu, manda qu'on renvoiât tous ces Moines dans leur solitude. Voilà comment il troubla la paix de l'Egypte, où le Philosophe Didyme & quantité d'autres hommes d'une éminente doctrine, paroissoient avec grand éclat. Le peuple jettant les yeux tant sur eux, que sur les saints Solitaires, s'éloignoit du sentiment des Ariens, qui bien qu'inférieurs en nombre ne laissoient pas de persécuter les autres.

L'an de N. S. 371. Valentinien & Valens.

CHAPITRE XXI.

Fermeté des Scythes dans la foi. Généreuse liberté de Vetranion.

L'Arianisme trouva une pareille resistance dans l'Osroëne, & dans la Cappadoce, à laquelle Basile Evêque de Césarée, & Grégoire Evêque de Nazianze servoient d'un grand ornement. La ville d'Antioche, la Syrie, & les provinces d'alentour étoient pleines de confusion, & de desordre, parce que les Ariens y occupoient toutes les Eglises, bien que les Catholiques, que l'on appelloit Eustatiens, & Paulianistes, y fussent en grand nombre sous la conduite de Paulin, & de Méléce, comme nous l'avons déja dit. Ce fut par leur moien que l'Eglise d'Antioche, qui avoit couru le hazard d'être entiérement in-

An de N. S. 371.

Valentinien, & Valens.

fectée des erreurs d'Arius, en fut preservée, & qu'elle se trouva capable de resister à la puissance de Valens, & aux intrigues de ceux qu'il consideroit le plus. Enfin tous les peuples qui furent conduits par des Evêques fermes, & généreux, demeurérent constans, & inébranlables dans la foi, qu'ils avoient reçuë. On assure que ce fut pour cette raison que les Scythes ne changérent point de sentiment. Il y a quantité de Villes, de Bourgs, & de Forts dans leur païs. La capitale s'appele Tomis, qui est une grande ville à la gauche du Pont-Euxin. L'Evêque gouverne seul toutes les Eglises, selon l'ancienne coûtume du païs qui est encore aujourd'hui en vigueur. Vetranion les gouvernoit lorsque l'Empéreur Valens alla à celle de Tomis. Ce Prince étant entré dans le lieu où ce Pasteur assembloit son troupeau, & aiant tâché de lui persuader d'admettre les Ariens à sa Communion, il le refusa avec une généreuse liberté, soûtint fortement la foi du Concile de Nicée, quitta ce Prince, & alla à un autre lieu où le peuple le suivit. Toute la ville étoit accouruë pour être presente à cette action, dans la créance qu'il s'y passeroit quelque chose d'extraordinaire. L'Empéreur fut fâché d'avoir été laissé seul dans l'Eglise avec sa suite, & en haine de cela fit mener Vetranion en exil. Mais peu de tems aprés il lui donna la liberté de retourner. Je croi que quand il vit que les Scythes se plaignoient de l'absence de leur Pasteur, il appréhenda qu'ils n'entreprissent de se soûlever au préjudice de l'Empire. Car il savoit que c'étoient des peuples fort belliqueux, qui habitoient un païs d'une assiette fort avantageuse, & qui servoient comme de rempart à l'Empire contre les irruptions des étrangers. Voila de quelle maniére Vetranion Prélat d'un rare mérite, & qui avoit aquis une grande réputation par la pureté de ses mœurs, rendit

dit inutiles les entreprises de Valens. Tous les Ecclésiastiques, excepté ceux d'Occident, encoururent son indignation pour ce sujet. Car pour ceux-là, ils vivoient en repos sous la domination de Valentinien, qui suivoit la doctrine du Concile de Nicée, & qui avoit une si grande piété, qu'il n'avoit jamais rien voulu changer dans les loix de l'Eglise, ni rien ordonner aux Ecclésiastiques. Quelque suffisance qu'il eût pour gouverner l'Empire, comme ses exploits l'ont assez fait connoître, il étoit persuadé que ces matiéres de doctrine étoient fort au dessus de son esprit.

L'an de N. S. 371.

Valentinien & Valens.

CHAPITRE XXII.

Il est décidé que l'Esprit saint, est de même substance que le Pere & le Fils.

On agita alors une question qui avoit excité du bruit dés auparavant, mais qui en excita un plus grand que jamais; savoir si l'on doit croire que l'Esprit saint soit de même substance que le Pere, & le Fils. Ceux qui tiennent que le Fils de Dieu est dissemblable à son Pere, & ceux qui tiennent qu'il lui est semblable quant à la substance convinrent entre eux en ce point, & demeurérent d'accord que l'Esprit saint n'est que le ministre, dissemblable quant à la substance, & le troisiéme en ordre, & en dignité. Au contraire tous ceux qui tenoient que le Fils est de même substance que son Pere, tenoient aussi que l'Esprit saint est de même substance que le Pere, & le Fils. Ce sentiment fut soûtenu avec vigueur en Syrie, par Apollinaire Evêque de Laodicée; en Egypte par Athanase, en Cappadoce par Basile, & par Grégoire. Au reste avant que cette question fût décidée, l'Evêque de Rome écrivit aux Evêques

An de N. S. 371. d'Orient, qu'ils avoüassent comme ceux d'Occident que les trois Personnes de la Trinité n'ont qu'une même substance, & qu'elles sont égales en dignité. La question aiant été terminée de la sorte par le jugement de l'Eglise Romaine, on n'en parla plus, & tout le monde se tint en repos.

Valentinien & Valens.

CHAPITRE XXIII.

Mort de Libére. Contestation entre Damase, & Ursin. Saine doctrine en Occident. Lettre de Damase aux Evêques d'Illirie.

Libére étant mort au même tems, Damase prit le gouvernement de l'Eglise de Rome. Un Diacre nommé Ursin aiant été nommé de quelques voix pour remplir cette place, il se fit sacrer en cachette par des Evêques presqu'inconnus, & s'efforça de rompre l'unité de l'Eglise, en faisant des assemblées à part. Le peuple se divisa, & les uns suivirent Damase, & les autres Ursin. Cette division eut des suites fâcheuses, & causa des quérelles, des batteries, & des meurtres jusques à ce que le Gouverneur de Rome réprima l'entreprise d'Ursin en châtiant plusieurs personnes tant du Clergé, que du peuple. Au reste il n'y avoit aucune contestation touchant la doctrine, ni à Rome ni en aucune autre ville d'Occident. Tout le monde suivoit avec un profond respect la décision du Concile de Nicée ; & reconnoissant une égale puissance dans chaque personne de la Trinité, leur rendoit à toutes un honneur égal. Il n'y avoit qu'Auxence Evêque de Milan qui avec quelques autres de son parti s'efforçoit d'établir la doctrine d'Arius contre le consentement unanime de l'Occident, & qui soûtenoit que le Fils, & l'Esprit

prit saint sont dissemblables au Pere, quant à la substance. Les Evêques des Gaules & de l'Etat de Venise, aiant donc rapporté que quelques autres faisoient de semblables efforts, les Evêques de plusieurs Provinces s'assemblérent à Rome, & déclarérent Auxence, & ceux de son parti retranchez de leur Communion, confirmérent la foi du Concile de Nicée, infirmérent ce qui avoit été décidé de contraire dans le Concile de Rimini, tant parce que l'Evêque de Rome & d'autres n'y avoient point consenti, que parce que plusieurs de ceux mêmes qui y avoient été presens l'avoient improuvé. La Lettre que Damase & les autres Evêques du Concile Romain, écrivirent aux Evêques d'Illirie, est une preuve que la chose se passa de la maniére, que je viens de dire. Voici comment elle étoit conçuë.

L'an de N. S.

Valentinien & Valens.

Damase, Valére, & les autres Evêques assemblez dans le saint Concile de Rome, aux Evêques d'Illirie, nos tres-chers Freres, salut en notre-Seigneur.

» Nous ne doutons point que vous ne teniez » nôtre sainte foi, qui est fondée sur la do» ctrine des Apôtres, & qui n'est nullement con» traire aux sentimens des Peres, & que vous ne » la prêchiez au peuple. Il n'est pas permis aux » Prêtres de Dieu, qui sont les maîtres des sages » du monde d'être dans un autre sentiment. Ce» pendant nous avons appris par le rapport de nos » Freres les Evêques des Gaules, & de l'Etat de » Venise, que quelques-uns s'efforcent d'insi» nuër l'erreur dont les Evêques doivent pren» dre garde que les fidéles ne soient surpris, » non plus que de tout ce qui est contraire aux » véritables explications, soit que cette sur» prise procede de l'ignorance ou de la sim-

L'an de N. S.

Valentinien & Valens.

„ plicité de quelques-personnes. Ils ne doivent „ pas non plus suivre ceux qui inventent de nouveaux dogmes, mais demeurer fermes dans la „ foi de nos peres. C'est pourquoi Auxence Evêque de Milan a été justement condamné. Il „ est donc juste que tous les Docteurs de l'Eglise „ s'accordent dans l'étenduë de l'Empire Romain, sans déchirer l'unité de la foi par leurs „ disputes. Car dés que la malignité des hérétiques commença à s'élever de la même sorte que „ l'impiété des Ariens s'éléve encore aujourd'hui, „ trois cens dix-huit de nos Peres assemblez à „ Nicée élevérent une muraille contre les machines, & les attaques du démon; & préparérent „ un contrepoison contre leur doctrine corrompuë. Ce contrepoison est de croire que le Pere „ & le Fils n'ont qu'une même divinité, une même vertu, & une même nature. Nous devons „ aussi croire que l'Esprit saint est de la même substance; & nous avons ordonné que ceux qui seront dans un autre sentiment, seront retranchez „ de nôtre Communion. Quelques-uns ont entrepris de violer cette régle salutaire, & cette „ décision adorable. Mais ceux mêmes qui s'étoient portez à cét attentat dans le Concile de „ Rimini, l'ont en quelque sorte reparé, en confessant qu'ils avoient été trompez par une maniére de raisonner, qui ne leur paroissoit pas „ contraire à la doctrine publiée dans le Concile „ de Nicée. Le nombre de ceux qui se sont trouvez à Rimini ne peut faire aucun préjudice à la „ bonne doctrine, parce qu'ils s'y sont assemblez „ sans la participation de l'Evêque de Rome, „ qu'il faloit plûtôt consulter que nul autre; sans „ la participation de Vincent, qui a joüi de la dignité Episcopale durant tant d'années; & sans „ celle d'un grand nombre d'autres, qui étoient de „ même sentiment que ceux-ci, parce que ceux

„ qui

„ qui aiant été trompez, ont semblé s'en éloigner, „ ont témoigné que cét éloignement leur déplai- „ soit lorsqu'ils ont eu la liberté entiére de leur ju- „ gement. Vous reconnoissez donc qu'il faut re- „ tenir inviolablement la doctrine qui a été établie „ dans le Concile de Nicée sur l'autorité des Apô- „ tres ; & que tous les Evêques tant d'Orient, que „ d'Occident, qui font profession d'être Catholi- „ ques, doivent se glorifier de tenir avec nous. „ Nous espérons que ceux qui sont dans un autre „ sentiment seront bien-tôt retranchez de nôtre „ communion, & privez de la dignité Episcopale, „ de sorte que les peuples délivrez comme du joug „ des erreurs qu'ils leur imposent, auront la liber- „ té de respirer. Car pour eux ils n'ont garde de „ désaveugler le peuple, puisqu'ils sont aveuglez „ eux-mêmes. Que vôtre jugement soit confor- „ me au jugement de tous les Evêques, demeurez- „ y fermes, & inébranlables, & assurez nous en par „ vos lettres, afin que nous n'en puissions douter.

L'an de N. S. Valentinien & Valens.

CHAPITRE XXIV.

Ambroise est élu Evêque de Milan. Il rétablit la paix dans son Eglise. Les Novatiens de Phrygie célébrérent la fête de Pâque, à la façon des Juifs.

LEs Evêques d'Occident aiant prévenu de la sorte, les desseins de ceux qui vouloient introduire des nouveautez parmi eux, conservérent inviolable la foi qu'ils avoient reçuë de leurs peres, si bien qu'il n'y eut presque qu'Auxence, & ses disciples qui tombérent dans l'erreur. Mais cét Auxence ne survécut pas long-tems. Quand il fut mort le peu-

L'an de N. S. 375.

Valentinien. & Valens.

peuple de Milan se partagea touchant le choix d'un Evêque, & la ville fut en danger d'être ébranlée par une horrible sedition. Ceux qui avoient prétendu à cette dignité, & qui n'avoient pû y parvenir menaçoient de se venger du mépris qu'on avoit fait de leurs personnes, Ambroise Gouverneur de la Province, appréhendant l'émotion populaire, alla à l'Eglise, exhorta le peuple à respecter les loix, à renoncer aux contestations & aux partis, & à entretenir la paix. Avant qu'il eût achevé son discours, chacun renonçant tout d'un coup à la colére, & à la haine, dont il étoit animé contre les autres, donna sa voix à celui qui les exhortoit tous à la paix, le pria de recevoir le bâtême. Comme Ambroise bien loin d'accepter cette charge, la refusoit, & s'en éloignoit autant qu'il lui étoit possible, & que le peuple le pressoit plus qu'auparavant, protestant qu'il ne s'appaiseroit, & ne s'accorderoit jamais autrement, on alla en porter la nouvelle à la Cour, & on dit qu'à l'heure même l'Empéreur Valentinien se mit en priéres, & rendit à Dieu des actions de grace de ce que les Fidéles choisissoient pour gouverner l'Eglise, celui-là même qu'il avoit choisi pour gouverner la Province. Quand il fut plus particuliérement informé des instances pressantes du peuple, & du refus opiniâtre d'Ambroise, il jugea que Dieu avoit disposé cette affaire de la sorte, à dessein de rétablir la paix dans l'Eglise de Milan, & commanda qu'on le sacrât au plûtôt. Il fut batisé, & sacré en même-tems, & il travailla aussitôt à réünir dans une même créance touchant la nature Divine, son Eglise qui avoit été partagée sur ce sujet durant tout le tems qu'elle avoit été conduite par Auxence. Nous verrons en un autre lieu les éminentes qualitez qu'Ambroise fit paroître depuis son ordination, & avec combien de courage & de pieté il s'aquitta des fonctions de son ministére.

Les

Les Novatiens qui demeurent en Phrygie, commencérent en ce temps-là à célébrer la fête de Pâque, à la façon des Juifs, contre leur ancien usage. Novat auteur de leur secte refusa la communion aux pénitens qui témoignoient de la douleur de leurs péchez, & ne fut novateur qu'en ce point. Mais ni lui ni ses successeurs ne célébrerent jamais la fête de Pâque qu'aprés l'équinoxe du printemps, comme l'Eglise Romaine la célébre. Mais quelques Evêques Novatiens s'étant assemblez en ce tems-là à Pazi, bourg de Phrygie assis proche de la source du Sangare, resolurent d'observer à l'avenir la fête des Azymes, & de célébrer la solennité de Pâque le même jour que les Juifs, afin de ne pas convenir en ce point de discipline avec ceux avec lesquels ils ne convenoient pas touchant d'autres. Agelius Evêque des Novatiens de Constantinople, ni ceux des Novatiens de Nicée, de Nicomédie, & de Cotua ville considérable de Phrygie n'assistérent point à ce Concile, bien qu'ils eussent accoûtumé de présider à toutes les délibérations, qui se faisoient dans leur secte. Je rapporterai ailleurs comment ils se séparérent de communion pour ce sujet

L'an de N. S. 375. Valentinien & Valens.

CHAPITRE XXV.

Hérésies inventées par Apollinaire, & soûtenuës par Vital.

APollinaire se fit chef en ce temps-là d'une hérésie, à laquelle on a depuis donné son nom, arracha quantité de personnes à l'Eglise, & s'assembla avec elles à part. Il fut aidé dans un si pernicieux dessein, par un Prêtre de l'Eglise d'Antioche, & du Clergé de Mélece, nommé Vi-

L'an de N. S. 375.

Valentinien & Valens.

Vital, homme qui s'étoit rendu fort considerable parmi le peuple par l'austérité de sa vertu, & par l'assiduité avec laquelle il s'aquitoit de ses fonctions. S'étant séparé de la communion de Méléce, il se joignit à Apollinaire, présida dans Antioche à ceux de sa secte, & attira par l'opinion de sa sainteté, un grand nombre d'auditeurs, & de disciples, qu'on appele encore aujourd'hui Vitaliens. On dit qu'il ne s'engagea dans ce déplorable égarement, que par dépit d'avoir été traité avec mépris par Flavien, qui étoit alors son Collégue dans les fonctions du Sacerdoce, & qui fut depuis élevé sur le Siége Episcopal de la ville d'Antioche. Ce Flavien ne lui aiant pas voulu permettre de voir l'Evêque, comme il avoit accoûtumé, il en eut du ressentiment, & se tenant méprisé, il passa dans le parti d'Apollinaire, & contracta amitié étroite avec lui. Depuis ce tems-là, ceux de cette secte se sont aussi assemblez à part dans les autres villes sous leurs Evêques particuliers, & se sont conduits par des loix différentes de celles de l'Eglise Catholique. Ils chantent des cantiques en vers composez par Apollinaire. Car il excelloit en Poësie, aussi bien qu'aux siences, & il attira un grand nombre de personnes à son parti par ses Poëmes. Il avoit fait de toute sorte de Vers; les uns pour être chantez à table, les autres pour être chantez en travaillant; les uns sérieux pour les tems sérieux; les autres plus gais pour les jours de fête, & de réjouïssance. Mais il n'y en a point qui ne tende à célébrer les loüanges de Dieu, & à relever l'éclat de sa Majesté, & de sa gloire. Damase Evêque de Rome, & Pierre Evêque d'Aléxandrie aiant les premiers découvert les progrez de cette nouvelle hérésie, la condamnérent dans un Concile tenu à Rome, comme contraire à la doctrine de l'Eglise Catholique. On dit que ce fut aussi par foiblesse qu'Apollinaire s'abandonna à

la

la nouveauté de l'erreur. Comme Athanase Evêque d'Aléxandrie retournoit en Egypte du lieu où il avoit été rélégné soûs le régne de Constance, & qu'il passoit par la ville de Laodicée, il y contracta amitié avec Apollinaire. Mais parce que les Ariens croioient que c'étoit un crime de participer à la communion d'Athanase, il fut honteusement chassé de l'Eglise pour ce sujet par George Evêque de cette ville qui étoit Arien. Cét Evêque ne se contenta pas de l'accuser de la communion qu'il avoit euë avec Athanase; il lui reprocha des crimes qui avoient été effacez par la pénitence. Dans le tems que Théodose prédécesseur de George gouvernoit l'Eglise de Laodicée, Epiphane célébre Professeur de Rhétorique récita une Ode qu'il avoit composée en l'honneur de Bacchus. Avant que de commencer la lecture, il avertit selon la coûtume les Prophanes, c'est à dire ceux qui n'étoient pas initiez aux mystéres, de sortir. Le jeune Apollinaire qui étudioit soûs lui, Apollinaire le Pere, qui étoit Prêtre, ni aucun autre Chrêtien ne sortit. Quand Théodote sût qu'ils avoient assisté à cette cérémonie prophane, il en fut sensiblement touché. Il pardonna néanmoins aux simples laïques, aprés leur avoir fait une légére réprimande. Mais à l'égard des Apollinaires, comme ils étoient Clercs, savoir le pere Prêtre, & le fils Lecteur, quand ils eurent été légitimement convaincus, il les chassa de l'Eglise. Il les y reçut pourtant depuis, lorsqu'ils eurent fait une pénitence proportionnée à leur péché, & accompagnée de larmes, & de jeûnes. George aiant succédé depuis à Théodote, dans le gouvernement de cette Eglise, comme je viens de le dire, retrancha Apollinaire de sa communion, pour avoir participé à celle d'Athanase. On dit qu'Apollinaire le supplia plusieurs fois de le rétablir, & que n'aiant pû rien obtenir de lui, il

L'an de N. S. 375. Valentinien & Valens.

L'an de N. S. 375. Valentinien & Valens.

ne pût surmonter son ressentiment, & entreprit de troubler l'Eglise par ses erreurs, & de se venger de son ennemi par son éloquence, en faisant voir qu'il avoit déposé un Ecclésiastique plus éclairé, & plus habile que lui dans l'intelligence de l'Ecriture. Voila comment les inimitiez particuliéres des Ecclésiastiques nuisent à l'Eglise, & produisent des erreurs qui altérent la pureté de la doctrine. Si George eût reçu Apollinaire dans la société des Fidéles, lorsqu'il lui donna des marques d'une sincére pénitence, comme Théodote l'avoit reçu autrefois, on n'auroit jamais entendu parler de l'hérésie, qui porte son nom. Les hommes s'emportent, & s'échapent quand on les méprise, au lieu qu'ils sont plus retenus, & qu'ils se renferment dans les bornes de leur devoir, & lorsqu'on les traite équitablement.

CHAPITRE XXVI.

Nouveauté introduite par Eunome, touchant la maniére de conférer le bâtême.

CE fut à peu prés au même-tems qu'Eunome qui gouvernoit l'Eglise de Cyzique en la place d'Eleusius, & qui présidoit aux Ariens, inventa une nouvelle hérésie, que quelques-uns appelent de son nom, & que d'autres appelent l'hérésie des Anoméens. On dit qu'il fut le premier qui osa assurer, que le saint Batême ne doit étre conféré, que par une simple immersion, qui interrompit la tradition, qui étoit décenduë depuis les Apôtres jusques à nous, & qui introduisit une discipline inconnuë, dont il tâcha de cacher la nouveauté sous l'apparence d'une gravité, & d'une sévérité extraordinaire. Il

étoit

étoit fort éloquent, & se plaisoit fort aux conférences, & aux disputes. La plûpart de ceux qui ont profession de cette secte, ont la même inclination. Ils ne loüent jamais tant la probité, ou la charité envers les pauvres, si ce n'est en quelqu'un de leur parti, qu'ils loüent la subtilité du raisonnement, & l'adresse d'embarasser celui à qui on parle. Ceux qui ont cette subtilité, & cette adresse passent dans leur opinion pour les plus gens de bien, & pour les plus religieux. D'autres disent, & je me persuade que ceci est plus conforme à la vérité, que Théophrone natif de Cappadoce, & Eutyque défenseurs tres-opiniâtres de cette hérésie s'étant séparez d'Eunome soûs le régne suivant, introduisirent des nouveautez touchant le Bâtême, en disant qu'il doit étre conféré, non au nom de la Trinité, mais au nom de la mort de J.Christ. On dit qu'Eunome n'a rien avancé de nouveau sur ce sujet; qu'aiant suivi dés le commencement l'erreur d'Arius, il l'a toûjours tenuë; que depuis qu'il eut été Evêque de Cyzique, il fut accusé par les Ecclésiastiques de son Clergé d'enseigner une nouvelle doctrine; qu'Eudoxe Evêque des Ariens de Constantinople l'aiant cité, & l'aiant obligé à rendre publiquement raison de sa foi, il n'y trouva rien à redire, & l'exhorta à retourner à Cyzique. Qu'Eunome répondit qu'il ne vouloit point demeurer avec des personnes qui lui étoient suspectes, & qu'il prit ce prétexte pour les abandonner, mais qu'en effet il se sépara de leur Communion, en haine de ce qu'ils n'avoient pas voulu recevoir Aëce son précepteur; qu'Eunome demeura toûjours depuis dans sa maison, sans changer de sentiment. Voila comment en parlent les hommes, les uns d'une maniére, & les autres d'une autre. Il est à craindre à mon sens pour ceux qui ont changé la tradition de l'Eglise touchant le Bâtême, soit

L'an de N. S. 375.

Valentinien & Valens.

L'an de N. S. 375. Valentinien & Valens.

soit Eunome, ou d'autres, qu'ils ne soient les seuls qui partent de cette vie sans avoir reçu ce Sacrement. Car si aiant reçu une fois le Bâtême selon l'ancienne coûtume, ils n'ont pû se le donner à eux-mêmes de nouveau, ils ont introduit ce qui n'avoit point été pratiqué en leur personne, & ont entrepris d'exercer les premiers sur les autres, ce qu'on n'avoit jamais exercé sur eux. Ainsi aiant fondé ce dogme non sur aucun principe certain, mais sur leur seule imagination, ils ont donné aux autres ce qu'ils n'avoient pas reçu, ce qu'on ne sauroit soûtenir sans extravagance. Car ils reconnoissent eux-mêmes que ceux qui n'ont pas reçu le Bâtême, n'ont pas le pouvoir de le conférer; Or ceux qui n'ont pas reçu le Bâtême de la maniére qu'ils le conférent, ne l'ont pas reçu véritablement selon leur opinion, & ils la confirment par leur pratique, puisqu'ils rebâtisent tous ceux qu'ils peuvent attirer à leur parti, bien qu'ils aient déja été bâtisez selon l'usage de l'Eglise Catholique. La multitude & la diversité de ces dogmes apportérent une horrible confusion dans la Religion, & détournérent un grand nombre de ceux qui avoient dessein d'en faire profession. Le feu de la dispute étoit plus allumé que jamais, & comme ceux qui soûtenoient la nouveauté, ne manquoient ni de courage, ni de suffisance, ils auroient attiré presque tous les Catholiques à leur parti, si Basile & Grégoire ne se fussent déclarez contre eux, & si l'Empereur Théodose ne les eût enlevez des lieux les plus agréables, & les plus charmans de l'Empire, pour les réléguer en des deserts stériles, & incultes: mais de peur que ceux qui prendront la peine de lire mon histoire n'ignorent en quoi consistoient précisément ces deux hérésies, je croi devoir remarquer qu'Aëce natif de Syrie, a été le premier Auteur de l'erreur qu'on attribuë à Euno-

L'an de N. S. 375.

Valentinien & Valens.

Eunome, & qu'il a asseuré aprés Arius que le Fils de Dieu est dissemblable à son Pere, & qu'il a été créé de rien. Ceux qui ont suivi cette erreur, ont d'abord été appelez Aëciens. Mais depuis que soûs le régne de Constance comme nous l'avons déja dit, les uns soûtinrent que le Fils de Dieu est consubstanciel à son Pere, & les autres qu'il lui est semblable en substance, & que le Concile de Rimini définit qu'on diroit seulement qu'il est semblable en substance, Aëce fut condamné au bannissement, comme un impie, qui avoit prononcé des blasphémes contre Dieu. Dans le tems qui suivit, son hérésie demeura comme assoupie, parce que ni lui, ni aucun autre n'osoit la soûtenir. Mais depuis qu'il eut été élevé sur le Siége de l'Eglise de Cyzique, il ne pût se retenir, & il commença à prêcher la doctrine d'Aëce, & parce qu'il l'a publiée avec plus de hardiesse qu'Aëce même, & soûtenuë avec plus de force, on a donné son nom à ceux qui la suivent, & on a oublié celui du premier, & du véritable Auteur.

CHAPITRE XXVII.

Jugement de Grégoire Evêque de Nazianze, touchant Eunome, & Apollinaire. Hérésie d'Eunome combattuë par de saints Solitaires du même-tems.

Il faut demeurer d'accord qu'Eunome, & Aëce étoient tous deux dans un même sentiment. Eunome appelle Aëce son maître, en plusieurs endroits de ses Ouvrages, & fait gloire d'être son Disciple. Pour ce qui est d'Apollinaire, Grégoire Evêque de Nazianze en parle de cette sorte dans

L'an de N. S. 375.

Valentinien & Valens.

dans une de ses Lettres, qui est adressée à Nectaire Evêque de Constantinople. Eunome, cette peste que nous avons entretenuë dans nôtre sein, ne se contente pas d'être & de subsister, s'imagine que ce seroit pour lui une perte, que de ne pas entraîner avec lui tout le monde dans le précipice. Cela peut néanmoins être en quelque sorte toleré. Mais l'insolence des Apollinaristes est le malheur le plus fâcheux, & le plus insupportable dont l'Eglise soit affligée. Je ne sai comment vôtre sainteté a permis qu'ils aient la liberté de faire des assemblées aussi-bien que nous. Bien que par la grace de Dieu vous soiez parfaitement instruit des mystéres de nôtre Religion, & que vous n'ignoriez rien de ce que l'Eglise enseigne pour les défendre, ni de ce que l'hérésie invente pour les attaquer, il n'est peut-être pas hors de propos que vous appreniez d'une personne qui sait aussi peu de choses que moi, qu'il m'est tombé entre les mains un Livre d'Apollinaire, qui surpasse tout ce que les Auteurs des sectes les plus dangereuses ont jamais conçu de plus monstrueux. Il assure que le corps que le Fils de Dieu a pris pour la réparation de nôtre nature, est un corps qu'il a eu dés le commencement; & pour appuyer une imagination aussi extravagante que celle-là, il donne une mauvaise explication à ces paroles de l'Ecriture, nul n'est monté au Ciel, que le Fils de l'Homme qui est décendu du Ciel. Ainsi il prétend qu'il étoit déja Fils de l'Homme, quand il est décendu du Ciel, & qu'il en a apporté un corps qui étoit éternel. Il se sert encore d'un passage où il est dit: Le second Homme est du Ciel. Enfin il assure que cét Homme qui est décendu du Ciel n'avoit point d'entendement, mais que la divinité du Fils de Dieu lui tenoit lieu d'entende-

ment,

„ ment, & étoit comme la troisiéme partie de ce „ composé humain. Le corps, & l'ame en étoient „ deux parties, comme dans les autres hommes, „ & le Verbe de Dieu tenoit la place de l'autre „ partie, savoir de l'entendement, qui n'y étoit „ pas. Mais ce n'est pas-là le plus grand mal. Le „ plus grand mal est qu'il assure que le Fils uni- „ que de Dieu, le Juge de tous les hommes, l'Au- „ teur de la vie, & le destructeur de la mort, est „ sujet lui-même à la mort; qu'il a souffert dans „ sa divinité, & qu'elle est morte avec son corps, „ & qu'elle est ressuscitée avec lui par la grace „ du Pere Eternel. Il faudroit faire un long discours pour rapporter toutes les extravagances qu'il ajoûte à celles-ci. Ce que je viens de dire suffit, si je ne me trompe, pour faire voir quels ont été les sentimens d'Apollinaire, & d'Eunome. Que si quelqu'un desire d'en étre plus particuliérement informé, il n'a qu'à lire leurs ouvrages, ou les ouvrages de ceux qui ont écrit contre eux. Car pour moi je ne saurois me donner la peine, ni de m'en instruire, ni d'en instruire les autres. Que si leurs erreurs ne firent pas de fort grands progrez, il faut reconnoître qu'on en est redevable à la vertu, & au zele des saints Solitaires. Car tous ceux qui habitoient dans la Syrie, dans la Cappadoce, & dans les Provinces d'alentour, étoient tres-attachez à la doctrine du Concile de Nicée. Il est certain que peu s'en falut que l'Orient depuis la Cilicie jusques à la Phénicie ne suivît les égaremens d'Apollinaire. L'autre hérésie d'Eunome se répandit depuis la Cilicie, & le mont Taurus jusques à l'Hellespont, & à Constantinople. Ces deux Chefs de secte attirérent aisément à leur parti ceux parmi lesquels ils vivoient, & ceux d'alentour. Mais il leur arriva quelque chose de semblable à ce qui étoit arrivé auparavant aux Ariens. Car le peuple conçut de l'horreur de leurs sentimens, & témoi-

L'an de N. S. 375.

Valentinien & Valens.

L'an de N. S. 375.

Valentinien & Valens.

gna de l'éloignement de leurs personnes, quand il vit qu'ils n'étoient point approuvez par les Moines, dont ils admiroient trop la vertu, pour pouvoir se persuader qu'ils s'écartassent de la vérité.

CHAPITRE XXVIII.

Saints Solitaires qui ont fleuri en Egypte.

COmme ce tems-là a produit un grand nombre de saints Solitaires, qui ont fait une profession exacte de la plus sublime Philosophie, je croi devoir parler de tous ceux dont j'ai connoissance. Nous n'avons point appris qu'il y en ait eu en Egypte d'aussi célébre que Jean. Il avoit reçu de Dieu le don de connoître l'avenir, & les secrets les plus cachez aussi clairement que les anciens Prophétes, & de guérir les maladies les plus desespérées, & les plus incurables. Or fut aussi un des plus considérables ; il vécut dans la solitude dés sa plus tendre jeunesse, y chantant continuellement les loüanges de Dieu. Il ne vivoit que d'herbes & de racines, & ne beuvoit que de l'eau, quand il en pouvoit trouver. Quand il fut vieux il alla par l'ordre de Dieu dans la Thébaïde où il gouverna plusieurs Monastéres, & fit des actions miraculeuses. Il chassoit les démons, & guérissoit les malades par la force de ses priéres. Il n'avoit aucune teinture des Lettres, & cependant n'oublioit rien de ce qu'il avoit une fois appris.

Ammon Supérieur des Moines appelez Tabennisiotes vivoit dans le même païs, & avoit sous lui environ trois mille Discpiles. Benus & Théonas étoient aussi Supérieurs de Monastéres. Ils avoient le don de prophétie. On dit que Théonas aiant appris lés siences des Egyptiens, des Grecs

& des Romains, ne laissa pas de garder le silence l'espace de trente ans. Pour Benus on assure que jamais personne ne le vit en colére, ni jurer, ni mentir, ni avancer aucune parole ou téméraire, ou vaine, ou inutile. Copus, Helles, & Elie vivoient au même tems. On dit que Dieu avoit départi à Copus le don de guérir les maladies, & de chasser les démons. Pour Helles il avoit été élevé dés sa jeunesse dans les exercices de la vie Monastique, & faisoit des actions surprenantes & miraculeuses jusques à porter du feu dans sa robe, sans qu'elle en fût endommagée. Il excitoit puissamment par ce moien-là les autres Moines à la vertu, en leur faisant regarder le pouvoir d'opérer des miracles, comme le prix & la récompense de la pureté des mœurs. Elie vivoit alors dans les exercices de la sainte Philosophie, âgé d'environ cent dix ans. Il disoit qu'il en avoit passé soixante & dix dans le desert, & dans une si extréme vieillesse, il ne relâchoit rien de sa rigueur ordinaire.

Appellés fleurissoit dans le même tems. Il fit quantité de miracles dans les Monastéres d'Egypte, aux environs de la ville d'Acoris. Comme il travailloit une nuit à la forge, le diable entreprit de le tenter, soûs la figure d'une femme, mais aiant tiré le fer qu'il avoit dans le feu, il en brûla le visage du diable, qui s'enfuit à l'heure-même en faisant un bruit épouvantable.

Isidore, Serapion, & Dioscore furent des plus célébres Supérieurs qu'il y eût au même tems dans les Monastéres. Isidore fit fermer de telle sorte son Monastére, que personne ne pouvoit plus en sortir, & pourvût à ce qu'on trouvât au dedans toutes les choses dont on pouvoit avoir besoin. Serapion demeuroit aux environs du gouvernement d'Arsinoé, & avoit mille Moines soûs sa conduite. Ils vivoient de leur travail, & en nourrissoient les pauvres. Au tems de la moisson ils alloient cou-

L'an de N. S. 375.

Valentinien & Valens.

per les blés pour de l'argent, gardoient du blé pour leur provision, & en donnoient gratuitement aux autres Moines. Dioscore n'avoit pas plus de cent Disciples: il étoit Prêtre, & s'aquitoit tres-exactement des fonctions de son ministére, examinant ceux qui se presentoient pour participer aux mystéres, & en éloignant ceux qui étoient encore coûpables de quelque péché, qu'ils n'avoient pas expié. Euloge Prêtre étoit encore plus sevére que lui dans la dispensation des Sacremens. On dit que quand il disoit la Messe il pénétroit si clairement les consiences de ceux qui s'approchoient de l'Autel, qu'il en chassoit ceux qui avoient commis quelque mauvaise action, ou pris quelque resolution injuste, découvrant publiquement leur péché, & ne les admettant à la participation des saints dons, qu'aprés qu'ils s'étoient purifiez par la pénitence.

CHAPITRE XXIX.

Moines célébres de la Thébaïde.

APollos vêcut au même tems dans la Thébaïde. A peine avoit-il atteint l'âge de puberté, qu'il se consacra aux exercices de la sainte Philosophie. Aprés avoir passé quarante ans dans la solitude, il s'enferma par l'ordre de Dieu, dans un antre creusé au pié d'une montagne assez proche d'un lieu fort peuplé. Il aquit en peu de tems une si haute réputation, par l'éclat de ses miracles, que quantité de Solitaires se rangérent soûs sa conduite. Timothée Evêque d'Aléxandrie, qui a écrit sa vie, & celle des autres Solitaires, dont je viens de parler, a rapporté fort au long sa maniére de vivre, & ses mi-

miracles. Il y avoit environ deux mille Solitaires qui demeuroient proche de cette grande ville, savoir les uns dans le lieu nommé l'Hermitage, & les autres vers la Mareote, & la Libye. Dorothée natif de Thébes excelloit entr'eux. Il emploioit le jour à amasser sur le bord de la mer des pierres dont il bâtissoit une cellule pour ceux qui n'en pouvoient bâtir. Et la nuit, il faisoit des paniers avec des feüilles de palmier, & les vendoit pour vivre. Il mangeoit six onces de pain par jour, avec un peu de légumes, & ne beuvoit que de l'eau. S'étant accoûtumé à cette étroite abstinence dés sa jeunesse, il l'observa dans la vieillesse la plus avancée. On ne le vit jamais se coucher sur un lit, ni sur de la natte, ni étendre ses jambes, & se mettre à son aise pour dormir. La lassitude le contraignoit quelquefois de fermer les yeux, soit en travaillant, ou en mangeant, de sorte que les morceaux lui tomboient hors de la bouche. Etant un jour accablé de sommeil, il tomba sur sa natte, sans y penser, dont étant fâché, il dit tout bas, on persuaderoit aussi-tôt à un Ange, qu'à un bon Solitaire de s'abandonner au sommeil. Peut-être qu'il parloit à soi-même, ou au démon qui l'interrompoit dans ses exercices. Quelqu'un lui aiant demandé un jour pourquoi il faisoit mourir son corps de la sorte; c'est, répondit-il, parce qu'il me fait mourir moi-même.

L'an de N. S. 375.

Valentinien & Valens.

Piammon, & Jean étoient Supérieurs de deux célébres Monastéres d'Egypte, assis proche de Diolque. Ils étoient Prêtres, & s'aquittoient avec beaucoup de soin & de zele, des fonctions de leur ministére. On dit que Piammon, disant un jour la Messe, vit un Ange debout auprés de l'Autel, qui écrivoit les noms des Moines, qui étoient presens, & effaçoit ceux des absens.

Jean avoit reçu de Dieu un pouvoir si absolu sur les maladies, qu'il guérissoit les Paralytiques.

Un vieillard nommé Benjamin, vivoit au même-

L'an de N. S. 375.

Valentinien & Valens.

me-tems dans la solitude, proche de Scetis : Dieu lui avoit fait la grace de guérir toute sorte de maladies, sans user d'aucun remède, & par son seul attouchement, ou par un peu d'huile consacrée par ses priéres. Il fut attaqué d'une hydropisie, qui l'enfla de telle sorte, que pour le porter hors de sa cellule, il falut en élargir la porte. Son mal ne lui permettant pas d'être couché, il demeura durant huit mois assis dans une grande chaise, & continua toûjours à guérir les malades, sans se fâcher de ce qu'il ne guérissoit point lui-même. Il consoloit ceux qui le visitoient, & leur demandoit qu'ils priassent Dieu pour le salut de son ame ; ajoûtant qu'il se soucioit fort peu de son corps, parce qu'il ne lui avoit de rien servi quand il avoit été en santé, & qu'il ne lui nuisoit de rien pendant qu'il étoit malade.

Marc ce Solitaire si célébre, Macaire le jeune, Apollonius, & Moïse, natif d'Ethyopie honoroient alors de leur presence ce même lieu de Scetis. On dit que Marc fit paroître une grande douceur & une grande prudence dans ses mœurs dés sa premiére jeunesse ; qu'il apprenoit l'Ecriture sainte par cœur ; qu'il avoit une pieté si singuliére, que Macaire Prêtre des cellules, disoit qu'il ne lui avoit jamais donné ce que les Prêtres donnent aux Fidéles à la sainte Table, mais qu'il avoit vû la main d'un Ange qui le lui donnoit. Pour Macaire, il avoit reçu de Dieu le don de mêpriser les Démons. Il se retira dans la solitude à l'occasion d'un meurtre qu'il avoit commis contre son intention. Car pendant qu'étant jeune, il menoit paître des troupeaux le long du lac de la Maréote, il tua en joüant un de ses compagnons, & s'enfuit dans le desert, de peur d'être puni. Aprés y avoit passé trois ans à découvert, il bâtit une petite cellule, où il en passa vint-cinq autres. Il avoit accoûtumé de dire qu'il étoit redevable de tout le bien qu'il

qu'il avoit fait dans la solitude, au mal qu'il avoit commis auparavant, sans y penser, & d'appeler salutaire ce meurtre involontaire, d'où procédoit tout le bon-heur de sa retraite. Apollonius aiant passé toute sa vie dans le négoce se retira à Scetis sur la fin de ses jours. Considérant qu'il étoit trop vieux pour apprendre à écrire, ou à exercer un métier : il achéta quantité de remédes, & de drogues propres aux malades, & s'accoûtuma à les porter tous les jours aux Solitaires, qui en avoient besoin. Quand il fut proche de sa fin, il donna toutes ses boëtes à un autre, & l'exhorta à s'aquiter du même devoir de charité.

L'an de N. S. 375.

Valentinien & Valens.

La premiére condition de Moïse étoit d'être esclave. Aiant été chassé par son maître, il se retira parmi des voleurs, & devint chef de la troupe. Aprés avoir commis plusieurs crimes, & s'être soüillé de plusieurs meurtres, il se retira dans la solitude, & parvint au sommet de la perfection de la sainte Philosophie. Comme la santé, & la vigueur qu'il avoit aquise par son ancienne maniére de vivre, excitoient en lui des imaginations, & des mouvemens qui le portoient au plaisir, il usoit de toute sorte de moiens pour mortifier son corps, soit en ne mangeant que du pain, & en travaillant beaucoup, ou en priant jusques à cinquante-fois le jour. Il fut six ans à passer toutes les nuits à prier debout sans plier les genous, & sans fermer les yeux. Il alloit quelquefois à toutes les cellules durant la nuit, pour emplir d'eau en cachette les cruches des Solitaires, bien que la source fût à dix stades de quelques-uns, à vint des autres, & à trente des autres. Quelque desir qu'il eût d'affoiblir son corps par la rigueur de ces exercices, il conserva long-tems sa vigueur. Quatre voleurs étant allez à sa cellule, il les lia, & les porta sur ses épaules à l'Eglise, où les Moines s'assembloient, afin qu'ils en fissent ce qu'ils jugeroient à propos,

L'an de N. S. 375. parce qu'il ne croioit pas qu'il lui fût permis de faire mal à personne. On ne vit jamais de conversion si surprenante que la sienne, & jamais personne ne passa si promptement que lui de l'excez de la débauche, à la perfection de la continence. Aussi Dieu en récompense le rendit l'objet de la fraieur des démons, & les Solitaires de Scetis le choisirent pour l'élever à l'honneur du Sacerdoce, afin de participer par ses mains aux sacrez mystéres. Il mourut à l'âge de soixante, & quinze ans, & laissa quantité d'excellens disciples.

Valentinien & Valens.

Paul, Pacome, Etienne, & Moïse, dont les deux derniers étoient de Libye, & Pior qui étoit d'Egypte, vivoient tous soûs le même régne. Paul demeuroit à Ferme, qui est une montagne de Scetis, & n'avoit pas soûs lui moins de cinq cens disciples. Il ne travailloit point des mains, & ne recevoit rien de personne, si ce n'est ce qui lui étoit nécessaire pour vivre. Il ne faisoit rien autre chose que prier, & offroit chaque jour à Dieu trois cens oraisons comme un tribut. Il mettoit trois cens petites pierres dans le devant de sa robe, de peur de manquer au nombre, & à chaque oraison, il ôtoit une des pierres. Quand il n'avoit plus de pierres, il étoit assuré d'avoir achevé la priére qu'il s'étoit prescrite.

Pacome se rendit fort célébre au même-tems à Scetis. Il vécut dans le desert depuis son jeune âge, jusques à une extréme vieillesse, sans que la force de son tempérament, ni la violence des passions, ni la ruse du démon l'aient porté à la recherche, ou à la joüissance des choses, dont un véritable Solitaire se doit abstenir.

Quant à Etienne, il demeuroit à Maréote assez proche de Marmarique. Il s'exerça durant soixante ans à toutes les vertus d'un Solitaire, devint fort célébre par sa piété, & ami intime du grand An-

Antoine. Il étoit fort doux, & fort prudent, agréable dans la conversation, & disoit des choses fort utiles à ceux qui l'écoutoient. Il étoit propre à consoler les affligez, à dissiper leur tristesse, & à leur donner de la joie. Il prenoit lui-même dans ses afflictions les sentimens qu'il tâchoit d'inspirer aux autres; car aiant été affligé d'un ulcére incurable, il donna ses membres à couper aux Chirurgiens, & pendant qu'ils faisoient des incisions, il noüoit des feüilles de palmier ensemble, & prioit ceux qui étoient presens de ne se point rendre trop sensibles à sa douleur, & de croire que Dieu ne fait rien que pour nôtre bien, que son mal lui seroit utile, que ce lui seroit un moien de satisfaire pour ses péchez, qu'il est toûjours plus avantageux d'expier en cette vie, qu'en l'autre.

L'an de N. S. 375. Valentinien & Valens.

Pour ce qui est de Moïse, il étoit recommandable par sa douceur, par sa charité, & par le don de guérir les infirmitez, & les maladies, sans user d'autres remédes que de ses priéres.

Pior aiant resolu dans sa jeunesse de s'adonner entiérement aux saints exercices de la vie solitaire, sortit pour cét effet de la maison de son pere, & promit à Dieu, de ne voir jamais aucun de ses proches. Une de ses sœurs aiant appris cinquante ans depuis, qu'il vivoit encore, fut transportée d'une si grande joie, qu'elle ne pouvoit avoir aucun repos qu'elle ne l'eût vû. L'Evêque du lieu touché de ses gémissemens, & de ses larmes, écrivit aux Supérieurs des Solitaires de Scetis, qu'ils envoiassent Pior. Les Supérieurs lui aiant commandé d'aller à la ville de sa naissance, il ne pût se dispenser de leur obéir; car les Solitaires d'Egypte tiennent aussi bien que les autres que la desobéïssance est un crime. Il alla donc avec un autre Solitaire jusques à la porte de la maison paternelle, & fit dire son nom. Quand il oüit le bruit

L'an de N. S. 375.

Valentinien & Valens.

que fit la porte en s'ouvrant, il ferma les yeux, & appelant sa sœur par son nom, il lui dit, je suis vôtre frere, regardez-moi, tant qu'il vous plaira. Sa sœur ravie de joie rendit graces à Dieu de lui avoir fait voir un frere, qu'elle avoit souhaité avec tant d'impatience. Pour lui aprés avoir fait sa priére à la porte, il retourna au lieu d'où il étoit parti, & aiant creusé un puits, il en trouva l'eau amére, & ne laissa pas de s'en servir, jusques à la fin de sa vie. On reconnut aprés sa mort la perfection où il avoit porté la mortification, & l'abstinence. Car plusieurs aiant entrepris de s'établir au même lieu, aucun n'y pût persévérer, ni en supporter l'incommodité. Je me persuade que s'il n'avoit eu dessein de se mortifier en beuvant de l'eau amére, il lui auroit été aisé de la rendre douce, puisqu'il en avoit fait jaillir une source d'un lieu, où il n'y en avoit point auparavant. On dit que les Solitaires qui vivoient soûs la conduite de Moïse aiant entrepris de faire un puits furent prêts d'abandonner l'ouvrage, quand aprés avoir creusé long-tems, ils ne trouvérent point d'eau. Mais Pior étant survenu à l'heure de midi, les aiant salüez, & leur aiant reproché la foiblesse de leur foi, il s'étoit mis en priére, & avoit frappé trois fois la terre avec une bêche. Aprés quoi il étoit sorti une source d'eau, qui avoit rempli tout l'espace qui étoit creusé. Il partit à l'heure-même aprés avoir fait sa priere, & comme les Moines le prioient de goûter avec eux, il s'en excusa, en leur disant qu'il étoit venu les trouver, non pour manger, mais pour faire ce qu'il avoit fait.

CHA.

L'an de N. S. 375.

Valentinien & Valens.

CHAPITRE XXX.

Des Moines de Scetis, d'Origéne, de Didyme, de Cronion, & de quelques autres.

IL y avoit encore alors dans les Monastéres de Scetis des disciples du grand Antoine : comme Origéne qui étoit dans un âge fort avancé, Didyme, Cronion qui avoit prés de cent dix ans, le grand Arsise, Putubaste, Arsion, & Serapion qui aiant tous vieilli dans les exercices laborieux de la vie pénitente du desert, avoient été choisis pour les enseigner aux autres. Il y en avoit plusieurs moins avancez en âge, qui ne laissoient pas de l'étre beaucoup en vertu. Ammon, Eusébe, & Dioscore étoient des plus célébres d'entre ceux-là. Ils étoient freres, & on les appeloit les grands freres, à cause de l'avantage de leur taille. On dit qu'Ammon étoit parvenu au sommet de la perfection Monastique, & qu'il étoit tout-à-fait au dessus de la volupté, & de la paresse. Il avoit grande inclination à l'étude, & avoit lû avec soin les ouvrages d'Origéne, de Didyme, & des autres écrivains Ecclésiastiques. On dit qu'il ne mangea jamais rien de cuit que du pain. Comme on vouloit un jour l'emmener pour le faire Evêque, aprés qu'il eut emploié inutilement toutes ses raisons pour obtenir qu'on le laissât en repos, il se coupa une oreille, & dit à ceux qui l'importunoient : Je ne pourrois plus être Evêque quand je voudrois, parce que les Canons défendent de choisir pour Evêques, ceux qui sont estropiez, ou ausquels il manque quelque partie de leur corps. Ils s'en retournérent fort tristes. Mais quand ils eurent appris que l'Eglise n'observoit pas comme

L'an de N. S. 375. Valentinien & Valens.

me les Juifs qu'un Prêtre n'eût aucun défaut en son corps, & qu'elle se contentoit qu'il fût irréprehensible en ses mœurs, ils retournérent pour l'enlever. Alors il leur protesta que s'ils entreprenoient de lui faire violence, il se couperoit la langue. Cette ménace les étonna de telle sorte, qu'ils se retirérent sans le presser davantage. On l'appela depuis Parotide, comme qui diroit sans oreille. Soûs le régne suivant, le sage Evagre contracta avec lui une étroite familiarité. C'étoit un homme tres-savant, qui concevoit, & expliquoit bien les choses. Il avoit un merveilleux discernement pour juger des pensées qui tendoient au bien, ou au mal, à la vertu, ou au vice, & une rare prudence pour enseigner le moien d'entretenir les unes, & de détourner les autres. Les ouvrages qu'il a laissez aprés lui sont des preuves de son éloquence, & de sa capacité. Pour ce qui est de ses mœurs, on dit qu'il avoit une modération, & une égalité éloignée de toute sorte d'orgueil, & d'emportement, si bien qu'il ne concevoit point de vanité, quand on lui donnoit les loüanges qu'il méritoit, & qu'il ne sentoit point d'indignation, quand on lui faisoit les reproches les plus injustes. Il étoit d'Ibérie proche du Pont-Euxin. Il étudia & apprit l'Ecriture sainte soûs Grégoire Evêque de Nazianze, qui l'eut auprés de lui à Constantinople en qualité d'Archidiacre dans le tems qu'il gouverna l'Eglise de cette grande ville. Comme il avoit fort bonne mine, & qu'il avoit toûjours des habits fort propres, & fort honnêtes, un homme de la Cour eut jalousie de la familiarité avec laquelle il parloit avec sa femme, & se resolut de le tuër. Dans le tems que les assassins méditoient de se défaire de lui, Dieu lui envoia une vision qui lui fut salutaire. Il crût avoir été surpris dans une mauvaise action, & qu'on lui avoit mis les fers aux piez, & aux mains. Comme on le menoit devant le

le Juge, & qu'il alloit étre condamné, un homme qui tenoit à la main le Livre des Evangiles s'adressa à lui, & s'offrit de le sauver, pourvû qu'il lui promît de sortir de la ville. Evagre le lui aiant promis en touchant le Livre, il fut délivré de ses fers, & s'éveilla. Voila comment il fut averti en songe, & qu'il évita ce danger. Aiant donc resolu de passer le reste de sa vie dans la solitude, il partit de Constantinople à dessein d'aller à Jérusalem, & aiant visité quelque tems aprés les Solitaires de Scetis, il demeura avec eux.

CHAPITRE XXXI.

Monastéres de Nitrie, & quelques autres des plus célébres.

CE lieu-là s'appele Nitrie, parce qu'il est proche d'un bourg où l'on amasse le Nitre. Il étoit habité par un grand nombre de personnes dont l'unique occupation étoit de travailler à aquérir la sagesse de l'Evangile. Il y avoit environ cinquante Monastéres assez proches l'un de l'autre, dans les uns les Moines vivoient en Congrégation, & dans les autres ils vivoient à part. Soixante & dix stades plus avant dans le desert, il y a un autre lieu nommé les Celles, où sont plusieurs cellules assises çà & là. Elles sont à une telle distance que les Moines qui les habitent ne peuvent ni se voir, ni s'entendre. Ils s'assemblent le premier & le dernier jour de chaque semaine. Que si quelqu'un ne s'y trouve pas, on ne doute point qu'il ne soit malade ou indisposé, & les Moines le vont visiter tour à tour, & lui portent ce qu'ils ont de propre pour le soulager. Ils ne se parlent presque qu'en cette occasion. Quand néanmoins

L'an de N. S. 375. Valentinien. & Valens.

moins il y a quelqu'un capable de les instruire, ils le vont trouver pour apprendre quelque chose qui tende à la connoissance de Dieu, ou à l'avancement de leur salut. Ceux qui habitent à part dans des cellules sont ceux qui sont arrivez au comble de la perfection Monastique, qui ne cherchent que le repos, qui sont capables de se conduire, & de porter la solitude. Voila ce que j'avois à dire en peu de paroles, touchant les Solitaires de Scetis. On pourroit me reprendre avec justice d'étre trop long, si je voulois rapporter en détail la maniére de vivre qu'ils ont choisie, les ouvrages, les exercices, l'abstinence, les alimens, & les autres choses qu'ils se sont prescrites selon l'âge & les forces.

Rinocorure devint célébre au même-tems par le nom, & la réputation de quelques grands personnages originaires du lieu même. J'ai appris que les principaux, & les plus considérables d'entre-eux furent Melas qui gouverna l'Eglise du païs, Denys qui avoit son Monastére hors de la ville du côté de Septentrion, & Solon frere de Melas qui lui succéda dans le ministére de la charge Pastorale. Lorsqu'il fut ordonné que les Evêques qui s'opposoient à l'Arianisme seroient chassez de leurs Siéges, ceux qui exécutoient cét ordre trouvérent Melas qui préparoit les lampes de son Eglise, avec un manteau tout plein de taches, sur lequel il avoit une ceinture. Quand ils lui eurent demandé où étoit l'Evêque, il leur dit, qu'il les feroit parler à lui, & comme ils étoient fort fatiguez de leur voiage, il les mena à sa maison, les mit à table, & leur servit lui-même ce qu'il avoit. Aprés le repas il leur donna à laver, & leur déclara qu'il étoit l'Evêque. Alors remplis d'admiration, & de respect de sa vertu, ils lui dirent l'ordre qu'ils avoient, & lui permirent néanmoins de se sauver où il lui plairoit. Mais bien loin de se servir de

cette

cette permission, il leur dit, qu'il n'éviteroit point de souffrir les traitemens que souffroient les Evêques qui étoient dans les mêmes sentimens que lui, & qu'il étoit prêt d'aller en exil. Il s'étoit accoûtumé dés sa jeunesse à pratiquer toutes les vertus qui conviennent à l'état d'un Solitaire.

L'an de N. S. 375. Valentinien & Valens.

Solon se fit Moine de Marchand qu'il étoit auparavant, & gagna beaucoup dans ce changement de condition. Car aiant été instruit par son frere, & par les autres Solitaires, il fit de grands progrés dans la piété, & dans la charité. L'Eglise de Rinocorure aiant été conduite dés le commencement par de si saints Evêques, a suivi toûjours depuis si religieusement leurs préceptes, qu'elle n'a jamais manqué de personnages éminens en vertu, & en sainteté. Les Ecclésiastiques de cette Eglise logent dans une même maison, mangent à une même table, & n'ont rien qu'en commun.

CHAPITRE XXXII.

Moines illustres de Palestine.

La Palestine étoit aussi honorée par un grand nombre de Monastéres. J'ai parlé déja de plusieurs de ceux qui les habitoient, & qui faisoient honneur à cette sainte profession, quand j'ai rapporté les choses qui se sont passées sous le régne de Constance. Leurs Disciples sont parvenus au comble de la perfection, en suivant leur exemple, & ont relevé la gloire des Monastéres. Hesycas compagnon d'Hilarion, & Epiphane que l'on a vû depuis Evêque de Salamine en Chypre, furent deux des plus considérables de ce nombre. Hesycas s'aquita des devoirs de la profes-

sion

L'an de N. S. 375. Valentinien & Valens.

sion Monastique au même endroit que son maître, & Epiphane proche du bourg de Besanduc, lieu de sa naissance, assis dans le territoire d'Eleuthéropole. Aiant été instruit dés sa jeunesse par les plus célébres Solitaires, parmi lesquels il avoit demeuré fort long-tems en Egypte, il aquit une si grande réputation, qu'il fut choisi par les habitans de Chypre pour gouverner l'Eglise Métropolitaine de leur Isle. L'éminence de cette dignité contribua notablement à accroître l'estime de sa vertu, & à attirer l'admiration de ceux du païs, & des étrangers, parmi lesquels il s'aquitoit si dignement des devoirs de sa charge Pastorale. Avant que de passer en l'Isle de Chypre, il demeura en Palestine, soûs le régne de Valens, & du même tems que Salamane, Puscon, Malchion, & Crispion freres issus d'une noble extraction, fleurissoient dans la profession de la vie solitaire, proche de Betelée bourg du territoire de Gaza. Ils avoient été instruits par Hilarion. On dit qu'un jour que les trois freres retournoient ensemble en leur maison, Malchion fut enlevé par Hilarion, qu'il demeura caché quelques jours, qu'il parut ensuite, & qu'enfin il mourut dans la fleur de sa jeunesse aussi consommé en vertu, & en charité que les vieillars. Ammonius demeuroit à dix stades de-là, proche du bourg de Capharcobra, d'où il avoit tiré sa naissance, & menoit une vie tres-austére dans le desert. Je croi que Silvain natif de Palestine, que l'on vit un jour servi par un Ange, vivoit au même tems en Egypte, & y faisoit profession de cette Philosophie sublime, que les Paiens n'ont point connuë. Aprés avoir demeuré quelque tems depuis sur la montagne de Sinaï, il fonda à Geraris, proche du torrent, un tres-grand Monastére, dont le fameux Zacarie fut Supérieur aprés lui.

CHA-

L'an de N. S. 375

Valentinien & Valens.

CHAPITRE XXXIII.

Solitaires célébres en Syrie.

PAssons en Syrie & en Perse, & voions la multitude des Solitaires de ces païs-là, qui se sont efforcez d'imiter l'austérité, & le zele de ceux d'Egypte. Battée, Eusébe, Barge, Halas, Abbon, Lazare qui fut élevé à la dignité Episcopale, Abdalée, Zenon, & Heliodore excellérent par dessus les autres dans le territoire de Nisibe, proche de la montagne de Sigoron. Lorsqu'ils commencérent à garder cette maniére de vivre si étroite, & si admirable, le peuple les appela des Pasteurs, parce qu'ils n'avoient point de maisons, qu'ils ne mangeoient ni pain ni viande, qu'ils ne beuvoient point de vin, & que demeurant sur les montagnes, ils célébroient continuellement les loüanges de Dieu, & l'invoquoient par leurs priéres. La coûtume qu'ils observent est, que lorsque l'heure du repas est arrivée, chacun coupe de l'herbe sur la montagne, & en mange comme les bêtes. Voila quelle est leur maniére de vivre. Eusébe s'enferma volontairement dans une cellule proche de Carras. Protogéne vêcut au même lieu, & en fut Evêque aprés ce célébre Vitus, qu'on dit que Dieu montra par plusieurs révélations à l'Empéreur Constantin, & dont il lui commanda de suivre toûjours les conseils. Enfin Aonés demeura à Phadana, qui est le lieu où Jacob petit-fils d'Abraham trouva en retournant de Palestine la fille qui fut depuis sa femme, & où il roula la pierre qui couvroit le puits, pour faire boire ses troupeaux. On dit que cét Aonés fut le premier Instituteur de la maniére de vivre des Soli-

L'an de N. S. 375. Solitaires en Syrie, comme Antoine l'avoit été en Egypte. Gaddanas & Azize furent les compagnons de sa retraite, & les imitateurs de sa sainteté.

Valentinien & Valens.

CHAPITRE XXXIV.

Moines célébres aux environs de la ville d'Edesse.

JUlien & Ephrem Syrien de nation Ecrivain célébre, dont nous avons déja parlé en rapportant ce qui est arrivé de mémorable dans l'Eglise, soûs le régne de Constance, se signalérent au même tems dans la même profession, aux environs de la ville d'Edesse. Barsés & Eulogius doivent être mis au même rang. Ils furent depuis sacrez Evêques, non pour gouverner aucun Diocése non plus que Lazare, dont nous avons parlé ci-devant, mais par honneur, & comme en récompense de la pureté, avec laquelle ils avoient vêcu dans leurs Monastéres. Voila les plus illustres Solitaires qui aient demeuré en Syrie, & en Perse, & dont j'aie connoissance. La pratique commune de tous ces excellens hommes a été d'avoir grand soin de leur ame, & de la préparer par le jeûne, par la priére, & par les loüanges de Dieu, à quitter tous les biens qui sont ici-bas: de donner la plus grande partie de leur tems à ces saints exercices, de mépriser l'argent, les affaires temporelles, la commodité & l'ornement de leurs corps. Quelques uns ont porté l'abstinence à un excés prodigieux, comme Balbée, à qui faute de manger il naquit des vers entre les dens; Comme Halas qui ne mangea jamais de pain avant l'âge de soixante & dix ans, comme Heliodore qui ne mangeoit que de sept jours l'un,

l'un, & qui passoit plusieurs nuits sans dormir. Bien que la Celesyrie, & la Syrie supérieure, à la reserve de la ville d'Antioche aient été converties, un peu tard à la foi, elles n'ont pas manqué de personnes qui ont eû le courage d'embrasser les maximes sevéres de la Philosophie Chrêtienne; & dont la vertu a été d'autant plus solide, & plus éclatante, qu'elle a été plus cruellement attaquée par la jalousie, & par la haine de ceux-là mêmes, au milieu desquels ils demeuroient. Ils se défendoient cependant d'une maniére merveilleuse, non en repoussant les injures, avec une animosité égale à celle avec laquelle les Paiens les leur faisoient, mais en les souffrant avec une patience invincible. Tel fut Valentin que les uns disent avoir tiré sa naissance de la ville d'Emése, & les autres de celle d'Arétuse. Tel fut un autre du même nom, & un autre appelé Théodore, natifs de Tittis, bourg assis au territoire d'Apamée. Enfin tels furent Maroses, natif de Nechilis, Bassus, Bassonés, & Paul. Ce dernier étoit natif du bourg de Telmison. Il forma plusieurs Congrégations de Moines, & une entre autres dans un lieu nommé Jugate, qui est la plus nombreuse, & la plus célébre, où il mourut, & fut enterré aprés avoir vêcu fort long-tems dans une grande sainteté. La plûpart des autres, dont j'ai parlé, ont aussi vêcu fort long-tems, & je me persuade, que Dieu a ainsi étendu les bornes de leur vie à dessein d'étendre par leur moien celles de la Religion Chrêtienne. Car ils ont converti presque tous les Syriens, & quantité de Sarrasins, & de Perses, qui étoient auparavant adonnez au culte des Idoles. Ils en attirérent aussi plusieurs à l'imitation de leur maniére de vivre. Je ne doute point qu'il n'y ait eû des Moines en Galatie, en Cappadoce, & & aux Provinces voisines, puisqu'il y a long-tems que la foi y est reçuë: mais ils vivent en commun

L'an de N. S. 375.

Valentinien & Valens.

L'an de N. S. 375.

Valentinien & Valens.

mun dans les bourgs, & dans les villes, n'étant pas encore accoûtumez à vivre comme les autres à la campagne, & dans les deserts, dont il leur seroit difficile de supporter le froid, qui est fort rude en hiver. Les deux plus célébres de ces païs-là, dont le nom soit venu à ma connoissance, sont Léonce qui a depuis gouverné l'Eglise d'Ancyre, & Prapide, qui étant fort âgé fit dans plusieurs bourgs les fonctions Episcopales. Il fut aussi Supérieur d'un célébre hôpital fondé par Basile, Evêque de Césarée, dont il a retenu le nom.

CHAPITRE XXXV.

Philosophes persécutez par Valens.

VOila ce que j'ai pû apprendre de la maniére de vivre des saints Solitaires, qui sont les Philosophes de nôtre Religion. Pour les Philosophes Paiens, ils furent tous exterminez en ce tems-là. Quelques-uns d'entre eux qui sembloient exceller par dessus les autres ne pouvant souffrir qu'avec un extréme déplaisir l'accroissement de la Religion Chrétienne, eurent la curiosité de savoir qui succéderoit à Valens, & recoururent pour cét effet aux observations de l'art qui promet la connoissance de l'avenir. Aprés avoir pratiqué quantité de cérémonies, ils firent un trépié de bois de laurier, le consacrérent par dès termes solennels, afin de faire paroître les lettres de l'alphabet, & de remarquer celles qui composéroient le nom du futur Empéreur. Comme Théodore Paien, mais d'ailleurs excellent homme étoit destiné à cette haute dignité par les secrets desirs de leur cœur, & que les quatre premiéres lettres de son

nom

nom paturent, ils se promirent de l'y voir bientôt élevé. Mais ils se trompérent dans leur espérance. Car leur entreprise aiant été découverte, Valens en conçut une furieuse colére comme d'une conjuration formée contre sa vie, fit couper la tête à Théodore, & brûler vifs ceux qui avoient fait le trépié. L'Empéreur ne mettant point de bornes à sa colére, les plus fameux Philosophes du siécle périrent pour ce sujet, & plusieurs mêmes qui ne faisant point profession de Philosophie en avoient l'habit, ce qui fut cause que plusieurs autres personnes s'abstinrent de porter des manteaux avec des franges, de peur d'être accusez de rechercher les secrets de la magie, & de s'adonner à l'art de deviner. Je suis persuadé qu'il n'y a point de personnes intelligentes, qui ne blâment l'Empéreur de s'être abandonné de la sorte à la colére, & à la cruauté, & les Philosophes, d'avoir eu une curiosité si périlleuse, & d'avoir recherché des secrets si éloignez de leur profession. Car ce Prince s'imaginant par la derniére de toutes les extravagances qu'il pourroit faire mourir son successeur, n'épargna, ni ceux qui avoient consulté l'Oracle, ni ceux en faveur desquels il sembloit avoir répondu, enveloppant dans la même persécution, tous ceux qui avoient ou le même nom, ou un nom approchant. Pour les Philosophes, ils se portérent à cette ridicule entreprise, comme s'il eût été en leur pouvoir de déposer, & d'établir des Empéreurs. Si la succession des Princes dépend de la disposition des astres, il faloit attendre celui qui devoit arriver. Que si elle ne dépend que de la volonté de Dieu, pourquoi la rechercher avec tant d'empressement, comme si les secrets de Dieu pouvoient être pénétrez par l'esprit de l'homme, ou comme si l'homme quelque sagesse qu'il eût, pouvoit présumer de faire un meilleur choix que Dieu ? Que si ce n'est que par une sim-

L'an de N. S. 375.

Valentinien & Valens.

L'an de N. S. 375.

Valentinien & Valens.

ſimple curioſité qu'ils ſe ſont précipitez dans un ſi effroiable péril, & qu'ils ont violé les loix qui étoient en vigueur dans l'Empire, dés le tems que les ſacrifices prophanes étoient publiquement autoriſez, ils n'ont pas imité Socrate, qui bien qu'il eût été injuſtement condamné à prendre de la ciguë, ne voulut pas s'échapper de priſon par le ſeul reſpect des loix ſoûs leſquelles il avoit été élevé. Mais que chacun juge, & parle ſur ce ſujet, comme il le trouvera à propos.

CHAPITRE XXXVI.

Mort de l'Empéreur Valentinien. Proclamation du jeune Valentinien ſon fils. Diſcours prononcé par Themiſtius, en preſence de Valens.

Les Sarmates aiant fait irruption en Occident ſur quelques terres de l'Empire, Valentinien leva contre eux une armée. Mais dés qu'ils eurent avis de ce formidable appareil, ils envoiérent lui demander la paix. Quand il vit leurs Ambaſſadeurs, il leur demanda, ſi tous ceux de la nation leur reſſembloient. Ils répondirent qu'on avoit choiſi les principaux pour s'aquiter de cette Ambaſſade. Il s'écria que l'Empire étoit bien mal-heureux d'étre expoſé ſoûs ſa domination aux incurſions, & aux inſultes d'un peuple ſi mépriſable, & aiant répété pluſieurs fois la même plainte avec des efforts extraordinaires, il ſe rompit une veine, & une artére. Aiant perdu à l'heure-même une grande abondance de ſang, il mourut dans un Fort des Gaules, âgé de cinquante quatre ans, dont il avoit emploié les trei-

ze derniers à s'aquiter tres-dignement de toutes les fonctions de l'autorité souveraine. Six jours aprés sa mort son plus jeune fils, qui avoit le même nom que lui, fut proclamé Empéreur par les soldats, & peu aprés sa proclamation fut autorisée par le consentement de Valens, & de Gratien, bien que d'abord ils eussent trouvé mauvais que les gens de guerre eussent entrepris de la faire sans eux. Cependant Valens demeurant à Antioche, ville de Syrie concevoit de jour en jour une haine plus violente, & continuoit une persécution plus cruelle contre ceux qui n'étoient pas de son sentiment au sujet de la nature divine. Themistius prononça en ce tems-là un discours en sa presence, par lequel il lui répresenta qu'il ne faloit point trouver si étrange la multitude, & la diversité des opinions des Chrêtiens, puisqu'il y en avoit une plus grande parmi les Paiens, & par conséquent des disputes plus fréquentes, des contestations plus opiniâtres, & des quéreles plus envenimées; que Dieu est peut-être bien-aise de n'être pas si aisément connu par les hommes, afin que l'incompréhensibilité de sa nature, & l'obscurité de leur connoissance, augmente leur respect, & leur donne une plus haute idée de sa grandeur.

L'an de N. S. 375.

Valentinien & Valens.

CHAPITRE XXXVII.

Les Goths embrassent la Religion Chrêtienne, & suivent les erreurs d'Arius.

L'Empéreur Valens aiant été un peu adouci par ce discours exerça moins de rigueur qu'auparavant, mais il ne se réconcilia jamais en-

L'an de N. S. 376.

Valentinien. & Valens.

entiérement avec les Prêtres, & il leur auroit sans doute fait sentir les effets de sa colére, si les troubles qui survinrent dans l'Etat ne l'avoient empéché de s'appliquer si fort aux affaires de l'Eglise. Car les Goths qui habitoient au de-là du Danube, & qui commandoient à d'autres nations, aiant été chassez par les Huns, s'approchérent des frontiéres des Romains. On dit que les Huns étoient inconnus avant ce tems-là aux Thraces, & aux Goths, bien qu'ils fussent leurs voisins, parce qu'étant séparez par un lac d'une vaste étenduë; les uns & les autres croioient que leur païs étoit au bout du monde, & qu'il n'y avoit plus au de-là que de l'eau. Mais un bœuf tourmenté par les bêtes qui les piquent durant l'Eté, aiant passé le lac, & le bouvier l'aiant suivi, il rapporta à ses compatriotes que l'autre bord étoit habité. D'autres disent, qu'un cerf qui étoit poursuivi aiant montré aux Huns un passage, où l'eau n'étoit pas profonde, & qu'aiant admiré la beauté du païs, la température de l'air, & l'abondance des fruits, ils en avoient fait récit à leur Roi, qu'ensuite les Huns avoient tenté ce passage, avec une poignée de soldats, qu'étant de puis retournés avec une puissante armée, ils avoient vaincu les Gohts, & s'étoient emparez de tout leur païs: Que ceux-ci avoient passé le Danube, & avoient envoié des Ambassadeurs à l'Empéreur, pour le supplier de leur assigner une demeure, & pour lui offrir de le servir dans les guerres qu'il lui plairoit d'entreprendre, ou qu'il seroit obligé de soûtenir. On croit qu'Ulfila Evêque de la nation étoit chef de cét Ambassade. Elle lui réüssit comme il le pouvoit souhaiter, & il obtint la Thrace pour la demeure des Goths. Ils eurent incontinent aprés des différens qui les divisérent en deux partis, de l'un desquels Atanaric fut le chef, & de l'autre, Phritigerne. Ces deux partis en étant venus aux mains, Phritigerne fut

vain-

vaincu, & implora le secours des Romains. L'Empéreur aiant commandé aux troupes de Thrace de le secourir, il donna une seconde bataille, la gagna, & mit Atanaric en fuite. Pour reconnoître la grace qu'il avoit reçuë de Valens, & pour lui donner un gage inviolable de la fidélité de son amitié, il suivit son sentiment au fait de la Religion, & persuada à ses sujets de le suivre aussi bien que lui. Je ne croi pourtant pas que ce soit-là l'unique raison, pour laquelle les Goths sont toûjours demeurez jusques ici fort attachez à la doctrine d'Arius. Car il est certain qu'Ulfila leur Evêque, n'avoit aucun sentiment qui ne fût parfaitement conforme à ceux de l'Eglise Catholique. Bien que soûs le régne de Constance, il eût assisté par imprudence, comme je me le persuade, au Concile de Constantinople avec Eudoxe, & Acace, il ne laissa pas de demeurer depuis dans la communion des Evêques, qui soûtenoient les decrets du Concile de Nicée. Mais étant venu depuis à Constantinople, & aiant conféré avec les Evêques Ariens sur les matiéres contestées; ils lui promirent de solliciter pour lui auprés de l'Empéreur, & de lui faire accorder ses demandes, pourvû qu'il embrassât leur opinion. On dit que soit qu'il fût persuadé que leur doctrine étoit la meilleure, ou qu'il cédât à la nécessité du tems, il participa à leur communion, & sépara les Goths de celle de l'Eglise Catholique. Car comme il leur avoit enseigné les premiéres maximes de la religion Chrêtienne, qu'il leur avoit inspiré la douceur, & l'honnêteté des mœurs, ils avoient une entiére confiance en sa conduite, ils suivoient ses conseils, comme les plus avantageux, qu'on leur pût jamais donner pour leur salut, & ils tenoient qu'il ne pouvoit rien dire de contraire à la vérité, ni rien faire de contraire à la justice. Aussi donna-t-il de grandes preuves de sa vertu. Il courut d'extrémes hazars pour la défense de

L'an de N. S. 376.

Valens, Gratien, & Valentinien.

L'an de N. S. 376.

Valens, Gratien, & Valentinien.

la foi, dans le tems auquel ces peuples étoient encore adonnez au culte des Idoles. Il leur enseigna le premier l'usage des lettres; & traduisit la sainte Ecriture en leur langue. C'est pour cette raison que la plus grande partie des Gohts, qui habitent sur le bord du Danube, suivent les erreurs d'Arius. Il y en eut en ce tems-là plusieurs de ceux qui vivoient soûs la domination de Phritigerne, qui moururent pour la défense de la foi. Atanaric étant aussi fâché, que ses sujets renonçassent à la Religion de leurs peres à la persuasion d'Ulfila, pour embrasser la Religion Chrêtienne, les tourmenta en différentes maniéres, & en fit mourir quelques-uns aprés les avoir fait traîner devant les Tribunaux, & aprés qu'ils eurent confessé généreusement le nom de Jesus-Christ, & les autres, sans aucune formalité, & sans leur avoir seulement permis d'ouvrir la bouche pour se défendre. On dit que les Ministres qu'Atanaric avoit choisis pour exercer cette cruelle persécution, mirent une statuë sur un chariot, & que l'aiant mené le long des tentes de ceux qu'ils soupçonnoient de faire professiondc la Religion Chrétienne, ils leur commandérent de l'adorer, & de lui faire des sacrifices: & brûlérent vifs avec leurs tentes ceux qui refusérent de le faire. J'ai appris qu'ils se portérent encore à une autre violence plus horrible, qui fut de mettre le feu à l'Eglise, où ceux qui refusoient de sacrifier s'étoient refugiez, & de réduire ainsi en cendre des personnes de tout séxe, & de tout âge. Les Goths s'étant incontinent aprés accordez entre eux commencérent à piller la Thrace, & à faire reconnoître à Valens combien il s'étoit trompé, quand s'étant persuadé qu'ils seroient utiles à l'Empire, & formidables à ses ennemis, il avoit négligé les troupes Romaines, & avoit tiré de l'argent des bourgs & des villes, au lieu d'y lever les jeunes soldats qu'elles

avoient

avoient accoûtumé de fournir. S'étant vû ainsi frustré de son espérance, il partit d'Antioche, & se rendit en diligence à Constantinople, où la persécution qu'il livroit aux Orthodoxes sembla se rallentir. Euzoius Evêque des Ariens étant mort, Théodore lui succéda.

L'an de N. S. 376. Valens, Gratien, & Valentinien.

CHAPITRE XXXVIII.

Guerre entre les Romains, & les Sarrasins. Paix concluë entre eux. Origine, & Religion des derniers. Leur conversion à la Foi.

LE Roi des Sarrasins étant mort en ce tems-là, le traité de paix qu'ils avoient fait autrefois avec les Romains fut rompu, & Mavia Reine, & Régente du païs fit le dégât dans la Phénicie, & dans la Palestine jusques a l'Arabie qui est la gauche de ceux qui remontent contre la source du Nil. Cette guerre n'étoit pas une guerre méprisable, bien qu'elle ne fût entreprise que par une femme. Le Chef des troupes de Phénicie la jugea si dangereuse, qu'il demanda du secours au Maître de la milice, tant d'Infanterie que de Cavalerie d'Orient. Celui-ci se moqua de sa timidité, & se chargea de donner seul le combat. Aiant donc rangé ses troupes en bataille, il en vint aux mains avec Mavia, qui de son côté commandoit les siennes, fut mis en déroute, & sauvé à peine par le Chef des troupes de Phénicie, qui le voiant en danger, crût n'être plus tenu d'obéïr à l'ordre qu'il lui avoit donné de ne point combattre, & courut pour s'opposer aux Barbares, & pour tirer contre eux en se retirant, pendant que le Maître de la milice d'Orient se retiroit aussi de son côté.

L'an de N. S. 376.

Valens, Gratien; & Valentinien.

côté. Ceux du païs racontent cét évenement de la sorte, & en chantent encore aujourd'hui des chansons. Comme la guerre s'engageoit, les Romains trouvérent à propos d'envoier une Ambassade à Mavia, pour lui demander la paix. Elle la refusa, à ce qu'on dit, à moins qu'un Solitaire nommé Moïse, ne fût sacré Evêque pour ses sujets. C'étoit un homme d'une singuliére vertu, & que Dieu avoit gratifié du don des miracles. Les Gens de commandement aiant informé l'Empéreur de la condition que la Reine proposoit, & aiant reçu son ordre, cherchérent Moïse, & le menérent à Lucius, afin qu'il le sacrât. Moïse dit à Lucius en presence des grands, & du peuple, attendez un peu, s'il vous plaît. Je ne suis pas digne d'être élevé à la dignité Episcopale, mais si malgré mon indignité, Dieu veut que j'y sois élevé, je le prens à témoin, ce Dieu qui a créé le ciel & la terre, que jamais vous ne m'imposerez vos mains soüillées, & dégoutantes du sang des Saints. Lucius prenant la parole, lui dit, si vous ne savez pas quelle est ma créance, vous avez tort de témoigner de l'éloignement de moi, avant que de me connoître. Que si mes ennemis vous ont imposé par leurs calomnies, permettez que je vous déclare moi-même mes sentimens, & que je vous en fasse juge. Vôtre créance m'est assez connuë, repartit Moïse, sans que vous aïez la peine de l'expliquer. Les Evêques, les Prêtres, & les Diacres qui sont exilez, ou qui travaillent aux métaux, en rendent un témoignage assez autentique, & font voir qu'elle est fort éloignée de la foi de Jésus-Christ, & de la doctrine orthodoxe. Aiant ensuite protesté avec serment qu'il ne recevroit jamais les Ordres de la main de Lucius, les Magistrats Romains le menérent aux Evêques, qui étoient en exil. Aiant été ordonné par l'imposition de leurs mains, il alla demeurer parmi les Sarrasins,

fit

fit la paix entre les Romains & eux, & en convertit un grand nombre à nôtre religion. Ils tirent leur origine d'Ismaël fils d'Abraham, & pour ce sujet étoient autrefois appelez Ismaëlites, mais pour se purger en quelque sorte du vice de leur naissance, & du reproche de la servitude d'Agar, ils prirent eux-mêmes le nom de Sarrasins, comme s'ils eussent été des dêcendans de Sara. Ils sont circoncis comme les Juifs, s'abstiennent de manger de la chair de porc, & observent quantité d'autres cérémonies judaïques. Que s'ils ne les observent pas toutes, & qu'ils en négligent quelques-unes, cela procéde de la longueur du tems qui les a effacées de leur mémoire, ou de la corruption qu'ils ont contractée en se mélant avec les étrangers. Moïse qui a vêcu plusieurs siécles depuis Abraham, n'a donné des loix qu'à ceux qu'il avoit emmenez hors d'Egypte. Il est probable que leurs voisins étant fort superstitieux, s'éloignérent peu à peu des coûtumes qu'ils avoient reçuës d'Ismaël, & qui avoient servi de régle à leurs peres avant que la loi de Moïse eût jamais été écrite. Il est certain qu'ils ont adoré les mêmes Dieux que leurs voisins, qu'ils leur ont rendu le même culte, & qu'ils les ont appelez des mêmes noms, ce qui fait voir tres-clairement qu'ils avoient oublié les loix de leur païs; & que la suite du tems aiant effacé de leur esprit les maximes de leur premiére Religion, ils avoient suivi les superstitions des étrangers. Quelques-uns d'entre eux aiant eu depuis commerce avec les Juifs apprirent d'eux leur véritable origine, & reprirent l'observation de leurs loix, & de leurs coûtumes, que plusieurs ont retenuës jusques à ce tems. Quelques-uns ont été convertis à la foi peu avant le régne de Valens par les conférences qu'ils ont euës avec des Prêtres, & des Solitaires qui s'étoient rendus célébres dans leur voisinage par la pureté de leur vertu, & par la gran-

L'an de N. S. 376.

Valens, Gratien, & Valentinien.

L'an de N. S. 376. Valens, Gratien, & Valentinien.

deur de leurs miracles. On dit qu'une Tribu entiére reçut le bâtême, avec Zocome, qui la commandoit par l'occasion, que je vai dire. Ce Zocome n'aiant point d'enfans, & se tenant fort malheureux de n'en point avoir, selon le sentiment où sont les Sarrasins, & comme je croi les autres Barbares, il alla trouver un Solitaire de grande réputation pour se plaindre de sa disgrace, & pour s'en consoler avec lui. Le Solitaire pria Dieu pour lui, l'exhorta à ne se point affliger, & lui promit qu'il auroit un fils, s'il vouloit croire en Jésus-Christ. Dieu aiant accompli dans le tems la promesse du Solitaire, Zocome reçût le bâtême, & le fit recevoir à ses sujets. La Tribu a été depuis fort heureuse, & s'est renduë formidable aux Perses, & aux autres Sarrasins. Voila ce que j'ai appris touchant le premier Evêque de ces peuples, & touchant leur conversion à la Religion Chrétienne.

CHAPITRE XXXIX.

Pierre prend la conduite des Eglises d'Egypte. Valens se prépare à la guerre contre les Goths.

CEux qui soûtenoient la doctrine du Concile de Nicée commencérent dans chaque ville, & principalement dans celle d'Aléxandrie, à relever leur courage, & leurs espérances. Pierre y étant retourné de Rome avec une lettre de Damase, par laquelle tant son ordination, que la doctrine du Concile de Nicée étoit confirmée, il y fut reçu en la place de Lucius, qui se retira à Constantinople. Les affaires qui survinrent à l'Empéreur l'empêchérent de songer à celle-ci. Car il devint

ex-

trémement odieux aux habitans de Constantinople, à cause qu'il souffroit que les Barbares courussent, & pillassent la Thrace, & s'approchassent des faubourgs de la Capitale, sans que ce Prince se mît en peine de réprimer leur insolence, il fut accusé même de les avoir attirez. Enfin comme il assistoit un jour aux courses du cirque, plusieurs du peuple s'écriérent qu'il négligeoit le soin de l'Etat, & que s'il leur vouloit donner des armes, ils se défendroient eux-mêmes. Valens piqué par ces reproches, prit les armes, & ménaça de se venger à son retour des insultes de ces séditieux, & de l'infidélité, avec laquelle ils avoient favorisé le parti du tiran Procope.

L'an de N. S. 377. Valens, Gratien, & Valentinien.

CHAPITRE XL.

Mort de l'Empéreur Valens.

COmme il partoit de Constantinople un bon Solitaire, qui ne craignoit rien, lorsqu'il s'agissoit de l'intérêt de Dieu, se presenta devant lui, & lui dit: Rendez aux Orthodoxes qui gardent religieusement la doctrine qu'ils ont reçuë du Concile de Nicée, les Eglises que vous leur avez ôtées, & vous remporterez la victoire. L'Empéreur commanda en colére de se saisir de lui, & de le garder, afin qu'il le fit châtier lorsqu'il seroit de retour. Le Solitaire reprenant la parole, lui dit, vous ne reviendrez jamais ici, si vous ne rendez les Eglises, & ce qu'il dit arriva. Valens étant parti à la tête de ses troupes, poursuivit les Goths, qui lâchérent un peu le pié. En s'avançant toûjours, il alla jusques à Andrinople. Aiant trouvé les Barbares campez à leur avantage, il les attaqua indiscrétement sans avoir rangé 378.

L'an de N. S. 378.

Valens, Gratien, & Valentinien.

auparavant son armée. Sa Cavalerie s'étant dispersée, & son Infanterie aiant été mise en déroute, il se sauva comme il pût dans une Tour, où il se cacha. Les Barbares le poursuivirent, & coururent au delà de la Tour dans la créance qu'il n'y étoit pas. Comme ils étoient presque tous passez, quelques-uns de ceux qui s'étoient enfermez avec l'Empéreur tirérent sur les derniers, ce qui fut cause qu'ils criérent que Valens étoit dans la Tour. Cette parole aiant été entenduë tant par ceux qui étoient devant, que par ceux qui étoient derriére, ils la répétérent tant de fois, que les plus éloignez se rassemblérent, & se joignirent, de sorte qu'aiant tous investi la Tour, ils amassérent quantité de bois aux environs, & y mirent le feu, que le vent alluma avec une telle vîtesse, qu'il consuma en tres-peu de tems le bâtiment, les meubles, l'Empéreur, & tous ceux qui s'étoient enfermez avec lui. Il vêcut environ cinquante ans, en régna seize avec son frere, & trois depuis.

HI-



HISTOIRE DE L'EGLISE,

Ecrite par Sozoméne.

LIVRE SEPTIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Les Sarrasins donnent du secours aux Romains. Gratien laisse à chacun la liberté de ses sentimens.

TElle fut la fin de Valens. Les Goths enflez de l'heureux succez de leurs armes, pillérent toute la Thrace, & firent des courses jusques aux portes de Constantinople. Les Sarrasins envoiez par Mavia leur Reine, servirent fort à propos dans cette facheuse conjoncture. Quelques habitans ausquels l'Imperatrice veuve de Valens, fit fournir de l'argent du tresor public, s'étant armez à la hâte, repoussérent aussi tres-vigoureusement les Barbares. Gratien qui gouvernoit tout l'Empire avec son frere, n'e-

L'an de N. S. 378. Gratien, & Valentinien.

L'an de N. S. 378. n'aiant jamais approuvé la rigueur que son Oncle avoit exercée contre ceux qui n'étoient pas de son sentiment, rappela tous ceux qui avoient été exilez au sujet de la religion, & fit une loi par laquelle il laissa la liberté des sentimens, & des assemblées à ceux de toutes les sectes, à l'exception des disciples de Manez, de Photin, & d'Eunome.

Gratien Valentinien & Théodose.

CHAPITRE II.

Théodose est élu Empereur. Concile d'Antioche. Condescendance des Evêques orthodoxes envers les Evêques Ariens.

379. AIant fait réflexion que d'un côté il étoit absolument nécessaire de s'opposer aux courses des Barbares, qui ravageoient la Thrace & l'Illirie, & que de l'autre, les affaires d'Occident demandoient sa presence, pour pourvoir à la défense de la Gaule, qui étoit attaquée par les Allemans, il choisit à Sirmich, Théodose pour l'associer à l'Empire. Il étoit d'une illustre famille d'Espagne, des environs des Pyrénées, & avoit aquis une si grande réputation dans les guerres precedentes par sa prudence, & par sa valeur, qu'avant qu'il eût entre les mains la puissance souveraine, on l'avoit jugé digne de la posséder.

Les Ariens étoient alors maîtres des Eglises d'Orient, à la reserve de celle de Jérusalém. Les Macédoniens & principalement ceux de Constantinople, depuis l'accord qu'ils avoient fait avec Libére, n'étoient pas fort éloignez du sentiment de ceux qui suivoient la doctrine du Concile de Nicée, & participoient à leur communion. Mais depuis que Gratien eut fait

fait publier la loi, par laquelle il donnoit à toutes les sectes la liberté de leurs sentimens, & de l'exercice de la religion, quelques Evêques de ce parti-là se remirent en possession des Eglises d'où l'on les avoit chassez soûs le régne de Valens, & s'étant assemblez à Antioche en Carie, ils décidérent que le Fils de Dieu ne doit point être appelé consubstanciel à son Pere, mais seulement semblable en substance. Depuis ce tems-là quelques-uns se séparérent, & s'assemblérent à part. Les autres condamnant leur opiniâtreté, demeurerent plus étroitement unis qu'auparavant aux défenseurs des decrets du Concile de Nicée. Au reste quelques-uns des Evêques que Gratien avoit rappelez de leur exil, recherchérent si peu de tenir le premier rang, que préférant la paix des Fidéles à cet honneur exterieur, ils suppliérent les Evêques qui avoient suivi le parti d'Arius, de demeurer dans leur place, & de ne point diviser par le desir de défendre opiniatrement leur sentiment ou par l'ambition de remplir la premiére place, cette Eglise que le Sauveur & les Apôtres leur avoient laissée dans une si parfaite union. On dit qu'Eulalius Evêque d'Amasie, ville de Pont, fit voir qu'il étoit dans cette loüable disposition. Quand il retourna à son Siége, il le trouva occupé par un Evêque Arien, qui n'avoit pas cinquante des habitans soûmis à sa conduite. Eulalius ne souhaitant rien avec tant d'ardeur, que d'entretenir la concorde, lui offrit le premier rang, comme le prix de leur reconciliation. Mais l'Arien aiant refusé cette condition, fut bien-tôt aprés abandonné par le peu de personnes qui l'avoient suivi, & se vit sans peuple, & sans troupeau.

L'an de N. S. 379.

Gratien Valentinien & Théodose.

L'an de N. S. 379.

Gratien, Valentinien & Théodose.

CHAPITRE III.

Contestation entre les Fauteurs de Méléce, & de Paulin touchant le Siége de l'Eglise d'Antioche.

MEléce s'étant servi en ce tems-là de cette loi pour retourner à Antioche, y excita une grande contestation par sa presence. Paulin que Valens n'avoit osé exiler par quelque sorte de respect de sa vertu, vivoit encore. Cependant ceux qui favorisoient Méléce, demandoient qu'il partageât avec lui son Siége, & le Gouvernement de l'Eglise. Les Partisans de Paulin s'opposoient à ce partage, & reprochoient à Méléce, qu'il avoit été ordonné par les Ariens. Enfin ceux qui favorisoient ce dernier, s'étant trouvez les plus forts, le mirent en possession d'une Eglise du Faux-bourg. Comme les deux partis s'échauffoient, & se disposoient chacun de leur côté à la sédition, on trouva tout d'un coup un moïen de les accorder, qui fut d'obliger cinq Ecclésiastiques, qui pouvoient un jour prétendre à la Dignité Episcopale, & dont Flavien étoit un, de ne la point accepter durant la vie ni de Paulin ni de Méléce, & de promettre que quand l'un des deux seroit mort, l'autre demeureroit seul sur le Siége de l'Eglise. Ces Ecclésiastiques aiant consenti à cette proposition, & aiant promis avec serment de l'accomplir, il ne resta presqu'aucun différend parmi le peuple. Il n'y eut qu'un petit nombre de Lucifériens, qui continuérent de murmurer, de ce que Méléce avoit été ordonné par les hérétiques. L'affaire aiant été terminée de la sorte, Méléce alla à Constantinople, où il y avoit une assem-

assemblée d'Evêques, qui jugérent nécessaire de transférer Gregoire du Siége de l'Eglise de Nazianze, à celui de la ville capitale. L'an de N. S. 379.

Valens, Gratien, & Théodose.

CHAPITRE IV.

Bâtême de Théodose. Ordonnance contre les sectes & les opinions, en matiére de Religion.

COmme les Allemans faisoient de fréquentes irruptions dans la Gaule, Gratien retourna en Occident, où il avoit établi avec son frere le Siége de son Empire, au lieu qu'il avoit laissé à Théodose l'Illirie, & l'Orient. Ils eurent tous deux d'heureux succez, l'un contre les Allemans, & l'autre contre les peuples, qui habitent sur les bors du Danube. Théodose aiant défait une partie de ces derniers, & aiant contraint le reste à lui demander la paix, & à lui donner des ôtages, il alla à Thessalonique, où étant tombé malade, il fut instruit par Ascolius Evêque de cette ville-là des véritez de la Religion Chrêtienne, bâtisé ensuite, & peu aprés il guérit. Il étoit né de parens Chrêtiens, qui avoient toûjours été fort soûmis aux decrets du Concile de Nicée, & pour ce sujet, il fut fort aise d'avoir trouvé Ascolius, qui étoit dans les mêmes sentimens, & qui d'ailleurs avoit toutes les qualitez qui peuvent rendre un Evêque recommandable. Il fut aussi fort aise de savoir que l'Illirie s'étoit preservée de la contagion de l'Arianisme. S'étant informé de la créance des autres Provinces, il apprit que jusques à la Macédoine les habitans tenoient la même créance, & rendoient au Fils, & à l'Esprit saint un honneur égal à celui, qu'ils rendoient au Pere: mais que vers l'Orient, & principale- 380.

L'an de N. S. 380. Gratien, Valentinien & Théodose.

ment à Constantinople, le peuple étoit partagé en diverses sectes. Il crût devoir proposer sa créance à ses sujets, au lieu de les contraindre impérieusement dans leur Religion, & pour cét effet il fit une loi à Thessalonique, qu'il envoia publier à Constantinople, afin que de cette capitale de l'Empire, elle se répandit aux extrémitez les plus éloignées. Il déclara par cette loi qu'il avoit intention que tous ses sujets fissent profession de la Religion, que Saint Pierre le Prince des Apôtres avoit enseignée aux Romains dés le commencement, & que Damase Evêque de Rome, & Pierre Evêque d'Aléxandrie tenoient; qu'on ne donnât le nom d'Eglise Catholique qu'à l'assemblée de ceux qui rendent un culte égal aux trois personnes de la Trinité, & que ceux qui seroient dans un autre sentiment, seroient traitez d'hérétiques, tenus pour infames, & châtiez selon la rigueur des ordonnances.

CHAPITRE V.

Démophile Evêque des Ariens est chassé de Constantinople.

THéodose vint à Constantinople un peu aprés que cette loi y eut été publiée. Les Ariens en possédoient encore alors toutes les Eglises sous la conduite de Démophile leur Evêque. Grégoire qui étoit venu de Nazianze présidoit à ceux qui tenoient le Fils de Dieu consubstanciel à son Pere, & faisoit ses assemblées dans une maison qui avoit été changée en forme d'Eglise, & qui est devenuë depuis une des plus considérables, tant par la magnificence de son architecture, que par l'abondance des graces, que Dieu y commu-

nique aux hommes. La puissance divine s'y fait sentir par des secours imprévus, & par des guérisons miraculeuses, & on croit que c'est la Mere de Dieu qui y paroit, soit en songe, ou autrement, pour opérer ces merveilles. On a appelé cette Eglise Anastasie, à cause, comme je me le persuade, que la doctrine du Concile de Nicée, qui étoit comme ensevelie à Constantinople sous la faction des hérétiques, y a été comme ressuscitée par l'éloquence de Grégoire. D'autres rapportent l'origine de ce nom à un miracle, & disent qu'une femme enceinte étant tombée de la galerie haute de cette Eglise, & étant morte à l'heure-même de sa chûte, le peuple qui étoit assemblé, se mit en priéres, & obtint sa résurrection.

L'an de N. S. 380.

Ordination de Théodose.

L'Empéreur envoia ordonner à Démophile de suivre la doctrine du Concile de Nicée, & de rétablir la paix parmi le peuple, ou de quitter les Eglises de la ville. Démophile assembla le jour suivant le peuple, leur déclara l'ordre qu'il avoit reçu, & les avertit que le lendemain il tiendroit l'assemblée à la campagne. Obéissons, leur dit-il, à la loi de Dieu, qui nous commande de fuïr, quand on nous chasse. Il fit depuis ses assemblées hors de la ville avec Lucius, qui avoit été autrefois Evêque des Ariens d'Aléxandrie, & qui en aiant été chassé, comme nous l'avons dit, s'étoit refugié à Constantinople. Lorsque Démophile fut parti de l'Eglise, l'Empéreur y entra, & y fit sa priére, & depuis cette année-là, qui étoit l'année du cinquiéme Consulat de Gratien, & du premier de Théodose, les défenseurs de la consubstancialité du Fils de Dieu, ont été en possession des Eglises, dont les Ariens s'étoient emparez quarante ans auparavant.

L'an de N. S. 380.

CHAPITRE VI.

Gratien Valentinien, & Théodose.

Intrigue des Ariens. Eloquence d'Eunome. Liberté remarquable d'un Evêque.

LA protection qu'ils avoient autrefois reçuë de Constance & de Valens, étoit cause que pouvant encore alors faire des assemblées fort nombreuses & fort fréquentes, ils entreprirent de faire sonder la disposition de l'Empéreur, par les amis & les partisans qu'ils avoient à la Cour, & espérérent de le gagner, comme ils avoient autrefois gagné ses prédécesseurs. Les Catholiques apprehendoient extrémement le succez de cette intrigue; mais rien ne leur causoit une si cuisante inquiétude, que la connoissance qu'ils avoient de la force de l'éloquence d'Eunome, qui s'étant séparé des Ariens, à cause d'un différent qu'il avoit eu avec les Ecclésiastiques de Cyzique, soûs le régne de Valens, demeuroit en son particulier en Bithynie à l'opposite de Constantinople, où plusieurs, tant de cette ville-là, que des autres parties de l'Empire l'alloient trouver, les uns pour l'éprouver, & les autres seulement pour l'entendre. Le bruit de sa réputation alla jusques aux oreilles de l'Empéreur, & lui donna la curiosité de conférer avec lui. Mais l'Impératrice Flacille, qui conservoit tres-religieusement la doctrine du Concile de Nicée, détourna cette conférence, de peur que l'Empéreur son mari trompé par l'artifice de cét Evêque, ne changeât de sentiment.

Pendant que ces intrigues étoient conduites de côté & d'autre avec beaucoup de chaleur, les Evêques qui étoient alors à Constantinople allérent saluer Théodose. Il y avoit parmi eux un vieillard Evé-

Evêque d'une ville peu considérable, tres-capable des fonctions de sa charge, mais qui n'étoit point du tout du monde, ni de la Cour. Ce bon Prélat aiant salüé l'Empéreur, comme les autres, s'approcha du Prince son fils, qui étoit assis auprés de lui, & au lieu de lui rendre les honneurs dûs à sa naissance, & à sa dignité, lui dit en le caressant avec la main, comme un enfant, bonjour mon fils. L'Empéreur indigné de ce que ce vieil Evêque n'avoit pas rendu les mêmes honneurs à son fils qu'à lui, commanda qu'on le mît dehors. Comme on l'emmenoit, il dit à l'Empéreur, en se retournant, soiez persuadé que le Pere celeste conçoit une indignation semblable à la vôtre, contre ceux qui n'honorent pas son fils comme lui, & qui sont si hardis que d'avancer qu'il est moindre que lui. L'Empéreur étonné de ce discours, le fit ramener, lui avoüa qu'il disoit vrai, & le pria d'excuser ce qui s'étoit passé. Ce Prince en fut un peu plus éloigné de conférer avec les hérétiques, & défendit par une loi expresse soûs de grandes peines les assemblées, & les disputes sur le sujet de la substance, & de la nature de Dieu.

L'an de N. S. 380.

Gratien, Valentinien & Théodose.

CHAPITRE VII.

Concile de Constantinople. Démissions de Grégoire.

IL convoqua incontinent aprés un Concile, tant pour confirmer les decrets de celui de Nicée, que pour élire un Evêque de Constantinople. Il fit aussi avertir les Macédoniens de se trouver à l'assemblée, dans la créance qu'il seroit aisé de les réünir à l'Eglise Catholique, de la doctrine de laquelle ils n'étoient pas éloignez. Il assista à ce Concile environ cent cinquante Evêques, d'entre ceux qui té-

381.

L'an de N. S. 381. Gratien, Valentinien & Théodose.

tenoient les personnes de la Trinité d'une même substance ; & trente-six d'entre les Macédoniens, qui étoient pour la plus grande partie des villes de l'Hellespont ; & dont les principaux étoient Eleusius Evêque de Cyzique, & Marcien Evêque de Lampsaque. Les premiers dont je viens de parler étoient présidez par Timothée, qui avoit succédé à Pierre son frere, dans le gouvernement de l'Eglise d'Aléxandrie, par Méléce Evêque d'Antioche, qui étoit venu depuis peu à Constantinople, à l'occasion de l'élection de Grégoire, & par Cyrille qui avoit alors renoncé à la doctrine des Macédoniens. Ascolius Evêque de Thessalonique, Diodore Evêque de Tarse, & Acace Evêque de Bérée étoient avec eux. Tous ceux-ci qui approuvoient la doctrine du Concile de Nicée pressérent Eleusius, & ceux de son parti, de s'accorder avec eux, & leur rappelérent dans la mémoire la députation qu'ils avoient autrefois envoyée à Libére, & la parole qu'ils lui avoient donnée par la bouche d'Eustate, de Silvain, & de Théophile. Mais ils déclarérent ouvertement qu'ils n'avoüeroient jamais, que le Fils de Dieu fût de même substance que son Pere, quelque parole qu'ils eussent pû donner à Libére, & s'étant retirez sur le champ, ils écrivirent une lettre circulaire à ceux de leur sentiment, pour les avertir de ne point consentir à la doctrine du Concile de Nicée.

Ceux qui demeurérent à Constantinople, délibérérent touchant le choix d'un Evêque de cette ville. On dit que l'Empereur admirant la vertu, & l'éloquence de Grégoire, le jugeoit tres-digne de cette charge éminente, & que la plus grande partie des Evêques faisoient le même jugement. Grégoire consentit aussi d'abord à ce choix. Mais aiant appris que quelques Prélats, & principalement ceux d'Egypte y trouvoient à redire, il changea de sentiment. Pour moi, j'avoüe que quand

F

je fais réfléxion sur les circonstances de cette affaire, je ne saurois assez admirer ce grand homme. Son éloquence ne lui donna point de vanité. L'ambition ne lui fit point desirer de se maintenir sur le Siége de cette Eglise, dont il avoit pris le soin, lorsqu'elle étoit comme abandonnée & dans un état déplorable. Il la rendit sans peine aux Evêques, quand ils la lui redemandérent, comme une espéce de dépôt, qu'ils lui avoient confié, & il ne leur reprocha, ni les travaux qu'il avoit supportez, ni les périls qu'il avoit courus en combattant les hérétiques. D'ailleurs quand il seroit demeuré Evêque de Constantinople, personne n'en auroit souffert de préjudice; car il n'y en avoit point d'autre, ni élu, ni sacré, & il y en avoit un autre à Nazianze en sa place. Cependant le Concile observant religieusement les Canons, & la discipline, retira d'entre ses mains, & de son consentement le dépôt qui lui avoit été confié, sans que la considération d'un mérite aussi rare & aussi extraordinaire que celui de cét homme incomparable, le pût porter à se départir de la régle. On délibéra donc touchant le choix d'un Evêque, comme touchant l'affaire la plus importante qui se pût jamais presenter, & l'Empereur exhorta les Prélats à prendre un soin particulier de chercher le plus habile, & le plus capable pour être élevé à la dignité de Pasteur de la ville dominante. Ils étoient cependant fort partagez de sentiment, & chacun d'eux tâchoit de produire celui avec qui il avoit la plus étroite habitude.

L'an de N. S. 381.

Gratien, Valentinien & Théodose.

CHA-

L'an de N. S. 381.

CHAPITRE VIII.

Gratien, Valentinien & Théodose.

Election de Nectaire. Sa naissance, & ses mœurs.

IL y avoit alors à Constantinople un homme, natif de Cilicie, de l'ordre des Sénateurs, nommé Nectaire; étant prêt de partir pour s'en retourner en son païs, il alla voir Diodore Evêque de Tarse, & lui demanda s'il le vouloit charger de ses lettres. Diodore méditoit alors fort attentivement sur l'élection qui tenoit tous les esprits en suspens. Aiant considéré Nectaire, la majesté de son visage, la gravité de son âge, la douceur de ses mœurs, il le jugea digne de cette charge, & lui donna son suffrage dans le secret de son cœur. Il le mena ensuite, comme si c'eût été pour une autre affaire, à l'Evêque d'Antioche, & le pria de lui donner sa voix. L'Evêque d'Antioche se moqua de la proposition de Diodore, dans une affaire aussi importante que celle-là, & où l'on proposoit tant d'autres sujets considérables. Il retint pourtant Nectaire. Quelque-tems aprés, l'Empéreur demanda aux Evêques une liste de ceux qu'ils jugeoient dignes de cette charge, & se reserva la faculté d'en choisir un parmi ceux qu'ils lui auroient nommez. Chaque Evêque écrivit les noms de ceux qu'il jugea à propos. L'Evêque d'Antioche écrivit aussi ceux qu'il eût agréable, & aprés tous les autres, il ajoûta Nectaire en faveur de Diodore. L'Empéreur aiant lû la liste, s'arrêta sur le nom de Nectaire, réva profondément tenant toûjours le doigt sur le même nom, relût la liste, & enfin choisit Nectaire. Tout le monde s'étonna de ce choix, & chacun demanda qui étoit ce Nectaire, de quelle profession, & de quel païs. Quand on

fut

sut qu'il n'étoit pas bâtisé, on trouva encore plus étrange que Théodose l'eût été chercher parmi tant d'autres. Je croi que Diodore ne savoit pas lui-même qu'il n'étoit point bâtisé. Car il n'y a point d'apparence, que s'il l'eût su, il lui eût voulu donner son suffrage pour le faire Evêque. L'aiant vû dans un âge fort avancé, il croioit sans doute qu'il y avoit long-tems qu'il avoit reçu le bâtéme. Mais tout ceci n'arrivoit que par un ordre particulier de la Providence. Car quand l'Empéreur apprit qu'il n'étoit point bâtisé, il ne laissa pas de persister dans son sentiment, malgré la resistance des Prélats. Enfin, quand ils se furent rendus, il fut bâtisé, & avant que d'avoir ôté la robe blanche, il fut proclamé Evêque. Quelques-uns ont crû que l'Empéreur n'avoit fait ce choix, que par une révélation de Dieu. Je n'examine pas si cela est vrai ou non. Mais quand je considére une ordination si extraordinaire: Je ne doute point que Dieu ne l'ait permise, & qu'il n'ait voulu qu'on donnât la conduite de l'Eglise, à un hómme aussi modéré, aussi-honnête, & aussi équitable, qu'étoit Nectaire. Voilà ce que j'ai ouï dire de son élection.

CHAPITRE IX.

Decrets du Concile.

NEctaire, & les autres Evêques s'étant ensuite assemblez, ils ordonnérent que la foi du Concile de Nicée seroit inviolablement conservée, que toutes les erreurs contraires seroient tenuës pour condamnées; que les Eglises seroient gouvernées selon la disposition des anciens Canons; que chaque Evêque demeureroit dans la sienne, sans

L'an de N. S. 381.

Gratien, Valentinien & Théodose.

sans aller dans celle d'un autre, à moins qu'il ne fût nécessaire, & sans entreprendre des ordinations qu'il n'eût pas droit de faire, comme il étoit souvent arrivé durant les persécutions ; que les affaires qui surviendroient dans chaque Eglise seroient terminées par le jugement du Concile de la Province. Qu'aprés l'Evêque de Rome, celui de Constantinople joüiroit de la prérogative d'honneur, comme étant Evêque de la nouvelle Rome. Non seulement la ville de Constantinople avoit dés lors le nom de nouvelle Rome, mais elle avoit un Sénat, les ordres du peuple, les Magistrats, les contrats, les loix, & les priviléges de l'ancienne. Le Concile déclara de plus, que Maxime n'étoit point Evêque, & que ceux ausquels il avoit imposé les mains n'étoient point Clercs; & enfin, que tout ce qui avoit été fait, ou par lui, ou soûs son nom étoit nul. Il étoit natif d'Aléxandrie, Philosophe de profession, de la secte des Cyniques, défenseur tres-zelé de la foi du Concile de Nicée, & avoit été clandestinement ordonné Evêque de Constantinople par des Evêques d'Egypte.

L'Empéreur confirma tout ce qui avoit été ordonné par le Concile, & fit une loi qui portoit, que la foi des Peres de Nicée demeureroit inviolable, & que ceux qui confessent un Dieu en trois personnes égales en honneur, & en puissance; savoir le Pere, le Fils, & le saint Esprit, seroient mis en possession de toutes les Eglises. Pour les désigner plus précisément, l'Empéreur déclara par cette loi, qu'il entendoit parler de ceux qui participoient dans Constantinople à la communion de Nectaire; en Egypte à celle de Timothée Evêque d'Aléxandrie; en Orient à celle de Diodore Evêque de Tarse, & de Pélage Evêque de Laodicée; en Asie à celle d'Amphilochius Evêque d'Icone; au Pont; & en Bithynie à celle

d'Hel-

d'Helladius Evêque de Césarée, de Grégoire Evêque de Nysse, & d'Otreius Evêque de Melitine; en Thrace, & en Scythie à celle de Térence Evêque de Tomis, & de Martyrius Evêque de Marcianopole. L'Empereur connoissoit ces Evêques-là par lui-même, & avoit d'ailleurs appris qu'ils gouvernoient tres-saintement le peuple commis à leurs soins. Le Concile aïant été terminé de la sorte, chaque Evêque s'en retourna.

L'an de N. S. 381.

Gratien, Valentinien & Théodose.

CHAPITRE X.

Rare modestie de Martyrius. Translation du corps de Paul. Funérailles de Mélèce.

NEctaire apprit les fonctions de sa charge Episcopale, & l'ordre des cérémonies Ecclésiastiques de Cyriaque Evêque d'Adane, qu'il avoit prié Diodore Evêque de Tarse de lui laisser auprés de lui pour quelque tems. Il retint plusieurs personnes de Cilicie, & entre autres Martyrius son Médecin, qui avoit été témoin des déréglemens de sa jeunesse. Il eut dessein de l'ordonner Diacre: mais Martyrius se tenant indigne de ce saint ministére, s'en excusa sur les imperfections de sa vie passée, dont il prit Nectaire même à témoin. Moi qui suis Evêque, repartit Nectaire, n'ai-je pas commis de plus grands pechez que vous, comme vous ne le savez que trop, puisque vous en avez été le complice, & le ministre? Il est vrai, reprit Martyrius, que je ne puis ignorer les desordres de vôtre vie passée; mais ils ont été effacez par vôtre bâtême, & incontinent aprés vous avez été sacré. Aprés ces deux grands moiens que Dieu a établis pour expier les crimes les plus énormes, vous me paroissez

L'an de N. S. 381.

Gratien, Valentinien & Théodose

toissez aussi pur qu'un enfant qui vient de naître. mais moi aprés avoir reçu le bâtême, j'ai vécu de la même sorte, que si je ne l'avois pas reçu. Voila comment il s'excusa d'être ordonné, & cette excuse m'a paru si loüable que j'ai crû lui devoir donner place dans mon Histoire. L'Empéreur Théodose aiant appris ce qui étoit arrivé au corps de Paul, autrefois Evêque de Constantinople, le fit transférer dans la belle, & grande Eglise que Macédonius son ennemi, & son persécuteur avoit fait bâtir. Plusieurs personnes qui ne sont point instruites de la vérité, & principalement les femmes trompées par l'équivoque des noms, croient que l'Apôtre saint Paul est enterré dans cette Eglise.

On porta dans le même-tems le corps de Meléce à Antioche, & on le plaça proche du tombeau de saint Babylas Martyr. On dit que par l'ordre de l'Empéreur, il fut reçu dans toutes les villes où il passa, au chant des Pseaumes, contre la coûtume des Romains.

CHAPITRE XI.

Flavien est ordonné Evêque d'Antioche.

MEléce aiant été enterré avec toute cette pompe, Flavien fut ordonné en sa place, contre la foi du serment qu'il avoit fait, ce qui excita de nouveaux troubles dans l'Eglise d'Antioche, & porta plusieurs personnes à éviter sa communion, & à s'assembler à part, soûs Paulin qui vivoit encore. Les Evêques mêmes firent quelque sorte de schisme entre eux pour ce sujet. Ceux d'Egypte, d'Arabie, & de Chypre prirent le parti de Paulin, & témoignérent de l'indigna-

tion

on de l'injustice qu'il souffroit. Au contraire ceux de Syrie, de Palestine, & de Phenicie, & la plus grande partie de ceux d'Arménie, de Cappadoce, de Galatie, & de Pont soûtinrent les interêts de Flavien. L'Evêque de Rome & les autres d'Occident, envoiérent leurs lettres circulaires à Paulin, selon la coûtume, & bien loin d'en envoier à Flavien, ils s'abstinrent de la communion de Diodore Evêque de Tarse, & d'Acace Evêque de Bérée, qui lui avoient imposé les mains. Ils pretendirent aussi prendre connoissance de l'affaire, & pour cét effet écrivirent aussi bien que l'Empéreur Gratien, aux Evêques d'Orient, qu'ils prissent la peine de se trouver à un Concile qui seroit tenu en Occident.

L'an de N. S. 381.

Gratien, Valentinien, & Théodose

CHAPITRE XII.

Projet de la réünion des Religions.

Bien que les Catholiques fussent en possession des Eglises, ils ne laissoient pas d'être troublez par les traverses qu'ils recevoient de la part des Ariens. C'est pourquoi l'Empéreur Théodose, peu de tems aprés la célébration du Concile, dont je viens de parler, assembla les chefs de sectes, afin ou ou qu'ils se laissassent persuader, ou qu'ils persuadassent les autres, touchant les points qui étoient en contestation. Il s'imaginoit qu'il ne faloit qu'une conférence pour les mettre tous d'accord. Quand tous les Prélats furent assemblez, & ls le furent en l'année du second consulat de Mérobaude, & du premier de Saturnin, & en laquelle Théodose associa Arcadius son fils à l'Empire, il envoia quérir Nectaire, conféra avec lui touchant l'assemblée du Concile, & l'exhor- 383.

L'an de N. S. 383.

Gratien, Valentinien Theodose & Arcadius

ta de permettre & de proposer une dispute sur les questions controversées, afin de terminer les différens, & de faire en sorte qu'il n'y eût plus qu'une créance dans l'Eglise. Nectaire ne sachant quelle resolution prendre, communiqua son inquiétude à Agelius Evêque des Novatiens, qui étoit de même sentiment que lui, touchant le fond de la doctrine, & de la foi. Agelius menoit une vie tout-à-fait conforme à la sainteté de sa profession; mais il n'étoit point propre aux conférences, ni aux disputes. Il choisit donc Sisinnius son lecteur, & qui fut depuis son successeur. Il parloit bien, avoit fort étudié la sainte Ecriture, étoit fort habile dans les lettres prophanes, & dans la sience de l'Eglise; il conseilla de ne point entrer en conférence avec les hérétiques, parce que la dispute ne produit pour l'ordinaire que de l'aigreur, & de l'animosité; mais de leur demander, s'ils recevoient les témoignages des docteurs qui avoient vêcu avant la division. S'ils les rejettent, dit-il, ils seront condamnez par eux-mêmes de leur parti. Que s'ils les reçoivent, nous produirons leurs ouvrages. Il savoit fort bien que les Anciens aiant trouvé que le Fils de Dieu est Eternel comme son Pere, ils s'étoient bien gardez de dire qu'il ait eu un commencement. Cette proposition aiant été approuvée par Nectaire, & même par l'Empereur, ce Prince commença à sonder les hérétiques, & à tâcher de présentir quelle opinion ils avoient des Anciens. Quand ils eurent témoigné en faire beaucoup d'estime, il leur demanda s'il vouloient bien les avoir pour juges de leurs différens. Les chefs des sectes s'étant broüillez sur ce sujet, & aiant jugé diversement des ouvrages, & de la doctrine des anciens, il reconnut qu'ils n'accepteroient jamais la proposition qu'il leur avoit faite, & qu'ils mettoient leur principale confiance dans

la

la subtilité de leurs argumens, & dans leur opiniâtreté, & il commanda que chaque secte lui donnât sa profession de foi par écrit. Le jour qui avoit été choisi pour cét effet étant arrivé, Nectaire & Agelius se presentérent de la part de ceux qui tenoient les trois personnes de la Trinité d'une même substance: Démophile de la part des Ariens, Eunome pour ceux de son parti, & de son nom, & Eleusius Evêque de Cyzique pour les Macédoniens. L'Empéreur aiant pris leurs professions de foi n'approuva que celle qui reconnoît une même substance dans les trois personnes de la Trinité, & rompit toutes les autres. Les Novatiens n'eurent aucun desavantage dans cette affaire, parce qu'ils avoient le même sentiment que l'Eglise Catholique, touchant la nature Divine. Les membres des autres sectes reprirent les Evêques, de s'être indiscrétement engagez en des contradictions en presence de l'Empéreur. Il y en eut même plusieurs qui changérent de sentiment, & qui firent profession de la foi que le Prince avoit autorisée. Il défendit aux hérétiques de faire des assemblées, d'instruire les peuples, ni de sacrer des Evêques. Il ordonna que les uns seroient chassez des villes, & que les autres seroient notez d'infamie, & qu'ils seroient privez des priviléges, dont le reste de ses sujets joüissoient. Mais plus les peines portées par ses loix étoient rigoureuses, & moins elles étoient exécutées. Car il n'avoit pas tant dessein de punir ses sujets, que de les attirer à son sentiment par la crainte, & il loüoit fort ceux qui se convertissoient d'eux-mêmes.

L'an de N. S. 383.

Gratien, Valentinien Théodose & Arcadius.

L'an de N. S. 383.

CHAPITRE XIII.

Gratien, Valentinien, Theodose & Arcadius

Tyramie de Maxime. Ambroise Evêque de Milan persécuté pour la foi, par l'Impératrice Justine. Mort de Gratien.

L'Empéreur Gratien étant occupé en ce temslà à faire la guerre aux Allemans, Maxime partit d'Angleterre à dessein d'usurper la souveraine puissance. Valentinien étant encore fort jeune, Probus Préfet du Prétoire, & qui avoit été Consul gouvernoit soûs son nom en Italie, & avoit seul le maniment des affaires.

Justine mere de l'Empéreur Valentinien, Princesse fort attachée aux sentimens d'Arius, & fort favorable à son parti, fit de fâcheuses affaires à Ambroise Evêque de Milan, & troubla extrémement la paix de l'Eglise par les nouveautez qu'elle y vouloit introduire au préjudice de la foi du Concile de Nicée, & par les efforts qu'elle faisoit pour rendre victorieuse la décision des Evêques assemblez à Rimini. Comme Ambroise n'avoit garde de souffrir cette entreprise, sans s'y opposer de tout son pouvoir, elle en conçut contre lui une furieuse colére, & se plaignit à l'Empéreur son fils, qu'il manquoit au respect qu'il lui devoit. Valentinien croiant qu'il n'y avoit rien que de véritable, dans cette plainte de l'Impératrice sa mere, la voulut venger, & pour cét effet envoia investir l'Eglise par des gens de guerre. Ils entrérent sans peine dedans, & en aiant tiré Ambroise, ils alloient l'emmener en exil, lorsque le peuple accourut en foule, & parut prêt de s'exposer à la mort pour sa défense. Justine transportée d'une colére plus violente que jamais,

mais, se resolut de soûtenir son entreprise par l'autorité d'une loi, & envoia querir Bénivole Secrétaire, & lui commanda d'en composer une, pour la confirmation des décisions du Concile de Rimini. Bénivole qui étoit fort attaché à l'Eglise Catholique, refusa franchement de prêter son ministére à l'impiété. L'Impératrice pour le porter à faire ce qu'elle souhaitoit le flata par la promesse de l'élever à une charge plus éminente, que celle qu'il possédoit. Mais bien loin de se laisser gagner par la magnificence de ces promesses, il défit son baudrier, le jetta aux piez de l'Impératrice, & lui protesta qu'il ne vouloit, ni retenir sa charge, ni en recevoir une autre au préjudice de sa confience. Ainsi il falut aller chercher d'autres personnes pour dicter la loi. Elle portoit que ceux qui tiendroient la foi qui avoit été décidée dans le Concile de Rimini, & depuis dans celui de Constantinople, auroient la liberté de s'assembler dans l'Eglise, & que ceux qui s'opposeroient à cette loi, seroient punis de mort. Pendant que Justine méditoit de faire exécuter cette loi cruelle, il arriva un courier qui apporta pour nouvelle, que Gratien avoit été assassiné en trahison, par Andragathius Capitaine des Gardes de Maxime. Ce traître s'étant mis dans la litiére de l'Impératrice, envoia dire à l'Empéreur qu'elle étoit en chemin. Ce jeune Prince qui étoit nouvellement marié, & qui aimoit passionnément l'Imperatrice sa femme, ne se défiant d'aucun piége, passa la riviére en diligence, tomba entre les mains d'Andragathius, & fut misérablement tué dans la vingt-quatriéme année de son âge, & la quinziéme de son régne. Un accident si étrange que celui-là fit oublier à Justine la colére qu'elle avoit conçuë contre Ambroise. Maxime aiant cependant levé une grande armée d'Anglois, de Gaulois, d'Allemans, & d'autres nations, passa en Italie soûs prétexte

L'an de N. S. 383.

Gratier, Valentinier, Theodose & Arcadius

L'an de N. S. 383. Gratien, Valentinien, Théodose & Arcadius.

texte d'empêcher qu'on ne fît aucun changement dans la doctrine, ni dans la discipline de l'Eglise; mais en effet à dessein de dissiper les soupçons qu'on pouvoit avoir qu'il aspiroit à la Tirannie, & de tâcher de persuader que la souveraine puissance lui étoit déférée par l'autorité des loix, & par le consentement des peuples, sans qu'il usât d'aucune violence pour l'obtenir. Valentinien consentit, pour obéïr à la nécessité du tems, qu'il prît les marques, & les ornemens de l'Empire, & s'enfuit pourtant à Thessalonique avec Justine sa mere, & avec Probus, Préfet du Pretoire.

CHAPITRE XIV.

Naissance d'Honorius. Suite des Evêques, tant de l'Eglise Catholique, que des autres sectes. Triomphe de Théodose.

384. PEndant que Théodose se préparoit à la guerre qu'il avoit resoluë contre Maxime, il lui naquit un fils qui fut nommé Honorius. Lorsque ses préparatifs furent achevez, il partit de Constantinople, où il laissa Arcadius son fils. En passant par Thessalonique, il y vit Valentinien, & ne reçut, ni ne refusa l'Ambassade de Maxime, mais sans expliquer ses intentions, marcha vers l'Italie, à la tête de son armée.

Dans le même tems Agelius Evêque des Novatiens de Constantinople, étant proche de sa fin, nomma Sisinnius Prêtre de son Clergé pour son successeur. Quelques jours aprés le peuple s'étant plaind de ce qu'il n'avoit pas plûtôt nommé Marcien qui étoit en grande réputation de sainteté, il

Il l'ordonna, & dit au peuple en pleine assemblée : Marcien sera vôtre Evêque aprés moi, & aprés Marcien Sisinnius. Il ne survêcut que peu de jours, aprés avoir gouverné son Eglise l'espace de quarante ans, avec l'approbation générale de ceux de sa secte. Quelques-uns assurent que durant la violence des persécutions, il eut la gloire de confesser publiquement le nom de Jésus-Christ. Timothée, & Cyrille étant morts bien tôt aprés, Théophile fut élû Evêque d'Aléxandrie, & Jean Evêque de Jérusalem. Démophile Evêque des Ariens de Constantinople, étant mort aussi, Marin natif de Thrace lui succéda, mais Dorothée étant arrivé incontinent aprés d'Antioche, il lui fut préféré, comme plus capable de se bien aquitter de cette charge.

L'an de N. S. 384. Valentinien, Théodose, & Arcadius

Théodose étant, cependant entré en Italie, chacun répandit selon sa passion, divers bruits touchant le succez de ses armes. On publioit parmi les Ariens que la plus grande partie de son armée avoit été taillée en piéces, & qu'il étoit tombé vif entre les mains de Maxime. Et comme si cette nouvelle eût été certaine, ils allérent à main armée mettre le feu à la maison de Nectaire, par dépit de ce qu'il étoit en possession des Eglises. Les desseins de l'Empéreur ne laissoient pas de réüssir fort heureusement ; Car les soldats de Maxime se saisirent de lui, & soit qu'ils appréhendassent la puissance de Théodose, ou qu'ils eussent été corrompus par argent, ils le tuérent. Andragathius ne sut pas plutôt sa mort, qu'il se precipita avec ses armes dans un fleuve où il périt. La guerre étant finie de la sorte, & la mort de Gratien vengée, Théodose entra à Rome en triomphe avec Valentinien, & y établit d'autant plus aisément un tres-bon ordre aux affaires de l'Eglise, que l'Impératrice Justine qui les avoit troublées, étoit morte.

388.

L'an de N. S. 388.

CHAPITRE XV.

Valentinien, Théodose, & Arcadius

Démolition des Temples des Idoles. Sédition excitée pour ce sujet.

PAulin Evêque d'Antioche, étant mort dans le même temps, ceux qui durant sa vie avoient été soûmis à sa conduite, continuérent à avoir la même aversion de Flavien qu'auparavant, en haine de ce qu'il avoit violé le serment qu'il avoit fait avec Méléce, & bien qu'ils n'eussent point de diferend avec lui touchant le fond de la doctrine, ils ne laissérent pas de s'abstenir de sa communion, & d'élire Evagre pour leur Evêque. Cét Evagre étant mort bien-tôt aprés, Flavien empêcha qu'on ne lui élût un successeur, & ainsi ceux qui évitoient la communion de ce dernier, s'assemblérent toûjours à part.

Ce fut en ce tems-là que l'Evêque d'Aléxandrie aiant obtenu de l'Empereur le don du Temple de Bacchus, le changea en Eglise. Les statuës en aiant été enlevées, & les lieux les plus cachez aiant été découverts, il affecta d'insulter à la Religion paienne, en produisant en public des figures que la pudeur empéche de nommer, & ce qu'il y avoit de plus secret dans leurs mystéres. Les Paiens surpris d'un spectacle si extraordinaire & si imprévû, ne pûrent demeurer en repos. Mais aiant fait irruption sur les Chrétiens, ils en blessérent, & en tuérent un grand nombre, & s'étant emparez du Sérapion qui est un Temple fort vaste & fort magnifique, bâti sur une hauteur, ils s'en servirent comme d'une Citadelle pour faire des courses, & aiant pris plusieurs Chrétiens, ils

les

les tourmentérent pour les contraindre à sacrifier; crucifiérent quelques-uns de ceux qui le refusérent, cassérent les cuisses aux autres; & firent mourir les autres d'une autre maniére. La sédition s'étant extrémement augmentée, & aiant duré fort long-tems, les Magistrats, savoir Romain chef des troupes d'Egypte, & Evagre Gouverneur d'Aléxandrie exhortérent les Paiens à mettre les armes bas, & à abandonner le Sérapion. Mais n'aiant pû rien gagner sur leur opiniâtreté, ils informérent l'Empéreur de toute l'affaire. Les séditieux s'opiniâtrérent dans leur entreprise par la connoissance du chatiment que méritoit l'engagement qu'ils y avoient déja pris, & de plus ils y furent confirmez par les discours furieux d'un nommé Olympius, qui soûs un habit de Philosophe les animoit à la revolte, & les exhortoit à mourir généreusement, s'il étoit besoin, pour la défense des dieux de leur païs. Aiant remarqué que la perte de leurs Idoles les jettoit dans le desespoir, il leur remontra qu'ils ne devoient pas pour cela perdre courage, ni négliger le culte de leur Religion; que les statuës qui avoient été brisées par les Chrêtiens, n'étoient que d'une matiére sujéte à la corruption. Mais que la puissance invisible qui avoit été dedans, s'étoit retirée au ciel. L'Empéreur aiant appris tout ce qui étoit arrivé, témoigna qu'il tenoit que les Chrêtiens, qui avoient été executez à mort en cette occasion, étoient fort heureux, parce qu'ils avoient souffert pour la défense de leur foi, pardonna aux auteurs de leur mort, afin que le souvenir de cette grace les excitât à faire profession de la Religion Chrêtienne, ordonna que les Temples au sujet desquels la sédition avoit été émuë seroient démolis. On dit que quand cét ordre fut lû publiquement, les Chrêtiens jettérent un grand cri en témoignage de joie, de ce que l'Empéreur rejettoit la faute sur les Paiens, dont ceux qui gardoient le Sé-

L'an de N. S. 388.

Valentinien, Theodose, & Arcadius

L'an de N. S. 388.

Valentinien, Théodose, & Arcadius

rapion aiant été épouvantez, ils prirent la fuite. Les Chrétiens s'en emparérent à l'heure-même, & le possédent encore aujourd'hui. J'ai oüi dire qu'Olympius aiant entendu la nuit précédente une voix qui chantoit *Alleluya* dans le Sérapion, & qu'aiant considéré que les portes étoient fermées, & qu'il n'y avoit personne dedans, il comprit ce que cela signifioit, monta sur un vaisseau, sans en parler à personne, & fit voile en Italie. On dit qu'en démolissant ce Temple, on y trouva des caractéres gravez sur des pierres en forme de Croix, & que des personnes savantes les aiant considérez attentivement, dirent que c'étoient des Jéroglyphes qui signifioient la vie avenir. On assure qu'il y avoit d'autres figures qui contenoient la prédiction de la ruine de ce Temple, & que les uns, & les autres servirent à la conversion de quelques Paiens. Voila comment le Sérapion fut changé en une Eglise, à laquelle on donna le nom de l'Empéreur Arcadius. Il y avoit pourtant encore alors des Paiens qui combattoient opiniâtrément pour la défense de leurs Temples, comme les habitans de Pétrée, & d'Aréopole en Arabie, ceux de Raphi, & de Gaza en Palestine, ceux de Jéropole en Phénicie, ceux d'Apamée, ville assise sur les bors du fleuve Axius en Syrie. J'ai appris que ces derniers se sont souvent servis des habitans de Galilée, & des païsans du mont Liban, pour garder leurs Temples, & qu'ils se sont portez à cét excez d'insolence, que de massacrer un Evêque nommé Marcel. Voici comme on raconte que cela arriva. Il ruina tous les Temples des bourgs & des villes, dans la créance qu'il seroit tres-difficile par un autre moien, de détourner les peuples de la superstition. Aiant appris qu'il y avoit un fort grand Temple à Aulone, qui est une contrée des Apaméens, il y alla avec une troupe de soldats, & de gladiateurs. Il demeura pourtant hors

hors de la portée du trait, parce qu'aiant la goûte, il ne pouvoit ni combattre, ni fuir. Pendant que les gens de guerre étoient occupez à l'attaque, quelques Paiens l'aiant apperçu seul s'approchérent de lui, le saisirent, & le brûlérent. Les auteurs de sa mort furent inconnus alors. Le tems les aiant découverts depuis, les fils de Marcel eurent envie de se venger. Mais le Concile de la Province les en empêcha, en leur representant qu'il n'étoit pas juste que les proches, ni les amis de Marcel recherchassent la vengeance d'une mort, dont il y avoit plûtôt sujet de rendre à Dieu des actions de graces, puis qu'elle avoit été soufferte pour sa gloire.

Ann de N. S. 388. Valentinien, Théodose, & Arcadius

CHAPITRE XVI.

Nectaire ôte le Pénitencier de son Eglise.

NEctaire fut le premier qui ôta en ce tems-là de son Eglise, le Prêtre qui étoit préposé pour l'imposition de la pénitence, & il fut suivi en ce point par la plus grande partie des autres Evêques. Les uns parlent d'une façon, & les autres d'une autre de l'origine, & de l'abolition de cette coûtume. Je dirai ici ce qu'il m'en semble. C'est une perfection qui est tout à-fait au dessus de la nature de l'homme, de ne point pécher, & Dieu a commandé d'accorder le pardon au pécheur, lorsqu'il le demande, bien qu'il soit tombé plusieurs fois dans les mêmes crimes. Mais parce qu'on ne sauroit demander pardon d'un péché sans le confesser, & que les Evêques jugérent dés le commencement qu'il étoit fâcheux, de le publier en presence de tout le peuple: ils préposérent à cét effet un Prêtre d'une probité éprouvée, & d'une discré-

L'an de N. S. 388.

Valentinien, Theodose, & Arcadius

tion reconnuë, afin que les pénitens lui aiant déclaré leurs fautes, il leur imposât des satisfactions convenables, & leur donnât l'absolution. Les Novatiens n'aiant point d'égard à la pénitence n'ont point eu besoin de cét établissement-là parmi eux. Mais il subsiste encore aujourd'hui dans toutes les autres communions. Il est en grande vigueur en Occident, & principalement à Rome, où il y a un lieu destiné à placer les pénitens, & où ils se tiennent debout avec un visage triste, & abbatu. Lorsque la célébration des mystéres ausquels ils n'assistent point est achevée, ils se prosternent contre terre en jettant des soupirs, & faisant des gémissemens. L'Evêque va audevant d'eux fondant en pleurs, & se prosterne de son côté. Tous les fidéles baignez de larmes demandent pardon à Dieu. L'Evêque se léve aprés cela, & reléve les autres, fait des priéres sur les pénitens, & les renvoie. Chacun d'eux s'afflige volontairement par l'abstinence, par les jeûnes, & par les autres moiens que l'Evêque lui a prescrits, & attend le tems de sa réconciliation. Quand ce tems est arrivé, il est délivré de la peine de son péché, & rétabli dans la société des Fidéles. Les Evêques de Rome ont observé cette coûtume-là, depuis le commencement jusques ici. A Constantinople il y a eu un Prêtre préposé pour l'administration de la pénitence, jusques à ce qu'une Dame de qualité eût déclaré qu'étant allée à l'Eglise pour y accomplir sa pénitence, & pour y faire les priéres qui lui avoient été ordonnées, elle avoit été violée par un Diacre. Les Fidéles eurent un sensible déplaisir du deshonneur qui réjallissoit de cette action sur toute l'Eglise, & le Clergé en fut fort décrédité. Nectaire aprés avoir douté sur ce qu'il devoit faire en cette rencontre, déposa le Diacre, & ôta le Prêtre préposé à l'administration de la pénitence par l'avis de quelques per-

son-

sonnes, qui lui conseillérent de laisser à la prudence de chaque fidéle de s'examiner, & de s'éprouver avant que de participer aux mystéres. C'est l'usage selon lequel on vit maintenant, & qui a passé à mon sens de l'ancienne sevérité à un extréme relachement. Les péchez étoient sans doute plus rares lors qu'on en étoit détourné par la honte de les confesser, & par la crainte de subir la condamnation d'un juge sevére. Je me persuade que ce fut pour cette raison que l'Empéreur Théodose qui avoit un zele si ardent pour la gloire de l'Eglise, fit une loi par laquelle il défendit qu'une femme ne pût étre admise au ministére, à moins qu'elle n'eût des enfans, & qu'elle ne fût âgée de plus de soixante ans, selon le précepte de l'Apôtre, & ordonna que celles qui couperoient leurs cheveux, seroient chassées de l'Eglise, & que les Evêques qui les y admettroient, seroient privez de leur charge. Mais que chacun fasse sur ce sujet tel jugement qu'il lui plaira.

L'an de N. S. 388.

Valentinien, Théodose, & Arcadius

CHAPITRE XVII.

Erreurs d'Eunome, de Théophrone, & d'Eutyque. Division des Ariens.

L'Empéreur exila en ce tems-là Eunome qui jusques alors étoit toûjours demeuré à Constantinople, & avoit fait des assemblées dans les faux-bourgs, ou dans des maisons particuliéres, où il lisoit ses ouvrages, & attiroit tant de personnes à son opinion par son éloquence, qu'en tres-peu de tems sa secte devint tres-nombreuse. Il mourut bien-tôt aprés qu'il eut été envoié en exil, & fut enterré au lieu même de sa

L'an de N. S. 388. Valentinien Théodose, & Arcadius

naissance, qui étoit un bourg de Cappadoce nommé Dacora, assis proche du mont Argée, dans le territoire de la ville de Césarée. Théophrone qui étoit du même païs, & qui avoit été son disciple, soûtint depuis ses sentimens. Aiant assez bien étudié la Philosophie d'Aristote, il en composa une introduction soûs le titre d'exercice de l'esprit. Mais s'engageant tous les jours en de nouvelles disputes, il enchérit sur les extravagances de son maître. Car prétendant raisonner avec beaucoup de subtilité sur les paroles de l'Ecriture, il entreprit de prouver que bien que Dieu connoisse le passé, le present, & l'avenir, il ne les connoît pas de la même sorte, & reçoit en sa nature quelque changement de connoissance. L'extravagance de cette imagination aiant paru tout-à-fait insupportable aux Eunomiens, ils le chassérent de leur communion, & il se fit chef d'une secte de son nom. Au même tems Eutyque qui étoit du parti des Eunomiens fit aussi à Constantinople une nouvelle secte, à laquelle il donna son nom. Car cette question aiant été proposée, si le Fils de Dieu sait le jour du jugement dernier, on rapporta les paroles de l'Evangile par lesquelles il semble qu'il soit dit qu'il n'y a que le Pere qui sçache ce jour-là. Il assura que le Fils le sait aussi, parce qu'il a tout reçu sans exception de son Pere. Les Evêques des Eunomiens aïant condamné son opinion, il se sépara de leur communion, & alla trouver Eunome dans le lieu de son exil.

Un Diacre & quelques autres qui avoient été envoiez de Constantinople pour le déférer devant Eunome, & pour disputer contre lui s'il étoit besoin, étant arrivez les premiers, quand Eunome sut le sujet de leur voiage, il approuva le sentiment d'Eutyque, & pria avec lui, bien que parmi eux il ne soit pas permis de prier avec ceux qui arrivent d'ailleurs sans des lettres écri-

ves

tes en caractéres secrets, par lesquelles il soit atte- *L'an*
sté qu'ils sont de leur communion. Eunome étant *de*
mort peu de tems aprés cette contestation, celui *N. S.*
qui présida aux Eunomiens de Constantinople, *388.*
refusa d'admettre Eutyque à sa communion par *Va-*
dépit, & par jalousie de ce qu'aiant entrepris de le *lenti-*
refuter, il n'avoit pû lui répondre, ce qu'il tenoit *nien,*
à un deshonneur d'autant plus grand, qu'Eutyque *Théo-*
n'avoit aucun rang dans le Clergé. Ce dernier aiant *dose,*
assemblé ceux qui suivoient son sentiment, fit *&*
avec eux une secte à part. Plusieurs assurent que *Ar-*
Théophrone & lui furent Auteurs de la différen- *cadius*
ce qui se remarque dans la maniére dont les Euno-
miens conférent le Bâtême. Voilà ce que j'ai pû
rapporter en peu de paroles, touchant les sujets
de leurs divisions. Je serois trop long si je vou-
lois expliquer en détail tous leurs différens, &
je n'en suis pas même assez instruit pour le
faire.

Les Ariens de Constantinople agitérent au même tems cette question-ci entre eux, si Dieu pouvoit étre appelé Pere avant que son Fils, qu'ils tiennent tiré du néant, fût. Dorothée qu'ils avoient fait venir d'Antioche pour les conduire en la place de Marin, jugea que Dieu n'avoit pû étre appelé Pere avant que le Fils fût, parce que le nom de Pere est un nom qui a une rélation nécessaire à celui de Fils. Marin soûtint au contraire que le Pere étoit Pere lors même qu'il n'avoit point de Fils, soit que ce fût en effet son sentiment, ou qu'il ne l'avançât que par le desir de contester, & par jalousie de ce que Dorothée lui avoit été préferé. Le peuple des Ariens se divisa en deux partis pour ce sujet. Dorothée demeura avec ceux de sa suite dans les Eglises en possession desquelles il étoit, & Marin en fit bâtir d'autres pour assembler à part ceux qui tenoient ses sentimens. On les ap-

L'an de N. S. 388.

Valentinien, Théodose, & Arcadius

appela Psatyriens, & Goths. Psatriens, parce que Théoctiste Psatyropole c'est à dire, vendeur de gâteaux, défendoit opiniâtrément leur sentiment, & Gohts, parce que Selina Evêque de cette Nation les approuvoit. Ces peuples suivoient volontiers les dogmes de leur Evêque qui avoit succédé à Ulfila, dont il avoit été auparavant Secrétaire, & qui étoit fort propre à prêcher, & en Grec, & en leur Langue. Il s'émut incontinent aprés une contestation pour le rang, entre Marin & Agapius, que Marin même avoit ordonné Evêque de leur secte à Ephése, & que les Goths appuioient. Plusieurs de leurs Ecclésiastiques scandalisez de ces Prélats, les abandonnérent, & se joignirent à l'Eglise Catholique. Voila le commencement de la division des Ariens qui dure aujourd'hui, & qui est cause que chaque parti s'assemble séparément. Plintas ancien Consul, maître de l'une & de l'autre milice, & qui avoit grand crédit en Cour, a réüni les Ariens de Constantinople, aprés une séparation de trente-cinq ans. Pour rendre leur réünion durable, ils défendirent de parler de la question qui les avoit divisez.

CHAPITRE XVIII.

Nouvelle erreur introduite par les Novatiens. Digression touchant la célébration de la fête de Pâque.

Les Novatiens s'étant séparez entre eux sous le même régne, publiérent une nouvelle erreur qu'on a appelée l'erreur des Sabbatiens. Sabbatius qui avoit été ordonné Prêtre par Marcien avec Théoctiste, & Macaire, suivant la décision de ceux qui s'étoient assemblez à Pazucome

sous

soûs le régne de Valens, soûtint qu'il faloit célébrer la fête de Pâque de la maniére, & au jour que les Juifs la célébrent. Il se sépara de la communion des autres à dessein d'observer une discipline plus exacte, car il faisoit en effet profession d'une maniére de vivre fort austére, & soûs prétexte que plusieurs personnes lui paroissoient indignes de la participation des mystéres. Mais lors que l'intention qu'il avoit d'introduire des nouveautez fut découverte, Marcien témoigna franchement le regret qu'il sentoit de l'avoir ordonné, & s'écria plusieurs-fois à ce qu'on dit, qu'il lui auroit été plus avantageux d'avoir mis ses mains sur des épines, que de les avoir mises sur la tête de Sabbatius. Et pour empêcher le progrés de cette division, il assembla les Evêques de sa secte à un endroit de Bithynie nommé Sangare, proche de la mer, & peu éloigné de la ville d'Helénopole. Ils demandérent à Sabbatius le sujet de son mécontentement, & de sa séparation, & sur ce qu'il ne leur en allégua point d'autre que la diversité d'usage, touchant la célébration de la fête de Pâque, ils se doutérent que cette diversité n'étoit qu'un prétexte, & qu'il avoit l'ambition d'être Evêque, & l'obligérent à renoncer avec serment à cette dignité. Quand il eut fait le serment qu'ils souhaitoient, ils jugérent que la différente maniére de célébrer la fête de Pâque n'étoit pas un sujet de se séparer de communion, & ordonnérent que chacun célébreroit cette fête tel jour qu'il trouveroit à propos, sans néanmoins faire de schisme. Ils resolurent un decret sur ce sujet, qu'ils nommérent le decret indifférent, & ce fut tout ce qui se passa dans leur assemblée. Sabbatius suivit l'usage des Juifs, & à moins que tous les Chrêtiens ne célébrassent la fête au même jour, il les dévançoit, jeûnoit selon la coûtume, observoit les cérémonies de la loi Judaïque, &

L'an de N. S. 388.

Valentinien, Théodose, & Arcadius

L'an de N. S. 388. Valentinien, Théodose, & Arcadius

& célébroit la fête de Pâque. Il veilloit le Samedi, & faisoit les priéres accoûtumées, assistoit le jour suivant à l'Eglise avec les autres, & participoit aux saints Mystéres. On ne s'aperçut pas d'abord de cette singularité, mais quand on s'en aperçut on l'imita, & principalement en Phrygie, & en Galatie. Il se retrancha depuis ouvertement de la communion des autres, & fut ordonné Evêque de ceux qui avoient suivi son parti, comme nous le dirons en son lieu.

Pour moi je me suis étonné de ce que Sabbatius & ses partisans ont entrepris d'introduire cette nouveauté, vû que les anciens Juifs célébroient la fête de Pâque aprés l'Equinoxe du Printems, lorsque le Soleil est dans le premier signe du Zodiaque, que les Grecs appellent le Bélier, & que la Lune faisant son cours à l'opposite est dans son quatriéme jour, comme Eusébe le prouve par le témoignage de Philon, de Joseph, d'Aristobule, & de plusieurs autres. Les Novatiens mêmes qui ont accoûtumé d'examiner tout avec beaucoup de soin, demeurent d'accord que l'Auteur de leur secte, ni ses premiers Disciples n'ont point suivi cét usage ; qu'il n'a été établi que par ceux qui se sont assemblez à Pazucome, & qu'à Rome ils suivent celui des autres Romains, qui n'ont jamais changé, parce qu'ils ne se sont jamais départis de la tradition des saints Apôtres Pierre & Paul. De plus, les Samaritains qui sont observateurs Religieux de la Loi Mosaïque, ne célébrent jamais cette fête que les nouveaux fruits ne soient en maturité, & on l'appele pour cette raison la fête des nouveaux fruits ; & ainsi il faut nécessairement que quand on la célébre l'Equinoxe du Printems soit passé. C'est pourquoi je m'étonne que ceux qui affectent d'imiter les Juifs en ce point, ne s'arrêtent pas à leur ancien usage. Au reste à la reserve de ceux-ci, & des

des Quartadécimains d'Asie, toutes les autres sectes célébrent à ce que je croi, cette fête de la même maniére que les Romains, & les Egyptiens. Les Quartadécimains célébrent la fête de Pâque le quatorziéme jour de la Lune comme les Juifs, & c'est le sujet pour lequel on leur a donné ce nom. Les Novatiens observent le jour de la Resurrection, bien qu'ils suivent les Juifs, & qu'ils s'accordent avec les Quartadécimains, si ce n'est que quand le quatorziéme jour de la Lune n'est pas le premier du Sabbat, ils célébrent la fête autant de jours plus tard que les Juifs, qu'il s'en trouve entre le quatorziéme jour de la Lune, & le Dimanche suivant. Les Montanistes qu'on appele Pépuzites, & Phrygiens célébrent la fête de Pâque selon une nouvele méthode, qu'ils ont inventée. Ils se réglent sur le cours du Soleil, & reprennent ceux qui se réglent sur celui de la Lune. Ils donnent trente jours à chaque mois, & disent que le premier jour a commencé immédiatement aprés l'Equinoxe du Printems, & qui, à conter selon la coûtume des Romains, seroit appelé le neuviéme de devant les Calendes d'Avril. C'est ce jour-là, comme ils disent, qu'ont été faits les deux grands Astres qui réglent le cours du tems & des années, & ils le prouvent parce que de huit en huit ans, la Lune se rencontre au même point avec le Soleil, & commence avec lui un mois nouveau. Le Cycle de huit années de la Lune est accompli en quatre-vingts dix-neuf mois, & en deux mille neuf cens vingt-deux jours, & pendant ce tems-là le Soleil fait huit années, dont chacune est de trois cent soixante & cinq jours, & un quart. Car ils content le quatorziéme jour de la Lune, duquel il est parlé dans la sainte Ecriture, à commencer du neuviéme jour de devant les Calendes du mois d'Avril, & ils disent que c'est le huitiéme de devant les Ides du

L'an de N. S. 388.

Valentinien, Theodose, & Arcadius

Le 24 de Mars.

Le 6. d'Avril.

L'an de N. S. 388. Valentinien, Théodose, & Arcadius

du même mois. Ils célébrent toûjours la fête de Pâque ce jour-là quand il arrive le jour de la Résurrection, sinon ils la remettent au Dimanche suivant, parce qu'il est écrit, comme ils disent, qu'il est permis de la célébrer depuis le quatorziéme jour de la Lune jusques au vingt-uniéme. Voila les différens usages qui ont été observez touchant la célébration de cette fête.

CHAPITRE XIX.

Digression sur la diversité des coûtumes, & de la discipline des Eglises.

IL me semble que Victor Evêque de Rome, & Polycarpe Evêque de Smyrne décidérent autrefois fort judicieusement cette contestation, qui s'étoit émuë entre eux. Car comme les Evêques d'Occident ne croioient pas devoir abolir la tradition qu'ils avoient reçuë de Paul, & de Pierre, & que ceux d'Asie protestoient qu'ils vouloient demeurer inviolablement attachez à celle de Jean, ils convinrent d'un commun consentement, que les uns, & les autres célébreroient la fête de Pâque selon l'usage qu'ils avoient pratiqué par le passé, sans se séparer de communion. Ils crûrent avec raison que ç'auroit été une folie de se séparer pour un fait de discipline, de ceux avec lesquels ils étoient unis par le lien de la foi. Les Eglises qui font profession de la même doctrine n'observent pas pour cela les mêmes coûtumes. Il y a plusieurs villes en Scythie qui n'ont toutes ensemble qu'un Evêque, au lieu qu'en d'autres Provinces, il y a des bourgs qui en ont chacun un, comme je l'ai remarqué en Arabie, & en

en Chypre, & parmi les Novatiens, & les Montanistes de Phrygie. Il n'y a que sept Diacres à Rome, comme il n'y en eut que sept ordonnez par les Apôtres; l'un desquels, savoir Etienne souffrit le premier le martyre, au lieu qu'aux autres villes, le nombre n'en est point limité. A Rome on chante Alleluya une fois l'année le premier jour des fêtes de Pâque; de sorte que c'est un serment qu'on fait ordinairement en cette ville de ne pouvoir jamais entendre, ni chanter cette Hymne, si ce qu'on dit n'est véritable. Ni l'Evêque, ni aucun autre n'enseigne le peuple dans l'Eglise de la même ville. A Aléxandrie il n'y a que l'Evêque qui prêche, & on dit que cette coûtume y a été établie depuis qu'Arius, qui n'étoit que Prêtre y publia une doctrine nouvelle. Ils ont encore cette coûtume dans Aléxandrie, & que je n'ai point vû pratiquer ailleurs, ni ouï dire qu'on y pratiquât, qui est que quand on lit l'Evangile, l'Evêque ne se léve point. Il n'y a que l'Archidiacre qui le lise parmi eux, au lieu que les Diacres le lisent en plusieurs autres endroits, les Prêtres seulement en plusieurs autres, & en quelques-uns aux grandes fêtes, les Evêques, comme à Constantinople le premier jour des fêtes de Pâque. Les uns content six semaines au Carême qui précéde immédiatement cette grande fête, & qui est consacré au jeûne, comme font les habitans de l'Illirie, & de l'Occident, de l'Afrique, de l'Egypte, & de la Palestine: & les autres en content sept, comme ceux de Constantinople, & des Provinces d'alentour, jusques à la Phénicie. Quelques-uns jeûnent par intervalle durant trois de ces six, ou de ces sept semaines; d'autres jeûnent sans interruption, les trois qui précédent la fête. D'autres n'en jeûnent que deux, comme les Montanistes. Tous les peuples ne s'assemblent pas dans l'Eglise aux mê-

L'an de N. S. 388.

Valentinien, Théodose, & Arcadius

L'an de N. S. 388.

Valentinien, Théodose & Arcadius

mes jours, ni aux mêmes heures. Ceux de Constantinople, & de plusieurs autres villes s'assemblent le Samedi, aussi bien que le Dimanche. Ceux de Rome, & d'Aléxandrie ne s'assemblent point ce jour-là. Il y a des villes & des bourgs en Egypte, où contre la coûtume reçuë par tout ailleurs, on s'assemble le Samedi au soir, & quoi qu'on ait dîné on participe aux saints mystéres. On ne se sert pas en tout tems, ni en tout lieu des mêmes Priéres, des mêmes Pseaumes, & des mêmes Livres. Nous voions qu'en quelques Eglises de Palestine, lit une fois l'année à certain jour, savoir celui du Vendredi, auquel le peuple jeûne tres-austérement, en mémoire de la Passion du Sauveur, la révélation de Pierre qui a été rejettée par les anciens, comme un ouvrage Apochryphe. Il y a maintenant un grand nombre de saints Solitaires qui estiment fort celle qui a été publiée sous le le nom de Paul, bien qu'elle n'ait été reconnuë pour telle par aucun des anciens. Quelques-uns assurent que cette révélation a été trouvée sous le régne où nous vivons, enfermée dans une boëte de marbre, qui étoit soûs terre dans la maison de Paul, à Tarse en Cilicie. Un Prêtre de cette Eglise fort avancé en âge, m'a dit, que cela étoit faux, & qu'il se défioit que cela n'eût été suposé par les hérétiques. Je ne dirai rien davantage sur ce sujet. Il y a quantité d'autres coûtumes que ceux qui les ont observées dés leur bas âge, ne croient pas pouvoir violer sans crime par le respect qu'ils ont pour ceux qui les ont établies, ou pour ceux qui ont succédé à leur dignité. Il faut faire sans doute le même jugement des maniéres différentes d'observer la fête de Pâque sur lesquelles j'ai fait cette longue digression

L'an de N. S. 388. Valentinien, Théodose & Arcadius

CHAPITRE XX.

Progrez de la Religion Chrêtienne. Démolition des Temples. Débordement du Nil.

LEs divisions des hérétiques contribuérent notablement à l'agrandissement de l'Eglise. Car pendant que d'un côté plusieurs abandonnoient les sectes, où ils reconnoissoient qu'il n'y avoit que de la confusion, & du desordre ; de l'autre les Paiens renonçoient à la superstition de leurs peres, & au culte de leurs Idoles. L'Empereur aiant remarqué que la liberté qu'ils avoient euë par le passé d'entrer dans les Temples avoit extrémement favorisé, & entretenu ce culte, en défendit d'abord l'entrée, & depuis en ordonna la démolition. Quand les Paiens n'eurent plus de Temples ils s'accoûtumerent à nos assemblées. Car il y avoit un trop grand péril pour eux à sacrifier en cachette,& ils ne le pouvoient entreprendre sans s'exposer à perdre, ou la vie, ou au moins leurs biens

On dit que le Nil n'aiant pas inondé les terres aussi-tôt que de coûtume, les habitans attribuérent ce retardement au mépris qu'on faisoit de sa puissance, & se plaignirent de ce qu'il ne leur étoit plus permis de lui rendre leur culte,ni de lui offrir les sacrifices selon la coûtume de leurs peres. Le Gouverneur de la Province apprêhendant que ces plaintes ne se terminassent à un soulévement, en donna avis à l'Empéreur, qui bien loin de préférer l'abondance passagére que le débordement du Nil produit, à la fidélité qu'il devoit à Dieu, & à l'avantage solide de sa piété, avança cette parole remarquable : Que ce fleuve ne coule jamais, si

L'an de N. S. pour le faire couler il faut des enchantemens, s'il se plaît aux sacrifices, & s'il peut salir par le mêlange du sang des eaux qui tirent leur source du Paradis. Il se déborda incontinent aprés, avec une telle violence, qu'il couvrit les lieux les plus élevez, & qu'il fit appréhender l'inondation, & la ruine de la ville d'Aléxandrie à ceux mêmes qui peu auparavant avoient appréhendé la sécheresse, & la disette. Les Paiens fâchez de ce qui étoit arrivé, dirent en raillant sur les théâtres, que le Nil avoit laissé aller son eau, comme un vieillard qui retourne en enfance. Ce qui fut cause que plusieurs renoncérent à la superstition, & embrassérent la Religion Chrêtienne.

Valentinien, Théodose, & Arcadius

CHAPITRE XXI.

Invention du Chef de saint Jean Bâtiste.

391. ON transféra alors à Constantinople la tête de saint Jean Bâtiste qu'Hérodiade avoit autrefois demandée à Hérode le Tétrarque. On dit qu'elle fut trouvée chez des Moines de la secte de Macedonius, qui aprés avoir demeuré en Jérusalem s'étoient établis en Cilicie. Mardonius premier Eunuque de la Cour en aiant donné avis soûs le régne précédent, Valens ordonna qu'elle fût transférée à Constantinople. Ceux qui étoient chargez d'exécuter cét ordre, l'aiant mise sur un chariot, la menérent jusques à un endroit du territoire de Calcédoine, nommé Pantichium, où les mules qui tiroient le chariot s'arrêtérent, & demeurérent comme immobiles, sans qu'il y eût aucun moien de les faire avancer. Ainsi on fut obligé de déposer cette sainte Relique à Cosila, qui est un bourg assis dans le voi-

voisinage, & qui appartenoit à Mardonius. Mais de nôtre tems l'Empereur Théodose étant allé à ce lieu-là, soit par une inspiration de Dieu, ou par un mouvement que le saint Prophéte lui eût donné, il eut dessein de transférer la sacrée Relique: il n'y trouva alors aucun obstacle que celui qui vint de la part d'une femme consacrée à Dieu qui la gardoit. Au lieu d'emploier son autorité, il usa de priéres pour obtenir son consentement, & l'aiant à peine obtenu, à cause de l'évenement que je viens de dire, il la mit dans sa robe de pourpre, & la porta à l'Hebdome, proche de Constantinople, où il fit élever une Eglise fort magnifique, & fort superbe. Cette femme qui l'avoit gardée étoit de la secte des Macédoniens, à laquelle elle ne voulut jamais renoncer, quelque promesse que Théodose lui eût faite pour ce sujet. Il y avoit un Prêtre infecté de la même erreur, nommé Vincent, qui gardoit avec elle la sacrée Relique, & qui offroit auprés le saint sacrifice. Pour lui, il suivit l'Empereur, & entra dans la communion de l'Eglise Catholique, bien que les Macédoniens assurent qu'il leur avoit promis avec serment de ne les point abandonner, & qu'il avoit seulement resolu depuis de participer à la communion de l'Empereur, au cas que saint Jean voulût suivre ce Prince. Il étoit de Perse, & il en étoit sorti sous le régne de Constance, avec Addas son cousin, pour éviter la persécution que la Religion Chrétienne souffroit alors dans son païs. Il fut élevé à l'ordre de Prêtrise. Addas se maria, & servit tres-utilement l'Eglise. Il laissa un fils nommé Auxence, trés-recommandable par sa pieté envers Dieu, par sa fidélité envers ses amis, par l'éminence de sa sience, par la pureté de ses mœurs, & par la sainteté de sa vie, bien qu'il en ait passé une partie à la Cour, & qu'il y ait possédé des charges tres-considéra-

L'an de N. S. 391.

Valentinien, Théodose, & Arcadius.

L'an de N. S. 391.

Valentinien, Théodose, & Arcadius

sidérables. Sa mémoire est en vénération parmi de saints Solitaires, & des personnes de piété qui l'ont particuliérement connu. La femme qui avoit gardé la Relique de saint Jean demeura le reste de sa vie dans le bourg de Colila, où elle vécut dans les exercices d'une singuliére piété, & laissa aprés elle des filles consacrées à Dieu, dont la vertu fit l'éloge de celle qui les avoit instruites.

CHAPITRE XXII.

Mort du Jeune Valentinien. Revolte d'Eugéne. Prédiction faite par un Solitaire.

PEndant que Théodose faisoit joüir les peuples d'Orient d'une profonde paix par la sagesse de son gouvernement, & qu'il s'appliquoit continuellement à rendre à Dieu ses respects, & ses hommages, il arriva nouvelle que Valentinien avoit
392. été étranglé. Quelques-uns disoient, que les Eunuques lui avoient procuré cette mort à la suscitation des grands, & principalement d'Arbogaste maître de la Milice, en haine de ce que ce jeune Prince commençoit à imiter les vertus de son pere, & à gouverner d'une maniére, qui déplaisoit fort aux méchans. D'autres disent qu'il se tua lui-même par dépit de ce que ses proches ne lui permettoient pas de faire ce qu'il vouloit, & qu'ils l'arrêtoient par leur autorité, lors que dans l'ardeur de sa jeunesse, il suivoit l'impétuosité de ses passions.

On dit qu'il étoit bien-fait, d'un bon naturel, & que s'il avoit vécu jusques à âge d'homme, il seroit devenu tres-capable de bien commander, & auroit surpassé son pere en grandeur de courage,

&

& en zele pour la justice. Mais enfin, nonobstant ces bonnes dispositions, il mourut de la maniére tragique, que je viens de dire. . . . .

L'an de N. S. 393.

Théodose, & Arcadius

En ce tems-là Eugéne homme qui ne faisoit point sincérement profession de la Religion Chrêtienne, se resolut d'usurper l'autorité absoluë, & en prit publiquement les ornemens. On dit qu'il fut excité à cette entreprise par les discours de certaines personnes qui se mêloient de prédire l'avenir, & qui consultoient pour cét effet les entrailles des animaux, & les Astres. Quelques-uns des premiers de la Cour étoient merveilleusement adonnez à cette superstition; & entre autres Flavien Préfet du Prétoire, homme habile dans les siences, intelligent dans le maniment des affaires, & qui étoit en réputation d'avoir appris tous les moiens de prévoir l'avenir. Ce fut lui qui aiant persuadé à Eugéne qu'il étoit destiné à l'Empire par l'ordre des destinées, & que dés qu'il y seroit parvenu la Religion Chrêtienne seroit abolie, le porta à prendre les armes. Eugéne flaté de cette espérance leva des troupes, & s'empara des Alpes Juliennes, qui ne donnent qu'un passage fort étroit pour entrer en Italie. Théodose appréhendant le succés de cette guerre, & ne sachant s'il devoit aller attaquer Eugéne ou l'attendre, se resolut de consulter sur ce doute Jean, Solitaire de la Thébaïde, qui comme je l'ai déja dit, étoit en réputation de connoître l'avenir. Il envoia donc en Egypte un Eunuque nommé Eutrope, homme d'une fidélité éprouvée, ou pour lui amener le Solitaire, s'il étoit possible, ou pour le consulter au moins sur le sujet de cette guerre. Le Solitaire s'excusa d'aller trouver Théodose, mais il lui fit dire par l'Eunuque qu'il remporteroit la victoire, & feroit mourir son ennemi, mais que bien-tôt aprés il mourroit lui-même en Italie.

L'an de N. S. 393. L'évenement confirma la vérité de ces prédictions.

Théodose, & Arcadius

CHAPITRE XXIII.

Sédition des habitans d'Antioche. Colére de l'Empéreur, appaisée par l'adresse de Flavien.

LA nécessité de la guerre aiant obligé les Ministres à faire de nouvelles impositions, le peuple d'Antioche se soûleva ; abbattit les statues de l'Empéreur & de l'Impératrice, les traîna par les rues avec des cordes, & ajoûta à cette action toutes les paroles outrageuses que la colére lui pût mettre en la bouche. L'Empéreur avoit dessein de punir cette insolence par la mort des principaux coûpables, & le bruit de cette resolution avoit rempli de fraieur toute la ville. La fureur des habitans étoit passée, & avoit fait place au repentir. Ils gémissoient des châtimens qu'ils avoient méritez, comme s'ils les eussent déja soufferts, & chantoient des airs lugubres qui avoient été composez pour prier Dieu d'appaiser la colére de leur Prince. Flavien leur Evêque fut député pour aller implorer sa clémence en leur faveur. Mais l'aiant trouvé encore tout rempli du ressentiment de l'injure qu'il avoit soufferte, il usa de cette adresse de faire chanter aux jeunes hommes de sa musique durant son repas les airs & les chansons que les habitans d'Antioche avoient fait composer pour exprimer leurs regrets, & pour exciter sa compassion. On dit que Théodose en fut si sensiblement touché qu'il versa des larmes sur le verre qu'il avoit

à la

à la main, & pardonna aux habitans d'Antioche. On assure aussi que la nuit qui précéda immédiatement le jour de la sédition on vit un phantôme qui avoit une figure de femme, qui étoit d'une grandeur monstrueuse, & d'un aspect terrible, & qui courant par les rues faisoit claquer un foüet semblable à ceux avec lesquels on irrite les bêtes farouches au théatre. Ainsi on pourroit penser que cette sédition auroit été émue par un démon envieux du repos des hommes. L'Empereur auroit sans doute répandu beaucoup de sang, si le respect qu'il eut pour les priéres d'un Evêque ne lui eût fait modérer sa colére.

L'an de N. S. 393. Théodose, Arcadius & Honorius.

CHAPITRE XXIV.

Victoire remportée sur Eugéne par Théodose.

Lorsque les préparatifs furent achevez, il déclara Honorius le plus jeune de ses fils, Empéreur, comme il avoit déja déclaré Arcadius, & les aiant tous deux laissez à Constantinople, il partit à la tête de ses troupes pour aller en Occident. Outre les siennes il en avoit quantité d'auxiliaires, levées parmi les étrangers qui habitent sur les bors du Danube. On dit que quand il fut arrivé à l'Hebdome il entra dans l'Eglise qu'il avoit fait bâtir en l'honneur de saint Jean Bâtiste, & demanda à Dieu, par les mérites de ce Saint, un heureux succés de la guerre. Aprés avoir passé le pas des Alpes il se rendit dans une plaine couverte d'Infanterie & de Cavalerie, & aperçut derriére lui un parti posé en embuscade. L'avant-garde en étant venue aux mains

394.

L'an de N. S. 394.

Théodose, Arcadius & Honorius.

avec les troupes qui étoient rangées dans la plaine, le choc fut rude, & le combat fort douteux. Mais l'Empéreur s'étant aperçu que les ennemis qui étoient en embuscade, en sortoient pour l'envelopper, jugea qu'il ne pouvoit échaper d'un péril si évident sans un secours tout particulier du ciel, & se prosterna contre terre pour l'implorer. Il n'eut pas si-tôt fait sa priére, qu'il fut exaucé; & que les Commandans des troupes qui étoient en embuscade envoiérent lui offrir de se ranger soûs ses enseignes, pourvû qu'il leur donnât des premiéres charges de son armée. N'aiant pû trouver de papier, ni d'encre, il écrivit sur des tablettes les charges qu'il leur donneroit, pourvû qu'ils s'aquitassent de leur promesse, & à l'heure-même ils se mirent de son côté. Mais comme aprés ce renfort la victoire étoit encore incertaine, il s'éleva un vent plus violent qu'aucun dont on ait jamais entendu parler, qui rompit les rangs des ennemis, repoussa leurs traits contre eux-mêmes, leur arracha leurs bouclier, & les poussa contre eux avec la poussiére. Etant ainsi exposez aux coups des Romains, les uns furent tuez, & les autres s'étant échapez furent pris bien-tôt aprés. Eugéne se prosterna aux piés de l'Empéreur pour lui demander la vie. Mais avant qu'il eût achevé d'implorer la clémence de Théodose, il eut la tête tranchée par la précipitation d'un soldat. Arbogaste s'enfuit aprés le combat, & se tua lui-même. On dit que pendant que le combat se donnoit, il y eut un possédé dans l'Eglise de l'Hebdome, où l'Empéreur avoit fait sa priére en partant, qui dit des injures à ce Saint, lui reprocha qu'il avoit eu la tête coupée, & lui dit, tu remportes sur moi la victoire, & tu dresses des piéges à mon armée. Les spectateurs qui attendoient l'évenement de la guerre avec impatience écrivirent le jour auquel

cela

cela étoit arrivé, & apprirent depuis que c'étoit celui même, auquel le combat fut donné. Voila comme on raconte ce fait.

CHAPITRE XXV.

Massacre des habitans de Thessalonique. Généreuse liberté d'Ambroise Evêque de Milan. Autres vertus de ce Prélat.

Aprés la mort d'Eugéne l'Empéreur entra dans la ville de Milan, & étant allé vers l'Eglise à dessein d'y faire sa priére, Ambroise Evêque de cette ville le prit par sa robe de pourpre en presénce de tout le peuple, & lui dit, demeurez-là. Il n'est pas permis à un homme noirci de crimes, & dont les mains sont teintes d'un sang injustement répandu, d'entrer dans l'Eglise, & de participer aux saints Mystéres, avant que d'avoir été purifié par la pénitence. L'Empéreur étonné de la liberté de cét Evêque, rentra dans lui-même, & se retira percé d'une douleur tres-sensible de son péché. Voici l'occasion par laquelle il avoit été engagé à le commettre. Un conducteur de chariots aiant déclaré à l'échanson de Butérique, Maître de la Milice d'Illirie, un desir infame qu'il avoit conçu pour lui., fut mis en prison. Quelque tems aprés le peuple le demanda avec instance, comme un homme dont le ministére étoit nécessaire dans une course solennelle qu'on devoit faire à cheval ; & ne l'aiant pû obtenir, se soûleva, & se porta à cét excez de fureur, que de tuer Butérique. L'Empéreur extraordinairement irrité de ce meurtre, commanda de l'expier par le sang d'un certain nombre des habitans. L'effusion en fut fort grande,

L'an de N. S.

Théodose, Arcadius & Honorius.

& en même tems fort injuste. Car des étrangers nouvellement arrivez en cette ville-là, furent pris & massacrez avec les autres. Cette sanglante exécution fut accompagnée de certaines circonstances tout-à-fait déplorables. En voici une des plus funestes. Un marchand s'offrit pour être tué en la place de ses deux fils qu'on avoit pris, & offrit encore de donner tout ce qu'il avoit d'argent pour obtenir cet échange. Les soldats touchez de quelque sorte de pitié, consentirent de le prendre pour un de ses fils, mais refusérent de les laisser aller tous deux, parce qu'aprés cela ils n'auroient plus eu le nombre qui avoit été prescrit. Le pere les regardant tous deux, & les aimant également, ne put jamais se déterminer, & demeura irresolu pendant qu'on leur plongeoit le poignard dans le sein. J'ai oüi dire qu'il y eut un esclave qui eut le courage de se faire tuer pour son maître qu'on menoit au supplice. Ambroise jugeant que Théodose étoit coupable de ces cruautez, le priva de l'entrée de l'Eglise, & de la communion des fidéles. Il confessa publiquement son péché, & s'abstint de porter les ornemens Impériaux durant le tems qui lui avoit été prescrit pour faire pénitence, comme durant un tems qui étoit consacré à la douleur, & à la tristesse. Il fit une loi par laquelle il ordonna que ceux qui étoient préposez pour exécuter les ordres des Empéreurs, n'exécuteroient les condamnations à mort, qu'un mois aprés qu'elles auroient été prononcées, afin de donner le tems à leur colére de s'appaiser, ou à leur clémence de pardonner aux coupables.

Cét Ambroise a fait sans doute quantité d'autres actions pleines d'une vigueur Episcopale, qui ne sont connues que de ceux du païs. J'ai appris celle ci entre les autres. L'Empéreur avoit accoûtumé de se placer dans l'enceinte de l'Autel, ce qu'Ambroise aiant regardé comme un relâche-

ment de discipline, ou comme l'effet d'une basse complaisance des précédens Evêques, il le plaça hors du balustre, de sorte qu'il fût avant le reste du peuple, & aprés le Clergé. Théodose approuva ce sage réglement d'Ambroise, & nous avons su que depuis il a été tres-religieusement observé par les Empéreurs suivans. Je croi devoir encore donner place dans cette histoire à une autre action fort remarquable de cét excellent Evêque. Un homme de qualité engagé dans les erreurs du Paganisme, aiant eu l'insolence d'outrager de paroles l'Empéreur Gratien, & de lui dire qu'il étoit indigne de son pere, il fut condamné à la mort. Comme on le menoit au supplice, Ambroise alla au Palais de l'Empéreur, à dessein de demander sa grace. Ce Prince prenoit alors le divertissement d'un combat de bêtes en son particulier, comme les Empéreurs le prennent souvent sans que le peuple y soit present. Ce qui fut cause que ses Officiers ne l'avertirent point qu'Ambroise demandoit à lui parler. Cét Evêque aiant été obligé de se retirer du Palais alla à la porte du Cirque, & étant entré avec ceux qui menent les bêtes il se presenta devant Gratien, & ne le quitta point qu'il n'eut obtenu la grace du condamné. Il étoit tres-exact à observer les régles de l'Eglise, & à maintenir la discipline dans le Clergé. Parmi un grand nombre de belles actions qu'il a faites, j'ai choisi ces deux-ci, pour faire connoître avec combien de générosité il parloit aux Grands & aux Princes, lorsqu'il s'agissoit de la gloire de Dieu.

L'an de N. S.

Théodose, Arcadius & Honorius.

L'an de N. S.

Théodose, Arcadius & Honorius.

CHAPITRE XXVI.

Miracles opérez par Donat, & par Théotime.

IL y eut au même tems d'autres Evêques éminens en sainteté en différentes provinces. Donat Evêque d'Eurée en Epire fut un des plus célébres. Ceux du païs racontent un grand nombre de miracles qu'il a operez, & principalement celui qu'il fit pour tuer un dragon d'une monstrueuse grandeur, qui étoit le long du chemin, proche d'un lieu appellé Camaigéphyre, où il enlevoit des moutons, des chevres, des bœufs, des chevaux & des hommes. Donat l'attaqua sans épée, sans lance, sans javelot. Le serpent leva la tête comme pour se jetter sur lui. Mais le saint Evêque aiant fait le signe de la croix en l'air, cracha sur le dragon, qui mourut aussi-tôt qu'il eut reçû le crachat dans la gueule. Quand il fut étendu sur la terre, & qu'on eut eû le loisir de le considérer, il ne parut pas d'une grandeur moins prodigieuse que ceux des Indes dont on parle tant. J'ai oüi dire que les habitans attelérent huit couples de bœufs pour le traîner dans un champ, où ils le brûlérent, de peur que s'ils l'eussent laissé pourrir, il n'eût infecté l'air, & causé des maladies contagieuses. Le tombeau de cét Evêque est dans une Eglise qui porte son nom. Il y a proche une source que Dieu fit autrefois sortir de la terre à sa priére. Car étant un jour arrivé en ce lieu-là, & aiant vû que ceux de sa suite étoient pressez par la soif, on dit qu'il creusa la terre avec sa main, & fit sa priére, & qu'avant qu'il l'eût achevée, il sortit une fontaine qui n'a jamais tari depuis.

Les

Les habitans d'Isoria bourg du territoire de la ville d'Eurée assurent que ce miracle est véritable.

Théotime gouvernoit dans le même tems l'Eglise de Tomis, & toutes les Eglises de Scythie. Il avoit été élevé dans l'exercice de la vie monastique, & avoit donné aux barbares qui habitent sur les bors du Danube une si haute idée de sa vertu, qu'ils avoient accoûtumé de l'appeler le Dieu des Romains. On dit que comme il voiageoit un jour proche de leur païs, il en vit de loin qui venoient vers Tomis. Ceux de sa suite crurent être perdus, & se mirent à déplorer leur mal-heur. Pour lui il descendit de Cheval, & fit sa priére. Les barbares passérent sans les voir. Comme ces peuples faisoient souvent irruption en Scythie, il les rendit un peu plus traitables par ses presens, par ses caresses, & par la complaisance qu'il avoit de les entretenir, & de manger avec eux. Un d'entre eux s'étant imaginé qu'il avoit beaucoup de bien entreprit un jour de le faire son prisonnier, & s'étant appuié pour cét effet sur son bouclié, comme il avoit accoûtumé de faire quand il parloit à ses ennemis, il leva le bras pour lui jetter une corde au cou, & le traîner. Mais son bas demeura levé & immobile, jusqu'à ce que ses compagnons eussent parlé à Théotime en sa faveur, & que Théotime eût prié Dieu de lui pardonner. On dit qu'il a toûjours eu de grands cheveux, comme il les avoit quand il commença à faire profession de la vie monastique. Il étoit fort temperant, & fort sobre dans sa maniére de boire, & de manger. Il n'avoit point d'heure réglée pour ses repas. Il les faisoit quand il se sentoit pressé par la soif, ou par la faim. C'est aussi le propre d'un véritable Philosophe, de ne se porter à ces actions que pour obéir à la necessité de la nature, sans y chercher le plaisir.

L'an de N. S. Théodose, Arcadius & Honorius.

L'an de N. S.

Théodose, Arcadius & Honorius.

CHAPITRE XXVII.

Miracles de saint Epiphane.

EPiphane gouvernoit dans le même tems l'Eglise Métropolitaine de l'Isle de Chypre. Il a été illustre non seulement par les vertus qu'il a pratiquées durant sa vie, mais encore par les miracles dont Dieu a bien voulu l'honorer aprés sa mort. Car on dit que son tombeau chasse les démons & guérit les maladies, ce qu'on ne sait point qu'il ait fait durant sa vie, bien qu'il ait fait quantité d'actions tout à-fait surprenantes, & miraculeuses. Parmi celles qu'on lui attribue en voici une des plus remarquables qui soit venue à nôtre connoissance. Il étoit extrémement libéral envers ceux qui avoient été ruinez, ou par un naufrage, ou par quelque autre malheur extraordinaire, & aprés avoir épuisé tout son patrimoine par ses aumônes, il faisoit une égale profusion du bien de son Eglise, qui avoit été enrichie par les bien-faits de quantité de personnes de diverses provinces, qui considérant qu'Epiphane étoit un Evêque d'une singuliére pieté, & qui distribuëroit leurs charitez selon leurs intentions, lui en avoient mis le fond entre les mains durant leur vie, ou le lui avoient laissé par testament en mourant. On dit que le trésorier aiant trouvé un jour qu'il ne restoit presque rien, le reprit de sa prodigalité, mais qu'Epiphane n'aiant pas laissé de donner encore le peu qui restoit, un homme inconnu monta à la chambre du trésorier, & lui mit entre les mains un sac plein de piéces d'or. Comme il est fort rare de trouver une personne qui affecte de faire en secret une libéralité

aussi

aussi considérable que celle-là, tout le monde se persuada que c'étoit un ouvrage de la main de Dieu, plûtôt qu'un effet de la charité des hommes. Je rapporterai encore ici un autre miracle qu'on lui attribuë. Je sai bien qu'on en raconte un pareil de Grégoire, autrefois Evêque de Néocésarée, & je ne doute point que cela ne soit véritable. Cela n'empêche pas que saint Epiphane n'en ait fait un autre semblable. Les Saints tant des siécles passez, que de celui-ci, ont fait quelquefois des actions miraculeuses, qui ont entre elles une grande conformité. L'Apôtre S. Pierre a ressuscité un mort, mais il n'a pas été le seul qui en ait ressuscité. S. Jean l'Evangéliste en a ressuscité un à Ephése, & les filles de Philippe en ont ressuscité un autre à Jérapole. Voici donc le miracle que j'ai à raconter. Deux pauvres aiant observé le tems auquel Epiphane devoit passer, à dessein de tirer de lui quelque aumône plus considérable que de coûtume; dés qu'ils l'apperçûrent l'un des deux se coucha à terre, & fit semblant d'être mort; l'autre remplit l'air de cris, pleurant la mort de son compagnon, & sa propre misére qui lui ôtoit le moien de lui rendre le devoir de la sépulture. Epiphane pria Dieu de mettre le mort en repos, & en donnant à l'autre dequoi l'enterrer, il lui dit: Mon enfant, aie soin de la sépulture de ton compagnon, & ne le pleure plus. Car quand tu le pleureras il ne ressuscitera pas maintenant. Sa mort étoit un mal inévitable, & dont il faut nécessairement se consoler. Aprés avoir parlé de la sorte il continua son chemin. Lorsqu'il fut fort éloigné, & qu'il ne les pouvoit plus voir, le gueux poussa son compagnon avec le pié, & lui dit, léve-toi, tu as fort bien joüé ton personnage, & nous avons par ton adresse dequoi fort bien passer la journée. Mais l'autre n'aiant rien répondu, & étant demeuré mort, celui qui re-

L'an de N. S. 394. Théodose, Arcadius & Honorius.

restoit en vie courut vers saint Epiphane en pleurant & en tirant ses cheveux avoüa la tromperie, & le supplia de rendre la vie au mort. Le saint Evêque l'exhorta à souffrir cét accident-là avec patience, & le renvoia. Dieu ne ressuscita point le mort, pour faire voir, comme je me le persuade, à tout le monde, que ceux qui entreprennent de tromper ses serviteurs, entreprennent de le tromper lui qui voit tout, & qui entent tout.

CHAPITRE XXVIII.

Vertus admirables d'Acace Evêque de Bérée, de Zenon, & d'Ajax.

ACace qui étoit assis au même tems sur le siége de l'Eglise de Bérée en Syrie, se rendit fort recommandable parmi les saints Evêques de son siécle. On raconte de lui quantité de choses fort merveilleuses. Il fut élevé dés sa jeunesse dans la maniére de vivre austére & pénitente des Solitaires, des devoirs de laquelle il s'aquitta toûjours avec un soin & une diligence incroiable. Quand il fut promu à la dignité Episcopale, il laissa sa maison ouverte à toutes les heures du jour, de sorte que les habitans de la ville & les étrangers y entroient s'ils vouloient, au tems même de son repas, & de son repos. J'avoûe que j'ai admiré cette conduite, soit qu'il la gardât par la confiance que lui donnoit sa conscience, soit qu'il recherchât la presence d'autrui, peut être obligé à se tenir à tout moment sur ses gardes contre les défauts ausquels tous les hommes sont sujets, de peur d'être surpris dans quelque action peu conforme à son devoir. Zenon & Ajax freres fleurirent au même tems. Ils s'adonnérent aux

ux exercices de la vie Monastique, non dans la solitude, mais dans Gaza, qui est une ville maritime, & dans un lieu nommé Majume. Ils défendirent tous deux la vérité de la foi Catholique avec un courage intrépide, & confessérent souvent en présence des Païens qu'ils étoient Chrétiens, avec une si généreuse liberté, qu'ils en reçurent de tres-rigoureux traitemens. On dit qu'Ajax épousa une tres-belle femme, & que ne l'aiant connue que trois fois il en eut trois fils; & sans la connoître davantage continua dans la profession, & dans les pratiques de la vie des Solitaires. Il éleva deux de ses fils dans la même profession & dans le célibat, & éleva le troisiéme pour le mariage. Il gouverna l'Eglise de Lotolion avec une sagesse & une piété exemplaire.

L'an de N. S. 394. Théodose, Arcadius & Honorius.

Zenon aiant renoncé au monde & au mariage dés sa jeunesse, fut tres-attaché au service de Dieu tout le reste de sa vie. On dit, & j'ai vû moi-même qu'étant Evêque de Majume il ne manquoit jamais à l'Office ni du matin, ni du soir, ni des autres heures, bien qu'il eût prés de cent ans, si quelque indisposition ne l'empêchoit d'y assister. Quoi qu'il fut élevé à la dignité Episcopale, il ne se dispensoit point des devoirs de la vie Monastique, & ne laissoit pas de faire de la toile de lin, & de gagner par ce métier, & dequoi achêter ce qui lui étoit nécessaire, & dequoi donner l'aumône aux pauvres. Il en usa de la sorte jusqu'à la fin de sa vie, bien qu'il fût comme j'ai dit fort âgé, & qu'il fût assis sur le Siége de l'Eglise la plus nombreuse de la Province, & tout ensemble la plus riche. J'ai parlé de ces Evêques là pour faire voir combien la vertu de ceux que Dieu avoit donnez en ce tems-là à son Eglise étoit éminente. Il seroit fort mal-aisé de parler de tous. Ils ont eu pour la plus grande partie une vertu singuliére, dont Dieu a rendu des témoignages publics, tant par la promtitude avec laquelle il a

exau-

L'an de N. S. exaucé leurs priéres, que par les miracles qu'il a opérez en leur faveur.

394.

Théodose, Arcadius & Honorius.

CHAPITRE XXIX.

Invention des Reliques des Prophétes Abacu & Michée. Mort de l'Empéreur Théodose.

Lorsque l'Eglise a été gouvernée par ces grands Hommes, l'exemple de leur vertu a porté le Clergé & le peuple à les imiter. Elle n'a pas été seulement honorée en ce tems-là par ces vertus, & par ces exemples; elle l'a été encore par les Reliques des Prophétes Abacu, & Michée, que Dieu découvrit en songe à Zebenne Evêque d'Eleuteropole. Les Reliques d'Abacu furent trouvées à Céla, qu'on appelloit autrefois la ville de Ceila. Le Tombeau de Michée étoit à dix stades de-là, dans un lieu nommé Beratsatia, & les habitans du païs appeloient par ignorance ce tombeau le tombeau des fidéles, ou en leur langue Nephsaméemana. Voila ce qui arriva soûs le régne de Théodose à la gloire de nôtre Religion. Comme il étoit encore à Milan aprés avoir remporté la victoire sur Eugéne, il fut attaqué de maladie, & rappelant dans son esprit la prédiction du Moine Jean, il jugea qu'il étoit proche de sa fin. Il manda en diligence Honorius son fils de Constantinople, & depuis qu'il fut arrivé il se trouva un peu mieux. De sorte qu'il
395. assista aux jeux. Mais s'étant trouvé plus mal aprés le dîner, il envoia dire à son fils qu'il présidât aux jeux, & la nuit suivante il mourut soûs le consulat d'Olibrius, & de Probin freres.



HISTOIRE DE L'EGLISE,

Ecrite par Sozoméne.

LIVRE HUITIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Arcadius, & Honorius succedent à Théodose leur Pere. Evêques des grandes villes. Mort de Rufin. Divisions entre les hérétiques. Bonnes qualitez de Sisinnius Evêque des Novatiens.

VOila comment mourut Théodose apres avoir extrémement favorisé, & aggrandi l'Eglise. Il vêcut environ soixante ans, & en régna seize. Il laissa pour successeurs Arcadius son fils aîné en Orient, & Honorius en Occident. Ils suivirent tous deux la Religion de leur pere. L'an de N. S. 395

Arcadius & Honorius.

Sirice gouvernoit alors l'Eglise Romaine, aprés la mort de Damase, Nectaire gouvernoit celle de Constantinople, Théophile celle d'Aléxandrie, Fla-

L'an de N. S. 395.

Arcadius & Honorius.

Flavien celle d'Antioche, & Jean celle de Jérusalem. Les Huns faisoient en ce tems-là le dégât en Arménie, & en d'autres Provinces d'Orient. On soupçonnoit Rufin Préfet du Prétoire de les avoir invitez à entrer sur les terres de l'Empire à dessein de s'emparer de l'autorité souveraine, au milieu des troubles qu'ils exciteroient, & sur ce soupçon, on se défit de lui bien-tôt aprés. Car l'armée étant retournée victorieuse aprés la défaite d'Eugéne, & l'Empéreur Arcadius étant parti de Constantinople pour aller au devant d'elle selon la coûtume, les soldats massacrérent Rufin. Les Empéreurs crûrent que la facilité avec laquelle Eugéne avoit été défait, & que la maniére dont Rufin qui méditoit des desseins de revolte avoit été enlevé du monde sans que sa mort eût produit le moindre tumulte dans l'Empire, étoient la récompense de la piété de Théodose leur pere, confirmérent toutes les loix que les Empéreurs précédens avoient faites à l'avantage de l'Eglise, & lui donnérent des marques nouvelles, & particuliéres de leur affection, & de leur zele. Les sujets ne manquérent pas de suivre leur exemple, de sorte que les Paiens accoururent en foule pour se convertir à la Religion Chrêtienne, & les hérétiques, pour se rejoindre à l'Eglise Catholique. Le nombre des Ariens, & des Eunomiens diminuoit de jour en jour, à cause des divisions qui étoient entr'eux, & dont j'ai parlé dans le livre précédent. Car plusieurs de leur secte faisant réfléxion sur la diversité des sentimens qui se trouvoient parmi eux, & sur l'aigreur de leurs contestations, & de leurs disputes, jugeoient qu'il n'y avoit point d'apparence que la vérité fût de leur côté, se rangeoient avec ceux qui faisoient profession de la religion des Empéreurs. Les Macédoniens de Constantinople souffrirent un grand préjudice de ce qu'ils n'avoient point d'Evêque de leur secte. Car depuis qu'Eu-

u'Eudoxe leur avoit ôté leurs Eglises sous le ré-
ne de Constance, ils n'avoient eu que des Prê-
es pour Pasteurs. A l'égard des Novatiens, bien
ue quelques-uns d'entr'eux eussent été un peu
oublez par les questions, & par les disputes ex-
tées entr'eux, touchant la célébration de la fête
e Pâque, & renouvelées par Sabbatius, tous les
utres étoient demeurez dans une possession paisi-
le de leurs Eglises, sans étre sujets aux peines por-
ées par les loix contre les autres sectes, parce
u'ils tenoient que les trois personnes de la Trini-
 sont d'une même substance. La vertu, & le mé-
ite particulier de leurs Evêques contribuoit aussi
es-notablement à entretenir parmi eux une par-
aite intelligence. Aprés la mort d'Agelius, ils
voient été conduits par Marcien, Prélat d'une
inguliére probité, & ce Marcien étant mort lui-
même, Sisinnius lui avoit succédé. C'étoit un hom-
me tres-savant dans les siences prophanes, & dans
'Ecriture sainte, & toûjours si prêt à la dispute,
 si promt à la replique, qu'Eunome qui faisoit
rofession particuliére de conférer sur les matiéres
ontestées, refusa souvent de conférer avec lui.
a vertu étoit au-dessus de la médisance. Il y avoit
ourtant de la délicatesse, & même de la superflui-
é dans sa maniére de vivre, de sorte que ceux qui
e le connoissoient pas avoient peine à se persuader
u'au milieu des délices il pût conserver la tem-
érance. Il étoit d'une humeur si douce, & d'une
onversation si agréable, que par-là il avoit ga-
né l'amitié des Evêques de l'Eglise Catholique,
es Grands, & des Savans de l'Empire. Il railloit
élicatement, & sans offenser personne: il enten-
oit aussi la raillerie, & ne s'offensoit point mal à
ropos. Ses réponses étoient non seulement prom-
es, mais ingénieuses. Quelqu'un lui aiant deman-
é comment étant Evêque, il se baignoit deux
ois le jour, c'est lui répondit-il, que je ne saurois
me

L'an de N. S. 395.

Arcadius & Honorius.

L'an de N. S. 395. Arcadius & Honorius.

me baigner trois fois. Un particulier de l'Eglise Catholique, l'aiant raillé sur ce qu'il étoit habillé de blanc, où est-il commandé, lui dit-il, de s'habiller de noir? Comme l'autre hésitoit, Sisinnius reprit la parole, & lui dit vous ne sauriez me faire voir qu'il faille s'habiller de noir, & moi, je vous ferai voir aisément qu'il faut s'habiller de blanc. Salomon le plus sage de tous les hommes nous y exhorte en ces termes: Que vos habits soient toûjours blancs. De plus nôtre Seigneur paroît dans l'Evangile habillé de blanc, & fait paroître Moïse, & Elie de la même sorte. Voici encore une de ses réponses ingénieuses. Léonce Evêque d'Ancyre en Galatie, qui avoit chassé les Novatiens de cette Province-là de leurs Eglises, étant venu à Constantinople, Sisinnius l'alla prier de les rendre. Mais bien loin de le vouloir faire, il lui dit que les Novatiens ne méritoient pas d'en avoir, parce qu'ils privoient les pécheurs des effets de la miséricorde de Dieu en ruinant la Pénitence. Alors Sisinnius lui dit, il n'y a personne qui fasse si bien pénitence que moi. Léonce lui aiant demandé comment, & de quoi il la faisoit, il répondit, je la fais de ce que je suis venu ici pour vous voir. On rapporte quantité d'autres bons mots de lui, & on a même quelques livres de lui composez avec assez d'élégance. Mais ce qu'il prononçoit plaisoit beaucoup plus que ce qu'il écrivoit, parce qu'il avoit la prononciation, le geste, & le mouvement du visage, des yeux, & de tout le corps, fort agréable. Voila ce que j'avois à dire pour donner quelque idée de l'esprit, du naturel, & de la maniére de vivre de ce grand homme.

CHA-

CHAPITRE II.

Education, & manière de vivre de Jean Chrysostome. Sa promotion à l'Evêché de Constantinople

NEctaire étant mort en ce tems-là, on délibéra sur le choix d'un autre Evêque, & aprés de longues contestations, les avis demeurérent fort différens. Il y avoit à Antioche, cette ville si célébre assise sur les bors de l'Oronte, un Prêtre nommé Jean, d'une race illustre, d'une vie irrépréhensible, & d'une éloquence qui selon le témoignage de Libanius, surpassoit de beaucoup celle de tous les Orateurs de son siécle. Car comme ce Sophiste étoit proche de sa fin, & que ses amis lui demandoient qui seroit capable de lui succéder, ce seroit Jean, leur répondit-il, si les Chrêtiens ne nous l'avoient enlevé. Il inspira ses sentimens, & l'amour de la vertu à un grand nombre de ses Auditeurs. Il les touchoit plus par son exemple, que par ses discours, & les gagnoit d'autant plus aisément, qu'il n'entreprenoit point de les enlever par l'artifice de ses figures, mais qu'il les persuadoit par l'évidence de la vérité. Il n'y a point de discours si propre à persuader, que celui qui est soûtenu par les actions. Sans cela quelque soin qu'un prédicateur ait d'annoncer la vérité, il passe pour un imposteur qui se dément lui-même. Jean avoit réüni en sa personne ces deux avantages. Car aiant d'un côté une vertu sevére, & exacte, il avoit de l'autre une maniére de prêcher claire, & élegante. Aussi ne pouvoit-il manquer de réüssir dans cette fonction si importante à l'Eglise, puis qu'aiant reçu de

L'an de N. S. 397.

Arcadius & Honorius.

de Dieu un excellent naturel, il l'avoit cultivé avec tout le soin qui lui avoit été possible. Il avoit étudié sous les meilleurs Maîtres, savoir sous Libanius en Rhétorique, & sous Andragathius en Philosophie. Au lieu qu'on espéroit qu'il seroit Avocat, il s'adonna à la lecture de l'Ecriture sainte, & aux exercices de la Philosophie Chrétienne, sous la conduite de deux célébres supérieurs de Monastéres, Cartére, & Diodore, dont le dernier fut depuis Evêque de Tarse, & composa quelques livres, où il expliqua le sens littéral de l'Ecriture sainte, sans avoir jamais recours à l'allégorie. Jean ne se contenta pas de se soûmettre à la conduite de ces savans maîtres de la vie spirituelle. Il persuada à Théodore, & à Maxime qui avoient étudié avec lui sous Libanius, de s'y soûmettre aussi. Maxime fut depuis Evêque de Seleucie en Isaurie, & Théodore Evêque de Mopsueste, homme fort habile dans l'étude des livres sacrez, & dans les siences prophanes. Aprés avoir vécu quelque tems avec des Ecclésiastiques, & des Solitaires, il renonça à la vie du siécle. Mais aiant changé depuis de sentiment, il entreprit de justifier son changement par des exemples tirez de l'Histoire, dont il avoit une fort grande connoissance. Jean aiant appris qu'il étoit retourné dans le monde, & qu'il avoit dessein de s'y marier lui écrivit une lettre divine, & qui surpassoit par la sublimité des pensées, ou par la force des expréssions, tout ce qu'on pourroit jamais attendre des plus grands génies. Elle fit une si vive impression sur l'esprit de Théodore qu'il quitta son bien, renonça aux pensées du mariage, & reprit la maniére de vivre des Solitaires. On peut juger par-là du pouvoir que l'éloquence de Jean exerçoit sur les esprits, puis qu'il persuada si aisément, non un homme du commun, mais un homme qui savoit comme lui l'art de persuader les autres. Il gagna par la même

elo-

éloquence l'affection des peuples en reprenant hardiment les vices, & en témoignant la même indignation contre les injustices, & les violences, que si on les lui eût faites à lui-même. Cette liberté plaisoit extrémement aux pétis, & aux foibles: mais elle déplaisoit aux Grands, & aux Puissans, qui sont d'ordinaire coûpables des fautes qu'elle reprenoit. Aiant aquis une grande estime dans l'esprit, tant de ceux qui le connoissoient par eux-mêmes, que de ceux qui ne le connoissoient, que par le rapport d'autrui, il fut jugé digne d'être élevé sur le Siége de l'Eglise de Constantinople. Le Clergé, & le Peuple étant demeurez d'accord de ce choix, l'Empéreur l'approuva, envoia quérir Jean, & assembla un Concile à Constantinople pour rendre la cérémonie de son sacre plus célébre. Astérius Chef des troupes d'Orient aiant reçû bien-tôt aprés l'ordre de l'Empéreur, envoia quérir Jean, comme s'il eût eu besoin de lui en quelque chose. Quand il fut venu, il le fit monter avec lui dans son chariot, & le mena jusques à Pagras, où il le mit entre les mains de ceux qui lui avoient apporté l'ordre. Il agit fort prudemment de l'enlever de la sorte avant que les habitans d'Antioche eussent rien appris de son élection, parce qu'étant fort portez de leur naturel à la sédition, ils n'auroient pas laissé partir Jean sans faire, ou sans souffrir quelque violence,

L'an de N. S. 398.

Arcadius & Honorius.

Quand il fut arrivé à Constantinople, & que les Prélats se furent assemblez, Théophile Evêque d'Aléxandrie s'opposa à son ordination, & soûtint le parti d'un Prêtre de son Eglise nommé Isidore, qui avoit le soin des pauvres & des pélerins, & qui dés sa premiére jeunesse s'étoit tres-bien aquité des devoirs de la vie Monastique à Scetis, comme je l'ai appris de quelques personnes qui l'avoient connu tres-particuliérement. Quelques-uns disent qu'il n'étoit

entré

L'an de N. S. 398. entré si avant dans les bonnes graces de Théophile, que pour lui avoir servi de Ministre dans une intrigue fort hazardeuse. Ils prétendent que durant la guerre d'entre Maxime & l'Empereur, Théophile l'envoia à Rome avec des Lettres & des presens, à la charge d'attendre l'évenement de la guerre, & de ne les remettre qu'entre les mains de celui pour qui la victoire se seroit déclarée. Il suivit exactement cét ordre. Mais la ruse aiant été découverte, il eut peur d'étre arrêté, & s'enfuit à Aléxandrie. Théophile le chérit depuis plus tendrement que jamais, & pour récompenser les services qu'il lui avoit rendus, il tâcha de l'élever sur le Siége de l'Eglise de Constantinople. Mais soit que Théophile eût cette raison de favoriser Isidore, ou qu'il ne regardât que son mérite, & qu'il le crût en effet digne de cette charge, il se rendit enfin à l'avis de ceux qui avoient élu Jean, de peur d'irriter Eutrope valet de chambre de l'Empereur, qui lui avoit déclaré ouvertement qu'il faloit ou qu'il consentît à l'élection de Jean, ou qu'il satisfit au Concile touchant les accusations qu'on avoit proposées contre lui.

Arcadius & Honorius.

CHAPITRE III.

Jean reforme les mœurs de son Clergé, & réconcilie Flavien avec le Pape.

DEs que Jean fut en possession de la dignité Episcopale, il s'appliqua à reformer les mœurs des Ecclésiastiques, & à régler leur boire, leur manger, & toute leur maniére de vivre. Il en chassa même quelques-uns de l'Eglise. Comme il aimoit naturellement à reprendre, & qu'il concevoit une juste indignation contre ceux qui manquoient

quoient à leur devoir, cette inclination s'accrût en lui depuis qu'il fut élevé sur le Siége de l'Eglise. Car aiant l'autorité entre les mains, il donna une plus grande liberté qu'auparavant à sa langue & à son zele, contre ceux qui s'éloignoient de leur devoir. Mais ce zele ne se renferma pas dans les bornes de son Diocése. Il s'étendit jusques aux autres, & entreprit de terminer les différens qui étoient entre les Evêques d'Occident & d'Egypte, & ceux d'Orient, & pria Théophile de se joindre à lui pour reconcilier Flavien avec l'Evêque de Rome. Théophile aiant consenti de s'entremettre pour cét effet, ils députérent à Rome Acace Evêque de Bérée, & Isidore que Théophile avoit tâché de faire préférer à Jean. Ils terminérent en peu de tems à Rome l'affaire pour laquelle ils y avoient été envoiez, & retournérent en Egypte. Acace apporta ensuite en Syrie les Lettres, par lesquelles les Evêques d'Egypte, & d'Occident consentoient de recevoir Flavien dans leur communion. Voila comment ces Eglises se réünirent en un même corps, aprés avoir été long tems dans une division opiniâtre. Les partisans d'Eustate continuérent durant plusieurs années à faire leurs assemblées à part, bien qu'ils n'eussent plus d'Evêques; Evagre successeur de Paulin ne lui aiant pas beaucoup survécu, comme nous l'avons déja dit: & c'est sans doute ce qui rendit la réünion plus aisée. Le peuple s'accoûtuma peu à peu à s'assembler avec ceux qui étoient demeurez soûmis à la conduite de Flavien, & ainsi il n'y eut plus de division.

Com de N. S. 398. Arcadius, & Honorius.

L'an de N. S. 400.

Arcadius, & Honorius.

CHAPITRE IV.

Entreprises de Gaïnas, & sa mort.

Un étranger nommé Gaïnas qui s'étoit refugié parmi les Romains, & qui de simple soldat étoit devenu contre toute sorte d'espérance Maître de la Milice, entreprit d'usurper l'autorité souveraine, & aiant fait entrer pour cét effet des Goths sur les terres de l'Empire, donna à plusieurs d'entre eux les principales charges de l'armée. Tribigilde son parent qui commandoit un nombre considérable de troupes en Phrygie, y aiant excité quelques mouvemens, les personnes les plus éclairées jugérent qu'il agissoit de concert avec Gaïnas. Celui-ci aiant pourtant fait semblant d'être fâché de la ruïne de cette province, s'y tendit en diligence selon l'ordre qu'il avoit reçu pour y veiller à la sureté des villes. Mais quand il y fut arrivé, il en pilla quelques-unes, & se prépara à attaquer les autres. Etant allé ensuite en Bithynie il s'arrêta proche de Calcédoine à dessein de commencer la guerre. Les villes d'Orient, d'Asie, & principalement des environs du Pont-Euxin, étant dans un si périlleux état, l'Empereur jugea par l'avis de son conseil qu'il n'y avoit point d'apparence de donner combat à des gens qui étoient comme au desespoir, & de le donner sans avoir eu le loisir de s'y préparer, envoia offrir à Gaïnas tout ce qu'il lui voudroit demander. Il demanda qu'on lui mît entre les mains deux hommes Consulaires Saturnin & Aurelien, qu'il soupçonnoit d'être contraires à ses intérêts, & quand il les eut, il leur pardonna. Aiant aprés cela conféré avec l'Empereur proche de Calcédoine

dans

dans l'Eglise où est le tombeau de sainte Euphémie martyre, il lui promit avec serment une amitié inviolable, reçut de lui une pareille promesse, traversa à Constantinople, & fut déclaré Maître de la Cavalerie & de l'Infanterie. Mais ne pouvant user avec modération de la prospérité qu'il n'avoit pas méritée, il entreprit de troubler la paix de l'Eglise, comme il avoit troublé celle de l'Empire, & espéra que cette impiété sacrilége n'auroit pas un succés moins heureux que sa revolte criminelle. Il faisoit profession de la Religion Chrêtienne, & de la doctrine d'Arius, comme le reste des Goths. Il demanda donc à l'Empéreur, soit à la suscitation des Evêques de sa secte, ou par le mouvement de sa propre ambition, qu'il leur accordât une Eglise dans la ville, parce que c'étoit une chose aussi contraire à la justice qu'à la bien-séance, qu'aiant l'honneur d'avoir une charge qui lui donnoit le commandement général sur toutes les troupes de l'Empire, il fut obligé de sortir de la ville toutes les fois qu'il souhaitoit de faire sa priére. Jean n'eut garde de demeurer en repos dés qu'il eut avis de cette affaire. Mais s'étant mis à la tête de tous les Evêques qui étoient alors à Constantinople, il alla au Palais de l'Empéreur, & fit devant lui & devant Gaïnas un long discours, où il reprocha à ce dernier qu'il étoit un étranger & un fugitif, à qui le feu Empéreur avoit sauvé la vie, & qui lui avoit promis avec serment de lui être fidéle, & à ses enfans, & d'observer religieusement les mêmes loix, qu'il vouloit alors violer. Il produisit aprés cela la loi par laquelle l'Empéreur Théodose avoit défendu que les hérétiques ne s'assemblassent dans l'étendue de la ville. Puis adressant sa parole à l'Empéreur, il l'exhorta à faire observer l'Ordonnance qui avoit été faite contre les autres héréfies, & lui conseilla de renoncer plûtôt à la souveraine Puissance, que de commettre

L'an de N. S. 400.

Arcadius, & Honorius.

L'an de N. S. 400.

Arcadius, & Honorius.

mettre une impiété aussi horrible que seroit celle de livrer la maison de Dieu à ses ennemis. Gaïnas méditoit de piller la ville, sans se soucier de ses sermens, & ce dessein-là fut présagé par une Cométe qui parut au dessus, & qui étoit d'une grandeur si prodigieuse que jamais on n'en avoit vû de semblable. Il eut envie d'abord de fondre dans les boutiques des Orfévres, & des Banquiers dans l'espérance d'en enlever des richesses inestimables. Mais les Orfévres, & les Banquiers en aiant été avertis, & aiant caché ce qu'ils avoient de précieux, au lieu de l'exposer selon leur coûtume, il commanda aux étrangers de mettre le feu durant la nuit au Palais de l'Empéreur. Les étrangers au lieu d'exécuter ce commandement, retournérent saisis de crainte. Quand ils furent proche, ils crurent voir un grand nombre de gens de guerre d'une taille prodigieuse; & rapportérent à Gaïnas que c'étoit une armée arrivée depuis peu de tems. Il n'ajoûta aucune foi à leur rapport, parce qu'il étoit assuré qu'il n'étoit point entré de troupes dans la ville. Mais d'autres qu'il avoit envoiez la nuit suivante lui aiant rapporté la même chose, il voulut voir ce que c'étoit, & s'imaginant qu'on avoit tiré des soldats des garnisons des autres villes, qui se cachoient le jour & gardoient le Palais la nuit, il fit semblant d'étre agité par un démon, & de vouloir aller faire sa priére dans l'Eglise, que Théodose avoit autrefois fait bâtir à l'Hebdome en l'honneur de saint Jean-Bâtiste. Une partie des Goths sortirent de Constantinople avec Gaïnas, & emportérent des armes sur des chariots. Les gens de guerre qui gardoient les portes aiant voulu arrêter les chariots, & empêcher le transport des armes, furent tuez. La ville fut remplie à l'heure-même d'un aussi horrible tumulte que si elle eût été en danger d'étre reduite sous la puissance de l'ennemi. Mais l'Empéreur trouva sur

le

L'an de N. S. 400. Arcadius, & Honorius.

le champ un bon moien pour la sauver, qui fut de déclarer Gaïnas ennemi de l'Empire, & de commander de faire main-basse sur les Goths, qui étoient restez dans la ville. Il n'eut pas si-tôt donné cét ordre que les gens de guerre fondirent sur eux, en tuérent un grand nombre, & mirent le feu à leur Eglise, d'où ceux qui s'y étoient réfugiez ne pûrent s'échaper, parce que les portes en étoient fermées.

Gaïnas aiant appris le traitement que ses gens avoient reçu dans Constantinople, passa la Thrace, & alla vers la Chersonése à dessein de traverser l'Hellespont dans l'espérance de soûmettre les Provinces d'Orient à sa puissance. Mais cette espérance fut aussi vaine que la premiére, & les Romains reçurent du Ciel en cette rencontre une protection aussi promte, & aussi visible qu'en l'autre. Car l'Empereur trouva des troupes pour opposer à Gaïnas par mer, & par terre. Elles étoient commandées par Fravita, qui bien qu'étranger ne laissoit pas d'être fort homme de bien, & fort habile dans l'art de la guerre. Les Goths n'aiant point de vaisseaux furent si téméraires que d'entreprendre de passer l'Hellespont sur des barques; de sorte que le vent s'étant élevé les poussa contre les vaisseaux des Romains, & les mit en piéces. Presque tous ces barbares furent ou tuez, ou noyez. Gaïnas échapa de ce péril avec un petit nombre des siens, mais comme il couroit en Thrace il rencontra d'autres troupes Romaines, par lesquelles il fut tué avec toute sa suite. Telle fut la fin de sa vie & de ses pernicieux conseils. Fravita fut élu Consul en récompense des services 401.
qu'il avoit rendus durant cette guerre. Soûs son consulat & soûs celui de Vincent il nâquit à l'Empéreur un fils, qui fut nommé Théodose, comme son aieul, & déclaré Auguste au commencement du consulat suivant.

Ann. de N. S. 481.

Arbadius, & Honorius.

CHAPITRE V.

Puissance merveilleuse de l'éloquence de Jean Evêque de Constantinople. Miracle opéré en la personne d'une femme infidéle.

JEan Evêque de Constantinople s'appliquoit cependant avec un soin incroiable au gouvernement de son Eglise, & y attiroit quantité, tant de Paiens, que d'hérétiques. Il y avoit chaque jour autour de lui un concours merveilleux de personnes de toute sorte de conditions, dont les uns souhaitoient de bonne foi de s'instruire, & les autres ne cherchoient qu'à le tenter. Il gagnoit tout le monde par ses discours, & leur persuadoit tout ce qu'il vouloit. Le peuple se pressoit de telle sorte pour l'écouter, qu'il fut obligé de monter au pupitre pour prêcher. Je croi devoir insérer en cét endroit de mon histoire un miracle qui arriva de son tems. Un homme de la secte des Macédoniens aiant entendu un jour un sermon de Jean, où il avoit expliqué ce qu'on est obligé de croire, touchant la nature Divine, il embrassa son sentiment, & exhorta sa femme à suivre son exemple. Cette femme étoit retenuë comme captive dans sa Religion, par la force de la coûtume, & par les discours des autres femmes de sa connoissance, de sorte que son mari ne pouvant rien gagner sur son esprit, lui dit un jour que si elle ne vouloit être de sa communion, elle n'auroit plus d'autre communication avec lui, Elle lui promit de faire ce qu'il lui plairoit, & aiant découvert son secret à une servante qu'elle tenoit fort fidéle, elle se servit d'elle pour tromper son mari. Lors

que

que l'heure de participer aux sacrez Mystéres fut arrivée, (les fidéles entendent assez ce que je veux dire) cette femme garda ce qu'on lui avoit donné, & baissa la tête, comme pour faire sa priére. La servante qui étoit derriére elle, lui donna en cachette un morceau de pain qu'elle avoit apporté de la maison, & la maîtresse l'aiant mis dans sa bouche, il devint dur comme une pierre. Etonnée d'un miracle si peu attendu, & appréhendant qu'il ne lui arrivât quelque chose de plus fâcheux, elle courut vers l'Evêque toute trempée de ses larmes, lui montra la pierre qui étoit d'une couleur extraordinaire, & qui avoit retenu les marques de l'impression de ses dens, confessa sa faute, en demanda pardon, & demeura le reste de sa vie dans la religion de son mari. Que si cette histoire paroît incroiable à quelques-uns, ils peuvent s'assurer de la vérité par l'inspection de la pierre qu'on garde encore aujourd'hui dans le tresor de l'Eglise de Constantinople.

L'an de N. S. 401. Arcadius, & Honorius.

CHAPITRE VI.

Jean Evêque de Constantinople fait sa visite en Asie, & en Phrygie.

JEan aiant appris qu'il y avoit en Asie, & aux environs des Pasteurs incapables, & indignes de leur ministére, que les uns recevoient des presens pour donner les Ordres, & les autres les donnoient par faveur : il alla à Ephése, déposa treize Evêques, tant en Lycie, & en Phrygie, qu'en Asie, & en établit d'autres en leur place. L'Evêque de la ville étant mort il sacra Heraclide, natif de l'Isle de Chypre, qui avoit été autrefois Moine à Scétis, & disciple d'Evagre, &

L'an de N. S. 401. Arcadius, & Honorius.

& qui étoit alors Diacre de l'Eglise de Constantinople. Il déposa aussi Géronce Evêque de Nicomédie. Ce Géronce étant Diacre de Milan, avoit dit à quelques personnes, soit qu'il eût dessein de leur imposer, ou qu'il fût lui-même trompé par une illusion du démon, qu'il avoit pris la nuit une Onoscélide, lui avoit rasé la tête, & l'avoit jettée dans une buche. Ambroise jugeant que ce discours étoit fort impertinent dans la bouche d'un ministre de l'Eglise, lui ordonna de demeurer dans sa chambre un certain tems sans paroître en public, pour expier sa faute par la pénitence. Géronce étant fort habile Médecin, fort éloquent, & fort propre à faire des amis, se moqua d'Ambroise, & alla à Constantinople, où aiant aquis en peu de tems les bonnes graces des plus puissans de la Cour, il fut élû Evêque de Nicomédie, & sacré par Helladius Evêque de Césarée en Cappadoce, qui fut bien-aise de lui rendre cét office en reconnoissance de ce que par son crédit, & par ses soins, il avoit fait donner à son fils une charge considérable. Quand Ambroise sut qu'il avoit été sacré de la sorte, il écrivit à Nectaire Evêque de Constantinople pour le prier de le déposer, & de ne pas souffrir que la discipline de l'Eglise reçût cette injure en sa personne. Mais quelque desir que Nectaire eût de satisfaire à la priere d'Ambroise, il trouva une si forte resistance de la part des habitans de Nicomédie, qu'il ne pût jamais en venir à bout. Jean aiant déposé Géronce ordonna en sa place Pansophius qui avoit été autrefois Précepteur de la femme de l'Empéreur Arcadius, & qui bien que d'un naturel fort doux, & d'une pieté singuliére n'étoit point aimé du peuple de ce Diocése. Ce peuple se soûleva plusieurs fois en faveur de Géronce, publiant en particulier, & en public les assistances que chacun recevoit de sa charité, & la peine qu'il prenoit de secourir par son

son art, les pauvres, & les riches avec un zele infatigable. Ils faisoient l'éloge de toutes ses autres vertus, & les exaggéroient comme on exaggére celles des personnes qu'on aime. Non contens de cela ils firent des Processions, & des Priéres, tant dans les rues de Nicomédie, que dans celles de Constantinople pour obtenir de Dieu que Géronce demeurât leur Evêque, & donnérent des marques d'une consternation aussi grande, que si l'air eût été infecté par des exhalaisons dangereuses, que si la terre eût été ébranlée par des tremblemens, ou que l'Empire eût été affligé de quelque autre calamité semblable. Mais enfin, il leur falut quitter Géronce, & récevoir Pansophius. Ils quittérent l'un avec regret, & avec douleur, & reçurent l'autre avec crainte, & avec aversion. Les Evêques qui avoient été déposez, & tout ce qu'ils avoient d'amis commencérent à déclamer contre Jean, comme contre un perturbateur des loix publiques, & des ordinations légitimes, & furent emportez à un tel excez par la violence de leur douleur, que de reprendre dans sa conduite, ce qui avoit mérité une approbation générale. Ils lui reprochérent entre autres choses la maniére dont il en avoit usé envers Eutrope.

Ans de N. S. 398. Arcadius, & Honorius.

CHAPITRE VII.

Fortune d'Eutrope. Son insolence. Sa mort.

IL n'étoit au commencement que le premier des Eunuques, qui ont soin de la chambre de l'Empéreur, & il fut le premier, ou plûtôt le seul qui de cette charge soit parvenu à la dignité de Consul, & de Patrice. Dans cette élévation ne faisant aucune réflé-

L'an de N. S.

Arcadius, & Honorius.

réfléxion sur l'avenir ni sur les changemens qui surviennent au milieu de la plus grande prospérité, il entreprit de violer le droit des aziles, & de tirer de l'Eglise ceux qui s'y refugioient, pour éviter les effets de son injustice, & de sa colére. Il entreprit d'en tirer entre autres Pentadia, femme de Timase, Général des troupes, qu'il avoit fait réléguer à Oasis en Egypte, malgré tout son crédit, soûs prétexte qu'il aspiroit à l'autorité souveraine. J'ai oüi dire que ce Timase fut trouvé mort dans les sables, soit qu'il eût été pressé par la soif, jusques à mourir, où qu'il fût errant, & vagabond dans ces deserts affreux pour éviter la cruauté de ses ennemis, Au reste Eutrope fit publier une loi, par laquelle il étoit défendu de se refugier dans les Eglises, & permis d'en tirer ceux qui s'y seroient refugiez. Mais il contrevint le premier à cette loi. Car aiant été accusé d'avoir manqué de respect envers l'Impératrice, il eut recours à l'azile de l'Eglise. Pendant qu'il étoit caché soûs l'Autel, Jean prononça contre lui un discours plein d'invectives contre l'orgueil des puissances, & des remontrances qu'il faisoit au peuple sur l'inconstance, & sur la vanité des grandeurs humaines. Ses ennemis en tirérent avantage contre lui, & le blâmérent d'avoir insulté de la sorte à un homme de condition qui étoit en danger de sa vie, au lieu d'avoir compassion de son malheur. Eutrope souffrit bien-tôt aprés la peine de son impiété, & la loi qu'il avoit fait publier fut effacée des régîtres. L'Eglise si promtement vengée des injures qu'on avoit voulu lui faire croissoit de jour en jour en piété; & le peuple de Constantinople se rendoit plus assidu aux chant Hymnes du matin, & du soir.

CHA-

L'an de N. S. 401.

CHAPITRE VIII.

Antiennes introduites par Jean Evêque de Constantinople. Effet de ses Prédications.

Arcadius, & Honorius.

COmme les Eglises que les Ariens avoient autrefois possédées dans Constantinople leur avoient été ôtées, sous le régne de Théodose, & qu'ils n'en avoient plus qu'à la campagne, ils s'assembloient sous les galeries publiques, les veilles des grandes fêtes, chantoient des Antiennes qui favorisoient leur doctrine, & dés la pointe du jour alloient en procession à leurs Eglises continuant le même chant, où ils avoient mêlé des termes qui n'étoient propres qu'à renouveller les disputes, & à aigrir les esprits: Où sont, disoient-ils, ceux qui assurent que les trois personnes ne sont qu'une même puissance? Ils chantoient de la sorte les Samedis, les Dimanches, & les jours des fêtes les plus solennelles. Jean Evêque de Constantinople appréhendant que ces Antiennes ne servissent de piége à quelques-uns de son troupeau, ordonna que les fidéles en chanteroient de leur côté. Et comme ils étoient en plus grand nombre que les Ariens, & qu'ils possédoient de plus grands biens, ils firent en peu de tems leurs Processions avec beaucoup plus de pompe, & plus d'appareil. Ils y porterent des Croix d'argent, & des cierges allumez. Brison Eunuque de l'Empéreur eut charge de fournir ce qui seroit nécessaire à la dépense, & de composer les airs. Les Ariens, soit par jalousie, ou par vengeance attaquérent les Catholiques. Quelques-uns furent tuez de côté & d'autre, & Brison fut blessé au front d'un coup de pierre. L'Empéreur défendit

L'an de N. S. 401.

Arcadius, & Honorius.

aux Ariens de plus faire de semblables Processions, au lieu qu'il laissa aux Catholiques la liberté de les continuer, comme ils font encore aujourd'hui. L'établissement de ces Processions, & les Sermons de Jean lui aquirent l'affection du peuple, au lieu que la liberté dont il usoit envers les Ecclésiastiques, & les Grands lui attira leur haine. Il est vrai aussi qu'il ne les épargnoit point, & qu'il reprenoit les uns, quand ils s'éloignoient de leur devoir, & déclamoit avec véhémence contre les autres, quand ils usoient mal de leurs richesses, qu'ils commettoient des impiétez, ou qu'ils s'abandonnoient à la débauche.

CHAPITRE IX.

Conseil donné à Olympiade par Iean Evêque de Constantinople. Plaintes des Moines, & des Ecclésiastiques contre lui.

SErapion natif d'Egypte, homme sujet à se mettre en colére, & toûjours prêt à faire injure aux autres, contribua beaucoup à rendre Jean odieux, bien qu'il l'eût fait son Archidiacre. Les conseils qu'il donna à Olympiade n'y contribuérent pas moins. C'étoit une veuve d'une illustre naissance que Nectaire avoit élevée au Diaconat nonobstant sa jeunesse, à cause de l'éminence de sa vertu. Jean successeur de Nectaire aiant remarqué qu'elle donnoit libéralement son bien à tous ceux qui lui demandoient, qu'elle étoit tres-attachée au service de Dieu, & se soucioit fort peu de tout le reste: Je louë, lui dit-il, vôtre intention. Mais ceux qui aspirent à la perfection de la vertu ne doivent dispenser leur bien qu'avec prudence. Quand vous donnez le vôtre à des personnes riches, & qui n'en

n'en ont pas besoin, vous faites la même chose, que si vous les jettiez dans la mer. Ne savez-vous pas que vous l'avez consacré pour l'amour de Dieu au soulagement des pauvres? Vous le devez donc dispenser comme un bien qui n'est plus à vous, & dont vous serez obligée de rendre compte. Si vous me croiez, vous réglerez à l'avenir la distribution que vous en ferez sur les nécessitez, & les besoins de ceux qui implorent vôtre secours. Quand vous en userez de la sorte, vous aurez de quoi soulager un plus grand nombre de personnes, & Dieu ne manquera pas de récompenser la sagesse avec laquelle vous aurez ménagé ses bien-faits. Il eut aussi des differens avec plusieurs Moines, & principalement avec Isaac. Il loüoit extrémement ceux qui demeuroient en repos dans leurs Monastéres, & qui s'y appliquoient aux exercices de leur profession, avoit soin qu'on ne leur fît aucun tort, & qu'ils ne manquassent de rien. Mais il ne pouvoit souffrir ceux qui sortoient de leur solitude, & qui paroissoient dans les villes, & il leur reprochoit fortement qu'ils étoient la honte, & le scandale de la vie Monastique. Cela le rendoit fort odieux à quantité d'Ecclésiastiques, & de Solitaires qui ne se pouvoient lasser de dire que c'étoit un homme fâcheux, emporté, fier, & cruel. Ils s'efforcérent aussi de le décrier dans l'esprit du peuple; & pour faire accroire qu'il étoit en effet tel qu'ils le representoient, ils dirent qu'il ne mangeoit avec personne, & que quand on le prioit à dîner, ou à souper, il s'en excusoit. Je ne sai point d'autre raison de ce qu'il en usoit de la sorte, que celle que j'ai apprise de la bouche d'un homme que je tiens tres-sincére, qui est qu'étant sujet à des maux de tête, & d'estomach, que ses grandes mortifications avoient causez, il ne pouvoit se trouver aux Festins. C'étoit-là néanmoins le sujet de la plus grande accusation qu'on intentoit contre lui.

L'an de N. S. 401. Arcadius, & Honorius.

L'an de N. S. 401.

CHAPITRE X.

Arcadius, & Honorius.

Différend entre Sévérien Evêque de Gabales, & Jean Evêque de Constantinople.

Sévérien Evêque de Gabales en Syrie, lui fit encourir la haine de l'Impératrice. C'étoit un homme savant, & capable de prêcher aussi bien qu'Antiochus Evêque de Ptolémaïde en Phénicie. Mais Antiochus avoit la voix fort belle, & la prononciation fort agréable, si bien que plusieurs l'appeloient Chrysostome, au lieu que Sévérien avoit retenu un accent de Syrie, qui étoit fort rude. Mais d'ailleurs, il étoit estimé plus solide que l'autre, & plus profond dans l'intelligence de l'Ecriture sainte. Antiochus étoit venu le premier à Constantinople, y avoit aquis de la réputation, & du bien, par son éloquence, & étoit retourné à son Diocése. Sévérien, aiant suivi son exemple contracta amitié avec Jean, prêcha dans son Eglise, s'y fit admirer, & entra même bien avant dans les bonnes graces de l'Empereur, & de l'Impératrice. Comme Jean trompé par ses flateries croioit de bonne foi qu'il fût son ami, il le pria en partant pour aller en Asie, d'avoir soin de son Eglise. Mais son principal soin fut de se rendre agréable au peuple. Jean en eut du déplaisir, & lorsqu'il fut de retour, il fut à ce qu'on prétend, animé contre lui par Serapion, à l'occasion que je vai dire. Ce Serapion aiant vû passer Sévérien, au lieu de se lever pour le salüer, demeura assis par mépris. Sévérien tout transporté de colére, s'écria à l'heure-même, si Serapion meurt Chrétien, Jésus-Christ ne s'est point fait homme. Serapion s'étant plaind de cette parole,

&

& aiant produit des témoins, Sévérien fut chassé par Jean hors de Constantinople, comme un blasphémateur & un impie. Il y avoit des amis de Serapion qui supprimant une partie du discours de Sévérien assuroient qu'il avoit dit que Jésus-Christ ne s'étoit point fait homme. Il est certain que Jean le lui reprocha. Car quand il arriveroit disoit-il, que Serapion ne mourroit point dans le Clergé, s'ensuivroit-il de-là que le Fils de Dieu ne se seroit point incarné ? L'Impératrice aiant appris des amis de Sévérien ce différend, le fit aussi-tôt revenir de Calcédoine. Mais Jean refusa de le voir & de lui parler, quelque priére qu'on lui en eût faite, jusques à ce que l'Impératrice lui aiant mis Théodose son fils à ses genoux dans l'Eglise des saints Apôtres, elle obtint à peine de lui cette grace. Voila comment j'ai appris que cela se passa.

L'an de N. S. 401.

Arcadius, & Honorius.

CHAPITRE XI.

Dispute excitée en Egypte, touchant cette question : Si Dieu a une figure corporelle.

ON agita alors en Egypte une question qui avoit été proposée un peu auparavant ; savoir si on doit croire que Dieu ait une forme humaine. Plusieurs Moines prenant l'Ecriture sainte à la lettre, par une trop grande simplicité, crûrent qu'il faloit assurer que Dieu a des yeux & des mains. Ceux qui pénétrérent le sens soûtinrent le sentiment contraire, & dirent qu'on ne pouvoit sans blasphême le combattre. Théophile prêcha qu'on étoit obligé de tenir ce dernier sentiment, & inséra dans la lettre qu'il écrivit selon la coûtume, pour la célébration de la fê-

fê-

L'an de N. S. 401. fête de Pâque, qu'il ne se faloit pas imaginer que Dieu eût un corps. Dés que les Moines d'Egypte eurent connoissance de cette lettre, ils coururent en foule à Aléxandrie, y excitérent sédition, & se mirent en devoir de tuer Théophile comme un impie. Il se presenta à eux & leur dit: Quand je vous vois je croi voir le visage de Dieu. Cette parole les aiant un peu adoucis, ils lui dirent, si vous étes en effet de ce sentiment, que ne condamnez-vous les livres d'Origéne, qui semblent favoriser la doctrine contraire? J'y avois pensé, répondit Théophile, & je le ferai comme vous le souhaitez. Car je n'approuve non plus que vous ceux qui suivent ses opinions. Voila comment il se défit de ces Moines, & appaisa la sédition.

Arcadius, & Honorius.

CHAPITRE XII.

Inimitié de Théophile envers quatre Moines qu'on appeloit les grands Freres.

Cette question étoit tout-à-fait éteinte, si Théophile ne l'eût renouvellée, par animosité contre Ammonius, Dioscore, Eusébe, & Eutyme. On les appeloit les grands Freres, & il y avoit long-tems qu'ils s'étoient rendus célébres par le zele avec lequel ils s'aquitoient à Scétis des devoirs de la vie Monastique. Théophile les chérissoit pardessus tous les autres, & les avoit tres-souvent auprés de lui. Il donna même l'Evêché de la ville d'Hermopole à Dioscore. Mais il devint leur ennemi à l'occasion d'Isidore qu'il avoit voulu faire Evêque de Constantinople aprés la mort de Nectaire. Quelques-uns disent qu'une femme s'étant convertie de la secte des Manichéens à l'Eglise Catholique, Théophile reprit Pierre

Ar-

Archidiacre, contre lequel il avoit d'autres sujets d'aversion de l'avoir admise à la participation des mystéres avant qu'elle eût abjuré l'hérésie. L'Archidiacre soûtint que cette femme n'avoit été admise à la participation des mystéres, que suivant l'ordre de l'Eglise, & du consentement de Théophile, & en prit Isidore à témoin. Il étoit alors à Rome; mais quand il fut de retour, il déclara franchement que ce que l'Archidiacre avoit dit, étoit veritable. Théophile irrité contre eux, comme contre des calomniateurs les chassa tous deux de l'Eglise. Voila de quelle maniére quelques-uns rapportent cette affaire. J'ai ouï dire à un homme tres-digne de foi, & qui avoit eu habitude particuliére avec les Moines dont je viens de parler, que la haine dont Théophile étoit animé contre Isidore procédoit de deux sujets. L'un qui lui étoit commun avec l'Archidiacre, qu'ils avoient refusé de déposer que la sœur de Théophile avoit été nommée heritiére par un testament. L'autre qui lui étoit particulier, qu'il avoit refusé de donner à Théophile une partie de l'argent qu'on lui avoit apporté pour le soûlagement des pauvres, & qu'il lui avoit dit qu'il étoit plus à propos de l'emploier à la nourriture des malades, qui sont les Temples vivans de Dieu, qu'à élever des bâtimens. Enfin de quelque cause que procédât la haine de Théophile contre Isidore, quand il se vit chassé de l'Eglise d'Aléxandrie, il se retira à Scétis avec les Moines ses anciens amis. Ammonius alla bien-tôt aprés avec quelques autres trouver Théophile pour le prier de rétablir Isidore. Il leur promit tres-volontiers de le faire. Mais quand le tems leur eut fait reconnoître, qu'il se moquoit d'eux, ils le pressérent de s'aquiter de sa promesse. Au lieu de s'en aquiter, il mit un Moine en prison, à dessein d'imprimer de la terreur aux autres par son exemple. Bien loin de s'en éton-

L'an de N. S. 401.

Arcadius, & Honorius.

L'an de N. S. 401.

Arcadius, & Honorius.

étonner, tous ceux de la congrégation d'Ammonius allérent à la prison, & le Concierge les aiant laissé entrer, dans la créance qu'ils portoient des vivres aux prisonniers, ils y demeurérent. Théophile aiant appris qu'ils ne vouloient pas sortir les envoia quérir. Ils demandérent d'abord qu'il les vint tirer lui-même de prison, prétendant qu'il n'étoit pas juste aprés qu'ils y avoient été mis publiquement, avec infamie, qu'ils en sortissent comme en cachette, sans avoir reçu aucune réparation. Etant néanmoins allez le trouver, il leur fit des excuses, & parut n'avoir plus aucun dessein de les inquiéter à l'avenir. Il ne laissa pas de conserver de l'indignation, & du ressentiment au fond de son cœur. Mais ne sachant par quel moien nuire à des personnes, qui ne possédoient aucun bien, & qui méprisoient tout, si ce n'est la sagesse, & la vertu, il se resolut de troubler le repos de leur solitude. Comme il avoit appris par les fréquentes conférences qu'il avoit eües avec eux, qu'ils suivoient les sentimens d'Origéne, & qu'ils condamnoient ceux qui attribuoient à Dieu une forme humaine, il les commit avec le reste des Moines qui avoient une autre doctrine. Cela émut entr'eux de furieuses contestations. Car au lieu de parler raisonnablement, & de tâcher de se persuader réciproquement la vérité, ils eurent recours aux injures, & s'appelérent les uns Origénistes, & les autres Antropomorphites.

CHA-

L'an de N. S. 401. Arcadius, & Honorius.

CHAPITRE XIII.

Les Moines ont recours à Jean Evêque de Constantinople.

Dioscore, Ammonius, & les autres Solitaires aiant découvert les piéges que leur tendoit Théophile, se retirerent à Jerusalem, avec environ quatre-vint personnes, & de-là à Scythopole, parce-que le terroir est abondant en palmiers, dont ils se servoient pour leurs ouvrages. Théophile aiant envoié dans le même tems quelques personnes à Constantinople pour les y rendre suspects, & pour traverser les priéres qu'ils pourroient faire à l'Empereur, ils s'y rendirent eux-mêmes avec Isidore, & sollicitérent, afin que leur affaire fût examinée en presence de l'Empereur, & de Jean, dans l'espérance que ce dernier usant de sa liberté ordinaire appuieroit fortement la justice de leur cause. Il les reçut tres-humainement, & leur permit de faire leurs priéres dans l'Eglise, sans néanmoins les vouloir admettre à sa communion, parce que leur affaire n'étoit pas jugée. Il écrivit même à Théophile, qu'il les rétablit dans la société de l'Eglise; parce que leurs sentimens étoient Orthodoxes, & que si néanmoins il croioit qu'ils en dussent rendre raison, il envoiât quelqu'un qui fit la fonction d'accusateur. Théophile ne fit point de réponse à Jean. Quelque-tems aprés Ammonius, & ses compagnons se presentérent à l'Impératrice, & se plaignirent à elle des piéges que Théophile leur avoit dressez. Comme elle étoit tres-bien informée de la vérité, & de la justice de leurs plaintes, elle fit arrêter sa litiére, & aiant mis sa tête dehors, elle

An de N. S. 401, Arcadius, & Honorius.

elle leur dit qu'ils priassent Dieu pour l'Empereur, pour elle, & pour les Princes ses enfans, & pour la prospérité de l'Empire. J'aurai soin, ajoûta-t-elle, qu'il se tienne un Concile, & que Théophile y assiste. Un faux bruit s'étant répandu dans Aléxandrie que Jean avoit admis à sa communion Dioscore, & ses compagnons, & qu'il étoit resolu de les appuier de tout son pouvoir, Théophile commença à chercher les moiens de le chasser de son siége.

CHAPITRE XIV.

Epiphane condamne les livres d'Origéne, & excite le peuple de Constantinople contre Iean.

CE Prélat artificieux tint ce dessein-là le plus secret qu'il lui fut possible, & écrivit une lettre circulaire où il blâmoit les ouvrages d'Origéne. Aiant considéré qu'il lui seroit tres-avantageux d'avoir Epiphane Evêque de Salamine en Chypre de son parti; parce que c'étoit le Prélat le plus estimé, & le plus respecté de son siécle, pour l'éminence de sa vertu, il gagna son amitié, bien qu'il l'eût autrefois repris, de croire que Dieu a une forme humaine. Il lui écrivit qu'il étoit de son sentiment, comme s'il se fût repenti d'avoir été d'un autre, & témoigna ne pas approuver les ouvrages d'Origéne, d'où il l'avoit tiré. L'aversion qu'Epiphane avoit conçuë depuis long-tems contre cét auteur lui fit ajoûter foi fort aisément à la lettre de Théophile, & aiant assemblé les Evêques de l'Isle, il défendit de lire les livres d'Origéne. Il écrivit ensuite aux Evêques, & entre autres à celui de Constantinople pour les exhorter à faire

faire la même défense. Théophile voiant qu'il n'y avoit aucun danger à suivre l'exemple d'Epiphane, dont la vertu attiroit les loüanges, & l'admiration de tout le monde, assembla les Prélats de sa Province, & ordonna avec eux la même chose. Jean au contraire ne fit aucun état de leurs lettres. Les ennemis qu'il avoit, tant à la Cour que dans le Clergé aiant reconnu que les desseins de Théophile tendoient à faire chasser Jean de Constantinople, ils sollicitérent la convocation d'un Concile pour cét effet. Théophile la pressa lui-même avec une ardeur nompareille, donna ordre aux Pasteurs des Eglises d'Egypte de se rendre par mer à Constantinople, pria Epiphane, & les autres Prélats d'Orient de s'y trouver le plûtôt qu'il leur seroit possible, & il y vint lui-même par terre. Epiphane étant parti le premier arriva à l'Hebdome qui est un lieu proche de Constantinople, & aprés avoir fait sa priére dans l'Eglise qui est en ce lieu-là, il entra dans la ville. Jean lui fit l'honneur d'aller au devant de lui avec son Clergé. Il témoigna trés-clairement par sa conduite qu'il avoit ajoûté foi aux calomnies dont on s'étoit efforcé de noircir Jean; car il ne voulut, ni demeurer dans sa maison, ni même conférer avec lui, & aiant assemblé secrétement les Evêques qui étoient dans la ville, il leur montra ce qu'il avoit ordonné contre les livres d'Origéne. Quelques-uns aprouvérent par leur signature la condamnation qu'il en avoit faite. D'autres refusérent de l'approuver. Théotime Evêque de Scythie eut le courage de la blâmer, & de dire à Epiphane qu'on ne pouvoit sans impiété deshonorer la memoire d'un Ecrivain qui étoit mort il y avoit long-tems dans la communion de l'Eglise, ni désapprouver sans témérité le jugement avantageux que les anciens avoient fait de sa doctrine. Aprés avoir parlé de la sorte, il tira un Livre d'Origéne qu'il avoit aporté,

L'an de N. S. 402.

Arcadius & Honorius.

&

L'an de N. S. 402. Arcadius, & Honorius.

& en aiant lû un passage fort utile à l'instruction des Fidéles, il dit, ceux qui blâment cette doctrine font une impertinence, & il doivent prendre garde qu'en la blâmant ils ne blâment aussi la source d'où elle est tirée. Pour Jean il traita toûjours Epiphane avec respect, & l'invita à participer à sa communion, & à loger dans sa maison. Mais Epiphane lui déclara qu'il ne vouloit ni prier, ni loger avec lui qu'il n'eût auparavant condamné les Livres d'Origéne, & chassé Dioscore, & ses compagnons. Jean ne croiant pas pouvoir faire ce qu'Epiphane desiroit, avant que l'affaire eût été examinée, usa de remises. Ses ennemis s'etant assemblez projettérent de faire en sorte que le jour que les fidéles seroient tous ensemble dans l'Eglise des saints Apôtres, Epiphane y entrât; y prononçât publiquement anathême contre les ouvrages d'Origéne, & contre Dioscore & ses compagnons, comme contre les défenseurs de ces Livres, & qu'il marquât obscurément Jean & le blâmât de le proteger, afin de diminuër par ce moien l'affection, que le peuple avoit pour lui. Le jour suivant au moment qu'Epiphane partit pour aller à l'Eglise, & pour exécuter ce projet, Serapion alla au devant de lui, par l'ordre de Jean qui en avoit eu avis, & lui déclara qu'il entreprenoit de faire une chose qui étant injuste en elle-même, étoit dangereuse pour lui, parce qu'on le rendroit responsable des suites d'une sédition dont il auroit été la cause; & ainsi il dissipa le projet.

CHAP.

Arcadius & Honorius.

CHAPITRE XV.

Conference entre Epiphane, & les grands Freres. Circonstances remarquables de son départ de Constantinople.

LE jeune Théodose aiant été attaqué dans le même tems d'une maladie dangereuse, l'Impératrice qui en appréhendoit les suites envoia en donner avis à Epiphane, & implorer le secours de ses priéres. Il lui fit dire pour réponse que le Prince son fils ne mourroit point pourvû qu'elle évitât la conversation de Dioscore, & des autres hérétiques ses compagnons. Elle lui fit répondre, si Dieu veut m'ôter mon fils, que sa volonté soit faite. Il peut me l'ôter comme il me l'a donné. Pour vous si vous aviez le pouvoir de ressusciter les morts, vôtre Archidiacre ne seroit pas mort. Cet Archidiacre qui étoit mort peu auparavant étoit Crispion frere de Fuscon, & de Salamane Moines dont j'ai parlé, en rapportant les choses qui sont arrivées à l'Eglise, sous le régne de Valens. Ammonius & ses compagnons allérent trouver Epiphane avec la permission de l'Impératrice. Epiphane leur aiant demandé qui ils étoient, Ammonius lui répondit, nous sommes les grands Freres. Je vous supplie tres-humblement mon Pere de me permettre de vous demander si vous avez jamais vû quelqu'un ou de nos Livres, ou de nos Disciples? Epiphane lui aiant répondu que non, il lui dit, comment donc nous avez vous condamnez comme hérétiques, puisque vous n'avez aucune preuve que nous tenions une doctrine qui le soit? Epiphane aiant répondu qu'il l'avoit oüi dire, Ammonius ré-

pon

An de N. S. 402. prit la parole, & dit, nous avons tenu une conduite toute contraire à la vôtre. Nous avons parlé à vos Disciples, & nous avons lû vos Livres, & entr'autres l'Ancorat. Quand nous avons trouvé des personnes qui prétendoient y avoir lû des hérésies, nous vous avons défendu comme nôtre pere. Devez-vous donc nous condamner sans preuves, & reconnoître si mal le zele que nous avons pour vos intérêts ? Epiphane un peu adouci par ce discours leur parla avec assez de civilité, & les renvoia. Il fit voile bien-tôt aprés vers Chypre, soit qu'il condamnât dans son cœur son voiage de Constantinople, ou que Dieu lui eût révélé sa mort, comme il y a sujet de le croire. Car il mourut sur mer. On dit qu'étant prés de monter sur le vaisseau, il dit aux Evêques qui l'avoient conduit jusques au bord, je vous laisse la ville, le palais & le théatre, & pour moi je m'en vas fort vîte. J'ai oüi dire à plusieurs personnes que Jean lui prédit qu'il mourroit sur mer, & qu'il prédit à Jean qu'il seroit déposé. Car dans la chaleur de leurs différens il fit dire à Jean, j'espére que vous ne mourrez pas Evêque, & Jean lui fit répondre, & moi j'espére que vous ne rentrerez jamais dans vôtre Evêché.

Arcadius, & Honorius.

CHAPITRE XVI.

Haine de l'Impératrice contre Jean. Arrivée de Théophile, & de Cyrin.

403. JEan aiant prêché selon sa coûtume dans son Eglise depuis le départ d'Epiphane, & aiant fait une invective contre les vices des femmes en général, le peuple la reçût de la même sorte que si elle eût été faite contre l'Impératrice en particu-

lier

lier. Les ennemis de l'Evêque ne manquérent pas de la rapporter à cette Princesse, si bien qu'en étant vivement piquée elle s'en plaignit à l'Empéreur son mari, & pressa l'arrivée de Théophile, & la convocation du Concile. Sévérien Evêque de Gabales qui n'étoit point sincérement réconcilié avec Jean poursuivoit la même affaire avec beaucoup de chaleur. Au reste je ne saurois dire si Jean fit ce sermon-là à dessein contre l'Impératrice, parce qu'il la soupçonnoit d'avoir excité Epiphane contre lui. Théophile arriva bien-tôt aprés à Calcédoine, & plusieurs autres Evêques arrivérent aussi, ou à la priére ou par l'ordre de l'Empéreur. Ceux qu'il avoit déposez en Asie, ou qui avoient quelque sujet d'inimitié contre lui, s'assemblérent avec plus de joie, & plus d'empressement que les autres. Lorsque les vaisseaux que Théophile attendoit d'Egypte furent arrivez à Calcédoine, les ennemis de Jean conférérent touchant les moiens de faire réüssir la conspiration qu'ils avoient formée. Cyrin Evêque de Nicomédie déclama contre lui avec beaucoup de chaleur, par complaisance sans doute pour Théophile, avec qui il étoit uni de parenté. Mais Dieu le punit bien-tôt aprés, de cét emportement; car Marutas natif de Mésopotamie lui aiant par hazard marché sur le pié, il en sentit une douleur si violente, qu'il ne pût passer à Constantinople, avec les autres Evêques, bien que son ministére leur fût fort nécessaire pour dresser les piéges qu'ils préparoient à Jean. Son mal s'aigrit depuis de telle sorte, qu'il falut lui faire plusieurs incisions à la cuisse. La gangréne s'y étant mise, elle se répandit par tout le corps, & jusques à l'autre pié. Enfin il mourut misérablement au milieu des douleurs.

L'an de N.S. 403.

Arcadius & Honorius.

L'an de N. S. 403.

CHAPITRE XVII.

Arcadius & Honorius,

Concile tenu par Théophile. Citation de Iean Evêque de Constantinople. Sa condamnation.

Lorsque Théophile entra dans Constantinople, aucun Ecclésiastique n'alla au devant de lui; parce que la haine, dont il étoit animé contre Jean étoit déja trop publique. Mais les matelots d'Aléxandrie qui se trouvérent alors par hazard dans le Port le reçurent avec de grands cris de joie. Au lieu d'entrer dans l'Eglise, il alla décendre au Palais de l'Empéreur, où l'on lui avoit préparé un appartement. Aiant reconnu qu'il y avoit plusieurs personnes fort envenimées contre Jean, & fort disposées à intenter des accusations contre lui, il prit telles mesures qu'il jugea à propos, & se rendit à un faux-bourg de Calcédoine, nommé le Chêne, & qui a maintenant le nom de Rufin, homme Consulaire, qui y a fait bâtir un superbe Palais, & une magnifique Eglise en l'honneur des Apôtres saint Pierre & saint Paul; où il a placé des Moines pour y faire l'Office. Lorsque Théophile fut assemblé en ce lieu-là avec les autres Evêques, il ne crût pas devoir parler davantage des livres d'Origéne, & au lieu d'en parler, il excita les Moines de Scétis à témoigner du regret du passé, & leur promit de le leur pardonner sans leur imposer aucune peine. Ses partisans aiant pressé les Moines de demander pardon, & leur aiant fait accroire que le Concile le demandoit pour eux, ils firent en présence de tous ces Prélats, ce que ceux de leur profession ont accoûtumé de faire, lors même qu'ils ont reçu quelque injure, & dirent, nous vous de-

demandons pardon. Théophile le leur accorda volontiers, & les rétablit dans la communion de l'Eglise. Je me persuade que leur affaire n'eût pas été terminée avec une si grande facilité, si Dioscore, & Ammonius eussent été presens. Mais le premier étoit mort un peu auparavant, & avoit été enterré dans l'Eglise de saint Mocius martyr, & l'autre tomba malade dans le tems même, qu'on faisoit les préparatifs nécessaires pour la convocation du Concile, & s'étant rendu au Chêne nonobstant sa maladie, elle s'accrut de telle sorte, qu'il en mourut. On dit que Théophile pleura, quand il apprit la nouvelle de sa mort, & qu'il dit que le siécle n'avoit point produit de Moine d'un mérite égal à celui d'Ammonius, bien qu'il lui eût fait des affaires tres fâcheuses. Il faut pourtant avoüer que la mort de ce célébre Solitaire étoit avantageuse à ses intérêts. Les Evêques assemblez dans le Concile envoiérent quérir tous les Ecclésiastiques de Constantinople, & les ménacérent de les déposer, s'ils n'obeïssoient à leurs ordres. Ils citérent aussi Jean, Serapion, Tigrius Prêtre, & Paul Lecteur, afin qu'ils répondissent aux accusations que l'on intentoit contre eux. Jean leur envoia dire par Demetrius Evêque de Possene, & par quelques autres Ecclesiastiques de ses amis, qu'il n'apprehendoit point d'être jugé; & qu'il étoit prêt de se justifier devant une assemblée plus nombreuse que celle du Concile du Chêne, pourvû qu'on lui déclarât les noms de ses accusateurs, & les chefs de l'accusation: mais qu'il n'étoit pas si imprudent que de se soûmettre au jugement de ses ennemis. Les Evêques aiant témoigné de l'indignation de sa desobeïssance de Jean; quelques-uns de ceux qu'il avoit envoiez au Concile en furent si fort épouvantez, qu'ils ne retournérent point le trouver. Demetrius, & ceux qui préféroient ses intérêts à toute autre considéra-

L'an de N. S. 403.

Arcadius & Honorius.

L'an de N. S. 403.

Arcadius & Honorius.

tion, y retournérent. Le même jour un courier, & un Secrétaire allérent de la part de l'Empéreur presser Jean de paroître devant les Evêques, & ceux-ci de le juger promtement, comme ils firent en effet aprés quatre citations, il fut déposé par contumace; mais il appela de sa déposition à un Concile général.

CHAPITRE XVIII.

Sédition du peuple. Rappel de Jean.

Le peuple de Constantinople aiant appris sur le soir cette condamnation, s'émut d'une maniére tout-à-fait extraordinaire, courut en foule à l'Eglise dés la pointe du jour suivant, cria qu'il faloit assembler un Concile plus nombreux que celui qui avoit été tenu, & empêcha que ceux qui devoient emmener Jean en exil, n'exécutassent cét ordre. Jean appréhendant d'être accusé, ou d'avoir méprisé le commandement de l'Empéreur, ou d'avoir excité la sédition, s'échapa de l'Eglise trois jours aprés sur le midi. Quand le peuple vit qu'on l'emmenoit, il s'émut avec une plus grande violence que jamais, & s'emporta en paroles injurieuses contre l'Empéreur, contre le Concile, & principalement contre Théophile, & contre Sévérien qu'il tenoit auteurs de cette intrigue. Ce dernier prêchant en ce tems-là, loüa la Sentence prononcée contre Jean, & dit qu'il avoit tres-justement mérité d'être déposé, quand ce n'auroit été que pour son orgueil, parce que Dieu resiste aux superbes, au lieu qu'il pardonne plus aisément à ceux qui ne sont coûpables que des autres péchez. Ce discours soûleva le peuple de nouveau, de sorte qu'il n'y avoit plus aucun

moien

moien de le retenir. Il couroit aux Eglises, aux places publiques, & au Palais de l'Empéreur, criant avec d'horribles emportemens qu'on ramenât l'Evêque. L'Impératrice vaincuë par l'importunité de ce peuple, persuada à l'Empéreur son mari de lui accorder sa priére, & à l'heure même, elle envoia l'Eunuque auquel elle avoit la plus grande confiance, nommé Brison pour le ramener de Prénéte, petite ville de Bithynie, où il étoit, & protesta qu'elle n'avoit point eu de part aux intrigues qui avoient été faites contre lui, & qu'elle l'avoit toûjours fort respecté comme son Pasteur, de la main duquel ses enfans avoient reçu le bâtéme.

L'an de N. S. 403.

Arcadius & Honorius.

Quand Jean fut revenu au faux-bourg de l'Impératrice, il s'arrêta proche de l'Anaple, & refusa de rentrer dans la ville jusques à ce que l'injustice de la Sentence, par laquelle il avoit été déposé, eût été reconnue dans une plus grande assemblée d'Evêques : mais ce refus aiant encore excité l'indignation du peuple, & l'aiant porté à tenir publiquement des discours contraires au respect dû à l'Empéreur, & à l'Impératrice, il se laissa fléchir. Le peuple alla au devant de lui, avec des flambeaux allumez en chantant des chansons composées sur son retour, & le conduisit de la sorte jusques à l'Eglise. Bien qu'il fit difficulté d'y entrer, & qu'il protestât qu'il faloit auparavant que ceux qui l'avoient condamné, revoquassent leur Sentence, on le contraignit de donner sa bénédiction au peuple, & de s'asseoir sur son Siége Episcopal. Il fit un discours sur le champ, où il dit par une agréable figure, que l'Evêque d'Aléxandrie avoit voulu faire une violence à son Eglise, comme le Roi d'Egypte en avoit autrefois voulu faire une à Sara, femme du Patriarche Abraham, remercia le peuple du zele qu'il avoit témoigné pour ses intérêts ; & donna des loüanges si magnifiques à l'Em-

L'an de N. S. 403. l'Empéreur, & à l'Impératrice, que le peuple fit de si grandes acclamations en leur honneur, qu'il fut obligé d'interrompre son discours.

Arcadius & Honorius.

CHAPITRE XIX.

Mauvaises intentions de Théophile. Son départ, Mort de Nilammon. Rétablissement de Jean Evêque de Constantinople.

QUelque passion que Théophile eût d'accuser Jean de s'être remis de lui-même contre les régles en possession de son Eglise, il n'osa pourtant le faire, de peur de déplaire à l'Empéreur, qu'il savoit ne l'avoir rappelé, que pour appaiser le peuple. Il reçut une accusation contre Héraclide en son absence, à dessein d'autoriser la condamnation qui étoit intervenue contre Jean. Mais les amis de l'accusé aiant soûtenu qu'il n'étoit, ni juste, ni conforme aux loix de l'Eglise, de condamner un absent, & Théophile aiant prétendu au contraire avec ceux de sa faction, que l'affaire pouvoit être jugée : les habitans d'Egypte, & d'Aléxandrie s'intéressant d'un côté pour la défense de l'avis de leur Evêque, & ceux de Constantinople aiant pris l'autre parti, ils s'échaufférent de telle sorte, qu'ils en vinrent aux mains, & que plusieurs furent blessez, & quelques-uns même tuez. Sévérien, & les autres Prélats de sa faction partirent en diligence de Constantinople. Théophile s'enfuit lui-même, & fit voile en Egypte avec le Moine Isâc, au commencement de l'Hiver. Il fut poussé par un vent favorable à Géras, petite ville distante d'environ cinquante stades de Péluse. L'Evêque de cette petite ville étant mort, les habitans élûrent en sa place, comme je l'ai oüi dire,

Ni-

Nilammon, homme d'une vertu singuliére, & qui étoit arrivé au comble de la perfection Monastique. Il demeuroit proche de la ville, dans une cellule dont la porte étoit murée. Sa modestie ne lui permettant pas d'accepter la dignité qu'on lui offroit, Théophile le visita lui-même, pour l'exhorter à consentir qu'il lui imposât les mains. Nilammon apporta plusieurs excuses pour éviter cét honneur: mais Théophile n'en aiant reçu aucune, il lui dit, mon pere, vous ferez demain ce qu'il vous plaira; ce jour-ci est pour donner ordre à mes affaires. Théophile s'étant rendu le jour suivant à la cellule du saint Solitaire; & aiant commandé qu'on en débouchât la porte, Nilammon lui dit: Mon pere, mettons-nous auparavant en priéres. S'y étant mis tous deux, chacun de son côté, Nilammon rendit l'esprit. Théophile, ni les autres qui étoient avec lui hors de la cellule n'en furent rien sur l'heure. Mais quand la plus grande partie du jour fut passée, & qu'on eût vû que Nilammon ne répondoit point, quoi qu'on l'appelât à haute voix, on abbatit la muraille, & on le trouva mort. On l'enterra avec son habit, & on bâtit une chapelle au lieu-même, où on célébre la mémoire de sa mort avec grande solennité. Voila comment il mourut, si c'est mourir que de passer de cette vie à une autre, plûtôt que d'accepter l'Episcopat, dont il se tenoit indigne. Jean Evêque de Constantinople fut plus aimé que jamais du peuple de son Diocése. Soixante Evêques s'étant assemblez, & aiant examiné ce qui avoit été fait contre lui dans le Concile du Chêne, le déclarérent nul, ordonnérent qu'il demeureroit en possession de la dignité Episcopale, qu'il diroit la Messe, feroit des ordinations, & s'aquitteroit de tous les autres devoirs de sa charge Pastorale. Il imposa en ce tems-là les mains à Serapion, & le sacra Evêque d'Héraclée en Thrace.

L'an de N. S. 403. Arcadius & Honorius.

L'an de N. S. 404.

CHAPITRE XX.

Arcadius & Honorius.

Jean Evêque de Constantinople prêche contre la statuë de l'Impératrice. Il est déposé par un Concile.

QUelque tems aprés la statuë d'argent de l'Impératrice, que l'on voit encore maintenant proche de l'Eglise du côté de Midi vis-à-vis de la porte du grand Conseil, aiant été mise sur une colonne de porphyre, & dédiée avec les applaudissemens, les danses, les jeux, & les spectacles accoûtumez, Jean se plaignit dans un de ses Sermons, que ces cérémonies-là se faisoient à la honte de l'Eglise. Cette nouvelle injure rappela dans l'esprit de l'Impératrice, le souvenir des anciennes, que la suite du tems sembloit avoir éloignées, de sorte qu'étant transportée d'une plus violente colére que jamais elle procura la convocation d'un nouveau Concile. Jean au lieu de tâcher d'appaiser sa colére en cédant à son impétuosité, l'excita en s'y opposant avec plus de force qu'auparavant, & en déclamant plus ouvertement contre cette Princesse. Ce fut alors qu'il fit ce Sermon qui fit tant de bruit, & qui commençoit par ces termes. Hérodiade entre encore en fureur, elle danse encore, elle demande encore qu'on lui donne dans un bassin la tête de Jean. Plusieurs Evêques arrivérent bien-tôt aprés à Constantinople, & entre autres Léonce Evêque d'Ancyre, & Acace Evêque de Bérée, & la fête de la naissance du Sauveur étant proche, l'Empéreur au lieu d'aller à l'Eglise selon sa coûtume, envoia dire à Jean qu'il ne pouvoit participer à sa communion, qu'il ne se fût justifié des crimes

dont

dont il étoit accusé. Jean aiant fait réponse qu'il étoit prêt de faire voir son innocence, les accusateurs n'osérent paroître. Les juges jugérent qu'aiant été une fois déposé de quelque maniére que ce fût, il ne devoit plus être écouté en sa justification. Aussi sans examiner les autres chefs d'accusation, ils le pressérent de répondre à ce qu'on lui objectoit de s'être assis sur le siége de l'Eglise de Constantinople dans le tems qu'il avoit été déposé par un Concile, & avant que d'avoir été rétabli par un autre. Il apporta pour sa défense le suffrage des Evêques qui avoient participé à sa communion depuis le Concile du Chêne ; mais ses juges n'y eurent aucun égard, sous prétexte que ceux qui avoient participé à la communion de Jean, n'étoient pas en si grand nombre que ceux qui l'avoient condamné, & qu'il y avoit un Canon contre lui. Il répliqua que ce Canon n'avoit été fait que par des hérétiques. Mais ils le déposérent sans écouter cette réplique. Il est certain que les Ariens aiant chassé saint Athanase de son Eglise d'Aléxandrie sous de fausses accusations, firent ce Canon de peur que dans un autre tems, on n'examinât la maniére dont ils s'étoient conduits pour le condamner. *L'an de N. S. 404. Arcadius & Honorius.*

CHAPITRE XXI.

Violences commises dans l'Eglise. Entreprises sur la vie de Jean.

JEan n'entra plus dans l'Eglise depuis qu'il eut été déposé. Il se contenta de demeurer en repos, dans la maison Episcopale. A la fin du Carême, & la nuit que les Fidéles célébroient la mémoire de la Resurrection du Sauveur, & que les ministres sacrez de l'Eglise administroient le bâtéme,

L'an de N. S. 404. les soldats, & les ennemis de Jean y entrérent à l'impourvû, & remplirent le bâtistére de confusion & de désordre. D'un côté on entendoit les cris des femmes, & des enfans. De l'autre on voioit des Prêtres, & des Diacres battus avec la derniére indignité, traînez en l'habit où ils étoient, & chargez de tous les outrages, que ceux qui ont été admis à la participation de nos mystéres peuvent aisément imaginer, & que je croi être obligé de taire, de peur d'en donner la connoissance à ceux qui n'y ont pas été admis, s'il arrivoit que cét ouvrage tombât entre leurs mains. Le jour suivant le peuple célébra la fête de Pâque dans le bain de Constance qui est d'une vaste étenduë, soûs les Evêques, & les Prêtres qui tenoient le parti de Jean. Mais en aiant été chassez, ils s'assemblérent hors de la ville dans un lieu que l'Empereur Constantin avoit fait applanir, & fermer de bois pour servir aux jeux, & aux spectacles. Ils se sont assemblez depuis tantôt en ce lieu-là, & tantôt en un autre, & ont été appelez Joannites. Dans le même-tems un homme ou qui étoit possédé du démon, ou qui faisoit semblant de l'être, fut saisi avec un poignard qu'il avoit caché à dessein d'assassiner Jean, & mené par le peuple devant le Juge. Mais Jean envoia des Evêques qui le retirérent de ses mains ayant qu'on lui eût fait donner la question. Incontinent aprés un esclave d'Elpide, Prêtre, qui étoit ennemi déclaré du Diacre courut de toute sa force vers la maison Episcopale. Quelqu'un aiant voulu l'arrêter, & lui aiant demandé, où il couroit si vîte, au lieu de lui répondre, il lui donna un coup de poignard. Un autre qui étoit present s'étant écrié, il lui en donna aussi un, & encore un à un troisiéme. Tout le monde aiant crié qu'on l'arrêtât, il s'enfuit, & plusieurs le poursuivirent. Un homme qui sortoit du bain s'étant presenté pour l'arrêter, il lui enfonça son poignard

Arcadius & Honorius.

dans

dans le corps, & le jetta mort sur la place. Enfin le peuple l'aiant entouré, & s'etant saisi de lui, le mena au Palais de l'Empéreur, criant qu'il avoit voulu assassiner l'Evêque, & qu'un crime aussi atroce que celui-là, ne devoit pas demeurer impuni. Le Magistrat appaisa le peuple en se saisissant de l'accusé, & en promettant d'instruire son procés.

L'an de N. S. 404. Arcadius & Honorius.

CHAPITRE XXII.

Départ de Iean Evêque de Constantinople. Embrasement de l'Eglise.

LEs plus zelez du peuple gardérent tour à tour la maison de Jean, de peur qu'on ne l'enlevât, & les Evêques qui l'avoient condamné se plaignirent que c'étoit un violement manifeste des loix saintes de l'Eglise, qu'ils répondoient de la justice de la condamnation, qu'ils avoient prononcée contre Jean, & qu'à moins qu'on ne l'emmenât hors de la ville, jamais on n'appaiseroit le peuple. Un homme lui aiant apporté de la part de l'Empéreur, ordre de partir, il obéït, & s'échappa sans que ceux du peuple qui avoient charge de le garder s'en apperçussent, se plaignant seulement qu'on le traitoit plus mal que les imposteurs, les adultéres, & les homicides, puis qu'on le rélégnoit sans l'avoir condamné juridiquement. Il traversa ensuite sur une barque en Bithynie, & de-là continua son chemin. Quelques-uns de ses ennemis s'étant doutez que le peuple courroit aprés lui, & le rameneroit, s'il étoit averti de son départ, allérent fermer les portes de l'Eglise. Le peuple qui étoit dans les rues, & dans les places publiques se dispersa. Une partie courut vers la mer, où l'on emmenoit Jean, & l'autre s'en-

L'an de N. S. 404.

Arcadius & Honorius.

fut saisie de crainte, & s'attendant à voir les suites horribles de la sédition, & à sentir les effets terribles de la colére de l'Empereur. Ceux qui étoient dans l'Eglise se pressant vers les portes en rendirent l'ouverture plus difficile qu'auparavant. Pendant qu'on tâchoit de les ouvrir en dedans, & qu'on les rompoit par dehors à coups de pierres; on vit tout d'un coup l'Eglise en feu, & la flâme s'étendit jusques au Sénat, ou au grand Conseil, qui est proche du côté de Midi. Les deux partis s'accusérent réciproquement de l'incendie. Les ennemis de Jean dirent que ses partisans l'avoit causé en haine de la sentence qui avoit été renduë contre lui. Ceux-ci soûtinrent au contraire que c'étoit une calomnie, & que leurs ennemis avoient eu dessein de les brûler dans l'Eglise. Tandis que l'embrasement croissoit, ceux qui avoient Jean entre leurs mains, le conduisirent à Cucuse ville d'Arménie, où l'Empéreur avoit commandé qu'il demeurât. D'autres menérent à Calcédoine les Evêques, & les Ecclésiastiques de son parti, & les y mirent en prison. D'autres enfin cherchérent par toute la ville ceux qui étoient suspects de soûtenir le parti de Jean, les arrêtérent, & les contraignirent de prononcer anathême contre lui.

CHAPITRE XXIII.

Arsace est élu en la place de Iean. Les amis de ce dernier sont persécutez.

ARsace frere de Nectaire fut bien-tôt aprés sacré Evêque de Constantinople. Il avoit de la piété, & étoit fort doux de son naturel. Mais la conduite violente de quelques Ecclésiastiques ausquels

quels il avoit laissé prendre le pouvoir de disposer absolument de toutes choses soûs son nom, lui fit perdre la réputation, qu'il avoit aquise, lorsqu'il n'étoit que Prêtre. Il faut avouer pourtant que rien ne lui nuisit si fort, que la persécution qui fut exercée contre les amis & les défenseurs de Jean. Comme ils évitoient de participer aux sacrez Mystéres, & même de faire des priéres publiques avec lui, parce qu'il avoit dans sa communion les ennemis de leur Evêque, & qu'ils s'assembloient séparément aux extrémitez de la ville, il s'en plaignit à l'Empereur. Le Tribun ajant eu ordre de les chasser du lieu où ils faisoient leurs assemblées, fondit sur eux avec des gens de guerre à coups de pierre & de bâton, & mit en prison les plus qualifiez. Les soldats abusant de leur pouvoir, arrachérent aux Dames leurs colliers, leurs bracelets, leurs pendans-d'oreilles, & leurs autres ornemens. Ces violences les affligérent si sensiblement, & les troublérent si fort dans l'exercice de la Religion, qu'ils n'osoient plus s'assembler; elles ne leur firent pourtant rien perdre de l'affection qu'ils avoient pour Jean. Ils ne parurent plus en public, n'allérent plus ni au marché, ni aux bains. Il y en eut même qui ne se tenant pas en fureté dans leurs maisons s'exilérent volontairement.

L'an de N. S. 404. Arcadius & Honorius.

Nicaréte, cette fille si recommandable par le soin qu'elle eut de conserver sa virginité, & par la ferveur de sa piété fut de ce nombre. Elle étoit issue d'une des plus illustres familles de Nicomédie. Je n'ai jamais connu de personne de son séxe qui eût une plus grande sagesse, ni une plus grande modestie. Elle préféra constamment durant tout le cours de sa vie le service de Dieu aux biens temporels, & supporta avec une invincible fermeté les disgraces qui lui arrivérent. Elle se vit dépoüillée tres-injustement de la plus grande

L'an de N. S. 404. Arcadius & Honorius.

partie de son bien, sans en témoigner d'indignation, & ménagea si prudemment ce qui lui resta, que bien qu'elle fût déja dans un âge avancé elle en eut assez pour subvenir aux nécessitez de sa famille, & pour assister les pauvres. Sa charité étoit si ingénieuse & si secourable, qu'elle faisoit elle-même des remédes par lesquels elle a souvent rendu la santé à des personnes, à qui l'art & l'expérience des Médecins n'avoit apporté aucun soulagement. Enfin pour renfermer toutes ses vertus en peu de paroles, je n'ai jamais vû aucune fille qui eût autant d'humilité Chrêtienne, de retenue, & de pudeur. Mais cette humilité cachant ses vertus, la privoit de la réputation, & des loüanges qu'elle méritoit. Elle ne souhaitoit rien tant que d'être inconnue, & elle ne voulut jamais accepter l'honneur du Diaconat, ni la charge de Supérieure des filles destinées au service de l'Eglise, bien que Jean lui voulût donner l'une, & l'autre dont il la tenoit tres-digne.

Lorsque la sédition fut appaisée le Gouverneur de la ville parut en public comme pour informer contre ceux qui avoient mis le feu à l'Eglise; mais étant Païen il n'avoit garde d'être fâché de tout ce desordre.

CHAPITRE XXIV.

Cruautez exercées contre un Lecteur, contre un Prêtre, & contre une Dame de piété.

UN Lecteur nommé Eutrope fut interrogé dans le même tems, & pressé de déclarer qui avoit mis le feu à l'Eglise. Mais bien qu'on l'eût déchiré à coups de foüet, & qu'on l'eût brisé à coups de bâton, qu'on lui eût arraché les côtez &

les

les joues avec des ongles de fer, qu'on leur brûlé avec des flambeaux ardens en toutes les parties les plus sensibles du corps, & bien qu'il fût encore fort jeune, il ne répondit rien autre chose, sinon qu'il n'en avoit point de connoissance. Aprés qu'il eût souffert tous ces tourmens on le jetta dans une affreuse prison, où il rendit l'esprit. Je croi devoir donner place dans mon Ouvrage, au récit d'un songe que Sisinnius eut, touchant cét Eutrope. Il crût voir au coin de l'Autel de l'Eglise, que ceux de la secte qu'il conduisoit, ont élevée en l'honneur de saint Etienne premier Martyr, un homme fort-bien-fait, & d'une fort belle taille, qui se plaignoit de ce que la probité étoit rare, & de ce qu'aiant cherché un homme de bien par toute la ville, il n'avoit trouvé que le seul Eutrope. Sisinnius raconta son songe à un Prêtre, en qui il avoit une singuliére confiance, & le pria d'aller chercher cét homme qui méritoit presque seul d'être estimé pour sa vertu. Le Prêtre aiant jugé que c'étoit celui qui avoit été tourmenté avec une cruauté si horrible par le Gouverneur de la ville, alla le demander de prison en prison, & l'aiant trouvé lui raconta le songe de l'Evêque & se recommanda avec larmes à ses priéres. Voila ce qui regarde Eutrope.

L'an de N. S. 404.

Arcadius & Honorius.

Olympiade femme de piété élevée au Diaconat fit aussi paroître dans la même affaire la générosité de son cœur. Le Gouverneur lui aiant demandé pourquoi elle avoit mis le feu à l'Eglise, je n'ai garde, lui répondit-elle, de brûler les Eglises, puisque j'ai emploié tout mon bien, qui étoit fort considérable à les réparer, & à les embellir. Le Gouverneur lui aiant dit qu'il connoissoit bien sa maniére de vivre: Il faut donc, lui repartit-elle, que vous renonciez à la qualité de Juge, & que vous preniez celle d'accusateur. Quand le Gouverneur vit qu'il n'avoit contre elle ni témoins, ni autres preuves, il changea de

lan-

L'an de N. S. 404.

Arcadius & Honorius.

langage, & reprocha tant à elle, qu'à d'autres Dames la folie par laquelle elles s'éloignoient de la communion de leur Evêque, & s'attiroient de si fâcheuses affaires. Les autres déférérent à ses avis. Mais Olympiade au lieu d'y déférer lui dit: Il n'est pas juste qu'aiant été accusée, & n'aiant point été convaincue, je sois obligée de répondre à des plaintes qui n'ont rien de commun avec l'accusation dont il s'agit. Permettez-moi de prendre conseil touchant l'accusation dont il s'agit. Car quand vous entreprendriez d'user de violence pour me contraindre à participer à la communion d'Arsace, vous ne m'obligeriez jamais à rien faire contre la piété, ni contre ma consience. Le Gouverneur n'aiant pû lui persuader de participer à la communion d'Arsace, il la renvoia afin qu'elle prît conseil, & qu'elle instruisît ses Avocats; mais l'aiant envoié quérir un autre jour, il la condamna à une grande amande. Cette condamnation ne lui fit point changer de sentiment. Elle se soucia fort peu de la perte de son bien, & étant partie de Constantinople elle alla s'établir dans la ville de Cyzique. Un Prêtre nommé Tigrius fut dépoüillé tout nu pour la même affaire, cruellement fustigé, lié, & étendu sur le chevalet. Il étoit étranger & Eunuque, mais il ne l'étoit pas de naissance. Il avoit été esclave d'un homme de grande qualité, & avoit obtenu de lui la liberté par ses services. Aiant depuis été élevé à l'honneur du Sacerdoce, il avoit paru fort homme de bien, fort doux, fort modéré, & fort charitable envers les pauvres.

Sirice étant mort aprés avoir gouverné quinze ans l'Eglise de Rome, & Anastase aprés l'avoir gouvernée trois, Innocent fut choisi pour remplir leur place. Flavien qui n'avoit point consenti à la déposition de Jean étant mort, Porphyre fut chargé aprés lui de la conduite de l'Eglise d'An-

tio-

tioche, & signa la condamnation de Jean. Plusieurs personnes se séparérent de sa communion pour ce sujet, & souffrirent une cruelle persécution en Syrie. Car des premiers & des principaux de la Cour obtinrent une loi en faveur des Evêques d'Antioche, de Constantinople, & d'Aléxandrie, par laquelle il étoit défendu aux Orthodoxes de s'assembler ailleurs que dans les Eglises, & ordonné que ceux qui éviteroient la Communion de ces trois Evêques, seroient exilez.

L'an de N. S. 404. Arcadius & Honorius.

CHAPITRE XXV.

Troubles excitez par Stilicon.

LEs divisions qui partageoient l'Eglise, furent suivies, comme il n'arrive que trop souvent, de troubles qui agitérent l'Empire. Les Huns aiant passé le Danube firent le dégât en Thrace. Une troupe de voleurs amassez en Isaurie coururent le païs & incommodérent les bourgs, & les villes qui s'étendent jusques à la Carie, & à la Phénicie. Stilicon Général des troupes d'Honorius, le plus puissant de son siécle, qui avoit soûs lui la fleur des troupes, tant Romaines qu'étrangéres aiant conçu de la haine contre ceux qui commandoient soûs l'autorité d'Arcadius, entreprit de commettre les deux Empires l'un contre l'autre. Pour venir à bout de ce dessein, il fit en sorte qu'Honorius donna la charge de maître de la Milice à Alaric chef des Goths, & l'envoia ensuite en Illirie; où il envoia aussi Jovius Préfet du Prétoire, & promit de s'y rendre bien-tôt lui-même pour réduire cette province à l'obéïssance d'Honorius. Alaric partit à la tête des Goths du païs qui est entre la Dalmatie & la Pannonie, & se rendit en Epire, où aprés

L'an de N. S. 404. aprés avoir attendu long-tems Stilicon, dont le départ avoit été empêché par les lettres d'Honorius, il retourna en Italie.

Arcadius & Honorius.

CHAPITRE XXVI.

Lettre d'Innocent Evêque de Rome.

INnocent Evêque de Rome aiant appris la violence de la persécution que Jean Evêque de Constantinople avoit soufferte, en fut touché tres-sensiblement, condamna toute la procédure qui avoit été faite contre lui, & se resolut de faire assembler un Concile Oecuménique, pour examiner son affaire. Il lui écrivit cependant & à son Clergé. Voici ses deux Lettres telles que je les ai trouvées traduites de Latin en Grec.

Innocent à Jean son tres-cher Frere.

„ BIen qu'une personne qui est assurée de son „ innocence doive se promettre toute sorte „ de biens, & espérer en la miséricorde de „ Dieu, je ne laisse pas de vous écrire par la „ voie de Cyriaque Diacre, pour vous exhorter à la patience, de peur que la calomnie „ n'ait plus de force pour abattre vôtre courage, que le témoignage de vôtre consience n'en „ a pour le relever. Il n'est pas nécessaire de vous „ remontrer à vous qui étes le pere, & le Pasteur „ d'un si grand peuple, que Dieu éprouve continuellement par les afflictions la patience des „ gens de bien, & que le témoignage avantageux que leur rend leur consience, leur sert „ comme d'un bouclier pour repousser tout ce „ qui

„ qui peut arriver de plus fâcheux dans la vie. *L'an de N. S. 404.*
„ Quiconque ne souffre pas les disgraces avec pa-
„ tience, donne sujet de douter de sa vertu, & de
croire ou qu'il ne met pas en Dieu son espérance, *Arcadius & Honorius.*
ou qu'il ne souffre rien qu'il n'ait mérité de souf-
frir, & que sa conscience lui reproche qu'il est coû-
pable. Un homme de bien peut être éprouvé par
l'affliction; mais il ne peut être abbatu, parce que
la puissance de la parole de Dieu le soûtient. Cette
parole divine que nous expliquons au peuple, est
remplie d'exemples qui font voir que presque tous
les Saints ont été éprouvez en différentes maniéres,
& qu'ils n'ont aquis les couronnes qu'ils possé-
dent, que par le mérite de la patience qu'ils ont ex-
ercée au milieu des plus rudes, & des plus cruelles
épreuves. Que vôtre charité se console donc, mon
très-cher frere, par le témoignage qu'elle tire de
soi-même, & par l'assurance qu'elle a de sa vertu.
Quand vôtre ame aura été purifiée en plus en plus
par les afflictions, qui sont comme des tempêtes
qui l'agitent, elle entrera dans un Port tranquille
en presence du Sauveur nôtre commun Maître.

Innocent Evêque aux Prêtres, & aux Diacres, au Clergé, & au peuple de l'Eglise de Constantinople, qui est soûs la conduite de Jean, ses tres-chers Freres, Salut:

„ La lettre que Germain Prêtre, & Cassien
„ Diacre, m'ont renduë de vôtre part, m'a
„ fait connoître vos afflictions, & vos peines, &
„ l'épreuve que la foi a soufferte parmi vous.
„ C'est un mal auquel il n'y a point d'autre re-
„ méde que la patience. Dieu mettra bien-tôt fin
„ à vos maux, & il vous sera avantageux de les
„ avoir soufferts. J'ai lû avec plaisir dés le com-
„ mencement de cette lettre plusieurs passages
„ qui sont mis à [illegible] la nécessité de la patience
„ dans

Ans de N. S. 404.

Arcadius & Honorius.

„ les afflictions. Vous avez prévenu par cette lettre, la consolation que je devois vous apporter par la mienne. Nôtre Seigneur a accoûtumé de donner à ses serviteurs la force de se consoler eux-mêmes dans les disgraces, par la pensée qu'il ne leur arrive rien de fâcheux & d'incommode, qui ne soit arrivé auparavant aux Saints. Je tire même de vos paroles la consolation qui m'a été renduë nécessaire par la part que la charité m'a obligé de prendre à vôtre douleur. Car qui pourroit souffrir les desordres qui ont été commis par ceux-là mêmes, qui étoient les plus obligez d'aimer la paix, & d'entretenir la concorde? Mais bien loin de l'entretenir, ils chassent des Evêques innocens de leurs Siéges. Jean nôtre frere, & nôtre Collégue a souffert le premier cette violence, sans avoir été entendu, & sans que nous sachions de quoi on l'accuse. Peut il y avoir aucun conseil si pernicieux que de donner, sans formalité & sans ombre même de justice, des successeurs à des Evêques vivans, & ceux qui usurpent la charge Pastorale par une voie si odieuse, peuvent-ils passer au jugement des personnes équitables, pour des Prélats de vertu, & capables de faire aucun bien dans l'Eglise? Nous ne voions point que nos Peres aient jamais rien fait qui autorise cette conduite. Nous voions plûtôt qu'ils l'ont condamnée, puisqu'ils ont défendu d'ordonner un successeur à un Evêque vivant. Une ordination aussi irréguliere que celle-là ne peut priver un Evêque de l'honneur du Sacerdoce, ni le conférer à celui qui est promu d'une maniére si irréguliere. Pour ce qui regarde l'observation des Canons, nous déclarons qu'il n'y a que ceux qui ont été faits dans le Concile de Nicée, qui doivent être reconnus. Que si l'on en produit quelques autres, qui se trouvent contraires à ceux de Nicée, &

„ qui

„ qui aient été composez par les hérétiques: ils doi- L'An
„ vent être rejettez par les Evêques orthodoxes, de
„ n'étant nullement permis de mettre au nombre N. S.
„ des régles saintes de l'Eglise, les inventions pro- 404.
„ phanes de ceux qui se sont séparez de sa com-
„ munion. Ils ne travaillent que pour ruiner le Ar-
„ dessein, que les saints Evêques assemblez dans le cadius
„ Concile de Nicée s'étoient proposé. Nous dé- &
„ clarons donc que non seulement les Canons Hono-
„ dont je parle, ne doivent pas être reconnus, mais rius.
„ qu'ils doivent être condamnez avec les dogmes
„ des hérétiques, & des schismatiques, comme ils
„ ont déja été condamnez dans le Concile de Sar-
„ dique, par les Evêques nos prédecesseurs. Il vau-
„ droit mieux, mes tres-chers freres, condamner
„ ce qui auroit été bien fait, que d'autoriser en
„ aucune sorte, ce qui seroit contraire aux Ca-
„ nons. Quel remède peut-on cependant appor-
„ ter à un si grand mal? Il n'y en a point d'autre
„ que d'assembler un Concile, comme j'ai déja té-
„ moigné, que l'on devoit faire. Il n'y a point
„ d'autre moien d'appaiser l'orage, & la tempête.
„ Jusques à ce que nous puissions obtenir la convo-
„ cation d'un Concile, nous ne saurions mieux faire
„ que d'attendre de la volonté de Dieu & de nôtre
„ Seigneur Jésus-Christ, le remède des maux qui
„ nous pressent. Nous verrons cesser tous les de-
„ sordres qui ont été excitez par la jalousie du dé-
„ mon, & qui servent d'épreuve aux fidéles. Il n'y
„ a rien que nous ne devions espérer de la bonté de
„ nôtre Dieu, si nous demeurons fermes dans la
„ foi. Nous songeons continuellement aux mo-
„ iens d'assembler un Concile Général, où tous les
„ troubles puissent être appaisez selon la volonté
„ de Dieu. Attendons donc pour un peu de tems;
„ étant comme couverts du bouclier de la patience,
„ assurons-nous que Dieu aura la bonté de remet-
tre toutes les choses en tres-bon état. Nous avions
„ déja

L'an de N. S. 404. „ déja appris des Evêques nos Confreres qui se
„ sont refugiez à Rome en divers tems, savoir
„ de Demetrius, de Cyriaque, d'Elusius, &
„ de Pallade, les maux que vous dites que vous
Arcadius & Honorius. „ souffrez, & nous-nous étions informez de
„ tout, par leur bouche, jusques aux moindres
„ circonstances.

CHAPITRE XXVII.

Mort de l'Impératrice Eudoxie. Mort d'Arsace Evêque de Constantinople. Election d'Atticus.

405. CEs deux lettres d'Innocent Evêque de Rome, sont des preuves fort convainquantes de la haute estime qu'il avoit conçue du mérite, & de la vertu de Jean. Il tomba au même-tems une grêle d'une prodigieuse grosseur, & quatre jours aprés l'Impératrice mourut. On regarda ces deux accidens extraordinaires, comme des effets de la colére de Dieu, & des châtimens dont il punissoit les persécuteurs de Jean. Cyrin Evêque de Calcédoine qui l'avoit déchiré par des calomnies plus atroces que les autres, étoit péri misérablement un peu auparavant, aprés avoir été extrémement tourmenté par les Médecins. Arsace ne joüit pas long-tems du gouvernement de l'Eglise de Constantinople. Entre plusieurs qui prétendoient à la dignité qu'il avoit laissée vacante, Atticus fut choisi quatre mois aprés sa mort pour la posséder. Il étoit Prêtre du Clergé de cette ville, & avoit été des ennemis, & des persécuteurs de Jean. Il étoit natif de Sebaste ville d'Arménie. Il avoit été instruit dés sa plus tendre jeunesse dans les exercices de la vie Monastique par des Moines Macédo-

niens,

niens, qui étoient fort célébres en ce païs-là, & qui avoient été disciples d'Eustate, dont nous avons parlé ci-devant, comme d'un illustre Evêque, & d'un célébre Supérieur de Monastéres. Quand il fut en âge d'homme, il renonça à la secte des Macédoniens, pour entrer dans la communion de l'Eglise Catholique. Il avoit plus de naturel que d'étude, étoit fort propre aux affaires, fort adroit à tendre des piéges, & à éviter ceux qu'on lui tendoit. Il étoit d'une conversation agréable, & capable de gagner l'affection de tout le monde. Il ne réüssissoit que médiocrement à la Prédication, & bien qu'il y eût quelque érudition dans ses Sermons, on ne les trouvoit pas assez bons pour les écrire. Il étudioit les anciens, quand il avoit du loisir, mais il n'en aquit jamais de réputation, parce qu'il n'en parloit pas comme un homme qui les eût étudiez. Il favorisoit à ce qu'on dit, ceux de son opinion, & se rendoit redoutable aux autres. Mais il leur faisoit plus de peur que de mal. Pour Jean, il ne fut pas moins consideré dans le lieu de son exil qu'il l'avoit été sur le Siége de la capitale de l'Empire. Car comme il ne manquoit point d'argent, & que plusieurs personnes, & principalement Olympiade lui en fournissoient en abondance, il racheta des Isauriens, quantité de prisonniers, & les rendit à leurs proches. Il soulagea aussi quantité de personnes dans leurs nécessitez. Il gagna par la douceur de ses discours ceux qui n'avoient pas besoin du secours de sa charité, & se fit tellement aimer, non seulement des Arméniens, parmi lesquels il étoit, mais des autres peuples d'alentour, que chaque jour on couroit en foule d'Antioche, de Syrie, & de Cilicie pour le visiter.

L'an de N. S. 406.

Arcadius & Honorius.

L'an de N. S. 406.

Arcadius & Honorius.

CHAPITRE XXVIII.

Soins pris par Innocent pour la convocation d'un Concile, & pour le rétablissement de Iean. Mort de ce dernier.

INnocent Evêque de Rome souhaittant comme il l'avoit témoigné par ses lettres le rétablissement de Jean Chrysostome, envoia vers les Empereurs Honorius & Arcadius, cinq Evêques, & deux Prêtres avec ceux qui étoient arrivez d'Orient, pour demander à ces Princes la convocation d'un Concile, & le lieu, & le tems auquel il pourroit être tenu. Les ennemis que Jean avoit à Constantinople rendirent cette députation odieuse, & firent en sorte, que ces Evêques fussent renvoiez honteusement soûs prétexte qu'ils avoient eu recours à Honorius, & que Jean fut relégué plus loin. Les gens de guerre qui avoient ordre de le
407 conduire à Pitionthe étant arrivez, on dit que saint Basilisque Martyr lui apparut à Comanes petite ville d'Arménie, & lui prédit sa mort. Les forces lui aiant manqué en ce lieu-là, de sorte qu'il ne pouvoit plus supporter l'ardeur du Soleil, ni continuer son voiage, il y mourut.



HISTOIRE DE L'EGLISE,

Ecrite par Sozoméne.

LIVRE NEUVIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Mort de l'Empéreur Arcadius. Avenement du jeune Théodose à l'Empire. Son éducation. Eloge de Pulchérie l'une de ses sœurs.

PEu de tems aprés la mort de Jean Chrysostome, & trois ans depuis qu'Atticus eût été élevé sur son Siége, l'Empéreur Arcadius mourut sous le Consulat de Bassus, & de Philippe, & laissa pour successeur Théodose son fils qui étoit encore dans les premiéres années de l'enfance. Il laissa aussi trois filles, Pulchérie, Arcadie, & Marine. Il me semble que Dieu a fait paroître tres clairement en cette rencontre, qu'il n'y a que la piété qui puisse sauver les Princes, & que sans elle toute la puissance de leurs

L'an de N. S. 408.

Honorius, & Théodose.

L'an de N. S. 408. armées, & toute la grandeur de leur Empire ne leur servent jamais de rien. La Providence qui gouverne l'Univers prévoiant que Théodose auroit un jour une singuliére pieté, chargea de son éducation Pulchérie sa sœur. Elle n'avoit pas encore quinze ans, mais elle avoit un esprit, une sagesse, & une prudence qui étoient fort au dessus de son âge. Elle consacra à Dieu sa virginité, éleva ses sœurs dans la même maniére de vivre, défendit l'entrée de son Palais aux hommes, pour ne donner lieu à aucune sorte de bruits, ni de soupçons. Pour se confirmer de plus en plus dans la resolution qu'elle avoit faite de garder sa virginité, elle en prit Dieu, les Prêtres, & tous les Romains à témoins en offrant dans l'Eglise une table enrichie d'or & de pierreries, au dessus de laquelle le sujet pour lequel elle l'avoit offerte étoit écrit. Elle s'aquitta tres-exactement de tous les devoirs du gouvernement, délibérant sur les affaires avec une maturité pleine de sagesse, & faisant exécuter ses ordres avec une diligence incroiable. Elle parloit & écrivoit bien, tant en Latin qu'en Grec, & rendoit à l'Empéreur son frere l'honneur de tout ce qui se faisoit sous son nom. Elle eut soin de lui faire apprendre les exercices convenables à son âge. Elle lui donna des maîtres pour lui montrer à monter à cheval, & pour lui enseigner la Grammaire, la Rhétorique & les siences. Mais elle lui apprit elle-même à avoir un port grave & majestueux, à marcher, à tenir sa robe, & à s'asseoir d'un air digne d'un grand Prince, à s'abstenir de rire, à paroître doux ou sevére selon les occasions, à écouter favorablement ceux qui lui feroient des demandes, & à leur répondre à propos. Elle lui inspira principalement la pieté, l'amour de la priére, le zele de se rendre assidu à l'Eglise, de les parer, & de les embellir, le respect envers les Ecclésiastiques, les Solitaires, & tous les

Honorius, & Théodose.

les personnes de probité. Elle détourna par sa prudence les troubles dont les erreurs & les fausses opinions alloient de nouveau agiter les fidéles. Nous verrons dans la suite de cet Ouvrage, que c'est à elle que nôtre siécle est redevable, de l'avantage qu'il a de n'avoir été infecté d'aucune nouvelle hérésie. Il faudroit faire de fort longs discours pour décrire les Eglises qu'elle a élevées, les Hôpitaux qu'elle a fondez en faveur des pauvres & des étrangers, les Monastéres ausquels elle a laissé des rentes & des revenus pour l'entretien des Solitaires qui les habitent. Que si quelqu'un veut s'instruire par lui-même de la vérité, au lieu d'ajoûter foi au récit que j'en pourrois faire, qu'il prenne la peine de voir les regîtres des Trésoriers de cette Princesse, & il reconnoîtra que je n'use point d'exaggération. Que si ces preuves ne le contentent pas, qu'il écoute le témoignage avantageux que Dieu rend à sa vertu quand il exauce ses priéres au moment-même qu'elle les fait, & qu'il lui révéle les choses avenir. Dieu ne donne point aux hommes des marques de son amour, qu'ils ne s'en soient rendus dignes. Je passerai sous silence toutes les preuves de l'amour que Dieu avoit pour elle de peur d'être accusé d'oublier le devoir d'un Historien, pour faire celui d'un Panégyriste. Mais j'en rapporterai ici une, qui a du rapport à mon sujet, bien que l'affaire soit arrivée un peu depuis.

L'an de N. S. 398.

Honorius, & Théodose.

L'an de N. S. 408. Honorius, & Théodose.

CHAPITRE II.

Invention des Reliques de quarante Martyrs.

UNe femme nommée Eusébie, qui faisoit la fonction de Diaconesse parmi les Macédoniens, avoit une maison & un jardin hors des murs de Constantinople, où elle gardoit les Reliques de quarante soldats qui souffrirent autrefois le martyre à Sebaste sous le régne de Licinius. Quand elle se sentit proche de sa fin, elle laissa par testament sa maison à des Moines de sa secte, à la charge de mettre les Reliques des saints Martyrs dans son cercueil au dessus de sa tête, sans que personne en eût connoissance. Les Moines firent ce qu'elle avoit souhaité. Mais pour ne pas priver les Martyrs de l'honneur qui leur étoit dû en suivant les intentions d'Eusébie, ils bâtirent sous terre proche du tombeau une petite Chapelle, & au dessus un logement dont le pavé étoit carelé. Césaire un des plus puissans du siécle qui avoit été Consul & Préfet du Prétoire, fit enterrer quelque tems aprés sa femme proche d'Eusébie, comme elle l'avoit desiré, parce qu'elles avoient eu une étroite amitié ensemble, & qu'elles avoient été de même sentiment, & de même communion. Césaire eut depuis envie d'acheter la maison, & le jardin à dessein d'y élire sa sepulture proche de celle de sa femme. Les Moines la vendirent sans déclarer que les Reliques des Martyrs y étoient, & allérent s'établir ailleurs. Césaire fit abbatre la maison pour élever en la place une Eglise fort magnifique en l'honneur de saint Thyrsus Martyr. Je me persuade que Dieu permit que la maison fut démo-

lie de la sorte, pour rendre l'invention des sacrées *L'an*
Reliques plus merveilleuse, aprés un si long espa- *de*
ce de tems, & pour donner des preuves plus sensi- *N. S.*
bles de son amour envers la personne, à qui il re- *408.*
servoit la gloire de cette invention. Il la reser- *Honorius,*
voit à Pulchérie sœur de l'Empéreur Théodose. *&*
Saint Thyrsus Martyr lui apparut trois fois, lui *Théodose,*
déclara l'endroit où les Reliques des quarante sol-
dats étoient déposées, & lui ordonna de les faire
transférer auprés de son corps, afin qu'elles re-
çussent le même honneur de la devotion des fidé-
les. Les quarante Martyrs lui apparurent aussi
vêtus de robes blanches. Cependant la chose
sembloit incroiable, & on ne voioit nulle espé-
rance de trouver ces sacrées Reliques. Les plus
anciens tant des Ecclésiastiques, que des secu-
liers n'en avoient pû rien dire, quelque soin qu'on
eût pris de s'en informer à eux. Comme on de-
sespéroit d'en tirer aucune lumiére, Dieu rappela
dans la mémoire d'un Prêtre nommé Polychro-
nius ancien domestique de Césaire, que ce lieu-là
avoit été autrefois possédé par des Moines de la
secte de Macédonius. Il alla donc s'informer
d'eux à des Ecclésiastiques de la même secte. Tous
les autres étant morts il n'en restoit plus qu'un,
qui sembloit avoir été reservé pour montrer le
lieu où les Reliques des bien-heureux Martyrs
avoient été déposées. Polychronius lui demanda
s'il en avoit quelque connoissance, & aiant reconnu
qu'il ne s'expliquoit pas fort clairement, ce qu'il
faisoit à cause qu'Eusébie les avoit obligez au
secret, il lui déclara la révélation que Pulchérie
avoit euë, & l'inquiétude où elle étoit. Alors
le Moine lui avoüa franchement qu'il se souve-
noit qu'au tems de sa jeunesse, auquel il com-
mençoit à s'instruire sous la conduite des Supé-
rieurs du Monastére, des devoirs de la profession
Monastique, on déposa des Reliques de Martyrs

 pro-

L'an de N. S. 408.

Arcadius, & Honorius.

proche du tombeau d'Eusébie, mais que les années qui s'étoient écoulées depuis, & le changement qu'on avoit fait en ce lieu-là l'empêchoient d'assurer si elles étoient sous l'Egise, où dans un autre endroit. Je me souviens, lui dit alors Polychronius, que j'étois à l'enterrement de la femme de Césaire, & autant que j'en puis juger par la disposition de la rue, elle fut enterrée environ au lieu où est maintenant le Pûpitre. C'est donc en cét endroit-là, repartit le Moine qu'il faut chercher le tombeau d'Eusébie. Car elles étoient fort bonnes amies, se visitoient fort souvent, & s'étoient réciproquement promises d'élire leur sépulture au même lieu. Pulchérie aiant été avertie de tout ceci, commanda qu'on foüillât sous le Pûpitre de l'Eglise, & quand on y eut foüillé, on trouva le cercueil de la femme de Césaire, selon la conjecture de Polychronius. A quelque distance de-là en travers on trouva un pavé de careaux, & une tombe de marbre d'égale grandeur, sous laquelle étoit le cercueil d'Eusébie, & à côté une petite Chapelle revêtuë de marbre rouge & blanc. Le dessus du cercueil d'Eusébie étoit fait en forme d'Autel. Au haut d'un des bouts où les sacrées Reliques avoient été déposées on apperçût un petit trou, où un Officier de l'Empereur qui étoit present mit le bout d'une baguette qu'il tenoit à la main, & en la retirant il répandit en l'air une odeur tres-agréable. Quand on eut ouvert le cercueil, on vit le corps d'Eusébie. Au dessus de sa tête étoit un petit coffre fermé, garni de fer & de plomb, & au dessus duquel il y avoit une petite ouverture. Dés que la chose fut publiée, Pulchérie & les Evêques accoururent à l'Eglise du saint Martyr, & firent déclouer les bandes de fer par les Serruriers, & lever la couverture du coffre. On trouva dedans quantité de parfums, & deux petites boëtes d'argent, où les Reliques étoient enfermées.

Pulchérie rendit à Dieu ses actions de graces, non seulement de ce qu'il lui avoit révélé ce précieux dépôt, mais de ce, qu'il le lui avoit fait trouver. Elle le fit mettre, ensuite dans une chasse de grand prix, & placer auprés de celle de saint Thyrsus, avec une pompe tres-magnifique, à laquelle j'assistai. Tous ceux qui y assistérent aussi-bien que moi, & qui vivent encore, parce que cela n'est arrivé qu'au tems que Proclus étoit Evêque de Constantinople, en peuvent rendre témoignage.

L'an de N. S. 408. Honorius. & Théodose.

CHAPITRE III.

Eloge de Pulchérie, & de ses Sœurs.

On dit que Dieu a souvent découvert les choses avenir à Pulchérie, & lui a donné & à ses Sœurs aussi-bien qu'à elle, des preuves visibles d'une bonté singuliére. Elles gardent toutes la même maniére de vivre, sont assidues à l'Eglise, & libérales envers les pauvres. Elles ne mangent, ni ne sortent pour l'ordinaire, qu'ensemble. Elles chantent ensemble les loüanges de Dieu le jour & la nuit, travaillent à des ouvrages de tapisserie ou de broderie selon la coûtume des Dames de vertu. Car bien qu'elles soient nées, & qu'elles aient été élevées au milieu de la grandeur, elles évitent l'oisiveté, comme fort contraire à la profession qu'elles ont faite, de garder leur virginité. Leur piété a aussi attiré la protection du Ciel sur leurs personnes, sur leur famille, & sur l'Empire. Théodose leur frere a accru notablement sa puissance, pendant qu'il croissoit lui-même, & qu'il passoit d'un âge à un autre, & les entreprises qui ont été formées, ou par des sujets rebelles contre

L'an de N. S. 408. son autorité, ou par des ennemis étrangers contre ses intérêts, & contre le repos de son Roiaume se sont dissipées d'elles-mêmes.

Honorius, & Théodose.

CHAPITRE IV.

Tréve faite avec les Perses. Mort de Stilicon.

Bien que les Perses eussent pris en ce tems là les armes, ils ne laissérent pas de s'accorder incontinent aprés, & de faire une tréve pour cent ans. Stilicon Général des troupes d'Honorius aiant été soupçonné d'avoir dessein de faire Euchére son fils Empéreur d'Orient, fut tué à Ravenne par les gens de guerre. Aiant conçu dés auparavant de la haine contre les Généraux des troupes d'Arcadius, il avoit tâché de jetter des semences de division entre les deux Empires. Aiant obtenu pour Alaric chef des Goths le commandement des troupes d'Honorius, il lui avoit conseillé de s'emparer de l'Illirie, & y aiant envoié Jovius Préfet du Prétoire, il avoit promis de s'y rendre pour réduire cette province à l'obéïssance de son maître. Alaric étoit parti ensuite d'une contrée assise entre la Dalmatie & la Pannonie, & étoit allé à la tête des Goths en Epire, & aprés s'y être arrêté long-tems, il étoit retourné en Italie sans avoir rien fait. Honorius avoit eu dessein de faire un voiage à Constantinople aprés la mort d'Arcadius son frere, pour donner à Théodose son neveu de bons Officiers qui veillassent à la conservation de son autorité. Mais dans le tems qu'il étoit prêt de partir, Stilicon l'en détourna en lui remontrant que sa presence étoit nécessaire en Italie, pour s'opposer aux entreprises de Constantin

Sarus, qui s'efforçoit d'usurper dans Arles la souveraine puissance. Aiant aprés cela pris un des Etendars, il partit à la tête de quatre legions, avec des lettres de l'Empereur pour aller faire la guerre en Orient. Mais le bruit s'étant répandu qu'il avoit conspiré contre l'Empereur, & resolu d'élever Euchére son fils sur le trône de Constantinople, les gens de guerre se mutinérent & le tuérent à Ravenne, & tuérent avec lui le Préfet du Prétoire d'Italie, & le Préfet du Prétoire des Gaules, les principaux Commandans, & les premiers Officiers de la Cour. Voila de quelle maniére finit cet homme, qui avoit aquis un pouvoir plus absolu que nul autre, & qui s'étoit attiré le respect, & l'obéïssance des Romains, & des Etrangers. Euchére son fils fut compagnon de sa disgrace, & périt de la même sorte que lui.

L'an de N. S. 408.

Honorius, & Théodose.

CHAPITRE V.

Quelques peuples étrangers s'accordent avec les Romains. D'autres sont dissipez.

IL arriva dans le même-tems que les Huns qui étoient campez en Thrace prirent la fuite, bien qu'il n'y eût point d'ennemis qui les poursuivissent. Uldis petit Prince de certains Etrangers qui habitoient le long du Danube, aiant passé ce fleuve à la tête d'une formidable armée se campa sur la frontiére de Thrace, & aiant pris une ville de Moësie nommée le Camp de Mars, il fit des courses par toute la Thrace, & eut l'insolence de refuser de s'accorder avec les Romains. Le Général des troupes de Thrace lui aiant fait quelque proposition de paix, il eut la vanité de

 lui

L'an de N. S. 408.

Honorius, & Théodose.

lui dire en lui montrant le Soleil levant, qu'il lui étoit aisé d'assujettir à sa puissance tous les païs que cét astre éclaire. Mais dans le tems qu'il faisoit les ménaces les plus terribles, & que parlant d'un air impérieux, il prétendoit nous imposer un tribut, Dieu fit voir par des effets sensibles le soin particulier qu'il prenoit de nous protéger. Quelque tems aprés les principaux Officiers de l'armée d'Uldis s'étant entretenus de la maniére dont les Romains gouvernent l'Empire, de la bonté, & de la douceur de l'Empéreur, de la générosité avec laquelle il récompensoit ceux qui se distinguent des autres par leur mérite, ils changérent tout d'un coup de parti, & se rangérent sous nos enseignes. Uldis abandonné de la sorte passa à l'autre bord du fleuve aprés avoir perdu un tres-grand nombre de ses gens. Il perdit entre autres les Sciriens peuples qui étoient fort nombreux avant que cette disgrace leur fût arrivée : mais étant demeurez derriére, il y en eut une partie qui furent taillez en piéces, & les autres liez, & menez à Constantinople. Les Magistrats aiant jugé qu'il étoit à propos de les séparer, de peur que demeurant unis, ils ne se portassent à quelque entreprise, les uns furent vendus à vil prix, & les autres donnez pour rien, à la charge qu'on les emmeneroit en Asie, sans les laisser jamais retourner en Europe. J'en ai vû quelques-uns qui travailloient à cultiver la terre en Bithynie aux environs du mont Olympe.

CHAPITRE VI.

Siége de Rome.

PEndant que l'Empire d'Orient délivré contre toute sorte d'espérance de la crainte de ses ennemis,

nemis, étoit dans une heureuse prosperité, celui d'Occident étoit exposé à l'ambition, & à la rage des tirans. Alaric aiant envoié demander la paix à l'Empereur Honorius, depuis la mort de Stilicon, & ne l'aiant pû obtenir, mit le siége devant Rome, & se rendit tellement maître des deux bors du Tibre qu'on ne pouvoit plus porter de vivres du port à la ville. Le siége aiant duré long-tems, & la ville étant extrémement incommodée de la famine, & de la peste, tout ce qu'il y avoit d'étrangers dedans en sortirent pour se rendre à Alaric. Ceux d'entre les Sénateurs qui étoient encore attachez aux superstitions du paganisme, proposérent d'offrir aux Dieux des sacrifices dans le Capitole, & dans les autres Temples, & certains Etruriens promirent de chasser les ennemis par des tonnerres, & par des foudres, comme ils se vantoient de l'avoir chassé de Narni, petite ville de Toscane. L'événement n'a que trop fait reconnoître que les habitans n'avoient aucun soulagement à attendre de ces gens-là. Les personnes de bon sens reconnoissoient tres-clairement que les miséres de ce siége n'étoient qu'un effet de la colére du Ciel, & un châtiment, dont il vouloit punir le luxe des Romains, leurs débauches, & les injustices, & les violences qu'ils avoient exercées, tant contre leurs proches, que contre les étrangers. On dit qu'un Moine d'Italie s'étant presenté à Alaric avant qu'il eût formé le siége, & l'aiant supplié d'épargner cette ville, il lui assura qu'il ne s'y portoit point de lui-même ; mais qu'il y étoit continuellement poussé par une force secréte. Les habitans lui firent quantité de presens pour l'obliger à lever le siége & lui promirent de faire consentir l'Empereur à un accord, & à un traité de paix avec lui.

L'an de N. S. 409.

Honorius, & Théodose.

L'an de N. S. 409.

Honorius, & Théodose.

CHAPITRE VII.

Ambassade envoiée à Alaric. Conditions de l'accord.

Bien qu'il y eût eu des Ambassadeurs envoiez vers Alaric pour cét effet, les ennemis qu'il avoit à la Cour de l'Empéreur ne laissérent pas de traverser la conclusion de la paix. Mais Innocent Evêque de Rome aiant envoié depuis des Députez pour le même sujet, & l'Empéreur aiant mandé Alaric, il se rendit à la ville de Rimini, distante de deux cens stades de celle de Ravenne. Il demeura campé hors des murailles, & Jovius Préfet du Prétoire d'Italie aiant conféré avec lui, alla proposer ses demandes à l'Empéreur, & entre autres celle qu'il faisoit qu'on lui donnât les provisions de Général de la Cavalerie, & de l'Infanterie. L'Empéreur laissa à la liberté de Jovius d'accorder à Alaric des pensions, & des vivres, mais à l'égard de la charge, il la refusa absolument. Jovius aiant attendu dans le camp d'Alaric, celui qui avoit été envoié vers l'Empéreur, eut l'imprudence que de lui faire lire devant toute l'armée ennemie les ordres, dont il étoit chargé. Dés qu'Alaric vit que l'Empéreur lui refusoit la charge qu'il avoit demandée, il commanda qu'on sonnât de la trompette, & marcha vers Rome. Alors Jovius appréhendant d'être soupçonné d'entretenir quelque sorte d'intelligence avec l'ennemi, commit une imprudence beaucoup plus grande que la premiére en jurant par le salut du Prince, & en faisant jurer aux principaux Officiers qu'ils ne consentiroient jamais à aucune paix avec Alaric. Ce dernier aiant changé bien-tôt aprés de sentiment, manda qu'il n'a-

n'avoit pas besoin des dignitez les plus éminentes de l'Empire, & qu'il assisteroit volontiers les Romains dans leurs guerres pourvû qu'ils lui accordassent une certaine quantité de grains, & un païs qui leur étoit inutile, & où il se pourroit commodément établir.

L'an de N. S. 410. Honorius, & Arcadius,

CHAPITRE VIII.

Attalus est proclamé Empereur. Il demande pardon à Honorius, & l'obtient.

IL envoia deux fois des Evêques en Ambassade pour ce sujet, & n'aiant pû rien obtenir, il retourna à Rome, reprit le siége, & s'étant rendu maître du Port, contraignit les habitans à déférer la souveraine puissance à Attalus leur Gouverneur. Les Principales dignitez aiant été distribuées aux plus considérables de la ville, Alaric fut déclaré Général de toutes les troupes, tant d'Infanterie, que de Cavalerie, & Ataulphe frere de sa femme, Chef de la Cavalerie domestique. Attalus aiant assemblé le Sénat fit un discours fort étendu, & composé avec beaucoup d'artifice, par lequel il promit non seulement de rendre à cette Compagnie son ancienne splendeur, mais d'assujettir l'Egypte, & les autres Provinces d'Orient à l'Italie. Voila l'excez de vanité où étoit monté cét homme, qui ne devoit pas posséder un an entier le nom de Souverain. S'étant laissé tromper par la promesse que des devins lui avoient faite, qu'il réduiroit l'Afrique soûs sa puissance sans courre le hazard d'aucun combat, il ne voulut ni suivre l'avis d'Alaric, qui lui avoit conseillé d'envoier quelques troupes à Carthage pour se défaire des Officiers d'Honorius, au cas qu'ils se missent

L'an de N. S. 409. Honorius. & Théodose,

sent en devoir de faire quelque resistance, ni croire Jean, Maître des Offices, qui lui avoit proposé de donner à Constant, qu'il avoit resolu d'envoier en Afrique, un Edit dressé sous le nom d'Honorius, par lequel la charge de Général des troupes de cette Province fut ôtée à Heraclien. Peut-être que cét artifice eût réüssi en ce païs-là, où l'on n'avoit encore aucune connoissance de l'entreprise qu'Attalus avoit fait de s'emparer de l'autorité souveraine. Mais dés que Constant eût fait voile vers l'Afrique, Attalus qui ne doutoit nullement que cette Province ne dût subir le joug de sa domination, comme les devins l'en avoient assuré, mena son armée vers Ravenne. Dés que le bruit fut répandu qu'il étoit arrivé à Rimini à la tête d'une armée composée, tant de Romains, que d'Etrangers, Honorius le reconnut pour Empereur, & consentit qu'il partageât avec lui l'autorité souveraine. Mais Attalus refusant fiérement de partager l'autorité qu'il vouloit posséder seul, envoia dire à Honorius qu'il choisît une *Isle*, ou un autre lieu, où il vivroit en particulier, & retiendroit néanmoins les ornemens de l'Empire. Les affaires d'Honorius étant réduites à une si déplorable extremité, qu'il avoit des vaisseaux tout prêts pour s'enfuir, & aller implorer la protection de l'Empereur d'Orient son neveu, quatre mille hommes arrivérent de-là-même durant la nuit à Ravenne. La défiance qu'il avoit des troupes d'Italie fut cause qu'il confia la garde des murailles à ces nouveaux venus. Heraclien aiant cependant fait mourir Constant, fit garder les Ports, & les côtes d'Afrique, de peur que les vaisseaux Marchands ne portassent des vivres à Rome. Quand les habitans se sentirent pressez par la faim, ils députérent vers Attalus pour lui demander du secours. Ne sachant quelle resolution prendre, il retourna à Rome pour délibérer avec le Sénat. La fa-

famine s'étant accrue de telle sorte, que plusieurs mangeoient du pain de châtaignes, & que quelques-uns étoient soupçonnez de manger de la chair humaine, Alaric proposa d'envoier cinq cens étrangers en Afrique contre Heraclien. Mais le Sénat, ni Attalus ne furent point d'avis de confier cette Province à des Etrangers. Alaric aiant reconnu que le Ciel étoit contraire à Attalus, & qu'il ne pouvoit plus sans témérité s'obstiner à le maintenir sur le trône, traita avec Honorius pour l'en faire décendre. S'étant donc tous assemblez hors de la ville, Attalus mit bas les ornemens de l'Empire, & ses principaux Officiers défirent leurs écharpes. Honorius leur pardonna le passé, & leur conserva leurs charges. Attalus ne crût pas pourtant pouvoir vivre en sureté parmi les Romains, & se retira avec son fils auprés d'Alaric.

L'an de N. S. 409.

Honorius, & Théodose,

410.

CHAPITRE IX.

Vaine espérance des Paiens, & des Ariens. Prise de Rome.

CE mal-heureux succez des affaires d'Attalus apporta un déplaisir tres-sensible aux Paiens, & aux Ariens. Les premiers jugeoient par la maniére, dont il avoit été élevé qu'il seroit favorable à leur superstition, & qu'il rétabliroit leurs Temples, leurs sacrifices, & leurs anciennes cérémonies. Les Ariens espéroient d'un autre côté que s'il étoit jamais possesseur paisible de l'autorité souveraine, il les rendroit maîtres des Eglises, comme ils l'avoient été soûs les régnes de Constance, & de Valens, parce qu'il avoit reçû le Bâtême par le ministére de Sigésaisaire, Evêque des Goths. Alaric s'étant emparé bien-

L'an de N. S. 410. Honorius. & Théodose,

bien-tôt aprés d'un Pas des Alpes, distant d'environ soixante stades de Ravenne, conféra avec l'Empéreur, touchant la paix. Un étranger nommé Sarus aiant jugé qu'il n'étoit pas de son intérêt que les Romains, & les Goths fussent en bonne intelligence, entreprit d'empécher la conclusion du traité, & pour cét effet fondit brusquement sur les gens d'Alaric à la téte de trois cens hommes des plus vaillans, & des plus aguéris, & en tua un grand nombre. Alaric irrité & épouvanté tout ensemble, de cette perfidie, retourna vers Rome, & la prit par intelligence. Il abandonna les maisons au pillage. Mais par respect pour l'Apôtre S. Pierre, il défendit de toucher à la grande Eglise qui est au tour de son tombeau, où plusieurs personnes se refugiérent, & ce furent ceux-là-mémes qui bâtirent depuis une nouvelle ville sur les ruines de l'ancienne.

CHAPITRE X.

Vertu d'une Dame Romaine.

La prise d'une ville aussi étendue, & aussi peuplée que Rome, aiant sans doute été accompagnée d'un grand nombre de circonstances tres-remarquables, je croi ne devoir donner place dans mon Histoire qu'à celles qui peuvent relever la sainteté de l'Eglise. Je rapporterai donc ici une action où paroît la piété d'un étranger, & la fidelité conjugale d'une Romaine. Un jeune soldat de l'armée d'Alaric infecté des erreurs d'Arius, aiant vû une Dame Chrétienne, & fort attachée à la doctrine du Concile de Nicée, fut charmé de sa beauté, & entreprit de lui faire violence. Comme elle lui resistoit de toute sa force, il tira son épée, & la menaça de la tuer. Mais parce que la passion ne lui per-

met-

mettoit pas de lui faire beaucoup de mal, il se contenta de lui effleurer la peau du cou. Le sang ne laissa pas d'en couler en abondance. Elle presenta le cou pour mourir plûtôt que de manquer à la fidelité qu'elle devoit à son mari. Le soldat aiant fait inutilement de plus grands efforts qu'auparavant, admira la pureté de sa vertu, la mena à l'Eglise de saint Pierre, & donna six piéces d'or à ceux qui avoient charge de défendre l'Eglise pour la garder, & la rendre à son mari.

L'an de N. S. 410. Honorius, & Théodose,

CHAPITRE XI.

Défaite de plusieurs Tirans en Occident.

Le soin que Dieu prenoit de protéger Honorius, parut alors tres-visiblement, en la maniére dont les entreprises que plusieurs firent en Occident, contre son autorité, furent dissipées. Les uns furent pris par des rencontres imprévûes. Les autres périrent par la jalousie, & par les armes de ceux qui avoient conspiré comme eux à la ruine de la domination légitime. Les soldats s'étant soulévez en Angleterre proclamérent Marc Empereur. Mais ce Marc aiant été tué, ils élûrent Gratien, & ce dernier aiant été aussi tué par eux-mêmes, quatre mois aprés, ils élûrent Constantin, dans la créance, qu'à cause de son nom, il demeureroit en une possession ferme & constante de l'Empire. Ils en avoient élû quelques autres sur le même fondement. Constantin aiant passé d'Angleterre à Boulogne, ville maritime des Gaules, il attira à son parti les gens de guerre qui étoient, tant dans les Gaules qu'en Aquitaine, & soûmit à son obéïssance les peuples qui s'étendent jusques aux Alpes Cottiennes. Il envoia ensuite en Es-

L'an de N. S. 401.

Honorius, & Théodose,

Espagne Constant son fils aîné qu'il avoit déclaré César, & qu'il fit depuis proclamer Empereur. Constant s'étant rendu maître de cette Province, y établit des Gouverneurs, & commanda qu'on lui amenât Didyme, & Vérinien parens d'Honorius chargez de chaînes. Ils étoient en mauvaise intelligence depuis long-tems. Mais ils se reconciliérent quand ils se virent exposez au même danger, joignirent leurs troupes qui n'étoient composées que de païsans & d'esclaves, ausquels ils avoient donné des armes, en vinrent aux mains en Portugal, avec les soldats que Constant avoit envoiez pour les prendre, & en tuérent un grand nombre.

CHAPITRE XII.

Théodosiole, & Lagodius se refugient chacun vers un des deux Empereurs. Constantin, & Constant se retirent à Arles.

Mais ces vaincus aiant depuis reçu un renfort, prirent Didyme, & Vérinien avec leurs femmes, & les firent mourir bien-tôt aprés. Théodosiole, & Lagodius leurs fréres, quittérent les Provinces où ils étoient établis pour se refugier; savoir le premier en Italie auprés d'Honorius, & l'autre en Orient auprés de Théodose. Constant mit ensuite des garnisons sur la frontiére d'Espagne, n'en aiant pas voulu confier la garde aux habitans naturels, & retourna vers Constantin son pere. Ce refus fut sans doute cause de la ruine du païs. Car les Vandales, les Suéves, & les Alains aiant vû que la puissance de Constantin étoit abbatue, s'emparérent des Pas des Montagnes, s'assurérent de plusieurs places d'Espagne, & de Gaule, & prirent les Commandans des troupes de l'usurpa-

pa-

pateur. Ses affaires ne laissoient pas d'être encore en assez bon état pour lui faire espérer qu'il se rendroit maître d'Italie. Lorsqu'il eut passé les Alpes Gottiennes, il entra à Vérone, & comme il étoit prêt de traverser le Pô, il retourna sur ses pas à cause de la mort d'Alanique, qui aiant le commandement Général des troupes d'Honorius, & aiant été soupçonné d'avoir dessein de réduire l'Occident sous la puissance de Constantin, fut tué comme il retournoit d'une cérémonie où il avoit marché selon sa coûtume au devant de l'Empéreur. Ce Prince décendit de cheval à l'heure-même, pour rendre graces à Dieu de ce qu'il l'avoit délivré d'un ennemi qui attentoit si ouvertement à sa vie. Constantin se sauva à Arles, où Constant son fils se rendit en même-tems d'Espagne. Les Vandales, & d'autres peuples barbares s'emparérent, comme j'ai dit, des Pyrennées, montagnes riches & fertiles, chassérent les gens de guerre que Constant avoit laissez pour garder la frontiére, & qui ne la gardoient que fort négligemment, & entrérent sur les terres d'Espagne.

L'an de N. S. 410.

Honorius. & Théodose.

CHAPITRE XIII.

Géronce fait prendre à Maxime les ornemens de l'Empire. Il est pris & tué.

Géronce le plus vaillant homme qu'il y eût parmi les Officiers de Constantin, étant devenu son ennemi, crût que Maxime son ami intime seroit propre à commander, le revêtit des marques de l'autorité souveraine, & le laissa à Tarascon. Etant parti à l'heure-même pour chercher Constantin, il fit mourir, comme en passant, Constant son fils qui étoit à Vienne. Constantin aiant reçu

L'an de N. S. 410.

Honorius, & Théodose.

reçu la nouvelle de l'entreprise de Maxime, envoia au de là du Rhin un des Commandans de ses troupes nommé Edovic pour y faire des levées de François, & d'Allemans; & donna ordre à Constant son fils de veiller à la seureté de la ville de Vienne, & des places d'alentour. Géronce mit le siége devant Arles. Mais Constance pere de Valentinien qui parvint depuis à l'Empire, étant accouru au secours à la téte des troupes d'Honorius, Géronce se retira avec une petite partie de ses gens; les autres s'étant rangez sous les enseignes de l'Empéreur. Les troupes Espagnoles crûrent avoir droit de le mépriser aprés qu'il avoit fuï si lâchement, & assiégérent la nuit sa maison à dessein de le tuer. Il tira du haut de la maison avec un Alain de ses amis, & un petit nombre d'esclaves, une si prodigieuse quantité de traits, qu'il tua plus de trois cens soldats. Lorsqu'ils n'eurent plus de traits pour tirer, les esclaves s'échappérent. Il auroit été aisé à Géronce de se sauver de la même sorte. Mais l'amour qu'il avoit pour sa femme ne lui permit pas de la quitter. Les soldats lui aiant ôté au commencement du jour suivant toute espérance de garentir sa vie en mettant le feu à la maison, il coupa la tête de l'Alain son ami, & de son consentement. Sa femme l'aiant ensuite conjuré avec larmes de lui rendre le même devoir plûtôt que de souffrir qu'elle tombât entre les mains d'un autre, & s'étant approchée elle-même du tranchant de son épée, il la lui coupa de la même sorte. Ainsi cette femme qui avoit un courage d'homme mourut d'un genre de mort digne de la générosité de la Religion Chrêtienne, & mérita une réputation immortelle. Géronce s'étant donné trois coups, dont aucun n'étoit mortel, tira son poignard de sa cuisse où il étoit attaché, & se perça le cœur.

CHA-

CHAPITRE XIV.

Défaite d'Edovique. Sa mort.

Honorius, & Théodose.

CONstantin soûtenoit toûjours le siége d'Arles, parce qu'il esperoit qu'Edovique lui meneroit du secours, comme il lui en mena en effet. Les assiégeans furent saisis de peur au premier bruit de son arrivée, & passérent promptement le Rône. Constance qui commandoit l'Infanterie attendoit l'ennemi de pié-ferme, au lieu qu'Ulfila étoit posé en embuscade avec la Cavalerie. Lorsque l'armée d'Edovique se fut avancée, & qu'elle en fut aux mains avec les troupes de Constance, Ulfila fondit dessus par derriére, & la mit en desordre. Les uns demeurérent morts sur la place; les autres mirent les armes bas, & demandérent quartier. Edovique monta à cheval, & se sauva à la terre d'Ecdice qu'il croioit son ami, parce qu'autrefois il l'avoit tres-étroitement obligé. Mais il lui coupa la tête, & en fit un present aux chefs de l'armée d'Honorius, dans l'espérance d'en recevoir une magnifique récompense. Constance dit en recevant ce present, que l'Empire étoit obligé à Ecdice, à cause de la victoire qu'Ulfila avoit remportée. Il ne voulut pas néanmoins souffrir qu'un homme qui en avoit si mal usé avec un de ses anciens amis, demeurât dans son armée. Ainsi, il ne remporta aucun fruit d'un meurtre aussi exécrable que celui-là.

L'an de N. S. 411.

Honorius, & Théodose,

CHAPITRE XV.

Constantin est ordonné Prêtre. Il est tué.

L'Armée d'Honorius aiant repassé le Rône pour remettre le siége devant Arles, Constantin ôta de lui-même sa robe Impériale, & les autres ornemens de la dignité souveraine aussi-tôt qu'il sût la nouvelle de la perte de la bataille, & de la mort d'Edovique, & alla à l'Eglise, où il se fit ordonner Prêtre. Les assiégez capitulérent, & ouvrirent leurs portes. Ces Provinces-là furent aussi-tôt remises sous l'obéïssance d'Honorius, & ont depuis été gouvernées par ses Officiers. Constantin aiant été envoié en Italie avec Julien son fils, fut tué avant que d'y être arrivé. Jovin, & Maxime dont nous avons déja parlé, Sarus & plusieurs autres qui avoient voulu usurper l'autorité souveraine périrent de la même sorte.

CHAPITRE XVI.

Mort de l'Empéreur Honorius. Ses Successeurs. Heureux état des deux Empires.

423. CE n'est pas ici le lieu de rapporter fort au long de quelle maniére ils furent enlevez du monde. Je me contente de l'avoir marqué en général, pour faire voir qu'il suffit à un Prince pour conserver son Etat, d'avoir de la piété, comme Honorius en avoit. Galla Placidia sa sœur de pere, qui avoit aussi beaucoup de piété, & beaucoup d'amour pour l'Eglise, demeuroit avec lui. Elle fut ma-

mariée à Constance homme fort considérable par la grandeur de son courage, & par sa suffisance en l'art de la guerre, qui parvint à l'honneur de ce mariage, & à la société de l'Empire par la défaite de Constantin, & par la ruine de sa tirannie. N'aiant survêcu que fort peu de tems, il laissa deux enfans, Valentinien, qui monta depuis sur le trône, & Honoria. L'Empire d'Orient joüissoit, cependant d'une paix fort profonde, & le bas âge du Prince qui le gouvernoit n'empêchoit pas qu'il ne fût gouverné avec beaucoup de sagesse. Aussi étoit-il visible que Dieu le favorisoit d'une protection singuliére : la facilité, & la promtitude avec lesquelles il appaisa les soûlévemens, & le bruit des armes, en sont des preuves convainquantes. Mais il n'y en a point de si autentique que la grace qu'il fit à ce siécle-là, de découvrir les corps du Prophéte Zacarie, & d'Etienne, premier Martyr. Je ne puis me dispenser de raconter comment cela arriva.

L'an de N. S. 423. Theodose, & Valentinien.

CHAPITRE XVII.

Invention des corps du Prophéte Zacarie, & de saint Etienne, premier Martyr.

JE commencerai par l'Invention du corps du saint Prophéte. Il y avoit aux extermitez du territoire d'Eleutéropole, ville de Phénicie, un bourg nommé Cafar de Zacarie, où Calémére étoit fermier : il étoit fidéle à son maître ; mais fâcheux, & injuste même aux autres. Bien qu'il eût ces mauvaises qualitez, le Prophéte ne laissa pas de lui apparoître, & de lui dire en lui montrant un jardin, foüillez en cét endroit à deux coudées de la haie, le long du chemin par-où l'on va à la ville

de

L'an de N. S. 423.

Théodose, & Valentinien.

de Bithéréman. Vous trouverez deux cercueils, un de bois, & l'autre de plomb qui couvre le premier. Il y a proche une bouteille de verre pleine d'eau, & deux serpens d'une médiocre grandeur, fort doux, & qui n'ont point de venin. Calémére aiant foüillé à l'endroit qui lui avoit été montré, & aiant trouvé les deux cercueils l'un dans l'autre, vit le Prophéte vêtu d'une robe blanche, ce qui me fait croire qu'il étoit Prêtre. Il y avoit un enfant enterré soûs le cercueil, à l'endroit des piés, qui avoit une couronne, & des brodequins comme les Rois, & une robe d'une riche étofe. Les Ecclésiastiques, & les savans étant en peine de savoir qui étoit cét enfant, & pourquoi il avoit été enterré de la sorte, on dit que le Supérieur du Monastére de Géraris, nommé Zacarie, trouva un ancien livré écrit en Hebreu, & qui n'étoit point un des livres Canoniques, où il étoit écrit que Joas Roi des Juifs, aiant fait mourir le Prophéte Zacarie, perdit un fils qu'il chérissoit tendrement, & qui lui fut enlevé sept jours aprés, par une mort précipitée. Ce Prince jugeant que cette mort étoit un effet de la colére de Dieu, ordonna qu'on mît son fils soûs les piés du Prophéte, pour expiér, s'il étoit possible, son crime par cette sorte de satisfaction. Voila ce que j'en ai appris. Au reste bien qu'il y eût plusieurs siécles que le Prophéte étoit enterré, on le trouva encore entier, rasé de fort prés, le nez droit, la barbe un peu longue, la tête courte, les yeux enfoncez, & couverts des sourcils.

FIN.



TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

CHAP. I.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAP. I.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAP. I.

Car-

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAP. I.

XV. Ban-

LIVRE SIXIE'ME.

CHAP. I.

XXXIII. So-

LIVRE SEPTIE'ME.

CHAP. I.

LIVRE HUITIE'ME.

CHAP. I.

IV. En-

Pré-

LIVRE NEUVIE'ME.

CHAP. I.

Fin de la Table des Chapitres.

The Ecclesiastical History

of

Salaminius Hermias
Sozomenus.

Published in

Nicene and Post-Nicene Fathers, Series II

Vol 2

1885

The Ecclesiastical History

of

Salaminius Hermias Sozomenus.

Address to the Emperor Theodosius by Salaminius Hermias Sozomen, and Proposal for an Ecclesiastical History.

The popular saying is, that the former emperors were zealous about some useful matter or other; such as were fond of ornaments, cared for the royal purple, the crown, and the like; those who were studious of letters, composed some mythical work or treatise capable of fascinating its readers; those who were practiced in war, sought to send the weapon straight to the mark, to hit wild beasts, to hurl the spear, or to leap upon the horse. Every one who was devoted to a craft which was pleasing to the rulers announced himself at the palace. One brings a precious stone not easily susceptible of polish; another undertakes to prepare a more brilliant color than the purple robe; one dedicates a poem or treatise; another introduces an expert and strange fashion of armor.

It is considered the greatest and a regal thing for the ruler of the whole people to possess, at least, one of the homely virtues; but no such great estimate has been made of piety, which is, after all, the true ornament of the empire. Thou, however, O most powerful Emperor Theodosius, hast in a word, by God's help, cultivated

every virtue. Girt with the purple robe and crown, a symbol of thy dignity to onlookers, thou wearest within always that true ornament of sovereignty, piety and philanthropy. Whence it happens that poets and writers, and the greater part of thy officers as well as the rest of thy subjects, concern themselves on every occasion with thee and thy deeds. And when thou presidest as ruler of contests and judge of discourses, thou art not robbed of thy accuracy by any artificial sound and form, but thou awardest the prize sincerely, observing whether the diction is suitable to the design of the composition; so also with respect to the form of words, divisions, order, unity, phraseology, construction, arguments, thought, and narrative. Thou recompensest the speakers with thy favorable judgment and applause, as well as with golden images, erection of statues, gifts, and every kind of honor. Thou showest greater personal favor toward the speakers than the ancient Cretans did toward the much-sung Homer; or the Alevadae did to Simonides; or Dionysius, the tyrant of Sicily to Plato, the companion of Socrates; or Philip the Macedonian, to Theopompus the historian; or the Emperor Severus to Oppianus, who related in verse the kinds, nature, and catching of fish. For after the Cretans had rewarded Homer with a thousand *nummi,* they inscribed the amount of the gift on a public column as if to boast of their excessive munificence. The Alevadae, Dionysius, and Philip were not more reserved than the Cretans, who boasted of their modest and philosophical government, but quickly imitated their column, so that they might not be inferior in their donative. But when Severus bestowed upon Oppianus a golden gift for each line of his moderate verse, he so astonished everybody with his liberality, that the poems of Oppianus are popularly called golden words to this day. Such were the donations of former lovers of

learning and discourses. But thou, O Emperor, surpassest any of the ancients in thy liberality to letters, and thou seemest to me to do this not unreasonably. For while thou strivest to conquer all by thy virtues, thou dost also conduct thine own affairs successfully, according to thy thorough knowledge of the story of those ancient affairs, so prosperously directed by the Greeks and Romans. Rumor says that during the day, thou takest military and bodily exercise, and arrangest affairs of state by giving judicial decisions, and by making note of what is necessary, and by observation, both in public and private, of the things which ought to be done; and at night that thou busiest thyself with books. It is a saying, that there serves thee for the study of these works, a lamp which causes the oil to flow automatically into the wick, by means of some mechanism, so that not one of the servants in the palace should be compelled to be taxed with thy labors, and to do violence to nature by fighting against sleep. Thus thou art humane and gentle, both to those near, and to all, since thou dost imitate the Heavenly King who is thy pattern; in that He loves to send rain, and causes the sun to rise on the just and unjust, as well as to furnish other blessings ungrudgingly. As is natural, I hear also that by thy various learning, thou art no less familiar with the nature of stones, and the virtues of roots, and forces of remedies, than Solomon, the wisest son of David; while thou excellest him in virtue; for Solomon became the slave of his pleasures, and did not preserve to the end, that piety which had been for him the source of prosperity and wisdom. But thou, most powerful Emperor, because thou settest thy restraining reason in array against levity, art not only an autocrat of men, but also of the passions of soul and body, as one would naturally suppose. And this, too, ought to be remarked: I understand that thou dost

conquer the desire for all food and drink; neither the sweeter figs, to speak poetically, nor any other kind of fruit in its season, can take thee prisoner, except the little that thou dost touch and taste, after thou hast returned thanks to the Maker of all things. Thou art wont to vanquish thirst, stifling heat, and cold by thy daily exercise, so that thou seemest to have self-control as a second nature. Lately, as is well known, thou wast anxious to visit the city of Heraclea in Pontus, and to restore it, prostrated by time, and thou tookest the way in the summer season through Bithynia. When the sun about midday was very fiery, one of the body-guard saw thee, heated with much sweat and clouds of dust, and, as if to do thee a favor, he anticipatingly offered to thee a bowl which reflected brilliantly the rays of the sun; he poured in some sweet drink, and added cold water thereto. But thou, most powerful Emperor, didst receive it, and didst praise the man for his good will, and thou didst make it obvious that thou wouldst soon reward him for his well-wrought deed with royal munificence. But when all the soldiers were wondering with open mouth at the dish, and were counting him blessed who should drink, thou, O noble Emperor, didst return the drink to him and didst command him to use it in whatever way he pleased. So that it seems to me that Alexander, the son of Philip, was surpassed by thy virtue; of whom it is reputed by his admirers, that while he, with the Macedonians, was passing through a waterless place, an anxious soldier found water, drew it, and offered it to Alexander; he would not drink it, but poured out the draught. Therefore, in a word, it is appropriate to call thee, according to Homer, more regal than the kings who preceded thee; for we have heard of some who acquired nothing worthy of admiration, and others who adorned their reign with scarcely one or two deeds. But thou, O most powerful

Emperor, hast gathered together all the virtues, and hast excelled every one in piety, philanthropy, courage, prudence, justice, munificence, and a magnanimity befitting royal dignity. And every age will boast of thy rule as alone unstained and pure from murder, beyond all governments that ever existed. Thou teachest thy subjects to pursue serious things with pleasure, so that they show zeal for thee and public affairs, with good will and respect. So that for all these reasons, it has appeared to me, as a writer of Ecclesiastical History, necessary to address myself to thee. For to whom can I do this more appropriately, since I am about to relate the virtue of many devoted men, and the events of the Catholic Church; and since her conflicts with so many enemies lead me to thy threshhold and that of thy fathers? Come thou, who knowest all things and possessest every virtue, especially that piety, which the Divine Word says is the beginning of wisdom, receive from me this writing, and marshal its facts and purify it by thy labors, out of thy accurate knowledge, whether by addition or elimination. For whatever course may seem pleasing to thee, that will be wholly advantageous and brilliant for the readers, nor shall any one put a hand to it after thine approval. My history begins with the third consulate of the Caesars, Crispus and Constantine, and stretches to thy seventeenth consulship.[1] I deemed it proper to divide the whole work into nine parts: the first and second books will embrace the ecclesiastical affairs under Constantine; the third and fourth, those under his sons; the fifth and sixth, those under Julian, the cousin of the sons of the great Constantine, and Jovian, and, further, of Valentinian and Valens; the seventh and eighth books, O most powerful Emperor, will open up the affairs under the brothers Gratian and Valentinian, until the proclamation of Theodosius, thy divine grandfather, as far as thy

celebrated father Arcadius, together with thy uncle, the most pious and godly Honorius, received the paternal government and shared in the regulation of the Roman world; the ninth book I have devoted to thy Christ-loving and most innocent majesty, which may God always preserve in unbroken good will, triumphing greatly over enemies, and having all things under thy feet and transmitting the holy empire to thy sons' sons with the approbation of Christ, through whom and with whom, be glory to God, and the Father, with the Holy Spirit forever. Amen.

Book I.

Chapter I.-The Preface of the Book, in Which He Investigates the History of the Jewish Nation; Mention of Those Who Began Such a Work; How and from What Sources He Collected His History; How He Was Intent Upon the Truth, and What Other Details the History Will Contain.

My mind has been often exercised in inquiring how it is that other men are very ready to believe in God the Word, while the Jews are so incredulous, although it was to them that instruction concerning the things of God was, from the beginning, imparted by the prophets, who likewise made them acquainted with the events attendant upon the coming of Christ, before they came to pass.[1] Besides, Abraham, the founder of their nation and of the circumcision, was accounted worthy to be an eye-witness, and the host of the Son of God.[2] And Isaac, his son, was honored as the type of the sacrifice on the cross, for he was led bound to the altar by his father and, as

accurate students of the sacred Scriptures affirm, the sufferings of Christ came to pass in like manner. Jacob predicted that the expectation of the nations would be for Christ, as it now is; and he likewise foretold the time in which he came, when he said "the rulers of the Hebrews of the tribe of Judah, the tribal leader, shall fail."[3]

This clearly referred to the reign of Herod, who was an Idumean, on his father's side, and on his mother's, an Arabian, and the Jewish nation was delivered to him by the Roman senate and Augustus Caesar. And of the rest of the prophets some declared beforehand the birth of Christ, His ineffable conception, the mother remaining a virgin after His birth, His people, and country.[4] Some predicted His divine and marvelous deeds, while others foretold His sufferings, His resurrection from the dead, His ascension into the heavens, and the event accompanying each. But if any be ignorant of these facts it is not difficult to know them by reading the sacred books. Josephus, the son of Matthias, also who was a priest, and was most distinguished among Jews and Romans, may be regarded as a noteworthy witness to the truth concerning Christ[5] ; for he hesitates to call Him a man since He wrought marvelous works, and was a teacher of truthful doctrines, but openly calls him Christ; that He was condemned to the death of the cross, and appeared alive again the third day. Nor was Josephus ignorant of numberless other wonderful predictions uttered beforehand by the holy prophets concerning Christ. He further testifies that Christ brought over many to Himself both Greeks and Jews, who continued to love Him, and that the people named after Him had not become extinct. It appears to me that in narrating these things, he all but proclaims that Christ, by comparison of

works, is God. As if struck by the miracle, he ran, somehow, a middle course, assailing in no way those who believed in Jesus, but rather agreeing with them.

When I consider this matter it seems reasonably remarkable to me, that the Hebrews did not anticipate, and, before the rest of men, immediately turn to Christianity; for though the Sibyl and some oracles announced beforehand the future of events concerning Christ we are not on this account to attribute unbelief to all the Greeks. For they were few, who, appearing superior in education, could understand such prophecies, which were, for the most part, in verse, and were declared with more recondite words to the people. Therefore in my judgment, it was the result of the heavenly preknowledge, for the sake of the agreement in future events, that the coming facts were to be made known, not only by his own prophets, but in part also by strangers. Just as a musician, under pressure of a strange melody, may treat the superfluous tones of the chords lightly with his plectrum, or add others to those already existing.

Having now shown that the Hebrews, although in the possession of numerous and more distinct prophecies concerning the coming of Christ, were less willing than the Greeks to embrace the faith that is in Him, let what has been said on the subject suffice. Yet let it by no means be hence accounted contrary to reason that the church should have been mainly built up by the conversion of other nations; for in the first place, it is evident that, in divine and great affairs, God delights to bring to pass changes in a marvelous manner; and then, be it remembered, it was by the exercise of no common virtues that those who, at the very beginning, were at the

head of religious affairs, maintained their influence. If they did not, indeed, possess a language sharpened for expression or for beauty of diction, nor the power of convincing their hearers by means of phrases or mathematical demonstrations, yet they did not the less accomplish the work they had undertaken. They gave up their property, neglected their kindred, were stretched upon a cross, and as if endowed with bodies not their own, suffered many and excruciating tortures; neither seduced by the adulation of the people and rulers of any city, nor terrified by their menaces, they clearly evidenced by their conduct, that they were supported in the struggle by the hope of a high reward. So that they, in fact needed not to resort to verbal arguments; for without any effort on their part, their very deeds constrained the inhabitants of every house and of every city to give credit to their testimony, even before they knew wherein it consisted.

Since then so divine and marvelous a change has taken place in the circumstances of men, that ancient cults and national laws have fallen into contempt; since many of the most celebrated writers among the Greeks have tasked their powers of eloquence in describing the Calydonian boar, the bull of Marathon and other similar prodigies, which have really occurred in countries or cities, or have a mystic origin, why should not I rise above myself, and write a history of the Church? For I am persuaded that, as the topic is not the achievements of men, it may appear almost incredible that such a history should be written by me; but, with God, nothing is impossible.

I at first felt strongly inclined to trace the course of events from the very commencement; but on reflecting

that similar records of the past up to their own time had been compiled by those wisest of men, Clemens[6] and Hegesippus, successors of the apostles, by Africanus the historian, and by Eusebius, surnamed Pamphilus,[7] a man intimately acquainted with the sacred Scriptures and the writings of the Greek poets and historians, I merely draw up an epitome in two books of all that is recorded to have happened to the churches, from the ascension of Christ to the deposition of Licinius.[8] Now, however, by the help of God, I will endeavor to relate the subsequent events as well.

I shall record the transactions with which I have been connected, and also those concerning which I have heard froth persons who knew or saw the affairs in our own day or before our own generation. But I have sought for records of events of earlier date, amongst the established laws appertaining to religion, amongst the proceedings of the synods of the period, amongst the innovations that arose, and in the epistles of kings and priests. Some of these documents are preserved in palaces and churches, and others are dispersed and in the possession of the learned. I thought frequently of transcribing the whole, but on further reflection I deemed it better, on account of the mass of the documents, to give merely a brief synopsis of their contents; yet whenever controverted topics are introduced, I will readily transcribe freely from any work that may tend to the elucidation of truth. If any one who is ignorant of past events should conclude my history to be false, because he meets with conflicting statements in other writings, let him know that since the dogmas of Arius and other more recent hypotheses have been broached, the rulers of the churches, differing in opinion among themselves, have transmitted in writing

their own peculiar views, for the benefit of their respective followers; and further, be it remembered, these rulers convened councils and issued what decrees they pleased, often condemning unheard those whose creed was dissimilar to their own, and striving to their utmost to induce the reigning prince and nobles of the time to side with them. Intent upon maintaining the orthodoxy of their own dogmas, the partisans of each sect respectively formed a collection of such epistles as favored their own heresy, omitting all documents of a contrary tendency. Such are the obstacles by which we are beset in our endeavors to arrive at a conclusion on this subject! Still, as it is requisite, in order to maintain historical accuracy, to pay the strictest attention to the means of eliciting truth, I felt myself bound to examine all writings of this class according to my ability.

Let not an impertinent or malignant spirit be imputed to me, for having dwelt upon the disputes of ecclesiastics among themselves, concerning the primacy and the pre-eminence of their own heresy. In the first place, as I have already said, an historian ought to regard everything as secondary in importance to truth; moreover, the doctrine of the Catholic Church is shown to be especially the most genuine, since it has been tested frequently by the plots of opposing thinkers; yet, the disposal of the lot being of God, the Catholic Church has maintained its own ascendancy, has reassumed its own power, and has led all the churches and the people to the reception of its own truth.

I have had to deliberate whether I ought to confine myself to the recital of events connected with the Church under the Roman government; but it seemed more advisable to include, as far as possible, the record of

transactions relative to religion among the Persians and barbarians. Nor is it foreign to ecclesiastical history to introduce in this work an account of those who were the fathers and originators of what is denominated monachism, and of their immediate successors, whose celebrity is well known to us either by observation or report. For I would neither be considered ungracious[9] towards them,nor willing to consign their virtue to oblivion, nor yet be thought ignorant of their history; but I would wish to leave behind me such a record of their manner of life that others, led by their example, might attain to a blessed and happy end. As the work proceeds, these subjects shall be noted as far as possible.

Invoking the help and propitiousness of God, I now proceed to the narration of events; the present history shall have its beginning from this point.

Chapter II.-Of the Bishops of the Large Towns in the Reign of Constantine; And How, from Fear of Licinius, Christianity Was Professed Cautiously in the East as Far as Libya, While in the West, Through the Favor of Constantine, It Was Professed with Freedom.

During the consulate of Constantine Caesar and Crispus Caesar, Silvester governed the Church of Rome; Alexander, that of Alexandria; and Macarius, that of Jerusalem. Not one, since Romanus[10] had been appointed over the Church of Antioch on the Orontes; for the persecution it appears, had prevented the ceremony of ordination from taking place. The bishops assembled at Nicaea not long after were, however, so sensible of the purity of the life and doctrines of Eustathius, that they

adjudged him worthy to fill the apostolic see; although he was then bishop of the neighboring Boroea, they translated him to Antioch.[11]

The Christians of the East, as far as Libya on the borders of Egypt, did not dare to meet openly as a church; for Licinius had withdrawn his favor from them; but the Christians of the West, the Greeks, the Macedonians, and the Illyrians, met for worship in safety through the protection of Constantine, who was then at the head of the Roman Empire.[12]

Chapter III.-By the Vision of the Cross, and by the Appearance of Christ, Constantine is Led to Embrace Christianity.-He Receives Religious Instruction from Our Brethren.

We have been informed that Constantine was led to honor the Christian religion by the concurrence of several different events, particularly by the appearance of a sign from heaven.

When he first formed the resolution of entering into a war against Maxentius, he was beset with doubts as to the means of carrying on his military operations, and as to the quarter whence he could look for assistance. In the midst of his perplexity, he saw, in a vision, the sight of the cross[13] shining in heaven. He was amazed at the spectacle, but some holy angels who were standing by, exclaimed, "Oh, Constantine! by this symbol, conquer!" And it is said that Christ himself appeared to him, and showed him the symbol of the cross, and commanded him to construct one like unto it, and to retain it as his

help in battle, as it would insure the victory.

Eusebius, surnamed Pamphilus,[14] affirms that he heard the emperor declare with an oath, as the sun was on the point of inclining about the middle of the day, he and the soldiers who were with him saw in heaven the trophy of the cross composed of light, and encircled by the following words: "By this sign, conquer."

This vision met him by the way, when he was perplexed as to whither he should lead his army.While he was reflecting on what this could mean, night came; and when he fell asleep, Christ appeared[15] with the sign which he had seen in heaven, and commanded him to construct a representation of the symbol, and to use it as his help in hostile encounters. There was nothing further to be elucidated; for the emperor clearly apprehended the necessity of serving God.

At daybreak,[16] he called together the priests of Christ, and questioned them concerning their doctrines. They opened the sacred Scriptures, and expounded the truths relative to Christ, and showed him from the prophets, how the signs which had been predicted, had been fulfilled. The sign which had appeared to him was the symbol, they said, of the victory over hell; for Christ came among men, was stretched upon the cross, died, and returned to life the third day. On this account, they said, there was hope that at the close of the present dispensation, there would be a general resurrection of the dead, and entrance upon immortality, when those who had led a good life would receive accordingly, and those who had done evil would be punished. Yet, continued they, the means of salvation and of purification from sin

are provided; namely, for the uninitiated,[17] initiation according to the canons of the church; and for the initiated, abstinence from renewed sin. But as few, even among holy men, are capable of complying with this latter, condition, another method of purification is set forth, namely, repentance; for God, in his love towards man, bestows forgiveness on those who have fallen into sin, on their repentance, and the confirmation of their repentance by good works.

Chapter IV.-Constantine Commands the Sign of the Cross to Be Carried Before Him in Battle; An Extraordinary Narrative About the Bearers of the Sign of the Cross.

The emperor, amazed at the prophecies concerning Christ which were expounded to him by the priests, sent for some skillful artisans, and commanded them to remodel the standard called by the Romans *Labarum,*[18] to convert it into a representation of the cross, and to adorn it with gold and precious stones. This warlike trophy was valued beyond all others; for it was always wont to be carried before the emperor, and was worshiped by the soldiery. I think that Constantine changed the most honorable symbol of the Roman power into the sign of Christ, chiefly that by the habit of having it always in view, and of worshiping it, the soldiers might be induced to abandon their ancient forms of superstition, and to recognize the true God, whom the emperor worshiped, as their leader and their help in battle; for this symbol was always borne in front of his own troops, and was, at the command of the emperor, carried among the phalanxes in the thickest of the fight by an illustrious band of spearmen, of whom each one in turn took the standard

upon his shoulders, and paraded it through the ranks. It is said that on one occasion, on an unexpected movement of the hostile forces, the man who held the standard in terror, placed it in the hands of another, and secretly fled from the battle. When he got beyond the reach of the enemy's weapons, he suddenly received a wound and fell, while the man who had stood by the divine symbol remained unhurt, although many weapons were aimed at him; for the missiles of the enemy, marvelously directed by divine agency, lighted upon the standard, and the bearer thereof, although in the midst of danger, was preserved.

It is also asserted that no soldier who bore this standard in battle ever fell, through any dark calamity, such as is wont to happen to the soldiery in war, or was wounded, or taken prisoner.

Chapter V.-Refutation of the Assertion that Constantine Became a Christian in Consequence of the Murder of His Son Crispus.

I Am aware that it is reported by the pagans that Constantine, after slaying some of his nearest relations, and particularly after assenting to the murder of his own son Crispus, repented of his evil deeds, and inquired of Sopater,[19] the philosopher, who was then master of the school of Plotinus, concerning the means of purification from guilt. The philosopher-so the story goes-replied that such moral defilement could admit of no purification. The emperor was grieved at this repulse, but happening to meet with some bishops who told him that he would be cleansed from sin, on repentance and on submitting to

baptism, he was delighted with their representations, and admired their doctrines, and became a Christian, and led his subjects to the same faith. It appears to me that this story was the invention of persons who desired to vilify the Christian religion. Crispus,[20] on whose account, it is said, Constantine required purification, did not die till the twentieth year of his father's reign; he held the second place in the empire and bore the name of Caesar and many laws, framed with his sanction in favor of Christianity, are still extant. That this was the case can be proved by referring to the dates affixed to these laws, and to the lists of the legislators. It does not appear likely that Sopater had any intercourse with Constantine whose government was then centered in the regions near the ocean and the Rhine; for his dispute with Maxentius, the governor of Italy, had created so much dissension in the Roman dominions, that it was then no easy matter to dwell in Gaul, in Britain, or in the neighboring countries, in which it is universally admitted Constantine embraced the religion of the Christians, previous to his war with Maxentius, and prior to his return to Rome and Italy: and this is evidenced by the dates of the laws which he enacted in favor of religion. But even granting that Sopater chanced to meet the emperor, or that he had epistolary correspondence with him, it cannot be imagined the philosopher was l ignorant that Hercules, the son of Alcmena, obtained purification at Athens by the celebration of the mysteries of Ceres after the murder of his children, and of Iphitus, his guest and friend. That the Greeks held that purification from guilt of this nature could be obtained, is obvious from the instance I have just alleged, and he is a false calumniator who represents that Sopater taught the contrary.

I cannot admit the possibility of the philosopher's having

been ignorant of these facts; for he was at that period esteemed the most learned man in Greece.

Chapter VI.-The Father of Constantine Allows the Name of Christ to Be Extended; Constantine the Great Prepared It to Penetrate Everywhere.

Under the government of Constantine the churches flourished and increased in numbers daily, since they were honored by the good deeds of a benevolent and well-disposed emperor, and otherwise God preserved them from the persecutions and harassments which they had previously encountered. When the churches were suffering from persecution in other parts of the world, Constantius alone, the father of Constantine, accorded the Christians the right of worshiping God without fear. I know of an extraordinary thing done by him, which is worthy of being recorded. He wished to test the fidelity of certain Christians, excellent and good men, who were attached to his palaces. He called them all together, and told them that if they would sacrifice to idols as well as serve God, they should remain in his service and retain their appointments; but that if they refused compliance with his wishes, they should be sent from the palaces, and should scarcely escape his I vengeance. When difference of judgment haddivided them into two parties, separating those who consented to abandon their religion from those who preferred the honor of God to their present welfare, the emperor determined upon retaining those who had adhered to their faith as his friends and counselors; but he turned away from the others, whom he regarded as unmanly and impostors, and sent them from his presence, judging that they who had so readily betrayed their God could never be true to their king.

Hence it is probable that while Constantius was alive, it did not seem contrary to the laws for the inhabitants of the countries beyond Italy to profess Christianity, that is to say, in Gaul, in Britain, or in the region of the Pyrenean mountains as far as the Western Ocean. When Constantine succeeded to the same government, the affairs of the churches became still more brilliant; for when Maxentius, the son of Herculius, was slain, his share also devolved upon Constantine; and the nations who dwelt by the river Tiber and the Eridanus, which the natives call Padus, those who dwelt by the Aquilis, whither, it is said, the Argo was dragged, and the inhabitants of the coasts of the Tyrrhenian sea were permitted the exercise of their religion without molestation.

When the Argonauts fled from Aeetes, they returned homewards by a different route, crossedthe sea of Scythia, sailed through some of the rivers there, and so gained the shores of Italy, where they passed the winter and built a city,which they called Emona. The following summer, with the assistance of the people of the country, they dragged the Argo, by means of machinery, the distance of four hundred stadia, and so reached the Aquilis, a river which falls into the Eridanus: the Eridanus itself falls into the Italian sea.

After the battle of Cibalis[21] the Dardanians and the Macedonians, the inhabitants of the banks of the Ister, of Hellas, and the whole nation of Illyria, became subject to Constantine.

Chapter VII.-Concerning the Dispute Between Constantine and Licinius His Brother-In-Law

About the Christians, and How Licinius Was Conquered by Force and Put to Death.

After this reverse, Licinius,[22] who had previously respected the Christians, changed his opinion, and ill-treated many of the priests who lived under his government; he also persecuted a multitude of other persons, but especially the soldiers. He was deeply incensed against the Christians on account of his disagreement with Constantine, and thought to wound him by their sufferings for religion, and besides, he suspected that the churches were praying and zealous that Constantine alone should enjoy the sovereign rule. In addition to all this, when on the eve of another battle with Constantine, Licinius, as was wont to be done, made a forecast of the expected war, by sacrifices and oracles, and, deceived by promises of conquest. he returned to the religion of the pagans.

The pagans themselves, too, relate that about this period he consulted the oracle of Apollo Didymus at Miletus, and received an answer concerning the result of the war from the demon, couched in the following verses of Homer:[23]

"Much, old man, do the youths distress thee, warring against thee!

Feeble thy strength has become, but thy old age yet shall be hardy."

From many facts it has often appeared to me that the teaching of the Christians is supported, and its

advancement secured, by the providence of God; and not least from what then occurred for at the very moment that Licinius was about to persecute all the churches under him, the war in Bithynia broke out, which ended in a war between him and Constantine, and in which Constantine was so strengthened by Divine assistance that he was victorious over his enemies by land and by sea. On the destruction of his fleet and army, Licinius threw himself into Nicomedia, and resided for some time at Thessalonica as a private individual, and was eventually killed there. Such was the end of one who, at the beginning of his reign, had distinguished himself in war and in peace, and who had been honored by receiving the sister of Constantine in marriage.

Chapter VIII.-List of the Benefits Which Constantine Conferred in the Freedom of the Christians and Building of Churches;andother Deeds for Tile Public Welfare.

As soon as the sole government of the Roman empire was vested in Constantine, he issued a public decree[24] commanding all his subjects in the East to honor the Christian religion, carefully to worship the Divine Being, and to recognize that only as Divine which is also essentially so, and which has the power that endures for ever and ever: for he delights to give all good things ungrudgingly to those who zealously embrace the truth; he meets their undertakings with the best hopes, while misfortunes, whether in peace or in war, whether in public or in private life, befall transgressors. Constantine then added, but without vain boasting, that, God having accounted him as a fitting servant, worthy to reign, he had been led from the British sea to the Eastern

provinces in order that the Christian religion might be extended, and that those who, on account of the worship of God had remained steadfast in confessions or martyrdoms, might be advanced to public honors. After making these statements, he entered upon a myriad other details by which he thought his subjects might be drawn to religion. He decreed that all acts and judgments passed by the persecutors of the church against Christianity should be revoked; and commanded that all those who, on account of their confession of Christ, had been sent to banishment-either to the isles or elsewhere, contrary to their own inclination-and all those who had been condemned to labor in the mines, the public works, the harems, the linen factories, or had been enrolled as public functionaries, should be restored to liberty. He removed the stigma of dishonor from those upon whom it had been cast, and permitted those who had been deprived of high appointments in the army, either to reassume their former place, or with an honorable discharge, to enjoy a liberal ease according to their own choice; and when he had recalled all to the enjoyment of their former liberties and customary honors, he likewise restored their possessions. In the case of those who had been slain, and whose property had been confiscated, he enacted that the inheritance should be transferred to the next of kin, or, in default of heirs, to the church belonging to the locality where the estate was situated; and when the inheritance had passed into other hands, and had become either private or national property, he commanded it to be restored. He likewise promised to resort to the fittest and best possible arrangements when the property had been purchased by the exchequer, or had been received therefrom by gift. These measures, as it had been said, having been enacted by the emperor, and ratified by law, were forthwith carried into execution. Christians were

thus placed in almost all the principal posts of the Roman government; the worship of false gods was universally prohibited; and the arts of divination, the dedication of statues, and the celebration of pagan festivals were interdicted. Many of the most ancient customs observed in the cities fell into disuse: and among the Egyptians the measure used to indicate the increase of the waters of the Nile was no longer borne into pagan temples, but into churches. The spectacle of gladiators was then prohibited among the Romans; and the custom which prevailed among the Phoenicians of Lebanon and Heliopolis of prostituting virgins before marriage, who were accustomed to cohabit in lawful marriage after the first trial of an illicit intercourse, was abolished. Of the houses of prayer, the emperor repaired some which were of sufficient magnitude; others were brilliantly restored by additional length and breadth, and he erected new edifices in places where no building of the kind had existed previously. He furnished the requisite supplies from the imperial treasury, and wrote to the bishops of the cities and the governors of the provinces, desiring them to contribute whatever might be wished, and enjoining submission and zealous obedience to the priests.

The prosperity of religion kept pace with the increased prosperity of the empire. After the war with Licinius, the emperor was successful in battle against foreign nations; he conquered the Sarmatians and the people called Goths, and concluded an advantageous treaty with them. These people dwelt upon the Ister; and as they were very warlike, and always ready in arms both by the multitude and magnitude of their bodies, they kept the other tribes of barbarians in awe, and found antagonists in the Romans alone. It is said that, during this war,

Constantine perceived clearly, by means of signs and dreams, that the special protection of Divine Providence had been extended to him. Hence when he had vanquished all those who rose up in battle against him he evinced his thankfulness to Christ by zealous attention to the concerns of religion, and exhorted the governors to recognize the one true faith and way of salvation. He enacted that part of the funds levied from tributary countries should be forwarded by the various cities to the bishops and clergy, wherever they might be domiciled, and commanded that the law enjoining this gift should be a statute forever. In order to accustom the soldiers to worship God as he did, he had their weapons marked with the symbol of the cross, and he erected a house of prayer in the palace. When he engaged in war, he caused a tent to be borne before him, constructed in the shape of a church, so that in case he or his army might be led into the desert, they might have a sacred edifice in which to praise and worship God, and participate in the mysteries.[25] Priests and deacons followed the tent, who fulfilled the orders about these matters, according to the law of the church. From that period the Roman legions, which now were called by their number, provided each its own tent, with attendant priests and deacons. He also enjoined the observance of the day termed the Lord's day,[26] which the Jews call the first day of the week, and which the pagans dedicate to the sun, as likewise the day before the seventh, and commanded that no judicial or other business should be transacted on those days, but that God should be served with prayers and supplications. He honored the Lord's day, because on it Christ arose from the dead, and the day above mentioned, because on it he was crucified. He regarded the cross with peculiar reverence, on account both of the power which it conveyed to him in the battles against his

enemies, and also of the divine manner in which the symbol had appeared to him. He took away by law the crucifixion customary among the Romans, from the usage of the courts. He commanded that this divine symbol should always be inscribed and stamped whenever coins and images should be struck, and his images, which exist in this very form, still testify to this order. And indeed he strove in everything, particularly in the enactment of laws, to serve God. It appears, too, that he prohibited many flagitious and licentious connections,[27] which till that period had not been forbidden; as one, who cares about it, may see at a glance from these few instances what the laws were, which he established about these points; it appears to me unreasonable now to treat them exhaustively. I consider it necessary, however, to mention the laws enacted for the honor and consolidation of religion, as they constitute a considerable portion of ecclesiastical history. I shall therefore proceed to the recital.

Chapter IX.-Constantine Enacts a Law in Favor of Cellbates and of the Clergy.

There was an ancient Roman law, by which those who were unmarried at the age of twenty-five were not admitted to the same privileges as the married;[28] amongst other clauses in this law, it was specified that those who were not the very nearest kinsmen could gain nothing from a will; and also, that those who were childless were to be deprived of half of any property that might be bequeathed to them. The object of this ancient Roman law was to increase the population of Rome and the subject people, which had been much reduced in numbers by the civil wars, not a long while before this

law. The emperor, perceiving that this enactment militated against the interests of those who continued in a state of celibacy and remained childless for the sake of God, and deeming it absurd to attempt the multiplication of the human species by the care and zeal of man (since nature always receiving increase or decrease according to the fiat from on high), made a law enjoining that the unmarried and childless should have the same advantages as the married. He even bestowed peculiar privileges on those who embraced a life of continence and virginity, and permitted them, contrary to the usage which prevailed throughout the Roman empire, to make a will before they attained the age of puberty; for he believed that those who devoted themselves to the service of God and the cultivation of philosophy would, in all cases, judge aright. For a similar reason the ancient Romans permitted the vestal virgins to make a will as soon as they attained the age of six years. That was the greatest proof of the superior reverence for religion. Constantine exempted the clergy everywhere from taxation, and permitted litigants to appeal to the decision of the bishops if they preferred them to the state rulers.[29] He enacted that their decree should be valid, and as far superior to that of other judges as if pronounced by the emperor himself; that the governors and subordinate military officers should see to the execution of these decrees: and that the definitions made by synods should be irreversible.

Having arrived at this point of my history, it would not be right to omit all mention of the laws passed in favor of those individuals in the churches who had received their freedom. Owing to the strictness of the laws and the unwillingness of masters, there were many difficulties in the way of the acquisition of this better freedom; that is

to say, of the freedom of the city of Rome. Constantine therefore made three laws, enacting that all those individuals in the churches, whose freedom should be attested by the priests, should receive the freedom of Rome.[30]

The records of these pious regulations are still extant, it having been the custom to engrave on tablets all laws relating to manumission. Such were the enactments of Constantine; in everything he sought to promote the honor of religion; and religion was valued, not only for its own sake, but also on account of the virtue of those who then participated in it.

Chapter X.-Concerning the Great Confessors Who Survived.

Since the persecution had recently ceased, many excellent Christians, and many of the confessors who had survived, adorned the churches: among these were Hosius,[31] bishop of Cordova; Amphion,[32] bishop of Epiphania in Cilicia; Maximus, who succeeded Macarius in the church of Jerusalem; and Paphnutius,[33] an Egyptian. It is said by this latter God wrought many miracles, controlling demons, and giving him grace to heal divers kinds of sickness. this Paphnutius, and Maximus, whom we just mentioned, were among the number of confessors whom Maximinus condemned to work in the mines, after having deprived them of the right eye, and the use of the left leg.

Chapter XI.-Account of St. Spyridon: His Modesty and Steadfastness.

Spyridon,[34] bishop of Trimythun in Cyprus, flourished at this period. To show his virtues, I think the fame which still prevails about him suffices. The wonderful works which he wrought by Divine assistance are, it appears, generally known by those who dwell in the same region. I shall not conceal the facts which have come to me.

He was a peasant, was married, and had children; yet was not, on this account, deficient in spiritual attainments. It is related that one night some wicked men entered his sheepfold, and were in the act of stealing his sheep, when they were suddenly bound, and yet no one bound them. The next day, when he went to the fold, he found them fettered, and released them from their invisible bonds; but he censured them for having preferred to steal what it was lawful for them to win and take, and also for making such a great exertion by night: yet he felt compassion towards them, and, desirous of affording them instruction, so as to induce them to lead a better life, he said to them, "Go, and take this ram with you; for you are wearied with watching, and it is not just that your labor should be so blamed, that you should return empty-handed from my sheepfold." This action is well worthy admiration, but not less so is that which I shall now relate. An individual confided a deposit to the care of his daughter, who was a virgin, and was named Irene. For greater security, she buried it; and it so happened that she died soon after, without mentioning the circumstance to any one. The person to whom the deposit belonged came to ask for it. Spyridon knew not what answer to give him, so he searched the whole house for it; but not being able to find it, the man wept, tore his hair, and seemed ready to expire. Spyridon, moved with pity, went to the grave, and called the girl by name; and when she answered, he inquired about the deposit. After obtaining the

information desired, he returned, found the treasure in the place that had been signified to him, and gave it to the owner. As I have entered upon this subject, it may not be amiss to add this incident also.

It was a custom with this Spyridon to give a certain portion of his fruits to the poor, and to lend another portion to those who wished it as a gratuity; but neither in giving nor taking back did he ever himself distribute or receive he merely pointed out the storehouse, and told those who resorted to him to take as much as they needed, or to restore what they had borrowed. A certain man who had borrowed in this way, came as though he were about to return it, and when as usual he was directed to replace his loan in the storehouse, he saw an opportunity for an injustice; imagining that the matter would be concealed, he did not liquidate the debt, but fraudulently pretending to have discharged his obligation, he went away as though he had made the return. This, however, could not be long concealed. After some time the man came back again to borrow, andwas sent to the storehouse, with permission to measure out for himself as much as he required. Finding the storehouse empty, he went to acquaint Spyridon, and this latter said to him, "I wonder, O man, how it is that you alone have found the storehouse empty and unsupplied with the articles you require: reflect whether you have restored the first loan, since you are in need a second time: were it otherwise, what you seek would not be lacking. Go, trust, and you will find." The man felt the reproof and acknowledged his error. The firmness and the accuracy in the administration of ecclesiastical affairs on the part of this divine man are worthy of admiration. It is said that on one occasion thereafter, the bishops of Cyprus met to consult on some particular emergency.

Spyridon was present, as likewise Triphyllius,[35] bishop of the Ledri, a man otherwise eloquent, who on account of practicing the law, had lived alone while at Berytus.[36]

When an assembly had convened, having been requested to address the people, Triphyllius had occasion, in the middle of his discourse, to quote the text, "Take up thy bed and walk,"[37] and he substituted the word "couch" (skimtouj), for the word "bed" (krabbatoj). Spyridon was indignant, and exclaimed, "Art thou greater than he who uttered the word `bed,' that thou art ashamed to use his words?" When he had said this, he turned from the throne of the priest, and looked towards the pple; by this act he taught them to keep the man who is proud of eloquence within bounds and he was fit to make such a rebuke; for he was reverenced and most illustrious for his works: at the same time he was the superior of that presbyter in age and in the priesthood.

The reception which Spyridon gave to strangers will appear from the following incident. In the quadragesima, it happened that a traveler came upon a journey to visit him on one of those days in which it was his custom to keep a continuous fast with his household,[38] and on the day appointed for tasting food, he would remain without nourishment to mid-day. Perceiving that the stranger was much fatigued, Spyridon said to his daughter, "Come, wash his feet and set meat before him." The virgin replying that there was neither bread nor barley-food in the house, for it would have been superfluous to provide such things at the time of the fast, Spyridon first prayed and asked forgiveness, and bade her to cook some salt pork which chanced to be in the house. When it was prepared, he sat down to table with the stranger, partook

of the meat, and told him to follow his example. But the stranger declining, under the plea of being a Christian, he said to him, "It is for that very reason that you ought not to decline partaking of the meat; for the Divine word shows that to the pure all things are pure."[39] Such are the details which I had to relate concerning Spyridon.

Chapter XII.-On the Organization of the Monks: Its Origin and Founders.

Those who at this period had embraced monasticism[40] were not the least in manifesting the church as most illustrious, and evidencing the truth of their doctrines by their virtuous line of conduct. Indeed, the most useful thing that has been received by man from God is their philosophy.[41] They neglect many branches of mathematics and the technicalities of dialectics, because they regard such studies as superfluous, and as a useless expenditure of time, seeing that they contribute nothing towards correct living. They apply themselves exclusively to the cultivation of natural and useful science, in order that they may mitigate, if not eradicate, evil. They invariably refrain from accounting any action or principle as good, which occupies a middle place between virtue and vice, for they delight only in what is good. They regard every man as wicked, who, though he abstain from evil, does not do good. For they do not demonstrate virtue by argument, but practice it, and count as nothing the glory current among men. They manfully subjugate the passions of the soul, yielding neither to the necessities of nature, nor succumbing to the weakness of the body. Having possessed the power of the Divine mind, they always look away to the Creator of the whole, night and day worshiping him, and appeasing him

by prayers and supplications. By purity of soul and by a life of good works they entered without guilt upon religious observances, and despised purification, lustral vessels, and such ceremonials; for they think that sins alone are blemishes. They are greater than the external casualties to which we are liable, and hold, as it were, all things under their control: and are not therefore diverted from the path they have selected by the disasters or the necessity which sway the life. They are not distressed when insulted, nor do they defend themselves when suffering from malice; nor do they lose heart when pressed by sickness or lack of necessaries but rather rejoice in such trials and endure then with patience and meekness. They inure themselves through the whole of life to be content with little, and approximate as nearly to God as is possible to human nature. They regard the present life as a journey only, and are not therefore solicitous about acquiring wealth, nor do they provide for the present beyond urgent necessities. They admire the beauty and simplicity of nature, but their hope is placed in heaven and the blessedness of the future. Wholly absorbed in the worship of God, they revolted from obscene language; and as they had banished evil practices, so they would not allow such things to be even named. They limited, as far as possible, the demands of nature, and compelled the body to be satisfied with moderate supplies. They overcame intemperance by temperance, injustice by justice, and falsehood by truth, and attained the happy medium in all things. They dwelt in harmony and fellowship with their neighbors. They provided for their friends and strangers, imparted to those who were in want, according to their need, and comforted the afflicted. As they were diligent in all things, and zealous in seeking the supreme good, their instructions, though clothed in modesty and prudence,

and devoid of vain and meritricious eloquence, possessed power, like sovereign medicines, in healing the moral diseases of their audience; they spoke, too, with fear and reverence, and eschewed all strife, raillery, and anger. Indeed, it is but reasonable to suppress all irrational emotions, and to subdue carnal and natural passions. Elias the prophet and John the Baptist were the authors, as some say, of this sublime philosophy. Philo the Pythagorean[42] relates, that in his time the most virtuous of the Hebrews assembled from all parts of the world, and settled in a tract of country situated on a hill near Lake Mareotis, for the purpose of living as philosophers. He describes their dwellings, their regimen, and their customs, as similar to those which we now meet with among the monks of Egypt. He says that from the moment they began to apply themselves to the study of philosophy, they gave up their property to their relatives, relinquished business and society, and dwelt outside of walls, in fields and in gardens. They had also, he informs us, sacred edifices which were called monasteries, in which they dwelt apart and alone, occupied in celebrating the holy mysteries, and in worshiping God sedulously with psalms and hymns. They never tasted food before sunset, and some only took food every third day, or even at longer intervals. Finally, he says, that on certain days they lay on the ground and abstained from wine and the flesh of animals; that their food wasbread, salt, and hyssop, and their drink, water; and that there were women among them who had lived as virgins to old age, who, for the love of philosophy, and from their voluntary judgment, practiced celibacy. In this narrative, Philo seems to describe[43] certain Jews who had embraced Christianity, and yet retained the customs of their nation; for no vestiges of this manner of life are to be found elsewhere: and hence I conclude that this philosophy

flourished in Egypt from this period. Others, however, assert that this mode of life originated from the persecutions for the sake of religion, which arose from time to time, and by which many were compelled to flee to the mountains and deserts and forests, and they became used to this kind of living.

Chapter XIII.-About Antony the Great and St. Paul the Simple.

Whether the Egyptians or others are to be regarded as the founders of this philosophy, it is universally admitted that Antony,[44] the great monk, developed this course of life, by morals and befitting exercises, to the summit of exactness and perfection. His fame was so widely spread throughout the deserts of Egypt, that the emperor Constantine, for the reputation of the man's virtue, sought his friendship, honored him with correspondence, and urged him to write about what he might need. He was an Egyptian by race, and belonged to an illustrious family of Coma, which was situated near the Heraclea which is on the Egyptian borders.[45] He was but a youth when he lost his parents; he bestowed his paternal inheritance upon his fellow-villagers, sold the rest of his possessions and distributed the proceeds among the needy; for he was aware that philosophy does not merely consist in the relinquishment of property, but in the proper distribution of it. He obtained the acquaintance of the devoted men of his time, and emulated the virtues of all. Believing that the practice of goodness would become delightful by habit, though arduous at the outset, he reflected on more intense methods of asceticism, and day by day he augmented it by self-control just as if he were always recommencing his undertaking. He subdued the

voluptuousness of the body by labor, and restrained the passions of the soul by the aid of the Divine wisdom. His food was bread and salt, his drink water, and he never broke his fast till after sunset. He often remained two or more days without eating. He watched, so to speak, through-out the night, and continued in prayer tilldaybreak. If at any time he indulged in sleep, it was but for a little while on a short mat; but generally the bare earth was his couch. He rejected the practice of anointing with oil, and the use of baths and of similar luxuries likely to relax the tension of the body by moisture; and it is said that he never at any time saw himself naked. He neither possessed nor admired learning, but he valued a good understanding, as being prior to letters and as being the very discoverer of it. He was exceedingly meek and philanthropic, prudent and manly; cheerful in conversation and friendly in disputations, even when others used the controverted topics as occasion for strife. By his own habit and a kind of intelligence he quieted contentiousness when on the increase, and restored them to moderation; he also tempered the ardor of those who conversed with him, and regulated their manners. Although on account of his extraordinary virtues, he had become filled with the Divine foreknowledge, he did not regard foreknowledge of the future as a virtue, nor did he counsel others to seek this gift rashly, for he considered that no one would be punished or rewarded according to his ignorance or knowledge of futurity; for true blessedness consists in the service of God, and in keeping his laws. "But," said he, "if any man would know the future, let him continually be purified in soul, for then he will i have power to walk in the light, and to understand things that are to happen, for God will reveal the future to him." He never sufferedhimself to be idle, but exhorted all those who seemed disposed to lead a good

life, to diligence in labor, to self-examination and confession of sin before Him who created the day and the night; and when they erred, he urged them to record the transgression in writing, that so they might be ashamed of their sins, and be fearful lest any one should find the many things recorded; for he would be fearful, lest if the document were traced to him he should become disclosed to other people as a depraved character. He above all others came forward spiritedly and most zealously for the defense of the injured, and in their cause often resorted to the cities; for many came out to him, and compelled him to intercede for them with the rulers and men in power. All the people felt honored in seeing him, listened with avidity to his discourses, and yielded assent to his arguments; but he preferred to remain unknown and concealed in the deserts. When compelled to visit a city, he never failed to return to the deserts as soon as he had accomplished the work he had undertaken; for, he said, that as fishes are nourished in the water, so the desert is the world prepared for monks; and as fishes die when thrown upon dry land, so monastics lose their gravity when they go into cities. He carried himself obediently and graciously towards all who saw him, and he was careful not to have, nor seem to have, a supercilious nature. I have given this concise account of the manners of Antony, in order that an idea of his philosophy may be formed, by analogy, from the description of his conduct in the desert.

He had many renowned disciples, of whom some flourished in Egypt and Libya, others in Palestine, Syria, and Arabia; not less than their master, did each disciple pass his life with those among whom he dwelt, and regulate his conduct, and instruct many, and wed them unto kindred virtues and philosophy. But it would be

difficult for any one to find the companions of Antony or their successors by going carefully through cities and villages to discover them, for they sought concealment more earnestly than many ambitious men, by means of pomp and show, now seek popularity and renown.

We must relate, in chronological order, the history of the most celebrated disciples of Antony, and particularly that of Paul, surnamed the Simple.[46] It is said that he dwelt in the country, and was married to a beautiful woman, and that having surprised her in the act of adultery, he laughed placidly and affirmed with an oath, that he would live with her no longer; that he left her with the adulterer, and went immediately to join Antony in the desert. It is further related that he was exceedingly meek and patient: and that, being aged and unaccustomed to monastic severity, Antony put his strength to the proof by various trials, for he was newly come, and detected nothing ignoble; and that, having given evidence of perfect philosophy, he was sent to live alone, as no longer requiring a teacher. And God himself confirmed the testimony of Antony; and demonstrated the man to be most illustrious through his deeds, and as greater than even his teacher in vexing and expelling demons.

Chapter XIV.-Account of St. Ammon and Eutychius of Olympus.

It was about this period that Ammon,[47] the Egyptian, embraced philosophy. It is said that he was compelled to marry by his family, but that his wife never knew him carnally; for on the day of their marriage, when they were alone, and when he as the bridegroom was leading her as the bride to his bed, he said to her, "Oh, woman! our

marriage has indeed taken place, but it is not consummated"; and then he showed her from the Holy Scriptures that it was her chief good to remain a virgin, and en-treated that they might live apart. She was convinced by his arguments concerning virginity, but was much distressed by the thought of being separated from him; and therefore, though occupying a separate bed, he lived with her for eighteen years, during which time he did not neglect the monastic exercises. At the end of this period, the woman whose emulation had been strongly excited by the virtue of her husband, became convinced that it was not just that such a man should, on her account, live in the domestic sphere; and she considered that it was necessary that each should, for the sake of philosophy, live apart from the other; and she entreated this of her husband. He therefore took his departure, after having thanked God for the counsel of his wife, and said to her, "Do thou retain this house, and I will make another for myself." He retired to a desert place, south of the Mareotic lake between Scitis and the mountain called Nitria; and here, during two and twenty years, he devoted himself to philosophy and visited his wife twice every year. This divine man was the founder of the monasteries there, and gathered round him many disciples of note, as the registers of succession show. Many extraordinary events happened to him, which have been accurately fixed by the Egyptian monks, who did very much to commemorate carefully the virtues of the more ancient ascetics, preserved in a succession of unwritten tradition. I will relate such of them as have come to our knowledge.

Ammon and his disciple Theodore, had once occasion to take a journey somewhere, and on the road found it requisite to cross a canal called Lycus. Ammon ordered

Theodore to pass over backwards, lest they should witness each other's nudity, and as he was likewise ashamed to see himself naked, he was suddenly, and by a Divine impulse, seized and carried over, and landed on the opposite bank. When Theodore had crossed the water, he perceived that the clothes and feet of the eider were not wet, and inquired the reason; not receiving a reply, he expostulated strongly on the subject, and at length Ammon, after stipulating that it should not be mentioned during his lifetime, confessed the fact.

Here follows another miracle of the same nature. Some wicked fathers, having brought to him a son, who had been bitten by a mad dog, and was nigh unto death, besought him in their lamentations to heal him. He said to them, "Your son does not require my healing, but if you are willing to restore to your masters the ox you have stolen, he will be healed immediately." And the result was even as had been predicted; for the ox was restored and the malady of the child removed. It is said that, when Ammon died, Antony saw his spirit ascending into heaven, since the heavenly powers conducted him with the singing of psalms, and on being questioned by his companions as to the cause of his evident astonishment, he did not conceal the matter from them; for he was seen to survey the sky intently, because of his amazement at the sight of the marvelous spectacle. A short time after, certain persons came from Scitis, and, announcing the hour of Ammon's death, the truth of Antony's prediction was manifested. Thus, as is testified by all good men, each of these holy persons was blessed in a special manner; the one, by being released from this life; the other, by being accounted worthy of witnessing so miraculous a spectacle as that which God showed him; for Antony and Ammon lived at a distance of many days'

journey from each other, and the above incident is corroborated by those who were personally acquainted with them both.

I am convinced that it was likewise during this reign that Eutychianus[48] embraced philosophy. He fixed his residence in Bithynia, near Olympus. He belonged to the sect of the Novatians,[49] and was a partaker of Divine grace he healed diseases and wrought miracles, and the fame of his virtuous life induced Constantine to keep his intimacy and friendship. It so happened, that about this period, one of the royal body-guard, who was suspected of plotting against the sovereign, fled, and after search, was apprehended near Olympus. Eutychianus was besought by relatives of the man to intercede on his behalf with the emperor, and in the meantime, to direct that the prisoner's chains might be loosened, lest he should perish beneath their weight. It is related that Eutychianus accordingly sent to the officers who held the man in custody, desiring them to loosen the chains; and that, on their refusal, he went himself to the prison, when the doors, though fastened, opened of their own accord, and the bonds of the prisoner fell off. Eutychianus afterwards repaired to the emperor who was then residing at Byzantium, and easily obtained a pardon, for Constantine was not wont to refuse his requests, because he held the man in very great honor.

I have now given in few words the history of the most illustrious professors of the monastic philosophy. If any one desires more exact information about these men he will find it in the biographies which have been written of very many of them.

Chapter XV.-The Arian Heresy, Its Origin, Its Progress, and the Contention Which It Occasioned Among the Bishops.

Although, as we have shown, religion was in a flourishing condition at this period, yet the churches were disturbed by sore contentions; for under the pretext of piety and of seeking the more perfect discovery of God, certain questions were agitated, which had not, till then, been examined. Arius[50] was the originator of these disputations. He was a presbyter of the church at Alexandria in Egypt, and was at first a zealous thinker about doctrine, and upheld the innovations of Melitius. Eventually, however, he abandoned this latter opinion,[51] and was ordained deacon by Peter, bishop of Alexandria, who afterwards cast him out of the church, becausewhen Peter anathematized the zealots of Melitius and rejected their baptism, Arius assailed him for these acts and could not be restrained in quietness. After the martyrdom of Peter, Arius asked forgiveness of Achillas, and was restored to his office as deacon, and afterwards elevated to the presbytery. Afterwards Alexander, also, held him in high repute, since he was a most expert logician; for it was said that he was not lacking in such knowledge. He fell into absurd discourses, so that he had the audacity to preach in the church what no one before him had ever suggested; namely, that the Son of God was made out of that which had no prior existence, that there was a period of time in which he existed not; that, as possessing free will, he was capable of vice and virtue, and that he was created and made: to these, many other similar assertions were added as he went forward into the arguments and the details of inquiry. Those who heard these doctrines advanced, blamed Alexander for not opposing the innovations at variance with doctrine. But this bishop

deemed it more advisable to leave each party to the free discussion of doubtful topics, so that by persuasion rather than by force, they might cease from contention; hence he sat down as a judge with some of his clergy, and led both sides into a discussion. But it happened on this occasion, as is generally the case in a strife of words, that each party claimed the victory. Arius defended his assertions, but the others contended that the Son is consubstantial and co-eternal with the Father. The council was convened a second time, and the same points contested, but they came to no agreement amongst themselves. During the debate, Alexander seemed to incline first to one party and then to the others[52] ; finally, however, he declared himself in favor of those who affirmed that the Son was consubstantial and co-eternal with the Father, and he commanded Arius to receive this doctrine, and to reject his former opinions. Arius, however, would not be persuaded to compliance, and many of the bishops and clergy considered his statement of doctrine to be correct. Alexander, therefore, ejected him and the clergy who concurred with him in sentiment from the church. Those of the parish of Alexandria, who had embraced his opinions, were the presbyters Aithalas, Achillas, Carpones, Sarmates, and Arius,[53] and the deacons Euzoius, Macarius, Julius, Menas, and Helladius. Many of the people, likewise, sided with them: some, because they imagined their doctrines to be of God; others, as frequently happens in similar cases, because they believed them to have been ill-treated and unjustly excommunicated. Such being the state of affairs at Alexandria, the partisans of Arius, deeming it prudent to seek the favor of the bishops of other cities, sent legations to them; they sent a written statement of their doctrines to them, requesting them that, if they considered such sentiments to be of God, they would

signify to Alexander that he ought not to molest them; but that if they disapproved of the doctrines, they should teach them what opinions were necessary to be held. This precaution was of no little advantage to them; for their tenets became thus universally disseminated, and the questions they had started became matters of debate among all the bishops. Some wrote to Alexander, entreating him not to receive the partisans of Arius into communion unless they repudiated their opinions, while others wrote to urge a contrary line of conduct. When Alexander perceived that many who were revered by the appearance of good conduct, and weighty by the persuasiveness of eloquence, held with the party of Arius, and particularly Eusebius, president of the church of Nicomedia, a man of considerable learning and held in high repute at the palace; he wrote to the bishops of every church desiring them not to hold communion with them. This measure kindled the zeal of each party the more, and as might have been expected, the contest was increasingly agitated. Eusebius and his partisans had often petitioned Alexander, but could not persuade him; so that considering themselves insulted, they became indignant and came to a stronger determination to support the doctrine of Arius. A synod having been convened in Bithynia, they wrote to all the bishops, desiring them to hold communion with the Arians, as with those making a true confession, and to require Alexander to hold communion with them likewise. As compliance could not be extorted from Alexander Arius sent messengers to Paulinas, bishop of Tyre, to Eusebius Pamphilus, who presided over the church of Caesarea in Palestine, and to Patrophilus, bishop of Scythopolis, soliciting permission for himself and for his adherents, as they had previously attained the rank of presbyters, to form the people who were with them into a church. For it

was the custom in Alexandria, as it still is in the present day, that all the churches should be under one bishop, but that each presbyter should have his own church, in which to assemble the people. These three bishops, in concurrence with others who were assembled in Palestine, granted the petition of Arius, and permitted him to assemble the people as before; but enjoined submission to Alexander, and commanded Arius to striveincessantly to be restored to peace and communion with him.

Chapter XVI.-Constantine, Having Heard of the Strife of the Bishops, and the Difference of Opinion Concerning the Passover, is Greatly Troubled and Sends Hosius, a Spaniard, Bishop of Cordova, to Alexandria, to Abolish the Dissension Among the Bishops, and to Settle the Dispute About the Passover.

After there had been many synods held in Egypt, and the contest had still continued to Increase in violence, the report of the dissension reached the palace, and Constantine wasthereby greatly troubled; for just at this period,when religion was beginning to be more generally propagated, many were deterred by the difference in doctrines from embracing Christianity. The emperor[54] openly charged Arius and Alexander with having originated this disturbance, and wrote to rebuke them for having made a controversy public which it was in their power to have concealed, and for having contentiously agitated a question which ought never to have been mooted, or upon which, at least, their opinion ought to have been given quietly. He told them that they ought not to have separated from others on account of difference of

sentiment concerning certain points of doctrine.

For concerning the Divine Providence men ought necessarily to hold one and the same belief; but the minute researches in this province, especially if they do not bring them to the one opinion, must be retained in secret according to all reason. He exhorted them to put away all loose talk about such points, and to be of one mind; for he had been not a littlegrieved, and on this account he had renounced his intention of visiting the cities of the East. It was in this strain that he wrote to Alexander and to Arius, reproving and exhorting them both.

Constantine was also deeply grieved at the diversity of opinion which prevailed concerning the celebration of the Passover;[55] for some of the cities in the East differed on this point, although they did not withhold from communion with one another; they kept the festival more according to the manner of the Jews,[56] and as was natural by this divergence, detracted from the splendor of the festal sacrifice. The emperor zealously endeavored to remove both these causes of dissension from the church; and thinking to be able to remove the evil before it advanced to greater proportions, be sent one who was honored for his faith, his virtuous life, and most approved in those former times for his confessions about this doctrine, to reconcile those who were divided on account of doctrine in Egypt, and those who in the East differed about the Passover.This man was Hosius, bishop of Cordova.

Chapter XVII.-Of the Council Convened Atnicaea on Account of Arius.

When it was found that the event did not answer the expectations of the emperor, but that on the contrary, the contention was too great for reconciliation, so that he who had been sent to make peace returned without having accomplished his mission, Constantine convened a synod at Nicaea, in Bithynia, and wrote[57] to the most eminent men of the churches in every country, directing them to be there on an appointed day.[58] Of those who occupied the apostolic sees, the following participated in this conference: Macarius of Jerusalem, Eustathius, who already presided over the church of Antioch on the Orontes; and Alexander of Alexandria near Lake Mareotis. Julius,[59] bishop of Rome, was unable to attend on account of extreme old age; but his place was supplied by Vito and Vicentius, presbyters of his church. Many other excellent and good men from different nations were congregated together, of whom some were celebrated for their learning, their eloquence, and their knowledge of the sacred books, and other discipline; some for the virtuous tenor of their life, and others for the combination of all these qualifications. About three hundred and twenty bishops were present, accompanied by a multitude of presbyters and deacons. There were, likewise, men present who were skilled in dialectics, and ready to assist in the discussions. And as was usually the case on such occasions, many priests resorted to the council for the purpose of transacting their own private affairs;[60] for they considered this a favorable opportunity for rectifying their grievances, and in what points each found fault with the rest, he presented a document to the emperor, wherein he noted the offenses committed against himself. As this course was pursued day after day, the emperor set apart one certain day on which all complaints were to be brought before him. When the appointed time arrived, he took the memorials which had

been presented to him, and said, "All these accusations will be brought forward in their own season at the great day of judgment, and will there be judged by the Great Judge of all men; as to me, I am but a man, and it would be evil in me to take cognizance of such matters, seeing that the accuser and the accused are priests; and the priests ought so to act as never to become amenable to the judgment of others. Imitate, therefore, the divine love and mercy of God, and be ye reconciled to one another; withdraw your accusations against each other; let us be persuaded, and let us devote our attention to those subjects connected with the faith on account of which we are assembled." After this address, in order to make the document of each man nugatory, the emperor commanded the memorials to be burnt, and then appointed a day for solving the doubtful points. But before the appointed time arrived, the bishops assembled together, and having summoned Arius to attend, began to examine the disputed topics, each one amongst them advancing his own opinion. As might have been expected, however, many different questions started out of the investigation: some of the bishops spoke against the introduction of novelties contrary to the faith which had been delivered to them from the beginning. And those especially who had adhered to simplicity of doctrine argued that the faith of God ought to be received without curious inquiries; others, however, contended that ancient opinions ought not to be followed without examination. Many of the bishops who were then assembled, and of the clergy who accompanied them, being remarkable for their dialectic skill, and practiced in such rhetorical methods, became conspicuous, and attracted the notice of the emperor and the court. Of that number Athanasius, who was then a deacon of Alexandria, and had accompanied his bishop Alexander,

seemed to have the largest share in the counsel concerning these subjects.

Chapter XVIII.-Two Philosophers are Converted to the Faith by the Simplicity of Two Old Men with Whom They Hold a Disputation.

While these disputations were being carried on, certain of the pagan philosophers became desirous of taking part in them; some, because they wished for information as to the doctrine that was inculcated; and others, because, feeling incensed against the Christians on account of the recent suppression of the pagan religion, they wished to convert the inquiry about doctrine into a strife about words, so as to introduce dissensions among them, and to make them appear as holding contradictory opinions. It is related that one of these philosophers, priding himself on his acknowledged superiority of eloquence, began to ridicule the priests, and thereby roused the indignation of a simple old man, highly esteemed as a confessor, who, although unskilled in logical refinements and wordiness, undertook to oppose him. The less serious of those who knew the confessor, raised a laugh[61] at his expense forengaging in such an undertaking; but the more thoughtful felt anxious lest, in opposing so eloquent a man, he should only render himself ridiculous; yet his influence was so great, and his reputation so high among them, that they could not forbid his engaging in the debate; and he accordingly delivered himself in the following terms: "In the name of Jesus Christ, O philosopher, hearken to me. There is one God, the maker of heaven and earth, and of all things visible and invisible. He made all things by the power of the Word,

and established them by the holiness of His Spirit. The Word, whom we call the Son of God, seeing that man was sunk in error and living like unto the beasts pitied him, and vouchsafed to be born of woman, to hold intercourse with men, and to die for them. And He will come again to judge each of us as to the deeds of this present life. We believe these things to be true with all simplicity. Do not, therefore, expend your labor in vain by striving to disprove facts which can only be understood by faith or by scrutinizing the manner in which these things did or did not come tO pass. Answer me, dost thou believe?" The philosopher, astonished at what had occurred, replied, "I believe"; and having thanked the old man for having overcome him in argument, he began to teach the same doctrines to others. He exhorted those who still held his former sentiments to adopt the views he had embraced, assuring them on oath, that he had been impelled to embrace Christianity by a certain inexplicable impulse.

It is said that a similar miracle was performed by Alexander, who governed the church of Constantinople. When Constantine returned to Byzantium, certain philosophers came to him to complain of the innovations in religion, and particularly of his having introduced a new form of worship into the state, contrary to that followed by his forefathers, and by all who were formerly in power, whether among the Greeks or the Romans. They likewise desired to hold a disputation on the doctrine with Alexander the bishop; and he, although unskilled in such argumentative contests, and perhaps persuaded by his life, seeing that he was an excellent and good man, accepted the struggle at the command of the emperor. When the philosophers were assembled, since every one wished to engage in the discussion, he

requested that one whom they esteemed worthy might be chosen as spokesman, while the others were to remain silent. When one of the philosophers began to open the debate, Alexander said to him, "I command thee in the name of Jesus Christ not to speak." The man was instantaneously silenced. It is then right to consider whether it is a greater miracle that a man, and he a philosopher, should so easily be silenced by a word, or that a stone-wall should be cleft by the power of a word, which miracle I have heard some attribute to Julian, surnamed the Chaldean.[62] I have understood that these events happened in the way above narrated.

Chapter XIX.-When the Council Was Assembled, the Emperor Delivered a Public Address.

The bishops held long consultations; and after summoning Arius before them, they made an accurate test of his propositions; they were intently on their guard, not to come to a vote on either side. When at length the appointed day arrived on which it had been decided to settle the doubtful points, they assembled together[63] in the palace, because the emperor had signified his intention of taking part in the deliberations. When he was in the same place with the priests, he passed through to the head of the conference, and seated himself on the throne which had been prepared for him, and the synod was then commanded to be seated; for seats had been arranged on either side along the walls of the palatial rooms, for it was the largest, and excelled the other chambers.

After they were seated, Eusebius Pamphilus arose and

delivered an oration[64] in honor of the emperor, returning thanks to God on his account. When he had ceased speaking, and silence was restored, the emperor delivered himself in the following words: "I give thanks to God for all things, but particularly, O friends, for being permitted to see your conference. And the event has exceeded my prayer, in that so many priests of Christ have been conducted into the same place; now, it is my desire that you should be of one mind and be partakers of a consentient judgment, for I deem dissension in the Church of God as more dangerous than any other evil. Therefore when it was announced, and I understood you were in discord, an unwholesome thing to hear, I was deeply pained in soul; and least of all does it profit you, since you are the conductors of divine worship and arbiters of peace. On this account it is, that I have called you together in a holy Synod, and being both your emperor and your fellow-physician, I seek for you a favor which is acceptable to our common Lord, and as honorable for me to receive, as for you to grant. The favor which I seek is, that you examine the causes of the strife, and put a consentient and peaceful end thereto i so that I may triumph with you over the envious demon, who excited this internal revolt because he was provoked to see our external enemies and tyrants under our feet, and envied our good estate." The emperor pronounced this discourse in Latin, and the interpretation was supplied by one at his side.

Chapter XX.-After Having Given Audience to Both Parties, the Emperor Condemned the Followers of Arius and Banished Them.

The next debate by the priests turned upondoctrine.[65]

The emperor gave patient attention to the speeches of both parties; he applauded those who spoke well, rebuked those who displayed a tendency to altercation, and according to his apprehension of what he heard, for he was not wholly unpracticed in the Greek tongue, he addressed himself with kindness to each one. Finally all the priests agreed with one another and conceded that the Son is consubstantial with the Father. At the commencement of the conference there were but seventeen who praised the opinion of Arius, but eventually the majority of these yielded assent to the general view, To this judgment the emperor likewise deferred, for he regarded the unanimity of the conference to be a divine approbation; and he ordained that any one who should be rebellious thereto, should forthwith be sent into banishment, as guilty of endeavoring to overthrow the Divine definitions. I had thought it necessary to reproduce the very document concerning the matter, as an example of the truth, in order that posterity might possess in a fixed and clear form the symbol of the faith which proved pacificatory at the time but since some pious friends, who understood such matters, recommended that these truths ought to be spoken of and heard by the initiated and their initiators[66] only, I agreed with their council; for it is not unlikely that some of the uninitiated may read this book. While I have concealed such of the prohibited material as I ought to keep silent about, I have not altogether left the reader ignorant of the opinions held by the synod.

Chapter XXI.-What the Council Determined About Arius; The Condemnation of His Followers; His Writings are to Be Burnt; Certain of the High Priests Differ from the Council; The Settlement of the Passover.

It ought to be known, that they affirmed the Son to be consubstantial with the Father; and that those are to be excommunicated and voted aliens to the Catholic Church, who assert that there was a time in which the Son existed not, and before He was begotten He was not, and that He was made from what had no existence, and that He is of another hypostasis or substance from the Father, and that He is subject to change or mutation. This decision was sanctioned by Eusebius, bishop of Nicomedia; by Theognis, bishop of Nicaea; by Maris, bishop of Chalcedon; by Patrophilus, bishop of Scythopolis; and by Secundus, bishop of Ptolemais in Libya.[67] Eusebius Pamphilus, however, withheld his assent for a little while, but on further examination assented.[68] The council excommunicatedArius and his adherents, and prohibited his entering Alexandria. The words in which his opinions were couched were likewise condemned, as also a work entitled "Thalia," which he had written on the subject. I have not read this book, but I understand that it is of a loose character, resembling in license Sotadus.[69] It ought to be known that although Eusebius, bishop of Nicomedia, and Theognis, bishop of Nicaea, assented to the document of this faith set forth by the council, they neither agreed nor subscribed to the deposition of Arius. The emperor punished Arius with exile, and dispatched edicts to the bishops and people of every country, denouncing him and his adherents as ungodly, and commanding. that their books should be destroyed, in order that no remembrance of him or of the doctrine which he had broached might remain. Whoever should be found secreting his writings and who should not bum them immediately on the accusation, should undergo the penalty of death, and suffer capital punishment. The emperor wrote letters to every city against Arius and those who had received his doctrines,

and commanded Eusebius and Theognis to quit the cities whereof they were bishops; he addressed himself in particular to the church of Nicomedia, urging it to adhere to the faith which had been set forth by the council, to elect orthodox bishops, to obey them, and to let the past fall into oblivion; and he threatened with punishment those who should venture to speak well of the exiled bishops, or to adopt their sentiments. In these and in other letters, he manifested resentment against Eusebius, because he had previously adopted the opinions of the tyrant, and had engaged in his plots. In accordance with the imperial edicts, Eusebius and Theognis were ejected from the churches which they held, and Amphion received that of Nicomedia, and Chrestus that of Nicaea. On the termination of this doctrinal controversy, the council decided that the Paschal feast should be celebrated at the same time in every place.[70]

Chapter XXLI.-Acesius, Bishop of the Novatians, is Summoned by the Emperor to Be Present at the First Council.

It is related, that the emperor, under the impulse of an ardent desire to see harmony re-established among Christians, summoned Acesius, bishop of the church of the Novatians,[71] to the council, placed before him the definition of the faith and of the feast, which had already been confirmed by the signatures of the bishops, and asked whether he could agree thereto. Acesius answered that their exposition defined no new doctrine, and that he accorded in opinion with the Synod, and that he had from the beginning held these sentiments with respect both to the faith and to the feast. "Why, then," said the emperor, "do you keep aloof from communion with others, if you

are of one mind with them?" He replied that the dissension first broke out trader Decius, between Novatius and Cornelius,[72] and that he considered such persons unworthy of communion who, after baptism, had fallen into those sins which the Scriptures declare to be unto death;[73] for that the remission of those sins, he thought, depended on the authority of God only, and not on the priests. The emperor replied, by saying, "O Acesius, take a ladder and ascend alone to heaven." By this speech I do not imagine the emperor intended to praise Acesius, but rather to blame him, because, being but a man, he fancied himself exempt from sin.[74]

Chapter XXIII.-Canons Appointed by the Council; Paphnutius, a Certain Confessor, Restrains the Council from Forming a Canon Enjoining Celibacy to All Who Where About to Be Honored with the Priesthood.

Zealous of reforming the life of those who were engaged about the churches, the Synod enacted laws which were called canons.[75] While they were deliberating about this, some thought that a law ought to be passed enacting that bishops and presbyters, deacons and subdeacons, should hold no intercourse with the wife they had espoused before they entered the priesthood; but Paphnutius,[76] the confessor, stood up and testified against this proposition; he said that marriage was honorable and chaste, and that cohabitation with their own wives was chastity, and advised the Synod not to frame such a law, for it would be difficult to bear, and might serve as an occasion of incontinence to them and their wives; and he reminded them, that according to the ancient tradition of the church, those who were unmarried when they took part in

the communion of sacred orders, were required to remain so, but that those who were married, were not to put away their wives. Such was the advice of Paphnutius, although he was himself unmarried, and in accordance with it, the Synod concurred in his counsel, enacted no law about it, but left the matter to the decision of individual judgment, and not to compulsion. The Synod, however, enacted other laws regulating the government of the Church; and these laws may easily be found, as they are in the possession of many individuals.

Chapter XXIV.-Concerning Melitius; The Excellent Directions Made by the Holy Council in His Complications.

After an investigation had been made into the conduct of Melitius when in Egypt, the Synod sentenced him to reside in Lycus,[77] and to retain only the name of bishop; and prohibited him from ordaining any one either in a city or a village. Those who had previously been ordained by him, were permitted by this law, to remain in communion and in the ministry, but were to be accounted secondary in point of dignity to the clergy in church and parish.[78] When by death an appointment became vacant, they were allowed to succeed to it, if deemed worthy, by the vote of the multitude, but in this case, were to be ordained by the bishop of the Church of Alexandria, for they were interdicted from exercising any power or influence in elections. This regulation appeared just to the Synod, for Melitius[79] and his followers had manifested great rashness and temerity in administering ordination; so that it also deprived the ordinations which differed from those of Peter of all consideration. He, when he conducted the Alexandrian Church, fled on

account of the persecution then raging, but afterwards suffered martyrdom.

Chapter XXV.-The Emperor Prepared a Public Table for the Synod, After Inviting Its Members to Constantinople, and Honoring Them with Gifts. He Exhorted All to Be of One Mind, and Forwarded to Alexandria and Every Other Place the Decrees of the Holy Synod.

At the very time that these decrees were passed by the council, the twentieth anniversary[80] of the reign of Constantine was celebrated; for it was a Roman custom to have a feast on the tenth year of every reign. The emperor, therefore, thought it to be opportune, and invited the Synod to the festival, and presented suitable gifts to them; and when they prepared to return home, he called them all together, and exhorted them to be of one mind about the faith and at peace among themselves, so that no dissensions might henceforth creep in among them. After many other similar exhortations, be concluded by commanding them to be diligent in prayer, and always to supplicate God for himself, his children, and the empire, and after he had thus addressed those who had come to Nicaea, he bade them farewell. He wrote to the churches in every city, in order that he might make plain to those who had not been present, what had been rectified by the Synod; and especially to the Church of Alexandria he wrote more than this; urging them to lay aside all dissent, and to be harmonious in the faith issued by the Synod; for this could be nothing else than the judgment of God, since it was established by the Holy Spirit from the concurrence of so many and such illustrious high priests, and approved after accurate

inquiry and test of all the doubtful points.

Book II.

Chapter I.-The Discovery of the Life-Bringing Cross and of the Holy Nails.

When the business at Nicaea had been transacted as above related, the priests returned home. The emperor rejoiced exceedingly at the restoration of unity of opinion in the Catholic Church, and desirous of expressing in behalf of himself, his children, and the empire, the gratitude towards God which the unanimity of the bishops inspired, he directed that a house of prayer should be erected to God at Jerusalem[1] near the place called Calvary. At the same time his mother Helena repaired to the city for the purpose of offering up prayer, and of visiting the sacred places. Her zeal for Christianity made her anxious to find the wood which had formed the adorable cross. But it was no easy matter to discover either this relic or the Lord's sepulchre; for the Pagans, who in former times had persecuted the Church,[2] and who, at the first promulgation of Christianity, had had recourse to every artifice to exterminate it, had concealed that spot under much heaped up earth, and elevated what before was quite depressed, as it looks now, and the more effectually to conceal them, had enclosed the entire place of the resurrection and Mount Calvary within a wall, and had, moreover, ornamented the whole locality, and paved it with stone. They also erected a temple to Aphrodite, and set up a little image, so that those who repaired thither to worship Christ would appear to bow the knee to Aphrodite, and that thus the true cause of offering worship in that place would, in course of time, be

forgotten; and that as Christians would not dare fearlessly to frequent the place or to point it out to others, the temple and statue would come to be regarded as exclusively appertaining to the Pagans. At length, however, the place was discovered, and the fraud about it so zealously maintained was detected; some say that the facts were first disclosed by a Hebrew who dwelt in the East, and who derived his information from some documents which had come to him by paternal inheritance; but it seems more accordant with truth to suppose that God revealed the fact by means of signs and dreams; for I do not think that human information is requisite when God thinks it best to make manifest the same. When by command of the emperor the place was excavated deeply, the cave whence our Lord arose from the dead was discovered; and at no great distance, three crosses were found and another separate piece of wood, on which were inscribed in white letters in Hebrew, in Greek, and in Latin, the following words: "Jesus of Nazareth, the king of the Jews." These words, as the sacred book of the gospels relates, were placed by command of Pilate, governor of Judaea, over the head of Christ. There yet, however, remained a difficulty in distinguishing the Divine cross from the others; for the inscription had been wrenched from it and thrown aside, and the cross itself had been cast aside with the others, without any distinction, when the bodies of the crucified were taken down. For according to history, the soldiers found Jesus dead upon the cross, and they took him down, and gave him up to be buried; while, in order to accelerate the death of the two thieves, who were crucified on either hand, they broke their legs, and then took down the crosses, and flung them out of the way. It was no concern of theirs to deposit the crosses in their first order; for it was growing late, and as the men were

dead, they did not think it worth while to remain to attend to the crosses. A more Divine information than could be furnished by man was therefore necessary in order to distinguish the Divine cross from the others, and this revelation was given in the following manner: There was a certain lady of rank in Jerusalem who was afflicted with a most grievous and incurable disease; Macarius, bishop of Jerusalem, accompanied by the mother of the emperor and her attendants, repaired to her bedside. After engaging in prayer, Macarius signified by signs to the spectators that the Divine cross would be the one which, on being brought in contact with the invalid, should remove the disease. He approached her in turn with each of the crosses; but when two of the crosses were laid on her, it seemed but folly and mockery to her for she was at the gates of death. When, however, the third cross was in like manner brought to her, she suddenly opened her eyes, regained her strength, and immediately sprang from her bed, well. It is said that a dead person was, in the same way, restored to life. The venerated wool having been thus identified, the greater portion of it was deposited in a silver case, in which it is still preserved in Jerusalem: but the empress sent part of it to her son Constantine, together with the nails by which the body of Christ had been fastened. Of these, it is related, the emperor had a head-piece and bit made for his horse, according to the prophecy of Zechariah, who referred to this period when he said, "that which shall be upon the bit of the horse shall be holy to the Lord Almighty."[3] These things, indeed, were formerly known to the sacred prophets, and predicted by them, and at length, when it seemed to God that they should be manifested, were confirmed by wonderful works. Nor does this appear so marvelous when it is remembered that, even among the Pagans, it was confessed that the Sibyl had predicted that

thus it should be,-`"Oh most blessed tree, on which our Lord was hung."'[4]

Our most zealous adversaries cannot deny the truth of this fact, and it is hence evident that a pre-manifestation was made of the wood of the cross, and of the adoration (sebaj) it received.

The above incidents we have related precisely as they were delivered to us by men of great accuracy, by whom the information was derived by succession from father to son; and others have recorded the same events in writing for the benefit of posterity.

Chapter II.-Concerning Helena, the Mother of the Emperor; She Visited Jerusalem, Built Temples in that City, and Performed Other Godly Works: Her Death.

About this period, the emperor, having determined upon erecting a temple in honor of God, charged the governors to see that the work was executed in the most magnificent and costly manner possible. His mother Helena also erected two temples,[5] the one at Bethlehem near the cave where Christ was born, the other on ridges of the Mount of Olives, whence He was taken up to heaven. Many other acts show her piety and religiousness, among which the following is not the least remarkable: Duringher residence at Jerusalem, it is related that sheassembled the sacred virgins at a feast, ministered to them at supper, presented them with food, poured water on their hands, and performed other similar services customary to those who wait upon guests. When she visited the cities of the

East, she bestowed befitting gifts on the churches in every town, enriched those individuals who had been deprived of their possessions, supplied ungrudgingly the necessities of the poor, and restored to liberty those who had been long imprisoned, or condemned to exile or the mines. It seems to me that so many holy actions demanded a recompense; and indeed, even in this life, she was raised to the summit of magnificence and splendor; she was proclaimed Augusta; her image was stamped on golden coins, and she was invested by her son with authority over the imperial treasury to give it according to her judgment. Her death, too, was glorious; for when, at the age of eighty, she quitted this life, she left her son and her descendants (like her of the race of Caesar), masters of the Roman world. And if there be any advantage in such fame-forgetfulness did not conceal her though she was dead-the coming age has the pledge of her perpetual memory; for two cities are named after her, the one in Bithynia, and the other in Palestine.[6] Such is the history of Helena.

Chapter III.-Temples Built by Constantine the Great; The City Called by His Name; Its Founding; The Buildings Within It; The Temple of Michael the Archsoldier, in the Sosthenium, and the Miracles Which Have Occurred There.

The emperor,[7] always intent on the advancement of religion, erected the most beautiful temples to God in every place, particularly in metropolises, such as Nicomedia in Bithynia, Antioch on the river Orontes, and Byzantium. He greatly improved this latter city, and constituted it the equal of Rome in power, and

participation in the government; for, when he had settled the affairs of the empire according to his own mind, and had rectified foreign affairs by wars and treaties, he resolved upon founding a city which should be called by his own name, and should be equal in celebrity to Rome. With this intention, he repaired to a plain at the foot of Troy, near the Hellespont, above the tomb of Ajax, where, it is said, the Achaians had their naval stations and tents while besieging Troy; and here he laid the plan of a large and beautiful city, and built the gates on an elevated spot of ground, whence they are still visible from the sea to those sailing by. But when he had advanced thus far, God appeared to him by night, and commanded him to seek another spot. Led by the hand of God, he arrived at Byzantium in Thrace, beyond Chalcedon in Bithynia, and here he was desired to build his city and to render it worthy of the name of Constantine. In obedience to the words of God, he therefore enlarged the city formerly called Byzantium, and surrounded it with high walls. He also erected magnificent dwelling houses southward through the regions. Since he was aware that the former population was insufficient for so great a city, he peopled it with men of rank and their households, whom he summoned hither from the eider Rome and from other countries. He imposed taxes to cover the expenses of building and adorning the city, and of supplying its inhabitants with food, and providing the city with all the other requisites. He adorned it sumptuously with a hippodrome, fountains, porticos, and other structures. He named it New Rome and Constantinople, and constituted it the imperial capital for all the inhabitants of the North, the South, the East, and the shores of the Mediterranean, from the cities on the Ister and from Epidamnus and the Ionian gulf, to Cyrene and that part of Libya called Borium.

He constructed another council house which they call senate; he ordered the same honors and festal days as those customary to the other Romans, and he did not fail studiously to make the city which bore his name equal in every respect to that of Rome in Italy; nor were his wishes thwarted; for by the assistance of God, it had to be confessed as great in population and wealth. I know of no cause to account for this extraordinary aggrandizement, unless it be the piety of the builder and of the inhabitants, and their compassion and liberality towards the poor. The zeal they manifested for the Christian faith was so great that many of the Jewish inhabitants and most of the Greeks were converted. As this city became the capital of the empire during the period of religious prosperity, it was not polluted by altars, Grecian temples, nor sacrifices; and although Julian authorized the introduction of idolatry for a short space of time, it soon afterwards became extinct. Constantine further honored this newly compacted city of Christ, named after himself, by adorning it with numerous and magnificent houses of prayer. And the Deity also co-operated with the spirit of the emperor, and by Divine manifestations persuaded men that these prayer houses in the city were holy and salvatory. According to the general opinion of foreigners and citizens, the most remarkable church was that built in a place formerly called Hestiae. This place, which is now called Michaelium, lies to the fight of those who sail from Pontus to Constantinople, and is about thirty-five stadia distant from the latter city by water, but if you make the circuit of the bay, the journey between them is seventy stadia and upwards. This place obtained the name which now prevails, because it is believed that Michael, the Divine archangel, once appeared there. And I also affirm that this is true, because I myself received

the greatest benefits, and the experience of really helpful deeds on the part of many others proves this to be so. For some who had fallen into fearful reverses or unavoidable dangers, others with disease and unknown sufferings, there prayed to God, and met with a change in their misfortunes. I should be prolix were I to give details of circumstance and person. But I cannot omit mentioning the case of Aquilinus, who is even at the present time residing with us, and who is an advocate in the same court of justice as that to which we belong.[8] I shall relate what I heard from him concerning this occurrence and what I saw. Being attacked with a severe fever, arising from a yellowish bile, the physicians gave him some foreign drug to drink. This he vomited, and, by the effort of vomiting, diffused the bile, which tinged his countenance with a yellow color. Hence he had to vomit all his food and drink. For a long time he remained in this state; and since his nourishment would not be quiet in him, the skill of the physicians was at a loss for the suffering. Finding that he was already half dead, he commanded his servant to carry him to the house of prayer; for he affirmed earnestly that there he would either die or be freed from his disease. While he was lying there, a Divine Power appeared to him by night, and commanded him to dip his foot in a confection made of honey, wine, and pepper. The man did so, and was freed from his complaint, although the prescription was contrary to the professional rules of the physicians, a confection of so very hot a nature being considered adverse to a bilious disorder. I have also heard that Probianus, one of the physicians of the palace, who was suffering greatly from a disease in the feet, likewise met with deliverance from sickness at this place, and was accounted worthy of being visited with a wonderful and Divine vision. He had formerly been attached to the

Pagan superstitions, but afterwards became a Christian; yet, while he admitted in one way or another the probability of the rest of our doctrines, he could not understand how, by the Divine cross, the salvation of all is effected. While his mind was in doubt on this subject, the symbol of the cross, which lay on the altar of this church, was pointed out to him in the Divine vision, and he heard a voice openly declaring that, as Christ had been crucified on the cross, the necessities of the human race or of individuals, whatsoever they might be, could not be met by the ministration of Divine angels or of pious and good men; for that there was no power to rectify apart from the venerated cross. I have only recorded a few of the incidents which I know to have taken place in this temple, because there is not time to recount them all.

Chapter IV.-What Constantine the Great Effected About the Oak in Mamre; He Also Built a Temple.

I Consider it necessary to detail the proceedings of Constantine in relation to what is called the oak of Mature.[9] This place is now called Terebinthus, and is about fifteen stadia distant from Hebron, which lies to the south, but is two hundred and fifty stadia distant from Jerusalem. It is recorded that here the Son of God appeared to Abraham, with two angels, who had been sent against Sodom, and foretold the birth of his son. Here the inhabitants of the country and of the regions round Palestine the Phoenicians, and the Arabians, assemble annually during the summer season to keep a brilliant feast; and many others, both buyers and sellers, resort thither on account of the fair. Indeed, this feast is diligently frequented by all nations: by the Jews, because

they boast of their descent from the patriarch Abraham; by the Pagans, because angels there appeared to men; and by Christians, because He who for the salvation of mankind was born of a virgin, afterwards manifested Himself there to a godly man. This place was moreover honored fittingly with religious exercises. Here some prayed to the God of all; some called upon the angels, poured out wine, burnt incense, or offered an ox, or he-goat, a sheep, or a cock. Each one made some beautiful product of his labor, and after carefully husbanding it throughthe entire year, he offered it according to promise as provision for that feast, both for himself and his dependents. And either from honor to the place, or from fear of Divine wrath, they all abstained from coming near their wives, although during the feast these were more than ordinarily studious of their beauty and adornment. Nor, if they chanced to appear and to take part in the public processions, did they act at all licentiously. Nor did they behave imprudently in any other respect, although the tents were contiguous to each other, and they all lay promiscuously together. The place is open country, and arable, and without houses, with the exception of the buildings around Abraham's old oak and the well he prepared. No one during the time of the feast drew water from that well; for according to Pagan usage, some placed burning lamps near it; some poured out wine, or cast in cakes; and others, coins, myrrh, or incense. Hence, as I suppose, the water was rendered useless by commixture with the things cast into it. Once whilst these customs were being celebrated by the Pagans, after the aforesaid manner, and as was the established usage with hilarity, the mother-in-law[10] of Constantine was present for prayer, and apprised the emperor of what was being done. On receiving this information, he rebuked the bishops of Palestine in no

measured terms, because they had neglected their duty, and had permitted a holy place to be defiled by impure libations and sacrifices; and he expressed his godly censure in an epistle which he wrote on the subject to Macarius, bishop of Jerusalem, to Eusebius Pamphilus, and to the bishops of Palestine. He commanded these bishops to hold a conference on this subject with the Phoenician bishops, and issue directions for the demolition, from the foundations, of the altar formerly erected there, the destruction of the carved images by fire, and the erection of a church worthy of so ancient and so holy a place. The emperor finally enjoined, that no libations or sacrifices should be offered on the spot, but that it should be exclusively devoted to the worship of God according to the law of the Church; and that if any attempt should be made to restore the former rites, the bishops were to inform against the delinquent, in order that he might be subjected to the greatest punishment. The governors and priests of Christ strictly enforced the injunctions contained in the emperor's letter.

Chapter V.-Constantine Destroyed the Places Dedicated to the Idols, and Persuaded the People to Prefer Christianity.

As many nations and cities throughout the whole realm of his subjects retained a feeling of fear and veneration towards their vain idols, which led them to disregard the doctrines of the Christians, and to have a care for their ancient customs, and the manners and feasts of theirfathers, it appeared necessary to the emperor to teach the governors to suppress their superstitious rites of worship. He thought that this would be easily accomplished if he could get them to despise their

temples and the images contained therein.[11] To carry this project into execution he did not require military aid; for Christian men belonging to the palace went from city to city bearing imperial letters. The people were induced to remain passive from the fear that, if they resisted these edicts, they, their children, and their wives, would be exposed to evil. The vergers and the priests, being unsupported by the multitude, brought out their most precious treasures, and the idols called diopeth,[12] and through these servitors, the gifts were drawn forth from the shrines and the hidden recesses in the temples. The spots previously inaccessible, and known only to the priests, were made accessible to all who desired to enter. Such of the imagesas were constructed of precious material, andwhatever else was valuable, were purified by fire, and became public property. The brazen images which were skillfully wrought were carried to the city, named after the emperor, and placed there as objects of embellishment, where they may still be seen in public places, as in the streets, the hippodrome, and the palaces. Amongst them was the statue of Apollo which was in the seat of the oracle of the Pythoness, and likewise the statues of the Muses from Helicon, the tripods from Delphos, and the much extolled Pan, which Pausanias the Lacedaemonian and the Grecian cities had devoted,-after the war against the Medes.

As to the temples, some were stripped of their doors, others of their roofs, and others were neglected, allowed to fall into ruin, or destroyed. The temple of Aesculapius in Aegis, a city of Cilicia, and that of Venus at Aphaca, near Mount Lebanon and the River Adonis, were then undermined and entirely destroyed. Both of these temples were most highly honored and reverenced by the ancients; as the Aegeatae were wont to say, that those

among them who were weakened in body were delivered from diseases because the demon manifested himself by night, and healed them. And at Aphaca, it was believed that on a certain prayer being uttered on a given day, a fire like a star descended from the top of Lebanon and sunk into the neighboring river; they affirmed that this was Urania, for they call Aphrodite by this name. The efforts of the emperor succeeded to the utmost of his anticipations; for on beholding the objects of their former reverence and fear boldly cast down and stuffed with straw and hay, the people were led to despise what they had previously venerated, and to blame the erroneous opinion of their ancestors. Others, envious at the honor in which Christians were held by the emperor, deemed it necessary to imitate the acts of the ruler; others devoted themselves to an examination of Christianity, and by means of signs, of dreams, or of conferences with bishops and monks, were convinced that it was better to become Christians. From this period, nations and citizens spontaneously renounced their former opinion. At that time a port of Gaza, called Majuma, wherein superstition and ancient ceremonies had been hitherto admired, turned unitedly with all its inhabitants to Christianity. The emperor, in order to reward their piety, deemed them worthy of the greatest honor, and distinguished the place as a city, a status it had not previously enjoyed, and named it Constantia: thus honoring the spot on account of its piety, by bestowing on it the name of the dearest of his children. On the same account, also, Constantine in Phoenicia is known to have received its name from the emperor. But it would not be convenient to record every instance of this kind, for many other cities about this time went over to religion, and spontaneously, without any command of the emperor, destroyed the adjacent temples and statues, and erected houses of prayer.

Chapter VI.-The Reason Why Under Constantine, the Name of Christ Was Spread Throughout the Whole World.

The church having been in this manner spread throughout the whole Roman world, religion was introduced even among the barbarians themselves.[13] The tribes on both sides of the Rhine were Christianized, as likewise the Celts and the Gauls who dwelt upon the most distant shores of the ocean; the Goths, too, and such tribes aswere contiguous to them, who formerly dwelt on either of the high shores of the Danube, had long shared in the Christian faith, and had changed into a gentler and more rational observance. Almost all the barbarians had professed to hold the Christian doctrine in honor, from the time of the wars between the Romans and foreign tribes, under the government of Gallienus and the emperors who succeeded him. For when an unspeakable multitude of mixed nations passed over from Thrace into Asia and overran it, and when other barbarians from the various regions did the same things to the adjacent Romans, many priests of Christ who had been taken captive, dwelt among these tribes; and during their residence among them, healed the sick, and cleansed those who were possessed of demons, by the name of Christ only, and by calling on the Son of God; moreover they led[14] a blameless life, and excited envy by their virtues. The barbarians, amazed at the conduct and wonderful works of these men, thought that it would be prudent on their part, and pleasing to the Deity, if they should imitate those whom they saw were better; and, like them, would render homage to God. When teachers as to what should be done, had been proposed to them, the people were taught and baptized, and subsequently were gathered into churches.

Chapter VII.-How the Iberians Received The, Faith of Christ.

It is said that during this reign the Iberians,[15] a large and warlike barbarian nation, confessed Christ.[16] They dwelt to the north beyond Armenia. A Christian woman, who had been taken captive, induced them to renounce the religion of their fathers. She was very faithful and godly, and did not, amongst foreigners, remit her accustomed routine of religious duty. To fast, to pray night and day, and to praise God, constituted her delight. The barbarians inquired as to the motives of her endurance: she simply answered, that it was necessary in this way to worship the Son of God; but the name of Him who was to be worshiped, and the man-her of worshiping, appeared strange to them. It happened that a boy of the country was taken ill, and his mother, according to the custom of the Iberians, took him around from house to house, in hope that some one might be found capable of curing the disease, and the change from the suffering might be easy for the afflicted. As no one capable of healing him could be found, the boy was brought to the captive, and she said, "as to medicines, I have neitherperience nor knowledge, nor am I acquainted with the mode of applying ointments or plasters; but, O woman, I believe that Christ whom I worship, the true and great God, will become the Saviour of thy child." Then she prayed for him immediately and freed him from the disease, although just before it was believed that he was about to die. A little while after, the wife of the governor of the nation was, by an incurable disease, brought nigh unto death; yet she too was saved in the same manner. And thus did this captive teach the knowledge of Christ, by introducing Him as the dispenser of health, and as the Lord of life, of empire, and of all things. The governor's

wife, convinced by her own personal experience, believed the words of the captive, embraced the Christian religion, and held the woman in much honor. The king, astonished at the celerity of the cure, and the miraculousness and healing of faith, learned the cause from his wife, and commanded that the captive should be rewarded with gifts. "Of gifts," said the queen, "her estimate is very low, whatever may be their value; she makes much of the service she renders to her God only. Therefore if we wish to gratify her, or desire to do what is safe and right, let us also worship God, who is mighty and a Saviour, and who, at His will, gives continuance unto kings, casts down the high, renders the illustrious abject, and saves those in terrible straits." The queen continued to argue in this excellent manner, but the sovereign of Iberia remained in doubt and unconvinced, as he reflected on the novelty of the matters, and also respected the religion of his fathers. A little while after, he went into the woods with his attendants, on a hunting excursion; all of a sudden thick clouds arose, and a heavy air was everywhere diffused by them, so as to conceal the heavens and the sun; profound night and great darkness pervaded the wood. Since each of the hunters was alarmed for his own safety, they scattered in different directions. The king, while thus wandering alone, thought of Christ, as men are wont to do in times of danger. He determined that if he should be delivered from his present emergency, he would walk before God and worship Him. At the very instant that these thoughts were upon his mind, the darkness was dissipated, the air became serene, the rays of the sun penetrated into the wood, and the king went out in safety. He informed his wife of the event that had befallen him, sent for the captive, and commanded her to teach him in what way he ought to worship Christ. When she had given as much

instruction as it was right for a woman to say and do, he called together his subjects and declared to them plainly the Divine mercies which had been vouchsafed to himself and to his wife, and although uninitiated, he declared to his people the doctrines of Christ. The whole nation was persuaded to embrace Christianity, the men being convinced by the representations of the king, and the women by those of the queen and the captive. And speedily with the general consent of the entire nation, they prepared most zealously to build a church. When the external walls were completed, machines were brought to raise up the columns, and fix them upon their pedestals. It is related, that when the first and second columns had been righted by these means, great difficulty was found in fixing the third column, neither art nor physical strength being of any avail, although many were present to assist in the pulling. When evening came on, the female captive remained alone on the spot, and she continued there throughout the night, interceding with God that the erection of the columns might be easily accomplished, especially as all the rest had taken their departure distressed at the failure; for the column was only half raised, and remained standing, and one end of it was so embedded in its foundations that it was impossible to move it downward. It was God's will that by this, as well as by the preceding miracle, the Iberians should be still further confirmed about the Deity. Early in the morning, when they were present at the church, they beheld a wonderful spectacle, which seemed to them as a dream. The column, which on the day before had been immovable, now appeared erect, and elevated a small space above its proper base. All present were struck with admiration, and confessed, with one consent, that Christ alone is the true God. Whilst they were all looking on, the column slipped quietly and spontaneously, and was

adjusted as by machinery on its base. The other columns were then erected with ease, and the Iberians completed the structure with greater alacrity. The church having been thus speedily built, the Iberians, at the recommendation of the captive, sent ambassadors to the Emperor Constantine, bearing proposals for alliance and treaties, and requesting that priests might be sent to their nation. On their arrival, the ambassadors related the events that had occurred, and how the whole nation with much care worshiped Christ. The emperor of the Romans was delighted with the embassy, and after acceding to every request that was proffered, dismissed the ambassadors. Thus did the Iberians receive the knowledge of Christ, and until this day they worship him carefully.

Chapter VIII.-How the Armenians and Persians Embraced Christianity.

Subsequently the Christian religion became known to the neighboring tribes and was very greatly disseminated.[17] The Armenians, I have understood, were the first to embrace Christianity.[18] It is said that Tiridates, then the sovereign of that nation, became a Christian by means of a marvelous Divine sign which was wrought in his own house; and that he issued commands to all the subjects, by a herald, to adopt the same religion.[19] I think that the beginning of the conversion of the Persians[20] was owing to their intercourse with the Osroenians and Armenians; for it is likely that they would converse with such Divine men and make experience of their virtue.

Chapter IX.-Sapor King of Persia is Excited Against the Christians. Symeon, Bishop

Ofpersia, and Usthazanes, a Eunuch, Suffer the Agony of Martyrdom.

When, in course of time, the Christians increased in number, and began to form churches, and appointed priests and deacons, the Magi, who as a priestly tribe had from the beginning in successive generations acted as the guardians of the Persian religion, became deeply incensed against them.[21] The Jews, who through envy are in some way naturally opposed to the Christian religion, were likewise offended. They therefore brought accusations before Sapor, the reigning sovereign, against Symeon, who was then archbishop of Seleucia and Ctesiphon, royal cities of Persia, and charged him with being a friend of the Caesar of the Romans, and with communicating the affairs of the Persians to him. Sapor believed these accusations, and at first, ground the Christians with excessive taxes, although he knew that the generality of them had voluntarily embraced poverty. He entrusted the exaction to cruel men, hoping that, by the want of necessaries, and the atrocity of the ex-actors, they might be compelled to abjure their religion; for this was his aim. Afterwards, however, be commanded that the priests and conductors of the worship of God should be slain with the sword. The churches were demolished, their vessels were deposited in the treasury, and Symeon was arrested as a traitor to the kingdom and the religion of the Persians. Thus the Magi, with the co-operation of the Jews, quickly destroyed the houses of prayer. Symeon, on his apprehension, was bound with chains, and brought before the king. There the man evinced his excellence and courage; for when Sapor commanded that he should be led away to the torture, he did not fear, and would not prostrate himself. The king, greatly exasperated, demanded why he did not prostrate himself

as he had done formerly. Symeon replied, "Formerly I was not led away bound in order that I might abjure the truth of God, and therefore I did not then object to pay the customary respect to royalty; but now it would not be proper for me to do so; for I stand here in defense of godliness and of our opinion." When he ceased speaking, the king commanded him to worship the sun, promising, as an inducement, to bestow gifts upon him, and to hold him in honor; but on the other hand, threatening, in case of non-compliance, to visit him and the whole body of Christians with destruction. When the king found that he neither frightened him by menaces, nor caused him to relax by promises, and that Symeon remained firm and refused to worship the sun, or to betray his religion, he commanded him to be put in bonds for a while, probably imagining that he would change his mind.

When Symeon was being conducted to prison, Usthazanes, an aged eunuch, the foster-father of Sapor and superintendent of the palace, who happened to be sitting at the gates of the palace, arose to do him reverence. Symeon reproachfully forbade him in a loud and haughty voice, averted his countenance, and passed by; for the eunuch had been formerly a Christian, but had recently yielded to authority, and had worshiped the sun. This conduct so affected the eunuch that he wept aloud, laid aside the white garment with which he was robed, and clothed himself, as a mourner, in black. He then seated himself infront of the palace, crying and groaning, andsaying, "Woe is me! What must not await me since I have denied God; and on this account Symeon, formerly my familiar friend, does not think me worthy of being spoken to, but turns away and hastens from me." When Sapor heard of what had occurred, he called the eunuch to him, and inquired into the cause of his grief, and asked

him whether any calamity had befallen his family. Usthazanes replied and said, "O king, nothing has occurred to my family; but I would rather have suffered any other affliction whatsoever than that which has befallen me, and it would have been easy to bear. Now I mourn because I am alive, and ought to have been dead long ago; yet I still see the sun which, not voluntarily, but to please thee, I professed to worship. Therefore, on both accounts, it is just that I should die, for I have been a betrayer of Christ, and a deceiver of thee." He then swore by the Maker of heaven and earth, that he would never swerve from his convictions. Sapor, astonished at the wonderful conversion of the eunuch, was still more enraged against the Christians, as if they had effected it by enchantments. Still, he spared the old man, and strove with all his strength, by alternate gentleness and harshness, to bring him over to his own sentiments. But finding that his efforts were useless, and that Usthazanes persisted in declaring that he would never be so foolish as to worship the creature instead of the creator, he became inflamed with passion, and commanded that the eunuch's head should be struck off with a sword. When the executioners came forward to perform their office, Usthazanes requested them to wait a little, thathe might communicate something to the king. He then called one of the most faithful eunuchs, and bade him say to Sapor, "From my youth until now I have been well affected, O king, to your house, and have ministered with fitting diligence to your father and yourself. I need no witnesses to corroborate my statements; these facts are well established. For all the matters wherein at divers times I have gladly served you, grant me this reward; let it not be imagined by those who are ignorant of the circumstances, that I have incurred this punishment by acts of unfaithfulness against the kingdom, or by the

commission of any other crime; but let it be published and proclaimed abroad by a herald, that Usthazanes loses his head for no knavery that he has ever committed in the palaces, but for being a Christian, and for refusing to obey the king in denying his own God." The eunuch delivered this message, and Sapor, according to the request of Usthazanes, commanded a herald to make the desired proclamation; for the king imagined that others would be easily deterred from embracing Christianity, by reflecting that he who sacrificed his aged foster-father and esteemed household servant, would assuredly spare no other Christian. Usthazanes, however, believed that as by his timidity in consenting to worship the sun, he had caused many Christians to fear, so now, by the diligent proclamation of the cause of his sufferings, many might be edified by learning that he died for the sake of religion, and so became imitators of his fortitude.

Chapter X.-Christians Slain by Sapor in Persia.

In this manner the honorable life of Usthazanes was terminated, and when the intelligence was brought to Symeon in the prison, he offered thanksgiving to God on his account. The following day, which happened to be the sixth day of the week, and likewise the day on which, as immediately preceding the festival of the resurrection, the annual memorial of the passion of the Saviour is celebrated, the king issued orders for the decapitation of Symeon; for he had again been conducted to the palace from the prison, had reasoned most nobly with Sapor on points of doctrine, and had expressed a determination never to worship either the king or the sun. On the same day a hundred other prisoners were ordered to be slain. Symeon beheld their execution, and last of all he was put to death. Amongst these victims were bishops,

presbyters, and other clergy of different grades. As they were being led out to execution, the chief of the Magi approached them, and asked them whether they would preserve their lives by conforming to the religion of the king and by worshiping the sun. As none of them would comply with this condition, they were conducted to the place of execution, and the executioners applied themselves to the task of slaying these martyrs. Symeon, standing by those who were to be slain, exhorted them to constancy, and reasoned concerning death, and the resurrection, and piety, and showed them from the sacred Scriptures that a death like theirs is true life; whereas to live, and through fear to deny God, is as truly death. He told them, too, that even if no one were to slay them, death would inevitably overtake them; for our death is a natural consequence of our birth. The things after those of this life are perpetual, and do not happen alike to all men; but as if measured by some rule, they must give an accurate account of the course of life here. Each one who did well, will receive immortal rewards and will escape the punishments of those who did the opposite. He likewise told them that the greatest and happiest of all good actions is to die for the cause of God. While Symeon was pursuing such themes, and like a household attendant, was exhorting them about the manner in which they were to go into the conflicts, each one listened and spiritedly went to the slaughter. After the executioner had despatched a hundred, Symeon himself was slain; and Abedechalaas and Anannias, two aged presbyters of his own church, who had been his fellow-prisoners, suffered with him.[22]

Chapter XI.-Pusices, Superintendent of the Artisans of Sapor.

Pusices, the superintendent of the king's artisans, was present at the execution; perceiving that Anannias trembled as the necessary preparations for his death were being made, he said to him, "O old man, close your eyes for a little while and be of good courage, for you will soon behold the light of Christ." No sooner had he uttered these words than he was arrested and conducted before the king; and as he frankly avowed himself a Christian, and spoke with great freedom to the king concerning his opinion and the martyrs, he was condemned to an extraordinary and most cruel death, because it was not lawful to address the king with such boldness. The executioners pierced the muscles of his neck in such a manner as to extract his tongue. On the charge of some persons, his daughter, who had devoted herself to a life ofholy virginity, was arraigned and executed at the same time. The following year, on the day on which the passion of Christ was commemorated, and when preparations were being made for the celebration of the festival commemorative of his resurrection from the dead, Sapor issued a most cruel edict throughout Persia, condemning to death all those who should confess themselves to be Christians. It is hid that a greater number of Christians suffered by the sword; for the Magi sought diligently in the cities and villages for those who had concealed themselves; and many voluntarily surrendered themselves, lest they should appear, by their silence, to deny Christ. Of the Christians who were thus un-sparingly sacrificed, many who were attached to the palace were slain, and amongst these was Azades,[23] a eunuch, who was especially beloved by the king. On hearing of his death, Sapor was overwhelmed with grief, and put a stop to the general slaughter of the Christians; and he directed that the teachers of religion should alone be slain.

Chapter XII.-Tarbula, the Sister of Symeon, and Her Martyrdom.

About the same period, the queen was attacked with a disease, and Tarbula, the sister of Symeon the bishop, a holy virgin, was arrested with her servant, who shared in the same mode of life, as likewise a sister of Tarbula, who, after the death of her husband, abjured marriage, and led a similar career. The cause of their arrest was the charge of the Jews, who reported that they had injured the queen by their enchantments, on account of their rage at the death of Symeon. As invalids easily give credit to the most repulsive representations, the queen believed the charge, and especially because it emanated from the Jews, since she had embraced their sentiments, and lived in the observance of the Jewish rites, for she had great confidence in their veracity and in their attachment to herself. The Magi having seized Tarbula and her companions, condemned them to death; and after having sawn them asunder, they fastened them up to poles and made the queen pass through the midst of the poles as a medium for turning away the disease. It is said that this Tarbula was beautiful and verystately in form, and that one of the Magi, having become deeply enamored with her, secretly sent a proposal for intercourse, and promised as a reward to save her and her companions if she would consent. But she would give no ear to his licentiousness, and treated the Magi with scorn, and rebuked his lust. She would rather prefer courageously to die than to betray her virginity.

As it was ordained by the edict of Sapor, which we mentioned above, that the Christians should not be slaughtered indiscriminately, but that the priests and teachers of the opinions should be slain, the Magi and

Arch-Magi traversed the whole country of Persia, studiously maltreating the bishops and presbyters. They sought them especially in the country of Adiabene, a part of the Persian dominions, because it was wholly Christianized.

Chapter XIII.-Martyrdom of St. Acepsimas and of His Companions.

About this period they arrested Acepsimas the bishop, and many of his clergy. After having taken counsel together, they satisfied themselves with the hunt after the leader only; they dismissed the rest after they had taken away their property. James, however, who was one of the presbyters, voluntarily followed Acepsimas, obtained permission from the Magi to share his prison, and spiritedly ministered to the old man, lightened his misfortunes as far as he was able, and dressed his wounds; for not long after his apprehension, the Magi had injuriously tortured him with raw thongs in forcing him to worship the sun; and on his refusal to do so had retained him again in bonds. Two presbyters named Aithalas and James, and two deacons, by name Azadanes and Abdiesus, after being scourged most injuriously by the Magi, were compelled to live in prison, on account of their opinions. After a long time had elapsed, the great Arch-Magi communicated to the king the facts about them to be punished; and having received permission to deal with them as he pleased, unless they would consent to worship the sun, he made known this decision of Sapor's to the prisoners. They replied openly, that they would never betray the causeof Christ nor worship the sun; he tortured them unsparingly. Acepsimas persevered in the manly confession of his faith, till death put an end to his torments. Certain Armenians, whom the Persians

retained as hostages, secretly carried away his body and buried it. The other prisoners, although not less scourged, lived as by a miracle, and as they would not change their judgment, were again put in bonds. Among these was Aithalas, who was stretched out while thus beaten, and his arms were torn out of his shoulders by the very great wrench; and he carried his hands about as dead and swinging loosely, so that others had to convey food to his mouth. Under this rule, an innumerable multitude of presbyters, deacons, monks, holy virgins, and others who served the churches and were set apart for its dogma, terminated their lives by martyrdom. The following are the names of the bishops, so far as I have been able to ascertain: Barbasymes, Paulus, Gaddiabes, Sabinus, Mareas, Mocius, John, Hormisdas, Papas, James, Romas, Maares, Agas, Bochres, Abdas, Abdiesus, John, Abramins, Agdelas, Sapores, Isaac, and Dausas. The latter had been made prisoner by the Persians, and brought from a place named Zabdaeus.[24] He died about this time in defense of the dogma; and Mareabdes, a chorepiscopus, and about two hundred and fifty of his clergy, who had also been captured by the Persians, suffered with him.

Chapter XIV.-The Martyrdom of Bishop Milles and His Conduct. Sixteen Thousand Distinguished Men in Persia Suffer Martyrdom Under Sapor, Besides Obscure Individuals.

About this period Milles suffered martyrdom. He originally served the Persians in a military capacity, but afterwards abandoned that vocation, in order to embrace the apostolical mode of life. It is related that he was ordained bishop over a Persian city, and he underwent a

variety of sufferings, and endured wounds and drawings; and that, failing in his efforts to convert the inhabitants to Christianity, he uttered imprecations against the city, and departed. Not long after, some of the principal citizens offended the king, and an army with three hundred elephants was sent against them; the city was utterly demolished and its land was ploughed and sown. Milles, taking with him only his wallet, in which was the holy Book of the Gospels, repaired to Jerusalem in prayer; thence he proceeded to Egypt in order to see the monks. The extraordinary and admirable works which we have heard that he accomplished, are attested by the Syrians, who have written an account of his actions and life. For my own part, I think that I have said enough of him and of the other martyrs who suffered in Persia during the reign of Sapor; for it would be difficult to relate in detail every circumstance respecting them, such as their names, their country, the mode of completing their martyrdom, and the species of torture to which they were subjected; for they are innumerable, since such methods are jealously affected by the Persians, even to the extreme of cruelty. I shall briefly state that the number of men and women whose names have been ascertained, and who were martyred at this period, have been computed to be sixteen thousand; while the multitude outside of these is beyond enumeration, and on this account to reckon off their names appeared difficult to the Persians and Syrians and to the inhabitants of Edessa, who have devoted much care to this matter.

Chapter XV.-Constantine Writes to Sapor to Stay the Persecution of the Christians.

Constantine the Roman emperor was angry, and bore it ill when he heard of the sufferings to which the

Christians were exposed in Persia. He desired most anxiously to render them assistance, yet knew not in what way to effect this object. About this time some ambassadors from the Persian king arrived at his court, and after granting their requests and dismissing them, he thought it would be a favorable opportunity to address Sapor in behalf of the Christians in Persia, and wrote to him,[25] confessing that it would be a very great and forever indescribable favor, if he would be humane to those who admired the teaching of the Christians under him. "There is nothing in their religion," said he, "of a reprehensible nature; by bloodless prayers alone do they offer supplication to God, for he delighteth not in the outpouring of blood, but taketh pleasure only in a pure soul devoted to virtue and to religion; so that they who believe these things are worthy of commendation." The emperor then assured Sapor that God would be propitious to him if he treated the Christians with lenity, and adduced the example of Valerian and of himself in proof thereof. He had himself, by faith in Christ, and by the aid of Divine inclination, come forth from the shores of the Western ocean, and reduced to obedience the whole of the Roman world, and had terminated many wars against foreigners and usurpers; and yet had never had recourse to sacrifices or divinations, but had for victory used only the symbol of the Cross at the head of his own armies, and prayer pure from blood and defilement. The reign of Valerian was prosperous so long as he refrained from persecuting the Church; but he afterwards commenced a persecution against the Christians, and was delivered by Divine vengeance into the hands of the Persians, who took him prisoner and put him to a cruel death."

It was in this strain that Constantine wrote to Sapor,

urging him to be well-disposed to this religion; for the emperor extended his watchful care over all the Christians of every region, whether Roman or foreign.

Chapter XVI.-Eusebius and Theognis Who at the Council of Nice Had Assented to the Writings of Arius Restored to Their Own Sees.

No long after the council of Nice, Arius was recalled from exile; but the prohibition to enter Alexandria was unrevoked. It shall be related in the proper place how he strove to obtain permission to return to Egypt. Not long after, Eusebius, bishop of Nicomedia, and Theognis, bishop of Nicaea, regained possession of their churches after expelling Amphion and Chrestos who had been ordained in their stead.[26] They owed their restoration to a document which they had presented to the bishops, containing a retractation: "Although we have been condemned without a trial by your piety, we deemed it right to remain silent concerning the judgment passed by your piety. But as it would be absurd to remain longer silent, when silence is regarded as a proof of the truth of the calumniators, we now declare to you that we too agree in this faith, and after a diligent examination of the thought in the word `consubstantial,' we are wholly intent upon preserving peace, and that we never pursued any heresy. Having proposed for the safety of the churches such argument[27] as occurred to us, and having been fully convinced, and fully convincing those who ought to have been persuaded by us, we undersigned the creed; but we did not subscribe to the anathema, not because we impugned the creed, but because we did not believe the accused to be what he was represented to us; the letters we had received from him, and the arguments he had

delivered in our presence, fully satisfying us that he was not such an one. Would that the holy Synod were convinced that we are not bent on opposing, but are accordant with the points accurately defined by you, and by this document, we do attest our assent thereto: and this is not because we are wearied of exile, but because we wish to avert all suspicion of heresy; for if you will condescend to admit us now into your presence, you will find us in all points of the same sentiments as yourselves, and obedient to your decisions, and then it shall seem good to your piety to be merciful to him who was accused on these points and to have him recalled. If the party amenable to justice has been recalled and has defended himself from the charge made, it would be absurd, were we by our silence to confirm the reports that calumny had spread against us. We beseech you then, as befits your piety, dear to Christ, that you memorialize our emperor, most beloved of God, and that you hand over our petition, and that you counsel quickly, what is agreeable to you concerning us." It was by these means that Eusebius and Theognis, after their change of sentiment, were reinstated in their churches.

Chapter XVII.-On the Death of Alexander, Bishop of Alexandria, at His Suggestion, Athanasius Receives the Throne; And an Account of His Youth; How He Was a Self-Taught Priest, and Beloved by Antony the Great.

About this period[28] Alexander, bishop of Alexandria, when about to depart this life, left Athanasius as his successor, in accordance, I am convinced, with the Divine will directing the vote upon him. It is said that

Athanasius at first sought to avoid the honor by flight, but that he, although unwilling, was afterwards constrained by Alexander to accept the bishopric. This is testified by Apolinarius, the Syrian,[29] in the following terms: "In all these matters much disturbance was excited by impiety, but its first effects were felt by the blessed teacher of this man, who was at hand as an assistant, and behaved as a son would to his father. Afterwards this holy man himself underwent the same experience, for when appointed to the episcopal succession he fled to escape the honor; but he was discovered in his place of concealment by the help of God, who had forecast by Divine manifestations to his blessed predecessor, that the succession was to devolve upon him. For when Alexander was on the point of death, he called upon Athanasius, who was then absent. One who bore the same name, and who happened to be present, on hearing him call this way, answered him; but to him Alexander was silent, since he was not summoning this man. Again he called, and as it often happens, the one present kept still, and so the absent one was disclosed. Moreover, the blessed Alexander prophetically exclaimed, `O Athanasius, thou thinkest to escape, but thou wilt not escape'; meaning that Athanasius would be called to the conflict." Such is the account given by Apolinarius respecting Athanasius.

The Arians assert that after the death of Alexander, the respective followers of that bishop and of Melitius held communion together, and fifty-four bishops from Thebes, and other parts of Egypt, assembled together, and agreed by oath to choose by a common vote, the man who could advantageously administer the Church of Alexandria; but that seven[30] of the bishops, in violation of their oath, and contrary to the opinion of all, secretly ordained

Athanasius; and that on this account many of the people and of the Egyptian clergy seceded from communionwith him. For my part, I am convinced that it was by Divine appointment that Athanasius succeeded to the high-priesthood; for he was eloquent and intelligent, and capable of opposing plots, and of such a man the times had the greatest need. He displayed great aptitude in the exercise of the ecclesiastical functions and fitness for the priesthood, and was, so to speak, from his earliest years, self-taught. It is said that the following incident occurred to him in his youth.[31] It was the custom of the Alexandrians to celebrate with great pomp an annual festival in honor of one of their bishops named Peter, who had suffered martyrdom. Alexander, who then conducted the church, engaged in the celebration of this festival, and after having completed the worship, he remained on the spot, awaiting the arrival of some guests whom he expected to breakfast. In the meantime he chanced to cast his eyes towards the sea, and perceived some children playing on the shore, and amusing themselves by imitating the bishop and the ceremonies of the Church. At first he considered the mimicry as innocent, and took pleasure in witnessing it; but when they touched upon the unutterable, he was troubled, and communicated the matter to the chief of the clergy. The children were called together and questioned as to the game at which they were playing, and as to what they did and said when engaged in this amusement. At first they through fear denied; but when Alexander threatened them with torture, theyconfessed that Athanasius was their bishop and leader, and that many children who had not been initiated had been baptized by him. Alexander carefully inquired what the priest of their play was in the habit of saying or doing, and what they answered or were taught. On finding that the exact routine of the Church

had been accurately observed by them, he consulted the priests around him on the subject, and decided that it would he unnecessary to rebaptize those who, in their simplicity, had been judged worthy of the Divine grace. He therefore merely performed for them such offices as it is lawful only for those who are consecrated to initiating the mysteries. He then took Athanasius and the other children, who had playfully acted as presbyters and deacons, to their own relations under God as a witness that they might be brought up for the Church, and for leadership in what they had imitated. Not long after, he took Athanasius as his table companion and secretary. He had been well educated, was versed in grammar and rhetoric, and already when he came to man's estate, and before he attained the bishopric, he gave proof to those conversing with him of his being a man of wisdom and intellectuality. But when,[32] on the death of Alexander, the succession devolved upon him, his reputation was greatly increased, and was sustained by his own private virtues and by the testimony of the monk, Antony the Great. This monk repaired to him when he requested his presence, visited the cities, accompanied him to the churches, and agreed with him in opinion concerning the Godhead. He evinced unlimited friendship towards him, and avoided the society of his enemies and opponents.

Chapter XVIII.-The Arians and Melitians Confer Celebrity on Athanasius; Concerning Eusebius, and His Request of Athanasius to Admit Arius to Communion; Concerning the Term "Consubstantial"; Eusebius Pamphilus and Eustathius, Bishop of Antioch, Create Tumults Above All the Rest.

The reputation of Athanasius was, however, especially increased by the Arians and Melitians;[33] although always plotting, they never appeared rightly to catch and make him a prisoner. In the first place, Eusebius wrote to urge him to receive the Arians into communion, and threatened, without writing it, to ill-treat him should he refuse to do so. But as Athanasius would not yield to his representation, but maintained that those who had devised a heresy in innovating upon the truth, and who had been condemned by the council of Nice, ought not to be received into the Church, Eusebius contrived to interest the emperor in favor of Arius, and so procured his return. I shall state a little further on how all these events came to pass.[34]

At this period, the bishops had another tumultuous dispute among themselves, concerning the precise meaning of the term "consubstantial."[35] Some thought that this term could not be admitted without blasphemy; that it implied the non-existence of the Son of God; and that it involved the error of Montanus and Sabellius. Those, on the other hand, who defended the term, regarded their opponents as Greeks (or pagans), and considered that their sentiments led to polytheism. Eusebius, surnamed Pamphilus, and Eustathius, bishop of Antioch, took the lead in this dispute. They both confessed the Son of God to exist hypostatically, and yet they contended together as if they had misunderstood each other. Eustathius accused Eusebius of altering the doctrines ratified by the council of Nicaea, while the latter declared that he ap-proved of all the Nicaean doctrines, and reproached Eustathius for cleaving to the heresy of Sabellius.

Chapter XIX.-Synod of Antioch; Unjust Deposition of Eustathius; Euphronius Receives the Throne; Constantine the Great Writes to the Synod and to Eusebius Pamphilus, Who Refuses the Bishopric of Antioch.

A Synod having been convened at Antioch, Eustathius was deprived of the church of that city.[36] It was most generally believed that he was deposed merely on account of his adherence to the faith of the council of Nicaea, and on account of his having accused Eusebius, Paulinus, bishop of Tyre, and Patrophilus, bishop of Scythopolis (whose sentiments were adopted by the Eastern priests), of favoring the heresy of Arius. The pretext resorted to for his deposition, however, was, that he had defiled the priesthood by unholy deeds. His deposition excited so great a sedition at Antioch, that the people were on the point of taking up arms, and the whole city was in a state of commotion. This greatly injured him in the opinion of the emperor; for when he understood what had happened, and that the people of that church were divided into two parties, he was much enraged, and regarded him with suspicion as the author of the tumult. The emperor, however, sent an illustrious officer of his palace, invested with full authority, to calm the populace, and put an end to the disturbance, without having recourse to violence or injury.

Those who had deposed Eustathius, and who on this account were assembled in Antioch, imagining that their sentiments would be universally received, if they could succeed in placing over the Church of Antioch one of their own opinion, who was known to the emperor, and held in repute for learning and eloquence, and that they

could obtain the obedience of the rest, fixed their thoughts upon Eusebius Pamphilus for that see. They wrote to the emperor upon this subject, and stated that this course would be highly acceptable to the people. He had, in fact, been sought by all the clergy and laity who were inimical to Eustathius. Eusebius, however, wrote to the emperor refusing the dignity. The emperor approved of his refusal with praise; for there was an ecclesiastical law prohibiting the removal of a bishop from one bishopric to another. He wrote to the people and to Eusebius, adopting his judgment and calling him happy, because he was worthy to hold the bishopric not only of one single city, but of the world. The emperor also wrote to the people of the Church of Antioch concerning like-mindedness, and told them that they ought not to desire the bishops of other regions, even as they ought not to covet the possessions of others. In addition to these, he despatched another epistle to the Synod, in private session, and similarly commended Eusebius as in the letter to him for having refused the bishopric; and being convinced that Euphronius, a presbyter of Cappadocia, and George of Arethusa were men approved in creed, he commanded the bishops to decide for one or other of them, or for whomsoever might appear worthy of the honor, and to ordain a president for the Church of Antioch. On the receipt of these letters from the emperor, Euphronius was ordained; and I have heard that Eustathius bore this unjust calumny calmly, judging it to be better, as he was a man who, besides his virtues and excellent qualities, was justly admired on account of his fine eloquence, as is evidenced by his transmitted works, which are highly approved for their choice of words, flavor of expression, temperateness of sentiments, elegance and grace of narration.

Chapter XX.-Concerning Maximus, Who Succeeded Macarius in the See of Jerusalem.

About this time Mark,[37] who had succeeded Silvester, and who had held the episcopal sway during a short period, died, and Julius was raised to the see of Rome. Maximus succeeded Macarius in the bishopric of Jerusalem.[38] It is said that Macarius had ordained him bishop over the church of Diospolis, but that the members of the church of Jerusalem insisted upon his remaining among them. For since he was a confessor, and otherwise excellent, he was secretly chosen beforehand in the approbation of the people for their bishopric, after that Macarius should die. The dread of offending the people and exciting an insurrection led to the election of another bishop over Diospolis, and Maximus remained in Jerusalem, and exercised the priestly functions conjointly with Macarius; and after the death of this latter, he governed that church. It is, however, well known to those who are accurately acquainted with these circumstances, that Macarius concurred with the people in their desire to retain Maximus; for it is said that he regretted the ordination of Maximus, and thought that he ought necessarily to have been reserved for his own succession on account of his holding right views concerning God and his confession, which had so endeared him to the people. He likewise feared that, at his death, the adherents of Eusebius and Patrophilus, who had embraced Arianism, would take that opportunity to place one of their own views in his see; for even while Macarius was living, they had attempted to introduce some innovations, but since they were to be separated from him, they on this account kept quiet.

Chapter XXI.-The Melitians and the Arians Agree in Sentiment; Eusebius and Theognis Endeavor to Inflame Anew the Disease of Arius.

In the meantime the contention which had been stirred in the beginning among the Egyptians, could not be quelled.[39] The Arian heresy had been positively condemned by the council of Nice, while the followers of Melitius had been admitted into communion under the stipulations above stated. When Alexander returned to Egypt, Melitius delivered up to him the churches whose government he had unlawfully usurped, and returned to Lycus. Not long after, finding his end approaching, he nominated John, one of his most intimate friends, as his successor, contrary to the decree of the Nicaean Council, and thus fresh cause of discord in the churches was produced. When the Arians perceived that the Melitians were introducing innovations, they also harassed the churches. For, as frequently occurs in similar disturbances, some applauded the opinion of Arius, while others contended that those who had been ordained by Melitius ought to govern the churches. These two bodies of sectarians had hitherto been opposed to each other, but on perceiving that the priests of the Catholic Church were followed by the multitude, they became jealous and formed an alliance together, and manifested a common enmity to the clergy of Alexandria. Their measures of attack and defense were so long carried on in concert, that in process of time the Melitians were generally called Arians in Egypt, although they only dissent on questions of the presidency of the churches, while the Arians hold the same opinions concerning God as Arius. Although they individually denied one another's tenets, yet they dissimulated in contradiction of their own view,

in order to attain an underhanded agreement in the fellowship of their enmity; at the same time each one expected to prevail easily in what he desired. From this period, however, the Melitians after the discussion on those topics, received the Arian doctrines, and held the same opinion as Arius concerning God. This revived the original controversy concerning Arius, and some of the laity and clergy seceded from communion with the others. The dispute concerning the doctrines of Arius was rekindled once more in other cities, and particularly in Bithynia and Hellespontus, and in the city of Constantinople. In short, it is said that Eusebius, bishop of Nicomedia, and Theognis, bishop of Nicaea, bribed the notary to whom the emperor had intrusted the custody of the documents of the Nicaean Council, effaced their signatures, and attempted openly to teach that the Son is not to be considered consubstantial with the Father. Eusebius was accused of these irregularities before the emperor, and he replied with great boldness as he showed part of his clothing. "If this robe," said he, "had been cut asunder in my presence, I could not affirm the fragments to be all of the same substance." The emperor was much grieved at these disputes, for he had believed that questions of this nature had been finally decided by the council of Nicaea, but contrary to his hopes he saw them again agitated. He more especially regretted that Eusebius and Theognis had received certain Alexandrians into communion,[40] although the Synod had recommended them to repent on account of their heterodox opinions, and although he had himself condemned them to banishment from their native land, as being the exciters of sedition.[41] It is asserted by some, that it was for the above reasons that the emperor in anger exiled Eusebius and Theognis; but as I have already stated, I have derived my information from those

who are intimately acquainted with these matters.

Chapter XXII.-The Vain Machinations of the Arians and Melitians Against St. Athanasius.

The various calamities which befell Athanasius were primarily occasioned by Eusebius and Theognis.[42] As they possessed great freedom of speech and influence with the emperor, they strove for the recall of Arius, with whom they were on terms of concord and friendship, to Alexandria, and at the same time the expulsion from the Church of him who was opposed to them. They accused him before Constantine of being the author of all the seditions and troubles that agitated the Church, and of excluding those who were desirous of joining the Church; and alleged that unanimity would be restored were he alone to be removed. The accusations against him were substantiated by many bishops and clergy who were with John, and who sedulously obtained access to the emperor; they pretended to great orthodoxy, and imputed to Athanasius and the bishops of his party all the bloodshed, bonds, unjust blows, wounds, and conflagrations of churches. But when Athanasius demonstrated to the emperor the illegality of the ordination of John's adherents, their innovations of the decrees of the Nicaean Council, and the unsoundness of their faith, and the insults offered to those who held right opinions about God, Constantine was at a loss to know whom to believe. Since there were such mutual allegations, and many accusations were frequently stirred up by each party, and since he was earnestly anxious to restore the like-mindedness of the people, he wrote to Athanasius that no one should be shut out. If this should be betrayed to the last, he would send regardless of

consequences, one who should expel him from the city of Alexandria. If any one should desire to see this letter of the emperor's, he will here find the portion of it relating to this affair: "As you are now acquainted with my will, which is, that to all who desire to enter the Church you should offer an unhindered entrance. For should I hear that any who are willing to join the Church, have been debarred or hindered therefrom by you, I shall send at once an officer who shall remove you, according to my command, and shall transfer you to some other place." Athanasius, however, wrote to the emperor and convinced him that the Arians ought not to be received into communion by the Catholic Church; and Eusebius perceiving that his schemes could never be carried into execution while Athanasius strove in opposition, determined to resort to any means in order to get rid of him. But as he could not find a sufficient pretext for effecting this design, he promised the Melitians to interest the emperor and those in power in their favor, if they would bring an accusation against Athanasius. Accordingly, came the first indictment that he had imposed upon the Egyptians a tax on linen tunics, and that such a tribute had been exacted from the accusers. Apis[43] and Macarius, presbyters of the Church of Athanasius, who then happened to be at court, clearly proved the persistent accusation to be false. On being summoned to answer for the offense, Athanasius was further accused of having conspired against the emperor, and of having sent, for this purpose, a casket of gold to one Philumen. The emperor detected the calumny of his accusers, sent Athanasius home, and wrote to the people of Alexandria to testify that their bishop possessed great moderation and a correct faith; that he had gladly met him, and recognized him to be a man of God; and that, as envy had been the sole cause of his indictment, he had

appeared to better advantage than his accusers; and having heard that the Arian and Melitian sectarians had excited dissensions in Egypt, the emperor, in the same epistle, exhorted the multitude to look to God, to take heed unto his judgments, to be well disposed toward one another, to prosecute with all their might those who plotted against their like-mindedness; thus the emperor wrote to the people, exhorting them all to like-mindedness, and striving to prevent divisions in the Church.

Chapter XXIII.-Calumny Respecting St. Athanasius and the Hand of Arsenius.

The Melitians, on the failure of their first attempt, secretly concocted other indictments against Athanasius.[44] On the one hand they charged him with breaking a sacred chalice, and on the other with having slain one Arsenius, and with having cut off his arm and retained it for magical purposes. It is said that this Arsenius was one of the clergy,[45] but that, having committed some crime, he fled to a place of concealment for fear of being convicted and punished by his bishop. The enemies of Athanasius devised the most serious attack for this occurrence. They sought Arsenius with great diligence, and found him; they showed him great kindness, promised, to secure for him every goodwill and safety, and conducted him secretly to Patrines,[46] a presbyter of a monastery, who was one of their confederates, and of the same interest as themselves. After having thus carefully concealed him, they diligently spread the report in the market-places and public assemblies that he had been slain by Athanasius. They also bribed John, a monk, to corroborate the accusation.

As this evil report was universally circulated, and had even reached the ears of the emperor, Athanasius, being apprehensive that it would be difficult to defend his cause before judges whose minds were prejudiced by such false rumors, resorted to stratagems akin to those of his adversaries. He did everything in his power to prevent truth from being obscured by their attacks; but the multitude could not be convinced, on account of the non-appearance of Arsenius. Reflecting, therefore, that the suspicion which rested upon him could not be removed except by proving that Arsenius, who was said to be dead, was still alive, he sent a most trustworthy deacon in quest of him. The deacon went to Thebes, and ascertained from the declaration of some monks where he was living. And when he came to Patrines, with whom he had been concealed, he found that Arsenius was not there; for on the first intelligence of the arrival of the deacon he had been conveyed to Lower Egypt. The deacon arrested Patrines, and conducted him to Alexandria, as also Elias, one of his associates, who was said to have been the person who conveyed Arsenius elsewhere. He delivered them both to the commander of the Egyptian forces, and they confessed that Arsenius was still alive, that he had been secretly concealed in their house, and that he was now living in Egypt. Athanasius took care that all these facts should be reported to Constantine. The emperor wrote back to him, desiring him to attend to the due performance of the priestly functions, and the maintenance of order and piety among the people, and not to be disquieted by the machinations of the Melitians, it being evident that envy alone was the cause of the false indictments which were circulated against him and the disturbance in the churches. The emperor added that, for the future, he should not give place to such reports; and that, unless the

calumniators preserved the peace, he should certainly subject them to the rigor of the state laws, add let justice have its course, as they had not only unjustly plotted against the innocent, but had also shamefully abused the good order and piety of the Church. Such was the strain of the emperor's letter to Athanasius; and he further commanded that it should be read aloud before the public, in order that they might all be made acquainted with his intentions. The Melitians were alarmed at these menaces, and became more quiet for a while, because they viewed with anxiety the threat of the ruler. The churches throughout Egypt enjoyed profound peace, and, directed by the presidency of this great priest, it daily increased in numbers by the conversion of multitudes of pagans and other heretics.

Chapter XXIV.-Some Indian Nations Received Christianity at that Time Through the Instrumentality of Two Captives, Frumentius and Edesius.

We have heard that about this period some of the most distant of the nations that we call Indians, to whom the preaching of Bartholomew was unknown, shared in our doctrine, through Frumentius,[47] who became a priest and teacher of the sacred learning among them. But in order that we may know, even by the marvel of what happened in India, that the doctrine of the Christians ought to be received as a system not from man, as it seems a tissue of miracles to some, it is necessary to relate the reason for the ordination of Frumentius. It was as follows: The most celebrated philosophers among the Greeks explored unknown cities and regions. Plato, the friend of Socrates, dwelt for a time among the Egyptians, in order to

acquaint himself with their manners and customs. He likewise sailed to Sicily for the sight of its craters, whence, as from a fountain, spontaneously issued streams of fire, which frequently overflowing, rushed like a river and consumed the neighboring regions, so that even yet many fields appear burnt and cannot be sown or planted with trees, just as they narrate about the land of Sodom. These craters were likewise explored by Empedocles, a man highly celebrated for philosophy among the Greeks, and who has expounded his knowledge in heroic verse. He set out to investigate this fiery eruption, when either because he thought such a mode of death preferable to any other, or because, to speak more truthfully, he perhaps knew not wherefore he should seek to terminate his life in this manner, he leaped into the fire and perished. Democritus of Coös explored many cities and climates and nations, and he says concerning himself that eighty years of his life were spent in traveling through foreign lands. Besides these philosophers, thousands of wise men among the Greeks, ancient and modern, devoted themselves to this travel. In emulation, Meropius, a philosopher of Tyre in Phoenicia, journeyed as far as India. They say he was accompanied by two youths, named Frumentius and Edesius; they were his relatives; he conducted their rhetorical training, and educated them liberally. After exploring India as much as possible, he set out for home, and embarked in a vessel which was on the point of sailing for Egypt. It happened that, from want of water or some other necessary, the vessel was obliged to stop at some port, and the Indians rushed upon it and murdered all, Meropius included. These Indians had just thrown off their alliance with the Romans; they took the boys as living captives, because they pitied their youth, and conducted them to their king. He appointed the younger one his cup-bearer; the older,

Frumentius, he put over his house and made him administrator of his treasures; for he perceived that he was intelligent and very capable in business. These youths served the king usefully and faithfully during a long course of years, and when he felt his end approaching, his son and wife surviving, he rewarded the good-will of the servants with liberty, and permitted them to go where they pleased. They were anxious to return to Tyre, where their relatives resided; but the king's son being a minor, his mother besought them to remain for a little while and take charge of public affairs, until her son reached the years of manhood. They yielded to her entreaties, and directed the affairs of the kingdom and of the government of the Indies. Frumentius, by some Divine impulse, perhaps because God moved him spontaneously, inquired whether there were any Christians in India, or Romans among the merchants, who had sailed thither. Having succeeded in finding the objects of his inquiry, he summoned them into his presence, treated them with love and friendliness, and convened them for prayer, and the assembly was conducted after the Roman usage; and when he had built houses of prayer, he encouraged them to honor God continually.

When the king's son attained the age of manhood, Frumentius and Edesius besought him and the queen, and not without difficulty persuaded the rulers to be separated from themselves, and having parted as friends, they went back as Roman subjects. Edesius went to Tyre to see his relatives, and was soon after advanced to the dignity of presbyter. Frumentius, however, instead of returning to Phoenicia, repaired to Alexandria; for with him patriotism and filial piety were subordinate to religious zeal. He conferred with Athanasius, the head of

the Alexandrian Church, described to him the state of affairs in India, and the necessity of appointing a bishop over the Christians located in that country. Athanasius assembled the endemic priests, and consulted with them on the subject; and he ordained Frumentius bishop of India, since he was peculiarly qualified and apt to do much service among those among whom he was the first to manifest the name of Christian, and the seed of the participation in the doctrine was sown.[48] Frumentius, therefore, returned to India, and, it is said, discharged the priestly functions so admirably that he became an object of universal admiration, and was revered as no less than an apostle. God highly honored him, enabling him to perform many wonderful cures, and to work signs and wonders. Such was the origin of the Indian priesthood.

Chapter XXV.-Council of Tyre; Illegal Deposition of St. Athanasius.

The plots of the enemies of Athanasius involved him in fresh troubles, excited the hatred of the emperor against him, and stirred up a multitude of accusers. Wearied by their importunity, the emperor convened a council at Caesarea in Palestine. Athanasius was summoned thither; but fearing the artifices of Eusebius, bishop of the city, of Eusebius, bishop of Nicomedia, and of their party, he refused to attend, and for thirty months, although pressed to attend, persisted in his refusal. At the end of that period, however, he was forced more urgently and repaired to Tyre, where a great number of the bishops of the East were assembled,[49] who commanded him to undergo the charges of those who accused him. Of John's party, Callinicus, a bishop, and a certain Ischurias, accused him of breaking a mystical chalice and of

throwing down an episcopal chair; and of often causing Ischurias, although he was a presbyter, to be loaded with chains; and by falsely informing Hyginus, governor of Egypt, that he had cast stones at the statues of the emperor of occasioning his being thrown into prison; of deposing Callinicus, bishop of the Catholic Church at Pelusium, and of saying that he would debar him from fellowship unless he could remove certain suspicions concerning his having broken a mystical chalice; of committing the Church of Pelusium to Mark, a deposed presbyter; and of placing Callinicus under a military guard, and of putting him under judicial tortures Euplus, Pachomius, Isaac, Achillas,[50] and Hermaeon, bishops of John's party, accused him of inflicting blows. They all concurred in maintaining that he obtained the episcopal dignity by means of the perjury of certain individuals, it having been decreed that no one should receive ordination, who could not clear himself of any crime laid to his charge. They further alleged, that having been deceived by him, they had separated themselves from communion with him, and that, so far from satisfying their scruples, he had treated them with violence and thrown them into prison.

Further, the affair of Arsenius was again agitated; and as generally happens in such a studiously concocted plot, many even of those considered his friends loomed up unexpectedly as accusers. A document was then read, containing popular complaints that the people of Alexandria could not continue their attendance at church on his account. Athanasius, having been urged to justify himself, presented himself repeatedly before the tribunal; successfully repelled some of the allegations, and requested delay for investigation as to the others. He was exceedingly perplexed when he reflected on the favor in

which his accusers were held by his judges, on the number of witnesses belonging to the sects of Arius and Melitius who appeared against him, and on the indulgence that was manifested towards the informers, whose allegations had been overcome. And especially in the indictment concerning Arsenius, whose arm he was charged with having cut off for purposes of magic, and in the indictment concerning a certain woman to whom he was charged with having given gifts for uncleanness, and with having corrupted her by night, although she was unwilling. Both these indictments were proved to be ridiculous and full of false espionage. When this female made the deposition before the bishops, Timothy, a presbyter of Alexandria, who stood by Athanasius, approached her according to a plan he had secretly concerted, and said to her, "Did I then, O woman, violate your chastity?"[51] She replied, "But didst thou not?" and mentioned the place and the attendant circumstances, in which she had been forced. He likewise led Arsenius into the midst of them, showed both his hands to the judges, and requested them to make the accusers account for the arm which they had exhibited. For it happened that Arsenius, either driven by a Divine influence, or, as it is said, having been concealed by the plans of Athanasius, when the danger to that bishop on his account was announced, escaped by night, and arrived at Tyre the day before the trial. But these allegations having been thus summarily dismissed, so that no defense was necessary, no mention of the first was made in the transactions; most probably, I think, because the whole affair was considered too indecorous and absurd for insertion. As to the second, the accusers strove to justify themselves by saying that a bishop under the jurisdiction of Athanasius, named Plusian,[52] had, at the command of his chief, burnt the house of Arsenius, fastened him to a column, and

maltreated him with thongs, and then chained him in a cell. They further stated that Arsenius escaped from the cell through a window, and while he was sought for remained a while in concealment; that as he did not appear, they naturally supposed him to be dead; that the reputation he had acquired as a man and confessor, had endeared him to the bishops of John's party; and that they sought for him, and applied on his behalf to the magistrates.

Athanasius was filled with apprehension when he reflected on these subjects, and began to suspect that his enemies were secretly scheming to effect his ruin. After several sessions, when the Synod was filled with tumult and confusion, and the accusers and a multitude of persons around the tribunal were crying aloud that Athanasius ought to be deposed as a sorcerer and a ruffian, and as being utterly unworthy the priesthood, the officers, who had been appointed by the emperor to be present at the Synod for the maintenance of order, compelled the accused to quit the judgment hall secretly; for they feared lest they might become his murderers, as is apt to be the case in the rush of a tumult. On finding that he could not remain in Tyre without peril of his life, and that there was no hope of obtaining justice against his numerous accusers, from judges who were inimical to him, he fled to Constantinople. The Synod condemned him during his absence, deposed him from the bishopric, and prohibited his residing at Alexandria, lest, said they, he should excite disturbances and seditions. John and all his adherents were restored to communion, as if they had been unjustly suffering wrongs, and each was reinstated in his own clerical rank. The bishops then gave an account of their proceedings to the emperor, and wrote to the bishops of all regions, enjoining them not to receive

Athanasius into fellowship, and not to write to him or receive letters from him, as one who had been convicted of the crimes which they had investigated, and on account of his flight, as also guilty in those indictments which had not been tried. They likewise declared, in this epistle, that they had been obliged to pass such condemnation upon him, because, when commanded by the emperor the preceding year to repair to the bishops of the East, who were assembled at Caesarea, he disobeyed the injunction, kept the bishops waiting for him, and set at naught the commands of the ruler. They also deposed that when the bishops had assembled at Tyre, he went to that city, attended by a large retinue, for the purpose of exciting disturbances and tumults in the Synod; that when there, he sometimes refused to reply to the charges preferred against him; sometimes insulted the bishops individually; when summoned by them, sometimes not obeying, at others not deigning to be judged. They specified in the same letter, that he was manifestly guilty of having broken a mystical chalice, and that this fact was attested by Theognis, bishop of Nicaea; by Maris, bishop of Chalcedonia; by Theodore, bishop of Heraclea; by Valentinus and Ursacius; and by Macedonius, who had been sent to the village in Egypt, where the chalice was said to have been broken, in order to ascertain the truth. Thus did the bishops detail successively each of the allegations against Athanasius, with the same art to which sophists resort when they desire to heighten the effect of their calumnies. Many of the priests, however, who were present at the trial, perceived the injustice of the accusation. It is related that Paphnutius, the confessor,[53] who was present at the Synod, arose, and took the hand of Maximus, the bishop of Jerusalem, to lead him away, as if those who were confessors, and had their eyes dug out for the sake of piety, ought not to

participate in an assembly of wicked men.

Chapter XXVI.-Erection of a Temple by Constantine the Great at Golgotha, in Jerusalem; Its Dedication.

The temple,[54] called the "Great Martyrium," which was built in the place of the skull at Jerusalem, was completed about the thirtieth year[55] of the reign of Constantine; and Marianus, an official, who was a short-hand writer of the emperor, came to Tyre and delivered a letter from the emperor to the council, commanding them to repair quickly to Jerusalem, in order to consecrate the temple. Although this had been previously determined upon, yet the emperor deemed it necessary that the disputes which prevailed among the bishops who had been convened at Tyre should be first adjusted, and that they should be purged of all discord and grief before going to the consecration of the temple. For it is fitting to such a festival for the priests to be like-minded. When the bishops arrived at Jerusalem, the temple was therefore consecrated, as likewise numerous ornaments and gifts, which were sent by the emperor and are still preserved in the sacred edifice; their costliness and magnificence is such that they cannot be looked upon without exciting wonder. Since that period the anniversary of the consecration has been celebrated with great pomp by the church of Jerusalem;[56] the festival continues eight days, initiation by baptism is administered, and people from every region under the sun resort to Jerusalem during this festival, and visit the sacred places.

Chapter XXVII.-Concerning the Presbyter by Whom Constantine Was Persuaded to Recall

Arius and Euzoius from Exile; The Tractate Concerning His Possibly Pious Faith, and How Arius Was Again Received by the Synod Assembled at Jerusalem.

The bishops who had embraced the sentiments of Arius found a favorable opportunity of restoring him and Euzoius to communion, by zealously striving to have a council in the city of Jerusalem. They effected their design in the following manner[57] :-

A certain presbyter who was a great admirer of the Arian doctrines, was on terms of intimacy with the emperor's sister. At first he concealed his sentiments; but as he frequently visited and became by degrees more familiar with Constantia, for such was the name of the sister of Constantine, he took courage to represent to her that Arius was unjustly exiled from his country, and cast out from the Church, through the jealousy and personal enmity of Alexander bishop of the Alexandrian Church. He said that his jealousy had been excited by the esteem which the people manifested towards Arius.

Constantia believed these representations to be true, yet took no steps in her lifetime to innovate upon the decrees of Nicaea. Being attacked with a disease which threatened to terminate in death, she besought her brother, who went to visit her, to grant what she was about to ask, as a last favor; this request was, to receive the above mentioned presbyter on terms of intimacy, and to rely upon him as a man who had correct opinions about the Divinity. "For my part," she added, "I am drawing nigh to death, and am no longer interested in the concerns of this life; the only apprehension I now feel,

arises from dread lest you should incur the wrath of God and suffer any calamity, or the loss of your empire, since you have been induced to condemn just and good men wrongfully to perpetual banishment." From that period the emperor received the presbyter into favor, and after permitting him to speak freely with him and to commune on the same topics concerning which his sister had given her command, deemed necessary to subject the case of Arius to a fresh examination; it is probable that, in forming this decision, the emperor was either influenced by a belief in the credibility of the attacks, or by the desire of gratifying his sister. It was not long before he recalled Arius from exile,[58] and demanded of him a written exposition of his faith concerning the Godhead. Arius avoided making use of the new terms which he had previously devised, and constructed another exposition by using simple terms, and such as were recognized by the sacred Scriptures; he declared upon oath, that he held the doctrines set forth in this exposition, that he both felt these statements *ex animo* and had no other thought than these. It was as follows:[59] "Arius and Euzoius, presbyters, to Constantine, our most pious emperor and most beloved of God.

"According as your piety, beloved of God, commanded, O sovereign emperor, we here furnish a written statement of our own faith, and we protest before God that we, and all those who are with us, believe what is here set forth.

"We believe in one God, the Father Almighty, and in His Son the Lord Jesus Christ, who was begotten from Him before all ages, God the Word, by whom all things were made, whether things in heaven or things on earth; He came and took upon Him flesh, suffered and rose again,

and ascended into heaven, whence He will again come to judge the quick and the dead.

"We believe in the Holy Ghost, in the resurrection of the body, in the life to come, in the kingdom of heaven, and in one Catholic Church of God, established throughout the earth. We have received this faith from the Holy Gospels, in which the Lord says to His disciples, `Go forth and teach all nations, baptizing them in the name of the Father, and of the Son, and of the Holy Ghost.' If we do not so believe this, and if we do not truly receive the doctrines concerning the Father, the Son, and the Holy Ghost, as they are taught by the whole Catholic Church and by the sacred Scriptures, as we believe in every point, let God be our judge, both now and in the day which is to come. Wherefore we appeal to your piety, O our emperor most beloved of God, that, as we are enrolled among the members of the clergy, and as we hold the faith and thought of the Church and of the sacred Scriptures, we may be openly reconciled to our mother, the Church, through your peacemaking and pious piety; so that useless questions and disputes may be cast aside, and that we and the Church may dwell together in peace, and we all in common may offer the customary prayer for your peaceful and pious empire and for your entire family."

Many considered this declaration of faith as an artful compilation, and as bearing the appearance of difference in expression, while, in reality, it supported the doctrine of Arius; the terms in which it was couched being so vague that it was susceptible of diverse interpretations. The emperor imagined that Arius and Euzoius were of the same sentiments as the bishops of the council of Nicaea, and was delighted over the affair. He did not,

however, attempt to restore them to communion without the judgment and approval of those who are, by the law of the Church, masters in these matters. He, therefore, sends them to the bishops who were then assembled at Jerusalem, and wrote, desiring them to examine the declaration of faith submitted by Arius and Euzoius, and so to influence the Synod that, whether they found that their doctrine was orthodox, and that the jealousy of their enemies had been the sole cause of their condemnation, or that, without having reason to blame those who had condemned them, they had changed their minds, a humane decision might, in either case, be accorded them. Those who had long been zealous for this, seized the opportunity under cover of the emperor's letter, and received him into fellowship. They wrote immediately to the emperor himself, to the Church of Alexandria, and to the bishops and clergy of Egypt, of Thebes, and of Libya, earnestly exhorting them to receive Arius and Euzoius into communion, since the emperor bore witness to the correctness of their faith, in one of his own epistles, and since the judgment of the emperor had been confirmed by the vote of the Synod.[60]

These were the subjects which were zealously discussed by the Synod of Jerusalem.

Chapter XXVIII.-Letter from the Emperor Constantine to the Synod of Tyre, and Exile of St. Athanasius Through the Machination of the Arian Faction.

Athanasius, after having fled from Tyre, repaired[61] to Constantinople, and on coming to the emperor Constantine, complained of what he had suffered, in

presence of the bishops who had condemned him, and besought him to permit the decrees of the council of Tyre to be submitted for examination before the emperor. Constantine regarded this request as reasonable, and wrote in the following terms to the bishops assembled at Tyre:-

"I know not what has been enacted in confusion and vehemence by your Synod; but it appears that, from some disturbing disorder, decrees which are not in conformity with truth have been enacted, and that your constant irritation of one another evidently prevented you from considering what is pleasing to God. But it will be the work of Divine Providence to scatter the evils which have been drawn out of this contentiousness, and to manifest to us clearly whether you have not been misled in your judgment by motives of private friendship or aversion. I therefore command that you all come here to my piety without delay, in order that we may receive an exact account of your transactions. I will explain to you the cause of my writing to you in this strain, and you will know from what follows, why I summon you before myself through this document. As I was returning on horseback to that city which bears my name, and which I regard as my much prospered country, Athanasius, the bishop, presented himself so unexpectedly in the middle of the highway, with certain individuals who accompanied him, that I felt exceedingly surprised at beholding him. God, who sees all things, is my witness, that at first I did not know who he was, but that some of my attendants having ascertained this point, and the injustice which he had suffered, gave me the necessary information. I did not on this occasion grant him an interview. He, however, persevered in requesting an audience; and although I refused him, and was on the

point of commanding that he should be removed from my presence, he told me with more boldness, that he sought no other favor of me than that I should summon you hither, in order that he might in your presence complain of what he had suffered unnecessarily. As this request appears reasonable and timely, I deemed it right to address you in this strain, and to command all of you who were convened at the Synod of Tyre to hasten to the court of our clemency, so that you may demonstrate by your works, the purity and inflexibility of your decisions before me, whom you cannot refuse to acknowledge as a genuine servant of God. By my zeal in His service, peace has been established throughout the world, and the name of God is genuinely praised among the barbarians, who till now were in ignorance of the truth; and it is evident that whoever is ignorant of the truth knows not God. Notwithstanding, as is above stated, the barbarians have, through my instrumentality, learnt to know genuinely and to worship God; for they perceived that everywhere, and on all occasions, his protection rested on me; and they reverence God the more deeply because they fear my power. But we who have to announce the mysteries of forbearance (for I will not say that we keep them), we, I say, ought not to do anything that can tend to dissension or hatred, or, to speak plainly, to the destruction of the human race. Come, then, to us, as I have said, with all diligence, and be assured that I shall do everything in my power to preserve all the particularly infallible parts of the law of God in a way that no fault or heterodoxy can be fabricated; while those enemies of the law who, under the guise of the Holy Name, endeavor to introduce variant and differing blasphemies, have been openly scattered, utterly crushed, and wholly suppressed."

This letter of the emperor so excited the fears of some of

the bishops that they set off on their journey homewards. But Eusebius, bishop of Nicomedia, and his partisans, went to the emperor, and represented that the Synod of Tyre had enacted no decrees against Athanasius but what were founded on justice. They brought forward as witnesses Theognis, Maris, Theodore, Valens, and Ursacius, and deposed that he had broken the mystical cup, and after uttering many other calumnies, they prevailed with their accusations. The emperor, either believing their statements to be true, or imagining that unanimity would be restored among the bishops if Athanasius were removed, exiled him to Treves, in Western Gaul; and thither, therefore, he was conducted.

Chapter XXIX.-Alexander, Bishop of Constantinople; His Refusal to Receive Arius into Communion; Arius is Burst Asunder While Seeking Natural Relief.

After the Synod of Jerusalem, Arius went to Egypt,[62] but as he could not obtain permission to hold communion with the Church of Alexandria, he returned to Constantinople. As all those who had embraced his sentiments, and those who were attached to Eusebius, bishop of Nicomedia, had assembled cunningly in that city for the purpose of holding a council, Alexander, who was then ordering the see of Constantinople, used every effort to dissolve the council. But as his endeavors were frustrated, he openly refused all covenant with Arius, affirming that it was neither just nor according to ecclesiastical canons, to make powerless their own vote, and that of those bishops who had been assembled at Nicaea, from nearly every region under the sun. When the partisans of Eusebius perceived that their arguments

produced no effect on Alexander, they had recourse to contumely, and threatened that unless he would receive Arius into communion on a stated day, he should be expelled from the church, and that another should be elected in his place who would be willing to hold communion with Arius. They then separated, the partisans of Eusebius, to await the time they had fixed for carrying their menaces into execution, and Alexander to pray that the words of Eusebius might be prevented from being carried into deed. His chief source of fear arose from the fact that the emperor had been persuaded to give way. On the day before the appointed day he prostrated himself before the altar, and continued all the night in prayer to God, that his enemies might be prevented from carrying their schemes into execution against him. Late in the afternoon, Arius, being seized suddenly with pain in the stomach, was compelled to repair to the public place set apart for emergencies of this nature. As some time passed away without his coming out, some persons, who were waiting for him outside, entered, and found him dead and still sitting upon the seat. When his death became known, all people did not view the occurrence under the same aspect. Some believed that he died at that very hour, seized by a sudden disease of the heart, or suffering weakness from his joy over the fact that his matters were falling out according to his mind; others imagined that this mode of death was inflicted on him in judgment, on account of his impiety. Those who held his sentiments were of opinion that his death was brought about by magical arts. It will not be out of place to quote what Athanasius, bishop of Alexandria, stated on the subject. The following is his narrative:-

Chapter XXX.-Account Given by the Great Athanasius of the Death of Arlus.

"Arius,[63] the author of the heresy and the associate of Eusebius, having been summoned before the most blessed Constantine Augustus, at the solicitation of the partisans of Eusebius, was desired to give in writing an exposition of his faith. He drew up this document with great artfulness, and like the devil, concealed his Impious assertions beneath the simple words of Scripture. The most blessed Constantine said to him, `If you have no other points in mind than these, render testimony to the truth; for if you perjure yourself, the Lord will punish you'; and the wretched man swore that he neither held nor conceived any sentiments except those now specified in the document, even if he had ever affirmed otherwise; soon after he went out, and judgment was visited upon him; for he bent forwards and burst in the middle, With all men the common end of life is death. We must not blame a man, even if he be an enemy, merely because he died, for it is uncertain whether we shall live to the evening. But the end of Arius was so singular that it seems worthy of some remark. The partisans of Eusebius threatened to reinstate him in the church, and Alexander, bishop of Constantinople, opposed their intention; Arius placed his confidence in the power and menacesof Eusebius; for it was the Sabbath, and he expected the next day to be readmitted. The dispute ran high; the partisans of Eusebius were loud in their menaces, while Alexander had recourse to prayer. The Lord was the judge, and declared himself against the unjust. A little before sunset Arius was compelled by a want of nature to enter the place appointed for such emergencies, and here he lost at once both restoration to communion and his life. The most blessed Constantine was amazed when he heard of this occurrence, and regarded it as the proof of perjury. It then became evident to every one that the menaces of Eusebius were absolutely futile, and that the

expectations of Arius were vain. It also became manifest that the Arian madness could not be fellowshipped by the Saviour both here and in the church of the Firstborn. Is it not then astonishing that some are still found who seek to exculpate him whom the Lord condemned, and to defend that heresy which the Lord proved to be unworthy of fellowship, by not permitting its author to enter the church? We have been duly informed that this was the mode of the death of Arius." It is said that for a long period subsequently no one would make use of the seat on which he died. Those who were compelled by necessities of nature, as is wont to be the case in a crowd, to visit the public place, when they entered, spoke to one another to avoid the seat, and the place was shunned afterwards, because Arius had there received the punishment of his impiety. At a later time a certain rich and powerful man, who had embraced the Arian tenets, bought the place of the public, and built a house on the spot, in order that the occurrence might fall into oblivion, and that there might be no perpetual memorial of the death of Arius.

Chapter XXXI.-Events Which Occurred in Alexandria After the Death of Arius. Letter of Constantine the Great to the Church There.

The death of Arius did not terminate the doctrinal dispute which he had originated.[64] Those who adhered to his sentiments did not cease from plotting against those who maintained opposite opinions. The people of Alexandria loudly complained of the exile of Athanasius, and offered up supplications for his return; and Antony, the celebrated monk, wrote frequently to the emperor to entreat him to attach no credit to the insinuations of the

Melitians, but to reject their accusations as calumnies; yet the emperor was not convinced by these arguments, and wrote to the Alexandrians, accusing them of folly and of disorderly conduct. He commanded the clergy and the holy virgins to remain quiet, and declared that he would not change his mind nor recall Athanasius, whom, he said, he regarded as an exciter of sedition, justly condemned by the judgment of the Church. He replied to Antony, by stating that he ought not to overlook the decree of the Synod; for even if some few of the bishops, he said, were actuated by ill-will or the desire to oblige others, it scarcely seems credible that so many prudent and excellent bishops could have been impelled by such motives; and, he added, that Athanasius was contumelious and arrogant,and the cause of dissension and sedition. The enemies of Athanasius accused him the more especially of these crimes, because they knew that the emperor regarded them with peculiar aversion. When he heard that the Church was split into two factions, of which one supported Athanasius and the other John, he was transported with indignation, and exiled John himself. This John had succeeded Melitius, and had, with those who held the same sentiments as himself, been restored to communion and reestablished in the clerical functions by the Synod of Tyre. His banishment was contrary to the wishes of the enemies of Athanasius, yet it was done, and the decrees of the Synod of Tyre did not benefit John, for the emperor was beyond supplication or petition of any kind with respect to any one who was suspected of stirring up Christian people to sedition or dissension.

Chapter XXXII.-Constantine Enacts a Law Against All Heresies, and Prohibits the People from Holding Church in Any Place But the

Catholic Church, and Thus the Greater Number of Heresies Disappear. The Arians Who Sided with Eusebius of Nicomedia, Artfully Attempted to Obliterate the Term "Consubstantial."

Although the doctrine of Arius was zealously supported by many persons in disputations,[65] a party had not as yet been formed to whom the name of Arians could be applied as a distinctive appellation; for all assembled together as a church and held communion with each other, with the exception of the Novatians, those called Phrygians, the Valentinians, the Marcionites, the Paulianians, and some few others who adhered to already invented heresies. The emperor, however, enacted a law that their own houses of prayer should be abolished; and that they should meet in the churches, and not hold church in private houses, or in public places. He deemed it better to hold fellowship in the Catholic Church, and he advised them to assemble in her walls. By means of this law, almost all the heresies, I believe, disappeared. During the reign of preceding emperors, all who worshiped Christ, however they might have differed from each other in opinion, received the same treatment from the pagans, and were persecuted with equal cruelty. These common calamities, to which they were all equally liable, prevented them from prosecuting any close inquiries as to the differences of opinion which existed among themselves; it was therefore easy for the members of each party to hold church by themselves, and by continually conferring with one another, however few they might have been in number, they were not disrupted. But after this law was passed they could not assemble in public, because it was forbidden; nor could they hold their assemblies in secret, for they were watched by the

bishops and clergy of their city. Hence the greater number of these sectarians were led, by fear of consequences, to join themselves to the Catholic Church. Those who adhered to their original sentiments did not, at their death, leave any disciples to propagate their heresy, for they could neither come together into the same place, nor were they able to teach in security those of the same opinions. On account either of the absurdity of the heretical dogmas, or of the utter ignorance of those who devised and taught them, the respective followers of each heresy were, from the beginning, very few in number. The Novatians alone,[66] who had obtained good leaders, and who entertained the same opinions respecting the Divinity as the Catholic Church, were numerous, from the beginning, and remained so, not being much injured by this law; the emperor, I believe, willingly relaxed in their favor the rigor of the enactment, for he only desired to strike terror into the minds of his subjects, and had no intention of persecuting them. Acesius, who was then the bishop of this heresy in Constantinople, was much esteemed by the emperor on account of his virtuous life; and it is probable that it was for his sake that the church which he governed met with protection. The Phrygians suffered the same treatment as the other heretics in all the Roman provinces except Phrygia and the neighboring regions, for here they had, since the time of Montanus, existed in great numbers and do so to the present day.

About this time the partisans of Eusebius, bishop of Nicomedia, and of Theognis, bishop of Nicaea, began to make innovations n writing upon the confession set forth by the Nicaean Council. They did not venture to reject openly the assertion that the Son is consubstantial with the Father, because this assertion was maintained by the

emperer; but they propounded another document, and signified to the Eastern bishops that they received the terms of the Nicaean doctrine with verbal interpretations. From this declaration and reflection, the former dispute lapsed into fresh discussion, and what seemed to have been put at rest was again set in motion.

Chapter XXXIII.-Marcellus Bishop of Ancyra; His Heresy and Deposition.

At the same period, Marcellus, bishop of Ancyra,[67] in Galatia, was deposed and cast out of the Church by the bishops assembled at Constantinople, because he had introduced some new doctrines, whereby he taught that the existence of the Son of God commenced when He was born of Mary, and that His kingdom would have an end; he had, moreover, drawn up a written document wherein these views were propounded. Basil, a man of great eloquence and learning, was invested with the bishopric of the parish of Galatia. They also wrote to the churches in the neighboring regions, to desire them to search for the copies of the book[68] written by Marcellus, and to destroy them, and to lead back any whom they might find to have embraced his sentiments. They stated that the work was too voluminous to admit of their transcribing the whole in their epistle, but that they inserted quotations of certain passages in order to prove that the doctrines which they had condemned were there advocated. Some persons, however, maintained that Marcellus had merely propounded a few questions which had been misconstrued by the adherents of Eusebius, and represented to the emperor as actual confessions. Eusebius and his partisans were much irritated against Marcellus, because he had not consented to the

definitions propounded by the Synod in Phoenicia, nor to the regulations which had been made in favor of Arius at Jerusalem; and had likewise refused to attend at the consecration of the Great Martyrium, in order to avoid communion with them. In their letter to the emperor, they dwelt largely upon this latter circumstance, and brought it forward as a charge, alleging that it was a personal insult to him to refuse attendance at the consecration of the temple which he had constructed at Jerusalem. The motive by which Marcellus was induced to write this work was that Asterius, who was a sophist and a native of Cappadocia, had written a treatise in defense of the Arian doctrines, and had read it in various cities, and to the bishops, and likewise at several Synods where he had attended. Marcellus undertook to refute his arguments, and while thus engaged, he, either deliberately or unintentionally, fell into the opinions of Paul of Samosata. He was afterwards, however, reinstated in his bishopric by the Synod of Sardis, after having proved that he did not hold such sentiments.

Chapter XXXIV.-Death of Constantine the Great; He Died After Baptism and Was Buried in the Temple of the Holy Apostles.

The emperor had already divided the empire among his sons, who were styled Caesars.[69] To Constantine and Constans he awarded the western regions; and to Constantius, the eastern; and as he was indisposed, and required to have recourse to bathing, he repaired for that purpose to Helenopolis, a city of Bithynia. His malady, however, increased, and he went to Nicomedia, and was initiated into holy baptism in one of the suburbs of that city. After the ceremony he was filled with joy, and

returned thanks to God. He then confirmed the division of the empire among his sons, according to his former allotment, and bestowed certain privileges on old Rome and on the city named after himself. He placed his testament in the hands of the presbyter who constantly extolled Arius, and who had been recommended to him as a man of virtuous life by his sister Constantia in her last moments, and commanded him with an added oath to deliver it to Constantius on his return, for neither Constantius nor the other Caesars were with their dying father. After making these arrangements, Constantine survived but a few days; be died in the sixty-fifth year of his age, and the thirty-first of his reign. He was a powerful protector of the Christian religion, and was the first of the emperors who began to be zealous for the Church, and to bestow upon her high benefactions. He was more successful than any other sovereign in all hisundertakings; for he formed no design, I amconvinced, without God. He was victorious inhis wars against the Goths and Sarmatians, and, indeed, in all his military enterprises; and he changed the form of government according to his own mind with so much ease, that he created another senate and another imperial city, to which he gave his own name. He assailed the pagan religion, and in a little while subverted it, although it had prevailed for ages among the princes and the people.

After the death of Constantine, his body was placed in a golden coffin, conveyed to Constantinople, and deposited on a certain platform in the palace; the same honor and ceremonial were observed, by those who were in the palace, as were accorded to him while living. On hearing of his father's death, Constantius, who was then in the East, hastened to Constantinople, and interred the royal

remains with the utmost magnificence, and deposited them in the tomb which had been constructed by order of the deceased in the Church of the Apostles. From this period it became the custom to deposit the remains of subsequent Christian emperors in the same place of interment; and here bishops, likewise, were buried, for the hierarchical dignity is not only equal in honor to imperial power, but, in sacred places, even takes the ascendancy.

Book III.

Chapter I.-After the Death of Constantine the Great, the Adherents of Eusebius and Theognis Attack the Nicene Faith.

We have now seen what events transpired in the churches during the reign of Constantine.[1] On his death the doctrine which had been set forth at Nicaea, was subjected to renewed examination. Although this doctrine was not universally approved, no one, during the life of Constantine, had dared to reject it openly. At his death, however, many renounced this opinion, especially those who had previously been suspected of treachery. Of all these Eusebius and Theognis, bishops of the province of Bithynia, did everything in their power to give predominance to the tenets of Arius. They believed that this object would be easily accomplished, if the return of Athanasius from exile could be prevented, and by giving the government of the Egyptian churches to a bishop of like opinion with them. They found an efficient coadjutor in the presbyter who had obtained from Constantine the recall of Arius. He was held in high esteem by the emperor Constantius, on account of the service he had

rendered in delivering to him the testament of his father; since he was trusted, he boldly seized the opportunities, until he became an intimate of the emperor's wife, and of the powerful eunuchs of the women's sleeping apartments. At this period Eusebius[2] was appointed to superintend the concerns of the royal household, and being zealously attached to Arianism, he induced the empress and many of the persons belonging to the court to adopt the same sentiments. Hence disputations concerning doctrines again became prevalent, both in private and in public, and revilings and animosities were renewed. This state of things was in accordance with the views of Theognis and his partisans.

Chapter II.-Return of Athanasius the Great from Rome; Letter of Constantine Caesar, Son of Constantine the Great; Renewed Machinations of the Arians Against Athanasius; Acacius of Berroea; War Between Constans and Constantine.

At this period Athanasius returned from Gaul to Alexandria.[3] It is said that Constantine intended to have recalled him, and that in his testament he even gave orders to that effect. But as he was prevented by death from performing his intention, his son who bore his name, and who was then commanding in Western Gaul, recalled Athanasius, and wrote a letter on the subject to the people of Alexandria. Having met with a copy of this letter translated from the Latin into Greek, I shall insert it precisely as I found it. It is as follows:-

"Constantine Caesar, to the people of the Catholic Church in the city of Alexandria.[4]

"You cannot, I believe, be unacquainted with the fact that Athanasius, the interpreter of the venerated law, since the cruelty of his bloodthirsty and hostile enemies continued, to the danger of his sacred person, was sent for a time into Gaul in order that he might not incur irretrievable extremities through the perversity of these worthless opponents; in order then to make this danger futile, he was taken out of the jaws of the men, who pressed upon him, and was commanded to live near me, so that in the city where he dwelt, he might be amply furnished with all necessaries; but his virtue is so famous and extraordinary, because he is confident of Divine aid, that he sets at naught all the rougher burdens of fortune. Our lord and my father, Constantine Augustus, of blessed memory, intended to have reinstated this bishop in his own place, and thus especially to have restored him to your much beloved piety; but, since he was anticipated by the human lot, and died before fulfilling his intention, I, as his successor, purpose to carry into execution the design of the emperor of Divine memory. Athanasius will inform you, when he shall see your face, in how great reverence he was held by me. Nor is it surprising that I should have acted as I have done towards him, for the image of your own desire and the appearance of so noble a man, moved and impelled me to this step. May Divine Providence watch over you, my beloved brethren."

In consequence of this letter from the emperor Athanasius went home, and resumed the government of the Egyptian churches. Those who were attached to the Arian doctrines were thrown into consternation and could not keep the peace; they excited continuous seditions, and had recourse to other machinations against him. The partisans of Eusebius accused him before the emperor of being a seditious person, and of having

reversed the decree of exile, contrary to the laws of the church, and without the consent of the bishops. I shall presently relate in the proper place, how, by their intrigues, Athanasius was again expelled from Alexandria.

Eusebius, surnamed Pamphilus, died[5] about this period, and Acacius succeeded to the bishopric of Caesarea in Palestine. He was a zealous imitator of Eusebius because he had been instructed by him in the Sacred Word; he possessed a capable mind and was polished in expression, so that he left many writings worthy of commendation. Not long after,[6] the emperor Constantine declared war against his brother Constans at Aquileia,[7] and was slain by his own generals. The Roman Empire was divided between the surviving brothers; the West fell to the lot of Constans and the East to Constantius.

Chapter III.-Paul, Bishop of Constantinople, and Macedonius, the Pneumatomachian.

Alexander died[8] about this time, and Paul succeeded to the high priesthood of Constantinople. The followers of Arius and Macedonius assert that he took possession at his own motion, and against the advice of Eusebius, bishop of Nicomedia, or of Theodore, bishop of Heraclea, in Thrace; upon whom, as being the nearest bishops, the right of conferring ordination devolved. Many, however, maintain, on the testimony of Alexander, whom he succeeded, that he was ordained by the bishops who were then assembled at Constantinople.[9] For when Alexander, who was ninety-eight years of age, and who-had conducted the episcopal office vigorously

for twenty-three years, was at the point of death, his clergy, asked him to whom he wished to turn over his church. "If," replied he, "you seek a man good in Divine matters and one who is apt to teach you, have Paul. But if you desire one who is conversant with public affairs, and with the councils of rulers, Macedonius is better." The Macedonians themselves admit that this testimony was given by Alexander; but they say that Paul was more skilled in the transaction of business and the art of eloquence; but they put emphasis for Macedonius, on the testimony of his life; and they accuse Paul of having been addicted to effeminacy and an indifferent conduct.[10] It appears, however, from their own acknowledgment, that Paul was a man of eloquence, and brilliant in teaching the Church. Events proved that he was not competent to combat the casualties of life, or to hold intercourse with those in power; for he was never successful in subverting the machinations of his enemies,[11] like those who are adroit in the management of affairs. Although he was greatly beloved by the people, he suffered severely from the treachery of those who then rejected the doctrine which prevailed at Nicaea. In the first place, he was expelled from the church of Constantinople, as if some accusation of misconduct had been established against him.[12] He was then condemned to banishment, and finally, it is said, fell a victim to the devices of his enemies, and was strangled. But these latter events took place at a subsequent period.

Chapter IV.-A Sedition Was Excited on the Ordination of Paul.

The ordination of Paul occasioned a great commotion in the Church of Constantinople.[13] During the life of

Alexander, the Arians did not act very openly; for the people by being attentive to him were well governed and honored Divine things, and especially believed that the unexpected occurrence which befell Arius, whom they believed met such a death, was the Divine wrath, drawn down by the imprecations of Alexander. After the death of this bishop, however, the people became divided into two parties, and disputes and contests concerning doctrines were openly carried on. The adherents of Arius desired the ordination of Macedonius, while those who maintained that the Son is consubstantial with the Farther wished to have Paul as their bishop; and this latter party prevailed. After the ordination of Paul, the emperor, who chanced to be away from home, returned to Constantinople, and manifested as much displeasure at what had taken place as though the bishopric had been conferred upon an unworthy man. Through the machinations of the enemies of Paul a Synod was convened, and he was expelled from the Church. It handed over the Church of Constantinople to Eusebius, bishop of Nicomedia.

Chapter V.-The Partial Council of Antioch; It Deposed Athanasius; It Substituted Gregory; Its Two Statements of the Faith; Those Who Agreed with Them.

Soon after these occurrences, the emperor went to Antioch, a city of Syria.[14] Here a church had already been completed, which excelled in size and beauty. Constantine began to build it during his lifetime, and as the structure had been just finished by his son Constantius, it was deemed a favorable opportunity by the partisans of Eusebius, who of old were zealous for it,

to convene a council. They, therefore, with those from various regions who held their sentiments, met together in Antioch;[15] their bishops were about ninety-seven in number. Their professed object was the consecration of the newly finished church; but they intended nothing else than the abolition of the decrees of the Nicaean Council, and this was fully proved by the sequel. The Church of Antioch was then governed by Placetus,[16] who had succeeded Euphronius. The death of Constantine the Great had taken place about five years prior to this period. When all the bishops had assembled in the presence of the emperor Constantius, the majority expressed great indignation, and vigorously accused Athanasius of having contemned the sacerdotal regulation which they had enacted,[17] and taken possession of the bishopric of Alexandria without first obtaining the sanction of a council. They also deposed that he was the cause of the death of several persons, who fell in a sedition excited by his return; and that many others had on the same occasion been arrested and delivered up to the judicial tribunals. By these accusations they contrived to cast odium on Athanasius, and it was decreed that Gregory should be invested with the government of the Church of Alexandria. They then turned to the discussion of doctrinal questions, and found no fault with the decrees of the council of Nice. They dispatched letters to the bishops of every city, in which they declared that, as they were bishops themselves, they had not followed Arius. "For how," said they, "could we have been followers of him, when he was but a presbyter,[18] and we were placed above him?" Since they were the testers of his faith, they had readily received him; and they believed in the faith which had from the beginning been handed down by tradition. This they further explained at the bottom of their letter, but without

mentioning the substance of the Father or the Son, or the term consubstantial. They resorted, in fact, to such ambiguity of expression, that neither the Arians nor the followers of the decrees of the Nicaean Council could call the arrangement of their words into question, as though they were ignorant of the holy Scriptures. They purposely avoided all forms of expression which were rejected by either party, and only made use of those which were universally admitted. They confessed[19] that the Son is with the Father, that He is the only begotten One, and that He is God, and existed before all things; and that He took flesh upon Him, and fulfilled the will of His Father. They confessed these and similar truths, but they did not describe the doctrine of the Son being co-eternal or consubstantial with the Father, or the opposite. They subsequently changed their minds, it appears, about this formulary, and issued another,[20] which, I think, very nearly resembled that of the council of Nice, unless, indeed, some secret meaning be attached to the words which is not apparent to me. Although they refrained-I know not from what motive-from saying that the Son is consubstantial, they confessed that He is immutable, that His Divinity is not susceptible of change, that He is the perfect image of the substance, and counsel, and power, and glory of the Father, and that He is the first-born of every creature. They stated that they had found this formulary of faith, and that it was entirely written by Lucianus,[21] who was martyred in Nicomedia, and who was a man highly approved and exceedingly accurate in the sacred Scriptures. I know not whether this statement was really true, or whether they merely advanced it in order to give weight to their own document, by connecting with it the dignity of a martyr. Not only did Eusebius (who, on the expulsion of Paul, had been transferred from Nicomedia to the throne of

Constantinople) participate in this council, but likewise Acacius, the successor of Eusebius Pamphilus, Patrophilus, bishop of Scythopolis, Theodore, bishop of Heraclea, formerly called Perinthus, Eudoxius, bishop of Germanicia, who subsequently directed the Church of Constantinople after Macedonius, and Gregory, who had been chosen to preside over the Church of Alexandria. It was universally acknowledged that all these bishops held the same sentiments, such as Dianius,[22] bishop of Caesarea in Cappadocia, George, bishop of Laodicea in Syria, and many others who acted as bishops over metropolitan and other distinguished churches.

Chapter VI.-Eusebius Surnamed Emesenus; Gregory Accepted Alexandria; Athanasius Seeks Refuge in Rome.

Eusebius, surnamed Emesenus, likewise attended the council.[23] He sprang from a noble family of Edessa, a city of Osroënae. According to the custom of his country, he had from his youth upwards, learned the Holy Word, and was afterwards made acquainted with the learning of the Greeks, by the teachers who then frequented his native city. He subsequently acquired a more intimate knowledge of sacred literature under the guidance of Eusebius Pamphilus and Patrophilus, the president of Scythopolis. He went to Antioch at the time that Eustathius was deposed on the accusation of Cyrus, and lived with Euphronius, his successor, on terms of intimacy. He fled to escape being invested with the priestly dignity, went to Alexandria and frequented the schools of the philosophers. After acquainting himself with their mode of discipline, he returned to Antioch and dwelt with Placetus, the successor of Euphronius. During

the time that the council was held in that city, Eusebius, bishop of Constantinople, entreated him to accept the see of Alexandria for it was thought that, by his great reputation for sanctity and consummate eloquence, he would easily supplant Athanasius in the esteem of the Egyptians. He, however, refused the ordination, on the plea that he could otherwise only incur the ready hatred of the Alexandrians, who would have no other bishop but Athanasius. Gregory was, therefore, appointed to the church of Alexandria, and Eusebius to that of Emesa.

There he suffered from a sedition; for the people accused him of practicing that variety of astronomy which is called astrological, and being obliged to seek safety by flight, he repaired to Laodicea, and dwelt with George, bishop of that city, who was his particular friend. He afterwards accompanied this bishop to Antioch, and obtained permission from the bishops Placetus and Narcissus to return to Emesa. He was much esteemed by the emperor Constantius, and attended him in his military expedition against the Persians. It is said that God wrought miracles through his instrumentality, as is testified by George of Laodicea,[24] who has related these and other incidents about him.

But although he was endowed with so many exalted qualities, he could not escape the jealousy of those who are irritated by witnessing the virtues of others. He endured the censure of having embraced the doctrines of Sabellius. At the present time, however, he voted with the bishops who had been convened at Antioch. It is said that Maximus, bishop of Jerusalem, purposely, kept aloof from this council, because he repented having unawares consented to the deposition of Athanasius.[25] The

manager of the Roman see, nor any representative from the east of Italy, nor from the parts beyond Rome were present at Antioch.[26] At the same period of time, the Franks devastated Western Gaul; and the provinces of the East, and more particularly Antioch after the Synod, were visited by tremendous earthquakes.[27] After the Synod, Gregory repaired to Alexandria with a large body of soldiers, who were enjoined to provide an undisturbed and safe entrance into the city; the Arians also, who were anxious for the expulsion of Athanasius, sided with him. Athanasius, fearful lest the people should be exposed to sufferings on his account,[28] assembled them by night in the church, and when the soldiers came to take possession of the church, prayers having been concluded, he first ordered a psalm to be sung. During the chanting of this psalm the soldiers remained without and quietly awaited its conclusion, and in the meantime Athanasius passed under the singers and secretly made his escape, and fled to Rome. In this manner Gregory possessed himself of the see of Alexandria. The indignation of the people was aroused, and they burnt the church which bore the name of Dionysius, one of their former bishops.

Chapter VII.-High Priests of Rome and of Constantinople; Restoration of Paul After Eusebius; The Slaughter of Hermogenes, a General of the Army; Constantius Came from Antioch and Removed Paul, and Was Wrathfully Disposed Toward the City; He Allowed Macedonius to Be in Doubt, and Returned to Antioch.

Thus were the schemes of those who upheld various heresies in opposition to truth successfully carried into

execution; and thus did they depose those bishops who strenuously maintained throughout the East the supremacy of the doctrines of the Nicaean Council. These heretics had taken possession of the most important sees, such as Alexandria in Egypt, Antioch in Syria, and the imperial city of the Hellespont, and they held all the persuaded bishops in subjection. The ruler of the Church at Rome and all the priests of the West regarded these deeds as a personal insult; for they had accorded from the beginning with all the decisions in the vote made by those convened at Nice, nor did they now cease from that way of thinking. On the arrival of Athanasius, they received him kindly, and espoused his cause among themselves. Irritated at this interference, Eusebius wrote to Julius, exhorting him to constitute himself a judge of the decrees that had been enacted against Athanasius by the council of Tyre.[29] But before he had been able to ascertain the sentiments of Julius, and, indeed, not long after the council of Antioch, Eusebius died. Immediately upon this event, those citizens of Constantinople who maintained the doctrines of the Nicaean Council, conducted Paul to the church. At the same time those of the opposing multitude seized this occasion and came together in another church, among whom were the adherents of Theognis, bishop of Nicaea, of Theodore, bishop of Heraclea, and others of the same party who chanced to be present, and they ordained Macedonius bishop of Constantinople. This excited frequent seditions in the city which assumed all the appearance of a war, for the people fell upon one another, and many perished. The city was filled with tumult, so that the emperor, who was then at Antioch, on hearing of what had occurred, was moved to wrath, and issued a decree for the expulsion of Paul. Hermogenes, general of the cavalry, endeavored to put this edict of the

emperor's into execution; for having been sent to Thrace, he had, on the journey, to pass by Constantinople, and he thought, by means of his army, to eject Paul from the church by force. But the people, instead of yielding, met him with open resistance, and while the soldiers, in order to carry out the orders they had received, attempted still greater violence, the insurgents entered the house of Hermogenes, set fire to it, killed him, and attaching a cord to his body, dragged it through the city.[30] The emperor had no sooner received this intelligence than he took horse for Constantinople, in order to punish the people. But he spared them when he saw them coming to meet him with tears and supplications. He deprived the city of about half of the corn which his father, Constantine, had granted them annually out of the public treasury from the tributes of Egypt, probably from the idea that luxury and excess made the populace idle and disposed to sedition. He turned his anger against Paul and commanded his expulsion from the city. He manifested great displeasure against Macedonius also, because he was the occasion of the murder of the general and of other individuals and also, because he had been ordained without first obtaining his sanction. He, however, returned to Antioch, without having either confirmed or dissolved his ordination. Meanwhile the zealots of the Arian tenets deposed Gregory, because he was indifferent in the support of their doctrines, and had moreover incurred the ill-will of the Alexandrians on account of the calamities which had befallen the city at his entrance, especially the conflagration of the church. They elected George, a native of Cappadocia, in his stead;[31] this new bishop was admired on account of his activity and his zeal in support of the Arian dogma.

Chapter VIII.-Arrival of the Eastern High

Priests at Rome; Letter of Julius, Bishop of Rome, Concerning Them; By Means of the Letters of Julius, Paul and Athanasius Receive Their Own Sees; Contents of the Letter from the Archpriests of the East to Julius.

Athanasius, on leaving Alexandria, had fled to Rome.[32] Paul, bishop of Constantinople, Marcellus, bishop of Ancyra, and Asclepas, bishop of Gaza, repaired thither at the same time. Asclepas, who was opposed to the Arians and had therefore been deposed, after having been accused by some of the heterodox of having thrown down an altar; Quintianus had been appointed in his stead over the Church of Gaza. Lucius also, bishop of Adrianople, who had been deposed from the church under his care on another charge, was dwelling at this period in Rome. The Roman bishop, on learning the accusation against each individual, and on finding that they held the same sentiments about the Nicaean dogmas, admitted them to communion as of like orthodoxy; and as the care for all was fitting to the dignity of his see, he restored them all to their own churches. He wrote to the bishops of the East, and rebuked them for having judged these bishops unjustly, and for harassing the Churches by abandoning the Nicaean doctrines. He summoned a few among them to appear before him on an appointed day, in order to account to him for the sentence they had passed, and threatened to bear with them no longer, unless they would cease to make innovations. This was the tenor of his letters. Athanasius and Paul were reinstated in their respective sees, and forwarded the letter of Julius to the bishops of the East. The bishops could scarcely brook such documents, and they assembled together at Antioch,[33] and framed a reply to Julius, beautifully expressed and composed with great

legal skill, yet filled with considerable irony and indulging in the strongest threats. They confessed in this epistle, that the Church of Rome was entitled to universal honor, because it was the school of the apostles, and had become the metropolis of piety from the outset, although the introducers of the doctrine had settled there from the East. They added that the second place in point of honor ought not to be assigned to them, because they did not have the advantage of size or number in their churches; for they excelled the Romans in virtue and determination. They called Julius to account for having admitted the followers of Athanasius into communion, and expressed their indignation against him for having insulted their Synod and abrogated their decrees, and they assailed his transactions as unjust and discordant with ecclesiastical right. After these censures and protestations against such grievances, they proceeded to state, that if Julius would acknowledge the deposition of the bishops whom they had expelled, and the substitution of those whom they had ordained in their stead, they would promise peace and fellowship; but that, unless he would accede to these terms, they would openly declare their opposition. They added that the priests who had preceded them in the government of the Eastern churches had offered no opposition to the deposition of Novatian, by the Church of Rome. They made no allusion in their letter to any deviations they had manifested from the doctrines of the council of Nice, but merely stated they had various reasons to allege in justification of the course they had pursued, and that they considered it unnecessary to enter at that time upon any defense of their conduct, as they were suspected of having violated justice in every respect.

Chapter IX.-Ejection of Paul and Athanasius;

Macedonius is Invested with the Government of the Church of Constantinople.

After having written in this strain to Julius, the bishops of the East brought accusations against those whom they had deposed before the emperor Constantius.[34] Accordingly, the emperor, who was then at Antioch, wrote to Philip, the prefect of Constantinople, commanding him to surrender the Church to Macedonius, and to expel Paul from the city. The prefect feared the commotion among the people, and before the order of the emperor could be divulged, he repaired to the public bath which is called Zeuxippus, a conspicuous and large structure, and summoned Paul, as if he wished to converse with him on some affairs of general interest; as soon as he had arrived, he showed him the edict of the emperor. Paul was, according to orders, secretly conducted through the palace contiguous to the bath, to the seaside, and placed on board a vessel and was sent to Thessalonica, whence, it is said, his ancestors originally came. He was strictly prohibited from approaching the Eastern regions, but was not forbidden to visit Illyria and the remoter provinces.

On quitting the court room, Philip, accompanied by Macedonius, proceeded to the church. The people, who had in the meantime been assembling together in untold numbers, quickly filled the church, and the two parties into which they were divided, namely, the supporters of the Arian heresy and the followers of Paul respectively, strove to take possession of the building. When the prefect and Macedonius arrived at the gates of the church, the soldiers endeavored to force back the people, in order to make way for these dignitaries, but as they

were so crowded together, it was impossible for them to recede, since they were closely packed to the farthest point, or to make way; the soldiers, under the impression that the crowd was unwilling to retire, slew many with their swords, and a great number were killed by being trampled upon. The edict of the emperor was thus accomplished, and Macedonius received the Churches, while Paul was unexpectedly ejected from the Church in Constantinople.

Athanasius in the meantime had fled, and concealed himself, fearing the menace of the emperor Constantius, for he had threatened to punish him with death; for the heterodox had made the emperor believe that he was a seditious person, and that he had, on his return to the bishopric, occasioned the death of several persons. But the anger of the emperor had been chiefly excited by the representation that Athanasius had sold the provisions which the emperor Constantine had bestowed on the poor of Alexandria, and had appropriated the price.

Chapter X.-The Bishop of Rome Writes to the Bishops of the East in Favor of Athanasius, and They Send an Embassy to Rome Who, with the Bishop of Rome, are to Investigate the Charges Against the Eastern Bishops; This Deputation is Dismissed by Constans, the Caesar.

The bishops of Egypt,[35] having sent a declaration in writing that these allegations were false, and Julius having been apprised that Athanasius was far from being in safety in Egypt, sent for him to his own city. He replied at the same time to the letter of the bishops who were convened at Antioch, for just then he happened to

have received their epistle,[36] and accused them of having clandestinely introduced innovations contrary to the dogmas of the Nicene council, and of having violated the laws of the Church, by neglecting to invite him to join their Synod; for he alleged that there is a sacerdotal canon which declares that whatever is enacted contrary to the judgment of the bishop of Rome is null. He also reproached them for having deviated from justice in all their proceedings against Athanasius, both at Tyre and Mareotis, and stated that the decrees enacted at the former city had been annulled, on account of the calumny concerning the hand of Arsenius, and at the latter city, on account of the absence of Athanasius. Last of all he reprehended the arrogant style of their epistle.

Julius was induced by all these reasons to undertake the defense of Athanasius and of Paul the latter had arrived in Italy not long previously, and had lamented bitterly these calamities. When Julius perceived that what he had written to those who held the sacerdotal dignity in the East was of no avail, he made the matter known to Constans the emperor. Accordingly, Constans wrote to his brother Constantius, requesting him to send some of the bishops of the East, that they might assign a reason for the edicts of deposition which they had passed. Three bishops were selected for this purpose; namely, Narcissus, bishop of Irenopolis, in Cilicia; Theodore, bishop of Heraclea, in Thrace; and Mark, bishop of Arethusa, in Syria. On their arrival in Italy, they strove to justify their actions and to persuade the emperor that the sentence passed by the Eastern Synod was just. Being required to produce a statement of their belief, they concealed the formulary they had drawn up at Antioch, and presented another written confession[37] which was equally at variance with the doctrines approved at

Nicaea. Constans perceived that they had unjustly entrapped both Paul and Athanasius, and had ejected them from communion, not for charges against his conduct, as the depositions held, but simply on account of differences in doctrine; and he accordingly dismissed the deputation without giving any credit to the representations for which they had come.

Chapter XI.-The Long Formulary and the Enactments Issued by the Synod of Sardica. Julius, Bishop of Rome, and Hosius, the Spanish Bishop, Deposed by the Bishops of the East, Because They Held Communion with Athanasius and the Rest.

Three years afterwards, the bishops of the East[38] sent to those of the West a formulary of faith, which, because it had been framed with verbiage and thoughts in excess of any former confession, was called makrostixoj ekqesij.[39] In this formulary they made no mention of the substance of God, but those are excommunicated who maintain that the Son arose out of what had no previous existence, or that He is of Another hypostasis, and not of God, or that there was a time or an age in which He existed not. Eudoxius, who was still bishop of Germanicia, Martyrius, and Macedonius, carried this document, but the Western priests did not entertain it; for they declared that they felt fully satisfied with the doctrines established at Nicaea, and thought it entirely unnecessary to be too curious about such points.

After the Emperor Constans[40] had requested his brother to reinstate the followers of Athanasius in their sees, and had found his application to be unavailing, on account of

the counteracting influence of those who adopted a hostile heresy; and when, moreover, the party of Athanasius and Paul entreated Constans to assemble a Synod on account of the plots for the abolition of orthodox doctrines, both the emperors were of the opinion that the bishops of the East and of the West should be convened on a certain day at Sardica, a city of Illyria. The bishops of the East, who had previously assembled at Philippopolis, a city of Thrace, wrote to the bishops of the West, who had already assembled at Sardica, that they would not join them, unless they would eject the followers of Athanasius from their assembly, and from communion with them, because they had been deposed. They afterwards went to Sardica, but declared they would not enter the church, while those who had been deposed by them were admitted thither. The bishops of the West replied, that they never had ejected them, and that they would not yield this now, particularly as Julius, bishop of Rome, after having investigated the case, had not condemned them, and that besides, they were present and ready to justify themselves and to refute again the offenses imputed to them. These declarations, however, were of no avail; and since the time they had appointed for the adjustment of their differences, concerning which they had convened, had expired, they finally wrote letters to one another on these points, and by these they were led to an increase of their previous ill-will. And after they had convened separately, they brought forward opposite decisions; for the Eastern bishops confirmed the sentences they had already enacted against Athanasius, Paul, Marcellus, and Asclepas, and deposed Julius, bishop of Rome, because he had been the first to admit those who had been condemned by them, into communion; and Hosius, the confessor, was also deposed, partly for the same reason, and partly because

he was the friend of Paulinus and Eustathius, the riders of the church in Antioch. Maximus, bishop of Treves, was deposed, because he had been among the first who had received Paul into communion, and had been the cause of his returning to Constantinople, and because he had excluded from communion the Eastern bishops who had repaired to Gaul. Besides the above, they likewise deposed Protogenes, bishop of Sardica, and Gaudentius;[41] the one because he favored Marcellus, although he had previously condemned him, and the other because he had adopted a different line of conduct from that of Cyriacus, his predecessor, and had supported many individuals then deposed by them. After issuing these sentences, they made known to the bishops of every region, that they were not to hold communion with those who were deposed, and that they were not to write to them, nor to receive letters from them. They likewise commanded them to believe what was said concerning God in the formulary which they subjoined to their letter, and in which no mention was made of the term "consubstantial," but in which, those were excommunicated who said there are three Gods, or that Christ is not God, or that the Father, the Son, and the Holy Ghost are the same, or that the Son is unbegotten, or that there was a time or an age in which He existed not.[42]

Chapter XLI.-The Bishops of the Party of Julius and Hosius Held Another Session and Deposed the Eastern High Priests, and Also Made a Formulary of Faith.

The adherents of Hosius,[43] in the meantime, assembled together, and declared them innocent: Athanasius,

because unjust machinations had been carried on against him by those who had convened at Tyre; and Marcellus, because he did not hold the opinions with which he was charged; and Asclepas, because he had been re-established in his diocese by the vote of Eusebius Pamphilus and of many other judges; that this was true he proved by the records of the trial; and lastly, Lucius, because his accusers had fled. They wrote to the parishes of each of the acquitted, commanding them to receive and recognize their bishops. They stated that Gregory had not been nominated by them bishop of Alexandria; nor Basil, bishop of Ancyra; nor Quintianus, bishop of Gaza; and that they had not received these men into communion, and did not even account them Christians. They deposed from the episcopates, Theodore, bishop of Thrace; Narcissus, bishop of Irenopolis; Acacius, bishop of Caesarea, in Palestine; Menophantus, bishop of Ephesus; Ursacius, bishop of Sigidunus in Moesia; Valens, bishop of Mursia in Pannonia; and George, bishop of Laodicea, although this latter had not attended the Synod with the Eastern bishops. They ejected the above-named individuals from the priesthood and from communion, because they separated the Son from the substance of the Father, and had received those who had been formerly posed on account of their holding the Arian heresy, and had, moreover, promoted them to the highest offices in the service of God. After they had excided them for these perversions and decreed them to be aliens to the Catholic Church, they afterwards wrote to the bishops of every nation,[44] commanding them to confirm these decrees, and to be of one mind on doctrinal subjects with themselves. They likewise compiled another document of faith, which was more copious than that of Nicaea, although the same thought was carefully preserved, and very little change was made in the words

of that instrument. Hosius and Protogenes, who held the first rank among the Western bishops assembled at Sardica, fearing perhaps lest they should be suspected of making any innovations upon the doctrines of the Nicene council, wrote to Julius,[45] and testified that they were firmly attached to these doctrines, but, pressed by the need of perspicuity, they had to expand the identical thought, in order that the Arians might not take advantage of the brevity of the document, to draw those who were unskilled in dialectics into some absurdity. When what I have related had been transacted by each party, the conference was dissolved, and the members returned to their respective homes. This Synod was held during the consulate of Rufinus and Eusebius, and about eleven years after the death of Constantine.[46] There were about three hundred[47] bishops of cities in the West, and upwards of seventy-six Eastern bishops, among whom was Ischyrion, who had been appointed bishop of Mareotis by the enemies of Athanasius.

Chapter XIII.-After the Synod, the East and the West are Separated; The West Nobly Adheres to the Faith of the Nicene Council, While the East is Disturbed by Contention Here and There Over This Dogma.

After this Synod, the Eastern and the Western churches ceased to maintain the intercourse which usually exists among people of the same faith, and refrained from holding communion with each other.[48] The Christians of the West separated themselves from all as far as Thrace; those of the East as far as Illyria. This divided state of the churches was mixed, as might be supposed, with dissentient views and calumnies. Although they had

previously differed on doctrinal subjects, yet the evil had attained no great height, for they had still held communion together and were wont to have kindred feelings. The Church throughout the whole of the West in its entirety regulated itself by the doctrines of the Fathers, and kept aloof from all contentions and hair-splitting about dogma. Although Auxentius, who had become bishop of Milan, and Valens and Ursacius, bishops of Pannonia, had endeavored to lead that part of the empire into the Arian doctrines, their efforts had been carefully anticipated by the president of the Roman see and the other priests, who cut out the seeds of such a troublesome heresy. As to the Eastern Church, although it had been racked by dissension since the time of the council of Antioch, and although it had already openly differed from the Nicaean form of belief, yet I think it is true that the opinion of the majority united in the same thought, and confessed the Son to be of the substance of the Father. There were some, however, who were fond of wrangling and battled against the term "consubstantial"; for those who had been opposed to the word at the beginning, thought, as I infer, and as happens to most people, that it would be a disgrace to appear as conquered. Others were finally convinced of the truth of the doctrines concerning God, by the habit of frequent disputation on these themes, and ever afterwards continued firmly attached to them. Others again, being aware that contentions ought not to arise, inclined toward that which was gratifying to each of the sides, on account of the influence, either of friendship or they were swayed by the various causes which often induce men to embrace what they ought to reject, and to act without boldness, in circumstances which require thorough conviction. Many others, accounting it absurd to consume their time in altercations about words, quietly adopted the sentiments

inculcated by the council of Nicaea. Paul, bishop of Constantinople, Athanasius, bishop of Alexandria, the entire multitude of monks, Antony the Great, who still survived, his disciples, and a great number of Egyptians and of other places in the Roman territory, firmly and openly maintained the doctrines of the Nicaean council throughout the other regions of the East. As I have been led to allude to the monks, I shall briefly mention those who flourished during the reign of Constantius.

Chapter XIV.-Of the Holy Men Who Flourished About This Time in Egypt, Namely, Antony, the Two Macariuses, Heraclius, Cronius, Paphnutius, Putubastus, Arsisius, Serapion, Piturion, Pachomius, Apollonius, Anuph, Hilarion, and a Register of Many Other Saints.

I Shall commence my recital[49] with Egypt and the two men named Macarius, who were the celebrated chiefs of Scetis and of the neighboring mountain; the one was a native of Egypt, the other was called *Politicus,* because he was a citizen and was of Alexandrian origin. They were both so wonderfully endowed with Divine knowledge and philosophy, that the demons regarded them with terror, and they wrought many extraordinary works and miraculous cures. The Egyptian, the story says, restored a dead man to life, in order to convince a heretic of the truth of the resurrection from the dead. He lived about ninety years, sixty of which he passed in the deserts. When in his youth he commenced the study of philosophy, he progressed so rapidly, that the monks surnamed him "*old child,*" and at the age of forty he was ordained presbyter. The other Macarius became a

presbyter at a later period of his life; he was proficient in all the exercises of asceticism, some of which he devised himself, and what particulars he heard among other ascetics, he carried through to success in every form, so that by thoroughly drying up his skin, the hairs of his beard ceased to grow. Pambo, Heraclides, Cronius, Paphnutius, Putubastus, Arsisius, Serapion the Great, Piturion, who dwelt near Thebes, and Pachomius, the founder of the monks called the Tabennesians, flourished at the same place and period. The attire and government of this sect differed in some respects from those of other monks. Its members were, however, devoted to virtue, they contemned the things of earth, excited the soul to heavenly contemplation, and prepared it to quit the body with joy. They were clothed in skins in remembrance of Elias, it appears to me, because they thought that the virtue of the prophet would be thus always retained in their memory, and that they would be enabled, like him to resist manfully the seductions of amorous pleasures, to be influenced by similar zeal, and be incited to the practice of sobriety by the hope of an equal reward. It is said that the peculiar vestments of these Egyptian monks had reference to some secret connected with their philosophy, and did not differ from those of others without some adequate cause. They wore their tunics without sleeves, in order to teach that the hands ought not to be ready to do presumptuous evil. They wore a covering on their heads called a cowl, to show that they ought to live with the same innocence and purity as infants who are nourished with milk, and wear a covering of the same form. Their girdle, and a species of scarf, which they wear across the loins, shoulders, and arms, admonish them that they ought to be always ready in the service and work of God. I am aware that other reasons have been assigned for their peculiarity of attire, but what

I have said appears to me to be sufficient. It is said that Pachomius at first practiced philosophy alone in a cave, but that a holy angel appeared to him, and commanded him to call together some young monks, and live with them, for he had succeeded well in pursuing philosophy by himself, and to train them by the laws which were about to be delivered to him, and now he was to possess and benefit many as a leader of communities. A tablet was then given to him, which is still carefully preserved. Upon this tablet were inscribed injunctions by which he was bound to permit every one to eat, to drink, to work, and to fast, according to his capabilities of so doing; those who ate heartily were to be subjected to arduous labor, and the ascetic were to have more easy tasks assigned them; he was commanded to have many cells erected, in each of which three monks were to dwell, who were to take their meals at a common refectory in silence, and to sit around the table with a veil thrown over the face, so that they might not be able to see each other or anything but the table and what was set before them; they were not to admit strangers to eat with them, with the exception of travelers, to whom they were to show hospitality; those who desired to live with them, were first to undergo a probation of three years, during which time the most laborious tasks were to be done, and, by this method they could share in their community. They were to clothe themselves in skins, and to wear woolen tiaras adorned with purple nails, and linen tunics and girdles. They were to sleep in their tunics and garments of skin, reclining on long chairs specially constructed by being closed on each side, so that it could hold the material of each couch. On the first and last days of the week they were to approach the altar for the communion in the holy mysteries, and were then to unloose their girdles and throw off their robes of skin. They were to

pray twelve times every day and as often during the evening, and were to offer up the same number of prayers during the night. At the ninth hour they were to pray thrice, and when about to partake of food they were to sing a psalm before each prayer. The whole community was to be divided into twenty-four classes, each of which was to be distinguished by one of the letters of the Greek alphabet, and so that each might have a cognomen fitting to the grade of its conduct and habit. Thus the name of Iota was given to the more simple, and that of Zeta or of Xi to the crooked, and the names of the other letters were chosen according as the purpose of the order most fittingly answered the form of the letter.

These were the laws[50] by which Pachomius ruled his own disciples. He was a man who loved men and was beloved of God, so that he could foreknow future events, and was frequently admitted to intercourse with the holy angels. He resided at Tabenna, in Thebais, and hence the name Tabennesians, which still continues. By adopting these rules for their government, they became very renowned, and in process of time increased so vastly, that they reached to the number of seven thousand men. But the community on the island of Tabenna with which Pachomius lived, consisted of about thirteen hundred; the others resided in the Thebais and the rest of Egypt. They all observed one and the same rule of life, and possessed everything in common. They regarded the community established in the island of Tabenna as their mother, and the rulers of it as their fathers and their princes.

About the same period, Apollonius became celebrated by his profession of monastic philosophy. It is said that from the age of fifteen he devoted himself to philosophy in the

deserts, and that when he attained the age of forty, he went according to a Divine command he then received, to dwell in regions inhabited by men. He had likewise a community in the Thebais. He was greatly beloved of God, and was endowed with the power of performing miraculous cures and notable works. He was exact in the observance of duty, and instructed others in philosophy with great goodness and kindness. He was acceptable to such a degree in his prayers, that nothing of what he asked from God was denied him, but he was so wise that he always proffered prudent requests and such as the Divine Being is ever ready to grant.

I believe that Anuph the divine, lived about this period. I have been informed that from the time of the persecution, when he first avowed his attachment to Christianity, he never uttered a falsehood, nor desired the things of earth. All his prayers and supplications to God were duly answered, and he was instructed by a holy angel in every virtue. Let, however, what we have said of the Egyptian monks suffice.

The same species of philosophy was about this time cultivated in Palestine, after being learned in Egypt, and Hilarion the divine then acquired great celebrity. He was a native of Thabatha,[51] a village situated near the town of Gaze, towards the south, and hard by a torrent which falls into the sea, and received the same name as the village, from the people of that country. When he was studying grammar at Alexandria, he went out into the desert to see the monk Antony the Great, and in his company he learned to adopt a like philosophy. After spending a short time there, he returned to his own country, because he was not allowed to be as quiet as he wished, on account

of the multitudes who flocked around Antony. On finding his parents dead, he distributed his patrimony among his brethren and the poor, and without reserving anything whatever for himself, he went to dwell in a desert situated near the sea, and about twenty stadia from his native village. His cell residence was a very little house, and was constructed of bricks, chips and broken tiles, and was of such a breadth, height, and length that no one could stand in it without bending the head, or lie down in it without drawing up the feet; for in everything he strove to accustom himself to hardship and to the subjugation of luxurious ease. To none of those we have known did he yield in the high reach of his unboastful and approved temperance. He contended against hunger and thirst, cold and heat, and other afflictions of the body and of the soul. He was earnest in conduct, grave in discourse, and with a good memory and accurate attainment in Sacred Writ. He was so beloved by God, that even now many afflicted and possessed people are healed at his tomb. It is remarkable that he was first interred in the island of Cyprus, but that his remains are now deposited in Palestine; for it so happened, that he died during his residence in Cyprus, and was buried by the inhabitants with great honor and respect. But Hesychas, one of the most renowned of his disciples, stole the body, conveyed it to Palestine, and interred it in his own monastery. From that period, the inhabitants conducted a public and brilliant festival yearly; for it is the custom in Palestine to bestow this honor on those among them, who have attained renown by their goodness, such as Aurelius, Anthedonius, Alexion, a native of Bethagathon, and Alaphion, a native of Asalea, who, during the reign of Constantius, lived religiously and courageously in the practice of philosophy, and by their personal virtues they caused a considerable increase

to the faith among the cities and villages that were still under the pagan superstition.

About the same period, Julian practiced philosophy near Edessa; he attempted a very severe and incorporeal method of life so that he seemed to consist of bones and skin without flesh. The setting forth of the history is due to Ephraim, the Syrian writer, who wrote the story of Julian's life. God himself confirmed the high opinion which men had formed of him; for He bestowed on him the power of expelling demons and of healing all kinds of diseases, without having recourse to drugs, but simply by prayer.

Besides the above, many other ecclesiastical philosophers flourished in the territories of Edessa and Amida, and about the mountain called Gaugalius; among these were Daniel and Simeon. But I shall now say nothing further of the Syrian monks; I shall further on, if God will, describe them more fully.[52]

It is said that Eustathius,[53] who governed the church of Sebaste in Armenia, founded a society of monks in Armenia, Paphlagonia, and Pontus, and became the author of a zealous discipline, both as to what meats were to be partaken of or to be avoided, what garments were to be worn, and what customs and exact course of conduct were to be adopted. Some assert that he was the author of the ascetic treatises commonly attributed to Basil of Cappadocia. It is said that his great exactness led him into certain extravagances which were altogether contrary to the laws of the Church. Many persons, however, justify him from this accusation, and throw the blame upon some of his disciples, who condemned marriage,

refused to pray to God in the houses of married persons, despised married presbyters, fasted on Lord's days, held their assemblies in private houses, denounced the rich as altogether without part in the kingdom of God, contemned those who partook of animal food. They did not retain the customary tunics and stoles for their dress, but used a strange and unwonted garb, and made many other innovations. Many women were deluded by them, and left their husbands; but, not being able to practice continence, they fell into adultery. Other women, under the pretext of religion, cut off their hair, and behaved otherwise than is fitting to a woman, by arraying themselves in men's apparel. The bishops of the neighborhood of Gangroe, the metropolis of Paphlagonia, assembled themselves together, and declared that all those who imbibed these opinions should be aliens to the Catholic Church, unless, according to the definitions of the Synod, they would renounce each of the aforesaid customs. It is said that from that time, Eustathius exchanged his clothing for the stole, and made his journeys habited like other priests, thus proving that he had not introduced and practiced these novelties out of self-will, but for the sake of a godly asceticism. He was as renowned for his discourses as for the purity of his life. To confess the truth, he was not eloquent, nor had he ever studied the art of eloquence; yet he had admirable sense and a high capacity of persuasion, so that he induced several men and women, who were living in fornication, to enter upon a temperate and earnest course of life. It is related that a certain man and woman, who, according to the custom of the Church, had devoted themselves to a life of virginity, were accused of cohabiting together. He strove to make them cease from their intercourse; finding that his remonstrances produced no effect upon them, he sighed

deeply, and said, that a woman who had been legally married had, on one occasion, heard him discourse on the advantage of continence, and was thereby so deeply affected that she voluntarily abstained from legitimate intercourse with her own husband, and that the weakness of his powers of conviction was, on the other hand, attested by the fact, that the parties above mentioned persisted in their illegal course. Such were the men who originated the practice of monastic discipline in the regions above mentioned.

Although the Thracians, the Illyrians, and the other European nations were still inexperienced in monastic communities, yet they were not altogether lacking in men devoted to philosophy. Of these, Martin,[54] the descendant of a noble family of Saboria in Pannonia, was the most illustrious. He was originally a noted warrior, and the commander of armies; but, accounting the service of God to be a more honorable profession, he embraced a life of philosophy, and lived, in the first place, in Illyria. Here be zealously defended the orthodox doctrines against the attacks of the Arian bishops, and after being plotted against and frequently beaten by the people, he was driven from the country. He then went to Milan, and dwelt alone. He was soon, however, obliged to quit his place of retreat on account of the machinations of Auxentius, bishop of that region, who did not hold soundly to the Nicene faith; and he went to an island called Gallenaria, where he remained for some time, satisfying himself with roots of plants. Gallenaria is a small and uninhabited island lying in the Tyrrhenian Sea. Martin was afterwards appointed bishop of the church of Tarracinae (Tours). He was so richly endowed with miraculous gifts that he restored a dead man to life, and performed other signs as wonderful as those wrought by

the apostles. We have heard that Hilary, a man divine in his life and conversation, lived about the same time, and in the same country; like Martin, he was obliged to flee from his place of abode, on account of his zeal in defense of the faith.

I have now related what I have been able to ascertain concerning the individuals who practiced philosophy in piety and ecclesiastical rites. There were many others who were noted in the churches about the same period on account of their great eloquence, and among these the most distinguished were, Eusebius, who administered the priestly office at Emesa; Titus, bishop of Bostra; Serapion, bishop of Thmuis; Basil, bishop of Ancyra; Eudoxius, bishop of Germanicia; Acacius, bishop of Caesarea; and Cyril, who controlled the see of Jerusalem. A proof of their education is in the books they have written and left behind, and the many things worthy of record.

Chapter XV.-Didymus the Blind, and Aetius the Heretic.

Didymus,[55] an ecclesiastical writer and president of the school of sacred learning in Alexandria, flourished about the same period. He was acquainted with every branch of science, and was conversant with poetry and rhetoric, with astronomy and geometry, with arithmetic, and with the various theories of philosophy. He had acquired all this knowledge by the efforts of his own mind, aided by the sense of hearing, for he became blind during his first attempt at learning the rudiments. When he had advanced to youth, he manifested an ardent desire to acquire speech and training, and for this purpose he frequented

the teachers of these branches, but learned by hearing only, where he made such rapid progress that he speedily comprehended the difficult theorems in mathematics. It is said that he learned the letters of the alphabet by means of tablets in which they were engraved, and which he felt with his fingers; and that he made himself acquainted with syllables and words by the force of attention and memory, and by listening attentively to the sounds. His was a very extraordinary case, and many persons resorted to Alexandria for the express purpose of hearing, or, at least, of seeing him. His firmness in defending the doctrines of the Nicaean council was extremely displeasing to the Arians. He easily carried conviction to the minds of his audience by persuasion rather than by power of reasoning, and he constituted each one a judge of the ambiguous points. He was much sought after by the members of the Catholic Church, and was praised by the orders of monks in Egypt, and by Antony the Great.

It is related that when Antony left the desert and repaired to Alexandria to give his testimony in favor of the doctrines of Athanasius, he said to Didymus, "It is not a severe thing, nor does it deserve to be grieved over, O Didymus, that you are deprived of the organs of sight which are possessed by rats, mice, and the lowest animals; but it is a great blessing to possess eyes like angels, whereby you can contemplate keenly the Divine Being, and see accurately the true knowledge." In Italy and its territories, Eusebius and Hilary, whom I have already mentioned, were conspicuous for strength in the use of their native tongue, whose treatises[56] concerning the faith and against the heterodox, they say, were approvingly circulated. Lucifer, as the story goes, was the founder of a heresy which bears his name,[57] and

flourished at this period. Aetius[58] was likewise held in high estimation among the heterodox; he was a dialectician, apt in syllogism and proficient in disputation, and a diligent student of such forms, but without art. He reasoned so boldly concerning the nature of God, that many persons gave him the name of "Atheist." It is said that he was originally a physician of Antioch in Syria, and that, as he frequently attended meetings of the churches, and thought over the Sacred Scriptures, he became acquainted with Gallus, who was then Caesar, and who honored religion much and cherished its professors. It seems likely that, as Aetius obtained the esteem of Caesar by means of these disputations, he devoted himself the more assiduously to these pursuits, in order to progress in the favor of the emperor. It is said that he was versed in the philosophy of Aristotle, and frequented the schools in which it was taught at Alexandria.

Besides the individuals above specified, there were many others in the churches who were capable of instructing the people and of reasoning concerning the doctrines of the Holy Scriptures. It would be too great a task to attempt to name them all. Let it not be accounted strange, if I have bestowed commendations upon the leaders or enthusiasts of the above-mentioned heresies. I admire their eloquence, and their impressiveness in discourse. I leave their doctrines to be judged by those whose right it is. For I have not been set forth to record such matters, nor is it befitting in history; I have only to give an account of events as they happened, not supplementing my own additions. Of those who at that time became most distinguished in education and discourse and who used the Roman and Greek languages, I have enumerated in the above narrative as many as I have received an

account of.

Chapter XVI.-Concerning St. Ephraim.

Ephraim the Syrian[59] was entitled to the highest honors, and was the greatest ornament of the Catholic Church. He was a native of Nisibis, or his family was of the neighboring territory. He devoted his life to monastic philosophy; and although he received no instruction, he became, contrary to all expectation, so proficient in the learning and language of the Syrians, that he comprehended with ease the most abstruse theorems of philosophy. His style of writing was so replete with splendid oratory and with richness and temperateness of thought that he surpassed the most approved writers of Greece. If the works of these writers were to be translated into Syriac, or any other language, and divested, as it were, of the beauties of the Greek language, they would retain little of their original elegance and value. The productions of Ephraim have not this disadvantage: they were translated into Greek during his life, and translations are even now being made, and yet they preserve much of their original force, so that his works are not less admired when read in Greek than when read in Syriac. Basil, who was subsequently bishop of the metropolis of Cappadocia, was a great admirer of Ephraim, and was astonished at his erudition. The opinion of Basil, who is universally confessed to have been the most eloquent man of his age, is a stronger testimony, I think, to the merit of Ephraim, than anything that could be indited to his praise. It is said that he wrote three hundred thousand verses, and that he had many disciples who were zealously attached to his doctrines. The most celebrated of his disciples were Abbas,

Zenobius, Abraham, Maras, and Simeon, in whom the Syrians and whoever among them pursued accurate learning make a great boast. Paulanas and Aranad are praised for their finished speech, although reported to have deviated from sound doctrine.

I am not ignorant that there were some very learned men who formerly flourished in Osroëne, as, for instance, Bardasanes, who devised a heresy designated by his name,[60] and Harmonius, his son. It is related that this latter was deeply versed in Grecian erudition, and was the first to subdue his native tongue to meters and musical laws; these verses he delivered to the choirs, and even now the Syrians frequently sing, not the precise copies by Harmonius, but the same melodies. For as Harmonius was not altogether free from the errors of his father, and entertained various opinions concerning the soul, the generation and destruction of the body, and the regeneration which are taught by the Greek philosophers, he introduced some of these sentiments into the lyrical songs which he composed. When Ephraim perceived that the Syrians were charmed with the elegance of the diction and the rhythm of the melody, he became apprehensive, lest they should imbibe the same opinions; and therefore, although he was ignorant of Grecian learning, he applied himself to the understanding of the metres of Harmonius, and composed similar poems in accordance with the doctrines of the Church, and wrought also in sacred hymns and in the praises of passionless men. From that period the Syrians sang the odes of Ephraim according to the law of the ode established by Harmonius. The execution of this work is alone sufficient to attest the natural endowments of Ephraim. He was as celebrated for the good actions he performed as for the rigid course of discipline he

pursued. He was particularly fond of tranquillity. He was so serious and so careful to avoid giving occasion to calumny, that he refrained from the very sight of women. It is related that a female of careless life, who was either desirous of tempting him, or who had been bribed for the purpose, contrived on one occasion to meet him face to face, and fixed her eyes intently upon him; he rebuked her, and commanded her to look down upon the ground, "Wherefore should I obey your injunction," replied the woman; "for I was born not of the earth, but of you? It would be more just if you were to look down upon the earth whence you sprang, while I look upon you, as I was born of you." Ephraim, astonished at the little woman, recorded the whole transaction in a book, which most Syrians regard as one of the best of his productions. It is also said of him, that, although he was naturally prone to passion, he never exhibited angry feeling toward any one from the period of his embracing a monastic life. It once happened that after he had, according to custom, been fasting several days, his attendant, in presenting some food to him, let fall the dish on which it was placed. Ephraim, perceiving that he was overwhelmed with shame and terror, said to him, "Take courage; we will go to the food as the food does not come to us"; and he immediately seated himself beside the fragments of the dish, and ate his supper. What I am about to relate will suffice to show that he was totally exempt from the love of vainglory. He was appointed bishop of some town, and attempts were made to convey him away for the purpose of ordaining him. As soon as he became aware of what was intended, he ran to the market-place, and showed himself as a madman by stepping in a disorderly way, dragging his clothes along, and eating in public. Those who had come to carry him away to be their bishop, on seeing him in this state, believed that he was

out of his mind, and departed; and he, meeting with an opportunity for effecting his escape, remained in concealment until another had been ordained in his place. What I have now said concerning Ephraim must suffice, although his own countrymen relate many other anecdotes of him. Yet his conduct on one occasion, shortly before his death, appears to me so worthy of remembrance that I shall record it here. The city of Edessa being severely visited by famine, he quitted the solitary ceil in which he pursued philosophy, and rebuked the rich for permitting the poor to die around them, instead of imparting to them of their superfluities; and he represented to them by his philosophy, that the wealth which they were treasuring up so carefully would turn to their own condemnation, and to the ruin of the soul, which is of more value than all riches, and the body itself and all other values, and he proved that they were putting no estimate upon their souls, because of their actions. The rich men, revering the man and his words, replied, "We are not intent upon hoarding our wealth, but we know of no one to whom we can confide the distribution of our goods, for all are prone to seek after lucre, and to betray the trust placed in them." "What think you of me?" asked Ephraim. On their admitting that they considered him an efficient, excellent, and good man, and worthy, and that he was exactly what his reputation confirmed, he offered to undertake the distribution of their alms. As soon as he received their money, he had about three hundred beds fitted up in the public porches; and here he tended those who were ill and suffering from the effects of the famine, whether they were foreigners or natives of the surrounding country. On the cessation of the famine he returned to the cell in which he had previously dwelt; and, after the lapse of a few days, he expired. He attained no higher clerical

degree than that of deacon, although he became no less famous for his virtue than those who are ordained to the priesthood and are admired for the conversation of a good life and for learning. I have now given some account of the virtue of Ephraim. It would require a more experienced hand than mine, to furnish a full description of his character and that of the other illustrious men who, about the same period, had devoted themselves to a life and career of philosophy; and for some things, it would require such a writer as he himself was. The attempt is beyond my powers by reason of weakness of language, and ignorance of the men themselves and their exploits. Some of them concealed themselves in the deserts. Others, who lived in the intercourse of cities, strove to preserve a mean appearance, and to seem as if they differed in no respect from the multitude, working out their virtue, concealing a true estimate of themselves, that they might avoid the praises of others. For as they were intent upon the exchange of future benefits, they made God alone the witness of their thoughts, and had no concern for outward glory.

Chapter XVII.-Transactions of that Period, and Progress of Christian Doctrine Through the Joint Efforts of Emperors and Arch-Priests.

Those who presided over the churches at this period were noted for personal conduct, and, as might be expected, the people whom they governed were earnestly attached to the worship of Christ.[61] Religion daily progressed, by the zeal, virtue, and wonderful works of the priests, and of the ecclesiastical philosophers, who attracted the attention of the pagans, and led them to renounce their superstitions. The emperors who then occupied the

throne were as zealous as was their father in protecting the churches, and they granted honors and tax exemptions to the clergy, their children, and their slaves. They confirmed the laws enacted by their father, and enforced new ones prohibiting the offering of sacrifice, the worship of images, or any other pagan observance. They commanded that all temples, whether in cities or in the country, should be closed. Some of these temples were presented to the churches, when either the ground they stood on or the materials for building were required. The greatest possible care was bestowed upon the houses of prayer, those which had been defaced by time were repaired, and others were erected from the foundations in a style of extraordinary magnificence. The church of Emesa is one most worthy to see and famous for its beauty. The Jews were strictly forbidden to purchase a slave belonging to any other heresy than their own. If they transgressed this law, the slave was confiscated[62] to the public; but if they administered to him the Jewish rite of circumcision, the penalties were death and total confiscation of property. For, as the emperors were desirous of promoting by every means the spread of Christianity, they deemed it necessary to prevent the Jews from proselyting those whose ancestors were of another religion, and those who were holding the hope of professing Christianity were carefully reserved for the Church; for it was from the pagan multitudes that the Christian religion increased.

Chapter XVIII.-Concerning the Doctrines Held by the Sons of Constantine. Distinction Between the Terms "Homoousios" And "Homoiousios." Whence It Came that Constantius Quickly Abandoned the Correct Faith.

The emperors[63] had, from the beginning, preserved their father's view about doctrine; for they both favored the Nicene form of belief. Constans maintained these opinions till his death; Constantius held a similar view for some time; he, however, renounced his former sentiments when the term "consubstantial" was calumniated, yet he did not altogether refrain from confessing that the Son is of like substance with the Father. The followers of Eusebius, and other bishops of the East, who were admired for their speech and life, made a distinction, as we know, between the term "consubstantial" (*homoousios*) and the expression "of like substance," which latter they designated by the term, "*homoiousios.*" They say that the term "consubstantial" (homoousios) properly belongs to corporeal beings, such as men and other animals, trees and plants, whose participation and origin is in like things; but that the term "homoiousios" appertains exclusively to incorporeal beings, such as God and the angels, of each one of whom a conception is formed according to his own peculiar substance. The Emperor Constantius was deceived by this distinction; and although I am certain that he retained the same doctrines as those held by his father and brother, yet he adopted a change of phraseology, and, instead of rising the term "homoousios," made use of the term "homoiousios." The teachers to whom we have alluded maintained that it was necessary to be thus precise in the use of terms, and that otherwise we should be in danger of conceiving that to be a body which is incorporeal. Many, however, regard this distinction as an absurdity, "for," say they, "the things which are conceived by the mind can be designated only by names derived from things which are seen; and there is no danger in the use of words, provided that there be no error about the idea.

Chapter XIX.-Further Particulars Concerning the Term "Consubstantial." Council of Ariminum, the Manner, Source, and Reason of Its Convention.

It is not surprising that the Emperor Constantius was induced to adopt the use of the term "*homoiousios,*" for it was admitted by many priests who conformed to the doctrines of the Nicaean council.[64] Many use the two words indifferently, to convey the same meaning. Hence, it appears to me, that the Arians departed greatly from the truth when they affirmed that, after the council of Nicaea, many of the priests, among whom were Eusebius and Theognis, refused to admit that the Son is consubstantial with the Father, and that Constantine was in consequence so indignant, that he condemned them to banishment. They say that it was afterwards revealed to his sister by a dream or a vision from God, that these bishops held orthodox doctrines and had suffered unjustly; and that the emperor thereupon recalled them, and demanded of them wherefore they had departed from the Nicene doctrines, since they had been participants in the document concerning the faith which had been there framed; and that they urged in reply that they had not assented to those doctrines from conviction, but from the fear that, if the disputes then existing were prolonged, the emperor, who was then just beginning to embrace Christianity, and who was yet unbaptized, might be impelled to return to Paganism, as seemed likely, and to persecute the Church. They assert that Constantine was pleased with this defense, and determined upon convening another council; but that, being prevented by death from carrying his scheme into execution, the task devolved upon his eldest son, Constantius, to whom he represented that it would avail him nothing to be

possessed of imperial power, unless he could establish uniformity of worship throughout his empire; and Constantius they say, at the instigation of his father, convened a council at Ariminum.[65] This story is easily seen to be a gross fabrication, for the council was convened during the consulate of Hypatius and Eusebius, and twenty-two years after Constantius had, on the death of his father, succeeded to the empire. Now, during this interval of twenty-two years, many councils were held, in which debates were carried on concerning the terms "*homoousios*" and "*homoiousios.*" No one, it appears, ventured to deny that the Son is of like substance[66] with the Father, until Aetius, by starting a contrary opinion, so offended the emperor that, in order to arrest the course of the heresy, he commanded the priests to assemble themselves together at Ariminum and at Seleucia. Thus the true cause of this council being convened was not the command of Constantine,[67] but the question agitated by Aetius. And this will become still more apparent by what we shall hereafter relate.

Chap XX.-Athanasius Again Reinstated by the Letter of Constantius, and Receives His See. The Arch-Priests of Antioch. Question Put by Constantius to Athanasius, the Praise of God in Hymns.

When Constans was apprised of what had been enacted at Sardica, he wrote[68] to his brother to request him to restore the followers of Athanasius and Paul to their own churches. As Constantius seemed to hesitate, he wrote again, and threatened him with war, unless he would consent to receive the bishops. Constantius, after conferring on the subject with the bishops of the East,

judged that it would be foolish to excite on this account the horrors of civil war. He therefore recalled Athanasius from Italy, and sent public carriages to convey him on his return homewards, and wrote several letters requesting his speedy return. Athanasius, who was then residing at Aquilea, on receiving the letters of Constantius, repaired to Rome to take leave of Julius and his friends. Julius parted from him with great demonstrations of friendship, and gave him a letter addressed to the clergy and people of Alexandria, in which he spoke of him as a wonderful man, deserving of renown by the numerous trials he had undergone, and congratulated the church of Alexandria on the return of so good a priest, and exhorted them to follow his doctrines.

He then proceeded to Antioch in Syria, where the emperor was then residing. Leontius presided over the churches of that region; for after the flight of Eustathius, those who held heretical sentiments had seized the see of Antioch. The first bishop they appointed was Euphronius; to him succeeded Placetus; and afterwards Stephen. This latter was deposed as being unworthy of the dignity, and Leontius obtained the bishopric. Athanasius avoided him as a heretic, and communed with those who were called Eustathians, who assembled in a private house. Since he found that Constantius was well disposed, and agreeable, and it looked as if the emperor would restore his own church to him, Constantius, at the instigation of the leaders of the opposing heresy, replied as follows: "I am ready to perform all that I promised when I recalled you; but it is just that you should in return grant me a favor, and that is, that you yield one of the numerous churches which are under your sway to those who are averse to holding communion with you." Athanasius replied: "O emperor, it is exceedingly just

and necessary to obey your commands, and I will not gainsay, but as in the city of Antioch there are many who eschew communion between the heterodox and ourselves, I seek a like favor that one church may be conceded to us, and that we may assemble there in safety." As the request of Athanasius appeared reasonable to the emperor, the heterodox deemed it more politic to keep quiet; for they reflected that their peculiar opinions could never gain any ground in Alexandria, on account of Athanasius, who was able both to retain those who held the same sentiments as himself, and lead those of contrary opinions; and that, moreover if they gave up one of the churches of Antioch, the Eustathians, who were very numerous, would assemble together, and then probably attempt innovations, since it would be possible for them without risk to retain those whom they held. Besides, the heterodox perceived that, although the government of the churches was in their hands, all the clergy and people did not conform to their doctrines.[69] When they sang hymns to God, they were, according to custom, divided into choirs, and, at the end of the odes, each one declared what were his own peculiar sentiments. Some offered praise to "the Father *and* the Son," regarding them as co-equal in glory; others glorified "The Father *by* the Son," to denote by the insertion of the preposition that they considered the Son to be inferior to the Father. While these occurrences took place, Leontius, the bishop of the opposite faction, who then presided over the see of Antioch, did not dare to prohibit the singing of hymns to God which were in accordance with the tradition of the Nicaean Synod, for he feared to excite an insurrection of the people. It is related, however, that he once raised his hand to his head, the hairs of which were quite white, and said, "When this snow is dissolved, there will be plenty of

mud." By this he intended to signify that, after his death, the different modes of singing hymns would give rise to great seditions, and that his successors would not show the same consideration to the people which he had manifested.

Chapter XXI.-Letter of Constantius to the Egyptians in Behalf of Athanasius. Synod of Jerusalem.

The emperor, on sending back[70] Athanasius to Egypt, wrote in his favor to the bishops and presbyters of that country, and to the people of the church of Alexandria; he testified to the integrity of his conduct and the virtue of his manners, and exhorted them to be of one mind, and to unite in prayer and service to God under his guidance. He added that, if any evil-disposed persons should excite disturbances, they should receive the punishment awarded by the laws for such offenses. He also commanded that the former decrees he had enacted against Athanasius, and those who were in communion with him, should be effaced from the public registers, and that his clergy should be admitted to the same exemptions they had previously enjoyed; and edicts to this effect were dispatched to the governors of Egypt and Libya.

Immediately on his arrival in Egypt, Athanasius displaced those whom he knew to be attached to Arianism, and placed the government of the Church and the confession of the Nicaean council in the hands of those whom he approved, and he exhorted them to hold to this with earnestness. It was said at that time, that, when he was traveling through other countries, he

effected the same change, if be happened to visit churches which were under the Arians. He was certainly accused of having dared to perform the ceremony of ordination in cities where he had no right to do so. But because he had effected his return, although his enemies were unwilling, and it did not seem that he could be easily cast under suspicion, in that he was honored with the friendship of the Emperor Constans, he was regarded with greater consideration than before. Many bishops, who had previously been at enmity with him, received him into communion, particularly those of Palestine. When he at that time visited these latter, they received him kindly. They held a Synod at Jerusalem, and Maximus and the others wrote the following letter in his favor.

Chapter XXII.-Epistle Written by the Synod of Jerusalem in Favor of Athanasius.

"The holy Synod assembled at Jerusalem, to the presbyters, deacons, and people of Egypt, Libya, and Alexandria, our beloved and most cherished brethren, greeting in the Lord.[71]

"We can never, O beloved, return adequate thanks to God, the Creator of all things, for the wonderful works he has now accomplished, particularly for the blessings He has conferred on your churches by the restoration of Athanasius, your shepherd and lord, and our fellow-minister. Who could have hoped to have ever seen this with his eyes, which now you are realizing in deed? But truly your prayers have been heard by the God of the universe who is concerned for His Church, and who has regarded your tears and complaint, and on this account

has heard your requests. For you were scattered abroad and rent like sheep without a pastor. Therefore, the true Shepherd, who from heaven watched over you, and who is concerned for His own sheep, has restored to you him whom you desired. Behold, we do all things for the peace of the Church, and are influenced by love like yours. Therefore we received and embraced your pastor, and, having held communion with you through him, we dispatch this address and our eucharistic prayers that you may know how we are united by the bond of love to him and you. It is right that you should pray for the piety of the emperors most beloved of God, who having recognized your desire about him and his purity determined to restore him to you with every honor. Receive him, then, with uplifted hands, and be zealous to send aloft the requisite eucharistic prayers in his behalf to the God who has conferred these benefits upon you; and may you ever rejoice with God, and glorify the Lord in Christ Jesus our Lord, by whom be glory to the Father throughout all ages. Amen."

Chapter XXIII.-Valens and Ursacius, Who Belonged to the Arian Faction, Confess to the Bishop of Rome that They Had Made False Charges Against Athanasius.

Such was the letter written by the Synod convened in Palestine. Some time after Athanasius had the satisfaction of seeing the injustice of the sentence enacted against him by the council of Tyre publicly recognized.[72] Valens and Ursacius, who had been sent with Theognis and his followers to obtain information in Mareotis, as we before mentioned, concerning the holy cup which Ischyrion had accused Athanasius of having broken,

wrote the following retraction to Julius, bishop of Rome:-

"Ursacius and Valens, to the most blessed Lord Pope Julius.

"Since we previously, as is well known made many various charges against Athanasius, the bishop, by our letters, and although we have been urged persistently by the epistles of your excellency in this matter which we publicly alleged and have not been able to give a reason for our accusation, therefore, we now confess to your excellency in the presence of all the presbyters, our brethren, that all that you have heard concerning the aforesaid Athanasius is utterly false and fictitious, and in every way foreign to his nature. For this reason, we joyfully enter into communion with him, particularly as your piety in accordance with your implanted love of goodness has granted forgiveness to us for our error. Moreover, we declare unto you that if the bishops of the East, or even Athanasius himself, should at any time malignantly summon us to judgment, we would not sever ourselves from your judgment and disposition about the case. We now and ever shall anathematize, as we formerly did in the memorial which we presented at Milan, the heretic Arius and his followers, who say that there was a time, in which the Son existed not, and that Christ is from that which had no existence, and who deny that Christ was God and the Son of God before all ages. We again protest, in our own handwriting, that we shall ever condemn the aforesaid Arian heresy, and its originators.

"I, Ursacius, sign this confession with my own signature. In like manner also Valens."

This was the confession which they sent to Julius. It is also necessary to append to it their letter to Athanasius: it is as follows:-

Chapter XXIV.-Letter of Conciliation from Valens and Ursacius to the Great Athanasius. Restoration of the Other Eastern Bishops to Their Own Sees. Ejection of Macedonius Again; And Accession of Paul to the See.

"The bishops, Ursacius and Valens, to Athanasius, our brother in the Lord.[73]

"We take the opportunity of the departure of Museus, our brother and fellow-presbyter, who is going to your esteemed self, O beloved brother, to send you amplest greeting from Aquileia through him, and hope that our letter will find you in good health. You will afford us great encouragement if you will write us a reply to this letter. Know that we are at peace and in ecclesiastical communion with you."

Athanasius therefore returned under such circumstances from the West to Egypt. Paul, Marcellus, Asclepas, and Lucius, whom the edict of the emperor had returned from exile, received their own sees. Immediately on the return of Paul to Constantinople Macedonius retired, and held church in private. There was a great tumult at Ancyra on the deposition of Basil from the church there, and the reinstallation of Marcellus. The other bishops were reinstated in their churches without difficulty.[74]

Book IV.

Chapter I.-Death of Constans Caesar. Occurrences Which Took Place in Rome.

Four years after the council of Sardica,[1] Constans was killed in Western Gaul.[2] Magnentius, who had plotted his murder, reduced the entire government of Constans under his own sway. In the meantime Vetranio was proclaimed emperor at Sirmium, by the Illyrian troops. Nepotian, the son of the late emperor's sister, gathered about him a body of gladiators, and wrangled for the imperial power, and ancient Rome had the greatest share of these evils. Nepotian, however, was put to death by the soldiers of Magnentius.[3] Constantius, finding himself the sole master of the empire, was proclaimed sole ruler, and hastened to depose the tyrants. In the meantime, Athanasius, having arrived in Alexandria, prepared to convene a Synod of the Egyptian bishops, and had the enactments confirmed which had been passed at Sardica, and in Palestine, in his favor.

Chapter II.-Constantius Again Ejects Athanasius, and Banishes Those Who Represented the Homoousian Doctrine. Death of Paul, Bishop of Constantinople. Macedonius: His Second Usurpation of the See, and His Evil Deeds.

The emperor,[4] deceived by the calumnies of the heterodox, changed his mind, and, in opposition to the decrees of the council of Sardica, exiled the bishops whom he had previously restored. Marcellus was again

deposed, and Basil re-acquired possession of the bishopric of Ancyra. Lucius was thrown into prison, and died there. Paul was condemned to perpetual banishment, and was conveyed to Cucusum, in Armenia, where he died. I have never, however, been able to ascertain whether or not he died a natural death. It is still reported, that he was strangled by the adherents of Macedonius.[5] As soon as he was sent into exile, Macedonius seized the government of his church; and, being aided by several orders of monks whom he had incorporated at Constantinople, and by alliances with many of the neighboring bishops, he commenced, it is said, a persecution against those who held the sentiments of Paul. He ejected them, in the first place, from the church, and then compelled them to enter into communion with himself. Many perished from wounds received in the struggle; some were deprived of their possessions; some, of the rights of citizenship; and others were branded on the forehead with an iron instrument, in order that they might be stamped as infamous. The emperor was displeased when he heard of these transactions, and imputed the blame of them to Macedonius and his adherents.

Chapter III.-Martyrdom of the Holy Notaries.

The persecution increased in violence,[6] and led to deeds of blood. Martyrius and Marcian were among those who were slain. They had lived in Paul's house,[7] and were delivered up by Macedonius to the governor, as having been guilty of the murder of Hermogenes, and of exciting the former sedition against him. Martyrius was a sub-deacon, and Marcian a singer and a reader of Holy Scripture. Their tomb is famous, and is situated before

the walls of Constantinople, as a memorial of the martyrs; it is placed in a house of prayer, which was commenced by John and completed by Sisinnius; these both afterwards presided over the church of Constantinople. For they who had been unworthily adjudged to have no part in the honors of martyrdom, were honored by God, because the very place where those conducted to death had been decapitated, and which previously was not approached on account of ghosts, was now purified, and those who were under the influence of demons were released from the disease, and many other notable miracles were wrought at the tomb. These are the particulars which should be stated concerning Martyrius and Marcian. If what I have related appears to be scarcely credible, it is easy to apply for further information to those who are more accurately acquainted with the circumstances; and perhaps far more wonderful things are related concerning them than those which I have detailed.

Chapter IV.-Campaign of Constantius in Sirmium, and Details Concerning Vetranio and Magnentius. Gallus Receives the Title of Caesar, and is Sent to the East.

On the expulsion of Athanasius, which took place about this period, George persecuted[8] all those throughout Egypt who refused to conform to his sentiments. The emperor marched into Illyria, and entered Sirmium, whither Vetranio had repaired by appointment. The soldiers who had proclaimed him emperor suddenly changed their mind, and saluted Constantius as sole sovereign, and as Augustus, for both the emperor and his supporters, strove for this very action. Vetranio perceived

that he was betrayed, and threw himself as a suppliant at the feet of Constantius. Constantius pitied him indeed, but stripped him of the imperial ornaments and purple, obliged him to return to private life, liberally provided for his wants out of the public treasury, and told him that it was more seemly to an old man to abstain from the cares of empire and to live in quietude. After terminating these arrangements in favor of Vetranio, Constantius sent a large army into Italy against Magnentius. He then conferred the title of Caesar on his cousin Gallus, and sent him into Syria to defend the provinces of the East.

Chapter V.-Cyril Directs the Sacerdotal Office After Maximus, and the Largest Form of the Cross, Surpassing the Sun in Splendor, Again Appears in the Heavens, and is Visible During Several Days.

At the time that Cyril administered the church of Jerusalem after Maximus, the sign of the cross appeared in the heavens. It shone brilliantly, not with divergent rays like a comet, but with the concentration of a great deal of light, apparently dense and yet transparent. Its length was about fifteen stadia from Calvary to the Mount of Olives, and its breadth was in proportion to its length. So extraordinary a phenomenon excited universal terror. Men, women, and children left their houses, the market-place, or their respective employments, and ran to the church, where they sang hymns to Christ together, and voluntarily confessed their belief in God. The intelligence disturbed in no little measure our entire dominions, and this happened rapidly; for, as the custom was, there were travelers from every part of the world, so to speak, who were dwelling at Jerusalem for prayer, or to visit its places of interest, these were spectators of the

sign, and divulged the facts to their friends at home. The emperor was made acquainted with the occurrence, partly by numerous reports concerning it which were then current, and partly by a letter from Cyril[9] the bishop. It was said that this prodigy was a fulfillment of an ancient prophecy contained in the Holy Scriptures. It was the means of the conversion of many pagans and Jews to Christianity.

Chapter VI.-Photinus, Bishop of Sirmium. His Heresy, and the Council Convened at Sirmium in Opposition Thereto. The Three Formularies of Faith. This Agitator of Empty Ideas Was Refuted by Basil of Ancyra. After His Deposition Photinus, Although Solicited, Declined Reconciliation.

About this time,[10] Photinus, who administered the church of Sirmium, laid before the emperor, who was then staying at that city, a heresy which he had originated some time previously. His natural ease of utterance and powers of persuasion enabled him to lead many into his own way of thinking. He acknowledged that there was one God Almighty, by whose own word all things were created, but would not admit that the generation and existence of the Son was before all ages; on the contrary, he alleged that Christ derived His existence from Mary. As soon as this opinion was divulged, it excited the indignation of the Western and of the Eastern bishops, and they considered it in common as an innovation of each one's particular belief, for it was equally opposed by those who maintained the doctrines of the Nicaean council, and by those who favored the tenets of Arius. The emperor also regarded the heresy with aversion, and

convened a council at Sirmium, where he was then residing. Of the Eastern bishops, George, who governed the church of Alexandria, Basil, bishop of Ancyra, and Mark, bishop of Arethusa, were present at this council; and among the Western bishops were Valens, bishop of Mursa, and Hosius the Confessor. This latter, who had attended the council of Nicaea, was unwillingly a participant of this; he had not long previously been condemned to banishment through the machinations of the Arians; he was summoned to the council of Sirmium by the command of the emperor extorted by the Arians, who believed that their party would be strengthened, if they could gain over, either by persuasion or force, a man held in universal admiration and esteem, as was Hosius. The period at which the council was convened at Sirmium, was the year after the expiration of the consulate of Sergius and Nigrinian; and during this year there were no consuls either in the East or the West, owing to the insurrections excited by the tyrants. Photinus was deposed by this council, because he was accused of countenancing the errors of Sabellius and Paul of Samosata. The council then proceeded to draw up three formularies of faith in addition to the previous confessions, of which one was written in Greek, and the others in Latin. But they did not agree with one another, nor with any other of the former expositions of doctrine, either in word or import. It is not said in the Greek formulary,[11] that the Son is consubstantial, or of like substance, with the Father, but it is there declared, that those who maintain that the Son had no commencement, or that He proceeded from an expansion of the substance of the Father, or that He is united to the Father without being subject to Him, are excommunicated. In one of the Roman formularies,[12] it is forbidden to say, of the essence of the Godhead which the Romans call

substance, that the Son is either consubstantial, or of like substance with the Father, as such statements do not occur in the Holy Scriptures, and are beyond the reach of the understanding and knowledge of men. It is said, that the Father must be recognized as superior to the Son in honor, in dignity, in divinity, and in the relationship suggested by His name of Father; and that it must be confessed that the Son, like all created beings, is subject to the Father, that the Father had no commencement, and that the generation of the Son is unknown to all save the Father. It is related, that when this formulary was completed, the bishops became aware of the errors it contained, and endeavored to withdraw it from the public, and to correct it; and that the emperor threatened to punish those who should retain or conceal any of the copies that had been made of it. But having been once published, no efforts were adequate to suppress it altogether.

The third formulary[13] is of the same import as the others. It prohibits the use of the term "substance" on account of the terms used in Latin, while the Greek term having been used with too much simplicity by the Fathers, and having been a cause of offense to many of the unlearned multitude, because it was not to be found in the Scriptures, "we have deemed it right totally to reject the use of it: and we would enjoin the omission of all mention of the term in allusion to the Godhead, for it is nowhere said in the Holy Scriptures, that the Father, Son, and Holy Ghost are of the same substance, where the word person is written. But we say, in conformity with the Holy Scriptures, that the Son is like unto the Father."

Such was the decision arrived at in the presence of the

emperor concerning the faith. Hosius at first refused to assent to it. Compulsion, however, was resorted to; and being extremely old, he sunk, as it is reported, beneath the blows that were inflicted on him, and yielded his consent and signature.

After the deposition of Photinus, the Synod thought it expedient to try whether it were not somehow possible to persuade him to change his views. But when the bishop urged him, and promised to restore his bishopric if he would renounce his own dogma, and vote for their formulary, he would not acquiesce, but challenged them to a discussion. On the day appointed for this purpose, the bishops, therefore, assembled with the judges who had been appointed by the emperor to preside at their meetings, and who, in point of eloquence and dignity, held the first rank in the palace. Basil, bishop of Ancyra, was selected to commence the disputation against Photinus. The conflict lasted a long time, on account of the numerous questions started and the answers given by each party, and which were immediately taken down in short-hand; but finally the victory declared itself in favor of Basil. Photinus was condemned and banished, but did not cease on that account from enlarging his own dogma. He wrote and published many works in Greek and Latin, in which he endeavored to show that all opinions, except his own, were erroneous. I have now concluded all that I had to say concerning Photinus and the heresy to which his name was affixed.

Chapter VII.-Death of the Tyrants Magnentius and Silvanus the Apostate. Sedition of the Jews in Palestine. Gallus Caesar is Slain, on Suspicion of Revolution.

In the meantime,[14] Magnentius made himself master of ancient Rome, and put numbers of the senators, and of the people, to death. Hearing that the troops of Constantius were approaching, he retired into Gaul; and here the two parties had frequent encounters, in which sometimes the one and sometimes the other was victorious. At length, however, Magnentius was defeated, and fled to Mursa, which is the fortress of this Gaul, and when he saw that his soldiers were dispirited because they had been defeated, he stood on an elevated spot and endeavored to revive their courage. But, although they addressed Magnentius with the acclamations usually paid to emperors, and were ready to shout at his public appearance, they secretly and without premeditation shouted for Constantius as emperor in place of Magnentius. Magnentius, concluding from this circumstance, that he was not destined by God to hold the reins of empire, endeavored to retreat from the fortress to some distant place. But he was pursued by the troops of Constantius, and being overtaken at a spot called Mount Seleucus, he escaped alone from the encounter, and fled to Lugduna. On his arrival there, he slew his own mother and his brother, whom he had named Caesar; and lastly, he killed himself.[15] Not long after, Decentius, another of his brothers, put an end to his own existence. Still the public tumults were not quelled; for not long after, Silvanus assumed the supreme authority in Gaul; but he was put to death immediately by the generals of Constantius.

The Jews of Diocaesarea also overran Palestine and the neighboring territories; they took up arms with the design of shaking off the Roman yoke.[16] On hearing of their insurrection, Gallus Caesar, who was then at Antioch,

sent troops against them, defeated them, and destroyed Diocaesarea. Gallus, intoxicated with success, could not bear his prosperity, but aspired to the supreme power, and he slew Magnus, the quaestor, and Domitian, the prefect of the East, because they apprised the emperor of his innovations. The anger of Constantius was excited; and he summoned him to his presence. Gallus did not dare to refuse obedience, and set out on his journey. When, however, he reached the island Elavona he was killed by the emperor's order; this event occurred in the third year of his consulate, and the seventh of Constantius.[17]

Chapter VIII.-Arrival of Constantius at Rome. A Council Held in Italy. Account of What Happened to Athanasius the Great Through the Machinations of the Arians.

On the death of the tyrants,[18] Constantius anticipated the restoration of peace and cessation of tumults, and quilted Sirmium in order to return to ancient Rome, and to enjoy the honor of a triumph after his victory over the tyrants. He likewise intended to bring the Eastern and the Western bishops, if possible, to one mind concerning doctrine, by convening a council in Italy. Julius died about this period, after having governed the church of Rome during twenty-five years;[19] and Liberius succeeded him. Those who were opposed to the doctrines of the Nicaean council thought this a favorable opportunity to calumniate the bishops whom they had deposed, and to procure their ejection from the church as abettors of false doctrine, and as disturbers of the public peace; and to accuse them of having sought, during the life of Constans, to excite a misunderstanding between the

emperors; and it was true, as we related above,[20] that Constans menaced his brother with war unless he would consent to receive the orthodox bishops. Their efforts were principally directed against Athanasius, towards whom they entertained so great an aversion that, even when he was protected by Constans, and enjoyed the friendship of Constantius, they could not conceal their enmity. Narcissus, bishop of Cilicia, Theodore, bishop of Thrace, Eugenius, bishop of Nicaea, Patrophilus, bishop of Scythopolis, Menophantes, bishop of Ephesus, and other bishops, to the number of thirty, assembled themselves in Antioch,[21] and wrote a letter to all the bishops of every region, in which they stated that Athanasius had returned to his bishopric in violation of the rules of the Church, that he had not justified himself in any council, and that he was only supported by some of his own faction; and they exhorted them not to hold communion with him, nor to write to him, but to enter into communion with George, who had been ordained to succeed him. Athanasius only contemned these proceedings; but he was about to undergo greater trials than any he had yet experienced. Immediately on the death of Magnentius, and as soon as Constantius found himself sole master of the Roman Empire, he directed all his efforts to induce the bishops of the West to admit that the Son is of like substance with the Father. In carrying out this scheme, however, he did not, in the first place, resort to compulsion, but endeavored by persuasion to obtain the concurrence of the other bishops in the decrees of the Eastern bishops against Athanasius; for he thought that if he could bring them to be of one mind on this point, it would be easy for him to regulate aright the affairs connected with religion.

Chapter IX.-Council of Milan. Flight of

Athanasius.

The emperor[22] was extremely urgent to convene a council in Milan, yet few of the Eastern bishops repaired thither; some, it appears, excused themselves from attendance under the plea of illness; others, on account of the length and difficulties of the journey. There were, however, upwards of three hundred of the Western bishops at the council. The Eastern bishops insisted that Athanasius should be condemned to banishment, and expelled from Alexandria; and the others, either from fear, fraud, or ignorance, assented to the measure. Dionysius, bishop of Alba, the metropolis of Italy, Eusebius, bishop of Vercella in Liguria, Paulinus, bishop of Treves, Rhodanus,[23] and Lucifer, were the only bishops who protested against this decision; and they declared that Athanasius ought not to be condemned on such slight pretexts; and that the evil would not cease with his condemnation; but that those who supported the orthodox doctrines concerning the Godhead would be forthwith subjected to a plot. They represented that the whole measure was a scheme concerted by the emperor and the Arians with the view of suppressing the Nicene faith. Their boldness was punished by an edict of immediate banishment, and Hilary was exiled with them. The result too plainly showed for what purpose the council of Milan had been convened. For the councils which were held shortly after at Ariminum and Seleucia were evidently designed to change the doctrines established by the Nicaean council, as I shall directly show.

Athanasius, being apprised that plots had been formed against him at court, deemed it prudent not to repair to

the emperor himself, as he knew that his life would be thereby endangered, nor did he think that it would be of any avail. He, however, selected five of the Egyptian bishops, among whom was Serapion, bishop of Thumis, a prelate distinguished by the wonderful sanctity of his life and the power of his eloquence, and sent them with three presbyters of the Church to the emperor, who was then in the West. They were directed to attempt, if possible, to conciliate the emperor; to reply, if requisite, to the calumnies of the hostile party; and to take such measures as they deemed most advisable for the welfare of the Church and himself. Shortly after they had embarked on their voyage, Athanasius received some letters from the emperor, summoning him to the palace. Athanasius and all the people of the Church were greatly troubled at this command; for they considered that no safety could be enjoyed when acting either in obedience or in disobedience to an emperor of heterodox sentiments. It was, however, determined that he should remain at Alexandria, and the bearer of the letters quitted the city without having effected anything. The following summer, another messenger from the emperor arrived with the governors of the provinces, and he was charged to urge the departure of Athanasius from the city, and to act with hostility against the clergy. When he perceived, however, that the people of the Church were full of courage, and ready to take up arms, he also departed from the city without accomplishing his mission. Not long after, troops, called the Roman legions, which were quartered in Egypt and Libya, marched into Alexandria. As it was reported that Athanasius was concealed in the church known by the name "Theonas," the commander of the troops, and Hilary,[24] whom the emperor had again intrusted with the transaction of this affair, caused the doors of the church to be burst open, and thus effected

their entrance; but they did not find Athanasius within the walls, although they sought for him everywhere. It is said that he escaped this and many other perils by the Divine interposition; and that God had disclosed this previously; directly as he went out, the soldiers took the doors of the church, and were within a little of seizing him.

Chapter X.-Divers Machinations of the Arians Against Athanasius, and His Escape from Various Dangers Through Divine Interposition. Evil Deeds Perpetrated by George in Egypt After the Expulsion of Athanasius.

There is no doubt but that Athanasius was beloved of God, and endowed with the gift of foreseeing the future.[25] More wonderful facts than those which we have related might be adduced to prove his intimate acquaintance with futurity. It happened that during the life of Constans, the Emperor Constantius was once determined upon ill-treating this holy man; but Athanasius fled, and concealed himself with some one of his acquaintances. He lived for a long time in a subterraneous and sunless dwelling, which had been used as a reservoir for water. No one knew where he was concealed except a serving-woman, who seemed faithful, and who waited upon him. As the heterodox, however, were anxiously intent upon taking Athanasius alive, it appears that, by means of gifts or promises, they at length succeeded in corrupting the attendant. But Athanasius was forewarned by God of her treachery, and effected his escape from the place. The servant was punished for having made a false deposition against her masters, while they, on their part, fled the country; for it was accounted

no venial crime by the heterodox to receive or to conceal Athanasius, but was, on the contrary, regarded as an act of disobedience against the express commands of the emperor, and as a crime against the empire, and was visited as such by the civil tribunals. It has come to my hearing that Athanasius was saved on another occasion in a similar manner. He was again obliged for the same reason to flee for his life; and he set sail up the Nile[26] with the design of retreating to the further districts of Egypt, but his enemies received intelligence of his intention, and pursued him. Being forewarned of God that he would be pursued, he announced it to his fellow-passengers, and commanded them to return to Alexandria. While he sailed down the river, his plotters rowed by. He reached Alexandria in safety, and effectually concealed himself in the midst of its similar and numerous houses. His success in avoiding these and many other perils led to his being accused of sorcery by the pagan and the heterodox. It is reported, that once, as he was passing through the city, a crow was heard to caw, and that a number of pagans who happened to be on the spot, asked him in derision what the crow was saying. He replied, smiling, "It utters the sound cras, the meaning of which in the Latin language is, `tomorrow'; and it has hereby announced to you that the morrow will not be propitious to you; for it indicates that you will be forbidden by the Roman emperor to celebrate your festival tomorrow." Although this prediction of Athanasius appeared to be absurd, it was fulfilled; for the following day edicts were transmitted to the governors from the emperor, by which it was commanded that the pagans were not to be permitted to assemble in the temples to perform their usual ceremonies, nor to celebrate their festival; and thus was abolished the most solemn and magnificent feast which the pagans had

retained. What I have said is sufficient to show that this holy man was endowed with the gift of prophecy.

After Athanasius had escaped, in the manner we have described, from those who sought to arrest him, his clergy and people remained for some time in possession of the churches; but eventually, the governor of Egypt and the commander of the army forcibly ejected all those who maintained the sentiments of Athanasius, in order to deliver up the government of the churches to those who favored George, whose arrival was then expected. Not long after he reached the city, and the churches were placed under his authority. He ruled by force rather than by priestly moderation; and as he strove to strike terror into the minds of the people, and carried on a cruel persecution against the followers of Athanasius, and, moreover, imprisoned and maimed many men and women, he was accounted a tyrant. For these reasons he fell into a universal hate; the people were so deeply incensed at his conduct, that they rushed into the church, and would have torn him to pieces; in such an extremity of danger, he escaped with difficulty, and fled to the emperor. Those who held the sentiments of Athanasius then took possession of the churches. But they did not long retain the mastery of them; for the commander of the troops in Egypt came and restored the churches to the partisans of George. An imperial shorthand writer of the notary class was afterwards sent to punish the leaders of the sedition, and he tortured and scourged many of the citizens. When George returned a little while after, he was more formidable, it appears, than ever, and was regarded with greater aversion than before, for he instigated the emperor to the perpetration of many evil deeds; and besides, the monks of Egypt openly declared him to be perfidious and inflated with arrogance. The

opinions of these monks were always adopted by the people, and their testimony was universally received, because they were noted for their virtue and the philosophical tenor of their lives.

Chapter XI.-Liberius, Bishop of Rome, and the Cause of His Being Exiled by Constantius. Felix His Successor.

Although what I have recorded did not occur to Athanasius and the church of Alexandria, at the same period of time after the death of Constans, yet I deemed it right, for the sake of greater clearness, to relate all these events collectively. The council of Milan[27] was dissolved without any business having been transacted, and the emperor condemned to banishment all those who had opposed the designs of the enemies of Athanasius. As Constantius wished to establish uniformity of doctrine throughout the Church, and to unite the priesthood in the maintenance of the same sentiments, he formed a plan to convene the bishops of every religion to a council, to be held in the West. He was aware of the difficulty of carrying this scheme into execution, arising from the vast extent of land and seas which some of the bishops would have to traverse, yet he did not altogether despair of success. While this project was occupying his mind, and before he prepared to make his triumphal entrance into Rome, he sent for Liberius, the bishop of Rome, and strove to persuade him to conformity of sentiment with the priests by whom he was attended, amongst whom was Eudoxius. As Liberius, however, refused compliance, and protested that he would never yield on this point, the emperor banished him to Beroea, in Thrace. It is alleged, that another pretext for the banishment of Liberius was,

that he would not withdraw from communion with Athanasius, but manfully opposed the emperor, who insisted that Athanasius had injured the Church, had occasioned the death of the eider of his two brothers,[28] and had sown the seeds of enmity between Constans and himself. As the emperor revived all the decrees which had been enacted against Athanasius by various councils, and particularly by that of Tyre, Liberius told him that no regard ought to be paid to edicts which were issued from motives of hatred, of favor, or of fear. He desired that the bishops of every region should be made to sign the formulary of faith compiled at Nicaea, and that those bishops who had been exiled on account of their adherence to it should be recalled. He suggested that after these matters were righted all the bishops should, at their own expense, and without being furnished either with publicconveyances or money, so as not to seem burdensome and destructive, proceed to Alexandria, and make an accurate test of the truth, which could be more easily instituted at that city than elsewhere, as the injured and those who had inflicted injury as well as the confuters of the charges dwelt there. He then exhibited the letter written by Valens and Ursacius to Julius, his predecessor in the Roman see, in which they solicited his forgiveness, and acknowledged that the depositions brought against Athanasius, at the Mareotis, were false; and he besought the emperor not to condemn Athanasius during his absence, nor to give credit to enactments which were evidently obtained by the machinations of his enemies. With respect to the alleged injuries which had been inflicted on his two brothers, he entreated the emperor not to revenge himself by the hands of priests who had been set apart by God, not for the execution of vengeance, but for sanctification, and the performance of just and benevolent actions.

The emperor perceiving that Liberius was not disposed to comply with his mandate, commanded that he should be conveyed to Thrace, unless he would change his mind within two days. "To me, O emperor," replied Liberius, "there is no need of deliberation; my resolution has long been formed and decided, and I am ready to go forth to exile." It is said, that when he was being conducted to banishment, the emperor sent him five hundred pieces of gold; he, however, refused to receive them, and said to the messenger who brought them, "Go, and tell him who sent this gold to give it to the flatterers and hypocrites[29] who surround him, for their insatiable cupidity plunges them into a state of perpetual want which can never be relieved. Christ, who is in all respects,[30] like unto his Father, supplies us with food and with all good things."

Liberius having for the above reasons been deposed from the Roman church, his government was transferred to Felix, a deacon of the clergy there. It is said that Felix always continued in adherence to the Nicene faith; and that, with respect to his conduct in religious matters he was blameless. The only thing alleged against him was, that, prior to his ordination, he held communion with the heterodox. When the emperor entered Rome, the people loudly demanded Liberius, and besought his return; after consulting with the bishops who were with him, he replied that he would recall Liberius and restore him to the people, if he would consent to embrace the same sentiments as those held by the priests of the court.

Chapter XII.-Aetius, the Syrian, and Eudoxius,the Successor of Leontius in Antioch. Concerning the Term "Consubstantial."

About this time,[31] Aetius broached his peculiar opinions concerning the Godhead. He was then deacon of the church of Antioch, and had been ordained by Leontius.[32] He maintained, like Arius, that the Son is a created being, that He was created out of nothing, and that He is dissimilar from the Father. As he was extremely addicted to contention, very bold in his assertions on theological subjects, and prone to have recourse to a very subtle mode of argumentation, he was accounted a heretic, even by those who held the same sentiments as himself. When he had been, for this reason, excommunicated by the heterodox, he feigned a refusal to hold communion with them, because, they had unjustly admitted Arius into communion after he had perjured himself by declaring to the Emperor Constantine that he maintained the doctrines of the council of Nicaea. Such is the account given of Aetius.

While the emperor was in the West, tidings arrived of the death of Leontius, bishop of Antioch. Eudoxius requested permission of the emperor to return to Syria, that he might superintend the affairs of that church. On permission being granted, he repaired with all speed to Antioch, and installed himself as bishop of that city without the sanction of George, bishop of Laodicea; of Mark, bishop of Arethusa; of the other Syrian bishops; or of any other bishop to whom the right of ordination pertained. It was reported that he acted with the concurrence of the emperor, and of the eunuchs belonging to the palace, who, like Eudoxius, favored the doctrines of Aetius, and believed that the Son is dissimilar from theFather. When Eudoxius found himself in possession of the church of Antioch, he ventured to uphold this heresy openly. He assembled in Antioch all those who held the same opinions as himself, among

whom was Acacius, bishop of Tyre, and rejected the terms, "of like substance," and "consubstantial," under the pretext that they had been denounced by the Western bishops. For Hosius, with some of the priests there, had certainly, with the view of arresting the contention excited by Valens, Ursacius, and Germanius,[33] consented, though by compulsion,[34] at Sirmium, as it is reported, to refrain from the use of the terms "consubstantial" and "of like substance," because such terms do not occur in the Holy Scriptures, and are beyond the understanding of men.[35] They[36] sent an epistle to the bishops as though these sustained the writings of Hosius on this point, and conveyed their thanks to Valens, Ursacius, andGermanius, because they had given the impulse of right views to the Western bishops.

Chapter XIII.-Innovations of Eudoxius Censured in a Letter Written by George, Bishop of Laodicea. Deputation from the Council of Ancyra to Constantius.

After Eudoxius had introduced these new doctrines, many members of the church of Antioch, who were opposed to them, were excommunicated.[37] George, bishop of Laodicea, gave them a letter to take to the bishops who had been invited from the neighboring towns of Ancyra in Galatia by Basil, for the purpose of consecrating a church which he had erected. This letter was as follows:-

"George, to his most honored lords Macedonius, Basil, Cecropius, and Eugenius, sends greeting in the Lord.

"Nearly the whole city has suffered from the shipwreck of Aetius. The disciples of this wicked man, whom you contemned, have been encouraged by Eudoxius, and promoted by him to clerical appointments, and Aetius himself has been raised to the highest honor. Go, then, to the assistance of this great city, lest by its shipwreck the whole world should be submerged. Assemble yourselves together, and solicit the signatures of other bishops, that Aetius may be ejected from the church of Antioch, and that his disciples who have been manipulated beforehand into the lists of the clergy by Eudoxius, may be cut off. If Eudoxius persist in affirming with Aetius, that the Son is dissimilar from the Father, and in preferring those who uphold this dogma to those who reject it, the city of Antioch is lost to you." Such was the strain of George's letter.

The bishops who were assembled at Ancyra dearly perceived by the enactments of Eudoxius at Antioch, that he contemplated the introduction of innovations in doctrine; they apprised the emperor of this fact, and besought him that the doctrine established at Sardica, at Sirmium, and at other councils, might be confirmed, and especially the dogma that the Son is of like substance with the Father. In order to proffer this request to the emperor, they sent to him a deputation composed of the following bishops: Basil, bishop of Ancyra; Eustathius, bishop of Sebaste; Eleusius, bishop of Cyzicus; and Leontius, the presbyter of the imperial bed-chamber. On their arrival at the palace, they found that Asphalius, a presbyter of Antioch, and a zealot of the Aetian heresy, was on the point of taking his departure, after having terminated the business for which he undertook the journey and having obtained a letter from the emperor. On receiving, however, the intelligence concerning the

heresy conveyed by the deputation from Ancyra, Constantius condemned Eudoxius and his followers, withdrew the letter he had confided to Asphalius, and wrote the following one:-

Chapter XIV.-Letter of the Emperor Constantius Against Eudoxius and His Partisans.

"Constantius Augustus the Conqueror, to the holy church in Antioch.[38]

"Eudoxius came without our authority; let no one suppose that he had it, for we are far from regarding such persons with favor. If they have recourse to deceit with others in transactions like this, they give evidence that they will refine away the truth in still higher things. For from what will they voluntarily refrain, who, for the sake of power, follow the round of the cities, leaping from one to another, as a kind of wanderer, prying into every nook, led by the desire for more? It is reported that there are among these people certain quacks and sophists, whose very names are scarcely to be tolerated, and whose deeds are evil and most impious. You all know to what set of people I allude; for you are all thoroughly acquainted with the doctrines of Aetius and the heresy which he has cultivated. He and his followers have devoted themselves exclusively to the task of corrupting the people; and these clever fellows have had the audacity to publish that we approved of their ordination. Such is the report they circulate, after the manner of those who talk overmuch; but it is not true, and, indeed, far removed from the truth. Recall to your recollection the words of which we made use, when we first made a declaration of our belief; for

we confessed that our Saviour is the Son of God, and of like substance with the Father. But these people, who have the audacity to set forth whatever enters their imagination, concerning the Godhead, are not far removed from atheism; and they strive, moreover, to propagate their opinions among others. We are convinced that their iniquitous proceedings will fall back upon their own heads. In the meantime, it is sufficient to eject them from synods and from ordinary conference; for I will not now allude to the chastisements which must hereafter overtake them, unless they will desist from their madness. How great is the evil they perpetrate, when they collect together the most wicked persons, as if by an edict, and they select the leaders of heresy for the clergy, thus debasing the reverend order as though they were allowed to do what they please! Who can bear with people who fill the cities with impiety, who secrete impurity in the most distant regions, and who delight in nothing but in injuring the righteous? What an evil-working unity it is, which limps forward to enthrone itself in the diviner seats! Now is the time for those who have imbibed the truth to come forward into the light, and whoever were previously restrained through fear, and now would escape from conventionalism, let them step into the middle; for the artifices of these evil men have been thoroughly confuted, and no sort of device can be invented which will deliver them from acting impiously. It is the duty of good men to retain the faith of the Fathers, and, so to speak, to augment it, without busying themselves with other matters. I earnestly exhort those who have escaped, though but recently, from the precipice of this heresy, to assent to the decrees which the bishops who are wise in divine learning, have rightly determined for the better."

Thus we see that the heresy usually denominated Anomian was within a little of becoming predominant at this period.

Chapter XV.-The Emperor Constantius Repairs to Sirmium, Recalls Liberius, and Restores Him to the Church of Rome; He Also Commands Felix to Assist Liberius in the Sacerdotal Office.

Not long after these events, the emperor returned to Sirmium from Rome; on receiving a deputation from the Western bishops, he recalled Liberius from Beroea.[39] Constantius urged him, in the presence of the deputies of the Eastern bishops, and of the other priests who were at the camp, to confess that the Son is not of the same substance as the Father. He was instigated to this measure by Basil, Eustathius, and Eusebius, who possessed great influence over him. They had formed a compilation, in one document, of the decrees against Paul of Samosata, and Photinus, bishop of Sirmium; to which they subjoined a formulary of faith drawn up at Antioch at the consecration of the church, as if certain persons had, under the pretext of the term "consubstantial," attempted to establish a heresy of their own. Liberius, Athanasius, Alexander, Severianus, and Crescens, a priest of Africa, were induced to assent to this document, as were likewise Ursacius, Germanius, bishop of Sirmium, Valens, bishop of Mursa, and as many of the Eastern bishops as were present. They partially approved of a confession of faith drawn up by Liberius, in which he declared that those who affirm that the Son is not like unto the Father in substance and in all other respects, are excommunicated. For when Eudoxius

and his partisans at Antioch, who favored the heresy of Aetius, received the letter of Hosius, they circulated the report that Liberius had renounced the term "consubstantial," and had admitted that the Son is dissimilar from the Father. After these enactments had been made by the Western bishops, the emperor permitted Liberius to return to Rome. The bishops who were then convened at Sirmium[40] wrote to Felix, who governed the Roman church, and to the other bishops, desiring them to receive Liberius. They directed that both should share the apostolical throne and discharge the priestly duties in common, with harmony of mind; and that whatever illegalities might have occurred in the ordination of Felix, or the banishment of Liberius, might be buried in oblivion. The people of Rome regarded Liberius as a very excellent man, and esteemed him highly on account of the courage he had evinced in opposing the emperor, so that they had even excited seditions on his account, and had gone so far as to shed blood. Felix survived but a short time; and Liberius found himself in sole possession of the church. This event was, no doubt, ordained by God, that the seat of Peter might not be dishonored by the occupancy of two bishops; for such an arrangement is a sign of discord, and is foreign to ecclesiastical law.

Chapter XVI.-The Emperor Purposed, on Account Ofthe Heresy of Aetius and the Innovations Inantioch, to Convene a Council at Nicomedia; But as an Earthquake Took Place in that City, and Many Other Affairs Intervened, the Council Was First Convened at Nicaea, and Afterwards at Ariminum and Seleucia. Account of Arsacius, the Confessor.

Such were the events which transpired at Sirmium. It seemed at this period as if, from the fear of displeasing the emperor, the Eastern and Western Churches had united in the profession of the same doctrine. The emperor had determined upon convening a council at Nicaea to take into consideration the innovations introduced at Antioch, and the heresy of Aetius.[41] As Basil, however, and his party were averse to the council being held in this city, because doctrinal questions had previously been agitated there, it was determined to hold the council at Nicomedia in Bithynia; and edicts were issued, summoning the most intelligent and eloquent bishops of every nation to repair thither punctually on an appointed day, so that it might be the privilege of all the priests of the state to share in the Synod and to be present at its decisions. The great number of these bishops had commenced their journey when the calamity that had come upon Nicomedia was reported, and that God had shaken the entire city to its foundations. Since the story of the destruction of the city everywhere prevailed and grew, the bishops arrested their journey; for as is usual in such cases, far more was rumored to those at a distance, than had actually occurred. It was reported that Nicaea, Perinthus, and the neighboring cities, even Constantinople, had been involved in the same catastrophe. The orthodox bishops were grieved immoderately at this occurrence; for the enemies of religion took occasion, on the overthrow of a magnificent church, to represent to the emperor that a multitude of bishops, men, women, and children fled to the church in the hope of their finding safety, and that they all perished. This report was not true. The earthquake occurred at the second hour of the day, at which time there was no assembly in the church. The only bishops who were killed were Cecropius, bishop of Nicomedia,

and a bishop from the Bosphorus, and they were outside of the church when the fatal accident happened. The city was shaken in an instant of time, so that the people had not the power, even if they had the wish, to seek safety by flight; at the first experience of danger, they were either preserved, or they perished on the spot where they were standing.[42]

It is said that this calamity was predicted by Arsacius.[43] He was a Persian, and a soldier who was employed in tending the emperor's lions; but during the reign of Licinius he became a noted confessor, and left the army. He then went to the citadel of Nicomedia, and led the life of a monastic philosopher within its walls. Here a vision from heaven appeared to him, and he was commanded to quit the city immediately, that he might be saved from the calamity about to happen. He ran with the utmost earnestness to the church, and besought the clergy to offer supplications to God that His anger might be turned away. But, finding that far from being believed by them, he was regarded with ridicule, and as disclosing unlooked-for sufferings, he returned to his tower, and prostrated himself on the ground in prayer. Just at this moment the earthquake occurred, and many perished. Those who were spared fled into the country and the desert. And as happens in a prosperous and large city, there were fires in the brasiers and extinguishers of every house, and in the ovens of the baths, and in the furnaces of all who use fire in the arts; and when the framework fell in ruin, the flame was hemmed in by the stuff, and of course there was dry wood commingled, much of which was oily,-this served as a contribution to the rapid conflagration, and nourished the fire without stint; the flame creeping everywhere, and attaching to itself all circumjacent material, made the entire city, so to speak,

one mass of fire. It being impossible to obtain access to the houses, those who had been saved from the earthquake rushed to the citadel. Arsacius was found dead in the unshaken tower, and prostrated on the ground, in the same posture in which he had begun to pray. It was said that he had supplicated God to permit him to die, because he preferred death to beholding the destruction of a city in which he had first known Christ, and practiced monastical philosophy. As I have been led to speak of this good man, it is well to mention that he was endowed by God with the power of exorcising demons and of purifying those troubled by them. A man possessed with a demon once ran through the market-place with a naked sword in his hand. The people fled from him, and the whole city was in confusion. Arsacius went out to meet him, and called upon the name of Christ, and at that name the demon was expelled, and the man restored to sanity. Besides the above, Arsacius performed many other actions beyond the power and skill of man. There was a dragon, or some other species of reptile, which had entrenched itself in a cavity of the roadside, and which destroyed those who passed by, with its breath. Arsacius went to the spot and engaged in prayer, and the serpent voluntarily crept forth from its hole, dashed its head against the ground, and killed itself. All these details I have obtained from persons who heard them stated by those who had seen Arsacius.

As the bishops were deterred from continuing their journey by the intelligence of the calamity which had occurred at Nicomedia, some awaited the further commands of the emperor, and others declared their opinions concerning the faith in letters which they wrote on the subject. The emperor hesitates as to what measures ought to be adopted, and writes to consult Basil

as to whether a council ought to be convened. In his reply, it appears, Basil commended his piety, and tried to console him for the destruction of Nicomedia by examples drawn from the Holy Scriptures; he exhorted him, for the sake of religion, to hasten the Synod; and not to drop such a proof of his zeal for religion, and not to dismiss the priests who had been gathered together for this purpose, and had already set forth and were on their way, until some business had been transacted. He also suggested that the council might be held at Nicaea instead of Nicomedia, so that the disputed points might be finally decided on the very spot where they had been first called in question. Basil, in writing to this effect, believed that the emperor would be pleased with this proposition, as he had himself originally suggested the propriety of holding the council at Nicaea. On receiving this epistle from Basil, the emperor commanded that, at the commencement of summer, the bishops should assemble together at Nicaea, with the exception of those who were laboring under bodily infirmity; and these latter were to depute presbyters and deacons to make known their sentiments and to consult together on contested points of doctrine, and arrive at the same decision concerning all points at issue. He ordained that ten delegates should be selected from the Western churches, and as many from the Eastern, to take cognizance of the enactments that might be issued, and to decide whether they were in accordance with the Holy Scriptures, and also to exercise a general superintendence over the transactions of the council. After further consultation the emperor enacted that the bishops should remain where they might be residing, or in their own churches, until it had been decided where the council was to be held, and until they received notice to repair thither. He then writes to Basil, and directs him to inquire by

letter of the Eastern bishops, where they would advise the council to be held, so that a public announcement might be made at the commencement of spring; for the emperor was of opinion that it was not advisable to convene the council at Nicaea, on account of the earthquake which had recently occurred in the province. Basil wrote to the bishops of every province, urging them to deliberate together, and to decide quickly upon the locality in which it would be most expedient to hold the council, and he prefixed a copy of the emperor's letter to his epistle. As is frequently the case in similar circumstances, the bishops were divided in opinion on the subject, and Basil repaired to the emperor, who was then at Sirmium. He found several bishops at that city who had gone thither on their own private affairs, and among them were Mark, bishop of Arethusa, and George, who had been appointed to preside over the church of Alexandria. When at length it was decided that the council should be held in Seleucia, a city of Isauria, by Valens and his adherents, for Valens was then sojourning in Sirmium; since they favored the heresy of the Anomians, they urged the bishops who were present at the military court, to subscribe to a formulary of the faith which had been prepared, and in which there was no mention of the term "substance." But while preparations were being zealously made for convening the council, Eudoxius and Acacius, Ursacius and Valens, with their followers, reflected that, while many of the bishops were attached to the Nicene faith, and others favored the formulary drawn up at the consecration of the church of Antioch, yet that both parties retained the use of the term "substance," and maintained that the Son was, in every respect, like unto the Father; and being aware that if both parties assembled together in one place they would readily condemn the doctrines of Aetius, as being contrary to their respective

creeds, they so contrived matters that the bishops of the West were convened at Ariminum, and those of the East at Seleucia, a city of Isauria. As it is easier to convince a few than a great many individuals, they conceived that they might possibly lead both parties to favor their sentiments by dealing with them separately, or that they might, at any rate, succeed with one, so that their heresy might not incur universal condemnation. They accomplished this through Eusebius, a eunuch who was superintendent of the imperial house: he was on terms of friendship with Eudoxius, and upheld the same doctrines, and many of those in power were seeking to conciliate this very Eusebius.

Chapter XVII.-Proceedings of the Council of Ariminum.

The emperor[44] was persuaded that it would not be desirable for the public, on account of the expense, nor advantageous to the bishops, on account of the length of the journey, to convene them all to the same place for the purpose of holding a council. He therefore writes to the bishops who were then at Ariminum, as well as to those who were then at Seleucia, and directed them to enter upon an investigation of contested points concerning the faith, and then to turn their attention to the complaints of Cyril, bishop of Jerusalem, and of other bishops who had remonstrated against the injustice of the decrees of deposition and banishment which had been issued against them, and to examine the legality of various sentences which had been enacted against other bishops. There were, in fact, several accusations pending against different bishops. George was accused by the Egyptians of rapine and violence. Finally, the emperor commanded

that ten deputies should be sent to him from each council, to inform him of their respective proceedings.

In accordance with this edict, the bishops assembled at the appointed cities. The Synod at Ariminum first commenced proceedings;[45] it consisted of about four hundred members. Those who regarded Athanasius with the greatest enmity, were of opinion that there was nothing further to be decreed against him. When they had entered upon the investigation of doctrinal questions, Valens and Ursacius, supported by Germenius, Auxentius, Caius, and Demophilus, advanced into the middle of the assembly, and demanded that all the formularies of the faith which had been previously compiled should be suppressed, and that the formulary which they had but a short time previously set forth in the Latin language at Sirmium should be alone retained. In this formulary it was taught, according to Scripture, that the Son is like unto the Father; but no mention was made of the substance of God. They declared that this formulary had been approved by the emperor, and that it was incumbent upon the council to adopt it, instead of consulting too scrupulously the individual opinions of every member of the council, so that disputes and divisions might not spring up, were the terms to be delivered up to debate and accurate proof. They added that it would better enable those who were more ignorant of the art of discourse to have a right conception of God, than were they to introduce novelties in terms, so akin to disputatious jugglery. By these representations, they designed to denounce the use of the term "consubstantial," because they said it was not found in the Holy Scriptures, and was obscure to the multitude; and, instead of this term, they wished to substitute the expression that "the Son is like unto the Father in all

things," which is borne out by the Holy Scriptures. After they had read their formulary containing the above representations, many of the bishops told them that no new formulary of the faith ought to be set forth, that those which had been previously compiled were quite sufficient for all purposes, and thatthey were met together for the express purpose of preventing all innovations. These bishops then urged those who had compiled and read the formulary to declare publicly their condemnation of the Arian doctrine, as the cause of all the troubles which had agitated the churches of every region. Ursacius and Valens, Germenius and Auxentius, Demophilus and Caius, having protested against this protestation, the council commanded that the expositions of the other heresies should be read, and likewise that set forth at Nicaea; so that those formularies which favored divers heresies might be condemned, and those which were in accordance with the Nicene doctrines might be approved; in order that there might be no further ground for dispute, and no future necessity for councils, but that an efficient decision might be formed.[46] They remarked that it was absurd to compose so many formularies, as if they had but just commenced to become acquainted with the faith, and as if they wished to slight the ancient traditions of the Church, by which the churches had been governed by themselves, and by their predecessors, many of whom had witnessed a good confession, and had received the crown of martyrdom. Such were the arguments adduced by these bishops, to prove that no innovations ought to be attempted. As Valens and Ursacius and their partisans refused to be convinced by these arguments, but persisted in advocating the adoption of their own formulary, they were deposed, and it was decided that their formulary should be rejected. It was remarked that the declaration at the commencement of

this formulary, of its having been compiled at Sirmium, in the presence of Constantius, "the eternal Augustus," and during the consulate of Eusebius and Hypatius, was an absurdity. Athanasius made the same remark, in a letter addressed to one of his friends,[47] and said that it was ridiculous to term Constantius the eternal emperor, and yet to shrink from acknowledging the Son of God to be eternal; he also ridiculed the date affixed to the formulary, as though condemnation were meant to be thrown on the faith of former ages, as well as on those who had, before that period, been initiated into the faith.

After these events had transpired at Ariminum, Valens and Ursacius, together with their adherents, irritated at their deposition, repaired with all haste to the emperor.

Chapter XVIII.-Letter from the Council at Ariminum to the Emperor Constantius.

The Synod selected twenty bishops,[48] and sent them on an embassy to the emperor, with the following letter, which has been translated from Latin into Greek:-[49]

"We believe that it is by the command of God, as well as by the arrangement of your piety, that we have been led from all the cities of the West, to assemble at Ariminum, for the purpose of declaring the faith of the Catholic Church, and of detecting those who have set forth heresies in opposition to it. After a protracted investigation, we have come to the conclusion that it is best to preserve that faith which has been continuous from antiquity, and which was preached by the prophets, the evangelists, the apostles of our Lord Jesus Christ, the

Guardian of your empire, and Protector of your strength, by holding on thereto and guarding it to the end. It would have been absurd, as well as illegal, to have introduced any change in the doctrines which were so rightly and so justly propounded by the bishops at Nicaea, with the concurrence of the most illustrious Constantine, the emperor and your father, whose teaching and thought has gone forth and been preached in the universal hearing and reflection of men; and it is the antagonist and destroyer of the Arian heresy; through whose agency not only that deflection from the faith, but all others have been destroyed. There is great danger in adding to, or in taking away from, these doctrines; nor can the slightest alteration be made in any one of them, without giving an opportunity to the adversaries to do what they list. Ursacius and Valens, after having been suspected of participating in and advising about the Arian doctrine, were cut off from communion with us. In the hope of being restored to communion, they confessed their error, and obtained forgiveness, as their own writings testify, through which they were spared and received a pardon from the charges. The occasion on which the edict of forgiveness was conceded, was at the council of Milan, when the presbyters of the Roman church were also present.

"Since we know that the formulary of the faith set forth at Nicaea was compiled with the greatest care and accuracy, in the presence of Constantine, of worthy memory, who maintained it throughout his life, and at his baptism, and when he departed to enjoy the merited peace of heaven, we judge that it would be absurd to attempt any alteration in it, and to overlook so many holy confessors and martyrs, and the writers and authors of this dogma, who have bestowed much thought upon it, and have

perpetuated the ancient decree of the Catholic Church. God has transmitted the knowledge of their faith to the time in which you live, through our Lord Jesus Christ, by whom you reign and rule the world. Again have these wretched men, who are lamentable, to our way of thinking, announced themselves as heralds of an impious view with unlawful rashness, and have attempted to overturn the entire system of truth. For according to your injunction, the Synod was convened, and these men laid bare the view of their own deceit; for they attempted an innovation which they introduced with knavery and disturbance, and they found some companions whom the), captured for this nefarious transaction; viz. Germanius, Auxentius, and Caius, who caused contention and discord. The teaching of these men, although it was uniform, exceeded the entire range of blasphemies. As they perceived that they were after all not of the same heresy, and that they did not think alike in any of the points of their evil suggestions, they went over to our symbol, so that it might appear as some other document. The time was indeed brief, but it was sufficient to refute their opinions. In order that the affairs of the Church might not be wrecked by them and that the disturbance and tumult which tossed everything to and fro might be restrained, it appeared the safe thing to preserve the ancient and immovable definitions, and to eject the aforesaid persons from communion with us. We have, for this reason, sent our reinstructed deputies to your Clemency, and have furnished them with letters, declaratory of the sentiments of the council. These deputies have been especially charged by us to maintain the truths which were defined rightly by the founders, and to instruct your Holiness as to the falsity of the assertion of Valens and Ursacius, that a few changes in righteous truths would produce peace in the Church. For

how can peace be reproduced by those who destroy peace? They would be more likely to introduce contention and disturbance into the other cities and into the Church of Rome. We therefore entreat your Clemency to consider our deputies with gentle audience and mild look, and not to allow the dead to be dishonored by any novel changes. We pray you to permit us to remain in the definitions and decrees which we received from our ancestors, who, we would affirm, did their work with ready minds, with prudence, and with the Holy Spirit. For these innovations not only lead believers to infidelity, but also delude unbelievers to immaturity. We likewise entreat you to command that the bishops who are now absent from their churches, and of whom some are laboring under the infirmities of old age, and others under the privations of poverty, may be furnished with the means of returning to their own homes, in order that the churches may not be longer deprived of their ministry.

"Again, we beseech you that nothing be taken away from the former decisions, or added to them; let all remain unchanged, even as it has been preserved from the piety of your father to the present time; so that we may not in future be fatigued, and be compelled to become strangers to our own parishes, but that bishops and people may dwell together in peace, and be able to devote themselves to prayer and supplication for your own personal salvation and empire and peace, which may the Deity graciously vouchsafe to you uninterruptedly.

"Our deputies will show you the signatures and the names of the bishops, and some of them will offer instruction to your Holiness out of the Sacred Scriptures."

Chapter XIX. Concerning the Deputies of the Council and the Emperor's Letter; Agreement of the Adherents of Ursacius and Valens Afterwards with the Letter Put Forth; Exile of the Archbishops. Concerning the Synod at Nicaea, and the Reason Why the Synod Was Held in Ariminum.

We have now transcribed the letter of the council of Ariminum. Ursacius and Valens, with their adherents, anticipating the arrival of the deputies of the council, showed to the emperor the document which they had read, and calumniated the council.[50] The emperor wasdispleased at the rejection of this formulary, as it had been composed in his presence at Sirmium, and he therefore treated Ursacius and Valens with honor; while, on the other hand, he manifested great contempt towards the deputies, and even delayed granting them an audience. At length, however, he wrote to the Synod, and informed them that an expedition which he was compelled to undertake against the barbarians prevented him from conferring with the deputies; and that he had, therefore, commanded them to remain at Adrianople until his return, in order that, when public business had been dismissed, his mind might be at liberty to hear and test the representations of the deputies; "for it is right," he said, "to bring to the investigation of Divine subjects, a mind unfettered by other cares." Such was the strain of his letter.[51]

The bishops replied that they could never depart from the decision they had formed, as they had before declared in writing, and had charged their deputies to declare; and they besought him to regard them with favor, and to give

audience to their deputies, and to read their letter. They told him that it must appear grievous to him that so mary churches should be deprived of their bishops; and that, if agreeable to him, they would return to their churches before the winter. After writing this letter, which was full of supplications and entreaties, the bishops waited for a time for a reply; but as no answer was granted them, they afterwards returned to their own cities.

What I have above stated clearly proves that the bishops who were convened at Ariminum confirmed the decrees which had of old been set forth at Nicaea. Let us now consider how it was that they eventually assented to the formulary of faith compiled by Valens and Ursacius and their followers. Various accounts have been given me of this transaction. Some say that the emperor was offended at the bishops having departed from Ariminum without his permission, and allowed Valens and his partisans to govern the churches of the West according to their own will, to set forth their own formulary, to eject those who refused to sign it from the churches, and to ordain others in their place. They say that, taking advantage of this power, Valens compelled some of the bishops to sign the formulary, and that he drove many who refused compliance, from their churches, and first of all Liberius, bishop of Rome. It is further asserted that when Valens and his adherents had acted in this manner in Italy, they resolved to handle the Eastern churches in the same way. As these persecutors were passing through Thrace, they stopped, it is said, at Nicaea, a city of that province. They there convened a council, and read the formulary of Ariminum, which they had translated into the Greek language, and by representing that it had been approved by a general council, they obtained its adoption at Nicaea; they then cunningly denominated it the Nicaean

formulary of faith, in order, by the resemblance of names, to deceive the simple, and cause it to be mistaken for the ancient formulary set forth by the Nicaean council. Such is the account given by some parties. Others say that the bishops who were convened at the council of Ariminum were wearied by their detention in that city, as the emperor neither honored them with a reply to their letter, nor granted them permission to return to their own churches; and that, at this juncture, those who had espoused the opposite heresy represented to them that it was not right that divisions should exist between the priests of the whole world for the sake of one word, and that it was only requisite to admit that the Son is like unto the Father in order to put an end to all disputes; for that the bishops of the East would never rest until the term "substance" was rejected. By these representations, it is said, the members of the council were at length persuaded to assent to the formulary which Ursacius had so sedulously pressed upon them. Ursacius and his partisans, being apprehensive lest the deputies sent by the council to the emperor should declare what firmness was in the first place evinced by the Western bishops, and should expose the true cause of the rejection of the term "consubstantial," detained these deputies at Nicaea in Thrace throughout the winter, under the pretext that no public conveyance could be then obtained, and that the roads were in a bad state for traveling; and they then induced them, it is said, to translate the formulary they had accepted from Latin into Greek, and to send it to the Eastern bishops. By this means, they anticipated that the formulary would produce the impression they intended without the fraud being detected; for there was no one to testify that the members of the council of Ariminum had not voluntarily rejected the term "substance" from deference to the Eastern bishops, who were averse to the

use of that word. But this was evidently a false account; for all the members of the council, with the exception of a few, maintained strenuously that the Son is like unto the Father in substance, and the only differences of opinion existing between them were that some said that the Son is of the same substance as the Father, while others asserted that he is of like substance with the Father. Some state this matter in one form, others in a different one.

Chapter XX.-Events Which Took Place in the Eastern Churches: Marathonius, Eleusius of Cyzicus, and Macedonius Expel Those Who Maintain the Term "Consubstantial." Concerning the Churches of the Novatians; How One Church Was Transported; The Novatians Enter into Communion with the Orthodox.

While the events I have above related were taking place in Italy, the East, even before the council of Seleucia had been constituted, was the theatre of great disturbances.[52] The adherents of Acacius and Patrophilus, having ejected Maximus, turned over the church of Jerusalem to Cyril. Macedonius harassed Constantinople and the neighboring cities; he was abetted by Eleusius and Marathonius. This latter was originally a deacon in his own church, and was a zealous superintendent of the poor of the monastical dwellings inhabited by men and women, and Macedonius raised him to the bishopric of Nicomedia. Eleusius, who, not without distinction, was formerly attached to tile military service of the palace, had been ordained bishop of Cyzicus. It is said that Eleusius and Marathonius were both good men in their

conduct, but that they were zealous in persecuting those who maintained that the Son is of the same substance as the Father, although they were not so distinctly cruel as Macedonius, who not only expelled those who refused to hold communion with him, but imprisoned some, and dragged others before the tribunals. In many cases he compelled the unwilling to communion. He seized children and women who had not been initiated and initiated them, and destroyed many churches in different places, under the pretext that the emperor had commanded the demolition of all houses of prayer in which the Son was recognized to be of the same substance as the Father.

Under this pretext the church of the Novatians at Constantinople, situated in that part of the city called Pelargus, was destroyed. It is related that these heretics performed a courageous action with the aid of the members of the Catholic Church, with whom they made common cause. When those who were employed to destroy this church were about to commence the work of demolition, the Novatians assembled themselves together; some tore down the materials, and others conveyed them to a suburb of the city called Sycae. They quickly achieved this task; for men, women, and children participated in it, and by offering their labor to God they were extraordinarily inspirited. By the exercise of this zeal the church was soon renewed, and, from this circumstance, received the name of Anastasia. After the death of Constantius, Julian, his successor, granted to the Novatians the ground which they had previously possessed, and permitted them to rebuild their church. The people spiritedly took advantage of this permission, and transported the identical materials of the former edifice from Sycae. But this happened at a later period of

time than that which we are now reviewing. At this period a union was nearly effected between the Novatian and Catholic churches; for as they held the same opinions concerning the Godhead, and were subjected to a common persecution, the members of both churches assembled and prayed together. The Catholics then possessed no houses of prayer, for the Arians had wrested them from them. It appears, too, that from the frequent intercourse between the members of each church, they reasoned that the differences between them were vain, and they resolved to commune with one another. A reconciliation would certainly have been effected, I think, had not the desire of the multitude been frustrated by the slander of a few individuals, who asserted that there was an ancient law prohibiting the union of the churches.

Chapter XXI.-Proceedings of Macedonius in Mantinium. His Removal from His See When He Attempted to Remove the Coffin of Constantine the Great. Julian Was Pronounced Caesar.

About the same time Eleusius wholly demolished the church of the Novatians in Cyzicus.[53] The inhabitants of other parts of Paphlagonia, and particularly of Mantinium, were subjected to similar persecutions. Macedonius, having been apprised that the majority of these people were followers of Novatus, and that the ecclesiastical power was not of itself sufficiently strong to expel them, persuaded the emperor to send four cohorts against them. For he imagined that men who are unaccustomed to arms would, on the first appearance of soldiers, be seized with terror, and conform to his

sentiments. But it happened otherwise, for the people of Mantinium armed themselves with sickles and axes and whatever other weapons chanced to be at hand, and marched against the military. A severe conflict ensued, and many of the Paphlagonians fell, but nearly all the soldiers were slain. Many of the friends of Macedonius blamed him for having occasioned so great a disaster, and the emperor was displeased, and regarded him with less favor than before. Inimical feelings were engendered still more strongly by another occurrence. Macedonius contemplated the removal of the coffin of the Emperor Constantine, as the structure in which it had been concealed was falling into ruin. The people were divided in opinion on this subject: some concurred in the design, and others opposed it, deeming it impious and similar to digging up a grave. Those who maintained the Nicene doctrines were of the latter sentiment, and insisted that no indignity should be offered to the body of Constantine, as that emperor had held the same doctrines as themselves. They were besides, I can readily imagine, eager to oppose the projects of Macedonius. However, without further delay, Macedonius caused the coffin to be conveyed to the same church in which the tomb of Acacius the martyr is placed. The people, divided into two factions, the one approving, the other condemning the deed, rushed upon each other in the same church, and so much carnage ensued that the house of prayer and the adjoining place were filled with blood and slaughtered bodies. The emperor, who was then in the West, was deeply incensed on hearing of this occurrence; and he blamed Macedonius as the cause of the indignity offered to his father, and of the slaughter of the people.

The emperor had determined to visit the East, and held on his way; he conferred the title of Caesar on his cousin

Julian, and sent him to Western Gaul.

Chapter XXII.-Council of Seleucia.

About the same period the Eastern bishops assembled,[54] to the number of about one hundred and sixty, in Seleucia, a city of Isauria. This was during the consultate of Eusebius and Hypatius. Leonas, who held a brilliant military office at the palace, repaired to this council at the command of Constantius, so that the doctrinal confession might be conducted in his presence. Lauricius, the military governor of the province, was present to prepare whatever might be necessary; for the letter of the emperor had commanded him to render this service. At the first session of this council, several of the bishops were absent, and among others, Patrophilus, bishop of Scythopolis; Macedonius, bishop of Constantinople; and Basil, bishop of Ancyra. They resorted to divers pretexts in justification of their non-attendance. Patrophilus alleged in excuse a complaint in the eyes, and Macedonius pleaded indisposition; but it was suspected they had absented themselves from the fear that various accusations would be brought against them. As the other bishops refused to enter upon the investigation of disputed points during their absence, Leonas commanded them to proceed at once to the examination of the questions that had been agitated. Thus some were others maintained that inquiries ought first to be instituted into the conduct of those among them against whom accusations had been laid, as had been the case with Cyril, bishop of Jerusalem, Eustathius, bishop of Sebaste, and others. The ambiguity of the emperor's letters, which sometimes prescribed one course and sometimes another, gave rise to this dispute. The contention arising from this

source became so fierce, that all union was destroyed between them, and they became divided into two parties. However, the advice of those who wished to commence with the examination of doctrine, prevailed. When they proceeded to the investigation of terms, some desired to reject the use of the term "substance," and appealed to the authority of the formulary of faith which had not long previously been compiled by Mark[55] at Sirmium, and had been received by the bishops who were at the court, among whom was Basil,[56] bishop of Ancyra. Many others were anxious for the adoption of the formulary of faith drawn up at the dedication of the church of Antioch. To the first of these parties belonged Eudoxius, Acacius, Patrophilus, George, bishop of Alexandria, Uranius, bishop of Tyre, and thirty-two other bishops. The latter party was supported by George, bishop of Laodicea, in Syria; by Eleusius, bishop of Cyzicus; by Sophronius, bishop of Pompeiopolis, in Paphlagonia; with these the majority agreed. It was suspected, and with reason, that Acacius and his partisans absented themselves on account of the difference between their sentiments and those of the aforesaid bishops, and also because they desired to evade the investigation of certain accusations which had been brought against them; for, although they had previously acknowledged in writing to Macedonius, bishop of Constantinople, that the Son is in all respects like unto the Father, and of the same substance, now they fought entirely shy of their former professions. After prolonged disputations and contention, Silvanus, bishop of Tarsus, declared, in a loud and peremptory tone, that no new formulary of faith ought to be introduced but that which had been approved at Antioch, and this alone ought to prevail. As this proposition was repugnant to the followers of Acacius, they withdrew, and the other bishops read the formulary of Antioch. The following

day these bishops assembled in the church, closed the doors, and privately confirmed this formulary. Acacius condemned this proceeding, and laid the formulary which he advocated before Leonas and Lauricius privately. Three days afterwards the same bishops reassembled, and were joined by Macedonius and Basil, who had been previously absent. Acacius and his partisans declared that they would take no part in the proceedings of the council until those who had been deposed and accused had quilted the assembly. His demand was complied with; for the bishops of the opposite party were determined that he should have no pretext for dissolving the council, which was evidently his object, in order to prevent the impending examination of the heresy of Aetius, and of the accusations which had been brought against himself and his partisans. When all the members were assembled, Leonas stated that he held a document which had been handed to him by the partisans of Acacius; it was their formulary of faith, with introductory remarks. None of the other bishops knew anything about it; for Leonas, who was of the same sentiment as Acacius, had willingly kept the whole matter a secret. When this document[57] was read, the whole assembly was filled with tumult; for some of the statements it contained were to the effect that, though the emperor had prohibited the introduction of any term into the formularies of filth which was not found in the Sacred Scriptures, yet that bishops who had been deposed, having been brought from various provinces to the assembly, with others who had been illegally ordained, the council had been thrown into confusion, and that some of the members had been insulted, and others prevented from speaking. It was added that Acacius and his partisans did not reject the formulary which had been compiled at Antioch, although those who had assembled in that city had drawn it up for

the express purpose of meeting the difficulty which had just then arisen; but that, as the terms "consubstantial" and "of similar substance" had grieved some individuals, and that; as it had been recently asserted that the Son is dissimilar from the Father, it was necessary, on this account, to reject the terms "consubstantial" and a "similar substance," which do not occur in Scripture, to condemn the term "dissimilar," and to confess clearly that the Son is like unto the Father; for He is, as the Apostle Paul somewhere says, "the image of the invisible God." These prefatory observations were followed by a formulary, which was neither conformable with that of Nicaea, nor with that of Antioch, and which was so artfully worded that the followers of Arius and of Aetius would not appear to be in error if they should thus state their faith. In this formulary, the words used by those who had convened at Nicaea, in condemnation of the Arian doctrine, were omitted, and the declarations of the council of Antioch, concerning the immutability of the Deity of the Son, and concerning His being the unchangeable image of the substance, the counsel, and the power, and the glory of the Father, were passed over in silence, and belief was simply expressed in the Father, in the Son, and in the Holy Ghost; and after bestowing some vulgar epithets on a few individuals who had never entered into any doctrinal contention on one side or the other, all those who entertained any other opinions than those set forth in this formulary were declared to be aliens to the Catholic Church. Such were the contents of the document presented by Leonas, and which had been signed by Acacius, and by those who had adopted his sentiments. After it had been read, Sophronius, a bishop of Paphlagonia, exclaimed, "If we daily receive the opinions of individuals as a statement of the faith, we shall fail in attaining precision of the truth." Acacius

having retorted that it was not forbidden to compile new formularies, as that of Nicaea had been once and frequently altered, Eleusius replied as follows: "But the council has not now met for the purpose of learning what is already known, or of accepting any other formulary than that which has been already approved by those who assembled at Antioch; and, moreover, living and dying, we will adhere to this formulary." The dispute having taken this turn, they entered upon another inquiry, and asked the partisans of Acacius, in what they considered the Son to be like unto the Father. They replied that the Son is similar in will only, but not in substance, and the others thereupon insisted that He is similar in substance, and convicted Acacius, by a work which he had formerly written, that he had once been of their opinion. Acacius replied that he ought not to be judged from his own writings; and the dispute had continued with heat for some time, when Eleusius, bishop of Cyzicus, spoke as follows: "It matters little to the council whether Mark or Basil has transgressed in any way, whether they or the adherents of Acacius have any accusation to bring against each other; neither does the trouble devolve upon the council of examining whether their formulary be commendable or otherwise; it is enough to maintain the formulary which has been already confirmed at Antioch by ninety-seven priests; and if any one desire to introduce any doctrine which is not contained therein, he ought to beheld as an alien to religion and the Church." Those who were of his sentiments applauded his speech; and the assembly then arose and separated. The following day, the partisans of Acacius and of George refused to attend the council; and Leonas, who had now openly declared himself to be of their sentiments, likewise refused, in spite of all entreaties, to repair thither. Those who were deputed to request his attendance found the

partisans of Acacius in his house; and he declined their invitation, under the plea that too much discord prevailed in the council, and that he had only been commanded by the emperor to attend the council in case of unanimity among the members. Much time was consumed in this way; and the partisans of Acacius were frequently solicited by the other bishops to attend the assemblies; but they sometimes demanded a special conference in the house of Leonas, and sometimes alleged that they had been commissioned by the emperor to judge those who had been accused; for they would not receive the creed adopted by the other bishops, nor clear themselves of the crimes of which they had been accused; neither would they examine the case of Cyril, whom they had deposed; and there was no one to compel them to do so. The council, however, eventually deposed George, bishop of Alexandria; Acacius, bishop of Caesarea; Uranius, bishop of Tyre; Patrophilus, bishop of Scythopolis; and Eudoxius, bishop of Antioch; and several other prelates. Many persons were likewise put out of communion until they could purge themselves of the crimes imputed to them. The transactions were conveyed in writing to the parish of each of the clergy. Adrian,[58] a presbyter of Antioch, was ordained bishop over that church, in room of Eudoxius; but the partisans of Acacius arrested him and delivered him over to Leonas and Lauricius. They committed him into the custody of the soldiers, but afterwards sent him into exile.

We have now given a brief account of the termination of the council of Seleucia. Those who desire more detailed information must seek it in the acts of the council,[59] which have been transcribed by attendant shorthand writers.

Chapter XXIII.-Acacius and Aetius; And How the Deputies of the Two Councils of Ariminum And of Seleucia Were Led by the Emperor to Accept the Same Doctrines.

Immediately after the above transactions, the adherents of Acacius repaired to the emperor;[60] but the other bishops returned to their respective homes. The ten bishops who had been unanimously chosen as deputies to the emperor, met, on their arrival at the court, the ten deputies[61] of the council of Ariminum, and likewise the partisans of Acacius. These latter had gained over to their cause the chief men attached to the palace, and, through their influence, had secured the favor of the emperor. It was reported that some of these proselytes had espoused the sentiments of Acacius at some previous period; that some were bribed by means of the wealth belonging to the churches; and that others were seduced by the subtilty of the arguments presented to them, and by the dignity of the persuader. Acacius was, in fact, no common character; by nature he was gifted with great powers of intellect and eloquence, and he exhibited no want of skill or of address in the accomplishment of his schemes. He was the president of an illustrious church, and could boast of Eusebius Pamphilus as his teacher, whom he succeeded in the episcopate, and was more honorably known than any other man by the reputation and succession of his books. Endowed with all these advantages, he succeeded with ease in whatever he undertook.

As there were at this period at Constantinople all together twenty deputies, ten from each council, besides many other bishops, who, from various motives, had repaired

to the city, Honoratus,[62] whom the emperor, before his departure to the West, had constituted chief governor of Constantinople, received directions to examine, in the presence of the exarchs of the great council, the reports circulated concerning Aetius and his heresy. Constantius, with some of the rulers, eventually undertook the investigation of this case; and as it was proved that Aetius had introduced dogmas essentially opposed to the faith, the emperor and the other judges were offended at his blasphemous statements. It is said that the partisans of Acacius at first reigned ignorance of this heresy, for the purpose of inducing the emperor and those around him to take cognizance of it; for they imagined that the eloquence of Aetius would be irresistible; that he would infallibly succeed in convincing his auditory; and that his heresy would conquer the unwilling. When, however, the result proved the futility of their expectations, they demanded that the formulary of faith accepted by the council of Ariminum should receive the sanction of the deputies from the council of Seleucia. As these latter protested that they would never renounce the use of the term "substance," the Acacians declared to them upon oath that they did not hold the Son to be, in substance, dissimilar from the Father; but that, on the contrary, they were ready to denounce this opinion as heresy. They added that they esteemed the formulary compiled by the Western bishops at Ariminum the more highly, because the word "substance" had been unexpectedly expunged from it; because, they said, if this formulary were to be received, there would be no further mention, either of the word "substance" or of the term "consubstantial," to which many of the Western priests were, from their reverence for the Nicaean council, peculiarly attached.

It was for these reasons that the emperor approved of the

formulary; and when he recalled to mind the great number of bishops who had been convened at Ariminum, and reflected that there is no error in saying either that "the Son is like unto the Father" or "of the same substance as the Father"; and when he further considered that no difference in signification would ensue, if, for terms which do not occur in Scripture, other equivalent and uncontrovertible expressions were to be substituted (such, for instance, as the word "similar"), he determined upon giving his sanction to the formulary. Such being his own sentiments, he commanded the bishops to accept the formulary. The next day preparations were made for the pompous ceremony of proclaiming him consul, which, according to the Roman custom, took place in the beginning of the month of January, and the whole of that day and part of the ensuing night the emperor spent with the bishops, and at length succeeded in persuading the deputies of the council of Seleucia to receive the formulary transmitted from Ariminum.

Chapter XXIV.-Formulary of the Council of Ariminum Approved by the Acacians. List of the Deposed Chief-Priests, and the Causes of Their Condemnation.

The partisans of Acacius[63] remained some time at Constantinople, and invited thither several bishops of Bithynia, among whom were Maris, bishop of Chalcedon, and Ulfilas, bishop of the Goths. These prelates having assembled together, in number about fifty, they confirmed the formulary read at the council of Ariminum, adding this provision, that the terms "substance " and "hypostasis" should never again be used in reference to God. They also declared that all other

formularies set forth in times past, as likewise those that might be compiled at any future period, should be condemned. They then deposed Aetius from his office of deacon, because he had written works full of contention and of a species of vain knowledge opposed to the ecclesiastical vocation; because he had used in writing and in disputation several impious expressions; and because he had been the occasion of troubles and seditions in the Church. It was alleged by many that they did not depose him willingly, but merely because they wished to remove all suspicion from the mind of the emperor which be had with regard to them, for they had been accused of holding Aetian views. Those who held these sentiments took advantage of the resentment with which, for reasons above mentioned, the emperor regarded Macedonius, and they accordingly deposed him, and likewise Eleusius, bishop of Cyzicus; Basil, bishop of Ancyra; Heortasius, bishop of Sardis; and Dracontius, bishop of Pergamus. Although they differed about doctrine from those bishops, yet in deposing them, no blame was thrown upon their faith, but charges were alleged against them in common with all, that they had disturbed the peace and violated the laws of the Church. They specified, in particular, that when the presbyter Diogenes was traveling from Alexandria to Ancyra, Basil seized his papers, and struck him; they also deposed that Basil had, without trial, delivered over many of the clergy from Antioch, from the banks of the Euphrates, and from Cilicia, Galatia, and Asia, to the rulers of the provinces, to be exiled and subjected to cruel punishments, so that many had been loaded with chains, and had been compelled to bribe the soldiers, who were conducting them away, not to ill-use them. They added that, on one occasion, when the emperor had commanded Aetius and some of his followers to be led before

Cecropius, that they might answer to him for various accusations laid to their charge, Basil recommended the person who was intrusted with the execution of this edict, to act according to the dictates of his own judgment. They said that he wrote directions to Hermogenes,[64] the prefect and governor of Syria, stating who were to be banished, and whither they were to be sent; and that, when the exiles were recalled by the emperor, he would not consent to their return, but opposed himself to the wishes of the rulers and of the priests. They further deposed that Basil had excited the clergy of Sirimium against Germanius; and that, although he stated in writing that he had admitted Germanius, Valens, and Ursacius into communion, he had placed them as criminals before the tribunal of the African bishops; and that, when taxed with this deed, he had denied it, and perjured himself; and that, when he was afterwards convicted, he strove to justify his perjury by sophistical reasoning. They added, that he had been the cause of contention and of sedition in Illyria, Italy, Africa, and in the Roman church; that he had thrown a servant into prison to compel her to bear false witness against her mistress; hat he had baptized a man of loose life, who lived in illicit intercourse with a woman, and had promoted him to be a deacon; that he had neglected to excommunicate a quack-doctor who had occasioned the death of several persons; and that he and some of the clergy had bound themselves by oath before the holy table, not to bring accusations against each other. This, they said, was an artifice adopted by the president of the clergy to shield himself from the accusations of his plaintiffs. In short, such were the reasons they specified for the deposition of Basil. Eustathius, they said, was deposed because, when a presbyter, he had been condemned, and put away from the communion of

prayers by Eulalius, his own father, who was bishop of the church of Caesarea, in Cappadocia; and also because he had been excommunicated by a council held at Neocaesarea, a city of Pontus, and deposed by Eusebius, bishop of Constantinople, for unfaithfulness in the discharge of certain duties that had devolved upon him. He had also been deprived of his bishopric by those who were convened in Gangroe, on account of his having taught, acted, and thought contrary to sound doctrine. He had been convicted of perjury by the council of Antioch. He had likewise endeavored to reverse the decrees of those convened at Melitina; and, although he was guilty of many crimes, he had the assurance to aspire to be judge over the others, and to stigmatize them as heretics. They deposed Eleusius because he had raised inconsiderately one Heraclius, a native of Tyre, to be a deacon; this man had been a priest of Hercules at Tyre, had been accused of and tried for sorcery, and, therefore, had retired to Cyzicus and feigned conversion to Christianity; and moreover, Eleusius, after having been apprised of these circumstances, had not driven him from the Church. He had also, without inquiry, ordained certain individuals, who had come to Cyzicus, after they had been condemned by Maris, bishop of Chalcedonia, who participated in this council. Heortasius was deposed because he had been ordained bishop of Sardis without the sanction of the bishops of Lydia. They deposed Dracontius, bishop of Pergamus, because he had previously held another bishopric in Galatia, and because, they stated, he had on both occasions been unlawfully ordained. After these transactions, a second assembly of the council was held, and Silvanus, bishop of Tarsus, Sophronius, bishop of Pompeiopolis in Paphlagonia, Elpidius, bishop of Satala, and Neonas, bishop of Seleucia in Isauria, were deposed. The reason

they assigned for the deposition of Silvanus was, that he had constituted himself the leader of a foolish party in Seleucia and Constantinople;he had, besides, constituted Theophilus as president of the church of Castabala, who had been previously ordained bishop of Eleutheropolis by the bishops of Palestine, and who had promised upon oath that he would never accept any other bishopric without their permission. Sophronius was deposed on account of his avarice, and on account of his having sold some of the offerings presented to the church, for his own profit; besides, after he had received a first and second summons to appear before the council, he could, at last, be scarcely induced to make his appearance, and then, instead of replying to the accusations brought against him, he appealed to other judges. Neonas was deposed for having resorted to violence in his endeavors to procure the ordination in his own church, of Annianus, who had been appointed bishop of Antioch,[65] and for having ordained as bishops certain individuals who had previously been engaged in politics, and who were utterly ignorant of the Holy Scriptures and of ecclesiastical canons, and who, after their ordination, preferred the enjoyment of their property to that of the priestly dignity, and declared in writing that they would rather take charge of their own possessions than to discharge the episcopal functions without them. Elpidius was deposed because he had participated in the malpractices of Basil, and had occasioned great disorders; and because he had, contrary to the decrees of the council of Melitina, restored to his former rank in the presbytery a man named Eusebius, who had been deposed for having created Nectaria a deaconess, after she had been excommunicated on account of violating agreements and oaths; and to confer this honor upon her was clearly contrary to the laws of the Church.

Chapter XXV.-Causes of the Deposition of Cyril, Bishop of Jerusalem. Mutual Dissensions Among the Bishops. Melitius is Ordained by the Arians, and Supplants Eustathius Inthe Bishopric of Sebaste.

Besides the prelates above mentioned, Cyril, bishop of Jerusalem, was deposed[66] because he had admitted Eustathius and Elpidius into communion, after they had opposed the decrees enacted by those convened at Melitina, among whom was Cyril himself; and because he had also received Basil and George, bishop of Laodicea, into communion after their deposition in Palestine. When Cyril was first installed in the bishopric of Jerusalem, he had a dispute with Acacius, bishop of Caesarea, concerning his rights as a Metropolitan, which he claimed on the ground of his bishopric being an apostolic see. This dispute excited feelings of enmity between the two bishops, and they mutually accused each other of unsoundness of doctrine concerning the Godhead. In fact, they had both been suspected previously; the one, that is, Acacius, of favoring the heresy of Arius; and the Other, of siding with those who maintain that the Son is in substance like unto the Father. Acacius being thus inimically disposed towards Cyril, and finding himself supported by the bishops of the province, who were of the same sentiments as himself, contrived to depose Cyril under the following pretext. Jerusalem and the neighboring country was at one time visited with a famine, and the poor appealed in great multitudes to Cyril, as their bishop, for necessary food. As he had no money to purchase the requisite provisions, he sold for this purpose the veil and sacred ornaments of the church. It is said that a man, having recognized an offering which he had presented at the altar as forming

part of the costume of an actress, made it his business to inquire whence it was procured; and ascertained that a merchant had sold it to the actress, and that the bishop had sold it to the merchant. It was under this pretext that Acacius deposed Cyril.

And on inquiry I find these to be the facts. It is said that the Acacians then expelled from Constantinople all the bishops above mentioned who had been deposed. Ten bishops of their own party who had refused to subscribe to these edicts of deposition, were separated from the others, and were interdicted from performing the functions of the ministry or ruling their churches until they consented to give their signatures. It was enacted that unless they complied within six months,[67] and yielded their assent to all the decrees of the council, they should be deposed, and that the bishops of every province should be summoned to elect other bishops in their stead. After these determinations and deeds, letters were then sent to all the bishops and clergy, to observe and fulfill its decrees.

As a consequence, not long after, some of the Eudoxian party were substituted here and there. Eudoxius himself took possession of the bishopric of Macedonius; Athanasius was placed overthe church of Basil; and Eunomius, who was subsequently the leader of a heresy bearing his name, took the see of Eleusius; and Meletius was appointed to the church of Sebaste, instead of Eustathius.

Chapter XXVI.-Death of Macedonius, Bishop of Constantinople. What Eudoxius Said in His Teaching. Eudoxius and Acacius Strenuously

Sought the Abolition of the Formularies of Faith Set Forth at Nicaea and at Ariminum; Troubles Which Thence Arose in the Churches.

Macedonius,[68] On his expulsion from the church of Constantinople, retired to one of the suburbs of the city, where he died. Eudoxius took possession of his church in the tenth year of the consulate of Constantius, and the third of Julian, surnamed Caesar. It is related that, at the dedication of the great church called "Sophia," when he rose to teach the people, he commenced his discourse with the following proposition: "The Father is impious, the Son is pious"; and that, as these words excited a great commotion among the people, he added, "Be calm; the Father is impious, because he worships no one; the Son is pious, because he worships the Father." On this explanation, he threw his audience into laughter. Eudoxius and Acacius jointly exerted themselves to the utmost in endeavoring to cause the edicts of the Nicene Council to fall into oblivion. They sent the formulary read at Ariminum with various explanatory additions of their own, to every province of the empire, and procured from the emperor an edict for the banishment of all who should refuse to subscribe to it. But this undertaking, which appeared to them so easy of execution, was the beginning of the greatest calamities, for it excited commotions throughout the empire, and entailed upon the Church in every region a persecution more grievous than those which it had suffered under the pagan emperors.[69] For if this persecution did not occasion such tortures to the body as the preceding ones, it appeared more grievous to all who reflected aright, on account ofits disgraceful nature; for both the persecutors and the persecuted belonged to the Church; and the one was all the more disgraceful in that men of the same religion

treated their fellows with a degree of cruelty which the ecclesiastical laws prohibit to be manifested towards enemies and strangers.

Chapter XXVII.-Macedonius, After His Rejection from His See, Blasphemes Against the Holy Spirit; Propagation of His Heresy Through the Instrumentality of Marathonius and Others.

The spirit of innovation is self-laudatory,[70] and hence it advanced further and further, and crept along to greater novelties with increasing self-conceit, and in scorn of the fathers it enacted laws of its own, nor does it honor the doctrines of the ancients concerning God, but is always thinking out strange dogmas and restlessly adds novelty to novelty as the events now show. For after Macedonius had been deposed from the church of Constantinople, he renounced the tenets; of Acacius and Eudoxius.[71] He began to teach that the Son is God, and that He is in all respects and in substance like unto the Father. But he affirmed that the Holy Ghost is not a participant of the same dignities, and designated Him a minister and a servant, and applied to Him whatever could, without error, be said of the holy angels. This doctrine was embraced by Eleusius, Eustathius, and by all the other bishops who had been deposed at Constantinople, by the partisans of the opposite heresy. Their example was quickly followed by no small part of the people of Constantinople, Bithynia, Thrace, the Hellespont, and of the neighboring provinces. For their mode of life had no little influence, and to this do the people give special attention. They assumed great gravity of demeanor, and their discipline was like that of the monks; their

conversation was plain and of a style fitted to persuade. It is said that all these qualifications were united in Marathonius. He originally held a public appointment in the army, under the command of the prefect. After amassing some money in this employment, he quit military science, and undertook the superintendence of the establishments for the relief of the sick and the destitute. Afterwards, at the suggestion of Eustathius, bishop of Sebaste, he embraced an ascetic mode of life, and founded a monastical institution in Constantinople which exists to the present day. He brought so much zeal, and so much of his own wealth to the support of the aforesaid, heresy, that the Macedonians were by many termed Marathonians, and it seems to me not without reason; for it appears that he alone, together with his institutions, was the cause that it was not altogether extinguished in Constantinople. In fact, after the deposition of Macedonius, the Macedonians possessed neither churches nor bishops until the reign of Arcadius.[72]

The Arians, who drove out of the churches and rigorously persecuted all who held different sentiments from themselves, deprived them of all these privileges. It would be no easy task to enumerate the names of the priests who were at this period ejected from their own cities; for I believe that no province of the empire was exempted from such a calamity.

Chapter XXVIII.-The Arians, Under the Impression that the Divine Meletius Upheld Their Sentiments, Translate Him from Sebaste to Antioch. On His Bold Confession of the Orthodox Doctrines, They Were Confounded,

and After They Had Deposed Him They Placed Euzoius in the See. Meletius Formed His Own Church: But Those Who Held to Consubstantiality Turned Away from Him Because He Had Been Ordained by Arians.

At the period that Eudoxius obtained the government of the church of Constantinople,[73] there were many aspirants to the see of Antioch; and as is frequently the case under such circumstances, contentions and seditions divided the clergy and the people of that church.

Each party was anxious to commit the government of the church to a bishop of its own persuasion; for interminable disputes concerning doctrine were rampant among them, and they could not agree as to the mode of singing psalms; and, as has been before stated, psalms were sung by each individual, in conformity with his own peculiar creed. Such being the state of the church at Antioch, the partisans of Eudoxius thought it would be well to intrust the bishopric of that city to Meletius, then bishop of Sebaste, he being possessed of great and persuasive eloquence, of excellent life, and all, as they imagined, being of like opinions with themselves. They believed that his reputation would attract the inhabitants of Antioch and of the neighboring cities to conform to their heresy, particularly those called Eustathians, who had adhered invariably to the Nicene doctrines. But their expectations were utterly frustrated. It is said that on his first arrival in Antioch, an immense multitude, composed of Arians, and of those who were in communion with Paulinus, flocked around him. Some wished to see the man because his fame was great, even before his coming; others were anxious to hear what he had to say, and to

ascertain the nature of his opinions; for a report had been spread abroad which was afterwards proved to be true, that he maintained the doctrines of those convened at Nicaea. In his first discourses he confined himself to instructing the people in what we callethics; afterwards, however, he openly declaredthat the Son is of the same substance as the Father. It is said that at these words, the arch deacon of the church, who was then one of the clergy there, stretched out his hand, and covered the mouth of the preacher; but that he continued to explain his sentiments more clearly by means of his fingers than he could by language. He extended three fingers only towards the people, closed them, and then allowed only one finger to remain extended, and thus expressed by signs what he was prevented from uttering. As the archdeacon, in his embarrassment, seized the hand, he released the mouth; the tongue was free, and Meletius declared his opinion still more clearly and with a loud voice, and exhorted his auditors to adhere to the tenets of the council ofNicaea, and he testified to his hearers that those who held other views deviated from the truth. As he persisted in the enunciation of the same sentiments, either by word of mouth or by means of signs, when the archdeacon closed his mouth, a contention between both sides occurred, not unlike that of the pancratium; the followers of Eustathius shouted aloud and rejoiced and leaped, while the Arians were cast down. Eudoxius and his partisans were transported with indignation at this discourse, and contrived by their machinations to expel Meletius from Antioch. Soon afterwards, however, they recalled him, for they fancied he had renounced his former sentiments and had espoused theirs. As, however, it soon became apparent that his devotion to the Nicene doctrines was firm and unalterable, he was ejected from the church, and banished by order of theemperor; and the

see of Antioch was conferred on Euzoius, who had formerly been banished with Arius. The followers of Meletius separated themselves from the Arians, and held their assemblies apart, for those who had from the beginning maintained that the Son is consubstantial with the Father refused to admit them into communion, because Meletius had been ordained by Arian bishops, and because his followers had been baptized by Arian priests. For this reason they were separated, although holding the same views.

The emperor having been informed that an Insurrection was about to arise in Persia, repaired to Antioch.

Chapter XXIX.-The Partisans of Acacius Again Do Not Remain Quiet, But Strive to Abolish the Term "Consubstantial," And to Confirm the Heresy of Arius.

The partisans of Acacius[74] were not able to remain in tranquillity; and they therefore assembled together with a few others in Antioch, and condemned the decrees which they had themselves enacted. They decided to erase the term "similar" from the formulary which had been read at Ariminum and at Constantinople, and affirmed that in all respects, in substance and in will, the Son is dissimilar from the Father, and that He proceeded from what had no previous existence, even as Arius had taught from the commencement. They were joined by the partisans of Aetius, who had been the first after Arius to venture openly upon the profession of these opinions; hence Aetius was called atheist, and his approvers, Anomians and Exucontians.

When those who maintained the Nicene doctrines demanded of the Acacians how they could say that the Son is dissimilar from the Father, and that He proceeded out of nothing, when it was affirmed in their own formulary that He is "God of God," they replied that the Apostle Paul had declared that "All things are of God,"[75] and that the Son is included in the term "all things"; and that it was in this sense, and in accordance with the Sacred Scriptures, that the expressions in their formulary were to be understood. Such were the equivocations and sophistry to which they had recourse. At length, finding that they could advance no efficient argument to justify themselves in the opinion of those who pressed them on this point, they withdrew from the assembly, after the formulary of Constantinople had been read a second time, and returned to their own cities.

Chapter XXX.-George, Bishop of Antioch, and the Chief-Priests of Jerusalem. Three Chief-Priests Successively Succeed Cyril; Restoration of Cyril to the See of Jerusalem.

During this period,[76] Athanasius was obliged to remain in concealment, and George returned to Alexandria, and commenced a cruel persecution against the pagans, and against the Christians who differed from him in opinion. He compelled both parties to offer worship in the mode he indicated, and where opposition was made, he enforced obedience by compulsion. He was hated by the rulers because he scorned them and was giving orders to the officers; and the multitude detested him on account of his tyranny, for his power was greater than all the rest. The pagans regarded him with even greater aversion than the Christians, because he prohibited them from offering

sacrifices, and from celebrating their ancestral festivals; and because he had on one occasion, introduced the governor of Egypt[77] and armed soldiery into the city, and despoiled their images, votives and temple ornaments. This was, in fact, the cause of his death, on which I will dwell.

On the deposition of Cyril, Erennius obtained the church of Jerusalem;[78] he was succeeded by Heraclius, and to Heraclius succeeded Hilarius; for we have gathered from tradition that in that period these persons administered the church there, until the reign of Theodosius, when Cyril was once more restored to his own see.

Book V.

Chapter I.-Apostasy of Julian, the Traitor. Death of the Emperor Constantius.

Such were the transactions which took[1] place in the Eastern Church. In the meantime, however, Julian, the Caesar, attacked and conquered the barbarians who dwelt on the banks of the Rhine; many he killed, and others he took prisoners. As the victory added greatly to his fame, and as his moderation and gentleness had endeared him to the troops, they proclaimed him Augustus. Far from making an excuse to Constantius for this act, he exchanged the officers who had been elected by Constantius, and industriously circulated letters wherein Constantius had solicited the barbarians to enter the Roman territories, and aid him against Magnentius. He then suddenly changed his religion, and although he had previously confessed Christianity, he declared himself

high-priest, frequented the pagan temples, offered sacrifices, and invited his subjects to adopt that form of worship.

As an invasion of Roman territory by the Persians was expected, and as Constantius had on this account repaired to Syria, Julian conceived that he might without battle render himself master of Illyricum; he therefore set out on his journey to this province, under pretense that he intended to present an apology to Constantius for having, without his sanction, received the symbols of imperial power. It is said, that when he arrived on the borders of Illyria, the vines appeared full of green grapes, although the time of the vintage was past, and the Pleiades had set; and that there fell upon his followers a dashing of the dew from the atmosphere, of which each drop was stamped with the sign of the cross. He and many of those with him regarded the grapes appearing out of season as a favorable omen; while the dew had made that figure by chance on the garments upon which it happened to fall.

Others thought that of the two symbols, the one of the green grapes signified that the emperor would die prematurely, and his reign would be very short; while the second sign, that of the crosses formed by the drops of dew, indicated that the Christian religion is from heaven, and that all persons ought to receive the sign of the cross. I am, for my own part, convinced that those who regarded these two phenomena as unfavorable omens for Julian, were not mistaken; and the progress of time proved the accuracy of their opinion.

When Constantius heard that Julian was marching against him at the head of an army, he abandoned his

intended expedition against the Persians, and departed for Constantinople; but he died on the journey, when he had arrived as far as Mopsucrenae, which lies near the Taurus, between Cilicia and Cappadocia.

He died in the forty-fifth year of his age, after reigning thirteen years conjointly with his father Constantine, and twenty-five years after the death of that emperor.

A little while after the decease of Constantius, Julian, who had already made himself master of Thrace, entered Constantinople and was proclaimed emperor. Pagans assert that diviners and demons had predicted the death of Constantius, and the change in affairs, before his departure for Galatia, and had advised him to undertake the expedition. This might have been regarded as a true prediction, had not the life of Julian been terminated so shortly afterwards, and when he had only tasted the imperial power as in a dream. But it appears to me absurd to believe that, after he had heard the death of Constantius predicted, and had been warned that it would be his own fate to fall in battle by the hands of the Persians, he should have leaped into manifest death,-offering him no other fame in the world than that of lack of counsel, and poor generalship,-and who, had he lived, would probably have suffered the greater part of the Roman territories to fall under the Persian yoke. This observation, however, is only inserted lest I should be blamed for omitting it. I leave every one to form his own opinion.

Chapter II.-The Life, Education, and Training of Julian, and His Accession to the Empire.

Immediately after the death of Constantius,[2] the dread of a persecution arose in the Church, and Christians suffered more anguish from the anticipation of this calamity than they would have experienced from its actual occurrence. This state of feeling proceeded from the fact that a long interval had made them unaccustomed to such dangers, and from the remembrance of the tortures which had been exercised by the tyrants upon their fathers, and from their knowledge of the hatred with which the emperor regarded their doctrines. It is said that he openly renounced the faith of Christ so entirely, that he by sacrifices and expiations, which the pagans call renunciatory, and by the blood of animals, purged himself of our baptism. From that period he employed himself in auguries and in the celebration of the pagan rites, both publicly and privately. It is related[3] that one day, as he was inspecting the entrails of a victim, he beheld among them a cross encompassed with a crown. This appearance terrified those who were assisting in the ceremony, for they judged that it indicated the strength of religion, and the eternal duration of the Christian doctrines; inasmuch as the crown by which it was encircled is the symbol of victory, and because of its continuity, for the circle beginning everywhere and ending in itself, has no limits in any direction. The chief augur commanded Julian to be of good cheer, because in his judgment the victims were propitious, and since they surrounded the symbol of the Christian doctrine, and was indeed pushing into it, so that it would not spread and expand itself where it wished, since it was limited by the circumference of the circle.

I have also heard that one day Julian descended into a most noted and terrific adytum,[4] either for the purpose of

participating in some initiation, or of consulting an oracle; and that, by means of machinery which is devised for this end, or of enchantments, such frightful specters were projected suddenly before him, that through perturbation and fear, he became forgetful of those who were present, for he had turned to his new religion when already a man, and so unconsciously fell into his earlier habit, and signed himself with the symbol of Christ, just as the Christian encompassed with untried dangers is wont to do. Immediately the specters disappeared and their designs were frustrated. The initiator was at first surprised at this, but when apprised of the cause of the flight of the demons, he declared that the act was a profanation; and after exhorting the emperor to be courageous and to have no recourse in deed or thought to anything connected with the Christian religion, he again conducted him to the initiation. The zeal of the king for such matters saddened the Christians not a little and made them extremely anxious, more especially as he had been himself formerly a Christian. He was born of pious parents, had been initiated in infancy according to the custom of the Church, and had been brought up in the knowledge of the Holy Scriptures, and was nurtured by bishops and men of the Church. He and Gallus were the sons of Constantius, the brother by the same father of Constantine the emperor, and of Dalmatius. Dalmatius had a son of the same name, who was declared Caesar, and was slain by the soldiery after the death of Constantine. His fate would have been shared by Gallus and Julian, who were then orphans, had not Gallus been spared on account of a disease under which he was laboring, and from which, it was supposed, that he would soon naturally die; and Julian, on account of his extreme youth, for he was but eight years of age. After this wonderful preservation, a residence was assigned to the

two brothers in a palace called Macellum, situated in Cappadocia; this imperial post was near Mount Argeus, and not far from Caesarea; it contained a magnificent palace and was adorned with baths, gardens, and perennial fountains. Here they were cultured and educated in a manner corresponding to the dignity of their birth; they were taught the sciences and bodily exercises befitting their age, by masters of languages and interpreters of the Holy Scriptures, so that they were enrolled among the clergy, and read the ecclesiastical books to the people. Their habits and actions indicated no dereliction from piety. They respected the clergy and other good people and persons zealous for doctrine; they repaired regularly to church and rendered due homage to the tombs of the martyrs.

It is said that they undertook to deposit the tomb of St. Mammas[5] the martyr in a large edifice, and to divide the labor between themselves, and that while they were trying to excel one another in a rivalry of honor, an event occurred which was so astonishing that it would indeed be utterly incredible were it not for the testimony of many who are still among us, who heard it from those who were eyewitnesses of the transaction.

The part of the edifice upon which Gallus labored advanced rapidly and according to wish, but of the section upon which Julian labored, a part fell into ruin; another was projected upward from the earth; a third immediately on its touching the foundation could not be held upright, but was hurled backward as if some resistant and strong force from beneath were pushing against it.

This was universally regarded as a prodigy. The people, however, drew no conclusion from it till subsequent events manifested its import. There were a few who from that moment doubted the reality of Julian's religion, and suspected that he only made an outward profession of piety for fear of displeasing the emperor, who was then a Christian, and that he concealed his own sentiments because it was not safe to divulge them. It is asserted that he was first secretly led to renounce the religion of his fathers by his intercourse with diviners; for when the resentment of Constantius against the two brothers was abated, Gallus went to Asia, and took up his residence in Ephesus, where the greater part of his property was situated; and Julian repaired to Constantinople, and frequented the schools, where his fine natural abilities and ready attainments in the sciences did not remain concealed. He appeared in public in the garb of a private individual, and had much company; but because he was related to the emperor and was capable of conducting affairs and was expected to become emperor, considerable talk about him to this effect was prevalent, as is wont to be the case in a populous and imperial city, he was commanded to retire to Nicomedia.

Here he became acquainted with Maximus, an Ephesian philosopher,[6] who instructed him in philosophy, and inspired him with hatred towards the Christian religion, and moreover assured him that the much talked of prophecy about him was true. Julian, as happens in many cases, while suffering in anticipation of severe circumstances, was softened by these favorable hopes and held Maximus as his friend. As these occurrences reached the ears of Constantius, Julian became apprehensive, and accordingly shaved himself, and adopted externally the monkish mode of life, while he

secretly held to the other religion.

When he arrived at the age of manhood, he was more readily infatuated, and yet was anxious about these tendencies; and admiring the art (if there be such an art) of predicting the future, he thought the knowledge of it necessary; he advanced to such experiments as are not lawful for Christians. From this period he had as his friends those who followed this art. In this opinion, he came into Asia from Nicomedia, and there consorting with men of such practices, he became more ardent in the pursuit of divination.

When Gallus, his brother, who had been established as Caesar, was put to death on being accused of revolution, Constantius also suspected Julian of cherishing the love of empire, and therefore put him under the custody of guards.

Eusebia, the wife of Constantius, obtained for him permission to retire to Athens; and he accordingly settled there, under pretext of attending the pagan exercises and schools; but as rumor says, he communed with diviners concerning his future prospects. Constantius recalled him, and proclaimed him Caesar, promised him his sister Constantia[7] in marriage, and sent him to Gaul; for the barbarians whose aid had been hired by Constantius previously against Magnentius, finding that their services were not required, had portioned out that country. As Julian was very young, generals, to whom the prudential affairs were turned over, were sent with him; but as these generals abandoned themselves to pleasure, he was present as Caesar, and provided for the war. He confirmed his soldiers in their spirit for battle, and urged

them in other ways to incur danger; he also ordered that a fixed reward should be given to each one who should slay a barbarian. After he had thus secured the affections of the soldiery, he wrote to Constantius, acquainting him with the levity of the generals; and when another general had been sent, he attacked the barbarians, and obtained the victory. They sent embassies to beg for peace, and showed the letter in which Constantius had requested them to enter the Roman dominions. He purposely delayed to send the ambassador back; he attacked a number of the enemy unexpectedly and conquered them.

Some have said that Constantius, with designed enmity, committed this campaign to him;[8] but this does not appear probable to me. For, as it rested with Constantius alone to nominate him Caesar, why did he confer that title upon him? Why did he give him his sister in marriage, or hear his complaints against the inefficient generals, and send a competent one in their stead in order to complete the war, if he were not friendly to Julian?

But as I conjecture, he conferred on him the title of Caesar because he was well disposed to Julian; but that after Julian had, without his sanction, been proclaimed emperor, he plotted against him through the barbarians on the Rhine; and this, I think, resulted either from the dread that Julian would seek revenge for the ill-treatment he and his brother Gallus had experienced during their youth, or as would be natural, from jealousy of his attaining similar honor. But a great variety of opinions are entertained on this subject.

Chapter III.-Julian, on His Settlement in the Empire, Began Quietly to Stir Up Opposition

to Christianity, and to Introduce Paganism Artfully.

When Julian found himself sole possessor of the empire,[9] he commanded that all the pagan temples should be reopened throughout the East; that those which had been neglected should be repaired; that those which had fallen into ruins should be rebuilt, and that the altars should be restored. He assigned considerable money for this purpose; he restored the customs of antiquity and the ancestral ceremonies in the cities, and the practice of offering sacrifice.

He himself offered libations openly and publicly sacrificed; bestowed honors on those who were zealous in the performance of these ceremonies; restored the initiators and the priests, the hierophants and the servants of the images, to their old privileges; and confirmed the legislation of former emperors in their behalf; he conceded exemption from duties and from other burdens as was their previous right; he restored the provisions, which had been abolished, to the temple guardians, and commanded them to be pure from meats, and to abstain from whatever according to pagan saying was befitting him who had announced his purpose of leading a pure life.

He also ordered that the nilometer and the symbols and the former ancestral tablets should be cared for in the temple of Serapis, instead of being deposited, according to the regulation, established by Constantine, in the church. He wrote frequently to the inhabitants of those cities in which he knew paganism was nourished, and urged them to ask what gifts they might desire. Towards

the Christians, on the contrary, he openly manifested his aversion, refusing to honor them with his presence, or to receive their deputies who were delegated to report about grievances.

When the inhabitants of Nisibis sent to implore his aid against the Persians, who were on the point of invading the Roman territories, he refused to assist them because they were wholly Christianized, and would neither reopen their temples nor resort to the sacred places; he threatened that he would not help them, nor receive their embassy, nor approach to enter their city before he should hear that they had returned to paganism.

He likewise accused the inhabitants of Constantia in Palestine, of attachment to Christianity, and rendered their city tributary to that of Gaza. Constantia, as we stated before, was formerly called Majuma, and was used as a harbor for the vessels of Gaza; but on hearing that the majority of its inhabitants were Christians, Constantine elevated it to the dignity of a city, and conferred upon it the name of his own son, and a separate form of government; for he considered that it ought not to be dependent on Gaza, a city addicted to pagan rites. On the accession of Julian, the citizens of Gaza went to law against those of Constantia. The emperor himself sat as judge, and decided in favor of Gaza, and commanded that Constantia should be an appendage to that city, although it was situated at a distance of twenty stadia.

Its former name having been abolished by him, it has since been denominated the maritime region of Gaza. They have now the same city magistrates, military officers, and public regulations. With respect to

ecclesiastical concerns, however, they may still be regarded as two cities. They have each their own bishop and their own clergy; they celebrate festivals in honor of their respective martyrs, and in memory of the priests who successively ruled them; and the boundaries of the adjacent fields by which the altars belonging to the bishops are divided, are still preserved.

It happened within our own remembrance that an attempt was made by the bishop of Gaza, on the death of the president of the church at Majuma, to unite the clergy of that town with those under his own jurisdiction; and the plea he advanced was, that it was not lawful for two bishops to preside over one city. The inhabitants of Majuma opposed this scheme, and the council of the province took cognizance of the dispute, and ordained another bishop. The council decided that it was altogether right for those who had been deemed worthy of the honors of a city on account of their piety, not to be deprived of the privilege conferred upon the priesthood and rank of their churches, through the decision of a pagan emperor, who had taken a different ground of action.

But these events occurred at a later period than that now under review.

Chapter IV.-Julian Inflicted Evils Upon the Inhabitants of Caeesarea. Bold Fidelity of Maris, Bishop of Chalcedon.

About the same time, the emperor erased Caesarea,[10] the large and wealthy metropolis of Cappadocia, situated near Mount Argeus, from the catalogue of cities, and

even deprived it of the name of Caesarea, which had been conferred upon it during the reign of Claudius Caesar, its former name having been Mazaca.[11] He had long regarded the inhabitants of this city with extreme aversion, because they were zealously attached to Christianity, and had formerly destroyed the temple of the ancestral Apollo and that of Jupiter, the tutelar deity of the city. The temple dedicated to Fortune,[12] the only one remaining in the city, was overturned by the Christians after his accession; and on hearing of the deed, he hated the entire city intensely and could scarce endure it. He also blamed the pagans, who were few in number, but who ought, he said, to have hastened to the temple, and, if necessary, to have suffered cheerfully for Fortune. He caused all possessions and money belonging to the churches of the city and suburbs of Caesarea to be rigorously sought out and carded away; about three hundred pounds of gold, obtained from this source, were conveyed to the public treasury. He also commanded that all the clergy should be enrolled among the troops under the governor of the province, which is accounted the most arduous and least honorable service among the Romans.

He ordered the Christian populace to be numbered, women and children inclusive, and imposed taxes upon them as onerous as those to which villages are subjected.

He further threatened that, unless their temples were speedily re-erected, his wrath would not be appeased, but would be visited on the city, until none of the Galileans remained in existence; for this was the name which, in derision, he was wont to give to the Christians. There is no doubt but that his menaces would have been fully

executed had not death quickly intervened.

It was not from any feeling of compassion towards the Christians that he treated them at first with greater humanity than had been evinced by former persecutors, but because he had discovered that paganism had derived no advantage from their tortures, while Christianity had been especially increased, and had become more honored by the fortitude of those who died in defense of the faith.

It was simply from envy of their glory, that instead of employing fire and the sword against them, and maltreating their bodies like former persecutors, and instead of casting them into the sea, or burying them alive in order to compel them to a change of sentiment, he had recourse to argument and persuasion, and sought by these means to reduce them to paganism; he expected to gain his ends more easily by abandoning all violent measures, and by the manifestation of unexpected benevolence. It is said that on one occasion, when he was sacrificing in the temple of Fortune at Constantinople, Maris,[13] bishop of Chalcedon, presented himself before him, and publicly rebuked him as an irreligous man, an atheist, and an apostate. Julian had nothing in return to reproach him with except his blindness, for his sight was impaired by old age, and he was led by a child. According to his usual custom of uttering blasphemies against Christ, Julian afterward added in derision, "The Galilean, thy God, will not cure thee." Maris replied, `I thank God for my blindness, since it prevents me from beholding one who has fallen away from our religion.' Julian passed on without giving a reply, for he considered that paganism would be more advanced by a personal and unexpected exhibition of patience and

mildness towards Christians.

Chapter V.-Julian Restores Liberty to the Christians, in Order to Execute Further Troubles in the Church. The Evil Treatment of Christians He Devised.

It was from these motives that Julian recalled from exile[14] all Christians who, during the reign of Constantius, had been banished on account of their religious sentiments, and restored to them their property that had been confiscated by law. He charged the people not to commit any act of injustice against the Christians, not to insult them, and not to constrain them to offer sacrifice unwillingly. He commanded that if they should of their own accord desire to draw near the altars, they were first to appease the wrath of the demons, whom the pagans regard as capable of averting evil, and to purify themselves by the customary course of expiations. He deprived the clergy, however, of the immunities, honors, and provisions which Constantine had conferred;[15] repealed the laws which had been enacted in their favor, and reinforced their statute liabilities. He even compelled the virgins and widows, who, on account of their poverty, were reckoned among the clergy, to refund the provision which had been assigned them from public sources. For when Constantine adjusted the temporal concerns of the Church, he devoted a sufficient portion of the taxes raised upon every city, to the support of the clergy everywhere; and to ensure the stability of this arrangement he enacted a law which has continued in force from the death of Julian to the present day. They say these transactions were very cruel and rigorous, as appears by the receipts given by the receivers of the

money to those from whom it had been extorted, and which were designed to show that the property received in accordance with the law of Constantine had been refunded.

Nothing, however, could diminish the enmity of the ruler against religion. In the intensity of his hatred against the faith, he seized every opportunity to ruin the Church. He deprived it of its property, votives, and sacred vessels, and condemned those who had demolished temples during the reign of Constantine and Constantius, to rebuild them, or to defray the expenses of their re-erection. On this ground, since they were unable to pay the sums and also on account of the inquisition for sacred money, many of the priests, clergy, and the other Christians were cruelly tortured and cast into prison.

It may be concluded from what has been said, that if Julian shed less blood than preceding persecutors of the Church, and that if he devised fewer punishments for the torture of the body, yet that he was severer in other respects; for he appears as inflicting evil upon it in every way, except that he recalled the priests who had been condemned to banishment by the Emperor Constantius; but it is said he issued this order in their behalf, not out of mercy, but that through contention among themselves, the churches might be involved in fraternal strife, and might fail of her own rights, or because he wanted to asperse Constantius; for he supposed that he could render the dead monarch odious to almost all his subjects, by favoring the pagans who were of the same sentiments as himself, and by showing compassion to those who had suffered for Christ, as having been treated unjustly. He expelled the eunuchs from the palaces, because the late emperor had been well affected towards them. He

condemned Eusebius, the governor of the imperial court, to death, from a suspicion he entertained that it was at his suggestion that Gallus his brother had been slain. He recalled Aetius, the leader of the Eunomian heresy,[16] from the region whither Constantius had banished him, who had been otherwise suspected on account of his intimacy with Gallus; and to him Julian sent letters full of benignity, and furnished him with public conveyances. For a similar reason he condemned Eleusius, bishop of Cyzicus, under the heaviest penalty, to rebuild, within two months, and at his own expense, a church belonging to the Novatians which he had destroyed under Constantius. Many other things might be found which he did from hatred to his predecessor, either himself effecting these or permitting others to accomplish them.

Chapter VI.-Athanasius, After Having Been Seven Years Concealed in the House of a Wise and Beautiful Virgin, Reappears at that Time in Public, and Enters the Church of Alexandria.

At this period, Athanasius, who had long remained in concealment, having heard of the death of Constantius, appeared by night in the church at Alexandria.[17] His unexpected appearance excited the greatest astonishment. He had escaped falling into the hands of the governor of Egypt, who, at the command of the emperor, and at the request of the friends of George, had formed plans to arrest him, as before stated, and had concealed himself in the house of a holy virgin in Alexandria. It is said that she was endowed with such extraordinary beauty, that those who beheld her regarded her as a phenomenon of nature; and that men who possessed continence and prudence, kept aloof from her in order that no blame

might be attached to them by the suspicious. She was in the very flower of youth and was exceedingly modest and prudent, qualities which are wont alone to adorn the body even to a refinement of beauty when nature may not be helpful with the gift. For it is not true, as some assert, that "as is the body, so is the soul." On the contrary, the habit of the body is imaged forth by the operation of the soul, and any one who is active in any way whatever will appear to be of that nature as long as he may be thus actively engaged.

This is a truth I think admitted by all who have accurately investigated the subject. It is related that Athanasius sought refuge in the house of this holy virgin by the revelation of God, who designed to save him in this manner.

When I reflect on the result which ensued, I cannot doubt but that all the events were directed by God; so that the relatives of Athanasius might not have distress if any one had attempted to trouble them about him, and had they been compelled to swear. There was nothing to excite suspicion of a priest being concealed in the house of so lovely a virgin. However, she had the courage to receive him, and through her prudence preserved his life. She was his most faithful keeper and assiduous servant; for she washed his feet and brought him food, and she alone served in every other necessity, which nature demands in her exacting uses; the books he stood in need of she cared for through the help of others; during the long time in which these services were rendered, none of the inhabitants of Alexandria knew anything about it.

Chapter VII.-Violent Death and Triumph of

George, Bishop of Alexandria. The Result Of Certain Occurrences in the Temple of Mithra. Letter of Julian on This Aggravated Circumstance.

After Athanasius had been preserved in this wise and appeared suddenly in the church, no one knew whence he came.[18] The people of Alexandria, however, rejoiced at his return, and restored his churches to him.

The Arians, being thus expelled from the churches, were compelled to hold their assemblies in private houses, and constituted Lucius, in the place of George, as the bishop of their heresy. George had been already slain; for when the magistrates had announced to the public the decease of Constantius, and that Julian was sole ruler, the pagans of Alexandria rose up in sedition. They attacked George with shouts and reproaches as if they would kill him at once. The repellants of this precipitate attack, then put him in prison; a little while after they rushed, early in the morning, to the prison, killed him, flung the corpse upon a camel, and after exposing it to every insult during the day, burnt it at nightfall. I am not ignorant that the Arian heretics assert that George received this cruel treatment from the followers of Athanasius; but it seems to me more probable that the perpetrators of these deeds were the pagans; for they had more cause than any other body of men to hate him, especially on account of the insults be offered their images and their temples; and having, morever, prohibited them from sacrificing, or performing the ancestral rites. Besides, the influence he had acquired in the palaces intensified the hatred towards him; and as the people are wont to feel towards those in power, they regarded him as unendurable.

A calamity had also taken place at a spot called Mithrium; it was originally a desert, and Constantius had bestowed it on the church of Alexandria. While George was clearing the ground, in order to erect a house of prayer, an adytum was discovered. In it were found idols and certain instruments for initiation or perfection which seemed ludicrous and strange to the beholders. The Christians caused them to be publicly exhibited, and made a procession in order to nettle the pagans; but the pagans gathered a multitude together, and rushed upon and attacked the Christians, after arming themselves with swords, stones, and whatever weapon came first to hand. They slew many of the Christians, and, in derision of their religion, crucified others, and they left many wounded.

This led to the abandonment of the work that had been commenced by the Christians, while the pagans murdered George as soon as they had heard of the accession of Julian to the empire. This fact is admitted by that emperor himself, which he would not have confessed unless he had been forced by the truth; for he would rather, I think, have had the Christians, whoever they were, than the pagans to be the murderers of George; but it could not be concealed. It is apparent in the letter which he wrote on the subject to the inhabitants of Alexandria,[19] wherein he expresses severe opinions. In this epistle he only censures and passes over the punishment; for he said that he feared Serapis, their tutelary divinity, and Alexander their founder, and Julian, his own uncle, who formerly was governor of Egypt and of Alexandria. This latter was so favorable to paganism and hated Christianity so exceedingly, that contrary to the wishes of the emperor, he persecuted the Christians unto death.

Chapter VIII.-Concerning Theodore, the Keeper of the Sacred Vessels of Antioch. How Julian, the Uncle of the Traitor, on Account of These Vessels, Falls a Prey to Worms.

It is said that when Julian, the uncle of the emperor,[20] was intent upon removing the votive gifts of the church of Antioch, which were many and costly, and placing them in the imperial treasury, and also closing the places of prayer, all the clergy fled. One presbyter, by name Theodoritus, alone did not leave the city; Julian seized him, as the keeper of the treasures, and as capable of giving information concerning them, and maltreated him terribly; finally he ordered him to be slain with the sword, after he had responded bravely under every torture and had been well approved by his doctrinal confessions. When Julian had made a booty of the sacred vessels, he flung them upon the ground and began to mock; after blaspheming Christ as much as he wished, he sat upon the vessels and augmented his insulting acts. Immediately his genitals and rectum were corrupted; their flesh became putrescent, and was changed into worms. The disease was beyond the skill of the physicians. However, from reverence and fear for the emperor, they resorted to experiments with all manner of drugs, and the most costly and the fattest birds were slain, and their fat was applied to the corrupted parts, in the hope that the worms might be thereby attracted to the surface, but this was of no effect; for being deep buried, they crept into the living flesh, and did not cease their gnawing until they put an end to his life. It seemed that this calamity was an infliction of Divine wrath, because the keeper of the imperial treasures, and other of the chief officers of the court who had made sport of the Church, died in an extraordinary and dreadful manner,[21] as if

condemned by Divine wrath.

Chapter IX.-Martyrdom of the Saints Eusebius, Nestabus, and Zeno in the City of Gaza.

As I have advanced thus far in my history, and have given an account of the death of George and of Theodoritus, I deem it right to relate some particulars concerning the death of the three brethren, Eusebius, Nestabus, and Zeno.[22] The inhabitants of Gaza, being inflamed with rage against them, dragged them from their house, in which they had concealed themselves and cast them into prison, and beat them. They then assembled in the theater, and cried out loudly against them, declaring that they had committed sacrilege in their temple, and had used the past opportunity for the injury and insult of paganism. By these shouts and by instigating one another to the murder of the brethren, they were filled with fury; and when they had been mutually incited, as a crowd in revolt is wont to do, they rushed to the prison. They handled the men very cruelly; sometimes with the face and sometimes with the back upon the ground, the victims were dragged along, and were dashed to pieces by the pavement. I have been told that even women quilted their distaffs and pierced them with the weaving-spindles, and that the cooks in the markets snatched from their stands the boiling pots foaming with hot water and poured it over the victims, or perforated them with spits. When they had torn the flesh from them and crushed in their skulls, so that the brain ran out on the ground, their bodies were dragged out of the city and flung on the spot generally used as a receptacle for the carcasses of beasts; then a large fire was lighted, and they burned the bodies; the remnant of the bones not consumed by the fire was

mixed with those of camels and asses, that they might not be found easily. But they were not long concealed; for a Christian woman, who was an inhabitant, though not a native of Gaza, collected the bones at night by the direction of God. She put them in an earthen pot and gave them to Zeno, their cousin, to keep, for thus God had informed her in a dream, and also had indicated to the woman where the man lived: and before she saw him, he was shown to her, for she was previously unacquainted with Zeno; and when the persecution had been agitated recently he remained concealed. He was within a little of being seized by the people of Gaza and being put to death; but he had effected his escape while the people were occupied in the murder of his cousins, and had fled to Anthedon, a maritime city, about twenty stadia from Gaza and similarly favorable to paganism and devoted to idolatry. When the inhabitants of this city discovered that he was a Christian, they beat him terribly on the back with rods and drove him out of the city. He then fled to the harbor of Gaza and concealed himself; and here the woman found him and gave him the remains. He kept them carefully in his house until the reign of Theodosius, when he was ordained bishop; and he erected a house of prayer beyond the walls of the city, placed an altar there, and deposited the bones of the martyrs near those of Nestor, the Confessor. Nestor had been on terms of intimacy with his cousins, and was seized with them by the people of Gaza, imprisoned, and scourged. But those who dragged him through the city were affected by his personal beauty; and, struck with compassion, they cast him, before he was quite dead, out of the city. Some persons found him, and carried him to the house of Zeno, where he expired during the dressing of his cuts and wounds. When the inhabitants of Gaza began to reflect on the enormity of their crime, they

trembled lest the emperor should take vengeance on them.

It was reported that the emperor was filled with indignation, and had determined upon punishing the decuria; but this report was false, and had no foundation save in the fears and self-accusations of the criminals. Julian, far from evincing as much anger against them as he had manifested against the Alexandrians on the murder of George, did not even write to rebuke the people of Gaza. On the contrary, he deposed the governor of the province, and held him as a suspect, and represented that clemency alone prevented his being put to death. The crime imputed to him was, that of having arrested some of the inhabitants of Gaza, who were reported to have begun the sedition and murders, and of having imprisoned them until judgment could be passed upon them in accordance with the laws. "For what right had he," asked the emperor, "to arrest the citizens merely for retaliating on a few Galileans the injuries that had been inflicted on them and their gods?" This, it is said, was the fact in the case.

Chapter X.-Concerning St. Hilarion and the Virgins in Heliopolis Who Were Destroyed by Swine. Strange Martyrdom of Mark, Bishop of Arethusa.

At the same period the inhabitants of Gaza sought for the monk Hilarion; but he had fled to Sicily.[23] Here he employed himself in collecting wood in the deserts and on the mountains, which he carried on his shoulders for sale in the cities, and, by these means, obtained sufficient food for the support of the body. But as he was at length

recognized by a man of quality whom he had dispossessed of a demon, he retired to Dalmatia, where, by the power of God, he performed numerous miracles, and through prayer, repressed an inundation of the sea and restored the waves to their proper bounds, and again departed, for it was no joy to him to live among those who praised him; but when he changed his place of abode, he was desirous of being unobserved and by frequent migrations to be rid of the fame which prevailed about him. Eventually he sailed for the island of Cyprus, but touched at Paphos, and, at the entreaty of the bishop of Cyprus, he loved the life there and practiced philosophy at a place called Charburis.

Here he only escaped martyrdom by flight; for he fled in compliance with the Divine precept which commands us not to expose ourselves to persecution; but that if we fall into the hands of persecutors, to overcome by our own fortitude the violence of our oppressors.

The inhabitants of Gaza and of Alexandria were not the only citizens who exercised such atrocities against the Christians as those I have described. The inhabitants of Heliopolis, near Mount Libanus, and of Arethusa in Syria, seem to have surpassed them in excess of cruelty.[24] The former were guilty of an act of barbarity which could scarcely be credited, had it not been corroborated by the testimony of those who witnessed it. They stripped the holy virgins, who had never been looked upon by the multitude, of their garments, and exposed them in a state of nudity as a public spectacle and objects of insult. After numerous other inflictions they at last shaved them, ripped them open, and concealed in their viscera the food usually given to pigs;

and since the swine could not distinguish, but were impelled by the need of their customary food, they also tore in pieces the human flesh.

I am convinced that the citizens of Heliopolis perpetrated this barbarity against the holy virgins on account of the prohibition of the ancient custom of yielding up virgins to prostitution with any chance comer before being united in marriage to their betrothed. This custom was prohibited by a law enacted by Constantine, after he had destroyed the temple of Venus at Heliopolis, and erected a church upon its ruins.[25]

Mark, bishop of Arethusa,[26] an old man and venerable for his gray hairs and life, was put to a very cruel death by the inhabitants of that city, who had long entertained inimical feelings against him, because, during the reign of Constantine, he had more spiritedly than persuasively elevated the pagans to Christianity, and had demolished a most sacred and magnificent temple. On the accession of Julian he saw that the people were excited against the bishop; an edict was issued commanding the bishop either to defray the expenses of its re-erection, or to rebuild the temple. Reflecting that the one was impossible and the other unlawful for a Christian and still less for a priest, he at first fled from the city. On hearing, however, that many were suffering on his account, that some were dragged before the tribunals and others tortured, he returned, and offered to suffer whatever the multitude might choose to inflict upon him. The entire people, instead of admiring him the more as having manifested a deed befitting a philosopher, conceived that he was actuated by contempt towards them, and rushed upon him, dragged him through the streets, pressing and

plucking and beating whatever member each one happened upon. People of each sex and of all ages joined with alacrity and fury in this atrocious proceeding. His ears were severed by fine ropes; the boys who frequented the schools made game of him by tossing him aloft and rolling him over and over, sending him forward, catching him up, and unsparingly piercing him with their styles. When his whole body was covered with wounds, and he nevertheless was still breathing, they anointed him with honey and a certain mixture, and placing him in a fish-basket made of woven rushes, raised him up on an eminence. It is said that while he was in this position, and the wasps and bees lit upon him and consumed his flesh, he told the inhabitants of Arethusa that he was raised up above them, and could look down upon them below him, and that this reminded him of the difference that would exist between them in the life to come. It is also related that the prefect[27] who, although a pagan, was of such noble conduct that his memory is still honored in that country, admired the self-control of Mark, and boldly uttered reproaches against the emperor for allowing himself to be vanquished by an old man, who was exposed to innumerable tortures; and he added that such proceedings reflected ridicule on the emperor, while the names of the persecuted were at the same time rendered illustrious. Thus did the blessed one[28] endure all the torments inflicted upon him by the inhabitants of Arethusa with such unshaken fortitude that even the pagans praised him.

Chapter XI.-Concerning Macedonius, Theodulus, Gratian, Busiris, Basil, and Eupsychius, Who Suffered Martyrdom in Those Times.

About the same period, Macedonius, Theodulus, and Tatian, who were Phrygians by birth, courageously endured martyrdom.[29] A temple of Misos, a city of Phrygia, having been reopened by the governor of the province, after it had been closed many years, these martyrs entered therein by night, and destroyed the images. As other individuals were arrested, and were on the point of being punished for the deed, they avowed themselves the actors in the transaction. They might have escaped all further punishment by offering sacrifices to idols; but the governor could not persuade them to accept acquittal on these terms. His persuasions being ineffectual, he maltreated them in a variety of forms, and finally extended them on a gridiron, beneath which a fire had been lighted. While they were being consumed, they said to the governor, "Amachus (for that was his name), "if you desire cooked flesh, give orders that our bodies may be turned with the other side to the fire, in order that we may not seem, to your taste, half cooked." Thus did these men nobly endure and lay down their life amid the punishments.

It is said that Busiris also obtained renown at Ancyra, a city of Galatia, by his brilliant and most manly confession of religion. He belonged to the heresy denominated Eucratites; the governor of the province apprehended and designed to maltreat him for ridiculing the pagans. He led him forth publicly to the torture chamber and commanded that he should be elevated. Busiris raised both hands to his head so as to leave his sides exposed, and told the governor that it would be useless for the executioners to lift him up to the instrument of torture and afterwards to lower him, as he was ready without this to yield to the tortures as much as might be desired. The governor was surprised at this

proposition; but his astonishment was increased by what followed, for Busiris remained firm, holding up both hands and receiving the blows while his sides were being torn with hooks, according to the governor's direction. Immediately afterwards, Busiris was consigned to prison, but was released not long subsequently, on the announcement of the death of Julian. He lived till the reign of Theodosius, renounced his former heresy, and joined the Catholic Church.

It is said that about this period, Basil,[30] presbyter of the church of Ancyra, and Eupsychius,[31] a noble of Caesarea in Cappadocia, who had but just taken to himself a wife and was still a bridegroom, terminated their lives by martyrdom. I believe that Eupsychius was condemned in consequence of the demolition of the temple of Fortune, which, as I have already stated, excited the anger of the emperor against all the inhabitants of Caesarea. Indeed, all the actors in this transaction were condemned, some to death, and others to banishment. Basil had long manifested great zeal in defense of the faith, and had opposed the Arians during the reign of Constantius; hence the partisans of Eudoxius had prohibited him from holding public assemblies. On the accession of Julian, however, he traveled hither and thither, publicly and openly exhorting the Christians to cleave to their own doctrines, and to refrain from defiling themselves with pagan sacrifices and libations. He urged them to account as nothing the honors which the emperor might bestow upon them, such honors being but of short duration, and leading to eternal infamy. His zeal had already rendered him an object of suspicion and of hatred to the pagans, when one day he chanced to pass by and see them offering sacrifice. He sighed deeply, and uttered a prayer to the effect that no Christian might be suffered to fall

into similar delusion. He was seized on the spot, and conveyed to the governor of the province. Many tortures were inflicted on him; and in the manly endurance of this anguish he received the crown of martyrdom.

Even if these cruelties were perpetrated contrary to the will of the emperor, yet they serve to prove that his reign was signalized by martyrs neither ignoble nor few.

For the sake of clearness, I have related all these occurrences collectively, although the martyrdoms really occurred at different periods.

Chapter XII.-Concerning Lucifer and Eusebius, Bishops of the West. Eusebius with Athanasius the Great and Other Bishops Collect a Council at Alexandria, and Confirm the Nicene Faith by Defining the Consubstantiality Of the Spirit with the Father and the Son. Their Decree Concerning Substance and Hypostasis.

After the return of Athanasius, Lucifer, bishop of Cagliari in Sardinia, and Eusebius, bishop of Vercelli, a city of Liguria in Italy, returned from the upper Thebais.[32] They had been condemned by Constantius to perpetual exile in that country. For the regulation and general systematizing of ecclesiastical affairs, Eusebius came to Alexandria, and there, in concert with Athanasius, to hold a council for the purpose of confirming the Nicene doctrines.

Lucifer sent a deacon with Eusebius to take his place in the council, and went himself to Antioch, to visit the

church there in its disturbances.

A schism had been excited by the Arians then under the guidance of Euzoius, and by the followers of Meletius, who, as I have above stated, were at variance even with those who held the same opinions as themselves. As Meletius had not then returned from exile, Lucifer ordained Paulinus bishop.[33]

In the meantime, the bishops of many cities had assembled in Alexandria with Athanasius and Eusebius, and had confirmed the Nicene doctrines. They confessed that the Holy Ghost is of the same substance as the Father and the Son, and they made use of the term "Trinity."

They declared that the human nature assumed by God the Word is to be regarded as consisting of not a perfect body only, but also of a perfect soul, even as was taught by the ancient Church philosophers. As the Church had been agitated by questions concerning the terms "substance" and "hypostasis," and the contentions and disputes about these words had been frequent, they decreed, and, as I think, wisely, that these terms should not henceforth at the beginning be used in reference to God, except in refutation of the Sabellian tenet; lest from the paucity of terms, one and the same thing might appear to be called by three names; but that one might understand each by its peculiar term in a threefold way.

These were the decrees passed by the bishops convened at Alexandria. Athanasius read in the council the document about his flight which he had written in order to justify himself.[34]

Chapter XIII.-Concerning Paulinus and Meletius, Chief-Priests of Antioch; How Eusebius and Lucifer Antagonized One Another; Eusebius and Hilarius Defend the Nicene Faith.

On the termination of the council, Eusebius repaired to Antioch and found dissension prevailing among the people.[35] Those who were attached to Meletius would not join Paulinus, but held their assemblies apart. Eusebius was much grieved at the state of affairs; for the ordination ought not to have taken place without the unanimous consent of the people; yet, from respect towards Lucifer, he did not openly express his dissatisfaction.

He refused to hold communion with either party, but promised to redress their respective grievances by means of a council. While he was thus striving to restore concord and unanimity, Meletius returned from exile, and, finding that those who held his sentiments had seceded from the other party, he held meetings with them beyond the walls of the city. Paulinus, in the meantime, assembled his own party within the city; for his mildness, his virtuous life, and his advanced age had so far won the respect of Euzoius, the Arian president, that, instead of being expelled from the city, a church had been assigned him for his own use. Eusebius, on finding all his endeavors for the restoration of concord frustrated, quitted Antioch. Lucifer fancied himself injured by him, because he had refused to approve the ordination of Paulinus; and, in displeasure, seceded from communion with him. As if purely from the desire of contention, Lucifer then began to cast aspersions on the enactments

of the council of Alexandria; and in this way he seems to have originated the heresy which has been called after him, Luciferian.

Those who espoused his cause seceded from the church; but, although he was deeply chagrined at the aspect affairs had taken, yet, because he had deputed a deacon to accompany Eusebius in lieu of himself, he yielded to the decrees of the council of Alexandria, and conformed to the doctrines of the Catholic Church. About this period he repaired to Sardinia.

In the meantime Eusebius traversed the Eastern provinces, restored those who had declined from the faith, and taught them what it was necessary to believe. After passing through Illyria, he went to Italy, and there he met with Hilarius, bishop of Poictiers[36] in Aquitania. Hilarius had returned from exile before Eusebius, and had taught the Italians and the Gauls what doctrines they had to receive, and what to reject; he expressed himself with great eloquence in the Latin tongue, and wrote many admirable works, it is said, in refutation of the Arian dogmas. Thus did Hilarius and Eusebius maintain the doctrines of the Nicaean council in the regions of the West.

Chapter XIV.-The Partisans of Macedonius Disputed with the Arians Concerning Acacius.

At this period the adherents of Macedonius, among whom were Eleusius, Eustathius, and Sophronius, who now began openly to be called Macedonians, as constituting a distinct sect, adopted the bold measure on the death of Constantius, of calling together those of their

own sentiments who had been convened at Seleucia, and of holding several councils. They condemned the partisans of Acacius and the faith which had been established at Ariminum, and confirmed the doctrines which had been set forth at Antioch, and afterwards approved at Seleucia.

When interrogated as to the cause of their dispute with the partisans of Acacius, with whom, as being of the same sentiments as themselves they had formerly held communion, they replied by the mouth of Sophronius,[37] a bishop of Paphlagonia, that while the Christians in the West maintained the use of the term "consubstantial," the followers of Aetius in the East upheld the dogma of dissimilarity as to substance; and that the former party irregularly wove together into a unity the distinct persons of the Father and of the Son, by their use of the term "consubstantial," and that the latter party represented too great a difference as existing in the relationship between the nature of the Father and of the Son; but that they themselves preserved the mean between the two extremes, and avoided both errors, by religiously maintaining that in hypostasis, the Son is like unto the Father. It was by such representations as these that the Macedonians vindicated themselves from blame.

Chapter XV.-Athanasius is Again Banished; Concerning Eleusius, Bishop of Cyzicus, and Titus, Bishop of Bostra; Mention of the Ancestors of the Author.

The emperor,[38] on being informed that Athanasius held meetings in the church of Alexandria, and taught the people boldly, and converted many pagans to

Christianity, commanded him, under the severest penalties, to depart from Alexandria.[39] The pretext made use of for enforcing this edict, was that Athanasius, after having been banished by Constantius, had reassumed his episcopal see without the sanction of the reigning emperor; for Julian declared that he had never contemplated restoring the bishops who had been exiled by Constantius to their ecclesiastical functions, but only to their native land. On the announcement of the command enjoining his immediate departure, Athanasius said to the Christian multitudes who stood weeping around him, "Be of good courage; it is but a cloud which will speedily be dispersed." After these words he bade farewell; he then committed the care of the church to the most zealous of his friends and quitted Alexandria.

About the same period, the inhabitants of Cyzicus sent an embassy to the emperor to lay before him some of their private affairs, and particularly to entreat the restoration of the pagan temples. He applauded their forethought, and promised to grant all their requests. He expelled Eleusius, the bishop of their city, because he had destroyed some temples, and desecrated the sacred areas with contumely, provided houses for the support of widows, erected buildings for holy virgins, and induced pagans to abandon their ancestral rites.

The emperor prohibited some foreign Christians, who had accompanied him, from entering the city of Cyzicus, from the apprehension, it appears, that they would, in conjunction with the Christians within the city, excite a sedition on account of religion. There were many persons gathered with them who also held like religious views with the Christians of the city, and who were engaged in

woolen manufactures for the state, and were coiners of money. They were numerous, and were divided into two populous classes; they had received permission from preceding emperors to dwell, with their wives and possessions, in Cyzicus, provided that they annually handed over to the public treasury a supply of clothes for the soldiery and of newly coined money.

Although Julian was anxious to advance paganism by every means, yet he deemed it the height of imprudence to employ force or vengeance against those who refused to sacrifice. Besides, there were so many Christians in every city that it would have been no easy task for the rulers even to number them. He did not even forbid them to assemble together for worship, as he was aware that when freedom of the will is called into question, constraint is utterly useless. He expelled the clergy and presidents of the churches from all the cities, in order to put an end to these assemblies, saying truly that by their absence the gatherings of the people would be effectually dissolved, if indeed there were none to convene the churches, and none to teach or to dispense the mysteries, religion itself would, in the course of time, fall into oblivion. The pretext which he advanced for these proceedings was, that the clergy were the leaders of sedition among the people. Under this plea, he expelled Eleusius and his friends from Cyzicus, although there was not even a symptom nor expectation of sedition in that city. He also publicly called upon the citizens of Bostra[40] to expel Titus, their bishop. It appears that the emperor had threatened to impeach Titus and the other clergy as the authors of any sedition that might arise among the people, and that Titus had thereupon written stating to him that although the Christians were near the pagans in number, yet that, in accordance with his

exhortations, they were disposed to remain quiet, and were not likely to rise up in sedition. Julian, with the view of not exciting the enmity of the inhabitants of Bostra against Titus, represented, in a letter which he addressed to them, that their bishop had advanced a calumny against them, by stating that it was in accordance with his exhortations rather than with their own inclination that they refrained from sedition; and Julian exhorted them to expel him from their city as a public enemy.

It appears that the Christians were subjected to similar injustice in other places; sometimes by the command of the emperor, and sometimes by the wrath and impetuosity of the populace. The blame of these transactions may be justly imputed to the ruler; for he did not bring under the force of law the transgressors of law, but out of his hatred to the Christian religion, he only visited the perpetrators of such deeds with verbal rebukes, while, by his actions, he urged them on in the same course. Hence although not absolutely persecuted by the emperor, the Christians were obliged to flee from city to city and village to village. My grandfather and many of my ancestors were compelled to flee in this manner. My grandfather was of pagan parentage; and, with his own family and that of Alaphion, had been the first to embrace Christianity in Bethelia, a populous town near Gaza, in which there are temples highly reverenced by the people of the country, on account of their antiquity and structural excellence. The most celebrated of these temples is the Pantheon, built on an artificial eminence commanding a view of the whole town. The conjecture is that the place received its name from the temple, that the original name given to this temple was in the Syriac language, and that this name was afterwards rendered

into Greek and expressed by a word which signifies that the temple is the residence of all the gods.

It is said that the above-mentioned families were converted through the instrumentality of the monk Hilarion. Alaphion, it appears, was possessed of a devil; and neither the pagans nor the Jews could, by any incantations and enchantments, deliver him from this affliction; but Hilarion, by simply calling on the name of Christ, expelled the demon, and Alaphion, with his whole family, immediately embraced Christianity.

My grandfather was endowed with great natural ability, which he applied with success to the explanation of the Sacred Scriptures; he had made some attainments in general knowledge, and was not ignorant of arithmetic. He was much beloved by the Christians of Ascalon, of Gaza, and of the surrounding country; and was regarded as necessary to religion, on account of his gift in expounding the doubtful points of Scripture. No one can speak in adequate terms of the virtues of the other[41] family. The first churches and monasteries erected in that country were founded by members of this family and supported by their power and beneficence towards strangers and the needy. Some good men belonging to this family have flourished even in our own days; and in my youth I saw some of them, but they were then very aged. I shall have occasion to say more concerning them in the course of my history.[42]

Chapter XVI.-Efforts of Julian to Establish Paganism and to Abolish Our Usages. The Epistle Which He Sent to the Pagan High-Priests.

The emperor[43] was deeply grieved at finding that all his efforts to secure the predominance of paganism were utterly ineffectual, and at seeing Christianity excelling in repute; for although the gates of the temples were kept open, although sacrifices were offered, and the observance of ancient festivals restored in all the cities, yet he was far from being satisfied; for he could plainly foresee that, on the withdrawal of his influence, a change in the whole aspect of affairs would speedily take place. He was particularly chagrined on discovering that the wives, children, and servants of many of the pagan priests had been converted to Christianity. On reflecting that one main support of the Christian religion was the life and behavior of its professors, he determined to introduce into the pagan temples the order and discipline of Christianity, to insti- tute various orders and degrees of ministry, to appoint teachers and readers to give instruction in pagan doctrines and exhortations, and to command that prayers should be offered on certain days at stated hours. He moreover resolved to found monasteries for the accommodation of men and women who desired to live in philosophical retirement, as likewise hospitals for the relief of strangers and of the poor and for other philanthropical purposes. He wished to introduce among the pagans the Christian system of penance for voluntary and involuntary transgressions; but the point of ecclesiastical discipline which he chiefly admired, and desired to establish among the pagans, was the custom among the bishops to give letters of recommendation to those who traveled to foreign lands, wherein they commended them to the hospitality and kindness of other bishops, in all places, and under all contingencies. In this way did Julian strive to ingraft the customs of Christianity upon paganism. But if what I have stated appears to be incredible, I need not go far in

search of proofs to corroborate my assertions; for I can produce a letter written by the emperor himself on the subject. He writes as follows:[44] -

"To Arsacius, High-Priest of Galatia. Paganism has not yet reached the degree of prosperity that might be desired, owing to s the conduct of its votaries. The worship of the gods, however, is conducted on the grandest and most magnificent scale, so far exceeding our very prayer and hope; let our Adrastea be propitious to these words, for no one could have dared to look for so extensive and so surprising a change as that which we have witnessed within a very short space of time. But are we to rest satisfied with what has been already effected? Ought we not rather to consider that the progress of Atheism has been principally owing to the humanity evinced by Christians towards strangers, to the reverence they have manifested towards the dead, and to the delusive gravity which they have assumed in their life? It is requisite that each of us should be diligent in the discharge of duty: I do not refer to you alone, as that would not suffice, but to all the priests of Galatia.

"You must either put them to shame, or try the power of persuasion, or else deprive them of their sacerdotal offices, if they do not with their wives, their children, and their servants join in the service of the gods, or if they support the servants, sons, or wives of the Galileans in treating the gods impiously and in preferring Atheism to piety. Then exhort the priests not to frequent theaters, not to drink at taverns, and not to engage in any trade, or practice any nefarious art.

"Honor those who yield to your remonstrances, and expel

those who disregard them. Establish hostelries in every city, so that strangers from neighboring and foreign countries may reap the benefit of our philanthropy, according to their respective need.

"I have provided means to meet the necessary expenditure, and have issued directions throughout the whole of Galatia, that you should be furnished annually with thirty thousand bushels of corn and sixty thousand measures of wine, of which the fifth part is to be devoted to the support of the poor who attend upon the priests; and the rest to be distributed among strangers and our own poor. For, while there are no persons in need among the Jews, and while even the impious Galileans provide not only for those of their own party who are in want, but also for those who hold with us, it would indeed be disgraceful if we were to allow our own people to suffer from poverty.

"Teach the pagans to co-operate in this work of benevolence, and let the first-fruits of the pagan towns be offered to the gods.

"Habituate the pagans to the exercise of this liberality, by showing them how such conduct is sanctioned by the practice of remote antiquity; for Homer[45] represents Eumaeus as saying,-

`My guest! I should offend, treating with scorn

The stranger, though a poorer should arrive

Than even thyself; for all the poor that are,

And all the strangers are the care of Jove."

"Let us not permit others to excel us in good deeds; let us not dishonor ourselves by violence, but rather let us be foremost in piety towards the gods. If I hear that you act according to my directions, I shall be full of joy. Do not often visit the governors at their own houses, but write to them frequently. When they enter the city, let no priest go to meet them; and let not the priest accompany them further than the vestibule when they repair to the temple of the gods; neither let any soldiers march before them on such occasions; but let those follow them who will. For as soon as they have entered within the sacred bounds, they are but private individuals; for there it is your duty, as you well know, to preside, according to the divine decree. Those who humbly conform to this law manifest that they possess true religion; whereas those who contemn it are proud and vainglorious.

"I am ready to render assistance to the inhabitants of Pessinus, provided that they will propitiate the mother of the gods; but if they neglect this duty, they will incur my utmost displeasure.

`I should myself transgress,

Receiving here, and giving conduct hence

To one detested by the gods as these."[46]

"Convince them, therefore, that if they desire my assistance, they must offer up supplications to the mother of the gods."

Chapter XVII.-In Order that He Might Not Be Thought Tyrannical, Julian Proceeds Artfully Against the Christians. Abolition of the Sign of the Cross. He Makes the Soldiery Sacrifice, Although They Were Unwilling.

When Julian acted and wrote in the manner aforesaid, he expected that he would by these means easily induce his subjects to change their religious opinions.[47] Although he earnestly desired to abolish the Christian religion, yet he plainly was ashamed to employ violent measures, lest he should be accounted tyrannical. He used every means, however, that could possibly be devised to lead his subjects back to paganism; and he was more especially urgent with the soldiery, whom he sometimes addressed individually and sometimes through the medium of their officers. To habituate them in all things to the worship of the gods, he restored the ancient form of the standard of the Roman armies,[48] which, as we have already stated, Constantine had, at the command of God, converted into the sign of the cross. Julian also[49] caused to be painted, in juxtaposition with his own figure, on the public pictures, a representation either of Jupiter coming out of heaven and presenting to him the symbols of imperial power, a crown or a purple robe, or else of Mars, or of Mercury, with their eyes intently fixed upon him, as if to express their admiration of his eloquence and military skill. He placed the pictures of the gods in juxtaposition with his own, in order that the people might secretly be led to worship them under the pretext of rendering due honor to him; he abused ancient usages, and endeavored to conceal his purpose from his subjects. He considered that if they would yield obedience on this point, they would be the more ready to obey him on every other

occasion; but that if they ventured to refuse obedience, he would have reason to punish them, as infringers of the Roman customs and offenders against the emperor and the state. There were but very few (and the law had its course against them) who, seeing through his designs, refused to render the customary homage to his pictures; but the multitude, through ignorance or simplicity, conformed as usual to the ancient regulation, and thoughtlessly paid homage to his image. The emperor derived but little advantage from this artifice; yet he did not cease from his efforts to effect a change in religion.

The next machination to which he had recourse was less subtle and more violent than the former one; and the fortitude of many soldiers attached to the court was thereby tested. When the stated day came round for giving money to the troops,[50] which day generally fell upon the anniversary of some festival among the Romans, such as that of the birth of the emperor, or the foundation of some royal city, Julian reflected that soldiers are naturally thoughtless and simple, and disposed to be covetous of money, and therefore concluded that it would be a favorable opportunity to seduce them to the worship of the gods. Accordingly, as each soldier approached to receive the money, he was commanded to offer sacrifice, fire and incense having been previously placed for this purpose near the emperor, according to an ancient Roman custom. Some of the soldiers had the courage to refuse to offer sacrifice and receive the gold; others were so habituated to the observance of the law and custom that they conformed to it, without imagining that they were committing sin. Others, again, deluded by the luster of the gold, or compelled by fear and consideration on account of the test which was immediately in sight, complied with the

pagan rite, and suffered themselves to fall into the temptation from which they ought to have fled.

It is related that, as some of them who had ignorantly fallen into this sin were seated at table, and drinking to each other, one among them happened to mention the name of Christ over the cups. Another of the guests immediately exclaimed: "It is extraordinary that you should call upon Christ, when, but a short time ago, you denied him for the sake of the emperor's gift, by throwing incense into the fire." On hearing this observation, they all became suddenly conscious of the sin they had committed; they rose from table and rushed into the public streets, where they screamed and wept and called upon all men to witness that they were and would remain Christians, and that they had offered incense unawares, and with the hand alone, and not with the assent of the judgment. They then presented themselves before the emperor, threw back his gold, and courageously asked him to take back his own gift, and besought him to put them to death, protesting that they would never renounce their sentiments, whatever torments might, in consequence of the sin committed by their hand, be inflicted on the other parts of their body for the sake of Christ.

Whatever displeasure the emperor might have felt against them, he refrained from slaying them, lest they should enjoy the honor of martyrdom; he therefore merely deprived them of their military commission and dismissed them from the palace.

Chapter XVIII.-He Prohibited the Christians from the Markets and from the Judicial Seats

and from Sharing in Greek Education. Resistance of Basil the Great, Gregory the Theologian, and Apolinarius to This Decree. They Rapidly Translate the Scripture into Greek Modes of Expression. Apolinarius and Gregory Nazianzen Do This More Than Basil, the One in a Rhetorical Vein, the Other in Epic Style and in Imitation of Every Poet.

Julian entertained the same sentiments as those above described towards all Christians, as he manifested whenever an opportunity was offered. Those who refused to sacrifice to the gods, although perfectly blameless in other respects, were deprived of the rights of citizenship,[51] and of the privilege of participating in assemblies, and in the forum; and he would not allow them to be judges or magistrates, or to share in offices.

He forbade the children of Christians from frequenting the public schools, and from being instructed in the writings of the Greek poets and authors.[52] He entertained great resentment against Apolinarius the Syrian, a man of manifold knowledge and philological attainments, against Basil and Gregory, natives of Cappadocia, the most celebrated orators of the time, and against other learned and eloquent men, of whom some were attached to the Nicene doctrines, and others to the dogmas of Arius. His sole motive for excluding the children of Christian parents from instruction in the learning of the Greeks, was because he considered such studies conducive to the acquisition of argumentative and persuasive power. Apolinarius, therefore, employed his great learning and ingenuity in the production of a heroic epic on the antiquities of the Hebrews to the reign of

Saul, as a substitute for the poem of Homer. He divided this work into twenty-four parts, to each of which he appended the name of one of the letters of the Greek alphabet, according to their number and order. He also wrote comedies in imitation of Menander, tragedies resembling those of Euripides, and odes on the model of Pindar. In short, taking themes of the entire circle of knowledge from the Scriptures, he produced within a very brief space of time, a set of works which in manner, expression, character, and arrangement are well approved as similar to the Greek literatures and which were equal in number and in force. Were it not for the extreme partiality with which the productions of antiquity are regarded, I doubt not but that the writings of Apolinarius would be held in as much estimation as those of the ancients.[53]

The comprehensiveness of his intellect is more especially to be admired; for he excelled in every branch of literature, whereas ancient writers were proficient only in one. He wrote a very remarkable work entitled "The Truth"[54] against the emperor and the pagan philosophers, in which he clearly proved, without any appeal to the authority of Scripture, that they were far from having attained right opinions of God. The emperor, for the purpose of casting ridicule on works of this nature, wrote to the bishops in the following words: "I have read, I have understood, and I have condemned."[55] To this they sent the following reply, "You have read, but you have not understood; for, had you understood, you would not have condemned."

Some have attributed this letter to Basil, the president of the church in Cappadocia, and perhaps not without

reason; but whether dictated by him or by another, it fully displays the magnanimity and learning of the writer.

Chapter XIX.-Work Written by Julian Entitled "Aversion to Beards." Daphne in Antioch, a Full Description of It. Translation of the Remains of Babylas, the Holy Martyr.

Julian,[56] having determined upon undertaking a war against Persia, repaired to Antioch in Syria. The people loudly complained, that, although provisions were very abundant the price affixed to them was very high. Accordingly, the emperor, from liberality, as I believe, towards the people, reduced the price of provisions to so low a scale that the vendors fled the city.

A scarcity in consequence ensued, for which the people blamed the emperor; and their resentment found vent in ridiculing the length of his beard, and the bulls which he had had stamped upon his coins; and they satirically remarked, that he upset the world in the same way that his priests, when offering sacrifice, threw down the victims.

At first his displeasure was excited, and he threatened to punish them and prepared to depart for Tarsus. Afterwards, however, he suppressed his feelings of indignation, and repaid their ridicule by words alone; he composed a very elegant work under the title of "Aversion to Beards," which he sent to them. He treated the Christians of the city precisely in the same manner as at other places, and endeavored, as far as possible, to promote the extension of paganism.

I shall here recount some of the details connected with the tomb of Babylas, the martyr, and certain occurrences which took place about this period in the temple of Apollo at Daphne.

Daphne is a suburb of Antioch, and is planted with cypresses and other trees, beneath which all kinds of flowers flourish in their season. The branches of these trees are so thick and interlaced that they may be said to form a roof rather than merely to afford shade, and the rays of the sun can never pierce through them to the soil beneath. It is made delicious and exceedingly lovely by the richness and beauty of the waters, the temperateness of the air, and the breath of friendly winds. The Greeks invent the myth that Daphne, the daughter of the river Ladon, was here changed into a tree which bears her name, while she was fleeing from Arcadia, to evade the love of Apollo. The passion of Apollo was not diminished, they say, by this transformation; he made a crown of the leaves of his beloved and embraced the tree. He afterwards often fixed his residence on this spot, as being dearer to him than any other place.

Men of grave temperament, however, considered it disgraceful to approach this suburb; for the position and nature of the place seemed to excite voluptuous feelings; and the substance of the fable itself being erotic, afforded a measurable impulse and redoubled the passions among corrupt youths. They, who furnished this myth as an excuse, were greatly inflamed and gave way without constraint to profligate deeds, incapable of being continent themselves, or of enduring the presence of those who were continent. Any one who dwelt at Daphne without a mistress was regarded as callous and ungracious, and was shunned as an abominable and

abhorrent thing. The pagans likewise manifested great reverence for this place on account of a very beautiful statue of the Daphnic Apollo which stood here, as also a magnificent and costly temple, supposed to have been built by Seleucus, the father of Antiochus, who gave his name to the city of Antioch. Those who attach credit to fables of this kind believe that a stream flows from the fountain Castalia which confers the power of predicting the future, and which is similar in its name and powers to the fountain of Delphi. It is related that Adrian here received intimation of his future greatness, when he was but a private individual; and that he dipped a leaf of the laurel into the water and found written thereon an account of his destiny. When he became emperor, it is said, he commanded the fountain to be closed, in order that no one might be enabled to pry into the knowledge of the future. But I leave this subject to those who are more accurately acquainted with mythology than I am.

When Gallus, the brother of Julian, had been declared Caesar by Constantius, and had fixed his residence at Antioch, his zeal for the Christian religion and his veneration for the memory of the martyrs determined him to purge the place of the pagan superstition and the outrages of profligates. He considered that the readiest method of effecting this object would be to erect a house of prayer in the temple and to transfer thither the tomb of Babylas, the martyr, who had, with great reputation to himself, presided over the church of Antioch, and suffered martyrdom. It is said that from the time of this translation, the demon ceased to utter oracles. This silence was at first attributed to the neglect into which his service was allowed to fall and to the omission of the former cult; but results proved that it was occasioned solely by the presence of the holy martyr. The silence

continued unbroken even when Julian was the sole ruler of the Roman Empire, although libations, incense, and victims were offered in abundance to the demon; for when eventually the oracle itself spoke and indicated the cause of its previous silence, the emperor himself entered the temple for the purpose of consulting the oracle, and offering up gifts and sacrifices with entreaties to grant a reply. The demon did not openly admit that the hindrance was occasioned by the tomb of Babylas, the martyr, but he stated that the place was filled with dead bodies, and that this prevented the oracle from speaking.

Although many interments had taken place at Daphne, the emperor perceived that it was the presence of Babylas, the martyr, alone which had silenced the oracle, and he commanded his tomb to be removed. The Christians, therefore, assembled together and conveyed the coffin to the city, about forty stadia distant, and deposited it in the place where it is still preserved, and to which the name of the martyr has been given. It is said that men and women, young men and maidens, old men and children drew the casket, and encouraged one another by singing psalms as they went along the road, apparently for the purpose of lightening their labor, but in truth because they were transported by zeal and spirit for their kindred religious belief, which the emperor had opposed. The best singers sang first, and the multitude replied in chorus, and the following was the burden of their song: "Confounded are all they who worship graven images, who boast themselves in idols."

Chapter XX.-In Consequence of the Translation, Many of the Christians are ILL-Treated. Theodore the Confessor. Temple of Apollo at Daphne Destroyed by Fire Falling

from Heaven.

The transaction above related[57] excited the indignation of the emperor as much as if an insult had been offered him, and he determined upon punishing the Christians; but Sallust, a praetorian prefect, although a pagan, tried to dissuade him from this measure. The emperor, however, could not be appeased, and Sallust was compelled to execute his mandate, and arrest and imprison many Christians. One of the first whom he arrested was a young man named Theodore, who was immediately stretched upon the rack; but although his flesh was lacerated by the application of the nails, he addressed no supplication to Sallust, nor did he implore a diminution of his torments; on the contrary, he seemed as insensible to pain as if he had been merely a spectator of the sufferings of another, and bravely received the wounds; and he sang the same psalm which he had joined in singing the day before, to show that he did not repent of the act for which he had been condemned. The prefect, struck with admiration at the fortitude of the young man, went to the emperor and told him that, unless he would desist speedily from the measure he had undertaken, he and his party would be exposed to ridicule while the Christians would acquire more glory. This representation produced its effect, and the Christians who had been arrested were set at liberty. It is said[58] that Theodore was afterwards asked whether he had been sensible of any pain while on the rack; and that he replied that he had not been entirely free from suffering, but had his pains assuaged by the attentions of a young man who had stood by him, and who had wiped off the perspiration with the finest linen cloth, and supplied him with coolest water by which he eased the inflammation and refreshed his labors. I am convinced that no man, whatever

magnanimity he may possess, is capable, without the special assistance of Divine Power, of manifesting such entire indifference about the body.

The body of the martyr Babylas was, for the reasons aforesaid, removed to Daphne, and was subsequently conveyed elsewhere. Soon after it had been taken away, fire suddenly fell upon the temple of the Daphnic Apollo, the roof and the very statue of the god were burned, and the naked walls, with the columns on which the portico and the back part of the edifice had rested, alone escaped the conflagration.[59] The Christians believed that the prayers of the martyr had drawn down fire from heaven upon the demon; but the pagans reported the Christians as having set fire to the place. This suspicion gained ground; and the priest of Apollo was brought before the tribunal of justice to render up the names of those who had dared the incendiary act; but though bound and subjected to the most cruel tortures, he did not name any one.

Hence the Christians were more fully convinced than before, that it was not by the deed of man, but by the wrath of God, that fire was poured down from heaven upon the temple. Such were the occurrences which then took place. The emperor, as I conjecture, on hearing that the calamity at Daphne had been occasioned by the martyr Babylas, and on being further informed that the honored remains of the martyrs were preserved in several houses of prayer near the temple of the Apollo Didymus, which is situated close to the city of Miletus, wrote to the governor of Caria, commanding him to destroy with fire all such edifices as were furnished with a roof and an altar, and to throw down from their very foundations the

houses of prayer which were incomplete in these respects.

Chapter XXI.-Of the Statue of Christ in Paneas Which Julian Overthrew and Made Valueless; He Erected His Own Statue; This Was Overthrown by a Thunder-Bolt and Destroyed. Fountain of Emmaus in Which Christ Washed His Feet. Concerning the Tree Persis, Which Worshiped Christ in Egypt, and the Wonders Wrought Through It.

Among so many remarkable events which occurred during the reign of Julian, I must not omit to mention one which affords a sign of the power of Christ, and proof of the Divine wrath against the emperor.[60]

Having heard that at Caesarea Philippi, otherwise called Paneas, a city of Phoenicia, there was a celebrated statue of Christ which had been erected by a woman whom the Lord had cured of a flow of blood,[61] Julian commanded it to be taken down and a statue of himself erected in its place; but a violent fire from heaven fell upon it and broke off the parts contiguous to the breast; the head and neck were thrown prostrate, and it was transfixed to the ground with the face downwards at the point where the fracture of the bust was; and it has stood in that fashion from that day until now, full of the rust of the lightning. The statue of Christ was dragged around the city and mutilated by the pagans; but the Christians recovered the fragments, and deposited the statue in the church in which it is still preserved. Eusebius relates, that at the base of this startle grew an herb which was unknown to the physicians and empirics, but was efficacious in the

cure of all disorders. It does not appear a matter of astonishment to me, that, after God had vouchsafed to dwell with men, he should condescend to bestow benefits upon them.

It appears that innumerable other miracles were wrought in different cities and villages; accounts have been accurately preserved by the inhabitants of these places only, because they learned them from ancestral tradition; and how true this is, I will at once show. There is a city now called Nicopolis, in Palestine, which was formerly only a village, and which was mentioned by the divine book of the Gospel under the name of Emmaus.[62] The name of Nicopolis was given to this place by the Romans after the conquest of Jerusalem and the victory over the Jews. Just beyond the city where three roads meet, is the spot where Christ, after His resurrection, said farewell to Cleopas and his companion, as if he were going to another village; and here is a healing fountain in which men and other living creatures afflicted with different diseases wash away their sufferings; for it is said that when Christ together with His disciples came from a journey to this fountain, they bathed their feet therein, and, from that time the water became a cure for disorders.

At Hermopolis, in the Thebais, is a tree called Persis, of which the branches, the leaves, and the least portion of the bark, are said to heal diseases, when touched by the sick; for it is related by the Egyptians that when Joseph fled with Christ and Mary, the holy mother of God, from the wrath of Herod, they went to Hermopolis; when entering at the gate, this largest tree, as if not enduring the advent of Christ, inclined to the ground and worshiped Him. I relate precisely what I have heard from

many sources concerning this tree. I think that this phenomenon was a sign of the presence of God in the city; or perhaps, as seems most probable, the tree, which had been worshiped by the inhabitants, after the pagan custom, was shaken, because the demon, who had been an object of worship, started up at sight of Him who was manifested for purification from such agencies. It was moved of its own accord; for at the presence of Christ the idols of Egypt were shaken, even as Isaiah[63] the prophet had foretold. On the expulsion of the demon, the tree was permitted to remain as a monument of what had occurred, and was endued with the property of healing those who believed.

The inhabitants of Egypt and of Palestine testify to the truth of these events, which took place among themselves.

Chapter XXII.-From Aversion to the Christians, Julian Granted Permission to the Jews to Rebuild the Temple at Jerusalem; In Every Endeavor to Put Their Hands to the Work, Fire Sprang Upward and Killed Many. About the Sign of the Cross Which Appeared on the Clothing of Those Who Had Exerted Themselves in This Work.

Though the emperor[64] hated and opressed the Christians, he manifested benevolence and humanity towards the Jews. He wrote[65] to the Jewish patriarchs and leaders, as well as to the people, requesting them to pray for him, and for the prosperity of the empire. In taking this step he was not actuated, I am convinced, by any respect for their religion; for he was aware that it is, so to speak, the

mother of the Christian religion, and he knew that both religions rest upon the authority of the patriarchs and the prophets; but he thought to grieve the Christians by favoring the Jews, who are their most inveterate enemies. But perhaps he also calculated upon persuading the Jews to embrace paganism and sacrifices; for they were only acquainted with the mere letter of Scripture, and could not, like the Christians and a few of the wisest among the Hebrews, discern the hidden meaning.

Events proved that this was his real motive; for he sent for some of the chiefs of the race and exhorted them to return to the observance of the laws of Moses and the customs of their fathers. On their replying that because the temple in Jerusalem was overturned, it was neither lawful nor ancestral to do this in another place than the metropolis out of which they had been cast, he gave them public money, commanded them to rebuild the temple, and to practice the cult similar to that of their ancestors, by sacrificing after the ancient way. The Jews entered upon the undertaking, without reflecting that, according to the prediction of the holy prophets, it could not be accomplished. They sought for the most skillful artisans, collected materials, cleared the ground, and entered so earnestly upon the task, that even the women carried heaps of earth, and brought their necklaces and other female ornaments towards defraying the expense. The emperor, the other pagans, and all the Jews, regarded every other undertaking as secondary in importance to this. Although the pagans were not well-disposed towards theJews, yet they assisted them in this enterprise, because they reckoned upon its ultimate success, and hoped by this means to falsify the prophecies of Christ. Besides this motive, the Jews themselves were impelled by the consideration that the time had arrived for

rebuilding their temple. When they had removed the ruins of the former building, they dug up the ground and cleared away its foundation; it is said that on the following day when they were about to lay the first foundation, a great earthquake occurred, and by the violent agitation of the earth, stones were thrown up from the depths, by which those of the Jews who were engaged in the work were wounded, as likewise those who were merely looking on. The houses and public porticos, near the site of the temple, in which they had diverted themselves, were suddenly thrown down; many were caught thereby, some perished immediately, others were found half dead and mutilated of hands or legs, others were injured in other parts of the body. When God caused the earthquake to cease, the workmen who survived again returned to their task, partly because such was the edict of the emperor, and partly because they were themselves interested in the undertaking. Men often, in endeavoring to gratify their own passions, seek what is injurious to them, reject what would be truly advantageous, and are deluded by the idea that nothing is really useful except what is agreeable to them. When once led astray by this error, they are no longer able to act in a manner conducive to their owninterests, or to take warning by the calamities which are visited upon them.

The Jews, I believe, were just in this state; for, instead of regarding this unexpected earthquake as a manifest indication that God was opposed to the re-erection of their temple, they proceeded to recommence the work. But all parties relate, that they had scarcely returned to the undertaking, when fire burst suddenly from the foundations of the temple, and consumed several of the workmen.

This fact is fearlessly stated, and believed by all; the only discrepancy in the narrative is that some maintain that flame burst from the interior of the temple, as the workmen were striving to force an entrance, while others say that the fire proceeded directly from the earth. In whichever way the phenomenon might have occurred, it is equally wonderful. A more tangible and still more extraordinary prodigy ensued; suddenly the sign of the cross appeared spontaneously on the garments of the persons engaged in the undertaking. These crosses were disposed like stars, and appeared the work of art. Many were hence led to confess that Christ is God, and that the rebuilding of the temple was not pleasing to Him; others presented themselves in the church, were initiated, and besought Christ, with hymns and supplications, to pardon their transgression. If any one does not feel disposed to believe my narrative, let him go and be convinced by those who heard the facts I have related from the eyewitnesses of them, for they are still alive. Let him inquire, also, of the Jews and pagans who left the work in an incomplete state, or who, to speak more accurately, were able to commence it.

Book VI.

Chapter I.-Expedition of Julian into Persia; He Was Worsted and Broke Off His Life Miserably. Letter Written by Libanius, Describing His Death.

I Have narrated in the preceding book the occurrences which took place in the Church, during the reign of Julian.[1] This emperor, having determined to carry on the war with Persia, made a rapid transit across the Euphrates

in the beginning of spring, and, passing by Edessa from hatred to the inhabitants, who had long professed Christianity, he went on to Carrae, where there was a temple of Jupiter, in which he offered up sacrifice and prayer. He then selected twenty thousand armed men from among his troops, and sent them towards the Tigris, in order that they might guard those regions, and also be ready to join him, in case he should require their assistance. He then wrote to Arsacius, king of Armenia, one of the Roman allies, to bespeak his aid in the war. In this letter Julian manifested the most unbounded arrogance; he boasted of the high qualities which had, he said, rendered him worthy of the empire, and acceptable to the gods for whom he cared; he reviled Constantius, his predecessor, as an effeminate and impious emperor, and threatened Arsacius in a grossly insulting way; and since he understood that he was a Christian, he intensified his insults, or eagerly and largely uttered unlawful blasphemies against Christ, for he was wont to dare this in every case. He told Arsacius that unless he acted according to his directions, the God in whom he trusted would not be able to defend him from his vengeance. When he considered that all his arrangements had been duly made, he led his army through Assyria.

He took a great many towns and fortresses, either through treachery or by battle, and thoughtlessly proceeded onwards, without refleeting that he would have to return by the same route. He pillaged every place he approached, and pulled down or burnt the granaries and storehouses. As he was journeying up the Euphrates, he arrived at Ctesiphon, a very large city, whither the Persian monarchs have now transferred their residence from Babylon. The Tigris flows near this spot. As he was prevented from reaching the city with his ships, by a part

of the land which separated it from the river, he judged that either he must pursue his journey by water, or quit his ships and go to Ctesiphon by land; and he interrogated the prisoners on the subject. Having ascertained from them that there was a canal which had been blocked up in the course of time, he caused it to be cleared out, and, having thus effected a communication between the Euphrates and the Tigris, he proceeded towards the city, his ships floating along by the side of his army. But the Persians appeared on the banks of the Tigris with a formidable display of horse and many armed troops, of elephants, and of horses; and Julian became conscious that his army was besieged between two great rivers, and was in danger of perishing, either by remaining in its present position, or by retreating through the cities and villages which he had so utterly devastated that no provisions were attainable; therefore he summoned the soldiers to see horse-races, and proposed rewards to the fleetest racers. In the meantime he commanded the officers of the ships to throw over the provisions and baggage of the army, so that the soldiers, seeing themselves in danger by the want of necessaries, might turn about boldly and fight their enemies more desperately. After supper he sent for the generals and tribunes and commanded the embarkation of the troops. They sailed along the Tigris during the night and came at once to the opposite banks and disembarked; but their departure was perceived by some of the Persians, who exhorted one another to oppose them, but those still asleep the Romans readily overcame.

At daybreak, the two armies engaged in battle; and after much bloodshed on both sides, the Romans returned by the river, and encamped near Ctesiphon. The emperor, being no longer desirous of proceeding further, burnt his

vessels, as he considered that they required too many soldiers to guard them; and he then commenced his retreat along the Tigris, which was to his left. The prisoners, who acted as guides to the Romans, led them to a fertile country where they found abundance of provisions. Soon after, an old man who had resolved to die for the liberty of Persia, allowed himself to be taken prisoner, and was brought before the emperor. On being questioned as to the route, and seeming to speak the truth, he persuaded them to follow him as capable of transporting the army very speedily to the Roman frontiers. He observed that for the space of three or four days' journey this road would be difficult, and that it would be necessary to carry provisions during that time, as the surrounding country was sterile. The emperor was deceived by the discourse of this wise old man, and approved the march by this route. On advancing further, after the lapse of three days, they were cast upon an uncultivated region. The old prisoner was put to torture. He confessed that he had exposed himself voluntarily to death for the sake of his country, and was therefore prepared to endure any sufferings that could be inflicted on him.

The Roman troops were now worn out by the length of the journey and the scarcity of provisions, and the Persians chose this moment to attack them.

In the heat of the conflict which ensued, a violent wind arose; and the sky and the sun were totally concealed by the clouds, while the air was at the same time mixed with dust. During the darkness which was thus produced, a horseman, riding at full gallop, directed his lance against the emperor, and wounded him mortally. After throwing Julian from his horse, the unknown assailant secretly

went away. Some conjectured that he was a Persian; others, that he was a Saracen. There are those who insist that he who struck the blow was a Roman soldier, who was indignant at the imprudence and temerity which the emperor had manifested in exposing his army to such peril. Libanius,[2] the sophist, a native of Syria, the most intimate friend of Julian, expressed himself in the following terms concerning the person who had committed the deed: "You desire to know by whom the emperor was slain. I know not his name. We have a proof, however, that the murderer was not one of the enemies; for no one came forward to claim the reward, although the king of Persia caused proclamation to be made, by a herald, of the honors to be awarded to him who had performed the deed. We are surely beholden to the enemy for not arrogating to themselves the glory of the action, but for leaving it to us to seek the slayer among ourselves.

"Those who sought his death were those who lived in habitual transgression of the laws, and who had formerly conspired against him, and who therefore perpetrated the deed as soon as they could find an opportunity. They were impelled by the desire of obtaining a greater degree of freedom from all control than they could enjoy under his government; and they were, perhaps, mainly stimulated by their indignation at the attachment of the emperor to the service of the gods, to which they were averse."

Chapter II.-He Perished Under Divine Wrath. Visions of the Emperor's Death Seen by Various Individuals. Reply of the Carpenter's Son; Julian Tossed His Blood Aloft to Christ.

Calamities Which Julian Entailed Upon the Romans.

In the document above quoted, Libanius clearly states that the emperor fell by the hand of a Christian; and this, probably, was the truth.[3] It is not unlikely that some of the soldiers who then served in the Roman army might have conceived the idea, since Greeks and all men until this day have praised tyrannicides for exposing themselves to death in the cause of liberty, and spiritedly standing by their country, their families, and their friends. Still less is he deserving of blame, who, for the sake of God and of religion, performed so bold a deed. Beyond this I know nothing accurately concerning the men who committed this murder besides what I have narrated. All men, however, concur in receiving the account which has been handed down to us, and which evidences his death to have been the result of Divine wrath. A proof of this is the Divine vision which one of his friends had, which I will now proceed to describe. He had, it is related, traveled into Persia, with the intention of joining the emperor. While on the road, he found himself so far from any habitation that he was obliged, on one night, to sleep in a church. He saw, during that night, either in a dream or a vision, all the apostles and prophets assembled together, and complaining of the injuries which the emperor had inflicted on the Church, and consulting concerning the best measures to be adopted. After much deliberation and embarrassment two individuals arose in the midst of the assembly, desired the others to be of good cheer, and left the company hastily, as if to deprive Julian of the imperial power. He who was the spectator of this marvel did not attempt to pursue his journey, but awaited, in horrible suspense, the conclusion of this revelation. He laid himself down to

sleep again, in the same place, and again, he saw the same assembly; the two individuals who had appeared to depart the preceding night to effect their purpose against Julian, suddenly returned and announced his death to the others.

On the same day a vision was sent to Didymus, an ecclesiastical philosopher, who dwelt at Alexandria; and, who, being deeply grieved at the errors of Julian and his persecution of the churches, fasted and offered up supplications to God continually on this account. From the effects of anxiety and want of food during the previous night, he fell asleep while sitting in his chair. Then being, as it were, in an ecstasy, he beheld white horses traversing the air, and heard a voice saying to those who were riding thereon, "Go and tell Didymus that Julian has been slain just at this hour; let him communicate this intelligence to Athanasius, the bishop, and let him arise and eat." I have been credibly informed that the friend of Julian and the philosopher beheld those things. Results proved that neither of them were far from having witnessed the truth. But if these instances do not suffice to prove that the death of Julian was the effect of Divine wrath on account of his persecution of the Church, let the prediction of one of the ecclesiastics be called to mind.[4] When Julian was preparing to enter upon the war against the Persians, he threatened that on the termination of the war he would treat the Christians with severity, and boasted that the Son of the Carpenter would be unable to aid them; the ecclesiastic above mentioned thereupon rejoined, that the Son of the Carpenter was then preparing him a wooden coffin in view of his leath.

Julian himself was well aware whence the mortal stroke

proceeded, and what was the cause of its infliction; for, it is said, when he was wounded, he took some of the blood that flowed from the wound, and threw it up into the air, as if he had seen Jesus Christ appearing, and intended to throw it at him, in order to reproach him with his slaughter. Others say that he was angry with the sun because it had favored the Persians, and had not rescued him, although, according to the doctrine of the astronomers, it had presided at his birth; and that it was to express his indignation against this luminary that he took blood in his hand and flung it upwards in the air.[5]

I know not whether, on the approach of death, as is wont to be the case when the soul is in the act of being separated from the body and when it is enabled to behold diviner spectacles than are allotted to men, and so Julian might have beheld Christ. Few allusions have been made to this subject, and yet I dare not reject this hypothesis as absolutely false; for God often suffers still more improbable and astonishing events to take place in order to prove that the religion named after Christ is not sustained by human energy. It is, however, very obvious that, throughout the reign of this emperor, God gave manifest tokens of His displeasure, and permitted many calamities to befall several of the provinces of the Roman Empire. He visited the earth with such fearful earthquakes, that the buildings were shaken, and no more safety could be found within the houses than in the open air. From what I have heard, I conjecture that it was during the reign of this emperor, or, at least, when he occupied the second place in the government, that a great calamity occurred near Alexandria in Egypt,[6] when the sea receded and again passed beyond its boundaries from the reflux waves, and deluged a great deal of the land, so that on the retreat of the waters, the sea-skiffs were found

lodged on the roofs of the houses. The anniversary of this inundation, which they call the birthday of an earthquake, is still commemorated at Alexandria by a yearly festival; a general illumination is made throughout the city; they offer thankful prayers to God, and celebrate the day very brilliantly and piously. An excessive drought also occurred during this reign; the plants perished and the air was corrupted; and for want of proper sustenance, men were obliged to have recourse to the food usually eaten by other animals.

The famine introduced peculiar diseases, by which many lives were lost. Such was the state of the empire during the administration of Julian.

Chapter ILI.-The Reign of Jovian; He Introduced Many Laws Which He Carried Out in His Government.

After the decease of Julian, the government of the empire was, by the unanimous consent of the troops, tendered to Jovian.[7] When the army was about to proclaim him emperor, he announced himself to be a Christian and refused the sovereignty, nor would he receive the symbols of empire; but when the soldiers discovered the cause of his refusal, they loudly proclaimed that they were themselves Christians.

The dangerous and disturbed condition in which affairs had been left by Julian's strategy, and the sufferings of the army from famine in an enemy's country, compelled Jovian to conclude a peace with the Persians, and to cede to them some territories which had been formerly tributary to the Romans. Having learned from experience

that the impietv of his predecessor had excited the wrath of God, and given rise to public calamities, he wrote without delay to the governors of the provinces, directing that the people should assemble together without fear in the churches, that they should serve God with reverence, and that they should receive the Christian faith as the only true religion. He restored to the churches and the clergy, to the widows and the virgins, the same immunities and every former dotation for the advantage and honor of religion, which had been granted by Constantine and his sons, and afterwards withdrawn by Julian. He commanded Secundus,[8] who was then a praetorian prefect, to constitute it a capital crime to marry any of the holy virgins, or even to regard them with unchaste desires and to carry them off.

He enacted this law[9] on account of the wickedness which had prevailed during the reign of Julian; for many had taken wives from among the holy virgins, and, either by force or guile, had completely corrupted them; and thence had proceeded that indulgence of disgraceful lusts with impunity, which always occur when religion is abused.

Chapter IV.-Troubles Again Arise in the Churches; Synod of Antioch, in Which the Nicene Faith is Confirmed; The Points Which This Important Synod Wrote About to Jovian.

The presidents of the churches now resumed the agitation of doctrinal questions and discussions.[10] They had remained quiet during the reign of Julian when Christianity itself was endangered, and had unanimously offered up their supplications for the mercy of God. It is

thus that men, when attacked by foreign enemies, remain in accord among themselves; but, when external troubles are removed, then internal dissensions creep in; this, however, is not a proper place for the citation of the numerous examples in governments and nations which history affords of this fact.

At this period Basil, bishop of Ancyra, Silvanus, bishop of Tarsus, Sophronius, bishop of Pompeiopolis, and others of their party who regarded the heresy of the Anomians, so-called, with the utmost aversion, and received the term "similar as to substance," instead of the term "consubstantial," wrote a treatise to the emperor; and after expressing their thankfulness to God for his accession to the empire, besought him to confirm the decrees issued at Ariminum and Seleucia, and to annul what had been established merely by the zeal and power of certain individuals.

They also entreated that, if division, which existed on account of the Synods, should still prevail in the churches, the bishops from every region might be convened alone in some place indicated by the emperor, and not be permitted to assemble elsewhere and issue decrees at variance with each other, as had been done during the reign of Constantius. They added that they had not gone to visit him at his camp, because they were fearful of being burdensome to him; but that if he desired to see them, they would gladly repair to him, and defray all the expenses attendant on the journey themselves. Such was the document written to the Emperor Jovian.

At this juncture a council was convened at Antioch in Syria; the form of belief established by the council of

Nicaea was confirmed; and it was decided that the Son is incontrovertibly of the same substance as the Father. Meletius, who then governed the church of Antioch; Eusebius, bishop of Samosata; Pelagius, bishop of Laodicea in Syria; Acacius, bishop of Caesarea in Palestine; Irenius, bishop of Gaza; and Athanasius, bishop of Ancyra, took part in this council.

On the termination of the council they acquainted the emperor with the transactions that had taken place, by dispatching the following letter:[11] -

"To the most religious and God-beloved Augustus, our Sovereign Jovian, the Conqueror, from the bishops assembled from divers regions, at Antioch.

"We know, O emperor, well-beloved of God, that your piety is fully intent upon maintaining peace and concord in the Church; neither are we ignorant that you have well received the impress of the chief point of such unity, viz., the true and orthodox faith.

"Lest, therefore, we should be reckoned among those who assail these doctrines of truth, we attest to your piety that we receive and maintain the form of belief which was anciently set forth by the holy council of Nicaea. Now, although the term `consubstantial' appears strange to some persons, yet it was safely interpreted by the Fathers, and signifies that the Son was begotten of the substance of the Father. This term does not convey the idea of unbroken generation; neither does it coincide with the use which the Greeks make of the word `substance,' but it is calculated to withstand the impious and rash allegation of Arius, that the Son proceeded from

what had had no previous existence. The Anomians who have just sprung up have the shameless boldness to maintain this word to the grief of the concord of the Church. We subjoin to this letter a copy of the formulary of faith adopted by the bishops assembled at Nicaea, which we also cherish."

Such were the decisions formed by the priests convened at Antioch; and they appended to their letter a copy of the Nicene formulary of faith.

Chapter V.-Athanasius the Great is Very Highly Esteemed by the Emperor, and Rules Over the Churches of Egypt. Vision of Antony the Great.

At this period,[12] Athanasius, who governed the see of Alexandria, and some of his friends, deemed it requisite, as the emperor was a Christian, to repair to his court.[13] Accordingly Athanasius went to Antioch, and laid such matters before the emperor as he deemed expedient. Others, however, say that the emperor sent for him in order to consult him concerning the affairs relative to religion and the right tenet. When the business of the Church had as far as possible been transacted, Athanasius began to think of returning.

Euzoius, bishop of the Arian heresy in Antioch, endeavored to install Probatius, a eunuch who held the same sentiments as himself, in Alexandria. The whole party of Euzoius conspired with him to effect this design; and Lucius, a citizen of Alexandria, who had been ordained presbyter by George, endeavored to prejudice

the emperor against Athanasius, by representing[14] that he had been accused of divers crimes and had been condemned to perpetual banishment by preceding emperors, as the author of the dissensions and troubles of the Church concerning the Divine Being. Lucius likewise besought Jovian to appoint another bishop over the church of Alexandria. The emperor, since he knew the plots which had happened against Athanasius, attached no credit to the calumny, and with threatening, commanded Lucius to retire quietly; he also ordered Probatius and the other eunuchs belonging to his palace, whom he regarded as the originators of these troubles, to act more advisedly. From that period Jovian manifested the greatest friendship towards Athanasius, and sent him back to Egypt, with directions to govern the churches and people of that country as he might think fit. It is also said that he passed commendations on the virtue of the bishop, on his life, his intellectual endowments, and his eloquence.

Thus, after having been exposed to opposition for a long while, as has been narrated in the former books, was the Nicene faith fully reestablished under the present government; but further embarrassment awaited it within a very short period. For, as it appeared afterwards, the whole of the prediction of Antony the Monk was not fulfilled by the occurrences which befell the Church during the reign of Constantius; part thereof was not accomplished until the reign of Valens. It is said that before the Arians got control of the churches during the reign of Constantius, Antony had a dream in which he saw mules kicking the altar with their hoofs and overturning the holy table. On awakening, he immediately predicted that the Church would be troubled by the introduction of spurious and mixed doctrines, and

by the rebellion of the heterodox. The truth of this prediction was evidenced by the events which occurred before and after the period now under review.

Chapter VI.-Death of Jovian; The Life of Valentinian, and His Confidence in God; How He Was Advanced to the Throne and Selected His Brother Valens to Reign with Him; The Differences of Both.

After Jovian had reigned about eight months, he died suddenly at Dadastana, a town of Bithynia, while on his road to Constantinople.[15] Some say that his death was occasioned by eating too plentiful a supper; others attribute it to the dampness of the chamber in which he slept; for it had been recently plastered with unslaked lime, and quantities of coals had been burnt in it during the winter for a preventive; the walls had become damp and were exceedingly moist.

On the arrival of the troops at Nicaea in Bithynia, they proclaimed Valentinian emperor. He was a good man and capable of holding the reins of the empire. He had not long returned from banishment; for it is said that Julian, immediately on his accession to the empire, erased the name of Valentinian from the Jovian legions, as they were called, and condemned him to perpetual banishment, under the pretext that he had failed in his duty of leading out the soldiers under his command against the enemy. The true reason of his condemnation, however, was the following: When Julian was in Gaul, he went one day to a temple to offer incense. Valentinian[16] accompanied him, according to an ancient Roman law, which still prevails, and which enacted that the leader of

the Jovians and the Herculeans (that is to say, the legions of soldiers who have received this appellation in honor of Jupiter and of Hercules) should always attend the emperor as his body-guard. When they were about to enter the temple, the priest, in accordance with the pagan custom, sprinkled water upon them with the branch of a tree. A drop fell upon the robe of Valentinian; he scarcely could restrain himself, for he was a Christian, and he rebuked his asperser; it is even said that he cut off, in view of the emperor, the portion of the garment on which the water had fallen, and flung it from him. From that moment Julian entertained inimical feelings against him, and soon after banished him to Melitine in Armenia, under the plea of misconduct in military affairs; for he would not have religion regarded as the cause of the decree, lest Valentinian should be accounted a martyr or a confessor. Julian treated other Christians, as we have already stated, in the same manner; for, as was said before, he perceived that to subject them to hazards only added to their reputation, and tended to the consolidation of their religion. As soon as Jovian succeeded to the throne, Valentinian was recalled from banishment to Nicaea; but the death of the emperor in the meantime took place, and Valentinian, by the unanimous consent of the troops and those who held the chief positions in the government, was appointed his successor. When he was invested with the symbols of imperial power, the soldiers cried out that it was necessary to elect some one to share the burden of government. To this proposition, Valentinian made the following reply: "It depended on you alone, O soldiers to proclaim me emperor; but now that you have elected me, it depends not upon you, but upon me, to perform what you demand. Remain quiet, as subjects ought to do, and leave me to act as an emperor in attending to the public affairs."

Not long after this refusal to comply with the demand of the soldiery, he repaired to Constantinople, and proclaimed his brother emperor. He gave him the East as his share of the empire, and reserved to himself the regions along the Western Ocean, from Illyria to the furthest coasts of Libya. Both the brothers were Christians, but they differed in opinion and disposition. For Valens, when he was baptized, employed Eudoxius as his initiator, and was zealously attached to the doctrines of Arius, and would readily have compelled all mankind by force to yield to them. Valentinian, on the other hand, maintained the faith of the council of Nicaea, and favored those who upheld the same sentiments, without molesting those who entertained other opinions.

Chapter VII.-Troubles Again Arise in the Churches, and the Synod of Lampsacus is Held. The Arians Who Supported Eudoxius Prevail and Eject the Orthodox from the Churches. Among the Ejected is Meletius of Antioch.

When Valentinian was journeying from Constantinople to Rome,[17] he had to pass through Thrace; and the bishops of Hellespontus and of Bithynia, with others, who maintained that the Son is consubstantial with the Father, dispatched Hypatian, bishop of Heraclea in Perinthus, to meet him, and to request permission to assemble themselves together for deliberation on questions of doctrine.

When Hypatian had delivered the message with which he was intrusted, Valentinian made the following reply: "I am but one of the laity, and have therefore no right to interfere in these transactions; let the priests, to whom

such matters appertain, assemble where they please." On receiving this answer through Hypatian, their deputy, the bishops assembled at Lampsacus.

After having conferred together for the space of two months, they annulled all that had been decreed at Constantinople, through the machinations of the partisans of Eudoxius and Acacius. They likewise declared null and void the formulary of faith which had been circulated under the false assertion that it was the compilation of the Western bishops, and to which the signatures of many bishops had been obtained, by the promise that the dogma of dissimilarity as to substance should be condemned,-a promise which had never been performed.

They decreed that the doctrine of the Son being in substance like unto the Father, should have the ascendancy; for they said that it was necessary to resort to the use of the term "like" as indicative of the hypostases of the Godhead. They agreed that the form of belief which had been confessed at Seleucia, and set forth at the dedication of the church of Antioch, should be maintained by all the churches.

They directed that all the bishops who had been deposed by those who hold that the Son is dissimilar from the Father, should forthwith be reinstated in their sees, as having been unjustly ejected from their churches. They declared that if any wished to bring accusations against them, they would be permitted to do so, but under the penalty of incurring the same punishment as that due to the alleged crime, should the accusation prove to be false. The orthodox bishops of the province and of the

neighboring countries were to preside as judges, and to assemble in the church, with the witnesses who were to make the depositions.

After making these decisions, the bishops summoned the partisans of Eudoxius, and exhorted them to repentance; but as they would give no heed to these remonstrances, the decrees enacted by the council were sent to all the churches. Judging that Eudoxius would be likely to endeavor to persuade the emperor to side with him, and would calumniate them, they determined to be beforehand with him, and to send an account of their proceedings in Lampsacus to the court.

Their deputies met the Emperor Valens as he was returning from Heraclea to Thrace, where he had been traveling in company with his brother, who had gone on to Old Rome.

Eudoxius, however, had previously gained over the emperor and his courtiers to his own sentiments; so that when the deputies of the council of Lampsacus presented themselves before Valens, he merely exhorted them not to be at variance with Eudoxius. The deputies replied by reminding him of the artifices to which Eudoxius had resorted at Constantinople, and of his machinations to annul the decrees of the council of Seleucia; and these representations kindled the wrath of Valens to such a pitch, that he condemned the deputies to banishment, and made over the churches to the partisans of Eudoxius. He then passed over into Syria, for he feared lest the Persians should break the truce which they had concluded with Jovian for thirty years. On finding, however, that the Persians were not disposed to

insurrection, he fixed his residence at Antioch. He sent Meletius, the bishop, into banishment, but spared Paul, because he admired the sanctity of his life. Those who were not in communion with Euzoius were either ejected from the churches, or maltreated and harassed in some other form.

Chapter VIII.-Revolt and Extraordinary Death of Procopius. Eleusius, Bishop of Cyzicus, and Eunomius, the Heretic. Eunomius Succeeds Eleusius.

It is probable that a severe persecution might have ensued at this juncture, had not Procopius commenced a civil war.[18] As he began to play the tyrant at Constantinople, he soon collected a large army, and marched against Valens.

The latter quitted Syria, and met Procopius near Nacolia, a city of Phrygia, and captured him alive through the treachery of Agelon and Gomarius, two of his generals.

Valens put him and his betrayers to a cruel death; and although it is said that he had sworn to show favor to the two generals, he caused them to be sawn asunder.

He commanded Procopius to be fastened by the legs to two trees which had been bent to the ground, and he allowed these to spring up; when the trees were left to resume their natural position, the victim was torn in twain.

On the termination of this war, Valens retired to Nicaea,

and finding himself in possession of profound tranquillity, he again began to molest those who differed from him in opinion concerning the Divine nature.

His anger was unbounded against the bishops of the council of Lampsacus, because they had condemned the Arian bishops and the formulary of faith set forth at Ariminum.

While under the influence of these resentful feelings, he summoned Eleusius from Syria, and having called together a Synod of bishops whoheld his own sentiments, he endeavored to compel him to assent to their doctrines. Eleusius at first manfully refused compliance. But afterwards, from the dread of exile and deprivation of his property, as was threatened by the emperor, he yielded to the mandate. He soon repented of his weakness, and on his return to Cyzicus he made a public confession of his fault in the church, and urged the people to choose another bishop, for he said that he could not discharge the duties of a priesthood after having been a traitor to his own doctrine. The citizens respected his conduct and were especially well-disposed to him, so that they did not choose to have another bishop. Eudoxius, president of the Arians in Constantinople, however, ordained Eunomius as bishop of Cyzicus; for he expected that by his great powers of eloquence Eunomius would easily draw the people of Cyzicus over to his own sentiments. On his arrival at that city he expelled Eleusius, for he was furnished with an imperial edict to that effect, and took possession of the churches himself.

The followers of Eleusius built a house of prayer without the walls of the city, and here they held their assemblies.

I shall soon again have occasion to revert to Eunomius and the heresy which bears his name.

Chapter IX.-Sufferings of Those Who Maintained the Nicene Faith. Agelius, the Ruler of the Novatians.

The Christians who represented the Nicene doctrines and the followers of the Novatian views[19] were treated with equal severity in the city of Constantinople.

They were all ultimately expelled from the city; and the churches of the Novatians were closed by order of the emperor. The other party had no churches to be closed, having been deprived of them all during the reign of Constantius.

At this period, Agelius who, from the time of Constantius, had governed the church of the Novatians at Constantinople, was condemned to banishment. It is said that he was especially remarkable for his course of life according to the ecclesiastical laws. With respect to his mode of life, he had attained to the highest degree of philosophy, namely, freedom from worldly possessions; this was evidenced by his daily conduct; he had but one tunic, and always walked barefooted. Not long after his banishment, he was recalled, received the churches under him, and boldly convened churches through the influence of Marcian, a man of extraordinary virtue and eloquence, who had formerly been enrolled among the troops of the palace, but at this period was a presbyter of the Novatian heresy, and the teacher of grammar to Anastasia and Carosa,[20] the daughters of the emperor. There are still baths at Constantinople which bear the names of these

princesses. It was for the sake of Marcian alone that the privilege above-mentioned was conceded to the Novatians.

Chapter X.-Concerning Valentinian the Younger and Gratian. Persecution Under Valens. The Homoousians, Being Oppressed by the Arians and Macedonians, Send an Embassy to Rome.[21]

About this period, a son was born to Valentinian in the West, to whom the emperor gave his own name. Not long after, he proclaimed his son Gratian emperor; this prince was born before his father held the government.

In the meantime, although hailstones of extraordinary magnitude fell in various places, and although many cities, particularly Nicaea in Bithynia, were shaken by earthquakes, yet Valens, the emperor, and Eudoxius, the bishop, paused not in their career, but continued to persecute all Christians who differed from them in opinion. They succeeded to the utmost of their expectations in their machinations against those who adhered to the Nicene doctrines; for throughout the greater time of Valens' rule, particularly in Thrace, Bithynia, and the Hellespont, and still further beyond, these Christians had neither churches nor priests. Valens and Eudoxius then directed their resentment against the Macedonians, who were more in number than the Christians above mentioned in that region, and persecuted them without measure.

The Macedonians, in apprehension of further sufferings, sent deputies to various cities, and finally agreed to have

recourse to Valentinian and to the bishop of Rome rather than share in the faith of Eudoxius and Valens and their followers; and when this seemed favorable for execution, they selected three of their own number,-Eustathius, bishop of Sebaste; Silvanus, bishop of Tarsus; and Theophilus, bishop of Castabalis,-and sent them to the Emperor Valentinian; they likewise intrusted them with a letter, addressed to Liberius, bishop of Rome, and to the other priests of the West, in which they entreated them as prelates who had adhered to the faith approved and confirmed by the apostles, and who before others ought to watch over religion, to receive their deputies with all confirmation, and to confer with them about what should be done in the interval until the affairs of the Church could be approvedly set in order.

When the deputies arrived in Italy, they found that the emperor was in Gaul, engaged in war against the barbarians. As they considered that it would be perilous to visit the seat of war in Gaul, they delivered their letter to Liberius.[22] After having conferred with him concerning the objects of their embassy, they condemned Arius and those who held and taught his doctrines; they renounced all heresies opposed to the faith established at Nicaea; and received the term "consubstantial," as being a word that conveys the same signification as the expression "like in substance." When they had presented a confession of faith, analogous to the above, to Liberius, he received them into communion with himself, and wrote to the bishops of the East, commending the orthodoxy of their faith, and detailing what had passed in the conference he had held with them. The confession of faith made by Eustathius and his companions was as follows:-

Chapter XI.-The Confession of Eustathius, Silvanus, and Theophilus, the Deputies of the Macedonians, to Liberius, Bishop of Rome.

"To Liberius, our Lord and Brother, and Fellow-minister-Eustathius, Silvanus, and Theophilus send greeting in the Lord.[23]

"On account of the mad opinions of the heretics who do not cease to keep on sowing scandals for the Catholic churches, we who nullify their every attack confess the Synod which was held at Lampsacus, the one at Smyrna and the councils held in other places, by the orthodox bishops. We have furnished letters and sent on an embassy to your Goodness, as likewise to all the other bishops of Italy and of the West, to confirm and preserve the Catholic faith, which was established at the holy council of Nicaea, by the blessed Constantine and three hundred and eighteen God-fearing fathers.

"This remains, by an unmixed and immovable settlement, until now, and will remain perpetually; in which the term `consubstantial' is fixed in all holiness and piety in testimony against the perverseness of Arius. We confess, each with his own hand, that we with the aforesaid have always held this same faith, that we still hold it, and that we shall adhere to it to the last. We condemn Arius, his impious dogmas, and his disciples. We also condemn the heresies of Patropasianus,[24] of Photinus, of Marcellus, of Paul of Samosata, and all who maintain such doctrines themselves. We anathematize all heresies opposed to the aforesaid faith established by the saintly fathers at Nicaea. We anathematize Arius especially, and condemn all such decrees as were enacted at Ariminum, in

opposition to the aforesaid faith established by the holy council of Nicaea. We were formerly deluded by the guile and perjury of certain parties, and subscribed to these decrees when they were transmitted to Constantinople from Nicaea, a city of Thrace."

After this confession they subjoined a copy of the entire formulary of Nicaea to their own creed, and, having received from Liberius a written account of all that they had transacted, they sailed to Sicily.

Chapter XII.-Councils of Sicily and of Tyana. The Synod Which Was Expected to Be Held in Cilicia is Dissolved by Valens. The Persecution at that Time. Athanasius the Great Flees Again, and is in Concealment; By the Letter of Valens He Reappears, and Governs the Churches in Egypt.

A Council was convened at Sicily;[25] and after the same doctrines had been confirmed as those set forth in the confession of the deputies, the assembly was dissolved.

At the same time, a council was held at Tyana; and Eusebius, bishop of Caesarea in Cappadocia, Athanasius, bishop of Ancyra, Pelagius, bishop of Laodicea, Zeno, bishop of Tyre, Paul, bishop of Emesa, Otreus, bishop of Melitene, and Gregory, bishop of Nazianzen, were present with many others, who, during the reign of Jovian, had assembled at Antioch, and determined to maintain the doctrine of the Son being consubstantial with the Father. The letters of Liberius and the Western bishops were read at this council. These letters afforded high satisfaction to the members of the council; and they

wrote to all the churches, desiring them to peruse the decrees of the bishops in Asia,[26] and the documents written by Liberius and the bishops of Italy, of Africa, of Gaul, and of Sicily, which had been intrusted to the deputies of the council of Lampsacus. They urged them to reflect on the great number of persons by whom these documents had been drawn up, and who were far more in number than the members of the council of Ariminum, and exhorted them to be of one mind, and to enter into communion with them, to signify the same by writing, and finally to assemble together at Tarsus in Cilicia before the end of the spring. On a fixed date which they prescribed, they urged one another to convene. On the approach of the appointed day, when the Synod was on the point of assembling at Tarsus, about thirty-four of the Asiatic bishops came together in Caria, in the province of Asia, commended the design of establishing uniformity of belief in the Church, but objected to the term "consubstantial," and insisted that the formularies of faith set forth by the councils of Antioch and Seleucia, and maintained by Lucian, the martyr, and by many of their predecessors, with dangers and tensions, ought to obtain the ascendancy over all others.

The emperor, at the instigation of Eudoxius, prevented by letter the council from being convened in Cilicia, and even prohibited it under severe penalties. He also wrote to the governors of the provinces, commanding them to eject all bishops from their churches who had been banished by Constantine[27] and who had again taken up their priesthood under the Emperor Julian. On account of this order, those who were at the head of the government of Egypt were anxious to deprive Athanasius of his bishopric and expel him from the city; for no light punishment was inserted in the imperial letters; for unless

the injunctions were fulfilled, all the magistrates equally, and the soldiers under them, and counselors were condemned to the payment of much money and also threatened with bodily maltreatment.[28]

The majority of Christians of the city, however, assembled and besought the governor not to banish Athanasius without further consideration of the terms of the imperial letter, which merely specified all bishops who had been banished by Constantius and recalled by Julian; and it was manifest that Athanasius was not of this number, inasmuch as he had been recalled by Constantius and had resumed his bishopric; but Julian, at the very time that all the other bishops had been recalled, persecuted him, and finally Jovian recalled him. The governor was by no means convinced by these arguments; nevertheless, he restrained himself and did not give way to the use of force. The people ran together from every quarter; there was much commotion and perturbation throughout the city; an insurrection was expected; he therefore advised the emperor of the facts and allowed the bishop to remain in the city. Some days afterwards, when the popular excitement had seemingly abated, Athanasius secretly quitted the city at dusk, and concealed himself somewhere. The very same night, the governor of Egypt and the military chief took possession of the church in which Athanasius generally dwelt, and sought him in every part of the edifice, and even on the roof, but in vain; for they had calculated upon seizing the moment when the popular commotion had partially subsided, and when the whole city was wrapt in sleep, to execute the mandate of the emperor, and to transport Athanasius quietly from the city.

Not to have found Athanasius naturally excited universal astonishment. Some attributed his escape to a special revelation from above; others to the advice of some of his followers; both had the same result; but more than human prudence seems to have been requisite to foresee and to avoid such a plot. Some say, that as soon as the people gave indications of being disposed to sedition, he concealed himself among the tombs of his ancestors, being apprehensive lest he should be regarded as the cause of any disturbances that might ensue; and that he afterwards retreated to some other place of concealment.

The Emperor Valens, soon after, wrote to grant permission for him to return and hold his church. It is very doubtful, whether, in making this concession, Valens acted according to his own inclination. I rather imagine that, on reflecting on the esteem in which Athanasius was universally held, he feared to excite the displeasure of the Emperor Valentinian, who was well-known to be attached to the Nicene doctrines; or perhaps he was apprehensive of a commotion on the part of the many admirers of the bishop, lest some innovation might injure the public affairs.

I also believe that the Arian presidents did not, on this occasion, plead very vehemently against Athanasius; for they considered that, if he were ejected from the city, he would probably traduce them to the emperors and then would have an occasion for conference with respect to them, and might possibly succeed in persuading Valens to adopt his own sentiments, and in arousing the anger of the like-minded Valentinian against themselves.

They were greatly troubled by the evidences of the virtue

and courage of Athanasius, which had been afforded by the events which had transpired during the reign of Constantius. He had, in fact, so skilfully evaded the plots of his enemies, that they had been constrained to consent to his reinstallation in the government of the churches of Egypt; and yet he could scarcely be induced to return from Italy, although letters had been dispatched by Constantius to that effect.

I am convinced that it was solely from these reasons that Athanasius was not expelled from his church like the other bishops, who were subjected to as cruel a persecution as ever was inflicted by pagans.

Those who would not change their doctrinal tenets were banished; their houses of prayer were taken from them, and placed in the possession of those who held opposite sentiments. Egypt alone was, during the life of Athanasius, exempted from this persecution.

Chapter XIII.-Demophilus, an Arian, Became Bishop of Constantinople After Eudoxius. The Pious Elect Evagrius. Account of the Persecution Which Ensued.

About this time the Emperor Valens went to Antioch on the Orontes; while he was on his journey Eudoxius died, after having governed the churches of Constantinople during the space of eleven years.[29] Demophilus was immediately ordained as his successor by the Arian bishops. The followers of the Nicene doctrines, believing that the course of events was in their power, elected Evagrius as their bishop. He had been ordained by Eustathius, who had formerly governed the church of

Antioch in Syria, and who having been recalled from banishment by Jovian, lived in a private manner at Constantinople, and devoted himself to the instruction of those who held his sentiments, exhorting them to perseverance in their view of the Divine Being. The Arian heretics were stirred to revolt, and commenced a violent persecution against those who had participated in the ordination of Evagrius. The Emperor Valens, who was then at Nicomedia, on being apprised of the occurrences that had taken place in Constantinople since the death of Eudoxius, was fearful lest any interest of the city should suffer by sedition, and therefore sent thither as many troops as he thought requisite to preserve tranquillity.

Eustathius was arrested by his command and banished to Bizya, a city of Thrace, and Evagrius was exiled to some other region. And such was the manner of this event.

Chapter XIV.-Account of the Eighty Pious Delegates in Nicomedia, Whom Valens Burned with the Vessel in MID-Sea.

The Arians, as is customary with the prosperous, because more insolent,[30] persecuted unmercifully all Christians whose religious sentiments were opposed to their own.

These Christians being exposed to bodily injuries, and betrayed to magistrates and prisons, and finding themselves moreover gradually impoverished by the frequent fines, were at length compelled to appeal for redress to the emperor. Although exceedingly angry, the emperor did not openly manifest any wrath, but secretly commanded the prefect to seize and slay the whole

deputation. But the prefect, being apprehensive that a whole popular insurrection would be excited if he were to put so many good and religious men to death without any of the forms of justice, pretended that they were to be sent into exile, and under this pretext compelled them to embark on board a ship, to which they assented with the most perfect resignation. When they had sailed to about the center of the bay, which was called Astacius, the sailors, according to the orders they had received, set fire to the vessel and leaped into the tender. A wind arising, the ship was blown along to Dacibiza, a place on the sea-coast of Bithynia; but no sooner had it neared the shore, than it was utterly consumed with all the men on board.

Chapter XV.-Disputes Between Eusebius, Bishop of Caesarea, and Basil the Great. Hence the Arians Took Courage and Came to Caesarea, and Were Repulsed.

When Valens quitted Nicomedia, he went on to Antioch;[31] and in passing through Cappadocia he did all in his power, according to custom, to injure the orthodox and to deliver up the churches to the Arians. He thought to accomplish his designs the more easily on account of a dispute[32] which was then pending between Basil and Eusebius, who then governed the church of Caesarea. This dissension had been the cause of Basil's departing from Pontus, where he lived conjointly with some monks who pursued the philosophy. The people and some of the most powerful and the wisest men in the city began to regard Eusebius with suspicion, particularly as they considered him the cause of the withdrawal of one who was equally celebrated for his piety and his eloquence; and they accordingly began to plan a secession and the

holding of separate church. In the meantime Basil, fearing to be a source of further trouble to the Church, which was already rent by the dissensions of heretics, remained in retirement in the monasteries at Pontus. The emperor and the bishops of the Arian heresy, who were always attached to his suite, were more inspirited in their designs by the absence of Basil and the hatred of the people towards Eusebius. But the event was contrary to their judgment. On the first intelligence of the intention of the emperor to pass through Cappadocia, Basil quitted Pontus and returned to Caesarea, where he effected a reconciliation with Eusebius, and by his eloquence he opportunely aided the Church. The projects of Valens were thus defeated, and he returned with his bishops without having accomplished any of his designs.

Chapter XVI.-Basil Becomes Bishop of Caesarea After Eusebius; His Boldness Towards the Emperor and the Prefect.

Some time after, the emperor again visited Cappadocia, and found that Basil was administering the churches there after the death of Eusebius.[33] He thought of expelling him, but was unwillingly restrained from his intention. It is said that the night after he had formed his plans his wife was disturbed by a frightful dream, and that his only son Galates was cut off by a rapid disease. The death of this son was universally attributed to the vengeance of God as a punishment of his parents for the machinations that had been carried on against Basil. Valens himself was of this opinion, and, after the death of his son, offered no further molestation to the bishop.

When the prince was sinking under the disease, and at

the point of death, the emperor sent for Basil and requested him to pray to God for his son's recovery. For as soon as Valens had arrived at Caesarea, the prefect had sent for Basil and commanded him to embrace the religious sentiments of the emperor, menacing him with death in case of non-compliance. Basil replied that it would be great gain to him and the grant of the highest favor to be delivered as quickly as possible from the bondage of the body. The prefect gave him the rest of the day and the approaching night for deliberation, and advised him not to rush imprudently into obvious danger, but that he should come on the day after and declare his opinion. "I do not require to deliberate," replied Basil. "My determination will be the same to-morrow as it is to-day; for since I am a creature I can never be induced to worship that which is similar to myself and worship it as God; neither will I conform to your religion, nor to that of the emperor. Although your distinction may be great, and although you have the honor of ruling no inconsiderable portion of the empire, yet I ought not on these accounts to seek to please men, and, at the same time, belittle that Divine faith which neither loss of goods, nor exile, nor condemnation to death would ever impel me to betray. Inflictions of this nature have never excited in my mind one pang of sorrow. I possess nothing but a cloak and a few books. I dwell on the earth as a traveler. The body through its weakness would have the better of all sensation and torture after the first blow."

The prefect admired the courage evinced in this bold reply, and communicated the circumstance to the emperor. On the festival of the Epiphany, the emperor repaired to the church, with the rulers and his guards, presented gifts at the holy table, and held a conference with Basil, whose wisdom and whose order and

arrangement in the conduct of the priesthood and the church elicited his praise.

Not long after, however, the calumny of his enemies prevailed, and Basil was condemned to banishment. The night for the execution of the edict was at hand; the son of the emperor suddenly fell ill with a pressing and dangerous fever. The father prostrated himself on the earth and wept over the son who was still alive, and not knowing what other measures to take towards effecting the recovery of his son, he dispatched some of his attendants to Basil to come and visit the prostrate child; because he himself feared to summon the bishop, on account of the injury just inflicted upon him. Immediately on the arrival of Basil, the boy began to rally; so that many maintain that his recovery would have been complete, had not some heretics been summoned to pray with Basil for the restoration of the boy. It is said that the prefect, likewise, fell ill; but that on his repentance, and on prayer being offered to God, he was restored to health. The instances above adduced are quite inadequate to convey an idea of the wonderful endowments of Basil; his extreme addiction to the philosophic life and astonishing powers of eloquence attracted great celebrity.

Chapter XVII.-Friendship of Basil and of Gregory, the Theologian; Being Peers in Wisdom, They Defend the Nicene Doctrines.

Basil and Gregory were contemporaries, and they were recognized to be equally intent, so to speak, upon the cultivation of the virtues.[34] They[35] had both studied in their youth at Athens, under Himerius and Proaeresius,

the most approved sophists of the age; and afterwards at Antioch, under Libanius, the Syrian. But as they subsequently conceived a contempt for sophistry and the study of the law, they determined to study philosophy according to the law of the Church. After having spent some time in the pursuit of the sciences, taught by pagan philosophers, they entered upon the study of the commentaries which Origen and the best approved authors who lived before and after his time, have written in explanation of the Sacred Scriptures.

They rendered great assistance to those who, like themselves, maintained the Nicene doctrines, for they manfully opposed the dogmas of the Arians, proving that these heretics did not rightly understand either the data upon which they proceeded, nor the opinions of Origen, upon which they mainly depended. These two holy men divided the perils of their undertaking, either by mutual agreement, or, as I have been informed, by lot. The cities in the neighborhood of Pontus fell to the lot of Basil; and here he founded numerous monasteries, and, by teaching the people, he persuaded them to hold like views with himself. After the death of his father, Gregory acted as bishop of the small city of Nazianzus,[36] but resided on that account in a variety of places, and especially at Constantinople. Not long after he was appointed by the vote of many priests to act as president of the people there; for there was then neither bishop nor church in Constantinople, and the doctrines of the council of Nicaea were almost extinct.

Chapter XVIII.-The Persecution Which Occurred at Antioch, on the Orontes. The Place of Prayer in Edessa, Called After the Apostle

Thomas; The Assembly There, and Confession of the Inhabitants of Edessa.

The emperor went to Antioch, and entirely ejected from the churches of that city and of the neighboring cities all those who adhered to the Nicene doctrines;[37] moreover, he oppressed them with manifold punishments; as some affirm, he commanded many to be put to death in various ways, and caused others to be cast into the river Orontes. Having heard that there was a magnificent oratory at Edessa, named after the Apostle Thomas, he went to see it. He beheld the members of the Catholic Church assembled for worship in the plain before the walls of the city; for there, too, they had been deprived of their houses of prayer. It is said that the emperor reproached the prefect thoroughly and struck him on the jaw with his fist for having permitted these congregations contrary to his edict. Modestus (for this was the name of the prefect), although he was himself a heretic, secretly warned the people of Edessa not to meet for prayer on the accustomed spot the next day; for he had received orders from the emperor to punish all who should be seized. He uttered such threats with the forethought that none, or at least but a few, would incur danger, and with the desire to appease the wrath of the monarch. But the people of Edessa, totally disregarding the threat, ran together with more than their customary zeal, and filled the usual place of meeting.

Modestus, on being apprised of their proceedings, was undecided as to what measures ought to be adopted, and repaired in embarrassment to the plain with the throng. A woman, leading a child by the hand, and trailing her mantle in a way unbefitting the decency of women,

forced her way through the files of the soldiers who were conducted by the prefect, as if bent upon some affair of importance. Modestus remarked her conduct, ordered her to be arrested, and summoned her into his presence, to inquire the cause of her running. She replied that she was hastening to the plain where the members of the Catholic Church were assembled. "Know you not," replied Modestus, "that the prefect is on his way thither for the purpose of condemning to death all who are found on the spot?" "I have heard so," replied she, "and this is the very reason of my haste; for I am fearful of arriving too late, and thus losing the honor of martyrdom for God." The governor having asked her why she took her child with her, she replied, "In order that he may share in the common suffering, and participate in the same reward." Modestus, struck with astonishment at the courage of this woman, went to the emperor, and, acquainting him with what had occurred, persuaded him not to carry out a design which he showed to be disgraceful and disastrous. Thus was the Christian faith confessed by the whole city of Edessa.

Chapter XIX.-Death of the Great Athanasius; The Elevation of Lucius, Who Was Arian-Minded, to the See; The Numerous Calamities He Brought Upon the Churches in Egypt; Peter, Who Served After Athanasius, Passed Over to Rome.

Athanasius, bishop of the church of Alexandria, died about this period, after having completed his high-priesthood in about forty-six years.[38] The Arians having received early intelligence of his death, Euzoius, president of the Arians at Antioch, and Magnus, the chief

treasurer, were sent by the emperor, and lost no time in seizing and imprisoning Peter, whom Athanasius had appointed to succeed him in the bishopric; and they forthwith transferred the government of the church to Lucius.

Hence those in Egypt suffered more grievously than those in other places, and misfortunes piled upon misfortunes oppressed the members of the Catholic Church; for as soon as Lucius settled in Alexandria, he attempted to take possession of the churches; he met with opposition from the people, and the clergy and holy virgins were accused as originators of the sedition. Some made their escape as if the city had fallen into the hands of an enemy; others were seized and imprisoned. Some of the prisoners were afterwards dragged from the dungeons to be torn with hooks and thongs, while others were burned by means of flaming torches. It seemed wonderful how they could possibly survive the tortures to which they were subjected. Banishment or even death itself would have been preferable to such sufferings. Peter, the bishop, made his escape from prison; and embarking on board a ship, proceeded to Rome, the bishop of which church held the same sentiments as himself. Thus the Arians, although not many in number, remained in possession of the churches. At the same time, an edict was issued by the emperor, enacting that as many of the followers of the Nicene doctrines should be ejected from Alexandria and the rest of Egypt, as might be directed by Lucius. Euzoius, having thus accomplished all his designs, returned to Antioch.

Chapter XX.-Persecution of the Egyptian Monks, and of the Disciples of St. Antony. They Were Enclosed in a Certain Island on

Account of Their Orthodoxy; The Miracles Which They Wrought.

Lucius went with the general of the soldiers in Egypt, against the monks in the desert;[39] for he imagined that if he could overcome their opposition by interrupting the tranquillity which they loved, he would meet with fewer obstacles in drawing over to his party the Christians who inhabited the cities. The monasteries of this country were governed by several individuals of eminent sanctity, who were strenuously opposed to the heresy of Arius. The people, who were neither willing nor competent to enter upon the investigation of doctrinal questions, received their opinions from them, and thought with them; for they were persuaded that men whose virtue was manifested by their deeds were in possession of truth. We have heard that the leaders of these Egyptian ascetics were two men of the name of Macarius, of whom mention has already been made,[40] Pambo and Heraclides, and other disciples of Antony.

On reflecting that the Arians could never succeed in establishing an ascendency over the Catholic Church, unless the monks could be drawn over to their party, Lucius determined to have recourse to force to compel the monks to side with him, since he was unable to persuade them. But here again his scheme failed; for the monks were prepared to subject their necks to the sword rather than to swerve from the Nicene doctrines. It is related that, at the very time that the soldiers were about to attack them, a man whose limbs were withered and who was unable to stand on his feet was carried to them; and that when they had anointed him with oil, and commanded him in the name of Christ, whom Lucius

persecuted, to arise and go to his house, he suddenly became whole. This miraculous cure openly manifested the necessity of adopting the sentiments of those to whom God himself had testified as possessing the truth, while Lucius was condemned, in that God heard their prayers and had healed the sick.

But the plotters against the monks were not led to repentance by this miracle; on the contrary, they arrested these holy men by night, and conveyed them to an island of Egypt, concealed in the swamps. The inhabitants of this island had never heard of the Christian faith, and were devoted to the service of demons: the island contained a temple of great antiquity which was held in great reverence. It is said that when the monks landed on the island, the daughter of the priest, who was possessed of a devil, went to them. The girl ran screaming towards them; and the people of the island, astonished at her sudden and strange conduct, followed. When she drew near the ship in which were the holy messengers, she flung herself pleadingly upon the ground, and exclaimed supplicatingly in a loud voice, "Wherefore are you come to us, O servants of the great God? for we have long dwelt in this island as our residence; we have troubled no one. Unknown to men, we have concealed ourselves here, and are everywhere surrounded by these marshes. If, however, it please you, accept our possessions, and fix your abode here; we will quit the island."

Such were her utterances. Macarius and his companions rebuked the demon, and the girl became sane. Her father and all her house, with the inhabitants of the island, immediately embraced Christianity, and after demolishing their temple, they transformed it into a church. On these occurrences being reported at

Alexandria, Lucius was overcome with immoderate grief; and, fearing lest he should incur the hatred of his own partisans, and be accused of warring against God, and not against man, he sent secret orders for Macarius and his companions to be re-conveyed to their own dwellings in the wilderness. Thus did Lucius occasion troubles and commotions in Egypt.

About the same period, Didymus the philosopher and several other illustrious men acquired great renown. Struck by their virtue, and by that of the monks, the people followed their doctrines and opposed those of the partisans of Lucius.

The Arians, though not so strong in point of numbers as the other party, grievously persecuted the church of Egypt.

Chapter XXI.-List of the Places in Which the Nicene Doctrines Were Represented; Faith Manifested by the Scythians; Vetranio, the Leader of This Race.

Arianism met with similar opposition at the same period in Osröene; but in the Cappadocias, Providence allotted such a divine and most educated pair of men,-Basil, the bishop of Caesarea in that country, and Gregory, bishop of Nazianzen.[41] Syria and the neighboring provinces, and more especially the city of Antioch, were plunged into confusion and disorder; for the Arians were very numerous in these parts, and had possession of the churches. The members of the Catholic Church were not, however, few in number. They were called Eustathians and Paulinists, and were under the guidance of Paulinus

and Meletius, as has been before stated. It was through their instrumentality that the church of Antioch was preserved from the encroachments of the Arians, and enabled to resist the zeal of the emperor and of those in power about him. Indeed, it appears that in all the churches which were governed by brave men, the people did not deviate from their former opinions.

It is said that this was the cause of the firmness with which the Scythians adhered to their faith. There are in this country a great number of cities, villages, and fortresses. The metropolis is called Tomi; it is a large and populous city, and lies on the sea-shore to the left of one sailing to the sea, called the Euxine.

According to an ancient custom which still prevails, all the churches of the whole country are under the sway of one bishop.[42]

Vetranio ruled over these churches at the period that the emperor visited Tomi. Valens repaired to the church, and strove, according to his usual custom, to gain over the bishop to the heresy of Arius; but this latter manfully opposed his arguments, and after a courageous defense of the Nicene doctrines, quitted the emperor and proceeded to another church, whither he was followed by the people. Almost the entire city had crowded to see the emperor, for they expected that something extraordinary would result from this interview with the bishop.

Valens was extremely offended at being left alone in the church with his attendants, and in resentment, condemned Vetranio to banishment. Not long after, however, he recalled him, because, I believe, he

apprehended an insurrection; for the Scythians were offended at the absence of their bishop.

He well knew that the Scythians were a courageous nation, and that their country, by the position of its places, possessed many natural advantages which rendered it necessary to the Roman Empire, for it served as a barrier to ward off the barbarians.

Thus was the intention of the ruler openly frustrated by Vetranio. The Scythians themselves testify that he was good in all other respects and eminent for the virtue of his life.

The resentment of the emperor was visited upon all the clergy except those of the Western churches; for Valentinian, who reigned over the Western regions, was an admirer of the Nicene doctrines, and was imbued with so much reverence for religion, that he never imposed any commands upon the priests, nor ever attempted to introduce any alteration for better or for worse in ecclesiastical regulations. Although he had become one of the best of emperors, and had shown his capacity to rule affairs, he considered that ecclesiastical matters were beyond the range of his jurisdiction.

Chapter XXII.-At that Time, the Doctrine of the Holy Ghost Was Agitated, and It Was Decided that He is to Be Considered Consubstantial with the Father and the Son.

A Question was renewed at this juncture which had previously excited much inquiry and now more; namely, whether the Holy Ghost is or is not to be considered

consubstantial with the Father and the Son.[43]

Many contentions and debates ensued on this subject, similar to those which had been held concerning the nature of God the Word. Those who asserted that the Son is dissimilar from the Father, and those who insisted that He is similar in substance to the Father, came to one common opinion concerning the Holy Ghost; for both parties maintained that the Holy Ghost differs in substance, and that He is but the Minister and the third in point of order, honor, and substance. Those, on the contrary, who believed that the Son is consubstantial with the Father, held also the same view about the Spirit. This doctrine was nobly maintained in Syria by Apolinarius, bishop of Laodicea; in Egypt by Athanasius,[44] the bishop; and in Cappadocia and in the churches of Pontus by Basil[45] and Gregory.[46] The bishop of Rome, on learning that this question was agitated with great acrimony, and that it of course was augmented daily by controversies, wrote to the churches of the East and urged them to receive the doctrine upheld by the Western clergy; namely, that the three Persons of the Trinity are of the same substance and of equal dignity. The question having been thus decided by the Roman churches, peace was restored, and the inquiry appeared to have an end.

Chapter XXIII.-Death of Liberius, Bishop of Rome. He is Succeeded by Damasus and Syricius.[47] Orthodox Doctrines Prevail Everywhere Throughout the West, Except at Milan, Where Auxentius is the High-Priest. Synod Held at Rome, by Which Auxentius is Deposed; The Definition Which It Sent by Letter.

About this period Liberius died,[48] and Damasus succeeded to the see of Rome.[49] A deacon named Ursicius, who had obtained some votes in his favor, but could not endure the defeat, therefore caused himself to be clandestinely ordained by some bishops of little note, and endeavored to create a division among the people and to hold a separate church. He succeeded in effecting this division, and some of the people respected him as bishop, while the rest adhered to Damasus. This gave rise to much contention and revolt among the people, which at length proceeded to the evil of wounds and murder. The prefect of Rome was obliged to interfere, and to punish many of the people and of the clergy; and he put an end to the attempt of Ursicius.[50]

With respect to doctrine, however, no dissension arose either at Rome or in any other of the Western churches. The people unanimously adhered to the form of belief established at Nicaea, and regarded the three persons of the Trinity as equal in dignity and in power.

Auxentius and his followers differed from the others in opinion; he was then president of the church in Milan, and, in conjunction with a few partisans, was intent upon the introduction of innovations, and the maintenance of the Arian dogma of the dissimilarity of the Son and of the Holy Ghost, according to the inquiry which had last sprung up, in opposition to the unanimous agreement of the Western priests. The bishops of Gaul and of Venetia having reported that similar attempts to disturb the peace of the Church were being made by others among them, the bishops of several provinces assembled not long after at Rome, and decreed that Auxentius and those who held his sentiments should be aliens from their communion.

They confirmed the traditional faith established by the council of Nicaea, and annulled all the decrees that had been issued at Ariminum contrary to that faith, under the plea that these decrees had not received the assent of the bishop of Rome, nor of other bishops who agreed with them, and that many who had been present at the Synod, had disapproved of the enactments there made by them. That such was the decision really formed by the Synod is testified by the epistle[51] addressed by Damasus, the Roman bishop, and the rest of the assembly, to the bishops of Illyria. It is as follows:[52] -

"Damasus, Valerius,[53] and the other bishops of the holy assembly convened at Rome to the dearly beloved brethren settled in Iilyria, greeting in the Lord.

"We believe that you uphold and teach to the people our holy faith, which is founded on the doctrine of the apostles. This faith differs in no respect from that defined by the Fathers; neither is it allowable for the priests of God, whose right it is to instruct the wise, to have any other thought. We have, however, been informed by some of our brethren of Gaul and of Venice, that certain individuals are bent upon the introduction of heresy.

"All bishops should diligently guard against this evil, lest some of their flock should be led by inexperience, and others by simplicity, to oppose the proper interpretations.

"Those who devise strange doctrines ought not to be followed; but the opinions of our fathers ought to be retained, whatever may be the diversity of judgment around us.

"Hence Auxentius, bishop of Milan, has been publicly declared to be condemned pre-eminently in this matter. It is right, therefore, that all the teachers of the Roman world should be of one mind, and not pollute the faith by divers conflicting doctrines.

"For when the malice of the heretics first began to mature itself, as the blasphemy of the Arians has even now done,-may it be far from us,-our fathers to the number of three hundred and eighteen elect, after making an investigation in Nicaea, erected the wall against the weapons of the devil, and repelled the deadly poison by this antidote.

"This antidote consists in the belief, that the Father and the Son have one Godhead, one virtue, and one substance (xrhma). It is also requisite to believe that the Holy Ghost is of the same hypostasis. We have decreed that those who hold any other doctrines are to be aliens from our communion.

"Some have decreed to discolor this saving definition and adorable view; but in the very beginning, some of the persons who made the innovation at the council of Ariminum, or who were compelled to vote for the change, have since, in some measure, made amends by confessing that they were deceived by certain specious arguments, which did not appear to them to be contrary to the principles laid down by our fathers at Nicaea. The number of individuals congregated at the council of Ariminum proves nothing in prejudice of orthodox doctrines; for the council was held without the sanction of the bishops at Rome, whose opinion, before that of all others, ought to have been received, and without the

assent either of Vincentius, who during a very long series of years guarded the episcopate without spot, or of many other bishops who agreed with those last mentioned.

"Besides, as has been before stated, those very persons who seemed inclined to something illusory, testified their disapprobation of their own proceedings as soon as they made use of a better judgment. Therefore your purity must see that this alone is the faith which was established at Nicaea upon the authority of the apostles, and which must ever be retained inviolate, and that all bishops, whether of the East, or of the West, who profess the Catholic religion, ought to consider it an honor to be in communion with us. We believe that it will not be long before those who maintain other sentiments will be excluded from communion, and deprived of the name and dignity of bishop; so that the people who are now oppressed by the yoke of those pernicious and deceitful principles, may have liberty to breathe. For it is not in the power of these bishops to rectify the error of the people, inasmuch as they are themselves held by error. Let, therefore, the opinion of your honor also be in accord with all the priests of God, in which we believe you to be holy and firm. That we ought so to believe along with you will be proved by the exchange of letters with your love."

Chapter XXIV.-Concerning St. Ambrose and His Elevation to the High Priesthood; How He Persuaded the People to Practice Piety. The Novatians of Phrygia and the Passover.

The clergy of the West having thus anticipated the designs of those who sought to introduce innovations

among them,[54] carefully continued to preserve the inviolability of the faith which had from the beginning been handed down to them. With the solitary exception of Auxentius and his partisans, there were no individuals among them who entertained heterodox opinions. Auxentius, however, did not live long after this period. At his death a sedition arose among the people concerning the choice of a bishop for the church of Milan, and the city was in danger. Those who had aspired to the bishopric, and been defeated in their expectations, were loud in their menaces, as is usual in such commotions.

Ambrosius, who was then the governor of the province, being fearful of the movement of the people, went to the church, and exhorted the people to cease from contention, to remember the laws, and to re-establish concord and the prosperity which springs from peace. Before he had ceased speaking, all his auditors at once suppressed the angry feelings by which they had been mutually agitated against each other, and directed the vote of the bishopric upon him, as a fulfillment of his counsel to harmony. They exhorted him to be baptized, for he was still uninitiated, and begged him to receive the priesthood. After he had refused and declined, and unfeignedly fled the business, the people still insisted, and declared that the contention would never be appeased unless he would accede to their wishes; and at length intelligence of these transactions was conveyed to the court. It is said that the Emperor Valentinian prayed, and returned thanks to God that the very man whom he had appointed governor had been chosen to fill a priestly office. When he was informed of the earnest desires of the people and the refusal of Ambrosius, he inferred that events had been so ordered by God for the purpose of

restoring peace to the church of Milan, and commanded that Ambrosius should be ordained as quickly as possible.[55] He was initiated and ordained at the same time, and forthwith proceeded to bring the church under his sway to unanimity of opinion concerning the Divine nature; for, while under the guidance of Auxentius, it had long been rent by dissensions on this subject. We shall hereafter have occasion to speak of the conduct of Ambrosius after his ordination, and of the courageous and holy manner in which he discharged the functions of the priesthood.

About this period, the Novatians of Phrygia, contrary to their ancient custom, began to celebrate the festival of the Passover on the same day as the Jews. Novatius, the originator of their heresy, refused to receive those who repented of their sins into communion, and it was in this respect alone that he innovated upon the established doctrine. But he and those who succeeded him celebrated the feast of the Passover after the vernal equinox, according to the custom of the Roman church. Some Novatian bishops, however, assembled about this time at Pazi, a town of Phrygia, near the source of the river Sangarus, and agreeing not to follow, in this point of discipline, the practice of those who differed in doctrine from them, established a new law; they determined upon keeping the feast of unleavened bread, and upon celebrating the Passover on the same days as the Jews. Agelius, the bishop of the Novatians at Constantinople, and the bishops of the Novatians at Nicaea, Nicomedia, and Cotyaeum, a noted city of Phrygia, did not take part in this Synod, although the Novatians consider them to be lords and colophons, so to speak, of the transactions affecting their heresy and their churches. How for this reason, these innovators advanced into divergence, and

having cut themselves off, formed a separate church, I will speak of at the right time.

Chapter XXV.-Concerning Apolinarius: Father and Son of that Name. Vitalianus, the Presbyter. On Being Dislodged from One Kind of Heresy, They Incline to Others.

About this period, Apolinarius openly devised a heresy, to which his name has since been given.[56] He induced many persons to secede from the Church, and formed separate assemblies. Vitalius, a presbyter of Antioch, and one of the priests of Meletius, concurred with him in the confirmation of his peculiar opinion. In other respects, Vitalius was conspicuous in life and conduct, and was zealous in watching over those committed to his pastoral superintendence; hence he was greatly revered by the people. He seceded from communion with Meletius, joined Apolinarius and presided over those at Antioch who had embraced the same opinions; by the sanctity of his life he attracted a great number of followers, who are still called Vitalians by the citizens of Antioch. It is said he was led to secede from the Church from resentment at the contempt that was manifested towards him by Flavian, then one of his fellow-presbyters, but who was afterwards raised to the bishopric of Antioch. Flavian having prevented him from holding his customary interview with the bishop, he fancied himself despised and entered into communion with Apolinarius, and held him as his friend. From that period the members of this sect have formed separate churches in various cities, under their own bishops, and have established laws differing from those of the Catholic Church. Besides the customary sacred order, they sang some metrical songs

composed by Apolinarius; for, in addition to his other learning he was a poet, and skilled in a great variety of meters, and by their sweetness he induced many to cleave to him. Men sang his strains at convivial meetings and at their daily labor, and women sang them while engaged at the loom. But, whether his tender poems were adapted for holidays, festivals, or other occasions, they were all alike to the praise and glory of God. Damasus, bishop of Rome, and Peter, bishop of Alexandria, were the first to learn that the heresy was creeping among the people, and at a council held at Rome[57] they voted it to be foreign to the Catholic Church. It is said that it was as much from narrowness of mind as from any other cause that Apolinarius made an innovation in doctrine. For when Athanasius, who administered the church of Alexandria, was on his road back to Egypt from the place whither he had been banished by Constantine, he had to pass through Laodicea, and that while in that city he formed an intimacy with Apolinarius, which terminated in the strictest friendship. As, however, the heterodox considered it disgraceful to hold communion with Athanasius, George, the bishop of the Arians in that city, ejected Apolinarius in a very insulting manner from the church, under the plea that he had received Athanasius contrary to the canons and holy laws. The bishop did not rest here, but reproached him with crimes which he had committed and repented of at a remote period. For when Theodotus, the predecessor of George, regulated the church of Laodicea, Epiphanius, the sophist, recited a hymn which he had composed in honor of Dionysus. Apolinarius, who was then a youth and a pupil of Epiphanius, went to hear the recitation, accompanied by his father, whose name also was Apolinarius, and who was a noted grammarian. After the exordium, Epiphanius, according to the custom always observed at

the public recitation of hymns, directed the uninitiated and the profane to go out of doors. But neither Apolinarius the younger nor the elder, nor, indeed, any of the Christians who were present, left the audience. When Theodotus, the bishop, heard that they had been present during the recitation, he was exceedingly displeased; he, however, pardoned the laymen who had committed this error, after they had received a moderate reproof. With respect to Apolinarius, father and son, he convicted them both publicly of their sin, and ejected them from the church; for they both belonged to the clergy, the father being a presbyter, and the son a reader of the Holy Scriptures. After some time had elapsed, and when the father and son had evinced by tears and fasting a degree of repentance adequate to their transgression, Theodotus restored them to their offices in the church. When George received the same bishopric, he excommunicated Apolinarius, and treated him as alien to the Church on account of his having, as before stated, received Athanasius into communion. It is said that Apolinarius besought him repeatedly to restore him to communion, but that he was inexorable. Apolinarius, overcome with grief, disturbed the Church, and by innovations in doctrines introduced the aforesaid heresy;[58] and he thought by means of his eloquence to revenge himself on his enemy by proving that George had deposed one who was more deeply acquainted with the Sacred Scriptures than himself. Thus do the private animosities of the clergy from time to time greatly injure the Church, and divide religion into many heresies. And this is a proof; for had George, like Theodotus, received Apolinarius on his repentance into communion, I believe that we should never have heard of the heresy that bears his name. Men are prone, when loaded with opprobrium and contempt, to resort to rivalries and innovations; whereas when

treated with justice, they become moderate, and remain in the same position.

Chapter XXVI.-Eunomius and His Teacher Aetius, Their Affairs and Doctrines. They Were The First Who Broached One Immersion for the Baptism.

About this time, Eunomius,[59] who had held the church in Cyzicus in place of Eleusius, and who presided over the Arian heresy, devised another heresy besides this, which some have called by his name, but which is sometimes denominated the Anomian heresy. Some assert that Eunomius was the first who ventured to maintain that divine baptism ought to be performed by one immersion, and to corrupt, in this manner, the apostolical tradition which has been carefully handed down to the present day. He invented, it is said, a mode of discipline contrary to that of the Church, and disguised the innovation under gravity and greater severity. He was an artist in words and contentions, and delighted in arguments. The generality of those who entertain his sentiments have the same predilections. They do not applaud a good course of life or manner, or mercy towards the needy, unless exhibited by persons of their own sect, so much as skill in disputation and the power of triumphing in debates. Persons possessed of these accomplishments are accounted pious above all others among them. Others assert, I believe more truthfully, that Theophronius, a native of Cappadocia, and Eutychius, both zealous propagators of this heresy, seceded from communion with Eunomius during the succeeding reign, and innovated about the other doctrines of Eunomius and about the divine baptism. They asserted that baptism

ought not to be administered in the name of the Trinity, but in the name of the death of Christ. It appears that Eunomius broached no new opinion on the subject, but was from the beginning firmly attached to the sentiments of Arius, and remained so. After his elevation to the bishopric of Cyzicus, he was accused by his own clergy of introducing innovations in doctrine. Eudoxius, ruler of the Arian heresy at Constantinople, summoned him and obliged him to give an account of his doctrines to the people; finding, however, no fault in him, Eudoxius exhorted him to return to Cyzicus. Eunomius, however, replied, that he could not remain with people who regarded him with suspicion; and, it is said, seized the opportunity for secession, although it seems that, in taking this step he was really actuated by the resentment he felt at the refusal which Aetius, his teacher, had met with, of being received into communion. Eunomius, it is added, dwelt with Aetius, and never deviated from his original sentiments. Such are the conflicting accounts of various individuals; some narrate the circumstances in one way, and some in another. But whether it was Eunomius, or any other person, who first made these innovations upon the tradition of baptism, it seems to me that such innovators, whoever they may have been, were alone in danger, according to their own representation, of quitting this life without having received the divine baptism; for if, after they had been baptized according to the mode recommended from the beginning, they found it impossible to rebaptize themselves, it must be admitted that they introduced a practice to which they had not themselves submitted, and thus undertook to administer to others what had never been administered to them by themselves nor by others. Thus, after having laid down the dogma by some non-existent principle and private assumption, they proceeded to bestow upon others what

they had not themselves received. The absurdity of this assumption is manifest from their own confession; for they admit that the uninitiated have not the power to baptize others. Now, according to their opinion, he who has not been baptized in conformity with their tradition is unbaptized as one not properly initiated, and they confirm this opinion by their practice, inasmuch as they rebaptize all those who join their sect, although previously initiated according to the tradition of the Catholic Church. These varying dogmas are the sources of innumerable troubles to religion; and many are deterred from embracing Christianity by the diversity of opinion which prevails in matters of doctrine.

The disputes daily became stronger, and, as in the beginning of heresies, they grew; for they had leaders who were not deficient in zeal or power of words; indeed, it appears that the greater part of the Catholic Church would have been subverted by this heresy, had it not found opponents in Basil and Gregory, the Cappadocians. The reign of Theodosius began a little while after; he banished the founders of heretical sects from the populous parts of the empire to the more desert regions.

But, lest those who read my history should be ignorant of the precise nature of the two heresies to which I have more especially alluded, I think it necessary to state that Aetius, the Syrian, was the originator of the heresy usually attributed to Eunomius; and that, like Arius, he maintained that the Son is dissimilar from the Father, that He is a created being, and was created out of what had no previous existence. Those who held these views were formerly called Aetians; but afterwards, during the reign of Constantius, when, as we have stated, some parties

maintained that the Son is consubstantial with the Father, and others that He is like in substance to the Father, and when the council of Ariminum had decreed that the Son is only to be considered like unto the Father, Aetius was condemned to banishment, as guilty of impiety and blasphemy against God. For some time subsequently his heresy seemed to have been suppressed; for neither any other man of note, nor even Eunomius, ventured openly upon undertaking its defense. But when Eunomius was raised to the church of Cyzicus in place of Eleusius, he could no longer quietly restrain himself, and in open debate he brought forward again the tenets of Aetius. Hence, as it often happens that the names of the original founders of heretical sects pass into oblivion, the followers of Eunomius were designated by his own name, although he merely renewed the heresy of Aetius, and promulgated it with greater boldness than was done by him who first handed it down.

Chapter XXVII.-Account Given, by Gregory the Theologian, of Apolinarius and Eunomius, in a Letter to Nectarius. Their Heresy Was Distinguished by the Philosophy of the Monks Who Were Then Living, for the Heresy of These Two Held Nearly the Entire East.

It is obvious that Eunomius and Aetius held the same opinions. In several passages of his writings, Eunomius boasts and frequently testifies that Aetius was his instructor. Gregory, bishop of Nazianzen, speaks in the following terms of Apolinarius in a letter addressed to Nectarius, the leader of the church in Constantinople:[60] "Eunomius, who is a constant source of trouble among us, is not content with being a burden to us himself, but

would consider himself to blame if he did not strive to drag every one with him to the destruction whither he is hastening. Such conduct, however, may be tolerated in some degree. The most grievous calamity against which the Church has now to struggle arises from the audacity of the Apolinarians. I know not how your Holiness could have agreed that they should be as free to hold meetings as we ourselves. You have been fully instructed by the grace of God, in the Divine mysteries, and not only understand the defense of the Word of God, but also whatever innovations have been made by heretics against the sound faith; yet it may not be amiss for your revered Excellency to hear from our narrowness, that a book written by Apolinarius has fallen into my hands, in which the proposition surpasses all forms of heretical pravity. He affirms that the flesh assumed for the transformation of our nature, under the dispensation of the only begotten Son of God was not acquired for this end; but that this carnal nature existed in the Son from the beginning. He substantiates this evil hypothesis by a misapplication of the following words of Scripture: `No man hath ascended up into heaven.'[61] He alleges from this text, that Christ was the Son of man before He descended from heaven, and that when He did descend, He brought with Him His own flesh which He had already possessed in heaven which was before the ages and essentially united. He also states another apostolic saying: `The second man is from heaven.'[62] He, moreover, maintains that the man who came down from heaven was destitute of intellect (nouj), but that the Deity of the only begotten Son fulfilled the nature of intellect, and constituted the third part of the human compound. The body and soul (yuxh) formed two parts, as in other men, but there was no intellect, but the Word of God filled the place of intellect. Nor does this end the awful spectacle; for the most grievous point of

the heresy is, that he asserts that the only-begotten God, the Judge of all men, the Giver of life, and the Destroyer of death, is Himself subject to death; that He suffered in His own Godhead, and that in the resurrection of the body in the third day, the Godhead also was raised from the dead with the body; and that it was raised again from the dead by the Father. It would take too long to recount all the other extravagant doctrines propounded by these heretics." What I have said may, I think, suffice to show the nature of the sentiments maintained by Apolinarius and Eunomius. If any one desire more detailed information, I can only refer him to the works on the subject written either by them or by others concerning these men. I do not profess easily to understand or to expound these matters, as it seems to me the fact that these dogmas did not prevail and make further advance is to be attributed, in addition to the causes mentioned, especially to the monks of that period; for all those philosophers in Syria, Cappadocia, and the neighboring provinces, were sincerely attached to the Nicene faith. The eastern regions, however, from Cilicia to Phoenicia, were endangered by the heresy of Apolinarius. The heresy of Eunomius was spread from Cilicia and the mountains of Taurus as far as the Hellespont and Constantinople. These two heretics found it easy to attract to their respective parties the persons among whom they dwelt, and those of the neighborhood. But the same fate awaited them that had been experienced by the Arians; for the people admired the monks who manifested their virtue by works and believed that they held right opinions, while they turned away from those who held other opinions, as impious and as holding spurious doctrines. In the same way the Egyptians were led by the monks to oppose the Arians.

Chapter XXVIII.-Of the Holy Men Who Flourished at This Period in Egypt. John, or Amon,[63] Benus, Theonas, Copres, Helles, Elias, Apelles, Isidore, Serapion, Dioscorus, and Eulogius.

As this period was distinguished by many holy men,[64] who devoted themselves to a life of philosophy, it seems requisite to give some account of them, for in that time there flourished a very great abundance of men beloved of God. There was not, it appears, a more celebrated man in Egypt than John. He had received from God the power of discerning the future and the most hidden things as clearly as the ancient prophets, and he had, moreover, the gift of healing those who suffered with incurable afflictions and diseases. Or was another eminent man of this period; he had lived in solitude from his earliest youth, occupying himself continually in singing the praises of God. He subsisted on herbs and roots, and his drink was water, when he could find it. In his old age he went, by the command of God, to Thebaïs, where he presided over several monasteries, nor was he without part in divine works. By means of prayer alone he expelled diseases and devils. He knew nothing of letters, nor did he need books to support his memory; for whatever he received into his mind was never afterwards forgotten.

Ammon, the leader of the monks called Tabennesiotians, dwelt in the same region, and was followed by about three thousand disciples. Benus and Theonas likewise presided over monastic orders, and possessed the gift of foreknowledge and of prophecy. It is said that though Theonas was versed in all the learning of the Egyptians,

the Greeks, and the Romans, he practiced silence for the space of thirty years. Benus was never seen to manifest any signs of anger, and never heard to swear, or to utter a false, a vain, a rash, or a useless word.

Copres, Helles, and Elias also flourished at this period. It is said that Copres had received from God the power of healing sickness and divers diseases, and of overcoming demons. Helles had from his youth upwards been trained in the monastic life, and he wrought many wonderful works. He could carry fire in his bosom without burning his clothes. He excited his fellow-monks to the practice of virtue by representing that with a good conduct, the display of miracles would follow. Elias, who practiced philosophy near the city of Antinoüs, was at this period about a hundred and ten years of age; before this he said he had passed seventy years alone in the desert. Notwithstanding his advanced age, he was unremitting in the practice of fasting and courageous discipline.

Apelles flourished at the same period, and performed numerous miracles in the Egyptian monasteries, near the city of Acoris. He at one time worked as a smith, for this was his trade; and one night the devil undertook to tempt him to incontinence, by appearing before him in the form of a beautiful woman; Apelles, however, seized the iron which was heating in the furnace, and burnt the face of the devil, who screamed like a wild bird and ran away.

Isidore, Serapion, and Dioscorus, at this period, were among the most celebrated fathers of the monks. Isidore caused his monastery to be closed, so that no one could obtain egress or ingress, and supplied the wants of those within the walls. Serapion lived in the neighborhood of

Arsenoites, and had about a thousand monks under his guidance. He taught all to earn their provisions by their labors and to provide for others who were poor. During harvest-time they busied themselves in reaping for pay; they set aside sufficient corn for their own use, and shared it with the rest of the monks. Dioscorus had not more than a hundred disciples; he was a presbyter, and applied himself with great exactness to the duties of his priesthood; he examined and carefully questioned those who presented themselves as candidates for participation in the holy mysteries, so that they might purify their minds and not be without a consciousness of any evil they might have committed. The presbyter Eulogius was still more scrupulous in the dispensation of the Divine mysteries. It is said that, when he was officiating in the priestly office, he could discern what was in the minds of those who came to him, so that he could clearly detect sin, and the secret thoughts of each one of his audience. He excluded from the altar all who had perpetrated crime or formed evil resolutions, and publicly convicted them of sin; but, on their purifying themselves by repentance, he again received them into communion.

Chapter XXIX.-Concerning the Monks of ThebaÏs: Apollos, Dorotheus; Concerning Piammon, John, Mark, Macarius, Apollodorus, Moses, Paul, Who Was in Ferma, Pacho, Stephen, and Pior.

Apollos flourished about the same period in Thebaïs. He early devoted himself to a life of philosophy; and after having passed forty years in the desert, he shut himself up, by the command of God, in a cave formed at the foot of a mountain, near a very populous district. By the multitude of his miracles, he soon became distinguished,

and was the head of many monks; for he directed them profitably by his instructions. Timothy, who conducted the church of Alexandria, has given us a history of his method of discipline and of what divine and marvelous deeds he was a worker; he also narrates the lives of other approved monks, many of whom I have mentioned.[65]

In that time many good monks, to the number of about two thousand, preached philosophy in the neighborhood of Alexandria; some in a district called the Hermitage, and others more towards Mareotis and Libya. Dorotheus, a native of Thebes, was among the most celebrated of these monks. He spent the day in collecting stones upon the seashore, which he used in erecting cells to be given to those who were unable to build them. During the night, he employed himself in weaving baskets of palm leaves; and these he sold, to obtain the means of subsistence. He ate six ounces of bread with a few vegetables daily, and drank nothing but water. Having accustomed himself to this extreme abstinence from his youth, he continued to observe it in old age. He was never seen to recline on a mat or a bed, nor even to place his limbs in an easy attitude, or willingly to surrender himself to sleep. Sometimes, from natural lassitude, his eyes would involuntarily close when he was at his daily labor or his meals; and when nodding during his eating, the food would fall from his mouth. One day, being utterly overcome by drowsiness, he fell down on the mat; he was displeased at finding himself in this position, and said, in an undertone of voice, "If angels are persuaded to sleep, you will persuade also the zealous." Perhaps he might have said this to himself, or perhaps to the demon who had become an impediment to his zealous exercises. He was once asked by a person who came to him while he was exhausting himself, why he destroyed his body.

"Because it destroys me," was his reply.

Piammon and John presided over two celebrated Egyptian monasteries near Diolcus. They were presbyters who discharged their priesthood very carefully and reverently. It is said that one day, when Piammon was officiating as priest, he beheld an angel standing near the holy table and writing down in a book the names of the monks who were present, while he erased the names of those who were absent. John had received from God such power over sufferings and diseases, that he healed the gouty and restored the paralytic.

A very old man, named Benjamin, was practicing philosophy very brilliantly about this period, in the desert near Scetis. God had bestowed upon him the power of relieving the sick of every disease without medicine, by the touch only of his hand, or by means of a little oil consecrated by prayer. The story is, that he was attacked by a dropsy, and his body was swollen to such a size that it became necessary, in order to carry him from his cell, to enlarge the door. As his malady would not admit of his lying in a recumbent posture, he remained, during eight months, seated on a very large skin, and continued to heal the sick, without regretting that his own recovery was not effected. He comforted those who came to visit him, and requested them to pray for his soul; adding that he cared little for his body, for it had been of no service to him when in health, and could not, now that it was diseased, be of any injury to him.

About the same time the celebrated Mark, Marcarius the younger, Apollonius, and Moses, an Egyptian, dwelt at Scetis. It is said that Mark was, from his youth upwards,

distinguished by extreme mildness and prudence; he committed the Sacred Scriptures to memory, and manifested such eminent piety that Macarius himself, the presbyter of Celliae,[66] declared that he had never given to him what priests present to the initiated at the holy table, but that an angel administered it to him whose hand up to the forearm he declares himself to have seen.

Macarius had received from God the power of dispelling demons. A murder which be had unintentionally committed was the original cause of his embracing a life of philosophy. He was a shepherd, and led his flock to graze on the banks of Lake Mareotis, when in sport he slew one of his companions. Fearful of being delivered up to justice, he fled to the desert. Here he concealed himself during three years, and afterwards erected a small dwelling on the spot, in which he dwelt twenty-five years. He was accustomed to say that he owed much to the calamity that had befallen him in early life, and even called the unintentional murder he had committed a salutary deed, inasmuch as it had been the cause of his embracing philosophy and a blessed mode of life.

Apollonius, after passing his life in the pursuits of commerce, retired in his old age to Scetis. On reflecting that he was too old to learn writing or any other art, he purchased with his own money a supply of every kind of drug, and of food suited for the sick, some of which he carried until the ninth hour to the door of every monastery, for the relief of those who were suffering from disease. Finding this practice advantageous to himself, he adopted this mode of life; and when he felt death approaching he delivered his drugs to one whom he exhorted to go and do as he had done.

Moses was originally a slave, but was driven from his master's house on account of his immorality. He joined some robbers, and became leader of the band. After having perpetrated many evil deeds and dared some murders, by some sudden conversion he embraced the monastic life, and attained the highest point of philosophy. As the healthful and vigorous habit of body which had been induced by his former avocations acted as a stimulus to his imagination and excited a desire for pleasure, he resorted to every possible means of macerating his body; thus, he subsisted on a little bread without cooked food, subjected himself to severe labor, and prayed fifty times daily; he prayed standing, without bending his knees or closing his eyes in sleep. He sometimes went during the night to the cells of the monks and secretly filled their pitchers with water, and this was very laborious, for he had sometimes to go ten, sometimes twenty, and sometimes thirty and more, stadia in quest of water. Notwithstanding all his efforts to macerate his body, it was long before he could subdue his natural vigor of constitution. It is reported that robbers once broke into the dwelling where he was practicing philosophy; he seized and bound them, threw the four men across his shoulders, and bore them to the church, that the monks who were there assembled might deal with them as they thought fit, for he did not consider himself authorized to punish any one. For they say so sudden a conversion from vice to virtue was never before witnessed, nor such rapid attainments in monastical philosophy. Hence God rendered him an object of dread to the demons, and he was ordained presbyter over the monks at Scetis. After a life spent in this manner, he died at the age of seventy-five, leaving behind him numerous eminent disciples.

Paul, Pachon, Stephen, and Moses, of whom the two latter were Libyans, and Pior, who was an Egyptian, flourished during this reign. Paul dwelt at Ferme, a mountain of Scetis, and presided over five hundred ascetics. He did not labor with his hands, neither did he receive alms of any one, except such food as was necessary for his subsistence. He did nothing but pray, and daily offered up to God three hundred prayers. He placed three hundred pebbles in his bosom, for fear of omitting any of these prayers; and, at the conclusion of each, he took away one of the pebbles. When there were no pebbles remaining, he knew that he had gone through the whole course of his prescribed prayers.

Pachon also flourished during this period at Scetis. He followed this career from youth to extreme old age, without ever being found unmanly in self-control by the appetites of the body, the passions of the soul, or a demon,-in short, in all those things which the philosopher should conquer.

Stephen dwelt at Mareotis near Marmarica. During sixty years, through exactness, he attained the perfection of asceticism, became very noted as a monk, and was intimate with Antony the Great. He was very mild and prudent, and his usual style of conversation was sweet and profitable, and well calculated to comfort the souls of the afflicted, to transform them into good spirits, if even they had previously been depressed by griefs which seemed necessary. He behaved similarly about his own afflictions. He was troubled with a severe and incurable ulcer, and surgeons were employed to operate upon the diseased members. During the operation Stephen employed himself in weaving palm leaves, and exhorted those who were around him not to concern themselves

about his sufferings. He told them to have no other thought than that God does nothing but for our good, and that his affliction would tend to his real welfare, inasmuch as it would perhaps atone for his sins, it being better to be judged in this life than in the life to come.

Moses was celebrated for his meekness, his love, and his power of healing of sufferings by prayer. Pior determined, from his youth, to devote himself to a life of philosophy; and, with this view, quitted his father's house after having made a vow that he would never again look upon any of his relations. After fifty years had expired, one of his sisters heard that he was still alive, and she was so transported with joy at this unexpected intelligence, that she could not rest till she had seen him. The bishop of the place where she resided was so affected by the groans and tears of the aged woman, that he wrote to the leaders of the monks in the desert of Scetis, desiring them to send Pior to him. The superiors accordingly directed him to repair to the city of his birth, and he could not say nay, for disobedience was regarded as unlawful by the monks of Egypt, and I think also by other monks. He went with another monk to the door of his father's house, and caused himself to be announced. When he heard the door being opened, he closed his eyes, and calling his sister by name, he said to her, "I am Pior, your brother; look at me as much as you please." His sister was delighted beyond measure at again beholding him, and returned thanks to God. He prayed at the door where he stood, and then returned to the place where he lived; there he dug a well, and found that the water was bitter, but he persevered in the use of it till his death. Then the height to which he had carried his self-denial was known; for after he died, several attempted to practice philosophy in the place where he had dwelt, but

found it impossible to remain there. I am convinced that, had it not been for the principles of philosophy which he had espoused, he could easily have changed the water to a sweet taste by prayer; for he caused water to flow in a spot where none had existed previously. It is said that some monks, under the guidance of Moses, undertook to dig a well, but the expected vein did not appear, nor did any depth yield the water, and they were about to abandon the task, when, about midday, Pior joined them; he first embraced them, and then rebuked their want of faith and littleness of soul; he then descended into the pit they had excavated; and, after engaging in prayer, struck the ground thrice with a rod. A spring of water soon after rose to the surface, and filled the whole excavation. After prayer, Pior departed; and though the monks urged him to break his fast with them, he refused, alleging that he had not been sent to them for that purpose, but merely in order to perform the act he had effected.[67]

Chapter XXX.-Monks of Scetis: Origen, Didymus, Cronion, Orsisius, Putubatus, Arsion, Serapion, Ammon, Eusebius, and Dioscorus, the Brethren Who are Called Long, and Evagrius the Philosopher.

At this period, Origen, one of the disciples of Antony the Great, was still living at a great age, in the monasteries of Scetis.[68] Also, Didymus, and Cronion, who was about one hundred and ten years of age, Arsisius the Great, Putubatus, Arsion, and Serapion, all of whom had been contemporary with Antony the Great. They had grown old in the exercise of philosophy, and were at this period presiding over the monasteries. There were some holy men among them who were young and middle aged, but

who were celebrated for their excellent and good qualities. Among these were Ammonius, Eusebius, and Dioscorus. They were brothers, but on account of their height of stature were called the "Long Brothers."[69] It is said that Ammon attained the summit of philosophy, and consequently overcame the love of ease and pleasure. He was very studious, and had read the works of Origen, of Didymus, and of other ecclesiastical writers. From his youth to the day of his death he never tasted anything, with the exception of bread, that had been prepared by means of fire. He was once chosen to be ordained bishop; and after urging every argument that could be devised in rejection of the honor, but in vain, he cut off one of his ears, and said to those who had come for him, "Go away. Henceforward the priestly law forbids my ordination, for the person of a priest should be perfect." Those who had been sent for him accordingly departed; but, on ascertaining that the Church does not observe the Jewish law in requiring a priest to be perfect in all his members, but merely requires him to be irreprehensible in point of morals, they returned to Ammon, and endeavored to take him by force. He protested to them that, if they attempted any violence against him, he would cut out his tongue; and, terrified at this menace, they immediately took their departure. Ammon was ever after surnamed Parotes. Some time afterwards, during the ensuing reign, the wise Evagrius formed an intimacy with him. Evagrius[70] was a wise man, powerful in thought and in word, and skillful in discerning the arguments which led to virtue and to vice, and capable in urging others to imitate the one, and to eschew the other. His eloquence is fully attested by the works he has left behind him.[71] With respect to his moral character, it is said that he was totally free from all pride or superciliousness, so that he was not elated when just commendations were awarded him, nor displeased when

unjust reproaches were brought against him. He was a citizen of Iberia, near the Euxine. He had philosophized and studied the Sacred Scriptures under Gregory, bishop of Nazianzen, and had filled the office of archdeacon when Gregory administered the church in Constantinople. He was handsome in person, and careful in his mode of attire; and hence an acquaintanceship he had formed with a certain lady excited the jealousy of her husband, who plotted his death. While the plot was about being carried forward into deed, God sent him while sleeping, a fearful and saving vision in a dream. It appeared to him that he had been arrested in the act of committing some crime, and that he was bound hand and foot in irons. As he was being led before the magistrates to receive the sentence of condemnation, a man who held in his hand the book of the Holy Gospels addressed him, and promised to deliver him from his bonds, and confirmed this with an oath, provided he would quit the city. Evagrius touched the book, and made oath that he would do so. Immediately his chains appeared to fall off, and he awoke. He was convinced by this divine dream, and fled the danger. He resolved upon devoting himself to a life of asceticism, and proceeded from Constantinople to Jerusalem. Some time after he went to visit the philosophers of Scetis, and gladly determined to live there.

Chapter XXXI.-Concerning the Monks of Nitria, and the Monasteries Called Cells; About the One in Rhinocorura; About Melas, Dionysius, and Solon.

They call this place Nitria. It is inhabited by a great number of persons devoted to a life of philosophy, and derives its name from its vicinity to a village in which

nitre is gathered. It contains about fifty monasteries, built tolerably near to each other, some of which are inhabited by monks who live together in society, and others by monks who have adopted a solitary mode of existence. More in the interior of the desert, about seventy stadia from this locality, is another place called Cellia,[72] throughout which numerous little dwellings are dispersed hither and thither, and hence its name; but at such a distance that those who dwell in them can neither see nor hear each other. They assemble together on the first and last days of each week; and if any monk happen to be absent, it is evident that he has been left behind involuntarily, having been hindered by suffering some disease; they do not all go immediately to see and nurse him, but each one in turn at different times, and bearing whatever each has suitable for disease. Except for such a cause, they seldom converse together, unless, indeed, there be one among them capable of communicating further knowledge concerning God and the salvation of the soul. Those who dwell in the cells are those who have attained the summit of philosophy, and who are therefore able to regulate their own conduct, to live alone, and are separated from the others for the sake of quietude. This is what I had briefly to state concerning Scetis and its philosophers. Some one would probably censure my writing as prolix, were I to enter into further details concerning their mode of life; for they have established individual courses of life, labors, customs, exercises, abstinence, and time, divided naturally according to the age of the individual.

Rhinocorura was also celebrated at this period, an account of the holy men, not from abroad, but who were natives of the place. I have heard[73] that the most eminent philosophers among them were Melas, who then

administered the church of the country; Dionysius, who presided over a monastery situated to the north of the city; and Solon, the brother and successor to the bishopric of Melas. It is said that when the decree for the ejection of all priests opposed to Arianism was issued, the officers appointed to apprehend Melas found him engaged as the lowest servant, in trimming the lights of the church, with a girdle soiled with oil on his cloak, and carrying the wicks. When they asked him for the bishop, he replied that he was within, and that he would conduct them to him. As they were fatigued with their journey, he led them to the episcopal dwelling, made them sit down at table, and gave them to eat of such things as he had. After the repast, he supplied them with water to wash their hands; for he served the guests, and then told them who he was. Amazed at his conduct, they confessed the mission on which they had arrived; but from respect to him, gave him full liberty to go whereever he would. He, however, replied that he would not shrink from the sufferings to which the other bishops who maintained the same sentiments as himself were exposed, and that he was willing to go into exile. Having philosophized from his youth, he had exercised himself in all the monastic virtues.

Solon quitted the pursuits of commerce to embrace a monastic life, a measure which tended greatly to his welfare; for under the instruction of his brother and other ascetics, he progressed rapidly in piety towards God, and in goodness towards his neighbor. The church of Rhinocorura having been thus, from the beginning, under the guidance of such exemplary bishops, never afterwards swerved from their precepts, and produced good men. The clergy of this church dwell in one house, sit at the same table, and have everything in common.

Chapter XXXII.-Monks of Palestine: Hesycas, Epiphanius, Who Was Afterwards in Cyprus, Ammonius, and Silvanus.

Many monastical institutions flourished in Palestine.[74] Many of those whom I enumerated under the reign of Constantius were still cultivating the science. They and their associates attained the summit of philosophical perfection, and added still greater reputation to their monasteries; and among them Hesycas,[75] a companion of Hilarion, and Epiphanius, afterwards bishop of Salamis in Cyprus, deserve to be particularly noticed. Hesycas devoted himself to a life of philosophy in the same locality where his master had formerly resided; and Epiphanius[76] fixed his abode near the village of Besauduc, which was his birthplace, in the government of Eleutheropolis. Having been instructed from his youth by the most celebrated ascetics, and having on this account passed the most of his time in Egypt, Epiphanius became most celebrated in Egypt and Palestine by his attainments in monastic philosophy, and was chosen by the inhabitants of Cyprus to act as bishop of the metropolis of their island. Hence he is, I think, the most revered man under the whole heaven, so to speak; for he fulfilled his priesthood in the concourse of a large city and in a seaport; and when he threw himself into civil affairs, he conducted them with so much virtue that he became known in a little while to all citizens and every variety of foreigner; to some, because they had seen the man himself, and had experience of his manner of living; and to others, who had learned it from these spectators. Before he went to Cyprus, he resided for some time, during the present reign, in Palestine.

At the same period in the monasteries, Salamines, Phuscon, Malachion, and Crispion, four brethren, were highly distinguished: they practiced philosophy near Bethelia, a village of Gaza; they were of a resident noble family, and had been instructed in philosophy by Hilarion. It is related that the brothers were once journeying homewards, when Malachion was suddenly snatched away and became invisible; soon afterwards, however, he reappeared and continued the journey with his brothers. He did not long survive this occurrence, but died in the flower of his youth. He was not behind men of advanced age in the philosophy of virtuous life and of piety.

Ammonius lived at a distance of ten stadia from those last mentioned; he dwelt near Capharcobra, the place of his birth, a town of Gaza. He was very exact and courageous in carrying through asceticism. I think that Silvanus, a native of Palestine, to whom, on account of his high virtue, an angel was once seen to minister, practiced philosophy about the same time in Egypt. Then he lived at Mount Sinai, and afterwards founded at Gerari, in the wady, a very extensive and most noted coenobium for many good men, over which the excellent Zacharias subsequently presided.

Chapter XXXIII.-Monks of Syria and Persia: Battheus, Eusebius, Barges, Halas, Abbo, Lazarus, Abdaleus, Zeno, Heliodorus, Eusebius of Carrae, Protogenes, and Aones.

Let Us pass thence to Syria and Persia,[77] the parts adjacent to Syria. We shall find that the monks of these countries emulated those of Egypt in the practice of

philosophy. Battheus, Eusebius, Barges, Halas, Abbos, Lazarus, who attained the episcopal dignity, Abdaleus, Zeno, and Heliodorus, flourished in Nisibis, near the mountain called Sigoron. When they first entered upon the philosophic career, they were denominated shepherds, because they had no houses, ate neither bread nor meat, and drank no wine; but dwelt constantly on the mountains, and passed their time in praising God by prayers and hymns, according to the law of the Church. At the usual hours of meals, they each took a sickle, and went to the mountain to cut some grass on the mountains, as though they were flocks in pasture; and this served for their repast. Such was their course of philosophy. Eusebius voluntarily shut himself up in a cell to philosophize, near Carrae.[78] Protogenes dwelt in the same locality, and ruled the church there after Vitus who was then bishop. This is the celebrated Vitus of whom they say that when the Emperor Constantine first saw him, he confessed that God had frequently shown this man in appearances to him and enjoined him to obey implicitly what he should say. Aones had a monastery in Phadana; this was the spot where Jacob, the grandson of Abraham, on his journey from Palestine, met the damsel whom he afterwards married, and where he rolled away the stone, that her flock might drink of the water of the well. It is said that Aones was the first who introduced the life apart from all men, and the severe philosophy into Syria, just as it was first introduced by Antony into Egypt.

Chapter XXXIV.-Monks of Edessa: Julianus, Ephraim Syrus, Barus, and Eulogius; Further, the Monks of Coele-Syria: Valentinus, Theodore, Merosas, Bassus, Bassonius; And the Holy Men of Galatia and Cappadocia, and

Elsewhere; Why Those Saints Until Recently Were Long-Lived.

Gaddanas and Azizus dwelt with Aones, and emulated his virtues.[79] Ephraim the Syrian, who was an historian, and has been noticed[80] in our own recital of events under the reign of Constantius, was the most renowned philosopher in this time, together with Julian, in the neighborhood of Edessa and its adjacent regions. Barses[81] and Eulogius were both, at a later period than that to which we are referring, ordained bishops, but not of any city; for the title was merely an honorary one, conferred on them as a compensation for their excellent conduct; and they were ordained in their own monasteries. Lazarus, to whom we have already alluded, was ordained bishop in the same manner. Such were the most celebrated philosophers of asceticism who flourished in Syria, Persia, and the neighboring countries, so far, at least, as I have been able to ascertain. The course common to all, so to speak, consisted in diligent attention to the state of the soul, which by means of fasting, prayer, and hymns to God, they kept in constant preparation to quit the things of this world. They devoted the greater part of their time to these holy exercises, and they wholly despised worldly possessions, temporal affairs, and the ease and adornment of the body. Some of the monks carried their self-denial to an extraordinary height. Battheus, for instance, by excessive abstinence and fasting, had worms crawl from his teeth; Halas, again, had not tasted bread for eighty years; and Heliodorus passed many nights without yielding to sleep, and added thereto seven days of fasting.

Although Coele-Syria and Upper Syria, with the

exception of the city of Antioch, was slowly converted to Christianity, it was not lacking in ecclesiastical philosophers, whose conduct appeared the more heroic from their having to encounter the enmity and hatred of the inhabitants of the place. And they nobly refrained from resistance, or resorting to the law, but spiritedly endured the insults and blows inflicted by the pagans. Such, I found, was the course pursued by Valentian, who, according to some accounts, was born at Emesa, but according to others, at Arethusa. Another individual of the same name distinguished himself by similar conduct, as likewise Theodore. Both were from Titti, which is of the home of the Apameans; not less distinguished were Marosas, a native of Nechilis, Bassus, Bassones, and Paul. This latter was from the village of Telmison. He rounded many communities in many places, and introduced the method essential to the knowledge of philosophy, and finally established the greatest and most distinguished community of monks in a place called Jugatum. Here, after a long and honorable life, he died, and was interred. Some of the monks who have practiced philosophy in a distinguished and divine way have survived to our own days; indeed, most of those to whom allusion has been made enjoyed a very long term of existence; and I am convinced that God added to the length of their days for the express purpose of furthering the interests of religion. They were instrumental in leading nearly the whole Syrian nation, and most of the Persians and Saracens, to the proper religion, and caused them to cease from paganism. After beginning the monastic philosophy there, they brought forward many like themselves.

I suppose that Galatia, Cappadocia, and the neighboring provinces contained many other ecclesiastical

philosophers at that time, for these regions formerly had zealously embraced our doctrine. These monks, for the most part, dwelt in communities in cities and villages, for they did not habituate themselves to the tradition of their predecessors. The severity of the winter, which is always a natural feature of that country, would probably make a hermit life impracticable. Leontius and Prapidius were, I understand, the most celebrated of these monks. The former afterwards administered the church of Ancyra, and the latter, a man of very advanced age, performed the episcopal functions in several villages. He also presided over the Basileias, the most celebrated hospice for the poor. It was established by Basil, bishop of Caesarea, from whom it received its name in the beginning, and retains it until to-day.

Chapter XXXV.-The Wooden Tripod and the Succession of the Emperor, Through a Knowledge of Its Letters. Destruction of the Philosophers; Astronomy.

Such is the information which I have been enabled to collect concerning the ecclesiastical philosophers of that time. As to the pagans, they were nearly all exterminated about the period to which we have been referring.[82] Some among them, who were reputed to excel in philosophy, and who viewed with extreme displeasure the progress of the Christian religion, were devising who would be the successor of Valens on the throne of the Roman Empire, and resorted to every variety of mantic art for the purpose of attaining this insight into futurity. After various incantations, they constructed a tripod of laurel wood, and they wound up with the invocations and words to which they are accustomed; so that the name of

the emperor might be shown by the collection of letters which were indicated, letter by letter, through the machinery of the tripod and the prophecy. They were gaping with open mouth for Theodore, a man who held a distinguished military appointment in the palace. He was a pagan and a learned man. The disposition of the letters, coming as far as the delta of his name, deceived the philosophers. They hence expected that Theodore would very soon be the emperor. When their undertaking was informed upon, Valens was as unbearably incensed, as if a conspiracy had been formed against his safety. Therefore all were arrested; Theodore and the constructors of the tripod were commanded to be put to death, some with fire, others with the sword. Likewise for the same reason the most brilliant philosophers of the empire were slain; since the wrath of the emperor was unchecked, the death penalty advanced even to those who were not philosophers, but who wore garments similar to theirs; hence those who applied themselves to other pursuits would not clothe themselves with the crocotium or tribonium, on account of the suspicion and fear of danger, so that they might not seem to be pursuing magic and sorcery. I do not in the least think that the emperor will be more blamed by right-thinking people for such wrath and cruelty than the philosophers, for their rashness and their unphilosophical undertaking. The emperor, absurdly supposing that he could put his successor to death, spared neither those who had prophesied nor the subject of their prophecy, as they say he did not spare those who bore the same name of Theodore,-and some were men of distinction,-whether they were precisely the same or similar in beginning with q and ending with d. The philosophers, on the other hand, acted as if the deposition and restoration of emperors had depended solely on them; for if the

imperial succession was to be considered dependent on the arrangement of the stars, what was requisite but to await the accession of the future emperor, whoever he might be? or if the succession was regarded as dependent on the will of God, what right had man to meddle? For it is not the function of human foreknowledge or zeal to understand God's thought; nor if it were right, would it be well for men, even if they be the wisest of all, to think that they can plan better than God. If it were merely from rash curiosity to discern the things of futurity that they showed such lack of judgment as to be ready to be caught in danger, and to despise the laws anciently established among the Romans, and at a time when it was not dangerous to conduct pagan worship and to sacrifice; in this they thought differently from Socrates; for when unjustly condemned to drink poison, he refused to save himself by violating the laws in which he had been born and educated, nor would he escape from prison, although it was in his power to do so.

Chapter XXXVI.-Expedition Against the Sarmatians; Death of Valentinian in Rome; Valentinian the Younger Proclaimed; Persecution of the Priests; Oration of the Philosopher Themistius, on Account of Which Valens Was Disposed to Treat Those Who Differed from Him More Humanely.

Such subjects as the above, however, are best left to the examination and decision of individual judgment.

The Sarmatians[83] having invaded the western parts of the empire, Valentinian levied an army to oppose them. As soon, however, as they heard of the number and strength

of the troops raised against them, they sent an embassy to solicit peace. When the ambassadors were ushered into the presence of Valentinian, he asked them whether all the Sarmatians were similar to them. On their replying that the principal men of the nation had been selected to form the embassy, the emperor exclaimed, in great fury, "A terrible thing do our subjects endure, and a calamity is surrounding the Roman government, if the Sarmatians, a barbarous race, of whom these are your best men, do not love to abide by themselves, but are emboldened to invade my government, and presume to make war at all against the Romans." He spoke in this strain for some time in a very high pitch of voice, and his rage was so violent and so unbounded, that at length he burst simultaneously a blood-vessel and an artery. He lost, in consequence, a great quantity of blood, and expired soon after in a fortress of Gaul.[84] He was about fifty-four years of age, and had, during thirteen years, guided the reins of government with good results and much distinction. Six days after his death his youngest son, who bore the same name as himself, was proclaimed emperor by the soldiers; and soon afterwards Valens and Gratian, his brother, formally assented to this election, although they were at first irritated at the soldiers having transferred the symbols of government to him without their previous consent.

During this period Valens had fixed his residence at Antioch in Syria, and became more hostile to those who differed from him in opinion concerning the divine nature, and he vexed them more severely and persecuted them. The philosopher Themistius pronounced an oration in his presence, in which he admonished him that he ought not to wonder at the dissension concerning ecclesiastical doctrines, for it was more moderate and

less than among the pagans, for the opinions among them are multiform; and that, in the number of dogmas leading to perpetual disputes, necessarily the difference about them makes more contentions and discussions; and accordingly it might probably be pleasing to God not to be so easily known, and to have a divergence of opinion, so that each might fear Him the rather, since an accurate knowledge of Him is so unattainable. And in the attempt to summarize this vastness, one would tend to conclude how great He is and how good He is.[85]

Chapter XXXVII.-Concerning the Barbarians Beyond the Danube, Who Were Driven Out by the Huns, and Advanced to the Romans, and Their Conversion to Christianity; Ulphilas and Athanarichus; Occurrences Between Them; Whence the Goths Received Arianism.

This remarkable oration of Themistius disposed the emperor to be somewhat more humane, and the punishments became in consequence less severe than before. He would not have wholly withdrawn his wrath from the priests unless the anxieties of public affairs had supervened, and not permitted him to pursue them further.[86] For the Goths, who inhabited the regions beyond the Ister, and had conquered other barbarians, having been vanquished and driven from their country by the Huns, had passed over into the Roman boundaries. The Huns, it is said, were unknown to the Thracians of the Ister and the Goths before this period; for though they were dwelling secretly near to one another, a lake of vast extent was between them, and the inhabitants on each side of the lake respectively imagined that their own country was situated at the extremity of the earth, and

that there was nothing beyond them but the sea and water. It so happened, however, that an ox, tormented by insects, plunged into the lake, and was pursued by the herdsman; who, perceiving for the first time that the opposite bank was inhabited, made known the circumstance to his fellow-tribesmen. Some, however, relate that a stag was fleeing, and showed some of the hunters who were of the race of the Hurts the way which was concealed superficially by the water. On arriving at the opposite bank, the hunters were struck with the beauty of the country, the serenity of the air, and the adaptedness for cultivation; and they reported what they had seen to their king. The Huns then made an attempt to attack the Goths with a few soldiers; but they afterwards raised a powerful army, conquered the Goths in battle, and took possession of their whole country. The vanquished nation, being pursued by their enemies, crossed over into the Roman territories. They passed over the river, and dispatched an embassy to the emperor, assuring him of their co-operation in any warfare in which he might engage, provided that he would assign a portion of land for them to inhabit. Ulphilas, the bishop of the nation, was the chief of the embassy. The object of his embassy was fully accomplished, and the Goths were permitted to take up their abode in Thrace. Soon after contentions broke out among them, which led to their division into two parts, one of which was headed by Athanaric, and the other by Phritigernes. They took up arms against each other, and Phritigernes was vanquished, and implored the assistance of the Romans. The emperor having commanded the troops in Thrace to assist and to ally with him, a second battle was fought, and Athanaric and his party were put to flight. In acknowledgment of the timely succor afforded by Valens, and in proof of his fidelity to the Romans,

Phritigernes embraced the religion of the emperor, and persuaded the barbarians over whom he ruled to follow his example. It does not, however, appear to me that this is the only reason that can be advanced to account for the Goths having retained, even to the present day, the tenets of Arianism. For Ulphilas, their bishop, originally held no opinions at variance with those of the Catholic Church; for during the reign of Constantius, though he took part, as I am convinced, from thoughtlessness, at the council of Constantinople, in conjunction with Eudoxius and Acacius, yet he did not swerve from the doctrines of the Nicaean council. He afterwards, it appears, returned to Constantinople, and, it is said, entered into disputations on doctrinal topics with the chiefs of the Arian faction; and they promised to lay his requests before the emperor, and forward the object of his embassy, if he would conform to their opinions. Compelled by the urgency of the occasion, or, possibly, thinking that it was better to hold such views concerning the Divine nature, Ulphilas entered into communion with the Arians, and separated himself and his whole nation from all connection with the Catholic Church. For as he had instructed the Goths in the elements of religion, and through him they shared in a gentler mode of life, they placed the most implicit confidence in his directions, and were firmly convinced that he could neither do nor say anything that was evil. He had, in fact, given many signal proofs of the greatness of his virtue. He had exposed himself to innumerable perils in defense of the faith, during the period that the aforesaid barbarians were given to pagan worship. He taught them the use of letters, and translated the Sacred Scriptures into their own language. It was on this account, that the barbarians on the banks of the Ister followed the tenets of Arius. At the same period, there were many of the subjects of Phritigernes who

testified to Christ, and were martyred. Athanaric resented that his subjects had become Christian under the persuasion of Ulphilas; and because they had abandoned the cult of their fathers, he subjected many individuals to many punishments; some he put to death after they had been dragged before tribunals and had nobly confessed the doctrine, and others were slain without being permitted to utter a single word in their own defense. It is said that the officers appointed by Athanaric to execute his cruel mandates, caused a statute to be constructed, which they placed on a chariot, and had it conveyed to the tents of those who were suspected of having embraced Christianity, and who were therefore commanded to worship the statue and offer sacrifice; if they refused to do so, the men and the tents were burnt together. But I have heard that an outrage of still greater atrocity was perpetrated at this period. Many refused to obey those who were compelling them by force to sacrifice. Among them were men and women; of the latter some were leading their little children, others were nourishing their new-born infants at the breast; they fled to their church, which was a tent. The pagans set fire to it, and all were destroyed.

The Goths were not long in making peace among themselves; and in unreasonable excitement, they then began to ravage Thrace and to pillage the cities and villages. Valens, on inquiry, learned by experiment how great a mistake he had made; for he had calculated that the Goths would always be useful to the empire and formidable to its enemies, and had therefore neglected the reinforcement of the Roman ranks. He had taken gold from the cities and villages under the Romans, instead of the usual complement of men for the military service. On his expectation being thus frustrated, he quitted Antioch

and hastened to Constantinople. Hence the persecution which he had been carrying on against Christians differing in opinion from himself, had a truce. Euzoius, president of the Arians, died, and Dorotheus was proposed for his government.

Chapter XXXVIII.-Concerning Mania, the Phylarch of the Saracens. When the Treaty with the Romans Was Dissolved, Moses, Their Bishop, Who Had Been Ordained by the Christians, Renewed It. Narrative Concerning the Ishmaelites and the Saracens, and Their Goods; And How They Began to Be Christianized Through Zocomus, Their Phylarch.

About this period the king of the Saracens died,[87] and the peace which had previously existed between that nation and the Romans was dissolved. Mania,[88] the widow of the late monarch, after attaining to the government of her race, led her troops into Phoenicia and Palestine, as far as the regions of Egypt lying to the left of those who sail towards the source of the Nile, and which are generally denominated Arabia. This war was by no means a contemptible one, although conducted by a woman. The Romans, it is said, considered it so arduous and so perilous, that the general of the Phoenician troops applied for assistance to the general of the entire cavalry and infantry of the East. This latter ridiculed the summons, and undertook to give battle alone. He accordingly attacked Mania, who commanded her own troops in person; and he was rescued with difficulty by the general of the troops of Palestine and Phoenicia. Perceiving the extremity of the danger, this general

deemed it unnecessary to obey the orders he had received to keep aloof from the combat; he therefore rushed upon the barbarians, and furnished his superior an opportunity for safe retreat, while he himself yielded ground and shot at those who fled, and beat off with his arrows the enemies who were pressing upon him. This occurrence is still held in remembrance among the people of the country, and is celebrated in songs by the Saracens.

As the war was still pursued with vigor, the Romans found it necessary to send an embassy to Mania to solicit peace. It is said that she refused to comply with the request of the embassy, unless consent were given for the ordination of a certain man named Moses, who practiced philosophy in a neighboring desert, as bishop over her subjects. This Moses was a man of virtuous life, and noted for performing the divine and miraculous signs. On these conditions being announced to the emperor, the chiefs of the army were commanded to seize Moses, and conduct him to Lucius. The monk exclaimed, in the presence of the rulers and the assembled people, "I am not worthy of the honor of bearing the name and dignity of chief priest; but if, notwithstanding my unworthiness God destines me to this office, I take Him to witness who created the heavens and the earth, that I will not be ordained by the imposition of the hands of Lucius, which are defiled with the blood of holy men." Lucius immediately rejoined, "If you are unacquainted with the nature of my creed, you do wrong in judging me before you are in possession of all the circumstances of the case. If you have been prejudiced by the calumnies that have been circulated against me, at least allow me to declare to you what are my sentiments; and do you be the judge of them." "Your creed is already well known to me," replied Moses; "and its nature is testified by bishops, presbyters,

and deacons, who are suffering grievously in exile, and the mines. It is clear that your sentiments are opposed to the faith of Christ, and to all orthodox doctrines concerning the Godhead."[89] Having again protested, upon oath, that he would not receive ordination from them, he went to the Saracens. He reconciled them to the Romans, and converted many to Christianity, and passed his life among them as a priest, although he found few who shared in his belief.

This is the tribe which took its origin and had its name from Ishmael, the son of Abraham; and the ancients called them Ishmaelites after their progenitor. As their mother Hagar was a slave, they afterwards, to conceal the opprobrium of their origin, assumed the name of Saracens, as if they were descended from Sara, the wife of Abraham. Such being their origin, they practice circumcision like the Jews, refrain from the use of pork, and observe many other Jewish rites and customs. If, indeed, they deviate in any respect from the observances of that nation, it must be ascribed to the lapse of time, and to their intercourse with the neighboring nations. Moses, who lived many centuries after Abraham, only legislated for those whom he led out of Egypt. The inhabitants of the neighboring countries, being strongly addicted to superstition, probably soon corrupted the laws imposed upon them by their forefather Ishmael. The ancient Hebrews had their community life under this law only, using therefore unwritten customs, before the Mosaic legislation. These people certainly served the same gods as the neighboring nations, honoring and naming them similarly, so that by this likeness with their forefathers in religion, there is evidenced their departure from the laws of their forefathers. As is usual, in the lapse of time, their ancient customs fell into oblivion, and

other practices gradually got the precedence among them. Some of their tribe afterwards happening to come in contact with the Jews, gathered from them the facts of their true origin, returned to their kinsmen, and inclined to the Hebrew customs and laws. From that time on, until now, many of them regulate their lives according to the Jewish precepts. Some of the Saracens were converted to Christianity not long before the present reign. They shared in the faith of Christ by intercourse with the priests and monks who dwelt near them, and practiced philosophy in the neighboring deserts, and who were distinguished by the excellence of their life, and by their miraculous works. It is said that a whole tribe, and Zocomus, their chief, were converted to Christianity and baptized about this period, under the following circumstances: Zocomus was childless, and went to a certain monk of great celebrity to complain to him of this calamity; for among the Saracens, and I believe other barbarian nations, it was accounted of great importance to have children. The monk desired Zocomus to be of good cheer, engaged in prayer on his behalf, and sent him away with the promise that if he would believe in Christ, he would have a son. When this promise was confirmed by God, and when a son was born to him, Zocomus was initiated, and all his subjects with him. From that period this tribe was peculiarly fortunate, and became strong in point of number, and formidable to the Persians as well as to the other Saracens. Such are the details that I have been enabled to collect concerning the conversion of the Saracens and their first bishop.

Chapter XXXIX.-Peter, Having Returned from Rome, Regains the Churches of Egypt, After Lucius Had Given Way; Expedition of Valens into the West Against the Scythians.

Those in every city who maintained the Nicene doctrine now began to take courage, and more particularly the inhabitants of Alexandria in Egypt. Peter[90] had returned thither from Rome with a letter from Damasus, confirmatory of the tenets of Nicaea and of his own ordination; and he was installed in the government of the churches in the place of Lucius, who sailed away to Constantinople after his eviction. The Emperor Valens very naturally was so distracted by other affairs, that he had no leisure to attend to these transactions. He had no sooner arrived at Constantinople than he incurred the suspicion and hatred of the people. The barbarians were pillaging Thrace, and were even advancing to the very suburbs, and attempted to make an assault on the very walls, with no one to hinder them. The city was indignant at this inertness; and the people even charged the emperor with being a party to their attack, because he did not sally forth, but delayed offering battle. At length, when he was present at the sports of the Hippodrome, the people openly and loudly accused him of neglecting the affairs of the state, and demanded arms that they might fight in their own defense. Valens, offended at these reproaches, immediately undertook an expedition against the barbarians; but he threatened to punish the insolence of the people on his return, and also to take vengeance on them for having formerly supported the tyrant Procopius.

Chapter XL.-Saint Isaac, the Monk, Predicts the Death of Valens. Valens in His Flight Enters a Chaff-House, is Consumed, and So Yields Up His Life.

When Valens was on the point of departing from Constantinople,[91] Isaac, a monk of great virtue, who

feared no danger in the cause of God, presented himself before him, and addressed him in the following words: "Give back, O emperor, to the orthodox, and to those who maintain the Nicene doctrines, the churches of which you have deprived them, and the victory will be yours." The emperor was offended at this act of boldness, and commanded that Isaac should be arrested and kept in chains until his return, when he meant to bring him to justice for his temerity. Isaac, however, replied, "You will not return unless you restore the churches." And so in fact it came to pass. For when Valens marched out with his army, the Goths retreated while pursued. In his advances he passed by Thrace, and came to Adrianople. When at not great distance from the barbarians, he found them encamped in a secure position; and yet he had the rashness to attack them before he had arranged his own legions in proper order. His cavalry was dispersed, his infantry compelled to retreat; and, pursued by the enemy, he dismounted from his horse, and with a few attendants entered into a small house or tower, where he secreted himself. The barbarians were in full pursuit, and went beyond the tower, not suspecting that he had selected it for his place of concealment. As the last detachment of the barbarians was passing by the tower, the attendants of the emperor let fly a volley of arrows from their covert, which immediately led to the exclamation that Valens was concealed within the building. Those who were a little in advance heard this exclamation, and made known the news with a shout to those companions who were in advance of them; and thus the news was conveyed till it reached the detachments which were foremost in the pursuit. They returned, and encompassed the tower. They collected vast quantities of wood from the country around, which they piled up against the tower, and finally set fire to the mass. A wind which had happened to arise

favored the progress of the conflagration; and in a short period the tower, with all that it contained, including the emperor and his attendants, was utterly destroyed. Valens was fifty years of age. He had reigned thirteen years conjointly with his brother, and three by himself.

Book VII.

Chapter I.-When the Romans are Pressed by the Barbarians, Mavia Sends Assistance, and Some of the Populace Effect a Victory. Gratian Commands Each to Believe as He Wishes.

Such was the fate of Valens. The barbarians,[1] flushed with victory, overran Thrace, and advanced to the gates of Constantinople. In this emergency, a few of the confederate Saracens sent by Mavia, together with many of the populace, were of great service. It is reported that Dominica, wife of Valens, furnished money out of the public treasury, and some of the people, after hastily arming themselves, attacked the barbarians, and drove them from the city.

Gratian, who at this period reigned conjointly with his brother over the whole Roman Empire, disapproved of the late persecution that had been carried on to check the diversity in religious creeds, and recalled all those who had been banished on account of their religion. He also enacted a law by which it was decreed that every individual should be freely permitted the exercise of his own religion, and should be allowed to hold assemblies, with the exception of the Manichaeans and the followers of Photinus and Eunomius.[2]

Chapter II,-Gratian Elects Theodosius of Spain to Reign with Him, Arianism Prevails. Throughout the Eastern Churches Except that of Jerusalem. Council of Antioch. The Settlement of the Presidency of the Churches.

On reflecting that, while it was indispensably requisite to check the incursions of the barbarians of the Ister in Illyria and Thrace, his presence was equally necessary in Gaul to repel the inroads of the Alemanni, Gratian associated Theodosius[3] with himself at Sirmich, in the government of the empire. Theodosius belonged to an illustrious family of the Pyrenees in Iberia, and had acquired so much renown in war, that before he was raised to the imperial power, he was universally considered capable of guiding the reins of the empire.

At this period all the churches of the East, with the exception of that of Jerusalem, were in the hands of the Arians. The Macedonians differed but little in opinion from those who maintained the doctrine of Nicaea, and held intercourse and communion with them in all the cities; and this had been more especially the case with the Macedonians of Constantinople, ever since their reconciliation with Liberius. But after the enactment of Gratian's law, some bishops of the Macedonian heresy took courage and repossessed the churches from which they had been ejected by Valens. They assembled together at Antioch in Caria, and protested that the Son is not to be declared "consubstantial" with the Father, but only like unto Him in substance. From that period, many of the Macedonians seceded from the others, and held separate churches; while others, condemning this opposition and contentiousness of those who had made

these decisions, united themselves still more firmly with the followers of the Nicene doctrines.

Many of the bishops who had been banished by Valens, and who were recalled about this period in consequence of the law of Gratian, manifested no ambition to be restored to the highest offices of the Church; but they preferred the unity of the people, and therefore begged the Arian bishops to retain the posts they occupied, and not to rend by dissension the Church, which had been transmitted by God and the apostles as one, but which contentiousness and ambition for precedence had divided into many parts. Eulalius, bishop of Amasia in Pontus, was one of those who pursued this course of conduct. It is said that when he returned from exile, he found that his church was presided over by an Arian bishop, and that scarcely fifty inhabitants of the city had submitted to the control of this new bishop. Eulalius, desiring unity above all other considerations, offered to take part with the Arian bishop in the government of the church, and expressly agreed to allow him the precedence. But as the Arian would not comply with this proposition, it was not long before he found himself deserted by the few who had followed him, and who went over to the other party.

Chapter III.-Concerning St. Meletius and Paulinus, Bishop of Antioch. Their Oath Respecting the Episcopal See.

In consequence of this law, Meletius returned about this period to Antioch in Syria; and his presence gave rise to great contention among the people.[4] Paulinus, whom Valens, from veneration for his piety, had not ventured to banish, was still alive. The partisans of Meletius,

therefore, proposed his association with Paulinus, who condemned the ordination of Meletius, because it had been conferred by Arian bishops; and yet the supporters of Meletius went forward by force into the work they had devised; for they were not few in number, and so placed Meletius on the episcopal throne in one of the suburban churches. The mutual animosity of the two parties increased, and sedition was expected, had not a remarkable plan for the restoration of concord prevailed. For it seemed best, to take oaths from those who were considered elegible, or who were expected to occupy the episcopal see of that place. Of these there were five besides Flavian. These promised that they would neither strive for, nor accept the episcopate should an ordination take place among them during the life of Paulinus and Meletius, and that in the event of the decease of either of these great men, the other alone should succeed to the bishopric. On their ratifying this promise with oaths, unanimity was restored among almost all the people; a few of the Luciferites still diverged because Meletius had been ordained by heretics. On the termination of this contest, Meletius proceeded to Constantinople, where many other bishops had assembled together to deliberate on the necessity of translating Gregory from the bishopric of Nazianzen to that of this city.

Chapter IV.-Reign of Theodosius the Great; He Was Initiated into Divine Baptism by Ascholius, Bishop of Thessalonica. The Letters He Addressed to Those Who Did Not Hold the Definition of the Council of Nice.

As Gaul was about this period infested by, the incursions of the Alemanni,[5] Gratian returned to his paternal

dominions, which he had reserved for himself and his brother, when he bestowed the government of Illyria and of the Eastern provinces upon Theodosius. He effected his purpose with regard to the barbarians; and Theodosius was equally successful against the tribes from the banks of the Ister; he defeated them, compelled them to sue for peace, and, after accepting hostages from them, proceeded to Thessalonica. He fell ill while in this city, and after receiving instruction from Ascholius, the bishop, he was initiated, and was soon after restored to health. The parents of Theodosius were Christians, and were attached to the Nicene doctrines; he was pleased with Ascholius, who maintained the same doctrines, and was, in a word, endowed with every virtue of the priesthood. He also rejoiced at finding that the Arian heresy had not been participated in by Illyria.[6] He inquired concerning the religious sentiments which were prevalent in the other provinces, and ascertained that, as far as Macedonia,[7] all the churches were like minded, and all held that equal homage ought to be rendered to God the Word, and to the Holy Ghost, as to God the Father; but that towards the East, and particularly at Constantinople, the people were divided into many different heresies. Reflecting that it would be better to propound his own religious views to his subjects, so as not to appear to be using force by commanding the unwilling subject to worship contrary to his judgment, Theodosius enacted a law at Thessalonica, which he caused to be published at Constantinople, well knowing that the rescript would speedily become public to all the other cities, if issued from that city, which is as a citadel of the whole empire. He made known by this law his intention of leading all his subjects to the reception of that faith which Peter, the chief of the apostles, had, from the beginning, preached to the Romans, and which was

professed by Damasus, bishop of Rome, and by Peter, bishop of Alexandria. He enacted[8] that the title of "Catholic Church" should be exclusively confined to those who rendered equal homage to the Three Persons of the Trinity, and that those individuals who entertained opposite opinions should be treated as heretics, regarded with contempt, and delivered over to punishment.

Chapter V.-Gregory, the Theologian, Receives from Theodosius the Government of the Churches. Expulsion of Demophilus, and of All Who Deny that the Son is "Consubstantial" With the Father.

Soon after the enactment of this law, Theodosius went to Constantinople.[9] The Arians, under the guidance of Demophilus, still retained possession of the churches. Gregory of Nazianzen presided over those who maintain the "consubstantiality" of the Holy Trinity, and assembled them together in a little dwelling, which had been altered into the form of a house of prayer, by those who held the same opinions and had a like form of worship. It subsequently became one of the most conspicuous in the city, and is so now, not only for the beauty and number of its structures, but also for the advantages accruing to it from the visible manifestations of God. For the power of God was there manifested, and was helpful both in waking visions and in dreams, often for the relief of many diseases and for those afflicted by some sudden transmutation in their affairs. The power was accredited to Mary, the Mother of God, the holy virgin, for she does manifest herself in this way. The name of Anastasia was given to this church, because, as I believe, the Nicene doctrines which were fallen into

disuse in Constantinople, and, so to speak, buried by reason of the power of the heterodox, arose from the dead and were again quickened through the discourses of Gregory; or, as I have heard, some affirm with assurance that one day, when the people were met together for worship in this edifice, a pregnant woman fell from the highest gallery, and was found dead on the spot; but that, at the prayer of the whole congregation, she was restored to life, and she and the infant were saved. On account of the occurrence of this divine marvel, the place, as some assert, obtained its name.

The emperor sent to command Demophilus to conform to the doctrines of Nicaea, and to lead the people to embrace the same sentiments, or else to vacate the churches. Demophilus assembled the people, acquainted them with the imperial edict, and informed them that it was his intention to hold a church the next day without the walls of the city, in accordance, he said, with the Divine law, which commands us when we are persecuted in one city to "flee unto another."[10] From that day he always held church without the city with Lucius, who was formerly the bishop of the Arians at Alexandria; and who, after having been expelled, as above related, from that city, fled to Constantinople and fixed his residence there. When Demophilus and his followers had quitted the church, the emperor entered therein and engaged in prayer; and from that period those who maintained the consubstantiality of the Holy Trinity held possession of the houses of prayer. These events occurred in the fifth year of the consulate of Gratian, and in the first of that of Theodosius, and after the churches had been during forty years in the hands of the Arians.

Chapter VI.-Concerning the Arians; And Further, the Success of Eunomius. Boldness of St. Amphilochius Toward the Emperor.

The Arians, who were still very strong in point of numbers,[11] and who, through the protection formerly granted by Constantius and Valens, were still convening without fear, and discoursing publicly concerning God and the Divine nature, now determined upon making an attempt to gain over the emperor to their party, through the intervention of individuals of their sect who held appointments at court; and they entertained hopes of succeeding in this project, as well as they had succeeded in the case of Constantius. These machinations excited great anxiety and fear among the members of the Catholic Church; but the chief cause of their apprehension was the reasoning power of Eunomius. It appears that, during the reign of Valens, Eunomius had some dispute with his own clergy at Cyzicus, and had in consequence seceded from the Arians, and retired to Bithynia, near Constantinople. Here multitudes resorted to him; some also gathered from different quarters, a few with the design of testing his principles, and others merely from the desire of listening to his discourses. His reputation reached the ears of the emperor, who would gladly have held a conference with him. But the Empress Flacilla[12] studiously prevented an interview from taking place between them; for she was the most faithful guard of the Nicene doctrines, and feared least Eunomius might, by his powers of disputation, induce a change in the sentiments of the emperor.

In the meantime, while these intrigues were being carried on by each party, it is said that the bishops then residing

in Constantinople went to the emperor, to render him the customary salutations. An old priest from a city of little note,[13] and who was simple and unworldly, yet well instructed in Divine subjects, formed one of this party. The rest saluted the emperor with uncovered head and very reverently. The aged priest greeted him in the same form; but, instead of rendering equal honor to the prince, who was seated beside his father, the old priest approached him, patted him familiarly, and called him his dear child. The emperor was incensed and enraged at the indignity offered to his son, in that he had not been accorded like honor; and commanded that the old man should be thrust from his presence with violence. While being pushed away, hither and thither, however, the old priest turned around and exclaimed, "Reflect, O emperor, on the wrath of the Heavenly Father against those who do not honor His Son as Himself, and who have the audacity to assert that the Son is inferior to the Father." The emperor felt the force of this observation, recalled the priest, apologized to him for what had occurred, and confessed that he had spoken the truth. The emperor was henceforward less disposed to hold intercourse with heretics, and he prohibited contests and assemblies in the markets. He made it dangerous to hold discussions of this kind about the substance and nature of God, by enacting a law, and defining the punishments in this matter.[14]

Chapter VII.-Concerning the Second Holy General Council, and the Place and Cause of Its Convention. Abdication of Gregory the Theologian.

The emperor soon after convened a council of orthodox bishops, for the purpose of confirming the decrees of

Nicaea, and of electing a bishop to the vacant see of Constantinople.[15] He likewise summoned the Macedonians to this assembly; for as their doctrines differed but little from those of the Catholic Church, he judged that it would be easy to effect a reunion with them. About a hundred and fifty bishops who maintained the consubstantiality of the Holy Trinity, were present at this council, as likewise thirty-six of the Macedonian bishops, chiefly from the cities of the Hellespont; of whom the principal were Eleusius, bishop of Cyzicus, and Marcian, bishop of Lampsacus. The other party was under the guidance of Timothy, who had succeeded his brother Peter in the see of Alexandria; of Meletius, bishop of Antioch, who had repaired to Constantinople a short time previously, on account of the election of Gregory, and of Cyril, bishop of Jerusalem, who had at this period renounced the tenets of the Macedonians which he previously held. Ascholius, bishop of Thessalonica, Diodorus, bishop of Tarsus, and Acacius, bishop of Berea, were also present at the council. These latter unanimously maintained the decrees of Nicaea, and urged Eleusius and his partisans to conform to these sentiments, reminding them, at the same time, of the embassy they had formerly deputed to Liberius, and of the confession they conveyed to him through the medium of Eustathius, Silvanus, and Theophilus, as has been narrated. The Macedonians, however, declared openly that they would never admit the Son to be of the same substance as the Father, whatever confession they might formerly have made to Liberius, and immediately withdrew. They then wrote to those of their adherents in every city, exhorting them not to conform to the doctrines of Nicaea.

The bishops who remained at Constantinople now turned

their attention to the election of a prelate to the see of that city. It is said that the emperor, from profound admiration of the sanctity and eloquence of Gregory, judged that he was worthy of this bishopric, and that, from reverence of his virtue, the greater number of the Synod was of the same opinion. Gregory at first consented to accept the presidency of the church of Constantinople; but afterwards, on ascertaining that some of the bishops, particularly those of Egpyt, objected to the election, he withdrew his consent. For my part, this wisest of men is worthy of admiration, not only for universal qualifications, but not the least for his conduct under the present circumstances. His eloquence did not inspire him with pride, nor did vainglory lead him to desire the control of a church, which he had received when it was no longer in danger. He surrendered his appointment to the bishops when it was required of him, and never complained of his many labors, or of the dangers he had incurred in the suppression of heresies. Had he retained possession of the bishopric of Constantinople, it would have been no detriment to the interests of any individual, as another bishop had been appointed in his stead at Nazianzen. But the council, in strict obedience to the laws of the fathers and ecclesiastical order, withdrew from him, with his own acquiescence, the deposit which had been confided to him, without making an exception in favor of so eminent a man. The emperor and the priests therefore proceeded to the election of another bishop, which they regarded as the most important affair then requiring attention; and the emperor was urgent that diligent investigations might be instituted, so that the most excellent and best individual might be intrusted with the high-priesthood of the great and royal city. The council, however, was divided in sentiment; for each of the members desired to see one of

his own friends ordained over the church.

Chapter VIII.-Election of Nectarius to the See of Constantinople; His Birthplace and Education.

A Certain man of Tarsus in Cilicia, of the illustrious order of senator, was at this period residing at Constantinople.[16] Being about to return to his own country, he called upon Diodorus, bishop of Tarsus, to inquire whether he had any letters to send by him. Diodorus was fully intent upon the ordination, which was the subject then engrossing universal attention of the men. He had no sooner seen Nectarius than he considered him worthy of the bishopric, and straightway determined this in his own mind as he reflected on the venerable age of the man, his form so befitting a priest, and the suavity of his manners. He conducted him, as if upon some other business, to the bishop of Antioch, and requested him to use his influence to procure this election. The bishop of Antioch derided this request, for the names of the most eminent men had already been proposed for consideration. He, however, called Nectarius to him, and desired him to remain for a short time with him. Some time after, the emperor commanded the priests to draw up a list of the names of those whom they thought worthy of the ordination, reserving to himself the right of choosing any one of those whose names were thus submitted to him. All the bishops complied with this mandate; and, among the others, the bishop of Antioch wrote down the names of those whom he proposed as candidates for the bishopric, and, at the end of his list, from consideration for Diodorus, he inserted the name of Nectarius. The emperor read the list

of those inscribed and stopped at the name of Nectarius at the end of the document, on which he placed his finger, and seemed for some time lost in reflection; ran it up to the beginning, and again went through the whole, and chose Nectarius. This nomination excited great astonishment and all the people were anxious to ascertain who Nectarius was, his manner of life, and birthplace. When they heard that he had not been initiated their amazement was increased at the decision of the emperor. I believe that Diodorus himself was not aware that Nectarius had not been baptized; for, had he been acquainted with this fact, he would not have ventured to give his vote for the priesthood to one uninitiated. It appears reasonable to suppose, that on perceiving that Nectarius was of advanced age, he took it for granted that he had been initiated long previously. But these events did not take place without the interposition of God. For when the emperor was informed that Nectarius had not been initiated, he remained of the same opinion, although opposed by many priests. When at last, consent had been given to the imperial mandate, Nectarius was initiated, and while yet clad in his initiatory robes, was proclaimed bishop of Constantinople by the unanimous voice of the Synod. Many have conjectured that the emperor was led to make this election by a Divine revelation. I shall not decide whether this conjecture be true or false; but I feel convinced, when I reflect on the extraordinary circumstances attending this ordination, that the events were not brought about without the Divine strength; and that God led this mild and virtuous and excellent man into the priesthood. Such are the details which I have been able to ascertain concerning the ordination of Nectarius.

Chapter IX.-Decrees of the Second General

Council. Maximus, the Cynical Philosopher.

After these transactions, Nectarius and the other priests assembled together,[17] and decreed that the faith established by the council of Nicaea should remain dominant, and that all heresies should be condemned; that the churches everywhere should be governed according to the ancient canons; that each bishop should remain in his own church, and not go elsewhere under any light pretext; or, without invitation, perform ordinations in which he had no right to interfere, as had frequently been the case in the Catholic Church during the times of persecution. They likewise decreed that the affairs of each church should be subjected to the investigation and control of a council of the province; and that the bishop of Constantinople should rank next in point of precedence to the bishop of Rome, as occupying the see of New Rome; for Constantinople was not only already favored with this appellation, but was also in the enjoyment of many privileges,-such as a senate of its own, and the division of the citizens into ranks and orders; it was also governed by its own magistrates, and possessed contracts, laws, and immunities in equal degree with those of Rome in Italy.

The council also decreed that Maximus had not been nor was now a bishop; and that those individuals whom he had ordained were not of the clergy; and that all that had been done by him, or in his name, was null and void. Maximus was a native of Alexandria, and, by profession, a cynical philosopher. He was zealously attached to the Nicene doctrines, and had been secretly ordained bishop of Constantinople by bishops who had assembled in that city from Egypt.

Such were the decrees of the council. They were confirmed by the emperor, who enacted[18] that the faith established at Nicaea should be dominant, and that the churches everywhere should be placed in the hands of those who acknowledged one and the same Godhead in the hypostasis of three Persons of equal honor and of equal power; namely, the Father, the Son, and the Holy Ghost. To designate them still more precisely, the emperor declared that he referred to those who held communion with Nectarius, at Constantinople, and with Timothy, bishop of Alexandria, in Egypt; in the churches of the East with Diodorus, bishop of Tarsus, and in Syria with Pelagius, bishop of Laodicea, and in Asia with Amphilochius, president of the churches in Iconium; to those in the cities by the Pontus, from Bithynia to Armenia, who held communion with Helladius, bishop of the church of Caesarea in Cappadocia; with Gregory, bishop of Nyssa; and with Otreinus, bishop of Melitine; and to the cities of Thrace and Scythia, who held communion with Terentius, bishop of Tomi, and with Martyrius, bishop of Marcianopolis. The emperor was personally acquainted with all these bishops, and had ascertained that they governed their respective churches wisely and piously. After these transactions, the council was dissolved, and each of the bishops returned homewards.

Chapter X.-Concerning Martyrius of Cilicia. Translation of the Remains of St. Paul the Confessor, and of Meletius, Bishop of Antioch.

Nectarius made himself acquainted with the routine of sacerdotal ceremonies under the instruction of Cyriacus,[19] bishop of Adana, whom he had requested

Diodorus, bishop of Tarsus, to leave with him for a short period. Nectarius also retained several other Cilicians with him, amongst whom was Martyrius, his physician, who had been a witness of the irregularities of his youth. Nectarius was desirous of ordaining him deacon; but Martyrius refused the honor under the plea of his own unworthiness of such a divine service, and called upon Nectarius himself to witness as to the course of his past life. To this Nectarius replied as follows: "Although I am now a priest, do you not know that my past career was a more guilty one than yours, inasmuch as you were but an instrument in my numerous profligacies?" "But you, O blessed one," replied Martyrius, "were cleansed by baptism, and were then accounted worthy of the priesthood. Both these ordinances are appointed by the Divine law for purification from sin, and it seems to me that you now differ in no respect from a new-born infant; but I long ago received holy baptism, and have since continued in the same abusive course." It was under this plea that he excused himself from receiving ordination; and I commend the man for his refusal, and therefore would give him a part in my history.

The Emperor Theodosius, on being informed of various events connected with Paul,[20] formerly bishop of Constantinople, caused his body to be removed to the church erected by Macedonius, his enemy, and buried there. This temple is a spacious and most distinguished edifice, and is still named after Paul. Hence many persons who are ignorant of the facts of the case, particularly women and the mass of the people, imagine that Paul, the apostle, is interred therein. The remains of Meletius were at the same time conveyed to Antioch, and deposited near the tomb of Babylas the martyr. It is said that through every public way, by the command of the

emperor, the relics were received within the walls in every city, contrary to Roman custom, and were honored with singing of psalms antiphonally in such places, until they were transferred to Antioch.

Chapter XI.-Ordination of Flavian as Bishop of Antioch, and Subsequent Occurrences on Account of the Oath.

After the pompous interment of the remains of Meletius, Flavian was ordained in his stead, and that, too, in direct violation of the oath he had taken;[21] for Paulinus was still alive. This gave rise to fresh troubles in the church of Antioch. Many persons refused to maintain communion with Flavian, and held their church apart with Paulinus. Even the priests differed among themselves on this subject. The Egyptians, Arabians, and Cypriots were indignant at the injustice that had been manifested towards Paulinus. On the other hand, the Syrians, the Palestinians, the Phoenicians, and the greater part of Armenia, Cappadocia, Galatia, and Pontus, sided with Flavian. The bishop of Rome, and all the Western priests, regarded the conduct of Flavian with the utmost displeasure. They addressed the customary epistles, called synodical, to Paulinus as bishop of Antioch, and took no notice of Flavian. They also withdrew from communion with Diodorus, bishop of Tarsus, and Acacius, bishop of Berea, because they had ordained Flavian.[22] To take further cognizance of the affair, the Western bishops and the Emperor Gratian wrote to the bishops of the East, and summoned them to attend a council in the West.

Chapter XII.-Project of Theodosius to Unify

All the Heresies. The Propositions Made by Agelius and Sisinius, the Novatians. At Another Synod, the Emperor Received Those Only Who Represent Consubstantiality; Those Who Held a Different View He Ejected from the Churches.

Although all the houses of prayer were at this period in the possession of the Catholic Church, many troubles occurred in various parts of the empire, instigated by the Arians.[23] The Emperor Theodosius, therefore, soon after the council above mentioned, again summoned together the presidents of the sects which were flourishing, in order that they might either bring others to their own state of conviction on disputed topics, or be convinced themselves; for he imagined that all would be brought to oneness of opinion, if a free discussion were entered into, concerning ambiguous points of doctrine. The council, therefore, was convened. This occurred in the year of the second consulate of Merobaudes, and the first of Saturninus, and at the same period that Arcadius was associated with his father in the government of the empire. Theodosius sent for Nectarius, consulted with him concerning the coming Synod, and commanded him to introduce the discussion of all questions which had given rise to heresies, so that the church of the believers in Christ might be one, and might agree on the doctrine according to which piety ought to be observed. When Nectarius returned home, feeling anxious about the affair confided to him, he made known the mandate of the emperor to Agelius, the president of the church of the Novatians, who held the same religious sentiments as himself. Agelius proved the virtue of his life by works, but was unaccustomed to the finesse and deception of words; he therefore proposed as a substitute, one of his

readers, by name Sisinius, who afterwards succeeded him as bishop, a man who could see what was practical, and could debate, if that were necessary. Sisinius possessed powers of intellect and of expression; he had an accurate knowledge of the interpretation of the Holy Scriptures, and was well acquainted with profane and with ecclesiastical literature. He proposed that all disputation with the heterodox, as being a fruitful source of contention and war, should be avoided; but recommended that inquiries should rather be instituted, as to whether the heretics admitted the testimony of the expositors and teachers of the sacred words, who lived before the Church was rent in division. "If they reject the testimony of these great men," said he, "they will be condemned by their own followers; but if they admit their authority as being adequate to resolve ambiguous points of doctrine, we will produce their books." For Sisinius was well aware that, as the ancients recognized the Son to be eternal like the Father, they had never presumed to assert that He had had an origin from some beginning. This suggestion received the approbation of Nectarius, and afterwards of the emperor; and investigations were set on foot as to the opinions entertained by heretics concerning the ancient interpreters of Scripture. As it was found that the heretics professed to hold these early writers in great admiration, the emperor asked them openly whether they would defer to the authority of the aforesaid on controverted topics, and test their own doctrines by the sentiments propounded in those works. This proposition excited great contention among the leaders of the various heretical sects, for they did not all hold the same view about the books of the ancients; the emperor knew that they were convicted by the debates over their own words alone, and withdrew the proposition. He blamed them for

their opinion, and commanded each party to draw up a written exposition of its own creed. On the day appointed for the presentation of these documents, Nectarius and Agelius appeared at the palace, as representatives of those who maintain the consubstantiality of the Holy Trinity; Demophilus, the Arian president, came forward as the deputy of the Arians; Eunomius represented the Eunomians; and Eleusius, bishop of Cyzicus, appeared for the sectarians denominated Macedonians. The emperor, after receiving their formularies, expressed himself in favor of that one alone in which consubstantiality of the Trinity was recognized, and destroyed the others. The interests of the Novatians were not affected by this transaction, for they held the same doctrines as the Catholic Church concerning the Divine nature. The members of the other sects were indignant with the priests for having entered into unwise disputations in the presence of the emperor. Many renounced their former opinions, and embraced the authorized form of religion. The emperor enacted a law, prohibiting heretics from holding churches, from giving public instructions in the faith, and from conferring ordination on bishops or others.[24] Some of the heterodox were expelled from the cities and villages, while others were disgraced and deprived of the privileges enjoyed by other subjects of the empire. Great as were the punishments adjudged by the laws against heretics, they were not always carried into execution, for the emperor had no desire to persecute his subjects; he only desired to enforce uniformity of view about God through the medium of intimidation. Those who voluntarily renounced heretical opinions received commendation from him.

Chapter XIII.-Maximus the Tyrant. Concerning

the Occurrences Between the Empress Justina and St. Ambrose. The Emperor Gratian Was Killed by Guile. Valentinian and His Mother Fled to Theodosius in Thessalonica.

As the Emperor Gratian was at this period occupied with a war against the Alamanni,[25] Maximus quitted Britain, with the design of usurping the imperial power. Valentinian was then residing in Italy, but as he was a minor, the affairs of state were transacted by Probus, a praetorian prefect, who had formerly been consul.

Justina, the mother of the emperor, having espoused the Arian heresy, persecuted Ambrose, bishop of Milan, and disquieted the churches by her efforts to introduce alterations in the Nicene doctrines, and to obtain the predominance of the form of belief set forth at Ariminum. She was incensed against Ambrose because he strenuously opposed her attempts at innovation, and she represented to her son that he had insulted her. Valentinian believed this calumny, and, determined to avenge the supposed wrongs of his mother, he sent a party of soldiers against the church. On their reaching the temple, they forced their way into the interior, arrested Ambrose, and were about to lead him into exile at that very moment, when the people assembled in crowds at the church, and evinced a resolution to die rather than submit to the banishment of their priest. Justina was still further incensed at this occurrence; and with a view of enforcing her project by law, she sent for Menivolus,[26] one of the legal secretaries, and commanded him to draw up, as quickly as possible, an edict confirmatory of the decrees of Ariminum. Menivolus, being firmly attached to the Catholic Church, refused to write the document,

and the empress tried to bribe him by promises of greater honors. He still, however, refused compliance, and, tearing off his belt, he threw it at the feet of Justina, and declared that he would neither retain his present office, nor accept of promotion, as the reward of impiety. As he remained firm in his refusal, others were intrusted with the compilation of the law. By this law, all who conformed to the doctrines set forth at Ariminum and ratified at Constantinople were exhorted to convene boldly; and it was enacted that death should be the punishment of those who should hinder or be running counter to this law of the emperor.

While the mother of the emperor was planning the means of carrying this cruel law into execution, intelligence was brought of the murder of Gratian, through the treachery of Andragathius, the general of Maximus. Andragathius obtained possession of the imperial chariot, and sent word to the emperor that his consort was traveling towards his camp. Gratian, who was but recently married and youthful, as well as passionately attached to his wife, hastened incautiously across the river, and in his anxiety to meet her fell without forethought into the hands of Andragathius; he was seized, and, in a little while, put to death. He was in the twenty-fourth year of his age, and had reigned fifteen years. This calamity quieted Justina's wrath against Ambrose.

Maximus, in the meantime, raised a large army of Britons, neighboring Gauls, Celts, and other nations, and marched into Italy. The pretext which he advanced for this measure was, that he desired to prevent the introduction of innovations in the ancient form of religion and of ecclesiastical order; but he was in reality actuated by the desire of dispelling any suspicion that

might have been excited as to his aspirations after tyranny. He was watching and intriguing for the imperial rule in such a way that it might appear as if he had acquired the Roman government by law, and not by force. Valentinian was compelled by the exigencies of the times to recognize the symbols of his rule; but soon after, in fear of suffering, fled with his mother Justina, and Probus, the praetorian prefect in Italy, to Thessalonica.

Chapter XIV.-Birth of Honorius. Theodosius Leaves Arcadius at Constantinople, and Proceeds to Italy. Succession of the Novatian and Other Patriarchs. Audacity of the Arians. Theodosius, After Destroying the Tyrant, Celebrates a Magnificent Triumph in Rome.

While Theodosius was making preparations for a war against Maximus, his son Honorius was born.[27] On the completion of these warlike preparations, he left his son Arcadius to govern at Constantinople, and proceeded to Thessalonica, where he received Valentinian. He refused either to dismiss openly, or to give audience to the embassy sent by Maximus, but continued his journey at the head of his troops towards Italy.

About this period, Agelius, bishop of the Novatians at Constantinople, feeling his end approaching, nominated Sisinius, one of the presbyters of his church, as his successor. The people, however, murmured that the preference had not rather been given to Marcian, who was noted on account of his piety, and Agelius therefore ordained him, and addressed the people who were assembled in the church in the following words: "After

me you shall have Marcian for your bishop, and after him, Sisinius." Agelius died soon after he had uttered these words. He had governed his church forty years with the greatest approbation from his own heretical party; and some assert that during the times of Pagan persecution, he had openly confessed the name of Christ.

Not long after Timothy and Cyril died; Theophilus succeeded to the see of Alexandria, and John to that of Jerusalem. Demophilus, leader of the Arians at Constantinople, likewise died and was succeeded by Marinus of Thrace; but he was superseded by Dorotheus, who soon after arrived from Antioch in Syria, and who was considered by his sect to be better qualified for the office than Marinus.

Theodosius, having in the meantime entered Italy, various conflicting reports were spread as to the success of his arms. It was rumored among the Arians that the greater part of his army had been cut to pieces in battle, and that he himself had been captured by the tyrant; and assuming this report to be true, these sectarians became bold and ran to the house of Nectarius and set it on fire, from indignation at the power which the bishop had obtained over the churches. The emperor, however, carried out his purpose in the war, for the soldiers of Maximus, impelled by fear of the preparations against them, or treachery, seized and slew the tyrant. Andragathius, the murderer of Gratian, no sooner heard of the death of Maximus, than he leaped into the river with his armor, and perished. The war having been thus terminated, and the death of Gratian avenged, Theodosius, accompanied by Valentinian, celebrated a triumph in Rome, and restored order in the churches of Italy, for the Empress Justina was dead.

Chapter XV.-Flavian and Evagrius, Bishops of Antioch. The Events at Alexandria Upon the Destruction of the Temple of Dionysus. The Serapeum and the Other Idolatrous Temples Which Were Destroyed.

Paulinus,[28] bishop of Antioch, died about this period, and those who had been convened into a church with him persisted in their aversion to Flavian, although his religious sentiments were precisely the same as their own, because he had violated the oath he had formerly made to Meletius. They, therefore, elected Evagrius as their bishop. Evagrius did not long survive this appointment, and although Flavian prevented the election of another bishop, those who had seceded from communion with him, still continued to hold their assemblies apart.

About this period, the bishop of Alexandria, to whom the temple of Dionysus had, at his own request, been granted by the emperor, converted the edifice into a church. The statues were removed, the adyta were exposed; and, in order to cast contumely on the pagan mysteries, he made a procession for the display of these objects; the phalli, and whatever other object had been concealed in the adyta which really was, or seemed to be, ridiculous, he made a public exhibition of. The pagans, amazed at so unexpected an exposure, could not suffer it in silence, but conspired together to attack the Christians. They killed many of the Christians, wounded others, and seized the Serapion, a temple which was conspicuous for beauty and vastness and which was seated on an eminence. This they converted into a temporary citadel; and hither they conveyed many of the Christians, put

them to the torture, and compelled them to offer sacrifice. Those who refused compliance were crucified, had both legs broken, or were put to death in some cruel manner. When the sedition had prevailed for some time, the rulers came and urged the people to remember the laws, to lay down their arms, and to give up the Serapion. There came then Romanus, the general of the military legions in Egpyt; and Evagrius was the prefect of Alexandria.[29] As their efforts, however, to reduce the people to submission were utterly in vain, they made known what had transpired to the emperor. Those who had shut themselves up in the Serapion prepared a more spirited resistance, from fear of the punishment that they knew would await their audacious proceedings, and they were further instigated to revolt by the inflammatory discourses of a man named Olympius, attired in the garments of a philosopher, who told them that they ought to die rather than neglect the gods of their fathers. Perceiving that they were greatly dispirited by the destruction of the idolatrous statues, he assured them that such a circumstance did not warrant their renouncing their religion; for that the statues were composed of corruptible materials, and were mere pictures, and therefore would disappear; whereas, the powers which had dwelt within them, had flown to heaven. By such representations as these, he retained the multitude with him in the Serapion.

When the emperor was informed of these occurrences, he declared that the Christians who had been slain were blessed, inasmuch as they had been admitted to the honor of martyrdom, and had suffered in defense of the faith. He offered free pardon[30] to those who had slain them, hoping that by this act of clemency they would be the more readily induced to embrace Christianity; and he

commanded the demolition of the temples in Alexandria which had been the cause of the popular sedition. It is said that, when this imperial edict was read in public, the Christians uttered loud shouts of joy, because the emperor laid the odium of what had occurred upon the pagans. The people who were guarding the Serapion were so terrified at hearing these shouts, that they took to flight, and the Christians immediately obtained possession of the spot, which they have retained ever since. I have been informed that, on the night preceding this occurrence, Olympius heard the voice of one singing hallelujah in the Serapion. The doors were shut and everything was still; and as he could see no one, but could only hear the voice of the singer, he at once understood what the sign signified; and unknown to any one he quitted the Serapion and embarked for Italy. It is said that when the temple was being demolished, some stones were found, on which were hieroglyphic characters in the form of a cross, which on being submitted to the inspection of the learned, were interpreted as signifying the life to come.[31] These characters led to the conversion of several of the pagans, as did likewise other inscriptions found in the same place, and which contained predictions of the destruction of the temple. It was thus that the Serapion was taken, and, a little while after, converted into a church; it received the name of the Emperor Arcadius.

There were still pagans in many cities, who contended zealously in behalf of their temples; as, for instance, the inhabitants of Petraea and of Areopolis, in Arabia; of Raphi and Gaza, in Palestine; of Heriopolis in Phoenicia; and of Apamea, on the river Axius, in Syria. I have been informed that the inhabitants of the last-named city often armed the men of Galilee and the peasants of Lebanon in

defense of their temples; and that at last, they even carried their audacity to such a height, as to slay a bishop named Marcellus. This bishop had commanded the demolition of all the temples in the city and villages, under the supposition that it would not be easy otherwise for them to be converted from their former religion. Having heard that there was a very spacious temple at Aulon, a district of Apamea, he repaired thither with a body of soldiers and gladiators. He stationed himself at a distance from the scene of conflict, beyond the reach of the arrows; for he was afflicted with the gout, and was unable to fight, to pursue, or to flee. Whilst the soldiers and gladiators were engaged in the assault against the temple, some pagans, discovering that he was alone, hastened to the place where he was separated from the combat; they arose suddenly and seized him, and burnt him alive. The perpetrators of this deed were not then known, but, in course of time, they were detected, and the sons of Marcellus determined upon avenging his death. The council of the province, however, prohibited them from executing this design, and declared that it was not just that the relatives or friends of Marcellus should seek to avenge his death; when they should rather return thanks to God for having accounted him worthy to die in such a cause.

Chapter XVI.-In What Manner, and from What Cause, the Functions of the Presbyter, Appointed to Preside Over the Imposition of Penance, Were Abolished. Dissertation on the Mode of Imposing Penance.

Nectarius, about this period, abolished the office of the presbyter whose duty it was to preside over the imposition of penance; and this is the first instance of the

suppression of this office in the Church.[32] This example was followed by the bishops of every region. Various accounts have been given of the nature, the origin, and the cause of the abolition of this office. I shall state my own views on the subject. Impeccability is a Divine attribute, and belongs not to human nature; therefore God has decreed that pardon should be extended to the penitent, even after many transgressions. As in supplicating for pardon, it is requisite to confess the sin, it seems probable that the priests, from the beginning, considered it irksome to make this confession in public, before the whole assembly of the people. They therefore appointed a presbyter, of the utmost sanctity, and the most undoubted prudence, to act on these occasions; the penitents went to him, and confessed their transgressions; and it was his office to indicate the kind of penance adapted to each sin, and then when satisfaction had been made, to pronounce absolution. As the custom of doing penance never gained ground among the Novatians, regulations of this nature were of course unnecessary among them; but the custom prevailed among all other heretics, and prevails even to the present day. It is observed with great rigor by the Western churches,[33] particularly at Rome, where there is a place appropriated to the reception of penitents, in which spot they stand and mourn until the completion of the services, for it is not lawful for them to take part in the mysteries; then they cast themselves, with groans and lamentations, prostrate on the ground. The bishop conducts the ceremony, sheds tears, and prostrates himself in like manner; and all the people burst into tears, and groan aloud. Afterwards, the bishop rises first from the ground, and raises up the others; he offers up prayer on behalf of the penitents, and then dismisses them. Each of the penitents subjects himself in private to voluntary

suffering, either by fastings, by abstaining from the bath or from divers kinds of meats, or by other prescribed means, until a certain period appointed by the bishop. When the time arrives, he is made free from the consequences of his sin, and assembles at the church with the people. The Roman priests have carefully observed this custom from the beginning to the present time. In the church at Constantinople, a presbyter was always appointed to preside over the penitents, until a lady of the nobility made a deposition to the effect, that when she resorted as a penitent to the presbyter, to fast and offer supplications to God, and tarried for that purpose, in the church, a rape had been committed on her person by the deacon. Great displeasure was manifested by the people when this occurrence was made known to them, on account of the discredit that would result to the church; and the priests, in particular, were thereby greatly scandalized. Nectarius, after much hesitation as to what means ought to be adopted, deposed the deacon; and, at the advice of certain persons, who urged the necessity of leaving each individual to examine himself before participating in the sacred mysteries, he abolished the office of the presbyter presiding over penance. From that period, therefore, the performance of penance fell into disuse; and it seems to me, that extreme laxity of principle was thus substituted for the severity and rigor of antiquity. Under the ancient system, I think, offences were of rarer occurrence; for people were deterred from their commission, by the dread of confessing them, and of exposing them to the scrutiny of a severe judge. I believe it was from similar considerations, that the Emperor Theodosius, who was always zealous in promoting the glory of the Church, issued a law,[34] enacting that women should not be admitted into the ministry, unless they had had children, and were upwards

of sixty years of age, according to the precept of the Apostle Paul.[35] By this law it was also decreed, that women who had shaved their heads should be ejected from the churches; and that the bishop by whom such women were admitted should be deposed from the bishopric.

Chapter XVII.-Banishment of Eunomius by Theodosius the Great. Theophronius, His Successor; Of Eutychus, and of Dorotheus, and Their Heresies; Of Those Called Psathyrians; Division of the Arians into Different Parties; Those in Constantinople Were More Limited.

Such subjects as the above, however, are best left to the decision of individual judgment.

The emperor, about this period, condemned Eunomius to banishment.[36] This heretic had fixed his residence in the suburbs of Constantinople, and held frequent churches in private houses, where he read his own writings. He induced many to embrace his sentiments, so that the sectarians, who were named after him, became very numerous. He died not long after his banishment, and was interred at Dacora, his birthplace, a village of Cappadocia, situated near Mount Argeus, in the territory of Caesarea. Theophronius, who was also a native of Cappadocia, and who had been his disciple, continued to promulgate his doctrines. Having gotten a smattering, through the writings of Aristotle, he composed an introduction to the study of the syllogisms in them, which he entitled "Exercises for the Mind." But he afterwards engaged, I have understood, in many unprofitable disputations, and soon ceased to confine himself to the

doctrines of his master. But being eager for new things, he endeavored to prove, from the terms which are placed in the Sacred Scriptures, that though God foreknows that which is not, and knows that which is, and remembers what has happened, he does not always have that knowledge in the same manner with respect to the future and present, and changes his knowledge of the past. As this hypothesis appeared positively absurd to the Eunomians, they excommunicated him from their church; and he constituted himself the leader of a new sect, called, after his name, Theophronians. Not long after, Eutychus, one of the Eunomians, originated another sect in Constantinople, to which his own name was given. For the question had been proposed, as to whether the Son of God is or is not acquainted with the last hour; and for its solution, the words of the evangelist were quoted, in which it is stated that the day and hour are known only to the Father.[37] Eutychus, however, contended that this knowledge belongs also to the Son, inasmuch as He has received all things from the Father. The Eunomian presidents, having condemned this opinion, he seceded from communion with them, and went to join Eunomius in his place of banishment. A deacon, and some other individuals, who had been dispatched from Constantinople to accuse Eutychus, and, if necessary, to oppose him in argument, arrived first at the place of destination. When Eunomius was made acquainted with the object of their journey, he expressed himself in favor of the sentiments propounded by Eutychus; and, on his arrival, prayed with him, although it was not lawful to pray with any one who travels unprovided with letters written in sacred characters, attesting his being in communion. Eunomius died soon after this contention; and the Eunomian president, at Constantinople, refused to receive Eutychus into communion; for he antagonized

him from jealousy because he was not even of clerical rank, and because he could not answer his arguments, and did not find it possible to solve his problems. Eutychus, therefore, separated those who had espoused his sentiments into a personal heresy. Many assert that he and Theophronius were the first who propounded the peculiar views entertained by the Eunomians concerning divine baptism. The above is a brief account of such details as I have been able to give in order to afford a succinct knowledge of the causes which led the Eunomians to be divided among themselves. I should be prolix were I to enter into further particulars; and, indeed, the subject would be by no means an easy one to me, since I have no such dialectic skill.

The following question was, in the meantime, agitated among the Arians of Constantinople: Prior to the existence of the Son (whom they regard as having proceeded out of nothing), is God to be termed the Father? Dorotheus, who had been summoned from Antioch to rule over them in the place of Marinus, was of opinion that God could not have been called the Father prior to the existence of the Son, because the name of Father has a necessary connection with that of Son. Marinus, on the other hand, maintained that the Father was the Father, even when the Son existed not; and he advanced this opinion either from conviction, or else from the desire of contention, and from jealousy at the preference that had been shown to Dorotheus in the Church. The Arians were thus divided into two parties; Dorotheus and his followers retained possession of the houses of prayer, while Marinus, and those who seceded with him, erected new edifices in which to hold their own churches. The name "Psathyrians" and "Goths" were given to the partisans of Marinus; Psathyrians, because

Theoctistus, a certain cake-vender (yaquroplhj) was a zealous advocate of their opinions; and Goths, because their sentiments were approved by Selinus, bishop of that nation. Almost all these barbarians followed the instructions of Selinus, and they gathered in churches with the followers of Marinus. The Goths were drawn to Selinus particularly because he had formerly been the secretary of Ulphilas, and had succeeded him as bishop. He was capable of teaching in their churches, not only in the vernacular, but also in the Greek language.

Soon after a contest for precedency arose between Marinus and Agapius, whom Marinus himself had ordained bishop over the Arians at Ephesus; and in the quarrel which ensued, the Goths took the part of Agapius. It is said that many of the Arian clergy of that city were so much irritated through the ambition displayed by these two bishops, that they communed with the Catholic Church. Such was the origin of the division of the Arians into two factions,-a division which still subsists; so that, in every city, they have separate churches. The Arians at Constantinople, however, after a separation of thirty-five years, were reconciled to each other by Plinthas, formerly a consul,[38] general of the cavalry and infantry, a man possessed of great influence at court. To prevent the revival of the former dissensions among them, the question which had been the cause of the division was forbidden to be mooted. And these occurrences took place later.

Chapter XVIII.-Another Heresy, that of the Sabbatians, is Originated by the Novatians. Their Synod in Sangarus. Account in Greater Detail of the Easter Festival.

A Division arose during the same reign among the Novatians[39] concerning the celebration of the festival of Easter, and from this dispute originated another, called the Sabbatian. Sabbatius, who, with Theoctistus and Macarius, had been ordained presbyter by Marcian, adopted the opinion of the co-presbyters, who had been convened at Pazoucoma[40] during the reign of Valens, and maintained that the feast of the Passover (Easter) ought to be celebrated by Christians as by Jews. He seceded from the Church at first for the purpose of exercising greater austerity, for he professed to adopt a very austere mode of life. He also declared that one motive of his secession was, that many persons who participated in the mysteries appeared to him to be unworthy of the honor. When, however, his design of introducing innovations was detected, Marcian expressed his regret at having ordained him, and, it is said, was often heard to exclaim that he would rather have laid his hands upon thorns than upon the head of Sabbatius. Perceiving that the people of his diocese were being rent into two factions, Marcian summoned all the bishops of his own persuasion to Sangarus, a town of Bithynia, near the seashore, not far from the city of Helenopolis. When they had assembled, they summoned Sabbatius, and asked him to state the cause of his grievance; and as he merely complained of the diversity prevailing in regard to the feast, they suspected that he made this a pretext to disguise his love of precedency, and made him declare upon oath that he would never accept the episcopal office. When he had taken the required oath, all were of the same opinion, and they voted to hold the church together, for the difference prevailing in the celebration of the Paschal feast ought by no means to be made an occasion for separation from communion; and they decided that each individual should be at liberty to

observe the feast according to his own judgment. They enacted a canon on the subject, which they styled the "Indifferent (adiaforoj) Canon." Such were the transactions of the assembly at Sangarus. From that period Sabbatius adhered to the usage of the Jews; and unless all happened to observe the feast at the same time, he fasted, according to the custom, but in advance, and celebrated the Passover with the usual prescriptions by himself. He passed the Saturday, from the evening to the appointed time, in watching and in offering up the prescribed prayers; and on the following day he assembled with the multitude, and partook of the mysteries. This mode of observing the feast was at first unnoticed by the people but as, in process of time, it began to attract observation, and to become more generally known, he found a great many imitators, particularly in Phrygia and Galatia, to whom this celebration of the feast became a national custom. Eventually he openly seceded from communion, and became the bishop of those who had espoused his sentiments, as we shall have occasion to show in the proper place.

I am, for my own part, astonished that Sabbatius and his followers attempted to introduce this innovation. The ancient Hebrews, as is related by Eusebius,[41] on the testimony of Philo, Josephus, Aristobulus, and several others, offered the sacrifices after the vernal equinox, when the sun is in the first sign of the zodiac, called by the Greeks the Ram, and when the moon is in the opposite quarter of the heavens, and in the fourteenth day of her age. Even the Novatians themselves, who have studied the subject with some accuracy, declare that the founder of their heresy and his first disciples did not follow this custom, which was introduced for the first

time by those who assembled at Pazoucoma; and that at old Rome the members of this sect still observe the same practice as the Romans, who have not deviated from their original usage in this particular, the custom having been handed down to them by the holy apostles Peter and Paul. Further, the Samaritans, who are scrupulous observers of the laws of Moses, never celebrate this festival till the first-fruits have reached maturity; they say it is, in the law, called the Feast of First-Fruits, and before these appear, it is not lawful to observe the feast; and, therefore, necessarily the vernal equinox must precede. Hence arises my astonishment that those who profess to adopt the Jewish custom in the celebration of this feast, do not conform to the ancient practice of the Jews. With the exception of the people above mentioned, and the Quartodecimani of Asia, all heresies, I believe, celebrate the Passover in the same manner as the Romans and the Egyptians. The Quartodecimani are so called because they observe this festival, like the Jews, on the fourteenth day of the moon, and hence their name. The Novatians observe the day of the resurrection. They follow the custom of the Jews and the Quartodecimani, except when the fourteenth day of the moon falls upon the first day of the week, in which case they celebrate the feast so many days after the Jews, as there are intervening days between the fourteenth day of the moon and the following Lord's day. The Montanists, who are called Pepuzites and Phrygians, celebrate the Passover according to a strange fashion which they introduced. They blame those who regulate the time of observing the feast according to the course of the moon, and affirm that it is right to attend exclusively to the cycles of the sun. They reckon each month to consist of thirty days, and account the day after the vernal equinox as the first day of the year, which, according to the Roman method of

computation, would be called the ninth day before the calends of April. It was on this day, they say, that the two great luminaries appointed for the indication of times and of years were created. This they prove by the fact that every eight years the sun and the moon meet together in the same point of the heavens. The moon's cycle of eight years is accomplished in ninety-nine months, and in two thousand nine hundred and twenty-two days; and during that time there are eight revolutions made by the sun, each comprising three hundred and sixty-five days, and the fourth part of a day. For they compute the day of the creation of the sun, mentioned in Sacred Writ, to have been the fourteenth day of the moon, occurring after the ninth day before the calends of the month of April, and answering to the eighth day prior to ides of the same month. They always celebrate the Passover on this day, when it falls on the day of the resurrection; otherwise they celebrate it on the following Lord's day; for it is written according to their assertion that the feast may be held on any day between the fourteenth and twenty-first.

Chapter XIX.-A List Worthy of Study, Given by the Historian, of Customs Among Different Nations and Churches.

We have now described the various usages that prevailed in the celebration of the Passover.[42] It appears to me that Victor, bishop of Rome, and Polycarp, bishop of Smyrna, came to a very wise decision on the controversy that had arisen between them.[43] For as the bishops of the West did not deem it necessary to dishonor the tradition handed down to them by Peter and by Paul, and as, on the other hand, the Asiatic bishops persisted in following the rules laid down by John the evangelist, they

unanimously agreed to continue in the observance of the festival according to their respective customs, without separation from communion with each other. They faithfully and justly assumed, that those who accorded in the essentials of worship ought not to separate from one another on account of customs. For exactly similar traditions on every point are to be found in all the churches, even though they hold the same opinions. There are, for instance, many cities in Scythia, and yet they all have but one bishop; whereas, in other nations a bishop serves as priest even over a village, as I have myself observed in Arabia, and in Cyprus, and among the Novatians and Montanists of Phrygia. Again, there are even now but seven deacons at Rome, answering precisely to the number ordained by the apostles, of whom Stephen was the first martyr; whereas, in other churches, the number of deacons is a matter of indifference. At Rome hallelujah is sung once annually, namely, on the first day of the festival of the Passover; so that it is a common thing among the Romans to swear by the fact of hearing or singing this hymn. In that city the people are not taught by the bishop, nor by any one in the Church. At Alexandria the bishop of the city alone teaches the people, and it is said that this custom has prevailed there ever since the days of Arius, who, though but a presbyter, broached a new doctrine. Another strange custom also prevails at Alexandria which I have never witnessed nor heard of elsewhere, and this is, that when the Gospel is read the bishop does not rise from his seat. The archdeacon alone reads the Gospel in this city, whereas in some places it is read by the deacons, and in many churches only by the priests; while on noted days it is read by the bishops, as, for instance, at Constantinople, on the first day of the festival of the resurrection.[44] In some churches the interval called Quadragesima, which

occurs before this festival, and is devoted by the people to fasting, is made to consist of six weeks; and this is the case in Illyria and the Western regions, in Libya, throughout Egypt, and in Palestine; whereas it is made to comprise seven weeks at Constantinople, and in the neighboring provinces as far as Phoenicia. In some churches the people fast three alternate weeks, during the space of six or seven weeks, whereas in others they fast continuously during the three weeks immediately preceding the festival. Some people, as the Montanists, only fast two weeks. Assemblies are not held in all churches on the same time or manner. The people of Constantinople, and almost everywhere, assemble together on the Sabbath, as well as on the first day of the week, which custom is never observed at Rome or at Alexandria. There are several cities and villages in Egypt where, contrary to the usage established elsewhere, the people meet together on Sabbath evenings, and, although they have dined previously, partake of the mysteries. The same prayers and psalms are not recited nor the same lections read on the same occasions in all churches. Thus the book entitled "The Apocalypse of Peter," which was considered altogether spurious by the ancients, is still read in some of the churches of Palestine, on the day of preparation, when the people observe a fast in memory of the passion of the Saviour. So the work entitled "The Apocalypse of the Apostle Paul," though unrecognized by the ancients, is still esteemed by most of the monks. Some persons affirm that the book was found during this reign, by Divine revelation, in a marble box, buried beneath the soil in the house of Paul at Tarsus in Cilicia. I have been informed that this report is false by Cilix, a presbyter of the church in Tarsus, a man of very advanced age, as is indicated by his gray hairs, who says that no such occurrence is known among them, and

wonders if the heretics did not invent the story. What I have said upon this subject must now suffice. Many other customs are still to be observed in cities and villages; and those who have been brought up in their observance would, from respect to the great men who instituted and perpetuated these customs, consider it wrong to abolish them. Similar motives must be attributed to those who observe different practices in the celebration of the feast which has led us into this long digression.

Chapter XX.-Extension of Our Doctrines, and Complete Demolition of Idolatrous Temples. Inundation of the Nile.

While the heretics were disrupted among themselves, the Catholic Church increased more and more by many accessions from the heterodox, on account of the dissensions among them and especially from multitudes of pagans.[45] The emperor having observed that the practice of idolatry had been greatly promoted by the facility of constant ingress and egress to and from the temple, directed the entrances of all temples to be closed; and eventually he commanded the demolition of many of these edifices.[46] When the pagans found themselves deprived of their own houses of prayer, they began to frequent our churches; for they did not dare to offer sacrifices after the pagan form in secret, for it was dangerous, since the sacrifice was under the penalty of death and of confiscation of property.

It is said that the river of Egypt did not overflow its banks this year at the proper season; and that the Egyptians angrily ascribed this circumstance to the prohibition of sacrifices to it, according to the ancestral

law. The governor of the province, apprehensive test the general discontent should terminate in sedition, sent a message to the emperor on the subject. But the emperor, far from attaching more importance to the temporary fertility produced by the Nile, than to the fidelity he owed to God and the interests of religion, replied as follows: "Let that river cease to flow, if enchantments are requisite to insure the regularity of its course; or if it delights in sacrifices, or if blood must be mingled with the waters that derive their source from the paradise of God." Soon afterwards, the Nile overflowed its banks with such violence, that the highest eminences were submerged. When it reached the farthest limit and almost had attained the fullest measure, the water did not the less press upward, so that the Egyptians were thrown into the contrary fear. The dread was lest the city of Alexandria and part of Libya · should be submerged. The pagans of Alexandria, irritated at this unexpected occurrence, exclaimed in derision at the public theatres, that the river, like an old man or fool, could not moderate its proceedings. Many of the Egpytians were hence induced to abandon the superstitions of their forefathers, and embrace Christianity. These incidents are given as I have learned them.

Chapter XXI.-Discovery of the Honored Head of the Forerunner of Our Lord, and the Events About It.

About this time the head of John the Baptist, which Herodias had asked of Herod the tetrarch, was removed to Constantinople.[47] It is l said that it was discovered by some monks of the Macedonian heresy, who originally dwelt at Constantinople, and afterwards fixed their abode

in Cilicia. Mardonius, the first eunuch of the palace, made known this discovery at court, during the preceding reign; and Valens commanded that the relic should be removed to Constantinople. The officers appointed to carry it thither, placed it in a public chariot, and proceeded with it as far as Pantichium, a district in the territory of Chalcedon. Here the mules of the chariot suddenly stopped; and neither the application of the lash, nor the threats of the hostlers, could induce them to advance further. So extraordinary an event was considered by all, and even by the emperor himself, to be of God; and the holy head was therefore deposited at Cosilaos, a village in the neighborhood, which belonged to Mardonius. Soon after, the Emperor Theodosius, impelled by an impulse from God, or from the prophet, repaired to the village. He determined upon removing the remains of the Baptist, and it is said met with no opposition, except from a holy virgin, Matrona, who had been the servant and guardian of the relic. He laid aside all authority and force, and after many entreaties, extorted a reluctant consent from her to remove the head; for she bore in mind what had occurred at the period when Valens commanded its removal. The emperor placed it, with the box in which it was encased, in his purple robe, and conveyed it to a place called Hebdomos, in the suburbs of Constantinople, where he erected a spacious and magnificent temple. The woman who had been appointed to the charge of the relic could not be persuaded by the emperor to renounce her religious sentiments, although he had recourse to entreaty and promises; for she was, it appears, of the Macedonian heresy. A presbyter of the same tendency, named Vincent, who also took charge of the coffin of the prophet, and performed the sacerdotal functions over it, followed the religious opinions of the emperor, and

entered into communion with the Catholic Church. He had taken an oath, as the Macedonians affirm, never to swerve from their doctrines; but he afterwards openly declared that, if the Baptist would follow the emperor, he also would enter into communion with him and be separated. He was a Persian, and had left his country in company with a relative named Addas, during the reign of Constantius, in order to avoid the persecution which the Christians were then suffering in Persia. On his arrival in the Roman territories, he was placed in the ranks of the clergy, and advanced to the office of presbyter. Addas married and rendered great service to the Church. He left a son named Auxentius, who was noted for his very faithful piety, his zeal for his friends, the moderation of his life, his love of letters, and the greatness of his attainments in pagan and ecclesiastical literature. He was modest and retiring in deportment, although admitted to familiarity with the emperor and the courtiers, and possessed of a very illustrious appointment. His memory is still revered by the monks and zealous men, who were all acquainted with him. The woman who had been entrusted with the relic remained during the rest of her life at Cosilaos. She was greatly distinguished by her piety and wisdom, and instructed many holy virgins; and I have been assured that many still survive who reflect the honorable character which was the result of training under Matrona.

Chapter XXII.-Death of Valentinian the Younger, Emperor in Rome, Through Strangling. The Tyrant Eugenius. Prophecy of John, the Monk of Thebais.

While Theodosius was thus occupied in the wise and peaceful government of his subjects in the East, and in

the service of God, intelligence was brought that Valentinian had been strangled.[48] Some say that he was put to death by the eunuchs of the bedchamber, at the solicitation of Arbogastes, a military chief, and of certain courtiers, who were displeased because the young prince had begun to walk in the footsteps of his father, concerning the government, and contrary to the opinions approved by them. Others assert, however, that Valentinian committed the fatal deed with his own hands, because he found himself impeded in attempting deeds which are not lawful in one of his years; and on this account he did not deem it worth while to live; for although an emperor, he was not allowed to do what he wished. It is said that the boy was noble in person, and excellent in royal manners; and that, had he lived to the age of manhood, he would have shown himself worthy of holding the reins of empire, and would have surpassed his father in magnanimity and justice. But though endowed with these promising qualities, he died in the manner above related.

A certain man named Eugenius, who was by no means sincere in his professions of Christianity, aspired to sovereignty, and assumed the symbols of imperial power. He was hoping to succeed in the attempt safely; for he was led by the predictions of individuals who professed to foresee the future, by the examination of the entrails and livers of animals and the course of the stars. Men of the highest rank among the Romans were addicted to these superstitions. Flavian, then a praetorian prefect, a learned man, and one who appeared to have an aptitude for politics, was noted for being conversant with,every means of foretelling the future. He persuaded Eugenius to take up arms by assuring him that he was destined for the throne, that his warlike undertakings would be

crowned with victory, and that the Christian religion would be abolished. Deceived by these flattering representations, Eugenius raised an army and took possession of the gates into Italy, as the Romans call the Julian Alps, an elevated and precipitous range of mountains; these he seized beforehand and fortified, for they had but one path in the narrows, and were shut in on each side by precipices and the loftiest mountains. Theodosiuswas perplexed as to whether he ought to await the issue of the war, or whether it would be better in the first place to attack Eugenius; and in this dilemma, he determined to consult John, a monk of Thebais, who, as I have before stated, was celebrated for his knowledge of the future. He therefore sent Eutropius, a eunuch of the palace, and of tried fidelity, to Egypt, with orders to bring John, if possible, to court; but, in case of his refusal, to learn what ought to be done. When he came to John, the monk could not be persuaded to go to the emperor, but he sent word by Eutropius that the war would terminate in favor of Theodosius, and that the tyrant would be slain; but that, after the victory, Theodosius himself would die in Italy. The truth of both of these predictions was confirmed by events.

Chapter XXIII.-Exaction of Tribute in Antioch, and Demolition of the Statues of the Emperor. Embassy Headed by Flavian the Chief Priest.

In this time, on account of the necessities of war, it seemed best to the officials whose concern it was, to impose more than the customary taxes; for this reason the populace of Antioch in Syria revolted;[49] the statues of the emperor and empress were thrown down and dragged by ropes through the city, and, as is usual on such

occasions, the enraged multitude uttered every insulting epithet that passion could suggest. The emperor determined to avenge this insult by the death of many of the citizens of Antioch; the people were struck dumb at the mere announcement; the rage of the citizens had subsided, and had given place to repentance; and, as if already subjected to the threatened punishment, they abandoned themselves to groans and tears, and supplicated God to turn away the anger of the emperor, and made use of some threnodic hymns for their litanies. They deputed Flavian, their bishop, to go on an embassy to Theodosius; but on his arrival, finding that the resentment of the emperor at what had occurred was unabated, he had recourse to the following artifice. He caused some young men accustomed to sing at the table of the emperor to utter these hymns with the litanies of the Antiochans. It is said that the humanity of the emperor was excited; he was overcome by pity at once; his wrath was subdued, and as his heart yearned over the city, he shed tears on the cup which he held in his hand. It is reported that, on the night before the sedition occurred, a spectre was seen in the form of a woman of prodigious height and terrible aspect, pacing through the streets of the city, lashing the air with an ill-sounding whip, similar to that which is used in goading on the beasts brought forward at the public theatres. It might have been inferred that the sedition was excited by the agency of some evil and malicious demon. There is no doubt but that much bloodshed would have ensued, had not the wrath of the emperor been stayed by his respect for this sacerdotal entreaty.

Chapter XXIV.-Victory of Theodosius the Emperor Over Eugenius.

When he had completed his preparations for war,[50] Theodosius declared his younger son Honorius emperor, and leaving him to reign at Constantinople conjointly with Arcadius, who had previously been appointed emperor, he departed from the East to the West at the head of his troops. His army consisted not only of Roman soldiers, but of bands of barbarians from the banks of the Ister. It is said that when he left Constantinople, he came to the seventh milestone, and went to pray to God in the church which he had erected in honor of John the Baptist; and in his name prayed that success might attend the Roman arms, and besought the Baptist himself to aid him. After offering up these prayers he proceeded towards Italy, crossed the Alps, and took the first guard-posts. On descending from the heights of these mountains, he perceived a plain before him covered with infantry and cavalry, and became at the same time aware that some of the enemy's troops were lying in ambush behind him, among the recesses of the mountains. The advance guard of his army attacked the infantry stationed in the plain, and a desperate and very doubtful conflict ensued. Further, when the army surrounded him, he considered that he had come into the power of men, and could not be saved even by those who would desire to do so, since those who had been posted in his rear were seizing the heights; he fell prone upon the earth, and prayed with tears, and God instantly answeredhim; for the officers of the troops stationed in ambush on the height sent to offer him their services as his allies, provided that he would assign them honorable posts in his army. As he had neither paper nor ink within reach, hetook up some tablets, and wrote on them the high and befitting appointments he would confer upon them, provided that they would fulfill their promise to him. Under these conditions theyadvanced to the emperor. The

issue did notyet incline to either side, but the battle was still evenly balanced in the plain, when a tremendous wind descended into the face of the enemy. Itwas such an one as we have never before re corded, and broke up the ranks of the enemies. The arrows and darts which were sent against the Romans, as if projected by the opposing ranks, were turned upon the bodies of those whohad cast them; and their shields were wrenched from their hands, and whirled against them with filth and dust. Standing thus exposed, in a defenseless condition, to the weapons of the Romans, many of them perished, while the few who attempted to effect an escape were soon captured. Eugenius threw himself at the feet of the emperor, and implored him to spare his life; but while in the act of offering up these entreaties, a soldier struck off his head. Arbogastes fled after the battle, and fell by his own hands. It is said that while the battle was being fought, a demoniac presented himself in the temple of God which is in the Hebdomos, where the emperor had engaged in prayer on starting out, and insulted John the Baptist, taunting him with having his head cut off, and shouted the following words: "You conquer me, and lay snares for my army." The persons who happened to be on the spot, and who were waiting impatiently to learn some news of the war, were amazed, and wrote an account of it on the day that it occurred, and afterwards ascertained that it was the same day as that on which the battle had been fought. Such is the history of these transactions.

Chapter XXV.-Intrepid Bearing of St. Ambrose in the Presence of the Emperor Theodosius. Massacre at Thessalonica. Narrative of the Other Righteous Deeds of This Saint.

After the death of Eugenius, the emperor went to Milan,

and repaired towards the church to pray within its walls.[51] When he drew near the gates of the edifice, he was met by Ambrose, the bishop of the city, who took hold of him by his purple robe, and said to him, in the presence of the multitude, "Stand back! a man defiled by sin, and with hands imbrued in blood unjustly shed, is not worthy, without repentance, to enter within these sacred precincts, or partake of the holy mysteries." The emperor, struck with admiration at the boldness of the bishop, began to reflect on his own conduct, and, with much contrition, retraced his steps. The occasion of the sin was as follows. When Buthericus was general of the troops in Illyria, a charioteer saw him shamefully exposed at a tavern, and attempted an outrage; he was apprehended and put in custody. Some time after, some magnificent races were to be held at the hippodrome, and the populace of Thessalonica demanded the release of the prisoner, considering him necessary to the celebration of the contest. As their request was not attended to, they rose up in sedition and finally slew Buthericus. On hearing of this deed, the wrath of the emperor was excited immediately, and he commanded that a certain number of the citizens should be put to death. The city was filled with the blood of many unjustly shed; for strangers, who had but just arrived there on their journey to other lands, were sacrificed with the others. There were many cases of suffering well worthy of commiseration, of which the following is an instance. A merchant offered himself to be slain as a substitute for his two sons who had both been selected as victims, and promised the soldiers to give them all the gold he possessed, on condition of their effecting the exchange. They could not but compassionate his misfortune, and consented to take him as a substitute for one of his sons, but declared that they did not dare to let off both the

young men, as that would render the appointed number of the slain incomplete. The father gazed on his sons, groaning and weeping; he could not save either from death, but he continued hesitating until they had been put to death, being overcome by an equal love for each. I have also been informed, that a faithful slave voluntarily offered to die instead of his master, who was being led to the place of execution. It appears that it was for these and other acts of cruelty that Ambrose rebuked the emperor, forbade him to enter the church, and excommunicated him. Theodosius publicly confessed his sin in the church, and during the time set apart for penance, refrained fromwearing his imperial ornaments, according to the usage of mourners. He also enacted a law[52] prohibiting the officers entrusted with the execution of the imperial mandates, from inflicting the punishment of death till thirty days after the mandate had been issued, in order that the wrath of the emperor might have time to be appeased, and that room might be made for the exercise of mercy and repentance.

Ambrose, no doubt, performed many other actions worthy of his priestly office, which are known, as is likely, only to the inhabitants of the country. Among the illustrious deeds that are attributed to him, I have been made acquainted with the following. It was the custom of the emperor to take a seat in assemblies of the church within the palisades of the altar, so that he sat apart from the rest of the people. Ambrose, considering that this custom had originated either from subserviency or from want of discipline, caused the emperor to be seated without the trellis work of the altar, so that he sat in front of the people, and behind the priests. The emperor Theodosius approved of this best tradition, as did likewise his successors; and we are told that it has been

ever since scrupulously observed.

I think it necessary to make a record of another action worthy of mention performed by this bishop. A pagan of distinction insulted Gratian, affirming that he was unworthy of his father; and he was in consequence condemned to death. As he was being led out to execution, Ambrose went to the palace to implore a pardon. Gratian was then engaged in witnessing a private exhibition of the hunt, such as the emperors were wont to celebrate for their private pleasure, and not for the public pastime. On finding this to be the case, the bishop went to the gate where they led in the beasts; he hid himself, and entered with the hunters who took charge of the animals, and did not intermit, although Gratian and his attendants resisted, till he had obtained an immediate and saving consent of the emperor, which released the man who was to be led out to death. Ambrose was very diligent in the observance of the laws of the Church, and in maintaining discipline among his clergy. I have selected the above two incidents from among the records of his numerous magnanimous deeds, in order to show with what intrepidity he addressed those in power when the service of God was in question.

Chapter XXVI.-St. Donatus, Bishop of Euroea, and Theotimus, High-Priest of Scythia.

There were at this period many other bishops[53] in various parts of the empire highly celebrated for their sanctity and high qualifications, of whom Donatus, bishop of Euroea[54] in Epirus, deserves to be particularly instanced. The inhabitants of the country relate many extraordinary miracles which he performed, of which the most

celebrated seems to have been the destruction of a dragon of enormous size. It had stationed itself on the high road, at a place called Chamaegephyrae and devoured sheep, goats, oxen, horses, and men. Donatus came upon this beast, attacked it unarmed, without sword, lance, or javelin; it raised its head, and was about to dash upon him, when Donatus made the sign of the cross with his finger in the air, and spat upon the dragon. The saliva entered its mouth, and it immediately expired. As it lay extended on the earth it did not appear inferior in size to the noted serpents of India. I have been informed that the people of the country yoked eight pair of oxen to transport the body to a neighboring field, where they burnt it, that it might not during the process of decomposition corrupt the air and generate disease. The tomb of this bishop is deposited in a magnificent house of prayer which bears his name. It is situated near a fountain of many waters, which God caused to rise from the ground in answer to his prayer, in an arid spot where no water had previously existed. For it is said that one day, when on a journey, he had to pass through this locality; and, perceiving that his companions were suffering from thirst, he moved the soil with his hands and engaged in prayer; before his prayer was concluded, a spring of water arose from the ground, which has never since been dried up. The inhabitants of Isoria, a village in the territory of Euroea, bear testimony to the truth of this narration.

The church of Tomi, and indeed all the churches of Scythia, were at this period under the government of Theotimus, a Scythian. He had been brought up in the practice of philosophy; and his virtues had so won the admiration of the barbarian Huns, who dwelt on the banks of the Ister, that they called him the god of the

Romans, for they had experience of divine deeds wrought by him. It is said that one day, when traveling toward the country of the barbarians, he perceived some of them advancing towards Total. His attendants burst forth into lamentations, and gave themselves up at once for lost; but he merely descended from horseback, and prayed. The consequence was, that the barbarians passed by without seeing him, his attendants, or the horses from which they had dismounted. As these tribes frequently devastated Scythia by their predatory incursions, he tried to subdue the ferocity of their disposition by presenting them with food and gifts. One of the barbarians hence concluded that he was a man of wealth, and, determining to take him prisoner, leaned upon his shield, as was his custom when parleying with his enemies; the man raised up his right hand in order to throw a rope, which he firmly grasped, over the bishop, for he intended to drag him away to his own country; but in the attempt, his hand remained extended in the air, and the barbarian was not released from his terrible bonds until his companions had implored Theotimus to intercede with God in his behalf.

It is said that Theotimus always retained the long hair which he wore when he first devoted himself to the practice of philosophy. He was very temperate, had no stated hours for his repasts, but ate and drank when compelled to do so by the calls of hunger and of thirst. I consider it to be the part of a philosopher to yield to the demands of these appetites from necessity, and not from the love of sensual gratification.

Chapter XXVII.-St. Epiphanius, Bishop of Cyprus, and a Particular Account of His Acts.

Epiphanius was at this period at the head of the metropolitan church of Cyprus.[55] He was celebrated, not only for the virtues he manifested and miraculous deeds during his life, but also for the honor that was rendered to him by God after his death; for it was said that demons were expelled, and diseases healed at his tomb. Many wonderful actions wrought while he lived are attributed to him, of which the following is one of the most remarkable that has come to our knowledge. He was extremely liberal towards the needy, either to those who had suffered from shipwreck or any other calamity; and after ex-pending the whole of his own patrimony in the relief of such cases, he applied the treasures of the church to the same purpose. These treasures had been greatly increased by the donations of pious men of various provinces, who had been induced by their admiration of Epiphanius to entrust him with the distribution of their alms during their lives, or to bequeath their property to him for this purpose at their death. It is said that on one occasion the treasurer, who was a godly man, discovered that the revenues of the church had been nearly drained, and so little remained in the treasury that he considered it his duty to rebuke the bishop as a spendthrift. Epiphanius, however, having, notwithstanding these remonstrances, given away the small sum that had remained, a stranger went to the little house where the treasurer lived, and placed in his hands a bag containing many gold coins. Since neither the giver nor the sender was visible, it seemed very naturally miraculous, that in a gift of so much money a man should keep himself unknown; thus everybody thought it to be a Divine work.

I desire also to relate another miracle that is attributed to Epiphanius. I have heard that a similar action has been related of Gregory, who formerly governed Neocaesarea;

and I see no reason to doubt the veracity of the account; but it does not disprove the authenticity of the miracle attributed to Epiphanius. Peter, the apostle, was not the only man who raised another from the dead; John, the evangelist, wrought a similar miracle at Ephesus; as did likewise the daughters of Philip at Hierapolis. Similar actions have been performed in different ages by the men of God. The miracle which I wish to instance is the following. Two beggars having ascertained when Epiphanius would pass that way, agreed to extract a larger donation than usual from him by having recourse to stratagem. As soon as the bishop was seen approaching, one of the beggars flung himself on the ground and simulated death; the other stood by and uttered loud lamentations, deploring the loss of his companion, and his own poverty, which made him unable to procure sepulture for him. Epiphanius prayed to God that the deceased might rise in peace; he gave the survivor sufficient money for the interment, and said to the weeper, "Take measures, my son, for the burial of your companion, and weep no more; he cannot now arise from the dead; the calamity was inevitable, therefore you ought to bear it with resignation." Saying these words, the bishop departed from the spot. As soon as there was no one in sight, the beggar who had addressed Epiphanius touched the other with his foot, as he lay extended on the ground, and said to him, "You have well performed your part; arise now, for through your labor, we have a good provision for to-day." He, however, lay in the same way, neither heard any cry, nor perceived him who moved him with all his strength; the other beggar ran after the priestand confessed their artifice, and, with lamentations and tearing of his hair, he besought Epiphanius to restore his companion. Epiphanius merely exhorted him to submit with patience

to the catastrophe, and sent him away. God did not undo what had happened, because, I feel persuaded, it was his design to show that those who practice deception on his servants are accounted as guilty of the fraud as if it had been perpetrated against Him who sees all, and who hears all.

Chapter XXVIII. Acacius, Bishop of Beroea, Zeno, and Ajax, Men Distinguished and Renowned for Virtue.

The following details are also the results of inquiry.[56] Acacius[57] was conspicuous among the bishops; he had already previously administered the episcopate of Beroea in Syria. There are of course many actions of his, which are worthy of record. He was from his youth brought up to the profession of ascetic monasticism, and was rigid in observing all the regulations of this mode of life. When he was raised to the bishopric, he gave this evidence of greatest virtue, in that he kept the episcopal residence open at all hours of the day, so that the citizens and strangers were always free to visit him, even when he was atmeals or at repose. This course of conduct is, l in my opinion, very admirable; for either he was living in such a way as to be always sure of himself, or he devised this as a means of preparation against the evil in one's nature, so that in expecting to be caught by the sudden entrance of persons, it would be necessary for him to be on continuous guard, not to err in his duties, but rather to be engaged in covenanted acts.

Zeno and Ajax,[58] two celebrated brothers, flourished about the same period. They devoted themselves to a life of philosophy, but did not fix their abode as hermits in

the desert, but at Gaza, a maritime city, which was also called Majuma. They both defended the truth of their religion with greatest fidelity, and confessed God with courage, so that they were frequently subjected to very cruel and harsh treatment by the pagans. It is said that Ajaxmarried a very lovely woman, and after he had known her thrice in all that time, had three sons; and that subsequently he held no further intercourse with her, but persevered in the exercises of monasticism. He brought up two of his sons to the divine life and celibacy, and the third he permitted to marry. He governed the church of Botolium with propriety and distinction.

Zeno, who had from his youth renounced the world and marriage, persevered in steadfast adherence to the service of God. It is said, and I myself am witness of the truth of the assertion, that when he was bishop of the church in Majuma, he was never absent at morning or evening hymns, or any other worship of God, unless attacked by some malady; and yet he was at this period an old man, being nearly a hundred years of age. He continued his course of life in the monastic philosophy, but, by pursuing his trade of weaving linen, continued to earn the means of supplying his own wants and of providing for others. He never deviated from this course of conduct till the close of his life, although he exceeded all the other priests of that province in age; and although he presided over the people and property of the largest church.

I have mentioned these as examples of those who served as priests at this period. It would be a task to enumerate all where the main part of them were good, and God bore testimony to their lives by readily hearing their prayers and by working many miracles.

Chapter XXIX.-Discovery of the Remains of the Prophets Habakkuk and Micah. Death of the Emperor Theodosius the Great.

While the Church everywhere was under the sway of these eminent men, the clergy and people were excited to the imitation of their virtue and zeal. Nor was the Church of this era distinguished only by these illustrious examples of piety; for the relics of the proto-prophets,[59] Habakkuk, and a little while after, Micah, were brought to light about this time. As I understand, God made known the place where both these bodies were deposited by a divine vision in a dream to Zebennus, who was then acting asbishop of the church of Eleutheropolis. The relics of Habakkuk were found at Cela, a city formerly called Ceila. The tomb of Micah was discovered at a distance of ten stadia from Cela, at a place called Berathsatia.[60] This tomb was ignorantly styled by the people of the country, "the tomb of the faithful"; or, in their native language, Nephsameemana. These events, which occurred during the reign of Theodosius, were sufficient for the good repute of the Christian religion.

After conquering Eugenius,[61] Theodosius the emperor remained for some time at Milan, and here he was attacked with a serious malady. He recalled to mind the prediction of the monk, John, and conjectured that his sickness was unto death. He sent in haste for his son Honorius from Constantinople; and on seeing him by, he seemed to be easier, so that he was able to be present at the sports of the Hippodrome. After dinner, however, he suddenly grew worse, and sent to desire his son to preside at the spectacle. He died on the following night. This event happened during the consulate of the brothers

Olybrius and Probianus.[62]

Book VIII.

Chapter I.-Successors of Theodosius the Great. Rufinus, the Praetorian Prefect, is Slain. The Chief Priests of the Principal Cities. Differences Among the Heretics. Account of Sisinius, Bishop of the Novatians.

Such was the death of Theodosius, who had contributed so efficiently to the aggrandizement of the Church.[1] He expired in the sixtieth year of his age, and the sixteenth of his reign. He left his two sons as his successors. Arcadius, the elder, reigned in the East, and Honorius in the West. They both held the same religious sentiments as their father.

Damasus was dead; and at this period Siricius was the leader of the church of Rome; Nectarius, of the church in Constantinople; Theophilus, over the church of Alexandria; Flavian, over the church of Antioch; and John, over that of Jerusalem. Armenia and the Eastern provinces were at this time overrun by the barbarian Huns.[2] Rufinus, prefect of the East, was suspected of having clandestinely invited them to devastate the Roman territories, in furtherance of his own ambitious designs; for he was said to aspire to tyranny. For this reason, he was soon after slain; for, on the return of the troops from the conquest of Eugenius, the Emperor Arcadius, according to custom, went forth from Constantinople to meet them; and the soldiers took this opportunity to massacre Rufinus. These circumstances tended greatly to

the extension of religion. The emperors attributed to the piety of their father, the ease with which the tyrant had been vanquished, and the plot of Rufinus to gain their government arrested; and they readily confirmed all the laws which had been enacted by their predecessors in favor of the churches, and bestowed their own gifts in addition. Their subjects profited by their example, so that even the pagans were converted without difficulty to Christianity, and the heretics united themselves to the Catholic Church.

Owing to the disputes which had arisen among the Arians and Eunomians, and to which I have already alluded, these heretics daily diminished in number. Many of them, in reflecting upon the diversity of sentiments which prevailed among those of their own persuasion, judged that the truth of God could not be present with them, and went over to those who held the same faith as the emperors.

The interests of the Macedonians of Constantinople were materially affected by their possessing no bishop in that juncture; for, eversince they had been deprived of their churches by Eudoxius, under the reign of Constantius, they had been governed only by presbyters, and remained so until the next reign. The Novatians, on the other hand, although they had been agitated by the controversy concerning the Passover, which was an innovation made by Sabbatius, yet the most of them remained in quiet possession of their churches, and had not been molested by any of the punishments or laws enacted against other heretics, because they maintained that the Three Persons of the Trinity are of the same substance. The virtue of their leaders also tended greatly to the maintenance of concord among them. After the presidency of Agelius

they were governed by Marcian, a good man; and on his decease,[3] a little while before the time now under consideration, the bishopric devolved upon Sisinius,[4] a very eloquent man, well versed in the doctrines of philosophy and of the Holy Scriptures, and so expert in disputation that even Eunomius, who was wellapproved in this art and effective in this work, often refused to hold debates with him. His course of life was prudent and above the reach of calumny; yet he indulged in luxury, and even in superfluities; so that those who knew him not were incredulous as to whether he could remain temperate in the midst of so much abundance. His manners were gracious and suave in assemblies, and on this account he was esteemed by the bishops of the Catholic Church, by the rulers, and by the learned. His jests were replete with good nature, and he could bear ridicule without manifesting the least resentment. He was very prompt and witty in his rejoinders. Being once asked wherefore, as he was bishop, he bathed twice daily, he replied, "Because I do not bathe thrice." On another occasion, being ridiculed by a member of the Catholic Church because he dressed in white, he asked where it was commanded that he should dress in black; and, as the other hesitated for a reply, he continued, "You can give no argument in support of your position; but I refer you to Solomon, the wisest of men, who says, `Let your garments be always white.' Moreover Christ is described in the Gospel as having appeared in white, and Moses and Elias manifester themselves to the apostles in robes of white." It appears to me that the following reply was also very ingenious. Leontius, bishop of Ancyra, in Galatia, settled in Constantinople after he had deprived the Novatians in his province of their churches. Sisinius went to him to request that the churches might be restored; but far from yielding compliance, he reviled the

Novatians, and said that they were not worthy of holding churches, because, by abolishing the observance of penance, they intercepted the philanthropy of God. To this Sisinius replied, "No one does penance as I do." Leontius asked him in what way he did penance. "In coming to see you," retorted Sisinius. Many other witty speeches are attributed to him, and he is even said to have written several works with some elegance. But his discourses obtained greater applause than his writings, since he was best at declamation, and was capable of attracting the hearer by his voice and look and pleasing countenance. This brief description may serve as a proof of the disposition and mode of life of this great man.

Chapter II.-Education, Training, Conduct, and Wisdom of the Great John Chrysostom; His Promotion to the See; Theophilus, Bishopof Alexandria, Becomes His Confirmed Opponent.

Nectarius died about this period,[5] and lengthened debates were held on the ordination of a successor. They all voted for different individuals, and it seemed impossible for all to unite on one, and the time passed heavily. There was, however, at Antioch on the Orontes, a certain presbyter named John, a man of noble birth and of exemplary life, and possessed of such wonderful powers of eloquence and persuasion that he was declared by the sophist, Libanius the Syrian, to surpass all the orators of the age. When this sophist was on his death-bed he was asked by his friends who should take his place. "It would have been John," replied he, "had not the Christians taken him from us." Many of those who heard the discourses of John in the church were thereby excited to

the love of, virtue and to the reception of his own religious sentiments.[6] For by living a divine life he imparted zeal from his own virtues to his hearers. He produced convictions similar to his own, because he did not enforce them by rhetorical art and strength, but expounded the sacred books with truth and sincerity. For a word which is ornamented by deeds customarily shows itself as worthy of belief; but without these the speaker appears as an impostor and a traitor to his own words, even though he teach earnestly. Approbation in both regards was due to John. He devoted himself to a prudent course of life and to a severe public career, while he also used a clear diction, united with brilliance in speech.

His natural abilities were excellent, and he improved them by studying under the best masters. He learned rhetoric from Libanius, and philosophy from Andragathius. When it was expected that he would embrace the legal profession and take part in the career of an advocate, he determined to exercise himself in the sacred books and to practice philosophy according to the law of the Church. He had as teachers of this philosophy, Carterius and Diodorus, two celebrated presidents of ascetic institutions. Diodorus was afterwards the governor of the church of Tarsus, and, I have been informed, left many books of his own writings in which he explained the significance of the sacred words and avoided allegory. John did not receive the instructions of these men by himself, but persuaded Theodore and Maximus, who had been his companions under the instruction of Libanius, to accompany him. Maximus afterwards became bishop of Seleucia, in Isauria; and Theodore, bishop of Mompsuestia, in Cilicia. Theodore was well conversant with the sacred books and with the rest of the discipline of rhetoricians and philosophers.

After studying the ecclesiastical laws, and frequenting the society of holy men, he was filled with admiration of the ascetic mode of life and condemned city life. He did not persevere in the same purpose, but after changing it, he was drawn to his former course of life; and, to justify his conduct, cited many examples from ancient history, with which he was well acquainted, and went back into the city. On hearing that he was engaged in business and intent on marriage, John composed an epistle,[7] more divine in language and thought than the mind of man could produce, and sent it to him. Upon reading it, he repented and immediately gave up his possessions, renounced his intention of marrying, and was saved by the advice of John, and returned to the philosophic career. This seems to me a remarkable instance of the power of John's eloquence; for he readily forced conviction on the mind of one who was himself habituated to persuade and convince others. By the same eloquence, John attracted the admiration of the people; while he strenuously convicted sinners even in the churches, and antagonized with boldness all acts of injustice, as if they had been perpetrated against himself. This boldness pleased the people, but grieved the wealthy and the powerful, who were guilty of most of the vices which he denounced.

Being, then, held in such high estimation by those who knew him by experience, and by those who were acquainted with him through the reports of others, John was adjudged worthy, in word and in deed, by all the subjects of the Roman Empire, to be the bishop of the church of Constantinople. The clergy and people were unanimous in electing him; their choice was approved by the emperor, who also sent the embassy which should conduct him; and, to confer greater solemnity on his

ordination, a council was convened. Not long after the letter of the emperor reached Asterius, the general of the East; he sent to desire John to repair to him, as if he had need of him. On his arrival, he at once made him get into his chariot, and conveyed him with dispatch to a military station, Pagras so-called, where he delivered him to the officers whom the emperor had sent in quest of him. Asterius acted very prudently in sending for John before the citizens of Antioch knew what was about to occur; for they would probably have excited a sedition, and have inflicted injury on others, or subjected themselves to acts of violence, rather than have suffered John to be taken from them.

When John had arrived at Constantinople, and when the priests were assembled together, Theophilus opposed his ordination; and proposed as a candidate in his stead, a presbyter of his church named Isidore, who took charge of strangers and of the poor at Alexandria. I have been informed by persons who were acquainted with Isidore, that from his youth upwards he practiced the philosophic virtues, near Scetis. Others say that he had gained the friendship of Theophilus by being a participant and a familiar in a very perilous undertaking. For it is reported that during the war against Maximus, Theophilus intrusted Isidore with gifts and letters respectively addressed to the emperor and to the tyrant, and sent him to Rome, desiring him to remain there until the termination of the war, when he was to deliver the gifts, with the letters, to him, who might prove the victor. Isidore acted according to his instructions, but the artifice was detected; and, fearful of beingarrested, he fled to Alexandria. Theophilus from that period evinced much attachment towards him, and, with a view of recompensing his services, strove to raise him to the

bishopric of Constantinople. But whether there was really any truth in this report, or whether Theophilus desired to ordain this man because of his excellence, it is certain that he eventually yielded to those who decided for John.[8] He feared Eutropius, who was artfully eager for this ordination. Eutropius then presided over the imperial house, and they say he threatened Theophilus, that unless he would vote with the other bishops, he would have to defend himself against those who desired to accuse him; for many written accusations against him were at that time before the council.

Chapter III.-Rapid Promotion of John to the Bishopric, and More Vehement Grappling with Its Affairs. He Re-Establishes Discipline in the Churches Everywhere. By Sending an Embassy to Rome, He Abolished the Hostility to Flavian.

As soon as John was raised to the episcopal dignity, he devoted his attention first to the reformation of the lives of his clergy;[9] he reproved and amended their ways and diet and every procedure of their manifold transactions. He also ejected some of the clergy from the Church. He was naturally disposed to reprehend the misconduct of others, and to antagonize righteously those who acted unjustly; and he gave way to these characteristics still more in the episcopate; for his nature, having attained power, led his tongue to reproof, and nerved his wrath more readily against the enemy. He did not confine his efforts to the reformation of his own church; but as a good and large-minded man, he sought to rectify abuses throughout the world. Immediately upon entering the episcopate, he strove to put an end to the dissension

which had arisen concerning Paulinus, between the Western and Egyptian bishops and the bishops of the East; since on this account a general disunion was overpowering the churches in the whole empire. He requested the assistance of Theophilus in effecting the reconciliation of Flavian with the bishop of Rome.[10] Theophilus agreed to co-operate with him in the restoration of concord; and Acacius, bishop of Berea, and Isidore, whom Theophilus had proposed as a candidate for ordination instead of John, were sent on an embassy to Rome. They soon effected the object of their journey, and sailed back to Egypt. Acacius repaired to Syria, bearing conciliatory letters to the adherents of Flavian from the priests of Egypt and of the West. And the churches, after a long delay once more laid aside their discord, and took up communion with one another. The people at Antioch, who were called Eustathians, continued, indeed, for some time to hold separate assemblies, although they possessed no bishop. Evagrius, the successor of Paulinus, did not, as we have stated, long survive him; and I think reconciliation became easier for the bishops from there being no oneto oppose. The laity, as is customary with the populace, gradually went over to those who assembled together under the guidance of Flavian; and thus, in course of time, they were more and more united.

Chapter IV.-Enterprise of GaÏnas, the Gothic Barbarian. Evils Which He Perpetrated.

A Barbarian, named Gaïnas,[11] who had taken refuge among the Romans, and who had risen from the lowest ranks of the army to military command, formed a design to usurp the throne of the Roman Empire. With this in

view, he sent for his countrymen, the Goths, from their own homes to come to the Roman territories, and appointed his relatives to be tribunes and chiliarchs. Tirbingilus, a relative of his, who commanded a large body of troops in Phrygia, commenced an insurrection; and to all persons of judgment it was patent that he was preparing the way. Under the pretext of resenting the devastation of many of the Phrygian cities, which had been committed to his superintendence, Gainas turned to their assistance; but on his arrival, when a multitude of barbarians had been equipped for war, he disclosed his plan which he had previously concealed, and pillaged the cities which he had been commanded to guard, and was about to attack others. He then proceeded to Bithynia, and encamped in the boundaries of Chalcedon, and threatened war. The cities of the East of Asia, and as many as lived between these regions and about the Euxine, being thus in danger, the emperor and his counsellors judged that it would not be safe to venture into any hazardous undertaking without preparation against men who were already desperate; for the emperor declared that he was ready to befavorable to him in every point, and sent to Gainas to offer him whatever he might demand.

Gainas requested that two consuls, named Saturninus and Aurelian, whom he suspected of being inimical, should be delivered up to him; and when they were in his power, he pardoned them. He afterwards held a conference with the emperor near Chalcedon, in the house of prayer in which the tomb of Euphemia the martyr is deposited; and after he and the emperor had mutually bound themselves by vows of friendship to each other, he threw down his arms, and repaired to Constantinople, where, by an imperial edict, he was appointed general of the infantry

and cavalry. Prosperity so far beyond his deserts was more than he could bear with moderation; and as, contrary to all expectations, he had succeeded so wonderfully in his former enterprise, he determined to undermine the peace of the Catholic Church. He was a Christian, and, like the rest of the barbarians, had espoused the Arian heresy. Urged either by the presidents of this party, or by the suggestions of his own ambition, he applied to the emperor to place one of the churches of the city in the hands of the Arians. He represented that it was neither just nor proper that, while he was general of the Roman troops, he should be compelled to retire without the walls of the city when he wished to engage in prayer. John did not remain inactive when made acquainted with these proceedings. He assembled all the bishops who were then residing in the city, and went with them to the palace. He spoke at great length in the presence of the emperor and of Gaïnas, reproached the latter with being a stranger and a fugitive, and reminded him that his life had been saved by the father of the emperor, to whom he had sworn fidelity, as likewise to his children, to the Romans, and to the laws which he was striving to make powerless. When he had made this speech he showed the law which Theodosius had established, forbidding the heterodox to hold a church within the walls. Then, addressing himself to the emperor, John exhorted him to maintain the laws which had been established against heretics; and told him that it would be better to be deprived of the empire, than to be guilty of impiety by becoming a traitor to the house of God. Thus did John speak boldly like a man, and gave no place to innovation in the churches under his care. Gaïnas, however, regardless of his oaths, attacked the city. His enterprise was pre-announced by the appearance of a comet directly over the city; this comet was of

extraordinary magnitude, larger, it is said, than any that had previously been seen, and reaching almost to the earth itself. Gainas intended to seize first upon the stores of the bankers, and hoped to collect together their enormous wealth. But since the rumor of his plan was spread, the bankers concealed their ready wealth and no longer set forth silver upon the tables, as they were wont publicly to do. Gainas then sent some of the barbarians by night to set fire to the palace; but they were unskillful and overcome with fear, so they turned back. For when they drew near the edifice, they fancied that they saw a multitude of heavily armed men of immense stature, and they returned to inform Gainas that fresh troops had just arrived. Gainas disbelieved their report, for he was confident that no troops bad entered the city. As, however, other individuals whom he despatched to the palace for the same purpose, on the following night, returned with the same report, he went out himself to be an eye-witness of the extraordinary spectacle. Imagining that the army before him consisted of soldiers who had been withdrawn from other cities, and that these troops protected the city and palace by night and concealed themselves by day, Gainas feigned to be possessed of a demon; and under the pretext of offering up a prayer, went to the church which the father of the emperor had erected in honor of John the Baptist, at Hebdomos. Some of the barbarians remained in Constantinople, and others accompanied Gainas; they secretly carried arms and pots full of darts in the women's chariots, but when they were discovered, they slew the guard at the gates, who attempted to hinder the carrying out of the arms. From this the city was filled with as much confusion and uproar, as if it had suddenly been captured. A good thought ruled this terrible moment; for the emperor without delay declared Gainas a public enemy, and

commanded that all the barbarians left in the city should be slain. No sooner was this mandate issued, than the soldiers rushed upon the barbarians, and slew the greater number of them; they then set fire to the church which was named after the Goths; for as was customary, they had congregated there in the house of prayer, because there was no other refuge, since the gates were shut. On hearing of this calamity, Gainas passed through Thrace, and proceeded towards the Cherronesus, intending to cross the Hellespont; for he thought that if he could conquer the opposite coast of Asia, he could easily subjugate to himself all the provinces of the empire in the East. All these things proved contrary to his hopes, because the Romans were there favored by Divine power. For the army sent by the emperor was on hand by land and by sea, under the command of Flavira, who although a barbarian by birth, was a good man, and an able general. The barbarians, having no ships, imprudently attempted to cross the Hellespont to the opposite continent on rafts; when suddenly a great wind blew and violently separated them,and drove them against the Roman vessels.The greater part of the barbarians and their horses were drowned; but many were slain bythe military. Gaïnas, however, with a few of hisfollowers escaped; but not long after, when fleeing through Thrace, they fell in with another detachment of the Roman army, and Gaïnas, with all his barbarians, perished. Such was the termination of the daring schemes and life of Gainas.

Flavita had rendered himself very conspicuous in this war, and was therefore appointed consul.[12] During his consulate, and that of Vincentius, a son was born to the emperor. The young prince was named after his grandfather, and at the commencement of the next consulate,[13] was proclaimed Augustus.

Chapter V.-John Swayed the People by His Teachings. Concerning the Woman, a Follower of Macedonius, on Account of Whom the Bread Was Turned into a Stone.

John governed the church of Constantinople with exemplary prudence, and induced many of the pagans and of the heretics to unite themselves with him.[14] Crowds of people daily resorted to him; some for the purpose of being edified by listening to his discourses, and others with the intention of tempting him, He, however, pleased and attracted all classes, and ledthem to embrace the same religious sentimentsas himself. As the people pressed around him, and could not get enough of his words, so that when they were pushed hither and you, and were pressing one another, they incurred danger; and each one was forcing his way to go farther, so that by standing near, he might hear more accurately what John was saying, he placed himself in the midst of them upon the platform of the readers, and, having taken a seat, taught the multitude. It seems to me that this is a suitable place in my history for the insertion of the account of a miracle which was performed during the life of John. A certain man of the Macedonian heresy, lived with a wife of the same belief; he chanced to hear John discoursing concerning the opinion one ought to hold about the Divine nature; he was convinced by the argument he heard advanced, and strove to persuade his wife to embrace the same sentiments. Her previous habits of mind, and the conversation of other women of her acquaintance, deterred her from complying with his wishes; and, when he found that all his efforts to convince her were futile, he told her that, unless she would be of one mind with him on Divine subjects, she should not continue to live with him. The woman,

therefore, promised to do as she was required; but, at the same time, she made known the matter to one of her servant maids, in whose fidelity she confided, and used her as an instrument in deceiving her husband. At the season of the celebration of the mysteries (the initiated will understand what I mean), this woman kept what was given to her and held down her head as if engaged in prayer. Her servant, who was standing behind her, placed in her hand a bit of bread which she had brought with her; but, as soon as she had placed it between her teeth, it was converted into stone. Since such a divine affair had happened to her, she was very fearful lest any further calamity should befall her, and ran to the bishop, and confessed on herself. She showed him the stone, which bore the marks of her teeth; it was composed of some unknown substance, and was marked by a very strange color. She implored forgiveness with tears, and continued ever after to hold the same religious tenets as her husband. If any person should consider this narrative incredible, he can inspect the stone in question; for it is still preserved in the treasury of the church of Constantinople.

Chapter VI.-Proceedings of John in Asia and Phrygia. Heraclides, Bishop of Ephesus, and Gerontius, Bishop of Nicomedia.

John[15] having been informed that the churches in Asia and the neighborhood were governed by unworthy persons, and that they bartered the priesthood for the incomes and gifts received, or bestowed that dignity as a matter of private favor, repaired to Ephesus, and deposed thirteen bishops, some in Lycia and Phrygia, and others in Asia itself, and appointed others in their stead. The

bishop of Ephesus was dead, and he therefore ordained Heraclides over the church. Heraclides was a native of Cyprus, and was one of the deacons under John: he had formerly joined the monks at Scetis, and had been the disciple of the monk Evagrius. John also expelled Gerontius, bishop of the church in Nicomedia. This latter was a deacon under Ambrosius, of the church of Milan; he declared, I do not know why, either with an intention to invent a miracle, or because he had been himself deceived by the art and phantasms of a demon, that he had seized something resembling an ass (onoskelij) by night, had cut off its head, and flung it into a grinding-house. Ambrose regarded this mode of discourse as unworthy of a deacon of God, and commanded Gerontius to remain in seclusion until he had expiated his fault by repentance. Gerontius, however, was a very skillful physician; he was eloquent and persuasive, and knew well how to gain friends; be therefore ridiculed the command of Ambrose, and repaired to Constantinople. In a short time he obtained the friendship of some of the most powerful men at court; and, not long after, was elevated to the bishopric of Nicomedia. He was ordained by Helladius, bishop of Caesarea in Cappadocia, who performed this office the more readily for him, because he had been instrumental, through his interest at court, in obtaining high appointment in the army for that functionary's son. When Ambrose heard of this ordination, he wrote to Nectarius, the president of the church of Constantinople, desiring him to eject Gerontius from the priesthood, and not permit him and the ecclesiastical order to be so abused. However desirous Nectarius might have been to obey this injunction, he could never succeed carrying it into effect, owing to the determined resistance of the people of Nicomedia. John deposed Gerontius, and ordained Pansophius, who had

formerly been preceptor to the wife of the emperor, and who, though a man of decided piety and of a mild and gentle disposition, was not liked by the Nicomedians. They arose in frequent sedition, and enumerated publicly and privately the beneficence of Gerontius, and on the liberal advantage derived from his science, and its generous and active use for the rich and poor alike; and as is usual when we applaud those we love, they ascribed many other virtues to him. They went about the streets of their own city and Constantinople as if some earthquake, or pestilence, or other visitation of Divine wrath had occurred, and sang psalms, and offered supplications that they might have Gerontius for their bishop. They were at length compelled to yield to necessity, and parted with grief and groans from Gerontius, receiving in his stead a bishop whom they regarded with fear and aversion. The bishops who had been deposed all their followers declaimed against John, as the leader of a revolution in the churches, and as changing the rights of the ordained, contrary to the ancestral laws; and under the influence of their grievance, they condemned deeds done by him, which were worthy of praise according to the opinion of most people. Among other matters, they reproached him with the proceedings that had been taken against Eutropius.

Chapter VII.-Concerning Eutropius, Chief of the Eunuchs, and the Law Enacted by Him. On Being Turned from the Church, He Was Put to Death. Murmurs Against John.

Eutropius was originally the chief of the eunuchs, and was the first and only person of that rank of whom we have known or heard who attained the consular and

patrician dignity.[16] When he was raised to present power, he thought not of the future, nor of the instability of human affairs, but caused those who sought an asylum in churches to be thrust out. He treated Pentadia, the wife of Timasius, in this manner. Timasius was a general in the army, capable and much feared; but Eutropius procured an edict for his banishment to Pasis in Egypt, under the pretext that he aspired to tyranny. I have been informed that Timasius fell a victim to thirst, or dreading lest anything worse might be in store, he was caught in the sands there, and was found dead. Eutropius issued a law, enacting that no one should seek refuge in churches, and that those who had already fled thither should be driven out. He was, however, the first to transgress this law; for not long after its enactment, he offended the empress, and immediately left the palace, and fled to the Church as a suppliant. While he was lying beneath the table, John pronounced a discourse, in which he reprehended the pride of power, and directed the attention of the people to the instability of human greatness. The enemies of John hence took occasion to cast reproach on him, because he had rebuked instead of compassionating, one who was suffering under the calamities of adverse fortunes. Eutropius soon after paid the penalty of his impious plan, and was beheaded; and the law which he had enacted was effaced from the public inscriptions. The wrath of God having been thus promptly visited on the injustice that had been perpetrated against the Church, prosperity was restored to it, and there was an increase in the Divine worship. The people of Constantinople were more sedulous then than before, in attendance at the singing of the morning and evening hymns.

Chapter VIII.-Antiphonal Hymns Against the Arians Introduced by John. The Interests of the

Orthodox are Much Augmented by the Teachings of John, While the Wealthy are More and More Enraged.

The Arians, having been deprived of their churches in Constantinople during the reign Theodosius, held their churches without the walls of the city.[17] They previously assembled by night in the public porticoes, and were divided into bands, so that they sang antiphonally, for they had composed certain refrains which flected their own dogma, and at the break of day marched in procession, singing these hymns, to the places in which they held their churches. They proceeded in this manner on all solemn festivals, and on the first and last days of the week. The sentiments propounded in these odes were such as were likely to engender disputes. As, for instance, the following: "Where are those who say that the Three Persons constitute one Power?" Other similar acrimonious observations were interspersed throughout their compositions. John was fearful lest any of his own church people should be led astray by witnessing these exhibitions, and therefore commanded them to sing hymns in the same manner. The orthodox became more distinguished, and in a short time surpassed the opposing heretics in number and processions; for they had silver crosses and lighted wax tapers borne before them. The eunuch of the empress was appointed to regulate these processions, to pay the cost of whatever might be required, and to prepare hymns. Hence the Arians, impelled either by jealousy or revenge, attacked the members of the Catholic Church. Much bloodshed ensued on both sides. Briso (for this was the name of the imperial eunuch) was wounded on the forehead by a stone that was cast at him. The resentment of the emperor was kindled, and he put a stop to the Arian assemblies.

Having commenced the custom of singing hymns in the manner and from the cause above stated, the members of the Catholic Church did not discontinue the practice, but have retained it to the present day. The institution of these processions and his services in the Church endeared John to the people; but he was hated by the clergy and the powerful on account of his free boldness, for he never failed to rebuke the clergy when he detected them in acts of injustice, nor to exhort the powerful to return to the practice of virtue when they abused their wealth, committed impiety, or yielded to voluptuousness.

Chapter IX.-Serapion, the Archdeacon, and St. Olympias. Some of the Celebrated Men Solently Bear Down Upon John, Traducing Him as Impracticable and Passionate.

The enmity of the clergy against John was greatly increased by Serapion, his archdeacon. He was an Egyptian, naturally prone to anger, and always ready to insult his opponents.[18] The feelings of hostility were further fostered by the counsel which Olympias received from John. Olympias was of most illustrious birth, and although she had become a widow while young, and was zealously attached to the exercises of monastic philosophy according to the laws of the church, yet Nectarius had ordained her as deaconess. John, perceiving that she bestowed her goods liberally on any one who asked her for them, and that she despised everything but the service of God, said to her: "I applaud your intentions; but would have you know that those who aspire to the perfection of virtue according to God, ought to distribute their wealth with economy. You, however, have been bestowing wealth on the wealthy, which is as

useless as if you had cast it into the sea. Know you not that you have voluntarily, for the sake of God, devoted all your possessions to the relief of the poor. You ought, therefore, to regard your wealth as belonging to your Master, and to remember that you have to account for its distribution. If you will be persuaded by me, you will in future regulate your donations according to the wants of those who solicit relief. You will thus be enabled to extend the sphere of your benevolence, and your mercy and most zealous care will receive reward from God."

John had several disputes with many of the monks, particularly with Isaac. He highly commended those who remained in quietude in the monasteries and practiced philosophy there; he protected them from all injustice and solicitiously supplied whatever necessities they might have. But the monks who went out of doors and made their appearance in cities, he reproached and regarded as insulting philosophy. For these causes, he incurred the hatred of the clergy, and of many of the monks, who called him a hard, passionate, morose, and arrogant man. They therefore attempted to bring his life into public disrepute, by stating confidently, as if it were the truth, that he would eat with no one, and that he refused every invitation to a meal that was offered him. I know of no pretext that could have given rise to this assertion, except that, as I have been assured by a man of undoubted veracity, John had, by rigorous asceticism, rendered himself liable to pain in the head and stomach, and was thus prevented from being present at some of the choicest symposia. Hence, however, originated the greatest accusation that was ever devised against him.

Chapter X.-Severian, Bishop of Gabales, and Antiochus, Bishop of Ptolemais. Dispute

Between Serapion and Severian. Reconciliation Between Them Effected by the Empress.

John likewise incurred the enmity of the empress, through the machinations of Severian, bishop of Gabali in Syria.[19] Severian and Antiochus, bishop of Ptolemais, a city in Phoenicia, were both learned men, and well qualified to teach in the churches. Antiochus had so fine a voice and delivery that, by some persons, he was surnamed Chrysostom. Severian, on the other hand, had the harshness of the Syrians in his speech; but, in point of knowledge and the evidences of the Scriptures, he was considered superior to Antiochus. It appears that Antiochus was the first to visit Constantinople; he gained great applause by his discourses, amassed some property, and then returned to his own city. Severian followed his example, and went to Constantinople. He formed an intimacy with John, spoke frequently in the churches, and was admired. He was in honor, and became well known to many of those in power, and to theemperor and empress. When John went to Asia, he commended the Church to his care; for he was so far deceived by the adulation of Severian as to imagine him to be his zealous friend. Severian, however, thought only of gratifying his auditors, and of pleasing the people by his discourses.[20] When John was apprised of this, he was filled with jealousy; and his resentment was further kindled, it is said, by the representations of Serapion. After the return of John from Asia, Serapion happened to see Severian passing; but, instead of rising to salute him, he kept his seat, in order to show his utter contempt for the man. Severian was offended by this manifestation of disrespect, and exclaimed, "If Serapion die a clergyman, then Christ was not incarnate." Serapion reported these words; and John, in consequence, expelled Severian from

the city as insolent, and as a blaspheme against God; for witnesses were brought forward to attest that the above words had been really uttered by him. Some of the friends of Serapion even went so far as to suppress part of the speech of Severian, and to affirm that he had declared that Christ was not incarnate. John also rebuked Severian, by asking whether, "If Serapion should not die among the clergy, it would follow that Christ had not been incarnate?" As Soon as the wife of the emperor was informed by the friends of Severian of what had occurred, she immediately sent for him from Chalcedon. John, notwithstanding all her remonstrances, positively refused to hold any intercourse with him, until the empress placed her son Theodosius on his knees in the church named after the apostles; then she entreated him persistently, and frequently adjured him, until John yielded a reluctant consent to receive Severian into friendship. Such are the accounts which I have received of these transactions.[21])

Chapter XI.-Question Agitated in Egypt, as to Whether God Has a Corporeal Form. Theophilus, Bishop of Alexandria, and the Books of Origen.

A Question was at this period agitated in Egypt, which had been propounded a short time previously, namely, whether it is right to believe that God is anthropomorphic.[22] Because they laid hold of the sacred words with simplicity and without any questioning, most of the monks of that part of the world were of this opinion; and supposed that God possessed eyes, a face, and hands, and other members of the bodily organization. But those who searched into the hidden meaning of the

terms of Scripture held the opposite; and they maintained that those who denied the incorporeality of God were guilty of blasphemy. This later opinion was espoused by Theophilus, and preached by him in the church; and in the epistle[23] which, according to custom, he wrote respecting the celebration of the passover, he took occasion to state that God ought to be regarded as incorporeal, as alien to a human form. When it was, signified to the Egyptian monks that Theophilus had broached these sentiments, they went to Alexandria, assembled the people together in one place, excited a tumult, and determined upon slaying the bishop as an impious man. Theophilus, however, presented himself to the insurgents forthwith, and said to them, "When I look upon you, it is as if I beheld the face of God." This address sufficiently mollified the men; yielding their wrath, they replied, "Wherefore, then, if you really hold orthodox doctrines, do you not denounce the books of Origen; since those who read them are led into such opinions?" "Such has long been my intention," replied he, "and I shall do as you advise; for I blame not less than you do, all those who follow the doctrines of Origen." By these means he deluded the brethren, and broke up the sedition.

Chapter XII.-About the Four Brothers, Called "The Long," Who Were Ascetics, and of Whom Theophilus Was an Enemy; About Isidore and the Events Which Came About Through These Four.

The controversy would most likely have been terminated, had it not been renewed by Theophilus himself, from inimical feelings against Ammonius, Dioscorus,

Eusebius, and Euthymius, who were called "the long."[24] They were brothers; and, as we have before stated, became conspicuous among the philosophers at Scetis. They were at one period beloved by Theophilus above all the other monks of Egypt; he sought their society, and frequently dwelt with them. He even conferred on Dioscorus the bishopric of Hermopolis. He was confirmed in his hatred of them, on account of his enmity to Isidore, whom he had endeavored to ordain in Constantinople after Nectarius. Some say, that a woman, belonging to the Manichean heresy, had been converted to the faith of the Catholic Church; Theophilus rebuked the arch-presbyter (towards whom he had other reasons for entertaining resentful feeling), because he had admitted her to participate in the sacred mysteries before she had adjured her former heresy. Peter, for this was the name of the arch-presbyter, maintained that he had received the woman into communion according to the laws of the Church, and with the consent of Theophilus; and referred to Isidore, as a witness to the truth of what he had deposed. Isidore happened to be then at Rome on an embassy; but, on his return, he testified that the assertions of Peter were true. Theophilus resented this avowal as a calumny, and ejected both him and Peter from the Church. Such is the account given by some persons of the transaction. I have, however, heard it alleged, by a man of undoubted veracity, who was very intimate with the monks above mentioned, that the enmity of Theophilus towards Isidore originated from two causes. One of these causes was identical with that specified by Peter the presbyter, namely, thathe had refused to attest the existence of a testament in which the inheritance was entailed on the sister of Theophilus; the other cause alleged by this individual was, that Isidore refused to give up certain moneys that had been confided

to him for the relief of the poor, and which Theophilus wished to appropriate to the erection of churches; saying that it is better to restore the bodies of the suffering, which are more rightly to be considered the temples of God, and for which end the money had been furnished, than to build walls. But from whatever cause the enmity of Theophilus mighthave originated, Isidore, immediately after hisexcommunication, joined his former companions, the monks at Scetis. Ammonius, with a few others, then repaired to Theophilus, and en-treated him to restore Isidore to communion. Theophilus readily promised to do as they requested; but as time passed away, and nothing more was effected for them, and it became evident that Theophilus was pretending, they again repaired to him, renewed their entreaties, and pressed him to be faithful to his engagement. Instead of complying, Theophilus thrust one of the monks into prison, for the purpose of intimidating the others. But he erred in this. Ammonius and all the monks with him then went to the prison, into which they were readily admitted by the jailer, who imagined that they had come to bring provisions to the prisoner; but having once obtained admission, they refused to leave the prison. When Theophilus heard of their voluntary confinement, he sent to desire them to come to him. They replied, that he ought first to take them out of prison himself, for it was not just, after having been subjected to public indignity, that they should be privately released from confinement. At length, however, they yielded and went to him. Theophilus apologized for what had occurred, and dismissed them as if he had no further intention of molesting them; but by himself, hechamped and was vexed, and determined to do them ill. He was in doubt, however, as to how he could ill-treat them, as they had no possessions, and despised everything but philosophy,

until it occurred to him, to disturb the peace of their retirement. From his former intercourse with them he had gathered that they blamed those who believe that God has a human form, and that they adhered to the opinions of Origen; he brought them into collision with the multitude of monks who maintained the other view. A terrible contention prevailed among the monks, for they did not think it worth while to persuade one another by flaming arguments for themselves in an orderly way, but settled down into insults. They gave the name of Origenists to those who maintained the incorporeality of the Deity, while those who held the opposite opinion were called Anthropomorphists.

Chapter XIII.-These Four Repair to John on Account of His Interest; For This Reason, Theophilus Was Enraged, and Prepares Himself to Fight Against John.

Dioscorus, Ammonius, and the other monks, having discovered the machinations of Theophilus, retired to Jerusalem, and thence proceeded to Scythopolis; for they thought that it would be an advantageous residence there for them on account of the many palms, whose leaves are used by the monks for their customary work.[25] Dioscorus and Ammonius were accompanied hither by about eighty other monks. In the meantime, Theophilus sent messengers to Constantinople, to prefer complaints against them, and to oppose any petitions that they might lay before the emperor. On being informed of this fact, Ammonius and the monks embarked for Constantinople, and took Isidore with them; and they requested that their cause might be tried in the presence of the emperor and of the bishop; for they thought that, by reason of his

boldness, John, who was careful to do right, would be able to help them in their rights. John, although he received them with kindness, and treated them with honor, and did not forbid them to pray in the church, refused to admit them to participation in the mysteries, for it was not lawful to do this before the investigation. He wrote to Theophilus, desiring him to receive them back into communion, as their sentiments concerning the Divine nature were orthodox; requesting him, if he regarded their orthodoxy as doubtful, to send some one to act as their accuser. Theophilus returned no reply to this epistle. Some time subsequently, Ammonius and his companions presented themselves before the wife of the emperor, as she was riding out, and complained of the machinations of Theophilus against them. She knew what had been plotted against them; and she stood up in honor of them; and, leaning forward from her royal chariot, she nodded, and said to them, "Pray for the emperor, for me, for our children, and for the empire. For my part, I shall shortly cause a council to be convened, to which Theophilus shall be summoned." A false report having prevailed in Alexandria, that John had received Dioscorus and his companions into communion, and had afforded them every aid and encouragement in his power, Theophilus began to reflect upon what measures it would be possible to adopt in order to eject John from his episcopate.

Chapter XIV.-Perversity of Theophilus. St. Epiphanius: His Residence at Constantinople and Preparation to Excite the People Against John.

Theophilus kept his designs against John as secret as possible; and wrote to the bishops of every city,

condemning the books of Origen.[26] It also occurred to him that it would be advantageous to enlist Epiphanius, bishop of Salamis, in Cyprus, on his side, a man who was revered for his life, and was the most distinguished of his contemporaries; and he therefore formed a friendship with him, although he had formerly blamed him for asserting that God possessed a human form. As if repentant of having ever entertained any other sentiment, Theophilus wrote to Epiphanius to acquaint him that he now held the same opinions as himself, and to move attacks against the books of Origen, as the source of such nefarious dogmas. Epiphanius had long regarded the writings of Origen with peculiar aversion, and was therefore easily led to attach credit to the epistle of Theophilus. He soon after assembled the bishops of Cyprus together, and prohibited the examination of the books of Origen. He also wrote to the other bishops, and, among others, to the bishop of Constantinople, exhorting them to convene. Synods, and to make the same decision. Theophilus, perceiving that there could be no l danger in following the example of Epiphanius, who was the object of popular praise, and who was admired for the virtue of his life, whatever his opinion might be, passed a vote similar to that of Epiphanius, with the concurrence of the bishops under his jurisdiction. John, on the other hand, paid little attention to the letters of Epiphanius and Theophilus. Those among the powerful and the clergy, who were opposed to him, perceived that the designs of Theophilus tended to his ejection from the bishopric, and therefore endeavored to procure the convention of a council in Constantinople, in order to carry this measure into execution. Theophilus, knowing this, exerted himself to the utmost in convening this council. He commanded the bishops of Egypt to repair by sea to Constantinople; he wrote to request Epiphanius and the other Eastern

bishops to proceed to that city with as little delay as possible, and he himself set off on the journey thither by land. Epiphanius was the first to sail from Cyprus; he landed at Hebdomos, a suburb of Constantinople; and after having prayed in the church erected at that place, he proceeded to enter the city. In order to do him honor, John went out with all his clergy to meet him. Epiphanius, however, evinced clearly by his conduct that he believed the accusations against John; for, although invited to reside in the ecclesiastical residences, he would not continue there, and refused to meet with John in them. He also privately assembled all the bishops who were residing in Constantinople, and showed them the decrees which he had issued against the discourses of Origen. He persuaded some of the bishops to approve of these decrees, while others objected to them. Theotimus, bishop of Scythia, strongly opposed the proceedings of Epiphanius, and told him that it was not right to cast insult on the memory of one who had long been numbered with the dead; nor was it without blasphemy to assail the conclusion to which the ancients had arrived on the subject, and to set aside their decisions. While discoursing in this strain, he drew forth a book of Origen's which he had brought with him; and, after reading aloud a passage conducive to the education of the Church, he remarked that those who condemned such sentiments acted absurdly, for they were in danger of insulting the subjects themselves about which these words treated. John still had respect for Epiphanius, and invited him to join in the meetings of his church, and to dwell with him. But Epiphanius declared that he would neither reside with John nor pray with him publicly, unless he would denounce the works of Origen and expel Dioscorus and his companions. Not considering it just to act in the manner proposed until judgment had been

passed on the case, John tried to postpone matters. When the assembly was about to be held in the Church of the Apostles, those ill-disposed to John planned that Epiphanius should go beforehand and publicly decry the books of Origen to the people, and Dioscorus and his companions as the partisans of this writer; and also to attack the bishop of the city as the abetter of those heretics. And some concerned themselves in this; for by this means it was supposed that the affections of the people would be alienated from their bishop. The following day, when Epiphanius was about entering the church, in order to carry his design into execution, he was stopped by Serapion, at the command of John, who had received intimation of the plot. Serapion proved to Epiphanius that while the project he had devised was unjust in itself, it could be of no personal advantage to him; for that if it should excite a popular resurrection, he would be regarded as responsible for the outrages that might follow. By these arguments Epiphanius was induced to relinquish his attack.

Chapter XV.-The Son of the Empress and St. Epiphanius.conference Between the "Long Brothers"And Epiphanius,and His Re-Embarkation for Cyprus.epiphanius and John.

About this time, the son of the empress was attacked by a dangerous illness, and the mother, apprehensive of consequences, sent to implore Epiphanius to pray for him.[27] Epiphanius returned for answer, that the sick one would live, provided that she would avoid all intercourse with the heretic Dioscorus and his companions. To this message the empress replied as follows: "If it be the will of God to take my son, His will be done. The Lord who

gave me my child, can take him back again. You have not power to raise the dead, otherwise your archdeacon would not have died." She alluded to Chrispion, the archdeacon, who had died a short time previously. He was brother to Fuscon and Salamanus, monks whom I had occasion to mention[28] when detailing the history of events under the reign of Valens; he had been companion of Epiphanius, and had been appointed his archdeacon. Ammonius and his companions went to Epiphanius, at the permission of the empress. Epiphanius inquired who they were, and Ammonius replied, "We are, O father, the Long Brothers; we come respectfully to know whether you have read any of our works or those of our disciples?" On Epiphanius replying that he had not seen them, he continued, "How is it, then, that you consider us to be heretics, when you have no proof as to what sentiments we may hold?" Epiphanius said that he had formed his judgment by the reports he had heard on the subject; and Ammonius replied, "We have pursued a very different line of conduct from yours. We have conversed with your disciples, and read your works frequently, and among others, that entitled `The Anchored.' When we have met with persons who have ridiculed your opinions, and asserted that your writings are replete with heresy, we have contended for you, and defended you as our father. Ought you then to condemn the absent upon mere report, and of whom you know nothing with assured certitude, or return such an exchange to those who have spoken well of you?" Epiphanius was measurably convinced, and dismissed them. Soon after he embarked for Cyprus, either because he recognized the futility of his journey to Constantinople, or because, as there is reason to believe, God had revealed to him his approaching death; for he died while on his voyage back to Cyprus. It is reported that he said to the bishops who

had accompanied him to the place of embarkation, "I leave you the city, the palace, and the stage, for I shall shortly depart." I have been informed by several persons that John predicted that Epiphanius would die at sea, and that this latter predicted the deposition of John. For it appears that when the dispute between them was at its height, Epiphanius said to John, "I hope you will not die a bishop," and that John replied, "I hope you will never return to your bishopric."

Chapter XVI.-The Dispute Between the Empress and John. Arrival of Theophilus from Egypt. Cyrinus, Bishop of Chalcedon.

After the departure of Epiphanius, John, when preaching in the church as usual, chanced to inveigh against the vices to which females are peculiarly prone.[29] The people imagined that his strictures were enigmatically directed against the wife of the emperor. The enemies of the bishop did not fail to report his discourse in this sense to the empress; and she, conceiving herself to have been insulted, complained to the emperor, and urged the necessity for the speedy presence of Theophilus and the convocation of a council. Severian, bishop of Gabala, who had not yet changed his former resentment against John, cooperated in the promotion of these measures. I am not in possession of sufficient data to determine whether there was any truth in the current report that John delivered the discourse above mentioned with express allusion to the empress, because he suspected her of having excited Epiphanius against him. Theophilus arrived soon after at Chalcedon in Bithynia, and was followed thither by many bishops. Some of the bishops joined him in compliance with his own invitation, and

others in obedience to the commands of the emperor. The bishops whom John had deposed in Asia repaired to Chalcedon with the utmost alacrity, as likewise all those who cherished any feeling of hostility against him. The ships which Theophilus expected from Egypt had already come to Chalcedon. When they had convened again in the same place, and when they had deliberated how the attempt against John might be judiciously forwarded by them, Cyrinus, leader of the church of Chalcedon, who was an Egyptian and a relative of Theophilus, and who had besides some other difficulties with John, spoke very abusively of him. Justice, however, seemed to follow him speedily; for Maruthas, a native of Mesopotamia, who had accompanied the bishops, happened to tread on his foot; and Cyrinus suffered so severely from this accident that he was unable to repair with the other bishops to Constantinople, although his aid was necessary to the execution of the designs that had been formed against John. The wound assumed so alarming an appearance, that the surgeons were obliged to perform several operations on the leg; and at length mortification took place, and spread over the whole body, and even extended to the other foot. He expired soon afterwards in great agony.

Chapter XVII.-Council Held by Theophilus and the Accusers of John in Rufinianae. John is Summoned to Attend, and Not Being Present, Was Deposed by Them.

When Theophilus entered Constantinople, none of the clergy went out to meet him; for his enmity against the bishop had become publicly known.[30] Some sailors from Alexandria, however, who chanced to be on the shore,

both from the corn vessels as well as other ships, having collected together, received him with great acclamations of joy. Passing by the church, he proceeded directly to the palace, where a lodging had been prepared for his accommodation. He soon perceived that many people of the city were strongly prejudiced against John, and ready to bring accusations against him; and taking his measures accordingly, he repaired to a place called "The Oak," in the suburbs of Chalcedon. This place now bears the name of Rufinus; for he was a consul, and erected here a magnificent palace, and a great church in honor of the apostles, Peter and Paul, and therefore named it the Apostolium; and appointed a congregation of monks to perform the clerical duties in the church. When Theophilus and the other bishops met for deliberation in this place, he judged it expedient to make no further allusion to the works of Origen, and called the monks of Scetis to repentance, promising that there would be no recollection of wrongs nor infliction of evil. His partisans zealously seconded his efforts, and told them that they must ask Theophilus to pardon their conduct; and as all the members of the assembly concurred in this request, the monks were troubled, and believing that it was necessary to do what they were desired by so many bishops, they used the words which it was their custom to use even when injured, and said "spare us." Theophilus willingly received them into favor, and restored them to communion; and the question concerning the injuries done to the monks of Scetis was ended. I feel convinced that this matter would not have been so quickly settled, had Dioscorus and Ammonius been present with the other monks. But Dioscorus had died some time previously, and had been interred in the church dedicated to St. Mocius the martyr. Ammonius, also, had been taken ill at the very time that preparations were being

made for the convocation of the council; and although he insisted upon repairing to "The Oak," yet his malady was thereby greatly increased: he died soon after his journey, and had a splendid entombment among the monks of that vicinity, and there he lies. Theophilus, it is said, shed tears on hearing of his death, and declared that although he had been the cause of much perplexity, there was not a monk to be found of more exalted character than Ammonius. It must, however, be admitted, that the death of this monk tended much to promote the success of the designs of Theophilus.

The members of the council summoned all the clergy of Constantinople to appear before them, and threatened to depose those who did not obey the summons. They cited John to appear and answer; as likewise Serapion, Tigrius a presbyter, and Paul a reader. John acquainted them, through the medium of Demetrius, bishop of Pisinus, and of some of the other clergy, who were his friends, that he would not avoid investigation, but that he was ready, if the names of his accusers and the subject ofhis accusations were made known to him, tojustify his proceedings before a larger council; for he did not choose to be considered insane, and to recognize his manifest enemies as judges. The bishops testified so much indignation at the non-compliance of John, that some of the clergy whom he had sent to the council were intimidated and did not return to him. Demetrius, and those who preferred his interests to all other considerations, quitted the council, and returned to him. The same day, a courier and a shorthand writer were dispatched from the palace to command John to repair to the bishops, and to urge the bishops to decide his cause without further delay. After John had been cited four times, and had appealed to a general council, no other

accusation could be substantiated against him, except his refusal to obey the summons of the council; and upon this ground they deposed him.

Chapter XVIII.-Sedition of the People Against Theophilus; And They Traduced Their Rulers. John Was Recalled, and Again Came to the See.

The people of Constantinople were made acquainted with the decree of the council towards the evening; and they immediately rose up in sedition.[31] At the break of day they ran to the church, and shouted, among many other plans, that a larger council ought to be convened to take cognizance of the matter; and they prevented the officers, who had been sent by the emperor to convey John into banishment, from carrying the edict into execution. John, apprehensive lest another accusation should be preferred against him, under the pretext that he had disobeyed the mandate of the emperor, or excited an insurrection among the people, when the multitude was dispersed, secretly made his escape from the church at noon, three days after his deposition. When the people became aware that he had gone into exile, the sedition became serious, and many insulting speeches were uttered against the emperor and the council; and particularly against Theophilus and Severian, who were regarded as the originators of the plot. Severian happened to be teaching in the church at the very time that these occurrences were taking place; and he took occasion to commend the deposition of John, and stated that, even supposing him guiltless of other crimes, John deserved to be deposed on account of his pride; because, while God willingly forgives men all other sins, he resists the proud. At this

discourse the people became restive under the wrong, and renewed their wrath, and fell into unrestrainable revolt. They ran to the churches, to the market-places, and even to the palace of the emperor, and with howls and groans demanded the recall of John. The empress was at length overcome by their importunity; and she persuaded her husband to yield to the wishes of the people. She quickly sent a eunuch, named Briso, in whom she placed confidence, to bring back John from Prenetus, a city of Bithynia; and protested that she had taken no part in the machinations that had been carded on against him, but had, on the contrary, always respected him as a priest and the initiator of her children.

When John, on his journey homeward, reached the suburbs belonging to the empress, he stopped near Anaplus; and refused to re-enter the city until the injustice of his deposition had been recognized by a larger synod of bishops; but as this refusal tended to augment the popular excitement, and led to many public declamations against the emperor and the empress, he allowed himself to be persuaded to enter the city. The people went to meet him, singing psalms composed with reference to the circumstances; many carried light wax tapers. They conducted him to the church; and although he refused, and frequently affirmed that those who had condemned him ought first to reconsider their vote, yet they compelled him to take the episcopal throne, and to speak peace to the people according to the custom of the priests. He then delivered an extemporaneous discourse, in which, by a pleasing figure of speech, he declared that Theophilus had meditated an injury against his church, even as the king of Egypt had contemplated the violation of Sarah, the wife of the patriarch Abraham, which is recorded in the books of the Hebrews: he then proceeded

to commend the zeal of the people, and to extol the emperor and the empress for their good will to him; he stirred the people to much applause and good acclaim for the emperor and his spouse, so that he had to leave his speech half ended.

Chapter XIX.-Obstinancy of Theophilus. Enmity Between the Egyptians and the Citizens of Constantinople. Flight of Theophilus. Nilammon the Ascetic. The Synod Concerning John.

Although Theophilus would fain have brought an accusation against John,[32] under the plea that he had unlawfully reinstated himself in his bishopric, yet he was deterred from doing so by the fear of offending the emperor, who had been compelled to recall John, as the means of suppressing the popular insurrection. Theophilus, however, received an accusation against Heraclides during the absence of the accused, in the hope of thereby authorizing the sentence of condemnation which had been issued against John. But the friends of Heraclides interposed, and declared that it was unjust, and contrary to ecclesiastical law, to condemn one who was absent. Theophilus and his partisans maintained the opposite side of the question: the people of Alexandria and of Egypt sided with them, and were opposed by the citizens of Constantinople. The strife between the two parties became so vehement that bloodshed ensued; many were wounded, and others slain in the contest. Severian, and all the bishops at Constantinople who did not support the cause of John, became apprehensive for their personal safety, and quitted the city in haste. Theophilus, also, fled the city at the commencement of the winter;

and, in company with Isaac the monk, sailed for Alexandria. A wind arose which drove the vessel to Gera, a small city about fifty stadia from Pelusium. The bishop of this city died, and the inhabitants, I have been informed, elected Nilammon to preside over their church; he was a good man, and had attained the summit of monastic philosophy. He dwelt without the city, in a cell of which the door was built up with stones. He refused to accept the dignity of the priesthood; and Theophilus, therefore, visited him in person, to exhort him to receive ordination at his hands. Nilammon repeatedly refused the honor; but, as Theophilus would take no refusal, he said to him, "To-morrow, my father, you shall act as you please; to-day it is requisite that I should arrange my affairs." Theophilus repaired, on the following day, to the cell of the monk, and commanded the door to be opened; but Nilammon exclaimed, "Let us first engage in prayer." Theophilus complied and began to pray. Nilammon likewise prayed within his cell, and in the act of prayer he expired. Theophilus, and those who were standing with him without the cell, knew nothing at the time of what had occurred; but, when the greater part of the day had passed away, and the name of Nilammon had been loudly reiterated without his returning any answer, the stones were removed from the door, and the monk was found dead. They honored him with a public burial after they had clothed him in the necessary vestments, and the inhabitants built a house of prayer about his tomb; and they celebrate the day of his death, in a very marked way, until this day. Thus died Nilammon, if it can be called death to quit this life for another,-rather than accept a bishopric of which, with extraordinary modesty, he considered himself unworthy.

After his return to Constantinople, John appeared to be

more than ever beloved by the people. Sixty bishops assembled together in that city, and annulled all the decrees of the council of "The Oak." They confirmed John in the possession of the bishopric, and enacted that he should officiate as a priest, confer ordination, and perform all the duties of the church usually devolving on the president. At this time Serapion was appointed bishop of Heraclea in Thrace.

Chapter XX.-The Statue of the Empress; What Happened There; The Teaching of John; Convocation of Another Synod Against John; His Deposition.

Not long after these occurrences the silver statue of the empress, which is still to be seen to the south of the church opposite the grand council-chamber, was placed upon a column of porphyry on a high platform,[33] and the event was celebrated there with applause and popular spectacles of dances and mimes, as was then customary on the erection of the statues of the emperors. In a public discourse to the people John charged that these proceedings reflected dishonor on the Church. This remark recalled former grievances to the recollection of the empress, and irritated her so exceedingly at the insult that she determined to convene another council. He did not yield, but added fuel to her indignation by still more openly declaiming, against her in the church; and it was at this period that he pronounced the memorable discourse commencing with the words, "Herodias is again enraged; again she dances; again she seeks to have the head of John in a basin."

Several bishops arrived soon after at Constantinople, and

amongst them were Leontius, bishop of Ancyra, and Acacius, bishop of Berea. The festival of our Lord's Nativity was then at hand, and the emperor, instead of repairing to the church as usual, sent to acquaint John that he could not hold communion with him until he had cleared himself of the charges. John spiritedly replied that he was ready to prove his innocence; and this so intimidated his accusers that they did not dare to follow up the charges. The judges decided that, having been once deposed, he ought not to be admitted to a second trial. But they called on John to defend himself on this point only, that after he had been deposed, he had sat on the episcopal throne before a synod had reinstated him. In his defense he appealed to the decision of the bishops who had, subsequently to the council of "The Oak," held communion with him. The judges waived this argument, under the plea that those who had held communion with John were inferior in point of number to those who had deposed him, and that a canon was in force by which he stood condemned. Under this pretext they therefore deposed him, although the law in question had been enacted by heretics; for the Arians, after having taken advantage of various calumnies to expel Athanasius from the church of Alexandria, enacted this law from the apprehension of a change in public affairs, for they struggled to have the decisions against him remain uninvestigated.

Chapter XXI.-Calamities Suffered by the People After the Expulsion of John. The Plots Against Him of Assassination.

After his deposition, John held no more assemblies in the church, but quietly remained in the episcopal dwelling-

house.[34] At the termination of the season of Quadragesima, on the same holy night in which the yearly festival in commemoration of the resurrection of Christ is celebrated, the followers of John were expelled from the church by the soldiers and his enemies, who attacked the people while still celebrating the mysteries. Since this occurrence was unforeseen, a great disturbance arose in the baptistery. The women wept and lamented, and the children screamed; the priests and the deacons were beaten, and were forcibly ejected from the church, in the priestly garments in which they had been officiating. They were charged with the commission of such disorderly acts as can be readily conceived by those who have been admitted to the mysteries, but which I consider it requisite to pass over in silence, lest my work should fall into the hands of the uninitiated.

When the people perceived the plot, they did not use the church on the following day, but celebrated the Paschal feast in the very spacious public baths called after the Emperor Constantius. Bishops and presbyters, and the rest, whose right it is to administer church matters,officiated. Those who espoused the cause ofJohn were present with the people. They were, however, driven hence, and then assembled on a spot without the walls of the city, which the Emperor Constantine, before the city had been built, had caused to be cleared and inclosed with palisades, for the purpose of celebrating there the games of the hippodrome. From that period, the people held separate assemblies, sometimes, whenever it was feasible, in that locality, and sometimes in another. They obtained the name of Johnites. About this time, a man who was either possessed of a devil, or who feigned to have one, was seized, having a poniard on his person, with the intention of assassinating John. He was

apprehendedby the people as one who had been hired for this plot, and led to the prefect; but John sent some bishops of his party to free him from custody before he had been questioned by torture. Some time afterwards, a slave of Elpidius the presbyter, who was an avowed enemy of the deacon, was seen running as swiftly as possible towards the episcopal residence. A passer-by endeavored to stop him, in order to ascertain the cause of so much haste; but instead of answering him, the slave plunged his poniard into him. Another person, who happened to be standing by, and who cried out at seeing the other wounded, was also wounded in a similar way by the slave; as was likewise a third bystander. All the people in the neighborhood, on seeing what had occurred, shouted that the slave ought to be arrested. He turned and fled. When those who were pursuing called out to those ahead to seize the fugitive, a man, who just then came out from the baths, strove to stop him, and was so grievously wounded that he fell down dead on the spot. At length, the people contrived to encircle the slave. They seized him, and conveyed him to the palace of the emperor, declaring that he had intended to have assassinated John, and that the crime ought: to be visited with punishment. The prefect, allayed the fury of the people by putting the delinquent into custody, and by assuring them that justice should have its course against him.

Chapter XXII.-Unlawful Expulsion of John from His Bishopric. The Trouble Which Followed. Conflagration of the Church by Fire from Heaven. Exile of John to Cucusus.

From this period the most zealous of the people guarded John alternately, stationing themselves about the

episcopal residence by night and by day.[35] The bishops who had condemned him complained of this conduct as a violation of the laws of the Church, declared that they could answer for the justice of the sentence that had been enacted against him, and asserted that tranquillity would never be restored among the people until he had been expelled from the city. A messenger having conveyed to him a mandate from the emperor enjoining his immediate departure, John obeyed, and escaped from the city, unnoticed by those who had been appointed to guard him. He made no other censure than that, in being sent into banishment without a legal trial or any of the forms of the law, he was treated more severely than murderers, sorcerers, and adulterers. He was conveyed in a little bark to Bithynia, and thence immediately continued his journey. Some of his enemies were apprehensive lest the people, on hearing of his departure, should pursue him, and bring him back by force, and therefore commanded the gates of the church to be closed. When the people who were in the public places of the city heard of what had occurred, great confusion ensued; for some ran to the seashore as if they would follow him, and others fled hither and thither, and were in great terror since the wrath of the emperor was expected to visit them for creating so much disturbance and tumult. Those who were within the church barred the exits still further by rushing together upon them, and by pressing upon one another. With difficulty they forced the doors open by the use of great violence; one party shattered them with stones, another was pulling them toward themselves, and was thus forcing the crowd backward into the building. Meanwhile the church was suddenly consumed on all sides with fire. The flames extended in all directions, and the grand house of the senatorial council, adjacent to the church on the south, was doomed. The two parties mutually accused

each other of incendiarism. The enemies of John asserted that his partisans had been guilty of the deed from revenge, on account of the vote that had been passed against him by the council. These latter, on the other hand, maintained that they had been calumniated, and that the deed was perpetrated by their enemies, with the intention of burning them in the church. While the fire was spreading from late afternoon until the morning, and creeping forward to the material which was still standing, the officers who held John in custody conveyed him to Cucusus, a city of Armenia, which the emperor by letter had appointed as the place of residence for the condemned man. Other officers were commissioned to arrest all the bishops and clerics who had favored the cause of John, and to imprison them in Chalcedon. Those citizens who were suspected of attachment to John were sought out and cast into prison, and compelled to pronounce anathema against him.

Chapter XXIII.-Arsacius Elected to Succeed John. The Evils Wrought Against the Followers of John. St. Nicarete.

Arsacius, brother of Nectarius, who had administered the bishopric before John, was, not long afterwards, ordained as bishop of Constantinople.[36] He was of a very mild disposition, and possessed of great piety; but the reputation he had acquired as a presbyter was diminished by the conduct of some of the clergy to whom he delegated his power, and who did what they pleased in his name; for their evil deeds were imputed to him. Nothing, however, operated so much to his disadvantage as the persecution that was carried on against the followers of John. They refused to hold communion, or

even to join in prayer with him, because the enemies of John were associated with him; and as they persisted, as we have before stated, in holding a church in the further parts of the city, he complained to the emperor of their conduct. The tribune was commanded to attack them with a body of soldiers, and by means of clubs and stones he soon dispersed them. The most distinguished among them in point of rank, and those who were most zealous in their adherence to John, were cast into prison. The soldiers as is usual on such occasions, went beyond their orders, and forcibly stripped the women of their ornaments, and carried off as booty their chains, their golden girdles, necklaces, and their collars of rings; they pulled off the lobes of the ear with the earrings. Although the whole city was thus filled with trouble and lamentation, the affection of the people for John still remained the same, and they refrained from appearing in public. Many of them absented themselves from the market-place and public baths, while others, not considering themselves safe in their own houses, fled the city.

Among the zealous men and excellent women who adopted this latter measure was Nicarete, a lady of Bithynia. She belonged to a noted family of the nobility, and was celebrated on account of her perpetual virginity and her virtuous life. She was the most modest of all the zealous women that we have ever known, and was well ordered in manner and speech and in behavior, and throughout her life she invariably preferred the service of God to all earthly considerations. She showed herself capable of enduring with courage and thought the sudden reversals of adverse affairs; she saw herself unjustly despoiled of the greater part of her ample patrimony without manifesting any indignation, and managed the

little that remained to her with so much economy, that although she was advanced in age, she contrived to supply all the wants of her household, and to contribute largely to others. Since she loved a humane spirit, she also prepared a variety of remedies for the needs of the sick poor, and she frequently succeeded in curing patients who had derived no benefit from the skill of the customary physicians. With a devout strength which assisted her in reaching the best results, she closed her lips. To sum up all in a few words, we have never known a devoted woman endowed with such manners, gravity, and every other virtue. Although she was so extraordinary, she concealed the greater part of her nature and deeds; for by modesty of character and philosophy she was always studious of concealment. She would not accept of the office of deaconess, nor of instructress of the virgins consecrated to the service of the Church, because she accounted herself unworthy, although the honor was frequently pressed upon her by John.

After the popular insurrection had been quelled, the prefect of the city appeared in public, as if to inquire into the cause of the conflagration, and the burning of the council-hall, and punished many severely; but being a pagan, he ridiculed the calamities of the Church, and delighted in its misfortunes.

Chapter XXIV.-Eutropius the Reader, and the Blessed Olympian, and the Presbyter Tigrius, are Persecuted on Account of Their Attachment to John. The Patriarchs.

Eutropius, a reader,[37] was required to name the persons who had set fire to the church; but although he was

scourged severely, although his sides and cheeks were torn with iron nails, and although lighted torches were applied to the most sensitive parts of his body, no confession could be extorted from him, notwithstanding his youth and delicacy of constitution. After having been subjected to these tortures, he was cast into a dungeon, where he soon afterwards expired.

A dream of Sisinius concerning Eutropius seems worthy of insertion in this history. Sisinius, the bishop of the Novatians, saw in his sleep a man, conspicuous for beauty and stature, standing near the altar of the church which the Novatians erected to the honor of Stephen, the proto-martyr; the man complained of the rarity of good men, and said that he had been searching throughout the entire city, and had found but one who was good, and that one was Eutropius. Astonished at what he had seen, Sisinius made known the dream to the most faithful of the presbyters of his church, and commanded him to seek Eutropius wherever he might be. The presbyter rightly conjectured that this Eutropius could be no other than he who had been so barbarously tortured by the prefect, and went from prison to prison in quest of him. At length he found him, and in conversation with him made known the dream of the bishop, and besought him with tears to pray for him. Such are the details we possess concerning Eutropius.

Great fortitude was evinced in the midst of these calamities by Olympias, the deaconess. Being dragged for this reason before the tribunal, and interrogated by the prefect as to her motives in setting fire to the church, she replied, "My past life ought to avert all suspicion from me, for I have devoted my large property to the restoration of the temples of God." The prefect alleged

that he was well acquainted with her past course of life. "Then," continued she, "you ought to appear in the place of the accuser and let another judge us." As the accusation against her was wholly unsubstantiated by proofs, and as the prefect found that he had no ground on which he could justly blame her, he changed to a milder charge as if desirous of advising her, finding fault with her and the otherwomen, because they refused communion with his bishop, although it was possible for them to repent and to change their own circumstances. They all through fear deferred to the advice of the prefect, but Olympias said to him, "It is not just that, after having been publicly calumniated, without having had anything proved against me in the courts, I should be obliged to clear myself of charges totally unconnected with the accusation in question. Let me rather take counsel concerning the original accusation that has been preferred against me. For even if you resort to unlawful compulsion, I will not hold communion with those from whom I ought to secede, nor consent to anything that is not lawful to the pious." The prefect, finding that he could not prevail upon her to hold communion with Arsacius, dismissed her that she might consult the advocates. On another occasion, however, he again sent for her and condemned her to pay a heavy fine, for he imagined by this means she would be compelled to change her mind. But she totally disregarded the loss of her property, and quitter Constantinople for Cyzicus. Tigrius, a presbyter, was about the same period stripped of his clothes, scourged on the back, bound hand and foot, and stretched on the rack. He was a barbarian by race, and a eunuch, but not by birth. He was originally a slave in the house of a man in power, and on account of his faithful services had obtained his freedom. He was afterwards ordained as presbyter, and was distinguished

by his moderation and meekness of disposition, and by his charity towards strangers and the poor. Such were the events which took place in Constantinople.

Meanwhile Siricius had died, after having administered the bishopric of Rome fifteen years. Anastasius held the same bishopric three years, and then died, and was succeeded by Innocent. Flavian, who refused his consent to the deposition of John, was also dead; and Porphyry, being appointed to succeed him in thechurch of Antioch, where he agreed with those who had condemned John, many of those in Syria seceded from the church in Antioch, and because they made congregations among themselves, they were subjected to many cruelties. For the purpose of enforcing fellowship with Arsacius, and with this Porphyry and Theophilus, the bishop of Alexandria, a law was established, by the zeal of the powerful at court, that those who were orthodox should not assemble outside of the churches, and those who were not in communion with them should be expelled.

Chapter XXV.-Since These Ills Existed in the Church, Secular Affairs Also Fell into Disorder. The Affairs of Stilicho, the General of Honorius.

About this period[38] the dissensions by which the Church was agitated were followed, as is frequently the case, by disturbances and commotions in the state. The Huns crossed the Ister and devastated Thrace. The robbers in Isauria gathered in great numbers and ravaged cities and villages as far as Caria and Phoenicia. Stilicho, the general of Honorius, a man who had attained great power, if any one ever did, and had under his sway the

flower of the Roman and of the barbarian soldiery, conceived feelings of enmity against the rulers who held office under Arcadius, and determined to set the two empires at enmity with each other. He caused Alaric, the leader of the Goths, to be appointed by Honorius to the office of general of the Roman troops, and sent him into Illyria; whither also he dispatched Jovius, the praetorian prefect, and promised to join them there with the Roman soldiers in order to add that province to the dominions of Honorius. Alaric marched at the head of his troops from the barbarous regions bordering on Dalmatia and Pannonia, and came to Epirus; and after waiting for some time there, he returned to Italy. Stilicho was prevented fromfulfilling his agreement to join Alaric, by some letters which were transmitted to him from Honorius. These events happened in the manner narrated.

Chapter XXVI.-Two Epistles from Innocent, the Pope of Rome, of Which One Was Addressed to John Chrysostom, and the Other to the Clergy of Constantinople Concerning John.

Innocent,[39] bishop of Rome,[40] was extremely indignant when apprised of the measures that had been adopted against John, and condemned the whole proceedings. He then turned his attention to the convocation of an oecumenical council, and wrote to John and to the clergy of Constantinople in part. Subjoined are the two letters, precisely as I found them, translated from the Latin into Greek.

"Innocent, to the beloved brother John.

"Although one conscious of his own innocence ought to expect every blessing and to ask for mercy from God, yet it seems well to us to send you a befitting letter by Cyriacus, the deacon, and to counsel you to long-suffering, lest the contumely cast upon you should have more power in subduing your courage than the testimony of a good conscience in encouraging you to hope. It is not requisite to teach you, who are the teacher and pastor of so great a people, that God always tries the best of men to see whether they will continue in the height of patience, and will not give way to any labor of suffering; and how true it is that the conscience is a firm thing against all that befalls us unjustly, and unless one be moved in these misfortunes by patience, he furnishes a ground for evil surmising. For he ought to endure everything, who first trusts in God, and then in his own conscience. Especially when an excellent and good man can exercise himself in endurance, he cannot be overcome; for the Holy Scriptures guard his thoughts, and the devout lections, which we expound to the people, abound in examples. These Scriptures assure us that almost all the saints are variously and continuously afflicted, and are tested by some investigation, and so have come to the crown of patience. Let thy conscience encourage thy love, O most honored brother; for that faculty amid tribulations possesses an encouragement for virtue. For since Christ, the Master, is observing, the purified conscience will station you in the haven of peace."

"Innocent, the bishop, to the presbyters, deacons, and all the clergy, and to the people of the church of Constantinople under John, the bishop, greeting to you, beloved brethren.

"From the letters of your love that you forwarded to me through Germanus, the presbyter, and Cassianus, the deacon, I have learned, with anxious solicitude, the scenes of evil which you have placed before our eyes. I have frequently seen during its repeated reading with what calamities and labors the faith is wearied. Only the consolation of patience heals such a state of affairs. Our God will shortly put an end to such tribulations, and they will eventually tend to your profit. But we recognized with approbation your proposition, placed at the beginning of the letter of your love; to wit, that this very consolation is necessary, and embraces many proofs of your patience; for our consolation, which we ought to have conveyed, you have anticipated in your epistle. Our Lord is wont to furnish this patience to the suffering, in order that when they fall into tribulations, the servants of Christ may encourage themselves; for they should reason within themselves that what they suffer has happened previously to the saints. And even we ourselves derive comfort from your letters, for we are not strangers to your sufferings; but we are disciplined in you. Who, indeed, can endure to witness the errors introduced by those who were bound especially to be enthusiasts for the quiet of peace and for its concord? But far from maintaining peace, they expel guiltless priests from the front seat of their own churches. John, our brother and fellow-minister and your bishop, has been the first to suffer this unjust treatment without being allowed a hearing. No accusation was brought, none was heard. What proposition was it that was nullified, so that no show of judgment might arise or be sought? Others were seated in the places of living priests, as though any who began from such discord would be able to possess anything or do anything rightly in any one's judgment. We have never known such audacities to have been done by our fathers. They

rather prohibited such innovations by refusing to give power to any one to be ordained in another's place while the occupant was living, since he is unable to be a bishop who is unjustly substituted.

"With respect to the observance of canons, we declare that those defined at Nicaea are alone[41] entitled to the obedience and recognition of the Catholic Church. If any individuals should attempt to introduce other canons, at variance with those of Nicaea, and such as are a compilation by heretics, such canons ought to be rejected by the Catholic Church, for it is not lawful to add the inventions of heretics to the Catholic canons. For they always wish to belittle the decision of the Nicene fathers through opponents and lawless men. We say, then, that the canons we have censured are not only to be disregarded, but to be condemned with the dogmas of heretics and schismatics, even as they have been formerly condemned at the council of Sardica by the bishops who were our predecessors. For it would be better, O most honored brethren, that these transactions be condemned, than that any actions should be confirmed contrary to the canons.

"What measures ought we to adopt now in the present circumstances against such deeds? It is necessary that there be a synodical investigation, and a synod we long ago said should be gathered. There are no other means of arresting the fury of the tempest. In order that we may attain this it will be profitable meanwhile for that healing to be exalted which comes by the will of the great God and of His Christ, our Lord. We shall thus behold the cessation of all the woes which have been excited by the envy of the devil, and which have served as trials for our

faith. If we remain steadfast in the faith, there is nothing that we ought not to expect from the Lord. We are constantly watching for the opportunity of convening an oecumenical council, whereby, in accordance with the will of God, an end may be put to these harassing commotions. Let us, then, endure in the interval, and, fortified by the wall of patience, let us trust in the help of our God for the restoration of all things.

"We had previously been made acquainted with all that you have related concerning your trials, by our fellow-bishops Demetrius, Cyriacus, Eulysius, and Palladius, who visited Rome at different periods and are now with us; from them we had learned all the details by a complete inquiry."

Chapter XXVII.-The Terrible Events Which Resulted from the Treatment of John. Death of the Empress Eudoxia. Death of Arsacius. And Further Concerning Atticus, the Patriarch, His Birthplace, and Character.

Such were the letters of Innocent from which the opinion which he entertained of John may readily be inferred. About the same period some hailstones of extraordinary magnitude fell at Constantinople and in the suburbs of the city.[42] Four days afterwards, the wife of the emperor died. These occurrences were by many regarded as indications of Divine wrath on account of the persecution that had been carried on against John. For Cyrinus, bishop of Chalcedon, one of his principal calumniators, had long previously terminated his life in the midst of great bodily agony, arising from the accident that had occurred to his foot, and the consequent necessary

amputation of the leg by the physicians. Arsacius, too, died after he had presided but a very short period over the church of Constantinople. Many candidates were proposed as his successor; and four months after his decease, Atticus, a presbyter, of the clergy of Constantinople, and one of the enemies of John, was ordained. He was a native of Sebaste in Armenia. He had been instructed from his youth in the principles of monastic philosophy by monks of the Macedonian heresy. These monks, who then enjoyed a very high reputation at Sebaste for philosophy, were of the discipline of Eustathius, to whom allusion has been already made as bishop there, and a leader of the best monks. When Atticus attained the age of manhood, he embraced the tenets of the Catholic Church. He possessed more by nature than by learning, and became a participant in affairs, and was as skillful in carrying on intrigues as in evading the machinationsof others. He was of a very engaging disposition, and was beloved by many. The discourses which he delivered in the church didnot rise above mediocrity; and although not totally devoid of erudition, they were not accounted by his auditors of sufficient value to be preserved in writing. Being intent, if an opportunity offered itself anywhere, he exercised himself in the most approved Greek authors; but lest, in conversation about these writers, he might appear unlettered, he frequently concealed what he did know. It is said that he manifested much zeal in behalf of those who entertained the same sentiments as himself, and that he rendered himself formidable to the heterodox. When he wished he could easily throw them into alarm; but he at once transformed himself and would appear meek. Such is the information which those who knew the man have furnished.

John acquired great celebrity even in his exile. He possessed ample pecuniary resources, and being besides liberally supplied with money by Olympias, the deaconess, and others, he purchased the liberty of many captives from the Isaurian robbers, and restored them to their families. He also administered to the necessities of many who were in want; and by his kind words comforted those who did not stand in need of money. Hence he was exceedingly beloved not only in Armenia, where he dwelt, but by all the people of the neighboring countries, and the inhabitants of Antioch and of the other parts of Syria, and of Cilicia, who frequently sought his society.

Chapter XXVIII.-Effort of Innocent, Bishop of Rome, to Recall John Through a Council. Concerning Those Who Were Sent by Him to Make Trial of the Matter. The Death of John Chrysostom.

Innocent, bishop of Rome, was very anxious, as appears by his former letter, to procure the recall of John.[43] He sent five bishops and two presbyters of the Roman church, with the bishops who had been delegated as ambassadors to him from the East, to the emperors Honorius and Arcadius, to request the convocation of a council, and solicit them to name time and place. The enemies of John at Constantinople framed a charge as though these things were done to insult the Eastern emperor, and caused the ambassadors to be ignominiously dismissed as if they had invaded a foreign government. John was at the same time condemned by an imperial edict to a remoter place of banishment, and soldiers were sent to conduct him to Pityus; the soldiers

were soon on hand, and effected the removal. It is said that during this journey, Basiliscus, the martyr, appeared to him at Comani, in Armenia, and apprised him of the day of his death. Being attacked with pain in the head, and being unable to bear the heat of the sun, he could not prosecute his journey, but closed his life in that town.

Book IX.

Chapter I.-Death of Arcadius, and Government of Theodosius the Younger. His Sisters. Piety, Virtue, and Virginity, of the Princess Pulcheria; Her Divinely Loved Works; She Educated the Emperor Befittingly.

Such are the details that have been transmitted concerning John. Not long after his death, and three years after the elevation of Atticus to the bishopric of Constantinople, and during the consulate of Bassus and Philip, Arcadius died. He left Theodosius, his son,[1] who was just weaned, as his successor to the empire. He also left three daughters of tender age, named Pulcheria, Arcadia, and Marina.

It appears to me that it was the design of God to show by the events of this period, that piety alone suffices for the salvation of princes; and that without piety, armies, a powerful empire, and every other resource, are of no avail. The Divine Power which is the guardian of the universe, foresaw that the emperor would be distinguished by his piety, and therefore determined that Pulcheria, his sister, should be the protector of him and of his government. This princess was not yet fifteen years of age, but had received a mind most wise and divine

above her years. She first devoted her virginity to God, and instructed her sisters in the same course of life. To avoid all cause of jealousy and intrigue, she permitted no man to enter her palace. In confirmation of her resolution, she took God, the priests, and all the subjects of the Roman empire as witnesses to her self-dedication. In token of her virginity and the headship of her brother, she consecrated in the church of Constantinople, a holy table, a remarkable fabric and very beautiful to see; it was made of gold and precious stones; and she inscribed these things on the front of the table, so that it might be patent to all. After quietly resuming the care of the state, she governed the Roman empire excellently and with great orderliness; she concerted her measures so well that the affairs to be carried out were quickly decreed and completed. She was able to write and to converse with perfect accuracy in the Greek and Latin languages. She caused all affairs to be transacted in the name of her brother, and devoted great attention to bringing him up as a prince in the best possible way and with such information as was suitable to his years. She had him taught by the most skilled men, in horsemanship, and the practice of arms, and in letters. But he was systematically taught by his sister to be orderly and princely in his manners; she showed him how to gather up his robes, and how to take a seat, and how to walk; she trained him to restrain laughter, to assume a mild or a formidable aspect as the occasion might require, and to inquire with urbanity into the cases of those who came before him with petitions. But she strove chiefly, to lead him into piety, and to pray continuously; she taught him to frequent the church regularly, and to honor the houses of prayer with gifts and treasures; and she inspired him with reverence for priests and other good men, and for those who, in accordance with the law of Christianity, had

devoted themselves to philosophy. She provided zealously and wisely that religion might not be endangered by the innovation of spurious dogmas. That new heresies have not prevailed in our times, we shah find to be due especially to her, as we shall subsequently see. With how much fear she worshiped God, it would take long for any one to say; and how many houses of prayer she built magnificently, and how many hostelries and monastic communities she established, the arrangement for the expenses for their perpetual support, and the provision for the inmates. If any one pleases to examine the truth from the business itself, and not to be convinced by my words, he will learn that they are not falsely described by me for my own favor, if he will investigate the testimonial documents written up by the stewards of her house, and if he will inquire from the true records whether the facts agree with my history. If these proofs alone do not satisfy him so as to make him believe, let God himself persuade him who had her in favor altogether and everywhere on account of her conduct, so that He heard her prayer readily, and frequently directed beforehand the things which ought to be done. Suchindications of Divine love are not conferred upon men unless they have merited them by their works. But I willingly pass over for the present the many separate manifestations of Divine favor that were granted to the sister of the emperor as proofs that she was loved of God, lest anybody should blame me for having set out to do other things, and yet had turned to the use of encomiums. One incident relating to her seems, however, so fitting in itself and to my ecclesiastical history, and so evident a demonstration of her love for God, that I will relate it here, although it happened some time afterwards. It is as follows:-

Chapter II.-Discovery of the Relics of Forty Holy Martyrs.

A Woman by name Eusebia,[2] who was a deaconess of the Macedonian sect, had a house and garden without the walls of Constantinople, in which she kept the holy remains of forty soldiers,[3] who had suffered martyrdom under Licinius at Sebaste in Armenia. When she felt death approaching, she bequeathed the aforesaid place to some orthodox monks, and bound them by oath to bury her there, and to hew out separately a place above her head at the top of her coffin, and to deposit the relics of the martyrs with her, and to inform no one. The monks did so; but in order to render due honor to the martyrs secretly, according to the agreement with Eusebia, they formed a subterranean house of prayer near her tomb. But open to view, an edifice was erected above the foundation, inclosed with baked bricks, and a secret descent from it to the martyrs. Soon after, Caesar, a man among those in power, who had formerly been advanced to the dignity of consul and prefect, lost his wife, and caused her to be interred near the tomb of Eusebia; for the two ladies had been knit together by the most tender friendship, and had been of one mind on all doctrinal and religious subjects. Caesar was hence induced to purchase this place so that he might be entombed near his wife. The aforesaid monks settled elsewhere, and without divulging anything about the martyrs. After this, when the building was demolished, and when the earth and refuse were scattered about, the whole place was smoothed off. For Caesarius himself erected there a magnificent temple to God to the honor of Thyrsus, the martyr. It appears probable that God designedly willed the aforesaid place to disappear, and so long a time to elapse in order that the discovery of the martyrs might be

regarded as more marvelous and a more conspicuous event, and as a proof of the Divine favor towards the discoverer. The discoverer was, in fact, no other than the Empress Pulcheria, the sister of the emperor. The admirable Thyrsus appeared to her three times, and revealed to her those concealed beneath the earth; and commanded that they should be deposited near his tomb, in order that they might share in the same position and honor. The forty martyrs themselves also appeared to her, arrayed in shining robes. But the occurrence seemed too marvelous to be credible, and altogether impossible; for the aged of clergy of that region, after having frequently prosecuted inquiries, had not been able to indicate the position of the martyrs, nor indeed had any one else. At length, when everything was hopeless, Polychronius, a certain presbyter, who had formerly been a servant in the household of Caesar, was reminded by God that the locality in question had once been inhabited by monks. He therefore went to the clergy of the Macedonian sect to inquire concerning them. All the monks were dead, with the exception of one, who seemed to have been preserved in life for the express purpose of pointing out the spot where the relics of the holy martyrs were concealed. Polychronius. questioned him closely on the subject, and find ing that, on account of the agreement made with Eusebia, his answers were somewhat undecided, he made known to him the Divine revelation and the anxiety of the empress, as well as the failure of her recourses. The monk then confessed that God had declared the truth to the empress; for at the time when he was an overgrown boy, and was taught the monastic life by its aged leaders, he remembered exactly that the relics of the martyrs had been deposited near the tomb of Eusebia; but that the subsequent lapse of time, and the changes which had been carried on in that locality, deprived him of the

power of recalling to his recollection whether the relics had been deposited beneath the church or in any other spot. And further said Polychronius, "I have not suffered a like lapse of memory, for I remember that I was present at the interment of the wife of Caesar, and, as well as I can judge from the relative situation of the high road, I infer that she must have been buried beneath the ambo"; this is the platform for the readers. "Therefore," subjoined the monk, "it must be near the remains of Caesar's wife that the tomb of Eusebia must be sought; for the two ladies lived on terms of the closest friendship and intimacy, and mutually agreed to be interred beside each other." When it was necessary to dig, according to the aforesaid intimations, and to track out the sacred relics, and the empress had learned the facts, she commanded them to begin the work. On digging up the earth by the ambo, the coffin of Caesar's wife was discovered according to the conjecture of Polychronius. Ata short distance on the side they found the, pavement of baked bricks, and a marble tablet of equal dimensions, each the measure of the bricks, under which the coffin of Eusebin was disclosed; and dose by was an oratory, elegantly inclosed with white and purple marble. The cover of the tomb was in the form, of a holy table, and at the summit, where the relics were deposited, a small orifice was visible. A man attached to the palace, who happened to be standing by, thrust a cane which he held in his hand into the orifice; and on withdrawing the cane he held it to his nose, and inhaled a sweet odor of myrrh, which inspired the workmen and bystanders with fresh confidence. When they had eagerly opened the coffin, the remains of Eusebia were found, and near her head was the prominent part of the tomb fashioned exactly in the form of a chest, and was concealed within by its own cover; and the iron which inclosed it on each side at the

edges was firmly held together by lead. In the middle, the same orifice again appeared, and still more clearly revealed the fact of the relics being concealed within. As soon as the discovery was announced, they ran to the church of the martyr, and sent for smiths to unfasten the iron bars, and easily drew off the lid. A great many perfumes were found thereunder, and among the perfumes two silver caskets were found in which lay the holy relics. Then the princess returned thanks to God for having accounted her worthy of so great a manifestation and for attaining the discovery of the holy relics. After this she honored the martyrs with the costliest casket; and on the conclusion of a public festival which was celebrated with befitting honor and with a procession to the accompaniment of psalms, and at which I was present, the relics were placed alongside of the godlike Thyrsus. And others who were present can also bear testimony that these things were done in the way described, for almost all of them still survive. And the event occurred much later, when Proclus governed the church of Constantinople.

Chap III.-The Virtues of Pulcheria; Her Sisters.

It is said that God frequently in many other cases revealed to the princess what was about to happen, and that the most occurred to her and her sisters as witnesses of the Divine love.[4] They all pursue the same mode of life; they are sedulous about the priests and the houses of prayer, and are munificent to needy strangers and the poor. These sisters generally take their meals and walks together, and pass their days and their nights in company, singing the praises of God. As is the custom with exemplary women, they employ themselves in weaving

and in similar occupations. Although princesses, born and educated in palaces, they avoid levity and idleness, which they think unworthy of any who profess virginity, so they put such indolence far from their own life. For this reason the mercy of God is manifested and is conquering in behalf of their house; for He increases the emperor in years and government; every conspiracy and war concocted against him has been overthrown of itself.

Chapter IV.-Truce with Persia. Honorius and Stilicho. Transactions in Rome and Dalmatia.

Although the Persians had prepared to take up arms, they were induced to conclude a truce with the Romans for a hundred years.[5]

Stilicho, the general of the troops of Honorius, was suspected of having conspired to proclaim his son Eucherius emperor of the East, and was, in consequence, slain by the army at Ravenna. He had, at a former period, while Arcadius was still living, conceived bitter feelings of enmity against his officers, and was hence impelled to bring the two empires into collision. He caused Alaric, the leader of the Goths, to secure the office of general of the Romans, and advised him to seize Illyria; and, having sent forward Jovian, the appointed prefect, he agreed to join him shortly with Roman troops, and to reduce its subjects under the ruleof Honorius. Alaric quitted the barbarous region bordering on Dalmatia and Pannonia, where he had been dwelling, and marched at the head of his soldiery to Epirus; after remaining for some time in that country, he retreated to Italy, without having accomplished anything. For he was about to migrate according to the agreement, but he was restrained by the

letters of Honorius. After the death of Arcadius, Honorius projected a journey to Constantinople, in behalf of his nephew, to appoint officers faithful to his security and empire; for he held his nephew in the place of his son, and he was fearful lest the boy might suffer on account of his youth, since he would be exposed to plots; but when Honorius was on the very point of setting out on this journey, Stilicho dissuaded him from his design, by proving to him that his presence was requisite in Italy, to repress the schemes of Constantine, who sought to possess himself of the sovereign power at Aries. Stilicho then took that one of the sceptres which the Romans call Labarum, obtained some letters from the emperor, with which he set out, at the head of four legions, to carry on war in the East; but a report having been spread that he had conspired against the emperor, and had formed a scheme, in conjunction with those in power, to raise his son to the throne, the troops rose up in sedition, and slew the praetorian prefect[6] of Italy and of Gaul, the military commanders, and the chief officers of the court. Stilicho himself was slain by the soldiers at Ravenna. He had attained almost absolute power; and all men, so to speak, whether Romans or barbarians, were under his control. Thus perished Stilicho, on a suspicion of having conspired against the emperors. Eucherius, his son, was also slain.

Chapter V.-The Different Nations Took Up Arms Against the Romans, of Whom Some Were, Through the Providence of God Defeated, and Others Brought to Terms of Amity.

It happened about the same time that the Huns, who were

encamped in Thrace, retreated disgracefully and cast off many of their number although they had neither been attacked nor pursued.[7] Uldis, the leader of the barbarous tribes who dwell near the Ister, crossed that river at the head of a large army, and encamped on the frontiers of Thrace. He took possession by treachery of a city of Moesia, called Castra Martis, and thence made incursions into the rest of Thrace, and insolently refused to enter into terms of alliance with the Romans. The prefect of the Thracian soldiers made propositions of peace to him, but he replied by pointing to the sun, and declaring that it would be easy to him, if he desired to do so, to subjugate every region of the earth that is enlightened by that luminary. But while Uldis was uttering menaces of this description, and was ordering as large a tribute as he pleased, and that on this condition peace could be established with the Romans or the war would continue,- when affairs were so helpless, God gave manifest proofs of special favor towards the present reign; for, shortly afterwards, the immediate attendants and the leaders of the tribes of Uldis were discussing the Roman form of government the philanthropy of the emperor, and his promptitude and liberality in rewarding the best and good men. It was not without God that they turned to the love of the points so discussed and seceded to the Romans, to whose camp they joined themselves, together with the troops ranged under themselves. Finding himself thus abandoned, Uldis escaped with difficulty to the opposite bank of the river. Many of his troops were slain; and among others the whole of the barbarous tribe called the Sciri. This tribe had been very strong in point of numbers before falling into this misfortune. Some of them were killed; and others were taken prisoners, and conveyed in chains to Constantinople. The governors were of opinion that, if allowed to remain together, they would probably

make a revolution. Some of them were, therefore, sold at a low price; while others were given away as slaves for presents, upon condition that they should never be permitted to return to Constantinople, or to Europe, but be separated by the sea from the places familiar to them. Of these, a number was left unsold; and they were ordered to settle in different places. I have seen many in Bithynia, near Mount Olympus, living apart from one another, and cultivating the hills and valleys of that region.

Chapter VI.-Alaric the Goth. He Assaulted Rome, and Straitened It by War.

Thus was the Eastern Empire preserved from the evils of war,[8] and governed with high order, contrary to all expectations, for its ruler was still young. In the meantime, the Western Empire fell a prey to disorders, because many tyrants arose. After the death of Stilicho, Alaric, the leader of the Goths, sent an embassy to Honorius to treat of peace; but without avail. He advanced to Rome, and laid siege to it; and by posting a large army of barbarians on the banks of the Tiber, he effectually prevented the transmission of all provisions into the city from Portus. After the siege had lasted some time, and fearful ravages had been made in the city by famine and pestilence, many of the slaves, and most of the barbarians by race within the walls, deserted to Alaric. Those among the senators who still adhered to pagan superstition, proposed to offer sacrifices in the Capitol and the other temples; and certain Tuscans, who were summoned by the prefect of the city, promised to drive out the barbarians with thunder and lightning; they boasted of having performed a similar exploit at Larnia, a

city of Tuscany, which Alaric had passed by for Rome, and had not taken. The event, however, proved that no advantage could be derived from these persons for the city. All persons of good sense were aware that the calamities which this siege entailed upon the Romans were indications of Divine wrath sent to chastise them for their luxury, their debauchery, and their manifold acts of injustice towards each other, as well as towards strangers. It is said that, when Alaric was marching against Rome, a good monk of Italy besought him to spare the city, and not to become the author of so many calamities. Alaric, in reply, assured him that he did not feel disposed to commence the siege, but that some resistless influence compelled and commanded him to go against Rome; and this he eventually did. While he was besieging the city, the inhabitants presented many gifts to him, and for some time he raised the siege, when the Romans agreed to persuade the emperor to enter into a treaty of peace with him.

Chapter VII.-Innocent the Bishop of the Presbytery of Rome. He Sent an Embassy to Alaric. Jovius, Prefect of Italy. Embassy Dispatched to the Emperor. Events Concerning Alaric.

Although ambassadors were dispatched to treat of peace,[9] the enemies of Alaric at the court of the emperor sedulously guarded against the conclusion of any treaty with him. But after this, when an embassy had been sent to him by Innocent, bishop of Rome, and Alaric was summoned by a letter of the emperor, he repaired to the city of Ariminum, which is two hundred and ten stadia distant from Ravenna.

He encamped beyond the walls of the city; and Jovius, the prefect of Italy, held a conference with him and conveyed his demands to the emperor, one of which was, that he might be appointed by an edict to the generalship of the cavalry and infantry. The emperor gave full power to Jovius to grant Alaric as much money and provision as he might desire, but refused ever to confer this dignity upon him. Jovius unadvisedly awaited the messenger from the palace, in the camp of Alaric; and commanded the decision of the emperor to be read in the presence of all the barbarians. On finding that the dignity was denied him, Alaric was enraged at the result, ordered the trumpets to be sounded, and marched towards Rome. Jovius, apprehensive of being suspected by the emperor of siding with Alaric, committed a still greater act of imprudence by taking an oath on the safety of the emperor, and compelling the principal officers to swear that they would never consent to any terms of peace with Alaric. The barbarian chief, however, soon after changed his mind, and sent word he did not desire any post of dignity, but was willing to act as an ally of the Romans, provided that they would grant him a certain quantity of corn, and some territory of secondary importance to them, in which he might establish himself.

Chapter VIII.-Rebellion of Attalus and His General Heraclean; And How He Eventually Craved Forgiveness at the Feet of Honorius.

After having sent some bishops as ambassadors, on two different occasions, to treat on this subject, but without effect, Alaric returned to Rome, and besieged the city; he took possession of one part of Portus, and compelled the Romans to recognize Attalus, then prefect of the city, as

their king.[10] When the Romans had been nominated for the other offices, Alaric was appointed general of the cavalry and infantry, and Ataulphus, the brother of his wife, was raised to the command of the force called the domestic cavalry. Attalus assembled the senators, and addressed them in a long and very elaborate discourse, in which he promised to restore the ancient customs of the senate, and also to bring Egypt and the other Eastern provinces under the sway of Italy. Such was the boastfulness of a man, who was not destined to bear the name of sovereign during the space of a single year. He was deceived by the representations of some diviners, who assured him that he would be able to conquer Africa without a battle; he disobeyed Alaric, who urged him to send a moderate force to Carthage, to slay the officers of Honorius, in case of their attempting any resistance. He also refused to follow the counsels of John, to whom he had given the command of the royal cohorts about his own person, and who advised him to entrust Constans, on his proposed departure for Libya, with a document which they call edict, as though sent by Honorius, by which Heraclean might be dispossessed of office; he had been entrusted. with the rule of the soldiers in Africa. Had this artifice been adopted, it would probably have proved successful, for the designs of Attalus were unknown in Libya. But as soon as Constans had set sail for Carthage, according to the advice of the diviners, Attalus was so weak in mind that he did not think it doubtful, but believed that the Africans would be his subjects, according to the prediction of the diviners, and marched at the head of his army towards Ravenna. When it was announced that Attalus had reached Ariminum, with an army composed partly of Roman and partly of barbarian troops, Honorius wrote to him to acknowledge him as emperor, and deputed the highest officers of his

court to wait upon him, and offer him a share in the empire. Attalus, however, refused to share power with another, and sent word that Honorius might choose an island or any spot of ground that he pleased for his private residence, and that he would be allowed every imperial service. The affairs of Honorius were reduced to so critical a condition, that ships were kept in readiness to convey him, if it were necessary, to his nephew, when an army of four thousand men which had started from the west arrived unexpectedly during the night at Ravenna; Honorius caused the walls of the city to be guarded by this reinforcement, for he distrusted the native troops as inclined to treachery.

In the meantime Heraclean had put Constans to death, and had ranged troops along the ports and coasts of Africa to hinder the merchant vessels from going to Rome. When, as a consequence, a famine seized the Romans, they sent a deputation to Attalus about it. Being at a loss what measures to adopt, he returned to Rome to consult the senate. The famine was so grievous that chestnuts were used by the people to supply the place of corn, and some persons were suspected of having partaken of human flesh. Alaric advised that five hundred barbarians should be sent into Africa against Heraclean, but the senators and Attalus objected that Africa ought not to be entrusted to barbarians. It then became evident to Alaric that God disapproved of the rule of Attalus; and finding that it would be futile to labor for a matter which was beyond his power, and after receiving certain pledges, he agreed with Honorius to deprive Attalus of his sovereignty. All the parties concerned assembled together without the walls of the city, and Attalus threw aside the symbols of imperial power. His officers also threw aside their girdles, and Honorius granted pardon to

all for these occurrences, and each was to hold the honor and office which he had first had. Attalus retired with his son to Alaric, for he thought his life would not be in safety as yet, if he continued to dwell among the Romans.

Chapter IX.-The Disturbance Which the Greeks and Christians Had About Attalus.the Courageous Saros; Alaric, by a Stratagem, Obtains Possession of Rome, and Protected the Sacred Asylum of the Apostle Peter.

The failure which had attended the designs i of Attalus was a source of deep displeasure the pagans and Christians of the Arian heresy.[11] The pagans had inferred from the known predilections and early education of Attalus, that he would openly maintain their superstitions, and restore their ancient temples, their festivals, and their altars. The Arians imagined that, as soon as he found his reign firmly established, Attalus would reinstate them in the supremacy over the churches which they had enjoyed during the reigns of Constantius and of Valens; for he had been baptized by Sigesarius,[12] bishop of the Goths, to the great satisfaction of Alaric and the Arian party.

Soon after, Alaric stationed himself among the Alps, at a distance of about sixty stadia from Ravenna, and held a conference with the emperor concerning the conclusion of a peace. Saros, a barbarian by birth, and highly practiced in the art of war, had only about three hundred men with him, but all well disposed and most efficient. He was suspicious of Alaric on account of their former enmity, and reasoned that a treaty between the Romans and Goths would be of no advantage to him. Suddenly

advancing with his own troops, he slew some of the barbarians. Impelled by rage and terror at this incident, Alaric retraced his steps, and returned to Rome, and took it by treachery. He permitted each of his followers to seize as much of the wealth of the Romans as he was able, and toplunder all the houses; but from respect towards the Apostle Peter, he commanded that the large and very spacious church erected around his. tomb should be an asylum. This was the only cause which prevented the entire demolition of Rome; and those who were there saved, and they were many, rebuilt the city.

Chapter X.-A Roman Lady Who Manifested a Deed of Modesty.

It is obvious that the capture of so great a city as Rome must have been attended with many remarkable circumstances. I shall, therefore, now proceed to the narration of such events as seem worthy of a place in ecclesiastical history.[13] I shall recount a pious action performed by a barbarian, and record the bravery of a Roman lady for the preservation of her chastity. The barbarian and the lady were both Christians, but not of the same heresy, the former being an Arian, and the latter a zealous follower of the Nicene doctrines. A young man of Alaric's soldiers saw this very beautiful woman, and was conquered by her loveliness, and tried to drag her into intercourse; but she drew back, and exerted herself that she might not suffer pollution. He drew his sword, and threatened to slay her; but he was restrained by the passion which he entertained toward her, and merely inflicted a slight wound on her neck. The blood flowed in abundance, and she offered her neck to the sword; for she preferred to die in her chastity than to survive, after

having consorted lawfully with a husband, and then to be attempted by another man. When the barbarian repeated his purpose, and followed it with more fearful threats, he accomplished nothing further; struck with wonder at her chastity, he conducted her to the church of Peter the apostle, and gave six pieces of gold for her support to the officers who were guarding the church, and commanded them to keep her for her husband.

Chapter XI.-The Tyrants Who in the West at that Time Rebelled Against Honorius. They are Wholly Destroyed on Account of the Emperor's Love of God.

During this period many tyrants rebelled against Honorius in the Western government. Some fell upon one another, while others were apprehended in a marvelous way, and so evidenced that the Divine love toward Honorius was not common. The soldiers in Britain[14] were the first to rise up in sedition, and they proclaimed Mark as tyrant. Afterwards, however, they slew Mark, and proclaimed Gratian. Within four months subsequently they killed Gratian, and elected Constantine in his place, imagining that, on account of his name, he would be able to reduce the empire firmly under his authority; and for no other reason than this, several other persons of the same name were elected to the tyranny. Constantine passed over from Britain to Bononia, a maritime city of Gaul; and after inducing all the troops in Gaul and Aquitania to espouse his cause, he reduced to obedience l the inhabitants of the regions extending to themountains which divide Italy from Gaul, and which the Romans have named the Cottian Alps. He then sent his oldest son, Constans, whom he had already

nominated Caesar, and whom he afterwards proclaimed emperor, into Spain. Constans, after making himself master of this province, and appointing his own governors over it, commanded that Didymus and Verinian, relatives of Honorius, should be loaded with chains, and brought before him. Didymus and Verinian had at first differed among themselves, but a reconciliation was effected between them, when they found themselves menaced by the same danger. They combined their forces, which consisted. chiefly of armed peasants and slaves. They attacked Lusitania in common, and slew many of the soldiers sent by the tyrant for their capture.

Chapter XII.-Theodosiolus and Lagodius. The Races of the Vandals and Suevl. Death of Alaric. Flight of the Tyrants Constantine and Constans.

The troops of Constans were shortly afterwards strengthened by reinforcements, and Didymus and Verinian, with their wives, were taken prisoners, and were eventually put to death.[15] Their brothers, Theodosiolus and Lagodius, who were living in other provinces, fled the country; the former escaped to Italy, to the Emperor Honorius; the latter fled to the East, to Theodosius. After these transactions, Constans returned to his father, after he had posted a guard of his own soldiers for the road to Spain; for he did not permit the Spaniards to act as guard, according to the ancient custom, a privilege for which they had petitioned. This precaution was probably afterwards the cause of the ruin of the country; for when Constantine was deprived of his power, the barbarous races of the Vandals, Suevi, and

Alani took confidence and conquered the road, and took possession of many forts and cities in Spain and Gaul, and arrested the officers of the tyrant.

In the meantime, Constantine, who still thought that matters would go according to his purpose, caused his son to be proclaimed emperor instead of Caesar, and determined to possess himself of Italy. With this view, he crossed the Cottian Alps, and entered Liverona, a city of Liguria. He was on the point of crossing the Po, when he was compelled to retrace his steps, upon being informed of the death of Alavicus. This Alavicus was the commander of the troops of Honorius, and being suspected of conspiring to place the entire Western government under the domination of Constantine, he was slain when returning from a procession, in which, according to custom, it was his office to march in advance of the emperor. Immediately after this occurrence, the emperor descended from horseback, and publicly returned thanks to God for having delivered him from one who had openly conspired against him. Constantine fled and seized Aries, and Constans, his son, hastened from Spain, and sought refuge in the same city.

On the decline of the power of Constantine, the Vandals, Suevi, and Alani eagerly took the Pyrenees when they heard that it was a prosperous and most abundant region. And since those who had been entrusted by Constans with the guard of the passage had neglected their duty, the invaders passed by into Spain.

Chapter XIII.-Concerning Gerontius, Maximus, and the Troops of Honorius. Capture of Gerontius and His Wife; Their Death.

Meanwhile Gerontius, from being the most efficient of the generals of Constantine, became his enemy;[16] and believing that Maximus, his intimate friend, was well qualified for the tyranny, he invested him with the imperial robe, and permitted him to reside in Tarracona. Gerontius then marched against Constantine, and took care to put Constans, the son of Constantine, to death at Vienna.

As soon as Constantine heard of the usurpation of Maximus, he sent one of his generals, named Edovicus, beyond the Rhine, to levy an army of Franks and Alemanni; and he sent his son Constans to guard Vienna and the neighboring towns. Gerontius then advanced upon Aries and laid siege to it; but directly, when the army of Honorius had come to hand against the tyrant, under the command of Constantius, the father of that Valentinian who subsequently became emperor of Rome, Gerontius retreated precipitately with a few soldiers; for the greater number of his troops deserted to the army of Constantius. The Spanish soldiery conceived an utter contempt for Gerontius, on account of his retreat, and took counsel how to slay him. They, gathered in close ranks and attacked his house at night; but he, with one Alanus, his friend, and a few servants, ascended to the top of the house, and did such execution with their arrows that no less than three hundred of the soldiers fell. When the stock of arrows was exhausted, the servants made their escape by letting themselves down secretly from the building; and Gerontius, although he might have been saved in a similar fashion, did not choose to do so, because he was restrained by his affection for Nonnichia, his wife. At daybreak of the next day, the soldiers cast fire into the house; when he saw that there was no hope of safety left, he cut off the head of his companion,

Alanus, in compliance with his wish. After this, his own wife was lamenting, and with tears was pressing herself with the sword, pleading to die by the hand of her husband before she should be subjected to others, and was supplicating for this last gift from him. And this woman by her courage showed herself worthy of her religion, for she was a Christian, and she died thus mercifully; she handed down to time a record of herself, too strong for oblivion. Gerontius then struck himself thrice with his sword; but perceiving that he had not received a mortal wound, he drew forth his poniard, which he wore at his side, and plunged it into his heart.

Chapter XIV.-Constantine. The Army of Honorius and Edovicus His General. Defeat of Edovicus by Ulphilas, the General of Constantine. Death of Edovicus.

Although the city of Aries was closely besieged by the army of Honorius, Constantine still resisted the siege, because Edovicus was announced as at hand with many allies.[17] This frightened the generals of Honorius beyond measure. Then they determined to return to Italy, and to carry on the war there. When they had united on this plan, Edovicus was announced as in the neighborhood, so they crossed the river Rhone. Constantius, who commanded the infantry, quietly awaited the approach of the enemy, while Ulphilas, the fellow-general of Constantius, remained not far off in ambush with his cavalry. The enemy passed by the army of Ulphilas, and were about to engage with the troops of Constantius, when a signal was given, and Ulphilas suddenly appeared and assaulted the enemy from the rear. Their flight was immediate. Some escaped, some were slain, while others

threw down their arms and asked for pardon, and were spared. Edovicus mounted his horse and fled to the lands of one Ecdicius, a landed proprietor, to whom he had formerly rendered some important service, and whom he therefore imagined to be his friend. Ecdicius, however, struck off his head, and presented it to the generals of Honorius, in hope of receiving some great reward and honor. Constantius, on receiving the head, proclaimed that the public thanks were due to Ecdicius for the deed of Ulphilas; but when Ecdicius was eager to accompany him he commanded him to depart, for he did not consider the companionship of a malicious host to be good for himself or the army. And the man who had dared to commit the most unholy murder of a friend and a guest who was in an unfortunate situation,-this man went away, as the proverb says, gaping with emptiness.

Chapter XV.-Constantine Throws Aside the Emblems of Imperial Power, and is Ordained as Presbyter; His Subsequent Death. Death of the Other Tyrants Who Had Conspired Against Honorius.

After this victory the troops of Honorius again laid siege to the city.[18] When Constantine heard of the death of Edovicus he cast aside his purple robe and imperial ornaments, and repaired to the church, where he caused himself to be ordained as presbyter. Those within the walls, having first received oaths, opened the gates, and their Fives were spared. From that period the whole province returned to its allegiance to Honorius, and has since been obedient to the rulers of his appointment. Constantine, with his son Julian, was sent into Italy, but he was waylaid and killed. Not long afterwards Jovianus

and Maximus, the tyrants above mentioned, Saros, and many others who had conspired against Honorius, were unexpectedly slain.

Chapter XVI.-Honorius the Ruler, a Lover of God. Death of Honorius. His Successors, Valentinian, and Honoria His Daughter; The Peace Which Was Then Worldwide.

This is not the proper place to enter into the details concerning the deaths of the tyrants;[19] but I considered it necessary to allude to the circumstance in order to show that to insure the stability of imperial power, it is sufficient for an emperor to serve God with reverence, which was the course pursued by Honorius. Galla Placidia, his sister, born of the same father as himself, dwelt with him, and likewise distinguished herself by real zeal in the maintenance of religion and of the churches. After Constantius, who was a brave and able general, had destroyed the tyrant Constantine, the emperor rewarded him by giving him his sister in marriage; he also bestowed upon him the ermine and purple, and admitted him to a share in the government. Constantius did not long survive the promotion; he died soon after, and left two children, Valentinian, who succeeded Honorius, and Honoria. Meanwhile the Eastern Empire was free from wars, and contrary to all opinion, its affairs were conducted with great order, for the ruler was still a youth. It seems as if God openly manifested His favor towards the present emperor, not only by disposing of warlike affairs in an unexpected way, but also by revealing the sacred bodies of many persons who were of old most distinguished for piety; among other relics, those of Zechariah, the very ancient prophet, and of Stephen, who

was ordained deacon by the apostles, were discovered; and it seems incumbent upon me to describe the mode, since the discovery of each was marvelous and divine.[20]

Chapter XVII.-Discovery of the Relics of Zechariah the Prophet, and of Stephen the Proto-Martyr.

I Shall first speak of the relics of the prophet. Caphar-Zechariah is a village of the territory of Eleutheropolis, a city of Palestine. The land of this district was cultivated by Calemerus, a serf; he was well disposed to the owner, but hard, discontented, and unjust towards his neighboring peasants. Although he possessed these defects of character, the prophet stood by him in a dream, and manifested himself; pointing out a particular garden, he said to him, "Go, dig in that garden at the distance of two cubits from the hedge of the garden by the road leading to the city of Bitheribis. You will there find two coffins, the inner one of wood, the other of lead. Beside the coffins you will see a glass vessel full of water, and two serpents of moderate size, but tame, and perfectly innoxious, so that they seem to be used to being handled." Calemerus followed the directions of the prophet at the designated place and zealously applied himself to the task. When the sacred depository was disclosed by the afore-mentioned signs, the divine prophetappeared to him, clad in a white stole, whichmakes me think that he was a priest. At his feet outside of the coffin was lying a child which had been honored with a royal burial; for on its head was a golden crown, its feet were encased in golden sandals, and it was arrayed in a costly robe. The wise men and priests of the time were greatly perplexed about this child, whoand

whence he might be and for what reason hehad been so clothed. It is said that Zechariah, the superior of a monastic community at Gerari, found an ancient document written in Hebrew, which had not been received among the canonical books. In this document it was stated that when Zechariah the prophet had been put to death by Joash, king of Judah, the family of the monarch was soon visited by a dire calamity; for on the seventh day after the death of the prophet, one of the sons of Joash, whom he tenderly loved, suddenly expired. Judging that this affliction was a special manifestation of Divine wrath, the king ordered his son to be interred at the feet of the prophet, as a kind of atonement for the crime against him. Such are the particulars which I have ascertained on the subject.

Although the prophet had lain under the earth for so many generations, he appeared sound; his hair was closely shorn, his nose was straight; his beard moderately grown, his head quite short, his eyes rather sunken, and concealed by the eyebrows.parparpar